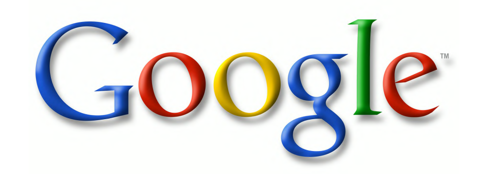
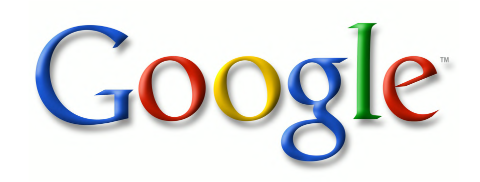






RELATION
D'UN
VOYAGE
DU LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROI,
CONTENANT

L'Hiſtoire Ancienne & Moderne de pluſieurs Iſles de l'Archipel, de Conſtantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perſe & de l'Aſie Mineure.

AVEC

Les Plans des Villes & des Lieux conſiderables; le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.

Enrichie de Deſcriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de pluſieurs Obſervations touchant l'Hiſtoire Naturelle.

Par M. PITTON DE TOURNEFORT,

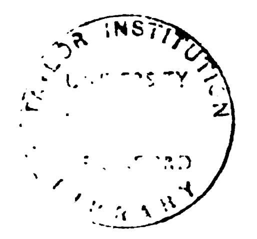
Conſeiller du Roi, Academicien Penſionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Botanique au Jardin du Roi, Lecteur & Profeſſeur en Medecine au College Royal.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE,

M. DCCXVIII.



AVERTISSEMENT.

SI l'Auteur de cette Relation avoit eû la satisfaction de voir, avant que de mourir, la fin de l'Impression de son Ouvrage, on trouveroit ici une Preface raisonnée & pleine d'érudition; c'étoit le dessein de M. de Tournefort, & il étoit très-capable de le bien executer. Mais après que le premier Volume fut imprimé, sa santé s'affoiblissant de jour en jour, il ne s'appliqua plus qu'à mettre la derniere main à son Manuscrit, afin que le second Volume pût être continué après lui, & que ce dernier Ouvrage, qu'il affectionnoit fort, ne parût que complet.

On a crû que rien ne pourroit mieux tenir lieu d'une Preface & faire honneur à la memoire de l'Auteur, que le bel Eloge qu'en fit M. de Fontenelle dans l'Assemblée publique de l'Academie des Sciences, tenuë le 10. *Avril* 1709. *Cet Eloge a déja été imprimé dans le Volume des Memoires de ladite Academie de l'Année* 1708. *à la fin de l'Histoire*, pag. 143.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier le *Voyage du Levant*, fait par ordre du Roi; Cet ouvrage est digne de la curiosité du Public, & repond à l'idée que M. de Tournefort a laissée de lui-même. Fait à Paris ce 3. Decembre 1714. RAGUET.



ELOGE

DE M. DE TOURNEFORT

Par M. DE FONTENELLE, Secretaire perpetuel de l'Academie Royale des Sciences, Et l'un des Quarante de l'Academie Françoise.

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT nâquit à Aix en Provence le 5. Juin 1656. de Pierre Pitton Ecuyer Seigneur de Tournefort, & d'Aimare de Fagouë d'une famille noble de Paris.

On le mit au College des Jesuites d'Aix, mais quoi-qu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres Ecoliers, à l'étude du Latin, dès qu'il vit des Plantes, il se sentit Botaniste; il vouloit sçavoir leurs noms, il remarquoit soigneusement leurs differences, & quelquefois il manquoit à sa Classe, pour aller herboriser à la Campagne, & pour étudier la Nature au lieu de la langue des anciens Romains. La plûpart de ceux qui ont excellé en quelque genre n'y ont point eu de maître, il apprit de lui-même en peu de temps à connoître les Plantes des environs de sa ville.

Quand il fut en Philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignoit; Il n'y trouvoit point la Nature qu'il se plaisoit tant à observer, mais des idées vagues & abstraites, qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses, & n'y touchent point. Il découvrit dans le Cabinet de son Pere la Philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, & la reconnût aussi-tôt pour celle qu'il cherchoit. Il ne pouvoit jouïr de cette lecture que par surprise & à la dérobée, mais c'étoit avec d'autant plus d'ardeur; Et ce Pere qui s'opposoit à une étude si utile, lui donnoit sans y penser une excellente éducation.

Comme il le destinoit à l'Eglise, il le fit étudier en Theologie, & le mit même dans un Seminaire. Mais la destination naturelle prévalut. Il falloit qu'il vît des Plantes, il alloit faire ses études cheries ou dans un Jardin assez curieux qu'avoit un Apoticaire d'Aix, ou dans les Campagnes voisines, ou sur la cime des Rochers. Il penetroit par adresse ou par presens dans tous les lieux fermez où il pouvoit croire qu'il y avoit des Plantes qui n'étoient pas ailleurs;

leurs; si ces sortes de moyens ne réüssissoient pas, il se resolvoit plûtôt à y entrer furtivement, & un jour il pensa être accablé de pierres par des Païsans qui le prenoient pour un voleur.

Il n'avoit guere moins de passion pour l'Anatomie & pour la Chimie que pour la Botanique. Enfin la Phisique & la Medecine le revendiquerent avec tant de force sur la Theologie, qui s'en étoit mise injustement en possession, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il étoit encouragé par l'exemple d'un Oncle paternel qu'il avoit, Medecin fort habile & fort estimé, & la mort de son pere arrivée en 1677. le laissa entierement maître de suivre son inclination.

Il profita aussi-tôt de sa liberté, & parcourut en 1678. les Montagnes de Dauphiné & de Savoye, d'où il rapporta quantité de belles Plantes seches qui commencerent son Herbier.

La Botanique n'est pas une science sedentaire & paresseuse, qui se puisse acquerir dans le repos & dans l'ombre d'un Cabinet, comme la Geometrie & l'Histoire, qui tout au plus, comme la Chimie, l'Anatomie & l'Astronomie, ne demande que des operations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les Montagnes & les Forêts, que l'on gravisse contre des Rochers escarpez, que l'on s'expose aux bords des Précipices. Les seuls Livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matiere ont été jettez au hazard sur toute la surface de la Terre, & il faut se resoudre à la fatigue & au peril de les chercher & de les ramasser. De-là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science. Le degré de passion qui suffit pour faire un Savant d'une autre espece, ne suffit pas pour faire un grand Botaniste, & avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, une force de corps qui y réponde. M. de Tournefort étoit d'un temperament vif, laborieux, robuste, un grand fonds de gayeté naturelle le soutenoit dans le travail, & son corps aussibien que son esprit avoit été fait pour la Botanique.

En 1679. il partit d'Aix pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'Anatomie & dans la Medecine. Un Jardin des Plantes établi en cette ville par Henri IV. ne pouvoit pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité, il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieuës, & en rapporta des Plantes inconnuës aux gens mêmes du Pays. Mais ces courses étoient encore trop bornées, il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'Avril 1681. il passa jusqu'à la S. Jean dans les Montagnes de Catalogne, où il étoit suivi par les Medecins du Pays, & par les jeunes Etudians en Medecine, à qui il démontroit les Plantes. On eût dit presque qu'il imitoit les anciens Gimnosophistes qui menoient leurs Disciples dans des deserts, où ils tenoient leurs écoles.

Les hautes montagnes des Pirenées étoient trop proches pour ne le pas tenter. Cependant il sçavoit qu'il ne trouveroit dans ces vastes solitudes qu'une subsistance pareille à celle des plus austeres Anachoretes, & que les malheureux habitans qui la lui pouvoient fournir n'étoient pas en plus grand nombre que les Voleurs qu'il avoit à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dépouillé par les

les Miquelets Espagnols. Il avoit imaginé un stratageme pour leur dérober un peu d'argent dans ces sortes d'occasions; il enfermoit des Reaux dans du pain qu'il portoit sur lui, & qui étoit si noir & si dur, que quoiqu'ils le volassent fort exactement, & ne fussent pas gens à rien dedaigner, ils le lui laissoient avec mépris. Son inclination dominante lui faisoit tout surmonter; ces Rochers affreux & presque inaccessibles, qui l'environnoient de toutes parts, s'étoient changez pour lui en une magnifique Bibliotheque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit, & où il passoit des journées délicieuses. Un jour une méchante Cabane où il couchoit, tomba tout à coup, il fut deux heures enseveli sous les ruines, & y auroit peri si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681. & de-là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son Herbier toutes les Plantes qu'il avoit ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes & des Pirenées. Il n'apartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entieres, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands Livres de papier blanc, le payoit suffisamment de tout ce qu'elles lui avoient coûté.

Heureusement pour les Plantes M. Fagon, alors premier Medecin de la feuë Reine, s'y étoit toûjours fort attaché, comme à une partie des plus curieuses de la Phisique, & des plus essentielles de la Medecine, & il favorisoit la Botanique de tout le pouvoir que lui donnoient sa place & son merite. Le nom de M. de Tournefort vint à lui de tant d'endroits differens, & toûjours avec tant d'uniformité, qu'il eût envie de l'attirer à Paris, rendez-vous general de presque tous les grands talens répandus dans les Provinces. Il s'adressa pour cela à Madame de Venelle, Sous-Gouvernante des Enfans de France, qui connoissoit beaucoup toute la famille de M. de Tournefort. Elle lui persuada donc de venir à Paris, & en 1683. elle le presenta à M. Fagon, qui dès la même année lui procura la place de Professeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, établi à Paris par Louïs XIII. pour l'instruction des jeunes Etudians en Medecine.

Cet emploi ne l'empêcha pas de faire differens Voyages. Il retourna en Espagne, & alla jusqu'en Portugal. Il vit des Plantes, mais presque sans aucun Botaniste. En Andalousie, qui est un pays fecond en Palmiers, il voulut verifier ce que l'on dit depuis si long-temps des amours du mâle & de la femelle de cette espece, mais il n'en put rien apprendre de certain, & ces amours si anciennes, en cas qu'elles soient, sont encore mysterieuses. Il alla aussi en Hollande & en Angleterre, où il vit & des Plantes & plusieurs grands Botanistes, dont il gagna facilement l'estime & l'amitié. Il n'en faut point d'autre preuve que l'envie qu'eut M. Herman, celebre Professeur en Botanique à Leyde, de lui résigner sa place, parce qu'il étoit déja fort âgé. Il lui en écrivit au commencement de la derniere Guerre avec beaucoup d'instances, & le zele qu'il avoit pour la science qu'il professoit, lui faisoit choisir un Suc-

cef-

cesseur, non seulement Etranger, mais d'une Nation ennemie. Il promettoit à M. de Tournefort une Pension de 4000. livres de Messieurs les Etats Generaux, & lui faisoit esperer une augmentation quand il seroit encore mieux connu. La Pension attachée à sa Place du Jardin Royal étoit fort modique, cependant l'amour de son pays lui fit refuser des offres & si utiles & si flateuses. Il s'y joignit encore une autre raison, qu'il disoit à ses amis, c'est qu'il trouvoit que les Sciences étoient ici pour le moins à un aussi haut degré de perfection, qu'en aucun autre pays. La Patrie d'un Savant ne seroit pas sa veritable Patrie, si les Sciences n'y étoient florissantes.

La sienne ne fut pas ingrate. L'Academie des Sciences ayant été mise en 1691. sous l'inspection de M. l'Abbé Bignon, un des premiers usages qu'il fit de son autorité deux mois après qu'il en fût revêtu, fut de faire entrer dans cette Compagnie M. de Tournefort & M. Homberg, qu'il ne connoissoit ni l'un ni l'autre que par le nom qu'ils s'étoient fait. Après qu'ils eurent été agréez par le Roi sur son temoignage, il les presenta tous deux ensemble à l'Academie, deux premiers nez, pour ainsi dire, dignes de l'être d'un tel Pere, & d'annoncer toute la famille spirituelle qui les a suivis.

En 1694. parut le premier Ouvrage de M. de Tournefort, intitulé *Elemens de Botanique, ou Methode pour connoître les Plantes*, imprimé au Louvre en trois volumes. Il est fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Plantes semées si confusement sur la Terre, & même sous les eaux de la Mer, & pour les distribuer en Genres & en Especes, qui en facilitent la connoissance, & empêchent que la memoire des Botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms differens. Cet ordre si necessaire n'a point été établi par la Nature, qui a préferé une confusion magnifique à la commodité des Phisiciens. Et c'est à eux à mettre presque malgré elle de l'arrangement & un systeme dans les Plantes. Puisque ce ne peut être qu'un ouvrage de leur esprit, il est aisé de prévoir qu'ils se partageront, & que même quelques-uns ne voudront point de systeme. Celui que M. de Tournefort a préferé après une longue & savante discussion, consiste à regler les Genres des Plantes par les Fleurs & par les Fruits pris ensemble, c'est à dire, que toutes les Plantes semblables par ces deux parties seront du même genre, après quoi les differences ou de la Racine, ou de la Tige, ou des Feuilles, feront leurs differentes especes. M. de Tournefort a été même plus loin; au dessus des Genres il a mis des Classes qui ne se reglent que par les Fleurs, & il est le premier qui ait eû cette pensée, beaucoup plus utile à la Botanique, qu'on ne se l'imagineroit d'abord. Car il ne se trouve jusqu'ici que 14. figures differentes de Fleurs qu'il faille s'imprimer dans la memoire; ainsi quand on a entre les mains une Plante en fleur dont on ignore le nom, on voit aussi-tôt à quelle Classe elle appartient dans le Livre des Elemens de Botanique, quelques jours après la fleur paroît le fruit, qui détermine le Genre dans ce même Livre, & les autres parties donnent l'Espece, desorte que l'on trouve en un moment, & le nom que M. de Tournefort lui donne par rapport à son systeme, & ceux que d'autres Botanistes des plus fameux lui ont donnez,

nez, ou par rapport à leurs systemes particuliers, ou sans aucun systeme. Par là on est en état d'étudier cette Plante dans les Auteurs qui en ont parlé, sans craindre de lui attribuer ce qu'ils auront dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils auront dit de celle-là. C'est un prodigieux soulagement pour la memoire, que tout se réduise à retenir 14. figures de Fleurs, par le moyen desquelles on descend à 673. Genres, qui comprennent sous eux 8846. Especes de Plantes, soit de Terre, soit de Mer, connuës jusqu'au temps de ce Livre. Que seroit-ce s'il falloit connoître immediatement ces 8846. Especes, & cela sous tous les noms differens qu'il a plû aux Botanistes de leur imposer? Ce que nous venons de dire ici demanderoit encore quelques restrictions ou quelques éclaircissemens, mais nous les avons donnez dans l'Histoire de 1700. où le sisteme de M. de Tournefort a été traité plus à fond & avec plus d'étenduë.

Il parut être fort approuvé des Phisiciens, c'est à dire (& cela ne doit jamais s'entendre autrement) du plus grand nombre des Phisiciens. Il fut attaqué sur quelques points par M. Rai, celebre Botaniste & Phisicien Anglois, auquel M. de Tournefort répondit en 1697. par une Dissertation Latine adressée à M. Sherard, autre Anglois, habile dans la même science. La dispute fut sans aigreur, & même assez polie de part & d'autre, ce qui est assez à remarquer. On dira peut-être que le sujet ne valoit gueres la peine qu'on s'échauffât; car dequoi s'agissoit-il? De savoir si les fruits suffisoient pour établir les Genres, si une certaine Plante étoit d'un Genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, & plus particulierement aux savans, de ne s'échauffer pas beaucoup sur de legers sujets. M. de Tournefort dans un Ouvrage posterieur à la dispute, a donné de grands éloges à M. Rai, & même sur son Sisteme des Plantes.

Il se fit recevoir Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & en 1698. il publia un Livre intitulé *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la Medecine*. Il est facile de juger que celui qui avoit été chercher des Plantes sur les sommets des Alpes & des Pirenées, avoit diligemment herborisé dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faisoit son sejour. La Botanique ne seroit qu'une simple curiosité, si elle ne se rapportoit à la Medecine; & quand on veut qu'elle soit utile, c'est la Botanique de son Pays qu'on doit le plus étudier, non que la Nature ait été aussi soigneuse qu'on le dit quelquefois, de mettre dans chaque Pays les Plantes qui devoient convenir aux maladies des Habitans, mais parce qu'il est plus commode d'employer ce qu'on a sous sa main, & que souvent ce qui vient de loin, n'en vaut pas mieux. Dans cette Histoire des Plantes des environs de Paris, M. de Tournefort rassemble outre leurs differens noms & leurs descriptions, les Analises Chimiques que l'Academie en avoit faites, & leurs vertus les mieux prouvées. Ce Livre seul répondroit suffisamment au reproche que l'on fait quelquefois aux Medecins, de n'aimer pas les Remedes tirez des Simples, parce qu'ils sont trop faciles, & d'un effet trop prompt. Certainement M. de

de Tournefort en produit ici un grand nombre, cependant ils ſont la plûpart aſſez negligez, & il ſemble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on les deſirera beaucoup & qu'on s'en ſervira peu.

On peut compter parmi les Ouvrages de M. de Tournefort un Livre, ou du moins une partie d'un Livre, qu'il n'a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre *Schola Botanica, ſive Catalogus Plantarum, quas ab aliquot annis in Horto Regio Pariſienſi ſtudioſis indigitavit vir clariſſimus Joſephus Pitton de Tournefort, Doctor Medicus, ut & Pauli Hermanni Paradiſi Batavi Prodromus, &c. Amſtelodami* 1699. Un Anglois nommé M. Simon Warton, qui avoit étudié trois ans en Botanique au Jardin du Roi ſous M. de Tournefort, fit ce Catalogue des Plantes qu'il y avoit vûës.

Comme les Elemens de Botanique avoient eû tout le ſuccés que l'Auteur même pouvoit deſirer, il en donna en 1700. une Traduction Latine en faveur des Etrangers, & plus ample, ſous le titre de *Inſtitutiones Rei Herbariæ*, en trois Volumes in 4. dont le premier contient les noms des Plantes diſtribuées ſelon le ſiſteme de l'Auteur, & les deux autres leurs figures très-bien gravées. A la tête de cette Traduction eſt une grande Préface ou Introduction à la Botanique, qui contient avec les principes du ſiſteme de M. de Tournefort, ingenieuſement & ſolidement établis, une Hiſtoire de la Botanique & des Botaniſtes, recueillie avec beaucoup de ſoin & agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il s'occupoit avec plaiſir de tout ce qui avoit rapport à l'objet de ſon amour.

Cet amour cependant n'étoit pas ſi fidelle aux Plantes, qu'il ne ſe portât preſque avec la même ardeur à toutes les autres curioſitez de la Phiſique, Pierres figurées, Marcaſſites rares, Petrifications & Criſtalliſations extraordinaires, Coquillages de toutes les eſpeces. Il eſt vrai que du nombre de ces ſortes d'infidelitez on en pourroit excepter ſon goût pour les Pierres : car il croyoit que c'étoient des Plantes qui vegetoient, & qui avoient des graines : il étoit même aſſez diſpoſé à étendre ce ſiſteme juſqu'au métaux, & il ſemble qu'autant qu'il pouvoit il transformoit tout en ce qu'il aimoit le mieux. Il ramaſſoit auſſi des habillemens, des armes, des inſtrumens de Nations éloignées, autres ſortes de curioſitez, qui, quoi-qu'elles ne ſoient pas ſorties immediatement des mains de la Nature, ne laiſſent pas de devenir Philoſophiques, pour qui ſait philoſopher. De tout cela enſemble il s'étoit fait un Cabinet ſuperbe pour un particulier, & fameux dans Paris; les Curieux l'eſtimoient à 45. ou 50000. livres. Ce ſeroit une tache dans la vie d'un Philoſophe qu'une ſi grande dépenſe, ſi elle avoit eû tout autre objet. Elle prouve que M. de Tournefort dans une fortune auſſi bornée que la ſienne, n'avoit pû gueres donner à des plaiſirs plus frivoles & cependant beaucoup plus recherchez.

Avec toutes les qualitez qu'il avoit, on peut juger aiſement combien il étoit propre à être un excellent Voyageur, car j'entends ici par ce terme, non ceux qui voyagent ſimplement, mais ceux en qui ſe trouve & une curioſité fort éten-

étenduë, qui est assez rare, & un certain don de bien voir, plus rare encore. Les Philosophes ne courent gueres le monde, & ceux qui le courent ne sont ordinairement gueres Philosophes, & par-là un voyage de Philosophe est extrémement précieux. Aussi nous comptons que ce fut un bonheur pour les Sciences que l'ordre que M. de Tournefort reçût du Roi en 1700. d'aller en Grece, en Asie & en Afrique, non seulement pour y reconnoitre les Plantes des Anciens, & peut-être aussi celles qui leur auront échappé, mais encore pour y faire des Observations sur toute l'Histoire Naturelle, sur la Geographie ancienne & moderne, & même sur les Mœurs, la Religion & le Commerce des Peuples. Nous ne repeterons point ici ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'Histoire de 1700. Il eut ordre d'écrire le plus souvent qu'il pourroit à M. le Comte de Pontchartrain, qui lui procuroit tous les agrémens possibles dans son Voyage, & de l'informer en détail de ses découvertes & de ses avantures.

M. de Tournefort accompagné de M. Gundelscheimer, Allemand, excellent Medecin, & de M. Aubriet habile Peintre, alla jusqu'à la frontiere de Perse, toûjours herborisant & observant. Les autres Voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer est plus commode, & sur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-ci n'alloient par mer que le moins qu'il étoit possible, ils étoient toûjours hors des chemins, & s'en faisoient de nouveaux dans des lieux impraticables. On lira bien-tôt avec un plaisir mêlé d'horreur le recit de leur descente dans la Grotte d'Antiparos, c'est-à-dire, dans trois ou quatre abîmes affreux qui se succedent les uns aux autres. M. de Tournefort eut la sensible joye d'y voir une nouvelle espece de Jardin, dont toutes les Plantes étoient differentes pieces de Marbre encore naissantes ou jeunes, & qui selon toutes les circonstances dont leur formation étoit accompagnée, n'avoient pû que vegeter.

En vain la Nature s'étoit cachée dans des lieux si profonds & si inaccessibles pour travailler à la vegetation des Pierres, elle fut, pour ainsi dire, prise sur le fait par des Curieux si hardis.

L'Afrique étoit comprise dans le dessein du Voyage de M. de Tournefort, mais la peste qui étoit en Egypte le fit revenir de Smirne en France en 1702. Ce fut-là le premier obstacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand Poëte, pour une occasion plus brillante & moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient*. Il rapportoit, outre une infinité d'Observations differentes, 1356. nouvelles Especes de Plantes, dont une grande partie venoient se ranger d'elles-mêmes sous quelqu'un des 673. Genres qu'il avoit établis : il ne fut obligé de créer pour tout le reste que 25. nouveaux Genres, sans aucune augmentation des Classes, ce qui prouve la commodité d'un sisteme, où tant de Plantes étrangeres, & que l'on n'attendoit point, entroient si facilement. Il en fit son *Corollarium Institutionum Rei Herbariæ*, imprimé en 1703.

Quand il fut revenu à Paris, il songea à reprendre la pratique de la Medeci-

ne,

ne, qu'il avoit sacrifiée à son Voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençoit à lui réüssir beaucoup. L'experience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain goût du Public, & sur-tout en ce genre-là, les interruptions sont dangereuses, l'approbation des hommes est quelque chose de forcé, & qui ne demande qu'à finir. M. de Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avoit quitté; d'ailleurs il falloit qu'il s'acquitât de ses anciens exercices du Jardin Royal, il s'y joignit encore ceux du College Royal, où il eut une place de Professeur en Medecine, les fonctions de l'Academie lui demandoient aussi du temps, enfin il voulut travailler à la Relation de son grand Voyage, dont il n'avoit rapporté que de simples Memoires informes & intelligibles pour lui seul. Les courses & travaux du jour, qui lui rendoient le repos de la nuit plus necessaire, l'obligeoient au contraire à passer la nuit dans d'autres travaux, & malheureusement il étoit d'une forte constitution, qui lui permettoit de prendre beaucoup sur lui pendant un assez long-temps, sans en être sensiblement incommodé. Mais à la fin sa santé vint à s'alterer, & cependant il ne la ménagea pas davantage. Lorsqu'il étoit dans cette mauvaise disposition, il reçut par hazard un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bien-tôt qu'il mourroit. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois, & il mourut le 28. Decembre 1708.

Il avoit fait un Testament, par lequel il a laissé son Cabinet de Curiositez au Roi pour l'usage des Savans, & ses Livres de Botanique à M. l'Abbé Bignon. Ce second article ne marque pas moins que le premier son amour pour les Sciences; c'est leur faire un present que d'en faire un à celui qui veille pour elles dans ce Royaume avec tant d'application, & les favorise avec tant de tendresse.

Des deux Volumes in 4. que doit avoir la Relation du Voyage de M. de Tournefort, le premier étoit déja imprimé au Louvre quand il mourut, & l'on acheve presentement le second sur le manuscrit de l'Auteur, qui a été trouvé dans un état où il n'y a rien à desirer. Cet ouvrage, qui a conservé sa premiere forme de Lettres, adressées à M. de Pontchartrain, aura environ 200. Planches en taille douce très-bien gravées, de Plantes, d'Antiquitez, &c. On y trouvera, outre tout le sçavoir que nous avons representé jusqu'ici dans M. de Tournefort, une grande connoissance de l'Histoire ancienne & moderne, & une vaste érudition dont nous n'avons point parlé, tant nos éloges sont éloignez d'être flateurs. Souvent une qualité dominante nous en fait negliger d'autres, qui meriteroient cependant d'être relevées.

LETTRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LET-

LETTRE, A MONSIEUR BEGON,

Intendant de Marine à Rochefort, & de Justice, Police & Finances du Païs d'Aulnis,

Contenant un abrége de la vie de M. DE TOURNEFORT, de l'Academie Royale des Sciences, & Professeur Royal en Botanique & en Medecine.

ONSIEUR,

La Lettre que vous avez pris la peine d'écrire à mon Pere, nous fait connoître combien vous êtes sensible à la perte de M. de Tournefort. Vous y témoignez un grand desir de sçavoir les diverses circonstances de sa vie. J'ai l'honneur de vous en envoyer un détail, où j'ai rassemblé tout ce que j'en ai appris de lui-même.

Daignez, MONSIEUR, me tenir quelque compte des efforts que j'ai faits sur ma douleur, pour vous obéïr; puisqu'il m'a fallu rappeller ces tems heureux, où M. de Tournefort, dans des conversations familieres, me parloit de ses Voyages, & m'instruisoit de ses Systemes & de ses Découvertes.

Je ne puis les déposer en de meilleures mains. On sçait l'estime que vous aviez pour lui. Digne de posseder celle de toutes les Personnes de mérite, il ne pouvoit manquer d'acquerir la vôtre. C'est un tribut dont vous vous croyez redevable à la reputation & à la mémoire des grands Hommes. Leurs Portraits qui font l'ornement de ce rare Cabinet, digne fruit de vôtre goût, & l'histoire des Hommes Illustres du Siécle passé, que nous ne devons qu'à vôtre amour pour eux, en sont des preuves éclatantes.

Il se trouvera sans doute d'excellentes Plumes, qui feront des Eloges vraiement dignes de M. de Tournefort: Mais, MONSIEUR, dans ce triste devoir que vous m'engagez de lui rendre, trop satisfait de ne parler que le langage de mon cœur, je ne songe point à leur envier, en cette occasion, celui de l'esprit. D'ailleurs, comme je ne puis atteindre à la sublimité de leurs pensées, ni à la délicatesse de leurs expressions, je ne m'attache qu'à vous marquer avec exactitude, la verité des faits dont j'ai pû me ressouvenir.

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT, étoit de la Ville d'Aix en Provence. Né Gentilhomme, il en eut les sentimens & les vertus; & content de les posseder, il n'affecta jamais d'en parler, ni de les faire paroître.

Dès l'âge le plus tendre, il ressentit cet amour des Plantes, qui dans la suite lui en a fait porter la connoissance à un si haut degré. Son propre génie fut son prémier maître, impa-

tient d'éclorre, il ſçut bientôt ſe manifeſter. On le reconnut Botaniſte, avant qu'il pût ſçavoir lui-même ce que c'étoit.

Souvent il ſe déroboit aux amuſemens de la jeuneſſe, pour ſe donner à ſes recherches. Ses frequentes échapées hors de la maiſon de ſon Pere, n'étoient que pour aller herboriſer. On l'en puniſſoit quelquefois avec un peu trop de rigueur; auſſi n'en connoiſſoit-on pas le mérite; c'étoient pourtant les préliminaires de ſes courſes Botaniques. Quoique très-ſenſible aux châtimens que l'on employoit pour le corriger de ces fautes apparentes, il l'étoit bien davantage à la ſatisfaction d'avoir trouvé quelque Plante qu'il n'avoit jamais vûë. Ainſi l'éducation qu'on lui donna, ne fit rien pour la Botanique: Les connoiſſances qu'il y acquit, furent uniquement l'ouvrage de ſes heureuſes diſpoſitions, &, s'il eſt permis de parler ainſi, de ſon Inſtinct ſcientifique.

On peut dire cependant, que l'Art voulant enlever à la Nature, la gloire de former ſeule ce Botaniſte naiſſant, fit tomber entre ſes mains les Livres de Dioſcoride & de Matthiole. Il les vid, les examina, plein d'une joye qui ſembloit pronoſtiquer ce qu'il devoit un jour être dans leur Art. Mais peu content de n'y voir que la repreſentation des Plantes, parce qu'il n'étoit pas encore en âge de pouvoir entendre ſeul les explications qu'ils en ont données, il en voulut ſçavoir les noms, & même les proprietez; il le voulut efficacement, & s'en fit inſtruire.

Que ne mît-il point en uſage pour faire des progrès dans cette Science? Il avoit l'art d'entrer dans tous les endroits où il ſoupçonnoit des Plantes. Juſques-là, Monsieur, que dans un accès de Botanique un peu vif, ayant paſſé par deſſus un mur pour en aller chercher quelques unes, il fut ſur le point de payer ſa curioſité aux dépens de ſa reputation, & peut-être même de ſa vie; car des Gens qui gardoient ce lieu, le prirent pour un voleur, & le pourſuivirent à coups de pierres. Cette aventure augmenta ſa circonſpection, ſans rien diminuer de ſon ardeur.

La Botanique n'étoit pas néanmoins la ſeule qu'il recherchât; la Chymie & l'Anatomie piquoient également ſon goût. Elles ſe diſputoient la préference dans ſon eſprit; c'étoit entre ces Sciences à qui le poſſederoit tout entier. Il les accorda, & ſçut ſe partager entr'elles; une prédilection ſecrette le faiſoit pourtant pencher pour la Botanique, qui fut toûjours ſa favorite.

Avec de pareilles diſpoſitions, il étoit impoſſible qu'il ne fit de grands progrés. Comme il étoit le Cadet de ſa Famille, dans un Païs de Droit écrit, où les Cadets n'ont que leur Legitime, on avoit eu en vûë de l'engager dans l'Etat Eccleſiaſtique; & même il avoit commencé ſa Theologie. Mais partagé en Aîné par le Ciel, des dons de l'eſprit, & deſtiné à étudier l'Auteur de la Nature, dans ſes divers Ouvrages, plûtôt que dans les Livres Scholaſtiques, il ne fit voir aucun attrait pour cet Etat. Les Sciences tranquilles & purement ſpeculatives, ne lui convenoient pas; les Sciences actives & pratiques attiroient ſeules ſon attention. Ses Parens ſe firent un ſcrupule de s'oppoſer à de ſi louables inclinations, & ils ſe crurent obligez de l'abandonner à ſon heureux penchant.

Alors il fit ſes premiers voyages: le fruit qu'il eſperoit d'en retirer, les lui faiſoit ſouhaiter ardemment. Bientôt les Plantes de Provence, de Savoye & de Dauphiné les plus ignorées, ne le furent plus par M. de Tournefort. Incertain de quel côté il tourneroit ſes premiers pas, il erra pendant quelque temps de Païs en Païs. Il auroit voulu pouvoir tout examiner, & tout connoître à la fois. Cependant guidé par une prudence en quelque ſorte prématurée, il ſentit bien que ſon corps ne pouvoit pas ſuffire à ſon eſprit; & il crut qu'il valoit mieux tenir une route plus ſûre & plus reglée.

Il alla d'abord à Montpellier, où il étudia en Medecine, & s'aſſura par les principes de l'Art de ce qu'il tenoit déja de la Nature. Son goût ſe déclara bientôt, il ſe lia d'amitié avec

avec M. Magnol fameux Botaniste, qui auroit été le prémier de son tems, s'il n'avoit pas eu M. de Tournefort pour contemporain. Celui-ci l'accompagna dans ses herborisations. Un Eleve de cette sorte ne fut pas longtemps sans égaler son Maître, il devint même en quelque maniere son Collegue, & démontra plusieurs Plantes qu'on ignoroit, & qu'il découvrit.

Ce fut en ce lieu qu'il forma le dessein de voyager en Espagne. Il prit le chemin de Barcelonne; on lui donna diverses recommandations dans cette Ville; ses Amis l'y adresserent plus particulierement à M. Salvador, aussi celebre Pharmacien qu'habile dans la Botanique, & l'on avoit eu le soin de l'informer du goût que M. de Tournefort avoit pour cette Science, & des progrès qu'il y avoit déja faits.

Plein du desir d'acquerir de nouvelles connoissances, ce jeune Voyageur partit seul sur la fin de l'Hiver, sans s'étonner de la rigueur de la saison, ni des dangers qu'il couroit, & qu'on lui avoit prédits. Cette prédiction ne s'accomplit que trop dans les montagnes des Pyrenées; des Miquelets le dépouillerent entierement. Ce malheur le toucha; dans un âge si peu avancé, moins Philosophe que Botaniste, il ne put retenir ses pleurs. Le froid étant encore violent, il conjura les voleurs de lui rendre au moins ses habits. Les larmes d'un jeune homme qui doit être un jour un Homme illustre, ont apparemment quelque vertu particuliere. Les siennes eurent tant de pouvoir, qu'elles toucherent un de ces brigands, qui (charitable à sa maniere,) lui jetta brusquement le juste-au-corps qu'il lui avoit pris. M. de Tournefort, par un bonheur inesperé, y retrouva quelque argent noué dans son mouchoir, qui s'étant glissé dans la doublure, avoit échapé à ces voleurs.

Cette ressource, quoique très-legere, ne laissa pas que de ranimer son esperance. La Philosophie qui commençoit à naître dans son ame, le soutint; elle le fortifia contre la mauvaise saison, aussi bien que contre la mauvaise fortune. Néanmoins comme les Philosophes ont un corps aussi bien qu'un esprit, & que M. de Tournefort étoit nuds-pieds; il n'arriva qu'avec beaucoup de peine, jusqu'à un Bourg assez près de l'endroit où on l'avoit volé. Il s'y remit en un équipage, à la vérité peu convenable à ce qu'il étoit, mais proportionné à son peu d'argent. En un mot, MONSIEUR, je l'ai vû plus d'une fois, se faire lui-même un plaisir de raconter, que dans cette occasion, il ne put se donner qu'un bonnet de laine, une culotte de toile, & une paire de sabots.

Quelque desagreable que fût sa situation, il se trouva moins sensible à toutes ses pertes, qu'à celle des Lettres de recommandation qu'on lui avoit données pour Barcelonne. La fertilité des campagnes, où il respiroit un air plus doux que dans les montagnes, d'où il sortoit, lui offrit des moyens de se consoler; il herborisoit en chemin faisant pour charmer sa douleur. Plusieurs Plantes inconnuës, qui cesserent de l'être pour lui, le dédommagerent de ce qu'il avoit souffert. Il se flata qu'elles seroient les meilleures Lettres de créance qu'il pût employer auprès de la Personne à qui on l'adressoit. Son esperance ne fut pas trompée; à peine se fit-il connoître, qu'on le reçut avec tout le bon accueil qu'il méritoit. L'état où il parut fit autant de compassion, que sa presence donna de plaisir. M. Salvador mit tout en usage pour lui faire oublier cette fâcheuse aventure; & ses soins ne furent pas longtems sans succès.

Pendant le sejour que M. de Tournefort fit en Catalogne, il parcourut tout le Païs, accompagné de plusieurs Personnes qui aimoient la Botanique; & il sembla n'être venu dans cette Contrée, que pour leur découvrir des Plantes qu'ils possedoient, & qu'ils ne connoissoient pas eux-mêmes.

Cependant il ne vit pas dans ce premier voyage tout ce qu'il s'étoit promis d'y voir. Son retour en France pensa lui être plus funeste encore que n'avoit été son départ. Dans un Bourg près de Perpignan, la maison où il alla loger, croula pendant la nuit; il demeura longtems enseveli sous les ruines; & ce fut une espece de miracle de ce qu'il n'en fut point accablé.

Il

Il revint à Montpellier continuer son cours en Medecine, & ses Operations de Chymie & d'Anatomie; c'est en dire assez, pour persuader qu'il se perfectionna dans toutes ces Sciences. Ensuite il alla se faire recevoir Docteur en Medecine dans la Faculté d'Orange.

De là, M. de Tournefort se rendit à Aix. Mais son amour pour tout ce qui s'appelle Physique, ne lui permit pas d'y rester longtems; il lui donna bientôt le desir d'essayer si les Alpes ne lui seroient pas plus heureuses que n'avoient été les Pyrenées. En traversant les Païs qui les separent, il étudia toujours les Plantes & la Nature. Les monts & les precipices furent pour lui les Livres les plus instructifs, quoiqu'aussi difficiles que dangereux à parcourir. Souvent il est arrivé, que lorsqu'une ardeur Botanique ou Physicienne, l'avoit porté jusques sur le sommet des montagnes, en gravissant contre des rochers escarpez, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'en descendre.

Malgré tant de fatigues & tant de perils, il croyoit ne point acheter trop cher le plaisir de s'instruire; il n'en connoissoit pas de plus grand. Dans tous les endroits où il passoit, rien n'échapoit à son attention, soit Plantes, soit Pierres, enfin, ce qui regardoit l'Histoire naturelle; il examinoit tout avec une avidité qui ne se démentit jamais.

Les lumieres qu'il acquit étoient si grandes, qu'elles ne purent demeurer plus longtems cachées, ni infructueuses. Quoique le mérite soit propre & personnel, à un homme; il semble neanmoins que les effets qu'il produit, lui deviennent en quelque maniere étrangers. Cette espece de paradoxe se verifia dans M. de Tournefort. Pendant qu'il étoit à Aix, (où il revenoit de tems en tems,) tout occupé de ses observations sur la Physique, son mérite agissoit à son insçû dans Paris. Il ne contribua pas même de sa presence à la reputation qu'il y acquit; elle l'y préceda.

De toutes les Personnes qui parlerent avantageusement de lui, aucune ne le fit plus efficacement que Madame de Venelle, Femme d'un Conseiller au Parlement d'Aix, & Sous-Gouvernante des Enfans de France. Comme elle avoit toujours été très-amie de la Famille de M. de Tournefort, elle lui en voulut donner des marques plus réelles, que ne le sont de simples louanges. Elle l'engagea de venir à Paris, & le produisit à M. Fagon, qui pour lors étoit premier Medecin de la Reine.

La propre science de ce grand Génie, lui fit bien-tôt découvrir celle de M. de Tournefort, dont la premiere conversation justifia tous les éloges qu'on lui en avoit faits. Charmé de trouver un homme si rare, il ne songea qu'à lui procurer tous les avantages que ses merveilleux talens sembloient exiger. Il se fit un devoir envers le Public, & un plaisir particulier à lui-même, de devenir son Protecteur; & il le fit nommer Professeur de Botanique au Jardin du Roi.

L'habileté de M. de Tournefort, attira bien-tôt un concours nombreux de Personnes savantes, ou qui travailloient à le devenir. Sa renommée passa les limites du Royaume; les Païs étrangers lui fournirent beaucoup d'admirateurs, dont sa maniere de vivre sociable & commode lui fit autant d'amis; & il n'y en a point eu, qui depuis n'ait fait gloire d'entretenir avec lui une liaison de cœur, aussi bien qu'un commerce de belles Lettres, de remedes, & de choses naturelles & curieuses.

Dans ses Leçons de Botanique, il joignoit une pratique utile à une savante theorie; & dans les diverses herborisations qu'il faisoit aux environs de Paris, il enseignoit à connoître sur leur pied, les Plantes dont il avoit donné la description.

Pour embellir utilement le Jardin Royal, M. de Tournefort fit, par ordre de Sa Majesté, differens voyages en Espagne & en Portugal; & dans la suite en Hollande & en Angleterre. Il eut à Oxford plusieurs conferences avec le Docteur Goddard, qui conçût pour lui une si grande estime, qu'il lui donna son admirable Secret des Gouttes d'Angleterre. Tant il est vrai, que les Sçavans qui le sont veritablement, estiment & cherissent le mérite dans la Personne

fonnie même de leurs Rivaux de ſcience, quoiqu'ils ſoient d'une autre Nation; il ſemble que leurs lumieres les rendent tous compatriotes.

M. de Tournefort rapporta de ces voyages une très-grande quantité de Plantes rares. Il en a fait venir encore beaucoup par les Perſonnes avec leſquelles il étoit en relation en divers Païs: En ſorte que par ſes ſoins, le Jardin du Roy eſt devenu l'aſſemblage de Plantes le plus riche de l'Europe, peut-être du monde entier, & pour ainſi parler, le ſiége & le chef-lieu de la Botanique.

Sa ſcience & ſa capacité étoient trop généralement reconnuës, pour ne pas obtenir la juſtice qu'elles meritoient. Le Roi, dont les mains liberales s'ouvroient toûjours avec plaiſir ſur les grands Hommes, trouva dans M. de Tournefort un Sujet vraiement digne de l'Academie des Sciences. Il y fut mis d'abord au nombre des Penſionnaires en 1691.

M. le Chancelier de Pontchartrain, qui étoit alors Controlleur Général des Finances, & Secretaire d'Etat, avoit les Academies dans ſon Département. Auſſi juſte & ſûr dans les choix qu'il faiſoit, que profond dans les connoiſſances auſquelles il daignoit ſe prêter; il confia le ſoin de l'Academie des Sciences à M. l'Abbé Bignon ſon Neveu, au goût & aux lumieres de qui l'on doit la nomination de M. de Tournefort. Ainſi, MONSIEUR, les prémices de ſon Adminiſtration furent conſacrées à la gloire de la République des Lettres, par le choix qu'il fit de deux Hommes d'un mérite auſſi diſtingué que feu M. de Tournefort, & M. Homberg, qui a fait encore depuis un des principaux ornemens de cette Academie.

Plus M. de Tournefort fut en vûë, & plus ſes qualitez différentes ſe trouverent dans leur jour. Les Philoſophes, les Chymiſtes, les Anatomiſtes, & les Geometres, admirerent en lui ces rares talens, qui les font admirer eux-mêmes. Quoiqu'il ne fût préciſément que de la Claſſe des Botaniſtes, ſon génie le rendoit capable de toutes les autres enſemble.

Afin de juſtifier à la République ſçavante le choix de Sa Majeſté; il donna en 1694, ſes *Elemens de Botanique, ou Méthode pour connoître les Plantes*, en trois volumes in octavo. Le prémier contient les explications de pluſieurs Plantes; & les deux derniers ſont compoſez de Planches, qui marquent la deſcription analytique des feuilles, des fleurs, des fruits, & des graines de toutes les Plantes qui ſont dans le prémier volume. En faveur des Etrangers, M. de Tournefort les a publiez depuis en Latin, ſous le Titre d'*Inſtitutiones Rei Herbariæ.*

Il a trouvé le ſecret d'applanir par cet ouvrage, les principales difficultez de la Botanique, en reduiſant les huit mille huit cent quarante-ſix eſpeces de Plantes connuës juſques alors, en ſix cent ſoixante & treize genres, & ces genres en vingt-deux claſſes. Il ſpecifie exactement les figures & les qualitez eſſentielles qui les caracteriſent, tant par les fleurs, que par les fruits & les graines. Et comme Dioſcoride n'avoit traité que de ſix cent ſortes de Plantes, M. de Fontenelle dans ſon Hiſtoire de l'Academie des Sciences de l'année 1700, a dit, avec ſa délicateſſe ordinaire, que par les ſoins de M. de Tournefort, *on connoiſſoit aujourd'hui plus de genres de Plantes, que Dioſcoride n'en avoit connu d'eſpeces.*

Après la reputation que M. de Tournefort s'étoit acquiſe, pouvoit-il ne pas être d'une Faculté de Medecine auſſi celebre que l'eſt celle de Paris? C'étoit une néceſſité de bienſeance qu'il y fût reçû. M. Fagon, à qui il dedia ſa Theſe, devint leur garant reciproque l'un envers l'autre, & fit voir par là, qu'il n'étoit pas moins attentif à la gloire d'un Corps qu'il protege, que favorable à l'avancement d'un Homme qui promettoit d'en devenir un des principaux Sujets.

Dans la ſuite, M. de Tournefort compoſa ſon *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris, avec leur uſage dans la Medecine.* Elle ne parut qu'en 1698. Il y fait voir, que la France renferme dans ſon ſein, des treſors de remedes, & des reſſources de ſanté que nous ignorions; & peut-être les ignorerions-nous encore aujourd'hui, ſans ſon application & ſans ſes recherches. Ses Elemens de Botanique avoient appris à connoître les Plantes, ce Livre-

ci apprit à en connoître la vertu par le moyen de l'analyse chymique. L'Auteur y montre d'une maniere convaincante, que chaque Artiste s'instruisant par là, si ce sont les alkali, les acides, les souffres, les sels différens, la terre, ou l'eau qui y dominent ; peut appercevoir très-clairement leurs qualitez, & juger à quelles maladies chaque Plante peut être propre.

Non content d'avoir fait l'analyse des Plantes, il en a fait l'anatomie ; & il y a démêlé des parties semblables à celles des animaux, qu'on ne leur connoissoit pas avant lui. Son attention, aidée du microscope, lui a fait découvrir des tuyaux où les sucs de la terre se filtrent, & d'autres par lesquels ils refluënt ; il les compare aux arteres & aux veines. Il a pareillement découvert par sa pénétration, d'autres conduits en figure de colomne torse, par le moyen desquels, l'air contribuë à la nourriture & au soutien des Plantes, & est porté dans des trachées ou especes de poulmons, qui jusques alors nous avoient été inconnus.

C'étoit trop peu pour lui, que d'avoir trouvé dans les Plantes une vie presque sensitive ; il a encore renouvellé, & qui plus est, bien prouvé le Systeme de la vie vegetative des pierres. Plusieurs Dissertations curieuses qu'il a lûës à l'Academie des Sciences sur ce sujet, lui ont acquis beaucoup de Sectateurs.

On lui doit aussi mille particularitez étonnantes sur la formation des coraux, des éponges, des champignons marins, des madrepores, des lythophites, & des Plantes pierreuses, ou autres qui naissent au fond de la Mer ; il les a designées par le nom de Plantes marines, pour les distinguer des maritimes qui croissent sur les bords.

M. de Tournefort a étendu son Systeme de la vegetation, sur les mineraux, & même jusques sur les métaux, sur les cristaux de roche, & sur les pierres précieuses. Quelques Personnes penseront peut-être qu'il hazardoit de pareilles idées. Mais non, MONSIEUR, ce n'étoit nullement son caractère. Sa retenuë étoit si grande sur cela, qu'elle alloit même jusques à une espece de scrupule. De simples conjectures, & qui n'étoient pas appuyées de preuves, n'avoient chez lui aucun crédit. Il se fondoit uniquement sur d'exactes experiences, ou sur des démonstrations solides. Ainsi tout ce qu'il avançoit, & que par modestie il ne donnoit que comme des observations, pouvoit passer pour constant & pour averé.

Il sçut même mettre à profit jusques à la simple curiosité. Il n'y avoit pas une piéce dans son Cabinet, qui n'appuyât quelque point de ses Systêmes. Par exemple, il avoit avancé que dans un certain temps de l'année, le corail laisse échaper par l'extremité de ses branches, une liqueur acre plus pesante que l'eau de la Mer, qui par consequent se precipite au fond, & qui étant extrémement gluante, s'attache au prémier corps solide qu'elle y rencontre ; divers coraux qu'il avoit ramassez, étoient la preuve de cette curieuse propagation. Il en faisoit voir de tous les âges, & de toutes les manieres, depuis le prémier point, (qui en est comme le germe,) jusques à l'entiere formation. Parmi les coraux qu'il possedoit, il y en avoit de différentes sortes de rouges, du couleur de rose, du couleur de chair, du noir, du blanc, & du feuillemorte. Les uns sont venus sur des cailloux, d'autres sur du bois, sur des coquilles, sur des morceaux de vaisselle de terre, même sur un morceau de crane humain ; & ils se sont comme incorporez avec toutes ces matieres, qui s'étoient trouvées au fond de la Mer, & sur lesquelles ils ont pris leur croissance.

Quant à la vegetation des pierres, on doit à M. de Tournefort le renouvellement de cette hypothese oubliée depuis long-temps. Instruit par ses lectures, mais plus encore par ses voyages, il examinoit avec une attention éclairée, généralement tout ce qui paroissoit y avoir le moindre rapport. Lorsqu'il avoit fait quelques découvertes, cela ne suffisoit pas pour le satisfaire ; non seulement il en cherchoit les causes ; mais même il lui en falloit les preuves. Nous les devons ces preuves, & s'il est permis de le dire, l'évidence de ce Systême, aux réflexions qu'il a faites, & en même temps au soin qu'il a eu, de recueillir tout ce qui pouvoit appuyer & fortifier son sentiment.

Com-

Comme il avoit obſervé que les champignons de Mer, les coraux, les madrepores, & les autres Plantes pierreuſes étoient des corps toûjours organiſez, & toûjours conſtruits d'une maniere ſemblable, chacun ſuivant ſon eſpece, quoiqu'il en eût pris en différens Païs; il concluoit que chaque eſpece avoit donc ſon germe particulier.

De plus, ayant trouvé dans des coquilles de la craye fort dure, & dans quelques autres des pierres à fuſil, d'un volume beaucoup plus conſidérable, que l'ouverture des coquilles n'étoit grande; il avoit inferé de là, que ces matieres n'avoient pû y entrer, que lorſqu'elles étoient liqueurs, où bien encore en germe; & qu'enſuite elles s'y étoient augmentées & endurcies, à meſure qu'elles auoient pris leur degré de maturité.

Ce grand Phyſicien alla plus loin, & prouva que les coquilles vegetoient; que par une eſpece de fraternité entr'elles & les pierres, elles s'incorporoient mutuellement les unes dans les autres; & que tantôt les pierres envelopoient des germes de coquilles, qui y prenoient leur croiſſance; & tantôt les coquilles embraſſoient des germes de pierres, qui ſe nourriſſoient dans leur ſein. Il a rapporté des morceaux des unes & des autres.

A l'égard de la vegetation des métaux, des mineraux, des criſtaux de roche, & des pierres précieuſes, M. de Tournefort la prouvoit évidemment, par diverſes marcaſſites, où la nature avoit pris plaiſir de faire un mélange auſſi curieux que bizarre, de ſouffre, de vitriol, de fer, de cuivre, de marbre, & de criſtal de roche. D'autres plus riches, étoient traverſées de filons d'or & d'argent très-purs, qui s'échapoient à travers un fort beau marbre. Des marcaſſites plus magnifiques encore, mêloient divers métaux avec des pierres précieuſes. Dans les unes on voyoit des émeraudes, de l'argent, ou du cuivre, enchaſſez & comme incorporez enſemble; dans d'autres des rubis, des amethiſtes, des topaſes, ou diverſes pierres de prix que la nature avoit employées & mélangées de la même maniere. Cet excellent Naturaliſte avoit raſſemblé des piéces de chacun des mineraux, des métaux, des marbres, des criſtaux, & des pierres précieuſes de toutes les qualitez, & même de toutes les cuittes différentes que la Terre leur donne. En cela il rapportoit autant de preuves convaincantes, quoique muettes, du Syſtême qu'il propoſoit, de la formation & de la croiſſance de tous ces corps, par la voye de la vegetation. Ainſi, Monsieur, ſur toutes les découvertes qu'a fait M. de Tournefort, on peut dire qu'il a tant épié la Nature, qu'enfin il a ſurpris ſon ſecret dans une infinité d'operations.

Ce n'étoit point par la paſſion d'une vaine curioſité, qu'il avoit compoſé ſon Cabinet, qui lui ſeul en renfermoit pluſieurs autres de différens genres, & dont l'aſſemblage étoit d'un prix ineſtimable. Toûjours rempli de ſes deſſeins pour l'hiſtoire naturelle, il étoit bien moins occupé du ſoin de le rendre curieux, que de celui de le rendre profitable. A bien examiner ce qu'on croyoit n'être en lui qu'un ſimple amuſement, on y voyoit du travail, & des vûës; de ſorte que l'agreable étoit joint à l'utile, & que l'on trouvoit l'utile juſques dans ce qui paroiſſoit l'être le moins.

Ce que je viens de dire eſt juſtifié par tout ce qui compoſoit ſon Cabinet. La quantité prodigieuſe de Plantes qu'il avoit raſſemblées, les bois & les fruits rares; le Droguier formé de plus de huit cent remedes ſimples & naturels, le recueil parfait des coquilles les plus ſingulieres en toutes les eſpeces; les mineraux; les marcaſſites; les métaux; les pierres précieuſes, les extraordinaires, & même les communes; les petrifications; les congelations; les différens coraux; les champignons de Mer; les madrepores; les lythophites, les diverſes Plantes marines, maritimes & pierreuſes; les cornes d'animaux d'une figure ſinguliere; les inſectes, les reptiles, les poiſſons, les oiſeaux, les animaux rares; enfin, un grand nombre d'autres choſes, qui aux yeux de quelques Perſonnes, n'avoient peut-être paru que purement curieuſes; tout entroit dans l'hiſtoire naturelle. Son Cabinet, (oſerai-je hazarder cette metaphore, étoit une eſpece d'Arche ſçavante, où les creatures animées & inanimées, étoient

venuës se reconnoître comme tributaires de celui qui les avoit réunies; car chaque piéce, suivant l'idée de M. de Tournefort, avoit son département de preuves à remplir.

Il avoit formé le dessein d'en donner une histoire exacte & méthodique. Mais il en fut empesché par le voyage du Levant qu'il entreprit en l'année 1700, par les ordres du Roy, & sous les auspices de M. le Comte de Pontchartrain. Sa Majesté ordonna que Monsieur de Tournefort meneroit avec lui un Dessinateur, pour lever les plans des lieux où il passeroit, & pour tirer les desseins des Plantes, des Animaux, & des choses curieuses qu'il trouveroit dans le cours de son voyage. Pour cet effet on choisit M. Aubriet, excellent Peintre en miniature; & l'Academie des Sciences nomma pour l'accompagner, M. de Gundelsheimer, Medecin Allemand très-habile dans la Botanique.

M. de Tournefort se fit un plan de voyage digne du Prince qui l'avoit ordonné, & du Sujet qui l'exécutoit. Ses vûës, à proprement parler, y furent universelles. Comme il se reconnoissoit homme aussi bien que sçavant, il voulut que son voyage fût pour le moins aussi utile à tous les hommes en général, qu'avantageux aux Sciences en particulier.

Un de ses principaux objets ce fut la Geographie, il projetta d'expliquer l'ancienne, & surtout de rectifier la moderne. Les Villes & les Provinces mêmes avoient changé presque d'autant de noms que de Maîtres. La Mer avoit englouti plusieurs Isles marquées dans les anciens Auteurs. D'autres avoient paru depuis, qui par consequent leur étoient inconnuës. Des Villes entieres s'étoient abysmées sous terre, & il s'étoit formé des lacs à leur place. Tous ces changemens étoient autant de défectuositez dans la Geographie, ausquelles M. de Tournefort se proposoit de remedier.

Les avantages qu'il se promettoit pour la Botanique, n'étoient pas moindres. Il se faisoit un plaisir presque necessaire, de pouvoir verifier sur les lieux, si ce que Theophraste, Dioscoride, Matthiole, & divers autres Auteurs ont écrit des Plantes, étoit conforme à la verité. Son exactitude le portoit à vouloir connoître, s'ils n'avoient point imposé à la Nature, ou si la Nature elle même n'avoit point dérogé à leurs observations.

On auroit blâmé comme une témérité, en tout autre qu'en M. de Tournefort, d'avoir osé douter de ce qu'ont dit les Anciens. Mais la suite a bien justifié ses doutes, aussi louables qu'utiles. L'Antiquité, sur cet article, n'a tiré aucun avantage de son droit d'aînesse; M. de Tournefort l'a redressée en plusieurs occasions. Ces anciens Auteurs avoient falsifié la Nature, apparemment dans la vûë de l'embellir. Les observations de M. de Tournefort l'ont, pour ainsi parler, renduë à elle-même; elle a repris entre ses mains cette beauté simple & vraye, telle que la Nature la doit avoir.

Enfin, il se proposoit dans son voyage, de recueillir généralement tout ce qui seroit digne de son attention, dans tous les genres de Sciences, & capable d'enrichir la Physique & la République des Lettres.

Près de trois ans furent employez à ces sçavantes courses. Comme la Botanique étoit son objet favori, il herborisa dans toutes les Isles de l'Archipel, sur les rivages de la Mer Noire, dans la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, l'Armenie, la Georgie, & jusques sur les confins de la Perse. A son retour il prit une route différente, dans l'espérance de trouver de nouveaux sujets d'observations; & revint par la Galatie, la Mysie, la Lydie, & l'Ionie.

Ses lectures l'avoient déja si bien instruit sur tout ce qui regardoit ces différens Païs, qu'en y arrivant il s'y trouva comme naturalisé par son érudition. Il lui fut donc très-facile de verifier ce qu'on avoit écrit de plus singulier, & d'y découvrir ce qui jusques alors avoit échapé à l'exactitude des Voyageurs.

La Medecine qu'il exerçoit avec un parfait desinteressement auprès des riches, & avec une extrême charité envers les pauvres, lui donnoit des entrées partout. Il trouva par ce moyen de grandes facilitez pour l'accomplissement de ses desseins, ausquels l'usage de ces Païs étoit très-

très-contraire. Mais son mérite personnel, & les obligations qu'on lui avoit, faisoient oublier aisément qu'il étoit Etranger. On peut dire qu'il ne negligea rien, pour soutenir dignement la gloire du Prince dont les ordres lui avoient fait entreprendre ses voyages. Il se vit obligé de les terminer, en s'embarquant à Smyrne pour revenir en France, avec le regret de ne pouvoir passer jusques en Egypte & en Syrie, à cause des maladies contagieuses qui infectoient ces Contrées.

Si M. de Tournefort eût pû remplir ses grands desseins, & voir tous les endroits qu'il s'étoit proposez, combien auroit-il enrichi la Physique! Quoiqu'il n'en ait vû qu'une partie, on lui doit cependant la connoissance de treize cent cinquante-six Plantes qu'il en a rapportées, & dont on n'avoit jamais entendu parler. Quelques-unes se trouverent réunies comme d'elles-mêmes aux genres qu'il avoit déja marquez. Toute la dépense qu'il fit pour ces nouvelles hôtesses de la Botanique, ce fut de former encore vingt-cinq autres genres, sous lesquels il reduisit les Plantes qui ne convenoient à aucun de ceux qu'il avoit établis. Il en composa un Livre intitulé, *Corollarium Institutionum Rei Herbariæ*. Et afin d'immortaliser sa reconnoissance pour ses Protecteurs, & sa tendresse pour quelques-uns de ses Amis particuliers, il donna les noms des uns & des autres à plusieurs de ces Plantes qui n'en avoient aucun.

Ce qu'il découvrit encore au sujet des pierres, ne pouvoit que perfectionner son Systême sur leur vegetation. La description qu'il a lûë à l'Academie des Sciences, d'un Labyrinthe qui est dans l'Isle de Candie, & les Réflexions qu'il y a jointes, ont porté ce Systeme jusques à la certitude. Il avoit observé que dans plusieurs endroits de ce Labyrinthe, on voyoit sur des murs, qui sont d'une roche vive & de couleur grisâtre, des noms écrits d'une couleur plus blanche que le fond sur lequel ils l'avoient été. On ne pouvoit avoir gravé ces noms dans le rocher qu'avec le ciseau ; néanmoins ils étoient saillans d'environ deux lignes dans quelques endroits, & de trois en d'autres: De sorte que ces caractéres, de creux qu'ils ont été autrefois, sont maintenant devenus de bas relief. De là il a inferé que les sucs nourriciers de la pierre s'étant extravasez, & ayant trouvé ces fractures, où il y avoit eu une interruption de fibres, avoient fait une espece de calus; de la même maniere qu'il en arrive aux arbres, sur lesquels on écrit ou l'on grave quelques caractéres. Il s'est persuadé que ce devoit être la même Mechanique naturelle, qui produisoit des effets pareils dans les uns & dans les autres; & que cette Mechanique n'étoit autre que la vegetation.

Pour ajouter quelques preuves à celles qui viennent d'être rapportées, M. de Tournefort a fait voir, que les pierres qu'on appelle Cornes d'Ammon, pierres d'Aigle, Crapaudines, Pyrites ovales ou cylindriques; pierres Judaïques, Yeux de serpent, pierres Astroïtes, celles de Boulogne, celles de Florence, qui représentent toûjours les mêmes paysages & les mêmes ruines de Villes; les Dendroïdes ou especes d'Agathes qui représentent des marines, des fortifications, des arbrisseaux ou des paysages; tous les cristaux de roches taillez à pans ou à diverses faces; enfin, plusieurs autres pierres, ne pouvoient venir que par des germes particuliers à chacunes d'elles. La raison qu'il en a donnée, c'est qu'elles conservent toutes les mêmes figures, & qu'elles sont toûjours organisées précisément de la même maniere, chacune dans leur espece. De ce principe il a conclû, que c'étoit une preuve que ces pierres produisoient toûjours leurs semblables; de même que chaque plante & chaque arbre, suivent l'espece du germe dans lequel ils sont renfermez, la Nature ne s'y méprenant jamais, & leur distribuant comme leur mere commune, les sucs necessaires pour les faire croître & vegeter.

Ce Systeme se vit fortifié par plusieurs pierres que M. de Tournefort montra; elles avoient été cassées, apparemment dans le temps de leur séve ; & la Nature elle-même en avoit rejoint les morceaux par une soudure, qui n'étoit autre chose qu'un calus formé par le suc nour-

nourricier de ces pierres, qui après en avoir réüni & recollé les piéces, les avoit recouvertes de l'épaiſſeur d'une demi-ligne; l'on en trouve même qui en ſe rejoignant, ont envelopé des criſtaux de roche & de petits diamans.

La dureté des pierres pouvoit ſervir de pretexte d'incredulité, ſur la filtration des ſucs nourriciers à travers leurs pores. Pour le détruire, M. de Tournefort a fait faire attention, que le cœur du bois de Breſil, du bois de Fer, du Guayac, & de l'Ebeine; que les os de quelques animaux & de quelques poiſſons, égaloient, & peut-être même ſurpaſſoient la dureté des pierres. C'eſt cependant une verité inconteſtable, que ces arbres & ces os ſe nourriſſent; les uns des ſucs terreſtres, & les autres de la ſubſtance de l'animal dont ils font partie.

Il a de plus appuyé ce ſentiment, en faiſant remarquer, que les pierres les plus dures, les marbres, les porphyres, les pierres précieuſes, & même les diamans, ont un fil & des veines, qui les rendent plus faciles à tailler d'un ſens que d'un autre; ce qui donne à connoître qu'ils ont donc des pores réels, quoique très-compactes & imperceptibles. Si l'on n'a pas apperçû juſqu'à préſent, ajoutoit-il, les germes des pierres, des plantes pierreuſes, des coquilles, des mineraux, ni des métaux; ce n'eſt pas une raiſon pour nier qu'ils en ayent: puiſqu'il eſt certain, que l'on n'a pas encore pû appercevoir aucunes ſemences des champignons, des maurilles, des trufles, des mouſſes, ni d'une multitude d'autres plantes; quoiqu'en bonne Phyſique il ſoit établi, que rien ne vient que par generation en fait de plantes, comme en fait d'animaux & d'inſectes.

Ainſi, Monsieur, l'on pourroit preſque appeller M. de Tournefort, le Reſtaurateur du Syſteme de la vegetation des pierres, & l'Inſtituteur de celui de la vegetation univerſelle.

Après avoir ſçavamment expliqué la formation de ces divers ouvrages de la Nature, il a donné la deſcription de pluſieurs Grottes profondes qu'il avoit vûës dans le cours de ſes voyages. Entre les différens ornemens dont la Nature avoit rempli ces Palais ſouterrains, M. de Tournefort a trouvé un bloc cylindrique de marbre, qui avoit été caſſé par le milieu. Il a obſervé que dans ce marbre, on diſtinguoit le cœur, l'écorce, une eſpece d'aubier, & même pluſieurs aubiers différens, que l'on connoiſſoit d'une maniere ſenſible, par pluſieurs cercles de quelques lignes d'épaiſſeur chacun, qui l'envelopoient. Par là l'on pouvoit connoître l'âge de ce marbre, comme on connoît celui des arbres par de pareils cercles, lorſqu'ils ont été coupez diametralement.

Ces Grottes étoient d'ailleurs enrichies de congelations & de criſtalliſations d'une beauté parfaite, & bizarrement ornées d'un mélange agréable, quoique confus, de toutes ſortes de métaux, de marbres, & de criſtaux de roche incorporez enſemble. Pluſieurs morceaux différens qu'il en a rapportez, étoient la preuve dont il ſe ſervoit, pour démontrer la fluidité, ou du moins la ſoupleſſe de tous ces corps dans leur formation, qui ſe continuë en partie, tant qu'ils ſont ſur pied dans le ſein de la Terre. Et comme dans toutes ces choſes, M. de Tournefort n'étoit, ce ſemble, devenu le confident de la Nature que malgré elle, il a crû pouvoir la trahir en nôtre faveur, en nous rendant ſes miracles familiers.

Enfin, après avoir prouvé tout ce qu'il avoit avancé, il a voulu l'autoriſer par les témoignages des Auteurs profanes & ſacrez. Il l'a fait par un endroit de Pline le Naturaliſte, qui aſſure que *Theophraſte & Mutianus avoient penſé, que les pierres produiſoient d'autres pierres:* & par un paſſage de Saint Gregoire de Nazianze, où ce Pere ſoutient, *que pluſieurs Auteurs avoient écrit, que les pierres faiſoient l'amour.* Ces amours, quoique très froides, ne laiſſent pas que d'être fecondes; puiſque depuis la creation des prémieres pierres, la race s'en eſt perpetuée juſqu'à preſent; & que chacune a conſervé ſon eſpece, de la même maniere que les arbres & les plantes.

La

La naissance & la génération des pierres, avoient attiré l'attention de M. de Tournefort; c'est-pourquoi ce qui pouvoit operer leur destruction, lui parut en mériter aussi. Il fit d'exactes observations au sujet des lythophages, nom qu'on a donné à de petits vers qui rongent les pierres. On auroit quelque peine à se persuader, que les pierres pussent avoir des habitans, & même leur servir de nourriture, aussi bien que de logement. Elles sont néanmoins dans l'un & dans l'autre cas; & elles renferment des especes de petites Républiques de ces sortes de vers qui les mangent. Ils sont couverts d'une très-petite coquille de couleur verdâtre & cendrée; & ce sont les cavitez qu'ils font dans les pierres, en les rongeant, que le vulgaire attribuë à l'impression de la Lune.

Les différens Pays que M. de Tournefort avoit parcouru, lui fournirent encore le sujet de plusieurs dissertations particulieres. Entr'autres il a parlé de l'Isle de Millo, où de même que dans la plûpart des Isles de l'Archipel, on ne peut faire meurir les figues domestiques, que par la piquûre de certains moucherons, qui sont formez dans des figues sauvages, qu'on porte exprés sur les arbres qui produisent les prémieres, afin que ces insectes en piquent le fruit qu'on veut faire meurir.

Ensuite il a expliqué la cause des feux souterrains que l'on voit dans cette Isle; & il l'attribuë à la filtration de l'eau de la Mer, qui s'insinuant à travers les pores de la Terre, va mouiller des mines de fer qui s'y trouvent; cause en elles des boüillonnemens violens, par les sels marins qui s'y mêlent, & leur fait prendre feu. Cette pensée se trouve justifiée par les diverses expériences qu'en ont fait les plus habiles Chymistes.

Pendant toutes ces observations curieuses, sa matiere cherie ne fut pas oubliée. Les maladies des plantes & des arbres eurent part à ses recherches singulieres. Il en attribuë la cause, ou à la trop grande abondance, ou au défaut, ou à la distribution inégale des sucs nourriciers, ou bien aux mauvaises qualitez que ces sucs peuvent acquerir, ou enfin à différens accidens extérieurs.

Qui croiroit, MONSIEUR, qu'un arbre pût être suffoqué? Cela paroît d'abord incroyable; cependant M. de Tournefort a fait voir, que la trop grande quantité de suc nourricier produit cet effet dans certains arbres; parce qu'il se grumelle dans les tuyaux & s'y arrête; alors les nouveaux sucs qui montent de la racine, trouvant ces conduits bouchez, gagnent peu à peu les canaux en forme de colomne torse, qui sont comme les poulmons des plantes; ils y empêchent le passage de l'air; & la circulation en étant ainsi interceptée, ces arbres sont suffoquez, & meurent, de la même maniere que les animaux qu'on étouffe.

Quant aux divers accidens extérieurs qui causent les maladies des Plantes, M. de Tournefort en specifie quelques-uns.

Le prémier, c'est la gresle; elle cause des meurtrissûres aux fibres; & ensuite des especes d'obstructions, qui sont bien moins considérables quand elle est mêlée avec la pluye; attendu que l'eau rend ces fibres plus souples; ce qui amortit le coup en partie; & donne lieu aux sucs de couler avec plus de facilité.

Le second, c'est la gelée, qui les fait mourir, parce que la substance aqueuse des sucs venant à se condenser dans leurs pores, les fait éclater, & les déchire, de même que l'eau qui se géle, fait casser les vaisseaux où elle est mise.

Le troisiéme, c'est la moisissûre; on a découvert avec le secours du microscope, qu'elle n'est autre chose que la naissance d'une multitude de petites Plantes, qui ne sont pas moins réelles, quoiqu'elles échapent aux yeux. Elles ont leurs feuilles, leurs fleurs, & leurs fruits. J'en ai vû, MONSIEUR, dont les fleurs sont rondes, & composées de six feuilles; quelques-unes dont les boutons étoient à demi ouverts; & d'autres, qui après avoir été quelque tems épanouïes, s'étoient fanées. Ce sont donc de petites parasites, qui dérobent par conséquent une partie de la substance, destinée par la terre à la nourriture de la Plante sur laquelle

quelle elles s'attachent. Ce n'eſt pas néanmoins le plus grand mal qu'elles font à une Plante, que de ſe nourrir à ſes dépens. Mais comme leurs racines ſont très-déliées, elles s'inſinuënt dans les parois des pores, & les élargiſſent; ce qui produit une carie ou gangrene, qui cauſe la mort de la Plante quand on n'y remedie pas.

Les autres accidens, ce ſont les piquûres des différens inſectes. Comme ils dépoſent leurs œufs dans les endroits où ils piquent les Plantes, ils y cauſent des tumeurs; elles viennent de ce que ces petites fractures font épancher les ſucs nourriciers, qui s'imbibent dans les pores voiſins, & les font gonfler à meſure qu'ils en dilatent les fibres. Ce qui empêche encore les ſucs de reprendre leur cours ordinaire, ce ſont les petites obſtructions que cauſent dans les pores de la Plante, le dépôt des œufs de ces inſectes. C'eſt de cette maniere que ſe forment les noix de galles, les pommes de ſauge, les ruches du Picea, & pluſieurs autres tubercules, qui viennent ſur le chardon, ſur l'églantier, & ſur preſque tous les terebinthes; dont les ſucs étant très-viſqueux, reprennent leur cours avec plus de difficulté que ne le font ceux des autres arbres, quand une fois ils ont été détournez.

Ce n'étoit point aſſez pour M. de Tournefort, d'avoir découvert les maladies des Plantes, & d'avoir pénétré leurs cauſes; s'il n'avoit auſſi trouvé les ſymptômes qui peuvent les faire connoître, la maniere de les prévenir, & les remedes propres à les guerir: C'eſt ce qu'il a très-exactement expliqué; n'étant pas moins leur Medecin que leur Anatomiſte. Toutes ces recherches ne ſont pas ſimplement curieuſes; elles ſe rapportent à ſa Profeſſion; puiſqu'en prévenant & en gueriſſant les maladies des Plantes, il les met plus en état de prévenir & de guerir les maladies des Hommes. Je croi, Monsieur, pouvoir dire ſur cela, qu'il ſembloit que M. de Tournefort fût le Génie de la Botanique & de la Medecine, je n'oſe aller juſqu'à le nommer celui de la Phyſique & de la Nature.

Auſſi amateur des découvertes des autres, que capable d'en faire lui-même; il ſe fit un plaiſir de lire à l'Academie des Sciences une Diſſertation Anatomique ſur les Caſtors de Canada. L'on y avoit décrit en même tems toutes les manœuvres de ces amphibies; leur maniere de vivre, de bâtir, & de ſe garantir des inondations; leurs fineſſes & leurs ruſes; &, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs mœurs & leur police. Il tenoit cette piéce curieuſe de M. Sarrazin, Medecin Royal en Canada, & l'un de ſes Correſpondans de Science en Amerique.

Ce n'eſt là, Monsieur, qu'une partie de ce que j'ai recueilli des converſations de M. de Tournefort, en divers tems. Ce ſeroit un ouvrage de trop longue haleine, ſi j'entreprenois de raconter toutes les autres choſes qu'il a découvertes, & dont il a parlé.

La Rélation de ſon Voyage dans le Levant, qui formera les deux volumes *in quarto* que l'on imprime au Louvre, le fait bien connoître; chaque volume contient onze Lettres, dans leſquelles il rend un compte exact à M. le Comte de Pontchartrain, de tous les Païs où il a paſſé.

Si c'étoit ici une piéce de Poëſie, je dirois que chaque Lettre eſt comme émaillée par l'agréable varieté des ſujets. Elle renferme des obſervations ſur la ſituation & la poſition Geographique des Villes, ſur leur origine, ſur la nature de leur Climat, & ſur leurs noms différens; des remarques ſur les mœurs, les coutumes, la Religion, & les maladies des Peuples; & la deſcription des Plantes, des animaux, des poiſſons, & des oiſeaux rares qu'il a trouvez, auſſi bien que des antiquitez qu'il a vûës.

Cet Ouvrage, permettez-moi, Monsieur, cette expreſſion, eſt comme un Enfant poſthume de M. de Tournefort. Il n'étoit pas juſte qu'il fût privé d'un héritage auſſi conſidérable qu'eſt celui des applaudiſſemens du Public, dont ſes Aînez ont été ſi heureuſement partagez. Ils ne peuvent certainement lui manquer; puiſqu'au jugement des Perſonnes de bon goût, à qui M. de Tournefort en avoit lû pluſieurs morceaux, c'eſt une Encyclopedie

qui plaît en instruisant. Mais je croi devoir ajouter que ce même Ouvrage est encore plûtôt un Tribut d'actions de graces, que l'Auteur a renduës à M. le Comte de Pontchartrain, qui l'honoroit de sa bienveillance, & qui a toûjours été très-attentif au progrès des Sciences & des beaux Arts.

Tant de Voyages aussi pénibles, & en même tems aussi glorieux pour M. de Tournefort, qu'avantageux pour la République sçavante, lui attirerent à son retour, des marques particulieres de distinction de la part du Roi. Ce Prince entra avec tant de bonté dans les fatigues & dans les dangers que M. de Tournefort avoit essuyez, qu'il le plaignit, & qu'il daigna même le lui témoigner de vive voix.

Peu de tems après, Sa Majesté lui donna la Chaire de Professeur en Medecine au College Royal. Je n'affecterois pas, MONSIEUR, de parler des Postes avantageux qui ont été confiez à M. de Tournefort, si son mérite n'en eût été la seule cause. Je passerois même sous silence, qu'on lui offrit la Place de Prémier Medecin du Roi d'Espagne ; si le refus qu'il en fit, ne faisoit voir quel étoit son amour pour sa Patrie, & son peu d'ambition. Plein du desir de perfectionner les différens genres de Sciences qu'il cultivoit, il ne songea qu'à se rendre encore plus digne des biens dont il avoit plû au Roi de le combler. Il crut que ce seroit se dérober à son devoir, à l'égard de son Prince, manquer à sa propre Famille, & abandonner ses Amis, que d'accepter cette Place, quelque glorieuse qu'elle fût. En effet, ç'auroit été enlever à sa Patrie un bien qui lui étoit dû, que d'aller enrichir un autre Climat de ses recherches & de ses découvertes.

Comme il avoit toûjours travaillé à les augmenter, elles ne pouvoient que lui produire les avantages qu'elles exigent ordinairement de toutes manieres. M. l'Abbé Bignon le prit pour son Medecin; & marqua par ce choix, le cas qu'il faisoit de son mérite & de sa capacité: Un pareil choix vaut un éloge. Constamment il ne pouvoit confier sa santé à un Homme qui en sçût mieux connoître le prix, ni qui fût plus capable de la conserver. M. de Tournefort en a donné des preuves bien essentielles. Elles augmentent encore le regret que l'on a de sa perte; puisque c'est à lui que nous devons la conservation de ce Magistrat illustre, que l'on peut regarder comme le Génie Protecteur de deux célébres Academies, qu'il rend toûjours plus florissantes.

Un grand nombre de Personnes distinguées de la Cour & de la Ville, avoient une pareille confiance en M. de Tournefort. Son assiduité auprès des Malades, son attention au recit de leurs maladies, & son habileté à en juger par les symptômes, lui donnoient une justesse & une précision merveilleuses, dans ce qu'il ordonnoit pour les guerir. Il charmoit la mélancolie & la douleur de ses Malades, par une conversation variée pleine d'agrément, & toûjours proportionnée à l'état où il les trouvoit. Par là il remettoit leur esprit dans une assiette tranquille, & sembloit suspendre leurs maux. Ainsi l'on peut dire que ses conversations étoient ses prémiers remedes; qu'elles disputoient presque d'efficacité avec ceux que ses lectures & ses expériences lui avoient appris; & que produisant sur l'esprit ce que ses remedes produisoient sur le corps, il étoit Medecin de l'un & de l'autre.

Un accident aussi imprévû que difficile à prévoir, est la cause de sa mort. Comme il alloit à l'Academie des Sciences, il eut la poitrine violemment pressée par l'essieu d'une charette, qu'il ne put éviter ; & si un de ses Amis ne l'avoit promtement secouru, ce triste moment auroit été le dernier de sa vie. Il en eut un crachement de sang qu'il négligea. Son exactitude un peu trop severe à s'acquiter de tous ses devoirs, lui fit entreprendre, malgré l'état fâcheux où il se trouvoit, de faire en même tems ses Leçons de Botanique au Jardin des Simples, ses Leçons de Medecine au College Royal, & de travailler à la Rélation de son Voyage.

De sorte que les remedes qu'il fit, & ses propres connoissances, lui devinrent également inu-

inutiles. En cette occasion il écouta plus son zéle, que les conseils de ses Amis; & pour vouloir remplir tout ce qu'il croyoit devoir aux Postes qu'il occupoit, il négligea ce qu'il se devoit à lui-même; c'est-pourquoi l'on peut véritablement l'appeller le Decius de la République des Lettres, puisqu'il s'est dévoué pour elle.

Sa santé ne put se rétablir. Après avoir langui pendant quelques mois, enfin il mourut d'une hidropisie de poitrine, le vingt-huitiéme jour de Decembre de l'année mil sept cent huit, âgé de cinquante-trois ans, avec une piété sincére, & de profonds sentimens d'humilité. Il étoit trop véritable Philosophe, trop instruit des secrets de la Nature, pour n'en pas reconnoître l'Auteur; & trop vivement penétre de la grandeur de la Religion, pour n'en pas adorer & l'Objet & le Principe.

Par son Testament il supplia le Roi, de lui faire l'honneur d'agréer son Cabinet. Il étoit digne de lui être presenté; puisqu'en renfermant les preuves de tant de Systemes, il avoit rempli la curiosité des Sçavans de diverses Nations, & celle de plusieurs Princes Etrangers; & qu'il avoit mérité que des prémieres Personnes de la Cour le vinssent admirer. Sa Majesté voulut bien accepter ce Legs, & gratifia d'une Pension de mille francs le Neveu de M. de Tournefort, *pour lui marquer*, ce sont les propres termes du Brevet, *la satisfaction que Sa Majesté a des services de son Oncle; & même pour le recompenser en quelque maniere du Legs qu'il lui a fait.*

M. de Tournefort ne pouvant donner le Recueil complet de ses Livres de Botanique, à une Personne qui en connût mieux le prix que M. l'Abbé Bignon, il les lui a laissez, afin qu'ils ayent place dans cette Bibliotheque nombreuse & choisie, que ses lumieres en tous les genres de Sciences lui font enrichir tous les jours.

Comme M. de Tournefort avoit toûjours été persuadé que le celibat étoit l'état le plus convenable à un Homme sçavant, il l'a gardé toute sa vie; de crainte que les soins domestiques ne lui dérobassent quelques-uns de ses momens, qu'il avoit tous dévouez à l'étude; sçachant bien que les Sciences sont jalouses, & qu'elles n'aiment guere les cœurs partagez.

On a trouvé, MONSIEUR, le fruit de ses Voyages & de ses Remarques dans les Manuscrits qu'il a laissez, l'un a pour Titre *Topographie Botanique*, ou *Catalogue des Plantes* qu'il avoit observées en divers endroits, depuis l'année 1676, jusques en 1690, en Provence, en Languedoc, dans les Alpes, dans les Pyrenées, en Espagne, & en Portugal. Il a marqué précisément, dans quels Royaumes, en quelles Provinces, & aux environs de quelles Villes chaque Plante prend naissance. De sorte qu'à voir de quelle maniere il les distingue toutes par canton en chaque Païs, on pourroit se hazarder de dire, que ce sont autant de conquêtes Botaniques, dont la gloire est dûë à ses recherches.

Il avoit aussi composé un autre Ouvrage, qu'il vouloit donner sous le nom de *Plantarum Adversaria*; c'est une Histoire universelle & critique des Plantes, où il les range par ordre alphabetique, rassemble ce que les plus habiles Botanistes ont dit sur chacune, rapporte la diversité de leurs opinions, & y joint son sentiment, qui peut servir de décision.

Ses Leçons de Botanique au Jardin Royal, ne feront pas un Volume moins curieux. Un Sçavant Anglois, qui s'est donné le nom de *Simon Warthon*, en a publié une partie sous le Titre de *Schola Botanica, sive Catalogus Plantarum*, &c. J'ai vû un Exemplaire de ce Livre, où M. de Tournefort a corrigé & ajoûté plusieurs choses de sa propre main; & même il y a marqué, que le véritable nom de cet Anglois étoit *Guillaume Sherard*. Mon Pere l'a mis dans sa Bibliotheque, avec les autres Ouvrages de M. de Tournefort, dont il lui avoit fait présent.

En parcourant ses Manuscrits, j'ai trouvé encore un Volume d'Observations sur l'analyse de Plusieurs Plantes, où il a specifié leur nature & leurs qualitez, qu'il avoit connuës par ses Expériences Chymiques.

J'ou-

J'oublions de dire, qu'il s'étoit fait une méthode, de diviser son Cours Botanique en trente & une Démonstrations. Il décrivoit environ cent Plantes dans le cours de chacune. Il y en avoit vingt-sept pour les Plantes, & quatre pour les Arbres & pour les Plantes Marines & Maritimes. C'est dans la même idée qu'il a divisé en six Herborisations son Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris. Et comme il y parle des Plantes, qu'accompagné de ses Disciples, il avoit trouvées & observées en six journées différentes, ne pourroit-on pas appeller ce Livre l'Examerон Botanique?

Ces Ouvrages, qui sont d'un travail immense, rendent un compte exact à la République Litteraire, de tous les momens de M. de Tournefort; & je croi qu'il est permis d'ajouter, que les Sciences qu'il a cultivées, ne peuvent pas lui reprocher la moindre faute d'obmission dans ce qui les concernoit.

Ce que je viens de dire de ses Ouvrages, ne demande-t-il pas, Monsieur, que je dise aussi quelque chose de sa Personne? La qualité de Sçavant qu'il a portée si loin, étoit certainement la moindre qualité qu'il eût. On ne pouvoit le connoître sans l'estimer. La jalousie même, dans ceux qui en étoient susceptibles, lui faisoit honneur, puisqu'elle suppose une estime qu'on ressent malgré soi. Ainsi ses Envieux n'ont servi, (sans le vouloir,) qu'à consacrer son mérite, en faisant connoître qu'il étoit digne d'être envié.

A la connoissance des Langues Latine & Greque, il joignoit celle de l'Italienne & de l'Espagnole. Il étoit aussi laborieux que son génie étoit vaste. Prodigue des trésors que son Esprit renfermoit, il les répandoit à pleines mains, & (ce qui est de plus rare) sans aucune ostentation. Aimant mieux s'orner interieurement, que de briller au dehors, il songeoit plûtôt à mériter les applaudissemens qu'à les obtenir. Les choses qu'il disoit, grandes par elles-mêmes, belles de leur propre fond, n'avoient pas besoin de parure étrangere. Sa conversation avoit de ces charmes naturels, qui plaisent avant qu'on y puisse prendre garde; on ne s'appercevoit de leur effet, que par réflexion, & après coup, & l'agrément qu'on avoit à l'entendre, se trouvoit justifié par l'avantage qu'on en retiroit.

Comme il avoit cultivé son excellent naturel par une étude prodigieuse, il y avoit en lui un agréable mélange de nature & d'art, que l'on ne pouvoit distinguer, mais qui plaisoit infailliblement.

Etoit-il question de discourir des Plantes; quelque séche que parût cette matiere, il lui prêtoit mille ornemens, dont on ne la croyoit pas susceptible; il possedoit en quelque sorte l'art de la metamorphoser. Et c'est en parlant de lui, qu'après nostre Horace moderne, on peut dire véritablement, tant au style propre qu'au figuré, que des ronces & des chardons, il tiroit des œillets & des roses.

Mais quelque sujet qu'il traitât, il sembloit que la Nature lui avoit donné un Titre particulier, pour faire bien recevoir tout ce qu'il disoit. Elle y répandoit un certain agrément, qu'elle seule peut donner, & qu'elle n'accorde qu'à ses favoris. Enfin, elle le lui avoit départi si abondamment, que cela faisoit oublier, ou disparoître cette négligence apparente, qu'on voyoit dans son extérieur; car il avoit autant de simplicité dans sa maniere de parler, que d'élevation dans celle de penser & d'écrire.

Aussi profond que juste dans ses raisonnemens, vrai Philosophe, bon Geometre, Anatomiste attentif, Chymiste exact, Naturaliste pénétrant; dans tout ce qu'il entreprenoit, l'excellence de son goût le portoit à ne jamais demeurer au-dessous de la perfection. Quelque grande que sa réputation puisse être, elle est encore demeurée beaucoup audessous de la Verité. C'étoit un Homme plus que rare; il étoit unique.

Après avoir tant parlé de son Esprit, je ne me pardonnerois pas, Monsieur, de me taire au sujet de son Cœur. Les qualitez de l'un surpassoient les talens de l'autre. Bon Parent, fidele Ami, Citoyen zelé, incapable d'aucune jalousie contre les grands Hommes;

 plein

plein d'une ſage émulation, qui le portoit à les imiter; paſſionné pour eux; plein de droiture & d'équité; vrai par inclination autant que par devoir, ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans ſes Ouvrages, où ſon exactitude alloit juſques au ſcrupule; circonſpect audelà de ce que l'on peut dire, dans l'ordonnance & dans la compoſition de ſes remedes, qu'il faiſoit lui-même pour en être plus ſûr; deſintereſſé; genereux; moins à lui qu'à ſes Amis; il obligeoit ſans le faire paroître, deſirant de ſe le cacher, s'il eût pû, à lui-même. Auſſi eſt-il mort cheri & conſideré des Sçavans, même de toutes les Nations; eſtimé des Grands & des Riches, pleuré par les Pauvres, ayant été obligeant pour les uns, charitable juſqu'à la profuſion pour les autres, utile à tous.

Les Eloges qu'il a reçûs d'une infinité de Perſonnes dont le mérite égale l'élevation, & les regrets qu'il leur a coûtez, ſont d'éloquens Panegyriques. Ce ſont de ces choſes auſquelles il n'eſt pas poſſible d'ajouter quoi que ce ſoit, pour le bonheur dont peut joüir en ce monde, un Homme qui a ceſſé d'y être.

Il les a d'autant plus méritez, qu'il les a moins recherchez. Une vraye modeſtie couronnoit toutes ſes vertus. Enfin, il raſſembloit trop d'excellentes qualitez, pour le pouvoir connoître tout entier. Ainſi, afin de le louer aux dépens mêmes des Sciences qui lui ont été les plus cheres, on peut dire, que c'étoit un Homme qu'il falloit étudier avec autant de ſoin, qu'il avoit lui-même étudié la Nature.

Je ſouhaite, Monsieur, que ce détail réponde à vôtre attente, & à la vénération que j'avois pour Monſieur de Tournefort. Je m'eſtimerai trop heureux d'occuper quelques-uns de ces précieux momens que vous donnez à la lecture, pour vous délaſſer des travaux & des ſoins, qu'exigent de vous le bien de l'Etat, & le ſervice de Sa Majeſté. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obéïſſant ſerviteur,

LAUTHIER.

VOYA-

VOYAGE DU LEVANT,

FAIT PAR ORDRE DU ROI.

DESSEIN DE CE VOYAGE.



Monseigneur le Comte de Pontchartrain Secretaire d'Etat, chargé du soin des Académies, & toûjours attentif à ce qui peut perfectionner les Sciences, proposa à Sa Majesté sur la fin de l'année 1699. d'envoyer dans les pays étrangers des personnes capables d'y faire des observations non seulement sur l'Histoire naturelle, & sur la Geographie ancienne & moderne; mais encore sur ce qui regarde le commerce, la religion & les moeurs des differens peuples qui les habitent.

Comme j'avois déja fait quelques voyages en Europe par ordre du Roi, j'eus l'honneur d'être encore choisi par Sa Majesté pour celui du Levant. Ce grand Prince, qui par sa protection & par ses bienfaits contribuë tous les jours au progrès de toutes les belles connoissances, très-satisfait d'ailleurs des découvertes curieuses que Mrs. de l'Academie Royale des Sciences ont faites sous ses auspices dans les climats les plus éloignez, me fit ordonner de partir pour aller dans le Levant travailler sur ce qui seroit le plus digne de remarque.

Je fus ravi de trouver cette nouvelle occasion de satisfaire la forte passion que j'ai toûjours euë, pour aller dans les pays étrangers étudier la nature, & les hommes avec plus de certitude qu'on ne fait dans les livres. Je suppliai Monseigneur de Pontchartrain de me laisser le choix des personnes, qui me conviendroient pour l'éxecution de ce dessein.

J'avois besoin de deux hommes de confiance, qui fussent d'humeur à partager avec moi les peines inséparables des grands voyages. Il n'y a rien de si triste que de tomber malade dans des pays où l'on ne connoît personne, & où l'on ignore la Medecine. Il est fort chagrinant aussi de voir de belles choses sans les pouvoir faire dessiner, & sans ce secours l'on ne sçauroit rendre une relation bien intelligible. Par un bonheur singulier & qui répondit à tous mes souhaits, je trouvai en Mrs. Gundelscheimer & Aubriet deux véritables amis, l'un excellent Medecin, & l'autre habile Peintre. Mr. Gundelscheimer natif d'Anspach en Franconie, est présentement Conseiller & Medecin du Prince Electoral de Brandebourg. Il a joint à une extrême passion pour l'Histoire naturelle une parfaite connoissance des plantes & de toute la Physique. C'est à ses soins que je dois une bonne partie des plantes rares dont je parlerai dans la suite de cette relation.

Mr. Aubriet de Châlon en Champagne s'applique avec autant de soin que d'habileté à peindre en miniature les plantes, que l'on éleve dans le Jardin du Roi. Il n'a rien encore paru de si beau en ce genre-là : c'est aussi cette grande habileté qui lui a fait mériter la charge de Peintre du cabinet du Roi.

Assuré de la bonne volonté de ces Mrs. j'eûs l'honneur de les présenter à Monsieur l'Abbé Bignon, qui par ce goût merveilleux qu'il a pour toutes les Sciences, sentoit depuis long-temps la nécessité qu'il y avoit d'aller vérifier sur les lieux, ce que les Anciens ont sçû de plus particulier touchant l'Histoire naturelle, & principalement sur les plantes. En effet, après avoir réduit sous leurs veritables genres celles qui sont connuës, que pouvoit-on faire de plus avantageux pour la Botanique, que de l'enrichir de nouvelles especes, & sur tout de celles que les plus anciens Medecins ont mises en usage pour la guerison des maladies ?

Quelque temps après, Monseigneur de Pontchartrain fixa nôtre départ au 9. Mars 1700. Il écrivit une lettre à Monsieur l'Abbé Bignon Président de l'Académie Royale des Sciences, par laquelle il lui faisoit sçavoir que le Roi m'avoit ordonné d'aller dans la Gréce, aux Isles de l'Archipel, & en Asie, pour y faire des recherches touchant l'Histoire naturelle; pour m'instruire des maladies & des remedes que l'on y employe; pour y comparer l'ancienne Géo-

graphie avec la moderne; & que Sa Majesté m'accordoit un Aide, un Peintre, & tous les frais du voyage.

Cette lettre fut lûë dans l'assemblée le 16. Fevrier. La Compagnie témoigna beaucoup de joye d'une entreprise qui paroissoit avantageuse pour la Physique, & qui marquoit combien Sa Majesté souhaitoit qu'on en perfectionnât les différentes parties. Monsieur l'Abbé Bignon proposa ce jour-là Mr. Gundelscheimer, qui fut accepté tout d'une voix, & ses lettres lui furent expédiées en qualité d'envoié par l'Académie, pour me seconder dans mes travaux. Il remercia la Compagnie à la premiere assemblée, & se trouva à toutes les autres jusques à nôtre départ. Nous eûmes l'honneur d'en prendre congé le 6. Mars, & nous allâmes ensuite à Versailles recevoir les derniers ordres de Monseigneur de Pontchartrain, & de Mr. le premier Medecin. Mr. Fagon qui occupe cette charge avec tant de distinction, non content d'avoir parlé plusieurs fois au Roi des avantages qui pourroient revenir de ce voyage pour l'éclaircissement de l'Histoire naturelle, me fit encore l'honneur de me presenter à Sa Majesté, qui reçût avec sa bonté ordinaire, a un ouvrage qu'elle m'avoit permis de lui dédier.

Le 9. Mars nous partîmes par la diligence, & nous arrivâmes à Lyon en sept jours & demi. Nous y vîmes le recueil des plantes rares que Mr Goiffon a observées dans les Alpes. On attend de cet habile Medecin, non seulement l'Histoire des plantes qui naissent aux environs de Lyon: mais encore plusieurs observations anatomiques très-singulieres, & sur tout celles qui regardent la structure de l'oreille. Mr. Goiffon nous procura la connoissance du Pere de Colonia Bibliothecaire des Jesuites, sçavant antiquaire. Il a fait en peu de tems un prodigieux recueil de Medailles Gréques & Latines; d'Idoles; d'Instrumens qui ont servi aux sacrifices des payens; de Poids & de Mesures anciennes; de Talismans, & de tout ce qui regarde la belle antiquité.

Le 16. Mars nous descendîmes sur le Rhône jusques à Condrieu, bourg du Lyonnois à sept lieuës de Lyon, & à deux lieuës de Vienne. On coucha le lendemain au Pouzin, village à quatre lieuës au dessous de Valence.

Le 18. nous débarquâmes à Avignon, d'où nous partîmes pour AIX qui n'en est éloigné que d'une journée. On ne m'accusera pas d'être prévenu en faveur de ma patrie, si je dis que dans sa médiocre grandeur c'est une des villes de France la mieux bâtie & la plus agréable. Après que j'eûs embrassé mes parents, nous allâmes saluer Mr. de Boyer d'Aiguilles Conseiller au Parlement & nous fûmes bien moins touchez de ses tableaux, quelque rares qu'ils soient, que nous ne le fûmes de son merite. Ce sçavant Magistrat n'excelle pas seulement dans la connoissance de l'antiquité, il a naturellement ce goût exquis du dessein, qui rend si recommandables les grands hommes en ce genre. Mr. d'Aiguilles a fait graver une partie de son cabinet en cent grandes planches d'après les originaux de Raphaël, d'André del Sarto, du Titien, de Michel Ange Caravage, de Paul Veronése, du Corrége, du Carrache, du Tintoret, du Guide, du Poussin, de Bourdon, de le Sueur, de Puget, du Valentin, de Rubens, du Van-Dyck, & d'autres Peintres fameux. Ce Magistrat me permettra-t-il de dire qu'il a gravé lui-même quelques-unes de ces planches; que les frontispices des deux volumes qui composent ce recueil sont de son invention; qu'il a conduit les Graveurs pour la fidelité des contours, & pour la force des expressions? Un homme de qualité, qui remplit d'ailleurs si dignement les devoirs de sa charge, ne sçauroit se délasser plus noblement.

Mr. de Thomassin Mazaugues est un autre Conseiller du Parlement de Provence, d'un mérite distingué, qui nous fait esperer un recueil des lettres de Mr. de Peiresc, dont les manuscrits ont été répandus par tout le Royaume. Cet homme infatigable en a laissé plus de cent, tous écrits de sa main, comme le remarque b Mr. Spon. On asseure que les heritiers de Mr. de Peiresc, s'étoient chauffez pendant tout un hiver des papiers qu'on avoit trouvez dans son cabinet. N'auroient-ils pas mieux fait de brûler du bois de Cedre ou du bois d'Aloës? La nature en produit tous les jours, & peut-être ne verra-t-on jamais d'homme semblable à Mr. de Peiresc.

On compte parmi les autres sçavants de nôtre ville Mr. Gautier Prieur de la Valette, ce grand Astronome, dont Mr. Gassendi parle avec tant d'éloges. c Scaliger & d Casaubon qui ne prodiguoient pas leurs louanges, conviennent que Mr. de Rascas de Bagarris, e Garde du Cabinet du Roi Henri IV. étoit un excellent connoisseur de tous les anciens monumens. Il ne faut pas oublier ici Annibal Fabrot grand Jurisconsulte, qui sçavoit parfaitement la Langue Gréque, & l'Histoire Orientale, comme il paroît par les versions qu'il a faites de quelques volumes de l'Histoire Byzantine, & par les sçavantes notes dont il en a éclairci les endroits les plus obscurs. Les PP. Thomassin & Cabassut, Prêtres de l'Oratoire, feront toûjours beaucoup d'honneur à la ville d'Aix. Leur science étoit inépuisable, aussi bien que celle du P. Pagi Cordelier, l'un des plus profonds Chronologistes du siécle passé.

Il y a peu de villes dans le Royaume, & peut-être en Europe où il y ait eû plus de cabinets curieux, & l'on y voit encore de très-belles choses, sur tout chez Mr. l'Intendant le Bret. Il vient peu de vaisseaux de Levant en Provence sur lesquels il n'y ait des Marchands, & même des matelots qui apportent des médailles, des pierres gravées, ou d'autres bijoux antiques. Comme le Parlement & les autres Cours supérieures attirent à Aix la plûpart des gens de la Province, ces curiositez s'y répandent facilement.

Le 27. Mars nous arrivâmes à MARSEILLE. J'al-

a Institutiones Rei Herbariæ.
b *Voyage de Spon.*
c *Scalig. Opusc.*
d *De Satyr. Poesi.*
e Maitre des Cabinets des Antiques du Roi. *Scalig. ibid.*

J'allai d'abord ſaluer Mrs. les Députez du Commerce, & je leur remis les ordres dont Monſeigneur de Pontchartrain m'avoit chargé. Comme il n'y avoit point de bâtiment prêt à partir pour le Levant, nous eûmes tout le temps de conſiderer les beautez de cette ville, & d'admirer les changemens qu'on y a faits ſous ce regne. Si l'on continuë d'y bâtir avec la même magnificence, elle reprendra bien-tôt la beauté qu'elle avoit du tems des Grecs & des Romains : car tout ce que nous y voïons de l'ancienne ville eſt l'ouvrage des derniers ſiécles, qui ſe reſſentoient encore du mauvais goût & de l'ignorance des Goths.

Strabon, le plus exact des anciens [a] Géographes, tout prevenu qu'il étoit en faveur des villes d'Aſie, où l'on n'emploïoit que marbre & que granit, décrit Marſeille comme une ville très-bien bâtie & d'une grandeur conſiderable, diſpoſée en maniere de theatre autour d'un [b] port naturellement creuſé dans les rochers. Peut-être même étoit-elle encore plus ſuperbe avant le regne d'Auguſte, ſous lequel vivoit Strabon : car cet auteur parlant de [c] Cyzique comme d'une des plus belles villes d'Aſie, remarque qu'elle étoit enrichie des mêmes ornemens d'Architecture, qu'on avoit autrefois vûs dans Rhodes, dans Cartage & dans Marſeille.

On n'y trouve aucuns reſtes de cette ancienne magnificence, en vain y chercheroit-on les fondemens des temples d'Apollon & de Diane, [d] que les habitans de la ville de Phocée ſes fondateurs y avoient bâtis. Nous ſçavons ſeulement que ces édifices étoient ſur le haut de la ville. On ignore auſſi l'endroit où Pytheas fit dreſſer cette celebre [e] aiguille pour déterminer la hauteur du pole de Marſeille. Pytheas qui étoit de cette ville, & qui vivoit du temps d'Alexandre, a été ſelon Mr. Gaſſendi, le plus ancien de tous les gens de lettres, qu'on ait vûs en Occident. Il eſt glorieux à la France, comme le remarque [f] Mr. Caſſini le plus grand Aſtronome de nôtre temps, d'avoir eû une perſonne capable de porter les ſpéculations à un point de ſubtilité, où les Grecs qui vouloient paſſer pour les inventeurs de toutes les ſciences, n'avoient pû encore atteindre.

Non ſeulement Marſeille peut ſe vanter d'avoir donné l'entrée aux ſciences dans les Gaules, mais encore d'avoir formé l'une des trois plus fameuſes Académies du monde, & d'avoir partagé ſes écoliers avec Athénes & Rhodes. [g] On venoit à Marſeille de toutes parts pour y apprendre les belles lettres & la Philoſophie. La politeſſe y étoit ſi grande, que les Romains y faiſoient élever leurs enfans ; & les Gaulois qui ne ſe piquoient pas trop de cette vertu, trouvoient tant de beauté dans la Langue Gréque, que l'on parloit à [h] Marſeille dans ſa pureté, qu'ils s'en ſervoient même dans les actes publics.

Quoique le commerce faſſe aujourd'hui la principale occupation des habitans de Marſeille, il ne laiſſe pas d'en ſortir de fort habiles gens pour les Sciences & pour les beaux Arts. C'eſt avec raiſon que la France a admiré l'éloquence de Mr. Maſcaron Evêque d'Agen. Le Chevalier d'Hervieu ſçavoit bien les Langues Orientales. Mr. Rigord tient un illuſtre rang parmi les Antiquaires : & le P. Feuillée Minime parmi les Aſtronomes. Le P. Plumier du même Ordre & de la même Ville, s'eſt immortaliſé par la découverte de plus de 900. plantes, leſquelles avoient échappé à la diligence des autres voyageurs d'Amerique. Il eſt mort ſur la fin de l'année 1704. au Port Sainte Marie, vis-à-vis Cadis, où il s'étoit rendu par ordre du Roi, pour paſſer dans le Perou.

[i] Nous ne reſtâmes pas long-temps à Marſeille, ſans aller voir les derniers ouvrages de Mr. Puget, admirable Sculpteur, grand Peintre, excellent Architecte. Il nâquit à Marſeille en 1623. de parens qui n'avoient pas aſſez de bien pour ſoutenir leur nom. Les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit pour le deſſein parurent dès qu'il put manier le crayon. On le mit à l'âge de quatorze ans chez le Sieur Roman, le plus habile Sculpteur & le meilleur conſtructeur de galéres. Il fut ſi ſatisfait de ſon éleve après deux ans d'apprentiſſage, qu'il lui confia le ſoin de la ſculpture & de la conſtruction d'un de ces bâtimens. Après ce coup d'eſſai, le jeune Puget partit pour l'Italie, & reſta près d'un an à Florence, où il fit ſix guéridons ſculpez pour le Grand Duc, qui lui auroient attiré des ouvrages plus conſiderables, ſi la paſſion qu'il avoit de voir Rome ne lui eût fait quitter cette Cour. A Rome il s'appliqua uniquement à la Peinture, & donna ſi bien dans la maniere de Pierre de Cortone, que ce fameux Peintre paſſant un jour devant une maiſon où Mr. Puget avoit à deſſein fait expoſer un de ſes tableaux, il en voulut voir l'Auteur, & l'engagea à le ſuivre à Florence où il alloit peindre une galerie pour le Grand Duc ; mais Mr. Puget repaſſa bien-tôt à Rome, averti par un Pere Feuillant, que la Reine Mere y avoit envoyé pour faire deſſiner les plus belles antiques, qu'il ſeroit employé pour ſatisfaire aux ordres de Sa Majeſté. Il s'acquita parfaitement de ſa commiſſion, & prit tant de goût pour la Peinture, qu'il y reſta prés de 15. ans, & ne revint chez lui que pour recueillir la ſucceſſion de ſon pere. Le Duc de Brezé, Grand Amiral de France lui ordonna de faire le modéle du plus beau vaiſſeau qu'il fût capable de faire executer ; on ſuivit ce modéle, & le vaiſſeau fut nommé *La Reine*. Il inventa pour lors ces belles galeries que les étrangers ont admirées, & qu'ils

a *Rerum Geog. lib.* 4.
b Λακύδων. *Euſtat. ad Dionyſ. Perieg. v.* 75.
c *Ibid. lib.* 12.
d Κτίσμα δ' ἐστὶ Φωκαιέων ἡ Μασσαλία. *Strab., Rer: Geog. lib.* 4.
e Γνώμων. *Strab. ibid. lib.* 2.

f *Memoires de Mathematique & de Phyſique de l'Académie Royale des Sciences, du* 31. *Mars* 1692.
g *Tacit. in vita Agric. cap.* 4.
h *Strab. Rer. Geog. lib.* 4.
i *Eloge de M. Puget.*

qu'ils ont tâché d'imiter. Il fit quelques tableaux à Toulon, un Saint Felix dans l'Eglise des Capucins, une Annonciation chez les Dominicains, & un autre tableau qui est dans la Cathedrale. On voit à la Valette proche Toulon, trois tableaux de sa main : celui du maître autel, qui représente Saint Jean écrivant l'Apocalypse, Saint Joseph agonisant, & Saint Hermentaire.

A Marseille il peignit pour l'Eglise de la Majour, le Baptême de Clovis & celui de Constantin : mais le tableau qu'on appelle le Sauveur du monde, est encore plus beau. Les Jesuites ont dans leur Congregation à Aix, deux tableaux de cet excellent homme, l'Annonciation & la Visitation de la Vierge. L'éducation d'Achille est le dernier tableau qu'il ait fait : il est dans la galerie de Mr. son fils.

Mr. Puget eut une maladie si dangereuse en 1657. qu'après sa convalescence, ses amis & son Medecin lui conseillérent de renoncer à la peinture pour le reste de ses jours : mais comment arrêter une imagination aussi vive, secondée par de si habiles mains ? Néanmoins soit que la sculpture lui coûtât moins, soit que les modéles qu'il faisoit alors pour s'amuser agréablement, l'engageassent à continuer, il ne peignit plus depuis ce temps-là. Il travailla quelque temps après à cette belle porte de l'Hôtel de ville de Toulon, dont les deux termes qui en soutiennent le balcon, frappérent si fort Mr. le Marquis de Seignelay, qu'il proposa au Roi de les faire transporter à Versailles. Ensuite Mr. Puget fit les armes de France en bas-relief de marbre, lesquelles sont un des principaux ornemens de l'Hôtel de ville de Marseille.

Il vint à Paris en 1659. attiré par M. Girardin, qui pendant quelque temps l'occupa dans son château de Vaudreuil en Normandie, à faire deux grandes figures de Pierre de Vernon. Mr. le Pautre les trouva si belles qu'il conseilla à Mr. Fouquet d'employer un si grand homme pour les ouvrages de Vaux-le-Vicomte : comme le marbre étoit rare à Paris, ce Ministre qui avoit du goût pour les choses exquises, ordonna à Mr. Puget d'aller en Italie, choisir autant de blocs de marbre qu'il jugeroit à propos, & c'est lui qui le premier nous a rendu cette belle pierre si familiere. Tandis qu'il en faisoit charger trois bâtimens à Génes, il fit ce bel Hercule, qui est présentement à Seaux, couché sur un bouclier aux fleurs de lys de France. La nouvelle de la disgrace de ce Ministre le tint à Génes plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé. Il y laissa deux figures admirables, saint Sebastien & saint Ambroise, placées dans l'épaisseur des piliers de la coupole de saint Pierre de Carignan. Sous la figure de saint Ambroise, il a représenté le bienheureux Alexandre Sauli, Prélat d'une vie exemplaire, dont les ancêtres ont fait bâtir cette Eglise. La Vierge qui est dans le Palais Balbi, fait encore beaucoup d'honneur à Mr. Puget.

Le Duc de Mantoue lui fit faire dans ce temps-là un bas-relief de l'Assomption, lequel y attira le Cavalier Bernin; & ce grand homme convint que c'étoit un ouvrage parfait. Le Duc n'oublia rien pour engager Mr. Puget à travailler dans son Palais; mais ce Prince, qui lui faisoit esperer un gouvernement dans ses Etats, mourut quelque tems après.

Marie Sauli Noble Génois, qui à l'exemple de ses ancêtres a fait de grandes dépenses pour orner l'Eglise de saint Pierre de Carignan, pria Mr. Puget de faire le modéle d'un Baldaquin, pour le maître autel : cet ouvrage fait voir à quel degré de perfection cet homme incomparable avoit porté l'Architecture. Comme il se disposoit à l'executer, Mr. Colbert, sur le recit que le Cavalier Bernin lui fit de son rare merite, l'obligea de venir en France par ordre du Roi, qui l'honnora d'une pension de douze cens écus en qualité de Sculpteur & de Directeur des ouvrages qui regardoient les Vaisseaux & les Galéres. Mr. Puget qui vouloit travailler à des monumens de plus longue durée, après avoir satisfait à ses devoirs, entreprit un bas-relief d'Alexandre & de Diogene : c'est le plus grand morceau de sculpture qu'il ait executé ; mais il ne l'a achevé que sur la fin de ses jours.

Milon Crotoniate est la premiere & la plus belle Statuë qui ait paru à Versailles de la main de Mr. Puget : la douleur & la rage sont exprimées sur le visage de Milon, tous les muscles de son corps marquent les efforts que fait cet athléte pour dégager sa main, laquelle étoit prise dans le tronc d'un arbre qu'il avoit voulu fendre, tandis que de l'autre, il arrache la langue de la gueule d'un Lion qui le mordoit par derriere.

Mr. le Marquis de Louvois, Surintendant des Bâtimens, après la mort de Mr. Colbert, écrivit à Mr. Puget, que Sa Majesté souhaitoit qu'il travaillât à un groupe, pour accompagner celui de Milon. Mr. Puget modéla son Androméde, mais se trouvant incommodé, il la fit ébaucher par un de ses éleves, & la fit présenter à Sa Majesté par son fils, après qu'il l'eut finie. Le Roi ne se contenta pas seulement d'honnorer Mr. Puget du nom de grand & d'illustre Sculpteur, mais il le traita d'inimitable.

Passant par Marseille quelques années après, je dis à cet excellent homme que l'on trouvoit la figure d'Androméde trop petite, & que Persée paroissoit un peu vieux pour un jeune Heros. Il me répondit assez tranquillement qu'un de ses éleves nommé Vertier, qui étoit devenu fort habile depuis ce temps-là, avoit un peu trop racourci la figure d'Androméde en l'ébauchant; que néanmoins on y trouveroit les mêmes proportions que dans la Venus de Medicis. A l'égard de Persée, me dit-il en riant, le coton qu'il a sur les joues, marque plûtôt sa tendre jeunesse qu'un âge plus avancé.

Mr. Puget a conservé le dernier ouvrage de son pere : c'est le bas-relief de saint Charles, où la peste de Milan est représentée d'une maniere si touchan-

te.

te. Ce beau morceau étoit destiné depuis long-temps pour Mr. l'Abbé de la Chambre, Curé de S. Barthelemi : mais Mr. Puget ne l'a fini que fort tard : Mr. son fils a le modéle en cire de la figure équestre du Roi, que l'on devoit ériger dans la place Royale de Marseille, dont son pere avoit aussi donné le dessein. Mr. Lauthier célebre Avocat au Conseil & Secretaire du Roi, & Mr. Girardon premier Sculpteur de Sa Majesté, conservent de Mr. Puget quelques marines à la plume, qui sont d'une beauté surprenante.

Egalement heureux dans l'invention, la fécondité, la noblesse, le grand goût & la correction du dessein, il animoit le marbre & lui donnoit de la tendresse. Les pierres les plus dures s'amolissoient sous son ciseau, & prenoient entre ses mains cette flexibilité qui caractérise si bien les chairs & les fait sentir même au travers des draperies. Ce beau feu joint à des expressions si vives & si naturelles, est un don du ciel qui ne s'aquiert par aucune étude. Combien voit-on de figures d'une correction achevée, lesquelles cependant sont aussi froides que le marbre où la bronze dont elles sont faites. Mr. Puget mourut à Marseille en 1695. âgé de 72. ans.

L'Arcenal & le Parc des Galéres méritent bien d'être visitez. La grandeur du Roi & la vigilance de Monseigneur de Pontchartrain y paroissent par tout. La sale d'armes est une des plus belles & des mieux entretenues du Royaume. La corderie en son genre ne cede à aucun des plus beaux endroits du parc. Il n'y a pas jusques aux ateliers des voiles & des tentes des Galéres ; à la serrurerie ; aux magasins des rames où l'on ne reconnoisse l'ordre & la propreté de Mr. de Montmor Intendant des Galéres.

Cet Intendant ne prend pas connoissance des affaires du commerce : c'est l'Intendant de Justice qui en est le Juge. Il est à la tête de la Chambre du commerce, tribunal particulier, composé des Echevins de la ville, & d'un certain nombre de deputez, qui sont les plus gros Marchands de Marseille. Cette Chambre fait une pension de dix-huit mille livres à nôtre Ambassadeur à la Porte, pour soûtenir les droits que nos capitulations nous donnent par rapport au commerce du Levant. Elle paye six mille livres par an à Mr. l'Intendant, comme Juge du commerce, & d'ailleurs elle fait toucher dans les Echelles du Levant des appointemens considerables aux Consuls François & à leurs Chanceliers. Les Consuls sont proprement des Avocats d'épée, s'il est permis de parler ainsi, & les Chanceliers sont les Notaires de la Nation. La Chambre est souvent obligée à des dépenses extraordinaires, sur tout à faire des présens aux Pachas qui arrivent dans les Echelles, & à payer les avanies que les Turcs font quelquefois aux François.

Non seulement cette Chambre se dédommage de tous ses frais ; mais elle fait de gros profits sur les droits de Consulat, que payent en Levant les marchandises que l'on charge dans les villes où il y a des Consuls François : ces droits sont remis entre les mains des députez de chaque Echelle, & ces députez en rendent compte à Mrs. du commerce de Marseille. Ils ont disposé des Consulats pendant quelques années : aujourd'hui la Cour y pourvoit, & la Chambre ne juge des affaires qu'autant que le lui permet le Ministre qui a la surintendance du commerce.

Le commerce des François en Levant est plus considérable qu'il n'a jamais été. Il égale & surpasse même celui des autres Nations par le bon ordre qu'y a établi Monseigneur de Pontchartrain : nos marchandises y sont bien reçûës lorsqu'elles sont de la qualité requise. Ce commerce ne demande pas un grand génie : mais beaucoup de droiture & de probité : toutes les affaires y passent par les mains des Juifs, il faut necessairement s'accommoder à l'usage du pays, c'est à dire leur confier nos effets, les vendre suivant leurs avis, achetter les marchandises du Levant, & en faire les échanges selon qu'ils le jugent à propos. Les Juifs concluent tous les marchez ; on en est quitte en leur payant leurs vacations : ainsi il ne faut qu'être sage en Levant pour gagner du bien, & sur tout il faut éviter le commerce des Gréques, qui sont les plus dangereuses femmes du monde.

Les boutiques des Marchands de Corail, les magasins des Droguistes, les rafineries de sucre, les manufactures des étoffes d'or & de soye & celles du savon méritent d'être vûës avec soin.

On ne trouve des Marchands de Corail qu'à Marseille & à Génes ; ceux de Marseille en débitent beaucoup plus : tout l'Orient est rempli de leurs colliers & de leurs brasselets. Ce commerce est très-ancien, car Pline [a] assure que les Gaulois manquoient de Corail chez eux, pour en faire garnir leurs armes, parce qu'on le transportoit tout dans les Indes, où les Prêtres enseignoient qu'il préservoit de toute sorte de dangers. Celui que l'on pêchoit sur la côté de Provence autour des Isles d'Hiéres & sur les côtes de Sicile étoit le plus recherché. On en pêche encore dans ces quartiers-là : mais la plus grande quantité se prend vers les côtes d'Afrique auprès du Bastion de France, d'où on l'envoye à Marseille pour le mettre en œuvre.

Mr. Salade, qui est un des plus gros Marchands de Corail de Marseille, nous en fit voir de très-beaux morceaux tant bruts que travaillez. Le Corail travaillé se vend environ 5. l. l'once : j'en ai dans mon cabinet de plusieurs couleurs, rouge ordinaire, plus pâle, ou plus foncé ; couleur de rose, couleur de chair ; blanc, moitié rouge & moitié blanc, feuille-morte, grisdelin frisé ; mais ce dernier a été apporté d'Amerique. La piece la plus remarquable que j'aye sur cette matiere, est un morceau de Corail rouge d'un demi pied de haut, lequel a pris naissance dans le fond de la mer, sur un plat de terre cassé : cela fait

a Hist. nat. lib. 32. cap. 2.

fait bien voir que les plantes marines ne se nourrissent pas comme celles qui naissent sur la terre; quelle nourriture pourroit tirer le Corail d'un morceau de terre cuite, d'une piéce de crane humain, d'une bouteille cassée, d'un caillou très-dur & très-solide, d'une coquille? car il s'en trouve sur toutes ces sortes de corps. J'ai proposé ma pensée là-dessus, dans le second volume des [a] Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Pour ce qui est des drogues on trouve sur le port de Marseille, ce que l'on apporte de plus précieux de Smyrne, d'Alep & d'Alexandrie; sçavoir la meilleure Scamonée, la Casse, la Rhubarbe, le Storax en larmes, le Storax liquide, la Myrrhe, l'Encens, le Bdellium, les Tamarins, le Galbanum, l'Opopanax, le Sagapenum, [b] le Baume blanc, le Poivre, la Canelle, le sel Ammoniac, & une infinité d'autres choses. Cependant Marseille & Venise ont beaucoup perdu depuis que les Hollandois se sont établis si puissamment dans les Indes Orientales. Les drogues qui viennent des Indes Occidentales arrivent à Marseille en droiture ou par la voye de Cadis: ce sont l'Ipecacuana, le Kinkina, le Gingembre, la Casse des Isles, l'Indigo, le Roucou, le Baume du Perou, le Baume sec, celui de Copaïve, &c.

On y raffine parfaitement le sucre de nos Isles d'Amérique: les Savonneries de la ville sont très-belles aussi, & non seulement elles consomment les huiles de Provence, mais encore celles que l'on tire de Candie & de Gréce.

Après avoir vû ce qu'il y a de plus considérable à Marseille, comme le vent n'étoit pas encore favorable pour nôtre départ, nous allâmes nous promener à la campagne. La Chartreuse est une maison superbe & bien entenduë: celles des bourgeois que l'on appelle des bastides, ne sont remarquables que par leur grand nombre, & sont si près les unes des autres parmi les vignes, les oliviers, & les figuiers, qu'elles rendent le païsage fort agréable.

Le terroir de Marseille est un jardin bien cultivé: Comme il est naturellement assez maigre, on ne laisse pas perdre la moindre crote dans la ville; & l'on s'est avisé de mettre à profit jusques aux excrémens des forçats, qui vuident dans des boëtes placées au bout de chaque galére, ce fumier si nécessaire au païs. Le Major des Galéres en retire un gain considérable, & cette terre froide & plâtreuse, échauffée par le fumier, produit d'excellens raisins, de bonnes olives, & les meilleures figues du monde.

Pour nous, dont la passion dominante étoit d'herboriser, nous ne pouvions nous lasser de nous promener autour de la ville & sur tout dans cette plaine sablonneuse, laquelle s'étend le long de la mer, depuis la butte du petit Monredon, jusques à celle qu'on appelle le grand Monredon. Nous allâmes aussi visiter les Isles du Château d'If; de [c] Pomegues, de [d] Ratonneau, de Maire, Piboulen, Riou, Conclu, Collesareno, Jarret.

Enfin après avoir bien attendu le [e] Nord-ouest, qui devoit nous mener en Candie, nous quittâmes le port de Marseille le 23 Avril; Mais le vent étant trop frais, nous restâmes entre les Isles, & l'on ne mit à la voile que le lendemain sur les onze heures du matin. Nôtre barque qui s'appelloit le Saint Esprit étoit commandée par le Patron Carles, bon homme de mer, qui nous mit dans le port de la Canée le 3. Mai sans avoir rélâché en aucun endroit. On ne voit guéres de passage si heureux. Nous fimes 1600. milles en neuf jours, & nous laissâmes l'Isle de Malthe à moitié chemin.

La longueur des milles n'est pas déterminée avec précision en Levant, principalement sur la mer, où chacun les allonge, & les raccourcit suivant son caprice. Je n'ai jamais trouvé deux Pilotes qui fussent de même sentiment là-dessus; les uns comptent jusqu'à 1800. milles de Marseille en Candie, les autres n'en mettent que 1500: nous avons suivi l'opinion la plus commune, qui est de 1600. Il en est à peu près de même par terre; il y a des endroits où les milles sont si courts, qu'il en faut plus de quatre pour faire une lieuë de France; le plus souvent il n'en faut que trois: delà vient la grande différence, ou le juste rapport qui se trouve entre les mesures des Anciens, & celles d'aujourd'hui. On ne connoît en Orient ni géométrie ni arpentage, & les terres y sont à si bon marché qu'on ne prend pas la peine de les mesurer avec exactitude.

LETTRE I.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, ayant le Département de la Marine, &c.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CANDIE.

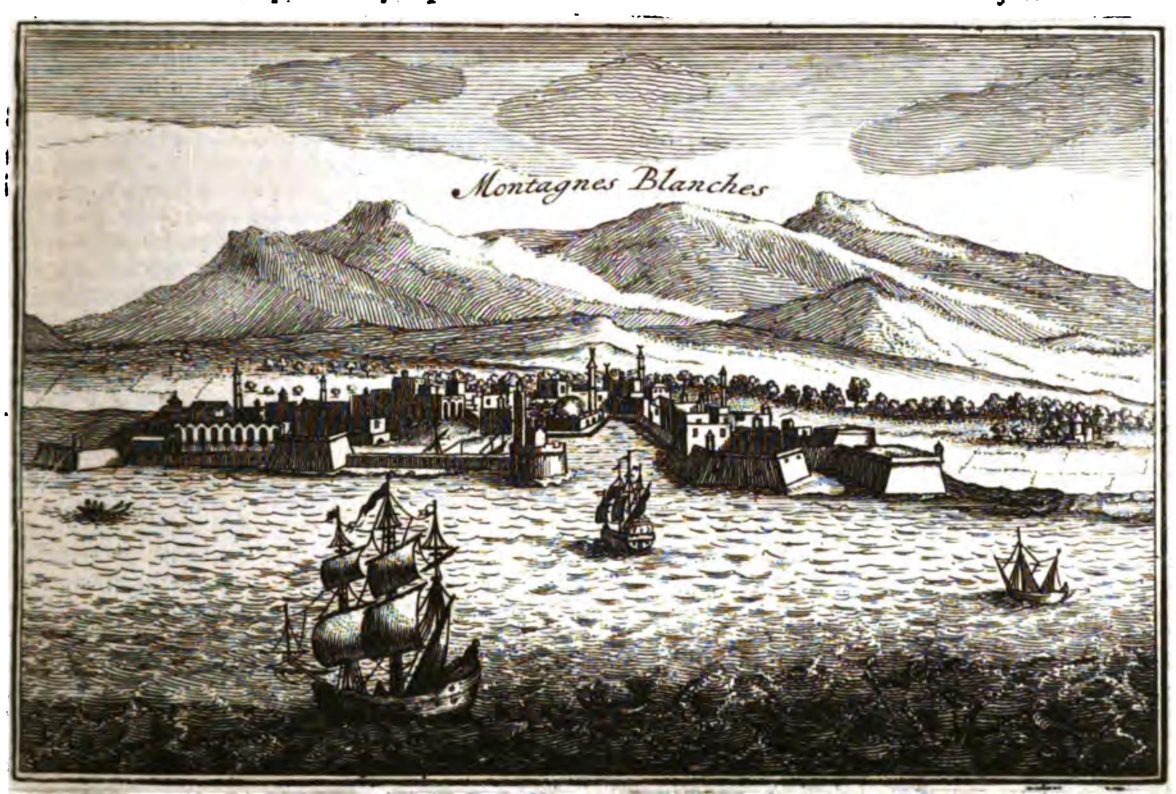
MONSEIGNEUR,

Je ne fais qu'exécuter vos ordres, en vous rendant un compte exact de ce que nous avons vû en Candie, cette Isle si fameuse & si connuë autrefois, sous le nom de Créte. Depuis mon rétour, les lettres que j'avois eû l'honneur de vous écrire, lors-

a *Ann.* 1700. p. 27.
b Opobalsamum.
c *Ou* Saint Jean.
d Saint Estienne.
e Mistral.

lorsque j'étois sur les lieux, sont devenuës un peu plus longues qu'elles n'étoient. Vous m'avez permis d'y faire entrer quelques traits d'érudition propre à rélever les sujets que l'on y traitera. Je crois qu'elles seront moins languissantes. Que dire d'un pays habité par des Turcs, quand on se renferme uniquement dans ce qui s'y voit aujourd'hui ? Presque toute leur vie se passe dans l'oisiveté : manger du ris, boire de l'eau, fumer, prendre du caffé : voilà la vie des Musulmans. Les plus habiles d'entre eux, dont le nombre n'est pas bien grand, s'appliquent à lire l'Alcoran, à consulter les interprétes de ce livre, à feuilleter les Annales de leur Empire : tout cela nous interesse peu. Il n'y a que la recherche des antiquitez, l'étude de l'Histoire naturelle, le commerce, qui puissent y attirer les étrangers. Les rélations du Levant seroient donc fort séches, si l'on se bornoit à la description de l'état présent des Provinces soûmises à la domination des Othomans.

La passion que nous avions mes amis & moi pour la découverte des plantes & des antiquitez, nous fit trouver bien long le passage de Marseille en Candie, la premiére Isle de Gréce où nous devions aborder selon vos ordres. Cependant on ne peut guéres se flatter d'un passage plus heureux & plus court. Nous eûmes toûjours vent arriére, & nous arrivâmes à la CANE'E en neuf jours.



Vous sçavez, Monseigneur, que les Vénitiens acquirent cette ville avec le reste de la Candie en 1204. Ils possedérent la CANE'E jusques en 1645. [a] Issouf Capitan Pacha s'étant présenté devant la place avec quatre-vingt vaisseaux & autant de galéres, [b] la prit en dix jours. Le Sultan Ibrahim le fit étrangler à son rétour à Constantinople, pour avoir la confiscation de ses biens. Néanmoins Issouf ne pouvoit pas avoir de grands trésors. [c] Il venoit de succeder à ce fameux Mustapha, que le Sultan [d] Mourat aima si tendrement, qu'il voulut mourir entre ses bras.

Aujourd'hui la Canée est la seconde place de l'Isle. Outre qu'elle est plus petite que Candie, [e] le Viceroi de cette ville commande au Pacha de la Canée & à celui de Retimo. Toute l'Isle est soûmise à ces trois Généraux, & chacun y a son département. On ne compte qu'environ quinze cens Turcs dans la Canée, deux mille Grecs, cinquante Juifs, dix ou douze Marchands François, un Consul

a *Ou* Jusuph, *c'est-à-dire*, Joseph.
b *Voyages de Chardin.*
c *Voyages de Du-Loir.*
d Amurat IV.
e Beglierbey.

ful de la même nation, & deux Capucins, qui en sont aumôniers. Le corps de la place est bon : les murailles sont bien révétuës, bien terrassées, défendues par un fossé asse zprofond, & il n'y a qu'une porte du côté de terre.

Les Venitiens qui avoient fait fortifier cette ville avec beaucoup de soin, l'auroient facilement réprise dans la derniére guerre, s'ils avoient sçû profiter du désordre où étoient les Turcs, lorsque les Chrétiens se présentérent. Il n'y avoit dans la Canée guéres plus de deux cens personnes propres à porter les armes, & la plûpart étoient des [a] renegats ; c'est à dire, des gens sans foi ni loi ; ni Turcs ni Chrêtiens, qui se rangent toûjours du côté du plus fort, & qui ne cherchent qu'à piller. Si le Général Mocenigo, au lieu de perdre dix-huit jours à menacer les Turcs & à les faire sommer de se rendre, eût fait canoner vigoureusement la place, il l'eût sans doute emportée ; au lieu que la brêche ne fut faite qu'après que le Pacha de Retimo, reconnu pour habile Officier, y eut fait entrer du secours. D'ailleurs les deserteurs François, après la mort de Mr. de Saint Paul leur Commandant, qu'un coup de canon mit en piéces, n'étans nourris que [b] de poussiére de biscuit, remplie de crotes de souris, se jettérent dans la ville par un coup de désespoir, où la misére reduit souvent les braves gens. Il falloit aussi faire le débarquement à la Culate, au fond du golphe de la Sude, dont les Vénitiens sont les maîtres, & se rétrancher sur les hauteurs voisines, au lieu de les laisser occuper par le Pacha de Retimo, qui ne cessoit de harceler les assiégeans par ses détachemens. Les Vénitiens crurent sans doute que le secours de Candie viendroit par mer, & ne jugérent pas à propos que leur flote s'éloignât de la côte de [c] Sant Odero. Deux frégates bien armées suffisoient pour bloquer le port de la Canée.

Ce port, quoique fort exposé au Nord, ou à la tramontane, comme l'on parle sur la Méditerranée, seroit assez bon s'il étoit entretenu. On y voit encore les ruïnes d'un bel arcenal bâti par les Vénitiens, à gauche tout au fond du bassin. Il n'y reste plus que les voutes des ateliers où l'on travailloit aux galéres. Les Turcs négligent entiérement l'entretien des ports & des murailles des villes. Ils ont un peu plus de soin des fontaines, parce qu'ils sont grands beuveurs d'eau, & que leur réligion les oblige de laver fort souvent toutes les parties de leur corps. L'entrée du port de la Canée est deffenduë à gauche par un petit fort où est le fanal. Le château qui est à droite au delà du prémier bastion, est tout à fait ruïné. On trouve après qu'on a passé le fanal, une mosquée assez jolie, dont le dome est bas & arrondi. Le frontispice est à plusieurs arcades, chargées d'autant de petits domes de même profil que le grand. La maison des Capucins François est auprès de cette mosquée : leur chapelle est une chambre assez mal bâtie, encore plus mal ornée, desservie par deux Religieux de la Province de Paris, dont l'un porte le nom de Superieur, & l'autre represente le reste de la communauté. Mrs. les Députez du commerce leur donnent cent quarante écus par an ; nôtre Consul, les Marchands, & les matelots leur font des charitez.

A l'égard des maisons de la Canée, elles sont fort simples, comme par tout le Levant : les mieux bâties n'ont que deux étages, dont le prémier qui est au rez de chaussée, sert de salle basse, de magasin, de cellier, & d'écurie. Les murailles sont de maçonnerie à encoigneûres de pierre de taille. De ce prémier logement on monte au second, par une échelle de bois assez droite : ce second étage est divisé en differens appartemens, suivant l'étenduë du lieu, & couvert en terrasse, où l'on n'employe ni plâtre, ni brique, mais seulement des planches de sapin, assemblées en plafond, & clouées à une espece de chassis de lattes à quarreaux d'environ un pied de diamétre : ce plafond est soûtenu par des sabliéres de chêne, posées à deux ou trois pieds les unes des autres : en dehors il est revêtu d'une couche de terre détrempée comme du mortier, battuë pendant long-tems, & pavée de ces petits cailloux, qui se trouvent dans les lits des torrens. On ne donne de pente à la terrasse, qu'autant qu'il en faut pour l'écoulement des eaux ; on s'y proméne, quand il fait beau, & même l'on y couche dans les grandes chaleurs : voilà jusques où les Candiots ont porté l'art de bâtir. Il faut réparer tous les ans ces couverts, mais l'entretien coûte encore moins que la fabrique. Outre ces toits en terrasse, chaque maison a communément une autre petite terrasse de plein pied au second étage : ce n'est proprement qu'une chambre découverte, garnie de quelques pots de fleurs : cette terrasse est d'un grand secours pour la santé ; car la plûpart des maisons de la ville étant tournées au Nord, on en ferme les fenêtres, lorsque le vent du Nord regne, & alors on ouvre la porte de la terrasse, qui est au Midi. Au contraire, on ferme cette porte & l'on ouvre les fenêtres exposées au Nord, lorsque les vents du Midi si dangereux par tout le Levant, commencent à se faire sentir : ces vents sont quelquefois si chauds, qu'ils suffoquent les gens en pleine campagne.

Les environs de la Canée sont admirables, depuis la ville jusques aux premiéres [d] montagnes. La campagne qui s'étend jusques à la [e] Culate est de la même beauté. Ce ne sont que forêts d'Oliviers aussi hauts que ceux de Toulon & de Seville. Ils ne meurent jamais en Candie, parce qu'il n'y gêle pas. Ces forêts sont entre-coupées de champs, de vignes, de jardins, de ruisseaux ; & ces ruisseaux sont bordez de Myrte & de Laurier-rose.

Mr.

a Bourma.
b Fisope.
c Saint Theodore.

d Ὄρος Τίτυρος. *Strab Rerum Geog. lib.* 10.
e *Fond du Golphe de la Sude.*

Mr. Truilhart que vous avez pourvû, Monseigneur, du Consulat de la Canée, nous reçût chez lui avec toute sorte d'honnêtetez. Il nous assûra qu'en l'année 1699. on avoit recueilli dans l'Isle trois cens mille [a] mesures d'huile. Que les François en avoient acheté près de deux cens mille à la Canée, à Retimo, à Candie & à Girapetra où se font tous les chargemens. La recolte des huiles avoit manqué cette année en Provence, & l'on ne voyoit arriver en Candie que des bâtimens de Marseille, pour fournir aux savonneries du pays.

La mesure ordinaire d'huile pése huit oques & demie à la Canée ; à Retimo elle en pése dix : l'oque pése trois livres deux onces, qui font quatre cens dragmes, suivant la maniére de compter des Orientaux. La livre est de cent vingt-huit dragmes, & la dragme de soixante grains. Les meilleures huiles de l'Isle sont celles de Retimo & de la Canée : celles de Girapetra sont noires & bourbeuses, parce qu'avant de vuider leurs cruches, ils brouillent avec un bâton l'huile & la lie, & vendent le tout ensemble. En 1700. les huiles après la recolte ne valoient que 36 ou 40 parats la mesure, ou tout au plus un [b] abouquel, qui vaut 44. parats à la Canée & 42. seulement à Retimo. L'empressement de nos Marchands, malgré les ordres que vous aviez donnez, Monseigneur, de ne faire partir les Bâtimens que par rang, fit monter la mesure, jusques à 60. ou 66. parats : ces parats sont des piéces d'argent de mauvais alloi, de la valeur de six liards de France, ou dix-huit deniers de Provence.

Outre les forêts d'Oliviers, il y a beaucoup de jardins autour de la Canée, plantez tout de même que ceux du reste de la Turquie, sans ordre, sans simetrie, sans propreté. Dans ces vergers négligez, les arbres ne donnent que de mauvais fruits : on n'y cultive que de méchantes espéces & l'on ne sçait ce que c'est que les greffer. Les Figues y sont fades & les Melons n'y valent gueres mieux. Nous allâmes nous promener au Varrouil, pour voir le jardin du [c] Gouverneur de la ville, dont on parloit comme du Paradis terrestre. Avant que de le décrire, il est bon de remarquer que le Varrouil étoit autrefois le plus beau bourg de Candie. Les Turcs le brûlerent pendant le dernier siége de la Canée, de peur que les Vénitiens ne s'y établissent. Les Grecs, soit artisans, ou habitans de la Canée étoient obligez d'aller coucher toutes les nuits à ce bourg, ou plûtôt à ce fauxbourg de la ville, dans laquelle ils revenoient le matin à l'ouverture de la porte de terre. On a voulu les obliger à le rétablir ; mais comme leur misére est extrême, ils n'ont sçû le relever, & l'on n'y voit que de pitoyables restes de l'incendie. Personne n'a profité de la destruction du Varrouil, que nos François qui s'y ruinoient en plaisirs.

Le jardin de ce Gouverneur est un petit bois d'Orangers, de Limons, & de Cédres entremêlez de Pruniers, de Poiriers & de Cerisiers. Les Orangers y sont pour le moins aussi forts que dans les plus beaux [d] vergers de Lisbonne, quoiqu'ils y soient encore plus négligez ; malgré cette négligence, tous chargez de bois, ou mort, ou superflu, ils donnent des fleurs avec profusion, entassées par gros bouquets les unes sur les autres. On ne cultive en Portugal que cette excellente espéce d'Oranger, connuë par toute l'Europe sous le nom d'Oranger de Portugal, & que les Portugais nomment [e] Oranger de la Chine : on ne la connoît pas en Candie, ni dans le reste de la Turquie. Dans ce pays-là chacun se contente de ce qu'il a trouvé dans son jardin & de ce qui y croît sans culture : aussi tout y est sauvageon. L'Orange ordinaire du Levant est la grosse [f] Orange douce, ou plûtôt fade, couverte d'une écorce épaisse, amére & comme spongieuse. On y éleve des Bigarrades & des Cédres ou Poncires : ces Poncires sont de beaux fruits ; mais on n'en sçauroit guéres manger s'ils ne sont confits, & les Candiots n'ont pas l'esprit de le faire. Le jardin du Gouverneur de la Canée étoit entretenu, ou plûtôt négligé par un malheureux [g] Moine Grec qui n'avoit pas seulement une chemise, & qui ne sçavoit ni lire ni écrire, non plus que trois ou quatre de ses confreres, que la gratelle devoroit. Ces pauvres gens nous presentérent quelques branches d'Orangers chargées de fleurs & de fruits. Nous leur apprîmes à se guerir par le moyen du souffre.

En revenant à la Canée, nous fûmes fort incommodez de l'horrible puanteur des cimetiéres. Tout le monde sçait que les Turcs enterrent les morts sur les grands chemins ; cette pratique seroit excellente, s'ils faisoient les fosses assez profondes : comme la Candie est un pays fort chaud, on sent de très-mauvaises odeurs, quand on est au dessous du vent : les Turcs élevent une pierre à chaque bout de la fosse ; quelquefois c'est un pilier de marbre orné d'un turban, au lieu de chapiteau ; on distingue par là les endroits où l'on a enterré des personnes de quelque considération.

Je ne sçaurois m'empêcher de parler ici de l'étonnement où nous fûmes Mr. Gundelscheimer & moi, dans cette premiére promenade. Débarquez à la Canée, à peine eûmes-nous salué le Consul, que nous courûmes à la porte de la ville, avec le [h] Chancélier de la Nation, pour voir quelles plantes produisoit cette belle terre de Candie, après laquel-

a Mistaches.

b *Ecu qui se fait en Hollande pour le negoce du Levant, & qui répond à celui de France. L'*Abouquel *s'appele aussi* Assani, *à cause de la figure du Lion, que les Turcs appellent* Assan.

c Disdar.

d Quintas, *en Portugais.*

e Naranca da Chini.

f Malus Aurantia major C. B. Pin. 436.

g Caloyer.

h M. Esmenard.

quelle nous soupirions depuis Marseille. Il croît dans les ruës de la Canée une espéce de [a] Juliene à grande fleur & à feuilles luisantes, qui n'est pas à négliger : nous nous flations de trouver quelque chose de plus rare hors de la ville, malheureusement nous n'en prîmes pas le chemin. Suivant les murailles à droite, nous passâmes par des terres si grasses, qu'elles ne produisent que du foin & d'autres plantes fort communes. Je m'imaginai être à Barcelonne ; où, de même qu'à la Canée, tous les remparts sont couverts de ces fleurs jaunes, que les Grecs n'ont pas crû pouvoir désigner plus proprement que par le nom de [b] *fleurs dorées*. Nôtre étonnement augmentoit à mesure que nous avancions vers la mer, où nous esperions pourtant de mieux trouver nôtre compte. En effet, nous commençâmes à nous consoler à la veuë de [c] l'Acanthe épineuse que nous n'avions vû que dans des jardins de l'Europe, & bien souvent on n'a pas moins de plaisir à trouver une plante rare dans son lieu naturel, que d'en découvrir une inconnuë.

Cet endroit est une espéce de plage couverte de [d] *Polium* cotonneux de P. Alpin fameux Professeur de Padouë, qui la décrivit & la fit graver, il y a près de 150. ans, comme une plante differente de celle que C. Bauhin, célébre Professeur de Basle, avoit nommée [e] *Gnaphalium* maritime: je puis assûrer que ces deux plantes ne différent en rien. P. Alpin suivant les apparences n'avoit pas vû la plante de C. Bauhin, quoiqu'elle soit très-commune en Italie sur les bords de la mer. On ne voit à la Canée sur la plage dont nous parlons, que [f] Chicorée épineuse, & Thym de Créte ; mais ces deux plantes aiment les landes & les rochers. Je fus ravi de revoir en Candie le [g] Thym de Créte, que j'avois observé depuis quelques années auprès de Seville & de Carmone en Andalousie. Néanmoins comme nous nous attendions à quelque chose de plus extraordinaire, nôtre chagrin revenoit à chaque pas que nous faisions : car enfin, Monseigneur, nous n'étions venus en Candie que pour herboriser, & c'étoit sur la foi de Pline & de Galien, qui ont préferé les plantes de cette Isle à celles du reste du monde. Nous nous regardions de temps en temps sans oser nous expliquer, haussant les épaules, & poussant des soupirs du fond du cœur, sur tout en suivant de petits ruisseaux qui arrosent cette belle plaine de la Canée, tous bordez de joncs & de plantes si communes, que nous n'eussions pas daigné les regarder autour de Paris, nous qui n'avions alors l'imagination remplie que de plantes à feuilles argentées, ou couvertes de quelque riche duvet, & qui nous étions figurez que la Candie ne devoit rien produire que d'extraordinaire.

Nous trouvâmes dans la suite de quoi nous dédommager de tous ces chagrins. Les environs de la Canée & sur tout ces hautes montagnes où l'on va chercher la neige dans l'été, sont les plus fertiles de l'Isle, & valent incomparablement mieux que le mont Ida, & les montagnes de Girapetra : non seulement celles de la Canée, produisent tout ce qui se voit sur les autres ; mais une infinité de raretez que l'on ne voit point ailleurs. [h] Theophraste, Strabon, Pline & Ptolemée les ont nommées les montagnes blanches, à cause de la neige dont elles sont perpétuellement couvertes. Il semble même par un passage de Solin, que les monts [i] Cadiste & Dictynnée, faisoient partie de ces montagnes. Quoiqu'en dise [k] Belon [l] Théophraste & Pline ont eû raison d'assûrer que les Cyprès y croissent naturellement parmi la neige, aussi bien que dans les vallées. Belon n'avoit pas pris la peine de s'y transporter. On les appelle aujourd'hui les montagnes de la Sfachia, village du même nom, que l'on découvre de leur sommet, en descendant à la mer du Sud, & qui peut-être a retenu celui d'une des plus anciennes [m] villes de Créte où étoit né le fameux Epimenides. Les peuples des environs qui se nomment Sfachiotes passent pour les meilleurs soldats de l'Isle, & sont les plus habiles à tirer de l'arc. La danse Pyrrhique s'est conservée chez eux comme l'on verra dans la suite.

La recherche des plantes étant une de nos principales occupations, il semble qu'il seroit à propos de donner ici le dénombrement de celles que nous observâmes autour de la Canée. Néanmoins comme ces matiéres ne sont pas du goût de tout le monde ; que non seulement elles grossiroient cette rélation ; mais qu'elles en interromproient tout à fait la suite, je crois qu'il est plus à propos de reserver ce grand détail de plantes, pour un ouvrage particulier, & de ne donner dans celui-ci que la description & la figure de quelques plantes singuliéres & non connuës. A la vérité la diversité des matiéres plaît dans les rélations ; mais il faut se tenir dans certaines bornes, & l'on n'en est pas le maître quand on entreprend de donner le catalogue des plantes, qui naissent dans un pays : il ne faut pas même oublier les plus communes, afin que les Botanistes les plus éclairez puissent mieux juger de la qualité de chaque contrée. Par exemple, la Candie n'a guéres qu'une douzaine de plantes particuliéres. Les autres plantes qui s'y trouvent, quel-

a Hesperis Cretica maritima, folio crasso lucido, magno flore.

b Chrysanthemum flore partim candido, partim luteo C. B. Pin. 134. & Chrysanthemum Creticum Clus. Hist. 335.

c Acanthus aculeatus C. B. Pin. 383.

d Polium Gnaphaloïdes Prosperi Alpini Exot. 146.

e Gnaphalium maritimum C. B. Pin. 263.

f Cichorium spinosum C. B. Pin. 126.

g Thymus capitatus, qui Dioscoridis C. B. Pin. 219.

h Τὰ λευκὰ καλούμενα ὄρη. *Theophr. Hist. Plant. lib.* 4. *cap.* 1. *Ptol. lib.* 3. *cap.* 17. Τὰ ὄρη λευκά. *Strab. Rer. Geogr. lib.* 10. Albi montes. *Plin. Hist. nat. lib.* 16. *cap.* 33.

i *Solin. Polybist. cap.* 11.

k *Observ. chap.* 5.

l *Theophr. & Plin. ibid.*

m Φαιστός. *Strab. Rer. Geogr. lib.* 10.



Stachys Cretica, latifolia

quelque nombreuses qu'elles soient, naissent aussi dans les Isles de l'Archipel; encore la plûpart ne sont pas rares en Europe. On auroit tort de croire qu'il n'y ait que des plantes extraordinaires en Levant, puisque la Mauve, la Fougére, les Orties, la Mercuriale, la Parietaire croissent en Arménie, & sur les côtes de la mer Noire, parmi les plantes les plus rares.

Voici la description & la figure d'une plante [a] des plus remarquables des environs de la Canée.

Sa racine est ligneuse, tortuë, longue d'un pied, roussâtre, tirant sur le brun, garnie de fibres moins foncées, épaisses de demi-ligne, longues de sept ou huit pouces. Les tiges sont hautes de près de deux pieds, quarrées, épaisses de deux ou trois lignes, couvertes d'un duvet blanc & cotonneux, accompagnées à chaque nœud de deux feuilles longues de trois pouces, sur un pouce & demi de large, arrondies en oreillétes à leur base, d'où elles diminuent insensiblement jusqu'à la pointe, laquelle est émoussée. Ces feuilles sont chagrinées, ridées, venées, vert blanchâtre, ondées, frisées, légérement crenelées : elles diminuent considerablement depuis le milieu de la tige vers le haut, & n'ont qu'environ un pouce & demi de long, sur huit ou neuf lignes de large ; à peine ont elles demi-pouce de longueur vers l'extrémité de la plante. Des aisselles de toutes ces feuilles, le long de la tige & des branches, naissent à plusieurs rangs assez serrez, des fleurs disposées par anneaux. Châque fleur est un tuyau, long de demi-pouce, épais d'une ligne, percé vers le fond, blanchâtre, évasé en deux lévres couleur de rose, dont la supérieure a plus de demi-pouce de long, creusée en goutiére, veluë sur le dos, obtuse, & comme échancrée à la pointe : la lévre inférieure est de même longueur, découpée en trois piéces, deux laterales fort petites, & celle du milieu qui a quatre lignes de long sur plus d'un demi-pouce de large : le calice est un autre tuyau de demi-pouce de long, blanc, cotonneux, évasé & divisé en cinq pointes purpurines, dures & piquantes : il renferme un pistile à quatre embryons, surmonté par un filet grisdelin, fourchu, accompagné de quelques étamines attachées à leur naissance au bord interieur du tuyau de la fleur. Les embryons deviennent ensuite autant de graines longues d'une ligne, arrondies sur le dos, pointuës de l'autre côté, noirâtres. La fleur est sans odeur, & les feuilles sans saveur remarquable.

Les endroits les plus propres pour herboriser aux environs de la Canée sont [b] Calepo, saint George, saint Eleuthére, monastere à un mille & demi de la ville, où quelques-uns mettent le siége épiscopal de CYDONIA, quoiqu'il n'y ait pas des ruines fort anciennes. Suivant [c] Strabon, Cydonia étoit une ville maritime, à dix milles d'Aptére : or la CANE'E se trouve justement à cette distance de Paleocastro, qui est certainement la ville d'Aptére, comme nous le montrerons dans la suite. Une ville aussi puissante que Cydonia, [d] laquelle faisoit pencher la balance du côté du parti pour lequel elle se déclaroit dans les troubles de Cnosse & de Gortyne : cette [e] Cydonia, dis-je, qui seule resistoit à la puissance de ces deux villes liguées ensemble pour la détruire, avoit besoin d'un bon port, & par conséquent d'habitans portez sur le lieu pour y tendre des chaînes & pour empêcher que ses ennemis ne s'en emparassent. Or il n'y a [f] point d'autre port dans ce quartier-là, que celui de la Canée ou celui de la Sude. Quoique la Sude semble conserver encore quelques restes du nom de Cydonia, cependant elle est bâtie dans une Isle, & n'est point opposée aux terres des Lacédémoniens dans le Peloponnése, par où [g] Diodore de Sicile & [h] Strabon ont fixé la situation de Cydonia. Par la même raison, il ne faut pas chercher des ruines de cette ville, au dessus de la Culate, comme quelques-uns le prétendent, encore moins à ce Paleocastro qui est à côté de la Sude, où il semble que Ptolemée a placé Cydonia. Enfin [i] Pline décide positivement de la position de cette ville, puisqu'il la marque vis-à-vis trois petites Isles, qui sans doute sont l'Isle de Sant Odero & les écueils de Turluru.

La ville de Cydonia fut assiégée inutilement par [k] Phalecus, Prince des Phocéens; il y périt avec ses troupes : pressée par [l] Nothocratés, elle députa vers Eumenés Roy de Pergame, qui en fit lever le siége par un de ses Généraux : la conquête en étoit reservée à [m] Metellus, à qui elle se rendit après la défaite de Lasthenés & de Panarés. [n] Pendant les guerres d'Auguste & d'Antoine, les Cydoniens se déclarérent pour le premier, & ils reçûrent des marques de sa reconnoissance après la bataille d'Actium. Rien ne fait plus d'honneur à Cydonia, que les medailles frapées à sa légende, & aux têtes d'Auguste, de Tibere, de Claude, de Néron, de Vitellius, de Vespasien, de Domitien, d'Adrien, d'Antonin Pie.

Le 12. Mai nous allâmes coucher au Couvent de la [o] Trinité, à une demi journée de la Canée tout près du Cap Mélier. Il y avoit autrefois cent [p] Religieux à la Trinité : présentement il n'y en a pas cinquante, quoique ce soit le plus beau mona-

a Stachys Cretica latifolia Inst. Rei Herb. 186.
b Καλέπο. Ἅγιος Ἐλευθέριος. Ἅγιος Γεώργιος.
c *Romani Geogr. lib.* 10.
d *Strab. ibid.*
e *T. Livius Hist. lib.* 48.
f Κυδωνία καὶ λιμὴν κλειστός. *Scylax, Peripl. in voce* Κρήτη.
g *Bibliot. Hist. lib.* 5.
h *Strab. ibid.*

i Contra Cydoniam Leuca & duæ Budroæ. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
k *Pausan. Descript. Græc. in Phocic. Diod. Sic. Bibliot. lib.* 16.
l *Polyb. Legat.* 79.
m *Flor. Rerum Roman. lib.* 3. *cap.* 7.
n *Dion. Cassius lib.* 51.
o Μοναστήριον τῆς ἁγίας Τριάδος.
p Caloyers, *comme l'on prononce aujourd'hui : car il faudroit écrire* Calogers, *bons vieillards, de* καλὸς bon, *& de* γέρων vieillard.

ſtere de l'Iſle, après celui d'Arcadi : chaque religieux paye ſept écus de [a] capitation : [b] le ſuperieur de la maiſon nous reçût très-bien, ſelon la coûtume des chrêtiens orientaux, qui eſt de loger les Francs dans les monaſtéres : on donne ordinairement en partant plus qu'on n'a dépenſé ; mais on a la conſolation d'être parmi des chrêtiens. Les revenus de ce couvent ſont en huile, vin, froment, avoine, miel, cire, beſtiaux, fromages, & laitages. Quelquefois la récolte des olives y eſt ſi abondante, que les religieux ne pouvant ſuffire à les amaſſer, ſont obligez de partager les fruits qui ſont à terre, avec des gens qui les cueillent : ils donnent quelque argent pour abatre ceux qui ſont ſur les arbres ; mais on caſſe à grands coups de perche, la moitié des jeunes jets chargez de boutons à fleurs : on n'émonde jamais ces arbres, & l'on ne laboure la terre d'alentour que pour y ſemer quelques grains.

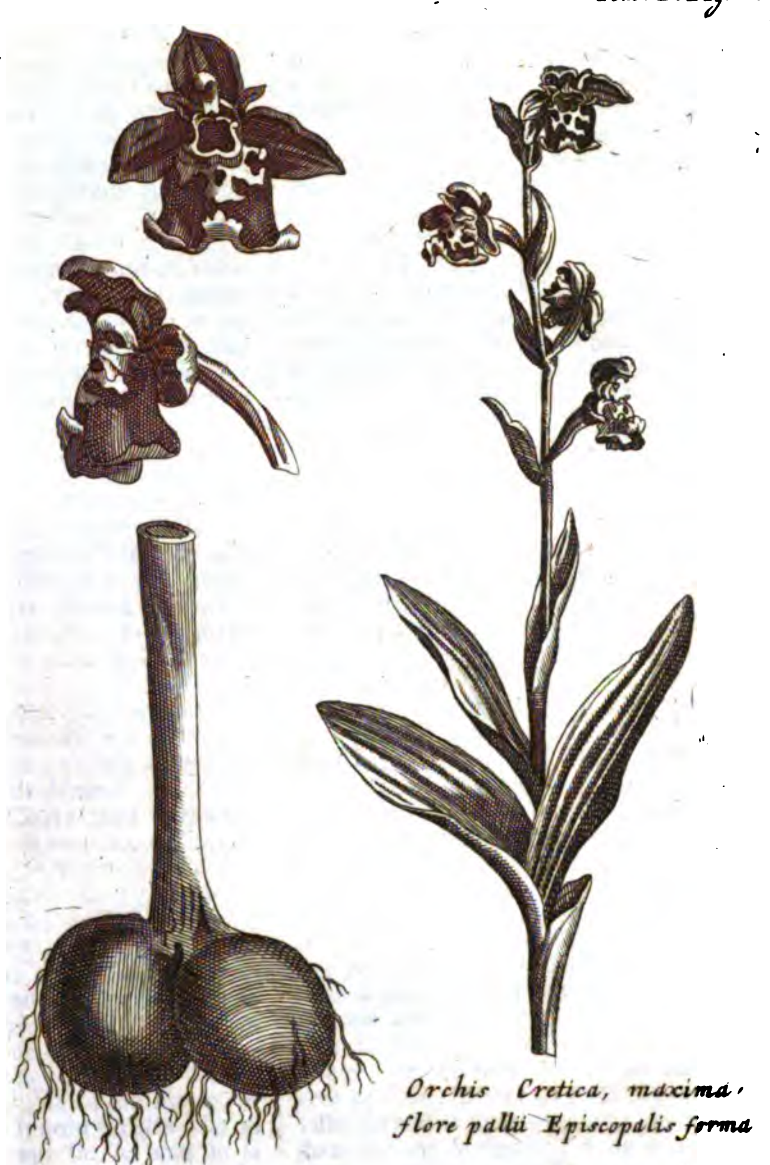
Ce ſeroit ici l'endroit de vous parler, Monſeigneur, de la regle qu'obſervent ces religieux ; mais vous me permettrez de continuer la rélation de nôtre promenade, & de reſerver pour une lettre particuliére, tout ce que j'ai appris touchant l'état préſent de l'Egliſe Gréque. Nous obſervâmes donc autour du couvent de la Trinité, pluſieurs plantes rares, parmi leſquelles il y a une eſpéce [c] d'*Orchis* dont la fleur eſt d'une beauté ſurprenante.

La racine eſt à deux tubercules blancs, charnus, preſque ovales, d'environ 15. lignes de long, pleins de ſuc, plus chevelus que ne le ſont les tubercules des eſpéces de ce genre, dont les fibres ſortent ſeulement du bas de la tige : la tige de celle dont nous parlons, eſt d'environ un pied de haut, ſur quatre lignes d'épaiſſeur, garnie à ſa naiſſance, en maniére de gaine, de deux ou trois feuilles longues de trois pouces ſur près d'un pouce & demi de largeur, venées, vertgai, beaucoup plus petites le long de la tige, ſurtout dans les endroits d'où les fleurs naiſſent de leurs aiſſelles : la coiffe ou la partie ſuperieure de ces fleurs eſt à cinq feuilles, trois grandes & deux petites, les grandes ont ſix ou ſept lignes de longueur, ſur trois ou quatre de largeur, cambrées, pointuës, couleur de roſe, raïées de vert ſur le dos : les deux petites feuilles ſont poſées alternativement parmi les grandes ; à peine ont-elles trois lignes de longueur, ſur une ligne de largeur : la feuille inférieure de cette fleur, qui eſt la plus grande & la plus belle de toutes, a près de 15. lignes de long, & commence par une maniére d'eſtomac de pigeon vert jaunâtre, dont la tête tire ſur le vert ; le reſte de la feuille eſt une eſpéce de chape d'Evêque, arrondie & chantournée en bas, retrouſſée, découpée en trois parties dont la moyenne eſt la moindre, legérement crenelée, & qui paroît comme échancrée ; les deux autres parties ſont plus pointues : la chape eſt minime tanné, veloutée, relevée de je ne ſçai quoi de purpurin & de brillant comme le dos des abeilles ; deux éminences pointuës, vert jaunâtre & veluës, s'élevent un peu au deſſous, & à côté de l'eſtomac de pigeon ; & cet eſtomac fait une partie d'un cartouche oblong, dont le bas qui eſt minime fauve, eſt orné de fleurons jaunâtres, terminez en maniere d'ancre : le fleuron inferieur eſt relevé d'une tache aſſez groſſe de même couleur que le cartouche : la queuë de cette fleur eſt longue d'environ un pouce, épaiſſe de deux lignes, & comme torſe : elle devient le fruit dans la ſuite : nous ne l'avons pas vû dans ſa maturité.

Du couvent de la Trinité nous allâmes coucher à celui de ſaint [d] Jean, à l'entrée du cap Mélier, dans une petite plaine d'où l'on deſcend toûjours pour aller à la pointe du cap. On trouve ſur le chemin un autre monaſtére du même nom, lequel a été ſi ſouvent pillé par les corſaires, qu'on l'a laiſſé tomber en ruine, quoique la maiſon fût bien bâtie, & la ſolitude agréable : on y deſcend par un eſcalier de 135. marches, taillées dans le roc, parmi des précipices horriblement eſcarpez, & tapiſſez de ce beau [e] Dictame de Créte dont les anciens ont dit tant de merveilles : il y fleurit preſque toute l'année de même qu'à Paris dans le Jardin du Roi ; nous n'avons vû cette plante qu'en Candie ; & ſi [f] Dioſcoride en eût fait le voyage, il n'auroit pas aſſeuré qu'elle ne porte ni fleurs ni graines. Le cap Melier eſt un des plus beaux endroits de l'Iſle pour herboriſer : c'eſt là que nous obſervâmes pour la premiere fois cette belle plante que Proſper Alpin a nommée [g] l'Ebénier de Créte, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec le veritable Ebénier.

Le cap Melier, au Levant & à l'abri duquel ſont l'Iſle & la ville de la Sude, que les Vénitiens poſſédent encore, s'appelle *Cabo Maleca* ; mais on ne ſçait pas préciſément quel nom les anciens lui ont donné. A ſuivre le dénombrement des lieux remarquables de Créte, dont [h] Ptolemée fait mention en parcourant la côte du nord du levant au couchant ; il ſemble que le golphe de la Sude, le meilleur & le ſeul golphe de l'Iſle, doit être celui [i] d'Amphimale, puiſqu'il le nomme immédiatement après Retimo. A quel propos cet Auteur auroit-il parlé de la rade courbe, qui eſt entre Retimo & *la Punta de Drepano*, où il n'y a point d'endroit propre à ſervir de retraite aux vaiſſeaux ! Cela

a Caratch, *ou* Haratz, *tribut*.
b Ἡγούμενος.
c ORCHIS Cretica, maxime, flore pallii epiſcopalis formâ Cozol. Inſt. Rei Herb. 30.
d Μοναστήρι τῦ ἁγίου Ιωάννου.
e ORIGANUM Creticum latifolium, tomentoſum, ſeu Dictamnus Creticus Inſt. Rei Herb. 199.
f *Dioſc. lib.* 3. *cap.* 36.
g EBENUS Cretica P. Alp. Exot. 278. Barba Jovis Lagopoides, Cretica, fruteſcens, incana, flore ſpicato, purpureo, amplo Breyn. Prodr. 2.
h *Geogr. lib.* 3. *cap.* 17.
i Ἀμφιμαλῆς κόλπος. *Ptol. ibid.*
Ἀμφιμάλλιον καὶ Ἀμφίμαλλα. *Stephan.*
Amphimalla. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.


Orchis Cretica, maxima,
flore pallii Episcopalis forma

la étant, le cap Melier doit être le cap *Drepanum* de Ptolemée, puisqu'il est au delà, & au couchant du golphe d'Amphimale, que l'on suppose avec raison être celui de la Sude : tout cela seroit sans difficulté, si ce n'est qu'on appelle aujourd'hui *la Punta de Drepano*, un autre cap situé au Levant du golphe de la Sude, en venant vers Retimo, & c'est la ressemblance des noms de *Drepanum* & de *la Punta de Drepano*, qui fait ici tout l'embarras. Ou Ptolemée avoit été mal informé de cette côte; ou l'endroit qui en fait mention est corrompu; ou les gens du pays ont depuis ce temps-là renversé les anciens noms. Si l'on veut préférer la description de Ptolemée à celle de Strabon, la rade de Retimo, sera celle d'Amphimale; la Punta de Drepano, le cap Drepanum; Paleocastro qui est vis-à-vis la Sude, sera la ville de Cydonia. Il faudra prendre le cap Mélier pour le cap *Cyamum:* le cap Spada pour *Psacum*, & celui des Grabuses pour *Corycus*; mais ne vaut-il pas mieux supposer que Ptolemée a parlé du golphe de la Sude sous le nom d'Amphimale, que de l'accuser d'avoir oublié le plus beau port de l'Isle, pour faire mention d'une rade découverte & dangereuse? On ne sçauroit tirer aucun éclaircissement du dénombreusement que [a] Pline a fait des villes de la même côte : il les nomme sans exactitude, quoiqu'il semble qu'il ait voulu les parcourir du couchant au levant. Pour revenir au cap Mélier ou Maleca, comme prononcent les Grecs & les Italiens, si l'on prend Amphimale pour la Sude, le nom de Maleca en est peut-être l'abregé, comme le nom de la ville d'Aix est certainement le squelet d'*Aquæsextiæ:* On a d'abord retranché *Amphi*, comme une chose inutile & embarrassante; de *Malla* on a fait *Maleca* ou *Meleca*; & de *Meleca* on a fait *Melier*.

Nous retournâmes à la Canée nous décharger de nôtre moisson, & nous n'en partîmes que le 24. Mai, pour aller à Retimo. On coucha à Stilo, village à dix milles de la Canée. Le 25. nous dinâmes à Almyron, à dix milles de Stilo. Almyron est un petit fort à quatre mauvais bastions à l'entrée d'une gorge tout près de la plage : on se repose à côté du fort dans un cabaret où l'on ne trouve que deux grands Sophas, de l'eau, & du caffé; ainsi l'on y mourroit de faim, si l'on y arrivoit sans provisions : à quelques pas du cabaret coulent deux belles sources, l'une d'eau douce, & l'autre d'eau salée, d'où vient le nom [b] d'*Almyron:* on marche pendant quelque temps sur le bord de la plage, au bout de laquelle il faut passer une petite riviére : ensuite pendant plus de quatre milles, le chemin est affreux, pratiqué dans les rochers jusques à la vûë de Retimo : ce chemin est pavé, pour ainsi dire, de la plante nommée [c] *Ixia*, par Théophraste, & *Chamæleon blanc*, par ses interprétes aussi bien que par Dioscoride : je l'ai rangée sous le genre de *Cnicus*, à cause de la structure de sa fleur & de son fruit. Columna en a donné une excelente figure : celle du *Carduus pinea Theophrasti* de Prosper Alpin, la représente lors qu'elle est en graine, & que ses feuilles sont passées, ou rôties, pour mieux dire, par la chaleur du soleil. Theophraste remarque que cette plante donne de la gomme en Créte : les habitans la mâchent tout comme le mastic de Scio, non seulement pour cracher; mais pour adoucir l'haleine : cette plante est fort commune dans les Isles de l'Archipel, en Gréce, en Italie, en Portugal.

[d] RETIMO est la troisiéme place du pays : les Turcs la prirent en 1647. & depuis ce temps-là elle est gouvernée par un Pacha, soûmis au Viceroi de Candie. Retimo s'étend sur le port, & nous parut plus gaye & plus riante que la Canée, quoiqu'elle soit plus petite & enceinte de murailles plus propres à fermer un parc, qu'à défendre une place de guerre. La citadelle n'a été faite que pour garder le port : elle est sur un écueil escarpé, avancé dans la mer, & seroit très-forte si elle n'étoit dominée par une roche plate, qui est sur le chemin d'Almyron. Cette citadelle commande un fort que l'on avoit construit à l'autre extremité de la ville, pour la sûreté du port : ce fort est à present ruiné & le port tout à-fait négligé. Les vaisseaux de guerre venoient autrefois mouiller dans la darse au dessous de la citadelle; aujourd'hui les barques & les marsilianes peuvent à peine s'y retirer.

[e] Pendant que les Turcs assiégeoient Famagouste, dans l'Isle de Chypre, Ali Bassa Capitan Pacha voulut tenter une irruption en Candie [f] : on avoit si bien pourvû à toutes les places, qu'il n'y eût que Retimo de saccagée par Ulus-Ali Général des vaisseaux de Barbarie.

La campagne de Retimo n'est que rochers du côté du couchant : elle est fort belle sur la route de Candie. On ne voit tout le long de la marine que jardins que l'on arrose par le moyen de grands puits à bascule : on y mange des cerises plus précoces que dans le reste de l'Isle : tous les fruits y sont de meilleur goût : la soye, la laine, le miel, la cire, le ladanum, les huiles & les autres denrées en sont plus recherchées : les eaux de cette ville sortent à gros bouillons du fond d'un puits dans une vallée étroite, à un quart de lieuë de la ville, tirant vers le midi : la décharge de cette belle source est conduite à Retimo; mais on en laisse perdre plus de la moitié. On a bâti sur le chemin qui conduit à la vallée, une assez belle Mosquée, dans

a *Hist. nat. Ibid.*

b Ἁλμυρὸς, salsus.

c Ἰξία *Theoph. Hist. Plant. lib. 9. c. 13.* Χαμαιλέων λευκὸς. *Diosc. lib. 3. cap. 10.*

Cnicus Carlinæ folio, acaulos, gummifer, aculeatus, flore purpureo Corol. Inst. Rei Herb. 35.

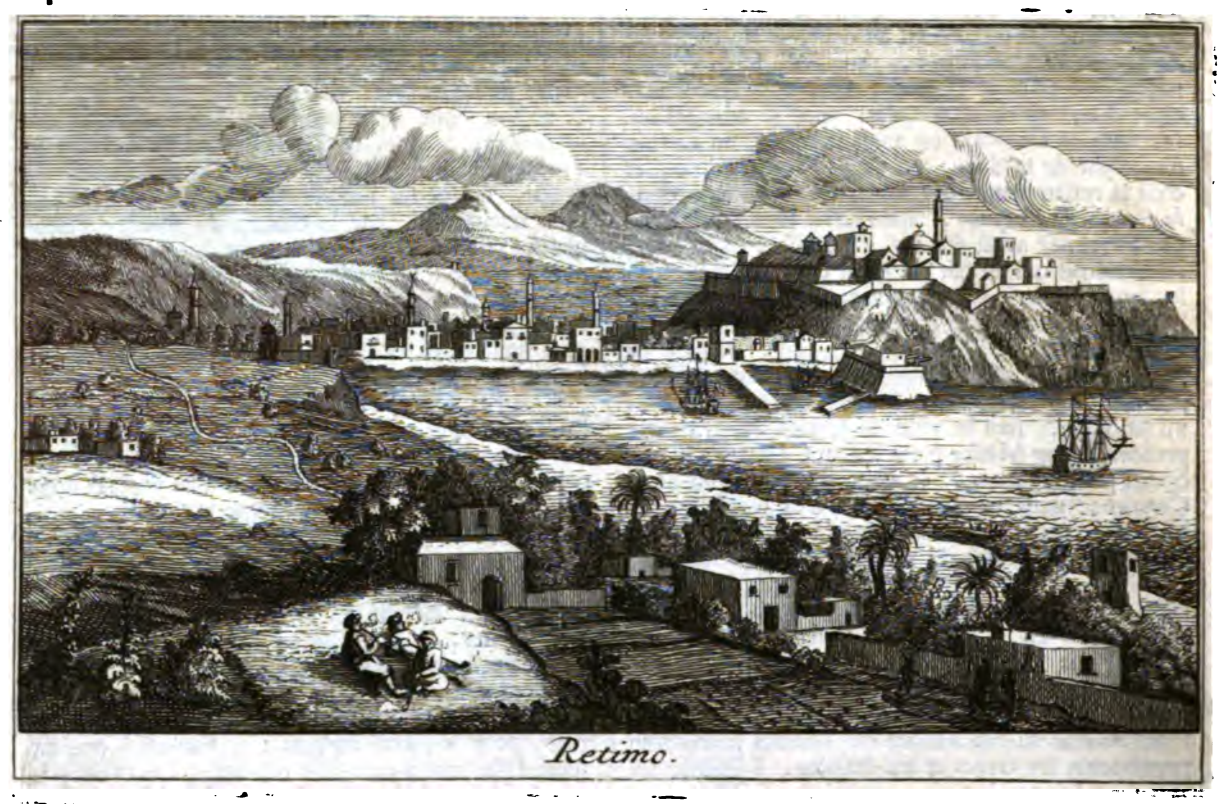
Columna part. 1. Prosp. Alp. Exot. 124.

d Ῥίθυμνα. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 17.*

Rithymna: *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

e *En 1572.*

f *Leuncl. Suppl. Annal.*



Retimo.

dans la cour de laquelle un Turc a fondé une [a] hôtelerie, pour loger & pour nourrir gratuitement les voyageurs qui arrivent après qu'on a fermé les portes de la ville, ou qui ont dessein de partir avant qu'on les ouvre. Cette maison est bien entretenuë: on y cultive une belle espéce de [b] Pied de Veau, que la plûpart des Auteurs ont prise pour la *Colocasia* des anciens: les gens du pays en mangent la racine en potage.

La Malvoisie de Retimo étoit estimée dans le temps que les Vénitiens possédoient cette Isle: [c] Bélon assûre qu'on faisoit bouillir cette liqueur dans de grandes chaudiéres, le long de la marine: on en fait si peu présentement, qu'il ne nous fut pas possible d'en goûter, quoique nous fussions logez chez le Viceconsul de France le Docteur Patelaro, chez qui nous fimes bonne chere. C'est un beau vieillard, de beaucoup d'esprit, & charmant par cette éloquence gréque, qui triomphe dans la conversation. Il étoit fort jeune lorsque les Turcs se rendirent les maîtres de la Canée: sa mere fut emmenée à Constantinople, & présentée comme une belle esclave au Sultan Ibrahim, qui en fit présent au grand Visir: ce Visir en eût un enfant, qui fut tué au dernier siége de Vienne où il étoit Officier général.

Le Viceconsul est du rite grec. Il fut élevé à la maniére du pays; mais comme il montroit plus de génie que les enfans de son âge n'en ont ordinairement, ses parens l'envoyérent étudier en Droit, & prendre ses degrez à Padouë. Etant de retour en Candie, il partit pour Constantinople dans le dessein de voir sa mere, qui étoit devenuë fort riche, & il se fit connoître à elle par une verruë placée à côté de l'oreille vers la fossete: cette verruë qu'il ne manqua pas de nous montrer, est chargée d'une tache noirâtre, dont la figure approche en quelque maniere de celle d'un croissant. La mere se ressouvint de cette marque, & voulut lui persuader par là, qu'il étoit destiné à être Musulman: on le sollicita puissamment; on lui fit même accepter des terres assez considerables en Valachie: mais tout cela ne fut pas capable de le gagner; il remit ses terres peu de jours après, & protesta qu'il vouloit mourir dans la religion de ses peres: il méne une vie assez douce, sous la protection de la France.

Les hayes qui régnent le long de la marine, en sortant de Retimo, ne sont plantées que de cette es-

a Caravan-Sarai, Καρβαζαρης, *maison pour loger les Caravanes.*

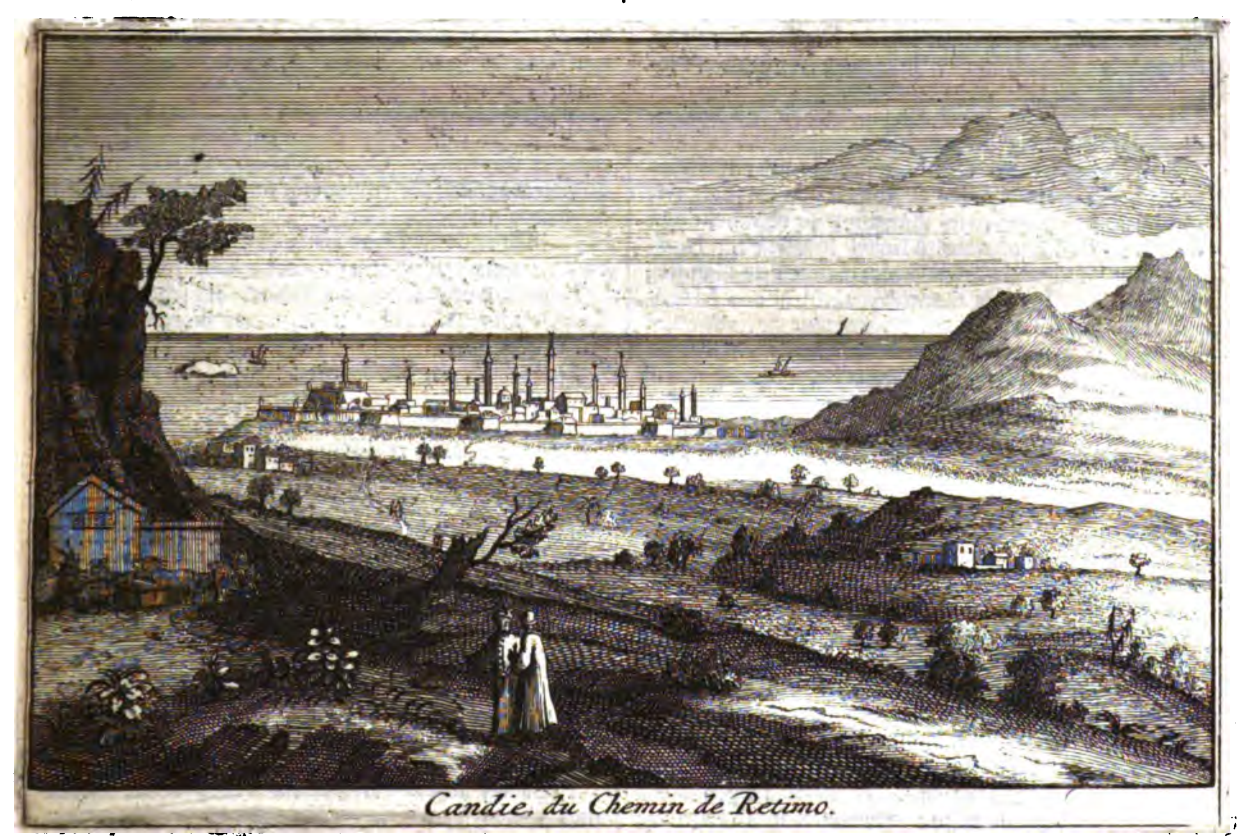
b Arum maximum, Ægyptiacum, quod vulgò Colocasia C. B. Pin. 193.

c *Observ. lib. 1. cap.* 18.

espéce [a] d'Arroche, que les anciens ont connuë sous le nom d'*Halimus*. Solin a crû qu'elle étoit particuliére à l'Isle de Créte : j'en ai vû pourtant beaucoup en Espagne, dans l'Andalousie & dans le Royaume de Grenade.

Le 26. Mai, nous dinâmes sous un beau Platane, auprès d'une source, à dix mille de Retimo, sur le chemin de Candie : cette eau qui sort du creux d'un rocher pourroit faire tourner plusieurs moulins. Nous observâmes d'assez belles plantes aux environs, & sur tout une espéce de [b] *Phlomis*, assez singuliére, que nous n'avons pas vûë dans les autres Isles de l'Archipel. On coucha ce jour-là à Daphnédes, gros village dont l'avenuë est une espéce d'échelle taillée dans les rochers, où les chevaux ne sçauroient monter sans risque : nos guides nous piquérent d'honneur, & commencérent à les faire escalader avec une hardiesse étonnante : nous franchîmes le pas comme les autres. On nous mena chez le Papas, qui étoit le premier du village : nous nous y délassâmes agréablement. Les collines des environs sont d'une verdure charmante : les Oliviers & les Vignes y font de beaux points de vûë, parmi de petits bois de Meuriers & de Figuiers.

Le 27. Mai, nous ne fimes que 17. milles, & nous séjournâmes à Damasta, autre village, dont la campagne nous parut propre pour la recherche des plantes; mais nos peines ne répondirent pas à nos souhaits. Le lendemain 28. après avoir passé par des pays bien rudes & bien secs, nous allâmes coucher à Candie à dix-huit milles de Damasta. J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer le profil de cette fameuse place, telle qu'on la découvre en arrivant par le chemin de Retimo.



Candie, du Chemin de Retimo.

CANDIE est la carcasse d'une grande ville, bien peuplée du temps des Vénitiens, marchande, riche & très-forte : aujourd'hui ce ne seroit qu'un désert, si ce n'étoit le quartier du [c] marché, où les meilleurs habitans se sont retirez ; tout le reste n'est que masures, depuis le dernier siége, l'un des plus considerables qu'on ait fait de nos jours. [d] Mr. Chardin assûre que dans le mémoire présenté au Divan par le grand Thrésorier de l'Empire, touchant les dépenses extraordinaires faites en Candie pen-

a Atriplex latifolia, sive Halimus fruticosus Mo. Hist. Oxon. part. 2. 607.
Ἅλιμος *Diosc. lib.* 1. *cap.* 120.
Herba Ἅλιμος dicitur. Ea admorsa diurnam famem prohibet. Proinde & hæc Cretica est. *Solin. Polyhist. cap.* 11.

b Phlomis Cretica, fruticosa, folio subrotundo, flore luteo Corol. Inst. Rei Herb. 10.

c Bazar.

d *Voyages de Chardin.*

pendant les trois derniéres années du siége, il étoit fait mention de sept cens mille écus employez en récompenses données aux deserteurs qui s'étoient fait Turcs ; aux soldats qui s'étoient distinguez, & à ceux qui avoient apporté des têtes de chrêtiens qu'on avoit payées à un [a] sequin piéce. Ce mémoire marquoit qu'on avoit tiré cent mille coups de canon contre la place ; qu'il y étoit mort sept Pachas, quatre-vingts Officiers tant Colonels que Capitaines, dix mille quatre cens Janissaires, sans compter les autres milices.

Le port de Candie n'est bon que pour des barques : les vaisseaux se tiennent à l'abri de l'Isle de Dia, située presque vis-à-vis de la ville au nord-est, & que les Francs appellent mal à propos [b] *Standia*. Il est aisé de faire voir que les Sarrasins ont bâti Candie sur les ruines de l'ancienne ville d'Héraclée. [c] Strabon nous en fournit une preuve démonstrative, en décrivant l'Isle de [d] Théra, laquelle, dit-il, répond à l'Isle de Dia, & cette Isle, suivant le même auteur, se trouve vis-à-vis d'Héraclée port de mer des Cnossiens.

La ville de Candie est sans contredit la Candace des Sarrasins. Scylitzes remarque que dans la Langue de ces peuples [e] *Chandax* signifie un retranchement : & certainement ce fut là que, par l'avis d'un moine Grec, les Sarrasins se retranchérent du temps de l'Empereur Michel le Begue. Il paroît plus naturel de faire venir le nom de Candie, de *Chandax*, que de *Candida*, nom que [f] Morosini a donné à cette place. Pinet dans sa traduction de Pline, n'a pas eu raison de prendre Mirabeau pour Héraclée. Suivant [g] Strabon, Héraclée étoit vis-à-vis de Dia ; & suivant Ptolemée, près du cap Salomon. Il faut s'en tenir à la décision de Strabon, beaucoup mieux informé de la situation des villes que Ptolemée.

Ceux qui croyent que Candie est l'ancienne ville de *Matium*, rétablie par les Sarrasins, ne s'éloignent peut-être pas trop de la vérité, supposé que dans le dénombrement que [h] Pline a fait des Isles qui sont sur la côte de Créte, on doive lire, comme il y a beaucoup d'apparence, *Dia* au lieu de *Via* ou de *Cia*, qui se trouvent dans les éditions de Daléchamp & de Gronovius. Cela étant Héraclée & *Matium*, ne seroient peut-être que la même ville qui auroit eu ces deux noms en differens temps. Il est à remarquer que Strabon & Ptolemée n'ont pas fait mention de *Matium*, & Pline rapporte ces deux noms tout de suite : peut-être qu'il faut lire *Matium Heraclea* sans virgule, comme qui diroit *Matium* appellée autrefois Héraclée : il se peut faire aussi que *Matium* & Héraclée ayent été deux villes différentes assez près l'une de l'autre, & qui par conséquent répondoient toutes les deux à l'Isle de Dia : car cette Isle qui est au nord-est de Candie, pouvoit faire un triangle équilateral avec les deux villes en question ; de telle sorte que Strabon & Pline auroient eu raison de désigner leur position par celle de *Dia*. Comme Strabon dit positivement qu'Héraclée étoit le port de mer des Cnossiens, les plus puissans peuples de Créte, il n'y a pas de doute que Candie, seul port de mer considérable dans tous ces quartiers, n'ait été bâtie sur les ruines d'Héraclée. Suivant cette conjecture, la ville de *Matium* devoit être plus orientale

Quoique la ville de Candie soit négligée aujourd'hui, ses murailles ne laissent pas d'être bonnes & bien terrassées : c'est encore l'ouvrage des Vénitiens : à peine les Turcs ont-ils reparé les bréches du dernier siége. On compte dans cette ville environ 800. Grecs payans capitation : leur Archevêque est le Métropolitain de tout le Royaume. On fait monter le nombre des Juifs, jusques à mille. Pour les Arméniens, ils n'y ont qu'une Eglise, & ne sont guéres plus de deux cens. Il n'y a que trois ou quatre familles de François, un Viceconsul, & deux Capucins, qui ont acquis une assez jolie maison, auprès de la mer : tous les autres habitans de la ville sont Turcs, enrollez dans les troupes suivantes. Ce dénombrement servira pour donner une idée de celles qui sont dans les places de guerre parmi les Turcs.

Janissaires de la Porte, appellez *Capicoulou* 1000. en 10. compagnies de 100. hommes chacune.

Tamach Capicoulou, ou soldats détachez de plusieurs compagnies, 1500. hommes dispensez de la garde ordinaire.

Yerli-couli, ou Janissaires du pays, 2500. en 28. compagnies.

Spahis, ou cavalerie du pays, 1400. hommes partagez en deux regimens de 9. compagnies chacun.

Azaps, autre cavalerie du pays, en deux regimens de 700. hommes chacun.

Disdarli, milice du Lieutenant du château, un regiment de 400. hommes en 16. compagnies.

Toptchis & *Gebegis*, c'est-à-dire, canonniers & autres, servans dans l'Artillerie, deux regimens de 500. hommes chacun, armez d'un sabre, d'une demi-pique, & d'une cotte de mailles.

Soucoulelis, c'est-à-dire, troupes destinées pour la garde du grand & du petit fort de la mer, 400. hommes, 350. pour le grand, & 50. pour le petit.

Pour les autres forts de la ville, 1000. hommes.

Voilà l'état des troupes qui devoient être en Candie, suivant le mémoire que leur Trésorier communiqua à nôtre Viceconsul. Il y a beaucoup d'apparence que tous ces corps n'étoient pas complets dans le temps que les Vénitiens assiegérent la Canée, puisqu'on ne pût lever dans toute l'Isle qu'en-

a *Monnoye d'or de la valeur de deux écus & demi.*
b Εἰς τὴν Δίαν.
c *Rerum Geogr. lib.* 10.
d Sant Erini, *ou* Santorin.
e Χάνδαξ. *Scylitz. pag.* 509.
f *Hist. Venet. lib.* 12.
g Ἡράκλειον.
h *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

qu'environ 4000. hommes pour la secourir : & cependant on ne laissa que les invalides en Candie & à Retimo.

Les environs de la ville de Candie, sont de grandes & fertiles plaines, enrichies de toute sorte de grains. Il est défendu de laisser sortir le froment de l'Isle, sans la permission du [a] Viceroi. En 1700. c'étoit Haly Pacha, ce Ministre voluptueux, qui ne fut grand Visir que pendant neuf mois dans la derniere guerre : son ingenuïté lui sauva la vie. Quand Mahomet IV. lui reprocha qu'il étoit trop bon, le Visir en convint, & pria Sa Hautesse de le décharger de ce grand fardeau, ce qui fut fait aussitôt. Quelques années après il fut nommé Viceroi de Candie, où il se trouva fort incommodé de la maladie que l'on ne peut guerir sans le secours du Mercure. Comme les Grecs ne connoissent pas ce remede, il pria nôtre Ambassadeur Mr. le Marquis de Ferriol, qui relâcha en Candie sur sa route de Constantinople, de lui donner quelque habile homme pour le traiter. Mr. l'Ambassadeur lui conseilla de se servir d'un Chirurgien Irlandois, qu'il avoit sur son bord, & qui avoit long-temps servi dans les troupes de France. Ce Chirurgien, après avoir examiné la maladie du Viceroi, lui donna le flux de bouche fort à propos : mais dans le fort de la salivation, ce Seigneur se croyant en danger de mort, fit assembler son Conseil pour sçavoir ce qu'il falloit faire de cet homme, & le condamna le premier à 200. coups de bâton : le Conseil plus sage que lui, fut d'avis qu'on laissât faire le Chirurgien, puisqu'il avoit commencé. En effet, l'inflammation de la gorge & des parties voisines se passa, & le malade fut entiérement guéri. A son exemple, les plus gros Seigneurs de l'Isle voulurent se faire traiter à leur tour : à peine l'Irlandois pouvoit-il suffire à graisser les Musulmans. Dans le temps que nous étions en Candie, le Viceroi s'occupoit à faire bâtir une Mosquée : il avoit fait venir de tous les villages des environs, des Grecs avec les outils necessaires : on leur donnoit souvent plus de coups de bâtons que de morceaux de pain : il est vrai que pour les consoler, dans leur plus grand travail, on leur faisoit boire quelques verres de vin, que les Officiers du Viceroi envoyoient chercher sans façon chez le Viceconsul, & chez les Marchands François.

La plûpart des Pachas sont avares, & comme ils achétent leurs gouvernemens à Constantinople, où tout est à l'enchére, ils se dédommagent sur tout ce qui se présente. Celui de la Canée ayant reçû à son entrée, parmi les présens que la Nation lui fit, une veste d'une belle étoffe de soye or & argent, il en fit demander encore une pareille, & témoigna qu'il étoit surpris que les François qui passent pour des gens fort polis, eussent mis le desordre dans sa famille ; que le Consul devoit être informé qu'il avoit deux femmes : qu'il devoit avoir prévû qu'ayant donné cette veste à l'une, l'autre n'auroit pas manqué de trouver mauvais qu'on l'eût oubliée ; il réïtera sa demande cinq ou six fois : le Consul répondit qu'on ne trouvoit pas de ces étoffes dans le pays, qu'il falloit attendre qu'il en vint de France : enfin il en fut si importuné, qu'une seconde veste fut délivrée au Pacha, par déliberation de la Nation. Chez les Turcs, il ne faut pas se mettre sur le pied de faire des présens, ou bien il faut continuer : les Musulmans regardent le premier présent comme un contrat pour l'avenir : les plus grands Seigneurs demandent hardiment, & ne se piquent pas de générosité.

Nous nous trouvâmes dans la ville de Candie, la veille du petit Baïram, c'est-à-dire, la veille du jour que la Caravane des pélerins arrive à la Meque. Le Commandant des Janissaires se promena par toute la ville en cavalcade avec les Capitaines des compagnies & les Officiers subalternes : on égorgeoit des moutons & des agneaux à la porte des principales maisons : les païsans portoient dans les ruës de ces animaux en vie, dans l'attitude où l'on peint ordinairement le bon pasteur : on barbouille la tête de ces agneaux avec du rouge, du jaune ou du bleu ; & l'on en fait des présens dans les familles : cette réjouissance dura trois jours. Le 30. Mai, jour de la Pentecôte, & le premier jour du Baïram, nous allâmes chez le Pacha, où par son ordre on avoit exposé de grand matin au sortir de la Mosquée, cinquante moutons ou agneaux, dont quelques-uns étoient rôtis tous entiers, ou mis par quartiers ; les autres bouillis, ou en ragoût ; les poules n'y manquoient pas non plus que le ris. Nous eûmes le plaisir de voir la canaille Turque se battre à qui jetteroit les premiers les mains sur cette viande pour la manger ou pour l'emporter. Le Viceroi étoit à une jalousie, à rire de bon cœur : vingt ou vingt-cinq joueurs d'instrumens, tambours, trompettes, musettes, tymbales à la Provençale, sembloient augmenter ce désordre ; & tous ces joueurs allérent ensemble chez les premiers de la ville, demander leurs étreines. Mr. Valentin Viceconsul de France, chez qui nous étions logez, leur fit donner vingt écus ; la veille de la fête il avoit fait présenter au Viceroi du caffé, du sucre, & des confitures. Il n'y a pas jusques aux porteurs d'eau qui ne se mêlent de la fête : ils vont chez les principaux de la ville, vuider leurs outres sur les degrez, pour témoigner leurs respects, ou plûtôt pour attraper quelques [b] parats. Tout le monde se réjouït dans les maisons : on y danse ; on y fait bonne chere ; on y récite des vers ; quelques-uns se proménent dans les ruës avec des instrumens : les autres font des parties sur l'eau. Enfin cette Nation si grave, & qui paroît toûjours dans la même assiéte, devient toute dérangée, & comme folle dans ces sortes de fêtes : trop heureuse que ce ne soit pas plus souvent.

a Beglierbey.

b Monnoye valant dix-huit deniers.

Je vous avoue, Monſeigneur, que toutes ces réjouïſſances nous ennuyoient fort, mais nos voituriers n'auroient oſé marcher pendant les trois jours du Baïram. Cependant nous n'avions encore rien vû de bien extraordinaire en Candie touchant les plantes, & nous nous flations de trouver quelque choſe de ſingulier du côté de la mer du Sud. Nous partîmes donc le dernier jour de Mai pour Girapetra, & nous allâmes coucher à dix-huit milles de Candie, à Trapſano, gros village où il y a une grande fabrique de marmites de terre, de pots & de groſſes [a] cruches à huile. Nous voulumes voir en paſſant la vallée & la rade de Mirabeau : c'eſt pourquoi dès le lendemain nous prîmes la route de ces grandes montagnes, qui ſont ſur la côte du nord, & nous allâmes coucher à Plati, autre village à dix milles de Trapſano, après avoir traverſé des collines horribles, d'où nous voyions la neige qui pendant toute l'année couvre les ſommets de ces montagnes. C'eſt le voiſinage de cette neige qui rend ſi plat le vin de Plati : le raiſin n'y meurit preſque jamais, & le vin qu'on nous préſenta nous parut du vin de Brie. Néanmoins nous y trouvâmes beaucoup de plantes. La plaine de [b] Plati payoit autrefois aux Vénitiens quarante mille [c] meſures de blé, pour dixme : aujourd'hui faute d'habitans le pays eſt fort négligé : les Turcs ne s'en embarraſſent guéres ; outre la capitation, ils exigent la moitié du blé que chaque habitant y recueille.

Après avoir traverſé quelques montagnes affreuſes, nous entrâmes le 2. Juin dans la vallée de Mirabeau, enfermée entre d'autres montagnes fort agréables, diſpoſée en maniere d'amphiteatre, d'où elle s'étend juſqu'à la mer. Tout ce quartier qui eſt aſſez peuplé & bien cultivé, abonde en huile & en toutes ſortes de grains. On coucha ce jour-là à Commeriaco, village à 15. milles de Plati : ce fut chez des Moines, à la belle étoile, au milieu de la cour : ils avoient tranſporté tous les meubles de la maiſon dans l'Egliſe, pour élever les vers à ſoye dans les cellules & dans les dortoirs. Le 3. Juin nous arrivâmes à Critza, à trois heures après midi. Ce village eſt ſur la hauteur d'une plaine très-fertile, au pied d'une roche eſcarpée, couverte de belles plantes. On découvre de ce lieu, la rade de Mirabeau, laquelle ne laiſſe pas d'être fort expoſée, quoiqu'elle ſemble être à l'abri de grandes montagnes. Le Cadi de Critza nous fit prier d'aller chez lui, pour lui tâter le pous : c'eſt la mode chez les Turcs, qui ſe portent le mieux : il étoit logé dans un beau parc, dont preſque toutes les allées ſont en terraſſe, plantées d'Orangers, de Grenadiers, de Cyprés & de Myrtes ; le potager eſt plein de Pommiers, de Poiriers, d'Abricotiers, entretenus à la Turque, c'eſt à dire abandonnez à leur ſort comme s'ils étoient dans une forêt ; la maiſon tombe en ruine faute d'en avoir reparé les couverts : elle appartenoit à une famille des Cornaro de Veniſe, comme il paroît par quelques reſtes d'Inſcriptions.

Le 4. Juin, nous deſcendîmes à la rade de Mirabeau, à la vûë des grandes montagnes de la Sitié, que les anciens ont connuës ſous le nom de [d] Dicté, éloignées de 12. milles & demi du cap de Salomon. Au reſte l'Iſle eſt fort étranglée entre la rade de Mirabeau & Girapetra. Nous arrivâmes en cette ville en moins de deux heures, & c'eſt cet étranglement, qui fait la preſqu'Iſle où étoit la ville de Præſos, capitale des Eteocretes, qu'Homere appelle des hommes d'un grand courage : ils avoient élevé un Temple à Jupiter Dictéen ; mais cette ville fut détruite par les habitans de Girapetra qu'on appelloit Hierapytna.

[e] Hierapytna étoit une bonne place dans le temps que Metellus entreprit la conquête de Créte. Ariſtion après avoir battu Lucius Baſſus, s'y retira & la mit en état de faire une vigoureuſe réſiſtance. [f] Octavius qui venoit d'être maltraité par Metellus s'y rendit auſſi, pour conferer avec Ariſtion : étant averti que ce Général venoit pour les aſſiéger en perſonne, ils abandonnérent le château & s'embarquérent.

A préſent Girapetra eſt une petite ville deffenduë par un fort quarré, bâti ſur une [g] plage aſſez courbe, tout à fait expoſée, d'où l'on découvre les écueils appellez les [h] Iſles aux ânes. Les ruines de l'ancienne ville conſiſtent en quelques quartiers de murailles fort épaiſſes, & en pluſieurs morceaux de colomnes répandus dans les champs. Gruter rapporte quelques inſcriptions d'Hierapytna, & l'on voit des [i] médailles de Caligula, au revers deſquelles eſt une Aigle apuyée ſur la foudre, comme ſi elle y étoit perchée, l'arbre qui eſt à côté de l'Aigle, paroît un Palmier : ces médailles me font ſouvenir qu'il n'y a aucuns Palmiers autour de Girapetra, & l'on en cultive très-peu dans l'Iſle ; les dattes que l'on y mange viennent d'Afrique. Mr. Spanheim parle d'une autre [k] médaille de la même ville, dont le génie eſt repréſenté par une tête de femme couronnée de tours : au revers c'eſt encore un Palmier, & une Aigle. A l'égard de ces prétendus Palmiers, ils ſont repréſentez ſi groſſiérement qu'on pourroit bien les prendre pour des Pins. Je ſçai bien que Theophraſte aſſeure qu'il y avoit plu-

a Iarros.
b *Ou de la* Siti.
c *Chacune du poids de 45. livres.*
d Η Δίκτη ὄρος ἐν τῇ Κρήτῃ. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.
e ΙΕΡΑΠΥΤΝΑ Hierapytna, ou Hierapetra. Girapetra.
f *Diod. Sic. Bibliot. hiſt. lib* 36.
g Ἐν κόλπῳ δὲ ἐστὶν ἡ πόλις. *Strab. Rer. Geog lib.* 10.
h Γαιδαρονήσοι Chryſa & Gaudos. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

i *Legende.*
ΕΠΙ ΦΛΑΟΥΙΟΥ
ΙΕΡΑΠΥΤΘΝΙΩΝ.
ΕΠΙΑΥΓΟΥΡ.
ΙΕΡΑΠΥΤΘΝΙΩΝ.
k *Legende.*
ΙΕΡΑΠΥΤΘΝΙΩΝ
ΙΜΕΡΑΙΟΣ.

plusieurs sortes de Palmiers en Créte; mais cet auteur qui n'avoit pas voyagé, n'avance presque rien que sur le rapport d'autrui. Il faut remarquer aussi, que la médaille dont nous parlons a une bordure de deux branches d'oliviers: cet arbre est très-commun autour de Girapetra: peut-être a-t-on voulu le représenter de même que le Pin, comme les arbres les plus fréquens des environs de la ville, le Pin sur les montagnes, & l'Olivier dans les campagnes où on l'arrose avec soin. Nos François y viennent charger des huiles, des fromages, & de la cire.

Il semble que Strabon, pour déterminer la largeur de l'Isthme de la presqu'Isle de la Sitié, a opposé la ville de *Minoa* à celle d'*Hierapytna*, entre lesquelles il place *Lictium*. Cela étant, *Minoa* ne pouvoit pas être éloignée des ruines du château de Mirabeau; & la distance que nous avons [a] remarquée, répond à celle de Strabon qui fait cet Isthme large d'environ sept milles & demi.

Le 5. Juin, nous allâmes visiter les grandes montagnes, que l'on voit au Nord-ouest de Girapetra: ce sont des suites du Mont Ida. [b] Strabon nous apprend que la ville d'Hierapytna avoit pris son nom d'une montagne appellée Pytna, laquelle selon toute apparence, est la montagne de Males: avant ce temps-là cette ville se nommoit *Cyrba*, comme dit Etienne le Geographe, puis *Pytna*; ensuite *Camirus*; enfin *Hierapytna*. Ptolemée l'appelle [c] *Hierapetra*, dont on a fait Girapetra.

Le même jour nous allâmes coucher à Calamasca, village à sept milles de Girapetra. Le 6. Juin nous passâmes par Anatoli, & nous nous retirâmes à Males, à près de huit milles de Calamasca: on monte toûjours dans ces montagnes, sans perdre de vûë la mer du Sud. Le 7. Juin nous avançâmes autant que nous pûmes, & nous passâmes la nuit dans une solitude affreuse, auprès d'une fontaine, où nous soupâmes à la clarté d'une douzaine de gros Chênes verts, & d'autant de [d] Kermes ausquels nos Grecs mirent le feu: ces flambeaux nous éclairérent toute la nuit, & la chaleur qu'ils excitérent dans l'air nous fit plaisir. On n'avança ce jour-là que jusques aux premiéres neiges, qui n'étoient pourtant qu'au pied d'autres montagnes beaucoup plus hautes, sur lesquelles nous nous promenâmes le lendemain. Quoique ces montagnes soient très-froides, les Chênes verts y sont d'une grande beauté, & les Kermes y viennent aussi hauts que nos Chênes ordinaires: on y voit de beaux [e] Erables à feuille découpée en trois pointes. Rien n'est plus surprenant qu'une espéce de [f] Prunier, dont tous ces rochers sont tapissez, pour ainsi dire, & qui fleurit à mesure que la neige se fond: ses tiges n'ont qu'environ demi pied de hauteur; les branches en sont fort toufues, chargées de fleurs couleur de chair; ses fruits ne sont gueres plus gros qu'une groseille blanche.

Les Chévres sauvages dont [g] Solin a fait mention, & dont [h] Belon a donné la figure, courent sur ces montagnes par troupeaux; les Grecs les appellent *Agrimia*, nom qu'ils donnent à toutes les bêtes fauves. Nous fûmes surpris de trouver des Oliviers dans ces quartiers, & même assez près de la neige, où ils viennent naturellement, & la plûpart sont semblables à ceux que l'on cultive: on distingue les Oliviers sauvages, non seulement par le fruit, mais aussi par la feuille, laquelle est plus ronde & plus rude. Si Hercule [i] Crétois eût été informé que les Oliviers naissoient en Créte, il se fût épargné la peine d'aller les chercher chez les [k] Hyberboréens, pour en faire venir en Grece. [l] Diodore de Sicile remarque avec raison, que Minerve tira des bois, les Oliviers domestiques, pour les faire planter dans les vergers; il y en a des montagnes couvertes sur le chemin de Smyrne à Ephése.

Après avoir bien couru dans la neige, & ramassé les plantes qui se présentoient, nous descendîmes à Males, & nous nous retirâmes à Girapetra le 9. Juin: le 10. nous prîmes le chemin le plus court pour aller à Candie, où nous séjournâmes le 13. on coucha le 14. à Damasta; le 15. à Daphnedés; le 16 sur la plage d'Almyron, moitié dans l'eau, parmi les joncs: le 17. à la Canée, où nous étant déchargez de tous nos embarras, nous visitâmes de nouveau les environs de cette ville & le cap Mélier, pour observer quelques plantes, qui ne faisoient que de naître au commencement du mois passé.

Le 28. Juin, nous partîmes de la Canée, dans le dessein d'aller voir le Mont Ida, le Labyrinthe & les ruines de Gortyne. Nôtre premier gîte fut à Almyron, & le second à Retimo. Le 30. nous allâmes coucher au couvent d'ARCADI, à 12. milles de Retimo. Il semble que ce couvent, qui est le plus beau & le plus riche de tous les monastéres de l'Isle, ait retenu le nom de l'ancienne ville d'Arcadia, dont [m] Seneque, Pline & Etienne le Géographe ont fait mention; mais il est étonnant que Seneque & Pline aient osé citer Théophraste sur un fait incroyable, sçavoir qu'après la destruction de cette ville, toutes les fontaines des environs tarirent, & qu'elles ne recommencérent à couler

[a] 60. stades. *Rerum Geogr. lib.* 10.

[b] Τῆς δὲ Ἴδης λόφος Πύτνα, ἀφ' οὗ Ἱεράπυτνα ἡ πόλις. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

[c] Ἱερὰ Πέτρα. *Ptol. Geog. lib.* 3. *cap.* 17.

[d] Ilex aculeata, cocciglandifera C. B. Pin. 425. *Arbre sur lequel on amasse le vermillon ou la graine d'écarlate.*

[e] Acer Asphendannos Bellon. Obs. lib. 1. cap. 17. Acer Cretica P. Alp. Exot. 9.

[f] Prunus Cretica, montana, minima, humi fusa, flore suave-rubente Corol. Inst. Rei herb.

[g] Ager Creticus sylvestrium caprarum copiosus est. *Solin. Polyhist. cap.* 11.

[h] *Observ. lib.* 1. *cap.* 13.

[i] *Ou l'*Idéen, *& le* Curete.

[k] *Pausan. Descript. Grac. in Eliacis prior.*

[l] *Biblioth. hist. lib.* 5.

[m] *Quaestion. natural. lib.* 3. *cap.* 11. *Plin. hist. nat. lib.* 31. *cap.* 4.

ler que lorsqu'elle fut rétablie. Du temps des Chrétiens, [a] Arcadia fut honorée du troisiéme Evêché de l'Isle : il n'y reste plus qu'un grand couvent situé dans une plaine en maniere de plateforme, sur la hauteur d'une montagne, au pied du Mont Ida : on aborde à cette plateforme par une agréable vallée, partagée en vergers, vignes, & terres labourables, couvertes dans les lieux incultes de Chênes verts, de Kermes, d'Erables, de Phillyrea, de Myrtes, de Lentisques, Terebintes, Pistachiers, Lauriers francs, Cyprez, Storax. Les eaux y coulent de toutes parts. On y reconnoît encore l'ancienne Créte, dont [b] Strabon a fait la peinture.

La maison d'Arcadi est grande & bien bâtie : l'Eglise a deux nefs, enrichies de tableaux gothiques ; n'est-il pas bien surprenant que les Grecs, dont les peres ont si bien imité la nature, ayent enfin donné dans le goût des Goths, qui la copioient si mal ? c'est apparemment parce que les belles choses demandent trop de soin. On compte près de 100. [c] Religieux dans ce monastére, & 200. à la campagne, occupez à cultiver leurs [d] fermes. Le [e] Superieur de la maison, homme d'esprit & très-bien fait, nous reçût de fort bonne grace : ceux qui remplissent ces sortes de places étants pour l'ordinaire gens graves & d'un air vénérable, on n'ose pas leur présenter de l'argent pour la dépense qu'on a faite chez eux ; on laisse couler quelques [f] sequins dans le bassin du pain benit, que l'on présente à la fin de la Messe.

La cave est un des plus beaux endroits du monastére : il n'y a pas moins de 200. piéces du vin, dont le meilleur est marqué au nom du Superieur, & personne n'oseroit y toucher sans son ordre. Pour bénir cette cave, tous les ans après les vendanges, il récite l'oraison suivante imprimée dans le rituel grec : en voici la traduction : *Seigneur Dieu qui aimez les hommes, jettez les yeux sur ce vin & sur ceux qui le boiront ; benissez nos muis, comme vous benîtes le puits de Jacob, la piscine de Siloé, & la boisson de vos Saints Apôtres. Seigneur, qui voulûtes bien vous trouver aux nôces de Cana, où par le changement de l'eau en vin vous manifestâtes vôtre gloire en vos disciples, envoyez présentement vôtre saint Esprit sur ce vin, & benissez-le en vôtre nom. Ainsi soit-il.*

Les terres du monastére s'étendent jusques à la marine du côté de Retimo, & vont jusques au sommet du Mont Ida du côté du midi. On nous assûra que les Religieux avoient recueilli cette année plus de 400. mesures d'huile, quoiqu'ils eussent laissé perdre la moitié de leurs fruits, faute de gens pour les cueillir. Au dessous d'Arcadi, tirant vers la mer, est le couvent d'Arseni que l'on dit être assez beau ; nous n'eûmes pas le temps d'y aller.

Le 1. Juillet, nous prîmes la route du Mont [g] IDA, accompagnez de deux Religieux, que le Superieur d'Arcadi nous donna pour nous conduire dans des deserts inconnus à nos guides ; ces Moines nous escortérent jusques à une fontaine à huit milles du couvent, & à dix milles du sommet du Mont Ida. Les chevaux ne sauroient monter au delà de cette source, auprès de laquelle loge un autre Religieux chargé du soin du haras : tout ce pays est pelé & couvert de pierres. Nous laissâmes donc nos chevaux à la fontaine, & nos guides se chargérent de provisions pour trois jours. Les deux Moines s'étant retirez, nous restâmes avec le gardien du haras, qui nous conduisit à une bergerie à six mille de la fontaine : on fut obligé de s'y arrêter : quelque triste & desagréable que fût ce gîte, c'étoit un reposoir nécessaire pour nôtre dessein, à cause d'un puits qui est unique dans ces quartiers ; & de ce puits jusques au sommet de la montagne, on compte encore quatre milles : nous y montâmes avec beaucoup de peine le 3. Juillet.

Cette grande montagne qui occupe presque le milieu de l'Isle, n'a rien de beau que son nom si fameux dans l'histoire ancienne. Ce célébre Mont Ida, ne montre qu'un gros vilain dos d'âne tout pelé : on n'y voit ni païsage, ni solitude agréable, ni fontaine, ni ruisseau ; à peine s'y trouve-t-il un méchant puits, dont il faut tirer l'eau à force de bras, pour empêcher les moutons & les chevaux de mourir de soif : on n'y nourrit que des haridelles, quelques moutons & de méchantes chévres que la faim oblige à broûter jusques à la [h] Tragacantha, si hérissée de piquants, que les Grecs l'ont appellée Epine de bouc. N'en déplaise à [i] Denis Periegete, & à l'Archevêque de Thessalonique son commentateur, les louanges qu'ils ont données à cette montagne, paroissent outrées, ou au moins ne sont plus de saison. Ceux qui ont avancé que les hauteurs du Mont Ida étoient toutes [k] chauves, & que les plantes n'y pouvoient pas vivre parmi la neige & les glaces, ont eu bien plus de raison. Theophraste y marque une espéce de vigne, & Pline n'a fait qu'en traduire la description. Nous l'y cherchâmes inutilement ; néanmoins il ne faut pas douter que ces Auteurs n'ayent parlé du Mont Ida de Créte ; car on ne voit ni neiges ni glaçons sur celui de Phrygie. De quelque côté que nôtre vûë se portât, d'une hauteur à l'autre, il ne

a *Novell. Imp. Leon.*

b Ἐστὶ δὲ ὀρεινὴ καὶ δασεῖα νῆσος. ἔχει δὲ αὐλῶνας εὐκάρπους. *Rerum Geog. lib.* 10.

c Caloyers.

d Μετόχι. Ferme.

e Ἡγούμενος. Chef.

f *Monnoye d'or valant deux écus & demi.*

g Η ΙΔΗ ΟΡΟΣ. Ida Mons. Le Mont Ida. *Psiloriti en grec vulgaire comme qui diroit*, Montagne élevée. ὑψηλὸν ὄρος.

Ἐν μέσῳ τῆς νήσου τὸ Ἰδαῖον ὄρος ὑψηλότατον. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

h Τραγάκανθα Hirci Spina.

i *Orbis descript. vers.* 582. *Eustath. in versum eundem.*

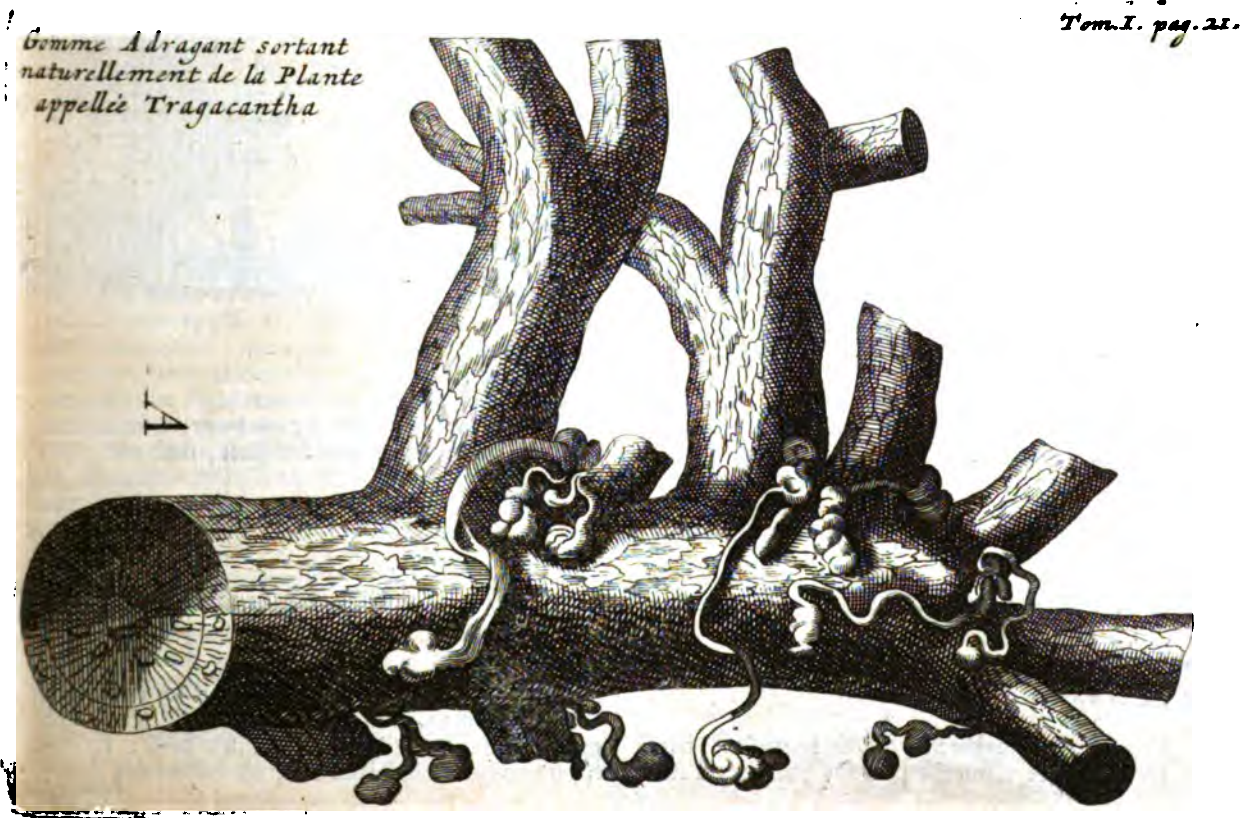
k Φαλάκρας ἄκρα τῆς Ἴδης, &c. *Stephan. Bysant.*

Ἡ δὲ ἄμπελος φύεται ἐν τῆς Ἴδαις περὶ τὰς φαλάκρας καλλουμένας. *Theoph. Hist. plant. lib.* 3. *cap.* 17. *Plin. Hist. nat. lib.* 14. *cap.* 3.

ne se présentoit que des fondriéres & des abîmes remplis de neige, depuis le regne de Jupiter premier du nom.

Du sommet du Mont Ida, qui est l'endroit de l'Isle le plus élevé, on voit la mer au sud & au nord; mais pourquoi se fatiguer si cruellement pour la voir de si loin: cependant c'est pour cette raison que dans la premiére antiquité, la montagne reçût le nom d'Ida. Suivant [a] Helladius on désignoit par ce mot toutes les montagnes d'où l'on découvroit beaucoup de pays: & suivant [b] Suidas ou appelloit *Ide*, toutes les forêts dont la vûë étoit agréable. Pour nous qui ne pensions pas dans ce temps-là à tous ces traits d'érudition, chagrins de ne trouver que des cailloux, & peu de plantes extraordinaires, n'ayant presque plus la force de mettre une jambe devant l'autre, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous redoublâmes tous nos efforts, pour aller jusques au dernier sommet, malgré la fureur des vents qui nous repoussoient; & nous étans mis à l'abri d'une roche perpendiculaire, nous nous avisâmes de faire du sorbet. Celui que les Turcs boivent ordinairement, n'est qu'une infusion de raisins secs, dans laquelle ils jettent une poignée de neige: cette boisson ne vaut pas la ptisane de l'Hôtel-Dieu de Paris. Nous remplîmes donc nos tasses d'une belle neige crystallisée à gros grains, & la disposâmes par couches avec du sucre, sur lequel on versoit ensuite d'excellent vin: tout cela se fondoit promptement en secouant les tasses. Nous eûmes l'honneur de boire à la santé du Roi, & de faire des vœux pour la conservation de Sa Majesté: après quoi nous grimpâmes avec plus de courage jusques à la pointe de ce rocher, quelque escarpé qu'il fût. Où n'iroit-on pas avec de si bon vin, sous les ordres d'un si grand Prince? Ce vin étoit de la couleur du vin d'Alicant, presque sans liqueur, moileux, velouté, parfumé d'un esprit pénétrant: le Superieur d'Arcadi nous en avoit fait présent, ou plûtôt nous l'avions troqué avec quelques pilules polychrestes, & quelques prises de tartre émétique, qui n'avoit pas été d'un petit secours à quelques-uns de ses Religieux. L'émétique convient aux Grecs, en plusieurs maladies: la plûpart, & sur tout les Moines, qui ne sont pas les corps les plus mal bâtis du pays, ont la poitrine large & le ventre d'une grande capacité, lequel obéit facilement aux moindres secousses de l'antimoine.

Tom. I. pag. 21.



A l'égard des plantes, il n'y a rien sur le Mont IDA, que l'on ne trouve plus commodément sur les montagnes de la Canée, où la fraîcheur, la verdure, les ruisseaux invitent à herboriser. Nous eu-

a Cité dans la Biblioth. de Photius.

b l'Ιδη, videte.

eumes pourtant le plaisir d'observer à nôtre aise [a] la gomme Adragant sur le Mont Ida. Je ne sçaurois comprendre pourquoi [b] Belon a soûtenu avec tant d'opiniâtreté, qu'on n'en trouvoit point en Candie: il n'avoit apparemment pas lû le premier chapitre du neuviéme livre de l'Histoire des plantes de Théophraste : les collines pelées des environs de la bergerie, produisent beaucoup de [c] Tragacantha, & l'espéce en est très-belle. Belon & Prosper Alpin l'ont sans doute connuë, quoiqu'il ne soit guéres possible sur leurs descriptions, de la distinguer des autres espéces dont ils ont parlé. Elle donne naturellement de la gomme Adragant sur la fin de Juin, & dans les mois suivants : dans ce temps-là, le suc nourricier de cette plante, épaissi par la chaleur, fait créver la plûpart des vaisseaux où il est renfermé : non seulement il s'amasse dans le cœur des tiges & des branches, mais dans l'interstice des fibres, lesquelles sont disposées en rayon, comme il paroît en la tige *A*: ce suc se coagule en filets, de même que dans les porositez de l'écorce ; & ces filets passant au travers de cette partie, sortent peu à peu, à mesure qu'ils sont poussez par le nouveau suc que les racines fournissent : cette matiére exposée à l'air s'endurcit & forme ou des grumeaux ou des lames tortuës, semblables à des vermisseaux plus ou moins longs, suivant la matiére qui se présente : il semble même que la contraction des fibres de cette plante, contribuë à l'expression de la gomme Adragant : ces fibres déliées comme de la filasse, découvertes & foulées par les pieds des bergers & des chevaux, se racourcissent par la chaleur, & facilitent la sortie du suc extravasé.

Ce ne fut pas sans quelque surprise, que nous reconnûmes qu'une plante, que Prosper Alpin n'a pas fait difficulté de ranger sous les espéces de *Tragacantha*, devoit être placée parmi celles de [d] *Limonium*. Qui se seroit imaginé qu'il y eût eu dans le monde une plante de ce dernier genre, à feuilles de Geniévre ? A propos de Geniévre, celui que produit le Mont Ida, ne s'éleve qu'à deux ou trois pieds : ses branches étenduës sur les côtez, forment un arbrisseau semblable au Geniévre des Alpes, & l'on ne distingue ces deux plantes que par leurs fruits ; celui de Candie est aussi gros & aussi rouge que celui du Geniévre à bayes rouges, si commun en Provence & en Languedoc : d'ailleurs, le bois sec du Geniévre de Candie a la même couleur & la même odeur que cette espéce de Cedre d'Amerique, dont on fait à Paris les bordures des Estampes.

Il fallut revenir à la Bergerie faute de meilleur gîte. Le lendemain 14. Juillet, nous dinâmes à la fontaine où nous avions laissé nos chevaux ; & tirant vers le Sud-ouest, nous descendîmes par des précipices horribles, tournez presque en limaçon jusques-au pied du Mont Ida, dont la vûë étoit toûjours plus affreuse : ensuite le contraste nous ravit tout d'un coup. On entra dans une grande vallée, entre le Mont Ida & le Mont Kentro, toute plantée d'Oliviers, d'Orangers, de Grenadiers, de Meuriers, de Cyprés, de Noyers, de Lauriers, & de toutes sortes d'arbres fruitiers ; les villages y sont fréquens, & les eaux admirables : le Mont Ida est un grand alembic, qui fournit de l'eau à tout le voisinage, c'est-à-dire à près d'un tiers de l'Isle : la vallée dont nous parlons, se perd insensiblement dans la plus belle & la plus fertile [e] Plaine de Candie ; cette plaine s'étend jusques à Girapetra.

Nous nous retirâmes à nôtre ordinaire, dans un monastére : celui-ci se nomme [f] Asomatos, c'est-à-dire le monastére des Anges ; le Superieur qui parloit Italien, nous logea le mieux qu'il pût, & comme il apprit que nous cherchions des plantes, il nous fit voir quelques pieds de *Colocasia* le long des ruisseaux de son monastére. Nous fumes ravis d'y trouver un Religieux qui s'en alloit à la Canée : il voulut bien se charger d'u paquet de lettres pour nôtre Consul qui devoit faire partir une barque pour Marseille. Je profitai avec plaisir de cette occasion pour avoir l'honneur de vous rendre compte de nos recherches, & pour vous assûrer que je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE II.

CONTINUATION DE LA DESCRIPTION DE CANDIE.

MONSEIGNEUR,

Comme nos recherches ne se bornoient pas à la seule histoire naturelle, nous partîmes d'Asomatos le 5. Juillet, pour aller voir les ruines de Gortyne, à 24. milles de ce couvent. On passa par Apodoulo, village à 6. milles de-là ; & cotoyant toûjours le Mont Ida, au travers des montagnes

a *Drogue qui sert aux Apoticaires & aux Peintres en miniatures.*

b *Observ. lib* 1. *cap.* 17.

c Tragacantha Cretica, incana, flore parvo, lineis purpureis striato. Corol. Inst. Rei herb. 29.

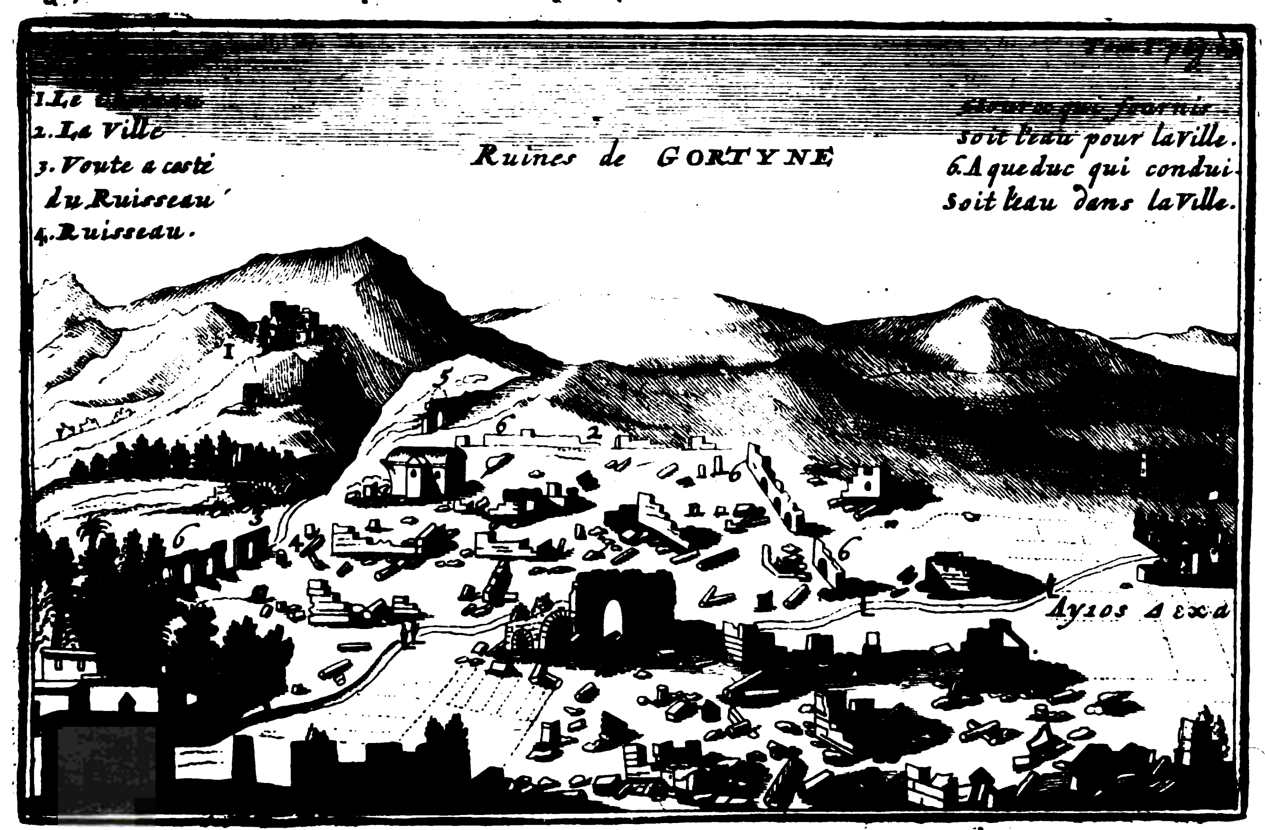
d Limonium Creticum Juniperi folio. Inst. Rei herb. 25. Echinus, id est Tragacantha altera P. Alp. Exot. 56.

Juniperus Cretica, ligno odoratissimo. Κέδρος Græcorum recentiorum Corol. Inst. Rei herb. 41.

e La Messaria, *ou* Masseria.

f Ἀσώματος, *sans corps*, *ou* le Monastére des Anges.

tagnes seches, où il ne croît que de la Pimprenelle épineuse, nous allâmes coucher fort près de la mer du Sud, à la [a] Trinité, autre village, à six milles & demi d'Apodoulo. Le 6. Juillet nous passâmes par Novi-Castelli, hameau à près de dix milles, où nous arrivâmes de fort bonne heure. Les ruines de Gortyne n'en sont qu'à deux milles.



L'origine de [b] GORTYNE est aussi obscure, que celle de la plûpart des anciennes villes. Que nous importe qu'elle ait eû pour fondateur [c] Gortyn, fils de Rhadamante, ou [d] Taurus, celui-là même qui enleva Europe sur les côtes de Phénicie. Il est certain qu'après la décadence de Cnosse, que les Romains affectérent d'abaisser, [e] Gortyne devint la plus puissante ville de Créte: elle avoit même partagé l'empire de cette Isle, avant que les Romains s'en fussent emparez. Annibal s'y crut en sûreté contre ces mêmes Romains, après la défaite d'Antiochus : [f] les grandes richesses que ce fameux Africain y porta, lui suscitérent bien des ennemis; mais il se mit à couvert de leurs insultes, en feignant de mettre ses trésors en dépôt dans le Temple de Diane, où il fit porter quelques vases remplis de plomb. Quelque temps après il répassa en Asie, avec son or caché dans les statuës des divinitez qu'il véneroit.

[g] Les ruines de Gortyne ne sont qu'à six milles du Mont Ida, au pied des collines, à l'entrée de la plaine de la Messaria, laquelle est proprement le grenier de l'Isle. Ces ruines montrent bien quelle a été la magnificence de l'ancienne ville, mais on ne sçauroit les regarder sans quelque peine : on laboure, on séme, on fait paître des moutons parmi les débris d'une prodigieuse quantité de marbre, de jaspe, & de granit, travaillez avec beaucoup de soin : au lieu de ces grands hommes qui avoient fait élever de si beaux édifices, on ne voit que de pauvres bergers, qui n'ont pas l'esprit de prendre les liévres qui leur passent entre les jambes, ni de tuer les perdrix qui se trouvent sous leurs pieds. La principale chose que l'on découvre dans ces ruines, est le reste d'une des portes de la ville; quoiqu'on en ait détaché les plus belles pierres, il paroît encore qu'elle étoit d'un beau cintre; les murailles qui tiennent à cette porte, sont peut-être des restes de

a 'Αγία Τριάδα.
b Γορτύνα. *Strab. & Ptol.*
c *Descript. Græc. in Arcad.*
d *Cedren. Compend. Hist.*
e *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.
f *Justin. Hist. lib.* 32. *cap.* 4.
g Κεῖται δὲ ἐν πεδίῳ καὶ τῶν Γορτυνίων πόλις. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

de celles que [a] Ptolemée Philopator Roi d'Egypte, avoit fait élever ; la maçonnerie en est fort épaisse, & revêtuë de briques. Suivant les apparences, ce quartier étoit un des plus beaux de la ville; nous y découvrîmes deux colonnes de granit, de dix-huit pieds de long: on voit encore assez près de là, plusieurs piedestaux, espacez également deux à deux sur la même ligne, pour soutenir les colonnes du frontispice de quelque Temple, on ne découvre de tous côtez que chapiteaux & architraves : peut-être que ce sont des débris de ce Temple de Diane, dont on vient de parler, ou de celui de [b] Jupiter, à qui Menelaus sacrifia après qu'il eût appris l'enlévement de sa femme Heléne, comme le rapporte Ptolemée Ephestion, dont Photius nous a conservé quelques extraits. Pour le Temple d'Apollon, dont Etienne le Géographe fait mention, il étoit au milieu de la [c] ville, & par conséquent éloigné de l'endroit que nous décrivons: parmi les colonnes de ces ruïnes, il y en a d'une grande beauté, cilindriques, & canelées en spire, les plus grosses n'ont que deux pieds quatre pouces de diamétre : il est vrai que les Turcs en ont emporté les plus belles, & même il y a un [d] village à deux portées de mousquet de ces masures, dont les portes des jardins sont à deux colonnes antiques ; au travers desquelles on met une claye de bois pour les fermer.

Ce lieu s'appelloit Alone : il fut nommé le village des dix Saints, depuis que dix illustres Chrétiens natifs de l'Isle, y eurent souffert le martyre durant la persécution de l'Empereur Déce. [e] Ils se nommoient Théodule, Saturnin, Eupore, Gelase, Eunicien, Zetique, Cléomene, Agathope, Basilide, Evariste. La Chapelle de ce village est encore toute remplie de colonnes antiques; mais on n'y voit plus le tombeau des martyrs, dont parle le [f] Continuateur de Constantin Porphyrogenete. Ces martyrs sont représentez dans le tableau principal, en deux rangs, dans la même attitude & sur la même ligne, droits & roides comme des pieux. Les Grecs en font la fête le 23. Décembre, & les Latins les ont suivis.

On trouve dans les ruines de Gortyne, des colonnes de jaspe rouge & blanc, semblable au jaspe de Cosne en Languedoc : nous en vîmes d'autre tout à fait semblable au Campan, que l'on a employé à Versailles : à l'égard des figures, il en reste peu; les Vénitiens en ont enlevé les plus belles. La statuë qui est sur la fontaine de Candie, auprès de la Mosquée au delà du [g] marché, a été tirée de ces ruines ; la draperie en est belle, mais la figure est sans tête, les Turcs ne sçauroient souffrir sans horreur la représentation des têtes des choses animées, si ce n'est sur la monnoye, dont ils sont amoureux plus que gens du monde. En fouillant dans un champ, nous découvrîmes la moitié d'une figure de marbre bien drapée : la jambe étoit articulée avec science, & le bout du pied étoit fort beau.

A l'extremité de la ville, entre le septentrion & le couchant, tout près d'un ruisseau qui sans doute est le [h] fleuve Léthé, lequel au rapport de Strabon & de Solin, se repandoit dans les ruës de Gortyne, se voyent d'assez beaux restes d'une ancienne Eglise, dans le quartier appellé *Metropolis*. Quoique cette Eglise soit de bonne architecture, il y a pourtant sur la gauche, un morceau de peinture à moitié effacée; mais tout à fait dans le goût gothique: c'étoit apparemment la représentation de quelque histoire de la Vierge: on y lit encore en gros caractére [i] ΜΡ. ΘΥ. Nous ne sçûmes déchifrer une grande inscription Gréque, qui est dans le Presbytere : elle est trop haute & trop maltraitée. Nous crûmes pourtant y entrevoir le nom de [k] Cyrille, ce qui paroît assez probable : car on fait mention de deux Cyrilles Evêques de Gortyne, dont l'un fut martyrisé au commencement du troisiéme siécle sous l'Empereur Déce, & l'autre par les Sarrasins dans le neuviéme siécle sous Michel le Begue. Nous demandâmes des nouvelles de ces saints Evêques à des Papas du quartier ; mais ils n'en connoissent aucun. Il y en eut un d'entre eux qui nous dît que Tite à qui saint Paul a écrit une Epitre, étoit nevû d'un Evêque de Gortyne; en quoi il se trompoit fort. [l] Tite que saint Paul appelle son fils bien aimé, fut lui-même le premier Evêque de Créte, & suivant toutes les apparences, son siége étoit à Gortyne : c'étoit alors la premiere ville du pays, & dans la suite elle fut toûjours honorée du premier Evêché de l'Isle.

Auprès des ruines de l'Eglise Métropolitaine, nous en vîmes d'autres qui nous parurent les restes de quelque monastére : les bergers y ont bâti de miserables retraites, avec de grosses piéces de marbre antique, parmi lesquelles se trouve un chapiteau orné de deux rosettes, & d'une croix de saint Jean de Jerusalem. Sans doute que la ville n'a été détruite qu'après l'établissement des Chevaliers Hospitaliers, qui sont à présent à Malte. Leur institution commença en 1099. par Girard Tenque du Martigues en Provence. Tout proche de ces ruines, sur le bord du ruisseau, sont les restes d'un aqueduc dont la voute a 6. ou 7. pieds de haut: il y a une belle cave à côté, voutée par bandes, & qui semble avoir servi de reservoir pour fournir à un autre aqueduc, qui est sur le chemin du village

a *Strab. ibid.*
b *Jupiter Hecatombée dans Photius Bibliot. lib.* 5.
c *Dans le Pythium.*
d Ἅγιοι Δέκα. Village des dix Saints.
e *Surius.*
f *Lib.* 2.
g Bazar.

h Διαρρεῖ δὲ αὐτὴν ὅλην ὁ Ληθαῖος ποταμός. *Strab. Rerum Geog: lib.* 10. Gortynam amnis Lethæus præterfluit, quo Europam Tauri dorso Gortynii ferunt vectitatam. *Solin. Polyhist. cap.* 11.
i Mater Dei.
k ΚΥΡΙΛΛΟΣ.
l Πρὸς Τίτον τῆς Κρητῶν ἐκκλησίας πρῶτον Ἐπίσκοπον χειροτονηθέντα, &c. *Epist. Pauli ad Titum.*

ge des dix Saints; le canal de cet aqueduc n'avoit guéres plus d'un pied de large.

[a] Théophraste, [b] Varron, [c] & Pline, parlent d'un Platane qui se voyoit à Gortyne, & qui ne perdoit ses feuilles qu'à mesure que les nouvelles poussoient : peut-être en trouveroit-on encore quelqu'un de cette espéce, parmi ceux qui naissent en grand nombre le long du ruisseau Léthé qu'Europe remonta jusques à Gortyne, sur le dos d'un [d] Taureau. Ce Platane toûjours vert, parut autrefois si singulier aux Grecs, [e] qu'ils publiérent que les premiéres amours de Jupiter & d'Europe, s'étoient passées sous ses feuillages. Cette avanture, quoique fabuleuse, donna apparemment occasion aux habitans de Gortyne de frapper une belle [f] Médaille, qui est dans le cabinet du Roi : on y voit d'un côté Europe assez triste, assise sur un arbre moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel est une Aigle à qui elle tourne le dos : la même Princesse est représentée de l'autre côté, assise sur un Taureau entouré d'une bordure de feuilles de Laurier. [g] Antoine Augustin Archevêque de Tarragone, parle d'un semblable type. Pline dit que l'on tâcha de multiplier dans l'Isle l'espéce de ce Platane : mais qu'elle dégénera, c'est-à-dire que les nouveaux pieds perdirent leurs feuilles en hiver, de même que les communs.

Il nous reste encore des Médailles de Gortyne, frappées aux têtes de Germanicus, de Caligula, de Trajan, d'Adrien; dont [h] la plus belle se voit dans le Cabinet du Roi : elle marque qu'on s'assembloit à Gortyne pour y celebrer les jeux, en l'honneur d'Adrien.

Outre les inscriptions de Gortyne rapportées par Gruter, que Honorio Belli auteur de quelques lettres adressées à Clusius, sur les plantes de Créte, avoit communiquées à Pigafeta, nous en copiâmes deux, qui étoient échapées aux recherches de Belli.

ΠΕΤΡΟΝΙΟΝ ΠΡΟΒΟΝ
ΤΟΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΚΑΙ
ΑΠΟΥΠΑΡΧΩΝ ΠΡΑΙΤΩΡΙΩΝ
ΓΔΟΓΜΑΤΙ ΤΗΣ ΛΑΜΠΡΑΣ
ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ ΒΟΥΛΗΣ
ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΣ ΔΟΣΙΘΕΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΣ
ΟΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΣ ΥΠΑΤΙ
ΚΟΣ. ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ

Par decret de l'Illustre Senat de Gortyne, Oecumenius Dositheus Asclepiodotus consulaire très-illustre, a érigé ce monument à l'Illustrissime Proconsul & Préfet du Prétoire Petronius Probus.

En voici une qui n'est pas si ancienne.

✠ΕΠΙ ΘΕΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΑΓΙΩ ΑΡΧΙΕΠΙΣΚ
ΚΑΠΙΛΙΟΥ ΤΟΥ ΠΕΡΙΒΛ ΑΝΘΥΠΑΤΟ Υ
ΕΥΤΥΧΩΣ ΑΝΕΝΕΩΘΗ ΚΟΥ... Ο ΤΟΙΧΟΣ
Υ ΦΛ ΑΠΠΙΩΝΟΣ. ΤΟΥ ΛΑΜΠΡ ΙΝΔ Β ✠

 Le

a *Hist. Plant. lib. 1. cap. 15.*
b *De Re Rustic. lib.*
c *Hist. nat. lib. 12. cap. 1.*
d *Solin. Polyhist. ibid.*
e Μυθολογοῦσι δὲ ὡς ἐπὶ ταύτῃ ἐμίγη τῇ Εὐρώπῃ ὁ Ζεύς. *Theoph. ibid.*
f *Legende,* ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.
g *Dialog. 1.*
h *Legende,* ΚΟΙΝΟΝ. ΚΡΗΤΩΝ ΓΟΡΤΥΣ.

Le R. P. Dom [a] Bernard de Montfaucon, d'une érudition profonde, & d'une capacité généralement reconnuë, en a trouvé le véritable sens.

Ἐπὶ Θεοδώρου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου καὶ A. Πιλίου τοῦ περιβλέπτου ἀνθυπάτου εὐτυχῶς ἀνενεώθη Κου . . . ὁ τοῖχος ὑπάτου Φλαβίου Ἀππίωνος τοῦ λαμπροτάτου ἰλλουστρίου B.

Cette muraille a été heureusement rétablie, sous le très-saint Archevêque Theodore, & sous l'Illustre Proconsul A Pilius, en la seconde année du Consulat de l'Illustrissime Fl. Appion.

La plûpart des autres inscriptions que l'on y rencontre dans les champs, sont cassées, ou si usées qu'on ne sçauroit les déchifrer. Comme la saison s'avançoit, & que le temps le plus favorable de l'année pour la recherche des plantes étoit venu, nous fûmes obligez de quitter Gortyne, sans pouvoir examiner ses anciens ports. [b] Suivant Strabon, le principal étoit à Lebéne, à 90. stades de la ville, tirant droit au sud, ce qui est exactement vrai : car on ne compte que 13. milles des ruines de Gortyne à la mer, & 25. milles des mêmes ruines à Candie. L'autre port de Gortyne étoit à *Metallum*, à 16. milles de la ville, & plus occidental que Lebéne, puisque les Lebéniens étoient voisins des Praisiens, peuples au delà de Girapetra, & par consequent au sud-est de Gortyne. Strabon a si bien marqué la situation de la plûpart des villes de Créte, qu'il seroit fort aisé de les découvrir : cependant nos Géographes les ont très-mal placées.

Le 1. Juillet, après avoir fait faire des flambeaux de cire chez [c] l'Archiprêtre du village des dix saints, nous en partîmes pour aller voir le LABYRINTHE. Ce lieu si célébre est un conduit souterrain en maniére de ruë, lequel par mille détours pris en tous sens, comme par hazard & sans aucune régularité, parcourt tout l'interieur d'une colline au pied du Mont Ida du côté du midi, à trois milles des ruines de Gortyne.

On entre dans ce labyrinthe par une ouverture naturelle, large de sept ou huit pas, si basse qu'à peine un homme de médiocre taille pourroit y passer sans se courber : le bas de l'entrée est fort inégal : le haut assez plat, terminé par plusieurs lits de pierre posez horizontalement les uns sur les autres. Une espéce de caverne fort rustique, & dont la pente est douce, se présente d'abord, & ne marque rien de singulier ; mais à mesure que l'on avance, ce lieu paroît tout à fait surprenant. Ce ne sont que détours, dont la principale allée qui est moins embarrassante que les autres, conduit par un chemin d'environ mille deux cens pas, jusques au fond du labyrinthe, à deux grandes & belles sales, où les étrangers se reposent avec plaisir. Quoique cette allée se fourche à son extrémité, ce n'est pourtant pas là l'endroit dangereux du labyrinthe : c'est plûtôt à son entrée, à près de 30. pas de la caverne à main gauche. Si l'on s'engage dans quelque autre ruë, après avoir fait bien du chemin, on s'égare dans une infinité de recoins & de culs de sac, d'où l'on ne sçauroit se tirer sans risquer de se perdre. Nos guides suivirent donc cette principale allée, sans nous détourner à droite ni à gauche ; nous y fimes 1160 pas bien comptez : elle est haute de sept ou huit pieds, lambrissée d'une couche de rochers, horizontale & toute plate comme le sont la plûpart des lits de pierre de ces quartiers-là. Il s'y trouve pourtant quelques endroits où il faut un peu baisser la tête ; on rencontre même vers le milieu de la route, un passage si étroit, qu'on est obligé de marcher à quatre pates. La grande allée est ordinairement assez large pour laisser passer deux ou trois personnes de front : le pavé en est uni : il ne faut ni beaucoup monter ni beaucoup descendre : les murailles sont taillées à plomb, ou faites avec des pierres qui embarrassoient les chemins, & que l'on a rangées avec une propreté affectée ; mais il se présente tant de ruës de tous côtez, que l'on ne sçauroit s'en tirer sans beaucoup de précautions.

Comme nous avions grande envie d'en revenir, nôtre premier soin fut de poster un de nos gardes à l'entrée de la caverne, avec ordre d'aller querir du monde au village prochain, pour venir nous dégager, supposé que nous ne fussions pas de retour avant la nuit : 2. chacun de nous portoit à la main un gros flambeau allumé : 3. dans tous les détours difficiles à retrouver, nous attachions sur la droite des papiers numerotez : 4. un de nos Grecs laissoit à gauche de petits fagots d'épines, & un autre répandoit sur le chemin de la paille, dont il avoit un sac plein sous le bras. De cette maniere nous arrivâmes sans peine au fond du labyrinthe, où la grande allée se fourche & se termine par deux sales, d'environ quatre toises de largeur, presque rondes, taillées dans le roc. On y voit plusieurs écritures faites avec du charbon : par exemple, *P. Francesco Maria Pesaro Capucino. Frater Tadeus Nicolaus*, & tout contre 1539. Plus loin 1444. Ailleurs on lit *Qui fù el strenuo Signor Zan de Como cap^no de la Fanteria* 1526. On trouve plusieurs autres marques dans l'allée, entre autres celle-ci, [monogramme] laquelle nous parut de la façon de quelque Jesuite, nous observâmes les dattes suivantes 1595. 1516. 1560. 1579. 1699. Nous écrivîmes aussi 1700. en trois endroits differens, avec de la pierre noire. Parmi ces écritures, il y en a quelques-unes tout à fait admirables ; qui confirment le [d] systéme que j'ai proposé il y a quelques années sur la végétation des pierres : celles du labyrinthe croissent & augmentent sensiblement, sans qu'on puisse soupçonner qu'aucune ma-

a De la Congregation de S. Maur. *Palæogr. Græc. lib.* 2. *p.* 175.
b *Rerum Geogr. lib.* 10.
c Protopapas.
d *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences, année* 1702.

matiére étrangere leur vienne de dehors ; ceux qui ont gravé leurs noms sur les murailles de ce lieu, qui sont de roche vive, ne s'imaginoient pas sans doute que les traits de leur ciseau dûssent se remplir insensiblement, & devenir relevez dans la suite du temps, d'une espéce de broderie, haute d'environ une ligne en quelques endroits, & de près de trois lignes en quelques autres ; de sorte que ces caractéres, de creux qu'ils étoient, sont presentement rehaussez en bas-rélief ; la matiére en est blanche, quoique la pierre d'où elle sort soit grisâtre. Je regarde ce bas-rélief comme une espéce de calus formé par le suc nourricier de la pierre, extravasé peu à peu dans les endroits creusez en gravant, tout de même qu'il se forme des calus aux extrémitez des fibres des os cassez.

Avec les précautions que nous avions prises, il nous fut très-facile de sortir du fond de ce labyrinthe : mais après en avoir bien examiné la structure, nous tombâmes tous d'acord, qu'il n'y avoit aucune apparence que ce fût une ancienne carriére, dont on eût tiré les pierres pour bâtir les villes de Gortyne & de Cnosse, comme [a] Belon & quelques autres modernes l'ont crû : quelle vraisemblance y a-t-il qu'on ait été chercher des pierres dans le fond d'une allée, de plus de mille pas de profondeur, entrecoupée d'une infinité d'autres allées où l'on court risque de se perdre à tous momens ? comment faire passer ces pierres dans l'endroit où il faut marcher à quatre pates, lequel a plus de cent pas de long ? d'ailleurs la montagne est si rude & si escarpée qu'on a beaucoup de peine à y monter à cheval.

Nous chérchâmes inutilement les orniéres des charretes dont parle Belon ; quand même elles s'y verroient encore, ne falloit-il pas vuider les conduits que l'on agrandissoit ? il est bon aussi de remarquer que la pierre du labyrinthe n'est ni belle, ni dure ; mais blanc sale & semblable à celle des montagnes au pied desquelles Gortyne est bâtie. Pour la ville de Cnosse, elle étoit éloignée de ce labyrinthe vers la côte du nord de [b] Créte, à 3125. pas de Gortyne, au delà des montagnes tirant vers la Candie, près de quelque méchant [c] ruisseau, sur le bord duquel on célébra les nôces de Jupiter & de Junon. Belon pouvoit mieux que personne déterminer la situation de Cnosse, lui qui se vante d'avoir vû le tombeau de [d] Jupiter, tel que les anciens l'ont décrit : il est sûr que ce tombeau devoit être dans la ville de Cnosse, & suivant la route que tient Belon pour aller de Candie au Mont Ida, Cnosse se devoit trouver sur son chemin.

Il y a donc beaucoup plus d'apparence que le Labyrinthe est un conduit naturel, que des personnes curieuses ont autrefois pris plaisir à rendre praticable, en faisant aggrandir la plûpart des endroits trop reserrez. Pour en exhausser le plancher, on ne fit que détacher quelques lits de pierre, posez horizontalement dans toute l'épaisseur de la montagne : on tailla les murailles à plomb dans certains endroits, & pour débarrasser les chemins, on prit le soin d'en ranger les pierres avec propreté ; peut-être qu'on ne toucha pas à l'endroit où il faut marcher à quatre pates, pour faire connoître à la posterité, comment le reste étoit fait naturellement ; car au delà de cet endroit l'allée est aussi belle qu'en deçà : quelle peine n'eut-on pas pour vuider les pierres qui se trouvérent en delà ? il fallut les casser menu pour les faire passer par cette espéce de boyau. Les anciens Crétois, peuples d'une grande politesse & fort attachez aux beaux arts, affectérent de perfectionnner ce que la nature n'avoit fait qu'ébaucher. Sans doute que des bergers ayant découvert ces conduits souterrains, donnérent lieu à de plus grands hommes d'en faire ce merveilleux labyrinthe, pour servir d'asile à plusieurs familles dans les guerres civiles, ou sous les regnes des tyrans, quoiqu'il ne serve aujourd'hui de retraite qu'à des chauve-souris. Ce lieu est extrémement sec, & l'on n'y voit ni égoûts ni congelations ni cave goutiére ; on nous assûra même que dans les collines près du labyrinthe, il y avoit deux ou trois autres conduits naturels fort profonds, dont on pourroit faire de semblables merveilles, si on le jugeoit à propos. On trouve dans l'Isle beaucoup de cavernes & la plûpart des rochers, sur tout ceux du Mont Ida, sont percez à jour par des trous à y fourrer la tête : on y voit plusieurs abîmes profonds & perpendiculaires : pourquoi n'y auroit-il pas des conduits souterrains horizontaux ? sur tout dans les lieux où les bancs de pierre sont assis horizontalement les uns sur les autres.

Je ne doute pas que ceux qui creusérent en France [e] l'Amphithéatre de Douvai proche le pont de Cé, n'y aient été invitez par quelque caverne ouverte en dessus, à la maniére de nos puits ; la beauté, ou peut-être la bizarrerie du lieu, les engagea à l'aggrandir, & à lui donner la forme d'un amphithéatre dont tous les dehors sont couverts de terre, excepté l'entrée. Cet ouvrage n'est pas moins admirable en son genre, que le labyrinthe de Candie ; il ne faut pas croire que ce labyrinthe que l'on vient de décrire, soit celui dont les anciens ont parlé. [f] Diodore de Sicile & [g] Pline assûrent qu'il n'en restoit aucun vestige de leur temps, & on l'avoit fait sur le modéle du labyrinthe d'Égypte, l'un des plus fameux édifices du monde, embelli à son entrée d'un très-grand nombre de colonnes, & cent fois plus grand que celui de Créte. Il paroît d'ail-

a *Observ. liv. 1. chap. 6.*
b *Strab. Rer. Geog. lib. 10.*
c Κἱρατος. *Strab. ibid.*
Θύμυ. *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib. 5.*
d *Observ. liv. 1. chap. 17.* Sepulchrum ejus est in Creta, in oppido Cnosso. *Lactant. lib. 1. c. 11.*
e *Lipsius de Amphith.*
f *Biblioth. Hist. lib. 1.*
g *Hist. nat. lib. 36. cap. 13. Pausan. Descript. Graec. in Attic. Plutarch. in Theseo.*

leurs par les médailles antiques, que celui-ci étoit dans la ville de Cnosse. Il semble que le labyrinthe qui subsiste encore en Candie, ait été connu par les Auteurs suivans. [a] Cedren dit que Thesée étant passé en Créte, à la sollicitation des Sénateurs de Gortyne, Minotaure qui se vit abandonné & prêt à être livré, alla se cacher dans une des cavernes d'un lieu appellé le labyrinthe. L'Auteur du grand Dictionnaire [b] Grec, rapporte que le labyrinthe de Créte, n'étoit qu'une montagne percée de cavernes, & l'Evêque de Candie [c] George Alexandre, cité par Volaterran, le décrit non seulement comme une montagne creuse, mais creusée par main d'homme, & que l'on ne sçauroit parcourir sans un guide habile, éclairé par des flambeaux, si l'on ne veut s'exposer à s'égarer dans une infinité de détours.

Le 7. Juillet, nous couchâmes à Novi-Castelli chez le Signor Gieronimo, où nous avions dîné en allant à Gortyne. On conserve chez lui un marbre d'un goût admirable : c'est une tête de Bélier, ornée de festons, laquelle a été tirée des ruines de cette fameuse ville.

Le 8. Juillet, nous fimes 24. milles, pour nous retirer au monastére d'Asomatos, & le lendemain nous allâmes à la montagne de [d] Kentro, sur le recit qu'on nous fit, qu'il en couloit cent & une fontaines ; ne seroit-ce pas la montagne que Théophraste appelle Kedrios, & qu'il place fort près du Mont Ida. En effet, cette montagne n'est qu'à quatre milles du monastére d'Asomatos, séparée du Mont Ida par la vallée dont nous avons parlé, laquelle va se perdre dans la plaine de la Masseria ou Messaria, comme prononcent les Grecs : Kentro est une montagne pelée & séche en apparence, quoiqu'il en sorte plusieurs belles sources, qui viennent se rendre à un gros village appellé Brices, c'est à dire les fontaines ; nous y couchâmes, & nous courûmes tout le lendemain 10. du mois, fort contents de nos découvertes. Nous repassâmes à Asomatos, pour prendre nôtre bagage, & nous allâmes coucher à six milles de là, dans le couvent d'Arcadi. [f] L'Arbousier de Gréce, plante que nous avions cherchée inutilement jusques alors, nous fit un vrai plaisir : elle croît entre ces deux monastéres, dans les fentes d'un rocher sur le grand chemin ; c'est-là un des meilleurs endroits de l'Isle pour herboriser.

J'ai oublié de dire que nous avions logé à Brices, chez un vieux Papas, fort zélé pour son rite, & d'une ignorance pitoyable. Il voulut nous persuader en mauvais langage Italien, qu'il y avoit une ancienne prophétie écrite sur les murailles du labyrinthe, laquelle marquoit que le Czar de Moscovie devoit bien-tôt se rendre maître de l'Empire Othoman, & délivrer les Grecs de l'esclavage des Turcs ; qu'il se souvenoit encore que du temps du siége de Candie, un Grec avoit assûré le Visir Cuperli, qu'il prendroit la place suivant une autre prophétie de ce même labyrinthe : ces bonnes gens prennent pour des prophéties les caractéres dont les étrangers barbouillent les murailles de ce lieu.

Etant de retour à Retimo, on nous avertit que c'étoit la saison de la recolte du [g] *Ladanum*, & que si nous souhaitions de la voir faire, nous pouvions aller à Melidoni, assez beau village, le long de la marine à 22. milles de Retimo : nous couchâmes dans ce village le 22. Juillet chez un Papas, pour lequel le Docteur Patelaro nous avoit donné des lettres de recommandation. Ce Papas nous promit de nous faire voir toutes les raretez du pays, & sur tout une inscription, qui est à l'entrée d'une caverne auprès de ce village. Le lendemain nous fumes bien mortifiez par le procédé d'un [h] Turc, qui exigeoit la [i] dixme dans ce quartier, & que nous n'avions pas osé prier à souper, parce que nous n'avions que du cochon à manger : ce Turc ayant appris nôtre dessein, vint chez le Papas, & lui deffendit de nous mener dans la caverne, disant que nous étions des espions ; que nous faisions des remarques sur tout ; qu'on l'avoit averti que nous dessinions même jusques aux plantes, & qu'il ne souffriroit pas que nous allassions consulter ces vieux marbres remplis de prophéties, qui regardoient le grand Seigneur. J'eus beau lui faire dire que nous étions Medecins ; que nous ne cherchions qu'à faire plaisir aux gens du pays, en leur distribuant gratuitement des remedes ; que si nous dessinions les plantes, c'étoit pour nôtre propre instruction, & que cela ne pouvoit nuire à personne. Il n'eut aucun égard à nos raisons, & menaça de la bastonade le Papas & tous les autres Grecs du village. Nôtre [k] interpréte lui représenta fort inutilement que nous étions des François que la curiosité avoit attirez à Melidoni, ponr voir amasser le *Ladanum*, & que nous étions bien aises de voir par occasion les autres raretez du pays. Sur cela je pris un de nos voituriers par la main, pour nous faire conduire à la caverne en question, espérant de trouver dans cette inscription le nom de quelque ancienne ville, sur les ruines de laquelle on avoit bâti Melidoni : cette agréable vision nous charmoit ; mais le voiturier ne jugea pas à propos de marcher, non plus que les gens du pays, qui trembloient comme des criminels. Le Turc ne faisoit qu'en rire : il me fit dire que véritablement nous ne dé-

a *Compend. Hist.*

b Λαϐύρινθος ἐν Κρήτῃ νήσῳ ἐστὶν ὄρος ἐν ᾧ σπήλαιον. *Etymol. magn.*

c *Geograph. liv. 9.*

d Κέντρο.

e Κέδριος. *Theophr. Hist. Plant. lib. 3. cap. 9.*

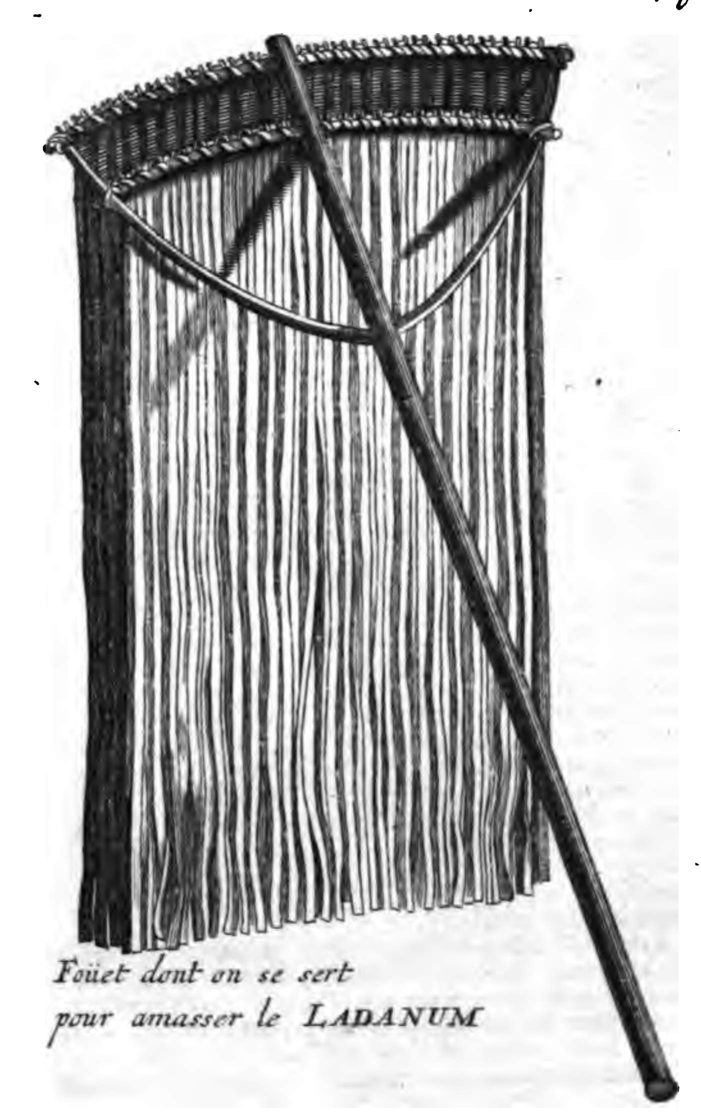
f Arbutus folio non serrato C. B. Pin. 460. Adrachne Theophrasti Clus. Hist. 48.

g *Drogue qui sert aux Apoticaires & aux Parfumeurs.*

h Soubachi, *ou* Vaivode, *Tommis*, *Subdelegué.*

i Décatie *en langue Franque*, Décime, Dixme, ἡ Δεκάτη, καὶ Δέκαται, Tributum decimæ panis.

k Δραγούμανος, καὶ Δραγόμανος, καὶ Ταργούμανος. Drogman, Drogueman, Dragoman, Trucheman.



Foüet dont on se sert
pour amasser le LADANUM

dépendions pas de lui; mais qu'il étoit le maître des Grecs, & qu'assurément il se feroit obéir: que si nous voulions acheter du *Ladanum*, il en feroit porter du plus beau, sans que nous prissions la peine d'aller sur les lieux; après quoi il réitera ses deffenses, & sur tout il insista qu'on se gardât bien de nous apprendre la maniére dont on préparoit cette drogue. Voyant la dureté de cet homme, nous entrâmes dans la maison du Papas pour faire charger nôtre bagage & nous retirer. Je m'avisai de demander qu'on nous vendît au moins, a l'instrument avec lequel on amassoit le *Ladanum*. C'est une espéce de fouet à long manche, & à double rang de courroyes, tel que la figure le représente: ces pauvres Grecs étoient si épouvantez des menaces du Vaivode, qu'ils n'osérent pas le vendre sans sa permission: nous eumes beau leur dire qu'ils n'avoient qu'à nous l'apporter en cachette, & passer par la porte du jardin; ils ne voulurent jamais y consentir: en vain allérent-ils prier l'Officier, il accompagna de menaces son refus obstiné.

On vint dans ce temps-là, nous prier d'aller voir un Papas, qui s'étoit cassé une jambe depuis quelques jours: nous lui dîmes ce qu'il falloit faire pour guérir & nous allâmes sur le champ rejoindre nos gens. L'autre Papas qui conduisoit toute cette intrigue, nous vint annoncer d'un air gai, qu'il avoit trouvé le moyen de nous faire vendre deux fouets, sans que le Turc qui étoit présent s'y opposât: qu'ordinairement ces instruments valoient deux écus piéce; que pour nous qui lui avions été recommandez par le Docteur Patelaro, nous n'en payerions qu'un écu & demi. Je lui donnai trois écus en presence du Turc, qui fumoit toûjours d'un grand sang froid. A l'égard de la caverne, le Papas nous dit qu'il n'étoit pas possible d'y aller, parceque l'Officier s'imaginoit qu'il y avoit des prophéties touchant le bien de l'empire; que pour ce qui étoit du *Ladanum*, il nous conduiroit luimême par des chemins détournez sans que le Turc s'en apperçût. Dans la croyance où j'étois que ce Prêtre agissoit de bonne foi, je le fis assûrer que nous ne manquerions pas de reconnoître ses peines: nous montâmes donc à cheval pour le suivre; mais à peine eumes-nous fait un quart de lieue, que le Turc vint après nous hurlant comme un démon, menaçant le Papas de la bastonade, & sur tout de faire sçavoir incessamment à b l'Aga du quartier qu'il favorisoit des espions. Nôtre Papas monté sur une belle mule, lui répondit en brave, qu'il pouvoit écrire tout ce qu'il jugeroit à propos. Nous poursuivîmes nôtre chemin, fort attentifs à chercher des plantes: quelque temps après, ce maître fripon à barbe rousse & longue, nous fit représenter par nos voituriers, que pour l'amour de nous, il s'exposoit non seulement à l'infamie de la bastonade: mais encore à perdre tout son bien. Je répondis qu'il valoit mieux reculer, & que nous serions fâchez qu'on le maltraitât à nôtre occasion. Après quelques raisonnemens fort ennuyants, il fut conclu qu'on lui donneroit trois écus, un pour lui & deux pour appaiser le Vaivode. Ce procedé nous fit soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec le Turc, & qu'ils étoient convenus de nous excroquer cette somme: c'est en quoi les Grecs sont dangereux; ils n'ont pas tout à fait oublié ces anciennes maniéres de l'Isle que Plutarque appelle le c Crétisme. La fourberie de celui-ci fut grossiére: il eût été mieux payé, & nous l'aurions crû honnête homme, s'il fût allé sur le champ présenter les deux écus au Turc, pour l'empêcher d'écrire à l'Aga.

Enfin tirant du côté de la mer, nous nous trouvâmes sur des collines seches & sablonneuses, couvertes de ces petits d Arbrisseaux qui fournissent le *Ladanum*. C'étoit dans la plus grande chaleur du jour; & il ne faisoit pas de vent: cette disposition du temps est nécessaire pour amasser le *Ladanum*. Sept ou huit paysans en chemise & en caleçon, rouloient leurs fouets sur ces plantes: à force de les secouer & de les frotter sur les feuilles de cet arbuste, leurs courroyes se chargeoient d'une espéce de glu odoriferante, attachée sur les feuilles; c'est une partie du suc nourricier de la plante, lequel transude au travers de la tissure de ces feuilles comme une sueur grasse, dont les gouttes sont luisantes, & aussi claires que la Terebentine.

Lorsque les fouets sont bien chargez de cette graisse on en ratisse les courroyes avec un couteau, & l'on met en pains ce que l'on en détache: c'est ce que nous recevons sous le nom de *Ladanum*. Un homme qui travaille avec application, en amasse par jour environ e trois livres deux onces & même davantage, lesquelles se vendent un écu sur le lieu: cette recolte n'est rude que parce qu'il faut la faire dans la plus grande chaleur du jour & dans le calme: cela n'empêche pas qu'il n'y ait des ordures dans le *Ladanum* le plus pur, parce que les vents des jours précedens ont jetté de la poussiére sur ces arbrisseaux. Pour augmenter le poids de cette drogue, ils la pétrissent avec un sablon noirâtre & très-fin, qui se trouve sur les lieux, comme si la nature avoit voulu leur apprendre à sophistiquer cette marchandise: il est difficile de connoître la tromperie, lorsqu'on a bien mêlé le sablon avec le *Ladanum*; il le faut mâcher long-temps pour découvrir s'il craque sous la dent, ou le filtrer après l'avoir dissous, afin de séparer ce qu'on y a ajoûté.

f L'Arbrisseau qui produit le *Ladanum* est fort

 touf-

a Εργαστῆρι καὶ Εργαστήριον, Instrument: *quoique ordinairement ces mots signifient* une Boutique, *ou* une Prison.

b Commandant.

c *Κρητισμὸς καὶ κρητίζειν. Plutarch. in Paulo Æmil.* Κρητίζειν πρὸς Κρῆτας. *Suid.*

d Κισσαρος.

e Une Oque.

f Cistus Ladanifera, Cretica, flore purpureo Corol. Inst. Rei herb. 19 Cistus è qua Ladanum in Creta colligitur. Bell. Observ. cap. 7. lib. 1. Ladanum Creticum P. Alp. Exot. 88.

touffu, & s'éleve à deux ou trois pieds. Sa fleur qui est d'un pouce & demi de diametre, a cinq feuilles couleur de rose, chifonées, assez rondes, quoique étroites à leur naissance, marquées d'un onglet jaune & bien souvent déchirées sur les bords: de leur centre sort une touffe d'étamines jaunes, chargées d'un petit sommet feuille morte: elles environnent un pistile long de deux lignes, terminé par un filet arrondi à son extrémité. Le calice est à cinq feuilles, longues de sept ou huit lignes, ovales, vénées, veluës sur les bords, pointuës & le plus souvent recourbées en bas; la fleur étant passée, ce pistile devient un fruit ou coque longue d'environ cinq lignes, presque ovale, dure, obtuse, brune, couverte d'un duvet soyeux, envelopée de feuilles du calice, partagée dans sa longueur en cinq loges remplies de graines rousses, anguleuses, de près d'une ligne de diametre. La racine de cet arbrisseau est ligneuse, divisée en grosses fibres longues de huit ou neuf pouces & cheveluës; le bois en est blanc, l'écorce rougeâtre en dedans, brune en dehors, & gersée de même que celle de la tige: cette tige dès sa naissance est divisée en branches grosses comme le petit doit, dures, brunes, grisâtres, subdivisées en rameaux rouge-brun, dont les petits jets qui sont vert-pale, velus, ont les feuilles opposées deux à deux, oblongues, vert-brun, ondées sur les bords, épaisses, vénées, chagrinées, larges de huit ou neuf lignes, sur un pouce ou quinze lignes de longueur, émoussées à la pointe, soutenuës par un pédicule long de trois ou quatre lignes sur une ligne de largeur; celles qui sont vers les fleurs sont presque rondes, & leur pédicule a deux lignes de large. Toute la plante est un peu stiptique, & d'un goût d'herbe: elle se porte bien à Paris dans le Jardin Royal, & ressemble assez cette espéce de Ciste qui dégénere de la graine du [a] Ciste à feuilles de Germandrée. Cette derniere espéce se distingue par les nerfs qui traversent la longueur de ses feuilles.

Du temps de Dioscoride & même plus [b] anciennement, on n'amassoit pas seulement le *Ladanum* avec des fouets, on détachoit avec soin celui qui s'étoit pris à la barbe & aux cuisses des chevres, lorsqu'elles broutoient le Ciste. Le même auteur a fort bien marqué cette plante, sous le nom de Lédon.

Voilà, Monseigneur, ce que nous observâmes autour de Melidoni: cependant la caverne & l'inscription nous tenoient toûjours au cœur: je m'étois mis en tête que l'ancien nom de ce village y devoit être mentionné, néanmoins il s'agissoit de toute autre chose. J'ai découvert au milieu de Paris ce que je n'avois pû voir en Candie, en feuillettant le recueil des inscriptions de [c] Gruter, celle de la caverne de Melidoni s'est présentée dans le temps que j'y pensois le moins: elle fait mention d'un certain [d] *Artemis* ou *Sallonius*, qui offre un sacrifice à Mercure à l'occasion de la mort de sa femme. Comme ce fait particulier n'est d'aucune conséquence, il seroit inutile de rapporter ici l'inscription, qui est en douze vers; on y trouve pourtant un fait de Géographie, sçavoir que le mont [e] Tallée où Mercure faisoit sa résidence, & qui avoit fait donner un surnom à Jupiter, n'étoit pas loin de Melidoni: on avoit en Créte beaucoup de vénération pour ces divinitez: Jupiter est souvent nommé Crétois & Idéen sur des Médailles, & Mercure étoit appellé dans cette Isle, le Dieu bienfaisant, & le distributeur des biens.

Le 13. Juillet, nous couchâmes à Peribolia, petit village à un mille de Retimo où l'on ne voit que des jardins, dont les Concombres sont admirables, & justement [f] *Periboli* en grec vulgaire signifie un jardin. Le 14. Juillet nous restâmes à Néocorio, autre village à dix milles d'Almyron, & à deux milles de Stilo, au pied de grandes montagnes, qui se joignent à celles de la Spachie: tous ces quartiers produisent une très-belle espéce de [g] Sauge.

C'est un arbrisseau fort touffu, haut d'environ deux ou trois pieds; le tronc en est tortu, dur, cassant, épais de deux pouces, roussâtre, couvert d'une écorce grise, gersée; divisé en plusieurs branches grosses comme le petit doigt, subdivisé en rameaux dont les jets sont quarrez, opposez deux à deux, blanchâtres, cotoneux, garnis de feuilles opposées aussi par paires, longues de deux pouces & demi, quelquefois davantage, sur un pouce ou quinze lignes de largeur, chagrinées, blanchâtres, frisées, vénées fort proprement, roides, dures, pointillées par dessous, soutenuës par un pédicule long de sept ou huit lignes, cotoneux & silloné. Les fleurs naissent en maniére d'épi, long d'un pied, rangées par étages assez serrez: chaque fleur est longue d'un pouce ou de quinze lignes: c'est un tuyau blanchâtre, gros de 4. ou 5. lignes, évazé en deux lévres, dont la supérieure est creusée en cuilleron, velu, bleuâtre plus ou moins foncé, longue de huit ou dix lignes. L'inférieure est un peu plus longue, découpée en trois parties, dont les deux laterales bordent l'ouverture de la gorge, qui est entre les deux lévres; la partie moyenne s'arrondit & se rabat en maniére de collet, échancrée, bleu lavé, frisée, marbrée, panachée de blanc vers le milieu. Les étamines sont blanchâtres, divisées à peu près comme l'os hyoïde: le pistile qui se courbe & se fourche dans la lévre supérieure est gar-

a Cistus mas, folio Chamædrys C. B. Pin. 474.

b *Herod. lib. 3. cap. 112. à quo* Λήδανον *&* Λάδανον *Arabum.* Λῆδον. *Diosc. lib. 1. cap. 128.*

c *Pag. mlxviij.*

d ΑΡΤΕΜΙΣ Η ΣΑΛΛΟΝΙΟΣ.

e Οὐρέσι Ταλλαίοισιν ἐδείμαο Μαιάδος Ἑρμῆ, &c. Ταλλαῖος ὁ Ζεὺς ἐν Κρήτῃ. *Hesych.*

Ἕδας ὄνομα τοῦ Ἑρμοῦ παρὰ Γορτυνίοις, παρὰ τὸ ἐάων εἶναι δοτῆρα. *Etymol. magn. edit. Sylburg. pag. 317.*

f Περιβόλι.

g Salvia Cretica frutescens, pomifera, foliis longioribus, incanis & crispis. Corol. Inst. Rei herb. 10.

Salvia Cretica frutescens. pomifera foliis longioribus. incanis et crispis.

garni de quatre embryons dans sa partie inférieure, lesquels deviennent autant de graines ovales, noirâtres, longues d'une ligne. La calice est un tuyau long de demi pouce, vert-pâle, mêlé de purpurin, découpé irréguliérement en cinq pointes, évazé en maniére de cloche.

Cette espéce de Sauge a une odeur qui participe de la Sauge ordinaire, & de la Lavande. Les jets de cette plante piquez par des insectes, s'élevent en tumeurs dures, charnuës, de huit on neuf lignes de diametre, presque sphériques, gris cendré, cotoneuses, d'un goût agréable, garnies assez souvent de quelques feuilles en maniére de fraise: leur chair est dure & transparente quelquefois comme de la gelée. Ces tumeurs se forment par le suc nourricier, extravasé à l'occasion des vaisseaux déchirez par la piqueure. On trouve aussi de pareilles tumeurs sur la [a] Sauge ordinaire de Candie: on les porte au marché, où on les vend sous le nom de Pommes de Sauge.

Le 15. Juillet, après avoir cottoyé ces montagnes, nous nous rendîmes à un autre [b] village de même non, à trois milles de la Canée, & continuant nôtre route vers les hauteurs couvertes de neige, nous y trouvâmes plus de plantes rares que nous n'avions fait dans le reste de l'Isle, quelques peines & quelques soins que nous eussions pris. Nous fumes obligez de revenir le 18. à la Canée pour nous décharger de tous nos trésors, & pour faire secher nos plantes dans de nouveaux papiers: après quoi nous ne pûmes nous empêcher de retourner dans un pays si avantageux pour les découvertes; mais lorsque nous fumes arrivez vers les sommets, où nous esperions de voir des choses encore plus singuliéres, le brouillar & la neige nous obligérent d'abandonner nôtre dessein. Nous en partîmes le 22. Juillet pour aller voir le cap des Grabuses.

Le 23. nous passâmes tout le long de la marine, à la vûë de l'Isle de Sant-Odero ou de saint Théodore, connuë autrefois sous le nom de [c] Leuce. On coucha ce jour-là à Placatona: le 24. Juillet on passa par Chisamo petite ville sur le bord de la mer, à 30. milles de la Canée, & l'on s'arrêta à un méchant [d] village à deux milles au delà de Chisamo & à huit milles du cap des Grabuses. Chisamo est l'ancienne ville de [e] *Cisamum*, dont Strabon, Pline & Ptolemée ont fait mention. On y établit dans la suite le [f] douziéme Evêché de l'Isle.

Le 25. Juillet, nous parcourûmes la montagne des Grabuses, & nous descendîmes par un pays horrible, à la pointe du cap, & à la vûë du fort des Grabuses, bâti sur un méchant écueil, accompagné de deux autres petites Isles désertes. On ne sçauroit prendre ce fort que par famine, & pour empêcher qu'on ne le ravitaillât, il faudroit tenir la mer toute l'année, ce que le vent du nord ne permettroit pas pendant l'hyver. Les Turcs ont eu cette place à bon marché, le Commandant Vénitien la leur vendit il y a quelques années, pour un barril de sequins: on ne le connoît à Constantinople que sous le nom du Capitaine Grabuse: ce fort étoit une des places que la Republique possédoit autour de l'Isle; il ne lui reste plus que la Sude & Spina longa. Il y a beaucoup d'apparence que les Isles des Grabuses, sont les Isles de [g] *Corice* & de *Myle*, puisqu'elles sont opposées à la Morée, appellée le Péloponnese ou l'Isle de Pelops, laquelle n'a changé de nom que par la grande quantité de Meuriers que l'on y a plantez.

On ne sçauroit douter que le cap des Grabuses ne soit le cap [h] *Cimaros* de Strabon. Suivant cet auteur, l'Isle de Créte est divisée au couchant en deux caps, l'un méridional appellé [i] front de Belier, l'autre septentrionnal nommé *Cimaros*. Ainsi ce nom ne peut convenir qu'au cap des Grabuses ou au cap Spada; mais outre que le cap Spada n'est pas à l'extrémité de l'Isle, ni opposé au cap du front de Belier; il est certain que le cap Spada est le cap [k] Dictynnée de Strabon, situé sur le mont Tityre, c'est-à-dire, sur les montagnes de la Canée où étoit le Temple de Diana Dictynne.

Tristan & Seguin ont fait graver une belle [l] Médaille de Trajan; au revers est une femme assise sur un montagne: peut-être qu'on a voulu représenter Diane sur le mont Tityre on sur le mont [m] Dictynnée, que je prens pour le cap Spada. Tout le monde sait que Diane fut honnorée en Créte sous le nom de Dictynne ou de [n] Britomartis, à l'occasion d'une Nymphe de ce nom qu'elle aimoit tendrement, & que l'on nomma Dictynne, parce qu'elle s'avisa la premiére de faire tendre des toiles pour prendre les bêtes fauves: il vaut mieux s'en tenir à ce qu'en dit [o] Diodore de Sicile, qu'à toutes les fables qu'on a publiées sur Dictynne.

Le 26. Juillet, nous allâmes aux ruines de [p] Paleocastro, ou Château vieux, selon le grec vulgaire. Les gens du pays ignorent son ancien nom: il est pourtant à croire que c'étoit la ville [q] d'Aptere, puisque Strabon avance que Chisamo en étoit l'arse-

a Salvia Cretica, pomifera Clus. Hist. 343.
b Peribolia, ou Mesorghiani.
c *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
d Neocorio-Messoia.
e *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
Κίσαμος. *Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
f *Novell. Imp. Leon.*
g Coricæ & Mylæ. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
h Ἀκρωτήριον Κίμαρος. *Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
i Ἀκρωτήριον Κριοῦ μέτωπον. *Strab. ibid.*
k Ἀκρωτήριον Δικτυνναῖον. *Strab. ibid.*

l *Legende.*
ΔΙΚΤΥΝΝΑ.
m Mons Dictynnæus. *Plin. lib. 4. cap. 12.*
n Βριτόμαρτις ἐν Κρήτῃ ἡ Ἄρτεμις. *Hesych.*
Βριτὸ *vel* Βριτὺ apud Cretenses dulcis, μάρτις virgo; unde Βριτόμαρτις dulcis virgo *Vide Solin. c. 11.*
Δίκτυννα à δίκτυων. retia.
o *Bibliot. Hist. lib. 5.*
p Παλαιόκαστρον.
q Ἄπτερα. *Strab. Rer. Geog. lib. 10. Stephan.* Apteron. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

ſenal & le port : en effet Chiſamo eſt un port de mer, ſur une grande rade formée par les cornes du cap des Grabuſes & du cap de Spada; or les ruines de Paleocaſtro ſont à la vûë de ce port, ſur une roche eſcarpée & fortifiée par la nature : c'eſt au pied de cette roche, entre la ville & la mer, qu'eſt ce fameux [a] champ où les Sirénes vaincuës par les Muſes dans un célébre deffi de muſique, perdirent leurs aîles, ſi nous en croyons quelques anciens [b] Auteurs. On prétend même que la ville prit ſon nom de cette fable : car Aptére ſignifie ſans aîles: néanmoins l'étymologie qu'en donne [c] Euſebe de Ceſarée, eſt plus vraiſemblable; il prétend que ce fut Aptéras Roi de Créte qui lui donna ſon nom après l'avoir faite bâtir.

Il n'y a pas beaucoup d'anciens marbres dans les ruines d'Aptére; quoiqu'elles ſoient de grande étenduë. On y voit une aſſez belle frize, qui ſert de linteau à la porte d'une chapelle pratiquée dans un rocher, & l'on doit remarquer en paſſant, que c'eſt un des quartiers de l'Iſle, où il y a le plus de grotes & de cavernes. Attenant la roche à l'un des coins d'une des anciennes portes de la ville, on lit ſur une longue pierre IMP. CAESAR. en parfaitement beaux caractéres. Nous ne pûmes pas trouver le reſte de l'inſcription pour apprendre quel étoit ce Prince. Sur un autre bout de pierre, qui ſert de linteau à la porte d'une maſure, on lit ces caractéres, IVII. COS. III. Tout cela marque que la ville a été conſidérable dans ſon temps, & il n'y auroit aucun doute que Paleocaſtro ne fût le reſte l'ancienne ville d'Aptére, n'étoit que Strabon ne la place qu'à dix milles de la Canée; mais il n'y a rien de bien certain touchant les meſures des anciens, ou peut-être que cet endroit de Strabon eſt corrompu.

[d] Bérecynthe, fameuſe montagne chez les anciens, eſt ſans doute dans le voiſinage d'Aptére: comme ce nom s'eſt perdu, il eſt mal aiſé, pour ne pas dire impoſſible, de la diſtinguer parmi celles qui ſont aux environs de cette ville. Il y auroit pourtant plaiſir de ſçavoir où eſt Bérecynthe; puiſqu'on n'oubliera jamais le nom d'une montagne où les Dactyles Idéens trouvérent l'uſage du feu, du fer, & du cuivre. [e] On verra dans les éclairciſſemens que nous donnerons ſur l'ancienne Créte, qui étoient ces Dactyles Idéens, & ce qu'il en faut croire. Meurſius a fait une excellente remarque ſur l'endroit de [f] Diodore de Sicile, où il eſt parlé d'Aptére.

Le 27. Juillet, nous allâmes au couvent de Cougna, tout à l'entrée du cap Spada, à la vûë de la Canée; nous avions deſſein de viſiter ce cap avec attention, mais il fallut partir ſur le champ, parce que le Conſul de la Canée nous fit avertir par un exprès, qu'un patron de barque de Provence devoit mettre à la voile pour Négrepont, & qu'il l'avoit engagé de nous débarquer à Milo. L'occaſion nous parut favorable pour aller dans l'Archipel : cependant le vent ceſſa le lendemain, & la bonace nous donna tout le temps de faire nos balots à la Canée, & de mettre par écrit les réflexions que j'avois faites à loiſir dans cette Iſle : j'y en ai joint quelques autres depuis ce temps-là.

[g] L'Iſle de Candie eſt éloignée de Marſeille d'environ 1600. milles & de 600. de Conſtantinople. On compte 400. milles de Candie à Damiette en Egypte, 300. à Chypre, 100. à Milo & 40. à Cerigo. Jamais ſituation ne fut plus favorable que celle de Candie pour établir un grand Empire, comme [h] Ariſtote l'a remarqué : au milieu des eaux, elle eſt à portée de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique.

La longueur de Candie ſe doit prendre du cap des [i] Grabuſes au [k] cap Salomon; on compte de l'un à l'autre 250. milles, & un homme à cheval peut aiſément faire ce chemin en dix jours. Strabon donnoit 287. milles & demi de longueur à cette Iſle: [l] Pline 270. parce qu'ils comptoient du [m] cap ſaint Jean que quelques uns appellent encore *cabo Crio*, au cap Salomon : à ce compte il faut mettre une journée de plus : ſuivant la ſupputation de [n] Scylax, elle a 312. milles & demi de long. Quant à la largeur de Candie, elle n'eſt que d'environ 55. milles comme [o] Pline le marque; de ſorte qu'on peut la traverſer en deux jours vers le milieu de l'Iſle où elle eſt plus large qu'ailleurs. Strabon & Scylax ont eu raiſon de dire qu'elle étoit étroite, longue, étenduë du levant au couchant: auſſi Etienne le Géographe aſſûre-t-il qu'on l'appelloit l'Iſle longue.

[p] Bélon n'a pas bien connu le tour de l'Iſle de Candie, il le détermine à 1520. milles, quoiqu'il ne ſoit que de 600. comme en convient Mr. de [q] Breves. Les gens du pays ſont de même ſentiment, & cette meſure répond à celles de Strabon & de Pline; le [r] premier lui donne 625. milles de circonférence, & [ſ] l'autre 590. Il eſt ſurprenant que les meſures des anciens ſe trouvent quelquefois ſi conformes à celles des Grecs d'aujourd'hui : il ſem-

a Μουσεῖον πλησίον τῆς πόλεως καὶ τῆς θαλάττης. *Stephan.*
b *Steph. Etymol. magn. Suidas.*
c Κρῆτες ἐβασίλευσεν Απτέρας καὶ τὴν πόλιν ἔκτισεν. *Euſeb. Chron. Græc. & Lat.*
d Βερέκυνθος ὄρος.
e *Diod. Sic. Bibliot. Hiſt. lib.* 5.
f *Il faut lire*, ἐν τῇ Απτεραίων χώρᾳ, *au lieu de* Αντιαπτεραίων. *Diod. Sic. ibid.*
g Creta Jovis magni medio jacet inſula ponto. *Virg. Æneid. lib.* 3. *v.* 104.
h *Ariſt. de Republ. lib.* 2. *cap.* 10.
i Ἀκρωτήριον χίμαρος. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 10.
k Ἀκρωτήριον Σαμώνιον. *ejuſdem.*
l *Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
m Ἀκρωτήριον κριοῦ μέτωπον. *Strab. ibid.*
n *Peripl.*
o *Ibid.*
p *Obſerv. lib.* 1. *cap.* 5.
q *Relation des voyages, &c. à Paris* 1628.
r 100. ſtades.
ſ *Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.


Grec.
Turc.
Tom. I. Pag. 33.


Candiotes.

ſemble que ces derniers les ayent conſervées par tradition : car ils n'ont pas des meſures certaines, & ne ſe ſervent que de pas communs, c'eſt-à-dire des enjambées d'environ deux pieds & demi chacune. On verra quelquefois auſſi dans la ſuite de cette relation, que le compte des anciens étoit bien éloigné de celui des modernes.

Les habitans de Candie, Turcs ou Grecs, ſont naturellement de belle taille, vigoureux, robuſtes; ils aiment fort à tirer de l'arc, de tout temps ils ſe ſont diſtinguez dans cet exercice, & [a] Pauſanias aſſûre qu'il étoit comme attaché à leur nation, préférablement à tous les autres peuples de Grece [b], auſſi ne voit-on que carquois repréſentez ſur les plus anciennes Médailles de l'Iſle. [c] Ephore nous a conſervé une loi par laquelle Minos ordonnoit qu'on montrât aux enfans à tirer de l'arc : les archers de Créte commandez par Stratocles furent d'un grand ſecours dans [d] la retraite des dix milles; il n'y a qu'à lire [e] Arrien pour voir de quelle utilité ils furent à Alexandre : il y a apparence qu'ils employoient pour leurs fléches cette petite eſpéce de [f] Roſeau dure, menuë & piquante, qui naît dans les ſables de l'Iſle, le long de la marine. Théophraſte & Pline en ont parlé ; Proſper Alpin en a donné une aſſez méchante figure.

Les Crétois ſe ſervoient auſſi fort utilement de la fronde : aujourd'hui on n'en connoît plus l'uſage. Tite Live n'a pas oublié les avantages qu'Euménés & le Conſul Manlius tirérent des archers & des frondeurs de cette Iſle; l'un à cette fameuſe journée où Antiochus fut vaincu par Scipion, l'autre à la bataille du mont Olympe, où les Gaulois furent defaits. Appien remarque qu'il y avoit des frondeurs Crétois à Pharſale dans l'armée de Pompée. A l'égard des autres exercices du corps, la dance, la chaſſe, la courſe, le manége, ils y excelloient. Pour leurs mœurs, quelque ſoin qu'aient pris leurs Légiſlateurs de les former, elles ont été blamées en pluſieurs choſes. [g] Polybe aſſûre que de tous les hommes, il n'y avoit que les Crétois, qui ne trouvaſſent aucun gain ſordide. [h] Saint Paul n'en a pas fait le panegyrique, non plus que [i] Conſtantin Porphyrogenete. Suidas & [k] Callimaque les traitent de menteurs & d'impoſteurs : les ſales amours de ces peuples ne ſont que trop connuës, par ce que [l] Strabon, [m] Servius & [n] Athenée nous en apprennent.

Ils ſont plus honnêtes gens aujourd'hui : on ne voit dans cette Iſle ni gueux, ni filoux, ni mendians, ni aſſaſſins, ni voleurs de grand chemin. Les portes des maiſons ne ſe ferment qu'avec des tringles de bois fort légéres, qui ſervent de verroux. Quand un Turc vole, ce qui arrive rarement, on l'étrangle dans la priſon, pour l'honneur de la nation : on le met dans un ſac plein de pierres & l'on va le jetter dans la mer : ſi c'eſt un Grec, il eſt condamné à la baſtonade ou pendu au premier arbre. La plûpart des Turcs de l'Iſle ſont [o] renegats ou fils de renegats ; les renegats ſont ordinairement moins honnêtes que les vrais Turcs. Un bon Turc ne dit mot quand il voit des Chrétiens manger du cochon & boire du vin : les renegats qui en mangent & qui en boivent en cachette, les grondent & les inſultent. Il faut avouer que ces malheureux vendent leur ame à bon marché : ils ne gagnent à changer de religion qu'une veſte, & le privilége d'être exempts de la capitation, laquelle n'eſt pourtant que d'environ cinq écus par an.

Les payſans Grecs ne portent ſur la tête qu'une calote rouge, ſemblable à celle de nos enfans de cœur; à la campagne, pour ſe garentir du ſoleil, ils n'ont d'autre ſecours que celui d'un mouchoir qu'ils mettent ſur leur calote, & qu'ils relévent par un des coins avec leur bâton pour en faire une eſpéce de paraſol. Les Turcs uſent de la même commodité. Les Grecs ſont vêtus à la légere ; ils n'ont que des caleçons bleus de toile de coton, fort larges & qui tombent ſur les pieds ; mais le fond de ces caleçons deſcend beaucoup plus bas qu'il ne faut, & les fait paroître fort ridicules. On ne voit perſonne qui ne ſoit bien chauſſé dans cette Iſle, au lieu que les payſans d'Europe ont la plûpart les pieds à demi nuds. Dans les villes, les Grecs ſe ſervent d'eſcarpins de marroquin rouge fort propres & fort légers : [p] à la campagne ils portent des botines de même étoffe, qui durent des années entiéres, & ſont auſſi bien chauſſez que l'étoient les anciens Crétois du temps [q] d'Hippocrate. Ce fameux Médecin en parle comme d'une chauſſure fort commode, & [r] Galien ſon commentateur aſſûre qu'elle montoit à mi-jambe, qu'elle étoit d'une bonne peau, percée en pluſieurs endroits, pour laiſſer paſſer des courroyes qui la ſerroient & l'empêchoient de tomber.

A l'égard des Dames, nous en avons vû d'aſſez jolies à Girapetra : ailleurs elles ſont laides ; leur ha-

a Επιχώριον ὂν τοξεύειν *Deſcript. Græc. in Attic.*
b Goltz. Græc.
c *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.
d *Xenophon. lib.* 4.
e *De exped t. Alex.*
f Arundo graminea, aculeata Proſp. Alp. Exot. 104.
Nec Gortyniaco calamus levis exit ab arcu. *Ovid. Met. lib.* 7.
Et calami ſpicula Gnoſſii. *Horat. Od.* 13. *lib.* 1.
Theoph. Hiſt. plant. lib. 4. *c.* 13.
Pli. Hiſt. nat. lib. 16. *cap.* 36.
T. Liv. Hiſt. l. 37. *cap.* 41. *& lib.* 38. *cap.* 21.
Athen. Deipn. lib. 14. *&c.*
g *Lib.* 6.
h Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία γαστέρες ἀργαί. *Ad Titum.*
i Καππαδοκία, Κρήτη, Κιλικία, τρία Κάππα κάκιστα. *Conſt. Porphyr.*
k Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται. *Callimach. hymn. in Jovem. verſ.* 8.
l *Rer. Geog. lib.* 10.
m *Servius Æneid. lib.* 10. *verſ.* 325.
n *Deipn. lib.* 13. *& alibi.*
o Bourma.
p Villanos, *campagnards.*
Βελλάνος, *Ruſticus.*
q *Hipp. lib. de Artic.*
r *Galenus Comment.* 4. *in Lib. Prædict. Hippocr.*

habit ne marque point la taille, qui est pourtant ce qu'elles ont de plus beau. Cet habit est très-simple : c'est une jupe de drap rouge, tirant sur le grisdelin, fort plissée, suspenduë sur les épaules par deux gros cordons, & qui leur laisse le sein tout découvert. Les Dames de l'Archipel portent des caleçons : les Candiotes n'ont que la chemise sous leur jupe ; leur coiffure est de la même simplicité : elles couvrent leur tête d'un voile blanc, qui tombe d'assez bonne grace sur leurs épaules : d'ailleurs ces Dames sont fort mal propres. On voit fort peu de Turques dans les ruës, encore ont-elles le visage couvert, & sont toutes envelopées dans une veste de drap. Les Juives paroissent assez ragoutantes. Les Négresses sont les plus laides femmes de l'Isle.

Il n'y a pas de gens au monde plus familiers que les Grecs ; par tout où nous passions, ils venoient se mêler parmi nous, femmes, filles, garçons, vieillards ; on examinoit nos habits, nôtre linge, nos chapeaux ; tout le village s'assembloit, partie autour de nous, partie sur les terrasses. Ce n'étoit pas pour nous insulter, ce sont de fort bons humains ; mais comme nous prenions souvent la traverse pour aller chercher nos plantes dans les montagnes où l'on n'a jamais vû d'étrangers, la curiosité les portoit à nous venir voir. Après avoir bien consideré nôtre équipage, on commençoit à rire : eux de nos maniéres & de nos habits, & nous de leur sotise. Tout cela se passoit dans les ruës, tandis que nos guides étoient occupez à nous chercher un gîte : le gîte trouvé nous commencions à marcher, escortez de la moitié du village : ordinairement on faisoit une station devant la porte de la maison, pour attendre qu'on eût dissipé la fumée, & qu'on eût chassé les mouches, les cousins, les punaises, les puces, & les fourmis.

On profitoit de ce temps-là pour les consultations : les malades étoient portez au milieu de la ruë, de même que du temps d'Hippocrate. Nous nous servions souvent des premiéres plantes qui se présentoient, & lorsque le besoin le demandoit, nous leur faisions présent de quelque vomitif pour emporter le levain des maladies les plus fâcheuses : le plus souvent c'étoit à des Grecs. On ménageoit beaucoup les Musulmans, sur tout dans les lieux par où nous prévoyions d'être obligez de repasser. Qui sçait s'il ne leur auroit pas pris envie de nous donner la bastonade, si nos remedes les eussent trop fatiguez ? l'exemple du Pacha de Candie nous avoit frappé, & nous n'aurions pû en ce cas-là recommencer nos travaux de six semaines. Sur les terres des Turcs on applique fort gravement les coups de bâton sous la plante des pieds ; ils les comptent avec les grains de leur chapelets, & sans s'informer de quelle faculté l'on est, ils vous régalent encore souvent de quelques coups de bâton sur les épaules.

Quoique nous eussions laissé nôtre air grave à Paris, on ne laissoit pas de nous fatiguer à tous momens : on couroit après nous en foule, en criant, [a] *Médecins, donnez-nous quelques plantes pour guérir nos maux.* Si nous restions sur les grands chemins pour en décrire ou pour en dessiner quelqu'une, on nous amenoit aussi-tôt des enfans ou des vieillards malades : nous leur donnions des remédes & des avis avec plaisir ; ce qui nous faisoit perdre bien du temps : mais outre la consolation que nous avions de faire du bien, nous profitions de ces occasions pour apprendre les noms vulgaires des plantes qui se presentoient. Je regardois le cerveau de ces pauvres Grecs, comme autant d'inscriptions vivantes, lesquelles servent à nous conserver les noms citez par Théophraste & par Dioscoride ; quoique sujettes à diverses altérations, elles dureront sans doute plus long-temps que les marbres les plus durs, parce qu'elles se renouvellent tous les jours, au lieu que les marbres s'effacent ou se détruisent. Ainsi ces sortes d'inscriptions conserveront dans les siécles à venir, les noms de plusieurs plantes connuës de ces habiles Grecs, qui vivoient dans des temps plus sçavans & plus heureux ; nous avons apris de cette maniére plus de 500. de ces noms vulgaires, qui par leur rapport avec les noms anciens, décident souvent des plantes les plus familiéres aux premiers Botanistes.

C'étoit principalement aux Papas & aux Caloyers que nous nous adressions pour cela : nous les regardions comme descendans en ligne droite de ces sages Curetes, qui renfermoient dans leur tête toute la science de leur temps : ceux-ci pourtant sont de francs ignorans, qui sçavent un peu mieux se mettre à leur aise que leurs voisins ; aussi possédent-ils le plus beau & le meilleur bien de l'Isle. S'il y a un bon fond, une plaine fertile, de beaux Oliviers, des Vignes bien cultivées, il ne faut pas demander à qui elles appartiennent, on trouve bien-tôt le monastére : s'il n'y a pas de monastére, le Papas ne loge pas loin de là. Toutes les belles fermes dépendent des couvens ; c'est peut-être ce qui a ruiné le pays, car les Moines ne sont guéres propres à soutenir un Etat. Il est vrai que ces Moines Grecs sont de bonnes gens ; ils ne s'occupent qu'à labourer la terre, & ne se mêlent pas de medecine : ces Réligieux font très-maigre chére ; le gibier du pays seroit inutile, s'il ne s'y trouvoit d'autres personnes pour en faire usage.

Les bourgeois de Candie se traitent fort bien : [b] on nourrit dans l'Isle beaucoup de volaille, de pigeons, de bœufs, de moutons, & de cochons. On y voit quantité de tourterelles, de perdrix rouges, de bécasses, de becfigues, de liévres, point de lapins. La viande de boucherie y est très-bonne, hormis durant l'hyver : faute de pâturage, on est obligé dans cette saison de faire paître les troupeaux,

a Ιατρεὶ χορτάρια

b Quidquid in Creta nascitur, infinitò præstat cæteris ejusdem generis alibi genitis. *Plin. Hist. nat. lib. 25. cap. 8.*

peaux, le long de la mer parmi les joncs, où ils deviennent si maigres, que leur chair n'est que de la filasse. Les Grecs ne s'en embarrassent guéres : ils se ragoûtent avec des racines ; & c'est ce qui a donné lieu au proverbe, qui dit que les Grecs s'engraissent où les ânes meurent de faim : cela est vrai à la lettre, les ânes ne mangent que les feuilles des plantes, & les Grecs emportent jusques à la racine. Nous admirions quelquefois leur genre de vie : nos matelots passoient les journées entiéres à ne manger que de mauvais biscuit, & de ces mousses salées, qui croissent sur des rochers couverts de l'eau de la mer.

Quoiqu'il n'y ait pas dans cette Isle la moitié du monde qu'il faudroit pour la cultiver, elle produit néanmoins plus de grains que ses habitans n'en consomment. Non seulement elle abonde en vins ; mais elle fournit aux étrangers, des huiles, de la laine, de la soye, du miel, de la cire, des fromages, du Ladanum. On y cultive peu de Coton & de Sesame : le Froment y est excellent, sur tout aux environs de Candie & dans la plaine de la Messaria : mais on n'y sçait pas faire le pain : c'est une pâte molasse, écrasée, & si peu cuite qu'elle s'attache aux dents. Les François y font de très-bon pain, bien cuit & bien levé, dont les Turcs sont friands.

Les vins de Candie sont excellens, rouges, blancs & clairets. [a] Il n'est pas surprenant que l'on voye des médailles des plus anciennes frappées au nom des Crétois, sur le revers desquelles on ait représenté des couronnes de [b] Lierre entremêlées de grappes de raisin : les vins de ce climat ont autant de verdeur qu'il en faut pour corriger leur liqueur : cette liqueur bien loin d'être fade, est accompagnée de ce baume délicieux qui fait mépriser tout autre vin à ceux qui ont bien goûté les vins de Candie. Jupiter ne beuvoit pas d'autre nectar, lorsqu'il regnoit dans cette Isle. Quoique ces vins soient pleins de feu, [c] Galien ne laissoit pas d'y en trouver d'assez temperez pour en permettre l'usage à ceux qui avoient la fiévre.

Les Turcs ne sçauroient s'empêcher de boire de si bon vin, au moins pendant la nuit, & lorsqu'ils s'en mêlent, c'est à fond de cuve. Les Grecs en boivent jour & nuit sans eau, & à petits coups, trop heureux d'ensevelir de temps en temps dans cette boisson le souvenir de leur misére. Quand on verse de l'eau sur ces vins, le verre paroît tout rempli de nuages, traversez de filets ondoyans & comme crépez, formez par la grande quantité d'huile ethérée, qui domine dans cette liqueur. Il seroit aisé d'en tirer d'excellent esprit de vin : cependant [d] l'eau de vie que l'on boit en Candie, de même que par tout le Levant, est détestable : pour faire cette liqueur, on met de l'eau sur le marc des raisins, que l'on charge après 15. ou 20. jours de digestion, avec des pierres plates fort lourdes, afin de l'exprimer : on distile cette piquete à moitié, & l'on jette le reste : pour mieux faire, il faudroit jetter le tout ; car leur eau de vie n'a point de force & ne sent que le brûlé ; elle est roussâtre, & se corrompt facilement.

La laine de Candie non plus que celle de Grece, ne peut servir qu'à des étoffes grossiéres, à des liziéres, ou à des matelas. La soye de cette Isle seroit parfaitement belle si on avoit l'adresse de la façonner. Le miel en est excellent, & sent le Thym dont tout le terroir est couvert : son odeur n'accommode pas tout le monde, il est doré & plus liquide que celui de Narbonne. La cire & le Ladanum de cette Isle ne sont pas à mépriser. On estime les fromages des montagnes de la Sphachie. [e] Athenée assûre qu'on faisoit en Créte des fromages minces & larges pour brûler dans les sacrifices ; apparemment qu'ils étoient excellens, puisqu'on n'employoit rien que de bon dans ces cérémonies. Quoique la Candie soit un riche pays, cependant les meilleures terres de l'Isle ne sont guéres bien cultivées, & même les deux tiers de ce Royaume ne sont que montagnes séches, pelées, désagréables, escarpées, taillées à plomb & plus propres pour des chévres que pour des hommes.

On respire un fort bon air en Candie : il n'y a que le [f] vent de terre à craindre : on a pensé deux ou trois fois abandonner la Canée où ce vent est tout à fait suffocant. On a remarqué plus haut, que souvent il étouffoit les gens en pleine campagne : nous eumes grand peur de pareil accident en venant du cap Mélier à la Canée. A l'égard des eaux, on n'en sçauroit trouver de plus belles ni de meilleures. Tout bien consideré l'on peut dire que cette [g] Isle est placée sous un beau ciel : aussi l'appelloit-on autrefois l'Isle heureuse : il n'y a pas jusques aux pierres qui n'en soient estimables.

La plûpart des villages y sont bâtis de marbre blanc, mais il est tout brut & ne paroît pas plus que nôtre moilon : on n'employe le marbre que parce qu'il est plus commun que les autres pierres, par la même raison que le fer est plus rare en Amerique que l'or & l'argent. Que diroient les Dipænes, les Dédales, les Scyllis, les Ctésiphons, les Métagénes, s'ils voyoient blanchir le marbre avec de la chaux ? Excepté Dédale, [h] tous ces habiles sculpteurs & architectes étoient Crétois, & les deux derniers avoient bâti le Temple de Diane à Ephése : ces grands hommes n'employoient pas la bouë au lieu de mortier, comme les Grecs d'au-

a *Goltz. Graec.*
b Larga vitis mira soli indulgentia. *Solin. cap.* 11.
c *Comment.* 3. *in Lib. Hippoc. de victus ratione in morb. acut.*
d Pazi, *Raki.*
e *Deipn. lib.* 14.
f Vent du Sud.

g Macaros. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
Nonnulli etiam à temperie cæli, Μακάρων νῆσον apellatam prodiderunt. *Solin. Polyhist. cap.* 11.
h *Plin. Hist. nat. lib.* 36. *cap.* 4. *& lib.* 7. *cap.* 37. *Vitruv. Archit. lib.* 3. *cap.* 1.

jourd'hui, qui ne font que délayer la terre avec de l'eau, sans y mêler ni chaux ni sable. Dans les villages, les maisons n'ont qu'un seul étage partagé en deux ou trois piéces éclairées chacune par une ouverture où l'on a engagé une cruche de grez d'un pied & demi de diamétre, ouverte par les deux fonds, & maçonnée dans le couvert : ce couvert est en terrasse, & consiste en une couche de terre épaisse de demi pied, étenduë sur des fagots soutenus, chez les plus aisez, par des sabliéres couvertes de planches. Nos Auvergnats & nos Limousins, trouveroient bien à s'occuper dans ce pays-là.

Pendant la paix, on vit fort doucement dans cette Isle : durant la guerre, toute la campagne est désolée par les Cains : on appelle de ce nom-là les Grecs revoltez & retirez chez les Vénitiens, à la Sude, ou à Spina longa. Ces Cains, ou faux freres, brûlent, saccagent, violent & commettent toutes sortes de cruautez : ils s'attachent sur tout à faire des prisonniers Turcs, qu'ils rançonnent le plus qu'ils peuvent. Si un Cain est pris, il n'y a point de quartier pour lui : on l'empalle, ou on le met au a Ganche. Dans la derniére guerre, il y en eut un, qui pour éviter le dernier supplice, offrit b deux mille écus : le Pacha ne laissa pas que de le faire empaler avec son argent au col.

Pour empaller un malheureux, on le fait coucher ventre à terre, après lui avoir lié les mains derriére le dos : on lui endosse le bas d'un âne, sur lequel s'assoyent deux valets du bourreau, afin de le bien assujetir, tandis qu'un autre lui cogne le visage contre terre avec les deux mains qu'il lui appuye fortement sur le col : un quatriéme Officier lui fend le derriére de la culotte avec des ciseaux, & lui enfonce un pal dans le fondement ; ce pal est une broche de bois, qu'il fait avancer avec les mains autant qu'il peut : après cela un autre estaffier chasse cette broche avec un maillet jusques à ce qu'elle sorte par la poitrine : enfin on plante le pal tout droit, & si ces malheureux vivent encore quelque temps, les Turcs les plus zélez pour l'Etat s'approchent d'eux pour leur chanter pouille, bien loin de les exhorter à se faire c Musulmans. Les Turcs sont si persuadez, qu'un homme qui a fait un grand crime est indigne d'être Musulman; que lors qu'un Musulman est condamné à mourir personne ne l'assiste, parce qu'ils croyent que son crime l'a rendu *Jaour*, c'est-à-dire infidéle & Chrétien.

Le Ganche est une espéce d'estrapade, dressée ordinairement à la porte des villes : le bourreau éleve les condamnez par le moyen d'une poulie ; & lâchant ensuite la corde, il les laisse tomber sur des crochets de fer, où ces malheureux demeurent acrochez tantôt par la poitrine, tantôt par les aisselles, ou par quelque autre partie de leur corps : on les laisse mourir en cet état : quelques-uns vivent encore deux ou trois jours : il y en a qui demandent à fumer tandis que leurs camarades crient comme des enragez. On dit qu'un Pacha passant devant une de ces potences en Candie, jetta les yeux sur un de ces misérables, qui lui dît d'un ton railleur : Seigneur, puisque tu es si charitable suivant ta loi fais moi tirer un coup de mousquet pour finir cette tragédie.

Quoique la vie des Candiots soit assez molle ils ne laissent pas de monter souvent à cheval & de chasser; ils ne sçavent ce que c'est que de chasser à pied : les Seigneurs du pays ont ordinairement des chevaux de Barbarie parfaitement beaux, & qui durent bien plus long-temps en ce pays-là qu'en France, où le serein & le foin les rendent poussifs & fluxionaires. Les chevaux de l'Isle sont des bidets pleins de feu, dont l'encoulûre est assez belle & la queuë fort longue ; la plûpart ont si peu de boyau que la selle ne sçauroit leur tenir sur le dos : ils sont entiers & se cramponent si adroitement dans les rochers, qu'ils grimpent d'une vitesse admirable dans les lieux les plus escarpez : on n'a qu'à les prendre d'une main par le crin, & tenir la bride de l'autre ; dans les descentes les plus horribles, qui sont assez fréquentes dans cette Isle, ils ont le pas ferme & assûré, mais il faut les laisser faire, & marcher sur leur bonne foi : ils ne s'abbatent jamais quand on s'abandonne à leur conduite, non plus que lorsqu'ils portent des fardeaux beaucoup plus lourds que le corps d'un homme : ordinairement ils ne tombent que lorsque le cavalier ne leur lâche pas assez la bride, car alors ayant la tête trop élevée, ils ne sçauroient porter leur vûë en bas pour placer sûrement leurs pieds. Lorsque je me trouvois sur le bord de quelque précipice, bien loin de vouloir régler le mouvement de mon cheval, je fermois les yeux pour ne pas voir le danger, ou bien je mettois pied à terre avec mes amis pour herboriser.

Nous profitions toûjours de quelque nouvelle plante, & ces sortes de plantes ne s'appellent rares, que parceque ceux qui s'appliquent à la Botanique vont rarement se fatiguer dans des lieux si rudes ; il est plus naturel de se promener dans un bois, & les prémiers hommes ne se sont servis de plantes qu'on appelle usuelles, que par la facilité qu'ils avoient de les trouver sous leur main : il est mal aisé de rendre raison pourquoi celles qui naissent dans les fentes des rochers sont si différentes de celles qui poussent dans le beau pays ; on n'est guéres plus habile quand on a recours à la différence du suc nourricier que ces lieux leur fournissent ; car cette différence de nourriture ne nous dédommage pas de nôtre ignorance : c'est tomber d'une difficulté dans une autre, & c'est-là le défaut ordinaire des Physiciens.

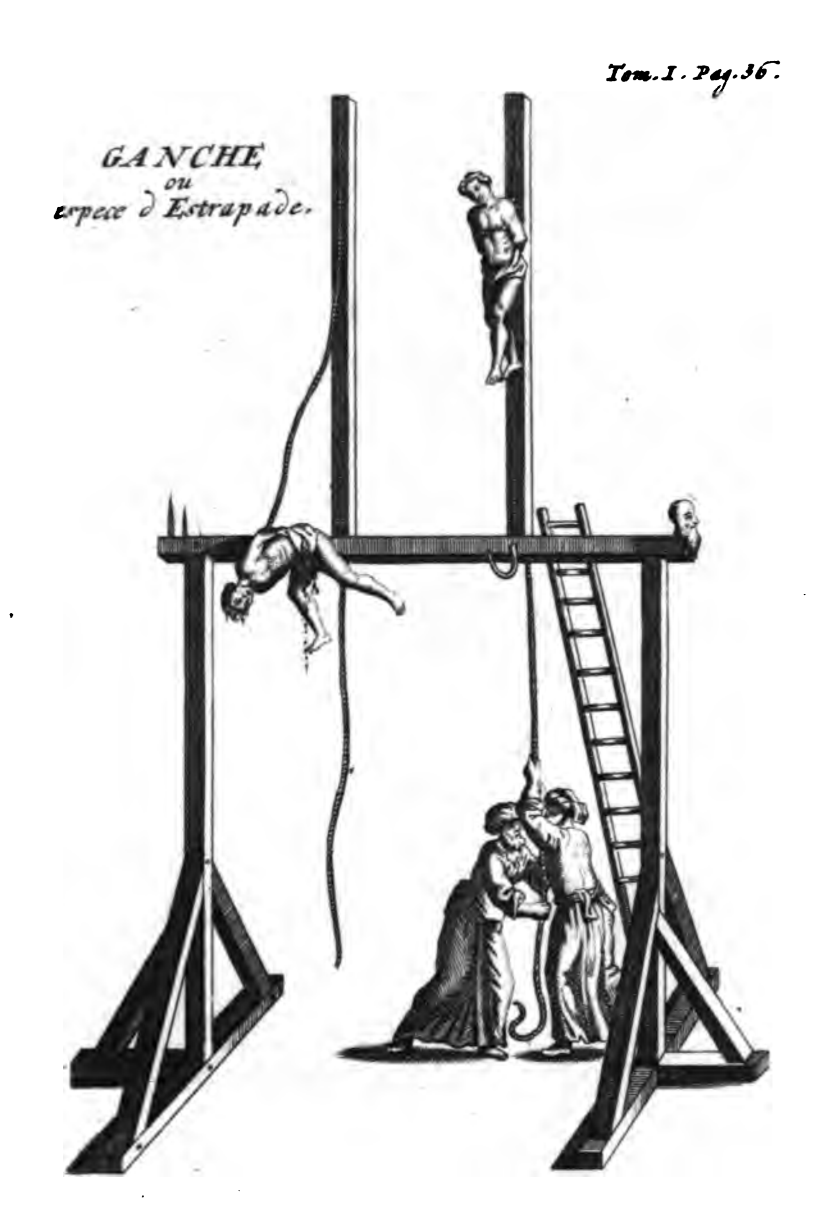
Pour

a *Espece d'estrapade.*

b Quatre bourses. *La bourse est de 500. écus.*

c Fidéles.




Tom. I. Pag. 36.
GANCHE ou
espece d Estrapade.

Pour revenir aux chevaux de Candie, les Dames Turques ou Gréques, qui ne sçauroient se servir d'autre voiture, à cause de la difficulté des chemins, ne descendent jamais, & l'on n'entend pas dire qu'il leur arrive d'accidents fâcheux par la chûte de leurs chevaux: ces petits chevaux sont merveilleux pour courre le liévre; cette chasse & la chasse à l'oiseau, sont celles que les Turcs aiment le plus; il est vrai que leur oiseaux sont excellens & bien dressez: on en faisoit une espéce de commerce du temps que l'Isle appartenoit aux Vénitiens; on en porte encore quelques-uns en Allemagne par la voye de Venize; la plûpart sont destinez pour Constantinople, de même que ceux qu'on éleve dans quelques autres Isles de l'Archipel.

Tous les chiens de Candie sont des lévriers bâtards, malfaits, fort élancez, & qui paroissent tous de même race: leur poil est assez vilain, & par leur air il semble qu'ils tiennent quelque chose du loup & du renard. Ils n'ont rien perdu de leur ancienne sagacité, & naturellement ils sont tous grands preneurs de liévres & de petits cochons: lorsque ces chiens se rencontrent entre eux, ils ne fuyent pas, mais ils s'arrêtent tout court, & commencent à gronder en se montrant les dents, qui ne sont pas les plus laides parties de leurs corps; après quoi ils se séparent de sang froid: on ne voit pas d'autre espéce de chiens dans ce pays; il semble qu'elle s'y soit conservée depuis la belle Gréce: il n'est parlé chez les anciens que des chiens de Créte, & de Lacedemone, quoique inferieurs à nos lévriers, lesquels sont fort communs en Asie & aux environs de Constantinople, où ils trouvent bien à exercer leurs talens dans les plaines de Thrace & d'Anatolie.

Nous avions à nôtre service un de ces chiens de Candie, qui pourvoyoit quelquefois à nos besoins dans les endroits les plus éloignez des villages: Arab; c'étoit le nom de nôtre lévrier, avoit une si grande aversion pour toutes les personnes coiffées avec des turbans ou des bonnets, qu'il s'étoit lui-même rétiré dans un des coins du vestibule de la maison de nôtre Consul, où il attendoit tranquillement qu'on lui donnât à manger, sans oser entrer dans la cuisine: dès que quelqu'un se présentoit en chapeau, il venoit lui faire mille caresses: nous prîmes amitié pour cet automate quand nous sçûmes les avantages qu'on en pouvoit retirer, & parce qu'il s'attacha plus à nous qu'aux autres François: à la campagne on n'avoit qu'à lui faire le signal; c'est-à-dire frapper des mains & l'appeller trois ou quatre fois par son nom: il partoit d'abord pour aller à la chasse, & ne revenoit jamais sans nous rapporter quelque liévre ou quelque cochon. Du temps de l'ancienne Créte les cochons n'étoient pas exposez à ces sortes d'insultes, on les regardoit comme des animaux sacrez, suivant un fragment d'Agatocles le Babylonien que [a] Athénée nous a conservé: cette vénération pour les cochons n'étoit fondée pourtant que sur une fable, laquelle assûroit que non seulement Jupiter étoit né sur le mont Dicté, mais qu'il y avoit été allaité par une truye: Arab & ses amis auroient fait mauvaise chére dans ce temps-là; il nous suivit jusques à la marine, lorsque nous allâmes nous y embarquer, mais il n'entroit jamais dans aucun bâtiment, & il les fuyoit avec autant de précaution que les turbans, comme s'il avoit voulu rester dans l'Isle; pour y chasser & fournir des liévres ou des cochons aux autres François qui y demeurent. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, &c.

LETTRE III.

ETAT PRESENT DE L'EGLISE GREQUE.

MONSEIGNEUR,

Comme j'aurai l'honneur dans la suite de vous parler souvent des Patriarches, des Papas, des Caloyers, & des autres Ministres de l'Eglise Gréque, je crois que pour éviter les repetitions, il vaut mieux vous entretenir dans cette lettre de tout ce que j'ai appris de l'état présent de cette Eglise.

Elle est tombée dans un desordre si affreux depuis la [b] prise de Constantinople par Mahomet II. que pour peu qu'on ait de zéle pour la réligion, on ne sçauroit la considerer sans verser des larmes: cependant quelque désir que les Turcs ayent montré d'humilier les Grecs, ils ne leur ont jamais défendu ni l'exercice, ni l'étude de leur Réligion; au contraire le Sultan, dont on vient de parler, pour leur marquer qu'il n'y vouloit faire aucun changement, honnora le premier Patriarche que l'on élût sous son regne, des mêmes présens que les Empereurs Grecs avoient accoutumé de faire dans ces occasions. Ces présens consistoient en mille écus argent comptant, un bâton pastoral d'argent, une robbe de camelot, & un cheval blanc.

Ce n'est donc qu'à l'ignorance de ceux qui gouvernent l'Eglise Gréque qu'il faut attribuer sa décadence, & cette ignorance est la suite des miséres de l'esclavage. Les plus habiles d'entre les Grecs, après la perte de la capitale de leur Empire, se reti-

a Deipn. lib. 9.

b. En 1453.

tirérent en divers endroits de la Chrétienté ; ils emportérent avec eux toutes les ſciences de leurs pays, & par conſéquent toutes les vertus. Ceux qui reſtérent dans l'Empire Othoman, & ſur tout ceux qui leur ſuccedérent, negligérent tellement le Grec litteral, qu'ils furent hors d'état de puiſer dans les véritables ſources du Chriſtianiſme, & ſe rendirent incapables & indignes d'expliquer l'Evangile. Ce deſordre ſubſiſte encore aujourd'hui parmi les Grecs : à peine ſçavent-ils lire ce qu'ils n'entendent pas : c'eſt même un Grand mérite parmi les gens d'Egliſe de ſçavoir lire, & vous ſerez ſurpris, Monſeigneur, d'apprendre qu'à peine y a-t-il ſur les terres des Turcs une douzaine de perſonnes habiles dans la connoiſſance du Grec litteral.

Les Grecs ſe flattent que le grand Duc de Moſcovie les tirera quelque jour de la miſére où ils ſont, & qu'il détruira l'Empire des Turcs : mais outre qu'il n'y a point d'apparence à ce changement, ils ne deviendroient pas plus habiles en changeant de maître. Les Moſcovites eux-mêmes ne ſont inſtruits que par les Moines de [a] Monte Santo, qui ne méritent pas le nom de Théologiens.

Que peut-on penſer d'une Egliſe, dont le Chef au lieu d'être déſigné par le Saint Eſprit, eſt très-ſouvent nommé par le Grand Seigneur ou par ſon premier Vizir, qui ont en horreur le nom Chrétien ? Il n'y a rien de plus triſte que de conſidérer que les Grecs eux-mêmes ſont les Auteurs d'une telle abomination. Les Turcs n'ont jamais exigé qu'une ſomme d'argent pour délivrer les Patentes du nouveau [b] Patriarche : les Grecs ont commencé les premiers à mettre le Patriarchat à l'enchére, ſans attendre la mort du Prélat qui en étoit pourvû. Cette dignité ſe vend aujourd'hui ſoixante mille écus. On a beau dire encore une fois que cette ſomme n'eſt donnée que pour obtenir la confirmation d'une élection Canonique : un Patriarche bien ſouvent en détrône un autre, & il y en a qui après avoir été dépoſſedez une ou deux fois remontent encore ſur leur chaire. Cruſius aſſûre que Simon de Trébiſonde fut le premier qui dépoſſeda Marc le Patriarche en donnant mille ſequins à Mahomet II. . . . .

On ne prétend pas que toutes les promotions des Patriarches ſoient ſimoniaques : au contraire on eſt très-perſuadé qu'il y a de ſaints perſonnages dans l'Egliſe Gréque qui ne voudroient pas achetter cette dignité à quelque prix que ce fût, & qui après leur élection faite canoniquement par les Evêques, ne donnent au Vizir la ſomme ordinaire que dans la vûë d'obtenir leurs proviſions, de même que font nos Prélats par rapport à leurs bulles. On ne ſçauroit trouver à redire à cette conduite : mais les Grecs ne ſçauroient auſſi diſconvenir que pluſieurs de leurs Religieux n'ayent quelquefois, à force d'argent, détrôné leur Patriarche tout plein de vie & de ſanté, & qu'ils n'ayent enchéri par deſſus le marché qu'il avoit fait : n'eſt-ce pas là achetter le Patriarchat, & peut-on ſe diſpenſer d'appeller Simonie une telle pratique ? Quand l'ambition aveugle donc un Caloyer juſques à vouloir achetter ſa miſſion de Satan, il fait ſa cabale avec quelques Evêques de ſes amis, qui ne perdent rien apparemment à cette promotion : on ne manque pas de preſſentir le grand Vizir, le marché eſt bien-tôt conclu, & l'aſpirant quoique pauvre ne manque pas de trouver de riches Marchands, qui dans la vûë d'un profit conſidérable & aſſûré font toutes les avances neceſſaires. Si le grand Vizir n'eſt pas à Conſtantinople, l'affaire ſe traite avec le [c] Gouverneur de la Ville. On expédie les proviſions ſi-tôt que l'argent eſt compté, & le nouveau Patriarche, accompagné des Evêques de ſa faction, ſans s'embarraſſer de ce qu'en dira l'ancien Patriarche, ni le reſte du Clergé, s'en vient recevoir le Caſtan chez le Vizir ou chez le Gouverneur : ce Caſtan eſt une veſte de brocatelle ou de quelque autre étoffe, dont le Grand Seigneur fait préſent aux Ambaſſadeurs & aux perſonnes revêtuës nouvellement d'une dignité conſidérable.

Les Evêques de la ſuite du Patriarche reçoivent auſſi chacun leur veſte, & s'en vont comme en triomphe à l'Egliſe Patriarchale dans le quartier de Balat, précedez par un [d] Garde de la Porte, par deux [e] Exempts des Gardes du Grand Seigneur, par un des Secretaires ou du Grand Vizir ou du Gouverneur de la Ville, & par une troupe de Janiſſaires : les Evêques & les Caloyers forment l'arriére-garde de ſa marche. Dès qu'ils ſont arrivez à la porte de l'Egliſe, on fait la lecture des proviſions du Patriarche, par leſquelles le Sultan commande à tous les Grecs de ſon Empire de reconnoître un tel pour Chef de leur Egliſe, de lui fournir les ſommes neceſſaires pour ſoutenir ſa dignité & pour payer ſes dettes : tout cela ſous peine de la baſtonade, de confiſcation des biens, & d'interdiction des Egliſes. Ne ſont-ce pas là de belles marques de miſſions ! Après la lecture des Patentes du Patriarche, on ouvre la porte de l'Egliſe, & le Secretaire du Grand Vizir ayant placé le Patriarche ſur ſon ſiége, ſe retire avec les autres Turcs, qui emportent chacun une ſomme d'argent.

Il n'y a pas lieu de douter que le nouveau Patriarche ne profite du temps ; la Tyrannie ſuccéde à la Simonie : il commence par faire ſignifier l'ordre du Sultan à tous les Archevêques & Evêques de ſon Clergé. Non ſeulement ce nouveau Chef eſt traité de [f] *vôtre Sainteté* ; mais de *vôtre toute Sainteté*. Il eſt toûjours vêtu en ſimple Caloyer, & on lui baiſe la main ou ſon chapelet en le portant de la bouche au front. Sa plus grande application eſt

a Ὄρος Ἄθως, aujourd'hui Ἅγιον Ὄρος.
b ὁ Πατριάρχης.
c Caimacan.

d Capigi.
e Tzaus. *On prononce* Chiaoux.
f Παναγιότητα σοῦ καὶ Παναγιώτατος.

est à examiner le revenu de chaque Prélat ; il les taxe & leur enjoint très-expressément par une seconde lettre d'envoyer la somme reglée, autrement les Prélatures sont au plus offrant: les Prelats accoûtumez à ce commerce n'épargnent pas leurs Suffragans : ceux-ci tourmentent les Papas ; les Papas rançonnent les parroissiens, & ne jettent pas une goutte d'eau benite, pour ainsi dire, qui ne soit payée par avance.

Si dans la suite le Patriarche a besoin d'argent, il en met l'exaction à l'enchére parmi les Turcs: celui qui en donne le plus s'en va dans la Gréce sommer les Prélats. Ordinairement sur vingt-mille écus à quoi le Clergé est taxé, le Turc en tire vingt-deux mille, & profite des deux mille écus pour sa peine, outre qu'il est défrayé dans tous les diocéses. En vertu de la convention qu'il a faite avec le Patriarche, il casse & interdit des fonctions Ecclesiastiques, les Prélats qui refusent de payer leur taxe : s'ils n'ont pas d'argent comptant, ils en empruntent des Juifs à gros interêts sur la caution de leurs diocésains : telle est aujourd'hui cette Eglise si florissante autrefois, & si glorieuse d'avoir eu pour Pasteurs les Athanases, les Basiles, les Chrysostomes.



La Hiérarchie de l'Eglise Gréque est composée de quelques autres Patriarches, qui reconnoissent pour Chef celui de Constantinople : ces Patriarches sont celui de Jerusalem, qui prend soin des Eglises de la Palestine, & des confins de l'Arabie : celui d'Antioche qui réside à Damas, a pour partage les Eglises de Syrie, de Mésopotamie, & de Caramanie; celui d'Alexandrie demeure au Caire, & gouverne les Eglises d'Afrique & d'Arabie. Toutes les autres Eglises Gréques de l'Empire Othoman dépendent immédiatement du Patriache de Constantinople : les Archevêques ont leur rang après le Patriarche; & après ceux-ci viennent les Evêques; ensuite les [a] Protopapas, puis les [b] Papas, & enfin les Caloyers. Quand on saluë un Archevêque ou un Evêque, on lui baise la main, & on l'appelle [c] *vôtre toute Prêtrise*, ou [d] *vôtre Beatitude*; on traite les Prêtres de [e] *vôtre Sainteté*.

Les [f] Caloyers sont des Religieux de l'Ordre de Saint Basile; il n'y a point de bigarrure dans leurs ha-

a Archiprêtres.
b Curez.
c Πανιερότη σοῦ καὶ.
d Μακαριότη σοῦ.
e Ἁγιότητα σοῦ.
f Καλογέρος, bon vieillard.

habits : ce corps fournit tous les Prélats de l'Eglise Gréque; les [a] Papas ne sont proprement que des Prêtres séculiers, & ne peuvent parvenir qu'à être Curez [b] Archiprêtres. Le premier ordre que l'on confére à ceux qui se destinent à l'Eglise; est celui de [c] Lecteur, dont l'office est de lire l'Ecriture sainte au peuple les jours de grandes Fêtes, ces Lecteurs deviennent [d] Chantres, puis [e] Soudiacres & chantent l'Epître à la Messe; ensuite ils sont faits [f] Diacres & chantent l'Evangile : le dernier ordre est la [g] Prêtrise. Pour ce qui est de la Cléricature, ils ne la comptent pas proprement parmi les ordres; on appelle Clercs toutes les personnes qui sont du corps du Clergé : il y a des endroits où l'on donne ce nom à [h] ceux qui annoncent les Antiennes aux Chantres, pour leur marquer ce qu'ils doivent dire : le prémier enfant qui se présente le peut faire; car ils sont presque tous instruits à cela. Le Soudiacre prend soin des ornemens & des vases sacrez : c'est lui qui dispose le pain à consacrer & qui le met sur la table de Proposition; il reçoit les offrandes, habille le Prêtre, [i] lui donne à laver & à essuyer les mains : le Diacre porte l'étole & tient [k] l'éventail pour chasser les mouches qui sont sur l'Autel.

Il est permis aux Prêtres de se marier une fois en leur vie, pourvû qu'ils s'engagent dans les liens du mariage, avant que d'être sacrez : il faut pour cela qu'ils déclarent en confession à un Papas, qu'ils sont vierges & qu'ils veulent épouser une vierge : s'ils s'accusent d'avoir connu des femmes, ils ne sauroient se faire Prêtres, si ce n'est qu'ils corrompent leur Confesseur par argent. Après donc que le Confesseur a reçû la déposition du Diacre, il certifie à l'Evêque qu'un tel est vierge, & qu'il a dessein d'épouser une vierge : on le marie, & ensuite on lui confére l'ordre de Prêtrise; mais il ne sauroit passer à de secondes noces : c'est pour cela qu'on lui choisit pour épouse [l] la plus belle fille du village & dont le teint promet une longue vie. A l'égard de la viande, les Papas ne sont obligez de s'en abstenir que deux jours par semaine, comme les séculiers. La Bibliothéque de ces Prêtres est ordinairement fort petite; comme leurs bréviaires & les autres livres de priéres sont chers, par la necessité où ils se trouvent de les tirer de Venise; ils se dispensent de reciter l'Office, quoiqu'il soit en Grec vulgaire : pour la Messe, ils ne la disent pas tous les jours, parce qu'il ne leur est pas permis de coucher avec leurs femmes la veille des jours qu'ils doivent célébrer.

On distingue les Papas des Caloyers par une [m] bande blanche, haute d'environ un pouce appliquée au bas des bonnets des Papas : il y a bien des endroits même où les Papas & les Caloyers portent [n] une piéce de drap noir, attachée au dedans du [o] bonnet & qui leur pend sur le dos, cela leur donne un petit air de Prélat : tous leurs bonnets sont du même modéle & faits à Monte Santo, plats par dessus, noirs, & à deux oreilles; leur [p] habit est noir ou brun foncé, c'est une espéce de soutane toute simple, sur laquelle on met une ceinture de même couleur.

Les Caloyers font vœu d'obéïssance, de chasteté & d'abstinence; ils ne disent pas la Messe, s'ils veulent se tenir dans leur régle : s'ils se font Prêtres, ils deviennent [q] Moines sacrez, & ne célébrent qu'aux plus grandes Fêtes; c'est-pourquoi dans tous les couvents il y a des Papas entretenus pour déservir l'Eglise : ainsi les Moines sacrez ne différent précisément des Caloyers que par la Prêtrise.

Ceux qui veulent se faire Caloyers, s'adressent à un Moine sacré, pour en recevoir l'habit, & cette cérémonie coute environ une douzaine d'écus. Avant la décadence de l'Eglise Gréque, le [r] Supérieur d'un couvent examinoit le postulant avec soin, & pour éprouver sa vocation, il l'obligeoit de rester trois ans dans le Monastére; après ce terme, s'il perséveroit dans son dessein, le Supérieur le menoit dans l'Eglise, & lui tenoit le Discours suivant : „ Nous voici, mon frére, en présence „ de l'Ange du Seigneur, devant qui il ne faut pas „ mentir : N'est-ce pas pour éviter le châtiment „ de quelque faute que vous voulez vous retirer „ dans cette maison ? Ne seroit-ce pas quelque „ chagrin domestique, quelque dépit amoureux, „ quelque affaire criminelle qui vous ameneroit „ parmi nous ? Non, mon pere, répondoit ordi„ nairement le postulant; ce n'est que pour vaquer „ à mon salut que je veux quitter le monde & ses „ vanitez : alors le Supérieur lui donnoit l'habit, & après quelques priéres, il lui coupoit une tresse de cheveux qu'il attachoit avec un morceau de cire contre la muraille près de l'Autel.

Il n'y a plus de discipline à présent parmi les Grecs; on reçoit les Religieux fort jeunes, & sur tout dans les couvents, où l'on en voit qui n'ont que dix ou douze ans : ce sont le plus souvent des fils de Papas, à qui l'on montre à lire & à écrire; d'ailleurs ils sont employez aux offices les plus vils, & cela leur tient lieu de noviciat : dans les couvents

a Πάπας, ou Πάππας.
b Πρωτοπάππας.
c Αναγνώστης.
d Ψάλτης.
e Υποδιάκονος.
f Διάκονος.
g Ιερωσύνη.
h Κανονάρχης καὶ Κανονάρχοι.
i το Μαιδύλιον, essuyemain.
k τὸ Ριπίδιον, éventail.
l Παπαδία.
m Περιστέρα.
n Παραμάνδυα.
o Καμιλαύχιον καὶ Καμηλαύχιον, καὶ περικεφαλαία.
p Μανδύα καὶ τὸ Μανδύον.
q Ιερομονάχος καὶ Αββαδοπρεσβύτερος.
r Ἡγούμενος.

vents les plus réguliers, le noviciat se prolonge encore deux ans, après la prise d'habit : ces couvents sont ceux de Monte Santo, de Saint Luc proche Thébes, d'Arcadi en Candie, de Néamoni à Scio, de Mavromolo sur le Bosphore, des Monastéres des Isles des Princes, &c. La vermine incommode fort ces pauvres novices; nous leur aprîmes l'usage de [a] l'herbe aux poux, pour la faire mourir : le Seigneur y a bien pourvû, la plante est commune dans tout le pays.

Les Caloyers & les autres Ecclesiastiques sont mal propres, leurs cheveux & leur barbe sont tout à fait négligez; car la plûpart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, & s'appliquent à toutes sortes d'ouvrages, sur tout à labourer la terre & à cultiver la vigne : les fréres laics sont les plus mal tournez & ressemblent à nos fréres donnez : je ne sçai pas comment on les appelle chez les Grecs; ce sont de bons paysans, qui après la mort de leurs femmes, font donation de leurs biens au couvent où ils passent le reste de leur vie à travailler la terre : tous ces Moines ne vivent que de quelques poissons, de légumes, d'olives, de figues séches : leur refectoire ne vaut guéres mieux que celui de la Trappe, si l'on en excepte le vin; & le plus méchant vin de Gréce vaut incomparablement mieux que le meilleur cidre du Perche. Les étrangers mangent de la viande chez les Caloyers; mais il faut l'y porter; on y trouve ordinairement des olives vertes & salées tout à fait ragoutantes : les olives noires y sont aussi communes & d'un meilleur goût; on les met par couches avec du sel dans de grandes cruches, où elles se conservent sans eau pendant plus d'une année : j'ai essaié d'en faire préparer en Provence de cette maniére, mais cela n'a pas réüssi.

Toutes les portions sont égales dans les Monastéres Grecs; le Supérieur n'est pas mieux nourri que le dernier de la maison, il en est de même pour ce qui regarde les autres besoins de la vie: quand le [b] Supérieur sort de charge, il n'est dépouillé que de son authorité; lorsqu'il est en charge, il n'oseroit en abuser, sur tout par rapport aux châtimens & aux pénitences que mériteroient les fautes de ses Réligieux; la moindre sévérité leur feroit quelquefois prendre le turban, au lieu du bonnet de Monte Santo. Les pénitences sont donc volontaires dans les cloîtres; on n'y connoît guéres la soumission & l'humilité : ces vertus ne sont pratiquées que par les cuisiniers; car ils viennent se prosterner à la porte du refectoire, pour y recevoir la benediction des Réligieux qui en sortent.

Comme il y a trois états de perfection dans la vie monastique chez les Grecs, on distingue aussi les Réligieux par trois sortes d'habits; [c] les novices n'ont qu'une simple [d] tunique du plus grossier de tous les draps; les profés ont une [e] tunique plus ample & plus propre: on appelle [f] Réligieux du petit habit les plus fervens, pour les distinguer de ceux qui vont le train ordinaire : enfin on donne [g] la cuculle & le [h] scapulaire aux plus [i] parfaits, que l'on ne fait pas difficulté de comparer aux Anges: on les enterre avec ces ornemens, car pendant leur vie, ils ne les portent que durant sept jours.

Il y a des endroits dans la Gréce, où les Caloyers sont distinguez en Anacorétes & Ascétiques ou Hermites : les Anacorétes vivent trois ou quatre ensemble dans une maison dépendante du couvent, duquel ils la louent à vie : ils ont leur chapelle, & s'appliquent après leurs priéres à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers, & d'autres arbres, qui leur fournissent des fruits pour leur année : ces Moines ne différent des conventuels, que parce qu'ils se communiquent moins avec le monde, & qu'ils sont en petit nombre dans leur retraite.

La vie des Ascétiques ou Hermites, est la plus dure de toutes, ce sont des Caloyers reclus, qui se retirent volontairement dans les rochers les plus affreux: ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les jours des Fêtes : à peine leur nourriture suffit-elle pour les empêcher de mourir : les Pacomes & les Macaires n'ont pas vécu plus austérement : je ne crois pas que sans une vocation bien particuliére, il soit permis à des hommes de mettre leur vie à une telle épreuve; Dieu veut sans doute que nous la conservions autant que cela dépend de nous, & ces bonnes gens se font mourir à plaisir; d'un autre côté, ces grandes austéritez, jointes à une retraite perpetuelle, leur font bien souvent tourner la cervelle. La plûpart des Ascétiques donnent dans des réveries pitoyables, & bien éloignées de la véritable connoissance de nos devoirs; peu à peu leur cervelle devient un moule à visions : au reste ces pauvres Hermites ne mandient point; les Moines leur fournissent de temps en temps un peu de biscuit, lequel joint à quelques herbes champêtres, fait tout le soûtien de leur vie.

Il s'en faut bien que [k] les Réligieuses Gréques ne vivent si austérement; la plûpart sont des Magdelaines mitigées, qui sur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeunesse : elles se retirent enfin dans des monastéres, pour y mener une vie un peu moins scandaleuse, sous les yeux d'une [l] Supérieure qui n'est pas trop sévére.

a Delphinium Platani folio, Staphisagria dictum Inst. Rei herb 428.
b Προηγούμενος. Ex-Supérieur.
c Ἀρχάριοι.
d Ράσος καὶ Ράσα.
e Μανδύα, Μανδύον, Χιτὼν, Σχῆμα.
f Μικρόσχημοι.
g Κουκούλιον.
h Ἀνάλαβος.
i Μεγαλόσχημοι.
k Καλογρία, Καλογραία μονάστρια, Καλόγραια, Bonne vieille. Καλογρίαι, Καλογραίαι μονάστριαι. Ἀδελφαί.
l Ἡγουμένισσα.

A l'égard des Moines Grecs, ils s'adonnent moins à la contemplation que les Ascétiques ; ces Moines se levent tous les jours à une heure & demie après minuit, pour prier ensemble : [a] la nuit du Samedi au Dimanche, c'est à une heure précise : les nuits des veilles de l'Ascension, de la Pentecôte, de Saint Jean Baptiste, de Saint Pierre & de Saint Paul, de la Transfiguration du Sauveur, des Fêtes de la Vierge, se passent toutes en priéres : [b] ordinairement après l'Office de minuit, les Moines se retirent dans leurs cellules & reviennent à l'Eglise sur les cinq heures pour dire Matines, [c] Laudes & Prime que l'on commence au lever du Soleil ; après cela chacun va à son ouvrage : ceux qui restent dans le couvent, reviennent encore à l'Eglise pour dire Tierce & Sexte, & pour assister à la Messe. Au sortir de la Messe, on va dîner au refectoire, où l'on fait la lecture de même que dans nos communautez ; on retourne à l'ouvrage après le dîné : à quatre heures on chante Vêpres : on soupe à six : on dit Complies après le soupé : à huit heures les Moines se couchent.

Outre les jeûnes d'Eglise, les Caloyers en ont trois particuliers ; le premier est institué en l'honneur de Saint Dimitre : ce jeûne commence le 1. Octobre, & ne finit que le 26. du même mois, [d] jour de la Fête de Saint Dimitre martyrisé à Thessalonique : le second jeûne n'est que de quatorze jours, savoir depuis le 1. Septembre, jusques à la Fête de [e] l'Invention de la Croix : le dernier est le jeûne de Saint Michel, il commence le 1. Novembre & finit le 8. qui chez les Grecs est le jour de la Fête de [f] Saint Michel, de Saint Gabriel, & de toute la milice celeste. Il y a des Caloyers qui observent les jeûnes de Saint Athanase & de Saint Nicolas Evêque de Myre ; le premier commence le 7. Janvier, & ne finit qu'au 18. du même mois : enfin de tous les Chrétiens, les Grecs sont les plus grands jeûneurs après les Armeniens.

Les seculiers mêmes observent quatre Carêmes ; le [g] premier dure deux mois, & finit à Pâques ; c'est-pourquoi ils l'appellent le grand Carême, ou le Carême de Pâques : dans la premiére [h] semaine de ce Carême, il est permis de manger du fromage, du lait, des poissons, & des œufs : tout cela leur est deffendu pendant les semaines suivantes, ils s'en tiennent aux coquillages, & aux poissons qu'ils croyent n'avoir point de sang, comme sont le Polype & les espéces de Séches ; ils mangent aussi des œufs salez de certains poissons, & sur tout ceux du [i] Mullet & de [k] l'Esturgeon : on prépare les premiers sur les côtes [l] d'Ephése, & de [m] Milet & les autres sur celles de la mer noire. Les coquillages les plus en usage en Gréce sont la [n] Nacre rouge, les [o] Huitres ordinaires, qui sont tout à fait délicieuses, & incomparablement meilleures que les [p] Huitres rouges, dont tout le monde ne s'accommode pas. Les Grecs mangent aussi des [q] yeux de boucs, des moules, des limaçons & des hérissons de mer. Les Caloyers pendant le Carême ne vivent presque que de racines : les gens du monde, outre les poissons dont on vient de parler, usent de légumes, de miel, & boivent du vin ; cette liqueur leur étoit interdite, aussi-bien que l'huile, comme le remarque [r] Saint Jean Chrysostome. On mange du poisson le jour des Rameaux, & le 25. Mars jour de [ſ] l'Annonciation, pourvû que ce jour-là ne tombe pas dans la Semaine sainte.

Le Jeudi saint les Evêques les plus zélez lavent les pieds à douze Papas ; [t] la ceremonie étoit autrefois accompagnée d'une petite exhortation : ils s'en dispensent aujourd'hui. Le Vendredi saint, pour célébrer la memoire du saint Sepulchre, deux Papas portent sur leurs épaules en procession pendant la nuit, la représentation d'un tombeau, dans lequel Jesus-Christ crucifié est peint sur une planche : le jour de Pâques, on porte ce tombeau hors de l'Eglise, & le Prêtre commence à chanter, [v] *Jesus-Christ est ressuscité, il a vaincu la mort & donné la vie à ceux qui étoient dans le tombeau :* on rapporte dans l'Eglise cette représentation du saint Sepulchre ; on l'encense ; on continuë l'Office ; à tous momens le Prêtre & les assistans répétent, *Jesus-Christ est ressuscité* ; ensuite celui qui officie fait trois fois le signe de la Croix, il baise l'Evangile & l'image de Jesus-Christ : enfin on tourne la planche de l'autre côté, où Jesus-Christ est représenté sortant du Sepulchre : le Prêtre le baise en rédoublant, *Jesus-Christ est ressuscité*, & les assistans en font de même, en s'embrassant & en se reconciliant : on tire même plusieurs coups de pistolet, qui souvent mettent le feu à la barbe & aux cheveux des Papas : à ce nouveau bruit tout le monde crie, Jesus-Christ est ressuscité : cette réjoüissance spirituelle dure non-seulement pendant la semaine de Pâques, mais jusques à la Pentecôte. [x] Dans les ruës, au lieu de la formule ordinaire de se saluer, qui est *je vous souhaite longues années de vie ;*

a Τὸ Μεσονύκτιον καὶ Μεσονυκτικόν. L'office de Matines.
b Τὸ Ολονύκτιον καὶ Ολονυκτικὸν καὶ πολυέλαιον. Priéres qui durent toute la nuit.
c Ο᾽ρθος.
d Εορτὴ τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου.
e Η Ὕψωσις καὶ Εὕρεσις τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ ξύλου τοῦ σταυροῦ.
f Τῶν Ταξιαρχῶν καὶ τῶν Αρχαγγέλων Μιχαὴλ, καὶ Γαβριὴλ, καὶ τῶν λοιπῶν.
g Μεγάλη καὶ ἁγία τεσσαρακοστὴ.
h Τυρινὴ καὶ τυροφαγὸς, de τυρὸ, qui signifie un fromage.
i Τα τάριχα τοῦ Κεφαλοῦ, Boutargue, ou Poutargue, Κέφαλος, Mugil, Mullet, Muge.
k Χαβιάρι, Caviare.
l Aiasalouc.
m Palatia.
n Πίνα ψάρι.
o Οστρίδι ψάρι.
p Ταιδαρεκιδα.
q Πεταλίδες, Λέπας.
r Homil. 2. in Gen. & Hom. 6. ad Popul. Antioch.
ſ Ο᾽ Εὐαγγελισμὸς τῆς παρθένου.
t Ο᾽ θεῖος καὶ ἱερὸς νιπτὴρ.
v Χριστὸς ἀνέστη.
x Πολύχρονος.

vie ; on dit simplement, *Jesus-Christ est ressuscité.*

a Le second Carême est celui de Noël, & dure quarante jours ; on mange dans ce temps-là du poisson, excepté le mercredi & le vendredi ; quelques-uns s'en abstiennent aussi le lundi.

b Le troisiéme Carême porte le nom des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul : il commence la premiére semaine de la Pentecôte, & finit le jour de Saint Pierre ; ainsi il est plus ou moins long, suivant que la Pâque est plus ou moins avancée. Durant ce Carême il est permis de manger du poisson, mais point de laitage : il est même deffendu de manger de la viande, si la Fête des Apôtres se trouve un jour maigre.

c Le dernier Carême commence le premier jour du mois d'Août, & finit à la Fête de l'Assomption ; c'est pour cela qu'il s'appelle *le Carême de la Vierge* : l'usage du poisson en est interdit, si ce n'est le sixiéme du même mois, jour de la d Transfiguration du Sauveur ; les autres jours on s'en tient aux coquillages & aux legumes : pendant tous ces Carêmes les Moines ne vivent aussi que de legumes, de fruits secs, & ne boivent que de l'eau.

e Le reste de l'année les Grecs font maigre le mercredi & le vendredi ; le mercredi, disent-ils, parceque ce jour-là Judas prit de l'argent des Juifs pour trahir le Seigneur ; le vendredi, parce qu'il fut crucifié à pareil jour. Si la Fête de Noël tombe sur un mercredi ou sur un vendredi, les séculiers font gras & les Moines sont dispensez du jeûne. Les Grecs sont fort scandalisez que l'on jeûne le samedi dans l'Eglise Latine, fondez sur un passage mal entendu de f S. Ignace le martyr, qui dit que ceux qui jeûnent le samedi, crucifient de nouveau le Seigneur.



Les gens du monde mangent de la viande depuis Noël jusques au quatriéme Janvier : le 5. Janvier veille des Rois, g ils jeûnent, parce qu'ils croyent que Jesus-Christ a été baptizé le 6. de ce mois ; c'est pour cette raison que les Evêques ou leurs grands Vicaires font ce jour-là sur le soir h l'eau benite pour toute l'année ; on la boit & on en asperge les maisons, si elle ne suffit pas, on en fait de i nouvelle : lors

a Τὸ Χαραντήμερον καὶ τεσσαρακονταήμερος καὶ τεσσαρακονθήμερον, la quarantaine.
b Τεσσαρακοστὴ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων Πέτρου καὶ Παύλου.
c Τεσσαρακοστὴ τῆς Θεομήτερος καὶ ἁγίας παρθένου.
d Μεταμόρφωσις τοῦ Σωτῆρος.
e Ξηροφαγία καὶ Ὑδροποσία.
f Χριστοκτόνος ἐστιν, *Ign. Epist. v. ad Philippenses.*
g *Ce jeûne s'appelle*, Παραμονή.
h Τὸ μεγάλον Ἁγίασμα καὶ μέγας Ἁγιασμός.
i Ὁ μίκρος Ἁγιασμός.

lors qu'elle manque, chacun en porte un pot[a] chez soi ; mais on n'y met point de sel, & ils trouvent fort à redire que nous en mettions dans la nôtre : les Papas vont répandre leur eau benite chez tous les particuliers. Le jour de l'Epiphanie on fait aussi de [b] l'eau benite le matin à la Messe ; elle sert à donner à boire aux penitens à qui on a retranché la communion, à benir les Eglises prophanées, à exorciser les possedez. Ce jour-là on benit les fontaines, les puits, & même la mer : cette benediction est solemnelle & lucrative pour les ministres, qui pour frapper l'imagination des peuples jettent dans toutes ces eaux de petites croix de bois avant que d'aller dire la Messe. Nous la vîmes faire à Mycone par un Evêque delegué de celui de l'Isle de Tine ; il marcha à la procession en habits pontificaux, avec son grand [c] voile sur la tête, & son [d] bâton pastoral.

Les Grecs jeûnent encore le 14. Decembre en l'honneur de l'Invention de la Croix : ils jeûnent aussi la veille de saint Jean Baptiste, & durant ces jeûnes ils s'abstiennent de poisson & ne vivent presque que de legumes, de même que le Lundi de la Pentecôte : ce jour-là est destiné pour prier sur le soir en commun le Seigneur d'envoyer son Saint Esprit sur les fidéles : ils se dedommagent de ce dernier jeûne, le mercredi & le vendredi suivant, car ils reviennent au gras en réjouïssance de la descente du Saint Esprit : en un mot la devotion des Grecs ne consiste presque qu'à observer les jeûnes reguliérement.

Je vous avouë, Monseigneur, que j'aurois été un fort mauvais Grec, sur tout si les voyageurs n'avoient pas été dispensez de la loy du jeûne, & certainement ils ne le sont pas en ce pays-là : les enfans, les vieillards, les femmes grosses, les malades, n'en sont pas exempts : ils s'embarrassent beaucoup moins de la pratique des vertus chrétiennes ; il est vrai que c'est moins leur faute que celle de leurs Pasteurs, qui quoi qu'en plus grand nombre que dans les autres pays de la Chrétienté, ne remplissent pas les devoirs de leur ministére : on voit en Gréce dix ou douze Moines ou Papas contre un séculier.

C'est sans doute la grande quantité de ces gens d'Eglise qui a tant fait multiplier les Chapelles en Gréce : on en bâtit tous les jours de nouvelles, quoiqu'il faille en achetter la permission du [e] Cadi : il est même deffendu de rélever celles qui sont tombées ou brûlées qu'après avoir payé les droits de cet Officier. Chaque Papas croit être en droit de posséder une Chapelle, de même qu'il a celui d'épouser une femme. La plûpart de ces Prêtres ne sont pas bien aises de célébrer dans l'Eglise d'un autre, & c'est peut-être la seule chose où ils se montrent scrupuleux ; une pareille célébration leur paroît une espéce d'adultére spirituel ; peut-être aussi que cette multiplicité de Chapelles est une suite de l'ancienne coûtume qu'on avoit en Gréce d'élever de petits temples aux faux dieux : il est certain que les Grecs ont retenu bien des pratiques du paganisme, entre autres celle de faire danser leurs Saints au son des fifres & des tymbales : on le pratique de même en Provence aux jours de bonnes Fêtes.

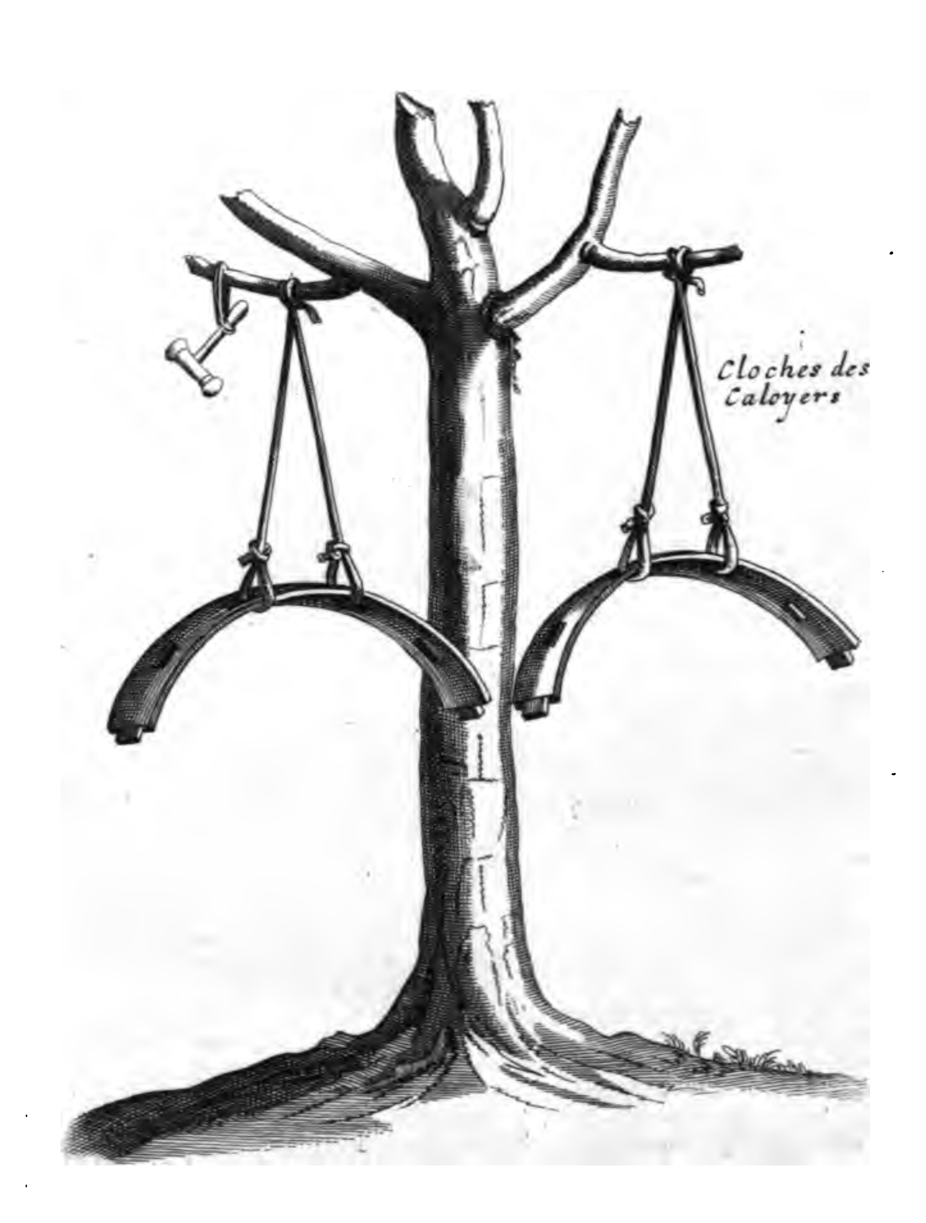
Comme les anciens Grecs avoient fourni des dieux & des déesses à toute la terre, suivant la remarque de saint [f] Augustin, il falloit bien par honneur qu'ils leur élevassent des temples chez eux ; ces temples étoient petits, magnifiques, ornez de colonnes, d'architraves, de frontons, dont le travail étoit encore bien plus estimable que le marbre : ce marbre sortoit si beau des mains des Phidias, des Scopas, des Praxitéles, qu'il devint l'objet de l'adoration des peuples : éblouïs par la majesté de leurs dieux de pierre ou de bronze, ils n'en pouvoient le plus souvent soûtenir l'éclat. On a vû des villes entiéres dans leurs folles préventions, s'imaginer de voir changer le visage de leurs idoles ; c'est ainsi que parle [g] Pline des statuës de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephése : on découvre encore la situation de plusieurs de ces temples par des morceaux de colonnes dispersez au milieu des champs. Les Grecs ont été fort heureux de substituer des Eglises à ces anciens édifices.

Ces Eglises sont presentement fort mal bâties & fort pauvres ; mais on y adore Jesus-Christ, au lieu des fausses divinitez, qui ont fait pendant si longtemps l'objet du culte de leurs ancêtres. Excepté sainte Sophie de Constantinople, on n'a guéres vû parmi eux de grandes Eglises, pas même dans le temps le plus florissant de leur Empire. Quelques anciennes Eglises, qui subsistent aujourd'hui, ont deux nefs, couvertes en dos d'âne ou en berceau ; & le clocher, qui est fort inutile puisqu'il est dégarni de cloches, est placé au milieu des deux toits sur le frontispice : tous ces bâtimens sont presque sur le même modéle, la plûpart en croix gréque, c'est-à-dire quarrée ; les Grecs ont conservé l'ancien usage des dômes, qu'ils n'executent pas mal : le chœur de leurs Eglises regarde toûjours le levant ; & lorsqu'ils prient, ils se tournent aussi de ce côté-là : leur priére ordinaire, après les signes de croix réiterez, est de répeter souvent, [h] *Seigneur ayez pitié de nous, Jesus-Christ pardonnez-nous.*

On est trop attentif dans l'Eglise Gréque aux loix de la nature, pour ne pas interdire en certains temps aux femmes l'entrée des Eglises ; on les oblige de rester à la porte ; & comme si leur soufle étoit empoisonné, il ne leur est pas permis dans cet état de communier, ni de baiser les images : on n'est pas si scrupuleux dans les monastéres où

a Ἁγιασματήριον, Bénitier.
b Τὸ Ἁγίασμα τῶν φώτων, *l'Epiphanie s'appelle*, φῶτα.
c Ἀπὸ Καμηλαύχιον καὶ Καμηλαύχιον.
d Δικανίκιον.

e Καδῆς ou Καδὶς, Juge.
f *Lib. 3. de Civit. Dei.*
g *Hist. nat. lib. 3. cap. 5.*
h Κύριε ἐλέησον, Κύριε Ἰησοῦ Χριστὲ ἐλέησον με τὸν ἁμαρτωλόν.


Cloches des
Caloyers

où l'on entretient des femmes pour blanchir les Moines. Les images de leurs Eglises sont toutes plattes, & l'on n'y voit aucune sculpture, si ce n'est quelque cizeleure légére. Dans les grandes Eglises, il y a des a sacristains, des b portiers, des c marguilliers : autrefois il y avoit une d chaire destinée pour le prédicateur ; on n'en voit guére aujourd'hui, parceque la mode de prêcher s'est abolie ; si quelque Papas s'en mêle, il s'en aquite très-mal, & ce n'est que dans la vûë de gagner les deux écus que l'on donne pour le sermon, qui ne les vaut pas : il est honteux d'entendre ces Prêtres distiller, pour ainsi dire, pendant demi heure une vingtaine de paroles fort mal arrangées, où le plus souvent le Curé n'entend rien, non plus que les parroissiens.

Les monastéres sont bâtis d'une maniére uniforme : l'Eglise est toûjours au milieu de la cour, ensorte que les cellules sont autour de ce bâtiment : ces gens-là ne varient pas dans leur goût comme nous, ce qui n'est pas toûjours louable, puisque le changement peut être avantageux pour perfectionner les arts : on voit bien par les anciens clochers des monastéres, que les Grecs ne se sont jamais servis que de petites cloches : depuis que les Turcs leur en ont deffendu l'usage, ils suspendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer, semblables à ces bandes dont les roues des charettes sont revêtuës, courbes, épaisses d'environ demi pouce sur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur ; on carrillonne sur ces lames avec de petits [illegible] de fer, pour avertir les Caloyers de venir [illegible]. Ils ont une autre sorte de carrillon, [illegible] faire accorder avec celui de ces lames de fer : on tient d'une main une e latte de bois, large d'environ quatre ou cinq pouces, sur laquelle on bat avec un maillet de bois ; jugez de la symphonie : celle qu'ils font à table les jours de réjoüissance n'est guéres plus agréable ; ils font tinter une tasse de cuivre en frappant dessus de temps en temps avec le manche d'un couteau, tandis que les Moines chantent du nez comme nos Capucins.

Pour ce qui est de l'exterieur de la Réligion, il faut convenir qu'il est encore assez reglé chez les Grecs : leurs cérémonies sont belles, & c'est tout ; ne leur demandez pas raison de leur foi, car ils sont très-mal instruits. Il ne faut pas non plus chercher chez eux ces anciennes Eglises si réguliéres, que les historiens ont décrites, & qui étoient divisées en trois parties, sçavoir le vestibule ou l'avant-nef, la nef, & le sanctuaire : il ne reste plus aujourd'hui que ces deux derniéres. f Le vestibule étoit la premiére piéce qu'on trouvoit entrant dans l'Eglise : c'étoit proprement un retranchement séparé par une muraille ou cloison de la hauteur d'un homme. Ce lieu étoit destiné pour le g Baptistaire, pour ceux qui étoient condamnez à faire pénitence, pour les h Catechuménes, & pour les i Energuménes. On avoit pratiqué deux de ces vestibules à l'entrée de l'Eglise de sainte Sophie de Constantinople.

De cette avant-nef, on entroit dans la k nef, par trois portes, dont la principale s'appelloit la l porte Royale : la nef est encore à present la plus grande partie des Eglises Grecques : on s'y tient debout ou assis dans des chaises adossées contre le mur, de maniére qu'il semble que l'on soit debout. m Le siége du Patriarche est tout au haut dans les Eglises Patriarchales : ceux des autres Metropolitains sont au dessous : les Lecteurs, les Chantres, les petits Clercs se mettent vis-à-vis ; & le n pulpitre sur lequel on lit l'Ecriture, y est aussi. La nef est séparée du sanctuaire, par une o cloison peinte & dorée, élevée du bas jusques au haut : elle a trois portes, on appelle celle du milieu la p porte sainte, laquelle ne s'ouvre que pendant les offices solemnels, & à la Messe lorsque le Diacre sort pour aller lire l'Evangile ; ou quand le Prêtre porte les espéces pour aller consacrer ; ou enfin lorsqu'il vient s'y placer pour donner la communion.

q Le sanctuaire est la partie de l'Eglise la plus élevée, terminée dans le fond par un r demi-cintre. On y célébre les saints mystéres, c'est-pourquoi il n'y entre que les Ministres du Seigneur ; le Patriarche, les Archevêques, les Evêques, les Prêtres & les Diacres ; les Empereurs Grecs n'y avoient point de place, & se mettoient dans la nef. On dresse trois autels dans le sanctuaire : s la sainte table est au milieu, & l'on y met la croix & le livre des Evangiles. Cet autel étoit autrefois couvert par une espéce de t dais ou pavillon : v l'autel à main gauche en entrant dans le Sanctuaire n'est pas si grand que la sainte table : on y repose le pain que l'on doit consacrer. x Le troisiéme autel est à droite destiné pour les vases sacrez, les livres & les habits sacerdotaux ; les Diacres & les Soudiacres se tiennent près de cet autel, qui est de la même

a Σκευοφύλαξ.
b Πυλωροί.
c Λαμπαδάριος καὶ Κανδηλάπτης.
d Ἄμβων, Ἄμβωι καὶ Ἄμβωνας.
e Τὸ Σήμαντρον καὶ Σημαντήριον.
f Νάρθηξ καὶ Πρόναος.
g Βαπτιστήριον.
h Κατηχούμενος, qui se fait instruire : Κατηχέω, disco.
i Ενεργούμενος, possedé, Ενεργέω, ago.
k Ναός.
l Πύλη ὡραία καὶ βασιλική.
m Θρόνος.
n Αναλογεῖον.
o Εἰκονοστάσιον.
p Πύλη ἁγία.
q Θυσιαστήριον καὶ Ιλαστήριον καὶ ἅγιον Βῆμα καὶ ἅγια ἁγίων.
r Αψὶς καὶ Κόγχη.
s Αγία, ἱερὰ, θεία καὶ μυστικὴ τράπεζα.
t Κιβώριον.
v Πρόθεσις.
x Τράπεζα Σκευοφυλακίου καὶ Διακονικόν.

me grandeur & forme que celui où l'on met le pain à consacrer.

Le Prêtre qui est sur le point de dire la Messe, commence par faire trois [a] signes de croix, en l'honneur de la sainte Trinité : il porte d'abord sa main au front, puis à l'épaule droite, ensuite à la gauche ; & finit par une profonde inclination, à chaque signe de croix.



Il se revêt d'abord d'une espéce [b] d'aube de brocard de soye, ou de quelque autre étoffe assez riche; car les Grecs n'épargnent rien pour avoir de beaux ornemens : 2. il met une [c] étole : 3. une [d] ceinture large & applatie en ruban : 4. [e] de bouts de manche de brocard assez semblables à nos amadis; mais plus longs : 5. [f] une piéce de brocard quarrée, large d'environ sept ou huit pouces, attachée par un des coins à sa ceinture du côté droit : 6. [g] une chape de brocard, ouverte seulement par en haut ; & que le Prêtre retrousse sur ses bras : on applique sur cette chape avec une épingle entre les deux épaules, un petit [h] quarré de brocard large de trois doigts, posé en lozange. Toutes ces piéces sont assez bien représentées dans nôtre Planche, excepté le quarré de brocard, qui au lieu de tomber sur la cuisse droite, se trouve sur la gauche; parce qu'on a calqué sur le dessein où cette piéce étoit à droite. Les pauvres Papas font tous ces ornemens de toile.

Le Prêtre étant habillé, travaille à la préparation du pain & du vin auprès du petit autel qui est à gauche, au lieu duquel dans les chapelles ordinaires on se sert d'un trou pratiqué dans la muraille : il en tire le pain destiné pour le sacrifice. [i] Ce pain est de pâte de froment levée, & sur laquelle on a imprimé avec un [k] moule de bois, avant que de le mettre au four, les caractéres suivants, qui signifient [l] *Jesus-Christ est vainqueur :* s'il ne se trouve pas de pain marqué, le Papas trace ces mêmes caractéres sur un pain ordinaire avec la pointe d'un couteau : ensuite il coupe en quarré la piéce de croute sur laquelle ils se trouvent. Il doit pour cela se servir d'une couteau qui ait

IC	X
NI	K

a Σταυρώμα καὶ Προσκυνήμα.
b Στηθαρὶ de Στήθ, poitrine : *l'aube s'appelle aussi*, στιχάριον.
c Πετραχίλι καὶ Επιτραχήλιον.
d Πιριζώνα.
e Υπομανίκα καὶ Επιμανίκια.
f Υπογονάτο καὶ τὸ Υπογονάτιον.
g Τὸ Φελώνιον, Φαιλόνιον, Φαινόλιον, Φελόνιον, Φαιλώνης.
h Πόλο.
i Προσφορά.
k Σφραγίδα.
l Ιησοῦς Χριστὸς Νικᾷ.

ait la figure d'une a lance, pour représenter celle dont on perça le côté du Seigneur.

Ce morceau étant mis dans le baffin, il verse le vin & l'eau dans le calice : il enleve ensuite un morceau de la croute du même pain, qu'il taille en triangle long d'environ un pouce, & beaucoup plus petit que la grande piéce des caractéres. Il offre alors le sacrifice au Seigneur au nom de la Vierge.

Il prend avec la pointe de son couteau une parcelle de croûte, grosse comme une lentille, pour saint Jean Baptiste, dont il prononce le nom, & fait de même en enlevant les parcelles suivantes; c'est-à-dire, qu'à l'occasion de chaque parcelle, il prononce les noms accoûtumez.

Une autre parcelle pour les Prophétes Moyse, Aaron, Helie, Elisée, David.

Il fait la même chose pour saint Pierre, pour saint Paul, & pour les autres Apôtres.

Pour les saints Peres & Docteurs, saint Basile, saint Gregoire, saint Jean Chrysostome, saint Athanase, saint Cyrille, saint Nicolas Evêque de Myre.

Pour les premiers martyrs, saint Etienne, saint George, saint Dimitre, saint Theodore.

Pour les Hermites, saint Antoine, saint Euthyme, saint Saba, saint Onuphre, saint Arsene, saint Athanase du mont Athos.

Pour saint Cosme, saint Damien, saint Pantaleon, saint Hermolaus.

Pour saint Joachim, sainte Anne, & pour le saint en l'honneur duquel on fait dire la Messe.

Pour la personne qui fait dire la Messe.

Pour les Patriarches & pour les Princes Chrétiens.

Il enleve de la même croûte autant de parcelles qu'il recommande de personnes à Dieu.

Il en fait de même en recommandant les morts.

Enfin il met une croix b d'argent ou d'étain sur c le baffin où sont toutes les parties du pain à consacrer : cette croix empêche que d le voile dont il le couvre, ne porte sur ces parcelles. Après avoir posé le baffin au pied du calice où sont le vin & l'eau, il les laisse sur ce petit autel & s'en va au grand pour commencer la Messe; mais il vient prendre le baffin & le calice dans le temps de la consécration; alors il les porte sur le grand autel, passant par la petite porte qui est à gauche, & rentre dans le Sanctuaire par celle du milieu. Par une ignorance inexcusable, les Grecs adorent dans ce passage le pain & le vin, qui ne sont pas encore consacrez; au lieu que dans le temps de la consécration, ils éteignent les cierges, & ne pensent plus à ce saint Mystére. C'est peut-être la suite d'une hérésie de Marc d'Ephése, qui enseignoit que la consécration se faisoit par les priéres du Prêtre, & non pas en vertu des paroles sacramentelles. Quoiqu'il en soit, ce pauvre peuple mal instruit témoigne beaucoup plus de dévotion & de respect avant qu'après la consécration. Le Prêtre ayant remis le calice & le baffin sur le grand autel, e rompt en croix le plus gros morceau de croûte, & met les quatre parties dans le f calice avec toutes les parcelles, il y verse un peu d'eau chaude, en disant les paroles Sacramentelles : s'il n'y a pas de communians, le Papas consomme tout ce qui est dans le baffin & dans le calice; s'il y a des communians, il leur en donne une cuillerée, g *approchez-vous*, dit le Prêtre, en se présentant à la porte du Sanctuaire : *approchez-vous avec la crainte de Dieu, la foi, & la charité.*

h Ceux qui doivent communier, s'y préparent par des i signes de croix réiterez coup sur coup, & accompagnez de profondes inclinations. k L'adoration & la l pénitence chez les Grecs différent en ce que dans l'adoration, ils ne font que des inclinations de la moitié du corps, entrecoupées par plusieurs signes de croix; au lieu que dans la penitence, outre les inclinations & les signes de croix, ils se mettent à genoux & baisent la terre. Pour faire le signe de croix réguliérement, ils joignent les trois premiers doigts de la main droite, pour marquer qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. Ils portent cette main au front, ensuite à l'épaule droite, puis à la gauche, en prononçant ces paroles; m *Dieu saint, Dieu saint & fort, Dieu saint & immortel, ayez pitié de nous.*

Le Papas met le Rituel sur la tête du n communiant, & dit les priéres pour le pardon des pechez; tandis que le communiant dit tout bas : *Je crois Seigneur, & je confesse que tu es veritablement le Fils du Dieu vivant, qui est venu au monde pour sauver les pecheurs, dont je suis le plus grand.* Le Papas qui lui donne avec une o cuillier le pain & le vin consacrez, prononce ces paroles. *Un-tel....* en l'appellant par son nom de baptême, *serviteur de Dieu, reçois le précieux & le très-saint Corps & Sang de nôtre Seigneur Jesus-Christ, pour la remission de tes pechez & pour la vie éternelle.*

L'ancienne maniére de communier des Grecs, étoit un peu différente de celle d'aujourd'hui : le pénitent s'étant avancé à la porte du Sanctuaire, se prosternoit & adoroit Dieu, ayant la face tournée vers l'orient : après quoi se tournanant vers le couchant, il adressoit ces paroles aux assistans : *Pardonnons-nous mes freres : nous avons peché par nos actions & par nos paroles :* les assistans répondoient, *Dieu nous pardonnera, mes freres.* Il faisoit la même

a Αγία Λόγχη.
b Ο' Αστερίσκος.
c Ο' Α'γιος δίσκος.
d Τὸ Δισκοκάλυμμα.
e Αρτοκλασία. fractio panis.
f Θερμὸν καὶ ζέον.
g Μετὰ φόβου Θεοῦ πίστεως καὶ ἀγάπης προσέλθετε.
h Η' Ευχαριστία.
i Σταυρώμα.
k Προσκυνήμα.
l Μετάνοια.
m Α'γιος ὁ Θεὸς, Α'γιος ἰσχυρὸς, Α'γιος ἀθάνατος, ἐλέησον ἡμᾶς, *cette priére s'appelle* τὸ τρισάγιον,
n LA COMMUNION.
o Λαβὶς, Λαβίδα καὶ Κουτάλι.

me cérémonie du côté du midi & du nord. Ensuite s'approchant du Prêtre, il disoit ces belles paroles : *Seigneur, je ne vous donnerai pas le baiser de Judas ; mais je confesserai vôtre foi à l'exemple du bon larron : Souvenez-vous, Seigneur, de vôtre serviteur, lors que vous viendrez dans vôtre Royaume.* Le Prêtre le communioit, en disant : *Le serviteur de Dieu reçoit la communion, Au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit, pour la remission de ses pechez. Ainsi soit-il.*

On ne porte pas avec assez de respect le saint Sacrement aux malades ; les espéces consacrées sont dans une [a] boëte de bois, que l'ont tient dans un sac de toile suspendu dans le Sanctuaire des grandes Eglises, où il y a une lampe qui brûle jour & nuit : ce sac est derriére la porte des Eglises ordinaires ; le Prêtre le prend sous le bras & s'en va seul chez le malade.

Ce qui reste du pain d'où le Prêtre a tiré les parcelles pour consacrer, est coupé en petits morceaux, & distribué aux fidéles, sous le nom de [b] pain benit. Celui ou celle qui pétrit le pain destiné pour consacrer, doit être pur, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'il ait connu sa femme, ni la femme son mari, la veille du jour que le pain doit être fait. Voilà ce qui regarde la Messe & la communion des Grecs.

A l'égard de la [c] Confession, elle se pratiquoit chez eux d'une maniére édifiante, avant la décadence de leur Eglise. Le Prêtre commençoit par cet avis si salutaire : *Voici l'Ange du Seigneur qui est à nos côtez, pour entendre de vôtre propre bouche la confession de vos pechez : gardez-vous bien d'en cacher aucun par honte ni par aucun autre motif.* Aprés la déclaration de ses pechez, il l'exhortoit encore une fois à ne rien celer, à faire des actes de contrition : il lui imposoit une pénitence, & lui donnoit l'absolution en ces termes : *Par le pouvoir que Jesus-Christ a donné à ses Apôtres, lors qu'il leur dit, Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans les cieux : par ce même pouvoir que les Apôtres ont communiqué aux Evêques, & que j'ai reçû de celui qui m'a donné la Prêtrise, tu es absous de tes pechez, par le Pere, par le Fils, & par le Saint Esprit, Ainsi soit-il : Tu recevras parmi les justes l'heritage qui est dû à tes œuvres.*

Aujourd'hui ces malheureux Papas qui font l'office de [d] Confesseurs, ne sçavent pas seulement la forme de l'absolution : si un pénitent s'accuse d'avoir volé, ils demandent d'abord si c'est à un homme du pays, ou à un franc ; si le pénitent répond que c'est à un franc ; il n'y a point de peché, dit le Papas, pourvû que nous partagions le butin. La confession chez les Grecs modernes, n'est proprement que l'exaction de la taxe que les Prêtres ont imposée volontairement sur chaque peché, eu égard aux facultez des personnes qui s'en accusent. Les Moines de Monte Santo courent toute la Gréce, & même la Moscovie durant l'Avent & le Carême, pour vendre leur [e] huile ; car les Curez ne se mêlent guéres de confesser : ces Moines donc vont dans les maisons entendre les Confessions, & donnent l'Extrême-onction aux personnes qui se portent parfaitement bien ; ils oignent l'épine du dos du pénitent pour chaque peché qu'il déclare, bien entendu qu'ils ne perdent ni leur huile, ni leur peine ; la moindre onction est d'un écu : celle qui se fait pour le peché de la chair est la plus chére, & comme ce peché est le plus commun, jugez de la maltote : ceux qui appliquent cette onction le plus réguliérement se servent d'huile sacrée, & prononcent à chaque fois les paroles du Pseaume 123. [f] *Le filet a été brisé, & nous avons été delivrez.*

Pour continuer à décrire la pratique des autres Sacremens chez les Grecs, vous me permettrez, Monseigneur, de vous faire souvenir que le [g] Baptême se fait par immersion parmi eux ; on la réitére trois fois, en plongeant à chaque fois dans l'eau tout le corps de l'enfant, que le Curé tient par dessous les bras : à la prémiére immersion il prononce en sa langue des paroles qui signifient : *Un tel...... serviteur de Dieu est baptisé Au nom du Pere, maintenant, pour toûjours, & dans les siécles des siécles.* A la seconde immersion il dit, *Un tel...... serviteur de Dieu est baptisé Au nom du Fils*, &c. à la troisiéme c'est *Au nom du Saint Esprit*. Le [h] Parrain répond à chaque fois, *Ainsi soit-il.* Les parens ne presentent ordinairement l'enfant que huit jours aprés sa naissance ; le jour du Baptême, ils prennent le soin de faire chauffer de l'eau, & d'y jetter quelques fleurs de bonne odeur : aprés que le Papas l'a soufflée & benie, en y versant de l'huile sacrée, dont on oint si fort le corps de l'enfant, qu'elle ne donne presque aucune prise à l'eau, on jette dans un [i] creux qui est sous l'Autel, celle qui a servi à cette cérémonie. Les Grecs sont si persuadez que l'effusion de l'eau qui se fait sur la tête des enfans parmi nous, ne suffit pas pour le Baptême, qu'ils font souvent rebaptiser les Latins qui passent dans leur rite.

Aprés avoir baptisé les enfans, & recité quelques priéres, on leur donne [k] la Confirmation : *Voici le sceau du don du saint Esprit*, dit le Curé, en lui appliquant le saint Crême, sur le front, sur les yeux, aux narines, à la bouche, aux oreilles,

à

a Μαργαρίτη, καὶ τὸ Ἀρτοφόριον.

b Ἀντίδωρον *quasi* δῶρον θεῖον τι.

c La Confession. Ἡ Μετάνοια.

d Πνευματικὸς Πατήρ.

e Ἔλαιον ἅγιον, quo fideles ad depellendos morbos utebantur. *Vide Vitam S. Pachom. num. 30. & vitam S. Eutych. n. 47. On l'appelloit aussi* Ἔλαιον τοῦ ἁγίου σταυροῦ, *parce qu'en la benissant on y jettoit un morceau de la vraye croix.*

f Ἡ παγὶς συνετρίβη, καὶ ἡμεῖς ἐῤῥύσθημεν. *Laqueus contritus est, & nos liberati sumus, &c.*

g Le Baptesme. Τὸ Βάπτισμα. Ἁγιαστήριον, Baptistere.

h Ἀνάδοχος.

i Τὸ Θαλασσίδιον.

k La Confirmation. Τὸ Μύρον τοῦ χρίσματος.

à la poitrine, aux mains & aux pieds : on leur donne ensuite la communion, quoiqu'ils rejettent souvent la moitié du pain & du vin consacrez, qu'on leur met dans la bouche. Sept jours après le Baptême, on porte les enfans à l'Eglise pour y faire l'ablution ; le Curé recitant les oraisons marquées dans le Rituel, non seulement lave la chemise de l'enfant, mais avec une éponge neuve ou un a linge propre, il décrasse ce petit corps, & le renvoye, en lui disant, *Te voilà baptizé, éclairé de la lumiere celeste, muni du Sacrement de Confirmation, sanctifié & lavé Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit.*

Les Grecs conférent plus souvent b l'Extrême-onction aux personnes en santé qu'aux malades, comme nous venons de dire ; ordinairement ils ne graissent que le front, les jouës, le menton & les mains du malade avec de l'huile commune qui n'a pas été bénie ; ensuite ils barbouillent avec la même liqueur toutes les chambres de la maison, en recitant des oraisons, & tracent avec la même huile de grandes croix sur les murailles & sur les portes, tandis qu'on chante le c Pseaume 90.



On ne donne pas chez eux la d Prêtrise aux Diacres sur la sainteté de leur vie, ni sur les marques d'une certaine capacité ; on s'en rapporte entiérement à la voix publique, moins sûre bien souvent que la recherche exacte de la vie & des mœurs & que l'examen de la doctrine des personnes qui se présentent. On ne consulte plus les anciens Canons pour l'âge & pour l'interstice qu'il faut garder entre les Ordres ; l'Evêque les confére en trois ou quatre jours tout de suite : en un mot tout Diacre est reçû Prêtre, même à 15. ans, pourvû qu'il ait de l'argent & point d'ennemi déclaré. L'Evêque demande tout haut dans l'Eglise aux assistans, s'ils jugent le Diacre présent digne de la Prêtrise : e s'ils crient tous, qu'il en est digne, comme cela arrive presque toûjours, on procede à son sacre ; s'il se trouve au contraire un seul opposant, le voilà diffamé pour cette fois ; il faut qu'il appaise son ennemi par argent ou par des soumissions : on le reçoit d'ordinaire à une seconde ou à une troisiéme présentation : on en voit quelques-uns pourtant qui se consomment en frais & n'y parviennent jamais. Les Grecs sont fort vindicatif, & la haine des familles ne se rachette pas toûjours chez eux par argent ; ils ne se pardonnent pas même entre parens.

a Τὸ Σπόγγιον.
b L'EXTREME-ONCTION. Τὸ Εὐχέλαιον.
c Ὁ κατοικῶν ἐν βοηθείᾳ τοῦ ὑψίστου. *Qui habitat in adjutorio Altissimi, &c.*
d Ἡ ἱερωσύνη.
e Ἄξιος. Ἄξιος.

Les cérémonies du [a] Mariage nous amusérent agréablement un jour à Mycone; nous accompagnâmes les parties à l'Eglise avec leur parrain & leur marraine; il leur est même permis d'en choisir trois ou quatre, & cela se pratique principalement lorsque la mariée est l'aînée de la maison; je n'ai sçû apprendre par quelle raison elle est la plus avantagée de la famille: car un pere qui a dix mille écus, par exemple, en donne cinq mille à sa fille aînée, le reste est partagé entre ses autres enfans, y en eût-il une douzaine.

Après que le Papas eut reçû la compagnie à la porte de l'Eglise, il exigea le consentement des parties, & mît sur leur tête à chacun une [b] couronne de branches de vigne, garnie de rubans & de dentelles; il prît ensuite deux anneaux qui étoient sur l'autel & les mit à leurs doigts; sçavoir l'anneau d'or au doigt du garçon, l'anneau d'argent au doigt de la fille, disant, *Un tel .... serviteur de Dieu épouse une telle .... Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, presentement & toujours, & dans les siécles des siécles. Ainsi soit-il.* Il changea plus de trente fois les anneaux des doigts des uns aux autres; mettant celui de l'épouse au doigt de l'époux, il disoit, *Une telle ..... servante de Dieu épouse un tel .... &c.* enfin il changea encore plusieurs fois ces anneaux, & laissa l'anneau d'or à l'époux, & la bague d'argent à l'épouse. Jusques-là nous n'avions pas à nous plaindre; mais il nous parut fort extraordinaire que le parrain & la marraine s'amusassent aussi long-temps qu'avoit fait le Papas au même changement d'anneaux; jugez de la longueur de cette cérémonie quand il y a quatre parrains & autant de marraines: celui & celle qui étoient en fonction ce jour-là, relevoient les couronnes à trois ou quatre pouces au dessus de la tête de l'époux & de l'épouse, & firent tous ensemble trois tours en rond, pendant lesquels, les assistans, parens, amis, voisins leur donnoient fort incivilement des coups de poing & quelques coups de pied suivant je ne sçai quelle ridicule coûtume du pays; il n'y eut que nous qu'ils épargnâmes, & l'on attribua cela à nôtre impolitesse. Après cette espéce de balet, le Papas coupa de petits morceaux de pain, qu'il mît dans une écuelle avec du vin; il en mangea le premier, & en donna une cuillerée au marié, & une autre à la mariée; le parrain, la marraine & les assistans en tâtérent aussi: nous aurions commis une grande incivilité, si nous en avions refusé. Ainsi finirent les épousailles; on ne dît point de Messe, parce que cette cérémonie se fit sur le soir. Le même jour les parens, les amis & les voisins envoyérent des moutons, des veaux, du gibier, & du vin; on fit bonne chére pendant deux mois: cela se pratique aussi après les enterremens, & c'est ce qu'il y a de plus réjouïssant parmi les Grecs; car ces enterremens se font d'une maniére fort lugubre; nous en fûmes surpris un jour dans l'Isle de Milo: voici comment la chose se passa.

La femme d'un des principaux de la ville, devant le logis duquel nous demeurions, expira deux jours après nôtre arrivée. A peine eût-elle rendu l'ame que nous entendîmes des cris extraordinaires, qui nous obligérent à demander ce que c'étoit: on nous assûra que suivant l'ancienne coûtume de Gréce, les [c] pleureuses faisoient leur devoir auprès de la défunte; il est vrai que ces femmes gagnent bien leur argent, & Horace a eu raison de dire, que ces sortes de gens se tourmentoient plus que les personnes qui pleuroient naturellement. Ces pleureuses à gage, hurlent & frappent leurs poitrines jusques à s'enfoncer les côtes, tandis que quelques-unes de leur troupe chantent des [d] élegies à la louange du mort ou de la morte: car ces sortes de chansons servent pour les deux sexes, & pour toute sorte de morts, de quelque âge & de quelque qualité qu'ils soient. Pendant cette espéce de charivari, elles apostrophoient de temps en temps la Dame qui venoit de mourir: la scéne nous parut singuliére: *Te voilà bienheureuse*, disoient-elles; *tu peux présentement te marier avec un tel* ...... & ce tel .... étoit un ancien ami, que la chronique scandaleuse avoit mis sur le compte de la morte: *Nous te recommandons nos parens*, disoit l'une: *Nos baisemains à mon compere tel* ..... disoit l'autre, & mille pauvretez semblables: après cela on revenoit aux pleurs; ces pleurs font des torrens de larmes, accompagnez de sanglots, qui semblent partir du fond du cœur: on se déchire la poitrine; on s'arrache les cheveux; on veut mourir avec la morte.

Le convoi commença par deux jeunes paysans, qui portoient chacun une croix de bois, suivis par un Papas révêtu d'une chape blanche, escorté de quelques Papas en étoles de differentes couleurs, mal peignez & mal chaussez; on portoit ensuite le corps de la Dame à découvert, parée à la Gréque, de ses habits de nôces, le mari suivoit la biére, soutenu par deux personnes de consideration, qui tâchoient par bonnes raisons de l'empêcher d'expirer: on disoit pourtant tout bas, que la défunte n'étoit morte que de chagrin: une de ses filles assez grande & bien faite, ses sœurs & quelques parentes marchoient à leur tour, échevelées & appuyées sur les bras de leurs amies: quand la voix leur manquoit ou qu'elles ne sçavoient plus que dire, elles tiroient avec violence les tresses de leurs cheveux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Comme la nature

a Le Mariage. Ὁ Γάμος.

b Τὸ Στεφανώμα.

c Μοιρολογίστραι καὶ Μοιρολόγοι Μοῖρα, Fatum. Præficæ dicuntur mulieres ad lamentandum mortuum conductæ, quæ dant cæteris plangendi modum. *Festus.* Ut qui conducti plorant in funere dicunt & faciunt prope plura dolentibus ex animo, *Horat. de Arte Poet.*

d Nænia est carmen quod in funere laudandi gratiâ, cantatur ad tibiam. *Festus.* Similiter & synodali edicto excommunicati sunt lectores qui in eisdem (funeribus) musicas & querulas nugationes edunt, & pro Epitaphio Epithalamium celebrant. *Balsamon in Canon.* 106. *Conc. Carth.*

ture ne ſçauroit ſe démentir long-temps, on diſtingue bien dans ces occaſions, celles qui agiſſent de bonne foi, d'avec celles qui ſe contrefont : s'il y a un bel habit dans la ville, il paroit ce jour-là : [a] les amies & les parentes ſont bien aiſes de ſe montrer, & ravies d'être vûës avec leurs beaux atours ; au lieu que parmi nous tout le monde ſe met en noir; mais tout cela ne les empêche pas de gémir. Il faut avouer que les Grecs & les Gréques ont le cœur bien tendre : lorſqu'il y a un mort dans un quartier, amis, ennemis, parens, voiſins, grands & petits, tout le monde ſe pique de verſer des larmes, & l'on figureroit mal, ſi l'on ne faiſoit au moins ſemblant d'en répandre.

Le jour de l'enterrement on ne dit point de Meſſe des morts ; le lendemain on commence d'en faire dire quarante à chaque parroiſſe, à ſept ſols par Meſſe. Lorſqu'on fut arrivé à l'Egliſe, les Papas dirent tout haut l'Office des morts, tandis qu'un petit Clerc recitoit des Pſeaumes de David au pied de la biére ; l'Office étant fini, on diſtribua à des pauvres à la porte de l'Egliſe douze pains & autant de bouteilles de vin ; on donna dix gazettes ou ſols de Veniſe à chaque Papas, un écu & demi à l'Evêque qui avoit accompagné le corps ; [b] le grand Vicaire, [c] le Thréſorier, [d] l'Archiviſte, ce ſont tous Papas qui occupent les premiéres dignitez du Clergé après l'Evêque, reçûrent le double de ce qu'on avoit donné à ce Prélat. Après cette diſtribution, un des Papas mit ſur l'eſtomac de la morte un morceau de pot caſſé, ſur lequel on avoit gravé avec la pointe d'un couteau une croix & les caractéres ordinaires [e] INBI. enſuite l'on fit les adieux à la morte ; les parens, & ſur tout le mari la baiſerent à la bouche ; c'eſt un devoir indiſpenſable, fut-elle morte de la peſte ; les amis l'embraſſérent ; les voiſins la ſaluérent, mais on ne jetta point d'eau benite après l'enterrement : on conduiſit le mari juſques à ſa maiſon : au départ du convoi, les pleureuſes recommencerent leur exercice, & ſur le ſoir les parens envoyérent de quoi ſouper au mari, & allérent le conſoler en faiſant la débauche avec lui.

Neuf jours après on envoya le [f] Colyva à l'Egliſe, c'eſt ainſi qu'ils appellent un grand baſſin de froment bouilli en grain, garni d'amandes pelées, de raiſins ſecs, de Grenades, de [g] Seſame, & bordé de Baſilic ou de quelques autres plantes odoriferantes : le milieu du baſſin s'éleve en pain de ſucre, ſurmonté d'un bouquet de fleurs artificielles que l'on fait venir de Veniſe, & l'on range en croix de Malte ſur les bords du baſſin quelques morceaux de ſucre ou de confitures ſéches : voilà ce que les Grecs appellent l'offrande du [h] Colyva, établie parmi eux, pour faire ſouvenir les fidéles de la reſurrection des morts, ſuivant ces paroles de Jeſus-Chriſt en ſaint [i] Jean : *En verité, en verité, je vous le dis, ſi le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure ſeul ; mais quand il eſt mort, il produit beaucoup de fruit.* [k] L'origine de ces ſortes de cérémonies, ne laiſſe pas de faire plaiſir, & ceux qui les ont inſtituées étoient remplis de l'Ecriture ſainte ; on n'ajoûte les confitures & les autres fruits, que pour rendre le froment bouilli moins déſagréable : le foſſoyeur porte ſur ſa tête le baſſin du Colyva, précedé d'une perſonne qui tient deux gros flambeaux de bois doré, garnis par étages de rubans fort larges, bordez d'une dentelle de fil de demi-pied de hauteur : ce foſſoyeur eſt ſuivi de trois perſonnes, l'une porte deux grandes bouteilles de vin, l'autre deux paniers de fruits, la troiſiéme un tapis de Turquie que l'on étend ſur le tombeau du mort pour y ſervir le Colyva & la colation.

Le Papas dit l'Office des morts pendant que l'on porte cette offrande à l'Egliſe ; il prend enſuite ſa bonne part du regale : on donne à boire aux honnêtes gens, & les reſtes ſont diſtribuez aux pauvres. Quand l'offrande part du logis, les pleureuſes recommencent tout comme au jour de l'enterrement ; les parens, les amis, les voiſins, font les mêmes grimaces : pour tant de larmes, on ne donne à chaque pleureuſe que cinq pains, quatre pots de vin, la moitié d'un fromage, un quartier de mouton, & quinze ſols en argent. Les parens ſont condamnez par la coûtume des lieux à pleurer fort ſouvent ſur le tombeau ; pour mieux témoigner leur douleur ils ne changent pas d'habits dans ce temps-là, les maris ne ſe font pas razer, les veuves ſe laiſſent manger aux poux : il y a des Iſles où l'on pleure continuellement dans les maiſons ; les maris & les veuves n'entrent pas dans l'Egliſe, & ne frequentent pas les Sacremens pendant qu'ils ſont en deuil : quelquefois les Evêques & les Papas ſont obligez de les y contraindre ſur la menace de l'excommunication, que les Grecs apprehendent plus que le feu : à l'égard des cérémonies dont on vient de parler, elles varient ſuivant les lieux : voici celles que nous avons vûës pratiquer à Mycone, où nous paſſâmes un hyver.

Dès qu'une perſonne a rendu l'ame, on ſonne comme l'on fait dans ce pays-ci pour une Meſſe baſſe : les parens, les amis, les pleureuſes font leurs complaintes autour du corps que l'on porte à l'Egliſe peu de temps après, le plus ſouveut même on n'attend pas qu'il ſoit froid : on s'en débarraſſe

a Spectatum veniunt, veniunt ſpectentur ut ipſæ. *Ovid. lib.* 1. *de Arte amand.*
b Οἰκονόμος.
c Χαρτουλάριος.
d Καρτοφύλαξ.
e Jeſus de Nazareth, Roi des Juifs.
f Κόλυβα, *apud Suid.* frumentum coctum, Σῖτος ἑψητός.
g Digitalis Orientalis Seſamum dicta. Inſt. Rei herb. 165. *La graine de cette plante donne un bon goût au pain, & on la mange par tout le Levant.*
h Κόλυβων προσφορά
i *Jean XII.* 24.
k *Pour l'inſtitution du Colyva, voyez Nicephore Calliſt. Hiſt. Eccleſ. lib.* 10. *cap.* 12.

raſſe ſans s'informer s'il eſt mort d'une maladie de langueur, ou ſi on l'a cru mort, quoiqu'il fût encore en vie, comme cela eſt arrivé à quelques apoplectiques, qui n'ont pas laiſſé d'en revenir. Le convoi s'arrête au milieu de la principale place : on y pleure fort amérement, au moins en apparence : les Papas diſent l'office des morts autour du corps : après quoi on le porte à l'Egliſe, où il eſt inhumé dès que l'on a recité quelques oraiſons accompagnées de pleurs, de gémiſſemens, de ſanglots feints ou véritables.

Le lendemain on ſonne encore les cloches : on ſert un Colyva dans la maiſon, ſur un tapis étendu par terre : les parens & les amis ſe rangent à l'entour : on pleure pendant deux heures, tandis que l'on dit la Meſſe des morts à l'Egliſe. Le ſoir on y porte un autre Colyva avec une bouteille de vin : les parens & les enfans du mort qui ſont mariez, en envoyent autant. Les plats ſont diſtribuez aux Papas, qui recitent l'office : chacun mange & boit comme il l'entend, à condition que l'on pleurera de temps en temps par bienſéance.

Le troiſiéme jour au matin on envoye d'autres Colyvas, & comme l'on ne dit qu'une Meſſe par jour dans chaque Egliſe, les Papas prennent leurs plats, & s'en vont célébrer dans leurs chapelles. Les autres jours juſques au neuf, on dit ſeulement des Meſſes : le neuviéme jour on fait la même cérémonie que le troiſiéme.

Le quarantiéme jour après le decès, à la fin du troiſiéme mois, du ſixiéme, du neuviéme, & au bout de l'an, on répéte la même choſe que le troiſiéme jour ; bien entendu que l'on ne manque pas d'y pleurer. Tous les ans les héritiers font porter le Colyva à l'Egliſe, le jour du decès de leur pere & de leur mere : c'eſt pour cette fois que la cérémonie ſe fait ſans lamentation

Tous les Dimanches de la premiére année du decès & quelquefois même de la ſeconde, on donne à un pauvre un grand gâteau, du vin, de la viande, & du poiſſon : le jour de Noël on fait la même charité ; de maniére qu'on ne voit paſſer dans les ruës que des quartiers de mouton, des bécaſſes, & des bouteilles de vin. Les Papas en diſtribuent aux pauvres autant qu'il leur plaît, & font bonne chere du reſte : car toutes ces offrandes vont de l'Egliſe chez eux. Ainſi ces Miniſtres Eccleſiaſtiques ont plus de bien qu'ils n'en ſçauroient conſommer ; & d'ailleurs indépendamment du caſuel de l'Egliſe, on les accable d'autres préſens. Les héritiers pendant la premiére année donnent ſoir & matin aux pauvres, la portion de viande, de pain, de vin & de fruit, que le mort auroit mangée s'il eût vécu.

Nous vîmes une ſcene bien différente & bien tragique dans la même Iſle à l'occaſion [a] d'un de ces morts que l'on croit revenir après leur enterrement. Celui dont on va donner l'hiſtoire, étoit un païſan de Mycone naturellement chagrin & querelleux ; c'eſt une circonſtance à remarquer par rapport à pareils ſujets : il fut tué à la campagne, on ne ſçait par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyoit la nuit ſe promener à grands pas, qu'il venoit dans les maiſons renverſer les meubles, éteindre les lampes, embraſſer les gens par derriére, & faire mille petits tours d'eſpiégle. On ne fit qu'en rire d'abord ; mais l'affaire devint ſerieuſe lorſque les plus honnêtes gens commencérent à ſe plaindre : les Papas même convenoient du fait, & ſans doute qu'ils avoient leurs raiſons. On ne manqua pas de faire dire des Meſſes : cependant le païſan continuoit ſa petite vie, ſans ſe corriger. Après pluſieurs aſſemblées des principaux de la ville, des Prêtres & des Réligieux, on conclut qu'il falloit ſuivant je ne ſçai quel ancien cérémonial, attendre les neuf jours après l'enterrement.

Le dixiéme jour on dit une Meſſe dans la chapelle où étoit le corps, afin de chaſſer le démon, que l'on croyoit s'y être renfermé. Ce corps fut déterré après la Meſſe, & l'on ſe mit en devoir de lui arracher le cœur. Le boucher de la ville aſſez vieux & fort mal adroit, commença par ouvrir le ventre au lieu de la poitrine : il fouilla long-temps dans les entrailles, ſans y trouver ce qu'il cherchoit : enfin quelqu'un l'avertit qu'il falloit percer le diafragme. Le cœur fut arraché avec l'admiration de tous les aſſiſtans. Le cadavre cependant puoit ſi fort, qu'on fut oblige de brûler de l'encens ; mais la fumée confonduë avec les exhalaiſons de cette charogne, ne fit qu'en augmenter la puanteur, & commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens. Leur imagination frappée du ſpectacle, ſe remplit de viſions. On s'aviſa de dire qu'il ſortoit une fumée épaiſſe de ce corps : nous n'oſions pas dire que c'étoit celle de l'encens. On ne crioit que *Vroucolacas* dans la chapelle & dans la place qui eſt au devant : c'eſt le nom qu'on donne à ces prétendus revenants. Le bruit ſe répandoit dans les ruës comme par mugiſſemens, & ce nom ſembloit être fait pour ébranler la voute de la chapelle. Pluſieurs des aſſiſtans aſſuroient que le ſang de ce malheureux étoit bien vermeil : le boucher juroit que le corps étoit encore tout chaud ; d'où l'on concluoit que le mort avoit grand tort de n'être pas bien mort, ou pour mieux dire de s'être laiſſé ranimer par le diable ; c'eſt-là préciſément l'idée qu'ils ont d'un *Vroucolacas*. On faiſoit alors retentir ce nom d'une maniére étonnante. Il entra dans ce temps-là une foule de gens, qui proteſtérent tout haut, qu'ils s'étoient bien apperçûs que ce corps n'é-

a. Vroucolacas. Βρουκόλακος, καὶ Βρουκόλακας, καὶ Βουρκολάκας. Βρουκόλακας, Spectre composé d'un corps mort & d'un démon. *Il y en a qui croyent que* Βρουκόλακος *ſignifie une* charogne. Βρούκος & Βοῦρκος, *c'eſt* ce limon ſi puant *qui croupit au fond des vieux foſſez, car* Λάκκος *ſignifie* un foſſé.

n'étoit pas devenu roide, lorsqu'on le porta de la campagne à l'Eglise pour l'enterrer, & que par conséquent c'étoit un vrai *Vroucolacas:* c'étoit là le refrain.

Je ne doute pas qu'on n'eût soutenu qu'il ne puoit pas, si nous n'eussions été presens, tant ces pauvres gens étoient étourdis du coup, & infatuez du retour des morts. Pour nous qui nous étions placez auprès du cadavre pour faire nos observations plus exactement, nous faillimes à créver de la grande puanteur qui en sortoit. Quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous repondîmes que nous le croyions très-bien mort; mais comme nous voulions guérir, ou au moins ne pas aigrir leur imagination blessée, nous leur représentâmes qu'il n'étoit pas surprenant que le boucher se fût apperçû de quelque chaleur en fouillant dans des entrailles qui se pourrissoient; qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'il en fût sorti quelques vapeurs; puisqu'il en sort d'un fumier que l'on remuë; que pour ce prétendu sang vermeil, il paroissoit encore sur les mains du boucher, que ce n'étoit qu'une bourbe fort puante.

Après tous ces raisonnemens, on fut d'avis d'aller à la marine, brûler le cœur du mort, qui malgré cette execution fut moins docile, & fit plus de bruit qu'auparavant: on l'accusa de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, & même les terrasses; de briser les fenêtres; de déchirer les habits; de vuider les cruches & les bouteilles. C'étoit un mort bien alteré: je crois qu'il n'épargna que la maison du Consul chez qui nous logions. Cependant je n'ai rien vû de si pitoyable que l'état où étoit cette Isle: tout le monde avoit l'imagination renversée: les gens du meilleur esprit paroissoient frappez comme les autres: c'étoit une véritable maladie du cerveau, aussi dangereuse que la manie & que la rage. On voyoit des familles entiéres abandonner leurs maisons, & venir des extremitez de la ville porter leurs grabats à la place, pour y passer la nuit. Chacun se plaignoit de quelque nouvelle insulte: ce n'étoit que gemissemens à l'entrée de la nuit; les plus sensez se retiroient à la campagne.

Dans une prévention si générale, nous prîmes le parti de ne rien dire. Non seulement on nous auroit traitez de ridicules; mais d'infidéles. Comment faire revenir tout un peuple? Ceux qui croyoient dans leur ame que nous doutions de la verité du fait, venoient à nous comme pour nous reprocher nôtre incredulité, & prétendoient prouver qu'il y avoit des *Vroucolacas*, par quelques authoritez tirées du [a] Bouclier de la foi du P. Richard, Missionnaire Jesuite. Il étoit Latin, disoient-ils, & par conséquent vous devez le croire. Nous n'aurions rien avancé de nier la conséquence: on nous donnoit tous les matins la comedie, par un fidéle récit des nouvelles folies qu'avoit fait cet oiseau de nuit: on l'accusoit même d'avoir commis les pechez les plus abominables.

Les Citoyens les plus zélez pour le bien public croyoient qu'on avoit manqué au point le plus essentiel de la cérémonie. Il ne falloit selon eux célebrer la Messe qu'après avoir arraché le cœur de ce malheureux; ils prétendoient qu'avec cette précaution, on n'auroit pas manqué de surprendre le diable, & que sans doute il n'auroit eu garde d'y revenir, au lieu qu'ayant commencé par la Messe, il avoit eu, disoient-ils, tout le temps de s'enfuïr & d'y revenir ensuite à son aise.

Après tous ces raisonnemens, on se trouva dans le même embarras que le premier jour; on s'assemble soir & matin, on raisonne, on fait des processions pendant trois jours & trois nuits, on oblige les Papas de jeûner, on les voyoit courir dans les maisons le goupillon à la main, jetter de l'eau benite & en laver les portes; ils en remplissoient même la bouche de ce pauvre *Vroucolacas*.

Nous dîmes si souvent aux [b] Administrateurs de la ville, que dans un pareil cas on ne manqueroit pas en Chrétienté de faire le guet la nuit, pour observer ce qui se passeroit dans la ville; qu'enfin on arrêta quelques vagabonds, qui assûrement avoient part à tous ces désordres: apparemment ce n'en étoient pas les principaux auteurs, ou bien on les relâcha trop-tôt; car deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avoient fait en prison, ils recommencerent à vuider les cruches de vin de ceux qui étoient assez sots pour abandonner leurs maisons dans la nuit: on fut donc obligé d'en revenir aux priéres.

Un jour comme on recitoit certaines oraisons, après avoir planté je ne sçai combien d'épées nuës sur la fosse de ce cadavre, que l'on déterroit trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu; un Albanois qui par occasion se trouva à Mycone, s'avisa de dire d'un ton de Docteur, qu'il étoit fort ridicule en pareil cas de se servir des épées des Chrétiens. Ne voyez-vous pas, pauvres aveugles, disoit-il, que la garde de ces épées faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps? que ne vous servez-vous plûtôt des sabres des Turcs? L'avis de cet habile homme ne servit de rien: le *Vroucolacas* ne parut pas plus traitable, & tout le monde étoit dans une étrange consternation: on ne sçavoit à quel Saint se vouër, lorsque tout d'une voix, comme si l'on s'étoit donné le mot, on se mit à crier par toute la ville, que c'étoit trop attendre, qu'il falloit brûler le *Vroucolacas* tout entier: qu'après cela ils défioient le diable de revenir s'y nicher; qu'il valloit mieux recourir à cette extrémité, que laisser deserter l'Isle. En effet il y avoit déja des familles entiéres qui plioient bagage, dans le dessein de se retirer à Syra ou à Tine. On porta donc le *Vroucolacas* par ordre des Administrateurs à la

[a] Σάργα τῆς Ῥωμαϊκῆς πίστεως

[b] Ἐπιτρόποις

pointe de l'Isle de Saint George, où l'on avoit préparé un grand bucher avec du goudron, de peur que le bois quelque sec qu'il fût, ne brûlât pas assez vîte par lui-même : les restes de ce malheureux cadavre y furent jettez & consumez dans peu de temps : c'étoit le premier jour de Janvier 1701. Nous vîmes ce feu en revenant de Delos; on pouvoit bien l'appeller un vrai feu de joye, puisqu'on n'entendit plus de plaintes contre le *Vroucolacas*; on se contenta de dire que le diable avoit été bien attrapé cette fois-là, & l'on fit quelques chansons pour le tourner en ridicule.

Dans tout l'Archipel on est persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec, dont le diable ranime les cadavres : les habitans de l'Isle de [a] Santorin apprehendent fort ces sortes de loup-garous : ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignoient également les poursuites des Turcs & celles de l'Evêque de Tine. Aucun Papas ne voulut se trouver à Saint George, quand on brûla ce corps, de peur que l'Evêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer & brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la premiére visite, ils ne manquérent pas de faire payer à la communauté de Mycone, le sang de ce pauvre diable, qui devint en toute maniére l'abomination & l'horreur de son pays. Après cela ne faut-il pas avouer que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas grands Grecs, & qu'il n'y a chez eux qu'ignorance & superstition?

Quelque bon esprit qu'ils ayent, ils manquent d'instruction, & ne sçavent que ce qu'ils ont appris par la tradition bonne ou mauvaise; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils soient encore dans leur ancienne héresie touchant le Saint Esprit qui ne procede pas du Fils, suivant la plûpart de leurs Docteurs; mais qui est-ce qui s'embarrasse chez eux des disputes de Theologie, si ce n'est quelques Moines de Monte Santo? La plûpart des Papas, dont nous voulions sçavoir les sentimens sur cette matiére ne sçavoient pas l'état de la question. Ils sont beaucoup mieux instruits sur l'Eucharistie, & répondoient hardiment & comme en colére, croyans qu'on soupçonnoit leur foi, [b] *Il y est corporellement*, quand on leur demandoit de quelle maniére ils croyent que Jesus-Christ est dans la sainte Hostie.

A l'égard du Purgatoire, ils ne sçavent à quoi s'en tenir; la plûpart s'imaginent que personne ne sera jugé qu'à la fin du monde : & quoi qu'ils ne déterminent pas le lieu où sont détenuës les ames des morts jusques au jour de la resurrection, ils ne laissent pas de prier pour les trépassez, dans l'esperance que la misericorde de Dieu sera fléchie par leurs priéres : il y en a même quelques-uns parmi eux, qui croyent que les peines d'Enfer ne seront pas éternelles; mais comme ils sont très-mauvais Géographes, ils sont aussi embarrassez à placer l'Enfer que le Purgatoire.

Nos Missionnaires trouvent de grandes difficultez à ramener les Grecs à leur véritable croyance, sur tout dans les villes éloignées des côtes où les charitez du Roi ne sçauroient parvenir aisément. Il s'en faut peu que leur devotion envers les Saints, & principalement envers la Sainte Vierge ne dégenere en idolâtrie; on fait brûler avec grand soin une lampe devant son image tous les Samedis; ils l'implorent incessamment, & la remercient des bons succès de leurs affaires; leur parole est assûrée lorsqu'ils la donnent en baisant ou en touchant l'Image; mais aussi ils la grondent quelquefois, & l'apostrophent dans leurs malheurs : tout cela se racommode bien-tôt, ils reviennent aux baisers, ils la nomment, [c] *La Toute Sainte*, & lui laissent en mourant quelques vignes ou quelques champs : la plûpart des Chapelles lui sont dédiées, les Papas n'y perdent rien; ils sont héritiers nez, pour ainsi dire, de tous les biens de la Vierge.

[d] Quoique les Chapelles Gréques ne soient pas propres, on ne laisse pas d'y faire l'Office réguliérement tous les Dimanches & Fêtes; cet office est fort long & dure plus de cinq ou six heures. Après les priéres ordinaires on lit quelques endroits de l'Ecriture sainte, & même la vie des Saints en grec vulgaire; on nous assura qu'il y avoit bien des faits apocryphes dans ces sortes d'histoires : on s'appuye pendant tout ce temps-là sur des [e] béquilles dont toutes les Eglises sont bien fournies; il ne seroit pas possible de se tenir si long-temps sur ses pieds sans ce secours. L'office commence de grand matin, selon la coûtume des premiers Chrétiens, & d'ailleurs les Grecs prient plus tranquillement pendant le sommeil des Turcs : on s'assemble donc à l'Eglise dès les deux heures après minuit; on y porte à manger & à boire.

Les Fêtes de campagne sont fort celebres parmi eux, la veille de ces jours se passe en danses, chants, & festins : la mousqueterie fait grand bruit dans les Isles de l'Archipel; celui qui fait le plus de fracas, passe pour le plus brave : le jour de la Fête est destiné pour les mêmes divertissemens, pourvû que l'on paye quelque chose aux Officiers Turcs pour avoir la liberté de se réjouïr; ils s'en mêlent eux-mêmes, sur tout pendant la nuit, de peur d'être censurez : les plus jolies femmes des Isles ne manquent pas de s'y trouver, & l'on ne pense à rien moins qu'au Saint que l'on doit fêter : au lieu de l'invoquer, on mange des crêpes & des [f] beignets à l'huile; quelquefois au lieu de fêve, on y mêle un [g] parat, & celui à qui il tombe en partage

est

a Sant-Erini.
b Σωματικῶς.
c Παναγία.
d Συναξαριὸν Βιοὶ ἁγίων. *Venet.* 1621. Θησαυρὸς, Damasceni Thessalonicensis. *Venet.* 1618. Ὁ Νέος Θησαυρός. *Venet.* 1621.
e Δεκανίκι.
f Τηγανισμὸς.
g *Petite monnoye d'argent.*

est le Roi de la Fête; Dieu sçait si l'on y boit, & si l'on y dit de bons mots: leur maniére de danser est assez singuliére & ne varie guéres: ceux qui dansent se tiennent ordinairement par le bout d'un mouchoir; le garçon fait mille bonds, tandis que la fille ne se remuë presque pas: les plus celebres de ces fêtes sont celles de [a] saint Michel, de saint André, de saint Nicolas, de saint George, des quarante Martyrs. Autrefois on y recitoit le panegyrique du Saint dont on celebroit la memoire; cela ne se pratique plus dans les Isles de l'Archipel: celui qui fait la dépense de la fête donne seulement à manger à quelques pauvres, & c'est une imitation des [b] banquets des premiers Chrétiens, ausquels saint [c] Pierre, saint [d] Paul, & saint [e] Jude trouvoient beaucoup à redire. Que n'auroient-ils pas dit ces saints Apôtres contre certaines friponneries des Curez? [f] Le jour des Rois, par exemple, & aux fêtes de Pâques, sous prétexte de donner gratuitement de petites bougies aux enfans, ils vendent bien cher les cierges qu'il distribuent aux grandes personnes, semblables à ces charlatans, qui ne font pas payer leurs visites aux malades; mais qui s'en recompensent bien sur leurs remedes. Dans la plûpart des villages le premier Dimanche de Carême, chaque famille porte un [g] pain à quatre cornes marquées de même que le milieu du pain, au nom de Jesus-Christ; le Papas le benit & distribuë les cornes à quatre personnes de la famille, maîtres ou valets; le milieu est pour quelque cinquiéme qui s'y trouve par hazard, & ces cinq personnes font au Curé la somme de 12. ou 15. sols, sur l'assurance qu'il leur donne que ce pain a plus de vertu que le pain benit ordinaire: enfin les Curez reçoivent les parroissiens les plus zélez à la porte de l'Eglise avec un verre d'eau de vie à la main, bien assurez que ce verre leur attirera une cruche de vin, & quelque piéce de gibier. Il se commettoit bien de ces sortes d'abus parmi nous avant l'établissement des Seminaires: il faut regarder ces saintes maisons comme autant de pepiniéres où se forment les vrays Pasteurs & les saints Prêtres; mais on n'oseroit esperer que l'on employe de long-temps un remede si salutaire dans l'Eglise Gréque. Les couvents de Monte Santo, quelque reguliers qu'ils paroissent, fournissent les fourbes les plus dangereux, bien loin d'élever des hommes Apostoliques capables de rétablir la discipline Ecclesiastique. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE IV.

DESCRIPTION DES ISLES DE L'ARGENTIERE, DE MILO, DE SIPHANTO, ET DE SERPHO.

MONSEIGNEUR,

Il est si dangereux de passer de Candie aux Isles de l'Archipel sur des bâtimens du pays, que nous n'osâmes pas l'entreprendre; le trajet est de cent milles, & ces bâtimens sont des [h] bateaux de douze ou quinze pieds de long, qu'un vent de Nord un peu violent renverse sans peine; d'ailleurs il n'y a point de reposoir en chemin, & c'est un grand malheur en fait de voyages de mer de ne sçavoir où relâcher quand on est menacé d'une tempête: nous prîmes donc le parti d'attendre une barque Françoise; heureusement il s'en trouva à la Canée une de celles à qui vous défendez d'aller courir d'une Isle à l'autre pour busquer fortune: je promis au patron que je me garderois bien de vous le dénoncer: il nous passa sur son bord à l'Argentiére le premier jour du mois d'Août.

Cette Isle que les Grecs appellent [i] Chimoli, prit le nom de l'Argentiére dans le temps que l'on y découvrit des mines d'argent; on y voit encore les restes des ateliers & des fourneaux où l'on travailloit à ce métail; mais on n'oseroit aujourd'hui reprendre ces sortes de travaux sans la permission des Turcs; & les Turcs sous prétexte que les habitans de l'Isle en retireroient de gros profits, ne manqueroient pas de les accabler d'imposts. Les gens du pays croyent que les principales mines sont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'Isle de Milo: ces Isles ne sont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les Geographes, mais le trajet est bien du double: Le Port de l'Argentiére est petit, & n'a pas assez de fond pour les gros bâtimens; ils restent à la rade du [k] Sud-est à l'abri de l'Isle Polino, connuë des Francs sous le nom de l'Isle brûlée.

Pline assure que [l] Cimole se nommoit autrefois l'Isle aux Viperes; il faut que la race en soit éteinte, car on nous assura qu'on n'y en voyoit plus.

Pinet

a Πανήγυρις, Fête publique.
b Α'γάπη, Αγάπαι, Festins qui se faisoient dans les Eglises, pour entretenir la charité.
c *Epist.* 2. *II.* 13.
d *Epist.* 1. *ad Corinth. XI.* 21. 22.
e *Epist.* v. 12.
f Πολυχρόνιον.
g Ψωμισφραγίδες.
h Καΐκι, Caique.
i ΚΙΜΩΛΟΣ. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Κίμωλι, *en Grec vulg.* Cimolus *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12. Argentaria Italor. *L'Argentiére.*
k Siroc.
l Cimolus quæ Echinusa. *Plin. ibid.*

Pinet traducteur de Pline, & quelques autres Géographes modernes ont crû que c'étoit l'Isle de Sicandro : pour moi je crois que Sicandro est une Isle imaginaire; nous n'avons sçû la trouver dans l'Archipel, ni même en apprendre aucune nouvelle.

Il n'y a qu'un méchant village dans l'Argentiére, & l'Isle qui est fort séche & rélevée de montagnes stériles, n'a que dix-huit milles de tour. On n'y séme de l'orge & du coton qu'aux environs du village : on y boit du vin de Milo & de l'eau de citerne, car il n'y a point de fontaine en tout le pays ; mais seulement quelques méchants puits : la vigne n'y fournit des raisins que pour manger : les Vénitiens en ont coupé tous les oliviers dans les guerres qu'ils ont eûës avec les Turcs : enfin cette Isle est devenuë tout à fait pauvre depuis que le Roi ne souffre plus de Corsaires François au Levant. L'Argentiére étoit leur rendez-vous, & ils y dépensoient en débauches horribles ce qu'ils venoient de piller sur les Turcs; les Dames en profitoient; elles ne sont ni des plus cruelles, ni des plus mal faites : c'est l'écueil le plus dangereux de l'Archipel, mais il faut être bien mal habile pour y échouer.

Tout le commerce de cette Isle, roule donc sur cette espéce de galanterie sans délicatesse, qui ne convient qu'à des matelots, les femmes n'y travaillent qu'à des bas de coton & à faire l'amour : ces bas ne sont pas trop propres quoiqu'on en fournisse les Isles voisines : les hommes s'adonnent à la mer, & deviennent assez bons pilotes. Pour de la réligion, ils en ont très-peu, de même que dans la plûpart des Isles de l'Archipel où l'on ne trouve que des ignorans, fort mauvais Chrétiens par conséquent, & si j'ose le dire, scelerats. Les habitans de l'Argentiére sont presque tous du rite grec, & joüissent encore dans leurs Chapelles d'une vintaine de petites cloches, ce qui n'est pas un petit privilege sur les terres des Turcs. Les Latins sont en petit nombre dans cette Isle, & ne valent pas mieux que les Grecs. L'Eglise Latine est desservie par un Vicaire de l'Evêque de Milo, de laquelle l'Argentiére est comme le Fauxbourg. La Justice y est administrée par un Juge ambulant qui est le seul Musulman du pays : ordinairement il n'a ni valet, ni servante, & il n'oseroit parler haut, de peur que les habitans ne le fissent enlever par quelque Corsaire de Malte.

Il n'est pas fait mention de l'Argentiére dans l'Histoire ancienne : cette Isle a toûjours suivi la destinée de Milo. [a] Dans le renversement de l'Empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo Noble Vénitien la joignit au Duché de Naxie, avec quelques autres Isles voisines ; elle se trouva enveloppée ensuite dans la conquête de l'Archipel par Barberousse.

Quelque miserable que soit l'Argentiére aujourd'hui, les Turcs en retirent mille écus pour la [b] capitation & pour la [c] taille réelle, laquelle consiste en la cinquiéme partie de toutes les denrées : outre ces droits, les habitans donnent encore trois ou quatre cens écus aux Officiers du Capitain Pacha, qui viennent y exiger la capitation & la taille.

Il n'y a que deux choses en cette Isle qui regardent l'Histoire naturelle; la terre Cimolée, & les plantes : à l'égard des mines d'argent, il n'y faut plus penser.

[d] La terre Cimolée dont les Anciens faisoient tant de cas, & qui portoit le nom de cette Isle, est une craye blanche, assez pesante & sans goût, remplie de petit sablon qui se fait sentir sous la dent; cette craye est friable, mais elle ne s'échauffe ni ne bouillonne point quand on l'arrose avec de l'eau ; elle se fond seulement & devient assez gluante : sa solution qui est grisâtre, n'altere point la teinture du Tournesol, & ne se remuë point avec l'huile de Tartre; l'esprit de sel répandu sur la terre Cimolée fermente à froid, de même que toutes les matiéres pierreuses : ainsi je suis persuadé que cette espéce de craye ne différe de celle qui se trouve autour de Paris, qu'en ce qu'elle est plus grasse & plus savonneuse ; c'est par cette raison qu'elle décrasse & qu'elle blanchit le linge : ce blanchissage est assez sale, mais il épargne le savon. Je crois que toute sorte de craye blanchiroit aussi bien ; la seule précaution qu'il y auroit à apporter à celle de l'Argentiére seroit d'en separer le gravier & les petits cailloux qui percent le linge. Enfin ces Insulaires ne font pas d'autre lessive, & cet usage est fort ancien chez eux, puisque [e] Pline assûre qu'ils s'en servoient pour blanchir les étoffes.

A l'égard des vertus de la terre Cimolée par rapport à la medecine, les anciens l'employoient pour resoudre les tumeurs : on feroit mieux aujourd'hui de lui substituer la craye blanche ou la terre à potier, que celle des couteliers. [f] Ovide, parlant de Cimole, a eu raison de dire que ses champs étoient de craye : il y a des quartiers de cette Isle qui en sont tous blancs : nous n'y découvrîmes rien qui tirât sur le rouge : peut-être que l'autre espéce de Cimolée dont Pline a fait mention est plus profonde.

Pour ce qui est des plantes, elles étoient toutes brûlées lorsque nous arrivâmes à l'Argentiére ; il en est de même sur la fin de Juillet dans les autres Isles; les plantes annuelles y sont passées, on ne les connoît plus que par leurs squelets ou par leurs graînes répanduës sur la terre, qui levent aux premiéres pluyes d'automne.

Com-

a *Hist. des Ducs de l'Archip.*

b Κεφαλαιον, Carath.

c Decatie, *αἱ Δεκάται*, Decimæ.

d Ἡ γῆ Κιμωλία. *Strab. Rerum. Geog. lib.* 10. Cretæ plura genera ; ex iis Cimoliæ duo ad Medicos pertinentia, candidum, & ad purpurissum inclinans. *Plin. Hist. nat. lib.* 35. *cap.* 17.

e *Ibid.*

f Cretosaque rura Cimoli. *Metamor. lib.* 7.

Port du Milo. du Sommet de la Montagne de St. Helie. avec le profil des Isles voisines.

Tom: I. Pag: 57.

L'Isle Bruslée

Sifanto

Serfo

Sikino

l'Argentier

Polani

Policandro

Castro

MILO

Antimilo

Porto Thalassa

Salines

St. Helie

Femmes de Milo

Tom: I. Pag: 58.



Comme nous étions embarrassez de nôtre bagage & que nous n'avions pas beaucoup de confiance aux gens du pays, nous passâmes à l'Isle de Milo en moins d'une demi-heure, le 2. du mois d'Août, sur le bateau de trajet qui va & vient tous les jours d'une Isle à l'autre. [a] Strabon place le Milo à 24. milles du cap Skilli de la Morée, & presque à pareille distance du cap Spada de Candie. On compte ordinairement cent milles entre ces deux Isles. Le Milo est une belle Isle presque [b] ronde, d'environ 60. milles de tour, bien cultivée, & son port qui est un des meilleurs & des plus grands de la Mediterranée, sert de retraite à tous les bâtimens qui vont en Levant ou qui en reviennent : car elle est située à l'entrée de l'Archipel que les Anciens connoissoient sous le nom de la mer Egée.

Cette Isle quoique petite, fut très [c] considerable dans le temps que la Gréce étoit florissante. Le Milo, comme dit [d] Thucydide, joüissoit d'une entiére liberté, 700. ans avant la fameuse guerre du Peloponnese, qu'il a décrite avec tant d'exactitude : non-seulement cette guerre interessa la Gréce; mais toutes les Isles voisines, & les principales villes des côtes d'Asie. Dans ce tumulte, les [e] Miliotes, puissamment sollicitez par les Athéniens, s'obstinérent à vouloir garder la neutralité, peut-être parce qu'ils descendoient des Lacédemoniens selon [f] Thucydide & [g] Conon : quoique Etienne le Geographe ait fait de Milo une colonie de Pheniciens ; [h] Nicias Général Athenien vint à Milo avec une flote de 60. vaisseaux & de deux mille hommes de débarquement, qui ravagérent tout le pays; [i] neanmoins il fut obligé d'abandonner le siége de la ville que [k] Syncelle fait aussi ancienne que Minos fils d'Europe. Quelques années après les Atheniens y firent une autre descente avec trois mille hommes, commandez par [l] Cléomedes & Tisias : ces Généraux après une longue & ennuyeuse conference qu'ils eurent avec les Chefs de l'Isle, bloquérent la ville ; mais les Miliotes renversérent leurs travaux. Enfin Philocrates ayant amené un nouveau secours d'Athénes, ils se rendirent à discretion, & ce fut alors que se fit ce grand massacre dont parlent Strabon, Diodore de Sicile & Thucydide. Les Athéniens par le conseil [m] d'Alcibiades firent mourir tous les habitans de Milo, excepté les femmes & les enfans [n] que l'on mena en esclavage dans l'Attique. On fit passer cinq cens personnes du même pays pour fonder une colonie dans l'Isle : cependant [o] Lysandre Général des Lacedemoniens ayant obligé Athénes même à se rendre à discretion à son tour, le reste des Miliotes fut renvoyé dans l'Isle, & la colonie des Athéniens rappellée.

Le Milo eut dans la suite le même sort que les autres Isles de l'Archipel, c'est-à-dire qu'il tomba sous la domination des Romains, & ensuite sous celle des Empereurs Grecs. [p] Marc Sanudo, premier Duc de l'Archipel, joignit cette Isle au Duché de Naxie, sous l'Empire de Henri de Flandres, frere de l'Empereur Baudouin. [q] (1207.) Le Milo fut démembré de ce Duché, par Jean Sanudo sixiéme Duc de l'Archipel, qui ceda cette Isle au Prince Marc son frere, & celui-ci la donna pour dot à sa fille Florence, laquelle épousa François Crispo. Ce Crispo qui descendoit des anciens Empereurs Grecs, trouva le secret de réünir le Milo au Duché de Naxie, en faisant assassiner dans cette Isle, Nicolas Carcerio qui en étoit le neuviéme Duc. Par cet attentat Crispo devint le dixiéme Souverain du Duché de l'Archipel. Barberousse Capitan Pacha soumit à Solyman II. le Milo & la plûpart des Isles de ce Duché.

On a vû de nos jours un Miliote nommé Capsi s'ériger en petit Roi de Milo; il ne manquoit ni de courage ni de talens pour gouverner ; mais il fut assez mal-avisé pour quitter son thrône & rendre visite sans ses gardes à un Turc Capitaine de vaisseau, qui lui avoit fait des propositions avantageuses de la part du Grand Vizir que ce nouveau Souverain ne laissoit pas d'inquiéter; dès que Capsi fut sur le bord du Turc on mît à la voile, & ce malheureux Miliote, qui n'avoit regné que trois ans, fut pendu à Constantinople à la porte de la [r] prison des esclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle [ſ] Plutarque, lesquels ayant planté une colonie à Cryassa ville de Carie, firent cacher des poignards dans le sein de leurs femmes, & s'en servirent fort à propos pour couper la gorge aux habitans de la ville, qui les avoient invitez à un festin, dans le dessein de les faire mourir.

Nous debarquâmes dans un quartier de l'Isle appellé Poloni, peut-être à cause de quelque ancien Temple d'Apollon; il fallut rester jusques à midi auprès d'une chapelle abandonnée, pour attendre des chevaux, car on compte cinq milles de Poloni à la ville, laquelle porte le même nom que l'Isle suivant l'ancienne coûtume de Gréce marquée par [t] Galien. Après avoir fait plus de la moitié du chemin dans des collines & des campagnes incultes, seches, stériles, on entre dans une plaine fort agréable, laquelle s'étend jusques à la ville, & ne se termine qu'à la grande rade. La ville de Milo qui con-

a ΜΗΛΟΣ. *Strab. Rer. Geog. lib.* 10. Melos. *Plin. Hist. nat. lib.* 4 *cap.* 12. Milo, *ou* Le Milo.
b Hæc insularum omnium rotundissima. *Plin. ibid.*
c ἡ Μῆλος ἀξιολογωτέρα τούτων. *Strab. ibid.*
d *Lib.* 5.
e *Thucyd. lib.* 2.
f *Lib.* 5.
g *Narrat.* 36.
h *Thucyd. lib.* 3.
i *Diod. Sicul. Biblioth. Hist. lib.* 12.
k *Georg. Syncell. Annal.*
l *Thucyd. lib.* 5.
m *Plutarch. in Alcibiad.*
n *Thucyd. ibid.*
o *Plutarch. in Lysand.*
p *Sanut. lib.* 1. *part.* 4. *cap.* 7.
q *Hist. des Ducs de l'Archip.*
r Il Bagno.
ſ *De virtutibus mulierum.*
t *De simpl. medicam. facultat. lib.* 9. § 11.

contient près de cinq mille hommes est assez bien bâtie; mais elle est d'une saleté insupportable: quand on y bâtit une maison, on commence par l'appartement des cochons qui est au dessous d'une arcade au rez de chaussée ou un peu plus bas, & qui donne toûjours sur la ruë; en un mot c'est là le cloaque de toute la maison: les ordures qui s'y amassent, jointes aux vapeurs des marais salans qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des mineraux dont l'Isle est infectée, à la disette de bonnes eaux, empoisonnent l'air de Milo & y causent des maladies dangereuses: les maisons de cette ville valent bien mieux que celles de Candie; celles de Milo sont à deux étages en terrasse, de bonne maçonnerie & d'une pierre assez singuliére, approchante de la pierre ponce, mais dure, noirâtre, legére, qui resiste aux impressions de l'air, & qui est très-propre pour aiguiser toutes sortes de ferremens: il n'y a pas d'apparence que [a] Théophraste & Pline ayent voulu parler de cette espéce de pierre, lorsqu'ils ont dit que les meilleures pierres ponces se trouvoient dans cette Isle; car les anciens s'en servoient pour adoucir la peau & la rendre plus douillette: il est certain que les pierres ponces ordinaires sont beaucoup plus propres à cet usage, mais il ne nous a pas paru que celles de Milo fussent d'une tissure plus fine que celles qui sont sur les bords de toutes les Isles de Gréce; elles viennent toutes de la même carriére, comme nous verrons dans la suite: les terrasses de Milo sont de même fabrique que celles des autres villes de l'Archipel, c'est une couche de terre assez bien batuë, qui se fend & laisse échaper l'eau de toutes parts aux premiéres pluyes; mais elle s'affermit à mesure qu'elle s'imbibe d'eau & ses crévasses ne se bouchent que peu à peu.

Les Capucins François sont assez bien logez dans cette Isle à l'entrée de la ville à droite en venant du port; il y a quelques années que leur couvent fut démoli par les Turcs qui se plaignoient qu'on y recevoit les vols des Corsaires: la maison a été relevée, & la nouvelle Eglise est fort jolie pour le pays: le Roi a donné mille écus pour cet édifice; les Marchands François, les Capitaines de vaisseaux, les Corsaires même ont contribué selon leurs facultez, car les Capucins sont pauvres par tout. En Levant ils employent leur superflu à nourrir les pauvres familles Chrétiennes, & n'oublient rien pour soulager ou pour délivrer les esclaves. De deux Peres qui sont dans le couvent de Milo, l'un fait l'école Gréque, & l'autre l'Italienne: ils conservent dans leur jardin une figure antique sans tête & fort mal traitée; on croit que c'étoit la figure de Pandore, les restes en sont beaux: il me parut plûtôt que c'étoit une statuë de [b] Diane à plusieurs mammelles, dont on voit la representation sur quelques médailles de Domitien, de Trajan, de Sabine, de Marc Aurele, de Commode, de Mamée, d'Otacille, d'Etruscille, de Gallien.

Les Miliotes sont bons matelots: par l'usage & la connoissance des terres de l'Archipel, ils servent de pilotes à la plûpart des vaisseaux étrangers. Cette Isle abondoit en toutes sortes de biens dans le temps que les Corsaires François tenoient la mer en Levant: on y parle encore des grandes actions de Mrs. de Beneville Temericourt, du Chevalier d'Hocquincour, d'Hugues Cruvelier, du Chevalier d'Entrechaut, de Mrs. Poussel, l'Orange, Lauthier, & autres qui amenoient leurs prises en cette Isle, comme à la grande foire de l'Archipel; les marchandises s'y donnoient à bon marché; les bourgeois les revendoient à profit, & les équipages des vaisseaux y consommoient les denrées du pays.

Les Dames y trouvoient aussi leurs avantages, elles ne sont pas moins coquettes que celles de l'Argentiére: toutes ces Dames se fardent avec la poudre d'une [c] plante marine, dont elles frottent leurs jouës pour les rendre vermeilles, mais cette couleur se passe bien-tôt, & l'usage de cette poudre gâte le teint & détruit la surpeau: les Dames de ces deux Isles sont vêtuës de la même maniére; il n'est point d'étranger qui ne trouve leur habit extraordinaire & tout à fait désavantageux au beau sexe, il leur gâte la taille & fait paroître les plus jolies personnes avec des jambes monstrueuses: ainsi ces Dames, quelques agrémens qu'elles ayent, ne sont bonnes qu'à être representées sur des écrans ou sur des éventails.

Il n'y a que des Grecs dans le Milo, excepté le [d] Juge qui est Turc: le [e] Vaivode est ordinairement un Grec, qui non-seulement éxige la taille réelle, mais qui a droit de châtier & de faire donner la bastonade, comme l'Aga des Janissaires dans les villes de Turquie. En 1700. la taille fut jusques à cinq milles écus, & l'on paya à Mezomorto Capitan Pacha pareille somme pour la capitation. On fait tous les ans trois Consuls à Milo; ils s'appellent [f] *Epitropi*; & ceux qui sortent de charge *Primati* ou *Vechiardi*, c'est-à-dire anciens Consuls: ceux qui sont en charge ont l'administration des rentes de la ville, lesquelles se prennent sur la Douane, sur les Salines & sur les Pierres de moulin: tout cela ne s'afferme que mille écus par an: on paye à la Douane trois pour cent pour toutes sortes de marchandises: les moulins à bras que l'on fait dans cette Isle, sont fort propres, & la pierre en est excellente: on les porte à Constantinople, en Egypte, dans la Morée, à Zante, à Cephalonie, & même à Ancone. [g] *Mylos* en grec litteral & vulgaire signifie un moulin; on prétend que l'Isle en a pris le nom à cause du grand commerce qu'on y fait des moulins à bras, mais il y

a *De lapidib. Hist. nat. lib.* 36. *cap.* 21. An Alcyonium durum Imper. cujus textura ad pumicem accedit?

b ΑΡΤΕΜΙΣ ΠΟΛΥΜΑΣΤΟΣ, Diane à plusieurs mammelles.

c Alcyonium durum Imper.

d Cadi.

e Celui qui exige la taille.

f Ἐπίτροπος, Administrateur. Intendant.

g Μύλος.

y a beaucoup plus d'apparence qu'elle a conservé son ancien nom de *Melos* dont on a fait *Milo*, & que Festus dérive d'un Capitaine Phénicien appellé Melos.

Pour ce qui est du sel, on ne le vend pas dans cette Isle, car la [a] mesure ordinaire qui pese [b] soixante-six livres poids de France, s'y donne pour sept sols : les salines sont à deux milles de la ville tout au fond de la rade : pendant l'hyver l'eau de la mer en remplit les reservoirs, & le sel s'y crystalise dans les grandes chaleurs.

Les Consuls nomment des gens dans tous les quartiers de la ville pour exiger la capitation, laquelle se paye à raison de cinq écus par tête ; ils remettent ensuite cet argent à l'ordre du Capitan Pacha : les Turcs font toûjours quelque nouvelle avanie pour rançonner ces pauvres Grecs : par exemple dans le temps que nous y étions, ils ne voulurent prendre les sequins qu'à deux écus, au lieu qu'ils valent sept livres dix sols : une autre année ils exigent en payement les marchandises du pays sur lesquelles il y a beaucoup à gagner, comme la soye & le coton filé ; d'ailleurs il faut leur faire des presens, si l'on veut éviter la chaine ou les coups de bâton : les Turcs sont plus insolens que jamais dans les Isles, depuis la retraite des Corsaires François, ainsi les Grecs ne sçavent que souhaiter : les Corsaires tenoient les Turcs en raison, & mangeoient le profit de leurs prises dans le pays ; mais aussi ces Corsaires étoient quelquefois des hôtes incommodes, avec lesquels il n'étoit pas trop aisé de vivre.

On plaide en premiére instance devant les Consuls & les Primatis : on appelle de leur jugement au Cadi si l'on veut ; mais les Consuls qui assistent au jugement du Cadi, le menacent de le renvoyer s'il ne fait bonne justice, & le renvoyent en effet, s'il continuë : c'est au grand Cadi de Scio d'en envoyer un autre : le nouveau Cadi est traité pendant trois jours par les Officiers de la ville, qui lui assignent un logement, dont il paye le loyer. Il a dix pour cent des effets contestez dans le procez ; quelquefois il prend de l'argent d'une partie & de l'or de l'autre ; il juge en faveur de la plus grosse somme : si c'est un honnête homme, comme cela se rencontre assez souvent, il condamne à payer sur le champ en argent ou en marchandises ; si le débiteur n'a aucuns effets, tout est perdu, à moins qu'il ne demande du temps pour satisfaire : s'il nie la dette, il est cru sur son serment, & l'on ne peut plus le poursuivre : on fait venir un Papas devant lequel le Juge le fait jurer sur l'Evangile ou bien sur l'Alcoran, s'il n'est pas d'humeur d'attendre que le Papas soit arrivé.

Il y a deux Evêques dans cette Isle, l'un Grec, & l'autre Latin ; le Latin n'a qu'un Prêtre avec lui pour tout Clergé, quoiqu'il soit Evêque de Milo, de l'Argentiére, & de Siphanto, où il ne tient que de simples Vicaires : le siége étoit vacant en 1700. & l'on croyoit que le Pape n'y tiendroit qu'un Vicaire Apostolique, parceque l'Eglise de Milo n'a qu'environ cent cinquante écus de rente ; elle en avoit cinq cens autrefois, mais le Grand Seigneur après la guerre de Candie, ayant fait reconnoître les Isles, & examiner les titres de ceux qui les possedoient, l'Evêque Latin de Milo, qui sous le bon plaisir des Vénitiens, joüissoit de l'Isle brûlée, se trouva sans titre ; ainsi cette Isle, qui est tout près de l'Argentiére fut mise à l'enchére & venduë cinq cens écus : le dernier Evêque mourut si pauvre, qu'il avoit engagé le calice, la mitre, & tous les ornemens de son Eglise : il seroit mort de misére sans une pension que le Roi lui avoit accordée, & sans les charitez que Sa Majesté fait distribuer aux Latins qui sont au Levant : l'Eglise Episcopale est sous le titre de saint Cosme & de saint Damien ; c'étoit autrefois une Chapelle Gréque, qui fut venduë aux Latins ; le logement de l'Evêque qui est tout vis-à-vis, est assez joli : cet Evêque n'a rien à démêler pour ses revenus avec l'Evêque Grec, quoique Mr. Thevenot assûre le contraire : peut-être que le sujet de leurs contestations a cessé.

L'Evêque Grec est riche : nous ne le vîmes pas ; il étoit allé à Constantinople pour se faire confirmer par le Patriarche qui en avoit nommé un nouveau, dans le dessein de rançonner l'ancien.

La principale Eglise de Milo est Nôtre-Dame du Port. Παναγία Πορτιανή.

Les autres sont Saint Noirmantin solitaire du mont Sinai. Les Grecs appellent ce Saint Καραλώϐος, comme qui diroit un Saint que l'on invoque pour la lépre ; Καρὰ *signifie* noir, & λώϐος lépre.

Le grand Saint George. Ἅγιος Γεώργιος μεγάλος.

Saint George l'Hermite. Ἅγιος Γεώργιος μονοκελλίτης.

L'Annonciade auprès de la Place. Εὐαγγελίστρια.

Saint Antoine proche le Château. Ἅγιος Ἀντώνιος.

Saint Dimitre dans le même quartier. Ἅγιος Δημήτριος.

Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξίαρχης.

Saint Jean Baptiste. Ἅγιος Ιωάννης Πρόδρομος.

Le grand Saint Nicolas. Ἅγιος Νικολάος μεγάλος.

Le petit Saint Nicolas. Ἅγιος Νικολάος μικρὸς

Le Saint Esprit. Ἅγιος Πνεῦμα.

Saint Athanase. Ἅγιος Ἀθανάσιος.

Saint Spiridion. Αγιος Σπυρίδων.

Nôtre-Dame. Παναγία Κυρία.

Les quarante Saints. Ἅγιοι Σαράντα.

Saint Polycarpe. Ἅγιος Πολύκαρπος.

Saint Eleuthere. Ἅγιος Ἐλεύθερος.

Ces Eglises sont autant de Paroisses, & chacune

a Κίλα,

b 220. oques,

ne a son Papas. Après l'Evêque, [a] l'Econome est la prémiére dignité du Clergé, & marche à la droite de ce Prélat, il est comme son Substitut, ou son grand Vicaire : le [b] Thrésorier marche à la gauche : [c] l'Archiviste suit immediatement après: l'Evêque dispose de toutes ces charges, & d'ailleurs il a trente Prêtres qui lui sont soumis.

Outre les Chapelles, qui sont en grand nombre dans cette Isle, on y compte treize Monastéres: sçavoir,

Nôtre-Dame du Château. Παναγία Καστριανή, à deux milles de la ville, du côté du Levant.

Sainte Helene du côté du Nord à un mille de la ville, Α'γία Ελένη.

Nôtre-Dame de la voile, sur une colline au Levant, à un mille & demi de la ville, Παναγία Α'ρμίνη.

Saint Michel Archange, lequel dépend du couvent du même nom, qui est dans l'Isle de Serpho, Α'γίος Ταξίαρχης

Le Monastére de Christ, dépendant du couvent de Saint Jean de Patino ou Patmos, Ο' Χριστὸς.

Sainte Saba, qui appartient au Patriarche de Jerusalem, Α'γία Σαβα.

Saint Jean de Fer, situé au dessous de la montagne de Saint Helie, Α'γίος Σιδηρο Ιωάννης.

Nôtre-Dame du Mont, du côté du Levant, à quatre mille de la ville, Παναγία Βουνάδι.

L'admirable Nôtre-Dame à quatre mille aussi, Παναγία Θαυμαστή.

Nôtre-Dame du Jardin, Παναγία Κήπου.

Saint Helie auprès de Castro, sur une colline opposée à la grande montagne de Saint Helie, au sommet de laquelle est une solitude où il n'y a qu'un seul Caloyer, Α'γίος Η'λίας.

Saint George le Chauve, sur une colline auprès de Saint Helie à la vûë du Port, Α'γίος Γεώργιος Καραφλης.

Sainte Marine, couvent au dessous de Saint Helie, Αγία Μαρίνη.

C'est le plus beau de tous les Monastéres de l'Isle : on y boit de très-bon vin, qui ne cede en rien à celui de Candie. Il y a plus d'oliviers dans ce quartier-là que dans tout le reste de Milo. La source qui arrose les Jardins de ce couvent est belle, & coule vers le fond d'un grand puits : les Orangers & les Cedres y seroient parfaitement beaux si l'on avoit l'industrie de les cultiver : les environs de la maison sont agréables, couverts de Lentisques & d'Arbousiers, qui sont rares ailleurs, car on ne brûle que des broussailles dans cette Isle, & la charge d'une bourrique s'y vend quinze ou vingt sols.

Par rapport à l'Histoire naturelle, il faut regarder le Milo comme une roche presque toute creuse, spongieuse pour ainsi dire, & pénétrée de l'eau de la mer. Les mines de fer qui s'y trouvent & qui ont fait donner le nom au quartier de [d] saint Jean de fer, y entretiennent des feux perpetuels; les experiences suivantes semblent démontrer que ce métail est la principale matiere des feux souterrains. Ce principe étant bien établi, l'on aura moins de peine à expliquer la production des mineraux dont cette Isle est remplie.

Il est certain que la limaille de fer s'échauffe considerablement si on la mouille avec de l'eau commune : cette chaleur est bien plus forte si l'on se sert de l'eau marine, & si l'on méle du soufre en poudre avec la limaille de fer on voit brûler ce mélange quelque temps après l'avoir humecté. Il est donc vraisemblable que les feux qui se font sentir continuellement dans cette Isle, ne viennent que de la matiére ferrugineuse, & du soufre que l'on y découvre presque partout, & ces matiéres s'échauffent avec l'eau marine dont elles sont abreuvées. Quand on fait le tour de l'Isle en bateau, on découvre les embouchures de plusieurs canaux souterrains, par où l'eau de la mer s'engoufre, & par le moyen desquels le sel marin est porté jusques dans les moindres cavitez de cette roche spongieuse.

Il y a beaucoup d'apparence que ce sel y souffre à peu près la même torture que celui que l'on met dans nos cornues : c'est-à-dire, que le feu qui échauffe continuellement les entrailles de cette Isle, fait séparer de ce sel un esprit acide, semblable à celui que nous tirons du sel marin avec le feu ordinaire. Il faut raporter à cet acide la production de l'alun & du soufre, qui sont les mineraux les plus communs qui se trouvent à Milo: car cette liqueur penetrant insensiblement les rochers les plus durs, les dissout, s'incorpore avec eux, & se convertit en alun. On n'en sçauroit presque douter, puisqu'en versant de l'esprit de sel sur les pierres ordinaires ou sur de la craye, on produit des concretions alumineuses : le même esprit acide, mêlé avec le bitume qui coule dans les veines de la terre y forme du soufre. Tout le monde convient que le soufre n'est autre chose qu'une matiére grasse fixée par un esprit acide : le soufre que l'on fait artificiellement & l'analyse du soufre commun, ne permettent pas de douter de cette verité. Non seulement l'eau de la mer est salée, mais elle est amere & grasse; car tout bien consideré, que deviendroit cette grande quantité d'huile qu'y déposent les poissons qui s'y pourrissent continuellement? Il n'est pas surprenant que dans les grandes tempêtes on la voye quelquefois s'enflammer. Peut-être que cette graisse est en partie la matiére du bitume dont se fait le soufre commun, & c'est peut-être la raison pourquoi ce soufre se trouve ordinairement dans les lieux qui ne sont pas éloignez de la mer, où les tremblemens de terre ne sont que trop fréquens. Tels sont les fameux Volcans qui vomissent des flammes:

a Οἰκονόμος.
b Σακκελλάριος.
c Καρτοφύλαξ.
d Σιδηρωμένης.

mes : le Vesuve, Stromboli, le mont Ethna, les montagnes d'Irlande, le Fayal, le Pic de Teneriffe. Il y a dans ces Isles & sur les côtes de la terre ferme de l'Amerique, des feux qui brûlent depuis le commencement du monde.

Pour revenir à l'Isle de Milo, il est constant que l'on y trouve abondamment tous les materiaux nécessaires pour la production de l'alun & du soufre. Pour du nitre il n'y en a point quoiqu'en disent les habitans qui le confondent avec l'alun. Le soufre de Milo est parfaitement beau & a un petit œil verdâtre & luisant, qui le faisoit préferer par les anciens à celui d'Italie : a on trouve ce soufre en cette Isle par gros morceaux en creusant la terre, & par grosses veines dans les carriéres d'où l'on tire les meules de moulin. b Si les autres Isles ne renferment pas de ces sortes de mineraux, c'est que leur structure interieure n'est pas favorable à l'introduction de l'eau de la mer, dans les creux des rochers, & que d'ailleurs elles manquent de matiére ferrugineuse.

Le Milo est donc comme un laboratoire naturel où continuellement il se prépare de l'esprit de sel, de l'alun, du soufre par le moyen de l'eau de la mer, du fer, des roches, & par la structure singuliére de l'interieur de cette Isle, qui est telle qu'elle laisse filtrer en plusieurs endroits la partie saline & la partie grasse de l'eau marine : ces parties sont mises en mouvement par la violence des brasiers, que le fer & le soufre y excitent jour & nuit; & l'ouvrage de ces brasiers qui est la production de l'esprit de sel, y forme le soufre & l'alun. Il est bon de remarquer que ce rocher spongieux & caverneux, qui sert de fondement à Milo, est comme une espéce de poile qui en échauffe doucement la terre & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues & les mélons les plus délicieux de l'Archipel ; la séve de cette terre est admirable & travaille toûjours, les champs ne s'y reposent jamais. Le premiére année on y seme du froment, la seconde de l'orge, & la troisiéme on y cultive le coton, les legumes & les mélons, tout y vient pêle mêle; la campagne est chargée de toute sorte de biens : les terres sont comme autant de jardins séparez les uns des autres par des murailles de pierre seche, c'est-à-dire, sans mortier, ni torchis. c Pendant la guerre on y seme peu de coton, parce que les armées s'y fournissent de grains, de haricots, & d'autres legumes : durant la paix on n'y recueille pas assez de blé pour nourrir les habitans : mais on y seme beaucoup de coton qui se vend bien plus cher que le blé ; le coton en coque, c'est-à-dire, envelopé de son fruit, vaut d un sequin le quintal, & jusques à dix ou douze francs lorsqu'il est en rame, c'est-à-dire épluché & sans coque.

De la ville à la rade, dans l'étenduë de deux milles de terrain on ne voit que jardins & campagnes fertiles en froment, orge, coton, sesame, haricots, melons, citrouilles, coloquinte; ces campagnes sont terminées par les salines, & les salines aboutissent à la rade, dont les hauteurs sont couvertes de beaux vignobles, d'oliviers & de figuiers.

La rade de Milo peut contenir aisément une grande armée navale : e son entrée regarde le Nord-ouest, & les vaisseaux y sont à couvert de toute sorte de vents, du côté de f *Prothotalassa* où est le bon mouillage. Les deux petits écueils qui sont à l'entrée de la rade, s'appellent g *Acraries*, c'est-à-dire éminences: Antimilo est une Isle deserte qui s'éleve en pain de sucre, entre le Ponant & le Nord-ouest, les Grecs l'appellent Rémomilo, & les Francs lui ont conservé le nom d'Antimilo. Prasonisi est une autre Isle près du port de saint Jean de fer, derriére la montagne de S. Helie, à gauche de la rade, en venant de la ville. Il y a encore bien de petits écueils autour de Milo; mais ils ne sont pas assez considerables pour en faire une recherche exacte.

Dans le printemps, le Milo de même que les autres Isles de l'Archipel, est un tapis admirable, parsemé d'Anemones de toutes sortes de couleurs: elles sont simples, cependant c'est de leurs graines que viennent les plus belles espéces qui se voyent dans nos parterres. Parmi les plantes rares qui naissent dans cette Isle, la h Pimprenelle épineuse fut celle qui nous fit le plus de plaisir : nous l'avions déja vûë en Candie, mais je ne pouvois pas m'imaginer que cette plante que nous n'élevons qu'avec beaucoup de soin dans nos jardins, dût être la plus commune de l'Archipel : c'est un sous-arbrisseau que l'on appelle en Grec vulgaire, i *Stœbida*, lequel outre la ressemblance du nom, répond assez bien par rapport aux vertus, à la Stœbé de Dioscoride. La Pimprenelle épineuse est d'un usage merveilleux dans cette Isle, pour y multiplier les pâturages, & transformer, pour ainsi dire, les landes en prairies. Dans le mois d'Août, lorsque le vent du nord soufle, on allume un pied de cette plante seche; dans un instant le vent porte le feu dans tout un quartier, jusques au pied des montagnes. Aux premiéres pluyes d'Automne, ces terres brûlées poussent d'excellentes herbes, lesquelles viennent bien plûtôt qu'en France, parce qu'il ne gêle jamais dans cette Isle: la neige y tombe rarement; lorsqu'il en tombe, elle se fond dans un quart d'heure : le froid n'y est point nuisible aux oliviers comme en Provence & en Languedoc, où

a Sed nobilissimum in Melo insula. *Plin Hist. nat. lib. 35. cap. 15.*
b Γεννᾶται δὲ πλεῖστον ἐν Μήλῳ καὶ Λιπάρᾳ. *Diosc. lib. 5. cap. 124.*
c Xylon sive Gossypium herbaceum J. Bauh. 1. 343.
d *q. liv. 10. s. 140. liv. pesant.*

e Mistral.
f Πρωτοθάλασσα.
g Ἀκράριαι.
h Pimpinella spinosa seu sempervirens Mor. umb. 57.
i Στοιβή. *Diosc. lib. 4. cap. 12.*

où la tissure de l'écorce de ces arbres est déchirée par la dilatation de l'eau qui se gêle dans les pores de leurs fibres. Cette heureuse temperature & la bonté des pâturages, contribuent beaucoup à l'excellence des bestiaux qu'on y nourrit. On y voit de beaux troupeaux de chevres, dont le lait sert à faire de très-bons fromages. [a] Clément d'Alexandrie & [b] Julius Pollux dans le dénombrement qu'ils ont fait des meilleures choses que l'on peut manger en Gréce, n'ont pas oublié les chevreaux de Milo.

Le vin est une des meilleures marchandises de cette Isle; voici comment on le fait par tout l'Archipel : chaque particulier a dans sa vigne un [c] reservoir de la grandeur qu'il juge à propos, quarré, bien maçonné, révêtu de ciment ; mais tout découvert. On foule les raisins dans ce reservoir après les y avoir laissé sécher pendant deux ou trois jours, & à mesure que le moût coule par un trou de communication, dans un bassin qui est au bas du reservoir, on remplit de ce moût des outres que l'on porte à la ville : on les vuide dans des futailles ou dans de grandes cruches de terre cuite, enterrées jusques à l'ouverture, dans lesquelles ce vin nouveau boût tout à son aise sans marc ; on y jette trois ou quatre poignées de plâtre, suivant la grandeur des piéces, souvent on y ajoûte une quatriéme partie d'eau douce ou d'eau salée, suivant la commodité des lieux. Après que le vin a suffisamment cuvé on bouche les vaisseaux avec du plâtre gaché. Le plâtre n'est pas rare dans l'Isle du côté de Poloni : faute de bois, on l'y cuit avec des bouzes de vache.

On n'employe ni bois ni lescive dans cette Isle pour blanchir le linge : on le laisse tremper dans l'eau, puis on le savonne avec une terre blanche ou craye, qui ne differe en rien de la terre Cimolée de l'Argentiére. Peut-être qu'on y en trouveroit de plus fine & de plus blanche, si on se donnoit la peine de creuser. [d] Dioscoride & Pline l'appellent la terre de Milo, parce que dans leur temps la meilleure se trouvoit dans cette Isle.

Les eaux de Milo ne sont pas fort bonnes à boire, sur tout dans les bas fonds; où elles sont infectées d'une odeur de soufre & d'œufs couvis. Il n'y a gueres que la fontaine de Castro qui soit excellente : cette source est chaude dans son bassin : mais elle devient très-froide deux heures après qu'elle est puisée, & l'on n'en sçauroit trouver de plus legere. Pendant la derniere guerre, le Général Morosini envoyoit des galiotes en charger des barrils pour sa table. Castro est un village situé sur une montagne, à gauche en entrant dans la rade. Les Provençaux le nomment Sixfours, parce qu'il ressemble à un village de même nom qui n'est pas bien loin de Toulon. Le séjour que nous fimes pendant quelques jours dans cette Isle, nous donna lieu de faire les remarques suivantes.

[e] Les bains publics sont au pied d'une petite colline à la droite en descendant de la ville au port. Les Grecs appellent ces bains *Loutra*, & non pas *Staloutra*, comme prononcent les Francs, qui en cette occasion comme en beaucoup d'autres, corrompent l'expression dont se servent les Grecs pour dire, allons aux bains. On entre d'abord dans une caverne dont l'entrée est en arc surbaissé : il faut se courber pour y passer, mais après avoir avancé environ 50. pas, on trouve deux chemins dont l'un est si étroit, qu'il faut s'y traîner à quatre pattes : cependant on le préfere à l'autre, parceque ce dernier, quoique plus spacieux, est fort raboteux. Tous les deux conduisent à une sale creusée par la nature : à côté de cette sale est un reservoir d'eau tiéde & salée, dans lequel on s'assied pour se baigner. Il fait si chaud dans ce lieu, que l'on y suë à grosses gouttes, & plus commodément que dans les bains artificiels, où la poitrine souffre ordinairement : ceux qui ne vont là que pour suer s'asseyent au fond de la sale dans un lieu un peu élevé. Cette étuve naturelle seroit bonne pour des personnes incommodées de paralysie, de rhumatisme ou d'autres fluxions, indépendantes des maladies secrettes, qui ne cedent pas aux sueurs excitées par des remedes exterieurs : cependant l'étuve dont nous parlons n'est fréquenté que par de vieux débauchez qui ne peuvent guerir que par le mercure, & c'est ce qui décredite fort ces lieux. L'eau des bains n'altere en aucune maniere la teinture du Tournesol : ce n'est que de l'eau marine échauffée, laquelle blanchit & coagule l'huile de tartre, comme fait l'eau marine toute froide. Celle de ces bains s'écoule naturellement dans des marais salans, à quelques pas de là.

Au dessous de ces bains, sur le bord de la mer, tout près de [f] *Protothalassa*, sortent au travers du sable plusieurs bouillons d'eau si chaude qu'on n'y sçauroit tremper les doigts sans se bruler : comme je n'avois ni thermometre, ni autres instrumens pour en mesurer le degré de chaleur, je m'avisai de plonger une douzaine d'œufs dans cette eau pour voir si elle les durciroit dans l'espace de cinq ou six minutes, comme le fait l'eau commune, qui boût sur le feu; mais nous remarquâmes avec une extrême surprise qu'après une demi-heure à peine le moyeu de ces œufs paroissoit alteré : on en ouvrit d'autres une heure après, ils ne parurent que fort peu différens des premiers; enfin après deux heures de temps, il ne s'en trouva aucun qui fût veritablement cuit, comme le sont nos œufs mollets. On remarqua seulement que quelques autres que

a *Pedagog. lib. 2. cap. 1.*

b Ἔμφις ἐκ Μήλου. *Onomast. lib. 6. cap. 10.*

c Πατητήρι. Πάτος, *signifie* un pressoir, Πάτωμα, un pavé : *ce reservoir est pavé, & l'on y presse les raisins, en les chargeant de grandes pierres plattes.*

d Melinum candidum & ipsum est optimum in insula Melo. *Plin. Hist. nat. lib. 35. cap. 6.*

e Λουτρά. Εἰς τὰ Λουτρά. ad balnea,

f Πρωτοθάλασσα.

que l'on avoit enterrez dans le sable, se trouvérent suffisamment cuits & propres à manger : cela fait voir qu'il y a autant de difference entre la chaleur de l'eau & celle du sable, qu'entre le bain marie & le feu de sable. Ce phénomene pourtant me parut suprenant ; car je me souvenois encore d'avoir vû au Fort des bains en Roussillon, des soldats qui mangeoient des poules cuites dans ce grand & beau reservoir que les Romains avoient fait bâtir & voûter magnifiquement, pour y conserver une source d'eau bouillante, laquelle jallit sur le grand chemin. Toutes les sources d'eau bouillante que j'ai observées en differens pays, m'ont paru également chaudes, parceque je n'avois d'autre thermometre que ma main, & certainement je n'en ai trouvé aucune de celles que l'on appelle bouillantes où j'aye pû tremper les doigts sans me brûler. Toutes ces sources fument également : cependant on trouve entr'elles cette difference par rapport aux œufs, que dans les unes ils ne s'y cuisent pas dans l'espace de deux heures, & dans quelques autres ils se cuisent en quatre ou cinq minutes, comme nous l'observâmes quelque temps après dans celles de Prousa capitale de Bithynie au pied du mont Olympe en Asie. La boue, où la residence de toutes les eaux bouillantes m'a toûjours paru de couleur de rouille; ce qui me fait conjecturer que la matiére ferrugineuse y a beaucoup de part.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la vertu des eaux chaudes : je remarquerai seulement qu'un Gentilhomme de Cephalonie, qui avoit une galle universelle, fort enracinée, & qui n'avoit pas cedé aux remedes ordinaires, fut gueri après s'être baigné pendant 25. jours dans les eaux de Milo. On les faisoit porter à la ville, par l'ordonnance du Docteur Stai Candiot, homme d'esprit & bon Medecin. Ce malade fut plus heureux que celui dont parle [a] Hippocrate, car de l'aveu de ce grand homme, celui-ci après avoir été gueri d'une demangeaison insupportable & d'une galle horrible, par l'usage des eaux de Milo, devint hydropique, & mourut. Voilà un titre bien authentique pour donner du crédit aux bains de cette Isle.

Le 15. Août nous allâmes voir la fontaine qui purge : elle est à six mille de la ville du côté du nord, entre saint Constantin & Castro. Cette source sort précisément sur le bord de la mer, dans un lieu escarpé, mais elle coule de niveau avec l'eau salée, & s'y mêle le plus souvent : il y en a un autre bouillon un peu plus haut, où la mer ne monte pas lorsqu'elle est calme. Ces sources sont presque tiédes & d'une douceur fade : elles coagulent pourtant l'huile de tartre, quoiqu'elles ne fassent rien sur les autres essays. Dans le mois de Mai, lorsque la mer est basse, les Grecs vont boire de cette eau pour se purger, ils en avalent des cruches entiéres, & même après avoir vuidé les grosses matiéres, ils continuent d'en boire jusques à ce qu'ils la rendent toute claire. Les voilà purgés pour toute l'année, comme les chiens qui mangent du Chiendent dans le printemps.

Après avoir visité les eaux minerales, nous allâmes voir les mines d'alun, dont les principales sont à demi-lieuë de la ville, du côté de saint Venerande : on n'y travaille plus aujourd'hui, & même les Consuls ont fait fermer l'ouverture des principales, de peur que les Turcs ne leur fissent de nouvelles avanies, sur le profit qu'ils pourroient faire du commerce de l'alun. On fit bien des façons pour nous y conduire : ce ne fut qu'après avoir exigé de nous quelque argent, comme cela se pratique en Levant pour les moindres bagatelles. On entre d'abord dans une caverne assez simple, d'où l'on passe par une espéce de boyau dans quelques chambres que l'on a creusées autrefois, à mesure que l'on en tiroit l'alun ; ce sont des voutes hautes seulement de quatre ou cinq pieds, sur neuf ou dix pieds de large, incrustées d'alun presque partout : cet alun vient en pierres plattes de l'épaisseur de huit ou neuf lignes jusques à un pouce : à mesure qu'on en détache quelques-unes, on en trouve de nouvelles, & l'on voit manifestement que l'esprit de sel qui a penetré ces pierres, les a, pour ainsi dire, fait exfolier suivant leurs veines. La solution de cet alun naturel & non préparé est aigrelette & stiptique : elle fermente & coagule l'huile de tartre comme l'alun purifié, duquel il ne différe que par une plus grande quantité de matiére pierreuse. L'alun de plume qui s'y trouve aussi, fait les mêmes changemens avec les essays : mais ni l'un ni l'autre ne laissent échaper aucune odeur urineuse, lorsqu'on y verse de l'huile de tartre : ce qui ne permet pas de soupçonner qu'il y ait aucun mêlange de sel ammoniac.

Cet alun de plume est une des plus belles choses qu'il y ait en Levant par rapport à l'histoire naturelle. Aucun voyageur que je sache ne l'a décrit. Il vient par gros paquets composez de filets déliez comme la soye la plus fine, argentez, luisans, longs d'un pouce & demi, ou de deux, de même goût & de même caractére que l'alun en pierre. Il ne faut pas confondre, comme l'on fait ordinairement, l'alun de plume avec l'amianthe ou pierre incombustible. Par tout où j'ai demandé de l'alun de plume en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre ; on m'a toûjours présenté une méchante espéce d'amianthe que l'on apporte des environs de Carysto dans l'Isle de Negrépont : il est ordinairement tout brizé, & de toutes les espéces d'amianthe, c'est assûrement la plus méprisable ; mais il ne se fond ni dans l'eau ni dans le feu, non plus que l'amianthe de Smyrne, de Genes, & des Pyrenées ; en un mot l'amianthe est une matiére pierreuse & insipide qui s'amollit dans l'huile, & y aquiert assez de souplesse pour pouvoir être filée sur du fil de coton : on en fait des bour-

[a] *Epid. lib. 5.*

bourses & des mouchoirs que l'on blanchit au feu. L'alun de plume au contraire est un véritable sel qui ne différe de l'alun ordinaire qu'en ce qu'il est partagé en petits filets : les pierres au travers desquelles cet alun s'échape sont très-legéres & friables. Nous fimes plus de cent pas pour revenir de la derniére de ces voutes à la caverne, & nous fûmes contraints assez souvent de nous coucher sur le ventre pour passer d'une voute à l'autre.

Les anciens ont connu toutes ces espéces d'alun. [a] Pline assûre qu'après celui d'Egypte, on faisoit grand cas de celui de Melos, où l'on en trouvoit, à ce qu'il dit, de solide, de liquide & de chevelu, ou délié comme des cheveux : on ne sçauroit mieux, ce me semble, dépeindre l'alun de plume, que par cette comparaison. Dioscoride qui en avoit parlé de même avant lui, assûre que l'alun de Melos empêche les femmes de concevoir; c'est peut-être une fausse observation. Cependant ces Auteurs que l'on traite souvent de faux historiens de la nature, ont bien mieux connu ces sortes d'alun que pas un de nos modernes. [b] Suivant Diodore de Sicile, les anciens ne tiroient que peu d'alun de l'Isle dont nous parlons, [c] & ils ne connoissoient que les mines de Lipara & de Melos.

A quatre milles de la ville, vers le sud, tout au bord de la mer, dans un lieu fort escarpé, se voit une grotte d'environ quinze pas de profondeur où les eaux de la mer penetrent lorsqu'elle est agitée. Cette grotte qui a près de quinze ou vingt pieds de haut, est toute incrustée d'alun sublimé, aussi blanc que la neige en quelques endroits, roussâtre en quelques autres, & doré comme les fleurs de sel ammoniac calibées : cette couleur jaune vient sans doute de quelque mélange de fer ou d'ocre : ces incrustations ne brûlent point dans le feu, & laissent une espéce de rouille après qu'elles sont consumées. Tous les rochers qui sont autour de la caverne, sont revêtus de semblables concrétions : il y en a beaucoup qui ne sont que du sel marin sublimé, aussi doux que la fleur de farine ; on y voit des trous où l'alun paroit tout pur & comme friable, mais d'une chaleur excessive : ces concrétions fermentent à froid avec l'huile de tartre.

Parmi ces concrétions on découvre deux sortes de fleurs très-blanches, déliées comme des brins de Soye : les unes sont alumineuses & aigrelettes : les autres sont tout à fait insipides & pierreuses. Les filets alumineux n'ont que trois ou quatre lignes de long, & sont attachez à des concrétions d'alun; ainsi ils ne différent pas de l'alun de plume; mais les filets pierreux sont plus longs, un peu fléxibles, & sortent de ces rochers. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la pierre que [d] Dioscoride a comparée à l'alun de plume, quoiqu'elle soit, comme il dit, sans goût, & sans astriction : le même Auteur la distingue de la pierre amianthe. Quoiqu'il en soit, il semble que cette concrétion soit une végétation de la roche même, car on trouve des paquets de ces filets qui ont perdu leur fléxibilité, qui se sont durcis, & qui sont devenus pierres, sans pourtant que la direction des filets se soit confonduë ou effacée ; cela pourroit donner de nouvelles lumiéres pour faire connoître la végétation des pierres, que j'ai proposée dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences. La même direction des fibres paroît sensiblement dans toutes les espéces d'amianthe, & sur tout dans celui des Pyrenées, & dans celui de Smyrne. Ces pierres sont très-dures pendant un certain temps, & rayées suivant leur longueur : ensuite elles se décomposent d'elles mêmes par je ne sçai quelle raison, & leurs filets se détachent les uns des autres par portions, comme s'ils avoient été collez ensemble, & qu'ils vinssent à se décoller. On remarque aussi très-sensiblement la même direction dans la pierre d'où l'on tire ce beau plâtre d'Espagne : cette pierre est très-commune en Provence. J'ai des morceaux de plâtre de Montmartre où il y a de semblables concrétions.

La fléxibilité de ces pierres de Milo, qui ne sont à proprement parler que des embrions pierreux, peut servir pour rendre raison d'une pierre merveilleuse que Mr. Lauthier Secretaire du Roi, & fameux Avocat au Conseil, a conservée long-temps dans son cabinet : cette pierre qui étoit fort dure, de la qualité du grez, quarrée, de près de deux pouces d'épaisseur & d'environ un pied de longueur, avoit une certaine fléxibilité qui la faisoit plier sensiblement quand on la tenoit par le milieu en équilibre sur la main.

A quelques pas de cette caverne, sur le bord de la mer est une autre grotte dont le fond & le bas sont remplis de soufre qui brûle sans cesse, en sorte qu'il n'est pas possible d'y entrer. Tous les environs fument continuellement, & jettent souvent des flâmes : on y voit du soufre tout pur & comme sublimé, lequel ne cesse de s'enflammer en certains endroits ; il y en a d'autres d'où distille goutte à goutte une solution d'alun beaucoup plus acre que celle de l'alun ordinaire : cette solution est d'une stipticité presque corrosive, & fermente vivement avec l'huile de tartre. Suivant les apparences ce devroit être cette espéce d'alun que Pline a appellé alun liquide & qu'il désigne précisément dans l'Isle de Melos; néanmoins cette espéce d'alun n'étoit pas liquide, comme on peut le voir dans Dioscoride. Il semble que la liqueur qui coule de cette grotte ne soit qu'un esprit de sel qui tient en solution des parties terreuses & alumineuses : cela confirme la production naturelle & conti-

a Concreti aluminis unum genus Schiston appellant Græci in capillamenta quædam canescentia dehiscens; unde quidam trichitin potius appellavere. *Hist. nat. lib. 35. cap. 15.*

b Η' στυπτηρία τριχῖτις. *Diosc. Lib. 5. cap. 123.*

c *Biblioth. hist. lib. 5.*

d *Lib. 5. cap. 123.*

tinuelle de l'esprit de sel, dans l'interieur de cette Isle. Ceux qui ont la galle vont suer dans cette grotte: ils bassinent legerement les endroits les plus mal-traitez de la peau avec cette liqueur d'alun : ils se lavent un quart d'heure après avec l'eau de la mer, & guerissent ordinairement, sans faire d'autre remede.

On ne finiroit pas si l'on vouloit décrire toutes les différentes cavernes de cette Isle. Il n'y a point de trou dans ces rochers, où l'on ne sente une chaleur considerable dès qu'on y enfonce la tête. Du temps que les Corsaires regnoient dans l'Isle, ils firent racommoder une ancienne étuve qui porte encore leur nom. On y fit bâtir des chambres assez commodes, où ils alloient suer pendant quelques jours ; cette étuve est une caverne naturelle, située à côté de la montagne de saint Helie & échauffée par les vapeurs de quelque eau chaude, semblable à celle des bains. On sent bien que ce n'est pas une exhalaison séche, car elle amollit la peau, & facilite par là le passage des matiéres de la transpiration : on pourroit en faire un grand usage pour les rhumatismes & pour certaines paralysies ; mais comme ce lieu n'est fréquenté que par des personnes infectées de maux veneriens, la plûpart en sortent plus malades que lorsqu'ils y sont entrez, parce que la sueur n'emporte que la plus subtile partie du virus, ce qui reste de cette humeur devient si acre qu'il détruit la tissure des os.

Après avoir examiné la caverne d'où distille cette liqueur alumineuse, on nous conduisit à une chapelle dediée à [a] saint Cyriaque, près de laquelle il y a un terrein qui brûle incessamment, & dont les champs des environs fument toûjours. Il y en a d'aussi jaunes que s'ils étoient couverts de fleurs de Sanve ou de Souci : c'est la fleur de soufre qui donne cette couleur à la terre. La fontaine brûlante de Dauphiné, que l'on appelle avec plus de raison le terrein brûlant, est de même nature.

Quoique l'air de Milo soit assez mal sain, & que les habitans y soient sujets à des maladies dangereuses, on ne laisse pas de s'y divertir; on y fait bonne chere à peu de frais; car les perdrix n'y valent que quatre ou cinq sols la piéce; les tourterelles, les cailles, les becfigues, les ramiers, les canards y sont en abondance; on y mange de bonnes figues, de bons mélons, & d'excellens raisins; les chouxraves n'y sont pas mauvais : [b] on n'y manque pas de poissons délicats les jours maigres, d'hérissons de mer, & de bonnes huitres ; mais celles qu'on appelle [c] huitres rouges, sont coriaces & trop salées : les [d] yeux de bouc y sont tout à fait délicieux, & plus gros qu'en Provence.

Dans le temps que nous étions dans cette Isle, il y regnoit une maladie très-fâcheuse, & qui est assez commune en Levant, où elle emporte les enfans en deux fois 24. heures. C'est un charbon dans le fond de la gorge, accompagné d'une cruelle fiévre : cette maladie que l'on peut nommer la peste des enfans, est épidemique, quoiqu'elle épargne les grandes personnes. La précaution la plus nécessaire pour arrêter les progrès d'un si grand mal, est de faire vomir les enfans dès le moment qu'ils se plaignent du mal de gorge, ou que l'on s'apperçoit que leur tête commence à s'apesantir: il faut réiterer ce remede suivant le besoin, afin de vuider une espéce d'eau forte qui se décharge sur la gorge. Il est nécessaire de soutenir la circulation des liqueurs & les forces du malade, par des remedes spiritueux comme sont la thériaque, l'esprit volatile, aromatique, huileux, & semblables. La solution de styrax liquide dans l'eau de vie, est excellente en gargarisme dans cette rencontre; mais le cas est pressant, & l'on ne se presse guére en Levant dans les maladies les plus aiguës. On n'y trouve ordinairement que des Chirurgiens très-ignorans, François ou Italiens. Nous avons pourtant connu à Constantinople Mr. Deschiens, habile Chirurgien, élevé dans la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris. Parmi les Medecins Mr. le Duc y tient le premier rang ; il est de Vire en Normandie, & exerce la Medecine avec beaucoup de succès & de réputation. Nous y connumes aussi un excellent homme, qui a joint l'étude des Mathematiques & de la Physique à la bonne pratique de Medecine; c'est Mr. Spoleti Professeur de Padouë, qui étoit auprès de M. Soranzo Baile de Venise.

Les Medecins ordinaires en Levant, sont des Juifs ou des Candiots, vieux nourrissons de Padouë, qui n'oseroient purger que les convalescens. Toute la science des Orientaux en fait de maladies, consiste à ne point donner de bouillons gras, à ceux qui ont la fiévre, & à les réduire à une diéte outrée : c'est-à-dire que pendant les quinze ou seize premiers jours d'une fiévre continuë, quelque accident qui survienne, on ne fait prendre aux malades que deux légéres panades par jour, ou deux prises d'eau de ris, sans oser tenter autre chose. Ces panades ne sont pas faites avec du bouillon à la viande : on laisse tremper dans de l'eau chaude une certaine quantité de mie de pain, & l'on fait bouillir cette eau jusques à ce que la mie soit presque fonduë : quelques-uns y ajoûtent un peu de sucre sur la fin : cette nourriture convient mieux à des Chartreux qu'à des gens du monde qu'il faut faire saigner ou purger en certains temps, pour dissiper des accidens, qui sans cette précaution les feroient mourir : ainsi ces pauvres Grecs ne reviennent des moindres fiévres qu'avec la peau & les os, & sont des années entiéres à se rétablir. Hippocrate le plus savant de tous les Medecins Grecs, condamne avec raison la diéte outrée, & ordonne la pur-

[a] Ἅγιος Κυριακός.
[b] Brassica Gongylodes C. B. Pin.
[c] Γαϊδαροπόδα.
[d] Πεταλίδες.

purgation dans les premiers jours lorsqu'elle est bien indiquée.

[a] Si la tête d'un malade se brouille & qu'il soit attaqué d'un transport au cerveau, on le traite de possédé : on congedie & les Medecins & les Chirurgiens. On fait venir des Papas qui après avoir loué la sage conduite des parens, commencent par reciter je ne sçai combien d'oraisons & répandent l'eau benite à grands flots dans le lit du malade & par toute la chambre : ensuite ils tourmentent si fort le malade à force d'exorcismes, qu'ils augmentent le délire, bien loin de l'appaiser. On nous traita de visionaires à Mycone, lorsque nous proposâmes aux parens d'une Dame de consideration de la faire saigner au pied, pour tranquiliser sa tête. Les Papas nous vouloient chanter pouille. Que répondre à des gens qui n'entendent pas raison? Ils ne se contentérent pas de lui rompre la tête pendant deux ou trois jours, sous prétexte de faire sortir le diable de son corps de gré ou de force ; on porta cette pauvre femme à l'Eglise; on la menaça de l'enterrer toute vive si elle ne déclaroit le nom du démon qui la possedoit ; si nous pouvons l'apprendre, disoient-ils, il sera bien-tôt à nous. Ce nom cependant les embarrassoit fort, car ils ne savoient comment l'apostropher. Les Papas suoient à grosses gouttes & se relevoient d'heure en heure; enfin la malade qui avoit une fiévre maligne des plus fâcheuses, mourut avec des mouvemens convulsifs, qui épouventérent tout le monde. Toute la physique des Papas se termina à faire sentir aux assistans la violence du combat qui se passoit entre le diable & la malade, laquelle pour ne s'être pas bien deffenduë suivant le jugement de ces Docteurs, ne fut pas enterrée en terre sainte; on la porta de l'Eglise à la campagne, au lieu qu'on porte les autres morts de la campagne à l'Eglise. Lorsqu'un malade échape d'une scene si tragique, tout le monde crie au miracle, & les Papas passent pour des Thaumaturges.

Avant que de quitter le Milo, nous montâmes au haut de saint Helie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaisir de considerer les Isles voisines : c'est un des plus beaux coups d'œil qu'il y ait dans l'Archipel : [b] le jour étoit parfaitement beau, & nous laissa voir une infinité d'Isles voisines qui brillent dans la mer, pour me servir de l'expression d'Horace.

Descendant de cette montagne, nous nous embarquâmes pour l'Isle de SIPHANTO qui n'est qu'à 36. milles de Milo. Siphanto a retenu son ancien nom de Siphnos, qu'Etienne le Géographe fait venir d'un certain [c] *Siphnus* fils de *Sunion*; car auparavant, cette Isle s'appelloit *Merope*, suivant le même auteur; & *Merapia* & *Acis*, selon [d] Pline, qui ne lui donne que 28. milles de circuit, quoiqu'on en compte quarante.

L'Isle de Siphanto est sous un beau ciel : on le trouve encore plus charmant quand on arrive de Milo où l'air est infecté de vapeurs sulfureuses. On voit à Siphanto des vieillards de 120. ans : l'air, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, tout y est excellent; les raisins y sont merveilleux, mais la terre qui les produit est trop forte, & les vins n'y sont pas délicats ; ainsi l'on y boit ceux de Milo & de Santorin. Quoique l'Isle de Siphanto soit couverte de marbre & de granit, elle est pourtant des plus fertiles & des mieux cultivées de l'Archipel : elle fournit assez de grains pour les habitans du pays qui sont aujourd'hui de très-bonnes gens. Les mœurs de leurs ancêtres étoient fort décriées. Quand on reprochoit à quelqu'un qu'il vivoit à la Siphantine, qu'il étoit homme de parole comme un [e] Siphantin, c'étoit lui dire de grosses injures, comme nous l'apprennent Etienne le Géographe, Hesychius & Suidas.

Les habitans de Siphanto s'appliquent à faire valoir leurs huiles & leur capres. La soye de l'Isle est très-belle, mais en petite quantité, & les toiles de coton que l'on y fait sont assez recherchées : ces toiles sont de deux sortes, la Scamite est toute unie : la Dimite est croisée, beaucoup plus belle, plus forte & de plus grand débit. Ainsi l'on y consomme non seulement le coton du pays; mais encore celui des Isles voisines. Le reste du négoce de Siphanto ne roule que sur les figues, les oignons, la cire, le miel, le sesame ; on y travaille à des chapeaux de paille, qui se vendent par tout l'Archipel sous le nom de castors de Siphanto. Cette Isle où l'on compte plus de cinq mille ames, fut taxée en 1700. à quatre mille écus pour la capitation & pour la taille réelle. Outre le [f] château, situé sur une roche au bord de la mer, & peut-être bâti sur les ruines de l'ancienne [g] *Apollonia*, il y a cinq villages, Artimone, Stavril, Catavati, Xambela, & Petali; quatre couvents de Caloyers, Brici ou la Fontaine, Stomongoul, Saint Chrysostome, & Saint Hélie; deux couvents de Religieuses, l'un d'environ 20. filles, & l'autre de 40. dans un quartier appellé Camarea. Il y en vient quelquefois de l'Archipel pour y faire leurs vœux; mais ces bonnes [h] filles ne sont pas trop reguliéres. Pour ce qui est des chapelles, il y en a 500. & 60. Papas qui ne disent la Messe qu'une fois l'année, le jour de la dédicace de leurs chapelles.

Les ports de l'Isle sont Faro, Vati, Kitriani, Kironisso, & celui du [i] Château. Faro a sans doute retenu le nom d'un ancien Phare, qui servoit à guider les vaisseaux. On voit dans Goltzius une mé-

a Ἔχει δαιμιν.
b Interfusa nitentes vites æquora Cycladas. *Horat. lib.* 1. *Od.* 14.
c ΣΙΦΝΟΣ.
d *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

e Σιφνιάζειν. *Steph.* Σίφνιος ἀῤῥαβών, *Hesych. & Suid.*
f *ou* le bourg.
g ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ. *Steph.*
h Caloyeres *ou* Calogries.
i la Calanque.

[a] Médaille, où d'un côte est représentée une tour avec un homme placé tout au haut; de l'autre côté c'est la tête de Jupiter selon Nonius; pour moi je crois plûtôt que c'est celle de Neptune. Mr. Foucault Conseiller d'Etat, dont le cabinet est le plus beau de France après celui du Roi, a une [b] Médaille de cette Isle : le type est une tête de Gordien Pie, & le revers une Pallas en casque, qui lance un javelot. Les ports de Siphanto étoient assez frequentez il y a environ 50. ans : Basili riche Marchand de l'Isle, enterré dans le monastére de Brici y attiroit par son industrie des vaisseaux de France & de Venise.

Siphanto étoit autrefois celebre & riche par ses mines d'or & d'argent : à peine sçait-on aujourd'hui où elles se trouvent. Pour nous faire voir la plus fameuse, on nous mena sur le bord de la mer près de San Sosti chapelle à demi ruinée; mais nous ne vîmes que l'entrée de la mine, & l'on ne pût nous conduire plus avant, à cause des embarras & de l'obscurité du lieu. Sa situation pourtant nous fit souvenir de ce que [c] Pausanias en raconte; sçavoir qu'Apollon s'étoit approprié la dixiéme partie de l'or & de l'argent qu'on tiroit des mines de Siphnos, & qu'elles furent détruites par l'inondation de la mer, laquelle vengea ce Dieu du mépris que les habitans avoient eû pour lui, en refusant de payer cette espéce de tribu. [d] Herodote parle d'un autre malheur que les mines avoient attiré à cette Isle. Ceux parmi les Samiens qui avoient déclaré la guerre à Polycrate leur tyran, se voyant abandonnez par les Lacedemoniens, après la levée du siége de Samos, s'enfuirent à Siphnos, où ils demandérent à emprunter dix talents. Siphnos étoit alors la plus riche de toutes les Isles, & l'on regardoit comme un grand thrésor la dixiéme partie de l'or & de l'argent que l'on prenoit tous les ans sur le rapport des mines, pour envoyer au Temple de Delphes. Cependant la proposition des Samiens fut rejettée; mais ils ravagérent tout le pays, après avoir mis en fuite les habitans que l'on obligea de donner 100. talents de rançon pour retirer leurs prisonniers. On prétend que la Pythonisse avoit prédit ce malheur: consultée par ceux de Siphnos, pour sçavoir si leurs richesses se soûtiendroient long-temps, elle répondit, qu'ils se donnassent bien de garde d'une ambassade rouge dans le temps que leur hôtel de ville & leur marché seroient tout blancs. Il semble que la prophétie s'accomplit à l'arrivée des Samiens, dont les vaisseaux étoient peints de rouge, suivant l'ancienne coûtume des insulaires chez qui le bol est fort commun, & l'hôtel de la ville de Siphnos, de même que le marché, étoient révêtus de marbre blanc.

Outre les mines dont on vient de parler, le plomb y est fort commun : les pluyes en découvrent presque par tout. La mine est grisâtre, lisse & rend du plomb qui approche de l'étain. Lorsque les paysans veulent chasser, ils vont la prendre dans les champs & la fondent pour en faire de la grénaille. Ce plomb qui est comme une ceruse naturelle se vitrifie facilement, & c'est ce qui rend excellentes les marmites de l'Isle. [e] Théophraste, [f] Pline, [g] Isidore assurent qu'on tailloit à Siphnos au ciseau des pots à feu d'une certaine pierre molle, lesquels devenoient noirs & très-durs, après qu'on les avoit échaudez avec de l'huile bouillante; [h] on estimoit aussi les gobelets qui se fabriquoient dans cette Isle.

Il y a près de 50. ans qu'il vint des Juifs à Siphanto par ordre de la Porte, pour y examiner les mines de plomb; mais les Bourgeois de cette Isle craignant qu'on ne les contraignît d'y travailler, gagnérent le Capitaine de la galiotte qui avoit amené ces Juifs, & que l'on avoit chargé de mine pour conduire à Thessalonique. Cet Officier fit percer son bâtiment & se sauva dans sa chaloupe pendant qu'il couloit à fond. Quelques autres Juifs étant revenus à la charge n'en furent pas meilleurs Marchands. Les Siphantins pour s'en débarrasser tout de bon, donnérent une somme d'argent à un Corsaire Provençal qui étoit à Milo & qui perça à coups de canon une seconde galiotte chargée de Juifs & de mine, si bien que les Turcs & les Juifs abandonnérent cette entreprise.

Les Turcs n'osoient pas trop se montrer dans les Isles avant la retraite des Armateurs François, qui s'en alloient souvent les prendre par la barbe & les faire esclaves sur les sommets des montagnes. Les Grecs, qui favorisoient ces violences, venoient consoler les Musulmans & leur prêtoient de l'argent pour leur rançon. Nos Armateurs travailloient quelquefois à la conservation du Christianisme avec plus de succès que les Missionnaires les plus zélez : en voici un bel exemple. Il y a quelques années que dix ou douze familles de Naxie embrassérent la loi de Mahomet : les Chrétiens du rite Latin les firent enlever par des armateurs, qui les emmenerent à Malte. Personne depuis ne s'est avisé de se faire Mahometan à Naxie. Les plus fameux Corsaires de l'Archipel n'avoient rien d'odieux que le nom de Corsaire. C'étoient des gens de qualité & d'une valeur distinguée qui suivoient la mode de ce temps-là. N'a-t-on pas vû Mrs. de Valbelle, de Gardane, de Colongue devenir Capitaines & Chefs d'Escadre des vaisseaux du Roi, après avoir fait la course contre les Infidéles? combien voit-on de Chevaliers ou de Commandeurs de Malte soûtenir en Levant le nom Chré-

a *Legende.*
ΣΙΦΝΟΥ.
b *Legende.*
CΙΦΝΙΩΝ.
c *Descript. Græc. Phocic.*

d *Lib.* 3.
e *Lib. de lapidib.*
f *Hist. nat. lib.* 36. *cap.* 21.
g *Orig. lib.* 16. *cap.* 4.
h Σίφνιον Ποτήριον. *Steph.*

tien sous le pavillon de la Religion? ces Messieurs rendent bonne justice à ceux qui s'adressent à eux. Si un Grec insulte un Chrétien du rite Latin, celui-ci n'a qu'à porter ses plaintes au premier Capitaine qui rélâche dans le port, le Grec est mandé, enlevé s'il n'obéit pas, & bâtonné s'il a tort. Les Capitaines vuident les procez sans Avocats ni Procureurs. On porte les papiers à bord, & l'on est condamné à payer en argent ou en coups de bâton: tout cela se fait gratuitement de la part des Juges. S'il y a quelques épices, c'est un muid de vin ou quelque veau gras.

On a dit plus haut que l'Evêque de Milo étoit Evêque de Siphanto : il n'y tient qu'un Vicaire, & son Eglise est fort pauvre. L'Archevêque Grec est riche ; car il est Seigneur spirituel des Isles de Nanfio, Policandro, Nilo, Serpho, Mycone, Sikiho, Stampalia & Amorgos.

Les Dames de Siphanto pour conserver leur tein à la campagne couvrent leur visage avec des bandes de [a] linge qu'elles roulent si adroitement qu'on ne voit que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement elles n'ont pas l'air conquerant avec ce masque, & ressemblent plûtôt à des mumies ambulantes : aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers, que celles de Milo & de l'Argentiére n'ont d'empressement à les accueillir.

Pour ce qui est des antiquitez de l'Isle, elles y sont fort mal-traitées. En allant du port au château proche d'un puits à gauche du chemin, se voit un tombeau antique, lequel sert d'auge pour faire boire les animaux : c'est une piéce de marbre d'un grand goût, longue de six pieds huit pouces, sur deux pieds huit pouces de large, & deux pieds quatre pouces de hauteur : ce tombeau est orné de feuilles d'Acanthe, de pommes de pin & d'autres fruits. Tout auprès de ce monument est une autre piéce de marbre enclavée dans le mur, & qui étoit le reste de quelque autre tombeau.

Au pied d'une colline à quelques pas de-là, tout proche des ruines d'un ancien Temple, qui pourroit bien avoir été celui du Dieu Pan, anciennement adoré dans cette Isle, on voit encore un tombeau de marbre de huit pieds de long, sur trois pieds quatre pouces de haut, & deux pieds huit pouces de large ; mais les ornemens en sont mesquins & sentent le colifichet : ce sont des enfans qui tiennent des festons, d'où pend une grosse grappe de raisin. Le devant d'un semblable tombeau est encastré dans la façade d'une maison de la grande ruë du bourg : il y a une inscription sur ce dernier, mais tout en est effacé si ce n'est une partie du mot, ΒΑΣΙΛΕ.

Au Monastére de Brici tout près de la maison & d'une belle source qui passe par un puits, il y a un tombeau de marbre dont l'usage est bien different de celui auquel il étoit destiné, puisqu'il sert d'abreuvoir : ce tombeau n'a que trois pieds huit pouces de longueur ; mais quoique les ornemens en soient détruits, le temps a épargné trois enfans sur le devant, qui marquent bien que tout le reste étoit d'une excellente main : ces enfans soûtiennent chacun le bout d'un feston.

Sur la porte de la ville par où l'on sort pour aller au port, sont enclavez les tronçons de deux figures de marbre d'une mediocre beauté, l'une est nuë & l'autre drapée. A un coin d'une espéce de tour quarrée, à gauche de la porte du château se voit un bas rélief de marbre que l'on prend pour l'histoire de Tobie : je crois plûtôt que c'est le débris de quelque tombeau. On a maçonné dans le même mur le reste d'un lion, qui ne montre que la tête & la poitrine.

Le fond de la porte du Château est à deux arcades, soûtenuës par un pilier de marbre octogone, sur lequel on lit en caractéres gothiques *MCCC LXV MI SLCE. Yandoly de Coronia.* Ce Seigneur, à ce que nous dirent les principaux de l'Isle, étoit de Bologne en Italie, pere d'Otuly de Corogna, lequel donna sa fille unique en mariage à Angelo Gozadini Seigneur de Siphanto & de Thermie. Siphanto avoit été demembré du [b] Duché de Naxie ; car il est certain que Marc Sanudo en fit la conquête & la joignit à ce Duché sous Henri II. Empereur Latin de Constantinople. Nous avons vû chez le Vicaire de l'Eglise Latine, l'acte par lequel Otuly de Corogna établit en 1462. une rente en faveur de l'Eglise du château. La famille des Gozadini a possedé Siphanto jusques au temps que Barberousse s'en rendit le maître sous Soliman II. cette famille est presentement reduite à trois freres retenus dans leurs lits presque pendant toute l'année, l'un par la goutte, l'autre par un rhumatisme cruel, & le plus jeune par la paralysie. La femme de Mr. Guion Consul de France à Siphanto est de cette noble famille : ce Consul, qui est savant & qui parle plusieurs langues, conserve le cachet d'Angelo Gozadini, par lequel il paroît qu'il étoit Seigneur de Siphanto & de Thermie. Il nous assûra que la fontaine publique qui est tout au fond de cette vallée qui conduit au port, étoit un ouvrage des plus anciens, & venoit d'une allée taillée dans le roc à plus d'un mille de profondeur.

Le voisinage de l'Isle de [c] SERPHO nous fit naître la curiosité d'y aller : elle n'est qu'à 12. milles de Siphanto, si l'on compte de cap en cap ; mais il faut bien compter le double du port du château de Siphanto d'où nous partîmes le 24. Août, jusqu'à celui de Serpho. [d] Pline ne donne que 12. milles de circuit à cette Isle : elle en a cependant plus de 36.

Les

a Στομομαντιλὸν.

b *Hist. des Ducs de l'Archip.*

c *En Grec vulgaire.* SERPHANTO, *&* SERPHINO *en Italien.* ΣΕΡΙΦΟΣ, *ancien nom de l'Isle*

d *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

Les montagnes de Serpho sont si rudes & si escarpées, que les [a] Poëtes ont feint que Persée avoit changé en pierre jusques aux habitans du pays. On pêcha sur ces côtes, dit Strabon, s'il en faut croire la Fable, une quaisse dans laquelle Acrisius avoit enfermé Persée & sa mere Danaé. Polydecte, qui regnoit dans cette Isle, voulut l'obliger à l'épouser, & comme ses sujets favorisoient son dessein, Persée, qui avoit apporté la tête de Meduze, les changea en pierre. Il y a beaucoup d'apparence que les mines de fer & d'aiman de cette Isle n'étoient pas connuës dans ce temps-là; car on n'auroit pas manqué d'en attribuer la production au pouvoir de la Gorgone: cependant ces mines sont à fleur de terre, & les pluyes les découvrent tous les jours. La mine de fer y est étoilée en plusieurs endroits, comme le regule d'Antimoine étoilé. Celles [b] d'aiman y sont fort abondantes; mais pour en avoir de bons morceaux, il faudroit creuser profondement, ce qui est très-difficile dans un pays, où parmi tant de fer, à peine trouve-t-on des outils propres à arracher les oignons, qu'ils cultivent parmi leurs rochers dans de petits fonds humides: ces oignons sont fort doux, au lieu que les oignons de Siphanto, qu'on n'arrose pas, sont aussi acres que ceux de Provence; mais quoiqu'en dise Mr. Spon, les oignons du Levant ne sont pas meilleurs, que ceux de certains quartiers des environs de Paris. Enfin les habitans de Serpho sont si glorieux d'avoir de si bons oignons, & ils les trouvent si délicieux, qu'ils ne s'avisent pas de prendre les perdrix qui mangent la moitié de leurs grains & de leurs raisins. Il n'y a dans cette Isle qu'un bourg qui porte le même nom, & un méchant hameau appellé San Nicolo. [c] Le bourg est autour d'une roche affreuse à trois milles du port, & ce port qui est d'une grande beauté, ne sert de retraite qu'à des vaisseaux devoyez dans une violente tempête, qui viennent s'y mettre à couvert de la fureur des vagues: car les habitans de l'Isle sont aussi faineans & aussi méprisables que leurs ancêtres. Origéne voulant faire connoître à [d] Celse, qu'il étoit ridicule de reprocher la naissance à Jesus-Christ, lui dit: Quand même il seroit né dans l'Isle de Seriphe; quand il seroit né le dernier des Seriphiens, il faut convenir qu'il a fait plus de bruit dans le monde que les Themistocles, que les Platons, que les Pythagores, que les plus sages des Grecs, que les plus grands de leurs Rois & de leurs Généraux.

Les habitans de Serpho ne payent que 800. écus de capitation & de taille réelle, aussi ne récueillent-ils qu'un peu d'orge & de vin. [e] Les meilleures terres appartiennet aux Moines de Saint Michel Archange, dont le couvent est au Nord près de la mer, à la vûë de Thermie & de Serphopoula, méchant écueil, où ces Moines nourrissent des chévres & des cochons, sous la garde d'un Caloyer. Quoi qu'en grec vulgaire le mot *Poula*, signifie petit; il n'y a pourtant aucune apparence [f] qu'Ovide & [g] Juvenal ayent voulu parler de Serpho-poula sous le nom de *Parva Seriphus*; car cet écueil, qui n'a pas un mille de tour, n'a jamais été habité. [h] Origene & ces Auteurs ont appellé Serpho une petite Isle, parceque effectivement cette Isle n'a que 36. milles de circuit. C'est-là où Polydecte a regné, & où l'on voit encore ces effroyables rochers, qui ont donné lieu à la fable de Persée.

Tous les habitans de l'Isle sont du rite grec: le Cadi est ambulant, de même que celui de Siphanto. Le Vaivode de Serpho Turc de Négrepont, à qui nous avions été recommandez par Mr. Guion, nous reçût assez bien, & nous invita avec empressement à voir danser les Grecs à la Madona de la Masseria, qui est la Chapelle la plus propre de l'Isle. Il est vrai que les Grecs n'ont pas tout à fait perdu cet esprit de plaisanterie, ni ce génie de satyre qui brilloit chez leurs ancêtres; ils font tous les jours des chansons fort spirituelles, & il n'y a point de postures dont ils ne se servent dans leurs danses. La Fête nous parut un peu scandaleuse & encore plus ennuyeuse, parce qu'elle dura toute la nuit: bien loin de soupirer après les belles du pays, il nous tardoit de passer dans l'Isle de Thermie, qui n'est qu'à 12. milles de Serpho; mais le vent du Nord, se leva le lendemain au matin, avec tant de violence qu'il ne nous permit pas de risquer le trajet.

Il ne faut pas chercher des antiquitez dans Serpho: cette Isle n'a jamais été ni puissante ni magnifique, quoique son port l'ait renduë recommandable, même du temps de la belle Gréce. Suivant [i] Hérodote les habitans de Seriphos, de Siphnos, & de Melos, furent les seuls, parmi les insulaires, qui refuserent de recevoir les troupes & la flotte de Xerxes, dans le temps que ce Prince, qui s'étoit proposé la conquête de Gréce, voulut s'assûrer des peuples qui entreroient dans son parti, en leur faisant demander la terre & l'eau. Hérodote fait descendre les Milotes des Lacedemoniens, & ceux de Siphnos & de Seriphos des Atheniens, qui avoient pris le nom d'Ioniens d'un de leurs Généraux Ion fils de Xuthus. Après la bataille d'Artemisium, où les Grecs & les Perses eurent à peu près les mêmes avantages, les Atheniens inquiets

I 3 avec

a *Rerum Geog. lib.* 10.
Apollod. Biblioth. lib. 2. *cap.* 4.
Parcite luminibus Perseus ait oraque regis,
Ore Medusæo silicem sine sanguine fecit. *Ovid. Metamorph. Lib.* 5.

b Ἡ Καλαμίτα.

c Σέριφος νῆσος καὶ πόλις καὶ λιμήν. *Scyl. Peripl.*

d *Contra Celsum. Lib.* 1.

e Μοναστήρι τοῦ ἁγίου Μιχαὴλ ταξιάρχου.

f Te tamen ô parvæ rector Polydecta Seriphi. *Ovid. ibid.*

g Ut Gyaræ clausus scopulis parvaque Seripho. *Juven. Sat.* 10.

h Minima & ignobilissima insula. *Orig. ibid.*

i *Lib.* 8.

avec raison sur la conservation de leur ville, firent passer leurs femmes & leurs enfans dans l'Isle de a Salamine, & solliciterent si fortement les autres peuples de Gréce, qu'ils obtinrent qu'on assembleroit une flote commune autour de cette Isle. Les habitans de Melos y envoyerent deux galéres: ceux de Seriphos & de Siphnos en fournirent autant.

Les Romains regardoient Seriphos comme un lieu propre à faire mourir de chagrin les scelerats & les malheureux. b Auguste y relégua l'Orateur Cassius Severus, que dix-sept ans d'éxil en Créte n'avoient pû corriger de ses médisances. c Vestilia femme de Labeon, convaincuë d'adultere y fut releguée aussi, & d Stratonicus trouvoit le séjour de cette Isle si insuportable, qu'il demanda un jour à son hôte, quel étoit le crime que l'on punissoit d'éxil chez eux: c'est la mauvaise foi, dit l'hôte. Hé que ne fais-tu donc quelque fourberie insigne, repliqua Stratonicus, pour te tirer de ce miserable lieu.

Le plus grand plaisir que nous eûmes dans cette Isle fut d'en entendre crier les grenouilles dans les marais autour du port. e Pline & Elien ont assûré qu'elles étoient muettes dans Seriphos; f & qu'elles recouvroient leur voix si on les transportoit ailleurs: il faut que la race de ces grenouilles muettes se soit perduë. Hermolaus Barbarus a rétabli l'endroit de Pline où ce fait est rapporté: car dans les anciens exemplaires, on lisoit des cigales pour des grenouilles. Théophraste, dit Elien, ne prétend pas que ce soit Jupiter, qui eût rendu muettes les grenouilles de Seriphos, à la priére de Persée qu'elles empêchoient de dormir auprès de leur marais: ce Philosophe en rapporte la cause à la froideur de l'eau de ce lieu. Nous passâmes près d'une journée entiére à roder dans ce marais pour chercher des plantes; mais l'eau nous en parut comme tiéde. C'est pourtant de cette fausse observation des grenouilles de Seriphos, qu'est venu le proverbe dont parlent Etienne le Geographe & Suidas: c'est une grenouille de Seriphos, pour dire, c'est un sot qui ne sçauroit parler.

Après les mines d'aiman, la plus belle chose qu'il y ait dans l'Isle de Serpho, par rapport à l'Histoire naturelle, est une espéce d'œillet, dont le tronc vient en arbrisseau dans les fentes de ces horribles rochers qui sont au-dessus du bourg: en voici la description & la figure. La plante n'a pas changé, quoique levée de graine & cultivée dans le Jardin Royal, où elle fait les honneurs de la Gréce parmi une infinité de plantes rares venuës du même pays.

g La racine de cet œillet est grosse comme le pouce, couverte d'une écorce brune, dure, ligneuse, divisée en plusieurs autres racines peu cheveluës, & pousse au travers des fentes des rochers un tronc tortu, haut de deux pieds, gros d'environ deux pouces, ligneux, cassant, dur, blanc-sale en dedans, revêtu d'une écorce noirâtre, gersée, raboteuse, & comme relevée de quelques anneaux: ce tronc produit plusieurs tiges toutes branchuës, brunes aussi, si ce n'est vers le haut où les jeunes jets sont vert de mer, garnies de feuilles de même couleur, longues d'un pouce, sur trois ou quatre lignes de largeur, obtuses à leur pointe, opposées deux à deux, charnues, cassantes, touffuës, améres comme du fiel: ces jets s'allongent de la hauteur de demi pied, chargez de fueilles semblables aux precedentes, mais plus étroites, & soûtiennent ordinairement une seule fleur, quelquefois c'est un bouquet assez gros: chaque fleur est à cinq feuilles, longues d'un pouce & demi, qui ne debordent que de demi pouce hors du calice, arrondies & découpées en crête de coq, grisdelin rayé de veines plus obscures & marquées vers leurs base, d'autres rayes purpurin foncé: la queuë de ces mêmes feuilles est étroite, blanche & renfermée dans le calice: ce calice est un tuyau long d'un pouce sur une ligne de diametre, un peu renflé vers le bas, où il est accompagné d'un autre calice à plusieurs écailles pointuës & couchées les unes sur les autres: du fond du grand calice s'élevent des étamines minces & blanches, chargées chacune d'un sommet grisdelin, le pistile n'a que cinq lignes de long, cilindrique, vert-pâle, terminé par deux cornes blanches qui surmontent les étamines: lorsque la fleur est passée, ce pistile devient une espéce de coque roussâtre dans sa maturité, renflée vers le milieu, laquelle s'ouvre par la pointe en cinq parties & laisse voir des semences noires, plates, minces, blanches en dedans, les unes ovales, les autres circulaires, attachées à de petits filets, qui du corps du placenta leur portent le suc nourricier. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

a Colouri.
b In saxo Seriphio consenuit. *Tacit. lib.* 4. *Annal. c.* 31.
c *Euseb. Chron. gr. & lat. pag.* 158.
d *Plutarch. de Exil.*
e *Hist. nat. lib.* 8. *cap.* 58.
f *Lib.* 3. *cap.* 37.
g Caryophyllus Græcus, arboreus, Leucoii folio peramaro. Corol. Inst. Rei herb. 23.



Caryophyllus Graecus arboreus Leucoii folio peramaro

LETTRE V.

DESCRIPTION DES ISLES D'ANTIPAROS, DE PAROS, ET DE NAXIE.

MONSEIGNEUR,

Quoique l'Automne soit une saison très-agréable dans l'Archipel, néanmoins le ciel, qui commençoit à se brouiller, sembloit nous menacer d'orages & de tempêtes: c'est ce que nous apprehendions encore plus que toute autre avanture; & comme les tempêtes suivent ordinairement les changemens des saisons; la crainte des pluyes, qui en Levant ne manquent pas de tomber au commencement de Septembre, nous fit faire plus de diligence que nous n'eussions fait dans un autre temps. Nôtre dessein étoit de voir tout l'Archipel, s'il eût été possible, & depuis nôtre sortie de Candie, nous n'en avions encore vû que quatre Isles. Nous partîmes donc de Serpho pour Siphanto, & nous nous embarquâmes pour l'Isle d'Antiparos, laquelle en est éloignée de 18. milles.

[a] Antiparos est un écueil de 16. milles de tour; plat, bien cultivé, lequel produit assez d'orge pour nourrir 60. ou 70. familles enfermées dans un méchant village à un mille de la mer, & qui payent 700. écus de taille réelle, & 500. écus de capitation, quoique tout leur negoce ne consiste qu'en peu de vin & de coton. On y élit tous les ans deux Consuls, quelquefois un seul à qui on donne dix écus pour prendre le soin des affaires de l'Isle. Pour le spirituel, elle dépend de l'Archevêque Grec de Naxie; mais il a de très-mauvais parroissiens, car la plûpart des habitans de l'Isle sont des Corsaires François & Maltois, qui ne sont ni Grecs ni Latins.

Le meilleur bien de l'Isle appartient au Monastére de Brici de Siphanto, d'où l'on envoye deux Caloyers pour faire la recolte: ce bien étoit d'un revenu considerable, avant que les Vénitiens en eussent brûlé les Oliviers; mais ils n'épargnérent pas même les sabliéres des maisons pendant la guerre de Candie, dans les lieux où leur flote hivernoit. A l'égard de la bonne chere, on ne la connoît pas dans Antiparos, si ce n'est en maigre; car la viande de boucherie y manque souvent: on n'y trouve ni liévres, ni perdrix; mais seulement des lapins & des pigeons sauvages. L'épouvante y étoit si grande lorsque nous y arrivâmes, qu'on n'avoit laissé ni napes, ni serviettes dans les maisons: on avoit tout enterré à la campagne à la vûë de l'armée Turque, qui éxigeoit la capitation. Il faut avouer que le bâton des Turcs a de grandes vertus: toute une Isle frémit quand on parle de la [b] bastonnade: les plus aisez n'osent paroître que dans une posture fort humiliée, la tête couverte d'un bonnet crasseux; & la plûpart de ces malheureux, pour ne pas s'exposer à une si grande honte, se retirent dans des cavernes. Les Turcs, qui se doutent bien qu'on a caché ce qu'il y a de meilleur dans le pays, font donner des coups de bâton aux Officiers qui sont en charge, & cette ceremonie dure jusques à ce que leurs femmes ayent apporté leurs dorures & celles de leurs voisines. Dieu sçait de quelles lamentations ces démarches sont accompagnées: bien souvent les Turcs, après s'être saisis des joyaux, mettent à la chaîne les maris, les femmes, & les enfans.

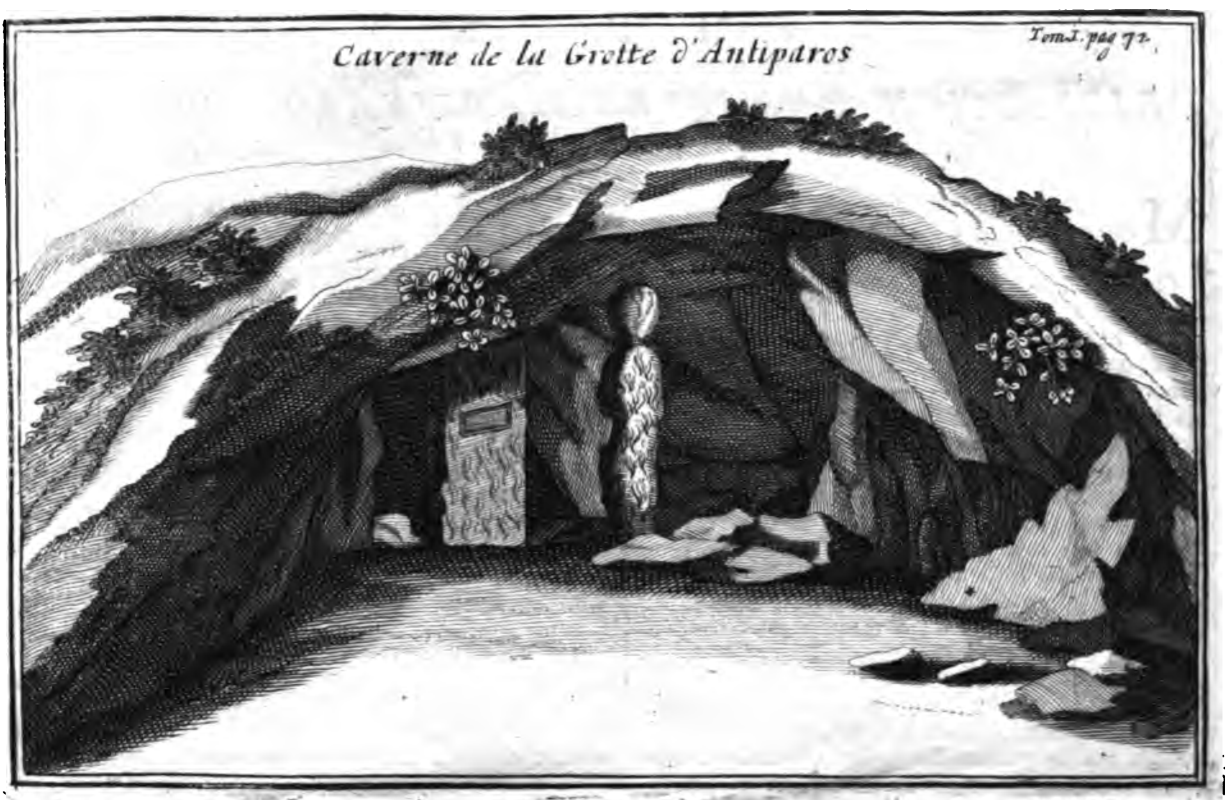
Le port d'Antiparos n'est bon que pour des barques & pour des tartanes; mais dans le milieu du canal, qui est entre cette Isle & celle de Paros, le fond y est fort propre pour les plus gros vaisseaux: ce canal qui n'a qu'un mille de large entre les écueils de Strongilo & Despotico, situez un peu à côté de son ouverture, est plein de plusieurs autres petits écueils qui n'ont pas de nom.

Cette Isle, quelque méprisable qu'elle paroisse, renferme une des plus belles choses, qu'il y ait peut-être dans la nature, & qui prouve une des grandes veritez qu'il y ait dans la Physique, sçavoir la vegetation des pierres. Nous voulumes nous en convaincre par nous-mêmes, & nous nous fîmes conduire sur les lieux pour y philosopher avec plus de certitude. Cet endroit admirable est à quatre milles du village, à près d'un mille & demi de la mer, à la vûë des Isles de Nio, de Sikino & de Policandro, qui n'en sont qu'à 35. ou 40. milles.

Une caverne rustique se presente d'abord, large d'environ 30. pas, voutée en arc surbaissé & fermée par une cour qui est l'ouvrage des bergers: ce lieu est partagé en deux par quelques piliers naturels, sur le plus gros desquels, qui paroît comme une tour attachée au sommet de la caverne, on lit une inscription fort ancienne & fort maltraitée: elle fait mention de quelques noms propres que les gens du pays, par je ne sçai quelle tradition, prennent pour les noms des conspirateurs, qui en vouloient à la vie d'Alexandre le Grand; & qui après avoir

[a] ANTIPAROS, ΩΛΙΑΡΟΣ, *Steph.* ΩΛΕΑΡΟΣ, *Strab.* OLIAROS, *Plin.*

[b] La Falaque.



avoir manqué leur coup, vinrent se refugier dans cet endroit comme dans un lieu de sûreté.

Parmi ces noms, il n'y a que celui d'Antipater qui puisse favoriser la tradition des Grecs; car [a] Diodore de Sicile rapporte que quelques Historiens avoient accusé Antipater de la mort d'Alexandre. Tout le monde sçait que ce Prince avoit laissé Antipater Regent en Europe, lorsqu'il partit pour la conquête de Perse; mais ce Ministre irrité des mauvais offices qu'Olympias lui avoit rendus auprès de son maître, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner par son fils, l'un des Echansons du Prince. Cependant soit que le soupçon fût bien mal ou fondé, Diodore remarque qu'Antipater ne laissa pas de conserver une partie de son authorité après la mort d'Alexandre, bien loin qu'il fût venu se cacher dans cette Isle.

Nous ne pûmes lire qu'une partie de l'inscription, mais elle nous fut communiquée toute entiére par un bourgeois du lieu, qui en garde une copie : il nous assûra qu'elle avoit été déchifrée par un plus habile homme que nous, qui avoit passé par Antiparos depuis quelques années. Voici ce que l'inscription contient.

ΕΠΙ	SOUS
ΚΡΙΤΩΝΟΣ	la Magistrature de Criton
ΟΙ ΔΕ ΗΛΘΟΝ	vinrent en ce lieu
ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ	Menandre,
ΣΟΧΑΡΜΟΣ	Socarme,
ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣ	Menecrate,
ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ	Antipater,
ΙΠΠΟΜΕΔΩΝ	Ippomedon,
ΑΡΙΣΤΕΑΣ	Aristeas,
ΦΙΛΕΑΣ	Phileas,
ΓΟΡΓΟΣ	Gorgus,
ΔΙΟΓΕΝΗΣ	Diogenes,
ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ	Philocrates,
ΟΝΕΣΙΜΟΣ	Onesime.

Peut-être que ce sont les noms des Citoyens de l'Isle, qui dans le temps que Criton en étoit le Magistrat, osérent les premiers descendre dans la grote & la reconnoître.

Au dessous de cette inscription est un creux quarré-long, dans lequel étoit encastré un marbre qui n'est pas bien loin de là, mais qui n'est pas fort ancien, comme il paroît par une figure de la croix : c'est un bas rélief du temps de Chrétiens si maltraité qu'il n'est pas reconnoissable ; & suivant les apparences l'on ne l'a jamais trouvé assez beau

[a] Biblioth. Hist. lib. 17.


D
Passage p
derriere

beau pour l'emporter. Sur la gauche & au bas d'un rocher taillé en plan incliné se voit une autre inscription Gréque plus usée que la precedente.

Entre les deux piliers qui sont sur la droite, est un petit terrein en pente douce, séparé du fond de la caverne par une muraille assez basse : on a gravé dans cet endroit depuis quelques années au bas d'un rocher, dont la croupe est assez plate, les paroles suivantes :

HOC ANTRUM EX NATURÆ MIRACULIS RARISSIMUM UNA CUM COMITATU RECESSIBUS EJUSDEM PROFUNDIORIBUS ET ABDITIORIBUS PENETRATIS SUSPICIEBAT ET SATIS SUSPICI NON POSSE EXISTIMABAT CAR. FRAN. OLIER DE NOINTEL IMP. GALLIARUM LEGATUS. DIE NAT. CHR. QUO CONSECRATUM FUIT. AN. MDCLXXIII.

On avance ensuite jusques au fond de la caverne par une pente plus rude, d'environ 20. pas de longueur : c'est le passage pour aller à la grotte, & ce passage n'est qu'un trou fort obscur, par lequel on ne sçauroit entrer qu'en se baissant & au secours des flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible à l'aide d'un cable que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée. Du fond de ce précipice on se coule, pour ainsi dire, dans un autre bien plus effroyable, dont les bords sont fort glissans, & qui répondent sur la gauche à des abîmes profonds : on place sur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit en tremblant un rocher tout à fait taillé à plomb. On continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux ; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, & l'on s'y casseroit la tête si l'on n'étoit averti & retenu par les guides. On y trouve encore le reste d'une échelle que Mr. de Nointel y avoit fait placer : comme elle s'est pourrie depuis ce temps-là, nos guides avoient pris soin d'y en apporter une toute neuve. Pour y parvenir, il fallut se couler sur le dos le long d'un grand rocher ; & sans le secours d'un autre cable que l'on y avoit accroché, nous serions tombez dans des fondriéres horribles.

Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule encore quelque temps sur des rochers, tantôt sur le dos, tantôt couchez sur le ventre, suivant qu'on s'en accommode le mieux ; car chacun cherche la marche la plus favorable pour suivre la compagnie. Après tant de fatigues, on entre enfin dans cette admirable grotte que Mr. de Nointel ne pouvoit se lasser d'admirer avec raison. Les gens qui nous conduisoient, comptoient 150. brasses de profondeur depuis la caverne jusques à l'autel marqué *A*; & autant depuis cet autel jusques à l'endroit le plus profond où l'on puisse descendre. Le bas de cette grotte sur la gauche est fort scabreux : à droite il est assez uni, & c'est par là que l'on passe pour aller à l'autel. De ce lieu la grotte paroît haute d'environ 40. brasses, sur 50. de large : la voute en est assez bien taillée, relevée en plusieurs endroits de grosses masses arrondies, les unes hérissées de pointes semblables à la foudre de Jupiter, les autres bossuées reguliérement, d'où pendent des grappes, des festons, & des lances d'une longueur surprenante. A droite & à gauche, ce sont des rideaux & des napes, qui s'étendent en tout sens & forment sur les côtez des espéces de tours canelées, vuides la plûpart, comme autant de cabinets pratiquez autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon *B*, formé par des productions qui représentent si bien les pieds, les branches, & les têtes des choux-fleurs, qu'il semble que la nature nous ait voulu montrer par là comment elle s'y prend pour la vegetation des pierres. Toutes ces figures sont de marbre blanc, transparent, cristallisé, qui se casse presque toûjours de biais & par differens lits comme la pierre judaïque. La plûpart même de ces piéces sont couvertes d'une écorce blanche & resonnent comme de la bronze, quand on frappe dessus.

Sur la gauche un peu au delà de l'entrée *C* de la grotte, s'élévent trois ou quatre pilliers *D* ou colonnes de marbre, plantées comme des troncs d'arbres sur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a six pieds huit pouces, sur un pied de diametre, presque cilindrique & d'égale grosseur, si ce n'est en quelques endroits où il est comme ondoyant, arrondi par la pointe & placé au milieu des autres. Le premier de ces piliers est double & n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a sur le même rocher quelques autres piliers naissans qui sont comme des bouts de corne ; j'en examinai un assez gros, qui peut-être fut cassé du temps de Mr. de Nointel : il represente véritablement le tronc d'un arbre coupé en travers : le milieu, qui est comme le corps ligneux de l'arbre, est d'un marbre brun, tirant sur le gris de fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de plusieurs cercles de differentes couleurs, ou plûtôt d'autant de vieux aubiers, distinguez par six cercles concentriques, épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du centre à la circonference. Il semble que ces troncs de marbre vegetent, car outre qu'il ne tombe pas une seule goutte d'eau dans ce lieu, il n'est pas concevable que des gouttes, tombant de 25. ou 30. brasses de haut, ayent pû former des piéces cilindriques, terminées en calote, dont la regularité n'est point interrompuë : une goutte d'eau se dissiperoit plûtôt par sa chûte : il n'en distille certainement point dans cette grotte, comme dans les caves gouttiéres ordinaires

naires. A peine remarquâmes-nous quelques napes dentelées, dont les pointes laissent couler une goutte d'eau fort claire & fort insipide, formée sans doute par l'humidité de l'air qui s'y condense en eau comme dans les appartemens révêtus de marbre.

Au fond de la grotte sur la gauche se presente une pyramide bien plus surprenante, qu'on appelle l'autel *A* depuis que Mr. de Nointel y fit celebrer la Messe en 1673. Cette piéce est toute isolée, haute de 24. pieds, semblable en quelque maniére à une thiare, relevée de plusieurs chapiteaux, canelez dans leur longueur, & soûtenus sur leurs pieds, d'une blancheur éblouïssante, de même que tout le reste de la grotte. Cette pyramide est peut-être la plus belle plante de marbre qui soit dans le monde; les ornemens dont elle est chargée sont tous en choux-fleurs, c'est à dire terminez par de gros bouquets, mieux finis que si un sculpteur venoit de les quitter. Il n'est pas possible encore un coup que cela se soit fait par la chûte des gouttes d'eau, comme le prétendent ceux qui expliquent la formation des congelations dans les grottes. Il y a beaucoup plus d'apparence que les autres congelations dont nous parlons, & qui pendent du haut en bas, ou qui poussent en differens sens, ont été produites par le même principe, c'est à dire par la vegetation.

Au bas de l'autel il y a deux demi colonnes sur lesquelles nous posâmes des flambeaux pour éclairer la grotte & la considerer à loisir. Mr. de Nointel les fit écorner pour y dresser la table, sur laquelle on celebra la Messe de minuit. On grava par ses ordres les paroles suivantes sur la baze de la pyramide.

HIC IPSE CHRISTUS ADFUIT
EJUS NATALI DIE MEDIA NOCTE
CELEBRATO MDCLXXIII.

Pour faire le tour de la pyramide, on passe sous un massif ou cabinet de congelations, dont le derriére est fait en voute de four: la porte en est basse; mais les draperies des côtez sont des tapisseries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre: nous en cassâmes quelques-unes, dont l'interieur nous parut comme de l'écorce de citron confite. Du haut de la voute, qui répond sur la pyramide, pendent des festons d'une longueur extraordinaire, lesquels forment, pour ainsi dire, l'attique de l'autel.

Mr. le Marquis de Nointel Ambassadeur de France à la Porte, passa les trois fêtes de Noël dans cettte grotte, accompagné de plus de 500. personnes, soit de sa maison, soit marchands, corsaires, ou gens du pays qui l'avoient suivi. Cent grosses torches de cire jaune, & 400. lampes qui brûloient jour & nuit étoient si bien disposées, qu'il y faisoit aussi clair que dans l'Eglise la mieux illuminée. On avoit posté des gens d'espace en espace dans tous les précipices, depuis l'autel jusques à l'ouverture *C* de la caverne: ils se firent le signal avec leurs mouchoirs, lorsqu'on éleva le corps de J. C. A ce signal on mît le feu à 24. boêtes & à plusieurs pierriers qui étoient à l'entrée de la caverne: les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons rendirent cette consécration plus magnifique. L'Ambassadeur coucha presque vis à vis de l'autel, dans un cabinet long de sept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces grosses tours dont on vient de parler. A côté de cette tour se voit un trou par où l'on entre dans une autre caverne, mais personne n'osa y descendre.

On étoit bien embarrassé à faire venir de l'eau du village pour fournir à tout le monde. Les Capucins aumôniers de Son Excellence n'avoient pas la baguette de Moyse. A force de chercher on trouva une fontaine à gauche de la montée, c'est une petite caverne où l'eau s'amasse dans les creux des rochers.

Mr. de Nointel a renouvellé la memoire de cette grotte. Les gens du pays même n'osoient y descendre lorsqu'il arriva à Antiparos: il les encouragea par ses largesses. Les Corsaires s'offrirent d'accompagner ceux qui voudroient leur montrer le chemin: ces Messieurs ne trouvoient rien de difficile, lorsqu'il falloit faire la cour à Son Excellence, qui d'ailleurs étoit passionné pour les belles choses, & sur tout pour ce qui regarde l'antiquité. Peut-être que sur l'inscription que l'on a rapportée, il crût qu'il y restoit quelque monument précieux. Il avoit deux habiles dessinateurs à sa suite, & trois ou quatre maçons avec les outils nécessaires pour détacher & pour enlever les marbres les plus lourds. Jamais Ambassadeur n'est revenu du Levant avec tant de belles choses: heureusement la plûpart de ces marbres sont entre les mains de Mr. Baudelot de l'Academie Royale des Inscriptions & des Médailles: ils étoient reservez pour une personne de son merite.

Je n'ai plus qu'un mot à dire touchant la grotte d'Antipater, c'est ainsi qu'on appelle une petite caverne, dans laquelle on entre par une fenêtre quarrée, ouverte dans le fond de la caverne, qui sert comme de vestibule à la grande grotte. Celle d'Antipater est toute révêtuë de marbre cristallizé & canelé; c'est une espéce de salon de plein pied à son ouverture, qui paroîtroit fort agréable si on n'avoit pas été éblouï par les merveilles qui sont dans la grande grotte.

La croupe de la montagne où sont ces grottes est comme pavée de cristallisations transparentes, semblables au talc ordinaire; mais qui se cassent toûjours en lozanges ou en cubes, & je crois que ces cristallisations sont des indices de grottes souterraines: j'en ai vû de pareilles en Candie sur le Mont Ida, & à Marseille sur la Baume de Mr. Puget

-get à Saint Michel d'eau douce. Des bords de la caverne d'Antiparos pendent quelques pieds de ce beau [a] Capprier sans épines, dont on confit le fruit dans les Isles. Le reste de la montagne est couvert de Thym de Créte, de faux Dictame, de Cedres à feuilles de Cyprez, de Lentisques, de Squilles : toutes ces plantes sont communes dans les Isles de Gréce, & celle d'Antiparos ne meriteroit guéres d'être visitée sans cette belle grotte.

Nous passâmes le canal qui est entre Antiparos & Paros par un vent de [b] Sud-ouest, qui nous menoit en poupe, & qui nous fit faire six milles en moins d'une heure : car bien que le canal n'ait qu'un mille de large, on en compte six ou sept du port d'Antiparos à celui de Paros. C'est cette distance qui nous persuada qu'Antiparos est l'Isle que les anciens ont connuë sous le nom d'Oliaros : on n'en peut pas douter sur un passage qu'Etienne le Geographe nous a conservé du Traité des Isles d'Heraclide du Pont, qui fait d'Oliaros une colonie de Sidoniens, & qui place cette Isle à environ [c] sept milles de Paros, distance qui répond tout à fait à celle de nôtre trajet. Nôtre bateau fut bien secoué dans ce passage, & la pluye qui venoit par ondées nous incommoda furieusement : ce fut le dernier jour du mois d'Août, & ce fut aussi la premiére fois que nous vîmes pleuvoir dans l'Archipel.

[d] Nous débarquâmes le 2. Septembre au port du château de [e] Parechia ville principale de l'Isle de PAROS, bâtie sur les ruines de cette ancienne & fameuse Paros, la plus grande, selon Etienne le Geographe, & la plus puissante des Cyclades. Lorsque les Perses, sous les ordres de Darius, passerent en Europe pour faire la guerre aux Atheniens, [f] Paros embrassa le parti des Asiatiques, qu'elle secourut de troupes pour la bataille de Marathon. Miltiades couvert de gloire après cette grande journée, obtint des Atheniens une puissante flote, & les assura, sans vouloir déclarer à quoi il la destinoit, qu'il meneroit cette armée dans un pays d'où elle rapporteroit de grandes richesses, sans beaucoup de peine. Paros fut assiegée par mer & par terre : [g] les habitans voyant leurs murailles ruinées demanderent à capituler ; mais ayant apperçû un grand feu du côté [h] de Mycone, ils s'imaginerent que c'étoit le signal de quelque secours, que leur faisoit donner Datis un des Généraux des Perses : là-dessus ils ne voulurent plus entendre parler de capitulation, & c'est ce qui donna lieu au proverbe, [i] *Tenir sa parole, à la maniére des Pariens.* Cependant Miltiades, qui apprehendoit la flote des ennemis, brûla toutes ses machines & se retira promptement à Athenes.

[k] Herodote qui a décrit ce siége avec soin, bien loin d'avancer que les assiégez fussent disposez à capituler, rapporte que Miltiades desesperant d'emporter la place, consulta Timon Prêtresse du pays, laquelle lui conseilla de faire quelque ceremonie secrette dans le Temple de Cerés proche de la ville. Ce Général suivit son avis ; mais ayant voulu franchir l'enceinte du Temple, il se cassa une jambe : la ceremonie apparemment ne réüssit pas, il fut contraint de lever le siége, le Senat le condamna d'en payer les frais : on le mit dans les prisons d'Athenes pour l'obliger de satisfaire à cette dette publique, & il y mourut de ses blessures. Ce siége ne laissa pas d'être fort glorieux aux Pariens, quoiqu'on les traitât de gens sans parole, car Miltiades qui n'avoit pû les soûmettre, étoit le plus grand Capitaine de son temps. Après la bataille de Salamine, [l] Themistocles, quoiqu'occupé au siége d'Andros, exigea les contributions de Paros, & la rendit tributaire d'Athenes, parceque cette Isle étoit une de celles qui avoient le plus favorisé les Asiatiques. Voilà ce qu'il y a de plus certain dans l'histoire Gréque touchant l'Isle de Paros. Si l'on veut remonter au-delà de la puissance des Atheniens, on trouvera encore quelque chose de considerable qui regarde cette Isle, & cela nous donnera lieu de parler des differens maîtres qui ont possedé ces fameuses Cyclades, parmi lesquelles Paros tenoit un rang considerable.

Peut-être que [m] Sesostris ce grand Roi d'Egypte, qui se faisoit appeller le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs, reçût la soûmission de Paros de même que de la plûpart des Cyclades, c'est à dire de quelques autres Isles de l'Archipel rangées presque en maniére de cercle autour de la fameuse Delos. Les Pheniciens possederent ces Isles, puisqu'ils furent les premiers maîtres de la mer de Gréce ; [n] mais il est mal-aisé de concilier Thucydide & Diodore de Sicile sur le temps où les Cariens s'établirent dans ces Isles. [o] Thucydide prétend que Minos en chassa ces peuples, & Diodore au contraire avance qu'ils n'y étoient venus qu'après la guerre de Troye, & qu'ils avoient obligé les Crétois de s'en retirer. Etienne le Geographe assûre que les Arcadiens se mêlerent avec les Crétois, & qu'ils donnerent le nom d'un de leurs Généraux appellé Paros, à l'Isle dont nous parlons : [p] car auparavant elle portoit celui de Minos, suivant la remarque de Pline.

[q] Selon Apollodore, ce fut dans cette Isle que Mi-

a Capparis non spinosa fructu majore C. B. Pin. 180.
b Labech.
c LVIII. stad.
d ΠΑΡΟΣ. Paros, Paris, *par les Francs.*
e ou Parichia.
f *Herod. lib. 6.*
g *Corn. Nepos in Miltiad.*
h *Steph.*
i Ἀναπαριάζειν.

k *Ibid.*
l *Herod. lib. 8.*
m Βασιλεὺς Βασιλέων, καὶ Δεσπότης δεσποτῶν. *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib. 1.*
n *Thucyd. lib. 1.*
o *Bibliot. hist. lib. 5.*
p *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
q *Biblioth. lib. 3. cap. 14.*

Minos apprit la mort de son fils Androgée tué dans l'Attique où il s'étoit distingué dans les jeux publics. Ce malheureux pere sacrifiant aux Graces à Paros fut si penetré de douleur, qu'il jetta sa couronne par terre & ne voulut pas jouer de la flutte. [a] Eurydemon, Chryses, Nephalion & Philolaus autres enfans de Minos s'étoient retirez à Paros, lorsque Hercule y passa pour aller chercher par ordre d'Eurysthée, la ceinture d'Hypolite Reine des Amazones.

Il est certain aussi que Paros ne refusa pas les propositions de Xerxés fils de Darius, lorsque ce Prince fit demander aux Isles de Gréce la terre & l'eau; puisque de tous les insulaires, il n'y eut que les habitans de Melos, [b] de Siphnos & de Seriphos, qui ne voulurent pas lui accorder sa demande. Les habitans des autres Isles abandonnerent les Atheniens, & ne reconnurent leur domination qu'après que l'orage fut dissipé. [c] Diodore de Sicile remarque qu'elles furent ravagées malgré la flote des Atheniens, destinée pour les mettre à couvert des insultes d'Alexandre tyran de Pherée, qui surprit & battit cette armée.

Il paroît par ce fameux monument d'Adule décrit si exactement par [d] Cosme d'Egypte, & si bien illustré par le R. P. Dom Bernard de Montfaucon, que les Cyclades & Paros par consequent ont été sous la domination des Ptolemées Rois d'Egypte : car ce monument dressé sous Ptolemée Evergete III. fait mention de ces Isles. De la domination des Egyptiens, elles retomberent sous celle d'Athenes. [e] Mithridate fut le maître des Cyclades pendant peu de temps : obligé de ceder au bonheur de Sylla, comme dit Florus, à la valeur de Lucullus, à la grandeur de Pompée, il prit le parti de se retirer vers le Nord. Les Romains resterent paisibles possesseurs d'Athenes & de l'Archipel, dont les Isles furent érigées en province avec la Lydie, la Phrygie & la Carie. Cette province fut ensuite sous un Proconsul, jointe à l'Hellespont & à l'Asie mineure.

(1207.) Les Empereurs Grecs ont possedé l'Archipel à leur tour jusques au temps que Marc Sanudo Noble Venitien fut fait Duc de Naxie par Henri Empereur de Constantinople. Ce nouveau [f] Duc unit à Naxie Paros, & plusieurs autres Isles voisines. Paros en fut demembrée par Florence Sanudo Duchesse de l'Archipel, qui la donna pour dot à Marie sa fille unique, épouse de Gaspar de [g] Sommerive : c'étoit un gros Seigneur qui prétendoit avec raison à tout le Duché de Naxie ; mais il fut obligé de se contenter de Paros, dans l'impuissance où il se trouva de resister à François Crispo, qui après avoir fait assassiner Nicolas Carcerio, s'étoit emparé du reste du Duché.

Quelques années après, Paros passa dans l'illustre Maison de Venier par le mariage de François Venier Noble Venitien avec Florence de Sommerive sœur aînée de Coursin de Sommerive, dont elle hérita de tous les biens. François Venier fut le grand-pere de ce fameux Venier, qui ne ceda l'Isle de Paros à Barberousse Capitan Pacha sous Solyman II. que parce qu'il se trouva sans eau à Kephalo dans le fort Saint Antoine. [h] Leunclave fait mention d'un Grec appellé Jacques, Heraclide & Basilique, qui se faisoit descendre des Princes de Valachie & qui portoit le nom de Marquis de Paros. Les Valaques le firent mourir en 1563. mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait possedé cette Isle, puisque les Turcs la prirent sur les Venitiens.

Pour ce qui est du château de Paros ou Parichia, ses murailles ne sont bâties que de vieux marbres. La plûpart des colonnes y sont posées de travers & ne montrent que leur diametre : celles qui sont relevées supportent souvent des corniches d'une grandeur surprenante. De quelque côté que l'on se tourne on ne jette les yeux que sur des architraves ou des piédestaux entremêlez de grandes piéces de marbre, employées autrefois à de plus beaux ouvrages. Pour faire la porte d'une écurie, qui est ordinairement celle de toute la maison, on dresse deux bouts de corniches, dont les moulures sont admirables : on pose en travers sur ces piéces une colonne pour servir de linteau, sans trop s'embarrasser si elle est d'équerre & de niveau. Les gens du pays qui trouvent ces marbres taillez, les assemblent comme ils l'entendent, & mêmes les blanchissent souvent avec de la chaux. A l'égard des inscriptions, elles ne sont pas rares autour de la ville; mais elles sont si maltraitées que l'on n'y connoît plus rien. Les François, les Venitiens, les Anglois ont emporté les plus considerables, & l'on casse tous les jours pour la clôture des champs, les plus belles piéces que l'on découvre, frises, autels, bas-reliefs; rien n'échappe à l'ignorance des Grecs. On ne voit dans cette Isle que de miserables faiseurs de saliéres & de mortiers, au lieu de ces grands sculpteurs & de ces habiles architectes, qui ont autrefois rendu le marbre de cette [i] Isle plus celebre que celui des Isles voisines ; car cette belle pierre n'est pas moins commune à Naxie & à Tine; mais on y manqua dans un certain temps d'habiles gens pour la mettre en œuvre & en réputation.

On nous mena à trois milles du château voir d'anciennes carriéres, où il ne reste que des tranchées couvertes de rejets & de recoupes aussi fraîches que si on y avoit travaillé depuis peu : la Mandragore & le faux Dictame y naissent par tout. Les plus anciennes carriéres du pays sont à un mille au-

a *Idem Bibliot. lib. 2. cap. 4.*
b *Herod. lib. 8.*
c *Bibliot. hist. lib. 15.*
d *Topogr. Christ. de mundo, lib. 2.*
e *De Bello Mithrid.*

f *Hist. des Ducs de l'Archip.*
g *Summaripa.*
h *Supplem. Annal.*
i Paros marmore nobilis. *Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

au delà, au dessus du [a] moulin du monastére de Saint Minas. Dans l'une de ces carriéres est un bas relief antique travaillé sur le marbre même, qui naturellement dans cet endroit-là est presque [b] taillé à plomb au fond d'une grande caverne qui sert de bergerie, & d'où l'on tiroit apparemment ce beau marbre à la faveur des [c] lampes. Il est très-vraisemblable que la montagne où est cette caverne, est le mont [d] Marpese, dont Servius & Etienne le Geographe ont fait mention.

Ce bas relief a quatre pieds de long, & sa plus grande hauteur est de deux pieds cinq pouces : le bas en est équarri : le haut est assez irrégulier, parce qu'il fallut s'accommoder à la figure du rocher. Quoique cet ouvrage ait été fort maltraité par le temps, il paroît pourtant que c'est une espéce de bacchanale ou si l'on veut de nôce de village à 29. figures d'un assez bon goût, mais d'une mauvaise composition. De vingt de ces figures qui sont sur la même ligne, les six plus grandes ont dix-sept pouces de haut : ce sont des Nymphes qui dansent un branle : il y en a une autre assise sur la gauche, qui semble se faire presser pour danser. Parmi ces figures paroît la tête d'un satyre à longue barbe, qui rit de toute sa force. A droite sont placées douze figures plus petites, qui semblent n'être accouruës que pour voir la fête. Bacchus est assis tout au haut du bas relief avec des oreilles d'âne & une bedaine d'yvrogne, entouré de figures de différentes attitudes ; mais d'un air tout à fait réjouï, sur tout certain satyre placé de front avec des oreilles & des cornes de bœuf. Les têtes de ce bas relief n'ont jamais été finies : c'est le caprice de quelque sculpteur qui se divertissoit en faisant charger son marbre, & qui écrivit au bas de son bas relief,

ΑΔΑΜΑΣ

ΟΔΡΥΣΗΣ

ΝΥΜΦΑΙΣ.

Adamas Odryses *a dressé ce monument aux filles du pays.* Anciennement les Dames s'appelloient des Nymphes, comme nous l'apprend [e] Diodore de Sicile, & Barthius demontre assez bien que ce nom étoit consacré pour celles qui n'étoient pas mariées.

[f] Enfin le marbre de cette Isle devint si fameux, que les plus habiles sculpteurs n'en employoient pas d'autre. [g] Strabon a raison de dire que c'est une excellente pierre pour faire des statuës, & Pline admiroit qu'on en fût venu chercher d'Egypte pour en décorer le frontispice de ce celebre labirinthe, qui passoit pour une des merveilles du monde. A l'égard des statuës, les plus habiles gens conviennent que le marbre d'Italie est preferable à celui de Gréce. Pline soûtient avec raison que celui de [h] Luna est bien plus blanc. Le marbre Grec est à gros grains crystallins, qui font de faux jours & qui sautent par petits éclats si on ne le menage avec soin : au lieu que celui d'Italie obéït au ciseau, parce qu'il a le grain beaucoup plus fin & plus uni.

La carriére de marbre, qui est en Provence entre Marseille & les Pennes paroît de même grain que le marbre Grec : peut-être seroit-il plus doux si l'on creusoit jusques à une certaine profondeur. On trouve aussi dans ces quartiers-là une pierre fort dure semblable au porphyre ; mais dont les taches sont pâles, il est vrai qu'il faudroit ouvrir ces carriéres pour en connoître les beautez. Qui auroit jamais crû qu'on trouvât une représentation de Silene dans celles de [i] Paros, si l'on n'avoit fouillé bien avant pour découvrir cette merveille.

Après avoir visité ces carrieres, nous allâmes nous promener dans les principaux endroits de l'Isle. Il reste encore à Nausa ou Agousa un Fort ruiné, bâti dans la mer, & sur les mazures duquel se voyent les armes de Venise, les autres principaux villages sont Costou, Lephchis, Marmara, Chepido & Dragoula. Ces trois derniers villages sont à Kephalo, quartier de l'Isle fort connu par le fort Saint Antoine, dont Barberousse ne vint à bout que parceque les soldats y mouroient de soif. Venier Seigneur de l'Isle qui l'avoit deffendu si vigoureusement se sauva à Venise, où il avoit fait passer sa femme & ses enfans. Le fort est démoli, & il n'y reste plus que le monastére de Saint Antoine. On se sert aujourd'hui du marbre des carriéres de ce quartier-là, & sur tout de celles de Marmara, d'où on l'apporte par bateaux à Parechia : au lieu que celui des anciennes carriéres n'y peut venir que par charroi, voiture fort rare dans les Isles.

[k] Pline a bien marqué la grandeur de l'Isle de Paros en assurant qu'elle n'est que la moitié de celle de Naxos, à laquelle il donne 75. milles de tour : sur ce pied-là Paros n'en doit avoit que 36. ou 37. mesure ordinaire des gens du pays. On y compte environ 1500. familles, taxées ordinairement à 4500. écus de capitation ; mais en 1700. on leur en fit payer 6000. & 7000. pour la taille réelle. Il est vrai que cette Isle est bien cultivée : on y nourrit beaucoup de troupeaux : le commerce y consiste en froment, orge, vin, légumes, sesame,

a Lapis Lychnites, quoniam ad lucernas in cuniculis cæderetur. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

b Λίθος λυχνεύς. *Ath. Deipn. lib. 5.*

c ΜΑΡΠΗΣΣΑ ὄρος Πάρου ἀφ' οὗ οἱ λίθοι ἐξαίρονται. *Stepha*

d Marpesos mons est Pariæ insulæ. *Servius in Æneid. 6.*

e *Bibliot. hist. lib. 3. Animad ad Stat. part. 2.*

f Omnes autem tantum candido marmore usi sunt à Paro insula. *Plin. hist. nat. lib. 36. cap. 5.*

g Ἀρίστη πρὸς τὴν μαρμαρογλυφίαν. *Rerum Geogr. lib. 10.*

h *Plin. ibid. On croit que ce sont les carriéres de Masse & de Carare.*

i In Pariorum lapidicinis mirabile proditur, gleba lapidis unius, cuneis dividentium soluta, imaginem Sileni intus extitisse. *Plin. Hist. nat. lib. 36. cap. 5.*

k *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

me, toile de coton. Avant la guerre de Candie, on y recueilloit beaucoup d'huile; mais l'armée Venitienne brûla tous les oliviers de Paros en 9. ou 10. ans qu'elle y sejourna. Cette Isle est si pleine de perdrix & de pigeons sauvages qu'on nous donna trois perdrix & deux ramiers pour 18. sols: la viande de boucherie y est bonne, & les cochons n'y manquent pas: on y mange de même que dans les autres Isles d'excellens petits [a] moutons nourris dans les maisons avec du pain & des fruits. Les melons y sont tout-à-fait délicieux; mais on n'a pas le temps de les goûter: lorsque l'armée Turque y est, elle consomme tous les fruits de l'Archipel en peu de jours.

Nous vîmes pleuvoir à Paros pour la premiére fois depuis nôtre départ de France. La terre étoit si séche qu'il auroit fallu un petit déluge pour en éteindre la soif. Le coton, la vigne & les figuiers periroient sans les rosées qui sont si abondantes que nos capots en étoient tous mouillez, lorsque nous couchions en campagne ou dans des bateaux, ce qui nous arrivoit assez souvent en passant d'une Isle à l'autre. On a beau partir dans la bonace, comme on n'a point de boussole, il faut se retirer dans la premiere cale, lorsque le vent se rafraîchit.

Le Cadi, les Consuls de France, d'Angleterre & de Hollande font leur residence à Parechia, où l'on élit tous les ans deux Consuls; la charge de Cadi & celle de Vaivode dans le temps que nous y passâmes étoient exercées par Constantachi Condili le plus riche Grec de l'Isle, frere de Miquelachi Condili Consul de France: il est d'une grande élegance parmi les Grecs de faire terminer les noms propres en *achi*. [b] On dit Constantachi, Miquelachi, Janachi, pour Constantin, Michel, Jean, & l'on parle plus proprement dans cette Isle que dans le reste de l'Archipel.

Les habitans de Paros ont toûjours passé pour gens de bon sens, & les Grecs des Isles voisines les prennent souvent pour arbitres de leurs différens. Cela me fait souvenir du choix que les Milesiens firent autrefois de quelques sages Pariens, pour mettre une forme de gouvernement dans leur ville ruinée par les seditions: ces Pariens visiterent la campagne de Milet, & nommerent administrateurs de la ville les habitans, dont les terres leur parurent les mieux cultivées; persuadez avec raison que ceux qui prenoient grand soin de leurs biens, ne negligeroient pas les affaires publiques.

Sainte Marie est le meilleur port de l'Isle, la plus grande flote y peut mouiller en sûreté & plus commodément que dans celui d'Agousa, qui en est tout près. Le port de Parechia n'est que pour de petits bâtimens: on estime fort celui de [c] Drio, où l'armée Turque ordinairement vient jetter ses ancres. La rade de Drio, qui est à la partie occidentale de l'Isle, laisse Naxie à son levant, & Nio à son midi. Le plus oriental des deux écueils qui sont au milieu de cette rade n'a qu'environ 500. pas de long; & l'autre en a près de 800. les armées y donnent fond, & le sud-ouest en est le traversier. Vis-à-vis de ce dernier écueil dans la plaine au pied d'une colline, coule une belle fontaine à quatre sources, éloignées seulement de huit ou dix pas les unes des autres: ces sources forment d'abord un petit ruisseau partagé en trois rigoles où les Turcs ont pratiqué depuis quelques années des reservoirs pour s'y baigner & pour y faire leurs ablutions: ces rigoles vont se rendre dans la mer, & quand on fait aiguade l'eau passe dans les barils des caïques de l'armée par le moyen des gouttiéres de cuir bouilli qu'ils appellent des maniques.

La Panagia ou Madona qui est hors de la ville de Parechia est la plus grande & la plus belle Eglise de l'Archipel: ce n'est pas beaucoup dire; elle est bien percée, & les cintres des voûtes sont assez beaux: mais comme les colonnes ont été tirées des ruines de la ville & qu'elles sont de differens ordres & de differens modules, le tout ensemble est mal assemblé. Le grand dôme en déhors a la forme de la chape d'un alembic: la sculpture du frontispice est tout-à-fait pitoyable, & les peintures du chœur sont fort grossiéres. Les Grecs appellent cette Eglise [d] *Catapoliani*. Il n'y a aucune apparence qu'elle ait été bâtie sur les ruines de cette magnifique Eglise dediée à la Vierge, dont [e] Baronius a fait la description. Celle-ci étoit au milieu d'une grande forêt où s'étoit retirée sainte Theoctiste patrone de l'Isle, & *Catapoliani* est à la porte de Parechia, c'est-à-dire de l'ancienne ville de Paros sur le bord de la mer.

Le couvent des Capucins François, qui est à droite en allant à cette Eglise, est fort bien bâti: l'Eglise en est jolie & le jardin agréable: il n'y a que deux Peres qui vivent des aumônes, & qui enseignent le Grec & l'Italien. C'est le rendez-vous & la consolation des Latins qui sont en petit nombre dans cette Isle.

Parmi les chapelles de la ville, on estime celle de sainte Heleine: à la verité c'est grand dommage que le marbre de Paros, dont toute la Gréce a été embellie, soit si mal employé. Rien n'est si ridicule que de voir au lieu de sculpture, de méchants plats de fayence enchassez dans cette belle pierre, pour orner les frontispices des chapelles: c'est comme si l'on enchassoit un caillou dans de l'or. On compte jusques à 16. Monasteres dans Paros, sçavoir.

Saint Minas le martyr, le plus grand couvent de l'Isle, quoi qu'il n'y ait plus que deux Caloyers, Ἅγιος Μηνᾶς.

Saint

a Brouffins.

b *On dit*; Petrachi, Antonachi, Dimitrachi, Nicolachi, Gourjachi, Stephanachi, Philippachi, Franciscachi; *au lieu de* Pierre, Antoine, Dimitre, Nicolas, George, Estienne, Philippe, François *Herod. lib. 5.*

c *ou* Treon.

d Καταπολιανῆ.

e *Ad annum*, 902.

Saint Michel Archange. Ἁγίος Ταξίαρχης.
Le couvent des Apôtres. Ἁγίοι Ἀπόστολοι
Nôtre-Dame du Lac. Παναγία Λαγογουάρδο.
Saint Jean de la pluye. Ἁγίος Ιωάννης. Καιύρεχα.
Saint George aux Groiseilles, fruit assez rare en Levant. Ἁγίος Γεωργίος μερούλ.
Saint André. Ἁγίος Ανδρέας.
Saint Antoine. Ἁγίος Αντωνίος.
La sainte Solitude. Ἁγία Μόνη.
Nôtre-Dame de toute prévoyance. Παναγία Σιχαριανή.
Saint Jean Adrien. Ἁγίος Ιωάννης Αδριάνι.
Saint Cyriaque, ou Saint Dominique. Ἁγίος Κυριακός.
Saint Jean des sept fontaines. Ἁγίος Ιωάννης ἑπταβρύσης.
Nôtre-Dame du lieu mal sain. Παναγία σοπιφάνια.
Saint Noirmantin solitaire du mont Sinai. Αγίος Καραλαίνος.
Le Monastere de Christ. Ὁ Χριστὸς.

[a] Archilochus ce fameux Auteur de vers jambes se distingua parmi les grands hommes de Paros. Horace a raison de dire que la rage inspira ce Poëte : ses vers furent si piquants que Lycambas qui l'avoit attaqué, fut assez sot pour se pendre de desespoir. Archilochus vivoit du temps de Gygés Roi de Lydie & fut contemporain de Romulus.

Nous ignorons le nom d'un excellent homme de cette Isle, qui dressa le plus beau monument de chronologie qui soit au monde, & que l'on voit presentement à Oxford autour du Théatre Scheldonien : c'est sur ce marbre que [b] Mr. de Peiresc avoit fait acheter en Levant, avec plusieurs autres, qui tomberent entre les mains du Comte d'Arondel, que l'on voit gravées les plus celebres époques Gréques depuis le regne de Cecrops fondateur du Royaume d'Athenes jusques au Magistrat Diognete, c'est-à-dire la suite de 1318. années. Usserius croit que cette chronologie fut écrite 263. ans avant Jesus-Christ.

Ces époques qui n'ont pas été alterées comme les manuscrits, nous apprennent la fondation des plus fameuses villes de Gréce, & l'âge des plus grands hommes qui en ont été l'ornement. Par exemple nous sçavons par ces marbres qu'Hesiode a vêcu 27. ans avant Homere, & que Sappho n'a écrit qu'environ 200. ans après ce Poëte. Ces marbres fixent les Magistrats [c] d'Athenes, & nous font d'un grand secours pour les guerres de ce temps-là : ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail, il vaut mieux parler de nôtre passage dans l'Isle de Naxie, connuë des anciens sous le nom de Naxos.

[d] Nous y arrivâmes le 7. Septembre en moins de deux heures ; car le trajet du port d'Agousa (qui est à la pointe Septentrionale de Paros) n'est que de neuf milles, & le canal en ligne droite n'a que six milles de large ; [e] ainsi Pline a fort bien marqué la distance de ces deux Isles à sept milles cinq cens pas. NAXIA est un mot corrompu de Naxos : tout le monde sçait que la langue Gréque a souffert de grands changemens dans la décadence de l'Empire. Le mot de Naxia se trouve dans [f] Cameniate, qui a décrit la prise de Thessalonique par les Sarrazins : il fut pris & mené en Candie avec les autres esclaves. [g] La flote des Sarrazins sur laquelle ils étoient embarquez rélâcha à Naxie, dit-il, pour y exiger le tribut ordinaire ; mais elle y souffrit beaucoup dans le port du [h] Vivier, que l'on appelle aujourd'hui le port des Salines à droite du port du château. On prend encore beaucoup de mullets & d'anguilles dans ce port des Salines, par le moyen de certaines hayes de roseaux assemblez & attachez ensemble ; ces hayes se plient comme nos paravents, & on les dispose de telle sorte que les poissons qui s'y sont engagez par certaines entrées n'en sçauroient plus sortir. [i] On se sert de semblables machines, mais bien plus grandes & mieux entenduës, dans le canal du Martigues en Provence : l'invention en est très-ancienne. [k] Les Ichthyophages de la Babylonie s'appliquoient à cette sorte de pêche, & prenoient sans peine plus de poisson qu'ils n'en pouvoient consommer : ces hayes de roseaux durent long-temps, & on les transporte suivant que l'on juge à propos, comme l'enceinte des parcs à brebis.

La pêche de Naxie, la douane & les salines de la ville ne sont affermées que 800. écus ; aussi on y donne 12. ou 15. mesures de sel pour un écu, & chaque [l] mesure pese 120. livres de France. Le port des Salines n'est pas bon pour les gros bâtimens, non plus que les autres ports de l'Isle tous exposez au Nord ou au [m] Sud-est : on les appelle Calados, Panormo, Saint Jean Triangata, Filolimnarez, Potamides & Apollona, qui a peut-être retenu ce nom du Temple d'Apollon que les Atheniens avoient fait bâtir à la pointe de Naxos, opposée à l'Isle de Delos. Il ne faut pas confondre avec [n] Mr. Spon l'Isle de Naxos avec une ville du même nom en Sicile, où suivant [o] Thucydide les peuples de l'Isle Eubée avoient dressé un autel à Apollon.

Naxos, quoique sans ports, étoit une [p] Republique très-florissante & maîtresse de la mer, dans le temps que les Perses passerent dans l'Archipel. Il est

a *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Archilochum proprio rabies armavit jambo. *Horat. de Arte Poetic.* Tincta Lycambeo sanguine tela madent. *Ovid. in Ibin. Herod. lib.* 1.
b *Gassend. in vita Peiresc.*
c Ὁ Ἄρχων.
d NAXIE, ΝΑΞΟΣ, NAXUS.
e *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 2
f De Excidio Thessalon.
g En 904.

h Τὸ Ζωντάριον.
i Bourdigous.
k *Diod. Sicul. Biblioth. hist. lib.* 3.
l Mogis.
m Siroc.
n *Voyage. Tom.* 3.
o *Lib.* 6.
p Georg Syncell. Σύγκελλος. in eadem cella habitans. *Assistant du Patriarche.*

est vrai qu'elle possedoit les Isles de Paros & d'Andros dont les ports sont excellens pour entretenir & recevoir les plus grandes flotes. [a] Aristagoras commandant à Milet en Ionie forma le dessein de surprendre Naxos, sous prétexte de rétablir les plus grands Seigneurs de l'Isle, chassez par la populace & refugiez chez lui. Darius Roi de Perse lui fournit non seulement des troupes de débarquement, mais une flote de deux cens vaisseaux. Les Naxiotes avertis secretement par Magabates Général des Perses, avec qui Aristagoras s'étoit brouillé, se préparerent à le bien recevoir. Il fut obligé de se retirer après un siége de quatre mois : & tout le service qu'il pût rendre aux insulaires qui s'étoient retirez à Milet, fut d'obtenir qu'on leur bâtiroit une ville à Naxos, pour les mettre à couvert des insultes du peuple.

Les Perses firent une seconde descente dans cette Isle lorsqu'ils ravagerent l'Archipel. [b] Datis & Artaphernes n'y trouvant pas de resistance firent brûler jusques aux Temples, & emmenerent un très-grand nombre de captifs. Naxos se releva de cette perte & [c] fournit quatre vaisseaux de guerre à cette puissante flote des Grecs, qui battit celle de Xerxés à [d] Salamine, dans le fond du golphe d'Athenes. Le souvenir des maux que les Perses avoient faits à Naxos, & la crainte de s'en attirer de nouveaux, obligerent le peuple à se declarer pour les Asiatiques : mais les Officiers de l'Isle furent d'un sentiment contraire, & menerent à l'armée Gréque, par l'ordre de Democrite le plus acredité des citoyens de Naxos, les vaisseaux qu'ils commandoient. [e] Diodore de Sicile assûre que les Naxiotes donnerent des marques d'une grande valeur à la bataille de Platée, où Mardonius autre Général des Perses fut défait par Pausanias. [f] Cependant les alliez ayant donné le commandement des troupes aux Atheniens; ceux-ci déclarerent la guerre aux Naxiotes pour châtier les partisans des Perses. La ville fut donc assiegée & forcée à capituler avec ses premiers maîtres; [g] car Herodote, qui place [h] Naxos dans le département de l'Ionie & qui l'appelle la plus heureuse des Isles, en fait une colonie d'Athenes, & rapporte que [i] Pisistrate l'avoit possédée à son tour.

Voilà ce qui se passa de plus remarquable en l'Isle de Naxos dans le temps de la belle Gréce. Si l'on veut remonter jusques à l'antiquité la plus reculée, on trouvera dans Diodore de Sicile & dans Pausanias l'origine des premiers peuples qui s'y établirent. [k] Butes fils de Boreas Roi de Thrace ayant voulu surprendre en embuscade son frere Lycurgus, fut obligé par ordre de son pere de quitter le pays avec ses complices : leur bonne fortune les conduisit à [l] l'Isle ronde, c'est ainsi qu'on nommoit celle dont nous parlons. Comme les Thraces n'y trouverent que peu ou point de femmes, & que la plûpart des Isles de l'Archipel étoient sans habitans, ils firent quelques irruptions dans la terre ferme, d'où ils emmenerent des femmes, parmi lesquelles étoit Iphimedie femme du Roi Aloeus & Pancratis sa fille. Ce Roi outré de dépit ordonna à ses fils Otus & Ephialtes de le venger : ils battirent les Thraces, & se rendirent les maîtres de l'Isle ronde, qu'ils nommerent Dia. Ces Princes s'entretuerent quelque temps après dans un combat, comme dit [m] Pausanias, ou furent tuez par Apollon, suivant le sentiment d'Homere & de Pindare; ainsi les Thraces resterent paisibles possesseurs de l'Isle jusques à ce que la grande secheresse les contraignit de l'abandonner, plus de deux cens ans après leur établissement. Elle fut ensuite occupée par les Cariens, & leur Roi [n] Naxios ou Naxos, suivant Etienne le Geographe, leur donna son nom. Il eut pour successeur son fils Leucippus : & celui-ci fut le pere de Smardius, sous le regne duquel Thesée revenant de Créte avec Ariadne aborda dans l'Isle, où il abandonna sa maîtresse à Bacchus, dont les menaces l'avoient horriblement frappé dans un songe.

Les habitans de Naxos prétendoient que ce Dieu avoit été nourri chez eux, & que cet honneur leur avoit attiré toute sorte de félicitez. D'autres croyent que Jupiter l'avoit confié à Mercure pour le nourrir dans l'antre de [o] Nyse sur les côtes de la Phenicie, du côté qui s'approche du Nil; d'où vient que Bacchus fut nommé *Dionysius*. Ce n'est pas ici le lieu de débrouiller l'histoire des Bacchus. Diodore de Sicile rapporte qu'il y en a eu trois à qui nous sommes redevables, non seulement de la culture des fruits, mais de l'invention du vin & de celle de la biere, que l'un d'eux inventa en faveur des peuples qui ne pourroient pas élever la vigne chez eux.

[p] La celebre époque que le même Auteur nous a conservée touchant le debordement du Pont-Euxin dans la mer de Gréce, nous rassure fort sur la plûpart des avantures qui se sont passées dans quelques-unes de ces Isles. Cette époque au moins nous découvre le fondement de plusieurs fables qu'on en a publiées : il est bon de la rapporter ici en passant, pour disposer les lecteurs à ne pas trouver étranges certaines choses dont on parlera dans la description des autres Isles. Diodore donc assûre que les habitans de l'Isle de [q] Samothrace n'avoient pas oublié les prodigieux changemens qu'avoit fait dans l'Archipel le debordement du Pont-Eu-

a *Herod.*
b *Herod. lib. 6.*
c *Idem, lib. 8.*
d Colouri.
e *Biblioth. hist. lib. 5.*
f *Thucyd. lib. 1.*
g *Lib. 7.*
h Ἡ Νάξος εὐδαιμονίῃ τῶν νήσων. *Herod. lib. 5.*
i *Idem lib. 1.*
k *Diod. Sic. Biblioth hist. lib. 5.*
l ΣΤΡΟΓΓΥΛΗ.
m *Lib. 9.*
n Ἀπὸ τοῦ Νάξου Καρῶν ἡγεμόνος *Steph.*
o Ἀπὸ Διὸς καὶ Νύσης *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib. 4. & alibi.*
p *Idem, Biblioth. hist. lib. 5.*
q Sanmandraki.

Euxin, lequel d'un grand lac qu'il étoit auparavant, devint enfin une mer considerable par le concours de tant de rivieres qui s'y dégorgent: ces débordemens inonderent l'Archipel, en firent perir presque tous les habitans, & reduisirent ceux des Isles les plus élevées à se sauver aux sommets de leurs montagnes. Combien de grandes Isles vit-on alors partagées en plusieurs piéces, s'il est permis de se servir de ce terme? N'eut-on pas raison après cela de regarder ces Isles comme un nouveau monde, qui ne peut être peuplé que dans la suite des temps? Est-il surprenant que les Historiens & que les Poëtes aient publié tant d'avantures singuliéres, arrivées dans ces Isles, à mesure que des gens courageux quitterent la terre ferme pour les venir reconnoître? Est-il surprenant que Pline l'abreviateur de tant de livres perdus, parle de certains changemens incroyables à ceux qui ne reflechissent pas sur ce qui s'est passé dans l'Univers depuis tant de siécles? Ce qui nous reste à dire de Naxie est moins éloigné de nos temps.

[a] Pendant la guerre du Peloponnese cette Isle se declara pour Athenes avec les autres Isles de la mer Egée, excepté le Milo & [b] Thera. Ensuite Naxos tomba sous la puissance des Romains: après la bataille de Philippes, Marc Antoine la donna aux [c] Rhodiens; mais il la leur ôta quelque temps après, parceque leur gouvernement étoit trop dur. Elle fut soûmise aux Empereurs Romains, & ensuite aux Grecs jusques à la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens; (1207.) car trois ans après ce grand évenement, comme les François travailloient sous l'Empereur Henri à la conquête des provinces & des places de terre-ferme, les [d] Venitiens maîtres de la mer donnerent la liberté aux sujets de la République qui voudroient équiper des navires, de s'emparer des Isles de [e] l'Archipel & autres places maritimes, à condition que les acquereurs en feroient hommage à ceux à qui elles appartenoient, à raison du partage fait entre les François & les Venitiens. [f] Marc Sanudo s'empara pour lors des Isles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentiére, Siphanto, Policandro, Nanfio, Nio & Santorin. L'Empereur Henri érigea Naxie en Duché, & donna à Sanudo le titre de Duc de l'Archipel & de Prince de l'Empire. Le P. Sauger Missionnaire Jesuite, fort estimé en Levant sous le nom du P. Robert, a bien démêlé la suite de ces Ducs depuis Marc Sanudo jusques à Jacques Crispo 21. & dernier Duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs sous l'Empereur Selim II. & mort à Venise accablé de chagrin. Son pere Jean Crispo s'étoit engagé quelques années auparavant de payer à Solyman II. un tribut de six mille écus d'or, lorsque Barberousse fit sa descente dans l'Isle & la mit au pillage. Ainsi finit la souveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de 300. ans entre les mains des Princes Latins. [g] Long-temps auparavant, l'Isle avoit été ravagée par Homur Prince Mahometan, contemporain de Jean Paleologue, maître de Smyrne & de la côte d'Ionie.

Quoique cette Isle soit une des plus agréables de l'Archipel, elle nous parut d'abord plus propre à inspirer de la tristesse que de la joye: il faut la parcourir pour en découvrir les beaux endroits, qui sont le campo de Naxia, les plaines d'Angarez, de Garchi, de Sangri, de Sideropetra, de Potamides, de Livadia; les vallées de Melanés & de Perato. Toute cette Isle est pleine d'Orangers, d'Oliviers, de Limonniers, de Cédres, de Citronniers, de Grenadiers, de Figuiers, de Meuriers; il y a aussi beaucoup de ruisseaux & de fontaines. [h] Les anciens ont eu raison de l'appeller la petite Sicile. Archilochus dans Athenée compare le vin de Naxos au nectar des Dieux. [i] On voit une [k] médaille de Septime Severe, sur le revers de laquelle Bacchus est représenté le gobelet à la main droite & le thyrse à la gauche. On boit aujourd'hui d'excellent vin à Naxie: les Naxiotes qui sont les vrais enfans de Bacchus, cultivent bien la vigne, quoiqu'ils la laissent traîner par terre jusques à huit ou neuf pieds loin de son tronc, ce qui fait que dans les grandes chaleurs le soleil desseiche trop les raisins, & que la pluye les fait pourrir plus facilement qu'à Santorin, où les seps de vignes sont en arbrisseaux.

Etienne le Geographe raconte deux fables tirées d'Asclepiade, qui marquent la bonté de cette Isle. On publie, dit-il, que les femmes y accouchent à huit mois, & qu'il y coule une source de vin; ce vin sans doute lui avoit attiré le nom de [l] *Dionysias*, dont parle Pline. Cet auteur ne donne que 75. milles de tour à Naxos; mais ses habitans prétendent qu'elle en a jusques à cent. Son circuit est presque ovale & fait deux pointes, dont l'une regarde Nio, & l'autre est tournée entre Mycone & Nicaria.

Bien qu'il n'y ait point à Naxie de port propre à y attirer un grand commerce, on ne laisse pas d'y faire un trafic considerable en orge, vins, figues, coton, soye, lin, fromage, sel, bœufs, moutons, mulets, émeril & huile; on n'y brûle que de celle de Lentisque, quoiqu'on donne pour un écu huit oques de celle d'olive. Les Lentisques y sont chargez d'une prodigieuse quantité de graine, que l'on

a *Thucyd. lib.* 2.
b Santorin.
c *Appian. lib.* 5.
d *Flav. Blond. Breviar. Rer. Venet.*
e *Du Cange, Hist. des Emp. de Constant. liv.* 2.
f *Hist. des Ducs de l'Archip.*
g *Ducas, Hist. Byzant. cap.* 7.

h Μικρὰ λέγεται Σικελία. *Agathem. lib.* 1. *cap.* 5.
i *Deipn. lib.* 1.
k *Legende*, ΝΑΞΙΩΝ.
l Mox Dionysiada à vinearum fertilitate appellarunt. *Hist. natur. lib.* 4. *cap.* 12.

met en digeſtion lors qu'elle eſt meure, & que l'on preſſe quelques jours après : cette huile eſt bonne pour le cours de ventre, pour les fleurs blanches, pour la gonorrhée, pour la colique ; on en graiſſe le boyau dans la deſcente du fondement. [a] Dioſcoride la recommande pour les maladies de la peau. Le Ladanum que l'on recueille dans cette Iſle n'eſt bon que pour l'uſage des habitans ; il eſt plein d'ordures, de poil de chévre & de laine : car on ne prend pas la peine de l'amaſſer avec des fouets comme en Candie : on coupe ſeulement la laine & le poil des animaux qui ſe ſont frottez contre les arbriſſeaux de cette eſpéce de Ciſte, qui a été décrite plus haut, & qui eſt fort commune à Naxie. [b] Herodote & [c] Dioſcoride parlent de cette maniere d'amaſſer le Ladanum. Le bois & le charbon, marchandiſes très-rares dans les autres Iſles, ſont en abondance dans celle-ci. On y fait bonne chére, les liévres & les perdrix y ſont à très-bon marché ; les perdrix s'y prennent avec des trappes de bois, ou bien par le moyen d'un âne ſous le ventre duquel un payſan ſe cache, & marche dans cette poſture, pour les chaſſer dans des filets.

Suivant les apparences la ville de [d] Naxie capitale du pays, a été bâtie ſur les ruines de quelque ancienne ville du même nom, dont il ſemble que Ptolemée ait fait mention. Le château, ſitué ſur le haut de la ville, eſt l'ouvrage de Marc Sanudo premier Duc de l'Archipel : c'eſt une enceinte flanquée de groſſes tours, qui en renferme une plus conſiderable quarrée, dont les murailles ſont fort épaiſſes, & qui proprement étoit le palais des Ducs. Les deſcendans des Gentilshommes Latins, qui s'établirent dans l'Iſle ſous ces Princes, occupent encore l'enceinte de ce château. Les Grecs qui ſont en beaucoup plus grand nombre, s'étendent depuis le château juſques à la mer. La haine de la Nobleſſe Gréque & de la Latine eſt irreconciliable : les Latins aimeroient mieux s'allier à des payſanes que d'épouſer des Demoiſelles Gréques ; c'eſt ce qui leur a fait obtenir de Rome la diſpenſe de ſe marier avec leurs couſines germaines. Les Turcs traitent tous ces Gentilshommes ſur le même pied. A la venuë du moindre Bey de galiote, les Latins & les Grecs n'oſeroient paroître qu'en bonnets rouges, comme les forçats de galere, & tremblent devant le plus petit Officier. Dès que les Turcs ſe ſont retirez, la Nobleſſe de Naxie reprend ſa premiere fierté : on ne voit que bonnets de velours, & l'on n'entend parler que d'arbres de genealogie ; les uns ſe font deſcendre des Paleologues ou des Comnenes ; les autres des Juſtiniani, des Grimaldi, des Summaripa.

Le Grand Seigneur n'a pas lieu d'apprehender de revolte dans cette Iſle : dès qu'un Latin ſe remuë, les Grecs en avertiſſent le Cadi, & ſi un Grec ouvre la bouche, le Cadi ſçait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée.

Les Dames y ſont d'une vanité ridicule, on les voit venir de la campagne après les vendanges, avec une ſuite de 30. ou 40. femmes, moitié à pied, moitié ſur des ânes ; l'une porte ſur ſa tête des ſerviettes de toile de coton, ou quelque jupe de ſa maîtreſſe ; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grez, ou quelques plats de fayence : on étale ſur le chemin tous les meubles de la maiſon, & la maîtreſſe montée ſur quelque méchante roſſe, entre dans la ville comme en triomphe à la tête de cette troupe : les enfans ſont au milieu de la marche ; ordinairement le mari fait l'arriére-garde. Les Dames Latines s'habillent quelquefois à la Venitienne : l'habit des Gréques eſt un peu different de celui des Dames de Milo : on parlera de toutes leurs nipes dans la deſcription de l'habit de celles de Mycone.

Pour paſſer à des choſes plus ſerieuſes, il y a deux Archevêques dans Naxie, l'un Grec & l'autre Latin : le Latin eſt aſſez à ſon aiſe, c'eſt le Pape qui nomme : ſon Egliſe qui s'appelle la Metropole, fut bâtie & rentée par le premier Duc de l'Iſle ; auſſi le Chapitre eſt compoſé de ſix Chanoines, d'un Doyen, d'un Chantre, d'un Prévôt & d'un Threſorier, outre neuf ou dix Prêtres habituez qui forment le reſte du Clergé.

Les Jeſuites ont leur reſidence auprès de la tour ducale ; ils ſont ordinairement ſept ou huit Prêtres, non ſeulement occupez à élever la jeuneſſe, mais à faire des miſſions avec beaucoup de zéle dans les autres Iſles de l'Archipel. Les Capucins ſont auſſi établis à Naxie, & ne s'appliquent pas avec moins d'ardeur & de ſuccez à l'inſtruction des Chrétiens. La maiſon des Cordeliers eſt hors de la ville ; mais il n'y a qu'un Prêtre & un Frere lai logez dans l'ancien monaſtere de Saint Antoine, érigé en Commanderie de Rhodes, & donné aux [e] Chevaliers par la Ducheſſe Françoiſe Criſpo.

La medecine y eſt exercée par tous ces Réligieux. Les Jeſuites & les Capucins y ont de très-bonnes apoticaireries. Les Cordeliers s'en mêlent auſſi : le Superieur a été Chirurgien Major de l'armée Venitienne pendant la derniere guerre, & s'eſt fait naturaliſer Venitien pour être le maître de ſon couvent, lequel dépend de la Republique, quoi qu'il ſoit ſur les terres des Turcs. Voilà les Docteurs qui compoſent la Faculté de Medecine de Naxie : ils ſont tous trois François, & ne s'accordent pas mieux pour cela.

La [f] maiſon de campagne des Jeſuites eſt jolie pour un pays où l'on ne ſçait pas bâtir. Les Grecs qui ſçavent à peine placer une échelle en dehors pour monter au premier étage d'un bâtiment, admirent l'eſcalier de celui-ci, qui eſt renfermé en de-

a *Lib.* 1. *cap.* 59.
b *Lib.* 3.
c *Lib.* 1. *cap.* 128.

e Νάξου Νήσου ἡ πόλις. *Ptol. Geogr. lib.* 3. *cap.* 15.
f *Boſius, Hiſt. des Cheval.*
g Calamitia.



dedans : cela passe la capacité de leurs architectes. Nous en admirâmes les jardins & les vergers : les champs s'étendent jusques dans la vallée de Melanez, quartier des plus agréables de l'Isle.

L'Archevêque Grec de Naxie est fort riche : Paros & Antiparos dépendent de lui pour le spirituel : il a dans la ville 35. Prêtres ou Moines sacrez qui lui sont soûmis. Voici les noms de ses principales Eglises.

La Metropolitaine. Ἡ Μητρόπολις.
Deux Eglises sous le nom de Christ. Ὁ Χριστός.
L'Eglise de la Croix. Ὁ Σταυρὸς.
Nôtre-Dame de Misericorde. Παναγία Ελεοῦσα.
Nôtre-Dame Protectrice de l'Isle. Παναγία Πανδόνισα.
Saint Jean l'Evangeliste. Ἅγιος Ιωάννης Θεολόγος.
Saint Dimitre. Ἅγιος Δημήτριος.
Saint Pantaleon, ou le grand Aumônier. Ἅγιος Παντελέημων.
Deux Eglises sous le nom de Sainte Venerande. Παράσκευη.
Saint Jean Baptiste. Ἅγιος Ιωάννης Πρόδρομος.
Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξίαρχης.
Saint Helie. Ἅγιος Ηλίας.
L'Eglise du Favori de Dieu. Ἅγιος Θεοχίπαστης.
Sainte Theodosie. Ἁγία Θεοδοσία
Sainte Dominique. Ἁγία Κυριακή.
Sainte Anastasie. Ἁγία Αναστάσια.
Sainte Catherine. Ἁγία Καθαρίνα.
L'Annonciade. Εὐαγγελίστρια.

Les principaux Monastéres de l'Isle sont,

La Vierge de publication. Παναγία Φανεροµενὴ.
La Vierge la plus élevée. Παναγία ὑψηλάτερα.
Le Saint Esprit. Κύριος ἀσώματος.
Saint Jean Porte lumiére. Ἅγιος Ιωάννης Φωτοδότης.
Le Couvent de bonne remontrance. Καλυριτῶν.
Celui de la Croix. Ὁ Σταυρὸς.
Celui de Saint Michel. Ὁ Ταξίαρχης.

Les Villages de l'Isle se nomment,

Comiaqui.
Votri.
Scados.
Checrez.
Apano Sangri.
Cato Sangri.
Cheramoti.
Siphones.
Moni.
Perato.
Caloxylo.
Charami.
Filoti.
Damariona.
Vourvouria.
Scalaria, *où se fabriquent les marmites.*
Couchoucherado.
Gizamos.
Damala.
Melanez.
Cabonez.
Cournocorio.
Engarez.
Danaio.
Tripodez.
Apano Lagadia.
Cato Lagadia.
Metochi.
Pyrgos.

 Car-

Carchi.	Apano Potamia.
Acadimi.	Cato potamia.
Mognitia.	Aitelini.
Kinidaro.	Vazokilotiſa.
Aiolas.	Saint Eleuthere, dont la tour s'appelle Faſouilla.

Tous ces villages pourtant ne ſont pas fort peuplez ; les Jeſuites nous aſſûrerent qu'il n'y avoit gueres plus de 8000. ames dans l'Iſle. En 1700. les habitans payerent 5000. écus de capitation, & 5500. écus de taille réelle. On élit tous les ans dans la ville ſix Adminiſtrateurs. Dans le temps que nous y étions le Cadi n'étoit accompagné que de ſept ou huit familles Turques, & le Vaivode étoit un autre Turc commis par un Bey de galere de Scio.

Les Gentilshommes de Naxie ſe tiennent à la campagne dans leurs tours, qui ſont des maiſons quarrées aſſez propres, & ils ne ſe viſitent que rarement : la chaſſe fait leur plus grande occupation. Quand un ami vient chez eux, ils ordonnent à un de leurs domeſtiques de faire paſſer à coups de bâton ſur leurs terres le premier cochon ou le premier veau qui eſt dans le voiſinage : ces animaux pris en flagrant délit ſont confiſquez, égorgez ſuivant la coûtume du pays, & l'on en fait bonne chere. Pliki eſt un quartier de l'Iſle où l'on dit qu'il y a des cerfs : les arbres n'y ſont pas fort hauts ; nous n'y vîmes que des [a] Cédres à feuilles de Cyprès.

A une portée de fuſil de l'Iſle, tout près du château s'éleve un petit écueil, ſur lequel on voit une très-belle porte de marbre parmi quelques groſſes piéces de la même pierre, & quelques morceaux de granit : les Turcs & les Chrétiens ont emporté le reſte : on dit que ce ſont les débris du palais de Bacchus ; mais il y a plus d'apparence que ce ſont les reſtes d'un Temple de ce Dieu. Cette porte qui n'eſt que de trois piéces de marbre blanc eſt d'un grand goût dans ſa ſimplicité : deux piéces en font le montant, & la troiſiéme le linteau : le ſeuil étoit de trois piéces, on a emporté celle du milieu. La porte dans œuvre a 18. pieds de haut, ſur 11. pieds trois pouces de large : le linteau eſt épais de 4. pieds ; les montans ont trois pieds & demi de largeur, ſur quatre pieds d'épaiſſeur : tous ces marbres étoient cramponez avec du cuivre ; car on en trouve encore des morceaux parmi ces ruines.

[b] Zia qui eſt la plus haute montagne de l'Iſle, ſignifie le mont de Jupiter, & a retenu le nom de Dia, qui étoit autrefois celui de l'Iſle. Corono autre montagne de Naxie a conſervé celui de la Nymphe Coronis nourriſſe de Bacchus, ce qui ſemble authoriſer la prétention des anciens Naxiotes, qui vouloient que l'éducation de ce Dieu eût été confiée dans leur Iſle aux Nymphes Coronis, Philia & Cleis, dont les noms ſe trouvent dans [c] Diodore de Sicile. Fanari eſt encore une autre montagne de Naxie aſſez conſiderable.

Vers le bas de la montagne de Zia, à droite du chemin de Perato, ſur le chemin même, ſe preſente un bloc de marbre brut, large de huit pieds, naturellement avancé plus que les autres d'environ deux pieds & demi. Nous lûmes ſous ce marbre cette ancienne inſcription :

ΟΡΟΣ ΔΙΟΣ. ΜΗΛΩΣΙΟΥ.

Montagne de Jupiter, conſervateur des troupeaux.

Mr. Galand de l'Academie Royale des Inſcriptions, qui accompagna [d] Mr. de Nointel dans ſon voyage de l'Archipel, a communiqué cette inſcription à Mr. Spon, [e] & le P. Sauger l'a rapportée auſſi. La maniere d'écrire par deſſous, ou pour mieux dire ſur la ſurface inferieure d'un marbre, eſt fort propre pour en conſerver les caractéres.

On nous fit voir auſſi la Grotte où l'on prétend que les Bacchantes ont celebré les orgies ; mais faute de flambeaux nous ne pûmes nous y promener. Pour les armes du Roi, que Mr. de Nointel fit faire en ſculpture ſur cette roche, nôtre guide nous dît que la foudre les avoit renverſées, & qu'il ne ſçavoit ce qu'elles étoient devenuës.

A l'égard de l'hiſtoire naturelle, on prétend qu'il y a des mines d'or & d'argent tout près du château de Naxie. Celles [f] d'emeril ſont au fond d'une vallée au deſſous de Perato, dans les terres de Mr. Coronello Conſul de France, & de Mr. de Grimaldi. On découvre l'émeril en labourant, & on le porte à la marine pour l'embarquer à Triangata ou à Saint Jean. Les Anglois en leſtent ſouvent leurs vaiſſeaux ; il eſt à ſi bon marché ſur les lieux, qu'on en donne 20. quintaux pour un écu, & chaque quintal peſe 140. livres. Les montagnes de cette Iſle ſont de marbre ou de granit : on nous aſſûra qu'on y trouvoit du ſerpentin.

Nous herboriſâmes aux marais vers le port des ſalines, à Calamitia où les Jeſuites nous regalérent, à Pliki, à Perato chez Mr. le Conſul, qui nous retint agréablement pendant quelques jours, à Fanari, à Zia. En attendant que nous donnions la deſcription & le dénombrement des plantes de cette Iſle, en voici trois qui ſont aſſez rares pour meriter l'attention des perſonnes qui s'appliquent à ces ſortes de connoiſſances.

SCROPHULARIA, glauco folio, in amplas lacinias diviſo. Corol. Inſt. Rei herb. 9.

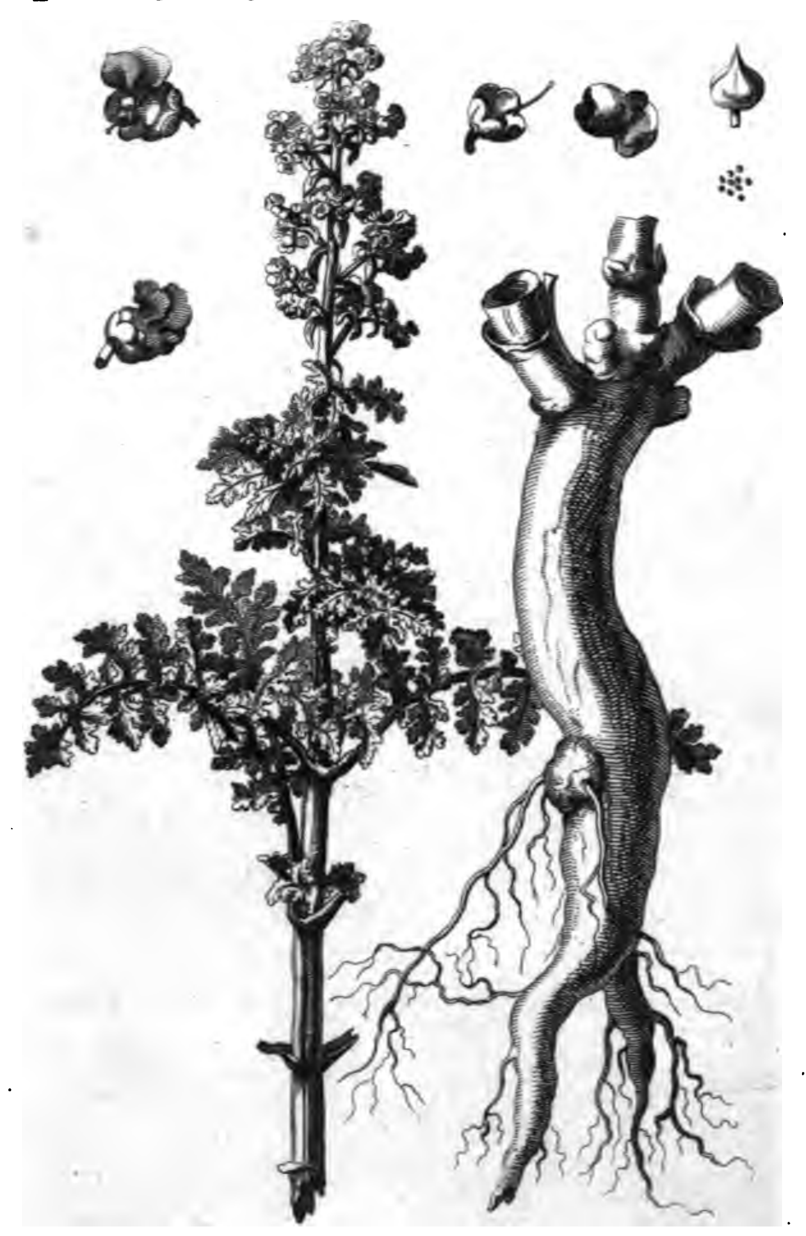
Sa racine eſt longue d'un pied & demi, groſſe au collet d'un pouce & quelques lignes, dure, rouſſâtre en dedans, brune en dehors, piquant en fond, diviſée en quelques fibres cheveluës : la tige qui s'éle-

a Cedrus folio Cupreſſi media, majoribus baccis. C. B. Pin.
b ΔΙΑ, *& par corruption*, Zia.
c *Biblioth. hiſt. lib. 5.*
d *Miſcell. erud. antiq.*
e *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
f Smerillo.



Porte d'un ancien Temple de Bachus qui se voit sur un Ecüeil aupres de Naxie.

Scrophularia glauco folio in amplas lacinias diviso. Tom: I. Pag: 85.



s'éleve souvent à deux ou trois pieds, est branchuë dès le bas, ligneuse, & devient un sous-arbrisseau degarni de feuilles, si ce n'est vers le haut : ses feuilles ont huit pouces de long, lisses, luisantes, divisées à peu près comme celles de la Thapsia ; c'est à dire en parties opposées souvent deux à deux, incisées jusques à la côte, & recoupées profondement dans leur longueur : cette côte embrasse une partie des branches, & fournit des vaisseaux très-sensibles, dont les subdivisions s'étendent vers les bords des feuilles : elles diminuent jusques à l'extrêmité des branches parmi plusieurs brins chargez de fleurs semblables à celles des autres espéces : ces fleurs sont des godets de cinq lignes de long, verdâtres, de trois lignes de diametre, divisez en deux lévres pourpre foncé, dont la superieure est partagée en deux parties assez rondes, terminées en pointe, au dessous desquelles il y a deux autres petites parties de même couleur. Le calice de ces fleurs est un bassin d'une seule piéce, partagé en cinq parties arrondies, du fond duquel sort un pistile terminé par un filet assez long : ce pistile s'articule avec la fleur en maniere de gomphose, & devient ensuite une coque longue de quatre lignes, presque ronde, terminée en pointe dure, piquante, brune, laquelle s'ouvre en deux parties & laisse voir deux loges remplies de semences noires, assez menuës. Cette plante vient dans les fentes des rochers le long de la marine, & n'est pas rare dans les autres Isles de l'Archipel : elle est amere & sent mauvais.



Heliotropium humifusum flore minimo, semine magno.

HELIOTROPIUM, humi fusum, flore minimo, semine magno. Corol. Inst. Rei herb. 7.

Sa racine est longue d'environ deux pouces, épaisse seulement d'une ligne, cheveluë, blanche, & pousse quelques tiges tout à fait couchées sur terre, dont les plus longues ont plus d'un demi pied, vert pâle, veluës, branchuës, accompagnées de feuilles presque ovales, longues de demi pouce, sur quatre lignes de large, vert pâle aussi, veluës, vénées & de même tissure que celles de l'herbe aux verruës, mais d'un goût un peu plus acre : elles ne diminuent pas vers le haut, excepté tout proche des sommitez, où elles n'ont que deux ou trois lignes de long. Toutes les branches finissent par un épi en queue de scorpion, long d'un pouce à quinze lignes, chargé de deux rangs de fleurs blanches, de même figure que celles de l'espéce ordinaire ; mais à peine leur bassin a-t-il demi ligne de large : le fond en est verdâtre & les bords sont découpez en dix pointes, cinq alternativement plus grandes les unes que les autres : le pistile est accompagné de quatre embryons ; mais ordinairement la plûpart de ces embryons avortent, & lorsque la fleur est passée, l'on ne trouve qu'une seule graine longue d'une li-

ligne & demie, bossüë d'un côté, plate de l'autre, pointuë par un bout, couverte d'une peau blanchâtre, sous laquelle il y en a une autre noirâtre, laquelle couvre une espéce de coque pleine de moëlle blanche : cette plante vient dans les champs autour du port.

SCORZONERA Græca, saxatilis & maritima, foliis variè laciniatis. Corol. Inst. Rei herb. 36.

La racine qui est longue d'un pied, grosse comme le pouce, peu fibreuse, produit une tige haute d'un pied & demi, droite, cassante, veluë, rayée, vert pâle, pleine de moëlle, accompagnée par le bas de feuilles veluës aussi, roides, longues de sept ou huit pouces, larges de trois ou quatre pouces, découpées profondement jusques vers la côte & crenelées inégalement sur les bords : celles qui naissent le long des tiges sont fort écartées les unes des autres, beaucoup plus petites, relevées d'une grosse côte blanche de même que celles d'en bas : les derniéres feuilles sont menuës & dentées seulement sur les bords ; les tiges se divisent quelquefois en branches presque nuës, dont chacune soûtient une fleur d'un pouce & demi de diametre, jaune, semblable à celle de la Scorzonere ordinaire ; les demi fleurons ont un pouce de long, fistuleux & blancs à leur naissance, obtus & dentez à leur extrémité, garnis à l'ouverture de la fistule d'une gaine, au travers de laquelle s'échappe un filet à deux cornes : chaque fleuron porte sur un embryon de graine délié & barbu ; le calice a la forme d'une petite poire longue d'un pouce, sur sept ou huit lignes d'épaisseur, à plusieurs écailles vert pâle ou rougeâtres vers le milieu, mais blanches & déliées sur les bords : les demi fleurons sont longs d'environ 20. lignes, blancs & fistuleux dans le calice, jaunes ailleurs, & débordent d'un pouce, équarris, dentez à leur pointe, larges de deux lignes. De la fistule s'éleve une gaine longue de trois lignes, qui laisse échaper un filet jaune fourchu à cornes recoquillées en bas. Chaque demi fleuron porte sur un embryon de graine blanc, long d'une ligne, lequel devient une semence grisâtre, veluë, épaisse de près d'une ligne, canelée, longue de deux lignes & demie, pointuë par le bas, remplie d'une aigrette longue de neuf ou dix lignes, blanc-sale tirant sur le roussâtre, assez seche & cassante, composée d'une douzaine de crins : ainsi par la structure de la semence, cette plante peut être rangée sous le genre de *Catanance*.

La hauteur de la montagne de Zia nous invita d'y faire une station geographique. Après avoir orienté nôtre quadran universel, nous observâmes que,

Stenosa reste à l'est-nord-est. Acariez écueil entre Noxie & Stenosa, est dans la même ligne ; mais beaucoup plus près de Naxie.
Amorgos est à l'est-sud-est, de même que Cheiro & Copriez.
Nicouria est entre l'est & l'est-sud-est.
Stampalia au sud-est.
Skinosa entre le sud-sud-est & le sud.
Raclia entre le sud & le sud-ouest.
Nio entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.
Sikino au sud-ouest.
Policandro entre le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.
Santorin entre le sud & le sud-sud-ouest.
Le Milo entre l'ouest-sud-ouest & l'ouest.
Nicaria entre le nord-est & le nord-nord-est.
Samos entre le nord-est & l'est-nord-est.
Patmos au nord-est.
Le Tine entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.
Mycone entre le nord-nord-ouest & le nord.
Les deux Isles de Delos de même que le Tine.
Andros entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest
Syra au nord-ouest.
Thermie à l'ouest-nord-ouest.
Paros à l'ouest.
Nanfio au sud-sud-est.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE VI.

DESCRIPTION DES ISLES DE STENOSA, NICOURIA, AMORGOS, CALOYERO, CHEIRO, SKINOSA, RACLIA, NIO, SIKINO, POLICANDRO, SANTORIN, NANFIO, MYCONE.

MONSEIGNEUR,

Nous partîmes de Naxie le 15. Septembre, dans le dessein d'aller à Patmos voir la grotte où l'on croit que saint Jean a écrit l'Apocalypse, mais le [a] sud-ouest nous obligea de relâcher à [b] Stenosa, méchant écueil sans habitans, & qui n'a qu'environ dix ou douze milles de tour. Stenosa est à l'est-nord-est, à 18. milles de Naxie, si l'on compte de cap en cap : car il y en a 36. d'un port à l'autre. On ne trouve dans Stenosa qu'une bergerie, retraite de cinq ou six pauvres gardiens de chévres, que la peur de tomber entre les mains des Cor-

a Labech. AIT.

b L'Isle étroite.

Scorzonera Græca saxatilis et maritima foliis varie laciniatis. Tom: I. Pag: 86.




Ptarmica incana
pinnulis cristatis.

Corsaires ou des Bandits, oblige à s'enfuïr dans les rochers à l'approche du moindre bateau. On envoye du biscuit à ces bergers tous les trois mois : à peine trouvent-ils de l'eau dans cette Isle, qui est pourtant fertile en belles plantes & couverte de Lentisques, de Kermes, de Cistes. Elle appartient à la communauté d'Amorgos.

Comme le mauvais temps nous retint à Stenosa plus qne nous ne croyions, & que nos provisions commençoient à manquer, nous fûmes reduits à faire du potage avec des limaçons de mer, & nous eûmes assez de temps pour les dissequer : ils valent beaucoup mieux, que les yeux de bouc, si on les mange cruds, & sont preférables aux limaçons de terre, si on les fait bouillir dans l'eau ; ce fut le seul ragoût que cette Isle nous fournit ; car nous n'avions ni filets, ni hameçons pour pêcher, & les bergers nous prenant pour des bandits, n'oserent descendre de leurs rochers, quoique nos matelots, qui ne sçavoieut où trouver de l'eau douce, eussent arboré tous les guenillons blancs qui étoient dans le bateau, pour leur faire connoître que nous étions gens de paix.

Les limaçons de mer sont de même genre que ceux de nos jardins ; leur coquille est à peu près de même forme & de même grosseur, mais elle a près d'une ligne d'épaisseur : c'est une nacre luisante en dedans, le dehors est le plus souvent couvert d'une écorce tartareuse & grisâtre, sous laquelle la nacre est marbrée de taches noires disposées comme en échiquier : il s'en trouve quelques-unes sans écorce, à fond roussâtre & à taches noirâtres ; la spire est plus pointuë que celle des limaçons ordinaires ; ce poisson qui est long-temps hors de l'eau, se promene sur les rochers & tire ses cornes tout comme le limaçon de terre ; elles sont minces, longues de cinq ou six lignes, composées de fibres longitudinales à deux plans externes & internes, entrecoupées de quelques anneaux ou muscles annulaires : c'est par le jeu de ces fibres que ces cornes rentrent ou sortent au gré de l'animal ; le devant de ce limaçon est un gros muscle ou plastron, coupé en dessous en maniére de langue, vers la racine de laquelle est attaché le fermoir ; ce fermoir est une lame ronde, mince comme une écaille de carpe, luisante, souple, large de quatre lignes, roussâtre, marquée de plusieurs cercles concentriques : le plastron est si attaché par sa racine contre la coquille, que l'animal n'en sçauroit sortir qu'après qu'on l'a fait bouillir ; on le tire alors tout entier, & l'on apperçoit que cette racine en se courbant s'applique fortement au tournant du limaçon : dans sa surface interieure, le plastron qui est creusé en gouttiére, soûtient les visceres de l'animal enfermez dans une espéce de bourse tournée en tirebourre, où aboutit le conduit de la bouche.

L'Isle de Stenosa ne meriteroit pas qu'on en fît mention sans quelques plantes rares qu'elle produit, & sur tout une espéce de [a] *Ptarmica* que nous n'avons point vûë autre part dans nôtre route : cette plante est si rare que je ne sçaurois m'empêcher d'en donner ici la figure & la description.

Sa racine est ligneuse, grisâtre vers le collet, épaisse de 3. ou 4. lignes, accompagnées de fibres roussâtres, longues d'environ demi pied, tortuës & cheveluës : elle pousse plusieurs têtes, d'où naissent en foule des feuilles très-blanches, longues de deux pouces & demi, sur la côte desquelles sont rangées tantôt alternativement, & tantôt par paires, d'autres feuilles de deux ou trois lignes de long, sur une ligne & demie de large, découpées en maniére de crête de coq, cotoneuses, blanches, aromatiques, ameres : de ces têtes naissent des tiges hautes de neuf ou dix pouces, épaisses d'une ligne, cotoneuses aussi, blanches, garnies de quelques feuilles semblables aux inferieures, mais plus petites ; chacune de ces tiges est terminée par un bouquet, large d'un pouce & plat en dessus, composé de plusieurs fleurs fort serrées les unes contre les autres, soûtenuës par des queuës inégales ; le calice de ces fleurs est long de deux lignes, sur une ligne de large à plusieurs écailles, blanches, veluës, pointuës, lesquelles embrassent des fleurons & des demi fleurons à la maniére ordinaire : les fleurons sont jaune-pâle, découpez à 5. pointes ; les demi fleurons sont de même couleur, larges d'une ligne. Toutes ces piéces sont portées sur des embryons, lesquels dans la suite deviennent des graines plates, longues de demi ligne, un peu plus étroites, brunes, avec une bordure blanchâtre, separées entr'elles par de petites feuilles membraneuses, pliées en gouttiére.

Cette belle plante nous consola de l'ennui que nous avoit causé le triste séjour de Stenosa. Le vend du Nord nous fit abandonner une seconde fois le dessein d'aller à Patmos. Pourquoi lutter contre Eole ; il nous jetta du côté d'Amorgos, Isle qui merite bien l'attention des voyageurs ; mais comme la mer étoit grosse, nous relâchames à Nicouria, roche escarpée à un mille d'Amorgos.

NICOURIA est un bloc de marbre au milieu de la mer peu élevé, mais d'environ cinq milles de tour, sur lequel on ne voit que des chévres assez maigres, & des perdrix rouges d'une beauté surprenante, qui nous dédommagerent de la mauvaise chere que nous avions faite à Stenosa : nos Grecs en firent un grand carnage ; quelques seches & coriaces qu'elles fussent, elles nous parurent aussi délicieuses que celles du Perigord. Par rapport aux plantes nous ne fîmes pas grande fortune sur cet écueil : en voici pourtant deux qui ne sont pas décrites, quoi qu'elles naissent dans quelques autres Isles de la Gréce.

AS-

[a] PTARMICA incana, pinnulis cristatis. Coroll. Institut. Rei herb. 37.

ASPARAGUS Creticus fruticosus, crassioribus & brevioribus aculeis, magno fructu. Coroll. Inst. Rei herb. 21.

Cette plante sort au travers des fentes des rochers par des tiges longues depuis un pied jusques à deux, épaisses d'environ trois lignes, tortuës, anguleuses, grisâtres, courbées souvent vers le bas, branchuës dès leur naissance, subdivisées en plusieurs rameaux canelez épais d'une ligne, vert-pâle tirant sur le vert de mer, garnies de temps en temps de gros piquants disposez par bouquets : les plus gros de ces piquants ont sept ou huit lignes de long, sur une ligne d'épais; les autres sont la moitié plus courts; mais ils sont tous fermes, vert-pâle, rayez, roussâtres & quelquefois noirâtres à la pointe : de la base de ces piquants sortent plusieurs fleurs tout le long des branches, soûtenuës par des queues fort minces ; chaque fleur est à six feuilles verdâtres, tirant sur le jaune, disposées en étoile, recourbées ordinairement en bas, longues de deux lignes & demie, sur une ligne de largeur, pointuës & rayées : le pistile est un bouton à trois coins, long d'une ligne, entouré de six étamines longues de deux lignes, chargées chacune d'un sommet jaune, la fleur sent comme le bouquin : le fruit a demi pouce de diametre, relevé de trois loges, remplies chacune d'une semence sphérique & dure : cette plante varie, il y en a dont les piquants ont un pouce de long.

APIUM Græcum saxatile, Crithmi folio. Coroll. Inst. Rei herb. 21.

La tige de cette plante qui sort aussi des fentes des rochers, s'éleve à la hauteur d'environ deux pieds, grosse comme le petit doit, entrecoupée de plusieurs nœuds, tortuë, branchuë, accompagnée vers sa naissance de plusieurs bouquets de feuilles touffuës, tout-à-fait semblables à celles de la [a] Percepierre que l'on confit au vinaigre, longues de demi pied, sur trois ou quatre pouces de large, vert de mer, charnuës, cassantes, divisées & subdivisées en trois piéces, longues de neuf ou dix lignes, sur une ligne de large, pointuës, d'un goût aromatique & piquant : la base de ces feuilles est pliée en goutiére & embrasse une partie de la tige, laquelle est rayée, pleine de moële, branchuë ordinairement dès le bas, garnie de feüilles semblables aux précedentes, mais qui n'ont que deux ou trois pouces de long; celles des branches n'ont qu'un pouce ou un pouce & demi : toutes ces branches & leurs subdivisions se terminent par des bouquets larges d'environ deux pouces assez arrondis, dont les rayons n'ont qu'un pouce & demi de haut, velus de même que la sommité de la plante, & chargez d'autres petits bouquets de fleurs à cinq feuilles blanches, longues seulement d'une ligne & demie : le pistile & le calice de ces fleurs deviennent des graines longues d'une ligne & un quart, grisâtres, larges de moins de demi ligne, pointuës par les deux bouts, un peu courbes, canelées, améres, aromatiques.

C'est sur la roche la plus escarpée de Nicouria que naît cette belle plante : il est surprenant que les lieux élevez de quelques toises plusque le reste du pays produisent des plantes qui ne se voyent pas dans la plaine. Débarquez dans une Isle nous ne manquions pas de nous informer s'il y avoit quelque chapelle de la [b] Vierge, bien assûrez qu'elle seroit dans l'endroit le moins accessible, & par consequent le plus propre pour nos recherches : c'est à visiter ces chapelles que consiste toute la devotion de la populace Gréque. On n'y arrive qu'en suant à grosses gouttes, & les Grecs comptent avec raison cette fatigue pour une des plus rudes penitences que l'on puisse faire en ce monde. Là tous fondans en eau, ils se dépêchent de faire une douzaine de signes de [c] croix repetez coup sur coup, accompagnez d'autant d'inclinations, non seulement de tête, mais de la moitié du corps; ensuite si la lampe n'est pas allumée, ils battent le fusil, & brûlent deux ou trois grains d'encens sur une pierre platte, baisant l'image de la Vierge & toutes les autres qui s'y trouvent : ces images ne sont point en sculpture, car les Grecs n'en sçauroient souffrir ; elles sont peintes grossiérement sur des morceaux de bois à fond doré. Ceux qu'on appelle peintres en ce pays-là, ne sçachans pas dessiner, se servent d'un poncis pour marquer les traits des figures ; & ces poncis se sont perpetuez par tradition de pere en fils depuis saint Luc ; car toutes leurs Vierges sont dans la même attitude que celle que l'on attribuë à ce Saint. Tandis que l'encens brûle, ces bonnes gens recommandent leurs affaires à la Vierge, & vont chercher un Papas pour dire la Messe, supposé qu'il y en ait aux environs : tout cela est louable; mais ne sont-ils pas bien ridicules d'apostropher la Vierge & les Saints si leurs affaires ne se tournent pas suivant leurs souhaits. Les bonnes femmes portent ordinairement un petit pot d'huile pour garnir la lampe, ou quelque bougie fort déliée ; ou bien elles laissent un parat au fond de la lampe, dans l'intention qu'on en achettera de l'huile pour faire brûler devant l'image.

Comme l'on bâtit à bon marché dans ce pays-là les Grecs à l'agonie laissent une vingtaine d'écus pour dresser une chapelle, & c'est ce qui fait que toutes les Isles en sont couvertes. Au grand scandale du Christianisme, les voyageurs n'ont pour l'ordinaire d'autre logement : on y serre les hardes & les marchandises : on y fait la cuisine : on y couche, & cette coûtume est fort ancienne. Diane & Junon se plaignoient souvent qu'on prophanoit leurs Temples : Dieu veuille que l'on ne prophane pas les chapelles dont nous parlons. Il n'y a que les Grecs du rite Latin qui soient un peu instruits de

a Crithmum sive Fœniculum maritimum minus. C. B. Pin.

b Παναγία.

c Σταυρώματα.


Apium Græcum
saxatile, Crithmi folio.


Asparagus, Creticus fruticosus,
crassioribus et brevioribus
aculeis, magno fructu

de leur croyance & du culte du vrai Dieu. Ceux qui ne frequentent pas nos Missionnaires, sont aussi ignorans que les peuples les plus sauvages. Toute l'habileté des Papas consiste à leur inspirer de l'horreur contre l'Eglise Romaine.

Voilà, dira-t-on, une digression qui n'a aucun rapport avec Nicouria où il n'y a ni Grecs ni Latins; mais aussi que dire d'une Isle inconnuë aux anciens & aux modernes, & qui d'ailleurs n'a rien de singulier : aussi nous ne fîmes que nous y reposer, & nous passâmes pendant la nuit à Amorgos.

[a] AMORGOS ne s'est pas distinguée dans l'histoire ancienne par la valeur de ses habitans: il semble même qu'ils s'attachoient plus aux sciences & aux arts qu'à la guerre : nous en avons des preuves assez considerables. [b] Goltzius fait mention de deux médailles à la tête d'Apollon, l'une a pour revers une sphére astronomique, soûtenuë par un trépié; & sur le revers de l'autre, c'est encore une sphére & un compas. N'auroit-on pas voulu marquer par ces médailles que l'Astronomie & la Géometrie étoient cultivées dans cette Isle.

On travailloit à Amorgos aux manufactures d'une étoffe qui portoit le nom de l'Isle, de même que la couleur rouge dont elle étoit teinte. Les Tuniques d'Amorgos étoient recherchées : on les appelloit, [c] *Amorgis*, comme le lin dont elles étoient tissuës. Hesychius, Pausanias cité par [d] Eustathe, l'Auteur du grand Dictionnaire Grec, conviennent aussi que cette étoffe portoit le nom d'Amorgos. Il y a beaucoup d'apparence qu'on y employoit pour le mettre en rouge, une espéce de *Lichen* très-commune sur les rochers de l'Isle & sur ceux de Nicouria. Cette plante s'y vend encore dix écus le quintal pour la transporter à Alexandrie & en Angleterre, où l'on s'en sert à teindre en rouge, comme nous nous servons de la Parelle d'Auvergne. Voici la description de ce [e] *Lichen*; je ne crois pas que personne en ait parlé.

Il croît par bouquets grisâtres, longs d'environ deux ou trois pouces, divisez en petits brins presque aussi menus que du crin, & partagez en deux ou trois cornichons, déliez à leur naissance, arrondis & roides; mais épais de près d'une ligne dans la suite, courbez en faucille, & terminez quelquefois par deux pointes : ces cornichons sont garnis dans leur longueur d'un rang de bassins plus blancs que le reste, de demi ligne de diametre, relevez de petites verruës, semblables aux bassins du Polype de mer. Toute la plante est solide, blanche & d'un goût salé : elle n'est pas rare dans les autres Isles de l'Archipel, mais son usage pour la teinture n'est connu qu'à Amorgos.

Strabon assûre que cette Isle étoit le lieu de la naissance du Poëte Simonides si fameux par ses Iambes. Etienne le Géographe nous apprend que les anciennes villes d'Amorgos s'appelloient Arcesine, Minoa, Ægiale; les ruines qui se voyent autour du port du couchant, sont les restes de quelqu'une de ces villes; mais on ne sçauroit déterminer précisément de laquelle, sans le secours des inscriptions, & nous n'observâmes que des bouts de colonnes dans une chapelle, du quartier qu'ils appellent la [f] ville-basse. Le meilleur port de l'Isle est celui du midi : [g] c'est apparemment là que Clitus Capitaine Lydien, Général de la flote de [h] Polysperchon, prit le trident à la main & se fit appeller Neptune pour avoir coulé à fond trois ou quatre galéres de l'armée d'Antiochus.

Heraclide convient [i] qu'Amorgos étoit une Isle très-fertile en vins, huiles & autres sortes de denrées : c'est pour cela que Tibere ordonna que Vibius Serenus y seroit envoyé en exil : [k] cet Empereur étoit d'avis que lors qu'on donnoit la vie à quelqu'un, il falloit aussi lui en accorder les commoditez.

L'Isle d'Amorgos est bien cultivée aujourd'hui; elle produit assez d'huile pour ses habitans, & plus de vin & de grains qu'ils n'en sçauroient consommer : cette fertilité y attire quelques tartanes de Provence. L'Isle n'a que 36. milles de tour, & s'étend du nord au sud ; mais elle est horriblement escarpée du côté du sud-est : le bourg est à trois milles du port de l'ouest, bâti en amphiteâtre autour d'un rocher où est le vieux château des Ducs de l'Archipel qui ont possedé Amorgos pendant long-temps. Les habitans de cette Isle ne connoissent pas l'Eglise Latine ; il n'y avoit pas même de Cadi, ni de Vaivode dans le temps que nous y passâmes : on alloit plaider à Naxie ou à Stampalie : Naxie est à 30. milles d'Amorgos, & Stampalie à cinquante.

Les meilleurs endroits d'Amorgos appartiennent au [l] monastére de la Vierge, où l'on court de bien loin pour faire dire des Messes : car tous les lieux extraordinaires inspirent de la devotion au peuple. A trois milles du bourg sur le bord de la mer on a bâti une grande maison, qui de loin ressemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb, & qui nous parut plus haut que celui de la Sainte Baume en Provence : cette armoire pourtant renferme cent Caloyers logez commodément ; mais on n'y entre qu'à

a AMORGUS. ΑΜΟΡΓΟΣ. AMORGOS.
b ΑΜΟΡΓΙΝΩΝ.
c *Suidas. Etymol. magn. Julius Poll. lib. 7. cap. 16.*
d *Ad versum 526. Dion. Perieg.*
e LICHEN Græcus Polypoides, tinctorius. Coroll. inst. Rei herb. 40.
f Κατωπόλις.

g *Plutarch. de fortuna Alex. Orat.* 2.
h *Diod. Sicul. Biblioth. hist. lib.* 18.
i Amorgus vini, olei frugumque fertilissima est. *De Polit.*
k Dandos vitæ usus cui vita concederetur. *Tacit. Ann. lib.* 4. *cap.* 30.
l Παναγία.

qu'à bonnes enseignes, & par une petite ouverture, pratiquée à un des coins du bâtiment, & qui se ferme par une porte couverte de tole. En dedans c'est un corps de garde garni de massuës de bois, faites sur le modéle de celles d'Hercule, & dont un coup seroit capable d'assommer un bœuf: la précaution nous parut fort inutile; car avec un coup de pied on renverseroit facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte: l'échelle a 12. marches de bois, sans compter quelques degrez de pierre, sur lesquels elle est appuyée: on passe ensuite par un escalier fort étroit; mais ni les cellules, ni la chapelle ne sont pas taillées dans le roc, comme on l'a publié. Les Religieux nous assûrérent que leur maison étoit l'ouvrage de l'Empereur Comnene, qui l'avoit bien rentée; je n'ai pas de peine à le croire: Anne [a] Comnene sa fille remarque que la mere de ce Prince l'avoit fait élever jusqu'à son mariage parmi des Religieux: ceux d'Amorgos publient que cette fondation fut faite à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge peinte sur du bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique: ils prétendent que cette image, profanée dans l'Isle de Cypre & cassée en deux piéces, fut amenée miraculeusement sur la mer jusques au pied de la roche d'Amorgos: que ces deux piéces s'y rassemblérent: qu'elle a operé & qu'elle opere encore plusieurs miracles. L'Image nous parut toute enfumée, & d'un dessein fort imparfait: les Caloyers qui la conservent sont mal propres; leur maison sent le vieux corps de garde, & ce couvent a plus l'air d'une retraite de brigands, que d'un lieu de sainteté. Comme on ne sçauroit sortir honnêtement des monastéres sans donner à la sacristie, nous y laissâmes quelque petite monnoye, & les Religieux nous regalérent d'un plat de raisins, dont les grappes avoient environ un pied de longueur; [b] chaque grain étoit presque ovale, de 15. ou 18. lignes de long, blanc tirant sur le verdâtre, fort doux & d'un excellent goût. Ne voyant autour de ce couvent que la mer & des rochers affreux, je m'avisai de demander à ces Religieux d'où leur venoient de si beaux fruits: ils m'assûrérent qu'on les cultivoit dans un autre quartier de l'Isle, auprès d'une chapelle où l'on conservoit cette Urne si fameuse qui se remplit d'eau & se vuide d'elle-même dans certain temps de l'année.

Le Christianisme n'a pas changé l'esprit fabuleux des Grecs: nous allâmes le lendemain à la chapelle pour nous convaincre, ou nous desabuser de ce prodige, & pour manger de ces beaux raisins. Saint George Balsami, c'est ainsi que s'appelle la chapelle, est à quatre milles du village à gauche du port de l'ouest, tout auprès d'un verger d'arbres fruitiers en terrasse, à la tête d'un potager arrosé par une petite fontaine, parmi des vignes bien cultivées: le lieu nous parut charmant pour la demeure d'un Papas. Quoique la chapelle n'ait que 15. pas de long, sur 10. pas de large, elle ne laisse pas d'être divisée en trois nefs par de bonnes murailles, comme si c'étoit une grande Eglise; mais les nefs des côtez sont si étroites, qu'il n'y sçauroit passer qu'une personne de front: on entre dans la chapelle par le coin de la nef qui est à gauche; & comme nous découvrîmes d'abord une source d'eau vis-à-vis de la porte, nous jugeâmes bien que le prétendu miracle n'étoit pas difficile à expliquer. Cette source, qui est fort petite, se ramasse dans un reservoir long de cinq pieds quatre pouces, sur deux pieds huit pouces de largeur; l'eau n'y étoit pour lors qu'à la hauteur d'environ un pied: à six pas de là, au bas d'un cabinet pratiqué dans la même nef, est enterrée à fleur de terre, cette Urne si celebre que l'on vient consulter comme l'Oracle de l'Archipel: c'est un vaisseau de marbre presque ovale, haut d'environ deux pieds, large de seize pouces, dont l'ouverture qui est ronde & de huit pouces de diametre, se ferme avec une piéce de bois arrêtée par une tringle de fer posée en travers.

Le cabinet est fermé avec plus de soin, & ne s'ouvre qu'après qu'on a donné quelque argent pour faire dire des Messes; nous n'y manquâmes pas, & nous eûmes le plaisir de découvrir l'Urne, & de mesurer l'eau qui s'y trouva à sept pouces neuf lignes de hauteur; mais il ne nous fut pas permis de fouiller plus avant, ni d'examiner le fond de l'Urne tout couvert de limon; le Papas nous dit seulement que c'étoit la hauteur ordinaire de l'eau: nous le priâmes de nous faire comprendre en quoi consistoit donc ce grand miracle: c'est, dit-il, que l'eau hausse & baisse plusieurs fois dans l'année: on repliqua qu'il se pouvoit faire que la décharge du reservoir, qui est tout auprès, plus ou moins abondante, passât au travers de la terre & s'imbibât insensiblement dans ce marbre, épais seulement d'environ un pouce, & peut-être fêlé dans le fond: ce lieu est fort obscur, & il faudroit vuider l'Urne pour la bien examiner; car le [c] P. Richard soûtient que le fond de ce vaisseau n'est que de l'argile: le Papas se contenta de nous répondre que c'étoit un grand miracle.

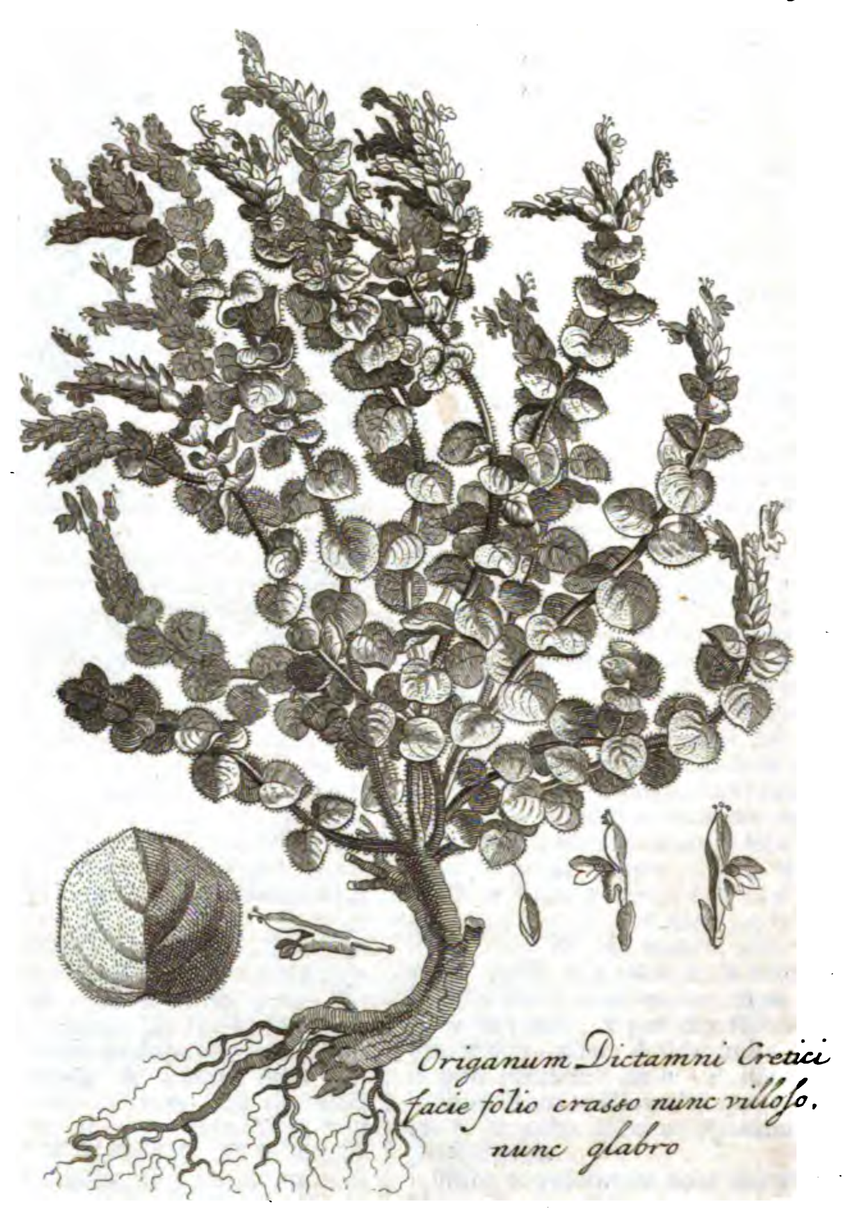
Nous le priâmes de nous dire s'il étoit vrai que l'Urne se remplît quelquefois dans l'espace de demi heure, & qu'elle se vuidât visiblement plusieurs fois le jour en pareil temps: [d] s'il étoit vrai que dans un moment on la vît si pleine que l'eau regorgeât par dessus, & qu'un moment après elle devint si séche, qu'il ne parût pas qu'il y eût eu de l'eau: le bon homme qui se méfioit de nous, & qui n'étoit pas si sot qu'il le paroissoit, nous repondit, que nous n'avions qu'à rester un peu de temps pour

a Contubernalem ex venerabilioribus quempiam habuit, jussu matris quoad uxorem duxit. *Alexiad. lib.* 1.

b Vitis uvâ peramplâ, acinis maximis, globosis, è viridi albicantibus, Βρυμάτι, *id est*, Oculus bovis Græcorum recentiorum. Coroll. Inst. Rei herb. 42.

c Descript. de Sant Erini.

d *Hist. des Ducs de l'Archipel.*


Origanum Dictamni Cretici
facie folio crasso nunc villoso.
nunc glabro

pour voir ce qui en ſeroit; que pour lui il ne l'avoit jamais vûë ni tout à fait pleine, ni tout à fait vuide; mais qu'il arrivoit par miracle & par la vertu du grand Saint George, qu'elle ſe hauſſoit & ſe baiſſoit conſiderablement dans la même année: que ceux qui venoient conſulter l'Urne avant que d'entreprendre quelques affaires d'importance étoient malheureux ſi l'eau étoit plus baſſe qu'à l'ordinaire; que pour nous, nous devions nous flatter de toute ſorte de proſperité, parce qu'elle n'étoit pas baiſſée à nôtre arrivée: nous reſtâmes environ deux heures aux environs de la chapelle à décrire des plantes, ou à manger des raiſins, détachant de temps en temps quelqu'un de nous, la bougie à la main, pour voir ſi l'eau montoit ou deſcendoit; mais elle répondit toûjours à nôtre ſonde qui étoit un bâton marqué à la hauteur de ſept pouces neuf lignes: enfin tout bien conſideré, nous crûmes qu'il falloit nous en tenir à l'explication qu'en donna nôtre valet; c'étoit un garçon de fort bon ſens, qui nous croyant embarraſſez à concevoir ce miſtére, ſans recourir à la tranſpiration de l'eau au travers de la terre & du marbre, ſans parler de Saint George ni de la [a] Vierge Marie, nous dît d'un grand ſens froid que le Papas avoit bien la mine, pour entretenir ſa marmite, de vuider & de remplir cette Urne de l'eau du reſervoir avec la cuillier de ſon pot, lorſqu'il ſe preſentoit des gens qui vouloient être trompez, comme le ſont la plûpart de ceux qui cherchent des choſes merveilleuſes.

Cette naïveté nous réjouït: nous nous retirâmes en remerciant le Papas; mais comme il entendit quelques éclats de rire, il ſe douta bien que nous manquions de foi pour l'Urne, & courut après nous pour nous faire un conte qui pût nous convaincre de cette merveille. Un Evêque Grec, dit-il, couſu de ſequins, allant à Conſtantinople, dans le deſſein d'obtenir quelque dignité plus conſiderable, voulut conſulter l'Urne, pour ſçavoir ſi ſon voyage ſeroit heureux; mais il la trouva preſque vuide: chagrin de cette avanture, il paſſa quatre ou cinq jours à prier & à ſoupirer: le Papas qui le voyoit fort triſte, s'aviſa pieuſement de mettre une bonne potée d'eau dans l'Urne, mais il fut bien ſurpris luimême lorſque venant à la viſiter avec l'Evêque, il ne trouva pas l'eau plus élévée qu'auparavant: on redoubla les priéres au grand Saint George; on fût même au grand couvent conjurer la Vierge d'envoyer de l'eau: le croiriez-vous, Meſſieurs, continua nôtre Papas avec un air plein de confiance, l'eau s'y trouva un beau matin à grande meſure: l'Evêque partit après mille actions de graces, & ne fut pas arrivé à Paros, qu'il apprit avec une extrême joye que dans le temps qu'il étoit à Amorgos, c'eſt-à-dire, dans le temps que l'eau manquoit, la mer étoit couverte de Corſaires, qui ne trouvant rien à piller avoient fait voile, les uns vers la Morée, les autres vers le Golphe de Theſſalonique? C'eſt bien plus, ajoûta-t-il, nôtre ſainte Urne favoriſe les Armateurs, qu'ils ſoient Chrétiens ou barbares: ils font enrager le monde, lorſqu'ils viennent conſulter le grand Saint [b] George: c'eſt le vrai Général de la milice celeſte, & non pas Saint Michel de Serpho, comme le prétendent les Caloyers de cette Iſle. Après tous ces beaux diſcours, auſquels nous ne repondions que par des inclinations de têtes, nous nous ſeparâmes fort ſatisfaits les uns des autres: le Papas de nous avoir conté ſon hiſtoire, & nous d'avoir connu la ſupercherie des Moines, & la ſimplicité des peuples qu'ils abuſent dans les pays d'ignorance & de ſuperſtition.

Les habitans de cette Iſle ſont affables, & les femmes y ſont aſſez jolies; leur coëffure eſt une écharpe de toile jaune, dont elles ſe couvrent le deſſus de la tête & le bas du viſage, la tortillant enſuite en maniére de turban, dont l'un des bouts pend ſur le dos: les habits de ces Dames ſont auſſi ridicules que ceux que l'on porte dans les autres Iſles. On décrira plus bas les differentes piéces dont elles ſe ſervent pour ſe parer.

Il ne faut pas ſortir d'Amorgos ſans décrire une des plantes des plus rares qu'il y ait dans l'Archipel: nous ne l'avons obſervée que dans les fentes de cette effroyable roche où eſt le couvent de la Vierge.

ORIGANUM Dictamni Cretici facie, folio craſſo, nunc villoſo, nunc glabro. Coroll. Inſt. Rei herb. 13.

Sa racine eſt quelquefois groſſe comme le pouce, ligneuſe, longue d'environ un pied, brune gerſée, rougeâtre en dedans, accompagnée de fibres chevelues & tortuës: elle pouſſe quelques têtes d'où naiſſent des tiges hautes de huit ou neuf pouces, quarrées, vert de mer, quelques-unes ſimples, les autres branchues, garnies de feuilles ſerrées, oppoſées deux à deux, rondes ou ovales, terminées inſenſiblement en pointes preſque en arcade gothique, longues de neuf ou dix lignes, aſſez ſemblables à celles du Dictame de Créte; mais des feuilles de l'Origan dont nous parlons, les unes ſont quelquefois épaiſſes comme un double, charnuës, & toutes liſſes; les autres ſont plus minces & legerement veluës: il y en a d'inſipides, d'autres piquantes, d'odoriferantes, & d'autres qui ne ſentent rien du tout: toutes ces feuilles ne diminuent gueres, ſi ce n'eſt vers le haut des branches & des tiges, leſquelles ſe diviſent ordinairement en deux épis ou ſe terminent par un ſeul: chaque épi eſt long de 15. ou 20. lignes, ſur cinq ou ſix lignes de large, formé par quatre rangs d'écailles purpurin lavé, ovale pointuës, longues de quatre ou cinq lignes, aſſez lâches entr'elles & quelquefois vert-pâle à bords purpurins: de leurs aiſſelles naiſſent les fleurs qui s'épanouiſſent ſucceſſivement gris-de-lin lavé, longues de neuf ou dix lignes: ce ſont des tuyaux épais de demi ligne, blanchâtres, évaſez en

[a] Παναγία.

[b] Ἀρχιστράτηγος.



en deux lévres, dont la superieure est longue de deux lignes & demie, obtuse & pliée en gouttiére : la lévre inferieure est de même grandeur, arrondie & divisée en trois parties obtuses, terminée en derriere par un éperon de demi ligne de longueur ; les étamines sont plus longues que la lévre superieure, mais de même couleur, & chargées de sommets divisez en deux bourses : le calice est un tuyau long de deux lignes & demie, vert-pâle, coupé en flute, dans le fond duquel meurissent deux ou trois graines fort menuës, noirâtres ; car de quatre embryons qui sont au bas du pistile, il y en a toûjours quelqu'un qui avorte. Ces graines ont bien levé dans le Jardin Royal, où la plante n'a point changé par la culture : on la conserve facilement dans les serres, où de même que les autres plantes aromatiques, elle demande de temps en temps un nouvel air échauffé par les rayons du soleil.

L'Isle d'Amorgos manque de bois ; on n'y brûle que du Lentisque & du a Cedre à feuilles de Cyprès, que le feu devore en un instant. Les Grecs se servent de ce Cédre pour pêcher au trident : ils le dépecent en petits morceaux, qu'ils rangent sur un gril à la poupe d'un caïque, & le brûlent la nuit pour attirer les poissons à la faveur de la clarté ; on a le plaisir de les percer dans l'eau à coups de tridents que l'on darde comme des javelots : on apporte ce bois à Amorgos de Caloyero, Cheiro, Skinosa & autres écueils voisins.

Le 22. Septembre, passant fort près de CALOYERO, rocher tout hérissé à 12. milles d'Amorgos ; le b Patron de nôtre caïque s'avisa de grimper sur une des pointes de cet écueil pour prendre des Faucons dans leurs nids ; nous n'osâmes le suivre : cet homme non seulement avoit le pied marin, mais il escaladoit les rochers les plus escarpez avec une legereté surprenante : nous nous contentâmes donc de le prier de nous apporter toutes les plantes qu'il trouveroit, l'assûrant que nous lui cedions volontiers nôtre part des Faucons : nous ne perdîmes rien à ce marché, outre qu'il nous en fit le maître à son retour ; il nous apporta quelques plantes que nous aurions préferées à tous les oiseaux de Paradis qui sont en Arabie. Voici la description d'une de ces belles Plantes.

LUNARIA fruticosa, perennis, incana, Leucoii folio. Coroll. Inst. Rei herb. 15.

Elle a la racine grosse comme le pouce, roussâtre, gersée, accompagnée de fibres longues & chevelues : ses tiges sont ligneuses, hautes d'environ un pied, couvertes d'une écorce roussâtre & gersée

a Cedrus folio Cupressi major, fructu flavescente. C. B. Pin. 487.

b Καραβοκύρης. Caravachier, le maître du bâtiment.



Lunaria fruticosa.
Perennis in cana.
Leucoÿ folio.



Campanula Saxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cæteris Nummulariæ.

ées vers le bas, blanchâtres dans la suite, garnies à leur naissance de plusieurs bouquets de feuilles assez semblables à celles du Violier blanc, touffuës, longues d'un pouce ou 18. lignes, sur quatre ou cinq lignes de large, drapées, cotoneuses, blanches, sans goût ni odeur : elles diminuent le long des tiges, lesquelles s'allongent en maniére d'épi chargé de fleurs à quatre feuilles jaunes, longues de neuf ou dix lignes, ovales à l'extremité qui est opposée à leur queue : cette fleur est couverte d'un calice à quatre feuilles blanches; lequel renferme un pistile de même couleur, oblong, terminé par une petite tête, & entouré d'étamines à sommets jaunes : lorsque la fleur est passée, ce pistile devient un fruit presque ovale, d'environ un pouce de haut, sur huit ou neuf lignes de largeur tout à fait plât, cotoneux & blanc, au chassis duquel sont attachées une ou deux semences plâtes, roussâtres, rondes, d'environ deux lignes de diametre, bordées d'un feuillet plus clair, très-délié, un peu échancré d'un côté : la chair de cette semence qui est brune aussi, est amére & d'un goût brûlant. Cette plante fleurit dès le printemps; mais elle ne porte guéres de bonnes graines au Jardin Royal.

Nous rélachâmes à l'Isle de CHEIRO à une portée de mousquet de Caloyero : les Faucons y furent mangez, suivant la coûtume du Levant, où on ne laisse pas mortifier la viande : ces oiseaux ont la chair blanche, délicate & d'un excellent goût ; ils seroient merveilleux rôtis & bardez; les nôtres furent cuits sur la braize, & mangez sans poivre ni vinaigre. Cheiro est une Isle deserte de 18. milles de tour, où les Moines d'Amorgos tiennent deux Caloyers dans le temps que l'on y fait les fromages. On y nourrit plus de 300. chévres ou brebis : nous y observâmes une espéce rare de Campanule.

CAMPANULA saxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cæteris Nummulariæ. Coroll. Inst. Rei herb. 3.

Sa racine est grosse comme le pouce, engagée dans les fentes des rochers, blanche, douce, pleine de lait; ses premieres feuilles sont semblables à celles de la Pasquerete, disposées en rond, vert-brun, luisantes, longues de deux pouces & demi, sur demi pouce de large : celles qui accompagnent les tiges ressemblent plûtot à celles de la Nummulaire, & sont charnuës, lisses, vert-gai, longues de huit ou neuf lignes, terminées insensiblement en pointe, soûtenuës par une queuë fort courte, assez serrées sur des tiges longues de huit ou neuf pouces, & qui souvent pendent des fentes des rochers, épaisses d'une ligne, laiteuses, & pleine de moële blanche : des aisselles des feuilles naissent tout le long des tiges, des fleurs en cloche, longues de sept ou huit lignes, sur quatre ou cinq lignes de large, bleu lavé, découpées en cinq parties en arcade gothique; le pistile sort du fond de cette fleur, blanc, & terminé en ancre à trois crampons, environné à sa baze de cinq étamines blanches, larges & longues d'une ligne, chargées chacune d'un sommet jaune, fort étroit : le calice est un bassin long de cinq lignes, vert-pâle, large de trois lignes, goderonné de cinq côtes, découpé à cinq pointes en étoile : il devient un fruit à trois loges remplies de semences rougeâtres tirant sur le brun, lisses, polies, luisantes, ovales, longues d'un tiers de ligne: toute la plante est insipide.

Après avoir fait un tour de promenade dans l'Isle de Cheiro, nous passâmes à SKINOSA, autre écueil abandonné, d'environ 12. milles de tour, à huit milles de Cheiro, & à douze milles de Naxie. [a] Skinosa est apparemment l'Isle [b] *Skinussa*, que Pline marque proche de Naxos & de Pholegandros. Les Grecs ne doutent pas que Skinosa n'ait pris son nom des [c] Lentisques dont elle est couverte, quoi que cet arbre ne soit pas plus commun dans Skinosa que dans les Isles voisines. Il ne reste dans Skinosa que des masures d'une ville ruinée, parmi lesquelles on ne voit rien de remarquable, ce qui fut cause que nous ne nous y arrêtâmes qu'environ deux heures pour y herboriser.

La Ferule des anciens croît en abondance dans cette Isle; cette plante a conservé même son ancien nom parmi les Grecs d'aujourd'hui qui l'appellent [d] *Nartheca*, du Grec litteral [e] *Narthex*. [f] Elle porte une tige de cinq pieds de haut, épaisse d'environ trois pouces, noueuse, ordinairement de dix pouces en dix pouces, branchuë à chaque nœud, couverte d'une écorce assez dure de deux lignes d'epaisseur : le creux de cette tige est rempli d'une moëlle blanche, qui étant bien seche prend feu tout comme la mêche; ce feu s'y conserve parfaitement bien, & ne consume que peu à peu la mouëlle, sans endommager l'écorce : ce qui fait qu'on se sert de cette plante pour porter du feu d'un lieu à un autre; nos matelots en firent provision : cet usage est de la premiere antiquité, & peut servir à expliquer un endroit [g] d'Hesiode, qui parlant du feu que Promethée vola dans le ciel, dit qu'il l'emporta dans une Ferule; le fondement de cette fable vient sans doute de ce que Promethée, selon Diodore de Sicile, fut l'inventeur du [h] fusil d'acier avec lequel on tire, comme l'on dit, du feu des cailloux. [i] Suivant les apparences Promethée se servit de moëlle de Ferule au lieu de mêche, & apprit aux hommes à conserver le feu dans les tiges de cette plante.

M 3 Ces

a *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
b. Σχινοῦσσα. *Hesych.*
c. Σχῖνος. Lentiscus.
d. Νάρθηκα.
e. Νάρθηξ
f Ferula glauco folio, caule crassissimo ad singulos nodos ramoso & umbellifero. Corol. Inst. Rei herb. 22.
g Εν κοίλῳ Νάρθηκι. *Hesiod. Op. & dies. vers.* 52.
Clara Promethei munere ligna sumus. *Mart. Epigr. lib.* 14.
h Τὸ πυρεῖον.
i *Diod. Sic. Bibliot. hist. lib.* 5.

Ces tiges sont assez fortes pour servir d'appui, & trop legeres pour blesser ceux que l'on frappe : c'est pourquoi Bacchus, l'un des plus grands [a] Legislateurs de l'antiquité, ordonna sagement aux premiers hommes qui burent du vin, de se servir de cannes de [b] Ferule, parce que souvent dans la fureur du vin, ils se cassoient la tête avec les bâtons ordinaires : les Prêtres du même Dieu s'appuyoient sur des tiges de Ferule, & [c] Pline remarque que les ânes mangent cette plante avec beaucoup d'avidité, quoi qu'elle soit un poison aux autres bêtes de somme : nous n'avons pas verifié cette observation parce qu'on ne nourrit que des moutons & des chévres dans ces Isles desertes. La Ferule d'Italie & de France est differente de celle de Gréce; ainsi quand [d] Martial a dit que la Ferule étoit le sceptre des Pedagogues à cause qu'ils s'en servoient à châtier les écoliers, il a parlé sans doute de l'espéce qui vient en Italie, en France & en Espagne sur les côtes de la Mediterranée.

Celle de Gréce sert aujourd'hui à faire des tabourets : on applique alternativement en long & en large les tiges séches de cette plante pour en former des cubes, arrêtez aux quatre coins avec des chevilles de bois : ces cubes sont les placets des Dames d'Amorgos : quelle difference de ces placets & des ouvrages où les anciens employoient la Ferule ? Plutarque & Strabon remarquent qu'Alexandre tenoit les œuvres d'Homere dans une cassette de Ferule à cause de sa legereté : on en formoit le corps de la cassette que l'on couvroit suivant les apparences de quelque riche étoffe ou de quelque peau relevée de plaques d'or, de perles & de pierreries : nous incisâmes quelques tiges de Ferule dans cette Isle; le lait qui en sortit, de même que les grumeaux qui s'étoient formez naturellement sur d'autres tiges de la même plante, ne sentoient point du tout le *Galbanum :* cette drogue se tire d'une plante umbellifere qui naît en Afrique, que nous avons conservée assez long-temps dans le Jardin Royal, & que j'ai rapportée au genre [e] d'*Oreoselinum* par la structure de son fruit.

De Skinosa nous passâmes à RACLIA autre écueil à trois milles de distance, situé entre Naxie & Nio à douze milles environ de l'une & de l'autre : nous couchâmes à Raclia le 23. Septembre dans le dessein de partir incessamment pour Nio; mais la mer étoit si grosse que nous fûmes obligez de séjourner près de trois jours sur ce méchant écueil, qui n'a que douze milles de tour; au lieu que Nio est une Isle fort agréable & beaucoup plus grande. Les Moines d'Amorgos maîtres de Raclia y font nourrir huit ou neuf cens chévres ou brebis : on n'y trouve ordinairement que deux pauvres Caloyers qui en prennent soin, & qui vivent de biscuit fort noir & de coquillages; leur fromage est très-bon : ces Moines logez vers le haut de la montagne auprès d'une source assez abondante, sont inquiétez à tous momens par les Corsaires, qui n'y abordent souvent que pour prendre quelques chévres : il n'y passe pas même de caïque, dont les matelots n'en volent quelqu'une : dans trois jours les nôtres n'assommérent que sept de ces animaux ; & quoi qu'ils ne fussent que trois, ils les mangérent jusques aux os ; nous allâmes nous-mêmes les dénoncer aux Caloyers, & leurs payâmes les chévres un quart d'écu piéce ; édifiez de nôtre procedé, ils nous firent present d'un fromage & d'un chevreau qui se trouva assez bon, parceque nous le laissâmes mortifier pendant quelques heures.

Il semble d'abord que le nom de Raclia soit tiré d'Heraclée, mais outre que les Geographes anciens n'ont fait mention d'aucune Isle de ce nom, il y a beaucoup d'apparence que celle dont il s'agit, a été connuë sous le nom de [f] *Nicasia*, que Pline, Etienne le Geographe, Suidas & Eustathe placent auprès de Naxos. Comme nous avions fort peu d'occupation à Raclia, nous nous avisâmes, en attendant l'occasion de passer à Nio, de faire une station géographique sur le haut de la roche la plus élevée du pays ; c'est-à-dire qu'après avoir bien orienté nôtre quadran universel, nous prîmes soin de demander aux Caloyers les noms des Isles voisines, & de remarquer à quel vent elles restoient : on observa donc que

Naxie étoit au nord de Raclia.
Stenosa, au nord-nord-est.
Skinosa, au nord-est.
Cheiro, à l'est-nord-est.
Amorgos, à l'est.
Stampalia, au sud-est.
Paros, au nord-ouest.

[g] Il n'y a que deux cales ou petits ports à Raclia, l'un au nord vis-à-vis de Naxie; & l'autre au nord-nord-est ; nous y mangeâmes tant de ces sortes de coquilles qu'on appelle des [h] yeux de bouc, que l'envie nous prît de les y dissequer.

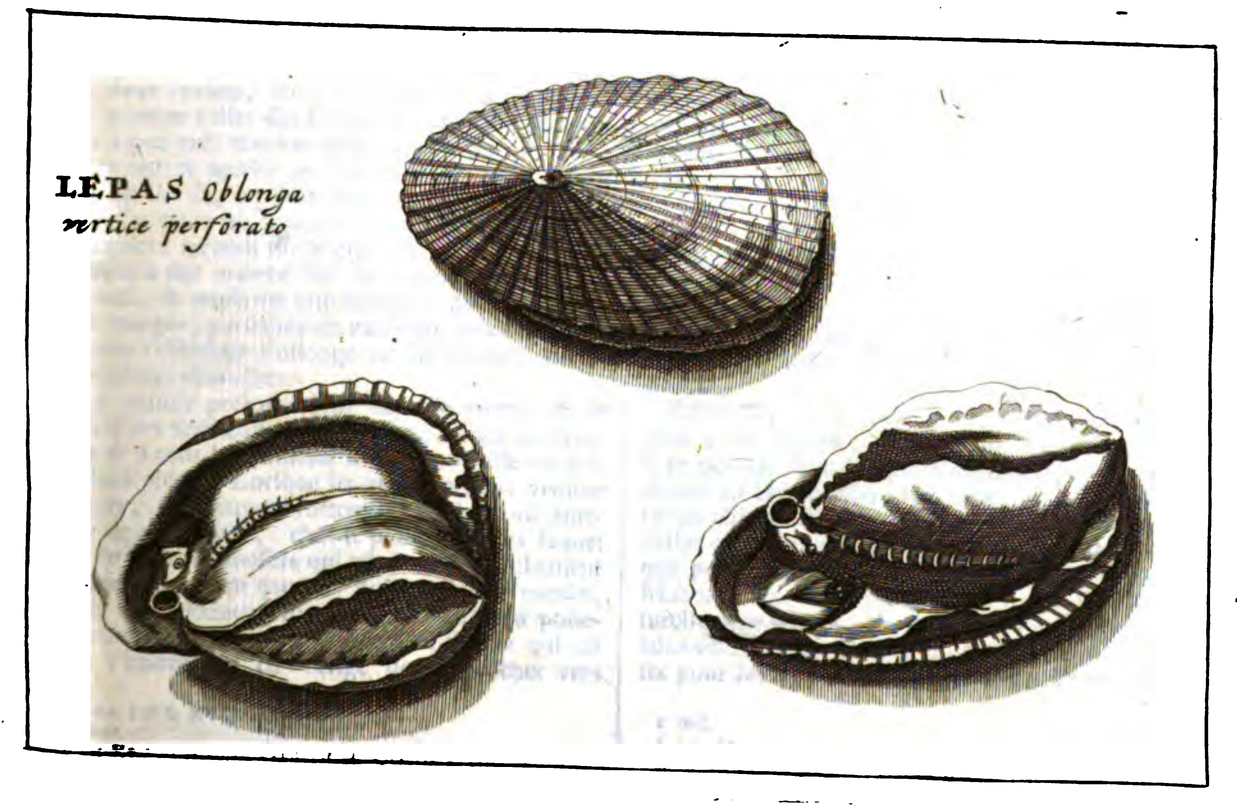
La coquille de ce poisson est un bassin d'une seule piéce *A*, d'environ un pouce ou deux de diametre, presque ovale, haut de huit ou neuf lignes, rétressi en pavillon d'entonnoir, terminé en pointe, rempli par un poisson qui presente d'abord un grand muscle pectoral *B* gris brun, roussâtre sur les bords, & legerement ondé : la surface de ce muscle se remuë de telle sorte qu'on s'apperçoit de certains points ou petits grains qui s'élevent & même s'élancent, comme on le remarque sur les

a *Idem lib.* 3.
b Εἰσὶ γὰρ δὴ Ναρθηκοφόροι. *Plat. in Phædr.*
c *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
d Ferulæque tristes sceptra Pædagogorum cessent. *lib.* 10. *Epigram.*
e Oreoselinum Africanum, Galbaniferum, frutescens, Anisi folio. Inst. Rei herb. 319.
f Νικασία νησίδιον μικρὸν πλησίον Νάξου. *Steph. & Suid.* Ἔστι δὲ τῶν Σποράδων ἡ Νικασία πλησίον τῆς Νάξου. *Eustat. ad vers.* 530. *Dionys. perieg.*
g Calanque *en langue Franque.* Καράβουρας *en grec vulgaire.*
h ΛΕΠΑΣ.

Tom. 1. pag. 94.

LEPAS

A
B
C
E
E
D



les liqueurs qui commencent à fremir avant que de bouillir; d'ailleurs cette surface est souple, drapée & couverte d'une liqueur baveuse & gluante: tout cela la rend propre à s'insinuer dans les moindres inégalitez des rochers ausquels ce poisson s'attache si fortement, que ne pouvant lui faire lâcher prise, on se sert d'un couteau pointu pour l'en détacher: ce muscle est coriace, épais d'environ trois lignes, & long ordinairement d'un pouce, tout semblable au muscle pectoral des limaçons de terre: la surface interieure *C* du muscle pectoral de l'œil de bouc est lisse, luisante, creusée en gouttiére, au fond de laquelle est placé un tendon qui le separe en deux ventres, & auquel vient aboutir de chaque côté un plan de fibres transverses, chargé verticalement des fibres qui forment le muscle: ce même muscle est entouré d'une bordure ou fraize *D*, laquelle se meut fort vite indépendamment du muscle, lorsqu'on la pique, composée, quelque mince qu'elle soit, de fibres transverses, rangées du centre à la circonference; ce qui pourroit faire soupçonner qu'elle servît de trachée, si par son tendon elle n'étoit aussi adhérente qu'elle l'est à la coquille; car pour l'en détacher, il faut la cerner entiérement avec un couteau.

La tête du poisson sort d'une espéce de coiffe frangée & frizée, produite par l'allongement de la fraize dont on vient de parler; cette tête qui ressemble en quelque maniere à celle d'un petit cochon, a quatre ou cinq lignes de longueur, sur moitié moins de largeur, arrondie par dessus, terminée par une bouche roussâtre, large de deux lignes & bordée d'une grosse lévre: des côtez du front sortent deux cornes, qui s'allongent & se racourcissent comme celles des limaçons; mais elles se courbent à peu près comme celles des bœufs.

Les autres parties de cet animal sont renfermées dans un sac *E*, où l'ésophage vient aboutir: ce sac long d'environ un pouce & demi, large de neuf ou dix lignes, arrondi sur le dos, rétressi vers la tête, est tout à fait couché sur la goutiére du muscle pectoral, & renferme une substance mollasse, bonne à manger, parsemée de vaisseaux noirâtres, dans laquelle l'ésophage s'allonge en un conduit courbé en plusieurs sinuositez.

Le muscle pectoral tient lieu de jambes & de pieds à ces animaux, de même qu'à tous les limaçons & à tous les poissons dont la coquille est d'une seule piéce. Lorsque les yeux de bouc veulent avancer, ils appuyent fortement sur le bord anterieur de ce muscle, c'est le point fixe vers lequel tout le reste du muscle qui est dans le relâchement est amené, au lieu que lors qu'ils veulent reculer, ils se cramponnent fortement sur le bord posterieur du même muscle; & alors le devant qui est dans l'inaction, est obligé de s'approcher vers cette partie, où le point d'appui se trouve dans ce temps-là.

On examina dans le même lieu une autre espéce d'œil de bouc, dont le muscle pectoral est beaucoup plus épais & qui sert aux mêmes usages que celui de l'œil de bouc ordinaire: la tête en est aussi à deux cornes, mais plus courtes: la coquille est un bassin plus long, plus ovale & percé tout au sommet; le poisson semble seringuer de l'eau par cet endroit-là.

[a] Le vent favorable nous mena comme de lui-même à NIO dans le temps que nous y pensions le moins: cette Isle connuë par les anciens sous le nom de Ios, & nommée ainsi par les [b] Ioniens qui l'habitérent les premiers, a 40. milles de tour; mais elle n'a été celebre que par le tombeau d'Homere: ce fameux Poëte passant de Samos à Athenes vint aborder à [c] Ios, il y mourut sur le port, & on lui dressa un tombeau où l'on grava longtemps après l'épitaphe rapportée par Hérodote, à qui on attribuë la vie d'Homere. [d] Strabon [e] Pline & [f] Pausanias parlent de ce tombeau: ce dernier ajoûte qu'on y montroit aussi celui de Climene mere de cet excellent homme, & assure qu'on lisoit un vieux oracle à Delphes gravé sur une colonne qui soûtenoit la statuë d'Homere. Il paroissoit par cette inscription que sa mere étoit de l'Isle d'Ios; on lit le même oracle dans Etienne le Geographe, qui a été suivi par Eustathe sur Homere & sur Denys d'Alexandrie; [g] mais Aulugelle prétend qu'Aristote a écrit qu'Homere avoit pris naissance dans l'Isle dont nous parlons. Quoi qu'il en soit nous cherchâmes inutilement les restes de ce tombeau autour du port: on n'y voit qu'une excellente source d'eau douce, qui bouillonne au travers d'une auge de marbre à un pas seulement de l'eau salée.

Pline a bien déterminé la distance de Nio à Naxie à 24. milles: car, comme l'on a remarqué plus haut, on compte 12. milles de Naxie à Raclia, & autant de Raclia à Nio: le même auteur a fort bien connu la distance de Nio à Santorin; elle est de 30. milles, quoi qu'il ne la marque que de 25. mais cette difference n'est pas considerable.

Marc Sanudo premier [h] Duc de Naxie joignit Nio à son Duché, & cette Isle n'en fut démembrée que par Jean Crispo douziéme Duc, qui la donna au Prince Marc son frere: ce Prince fit bâtir un château dans un lieu élevé à deux milles au dessus du port, tant pour la sûreté de sa personne, que pour deffendre son petit domaine contre les Mahometans, & voyant que les terres de l'Isle naturellement fertiles, demeuroient incultes faute de laboureurs, il fit venir quelques familles Albanoises pour les cultiver. Par les soins de ce Prince cet-

a Ios. ΙΟΣ. ΝΙΟ. ἴος Ios.
b *Steph.*
c Ios Homeri sepulchro veneranda. *Plin. lib. 4. cap. 12.*
d *Rerum Geogr. lib. 10.*
e *Ibid.*
f *Lib. 10.*
g *Noct. Attic. lib. 3. cap. 11.*
h *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

cette Isle regardée comme un desert se trouva très-peuplée en peu de temps, & ne manqua de rien de ce qui contribuë aux commoditez de la vie. Le bourg qui subsiste encore à present fut bâti autour du château en maniere d'amphiteâtre, sur les ruines apparemment de l'ancienne ville d'Ios; car l'Auteur de la vie d'Homere rapporte que les habitans de la ville descendoient à la marine pour prendre soin de cet homme admirable. Il n'est pas necessaire de dire que Nio fut soûmise dans son temps aux Empereurs Romains & aux Grecs : il suffit de remarquer qu'elle passa dans la famille des Pisani par le mariage d'Adriane Sanudo fille unique du Prince Marc, laquelle épousa Louïs Pisani Noble Venitien.

On attendoit à Nio un Cadi dans le temps que nous y étions : la coûtume est d'y élire tous les ans un Consul ou deux. A l'égard des droits du Grand Seigneur, les habitans de Nio payerent en 1700. deux mille écus pour la capitation, & trois mille écus pour la taille réelle. L'Isle est assez bien cultivée, & n'est pas si escarpée que les Isles voisines; ainsi l'étimologie que Mr. [a] Bochart lui donne ne lui convient pas : les terres en sont excellentes, & l'on estime beaucoup le froment qu'elle produit & qui fait presque tout le commerce de ses habitans; mais elle manque d'huile & de bois. On n'y voit plus de Palmiers, quoique suivant les apparences, ces sortes d'arbres lui ayent anciennement attiré le nom de Phœnice qu'elle a porté suivant la remarque de Pline & d'Etienne le Geographe. Il y a dans le cabinet du Roi une médaille à la [b] legende de cette Isle, d'un côté c'est la tête de Jupiter, de l'autre c'est une Pallas & un Palmier. Le P. [c] Hardouin fait mention d'une médaille de cette Isle, sur laquelle est representée la tête de Lucilla.

Il ne reste aucune marque d'antiquité dans Nio; les habitans ne sont curieux que de piastres, & tous voleurs de profession, aussi les Turcs appellent Nio la petite Malte; c'est la retraite de la plûpart des Corsaires de la Mediterranée : les Latins n'y ont qu'une Eglise déservie par un Vicaire de l'Evêque de Santorin; les autres Eglises sont Gréques & dépendent de l'Evêque de Siphanto.

La beauté des ports de l'Isle y attire souvent des Armateurs; celui qui est au dessous du bourg, est un des ports des plus assûrez de tout l'Archipel, & son entrée décline du sud au sud-sud-ouest. [d] Le port de Manganari regarde l'est, & les plus grandes flotes peuvent y mouiller sans crainte & sans précaution. Dans le temps que nous étions à Nio le Chevalier de Cintrai, qui commandoit un vaisseau & une galiote armez en course rélâcha au port du bourg, pour prendre du biscuit & chercher un Pilote & un [e] Calfateur : les Pilotes de Nio & de Milo passent pour les plus habiles du Levant, parce qu'ils connoissent bien les côtes de Syrie & d'Egypte où se font les prises des meilleures Saïques. Mr. de Cintrai monta jusques au bourg accompagné de ses Levantins armez jusques aux dents : il fit colation chez Mr. Reynouard Consul de France, & s'en retourna coucher sur son bord : si le Consul ne lui avoit pas procuré du biscuit & un Pilote, le Cadi ou le Vaivode lui en auroient fait trouver pour de l'argent.

Comme nous avions rélâché dans une cale, afin de traverser l'Isle à pied en herborisant, nous fûmes bien surpris au lieu de trouver nos matelots dans le port où étoit le rendez-vous, de les voir descendre des montagnes, si effrayez qu'ils ne sçavoient pas si leur Caïque avoit été enlevé par des Maltois, des [f] Barbares ou des bandits : cette avanture ne laissa pas de nous inquieter; mais nous aprîmes bien-tôt chez le Consul que le Caïque étoit dans le port, que les matelots l'avoient abandonné pour se sauver à terre à la vûë de la Galiote de Mr. de Cintrai; & qu'enfin Mr. Tourtin qui la commandoit ayant reconnu que nos hardes appartenoient à des François, l'avoit remorqué & mis en liberté : on est sujet à ces petites alarmes dans l'Archipel où l'on ne sçauroit passer d'une Isle à l'autre que dans des bateaux à deux ou à quatre rames, qui ne vont que dans la bonace, ou par un vent favorable : ce seroit encore pis si on se servoit de gros bâtimens; à la verité on seroit à couvert des bandits dans une tartane, mais on perdroit tout le temps à soûpirer après les vents.

Ces bandits qui portent la terreur par tout l'Archipel, sont des scelerats des Isles, que la misére oblige à se saisir du premier bateau qu'ils peuvent enlever, & qui vont attendre les autres au passage de quelque cap ou dans quelque cale : ces malheureux ne se contentent pas de dépouiller les gens, ils les jettent dans la mer avec une pierre au col, de peur d'être arrêtez sur les plaintes des personnes maltraitées. Nous apprîmes quelques jours après que Mr. de Cintrai avoit arrêté deux bateaux de bandits, qui conduisoient, je ne sçai où, une prise chargée de bois de charpente, sur laquelle il y avoit 28. Turcs de passage.

On n'oubliera jamais dans Nio les grandes actions des Chevaliers d'Hocquincour & de Temericourt; le premier vint s'y radouber après avoir combatu dans le port de Scio avec son seul vaisseau 30. galeres commandées par le Capitan Pacha : le second à la faveur d'un bon vent obligea dans le port de Nio 60. galeres Turques à le quitter, après en avoir maltraité plusieurs : cette flote eut toutes les peines du monde à arriver en Candie où elle conduisoit deux milles Janissaires.

Le

a *Geogr. Sacr. lib.* 1. *cap.* 14.
b ΙΗΤΩΝ.
c Num. popul. & urb.

d Le port aux machines. *Μαγγανάρης.* Machinarius.
e Καλαφάτης. Sartor navis.
f Corsaires de Barbarie.



Cakile Græca arvensis.
Siliqua. Striata. brevi.



Le séjour de Nio seroit assez agréable s'il y avoit des fruits & des rafraîchissemens; mais le terrain n'y est bon que pour les grains. L'habit des Dames de cette Isle n'est gueres mieux imaginé que celui des femmes des autres Isles, quoi qu'il paroisse un peu moins embarrassant. A l'égard des plantes cette Isle n'en produit pas d'extraordinaires: nous y observâmes pourtant une espéce de [a] Cakile qui n'est pas décrite, & que nous avions vûë à Milo & dans quelques autres Isles.

Cette plante est branchuë & touffuë, dès sa naissance, haute d'un pied & demi ou deux pieds, sa tige est épaisse de trois lignes, vert-brun, legerement veluë, anguleuse, remplie de moële blanche, subdivisée en plusieurs rameaux, accompagnée de temps en temps de feuilles assez semblables à celles qui naissent sur les branches de la Roquette des jardins: celles de la plante dont nous parlons ont environ deux pouces & demi de long, vert-foncé, charnuës, acres, brûlantes, mucilagineuses, découpées jusques vers la côte, & qui diminuent à mesure qu'elles approchent des fleurs: des aisselles de ces fueilles naissent de petits brins garnis de feuilles encore plus menuës; les extrémitez des branches sont chargées dans leur longueur, de fleurs à quatre feuilles blanches, longues de cinq lignes, qui ne débordent pourtant hors du calice que d'environ deux lignes, sur une ligne & demie de large: le calice est à quatre feuilles aussi, & de son centre s'élevent six étamines blanches, chargées de sommets jaunes: le pistile qu'elles entourent n'a que trois lignes de long, surmonté par un filet & devient dans la suite un fruit long de cinq ou six lignes, épais de deux lignes, canelé, terminé en pointe, composé de deux piéces articulées bout à bout de telle sorte que la partie inférieure qui est un peu creuse, reçoit la tuberosité de la partie superieure; l'une & l'autre sont d'une substance spongieuse, & renferment chacune dans une loge particuliére une semence roussâtre, longue de demi ligne.

Comme nous prénions goût aux stations géographiques, nous allâmes sur une des hauteurs qui sont autour du port, & nous remarquâmes que

L'Argentiére reste entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest de Nio.

Siphanto, entre le nord-ouest & l'ouest-nord-ouest.

Santorin, au sud-sud-est.

Christiana décline du sud au sud-sud-ouest.

Sikino se trouve à l'ouest-sud-ouest.

[a] Cakile Græca, arvensis, siliquâ striatâ, brevi. Corol. Inst. Rei herb. 49.

Avelo décline du nord-nord-est au nord.

[a] Nous nous embarquâmes à la pointe du jour, & suivant le conseil de Strabon nous prîmes la route du couchant pour nous rendre à l'Isle de SIKINO. Pline, Apollonius Rhodius, Etienne le Géographe assûrent qu'elle se nommoit anciennement l'Isle [b] au vin à cause de la fertilité de ses vignes; surquoi le [c] Scholiaste d'Apollonius remarque qu'elle prît le nom de Sikinus d'un fils de Thoas Roi de Lemnos seule personne de l'Isle, qui se sauva par l'adresse de sa fille Hypsipyle dans cette cruelle expédition où toutes les femmes égorgerent non-seulement leurs maris pendant la nuit; mais tous les garçons du pays, enragées de ce qu'ils leur préferoient les esclaves qu'ils venoient de faire en Thrace. Thoas donc aborda l'Isle dont nous parlons, & fut très-bien reçû d'une Nymphe qui lui fit part de ses faveurs; Sikinus en nâquit, beau garçon qui donna son nom au pays.

Il y a encore assez de vin dans Sikino [d] pour meriter son ancien nom, beaucoup de figues, peu de coton: les figues fraîches sont excellentes; il n'en est pas de même des seches, parce qu'on les passe par le four, pour les garantir des vers: cette Isle qui n'est qu'à huit milles de Nio, & qui n'a qu'environ vingt milles de tour, s'étend du sud-ouest au nord-est, assez étroite ailleurs, quoique élevée en montagnes, & nous parut bien cultivée: le froment qu'on y recueille passe pour le meilleur de l'Archipel; les Provençaux ne le laissent pas échaper: ils écumerent tous les grains du pays en 1700. & seront obligez de continuer si l'on ne rétablit le commerce du Cap Négre. Ce n'est pas sans peine pourtant qu'on charge des grains en Levant, on ne trouve souvent qu'une partie de la cargaison dans une Isle, il faut courir à une autre, & se contenter quelquefois de charger moitié froment & moitié orge. En 1700. les Turcs du côté du Volo & de Thessalonique apprehendans la famine, ne permettoient pas qu'on y vendît les grains aux étrangers, non plus qu'en Candie: cependant comme les Musulmans font tout pour de l'argent, ils en laissoient embarquer aux Provençaux pendant la nuit.

Sikino a été du domaine des [e] Ducs de Naxie; le bourg qui porte le même nom que l'Isle, est sur une hauteur à l'ouest-sud-ouest, tout près d'une roche effroyable qui panche & semble tomber dans la mer: il n'y a guéres plus de deux cens habitans dans ce bourg, qui dans le temps que nous y étions payerent 850. écus de capitation & de taille réelle. Les Corsaires François qui s'y sont mariez, sont exempts de capitation; mais les Grecs leur font payer avec severité la taille réelle des terres qu'ils possedent: il n'y a pas de plus rude penitence pour un vieux pecheur que de se marier en Gréce; ordinairement les femmes qu'ils épousent n'ont ni beaucoup de vertu, ni beaucoup de bien: cependant on ne voit que trop de malheureux prendre ce parti, malgré les rigoureuses deffenses du Roi, qui pour l'honneur de la nation a très-sagement ordonné, que nul de ses sujets ne se marieroit en Levant, sans la permission de son Ambassadeur, ou de quelqu'un de ses Subdeleguez.

L'Isle de Sikino n'a point de port; nous debarquâmes à *San Bourgnias*, méchante cale, dont l'entrée est au sud-sud-est, mais il faut tirer les caïques à terre: on loge dans une chapelle assez propre, supposé qu'on veuille s'épargner la peine de monter au bourg. Il n'y a point de Latins dans cette Isle: le Cadi est ambulant: le Vaivode est le plus souvent un Grec, ou un Franc qui vient des Isles voisines: le [f] Consul de France étoit un Maltois, bon homme, & qui nous reçût fort bien.

La recherche des plantes & le sud-sud-ouest nous arrêterent dans cette Isle jusques au 2. Octobre: nous y observâmes une espéce de [g] Moutarde fort jolie, qui se conserve encore au Jardin Royal.

La racine de cette plante est longue de neuf ou dix pouces, blanche, épaisse de deux ou trois lignes, dure, tortuë, d'un goût brûlant, accompagnée de quelques fibres peu cheveluës; elle pousse une tige haute d'un pied, branchuë, étenduë sur les côtez, de telle sorte que toute la plante est beaucoup plus large que haute, excepté dans le temps qu'elle est en graine, car alors ses tiges s'allongent considerablement: les feuilles du bas ont plus de trois pouces de long, & sont recoupées jusques à la côte en plusieurs piéces, charnuës, longues d'un pouce, ou d'un pouce & demi, larges d'environ deux lignes, sillonnées & comme pliées en gouttiére: toutes ces feuilles diminuent à mesure qu'elles approchent des fleurs; ces fleurs qui sont d'abord en bouquet s'écartent les unes des autres à mesure qu'elles s'épanoüissent: chaque fleur est à quatre feuilles purpurines sur quelques pieds, blanchâtres sur quelques autres, longues de sept ou huit lignes, arrondies vers la pointe, larges de deux lignes, & debordent hors du calice environ de leur moitié: le calice est à quatre feuilles aussi, vert-pâle, longues de quatre lignes, sur une ligne de large; six étamines blanc-sale en occupent le milieu, chargées de sommets jaunâtres, disposées autour d'un pistile long d'environ trois lignes, délié comme un filet, & qui devient une gousse de demi pouce de long, roussâtre, presque cilindrique, d'environ une ligne de diametre: ses deux volets, sont en gouttiére attachez à une cloison fort mince qui

a Sicinus & Sicenus. ΣΙΚΗΝΟΣ. Sikino.

b ΟΙΝΟΙΗ. Oenoe.

c Ἀπὸ Σικίνου υἱοῦ Θόαντος καὶ νηΐδος νύμφης. *Schol. Apoll. Rhod. ad vers. 625. lib. 1.*

d Τὸ πρότερον Οἰνοίη καλουμένη διὰ τὸ εἶναι αὐτὴν ἀμπελόφυτον. *Schol. Apoll. Rhod. ibid.*

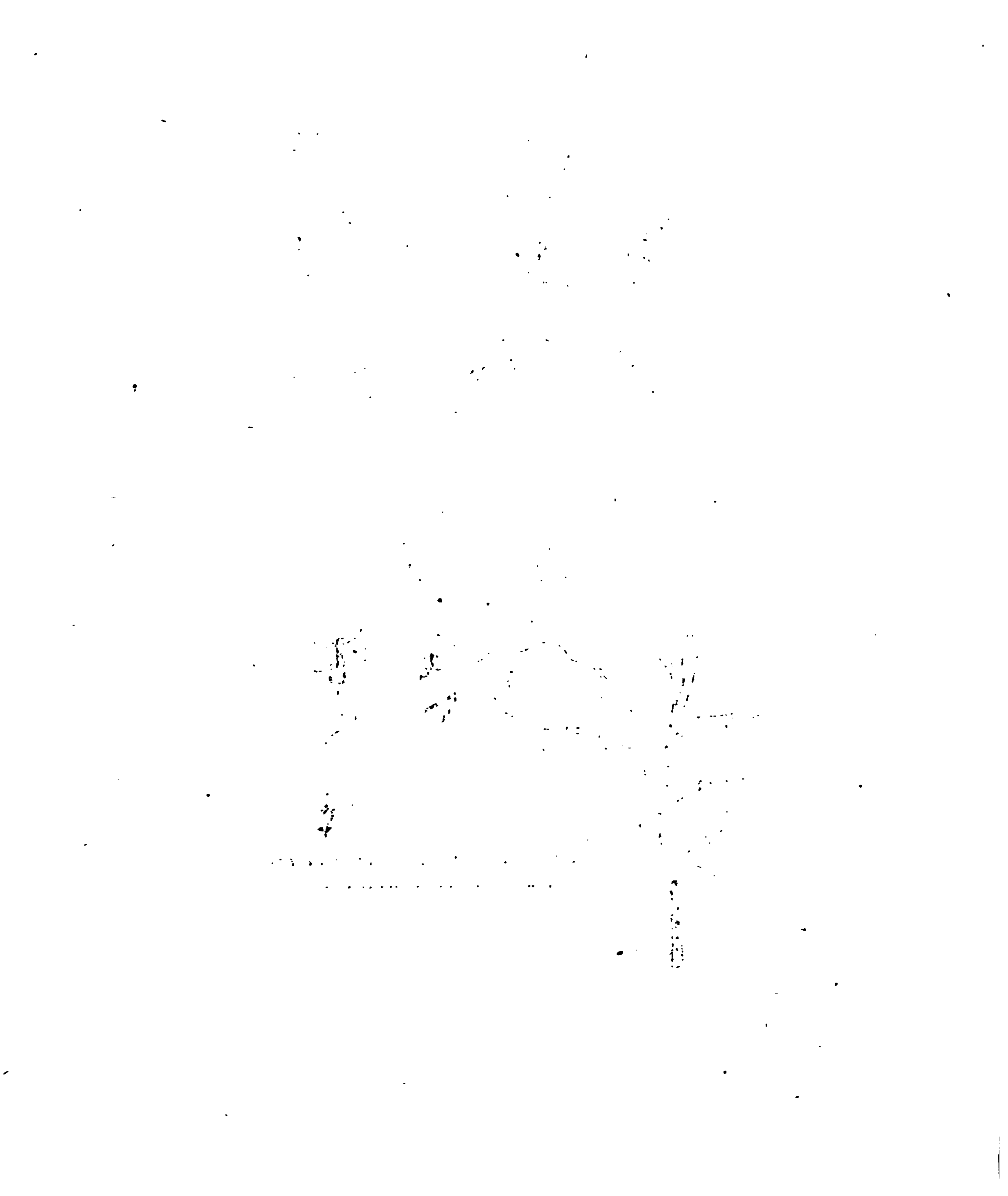
e *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

f Signor Francesco.

g Sinapi Græcum maritimum, tenuissimè laciniatum, flore purpurascente. Coroll. Inst. Rei herb. 17.



Sinapi Græcum maritimum, tenuissime laciniatum flore purpurascente.





Campanula Græca, Saxatilis, Jacobeæ foliis.

qui sépare la gousse en deux loges, dans lesquelles se trouvent quelques semences presque sphériques, roussâtres, de demi ligne de diametre : la cloison finit par une espéce de corne spongieuse, longue de deux ou trois lignes, dans laquelle il y a une graine semblable aux autres : toute la plante est d'un goût âcre & piquant.

La grande roche qui est à côté du bourg est le bel endroit de l'Isle pour les plantes : nous y observâmes avec nôtre quadran universel que le Milo restoit à l'ouest-nord-ouest, & que Policandro déclinoit de l'ouest à l'ouest-sud-ouest.

a Il y a beaucoup d'apparence que POLICANDRO est l'Isle nommée b Pholegandros par Strabon & par Pline : outre la ressemblance des noms, le premier de ces Auteurs marque précisement que navigeant d'Ios vers le couchant, on rencontre *Sicenos*, *Lagusa* & *Pholegandros*. Pour Lagusa, je crois que c'est Cardiotissa, méchant écueil au milieu de Sikino & de Policandro, sur lequel il y a une fameuse chapelle de la Vierge, où l'on vient en celebrer les Fêtes avec de grandes réjoüissances. Ce que Aratus dit de Pholegandros dans Strabon, convient bien à Policandro ; sçavoir qu'on l'appelloit une Isle de fer ; car elle est toute hérissée de rochers. c Etienne le Geographe, qui cite le même passage d'Aratus, assûre qu'elle a pris son nom de Pholegandros l'un des fils de Minos.

Cette Isle d n'a point de port : nous debarquâmes le 2. Octobre à la Cale, dont l'entrée regarde l'est-sud-est. Le bourg qui en est à trois milles du côté du nord-est, assez près d'un rocher effroyable, n'a d'autres murailles que celles qui forment le derriére des maisons, & contient environ 120. familles du rite Grec, lesquelles en 1700. payerent pour la capitation & pour la taille réelle 1020. écus. Quoique cette Isle soit pierreuse, seche, pelée, on y recueille assez de bled & assez de vin pour l'usage des habitans. Ils manquent d'huile, & l'on y sale toutes les olives pour les jours maigres. Le pays est couvert du e Tithymale arbrisseau, que l'on y brûle faute de meilleur bois. L'Isle d'ailleurs est assez pauvre, & l'on n'y commerce qu'en toiles de coton ; la douzaine de serviettes n'y vaut qu'un écu, mais elles n'ont guéres plus d'un pied en quarré : pour le même prix on en donne huit qui sont un peu plus grandes, & bordées de deux côtez d'un passement.

Cette Isle ne manque pas de Papas & de chapelles ; celle de la Vierge est assez jolie, située sur la grande roche tout près des ruines de Castro, vieux château des Ducs de Naxie, bâti sans doute sur les ruines de l'ancienne ville, laquelle portoit le nom de Philocandros suivant Ptolemée : il reste dans cette chapelle quelques morceaux de colonnes de marbre. Pour la statuë ancienne dont parle Mr. Thevenot, on nous assûra qu'elle avoit été sciée & employée à des montans de porte : on y découvrit il y a quelques années le pied d'une figure de bronze, que l'on fondit pour faire des chandeliers à l'usage de la chapelle. L'ancien monastére des Caloyers ne subsiste plus : celui des Filles, dont l'Eglise est dediée à Saint Jean Baptiste, ne renferme que trois ou quatre Religieuses. Au reste cette Isle paroît assez gaye dans sa secheresse ; nous logeâmes chez le Consul de France Georgachi Stai Candiot, homme d'esprit, qui faisoit aussi les fonctions d'Administrateur & de Vaivode.

On nous assûra qu'il y avoit une fort belle grotte dans cette effroyable roche dont on vient de parler ; mais nous ne pûmes pas la voir, parce qu'on n'y entre que par batteau dans la bonace, & la mer étoit alors en furie. Cette roche est le plus bel endroit de l'Isle pour la recherche des plantes : nous y amassâmes la graine de la plus belle espéce de f *Campanule* qui soit en Gréce ; heureusement cette graine a levé dans le Jardin Royal, & produit la plante que je vais décrire.

Toute la plante, qui n'est haute que d'environ deux pieds, est arrondie en sous-arbrisseau, touffu & branchu dès le bas ; ses premieres feuilles ont environ huit pouces de long, sur deux pouces & demi de large, & commencent par une queuë de quatre pouces de long, creusée en gouttiére fort déliée sur les côtez ; au delà de cette queuë les feuilles vont en s'élargissant, & se découpent profondément de chaque côté à la maniere de celles de la Jacobée ordinaire, luisantes, parsemées de veines blanches de même que la côte : les feuilles qui naissent le long des branches n'ont qu'environ deux ou trois pouces de long, & ne perdent que leur queuë en conservant leur figure : les dernieres n'ont que quatre ou cinq lignes de large, sur un pouce & demi de long, legerement crenelées & pointuës ; la tige de cette plante est ligneuse, grosse comme le pouce à sa naissance, toute chargée de fleurs à ses extrêmitez : chaque fleur est une cloche haute d'environ quinze lignes, évasée jusques à près de deux pouces, bleu-lavé, découpée en cinq parties taillées en arcade gothique, dont la pointe est tournée en dehors : le calice a un pouce de long, découpé en cinq pointes fort aiguës, rabatuës en maniere d'aîles : le pistile s'éleve du centre de la fleur, blanc & velu jusques vers le milieu, verdâtre ensuite, terminé en maniere d'étoile à cinq rayons, accompagné à sa naissance de cinq étamines blanches, longues de deux lignes, sur trois lignes de large, courbées vers le pistile, chargées d'un sommet long de quatre lignes : le calice devient un fruit arrondi en maniere de tête, du dia-

a POLICANDRO. ΦΟΛΕΓΑΝΔΡΟΣ.

b PHOLEGANDROS. ΦΙΛΟΚΑΝΔΡΟΣ. *Ptol.* Ἀπὸ δὲ τῦ Ἰῶ πρὸς ἑσπέραν ἰόντι Σίκινος καὶ Λάγουσα καὶ Φολέγανδρος ἣν Ἄρατος σιδηρείην ὀνομάζει διὰ τὴν τραχύτητα. *Strab. Rerum Geog. lib* 10.

c Φολέγανδρος νῆσος τῶν Σποράδων ἀπὸ Φολεγάνδρου τῦ Μίνωος, *Steph.*

d Καράβουσαι. Statio carinarum.

e Tithymalus arboreus. P. Alp. Exot.

f CAMPANULA Græca, saxatilis, Jacobeæ folio. Coroll. Inst. Rei herb. 3.

metre de neuf ou dix lignes, partagé en cinq loges par des cloisons membraneuses : chaque loge est garnie d'un placenta chargé de graines plates, luisantes, assez brunes : toute la plante rend du lait & n'a aucune odeur ; les feuilles sont un peu adstringentes : elle est bisannuelle.

On fit sur la même roche les observations suivantes :

Cardiotissa decline de l'est-nord-est à l'est.

Le Milo reste entre l'ouest-nord-ouest & l'ouest.

Polino, ou l'Isle brûlée est entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest.

L'Argentiére est en ligne droite derriere Polino.

Siphno est entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.

Antiparos entre le nord-est & le nord-nord-est.

Paros entre le nord-nord-est & l'est.

Naxos entre le nord-est & l'est-nord-est.

Nôtre dessein étoit de retourner à Naxie ; mais le vent du nord nous fit rélâcher à Sikino, & comme il ne changea pas, nous prîmes la route de Santorin, où nous arrivâmes le 16. Octobre. Cette Isle qui n'a que 36. milles de tour est à 30. milles de Sikino, & à 70. de Candie.



SANTORIN, ou SANT-ERINI fut nommée [a] Calliste, ou l'Isle très-belle. Cadmus la trouva si agréable qu'il voulut y laisser Membliares son parent avec des Pheniciens pour la peupler ; mais ils ne la reconnoîtroient pas aujourd'hui ; elle n'est couverte que de pierre ponce, ou pour mieux dire cette Isle est une carriére de pierre ponce, où l'on peut l'y tailler par gros quartiers, comme on coupe les autres pierres dans leurs carriéres. Les côtes de l'Isle sont si affreuses qu'on ne sçait de quel côté les aborder : peut-être que ce sont les tremblemens de terre qui les ont renduës inaccessibles.

[b] Herodote, [c] Pausanias, [d] Strabon assûrent que Theras descendant de la race de Cadmus, donna le nom de Thera à cette Isle : que ne pouvant s'accommoder du sejour de Lacedemone, où il menoit une vie privée, il passa dans l'Isle Calliste après avoir eu la regence du Royaume de Sparte sous la minorité de ses neveux Eurysthene & Procles fils de sa sœur Argia veuve d'Aristodeme. Calliste dans ce temps-là étoit occupée par les descendans de Membliares dont on vient de parler. Theras prit possession de l'Isle, accompagné d'une partie de Myniens qui s'étoient sauvez des prisons de Lacedemone par l'habileté de leurs femmes ; l'histoire en

a ΚΑΛΛΙΣΤΗ. *Herod. lib. 4.* ΘΗΡΑ.
b *Ibid.*
c *Lib. 3. & 7.*
d *Strab. Rerum Geogr. lib. 8.*

en est trop jolie, Monseigneur, pour ne pas vous en rafraîchir la memoire.

Vous sçavez, Monseigneur, que les Myniens venoient de quelques-uns de ces fameux Heros qui avoient suivi Jason en Colchide. A leur retour ils s'arrêterent à Lemnos où leur posterité retint le nom de Myniens, dont on ne sçait pas trop bien la genealogie : quoi qu'il en soit ces Myniens n'y furent pas les plus forts ; les Pelasgiens autres peuples de Gréce les en chasserent : dans cette triste situation, ils se presenterent à Lacedemone où ils furent si bien reçûs, que non seulement on leur distribua des terres ; mais on leur permit d'épouser des Lacedemonienes, & on maria leurs femmes à des Lacedemoniens : cependant comme les Myniens descendoient de Heros vagabonds & ambitieux, on s'apperçût bien-tôt qu'ils n'avoient pas tout à fait perdu les inclinations de leurs ancêtres, & qu'ils en vouloient à l'authorité souveraine : là-dessus ils furent arrêtez & condamnez à mort ; mais heureusement on attendoit la nuit à Lacedemone pour faire mourir les criminels : la tendresse inspira ce stratagême à leurs femmes ; ayant obtenu des Magistrats la grace de voir leurs maris avant qu'on les executât, elles changérent dans les prisons d'habits avec eux ; les hommes sortirent déguisez en femmes, pendant que les femmes resterent dans les prisons déguisées en hommes.

a Herodote de qui ce conte est tiré, nous a conservé les noms de deux descendans de Theras qui regnerent dans cette Isle, Æsanius & son fils Grynus : ce dernier alla consulter l'Oracle de Delphes, suivi des plus illustres personnes de Thera, parmi lesquelles étoit Battus fils de Polymneste (ou de b Cyrnus) homme de qualité fort estimé parmi les Myniens : l'Oracle répondit, qu'il falloit aller bâtir une ville sur les côtes de Lybie, & la Prêtresse leur montra Battus : cet ordre fut negligé ; les Myniens ne sçavoient pas même où étoit la Lybie ; mais la secheresse qui dura sept ans dans Thera, & qui fit mourir tous les arbres à l'exception d'un seul, obligea le Roi de retourner à la Prêtresse, laquelle ordonna une seconde fois qu'on fit bâtir une ville en Lybie : on fut contraint d'obéir ; & ce fut l'origine de Cyrene patrie du Poëte Callimaque, qui l'appelle la mere des bons chevaux : en effet aujourd'hui les plus beaux barbes d'Afrique viennent du Royaume de Barca ou de Cyrene ; car ce Royaume a pris son nom de l'ancienne ville de Barce.

c Strabon qui place l'Isle de Thera entre la Créte & l'Egypte, ne donne à Thera que 25. milles de tour, & assûre qu'elle est d'une figure assez longue. Il faut que les choses soient bien changées depuis ce temps-là. Thera se trouve située entre la Candie & les Cyclades ; elle a 36. milles de tour, & sa figure represente assez bien un fer à cheval. A l'égard de sa situation, il faut corriger le passage de Strabon par celui de son d Compilateur, qui place l'Isle de Therasia entre la Créte & la Cynurie, quartier du Peloponnese appartenant aux Lacedemoniens. Pour la figure de Thera il n'est pas surprenant qu'elle se soit formée en croissant ; car il est arrivé des changemens si considerables autour de cette Isle, que celui-ci doit être compté pour peu de chose. Outre la mutation de sa figure, elle a acquis onze milles d'étenduë plus qu'elle n'avoit du temps de Strabon ; mais aussi elle a perdu toutes ses belles villes. e Herodote assûre qu'il n'y en avoit pas moins de sept, & l'Isle devoit être puissante ; puisqu'il n'y eut que Thera & Melos, qui dans cette fameuse guerre du Peloponnese oserent se déclarer pour les Lacedemoniens, contre les Atheniens dont toutes les autres Isles de Gréce suivirent le parti.

La revolution de l'Empire des Grecs après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens, fit joindre l'Isle de Santorin au Duché de Naxie ; mais f Jean Crispo qui en fut le douziéme Duc, la ceda au Prince Nicolas son frere, que l'on appella le Seigneur de Santorin. Elle fut réünie au Duché après la mort de Guillaume Crispo quinziéme Duc, lequel par son testament nomma pour successeur le Seigneur de Santorin son neveu : elle fut ensuite engagée au Seigneur de Nio par Jacques Crispo dix-septiéme Duc de l'Archipel, qui fut obligé d'emprunter des sommes excessives pour soûtenir la guerre contre Mahomet II. dans cette fameuse ligue où il étoit entré avec les Venitiens & le Roi de Perse : enfin Santorin se rendit à Barberousse sous Soliman II.

Il n'est guere possible de sçavoir en quel temps l'Isle de Thera prît le nom de g Sant-Erini ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce nom est dérivé de celui de Sainte Irene Patrone de l'Isle, & de Sant-Erini on a fait Santorin. Cette Sainte étoit de Thessalonique, & y fut martyrisée le premier jour d'Avril en 304. sous le neuviéme Consulat de Diocletien, & le huitiéme de Maximien Hercule : l'Eglise Latine en celebre la fête le même jour à Santorin, c'est le 5. Mai, où il y a encore neuf ou dix chapelles dediées à Sainte Irene.

On nous fit débarquer au port de Sant-Nicolo au dessous h d'Apanomeria, qui est sur la corne gauche en entrant dans le port : nous fûmes bien fatiguez pour monter à cette ville ; car on ne sçauroit s'imaginer combien la côte est escarpée : les autres villes de cette Isle sont i Scaro, ou Castro,

a *Ibid.*

b Cyrene autem condita fuit ab Aristæo, cui nomen *Battos* propter linguæ obligationem. Hujus pater Cyrnus Rex Theræ insulæ &c. *Justin. lib.* 1. *cap* 7.

c *Ibid.*

d *Steph. Byzant. Il faut lire* Κυνουρίας *pour* Κυρηναΐας.

e *Lib.* 4.

f *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

g Τὸ Νησὶ τῆς ἁγίας Εἰρήνης. Insula Sanctæ Irenes.

h Ἀπανωμέρια.

i Τὸ Κάστρον τοῦ Σκάρου.

stro, [a] Pyrgos, [b] Emporio, ou Nebrio, [c] Acrotiri, située sur la corne droite du port, opposée à celle d'Apanomeria : ce port est en croissant; mais quelque beau qu'il paroisse, les vaisseaux ne sçauroient s'y mettre à l'ancre, & l'on n'a jamais pû en trouver le fond par la sonde : il a deux entrées l'une au sud-ouest, & l'autre à l'ouest-nord-ouest à l'abri de la petite Isle de Thirasia séparée de Santorin par le port de San-Nicolo, petit détroit où se tiennent les barques : vis-à-vis l'autre entrée du port, il y a trois écueils moindres que Thirasia. [d] L'Isle blanche est hors du port, [e] la petite Isle est la plus avancé dans le port, & [f] l'Isle brûlée est située au milieu des deux autres : celle-ci reçût un accroissement considerable en 1427. le 25. Novembre, comme le marquent quelques [g] vers Latins gravez sur un marbre à Scaro, auprès de l'Eglise des Jesuites.

On prétend que toutes ces Isles sont sorties du fond de la mer. Quel spectacle affreux de voir la terre enfanter de si lourdes masses ? Quelle force mouvante ne fallut-il pas pour les ébranler, pour les déplacer, & pour les élever sur les eaux ? Il n'est pas surprenant après cela que le port de Santorin n'ait pas de fond ; le creux d'où cette Isle sortit par une necessité mécanique, dût être en même temps occupé par un pareil volume d'eau. Quelles secousses ce gouffre qui se remplit tout d'un coup n'excita-t-il pas dans tous les environs? Apparemment que ce ne fut que long-temps après son apparition que la nouvelle Isle fut nommée très-belle; car enfin en sortant des eaux, ce ne pouvoit être qu'une masse de pierres couverte de limon : ne fallut-il pas plusieurs années pour former de ces matiéres une terre propre à produire, & je ne sçai d'où lui furent portées les graines des plantes dont elle fut ornée.

Therasia, [h] dit Pline, en fut détachée dans la suite; la ressemblance des noms fait que l'on prend ordinairement Thiresia, méchant écueil séparé de Santorin par le port de San-Nicolo, pour la nouvelle Isle de Pline. Pour moi je soupçonne que les anciens ont appellé Therasia l'Isle blanche, & qu'ils ont donné le nom de Hiera à Thiresia : si ma conjecture est fausse, tous les Auteurs qui ont parlé de ce qui s'est passé entre Thera & Therasia se sont trompez, excepté [i] Strabon qui seul a appellé Therasia l'Isle Christiana; autrement cet Auteur se seroit fort mal expliqué, lorsqu'il a dit que Thera est dans le voisinage d'Anaphé & de Therasia, puisque Anaphé en est éloignée de 18. milles. [k] Ptolemée a placé une ville sur Therasia; certainement ce n'est pas sur la Thirasia d'aujourd'hui où il n'y a pas assez d'étenduë pour y batir un château.

[l] Cette observation peut servir à justifier Seneque, qui rapporte à son temps l'apparition de l'Isle Therasia, lui qui n'a vécu qu'après Strabon : cela marque aussi que Pline n'a pas été contemporain de Strabon, ni par consequent de Dioscoride, puisque outre qu'il parle de Therasia comme d'un morceau tout nouveau, détaché de l'Isle de Thera par la violence des vagues, il avance aussi que l'écueil Automaté ou Hiera se manifesta quelque temps après entre Thera & Therasia : [m] comment expliquer cet endroit de Pline si l'on prend l'écueil Thiresia pour la Therasia de cet Auteur; car il est certain qu'entre Santorin & Thiresia, il n'y a que le port de San-Nicolo où il n'y auroit pas de place pour un rocher un peu considerable. De nos jours, continuë Pline, on a vû sortir de la mer un autre écueil appellé Thia tout auprès de Hiera : est-ce trop hazarder que de proposer que ces deux écueils sont Thiresia & Cammeni, supposé qu'Aspronisi soit la veritable Therasia des anciens?

On ne sçauroit comprendre autrement la situation de tous ces écueils : [n] Justin par exemple rapporte qu'il y eut un si grand tremblement de terre entre les Isles de Thera & de Therasia que l'on y vit naître avec admiration une Isle nouvelle parmi les eaux chaudes. [o] Le P. Hardouin a parfaitement bien corrigé le texte de Pline sur l'origine de Thera. [p] Dion Cassius parle simplement de l'apparition d'une petite Isle qui se montra auprès de Thera sous l'Empire de Claude. [q] Aurelius Victor dit qu'elle étoit considerable, & Syncelle qui la rapporte à la 46. année après Jesus-Christ, la place entre Thera & Therasia : enfin Ptolemée place une ville sur Therasia.

[r] Cedren assûre qu'en la dixiéme année de Leon l'Isaurien ce grand Iconoclaste, il parut pendant quelques jours une obscurité si considerable entre les Isles de Thera & de Therasia, qu'elle sembloit s'élever d'une fournaise ardente : cette matiére obscure s'épaissit, dit-il, & se durcit au milieu des flammes, après quoi elle s'attacha à l'Isle Hiera & en augmenta le volume : cependant il sortit une si grande quantité de pierres ponces de cet endroit, que les côtes de Macedoine & l'Asie mineure en furent couvertes jusques aux Dardanelles. Cedren n'a fait que copier [s] Theophane & Nicephore ; le premier rapporte

a Πυργὸς.
b Ἐμπόριον.
c Ἀκρωτήρι.
d Ἀσπρονησί.
e Μικροννησὶ καὶ μικρὴ Καμμένη.
f Καμμένη.
g *Rapportez dans la Relation de Saint Erini du P. Richard.*
h *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
i *Rerum Geog. lib. 10.*

k *Geog. lib. 3. cap. 15.*
l *Quæst. nat. lib. 6. cap. 21.*
m *Hist. nat. lib. 2. cap. 77.*
n *Lib. 30. cap. 4.*
o *In notis ad Emendat. ad lib. 2. Hist. nat. Plin.*
p *Lib. 60.*
q *In Claud.*
r *Compend. Hist. ann. Christ. 713.*
s *Theoph. Chronol.*

se fait à l'année 712. & l'autre à l'année 726.

Les gens du pays, quoique fort ignorans, ne manquent pas d'avertir les étrangers que les tremblemens de terre ont mis au monde tous les petits écueils que l'on voit autour de leur Isle. [a] Nous apprenons du P. Richard l'année de l'apparition de la petite Isle brûlée. „ Voici ses termes : Il y a „ bon nombre de Vieillards en cette Isle qui disent „ avoir vû se former par le feu une Isle voisine de „ la nôtre au milieu de la mer en l'année 1573. & „ pour cela elle s'appelle Micri Cammeni; c'est-à-„ dire, la petite Isle brûlée. [b] A propos de ce feu, Strabon assûre que l'on vit bouillir la mer pendant quatre jours entre Thera & Therasia; que les flammes en sortoient & qu'une Isle de 1500. pas de circuit parut comme si elle eût été tirée hors de l'eau par des machines.

[c] Mr. Thevenot raconte quelque chose d'assez semblable à ce que rapportent Theophane, Nicephore & Cedren; sçavoir qu'on vit sortir il y a environ 53. ans une prodigieuse quantité de pierres ponces du port de Santorin, qu'elles monterent du fond de la mer avec tant de bruit & d'impetuosité, qu'on eût dit (pour me servir de ses termes,) que c'étoient autant de coups de canon. On crut à Scio, c'est-à-dire à plus de 200. milles de là que l'armée Venitienne combattoit contre celle des Turcs : ces pierres ponces se répandirent si fort sur les côtes de la mer du Levant, que les habitans des Isles ne doutent pas que celles qui sont sur leurs sables ne soient venuës de Santorin.

A l'égard de la formation des Isles dont on vient de parler, peut-on l'authoriser plus demonstrativement que par ce que nous venons d'apprendre de Constantinople par les nouvelles publiques. „ [d] Au „ mois de Novembre dernier 1707. les feux soûter-„ rains produisirent à Santorin une Isle qui avoit „ déja deux milles de circuit, qui s'augmentoit „ encore le premier Decembre par les rochers & „ les nouvelles matiéres qu'ils jettoient. Cette in-„ cendie a été précedée de violens tremblemens de „ terre, suivis d'une épaisse fumée qui sortoit de la „ mer durant le jour, & de flammes durant la nuit, „ & accompagnez d'un effroyable mugissement „ soûterrain : [e] on peut y ajoûter l'apparition de l'Isle nouvelle que l'on vit sortir de la mer dans un effroyable ouragan en 1638. proche l'Isle de Saint Michel, l'une des Isles Açores; au rapport de Mr. Gassendi, cette Isle nouvelle a trois lieuës de longueur, sur une lieuë & demie de large.

Il est temps que nous entrions dans un détail plus exact de l'Isle de Santorin. Rien n'est plus sec & plus sterile que son terroir, neanmoins quoi qu'il ne soit que pierre ponce pilée, ses habitans par leur travail & par leur industrie ont fait un verger de la plus ingrate terre du monde; & quelque désagréables que soient ses côtes, Santorin est un bijou en comparaison des Isles voisines; au lieu que l'on ne voit dans Nanfio qui n'en est qu'à 18. milles, que des chardons & des épines sur une terre excellente de sa nature. On recueille peu de froment à Santorin, beaucoup d'orge, beaucoup de coton, & du vin en grande abondance : ce vin a la couleur de celui du Rhin, mais il est violent & plein d'esprits : on le porte par tout l'Archipel & jusques à Constantinople; cette liqueur & les toiles de coton font le principal commerce de l'Isle : les femmes y cultivent la vigne, tandis que les hommes vont vendre leurs vins. Les plus belles vignes sont dans une plaine au delà de Pyrgos au pied de la montagne de Saint Etienne; on les y cultive à peu près comme en Provence; c'est-à-dire que les seps en sont relevez en maniére de réchaut : le coton y est taillé de même, & vient en arbrisseau comme nos Groiseliers, parce qu'on ne l'arrache pas tous les ans de même que l'on fait dans les autres Isles : c'est pourtant la même espéce que J. Bauhin a nommée Coton herbe, & qu'il a distinguée du Coton arbrisseau.

Les fruits sont rares en cette Isle, excepté les figues : on y apporte l'huile de Candie, & le bois de Raclia : ce ne sont que brossailles de Lentisque & de Kermes ; aussi la rareté du bois est cause qu'on ne mange gueres de pain frais dans Santorin : ordinairement on n'y fait du pain d'orge que trois ou quatre fois l'année : c'est un méchant [f] biscuit fort noir ; on n'y tuë des bœufs qu'une fois l'an ; après les avoir depecez, coupez & dessossez, on en trempe la chair dans du vinaigre, où l'on a fait fondre du sel : cette chair exposée au soleil pendant sept ou huit mois s'y durcit comme du bois; quelques-uns la mangent toute seche, de même que l'on mange le poisson sec en Hollande, les autres la font bouillir.

On compte dans Santorin jusques à dix mille ames : outre les villes marquées sur nôtre Plan, il y a cinq villages assez peuplez, Carterado, Masseria, Votona, Gonia & Megalo-Chorio. Tous les habitans de cette Isle sont Grecs; on n'y entend parler des Turcs que par rapport à la capitation & à la taille réelle. En 1700. on paya 4000. écus pour le premier de ces droits, & 6000. pour le second. Parmi les Grecs il n'y a qu'un tiers des habitans qui soient du rite Latin; la Noblesse est retirée à Scaro petite ville bâtie au fond du port sur un rocher presque isolé & tout hérissé de pointes : le Consul de France y reside de même que les P. Jesuites, qui sont assez bien logez : [g] Sophiano Evêque de Santorin les y établit en 1642. & leur donna la place de la Chapelle Ducale pour y bâtir leur Eglise : le Supe-

a *Relat. de Sant Erini.*
b *Rerum Geog. lib.* 1.
c *Relat. chap.* 68.
d *Gazette du* 14. *Avril* 1708.
e *Not. in Diogen. Laert. lib.* 10.
f Σχίσος *du verbe* σχίζω, scindo, *parce qu'on ne sçauroit les manger sans les casser.*
g *Relat. de Sant Erini.*

perieur de la maison nous reçût très-honnêtement; il distribuë des remedes avec succez & avec beaucoup de charité. Quelque saints & zélez que soient les Missionnaires, il seroit à souhaiter qu'il n'y eût qu'une sorte de Religieux dans chaque Isle: l'experience fait connoître que la Religion Chrêtienne se soûtient avec plus d'édification dans Syra où il n'y a que des Capucins, & dans Santorin où il n'y a que des Jesuites; que dans les Isles où il y a des uns & des autres. Les deux Evêques de l'Isle, dont l'un est Grec & l'autre Latin, faisoient leur residence a Scaro lorsque nous y arrivâmes: il y a dans la même ville un Curé & cinq ou six Chanoines de nôtre rite. Les Religieuses Gréques de l'ordre de Saint Basile y sont au nombre de 25. les Latines ne sont que 15. & suivent la régle de Saint Dominique: ces Religieuses font les plus belles toiles de coton du pays; on estime sur tout celles qui sont croisées: on les transporte en Candie, en Morée & par tout l'Archipel.

Le Cadi de Santorin est quelquefois ambulant; lorsqu'il reside dans l'Isle, c'est ordinairement à Pyrgos la plus jolie ville du pays, bâtie sur un tertre, d'où l'on découvre les deux mers & les plus beaux vignobles: ce lieu seroit très-agréable s'il y avoit de l'eau; mais il ne coule dans toute l'Isle sur la montagne de Saint Etienne qu'une méchante fontaine, qui pût à peine nous désalterer: il est vrai qu'on y trouve des cîternes par tout, creusées dans la pierre ponce, & bien enduites de ciment. La plûpart des maisons sont des cavernes creusées dans la même pierre, semblables aux [a] tanieres des tessons, ou à ces sortes de fourneaux de Chimie qu'on appelle des Athanors: on les voute avec des pierres fort legeres, rougeâtres, qui ne paroissent que demi pierre ponce. La côte du port est la plus affreuse de toutes; on n'y voit pas un seul brin d'herbes, & les roches en sont de couleur de machefer.

Le 7. Octobre nous allâmes sur la montagne de [b] Saint Etienne, ainsi nommée d'une Chapelle dediée à ce Saint. Il est bien extraordinaire de voir un bloc de marbre, enté, pour ainsi dire, sur des pierres ponces. Est-il sorti du fond des eaux, ou s'est-il formé depuis l'apparition de l'Isle? On voit encore sur une de ses collines au pied de la roche, les masures d'une ancienne ville & les ruines d'un Temple à colonnes de marbre. Peut-être que c'étoit celui de Neptune que les Rhodiens y bâtirent; mais le [c] Scholiaste de Pindare remarque qu'il y en avoit un autre de Minerve, & que l'Isle de Thera étoit consacrée à Apollon; c'est pour cela que Pindare l'appelle une Isle sacrée. [d] Tristan fait mention d'une médaille de Venus, sur le revers de laquelle est representée une espéce de Dieu Terme, que cet Auteur soupçonne être la figure de Jupiter, Dieu des confins ou limites.

Voici les inscriptions que l'on lit parmi les ruines de la plus belle [e] ville de l'Isle, illustre encore sous la belle Rome, puisqu'on lui permit de consacrer des monumens à ses Empereurs.

ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΚΟΙΡΑΝΟΣ
ΑΡΝΟΣΘΕΝΟΥΣ ΚΑΙ ΟΥΙΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΑΓΝΟΣΘΕΝΗΣ
ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

Coeranus fils d'Agnosthene, & Agnosthene son fils au nom du Peuple, marquent leur attachement pour Tibere, Claude, Cesar, Auguste, Germanique.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΜΑΡΚΟΝ
ΑΥΡΕΛΙΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ
ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ ΚΑΙ ΤΗΝ
ΑΝΑΣΤΑΣΙΝ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΩΝ
ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ Β
ΚΑΙ ΚΟΙΗΤΟΥ Β ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΕΥΦΡΟΣΥΝΟΥ ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΥ
ΠΟΛΥΟΥΚΟΥ Β

Par les soins d'Asclepiade & de Quietus Magistrats pour la seconde fois avec Alexandre fils d'Euphrosyne, le Senat & le Peuple de l'Isle de Thera ont fait ériger la statuë de l'Empereur Cesar, Marc Aurele, Antonin, Auguste, consacrée par Polyuchus grand Prêtre pour la seconde fois.

On prétend que les débris de la statuë ne sont pas loin de l'inscription; mais cette statuë est sans tête.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ
Λ. ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΣΕΒΗΡΟΝ
ΠΕΡΤΙΝΑΚΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ.

Le Senat & le Peuple de Thera assûrent l'Empereur Cesar L. Septime Severe, Pertinax, Auguste de leur entier dévouement.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ Μ. ΑΥΡΗΛΙΟΝ
ΣΕΒΗΡΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ ΕΥΣΕΒΗ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΑΡΑΒΙΚΟΝ ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΝ
ΠΑΡΘΙΚΟΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΜΕΓΙΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΘΗΡΑΙΩΝ

AR-

a Πίρια.
b Ὄρος τοῦ ἁγίου Στεφάνου.
c *Sur l'Ode 4.*
d *Comment. hist. tom. 1. pag. 695.*

Legende,
ΘΗΡΕΩΝ ΖΕΥΣ ΟΜΟΡΙΟΣ. Jupiter conterminus.
e an Ἐλευσὶν καὶ Οἴα. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*

ΑΡΧΙΣ. Μ. ΑΥΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ
ΤΟ Β̄ ΚΑΙ ΑΥΡ.
ΚΛΕΟΤΕΛΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΥ ΚΑΙ ΑΥΡ.
ΦΥΛΟΞΕΝΟΥ
ΑΒΑΣΚΑΝΤΟΥ ΤΗΝ ΠΡΟΝΟΙΑΝ ΤΗΣ
ΠΑΡΑΣΚΕΒΗΣ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΝΑΣΤΑΣΕΟΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΙΑΝΤΟΣ
ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΟΥ
ΤΟΥ ΠΡΟΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΥΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ
ΤΟ Β̄.

Sous les Magistrats M. Aurele Isoclée fils d'Asclepiades, Aurele Cleoteles fils de Tyrannus, & Aurele Philoxene fils d'Abascantus, par ordre du Senat & du peuple de Thera, Aurele Isoclée premier Magistrat pour la seconde fois a fait la dépense, & pris le soin de faire ériger la statuë du très-grand Empereur Cesar, Marc Aurele, Severe, Antonin Pie, Auguste, Arabique, Adiabenique, Parthique, Germanique.

ΑΥΡ. ΤΥΧΑΣΙΟΣ ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΑ
ΚΑΙ ΕΛΠΙΖΟΥΣΑ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ
ΣΥΜΒΙΟΝ ΤΥΧΑΣΙΟΝ
ΑΦΗΡΩΙΣΑΝ.

Aurelius Tychasius pour son pere, & Elpizonsa pour son cher mari Tychasius, consacrent les témoignages de leur tendresse.

ΚΑΡΠΟΣ ΤΑΝ
ΙΔΙΑΝ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΣΩΕΙΔΑ ΑΦΗΡΟΙΣΕΝ
ΤΗΣ ΜΟΝΑΝΔΡΟΝ.

Carpus a consacré par ce monument son amour pour sa chere femme Soeide, qui n'avoit point eu d'autre mari.

J'ai copié ces inscriptions à Paris du recueil des Antiquitez curieuses de Mr. Spon. Nos guides à Santorin n'eurent pas l'esprit de nous conduire dans les belles ruines de l'Isle; & après avoir vû la chapelle de Saint Etienne, ils nous persuaderent que nous avions vû tout ce qui restoit de curieux dans le pays : cependant le temps nous parut si beau pour aller à Nanfio, que nos Matelots nous conseillerent d'en profiter.

a NANFIO est encore une de ces Isles qui faisoient partie du Duché de Naxie, sous les Princes des maisons de Sanudo & de Crispo. b Jacques Crispo douziéme Duc, qu'on pourroit appeller le pacifique, donna cette Isle à son frere Guillaume, qui y fit bâtir la forteresse dont on voit les ruines sur un rocher tout au haut du bourg : il fut Duc de Naxie après la mort de Jacques son frere ; sa fille unique Florence Crispo resta Dame de Nanfio, & l'Isle ne fut réunie au Duché qu'après sa mort.

c Membliaros a été l'ancien nom de l'Isle de Nanfio, nom tiré de Membliares parent de Cadmus, & qui vint s'établir à Thera au lieu de suivre les avantures de ce Heros. L'Isle dont nous parlons ne fut nommée Anaphe qu'à l'occasion des d Argonautes qui la découvrirent après une tempête horrible, qui les jetta au fond de l'Archipel; la découverte ne fut pas grande, car l'Isle n'a que 16. milles de tour, point de port, & ses montagnes sont toutes pelées : elles fournissent pourtant de belles sources, capables de porter la fecondité dans les campagnes pour peu qu'on sçût les employer utilement.

Les habitans de Nanfio sont tous du rite Grec, & soûmis à l'Evêque de Siphno ; on n'y voit ni Turcs ni Latins ; le Cadi & le Vaivode sont ambulans : en 1700. ils payerent 500. écus pour toutes sortes de droits, la capitation n'y étant qu'à un écu & demi par tête : leur faineantise est blâmable, & tout leur negoce consiste en oignons, en cire & en miel; ils n'ont de vin & d'orge que pour leur entretien : pour du bois, je ne crois pas qu'il y en ait assez pour faire rôtir les perdrix que l'on y pourroit manger ; la quantité en est si prodigieuse, que pour conserver les bleds, on amasse par ordre des Consuls tous les œufs que l'on peut trouver vers les fêtes de Pâques, & l'on convient qu'ils se montent ordinairement à plus de dix ou douze milles ; on les met à toutes sortes de sauces, & sur tout en omelettes : cependant malgré cette précaution, nous faisions lever des perdrix à chaque pas, la race en est ancienne : elles sont venuës e d'Astypalia : s'il en faut croire Hegesander, un bourgeois de cette Isle n'en porta qu'une paire à Anaphe ; f mais elle multiplia si fort que les habitans faillirent à en être chassez : c'est apparemment depuis ce temps-là que l'on s'est avisé d'en casser les œufs.

On élit tous les ans deux Consuls dans cette Isle, quelquefois un seul; toute l'authorité de ces Magistrats ne fut pas capable de nous faire trouver du lard pour piquer nos perdrix; les Grecs ne connoissent ni lard ni lardoire; il fallut donc les manger moitié bouillies, moitié rôties : ce ne fut pas le plus grand de nos chagrins, nous apprîmes qu'il y avoit des bandits autour de l'Isle, & sur tout à Anaphi-poula, méchant écueil à la vûë du bourg. Heureusement une Tartane du Martigues qui cherchoit de l'orge, y vint aborder & dissipa nos frayeurs: le Patron nous fit present d'excellent vin de la Cadiere proche Toulon, & nous nous serions mis volontiers sur son bord s'il avoit été destiné pour quelque Isle de l'Archipel: nous prîmes donc le parti de parcourir l'Isle en attendant que les bandits se fussent retirez.

a NANFIO. ΑΝΑΦΗ. ANAPHE.
b *Hist. des Ducs de l'Archip.*
c ΜΕΜΒΛΙΑΡΟΣ. *Steph.*
d Τοῖς δὲ Ἀργοναύταις ὑπὸ χειμῶνος τρυχομένοις καὶ σκοτομήνης ἀναφανεῖσα Ἀνάφη ἐπικέκληται. *Steph.*
e Stampalia.
f *Athen. Deipn. lib. 9.*

Du côté de la marine vers le sud, en allant à la chapelle de [a] Nôtre-Dame du Roseau, on voit sur un petit tertre les ruines du Temple d'Apollon [b] Eglete ou brillant de lumiere. Strabon qui parle de ce Temple ne dit pas à quelle occasion il fut bâti; [c] c'est Conon de qui nous l'apprenons : suivant cet Auteur la flote de Jason revenant de la Colchide fut battuë d'une si furieuse tempête, qu'on eût recours aux priéres & aux vœux. Apollon vint de fort bonne grace au secours de tant de Heros : la foudre qui tomba du Ciel [d] fit sortir du fond de la mer une Isle pour les recevoir : on y dressa un autel à Apollon sauveur des Argonautes; ce Dieu fut remercié parmi les verres & les pots; Medée & les Dames de sa cour firent les honneurs de la fête : le vin & la joye leur inspirerent de belles saillies, & sur tout, dit Conon, on ne manqua pas de railler les Heros, sans doute sur la peur qu'ils n'avoient pû cacher dans la tempête : les Heros de leur côté n'étoient pas muets; toute la nuit se passa en railleries piquantes : je ne sçai qui laissa par écrit cette histoire dans Anaphe; mais Conon assûre qu'après que cette Isle fut peuplée, les habitans en celebrerent tous les ans l'anniversaire : on y sacrifioit à Apollon ; le vin n'y étoit pas épargné; & suivant l'esprit de l'institution, les plaisanteries n'y étoient pas non plus oubliées : les Grecs sont admirables pour s'escrimer à ces jeux d'esprit.

Les ruines de ce Temple consistent en quelques morceaux de colonnes de marbre qui en indiquent la situation : on y voit une belle architrave de même pierre, sur laquelle il y a eu une inscription fort longue; peut-être faisoit-elle mention du conte de Conon, mais elle est si usée qu'à peine connoît-on qu'il y ait eu des caracteres sur ce marbre. On a bâti à quelques pas de là une chapelle des débris du Temple : la carriére de marbre en est tout proche du côté de la mer, au pied d'une des plus effroyables roches qui soit au monde, & sur laquelle est bâtie la chapelle de la Vierge. On voit aussi dans ce quartier les ruines d'un bel édifice de marbre qui ne paroît pas de la premiére antiquité, mais du temps des Ducs de Naxie.

Après avoir escaladé cette roche par un temps épouvantable, nous nous promenâmes dans les endroits de l'Isle les plus favorables pour herboriser : j'y remarquai la *Fagonia Cretica, spinosa. Inst. Rei herbar.* qui n'est gueres plus épineuse que celle que j'ai trouvée en Espagne dans le Royaume de Grenade, & que j'ai nommée, *Fagonia Hispanica, non spinosa. Inst.* Je crois qu'il faut regarder ces deux espéces comme des varietez de la même plante.

Assûrez de la retraite des bandits, nous nous disposâmes à passer à Stampalia, Isle à 40. milles de Nanfio, entre l'est & l'est-nord-est; mais les vents contraires nous obligerent d'aller à Mycone, où nous n'arrivâmes que le 22. Octobre après avoir relâché en plusieurs endroits.

L'Isle de MYCONE qui s'étend de l'est à l'ouest, a 36. milles de tour, située à 30. milles de Naxie, à 40. de Nicarie, & à 18. milles du port de Tine; quoique le canal qui est entre le cap Trullo de Mycone & le Tine, n'ait que 18. milles de largeur : celui de Mycone à Delos n'est que de trois milles depuis le cap [e] Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos : car Pline qui a peut-être compté d'un port à l'autre donne jusques à 15. milles à ce canal : on y voit les deux petits écueils de [f] Prasonisi, que Mrs. Spon & Wheler ont pris pour [g] Tragonisi ou Dragonera, autre écueil du côté de l'est-sud-est, & par consequent hors du canal dont nous parlons.

Le port de Mycone est fort découvert, & regarde entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest ; mais le golphe qui est à côté de ce port & qui se termine en cul de sac, est assez bon pour les plus gros bâtimens, qu'une jettée naturelle, formée par des rochers presque à fleur d'eau, met à couvert du vent du nord. L'entrée de ce golphe est entre le nord & le nord-nord-ouest : le port d'Ornos est opposé au fond du golphe, & regarde entre le sud & le sud-sud-est. L'Isle de [h] Saint George se trouve à la pointe du golphe à main droite, tout près de deux rochers isolez avec la grande & la petite Isle aux [i] Ecrevisses : les autres ports de l'Isle sont le port [k] Palermo & le port Sainte-Anne; le port Palermo est fort grand, mais trop exposé au vent du nord; le port Sainte Anne est fort découvert aussi & regarde le sud-est.

Les matelots de Mycone passent pour les plus habiles de tout le pays; il y a pour le moins 500. hommes de mer dans cette Isle, & l'on y compte plus de 100. bateaux, outre 40. ou 50. gros caiques destinez pour le negoce de Turquie & de la Morée; celui de Turquie se fait en cuirs & en [l] marroquins que l'on va charger à [m] Siagi proche de Smyrne & à Scalanova; celui de la Morée roule presentement sur le vin, dont les Myconiotes fournissent l'armée Venitienne à Napoli de Romanie : il y a des caiques à Mycone qui portent jusques à sept ou huit cens barils de vin; le barril pese [n] 150. livres de France; ce n'est souvent que de l'eau rougie, mais les Venitiens le payent suivant sa force & sa qualité; car les Grecs ne peuvent pas s'empêcher de tromper : on recueille ordinairement à [o] Myco-

a Παναγία. Καλαμιώτισσα.

b Καὶ πλήσιον Κρήτης Ἀνάφη ἐν ᾗ τὸ τοῦ Αἰγλήτου Ἀπόλλωνος ἱερόν. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Αἴγλη. Fulgor.

c *Narrat.* 49.

d Φαίνω, in lucem edo, *d'où vient* Ἀνάφη.

e Αλογόμανδρα, Parc aux chevaux.

f Πρασονήσι, Isle aux Poireaux.

g Τραγονήσι, Isle aux Boucs.

h Γεωργονήσι. Isle de Saint George.

i Καβουρονήσι, l'Isle aux Ecrevisses.

k Πάνορμος, Port à recevoir toutes sortes de vaisseaux.

l Cordouans.

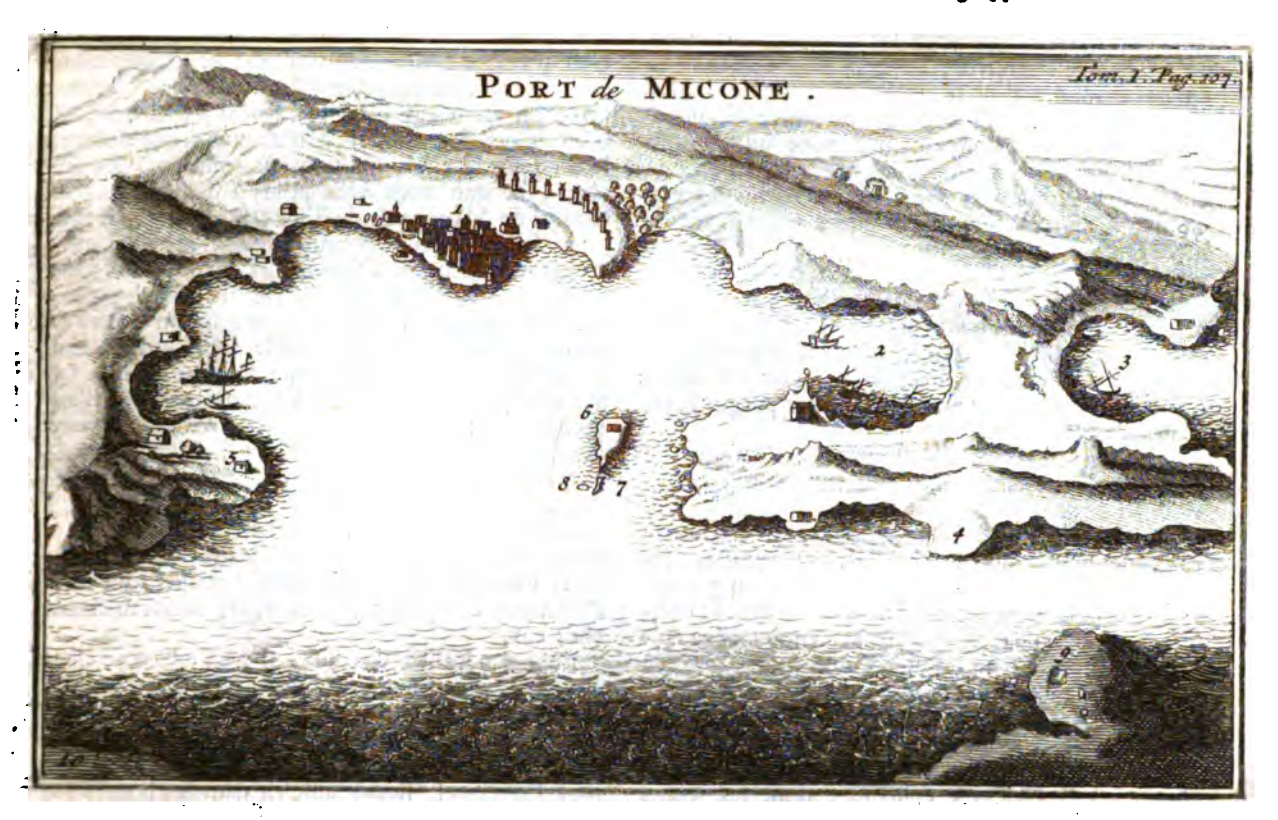
m Teos.

n 50. oques.

o Authoritas vino Myconio. *Plin. Hist. nat. lib.* 14. *cap.* 1.


Tom: I. Pag: 106.
Stapodia
Tragonisi
MYCONE
Port St. Anne
Port Palerme
Port Ornos
Armenisti
Presonisi
Delos
La grande Delos
ou
l'Isle Rhenée
Port St. Jean
San Nicolo
LE TINE

cone 25. ou 30. milles barrils de vin par an, & l'on y cultive la vigne depuis fort long-temps. [a] Mr. Wheler y acheta une médaille d'argent à la tête de Jupiter, au revers c'est une grappe de raisin.



L'Isle de Mycone est fort aride, & ses montagnes sont peu élevées; les deux plus considerables portent le nom de Saint Helie : l'une est tout près du cap Trullo à l'entrée du canal de Mycone & de Tine : l'autre est à l'extremité de Mycone vis-à-vis Tragonisi : le nom *Dimastos* que [b] Pline donne à la plus haute montagne de l'Isle, convient également à toutes les deux, puisque chacune a le sommet fendu en deux parties. [c] Ovide qui dans son voyage du Pont avoit vû Mycone de plus près que [d] Virgile, a eu raison de dire que c'étoit une Isle peu élevée, au lieu que Virgile dit tout le contraire : ce n'est pas que *humilis insula*, signifie aussi une Isle méprisable & vile, comme [e] Stace a appellé l'Isle de Seriphe.

Strabon rapporte que les Poëtes ont fait de Mycone le tombeau des Centaures défaits par Hercules, d'où étoit venu le proverbe [f] *Tout est dans Mycone*, pour dire, qu'un homme vouloit parler de tout dans le même discours. Etienne le Geographe qui a copié Strabon dans cet endroit comme en plusieurs autres, assûre que cette Isle a pris son nom d'un certain Myconus fils d'Ænius ; mais on connoît aussi peu l'un que l'autre, & la plûpart des anciens Auteurs sont tombez dans le même défaut ; la remarque de [g] Strabon & [h] d'Eustathe est beaucoup mieux fondée ; sçavoir que les Myconiotes étoient sujets à devenir chauves, puisque aujourd'hui la plûpart des habitans y perdent leurs cheveux à l'âge de 20. ou 25. ans. [i] Pline a outré l'observation, en assûrant que les enfans y naissent sans cheveux ; cela n'empêche pas que les habitans de cette Isle ne soient bien faits : ils passoient autrefois pour grands parasites, & ne le seroient pas moins aujourd'hui s'ils trouvoient des dupes. [k] Athenée cite Archiloque qui reprochoit à Pericles de tondre les napes à la maniére des Myconiotes. On lit dans le même Auteur quelques vers de Cratin qui ne

a ΜΥΚΟ.
b *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
c Hinc humilem Myconum cretosaque rura Cimoli. *Metamorph. lib. 7.*
d Quam Deus arcitenens oras & littora circum errantem, Mycone celsa, Gyaroque revinxit. *Eneid. 3.*
e Hinc spretæ Myconos, humilisque Seriphos, *Achil. 1.*
f Πάνθ' ὑπὸ μίαν Μύκωνον. *Rer. Geogr. lib. 10.*
g Μυκώνιος φαλακρός. *Strab. ibid.*
h *Ad Dionys. vers. 526.*
i Quippe Myconii carentes pilo gignuntur. *Hist. nat. lib. 11. cap. 37.*
k *Deipn. lib. 1.*

ne leur faisoient pas trop d'honneur, mais il excuse ces peuples sur la pauvreté de leur Isle.

Nos Francs appellent cette Isle Micouli; on y récueille assez d'orge pour les habitans, beaucoup de figues, peu d'olives; les eaux y sont assez rares en Eté; un grand puits en fournit à tout le [a] bourg qui est le seul de l'Isle & qui ne renferme gueres plus de trois milles ames; mais pour un homme qu'on y voit, on y trouve quatre femmes, couchées le plus souvent dans les ruës parmi les cochons; il est vrai que les hommes frequentent la mer. On y nomme tous les ans deux Consuls pour y prendre soin des affaires. En 1700. les Myconiotes payerent 5000. écus de capitation & de taille réelle : l'Isle dépendoit alors de Mezomorto Capitan Pacha : dans la derniere guerre, elle obéissoit au Bey de Stanchio Mahemet Bey, dit [b] Cassidi, qui commande quelques galiottes pour purger l'Archipel de petits corsaires.

Le séjour de Mycone est assez agréable pour les étrangers; on y fait bonne chere quand on a un bon cuisinier, car les Grecs n'y entendent rien: les perdrix sont en abondance & à bon marché en cette Isle, de même que les cailles, les becasses, les tourterelles, les lapins & les becfigues; on y mange d'excellens raisins & de fort bonnes figues: ordinairement les salades s'y font avec une espéce de [c] Laitteron tout à fait ragoutante quand on a frotté le plat avec de l'ail. [d] *L'Adralida* & la [e] *Radice* y sont assez recherchées; la première est une espéce de Scorzonere, dont on donne la figure & la déscription dans une des précédentes Lettres; & la *Radice* est la Chicorée épineuse, dont les jeunes pousses se blanchissent naturellement dans le sable le long de la mer. On fait un bon ragoût en Carême avec les *Vroulas* bouillies : le [f] fromage mou qu'on prépare en cette Isle est délicieux; il n'y a que les cailles confites au vinaigre qui choquent les étrangers; car ces oiseaux sont réduits en espéce de bouillies; les gens du pays les preferent sans doute aux cailles fraîches, parcequ'il ne faut point de bois pour les aprêter : on ne brûle à Mycone que des broussailles tirées des Isles de Delos.

Mycone a été possédée quelques années par les Ducs de Naxie : le [g] P. Sauger dit que Jean Crispo vingtiéme Duc de l'Archipel la donna en mariage avec l'Isle de Zia, à sa fille Thadée épouse de François de Sommerive; ce Seigneur n'en jouït pas long-temps, & les Venitiens étant maîtres de Tine s'accommoderent par bienséance de Mycone, d'où vient que le Provéditeur de Tine se dit encore aujourd'hui Provéditeur de Mycone : Barberousse Capitan Pacha la soûmit à Soliman II. avec presque toutes les Isles que la République possedoit dans l'Archipel.

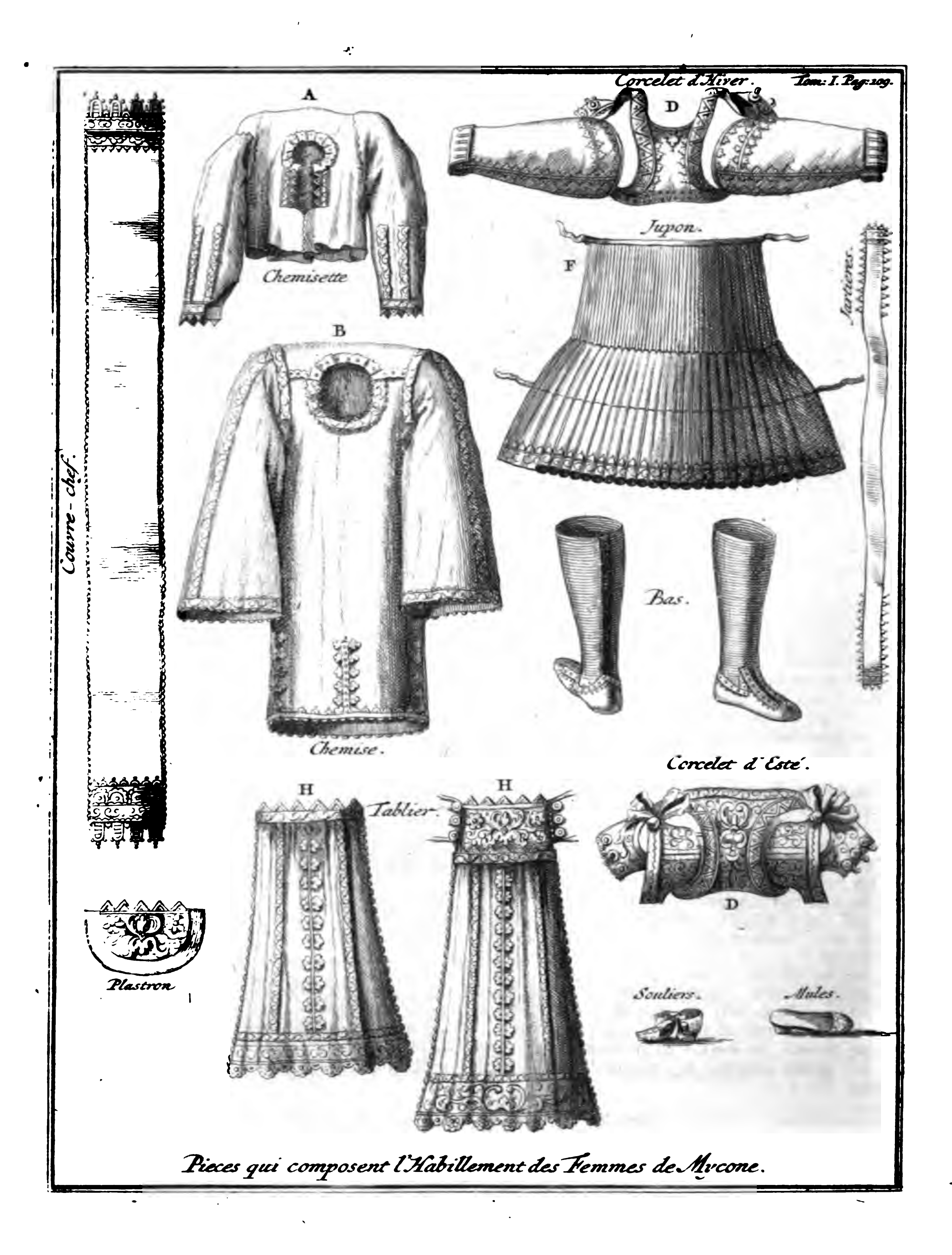
Il ne faut pas oublier ici que Mycone & Tine furent conquises sous l'Empereur Henri, par André Gizi quelques années après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens. Jerôme Gizi son frere eut pour partage Skyro & Scopoli. C'est de cet André Gizi, Monseigneur, que descend le Sr. Janachi Gizi, qui vous est connu par ses services, & que vous avez pourvû des patentes de Consul de Mycone & de Tine; sa famille s'est toûjours soûtenuë avec honneur depuis que les Latins conquirent l'Empire d'Orient. Nôtre Consul plein de religion a fait ériger à Mycone une chapelle à Saint Louïs, & il entretient chez lui un Prêtre de nôtre rite pour y dire la Messe. L'Eglise Latine du bourg dépend de l'Evêque de Tine, qui la fait déservir par un Vicaire à 25. écus romains d'appointemens : l'Aumônier de Mr. Gizi en a de plus considerables; mais on n'a rien à dire contre l'Evêque de Tine, puisque la [h] Congregation n'en donne pas davantage aux Vicaires des autres Isles : il y a même des Evêques qui ne leur donnent que 15. écus, & qui trouvent plus de Vicaires qu'ils ne veulent, parceque les Prêtres de l'Archipel sont ravis d'occuper ces postes, pour rester honorablement chez eux.

Pour des Eglises Gréques, il y en a bien 50. dans Mycone; chacune a son Papas, & presque tous les habitans sont du rite Grec : il n'y a de Turc qu'un Cadi ambulant; ces sortes de Cadis achettent une commission du grand Cadi de Scio, & parcourent tout l'Archipel, faisant afficher dans les bourgs par où ils passent, que tous ceux qui ont des procez, apportent leurs papiers, ou amenent les témoins necessaires, qu'on les dépêchera promptement & à bon marché : les Grecs naturellement chicaneurs sont assez sots pour venir à ce Tribunal, au lieu de s'accommoder à l'amiable devant les Administrateurs & les Papas.

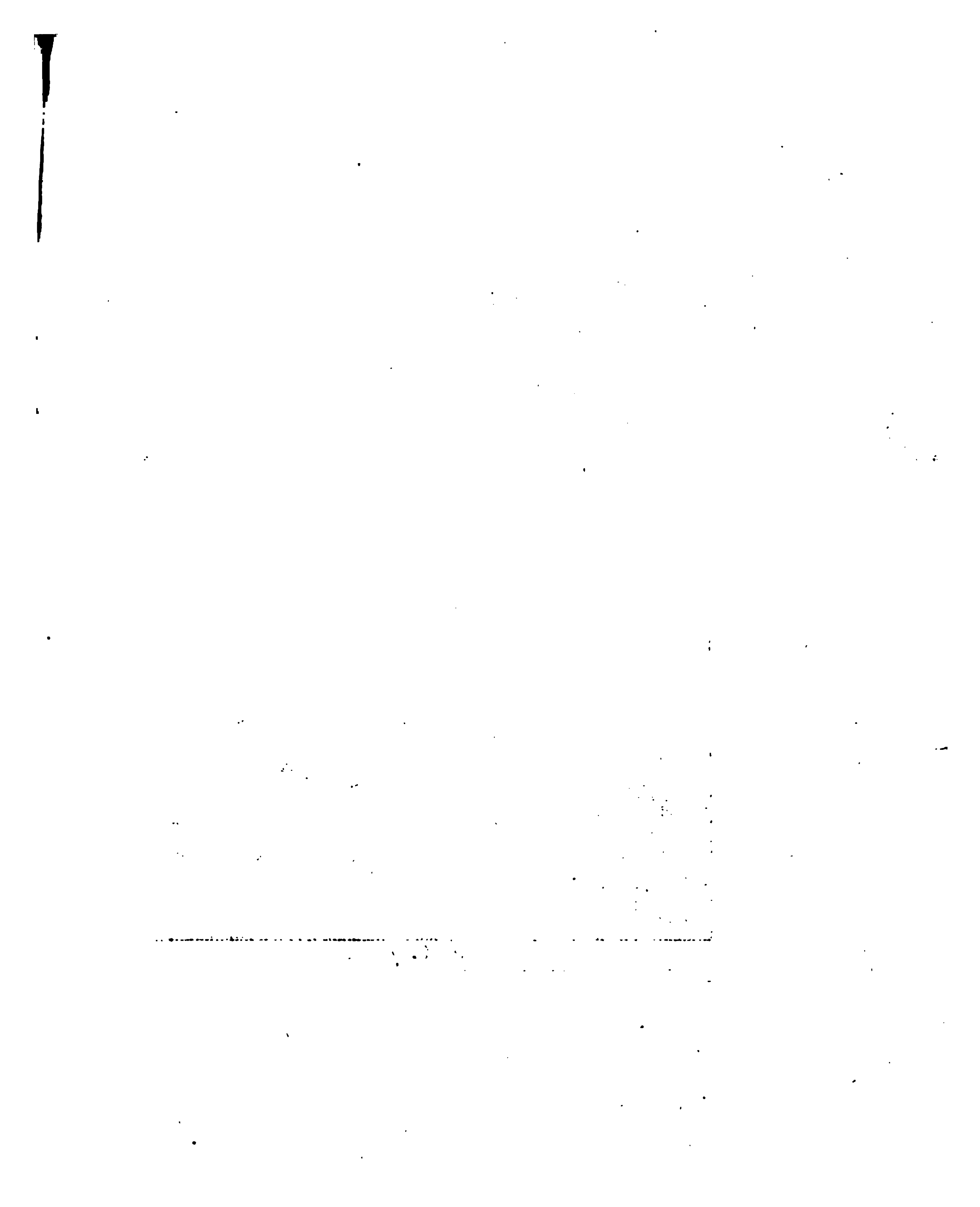
Il y a plusieurs chapelles & quelques monasteres à Mycone; [i] *Paleocastriani* est un monastere de trois ou quatre religieuses, situé presque au milieu de l'Isle autour de [k] Paleocastro ancienne forteresse ruinée sur une colline agreable : l'Eglise de la [l] Trinité est dans l'enceinte de Paleocastro : celle de Sainte Marine n'est pas loin de là; on y celebre tous les ans le 17. Juillet une grande fête où l'on danse & où l'on boit à la gréque, c'est à dire tout le jour & toute la nuit. A côté de Paleocastro dans une belle plaine à la veue du port Sainte Anne est le grand monastere de [m] *Trulliani*, occupé par dix ou douze Caloyers, & quelques vieilles Calo-

a *Μυκόνου ἡ πόλις. Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*
b *ou* Teigneux.
c Sonchus lævis, augustifolius. C. B. *Conesto connilliero.*
d Scorzonera Græca saxatilis & maritima, foliis variè laciniatis. Coroll. Inst. Rei herb. Ἀδραλίδα.
e Cichorium spinosum C. B.
f Pouino.

g *Hist. des Ducs de l'Archip.*
h *De propaganda fide.*
i Παλαιοκάστρου, l'ancienne Eglise du château.
k *Αν Φορβια ἄκρα. Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 16.*
Μόνωρος ἄργη ... Scyl. Peripl.
l Ἁγία Τριάδα, la Sainte Trinité.
m Τρουλλιανή. Le Dome, ou la Cathedrale.



Pieces qui composent l'Habillement des Femmes de Mycone.





Femmes de Mycone.

loyeres ; ils ont de grands biens dans la plaine [a] d'Anomeria, quartier de l'Isle le plus fertile. Le couvent de Saint Pantaleon est en deça de Paleocastro assez près du port Palermo ; mais il n'y a que trois ou quatre religieux. Les monasteres abandonnez sont celui de la [b] Vierge, de Saint George, & du Sauveur.

Outre le Consul de France, il y en a un aussi dans cette Isle pour l'Angleterre, & un pour la Hollande, quoiqu'il n'y vienne aucun bâtiment de ces deux nations ; mais les Grecs se mettent à couvert des insultes des Turcs avec une patente de Consul. Les bâtimens François destinez pour Smyrne & pour Constantinople passent dans le canal de Tine & de Mycone, tirant entre le nord & le nord-est : dans les mauvais temps ils relâchent ordinairement à Mycone & y viennent prendre langue pendant la guerre. La route ordinaire des Anglois & des Hollandois est entre Négrepont & Macronisi. Il vient souvent à Mycone des barques Françoises charger des grains, de la soye, du coton & d'autres marchandises des Isles voisines.

Les Dames de Mycone ne seroient point desagreables si leurs habits étoient un peu moins ridicules ; cependant ces habits, & même les plus communs, leur reviennent à 200. écus ; il y en a qui coutent 150. sequins : il est vrai que la plûpart de ces Dames ne s'habillent qu'une fois en leur vie ; les maris n'ont pas le chagrin de leur voir suivre les modes, & de mettre la main à la bourse à chaque saison. Voici les piéces qui composent leur parure, elles sont tout à fait grottesques.

La premiére est une espéce de [c] chemisette *A*, laquelle à peine leur couvre la gorge ; elle a des manches à poignets ; ordinairement on la fait de [d] mousseline, de boucassin ou de toile de soye, relevée de passemens d'or ou de broderie : ainsi les plus riches chemisettes sont de veritables haires, car leurs ornemens s'impriment sur la peau.

On met par dessus la chemisette une grande [e] chemise *B* de toile de coton ou de soye à manches aussi larges que celles d'un surpris ; cette chemise descend jusques à mi-jambe & tient lieu de jupon ; elle est garnie de dentelles ou brodée de soye, de fil d'or ou d'argent.

La troisiéme piéce est une espéce de [f] plastron *C*, couvert de broderie d'or ou d'argent que l'on applique sur la gorge, & qui répond à un [g] juste-au-corps sans manches qui ne prend qu'au dessous des bras, suspendu sur les épaules par deux gros cordons en maniére d'anses ; comme toutes les femmes ne se servent pas de cette troisiéme piéce, j'oubliai de la faire dessiner : ordinairement elle est de toile de coton, plissée à petits plis & serrez ; mais garnie en bas de dix ou douze cercles de même étoffe, épais chacun de près d'un pouce, qui servent à relever le Colubi dont on va parler, & lui donnent une agréable rondeur.

Elles endossent ensuite un [h] corcelet *D*, qui a deux aîles sur les côtez, & deux ouvertures pour passer les bras ; c'est une espéce de corps sans manche, brodé d'or & d'argent, relevé de perles ; on le garnit de [i] manches en Hiver.

Ce corps déborde d'environ trois ou quatre pouces sur le [k] colubi, espéce de jupon [l] *F* fort épais & tout plissé, qui ne descend que sur les genoux ; on le ferme par devant avec des rubans ; mais les Dames qui portent le juste-au-corps, dont on a parlé ci-devant, en laissent paroître deux pouces, au dessous du jupon. A Naxie pour relever le bas de ce jupon, on y met au dessous trois ou quatre piéces de même structure fort épaisses & fort lourdes. La chose est encore plus ridicule à Andros ; car on y place un cerceau semblable à ceux qu'on met aux vertugadins.

La sixiéme piéce de l'ajustement de ces femmes, est un [m] tablier *H* de mousseline ou de toile de soye toute brodée : comme la broderie a été inventée en Levant, on l'applique sur tout ; & certainement on y brode bien plus proprement qu'en France ; mais leurs desseins ne sont pas de si bon goût.

Elles portent en Eté des [n] bas de coton, & en Hiver des bas de drap rouge, ornez de dentelles d'or ou d'argent ; ces bas sont tous réplissez, car elles en chaussent quatre ou cinq paires les unes sur les autres : leurs jartiéres sont de rubans garnis de [o] dentelles d'or ou d'argent, & nouez à deux ganses.

Leurs [p] mules sont de velours ; mais si courtes par dessus qu'il n'y entre que les doigts des pieds, aussi ces Dames marchent de très-mauvaise grace, trainant leurs pantoufles : on en voit quelques-unes qui ont des souliers à la Venitienne, qu'elles attachent avec de grands rubans à dentelles.

Enfin leur [q] couvre-chef est un voile de mousseline ou de toile de soye, long ordinairement de sept ou huit pieds, sur deux pieds de large ; elles le tortillent sur la tête & autour du menton, d'une maniére agréable, & qui leur donne un air assez évcillé.

Cette Isle ne produit pas des plantes extraordinaires ; nous y remarquâmes pourtant, l'*Iris tuberosa, folio anguloso. C. B. Pin.* que nous n'avions

a Ανομέρια. La partie d'en haut.
b Παναγία Μούσενα. La Vierge de Mycone.
Αγίος Γεώργιος. Σωτῆρας.
c Μεσογιλέκον.
d Πευκασίνο.
e Υποκάμισον.
f Στεμαχικόν.
g Λινόζουςος.
h μπουςοῦράσολα, μπ se prononce comme un β en grec vulgaire, βρουςοῦράσολα Χρυσάεη, μαργαριτάρη.
i μπουςομάνικα Επιμανίκιοι.
k Χολύβιον Colibi, ou Colobi.
l Ροῦχο καὶ φουςάνι. Drap & futaine.
m Προςοτόδια. Tablier.
n Κάρτζες.
o Καρίζοδετες.
p Κουτουροπάπουτζα.
q Βοῖλα καὶ χρυτέοιλα.

pas observée dans les autres Isles : j'en ai fait un genre particulier sous le nom d'*Hermodactylus*.

Nous observâmes sur la montagne de Saint Helie du cap Trullo que

Naxie reste entre le sud-sud-est & le sud.

La petite Delos entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Paros se trouve dans la même ligne.

Le milieu de la grande Delos & Cabronisi sont au sud-ouest.

Tragonisi à l'est-sud-est.

a Tragonisi est un méchant écueil de trois milles de tour, à un mille de Mycone de cap en cap au dessous de la montagne de Saint Helie de l'est; quoiqu'il faille faire près de 20. milles pour aller du port de Mycone à celui de Tragonisi : il n'y a presentement ni boucs ni chévres sauvages qui lui ont fait donner autrefois le nom de l'Isle aux boucs. Les bourgeois de Mycone, & sur tout les Moines de Trulliani y font nourrir leurs bestiaux; mais les bergers sont obligez de les ramener dans le mois d'Avril, parce que l'eau des pluyes commence à manquer : la bergerie est assez jolie, mais les deux chapelles que l'on y a bâti autrefois n'ont que les quatre murailles.

Stapodia est à 5. milles de Tragonisi, c'est une crête de rocher faite en selle à cheval, couverte de quatre ou cinq jolies plantes : on n'y voit ni bergers ni troupeaux, parce qu'il n'y a point d'eau douce, & que la mer en submerge une partie de temps en temps. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE VII.

DESCRIPTION DES ISLES DE DELOS.

MONSEIGNEUR,

Les Grecs appellent aujourd'hui b *Dili* deux écueils de l'Archipel tout à fait abandonnez, & qui ne servent de retraite qu'à des Corsaires & à des bandits : c le plus grand s'appelloit anciennement l'Isle Rhenée, & d l'autre étoit connu sous le nom de Delos, le centre des fameuses Cyclades. Cette Isle qui n'a gueres plus de sept ou huit milles de tour, quoique e Pline lui en donne quinze, fut regardée comme un f lieu sacré dès que le bruit se fut répandu que Latone y avoit mis au monde Apollon & Diane. Les Grecs qui ont eu de l'esprit & de l'habileté avant les Romains, attacherent tant de grandeur à Delos & la rendirent si magnifique qu'elle fit l'admiration de toute l'antiquité: jamais Isle ne reçût tant de louanges; & Pindare & Callimaque composerent des hymnes en son honneur. g Erysichton fils de Cecrops premier Roi d'Athenes y éleva un Temple à Apollon : ce Temple qui dans la suite devint un des plus superbes édifices de la terre, se trouvoit à l'entrée d'une grande ville bâtie de granit & de marbre, ornée d'un theâtre, de portiques, d'un bassin à representer des combats de mer, d'un h Gymnase & d'une prodigieuse quantité d'autels.

Jugez, Monseigneur, de l'empressement que nous avions de voir un pays si celebre dans les Auteurs. L'Isle de Delos qui est bien trois fois aussi longue que large, est au milieu de deux beaux canaux, l'un du côté de Mycone, & l'autre du côté de l'Isle Rhenée : dans celui de Mycone qui est à l'est-nord-est sont deux méchants i écueils accompagnez de quelques rochers. Le canal a trois milles de large du cap Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos; mais on compte six milles du port de Mycone au petit port de Delos, où l'on débarque ordinairement; il y a 15. milles de ce petit port à celui de San Nicolo de Tine. Pline n'a pas bien connu la distance de Mycone à Delos; car il l'a déterminée à 15. milles : il se trompe aussi touchant celle de Delos à Naxie qui est de 40. milles, quoi qu'il n'en compte que dix-huit: pour celle de Delos à Nicaria, il a raison d'assûrer qu'elle est de cinquante milles.

Le canal qui est entre les deux Delos n'a gueres plus d'un demi mille de largeur vers le grand k *Rematiari*; écueil dont le nom me parut si extraordinaire, que je m'attachai à rechercher son étymologie, & quoique cette découverte ne soit pas importante, je me sçai bon gré de l'avoir faite. *Rematiari* en Grec vulgaire signifie une personne sujette à des fluxions; & comme cet écueil assez plat est souvent inondé par les eaux du canal, les Grecs qui ont l'esprit badin l'ont nommé *Rematiari*; c'est-à-dire une Isle sujette à Rhumatisme ou à être souvent submergée. Les anciens ont fait plus d'honneur à cet écueil, & l'avoient consacré à Diane sous le nom d'Hecate; car nous lisons dans Suidas qu'on

a Τραγονῆσι, Isle aux boucs. Dragoneta.
b Δῆλος.
c Μεγάλος Δῆλος Ρήνεια, antiquorum.
d Δῆλος, antiquor. Μικρὸς Δῆλος, *que les Francs appellent*, Sdiles.
e *Hist. nat. lib. 4. cap.* 12.
f *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.
g *Euseb. Chron. græc. & lat. pag.* 76. *Cedren. Compend. Hist. Syncell. Chronogr.*
h Πολύβωμος. *Callim. Hymne sur Delos, vers.* 266.
i Πρασονῆσοι. Les Isles aux poireaux.
k Ρ'ευματιάρης, Rheumatismo laborans, Ρ'ευματίζειν, aquis obruere pro Ρ'ευματίζειν.

llent un peu
e leur prouë
le port du
eft entre les
ge aux galio-

: Mr. Gizi
as accompa-
Isle ; l'im-
nous permit
lebarquâmes
tout à l'ex-
ron 20. pas
les grandes
n Automne
le le recon-
bords , &
l'il nous fit
rir de soif,
on & Whe-
ter, du cô-
o. pas de la
nous debar-

it le marais
ote; car ce
la fontaine
ion séparé-
pas croya-
in ovale où
rcequ'il n'y
e nom de
ain d'hom-
remplissoit
de la mer,
es navales:
i apparem-
nps-là, est
lote.
petite émi-
plat, une
ipel; c'est
de diame-
partie par
en Hiver
y avoit en
en Jan-
est à 100.
los ; mais
qui est op-

ine *Inopus*
que celle
le même
temps

naq. Hym. sur

pas observé
genre partic
Nous ob
lie du cap
Naxie re
La petite
ouest.
Paros se
Le milieu
au sud
Tragonif
a Tragon
les de tour,
au dessous
quoiqu'il fai
du port de

MONS

Les Gre
écueils de l'
ne servent
bandits : c
l'Isle Rhené
de Delos,
Isle qui n'a
tour, quoiq
gardée com
fut répandu
Apollon &
prit & de l'
tant de gran
que qu'elle
jamais Isle r
& Callimaq
honneur.
Roi d'Athen
Temple qui
bes édifices
grande ville
d'un theâtre
ter des coml
prodigieuse
Jugez, M
avions de vo
L'Isle de De

a Τραγονήσι,
b Δῆλος.
c Μεγάλος Δῆ
d Δῆλος, an
Sdiles.
e *Hist. nat. li*
f *Strab. Rerum*

qu'on l'appelloit l'Isle [a] d'Hecate ou Psammite, du nom de certains gâteaux que l'on y offroit à cette Déesse.

Comme cet écueil est dans l'endroit le plus étroit du canal, il y a apparence qu'il fut choisi par Polycrate, ce fameux Tyran de [b] Samos, pour y faire tendre cette chaîne dont parle Thucydide, laquelle attachoit l'Isle Rhenée à Delos, & marquoit que l'on consacroit la premiére à Apollon Delien. Il est probable aussi que ce fut dans ce même endroit que [c] Nicias traversa le canal pour entrer dans Delos; on ne peut rien imaginer de plus pompeux que cette entrée : Nicias informé que les Prêtres deputez des villes de Gréce debarquoient ordinairement en desordre, & qu'on leur ordonnoit souvent de chanter les Hymnes d'Apollon sans leur donner le temps de s'habiller, fit mettre à terre dans l'Isle Rhenée, les victimes, les presens & toute sa suite. On jetta durant la nuit un pont sur le canal, & le lendemain on fut tout étonné de voir passer cette procession sur ce pont couvert de riches tapis, avec des parapets peints, dorez & garnis de fleurs; tous ces préparatifs avoient été apportez d'Athenes : la compagnie marcha en bon ordre, bien parée, chantant agréablement. On sacrifia dans le Temple d'Apollon, les jeux ne furent pas oubliez, il y eut des répas magnifiques, & Nicias fit dresser un grand Palmier de bronze qu'il consacra au Dieu de l'Isle : ce Capitaine Athenien poussa la magnificence plus loin, il destina les revenus d'une ferme considerable pour un repas où il voulut que les Deliens fussent invitez tous les ans, afin de s'attirer par leurs sacrifices les bienfaits des Dieux : on grava sur une pyramide cette donation pour la rendre authentique & irrévocable.

Le canal dont nous parlons a trois milles de large du [d] cap du Chameau au port Pyrgos de la grande Delos : l'une des embouchures de ce canal est au sud & l'autre au nord. Le grand Rematiari se trouve au sud-ouest, & le petit Rematiari à l'ouest : la distance d'un écueil à l'autre est aussi grande que celle de la côte de la petite Delos au grand écueil : mais la distance de ce grand écueil à la grande Delos est beaucoup plus considerable : les vaisseaux de guerre donnent fond vers la pointe meridionale du grand Rematiari, où il y a un très-bon mouillage, & l'on y a vû jusques à cent dix vaisseaux de guerre après la bataille de [e] Salamine, destinez, à la sollicitation des Atheniens, pour délivrer l'Ionie de la tyrannie de Perses : [f] Diodore de Sicile dit que cette flote étoit de deux cens cinquante galéres.

Les vaisseaux passent entre les deux écueils & la grande Delos, lorsqu'ils veulent sortir par l'embouchure du nord, les galéres mouillent un peu plus bas vers le sud, & viennent mettre leur prouë sur la grande Isle dans un port appellé le port du Général; l'autre partie de ce canal qui est entre les écueils & la petite Delos sert de passage aux galiotes & aux caïques.

[g] Nous partîmes de Mycone avec Mr. Gizi Consul de France, qui voulut bien nous accompagner pour examiner les ruines de cette Isle ; l'impatience où nous étions d'y arriver ne nous permit pas d'aller jusques au petit port, nous debarquâmes à une langue de terre 1 au nord-est ; tout à l'extremité de l'Isle : un petit lac 2 d'environ 20. pas de large qui ne se desseche que dans les grandes chaleurs & qui se remplit en Hiver & en Automne se presenta d'abord à nous ; il est aisé de le reconnoître par les Tamaris qui sont sur ses bords, & nous donna d'autant plus de joye, qu'il nous fit concevoir l'esperance de n'y pas mourir de soif, comme en coururent le risque Mrs. Spon & Wheler en 1675. ce lac est à 50. pas de la mer, du côté qui regarde la grande Delos, & à 280. pas de la pointe de la langue de terre où l'on nous debarqua.

[h] Il semble que cette piéce d'eau soit le marais rond dont parlent Callimaque & Herodote; car ce nom de marais ne sçauroit convenir à la fontaine *Inopus*, puisque Callimaque fait mention séparément du marais & de la fontaine : il n'est pas croyable non plus que ce [i] marais soit le bassin ovale où l'on representoit les combats de mer, parcequ'il n'y a aucune apparence qu'on eût donné le nom de marais ou de lac à un [k] bassin fait de main d'homme, très-bien cimenté, & que l'on remplissoit comme nous le ferons voir, de l'eau de la mer, lorsqu'on vouloit representer des batailles navales : il faut donc conclure que nôtre lac, qui apparemment s'est comblé en partie depuis ce temps-là, est le marais rond de Callimaque & d'Herodote.

A 255. pas de ce lac, au-delà d'une petite éminence, on trouve dans un terrain assez plat, une des plus belles sources 3 de tout l'Archipel; c'est une espéce de puits, d'environ 12. pas de diametre, enfermé partie par des rochers, & partie par une muraille ; l'enceinte est couverte en Hiver des eaux qui se répandent par dessus ; il y avoit en Octobre 24. pieds d'eau, & plus de 30. en Janvier & Février : cette admirable source est à 100. pas de la côte qui regarde la grande Delos ; mais elle est beaucoup plus éloignée de celle qui est opposée à Mycone.

Certainement cette source est la fontaine *Inopus* de Pline ; car j'ai oui conter à Mycone que celle de Delos augmentoit & diminuoit dans le même temps

a Εκάτης Νῆσος πρὸ τῆς Δήλυ κεῖται τι Νησίδιον, &c. *Suid.*
b *Thucyd. lib.* 3.
c *Plutarch. in Nicia.*
d Cabo Camila.
e *Herod. lib.* 8.
f *Biblioth. hist. lib.* 11.

g 24. Octobre 1700.
h Χρυσῷ δε τροχόεσσα πανήμερος ἔῤῥεε λίμνη. *Callimaq. Hym. sur Delos vers.* 261.
i τροχοειδὴς λίμνη. *Herod. lib.* 2.
k Ναυμαχία.

temps que le fleuve Jourdain. [a] Srrabon dit que c'est pousser les prodiges bien loin, que de faire passer le Nil jusques à Delos. Pline a pris la chose plus serieusement, & assûre que la fontaine *Inopus* augmentoit & diminuoit de même que le Nil: les habitans de Mycone ont retenu cette fable par tradition; mais ils confondent le Jourdain avec le Nil. Callimaque parle [b] d'*Inopus* comme d'une eau profonde, & Strabon comme d'une petite riviére. [c] Nôtre source a 24. pieds d'eau en Eté, comme l'on vient de dire; les armées Turques & Venitiennes y viennent faire aiguade, & je suis persuadé qu'autrefois elle fournissoit d'eau aux deux Delos: car il n'y a point de source dans l'Isle Rhenée. Strabon avoit été assûrément mal informé: il n'y a non plus aucun ruisseau dans Delos, si ce n'est quelques rigoles formées par les pluyes d'Hiver.

A 124. pas de cette belle source tout près de l'Isthme qui sépare du reste de l'Isle la langue de terre où nous débarquâmes, est un autre creux 4 assez profond, mais sans eau; on nous assûra qu'il en étoit plein en Janvier & en Février.

Tout au haut de cet Isthme tirant sur la gauche, on entre dans les ruines 5 de l'ancienne ville de Delos. Nous y découvrîmes d'abord les futs de six colonnes de granit, d'un pied quatre pouces de diametre, posez sur la même ligne, trois debout, l'une panchée, & deux enterrées, dont on ne voyoit que les diametres.

A environ 16. pas de là, avançant toûjours à gauche & suivant les mêmes ruines 6, on voit à 30. ou 40. pas de la mer cinq belles colonnes de marbre de 16. pouces de diametre, disposées aussi sur le même rang. A 25. pas plus loin il y a des morceaux d'autres colonnes de marbre canelées, de deux pieds trois pouces de diametre: on trouve aux environs quelques autres piéces de marbre; & un peu plus haut le long de la mer 7 s'élevent deux piliers de granit quarrez, assez minces: voilà tous les restes d'antiquité qui sont sur la côte de Delos vis-à-vis Mycone: ce n'étoit pas le plus bel endroit de la ville; les ports qui sont entre les deux Delos avoient fait préferer avec raison la côte du couchant à celle de l'est-nord-est, où il n'y a que de méchantes cales.

La ville donc au lieu de s'étendre sur la côte de Mycone faisoit une espéce d'angle au travers de l'Isle, du côté du couchant, & suivant la pente d'une petite colline 8, venoit joindre un des plus superbes édifices 9 de l'Isle, s'il en faut juger par les ruines; c'étoit peut-être un portique soûtenu par une colonnade, comme le marquent les cintres & les pilastres: les ruines de ce bâtiment sont à 330. pas de Mycone, presque vis-à-vis les deux piliers de granit 7 dont on a parlé. Du côté de la grande Delos, elles répondent à la calanque de Scardana 13, qui en est éloignée de 523. pas: on ne voit dans ces ruines que marbres cassez, piédestaux, pilastres, architraves, cintres & bazes renversées, la plûpart des colonnes en ont été enlevées; celles qui restent n'ont que 16. pouces de diametre, & les pilastres ont un pied cinq pouces de large: les cintres sont d'une seule piéce quarrée de cinq pieds de diametre, taillée en demi cercle, large dans œuvre de trois pieds quatre pouces, avec des moulures d'un excellent goût dans leur simplicité: il y a des piédesteaux de trois pieds deux pouces de diametre, sur trois pieds & demi de haut, cilindriques; & sur le corps d'un de ces piédestaux paroissent encore les traces d'une inscription fort longue; mais si usée que de plus habiles Antiquaires que nous ne pourroient peut-être y déchifrer un mot entier: nous y remarquâmes avec beaucoup de peine les caractéres suivans, ΛΝΙΙΟ\ qui peut-être formoient le commencement du nom d'Antiochus; il se peut faire que ce qui paroît un Λ ait été un A, le premier I peut avoir servi de jambe à un T.

Antiochus Epiphane ou Epimane Roi de Syrie avoit embelli Delos d'un grand nombre d'autels & de statuës, comme il paroît par un endroit de Polybe rapporté dans Athenée. [d] Il semble que le fragment du 41. livre de Tite-Live ne soit qu'une copie de ce que Polybe avoit publié de ce Prince magnifique jusques à la prodigalité: peut-être qu'il avoit fait bâtir ce portique où l'on avoit élevé sa statuë sur le piédestal dont nous parlons: parmi ces piédestaux il y a deux chapiteaux corinthiens; les autres ont été emportez pour faire des mortiers, suivant la coûtume du Levant.

Après avoir examiné ces ruines, nous montâmes à droite sur une colline 8 où nous ne remarquâmes aucuns restes de bâtimens. Avançant toûjours vers la mer du côté de la grande Delos, nous allâmes sur une montagne 10 un peu plus escarpée, mais beaucoup plus basse que le mont Cynthe que nous avions toûjours devant les yeux: on voit entre ces deux collines deux cisternes 11, 12. dessechées, & les restes de quelques colonnes de marbre, lesquelles peuvent avoir servi à un Temple. On découvre sur la montagne 10 des fondemens d'une partie de la ville, qui s'étendoit jusques à la mer: Mr. Wheler soupçonne avec raison que c'étoit la nouvelle Athenes d'Adrien, bâtie par les Atheniens aux dépens de cet Empereur, & appellée [e] *Olympieion* par Etienne le Geographe; ce nom vient du surnom d'Olympien, marqué sur une médaille des Nicomediens, où Adrien est appellé Dieu

a *Rerum Geogr. lib.* 6. In Delo insula Inopus fons eodem quo Nilus modo ac pariter cum eo decrescit augeturque. *Plin. Hist. nat. lib.* 2. *cap.* 101.

b Βαθὺς Ἰνωπὸς. *Vers.* 263.

c Ποταμὸς δὲ διαῤῥεῖ τὴν νῆσον Ἰνωπὸς οὐ μέγας καὶ γὰρ ἡ νῆσος μικρά. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 10.

d *Deipn. lib.* 5.

e ΟΛΥΜΠΙΕΙΟΝ. *Steph.*

[a] Dieu Olympien ; on lui a donné le même nom sur une médaille des Ephesiens, où il est representé avec Lucius Verus : [b] Adrien, comme nous l'apprenons de Spartien étant à Athenes y fit bâtir un Temple & un autel, qu'il consacra lui-même sous le nom du Jupiter Olympien.

D'un côté la ville d'Adrien s'étendoit jusques au Gymnase 15, & de l'autre jusques au portique d'Antiochus sans qu'il y eût aucune interruption entre cette nouvelle ville, & la grande où étoit le Temple d'Apollon : [c] on ne trouve même ni fondemens ni mazures dans aucun autre quartier de l'Isle, d'où l'on peut conjecturer que l'on n'avoit fait qu'une seule & puissante ville de toutes les petites villes ou bourgades qui avoient donné lieu à Callimaque d'appeller Delos une Isle à plusieurs villes. Il paroît par une inscription, rapportée dans [d] Mr. Spon, & dont le marbre est dans le cabinet de Mr. Baudelot, qu'il y avoit plusieurs Temples dans la nouvelle Athenes de Delos; sçavoir ceux d'Apollon, d'Hercule, de Neptune.

De cette montagne on découvre la [e] Calanque de Scardaca 13 où débarquerent Mrs. Spon & Wheler, & qu'ils prirent pour le petit port ; mais ce petit port est plus haut vers la pointe du petit Rematiari.

A côté de cette Calanque à 170. pas de la mer dans un lieu assez plat 15, sont encore débout six colonnes de granit, & un pilier quarré de même pierre : il y avoit 11. colonnes débout dans le temps que Mrs. Spon & Wheler y arrivérent, nous en comptâmes 25. de renversées; les unes & les autres paroissent avoir été posées quarrement : quelques-unes ont un pied & demi de diametre : les autres ont deux pieds moins deux pouces; la plûpart sont hautes de 9. pieds & demi : la tradition veut que cet endroit-là fût le Gymnase de l'Isle; & c'est aussi pour cette raison que les corsaires appellent Delos les Ecoles, pour la distinguer de la grande Delos : ce prétendu Gymnase étoit tout de granit ou de pierre du pays : le granit se tiroit du mont Cynthe ; les inscriptions qui parlent des Gymnasiarques sont dans un bassin ovale que l'on va décrire.

A gauche & environ 45. pas du Gymnase dans un petit fond est la fontaine du Maltois 16, petit puits dont l'ouverture est à fleur de terre & comme en lozange; l'eau n'y étoit qu'à sept ou huit pieds de profondeur en Octobre, Janvier & Février.

A 100. pas du Gymnase presque sur la même ligne & à 345. pas de la mer, se trouve un bassin 17 ovale de 289. pieds de longueur, sur 200. pieds de largeur, entouré d'une muraille haute d'environ 4. pieds, presque toute revêtue d'un ciment fort épais & propre à retenir l'eau; elle s'y dégorgeoit par un canal d'un pied & demi de large, lequel venoit de la mer, & dont l'embouchure étoit opposée au Gymnase : ce bassin s'appelle presentement la [f] danseuse, ou le lieu propre à danser : en effet il ne peut servir qu'à donner le divertissement de la danse aux matelots & aux pêcheurs. Quoique les anciens Auteurs n'assurent pas qu'on representât des batailles navales à Delos, il semble pourtant que ce bassin étoit destiné pour ces sortes d'exercices ; mais il falloit pour cela que les bâtimens fussent bien petits; au contraire le canal ouvert entre les deux Delos nous parut admirable pour ces sortes de spectacles dans un beau jour, puisque le peuple des deux Isles rangé sur les côtes & sur les hauteurs les pouvoit considerer fort commodément, & qu'on pouvoit se servir de galéres & de vaisseaux ordinaires pour les representer. Quoi qu'il en soit l'eau de la pluye qui s'étoit amassée pendant le mois de Février dans le bassin dont nous parlons, étoit fort salée & presque amére, au lieu que celle des autres mares d'eau de la pluye, étoit fade & douçatre, ce qui semble prouver que ce bassin se remplissoit autrefois de l'eau de la mer, dont il est resté beaucoup de sel & de vase.

Il n'est pas surprenant que Mrs. Spon & Wheler ayent pris ce bassin pour le marais de Callimaque; ils furent mal conduits, & ne virent ni le lac rond que nous avons décrit, ni la fontaine *Inopus:* nous devons à nôtre impatience la découverte de cette fontaine; car nous n'aurions pas vû la langue de terre où elle est, si nous avions été jusques au petit port, au lieu que ces Mrs. qui venoient de Tine enfilerent le grand canal & mirent pied à terre à Scardana. [g] La comparaison qu'Herodote fait du marais qui étoit en Egypte à Saïs auprès du Temple de Minerve avec celui de Delos, paroît d'abord favoriser leur pensée; puisque celui de Saïs étoit enfermé par une muraille fort propre, de même que le bassin dont nous parlons ; mais il semble que la comparaison de cet Auteur tombe plûtôt sur la figure & sur la grandeur du marais de Delos que sur ses ornemens.

En descendant dans ce bassin moitié comblé aujourd'hui, nous découvrîmes d'abord un piédestal quarré, de deux pieds cinq pouces de haut sur deux pieds un pouce de large, à moitié cassé, & l'on n'y lit plus qu'une partie de l'inscription qui parle du Gymnasiarque Seleucus de Marathon : on la rapporte ici toute entiére, telle que Mrs. Spon & Wheler la lûrent en 1675. le côté effacé fait voir ce qui manque; car on ne trouve à present que ce qui reste à main droite.

[a] Θεὸς Ολύμπιος, *legende*, Νικομήδιων.

[b] Αὐτοκ. Καισαρ. Αδριανος Ολύμπιος, Λούκιος Οὐῆρος Καῖσαρ. *Legende*, Εφέσιων.

[c] Ω μεγάλη σὺ πολύβωμε, πολύλλιτε, πολλὰ φέρουσα, *Callim. Hymn. sur Delos. vers. 266.*

[d] *Miscell. érud. antiq. sect. 10.*

[e] Λιμῶνας καὶ Λιμίων.

[f] Χορεύτρα καὶ Χορεύτοπος.

[g] *Lib. 2. cap. 170.*

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ
ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΣΕΛΕΥΚΟΣ
ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΩΝ

Pour l'inscription de Mithridate Eupator, mentionnée par Mrs. Spon & Wheler, peut-être qu'elle a été enlevée depuis ce temps-là : il n'est pas surprenant qu'on eût dressé dans cette Isle des statuës à ces deux Princes ; à Mithridate Evergete, par rapport à ses bienfaits ; à son fils Eupator, à cause de sa puissance redoutable : ce Prince fit saccager Delos, sous prétexte qu'elle avoit quitté le parti des a Atheniens ses amis, & reçû un Gouverneur de la part des Romains. b Dans le désordre donc que les troupes y causérent, on épargna les statuës des Mithridates, & l'on n'eut point de respect pour celles des autres Princes.

Nous apperçûmes sur la gauche & dans le même bassin un morceau d'un autre piédestal cilindrique à demi enterré dans le sable ; après l'avoir découvert & lavé, nous y lûmes une partie d'une inscription assez maltraitée, laquelle fait mention du Roi Nicomede Epiphane, & d'un Gymnasiarque qui lui avoit fait dresser une statuë ; ce piédestal a dix-sept pouces de diametre : voici l'inscription.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔ..
ΤΟΥ ΕΥΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΝΙΚΟΜΕΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ
.... ΚΟΥΡΙΔΗΣ ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ
ΡΑΜΝΟΥΣΙΟΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟ.

c C'est ce Nicomede Epiphane Roi de Bithinie qui fit mourir son pere Prusias, & qui eut pour successeur Nicomede Philopator son fils. J'achetai à Erzeron une médaille d'argent de Nicomede Epiphane : la tête en est admirable ; mais le revers n'est pas de la même main.

Tom. I. Pag. 114.



A droite de ce bassin vers le bas environ 50. pas en montant sur une petite éminence 18 subsistent encore les restes de quelque beau Temple, autant qu'on en peut juger par les débris de plusieurs colonnes de marbre d'environ deux pieds moins deux pouces de diametre, moitié canelées & moitié à pans, ou peut-être canelées par les deux bouts & taillées à pans dans l'entre-deux ; les canelures & les pans sont larges de trois pouces & demi : nous ne pûmes lire que le mot ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ sur le reste d'un autel cilindrique, beaucoup plus gros que les piédestaux précedens, orné de têtes de bœufs, de festons & de grapes de raisin ; le dessus de cet autel est un peu creux, & propre pour y brûler de l'encens ; il faut par là distinguer les autels des piédestaux qui soûtenoient des statuës, & qui par consequent étoient tout plats : ces autels sont frequens dans les deux Delos, nous en découvrîmes un si beau que je l'ai fait graver.

On lit à quelques pas de là sur un bout d'architrave de marbre en caractéres parfaitement beaux de trois pouces de haut ΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥ, restes de l'inscription ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥΤΥΧΟΥ dont parlent Mrs. Spon & Wheler ; mais ce dernier la place trop près du portique de Philippe de Macedoine.

Mr. Spon doute si ce Denys Eutyches fut le fils de ce fameux Tyran de Syracuse, avec qui les Cartagi-

a *Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
b *Flor. lib. 3. cap. 5.*

c *Appian. de bello Mithrid.*

taginois eurent de si cruelles guerres : il est pourtant certain que le surnom d'heureux convient mieux à son pere, que a Diodore de Sicile appelle très-fortuné : le fils au contraire fut le plus malheureux de tous les hommes ; sur la fin de ses jours il fut obligé d'élever des enfans pour gagner sa vie. Si l'inscription parle du premier Tyran de Syracuse, il y a apparence que ce destructeur des Temples avoit voulu reparer ses impietez par les presens qu'il fit à Apollon. Ne pourroit-on pas penser que le Denys dont il s'agit, fut un des Tyrans d'Heraclée du Pont qui regna fort heureusement pendant 30. ans suivant b Memnon : c Diodore de Sicile pousse son regne jusques à 32. ans, & d Athenée jusques à 33. Il merite plus le nom d'heureux que les Denys de Syracuse, qui furent l'horreur de leur siécle.

De cette architrave tirant vers la mer, on marche dans les ruines d'une partie de la ville, tout le long de la côte. A deux pas de la même architrave on rencontre quelque restes 19 de lions de marbre tous en piéces ; quoique plus aisez à connoître que ceux qui sont à côté du Temple d'Apollon ; le Sr. Ostovichi, l'un des meilleurs bourgeois de Mycone, qui chasse tous les jours à Delos, nous assûra qu'il y en avoit vû cinq entiers il y a quelques années.

On découvre ensuite les ruines 20 d'un bâtiment très-magnifique tout au bout du bassin ovale qui regarde le Temple d'Apollon ; une infinité de colonnes de marbre, montrent encore qu'elles avoient été alignées sur un quarré aussi large que le petit diametre de ce bassin : c'étoit peut-être un portique bâti par Denys Eutyches dont nous venons de voir l'inscription ; car l'architrave & l'autel, où le nom de ce Prince est gravé, sont tout près de ces ruines ; quelques-unes des colonnes sont encore debout, la plûpart sont renversées & cassées ; il y en a d'unies de 20. pouces de diametre, & d'autres taillées à pans de 18. pouces seulement ; entremêlées les unes & les autres de quelques gros piliers de granit.

De ce portique vers le petit port 14 tout est plein de colonnes du marbre & de piliers de granit : ces colonnes ont deux pieds de diametre, & leurs canelures sont larges de 4. pouces : e ces débris 21 sont si magnifiques, que nous les prîmes pour les restes du Temple de Latone.

On compte environ 240. pas du bassin ovale au Temple d'Apollon 22. dont les ruines brillent encore plus que celles des autres édifices de l'Isle : ce Temple si recommandable parmi les anciens, situé à près de cent pas du petit port, étoit l'ouvrage de toutes les Puissances de la Gréce qui avoient contribué à sa construction & à son entretien. f Plutarque nous apprend qu'il renfermoit une des sept merveilles du monde : c'étoit un autel construit avec des cornes disposées d'une adresse merveilleuse, sans colle ni chevilles : il est à craindre que cet Auteur n'exagére la beauté de cette piéce autant que celle des nids des Alcyons.

Les restes de la statuë d'Apollon 23 sont presque à l'entrée de ces ruines & consistent en deux piéces ; le dos est d'un côté, le ventre & les cuisses de l'autre : on ne lui a laissé ni tête, ni bras, ni jambes : c'étoit une statuë colossale d'un seul bloc de marbre, & dont les cheveux tomboient sur son dos par grosses boucles : ce dos a six pieds de large, mais l'on n'y voit plus de marques d'aucun ornement, & les plus vieux habitans de Mycone ne se souviennent pas d'avoir vû cette figure entiére ; le tronc en est tout nud, & il a dix pieds de la hanche au genou : les sculpteurs de ce temps-là étoient trop habiles pour avoir placé une si grande figure à une hauteur ordinaire : il y a toute apparence qu'elle étoit destinée pour le frontispice du Temple d'où elle n'auroit paru que de grandeur naturelle, & l'on peut juger par là de l'élevation de cet édifice : on peut conjecturer aussi par les ruines, qui ont plus de 300. pas de long, que le frontispice de ce Temple regardoit la grande Delos, & qu'il étoit couvert par un dôme d'un grand diametre.

Ces ruines sont presentement de gros morceaux de colonnes brisées, d'architraves, de bazes, de chapiteaux entassez confusément ; parmi tant de piéces, vers le bas de ces débris est un quartier de marbre bien équarri, qui sans doute a servi de plinthe à la statuë d'Apollon : ce marbre qui a 15. pieds & demi de long, dix pieds neuf pouces de large, & deux pieds trois pouces d'épaisseur, est percé au milieu comme si l'on avoit voulu le vuider pour le rendre plus leger : on lit en parfaitement beaux caractéres sur son épaisseur qui est tournée du côté de la mer :

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

g Plutarque rapporte dans la vie de Nicias, que cet illustre Athenien fit dresser auprès du Temple de Delos un grand Palmier de bronze qu'il consacra à Apollon, & que les vents renverserent ensuite cet arbre sur une statuë colossale élevée par les habitans de Naxos : il est hors de doute que c'étoit la statuë d'Apollon dont on vient de parler : pour l'inscription, il est certain qu'elle est de ce temps-là, & qu'elle marque que la pierre sur laquelle on la lit, servoit de plinthe à la statuë ; mais il faut con-

a Εὐτυχέστατος. *Biblioth. Hist. lib.* 14.
b *Apud Phot. Biblioth. cap.* 5.
c *Biblioth. Hist. lib.* 14. *&* 20.
d *Deipn. lib.* 12. *cap.* 26.
e Τὸ Λατῷον, *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

f *De Solert. animal.*
g Ὁ δὲ φοῖνιξ ἐκεῖνος ὑπὸ τῶν πνευμάτων ἀποκλασθεὶς ἐνέπεσε τῷ Ναξίων ἀνδριάντι τῷ μεγάλῳ καὶ ἀνέτρεψεν. *Plut. in Nicia.*

conclurre aussi que cette statuë étoit encore posée à terre, ou que le palmier qui la renversa étoit sur le comble du Temple.

Sur l'épaisseur du plinthe vis-à-vis de l'inscription des Naxiotes on en lit une autre en caractéres si extraordinaires que les plus habiles gens des Isles voisines n'y connoissent rien. Mr. Spon crut d'abord qu'ils approchoient des anciennes lettres Toscanes ; mais Mr. Wheler & lui, après les avoir bien examinées, jugerent qu'elles étoient en Grec vulgaire, quoi qu'ils ne pussent pas les expliquer ; voici la forme de ces caractéres copiez très-fidélement.

a Deux des plus grands hommes de ce siécle, sans être avertis d'où j'avois tiré cette inscription, sans se voir, sans conferer ensemble, l'ont expliquée sur le champ, & se sont si bien rencontrez que je ne puis assez admirer leur sagacité. Le P. Hardouin croit que les quatre premiéres lettres désignent quelques noms propres ; & le P. Dom Bernard ne doute pas que l'inscription ne soit en caractéres anciens & Ioniens, qui répondent aux suivans :

Το λιθο ισιν ανδριας και το σφελας.

Huic lapidi inest statua & scabellum, suivant le P. Hardouin : *In lapide sum* (vel *est*) *statua & basis*, suivant le b P. Dom Bernard.

Les plus belles colonnes du Temple étoient à son frontispice ou à son vestibule ; c ces colonnes n'étoient pas cilindriques, mais presque ovales, taillées à plate-bande par devant & par derriére, avec les côtez arrondis & canelez ; leur grand diametre avoit trois pieds cinq pouces, & celui d'une plate-bande à l'autre deux pieds quatre pouces & demi ; les plate-bandes étoient larges d'un pied cinq pouces, & les canelures avoient près de quatre pouces : ces colonnes étoient à plusieurs assises posées les unes sur les autres, & enclavées par trois clefs de cuivre, dont celles des côtez étoient quarrées & entroient dans des trous de deux pouces de diametre ; celle du milieu s'engageoit dans une ouverture longue de demi pied, large d'un pouce, profonde d'environ sept pouces avec une maniere de noix cilindrique, comme il paroît par cette figure : parmi ces colonnes il y en avoit aussi de rondes & canelées de deux pieds deux pouces de diametre.

Plusieurs statuës, & une infinité d'autels embellissoient ce Temple ; la plûpart de ceux qui restent ont trois pieds moins deux pouces de diametre, sur deux pieds deux pouces de haut ; mais leurs ornemens sont si usez que la beauté en est presque effacée : on n'y trouve plus qu'un chapiteau Corinthien, parmi plusieurs bornes de marbre semblables aux bornes de nos ruës.

L'effroyable tas de piéces de marbre qui est vers le haut de ces ruines, semble indiquer la situation d'un dôme considerable, soûtenu par des colonnes d'un ordre singulier à plusieurs assises arrêtées dans leurs centres par des clefs de cuivre quarrées, de trois pouces quelques lignes de diametre ; les assises ont la plûpart trois pieds moins deux pouces de large, sur deux pieds huit pouces de haut ; parmi ces assises il y en a de taillées à pans, & d'autres canelées fort proprement : les unes & les autres faisoient partie de pareilles colonnes ; car outre que leur diametre est égal, les pans & les canelures le sont aussi, & ont chacune cinq pouces de large.

Les chapiteaux de ces colonnes étoient bien extraordinaires ; leur tailloir a trois pieds cinq pouces de diametre, sur trois pouces de haut : le timpan a neuf pouces de hauteur, c'est une espéce d'échine ou de quart de rond, dont la bosse diminuant en poire tombe sur un cordon haut de deux pouces, à trois filets, au dessous desquels commencent les canelures ; le plan des chapiteaux qui portoit sur le fust des colonnes, a deux pieds de diametre.

A côté des masures du Temple en prenant le chemin qui traverse l'Isle, on voit quatre grosses piéces de marbre 24 si difformes, que personne ne les prendroit pour des lions si la tradition ne l'authorisoit. On y voit aussi deux termes cassez, l'un terminé par une tête de cheval, & l'autre par celle d'un bœuf ; ces têtes sont assez maltraitées, & même les termes ne paroissent pas avoir été d'une grande beauté ; néanmoins ils nous firent souvenir de l'Hippodrome où l'on faisoit les courses des chevaux. d Les Atheniens y établirent ces sortes d'exercices ; on n'y trouve qu'inscriptions brisées ou effacées.

Nous repassâmes après cela par les ruines du Temple pour venir au portique de Philippe Roi de Macedoine 25, les débris de ce portique n'en sont éloignez que d'environ 40. ou 50. pas, & se trouvent presque sur la même ligne : ce ne sont que colonnes & architraves d'une grandeur qui marque encore la magnificence d'un grand Prince : nous y observâmes deux sortes de colonnes de marbre ; les morceaux des plus grandes ont 12. ou 13. pieds de longueur, & sont moitié canelez & moitié à pans, larges de cinq pouces cinq lignes, & ces colonnes sont de même profil que celles du frontispice du Tem-

a Le P. Dom Bernard de Montfaucon de la Congregation de S. Maur, & le P. Hardouin de la Compagnie de Jesus.
b *Palaogr. Gr. lib. 2. cap. 1.*

c Πρόναος.
d Πρὶν δὲ οἱ Ἀθηναῖοι τότε τὸν ἀγῶνα ἐποίησαν καὶ ἱπποδρομίας ὃ πρότερον οὐκ ἦν. *Thucyd. lib. 3.*

Temple, mais elles n'ont que deux pieds de diametre d'une plate-bande à l'autre ; les plate-bandes sont larges de sept pouces deux ou trois lignes ; les canelures des côtez ont deux pouces & demi de largeur ; le grand diametre de ces colonnes est de deux pieds quatre pouces.

Parmi les architraves il y en a trois assez près les unes des autres qui portent l'inscription de Philippe de Macedoine, longue chacune de dix pieds, épaisses de deux pieds & demi, hautes d'un pied huit pouces ; sur l'une de ces piéces, cassée en deux, on lit en caracteres de sept pouces de haut :

ΦΙΛΙΠΠ.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ sur l'autre.
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ sur la troisiéme.

Ces architraves n'ont pas été cassées ni emportées : peut-être parce qu'elles sont creusées chacune de deux grands trous carrez & profonds comme des auges, & qui sans doute les tenoient enchassées sur les colonnes : ces colonnes avoient été choisies avec un grand soin & marquées dans la carriére avec un ο & un β sur leurs diametres, qui signifient, à ce que je crois, ὁ βασιλεὺς, le Roi.

Du portique de Philippe de Macedoine on découvre à 300. pas à gauche 26 sur le penchant d'une colline, les restes d'un beau theâtre de marbre : tout l'espace qui est entre ces deux bâtimens n'est rempli que de débris de maisons bâties de pierres du pays, ou de brique. C'étoit-là suivant les apparences le quartier de la ville le mieux peuplé, non seulement à cause du Temple, mais à cause des ports qui sont sur le canal, & ausquels les Romains avoient accordé les franchises. Ces ruines entassées par monceaux, contiennent quelques colonnes de granit ; & tout près du theâtre il y en a quelques-unes de marbre canelées, qui sans doute ont servi à quelque Temple.

L'ouverture du theâtre est au penchant de la colline & regarde le sud-ouest presque vers la pointe du grand *Rematiari* ; ce theâtre étoit tout de marbre à gros quartiers, coupez en differentes manieres : il y a peu de piéces quarrées ; la plûpart sont de biais & à differens angles, comme si on avoit voulu les ménager, pour ne pas trop les diminuer en les équarrissant ; il y en a quelques-unes taillées à pointe de diamant. Le diametre du theâtre hors d'œuvre, c'est-à-dire en y comptant l'épaisseur des dégrez est de 250. pieds, & la circonference de 500. l'encoigneure gauche de cet édifice étoit soûtenuë par une espéce de tour 27. ou massif de 19. pieds d'épais sur 30. pieds de long : la colline manque en cet endroit, au lieu qu'elle sert d'apui au theâtre sur la droite : à dix ou douze pas de la muraille, il y avoit un grand édifice 28 dans les mazures duquel est encore une cave ou citerne, avec l'ouverture longue & les bords pavez à la Mosaïque.

A quarante pas de l'ouverture du theâtre 29 on trouve au rez de chaussée un quarré long de 100. pas, sur 23. pieds de large, & d'une profondeur assez considerable, divisé en 9. loges séparées par une arcade d'un beau cintre ; mais on n'y voit aucun reste de ciment. Mr. Spon soupçonne que c'étoient des citernes à cause d'un canal qui semble avoir servi à une de ces loges : cependant comme elles communiquoient ensemble par des portes cintrées qu'on pouvoit ouvrir & fermer quand on vouloit, il y a plus d'apparence qu'elles étoient destinées pour enfermer des lions & d'autres animaux servant aux spectacles ; le canal y conduisoit l'eau pour les faire boire. Ces loges n'étoient pas voutées, mais couvertes de gros quartiers de granit, taillez en maniere de poutres, au travers desquels on laissoit des ouvertures pour éclairer ces lieux & pour l'entrée & la sortie de ces animaux, comme cela se voit encore en quelques endroits : on compte 345. pas de ces loges à la mer, ainsi le theâtre n'en étoit éloigné que de 380. pas.

Du theâtre nous tirâmes droit à une ancienne porte 33 de la ville, au penchant du mont Cynthe 32. On trouve sur le chemin à droite trois colonnes de granit 30 sur la même ligne, outre plusieurs autres qui sont renversées ; sur la gauche avant que de descendre dans une petite vallée presque au pied de la montagne, on voit les restes d'un Temple 31 marquez par neuf colonnes de marbre grisâtre fouetté de blanc, disposées en rond, trois debout & six par terre : en fouillant dans des trous de lapins, on a découvert depuis peu de très-belles caves sous ces colonnes : le pavé du Temple étoit de Mosaïque.

[a] Le mont Cynthe 32, d'où Apollon fut nommé Cynthien, est une colline fort désagréable, laquelle traverse obliquement presque toute l'Isle, plus éloignée pourtant de sa pointe meridionale que de la septentrionale : cette montagne n'est proprement qu'un bloc de granit ordinaire & commun en Europe, c'est-à-dire d'une espéce de marbre blanc ou grisâtre pétri naturellement avec de petits morceaux de talc noirâtres & luisans comme du verre ; j'en ai des piéces où il y a des morceaux de talc gros comme le pouce : presque toutes les Isles de l'Archipel sont couvertes de ce [b] granit, & les Romains en tiroient beaucoup de l'Isle d'Elbe sur la côte de Toscane. Mr. Felibien assûre que les colonnes du Pantheon en sont ; mais le [c] P. Dom. Bernard de Montfaucon qui a fait de si belles observations en Italie, remarque que de seize colonnes du portique de cette Eglise, une partie est de granit d'Egypte, qui se tiroit, dit Suetone, des carriéres de la Thebaïde, & ce granit est incomparablement plus beau que celui d'Europe ; j'en ai vû

 des

a Ὄρος ὁ Κύνθος, Assurgit Cyntho monte. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

b Granitus ex Æthalia.

c *Diar. Ital. cap.* 12.

des colonnes à Constantinople dont le fond est Isabelle piqué de taches couleur d'acier. L'Empereur Heliogabale, comme nous l'apprend Lampridius, avoit dessein de faire poser sa statuë sur une colonne de granit qu'il auroit fait sculper comme celle de Trajan, mais on n'en pût trouver de piéce assez haute dans les carriéres de la haute Egypte.

La basse Normandie a des carriéres de granit ordinaire du côté de Granville; & Mr. Simon de l'Academie Royale des Sciences, qui m'en apporta quelques piéces en 1704. m'a assûré qu'on l'employoit communément dans ce pays-là sous le nom de carreau de Saint Sever pour les chambranles des portes & des cheminées: ces carriéres s'étendent bien loin, puisque Mr. Gaudron habile Apoticaire de Saint Malo m'a envoyé plusieurs plantes marines, attachées naturellement sur des morceaux de granit. Le R. P. Sebastien Truchet, Religieux Carme si distingué par son merite, faisant travailler par ordre de Sa Majesté pour rendre la Dordogne navigable, a découvert le plus beau granit du monde dans les sources de cette riviére.

Les colonnes qui passent pour être de pierre fonduë sont de ce granit ordinaire: celles du Baptistere de Saint Sauveur à Aix en Provence, à Orange dans la hale, à Lyon dans l'Abbaye d'Ainai, sont de la même matiére, & l'on peut assûrer généralement parlant, que toutes les pierres, de quelque espéce qu'elles soient, se calcinent au feu, bien loin de se fondre.

Les habitans des Isles voisines de Delos appellent Castro le mont [a] Cynthe; & quoiqu'il ne soit gueres plus haut que le mont Valerien auprès de Paris, Strabon l'a regardé comme une montagne considerable. Des ruines de la ville à une ancienne porte, on monte par des dégrez taillez dans cette roche; cette porte 33 est une espéce de corps de garde qui se ressent bien des premiers temps que l'Isle fut habitée, il n'a qu'environ six pas de long, sur cinq pas de large; un homme débout en levant la main ne sçauroit atteindre jusques au haut qui est couvert de piéces de granit plates comme des planches, mais fort épaisses, longues de neuf pieds, posées en dos d'âne bout à bout l'une contre l'autre; de ce corps de garde on monte jusques au sommet de la colline par un escalier de marbre, dont la plûpart des marches ont été emportées à Mycone pour faire des appuis de fenêtres. Sur le haut de la montagne regne une petite [b] esplanade où sont encore les restes de quelque citadelle qui dominoit toute l'Isle; les fondemens en sont fort épais à angles droits & à gros quartiers de marbre: cette enceinte renfermoit quelque superbe bâtiment, Temple, ou portique; on y découvre encore des pavez à la Mosaïque, des colonnes & de très-beaux marbres.

a Ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως ὄρος ὑψηλὸν ὁ Κύνθος καὶ τραχύ. *Rerum Geog. lib.* 10.

b Ἀκρόπολις.

c *Diar. Ital. cap.* 8.

La ville ne passoit pas le sommet du mont Cynthe: de là elle s'étendoit jusques au port de Fourni 35, & le theâtre étoit dans son enceinte comme on le démontre par une inscription qui est aujourd'hui dans le vestibule de la Bibliothéque de Saint Marc à Venise: le [c] P. Dom Bernard de Montfaucon l'a transcrite avec plus de soin & plus correctement qu'on ne la voit dans [d] Gruter: elle rapporte que parmi les reglemens dressez sous l'Arconte Aristechme en faveur des Atheniens habitans dans l'Isle de Delos, on les honoreroit dans les fêtes de [e] Minerve d'une couronne d'or, & que la proclamation s'en feroit sur le theâtre situé dans la ville.

ΤΟ ΤΕ ΠΡΩΤΟΝ ΠΑΝΑΘΗΝΑΙΟΙΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΤΟΝ ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΔΗΛΩ ΤΙΜΗΘΗΝΑΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ ΑΝΑΓΟΡΕΥΜΕΝΩΙ ΕΝ ΤΩΙ ΕΝ ΑΣΤΕΙ ΘΕΑΤΡΩΙ, &c.

Cette ville étoit continuée du port Fourni au delà du petit port 14 jusques à la Calanque de Scardana 13, embrassant le portique de Philippe de Macedoine 25, le Temple d'Apollon 22, le portique de Denys Eutyches 20, le bassin ovale 17, & le Gymnase 15: la mer servoit de rempart à ce quartier de la ville, & tous ces beaux édifices paroissoient à decouvert: de Scardana elle se repandoit sur la colline voisine 10. & se joignoit à la nouvelle Athenes; ensuite elle traversoit toute l'Isle jusques à la côte opposée à Mycone, & venoit se terminer à l'isthme de la langue de terre 1. au nord-est: elle ne s'étendoit pas beaucoup du côté du levant à cause d'un rocher herissé en maniere de crête, au delà duquel le terrain est fort raboteux; & il est surprenant que les Grecs qui entreprenoient de si grandes choses, n'eussent pas aplani toutes ces éminences: la ville occupoit donc la seule plaine qui fût dans l'Isle: [f] c'est la situation que lui donne Strabon.

On nous fit voir au pied du mont Cynthe une petite loge où s'étoit retiré depuis quelques années un [g] Ascetique suivant le langage des Grecs; Maxime étoit son nom: il étoit Caloyer de Monte Santo, & il y est retourné pour se confiner dans une solitude afreuse, dont le repos ne fût troublé par aucun nouvel objet: car les Myconiotes qui vont tous les jours à Delos couper du bois, pêcher ou chasser, lui causoient trop de distractions: il avoit demeuré quelque temps à Stapodia méchant écueil au delà de Mycone; mais il fut obligé de le quitter par la difficulté d'y trouver de l'eau à boire: cet humble & zelé Solitaire avoit dessein d'aller à Salonique prêcher publiquement contre la Loi des Turcs & meriter le martyre: son Directeur l'en detourna, & lui fit comprendre que la colere des

d *Pag. ccccv.*

e Panathenæa. Παναθήναια. Minervalia.

f *Rerum Geog. lib.* 10.

g Ἀσκητὴς.

des Mahometans rejailliroit sans doute sur les autres Caloyers bien moins disposez que lui à se faire empaller.

La loge que ce solitaire avoit occupée à Delos n'est pas loin de la citerne 34. qui fut d'un si grand secours à Mrs. Spon & Wheler, placée sur la crête de la montagne vis-à-vis le grand Rematiari : cette citerne paroît avoir servi de cave à quelque maison considerable : les voutes en sont d'une grande beauté.

Après avoir fait le tour du mont Cynthe, nous prîmes le chemin du port Fourni 35. & laissâmes à main gauche vers le midi quelques autres collines plus basses, entrecoupées de ces vallées [a] qu'Euripide a nommées fertiles : aujourd'hui elles sont si maigres qu'on les laisse en friche, au lieu que l'on cultive avec soin celles de l'Isle Rhenée. Nous decouvrîmes sur le chemin du port quelques colonnes de marbre 36. lesquelles paroissent avoir servi à un Temple : on en voit de granit coupées sur le lieu, mais dégrossies & qu'on n'a jamais mises en œuvre, non plus que d'effroyables blocs de la même pierre, destinez sans doute à de grands ouvrages : ainsi le granit ne se tiroit pas seulement du mont Cynthe, mais encore des collines voisines, qui sont entre le couchant & le midi.

Le port Fourni, dont l'entrée est entre le sud & le sud-ouest, répond vers la pointe meridionale du grand Rematiari : mais ce port n'est bon que pour de petits bâtimens : le long de la côte en venant au petit port, on ne trouve dans l'eau même que fondemens; ainsi le port Fourni qu'on appelle aussi le grand port, étoit à une des extrémitez de la ville : il y a plus de 60. piliers de granit 37. sur cette côte, dont la plûpart sont debout, restes peut-être de quelques magazins ou boutiques de Marchands ; comme les anciens n'employoient pas du bois dans leurs bâtimens, les piliers de pierre y tenoient lieu de poteaux, & l'architrave qu'on mettoit par dessus formoit l'entrée d'une boutique : sur la droite 38, un peu plus haut que ces piliers, on rencontre quelques colonnes de granit posées sur la même ligne, comme si c'étoient les ruines de quelque portique.

[b] Le petit port 14 étoit aussi bordé de bâtimens; quelque part que l'on creuse, on n'y decouvre que des pavez à la Moïsaque, composez de petits dez de marbre blanc & noir, engagez dans une couche de mortier d'un pied d'épaisseur : les caiques sont dans ce port à l'abri du vent du nord; car ce port fait deux coudes l'un à droite & l'autre à gauche ; celui qui est à droite vers la pointe du petit Rematiari est accompagné d'une [c] seche à fleur d'eau où les vagues viennent se briser.

Au commencement de l'année 1701. on ne voyoit aux environs du mont Cynthe que petites rigoles; la plus considerable couloit du sud-est, vers le sud, & formoit une espece de lac dont le dégorgement passant au pied de la montagne, venoit se perdre vers les ruines du temple marqué 31. sur la fin de Janvier toutes ces rigoles étoient à sec, & il ne restoit que le lac reduit à une mare : il n'y a donc pas d'apparence que la riviere *Inopus*, que Strabon fait couler dans cette Isle, fût de ce côté-là. Pline a eu plus de raison de donner ce nom à la fontaine 3. qui est dans la langue de terre 1. où nous debarquâmes : nous avons si bien parcouru cette Isle dans les quatre voyages que nous y avons faits, que nous pouvons assurer qu'il n'y a point d'eau courante.

A l'égard de la pierre employée dans tous ces grands édifices de Delos, on n'y remarque que du marbre blanc, du granit, du moilon roussâtre & des briques; nous n'avons vû qu'un seul quartier de jaspe rouge & blanc, semblable à celui de Languedoc : on croit que la plus grande partie du marbre blanc étoit venue de Paros & de Tenos, où l'on voit de grandes carrieres du côté qui regarde l'Isle d'Andros; celle de Naxos est aussi remplie de beau marbre : pour le granit, Delos & Mycone n'en manquent pas.

Il seroit inutile de rapporter ici les differens noms donnez autrefois à l'Isle de Delos; celui de [d] *Lagia* par exemple, ne lui convient pas; il n'y a plus de liévres dans cette Isle, mais beaucoup de lapins logez magnifiquement dans le marbre; ordinairement ces deux sortes d'animaux se détruisent l'un l'autre & ne sçauroient vivre ensemble : les cailles avoient fait donner le nom d'*Ortygia* aux deux Delos; mais ce nom conviendroit mieux à toutes les Isles de l'Archipel, puisque ces oiseaux en couvrent tous les écueils dans certaines saisons de l'année. [e] Le Scholiaste d'Apollonius prétend que Delos fut nommée *Ortygia* du nom d'une sœur de Latone, & que Delos fut le premier nom de l'Isle; suivant les apparences ce nom lui fut donné par les habitans des Isles voisines; dans le temps de l'inondation causée par le dégorgement du Pont-Euxin dans l'Archipel : cette Isle qui avoit été couverte des eaux, reparut & se manifesta comme son nom le marque.

Il n'y a pas de perdrix aujourd'hui dans Delos, mais beaucoup de becasses : nous y vîmes quelques viperes & des crocodiles de terre ; ce sont de beaux lezards de neuf ou dix pouces de long, tout-à-fait semblables aux crocodiles ordinaires ; la peau de ceux de terre qui est grisâtre est relevée de petites éminences assez pointues en quelques endroits & comme écailleuse : ces animaux ne sont point malfaisans, & les enfans qui les prenoient à Mycone dans les trous des murailles, nous en apportoient plus que nous n'en souhaitions : les mulots sont aussi frequens dans Delos, où ils ne vivent

a Δειλίας ἐν καρποφόροις τε γυάλοις. *Iphig.*

b Λιμένας καὶ Λιμένα.

c *On appelle ainsi dans la Mediterranée un petit banc de sable ou de rocher qui est à fleur d'eau.*

d Λαγία.

e *In vers. 1129. lib. 1. Argonaut.*



Lezard appellé κοσκορδιλος. Tom. I. Pag. 120.

vent que de jeunes lapins ; les meilleurs endroits de l'Isle étans couverts de ruines & de recoupes de marbre, sont terres ingrates, & nullement propres à être ensemencées.

Tous les maçons des Isles voisines y viennent comme à une carriere choisir les morceaux qui les accommodent ; on casse une belle colonne, pour faire des marches d'escalier, des appuis de fenêtres, ou des linteaux de portes : on brise un piédestal pour en tirer un mortier ou une saliere. Les Turcs, les Grecs, les Latins y rompent, renversent, enlevent tout ce qui leur plaît ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les habitans de Mycone ne payent que dix écus de taille au Grand Seigneur, pour posseder une Isle, où l'on tenoit le thresor public de la Grece, le plus riche pays de l'Europe dans ce temps-là.

La situation du mont Cynthe nous invita à y faire une station geographique.

La citadelle de Tine reste au nord-nord-ouest.
Mycone est au nord-est, & le cap Alogomandra à l'est-nord-est.
Prasonisi entre l'est & l'est-sud-est.
Stapodia à l'est.
La grande Delos à l'ouest.
Syra à l'ouest.
Joura à l'ouest-nord-ouest.
Siphanto au sud-ouest
Serpho entre le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.
Serpho-Poula à l'ouest-sud-ouest.
Antiparos au sud-sud-ouest.
Paros entre le sud & le sud-sud-ouest.
Sikino entre le sud-est & l'est-sud-est.
Naxie entre le sud-sud-est & le sud-est.
Amorgos entre le sud-est & l'est-sud-est.

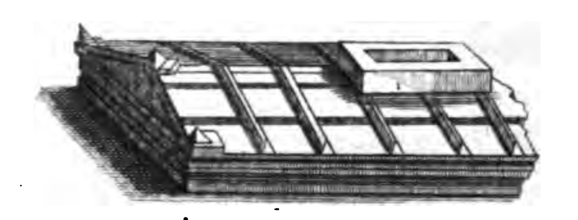
[a] De la petite Delos nous passâmes à la grande le 25. Octobre 1700. par le canal qui separe ces deux Isles, & qui n'a de large qu'environ 500. pas, mesure determinée par Strabon. Cet Auteur, Herodote, & Etienne le Geographe ont appellé l'Isle Rhenée la grande Delos, laquelle a 18. milles de tour, & se trouve comme divisée en deux parties par une langue de terre fort étroite & assez longue.

[b] Polycrate Tyran de Samos, contemporain de Cambyses se rendit maître de cette Isle, & pour marquer qu'il la consacroit à Apollon Delien, il la fit attacher par une chaîne à l'Isle de Delos. [c] Datis General des Perses n'ayant pas voulu par respect

a IV. Stades.
ΡΗΝΕΙΑ. *Strap. lib.* 10.
ΡΗΝΑΙΗ. *Herod. lib.* 6.
ΡΗΝΗ, ΡΗΝΙΣ, ΡΗΝΑΙΑ. *Steph.* Rhene, Artemis, Celadussa. *Plin. Hist. nat. lib.* 12. *cap.* 4.
b *Thucyd. lib.* 1. & *lib.* 3.
c *Herod. lib.* 6.

[illegible]

Ancien Tombeau, qui se voit dans la grande Delos.





Autel de Bacchus qui se voit dans la petite Delos

respect debarquer à Delos vint aborder l'Isle Rhenée, où ayant appris que les habitans de Delos s'étoient refugiez à Tenos pour éviter la fureur de ses troupes, il les rassûra en leur protestant que suivant les ordres de son Prince & ses propres intentions, il ne permettroit jamais qu'on maltraitât un pays si respectable par la naissance d'Apollon & de Diane; il confirma ses bonnes intentions par un present de 300. livres d'encens pour brûler sur leurs autels.

La grande Delos n'est plus habitée, ses montagnes sont peu élevées, couvertes d'excellens pâturages, & son terrein est bon pour la vigne : les habitans de Mycone qui la cultivent avec soin, y nourrissent des chevaux, des bœufs, des moutons & des chévres; mais comme les corsaires viennent souvent y prendre leurs quartiers de refraîchissement, les Myconiotes allarmez avec raison, font repasser leurs troupeaux dans leur Isle: ils ne payent au Grand Seigneur que 20. écus de taille pour la grande Delos.

Vis-à-vis le grand Rematiari, au pied d'une colline I, où les corsaires posent leurs sentinelles, pour observer les bâtimens qui entrent dans le canal ou qui en sortent, se voyent les ruines d'une grande ville qui regnoit le long de la mer jusques à la pointe de [a] *Glaropoda :* ce nom est peut-être fort ancien; car on lit dans Callimaque que Delos étoit feconde en ces sortes d'oiseaux, que l'on appelle des Cormorans ou Gabians.

[b] Les gros piliers de marbre gris cendré, & quelques pieces de colonnes canelées repandues vers le sommet de cette coline, marquent sans doute qu'il y avoit là quelque superbe Temple : nous courumes d'abord à la colonne la plus remarquable; quoique cassée, elle a 14. pieds de long, sur deux pieds de diametre : on ne voit aux environs que bazes de marbre, mais il n'y reste qu'un seul chapiteau corinthien. La ville faisoit face à celle de Delos, & commençoit à mi-côte au dessous du Temple, autant qu'on en peut juger par les ruines : une partie de cette ville étoit destinée pour les tombeaux des Deliens, & l'on y transporta toutes les urnes des morts dans cette purification de Delos qui se fit sous l'Arconte Euthydeme : on parlera de cette purification plus au long dans les éclaircissemens sur l'histoire de cette Isle fameuse.

Il suffit de remarquer ici qu'en descendant de la colline vers le grand Rematiari, on ne voit que tombeaux de marbre, parmi les débris des colonnes : il en reste un magnifique quoique sans inscription, terminé en dôme applati par dessus, orné de feuillages en écaille : la couverture de la plûpart des autres est en dos d'âne peu incliné, & sur lequel on a feint en relief des plaques de marbre arrêtées par des tringles, l'arête de ces couvercles porte une espece de petite auge creusée en long comme la figure le represente: nous nous imaginâmes d'abord qu'elle servoit à conserver l'eau de la pluye pour faire boire les oiseaux; mais cette précaution auroit été assez inutile dans un pays où il ne pleut que rarement; il y a beaucoup plus d'apparence que cette auge reçevoit les libations; [c] car Athenée remarque qu'on en faisoit sur les tombeaux : on lit l'épitaphe suivante sur un de ces tombeaux : le stile marque qu'elle est des plus anciennes.

ΠΑΩΤΙΑ ΑΥΛΟΥ
ΤΥΝΗΧΡΗΣΤΗ ΧΑΙΡΕ.

Nous comptâmes avec étonnement plus de six vingts autels en avançant vers Glaropoda, parmi les ruines des maisons qui marquent encore une grande magnificence : ce n'étoient pas là des infirmeries ni des maisons de campagne des Deliens, comme nous l'avions cru : tout y est couvert de marbres, & ces marbres montrent bien que la ville devoit être fort peuplée, aussi est-elle traitée de Metropole au revers d'une medaille [d] d'Alexandre Severe ; ce revers represente une Pallas avec un bouclier à la main droite, & une pique à la gauche. On voit dans le cabinet du Roi une medaille [e] de cette Isle à la tête de Maxime; sur le revers c'est une Déesse vêtue d'une simple tunique, qui porte une victoire sur sa main droite, & de la gauche une pique renversée. [f] Il est étonant que Strabon d'ailleurs fort exact, & qui n'a pas oublié les tombeaux de l'Isle Rhenée, l'ait nommée une petite Isle déserte.

Pour la grandeur, l'Isle surpasse bien trois fois celle de Delos, & pour la magnificence elle ne lui cedoit guéres, s'il en faut juger par les restes : la plûpart des autels dont on vient de parler sont cilindriques, ornez de festons avec des têtes de bœufs ou de beliers; ces autels ont le plus souvent trois pieds & demi de haut, sur trois pieds moins deux pouces de diametre : celui que j'ai fait graver étoit peut-être dedié à Bachus, comme il paroît par une grappe de raisin qui pend du bas des festons : on ne trouve plus de statues parmi ces vieux marbres, elles étoient trop près de la côte; & par consequent trop à portée d'être embarquées : enfin il n'y a pas d'apparence que cette ville ait été bâtie après la mort de Strabon; car suivant cet Auteur, la petite Delos degenera plus depuis le regne d'Auguste qu'elle ne s'embellit, & l'Isle Rhenée ne se soutenoit que par le commerce de cette petite Isle.

La pointe de Glaropoda où finissoit la ville se terminoit par quelque superbe édifice bâti en rond

a Pied de Gabian. Γλάρος, *en Grec vulgaire, signifie un oiseau appellé* Gabian *en Provence, & qui n'a presque que des plumes, quoiqu'il paroisse en volant aussi gros qu'un coq d'inde.*

b Αἰθυίας καὶ μᾶλλον ἐπίδρομος ἠέπερ ἵπποις. *Callim. Hymn. in Delum. vers. 12.*

c *Deipn. lib. 12.*

d ΡΗΝΙΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΟ. *Goltz. Thes.*

e ΡΗΝΙΩΝ.

f *Ῥήνεια δὲ ἐρῆμον νησίδιόν ἐστι, &c. Rer. Geog. lib. 10.*

de gros quartiers de marbre, decoré de colonnes & d'architraves de même pierre: le port Colonne situé sur une autre pointe opposée à Glaropoda, marque bien aussi qu'il étoit bordé de magnifiques bâtimens, dont on enleve tous les jours les débris ; nous y remarquâmes une croix de Jerusalem, & l'on nous assura qu'on avoit emporté des pierres à Mycone où il y avoit, entre autres, de ces sortes de croix fort bien sculpées.

Ces croix ne nous permirent pas de douter que ce ne fût le Fort des Chevaliers de Saint Jean. [a] Cantacuzene rapporte que l'Empereur ordonna de bâtir une forteresse dans l'Isle de Scio, pour la mettre à couvert des insultes des voisins ; & sur tout des [b] Hospitaliers de Delos : sur quoi Pontanus remarque que dans ce temps-là les Chevaliers de Rhodes étoient les maîtres de Delos, attirez sans doute par la bonté des ports de ces Isles : les Mahometans commençoient d'infester tout l'Archipel, & Delos étoit necessaire aux Chevaliers pour courir sur ces pirates: ces Chevaliers favorisoient les desseins des Genois, & fournirent cinq galeres à Dominique Catanée pour se saisir de Lesbos comme l'on verra dans la suite.

Au-de-là de Glaropoda l'Isle est creusée en maniere de croissant, au fond duquel est la langue de terre qui joint les deux parties, & cette langue n'a pas cinquante pas de large ; peut-être que les vagues l'emporteront un jour, & alors la grande Delos sera divisée en deux Isles : le meilleur port de l'Isle Rhenée porte le nom des [c] Lentisques qui l'entourent. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE VIII.

DESCRIPTION DES ISLES DE SYRA, TERMIA, ZIA, MACRONISI, JOURA, ANDROS ET TINE.

MONSEIGNEUR,

Nous voici dans [d] Syra l'Isle la plus catholique de tout l'Archipel. Pour sept ou huit familles du rite Grec, on y compte plus de six mille ames du rite Latin; & lorsque les Latins s'allient avec les Grecs, tous les enfans sont Catholique Romains, au lieu qu'à Naxie les garçons suivent le rite du pere, & les filles celui de la mere : on est redevable de tous ces biens aux Capucins François, Missionnaires Apostoliques fort aimez dans cette Isle, & fort appliquez à instruire un peuple porté au bien honnête, ennemi déclaré des voleurs, plein de bons sentimens, & si laborieux qu'on ne sçauroit reposer dans cette Isle : la nuit à cause du bruit universel des moulins à bras que chacun exerce pour moudre son blé, le jour à cause des rouets servans à filer le coton.

La maison & l'Eglise des Capucins sont assez bien bâties, la banniere de France arborée au coin de leur terrasse nous réjouït, & le P. Jacinthe d'Amiens, homme d'esprit, substitut du Consul de France de Tine nous reçût avec tous les agrémens possibles : ces Peres dirigent 25. Religieuses du tiers ordre de Saint François, filles d'une vertu exemplaire quoique non cloîtrées. Les Grecs n'ont que deux Eglises dans Syra déservies par un Papas. Il n'y a de Turc qu'un seul Cadi, encore vient-il se refugier chez les Capucins, lorsqu'il paroît quelque Corsaire autour de l'Isle: on y élit tous les ans deux Administrateurs: en 1700. la capitation & la taille réelle se montoient à 4000. écus.

Nous y débarquâmes le 26. d'Octobre. Syra n'est qu'à environ 30. milles de Mycone, si l'on compte d'un cap à l'autre; mais il y en a bien 40. du port de Mycone à celui de Syra : ce port est bon pour les plus gros vaisseaux, & son entrée est à l'est. [e] L'Isle qui n'a que 25. milles de tour est des mieux cultivées & produit d'excellent froment quoi qu'en petite quantité, beaucoup d'orge, beaucoup de vin & de figues, assez de coton & des olives que les habitans salent pour leur usage. Quoique Syra soit une Isle montagneuse, elle manque de bois, & l'on n'y brûle que des brossailles; mais elle est plus fraîche & plus humide que la plûpart des Isles de l'Archipel : [f] Homere en a fait une peinture avantageuse.

Le bourg est à un mille du port tout autour d'une colline assez escarpée, sur la pointe de laquelle sont situées la maison de l'Evêque & l'Eglise Episcopale dédiée à Saint George : ce Prélat ne jouït que de 400. écus de revenu; mais il a la consolation d'avoir le plus beau Clergé du Levant, composé de 40. Prêtres.

On

a Καὶ μάλιστα τοὺς ἐν Δήλῳ Σπιταλίοτας. *Hist. lib.* 4.

b Delum tunc obtinebant genus religiosorum sub Hyginio Pontifice natum, qui Rhodii & Melitenses appellati sunt. *Pontan. ad cap.* 11. *lib.* 2. *Hist. Cantacuz.*

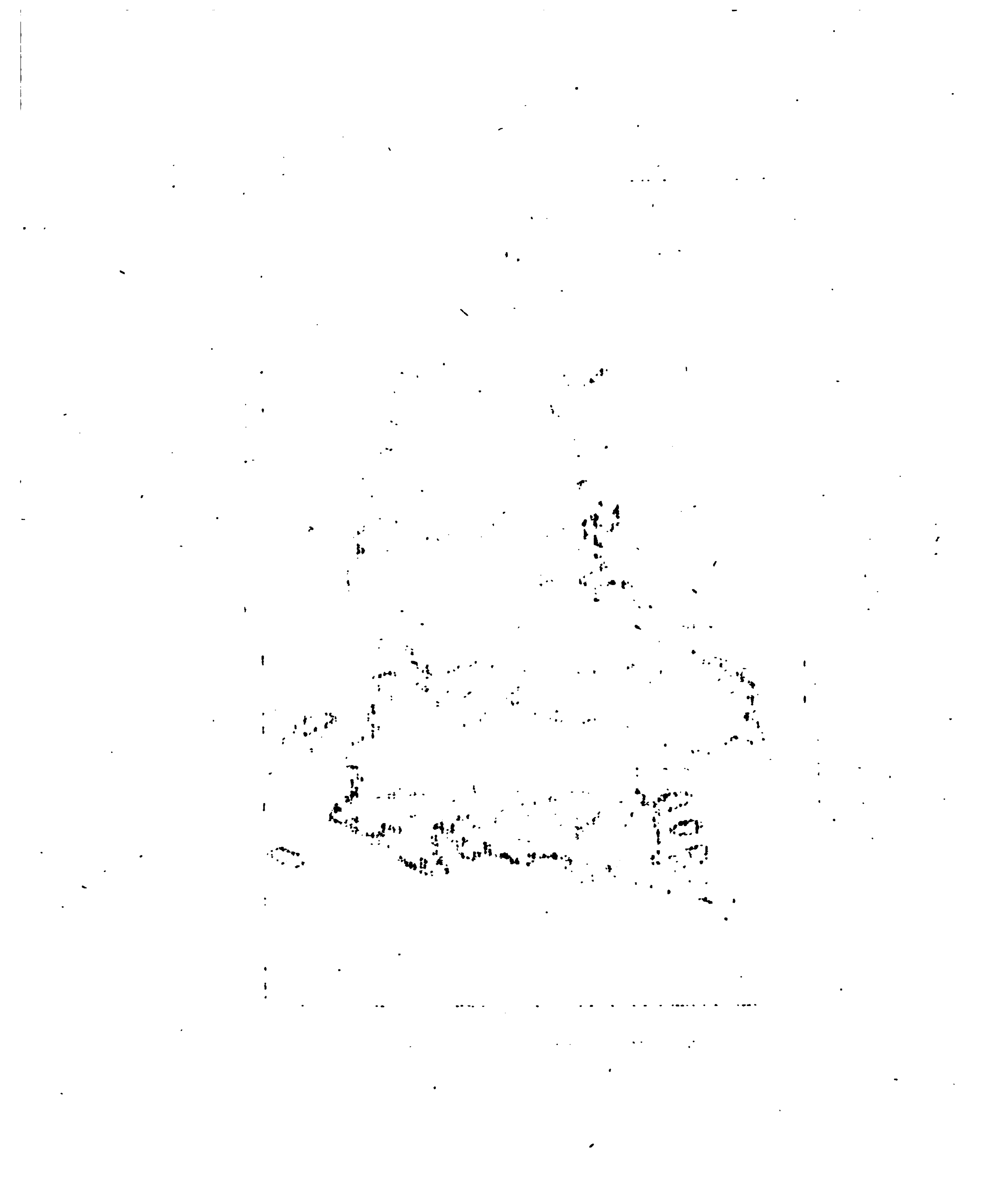
c Port de Skinos.

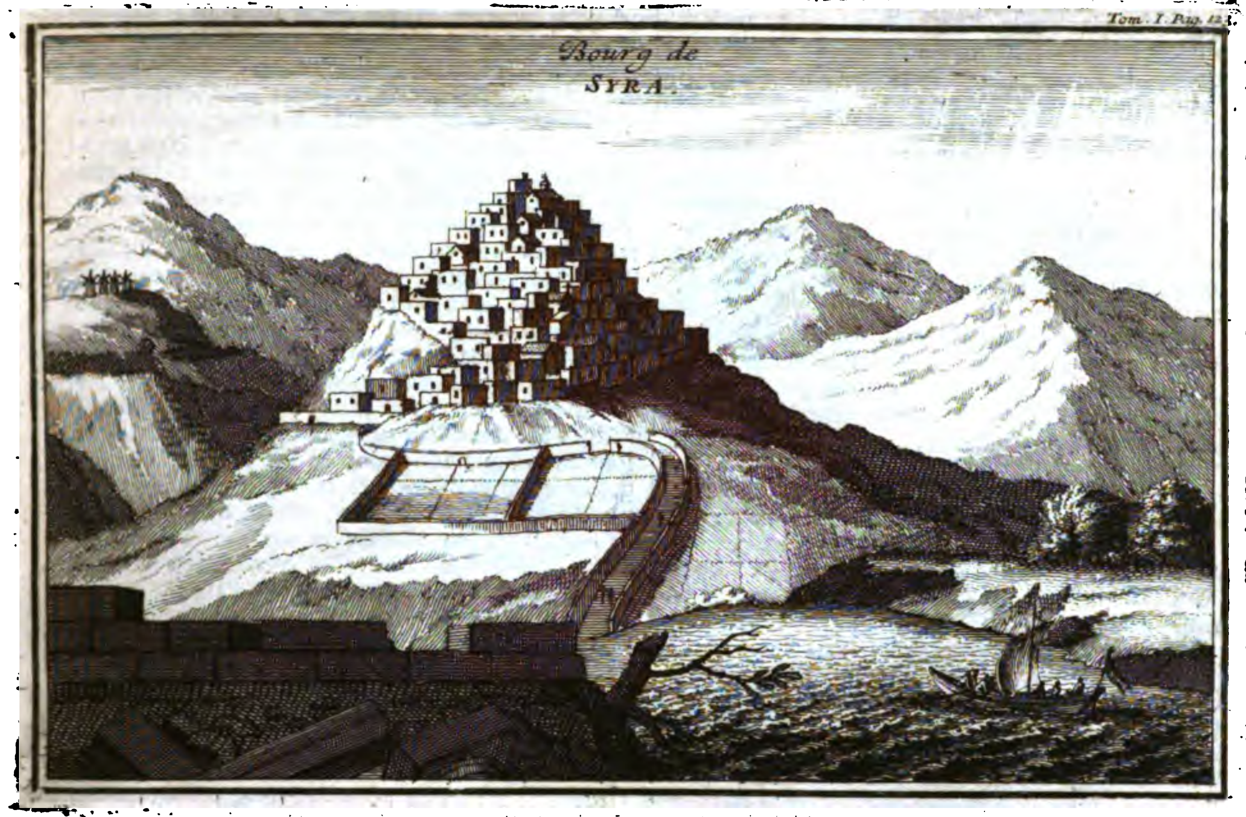
d ΣΥΡΟΣ, *Strab.* ΣΥΡΑ *Suid.* Νῆσος τις Συρίη, *Homer. Odyss.* ο. *vers.* 402.

e Syros quam circuitu patere viginti millia passuum prodidere veteres, Mutianus centum sexaginta. *Plin. lib.* 4. *c.* 12.

f Εὔβοτος, εὔμηλος, οἰνοπληθὴς, πολύπυρος, &c. *Odyss.* ο. *vers.* 405.


Isle de SYRA





On voit sur le port les ruïnes d'une ancienne & grande ville appellée autrefois [a] Syros, de même que l'Isle : comme il paroît par une inscription transportée de la marine au Bourg, encastrée au coin de l'Eglise; ainsi ceux-là se trompent qui s'imaginent que Syra vient d'un [b] mot Grec vulgaire qui signifie une maîtresse ou une Dame.

Bas-relief de Marbre qui est dans l'Isle de Syra.



A gauche de la porte de l'Evêché sur un bas-relief de marbre, est representé le cistre des anciens & quelques autres instrumens ; ce bas-relief a été tiré des mêmes ruines parmi lesquelles on voit encore un beau pan de muraille, bâti de gros quartiers de marbre batard, taillez à facettes : on en a tiré beaucoup de piéces de marbre blanc: & sur tout beaucoup de morceaux de colonnes qui sont devant l'Eglise des Capucins.

La principale fontaine de l'Isle est fort ancienne & coule tout au fond d'une vallée assez près de la ville : les gens du pays croyent, je ne sçai par quelle tradition, qu'on venoit autrefois s'y purifier avant que d'aller à Delos : on nous avertit trop tard qu'il y avoit une inscription à cette fontaine; il fallut profiter du vent sans pouvoir l'aller examiner.

Les Isles que l'on voit autour de Syra ne sont pas assurément ces Anticyres si fameuses par leur Ellebore : celles-ci sont dans le Golphe de Zeïton au de-là de Negrepont vis-à-vis le Mont Oeta, sur lequel on prétend que mourut Hercule : au lieu d'Ellebore nous trouvâmes dans Syra le long de la marine assez près du port une plante qui nous fit beaucoup de plaisir, c'est celle qui produit la Manne de Perse. Rauvolf Medecin d'Ausbourg qui la découvrit dans son voyage du Levant en 1537. en

a ΣΥΡΟΣ.

b Κυρά, καὶ Κυρία, Ἀρχόντισσα.

a parlé sous le nom d'*Alhagi Maurorum*; mais il l'a décrite si succinctement suivant la coûtume de ce temps-là, que je crus en devoir faire une description exacte sur les lieux, de peur qu'elle ne nous échapât dans le reste de nôtre route: il me parût même fort extraordinaire qu'une plante qui fait une partie des beautez des plaines d'Armenie, de Georgie, & de Perse, se trouvât comme retranchée dans les Isles de Syra & de Tine. Mr. Wheler l'observa dans Tine & la prit pour une plante non décrite. a J'en ai fait un genre particulier sous le nom b d'*Alhagi*.

Ses racines sont ligneuses, épaisses de quatre ou cinq lignes, brunes, garnies de fibres ondoyantes, peu cheveluës; les tiges ont près de trois pieds de haut, épaisses d'environ deux lignes vert-pâle, lisses, dures, pliantes, branchuës dès le bas, accompagnées de feuilles assez semblables à celles de la Renouëe: c les plus grandes ont sept ou huit lignes de long, sur environ trois lignes de large, vert-pâle aussi & lisses, assez pointuës à leur naissance, attachées par un pedicule fort court, arrondies à l'autre bout où elles sont quelquefois legerement échancrées & terminées souvent par une pointe fort déliée; cette pointe n'est autre chose que l'extremité de la côte, laquelle traverse les feuilles sans former de nerveure sensible; à côté des feuilles se trouve toûjours un piquant dur & ferme, long depuis cinq lignes jusques à un pouce, épais quelquefois d'une ligne à sa naissance; rayé dans sa longueur & roussâtre à son extremité: les piquants des branches sont plus petits & naissent des aisselles des feuilles; ceux par où finissent les branches & les tiges ont un pouce & demi de long, plus déliez que les autres & chargez chacun de deux ou trois fleurs legumineuses, longues d'environ demi pouce, dont l'étendart est relevé, purpurin vers le milieu, rouge effacé sur les bords, arrondi, legerement échancré; les aîles sont plus courtes & plus étroites, rouge lavé, purpurines en dedans, de même que la feuille inferieure qui est obtuse & plus large; cette feuille envelope une gaine blanche, frangée, chargée de sommets jaunâtres, & couvre un pistille long de quatre lignes, terminé par un filet; le calice est un godet long d'une ligne & demie, vert-pâle, lisse, legérement canelé: lorsque la fleur est passée, le pistile devient une gousse longue d'environ un pouce; courbée le plus souvent en faucille, articulée, roussâtre, épaisse de deux lignes dans les endroits où les graines sont renfermées; car les articulations en sont fort étranglées & se cassent facilement: ces graines sont brunes, hautes d'une ligne, un peu plus larges & de la figure d'un petit rein: c'est la structure de la gousse qui distingue cette plante des espéces de Genêt & de *Genista spartium*.

Je ne sçai pas si l'Alhagi donne de la Manne dans les Isles de Syra & de Tine; mais je sçai bien que les gens du pays ignorent que cette plante fournisse une drogue qui purge si utilement: c'est principalement autour de Tauris ville de Perse que l'on en fait la recolte sous le nom de *Trungibin* ou *Terenjabin*, rapportez dans Avicenne & dans Serapion; ces Auteurs ont crû qu'elle tomboit sur des arbrisseaux épineux, quoiqu'il soit très-certain que c'est le suc nourricier de la plante que l'on vient de décrire.

Dans les grandes chaleurs on s'apperçoit de petites gouttes de miel répanduës sur les feuilles & sur les branches de ces arbrisseaux; ces gouttes s'épaississent & se durcissent par grains, dont les plus gros sont du volume des grains de Coriandre. On recueille ceux de l'Alhagi & on en forme des pains roussâtres tirant sur le brun, pleins de poussiére & de feuilles qui en alterent la couleur & en diminuent peut-être la vertu: il s'en faut bien que cette Manne ne soit si belle que celle d'Italie: on en vend de deux sortes en Perse; la plus belle & la plus chere est par petits grains; l'autre est comme en pâte & contient plus de feuilles que de Manne: la dose ordinaire de l'une & de l'autre est de 25. ou 30. dragmes, comme on parle en Levant, où on la fait fondre dans une infusion de Sené.

Pherecydes l'un des plus anciens Philosophes de Gréce, le maître de d Pythagore & le Disciple de Pittacus nâquit dans Syra où l'on gardoit son quadran solaire comme un monument de sa capacité: plusieurs l'en faisoient l'inventeur; d'autres croyoient qu'il avoit appris la maniere de le fabriquer des Pheniciens dont il avoit lû & compilé les livres; mais Ciceron louë ce grand homme par un endroit bien plus remarquable, c'est pour avoir enseigné le premier l'immortalité de l'ame, quoique e Suidas l'accuse d'en avoir publié la transmigration d'un corps dans un autre.

Nous n'oubliâmes pas avant nôtre départ de Syra d'y faire des observations de Geographie:

Andros est au nord de cette Isle.
Joura au nord-est.
Zia à l'ouest-nord-ouest.
Thermie entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest.
Mycone à l'est.
Tine au nord-est.
La grande Delos entre l'est & l'est-sud-est.
La montagne de Zia de Naxie entre le sud-est & l'est-sud-est.

f De Syra nous prîmes la route de THERMIE autre Isle à 25. milles de Syra de cap en cap; mais il

a Coroll. Inst. Rei herb. 54.

b ALHAGI Maurorum Rauvolf. 94. Genista spartium spinosum, foliis Polygoni C. B. Pin. Genista spinosa, flore rubro. Whel.

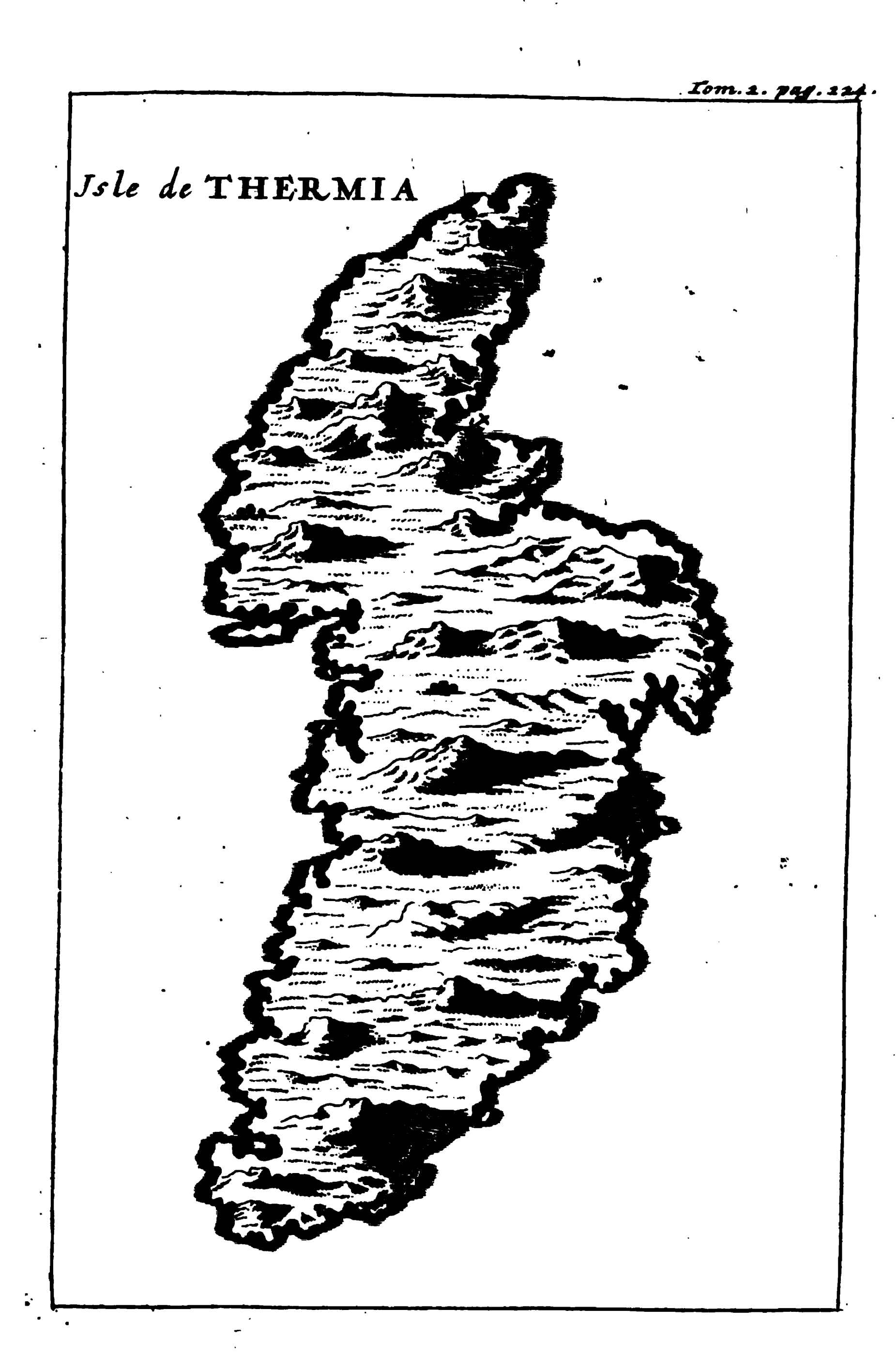
c Polygonum latifolium. C. B. Pin.

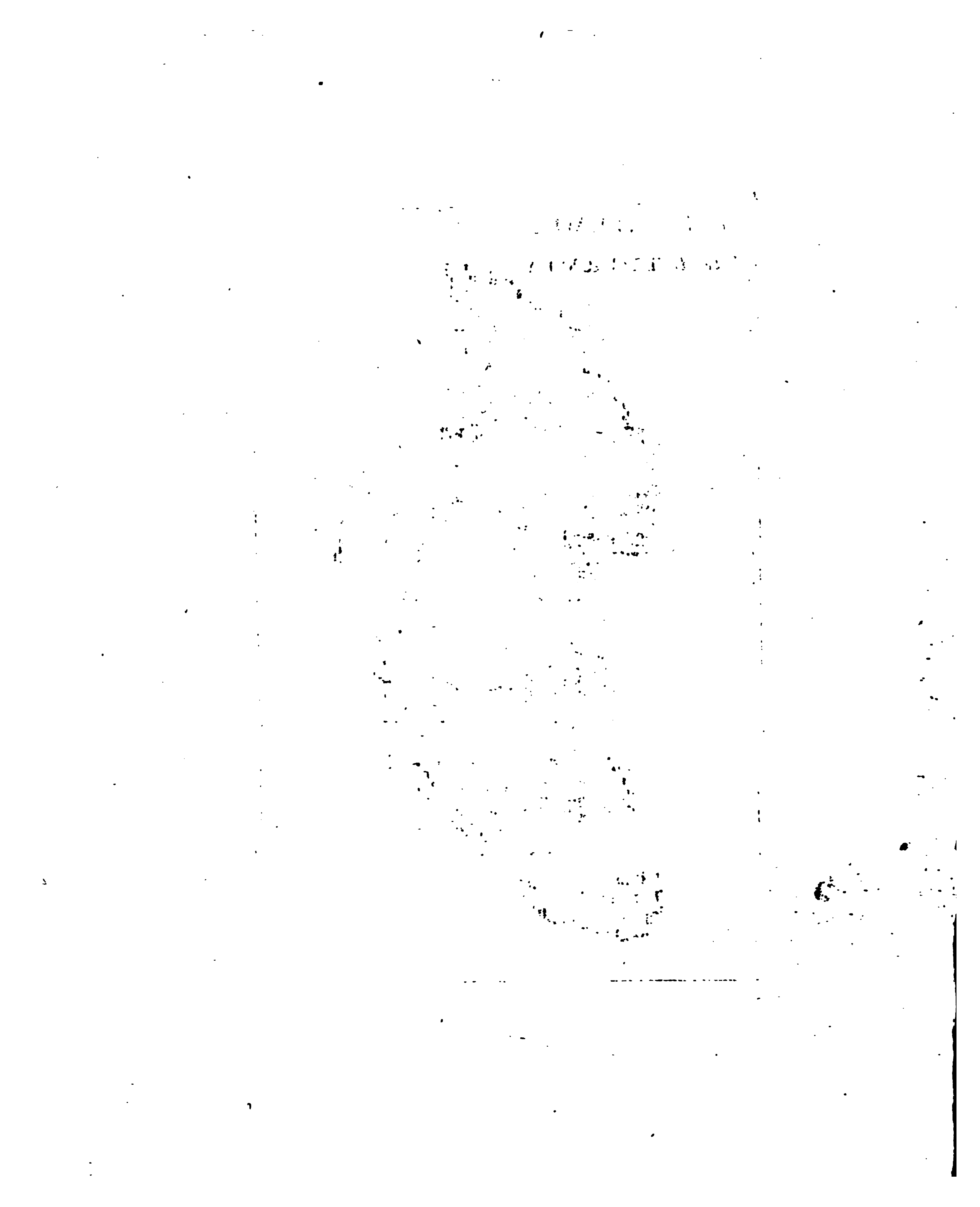
d *Strab. Rerum Geogr. lib. 10. Diog. Laert. in Pherec. Suid. in voce Pherec. Cic. Quæst. Tusc. lib. 1. cap. 156.*

e Σώζεται δὲ καὶ Ηλιοτρόπιον ἐν Σύρᾳ τῇ νήσῳ. *Diog.*

f ΘΕΡΜΙΑ. ΚΥΘΝΟΣ.

Tom. 2. pag. 224.





Il y a plus de 40. milles d'un port à l'autre; car pour entrer dans le canal de Thermie, il faut faire presque le tour de la moitié de Syra; on ne compte par la même raison que 12. milles de Thermie à Zia, quoiqu'il y en ait bien 36. d'un port à l'autre: le voisinage de Thermie à Zia ne permet pas de douter que Thermie ne soit l'Isle de Cythnos, puisque [a] Dicæarque la place entre Ceos & Seriphus; il en sortit un grand Peintre [b] qu'Eustathe appelle Cydias, & les anciens suivant [c] Etienne le Géographe & Julius Pollux estimoient les fromages de Cythnos : c'est encore dans cette Isle que fut rejetté par la tempête le faux Neron esclave, grand joueur de Luth & grand Musicien, accompagné d'une troupe de gens de sa sorte, armez & soulevez, comme [d] Tacite nous l'apprend.

Nous arrivâmes à Thermie la nuit du 30. au 31. Octobre, contraints de coucher sur le port dans une chapelle où nous courûmes grand risque d'être égorgez. Des Turcs de Négrepont qui étoient dans un gros caïque tout près du nôtre, voyant que nos matelots écorchoient deux moutons que nous avions achetez à Syra, allérent mettre l'allarme dans le village & publiérent qu'il venoit d'arriver des bandits, qui assurément en vouloient aux bâtimens du port : à cette nouvelle les paysans prirent les armes; heureusement le Consul de France Mr. Janachi de la Grammatica, qu'ils obligerent de sortir de son lit pour se mettre à leur tête, s'étant informé plus particulierement de la figure de ces prétendus bandits, jugea bien sur ce qu'on lui dit que quatre de leur compagnie avoient des chapeaux, que ce ne pouvoient être que d'honnêtes gens; car les bandits se croyent trop heureux d'avoir de méchants bonnets de laine : il pria donc les bourgeois de Thermie de se retirer, les assûrant que c'étoient des Marchands & peut-être des François qui venoient pour acheter des grains & de la soye : cette populace ne fût contente qu'après qu'il eût fait partir deux hommes de sa maison pour en apprendre des nouvelles : nous fûmes bien surpris vers les trois heures du matin de voir entrer dans la chapelle deux personnes, qui sans autre explication, la carabine à la main commencerent à nous faire décliner nos noms, & nous assûrérent que sans les sages remontrances du Consul de France, les bourgeois seroient venus nous fusiller : après être revenus de nôtre épouvante nous allâmes remercier le Seigneur de la Grammatica, & nous eûmes le chagrin de voir parmi nos dénonciateurs un Turc que nous avions connu Vaivode à Serpho, & qui étoit plus allarmé que les autres, parce qu'il emportoit le butin qu'il avoit fait en cette Isle : il nous fit de grandes excuses, & nous donnâmes à Mr. le Consul toutes sortes de marques de nôtre reconnoissance.

[a] *De statu Græc.*
[b] *Comment. ad Dionys. Perieg.*
[c] Καὶ Κύθνιος τυρὸς καὶ Κύθνιος ὁ ζωγράφος. *Steph.*
[d] *Hist. lib. 2. cap. 8.*

L'Isle de Thermie n'est pas escarpée comme la plûpart des Isles de l'Archipel, son terroir est bon & bien cultivé, on y recueille peu de froment, beaucoup d'orge, assez de vin & de figues pour les habitans; mais fort peu d'huile, pour ne pas dire point du tout : on prétend que la soye de cette Isle est aussi bonne que celle de Tine; il est vrai qu'elle s'y vend sans coques, au lieu qu'à Tine on y en laisse beaucoup : celle de Thermie vaut ordinairement un écu la livre, quelquefois cent sols, & même jusques à deux écus, ce qui apporte un profit considerable au pays; car on y fait plus de mille ou douze cens livres pesant de soye; le reste du negoce y consiste en orge, en vin, en miel, en cire, en laine; le coton se travaille dans l'Isle pour l'usage des habitans: on y fait ces voiles jaunes dont les femmes des Isles se couvrent la tête; c'est une espéce de gaze assez jolie : Thermie d'ailleurs est un lieu de bonne chere; il y a une si prodigieuse quantité de perdrix, qu'on en porte des cages remplies dans les Isles voisines, où elle ne se vendent que deux parats, c'est à dire trois sols la piéce; on voit peu de lapins dans cette Isle, & point de liévres : pour du bois il n'en faut point parler, on n'y brûle que du chaume.

Le principal village de Thermie en porte le nom; l'autre qui n'est pas si grand se nomme *Silaca*; les deux ensemble contiennent environ 6000. ames : les habitans de toute l'Isle payent ordinairement 5000. écus pour la capitation; & pour la taille réelle, on leur fit payer près de 6000. écus en 1700. A l'égard de la Religion, ils sont tous du rite Grec, excepté dix ou douze familles Latines, dont la plûpart sont des matelots François, qui n'ont qu'une pauvre chapelle dans la maison de campagne du Consul; cette chapelle est déservie par un Vicaire à qui l'Evêque de Tine donne 15. écus par an : l'Evêque Grec y est fort à son aise, & a plus de quinze ou seize Eglises dans le seul village de Thermie. La principale est dédiée au [e] Sauveur, fort jolie & bâtie tout au haut du lieu : la plûpart des Monastéres sont abandonnez, excepté deux sous le nom de la Vierge, & autant sous celui de Saint Michel Archange.

Le port de Sant-Erini à deux milles du village est commode pour les vaisseaux marchands, de même que celui de Saint Etienne qui est du côté de Silaca : celui-ci regarde le sud-sud-est; mais l'entrée du premier est entre le nord-nord-est & le nord-est.

Outre les puits qui sont aux environs des villages, l'Isle ne manque pas de sources; les plus remarquables sont les eaux chaudes dont l'Isle a tiré son nom : [f] ces eaux sont dans le fond d'un des culs-de-sac du port, au nord-est à droite en entrant;

[e] Σωτῆρος, Παναγία, ὁ Ταξιάρχης.
[f] ΘΕΡΜΟΣ, Chaud; *d'où vient le nom de* Thermia, *& par corruption*, Fermia *&* Fermina.

trant; la principale source bouillonne au pied de la colline dans une maison où l'on va laver le linge, & où les malades viennent suer; les autres sources sortent à quelques pas de là par petits bouillons, & forment un ruisseau qui va se rendre dans la mer, d'où toutes ces eaux étoient venuës; car elles sont très-salées, & s'échauffent sans doute en traversant la colline parmi des mines de fer ou des matiéres ferrugineuses : ces matiéres, comme je l'ai proposé dans la description de Milo, sont la véritable cause de la plûpart des eaux chaudes : celles de Thermie blanchissent l'huile de tartre & ne causent aucun changement à la solution du sublimé corrosif, non plus que les sources chaudes de Protothalassa au Milo, lesquelles sont incomparablement plus chaudes que celles dont nous parlons. Les anciens bains de Thermie étoient au milieu de la vallée; on y voit encore les restes d'un reservoir bâti de briques & de pierres, avec une petite rigole par le moyen de laquelle l'eau du gros bouillon se distribuoit où l'on vouloit : ces eaux ont conservé leur vertu; mais elles ont perdu leur réputation, parce qu'il n'y vient plus que de ces sortes de malades que toutes les eaux minerales du monde ne sçauroient guerir.

On trouve aussi dans cette Isle les ruines de deux anciennes villes Hebreocastro & Paleocastro : Hebreocastro, ou la ville aux Juifs, est au sud-ouest sur le bord de la mer & sur le penchant d'une montagne auprès d'un port où il y a un petit écueil : la magnificence & la grandeur de ces ruines frappent & font bien sentir que c'étoit une puissante ville, & celle même dont [a] Dicearque a fait mention : parmi ces ruines on nous fit entrer dans trois belles cavernes creusées à pointe de ciseau dans le roc, enduites de ciment pour empêcher que les eaux de la pluye ne s'écoulassent par les fentes : les restes des murailles bâties de gros quartiers de pierres taillées en zigzac & comme en pointe de diamant nous firent conjecturer que c'étoient les ruines de quelque ancienne citadelle; mais nous n'y pûmes découvrir aucune inscription qui nous apprît le nom de la ville : on nous fit remarquer un fort beau tombeau de marbre presqu'à moitié enterré & orné de bas réliefs; il y a aussi quelques autres tombeaux de pierre du pays, c'est un méchant granit qui se délite facilement; il y reste un Terme de marbre assez maltraité, dont la draperie nous parut fort belle.

Paleocastro est dans un autre quartier de l'Isle, & la ville qui est tout-à-fait abandonnée, n'est pas si ruinée que l'autre; mais on n'y trouve ni marbres ni aucuns restes de magnificence; en recompense nous y observâmes de très-belles plantes, & sur tout un arbuste dont le bois est recherché par les Turcs pour faire les poignées des sabres. [b] On prétend que l'on compte encore dans cette ville 101. Eglises; nous y vîmes plusieurs chapelles abandonnées, mais nous n'eûmes pas la curiosité, ou pour mieux dire la patience de les compter.

Nôtre quadran universel nous donna occasion de faire quelques remarques par rapport à la Geographie :

Serpho est au sud de Thermie.

Serphopoula au sud-est.

Siphanto entre le sud-est & le sud-sud-est.

Le Milo reste du sud au sud-sud-ouest.

[c] Voilà ce qui regarde l'Isle de Thermie : il y a bien plus de choses à dire de celle de Zia.

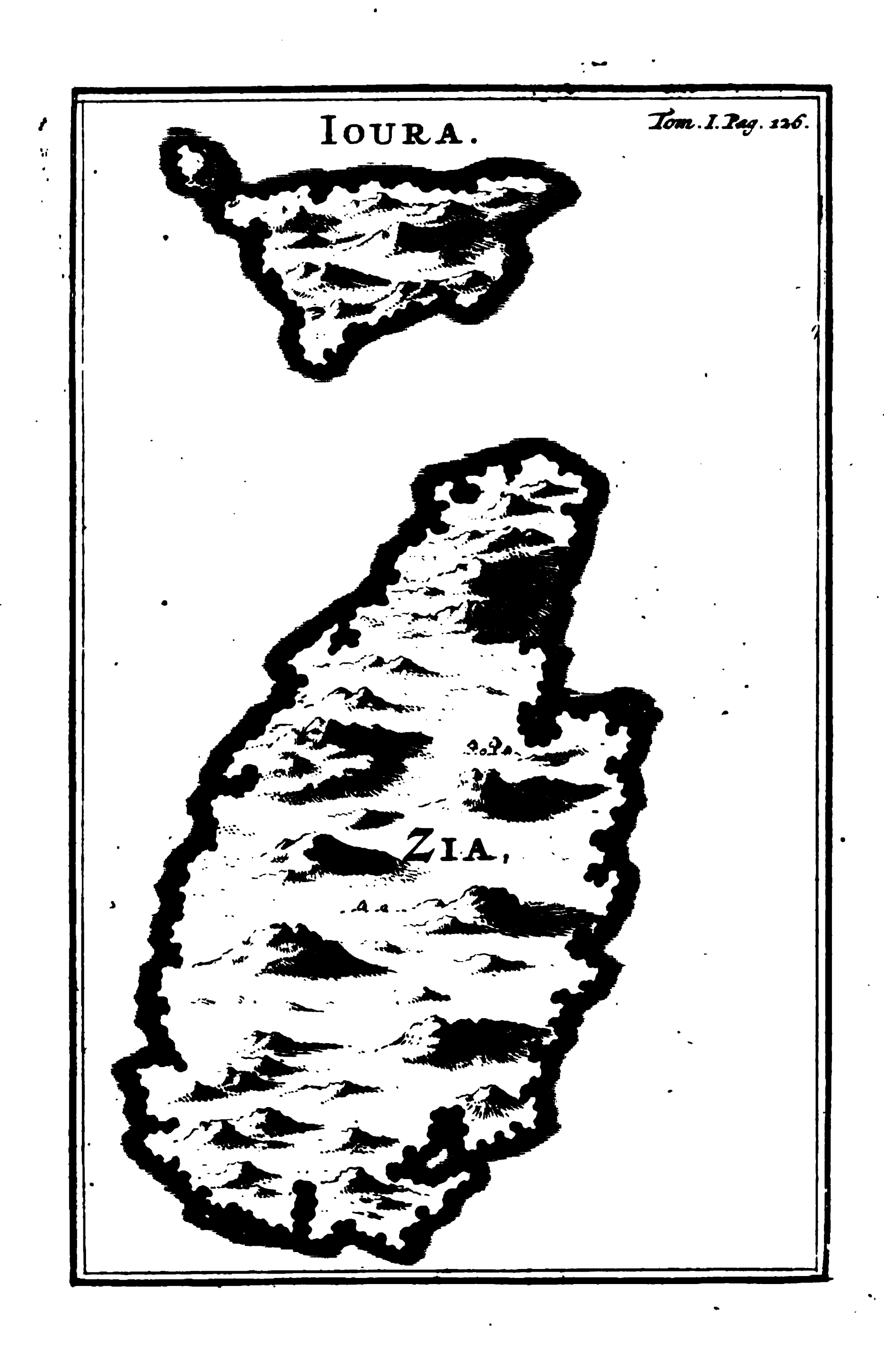
[d] Aristée fils d'Apollon & de Cyrene, affligé de la mort de son fils Acteon, quitta la ville de Thebes à la persuasion de sa mere, & se retira dans l'Isle de Ceos, connuë aujourd'hui sous le nom de Zia, & pour lors inhabitée. [e] Diodore de Sicile dit que c'est dans celle de Cos; mais il y a apparence que ce nom étoit commun à la patrie d'Hippocrate & à l'Isle de Keos ou Ceos & Cea; car Etienne le Geographe a employé le mot de Kos pour Keos, si ce n'est que l'on veuille que c'est une faute à corriger chez lui & chez Diodore. Quoiqu'il en soit l'Isle de Ceos devint si peuplée que l'on y fit une loi bien cruelle dans sa singularité, [f] il fut ordonné que ceux qui passeroient 60. ans, boiroient de la Ciguë pour se faire mourir, afin que les autres trouvassent de quoi subsister dans le pays : cependant ce pays étoit cultivé avec le dernier soin, comme il paroît par les murailles qu'on avoit bâties jusques à l'extremité des montagnes ponr en soûtenir les terres : à la verité on ne faisoit pas grand cas de la vie dans cette Isle. Strabon rapporte aussi que les Atheniens leverent le siége d'*Ioulis*, parcequ'ils apprirent qu'on y avoit resolu de faire mourir les enfans d'un certain âge.

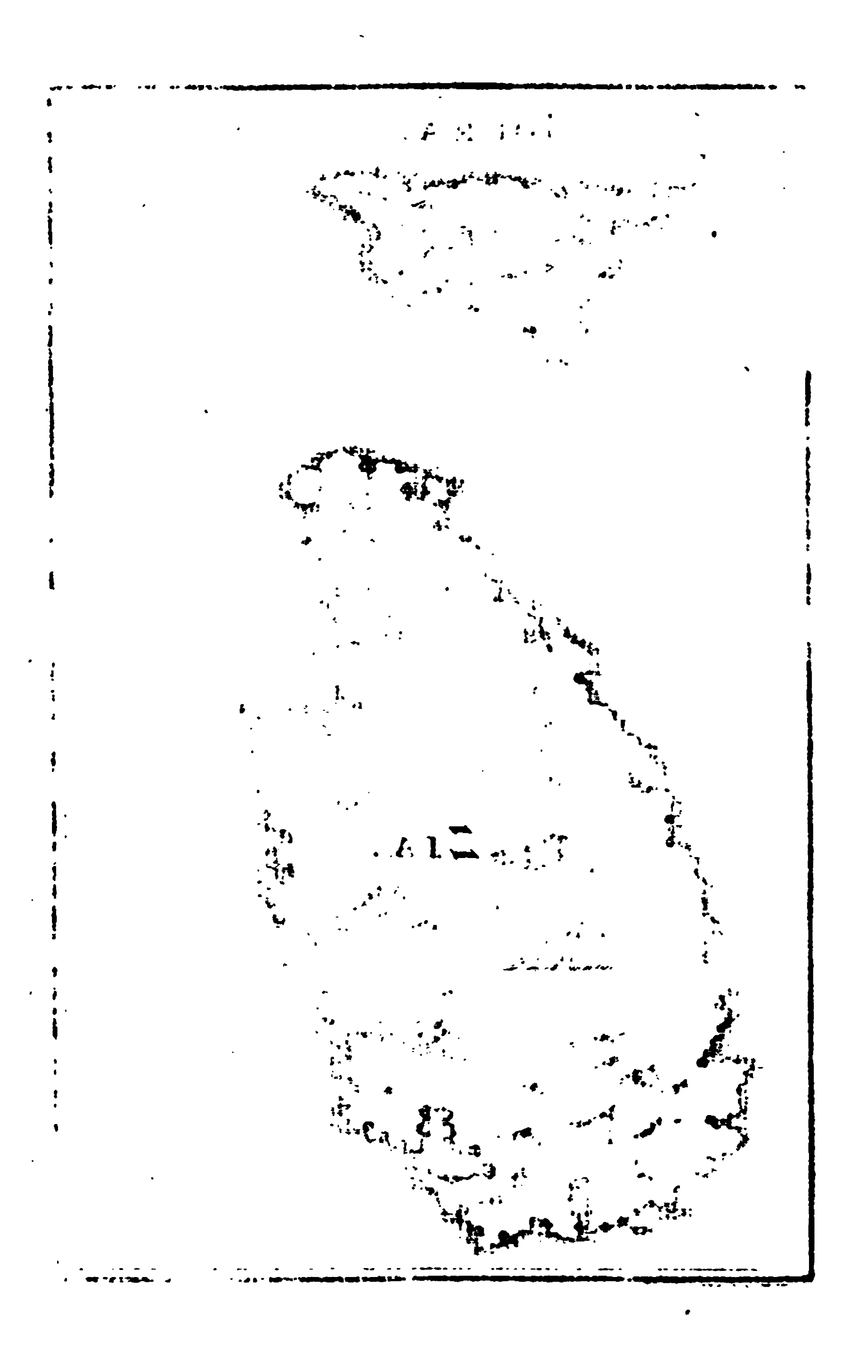
Nous arrivâmes à Zia le 15. Novembre par un temps assez fâcheux, & qui nous fit trouver encore le passage plus long; car on compte 36. milles de Thermie à Zia, quoiqu'il n'y en ait pas 12. de cap en cap : cette Isle devoit être incomparablement plus grande, [g] si Pline a été bien informé des changemens qui lui sont arrivez : autrefois suivant cet Auteur elle tenoit à l'Isle [h] Eubée, la mer en fit deux Isles, & emporta la plus grande partie des terres qui regardoient la Beotie : tout cela s'accommode assez à la figure de Zia, elle s'allonge du nord au sud & se rétrecit de l'est à l'ouest : peut-être que ce fut l'effet du débordement du Pont-Euxin dont a parlé Diodore de Sicile.

[i] De quatre fameuses villes qu'il y avoit dans Ceos,

a *De statu Graciæ.*
b Medicago trifolia frutescens incana. Inst. Rei herb.
c ΖΙΑ. ΚΕΟΣ. Κια. Ceos. Cea.
d *Servius in Virg. Georgic.* 1.
e *Biblioth. hist. lib.* 4.

f *Strab. Rerum Geograph. lib.* 10.
g *Hist. nat. lib.* 2. *cap.* 92. & *lib.* 4. *cap.* 12.
h Négrepont.
i Καρθαία, Ποιήεσσα. *Strab.* Poeessa. *Plin.* Κορησσία. *Strab.* Coressus, *Plin.* Ιουλίς. *Strab.*


IOURA.
Tom. I. Pag. 126.
ZIA,



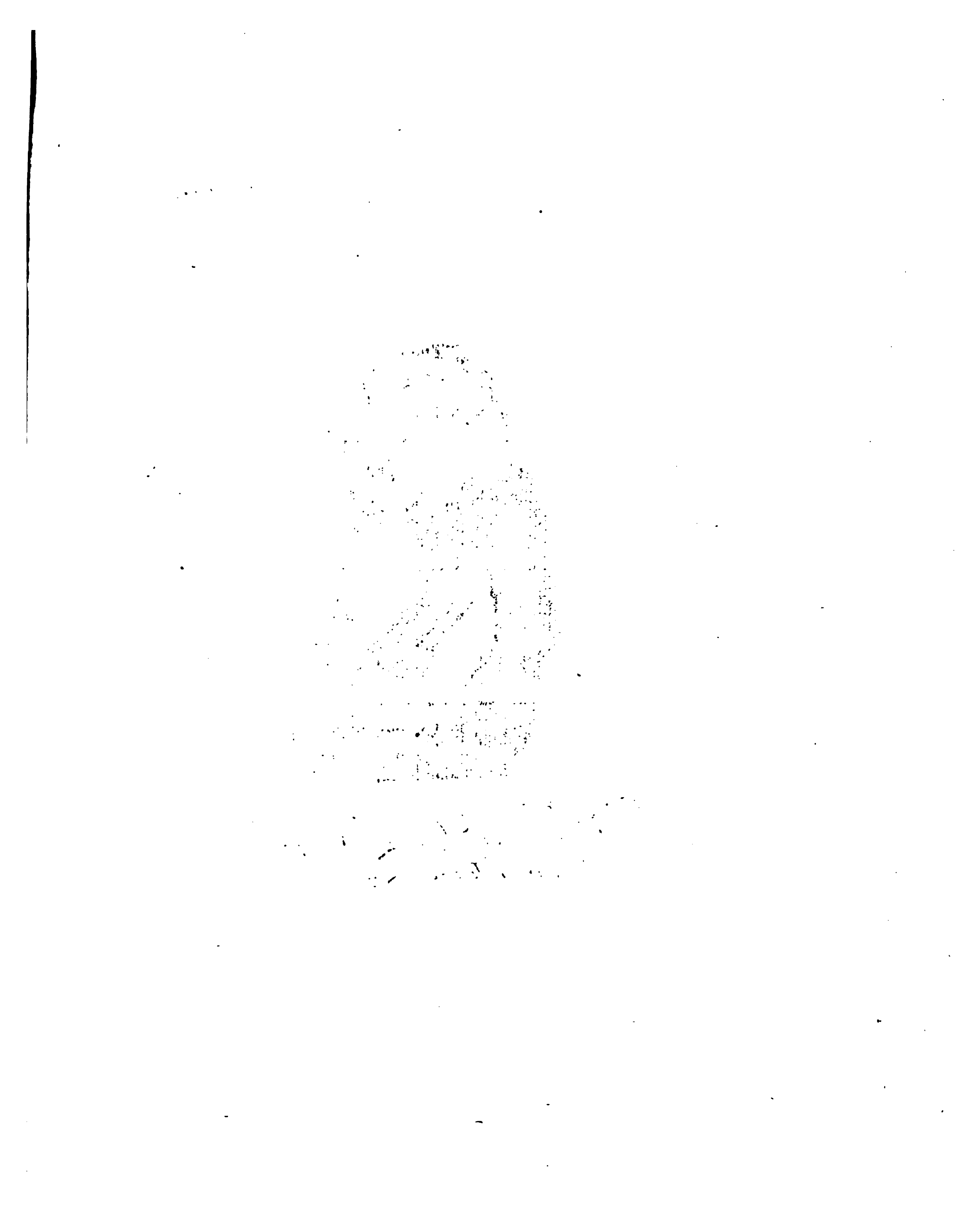




Figure de la Deesse Nemesis.
dans l'Isle de Zia.

Ceos, il ne reste que [a] Carthée, sur les ruines de laquelle est bâti le bourg de Zia : c'est de quoi l'on ne sçauroit douter en lisant Strabon & Pline ; ce dernier assûre que Pœeesse & Coressus furent abîmées, & Strabon écrit que les habitans de Pœeesse passerent à Carthée, & ceux de Coressus à Ioulis : or la situation d'Ioulis est si bien connuë qu'on n'en peut pas douter : donc il ne reste plus que Carthée, remplie encore d'une infinité de marbres cassez, ou employez dans les maisons du bourg.

Ce bourg ou l'ancienne Carthée, est sur une hauteur à trois milles du port, au fond d'une vallée désagréable ; c'est une espéce de theâtre, à 2500. maisons, bâties par étages & en terrasses ; c'est-à-dire que leur couvert est tout plat, comme par tout le Levant, mais assez fort pour servir de ruë : cela n'est pas surprenant dans un pays où il n'y a ni charrettes ni carrosses, & où l'on ne marche qu'en escarpins. Sur la gauche est une citadelle abandonnée, où 60. Turcs se deffendirent glorieusement contre l'armée Venitienne, avec deux fusils seulement, restes des armes à feu échapées du naufrage qu'ils venoient de faire : ils ne se fussent pas rendus si l'eau ne leur avoit manqué. Parmi des marbres conservez chez les bourgeois, le nom de Gymnasiarque se trouve sur deux inscriptions fort maltraitées : nous y vîmes un bas-relief en demi bosse où la figure d'une femme est representée avec une belle draperie.

La ville de Carthée s'étendoit dans la vallée qui vient à la marine : on y voit encore plusieurs marbres, sur tout une inscription de 41. lignes, transportée dans la chapelle de Saint Pierre ; le commencement de cette inscription manque, & la plus grande partie des lettres est si effacée que nous n'y pûmes déchifrer que le nom de Gymnasiarque.

Pour voir quelque chose de plus superbe, il faut prendre la route de sud-sud-est, où sont les restes de l'ancienne ville d'IOULIS, connuë par les gens du pays sous le nom de *Polis*, comme qui diroit la ville : ces ruines occupent une montagne au pied de laquelle les vagues se viennent briser ; mais éloignée, du temps de Strabon, d'environ trois milles. Caressus lui servoit de port, aujourd'hui il n'y a que deux méchantes cales, & les ruines de l'ancienne citadelle sont sur la pointe du cap. Dans un lieu plus enfoncé l'on distingue le Temple par la magnificence de ses débris ; la plûpart des colonnes ont le fust moitié lisse moitié canelé, du diametre de deux pieds moins deux pouces, à canelures de trois pouces de large : on nous fit descendre à la marine par un bel escalier taillé dans le marbre, pour aller voir sur le bord de la cale une figure sans bras & sans tête ; la draperie en est bien entenduë, la cuisse & la jambe sont bien articulées ; on croit que c'est la statuë de la Déesse *Nemesis*, car elle est dans l'attitude d'une personne qui poursuit quelqu'un. Les restes de la ville sont sur la colline, & s'étendent jusques dans la vallée où coule la fontaine [b] Joulis, belle source d'où la place avoit pris son nom. Je n'ai jamais vû de si gros quartiers de marbre que ceux qu'on avoit employez à bâtir les murailles de cette ville : il y en a de longs de plus de douze pieds.

Dans les ruines de la ville parmi les champs semez d'orge, nous trouvâmes dans une chapelle Gréque le reste d'une inscription sur un marbre cassé, où on lit encore Ιουλίδα, accusatif de Ιουλὶς, le mot de Στεφάνοι s'y trouve deux fois.

On alloit de cette ville à Carthée par le plus beau chemin qu'il y eût peut-être dans la Gréce, & qui subsiste encore pendant plus de trois milles, traversant les collines à mi-côte, soûtenu par une forte muraille couverte de grands quartiers de pierre plate, grisâtre, qui se fend aussi facilement que l'ardoise, & dont on couvre les maisons & les chapelles dans la plûpart des Isles.

[c] Ioulis comme dit Strabon, fut la patrie de Simonides Poëte Lyrique & de Bachylides son cousin. Erasistrate fameux Medecin, & Ariston le Peripateticien nâquirent aussi dans cette Isle. [d] Les marbres d'Oxford nous apprennent que [e] Simonides fils de Leoprepis inventa une espéce de memoire artificielle dont il montroit les principes à Athenes, & qu'il descendoit d'un autre Simonides, grand Poëte aussi fort estimé dans la même ville, & dont il est parlé dans l'Epoque 50. l'un de ces deux Simonides inventa ces [f] vers lugubres que l'on chantoit aux enterremens.

Après la défaite de Cassius & de Brutus, [g] Marc Antoine donna aux Atheniens Cea, Egine, Tenos & quelques autres Isles voisines : il est hors de doute que Cea fut soûmise aux Empereurs Romains, & passa dans le domaine des Grecs ; je ne sçai en quelle année elle fut annexée au Duché de Naxie, [h] mais Pierre Justiniani & Dominique Michiel s'en emparerent sous l'Empire d'Henri II. Empereur Latin de Constantinople. Le P. Sauger a remarqué que pendant les guerres des Venitiens & des Genois, [i] Nicolas Carcerio neuviéme Duc de l'Archipel, s'étant declaré pour les premiers, Zia qui étoit de sa dépendance fut assiegée par Philippe Doria Gouverneur de Scio : la garnison qui n'étoit que de 100. hommes se rendit à discretion dans la citadelle du bourg. [k] Mr. du Cange qui rapporte cette expedition à 1553. a cru que l'Isle de Zia appartenoit aux Genois ; mais il vaut mieux

s'en

a *Ptolemée fait encore mention de trois villes de cette Isle.* Κία νῆσος ἐν ᾗ πόλεις τρεῖς Καρησσός, Ιουλὶς Καρθαία. *Geogr. lib.* 3. *cap.* 15.

b Ιουλὶς πόλις ἐν Κῶ τῇ νήσῳ. ἀπὸ Ιουλίδος Κρήνης. *Steph.*

c *Rerum Geograph. lib.* 10.

d Epoch. 55.

e τὸ Μνημονικὸν.

f Επικήδιον. Næniæ. *Vide Horat. lib.* 2. *Od.* 1.

g *Appian, lib.* 5.

h *Du Cange, Hist. de Constant. liv.* 2.

i *Hist. des Ducs de l'Archip.*

k *Ibid. lib.* 3.

s'en tenir au [a] P. Sauger, qui a examiné sur les lieux les archives de Naxie. Zia fut ensuite renduë aux Ducs de l'Archipel, qui la conserverent jusques à la décadence de leur Etat. Jacques Crispo le dernier Duc, la donna en dot à sa sœur Thadée épouse de Jean François de [b] Sommerive huitiéme & dernier Seigneur d'Andros, dépouillé par Barberousse sous Solyman II.

[c] L'Isle de Zia est assez bien cultivée à present, ses champs sont fertiles : on y nourrit de bons troupeaux, mais on y récueille peu de froment, beaucoup d'orge, assez de vin, plus de soye qu'à Thermie, & beaucoup de *Velani*; c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'une des plus belles espéces de [d] Chêne qui soit au monde : cet arbre à les racines, le bois, le port & la hauteur du Chêne commun; ses branches sont fort touffuës, étenduës sur les côtez, tortuës, blanchâtres en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre & brune en plusieurs endroits; les feuilles y naissent par bouquets sur les nouveaux brins, longues de trois pouces sur deux pouces de large, arrondies à leur base, crenelées sur les bords à grosses dents, dont chacune finit par une pointe mollasse & roussâtre; ces feuilles sont épaisses, dures, vert-brun, un peu luisantes par dessus, quoique couvertes d'un duvet presque imperceptible, blanches par dessous & comme cotoneuses, soûtenuës par une queuë longue d'environ neuf ou dix lignes, laquelle s'allonge en maniere de côte : les chatons de cet arbre sont semblables à ceux de nôtre Chêne : les glands en sont bien differens & attachez immediatement aux jeunes branches à côté des feuilles : chaque gland commence par un bouton presque sphérique & grossit jusques à environ un pouce ou 15. lignes de diametre, applati sur le devant, & creusé en maniere de nombril assez ouvert pour laisser voir la pointe du fruit enchassé dans son envelope, au lieu que nos glands n'ont qu'une calote assez legere qui n'en couvre que la troisiéme partie; l'envelope du gland dont nous parlons est une espéce de boëtte relevée de plusieurs écailles vert-pâle, longues de trois ou quatre lignes, assez fermes, larges d'environ une ligne & demie, émoussées à la pointe : le fruit n'étoit pas meur dans le temps que nous étions à Zia; [e] les Grecs l'appellent Velani & l'arbre Velanida.

On voit dans cette Isle & à Thermie le long des chemins une belle espéce de Bouillon blanc à feuilles ondées, cotoneuses & blanches, bien different de celui qui vient en Provence & en Languedoc.

Verbascum Græcum, fruticosum, folio sinuato candidissimo. Coroll. Inst. Rei. herb. 8.

Sa racine est ligneuse, longue d'un pied, plus grosse quelquefois que le pouce sur tout au collet, gersée, un peu amere, accompagnée de fibres assez cheveluës; ses tiges sont aussi plus grosses que le pouce, dures, blanches en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre, hautes d'un pied & demi, chargées de feuilles par bouquets, longues de sept ou huit pouces, blanches, cotoneuses, drapées, larges de trois ou quatre pouces, mais ondées & frisées beaucoup plus proprement que celles de nôtre [f] Bouillon blanc frisé : les feuilles du centre des bouquets sont encore plus drapées, plus épaisses, d'un blanc jaunâtre : d'autres tiges s'élevent du milieu de ces bouquets à la hauteur d'environ deux pieds, garnies de quelques feuilles plus courtes, plus épaisses & plus blanches : de leurs aisselles naissent tout le long des tiges & comme par pelotons des fleurs jaune-pâle, larges d'un pouce, coupées en cinq parties arrondies, dont les deux superieures sont un peu moindres que les autres : toutes ces fleurs sont percées au fond, & du bord de ce trou sortent cinq étamines purpurines, couvertes d'un gros duvet blanchâtre; crochuës, garnies de sommets rouge-orangé : le calice est un godet long de cinq lignes, cotoneux, divisé en cinq pointes, du fond duquel sort un pistile terminé par un filet rougeâtre : ce pistile devient une coque roussâtre, longue d'environ quatre lignes sur deux lignes de large, dure, pointuë, partagée en deux loges, & qui s'ouvre en deux piéces remplies de graines menuës & noirâtres. Cette plante cultivée dans le Jardin du Roi n'a pas dégeneré.

Le commerce du Velani est le plus considerable de l'Isle, on y en recueillit en 1700. plus de cinq milles quintaux : on appelle petit Velani les jeunes fruits cueillis sur l'arbre, beaucoup plus estimez que les gros qui tombent d'eux-mêmes dans leur maturité; les uns & les autres servent aux teintures & à tanner les cuirs; les petits se vendent ordinairement un écu le quintal, au lieu que les gros ne valent que trente sols; mais le plus souvent on les mêle : nous laissâmes dans le port de Zia un vaisseau Venitien qui chargeoit de cette marchandise.

Ce port dont l'entrée est entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest, est bon pour les plus gros vaisseaux & pour les plus grandes flottes: le bon mouillage est à droite, & la fontaine pour faire aiguade n'en est pas loin 8. A gauche est la rade appellée le cul de bœuf, propre seulement pour les petits bâtimens : les chapelles où l'on couche ordinairement sont marquées 1. 2. 3. 4.

On trouve dans cette Isle du plomb semblable à celui de Siphanto, & principalement au delà du monastére de Sainte Marine : il y a aussi dans ce quartier-là de la craye assez semblable à celle de Brian-

a *Ibid.*
b Summaripa.
c Et cultor nemorum cui pinguia Cex.
Tercentum nivei tondent dumeta juvenci. *Georg. lib.* 1. *vers.* 14.

d Quercus calyce echinato, glande majore. C. B. Pin.
e Ἡ Βάλανος, un Gland.
f Verbascum luteum, folio Papaveris corniculati. C. B. Pin.



Verbascum Græcum, fruticosum, folio sinuato candidis simo

mais il eſt aiſé de montrer que ce fut dans celle de Cos la patrie du fameux Hippocrate. [a] Le même Pline a remarqué que l'on cultivoit dans Zia les figuiers avec beaucoup de ſoin; on y continuë encore aujourd'hui la caprification. Pour bien comprendre cette manufacture de figues, il faut remarquer que l'on cultive dans la plûpart des Iſles de l'Archipel deux ſortes de figuiers; la premiere eſpéce s'appelle *Ornos* du Grec litteral *Erinos* Figuier ſauvage, ou le [b] *Caprificus* des Latins; la ſeconde eſpéce eſt le Figuier domeſtique : le ſauvage porte trois ſortes de fruits : [c] *Fornites*, *Cratitires*, *Orni*, abſolument neceſſaires pour faire meurir ceux des figuiers domeſtiques.

Ceux qu'on appelle *Fornites* paroiſſent dans le mois d'Août & durent juſques en Novembre ſans meurir; il s'y engendre de petits vers, d'où ſortent certains moucherons que l'on ne voit voltiger qu'autour de ces arbres : dans les mois d'Octobre & de Novembre ces moucherons piquent d'eux-mêmes les ſeconds fruits des mêmes pieds de figuier; ces fruits que l'on nomme *Cratitires* ne ſe montrent qu'à la fin de Septembre; & les *Fornites* tombent peu à peu après la ſortie de leurs moucherons : les *Cratitires* au contraire reſtent ſur l'arbre juſques au mois de Mai, & renferment les œufs que les moucherons des *Fornites* y ont dépoſé en les piquant : dans le mois de Mai la troiſiéme eſpéce de fruit commence à pouſſer ſur les mêmes pieds de figuiers ſauvages, qui ont produit les deux autres; ce fruit eſt beaucoup plus gros & ſe nomme *Orni* : lorſqu'il eſt parvenu à une certaine groſſeur, & que ſon œil commence à s'entrouvrir, il eſt piqué dans cette partie par les moucherons des *Cratitires* qui ſe trouvent en état de paſſer d'un fruit à l'autre pour y décharger leurs œufs.

Il arrive quelquefois que les moucherons des *Cratitires* tardent à ſortir dans certains quartiers, tandis que les *Orni* de ces mêmes quartiers ſont diſpoſez à les recevoir : on eſt obligé dans ce cas-là d'aller chercher les *Cratitires* dans un autre quartier & de les ficher à l'extremité des branches des figuiers dont les *Orni* ſont en bonne diſpoſition, afin que les moucherons les piquent : ſi l'on manque ce temps, les *Orni* tombent, & les moucherons des *Cratitires* s'envolent; il n'y a que les payſans appliquez à la culture des figuiers qui connoiſſent les momens, pour ainſi dire, auſquels il faut y pourvoir, & pour cela ils obſervent avec ſoin l'œil de la figue; non ſeulement cette partie marque le temps où les piqueurs doivent ſortir, mais auſſi celui où la figue doit être piquée avec ſuccés : ſi l'œil eſt trop dur & trop ſerré, le moucheron n'y ſçauroit dépoſer ſes œufs, & la figue tombe quand cet œil eſt trop ouvert.

Ces trois ſortes de fruits ne ſont pas bons à manger; ils ſont deſtinez à faire meurir les fruits des figuiers domeſtiques; voici l'uſage qu'on en fait. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les payſans prennent les *Orni* dans le temps que leurs moucherons ſont prêts à ſortir, & les vont porter tous enfilez dans des fêtus ſur les figuiers domeſtiques; ſi l'on manque ce temps favorable, les *Orni* tombent, & les fruits du figuier domeſtique ne meuriſſant pas, tombent auſſi dans peu de temps; les payſans connoiſſent ſi bien ces précieux momens que tous les matins en faiſant leur revûë, ils ne tranſportent ſur les figuiers domeſtiques que les *Orni* bien conditionez, autrement ils perdroient leur recolte : il eſt vrai qu'ils ont encore une reſſource quoique legere, c'eſt de répandre ſur les figuiers domeſtiques [d] l'*Aſcolimbros* plante très-commune dans les Iſles, & dans les fruits de laquelle il ſe trouve des moucherons propres à piquer; peut-être que ce ſont les moucherons des *Orni* qui vont picorer ſur les fleurs de cette plante : enfin les payſans ménagent ſi bien les Orni que leurs moucherons font meurir les fruits du figuier domeſtique dans l'eſpace de quarante jours.

Ces figues fraîches ſont fort bonnes : pour les ſecher on les expoſe au ſoleil pendant quelque temps, puis on les paſſe au four afin de les conſerver le reſte de l'année; le pain d'orge & les figues ſeches ſont la principale nourriture des payſans & des Moines de l'Archipel; mais il s'en faut bien que ces figues ſoient auſſi bonnes que celles que l'on ſéche en Provence, en Italie & en Eſpagne; la chaleur du four leur fait perdre toute leur délicateſſe & leur bon goût; d'un autre côté elle fait périr les œufs que les piqueurs de l'*Orni* y ont déchargez, & ces œufs ne manqueroient pas de produire de petits vers dont ces fruits ſeroient endommagez.

Voilà bien de la peine & du temps pour n'avoir que de mauvaiſes figues. Je ne pouvois aſſez admirer la patience des Grecs occupez pendant plus de deux mois à porter ces piqueurs d'un figuier à l'autre; j'en appris bien-tôt la raiſon : un de leurs arbres raporte ordinairement juſques à deux cens quatre-vingt livres de figues, au lieu que les nôtres n'en rendent pas vingt-cinq livres.

Les piqueurs contribuent peut-être à la maturité des fruits du figuier domeſtique, en faiſant extravaſer le ſuc nourricier dont ils déchirent les tuyaux en déchargeant leurs œufs : peut-être auſſi qu'outre leurs œufs ils laiſſent échaper quelque liqueur propre à fermenter doucement avec le lait de la figue & en attendrir la chair : nos figues en Provence & à

a In Cea inſula Caprifici triferæ ſunt. Primo fœtu ſequens evocatur, ſequenti tertius : hoc Fici caprificantur. *Plin Hiſt. nat. lib. 16. cap. 27.*

b *De Caprificatione, vide Theophraſtum lib. 2. de cauſis Plant. cap. 12.*

c Caprificus vocatur è ſylveſtri genere Ficus nunquam matureſcens, ſed quod ipſa non habet aliis tribuens. *Plin. Hiſt. nat. lib. 15. cap. 19.*

d Scolymus Chryſanthemos. C. B. Pin. Σκόλυμβρος καὶ Ασκόλυμβρος.

à Paris même meurissent bien plûtôt si on pique leurs yeux avec une paille graissée d'huile d'olive : les prunes & les poires piquées par quelque insecte meurissent plûtôt aussi, & la chair d'autour de la piqueure est de meilleur goût que le reste : il est hors de doute qu'il arrive un changement considérable à la tissure des fruits piqués, de même qu'il arrive aux parties des animaux percées avec quelque instrument aigu.

Il n'est guéres possible de bien entendre les anciens Auteurs qui ont parlé de la caprification, si l'on n'est convaincu des circonstances qui servent à la faire réüssir, & non-seulement ce détail nous a été confirmé à Zia, à Tine, à Mycone, à Scio ; mais dans la plûpart des autres Isles. Avant nôtre départ de Zia, nous montâmes sur la tour du Monastére de Saint Pantaleon, où nous fîmes la station Géographique suivante :

Macronisi & le cap Colonne restent à l'ouest-nord-ouest.
Gaidaronisi & Porto-Leone d'Athenes à l'ouest.
Saint George d'Albora & Hydra à l'ouest-sud-ouest.
Engia ou Egina entre l'ouest & l'ouest-sud-ouest.
Thermie entre le sud & le sud-sud-est.
Serpho & Siphanto au sud.
Milo entre le sud & le sud-sud-ouest.
Syra à l'est-sud-est.
Andros au nord-est.
Caristo au nord-nord-est.
Joura à l'est.
Tine entre l'est & l'est-sud-est.
Le cap Skilli à l'ouest.
Négrepont au nord.
Le port Raphti au nord-ouest.

On compte de Zia au port Colonne 18. milles, au cap d'Oro 40. milles, & du cap d'Oro au cap Colonne 60. milles.

Nous commencions fort à nous ennuyer dans Zia où les vents contraires nous obligerent de rester depuis le 5. Novembre jusqu'au 21. lorsqu'un jour de bonace se presenta pour nous inviter de passer à [a] Macronisi, Isle [b] abandonnée, mais fameuse à 12. milles de Zia si l'on compte d'un cap à l'autre, & séparée de la terre ferme de Gréce ou de la côte du cap Colonne par un détroit de sept ou huit milles. [c] Pline assûre que l'Isle Helene ou la Macronisi des Grecs modernes est à égale distance de Cea & du cap Sunium ou cap Colonne où sont les ruines du Temple de Minerve Suniade : il en détermine la distance à cinq milles pas : il est à croire que la mer qui a fait tant de changemens en l'Isle de Zia, est la cause de la difference de nos mesures.

Cette Isle qui s'appelloit [d] *Macris* au rapport d'Etienne le Géographe & que Pline prétend avoir été séparée de l'Isle Eubée par les violentes secousses de la mer, n'a pas plus de trois milles de large sur sept, ou huit milles de long, ce qui ne s'éloigne pas trop de la [e] longueur que [f] Strabon lui a donnée, & qui lui avoit attiré le nom de l'Isle longue : Ce Géographe assûre qu'elle s'appelloit autrefois *Cranae* âpre & rude ; mais qu'elle reçût le nom d'Helene [g] après que Paris y eut conduit cette belle Gréque qu'il venoit d'enlever. [h] Etienne le Géographe prétend avec Pausanias, que ce ne fut qu'après la prise de Troye, la datte n'est pas de trop grande importance ; mais il est certain que l'Isle est dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est à dire que c'est un rocher sans habitans ; & suivant les apparences, la belle Helene n'y fut pas trop bien logée : je ne croirois pas même que cette Isle eût été habitée, si Goltzius [i] ne faisoit mention de deux médailles à la legende de ses habitans ; elle est relevée en dos d'âne par une crête de rochers fort hérissée & percée de grands trous par où nous passâmes pour aller voir la terre-ferme de Gréce : Macronisi n'a qu'une méchante cale dont l'entrée regarde l'est ; à peine trouve-t-on de l'eau à boire dans cette Isle ; il n'y que les bergers de Zia, qui sçachent l'endroit où coule une petite source.

Nous couchâmes dans une caverne auprès de la cale ; mais nous eûmes belle peur dans la nuit : quelques [k] Veaux marins, qui s'étoient retirez dans une caverne voisine, firent des cris si épouventables que nous ne sçavions si c'étoient des animaux d'un autre monde ; nos matelots ne faisoient qu'en rire, & cela nous rassûra : je ne sçai si ces Veaux crient en veillant ou en dormant, c'est une grande dispute parmi les Commentateurs de [l] Pline : Hermolaus Barbarus croit que c'est pendant leur sommeil, son sentiment n'est pas favorisé par les anciens manuscrits de Pline ; d'ailleurs on lui oppose un texte [m] d'Aristote conforme à ces manuscrits ; sans entrer dans cette dissertation, je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à ce que nous en dirent nos matelots, qui nous assûrerent que ces Veaux faisoient l'amour à leur aise dans ce temps-là : à la pointe du jour on les vit sortir de leur caverne, & ils se plongerent si vite dans la mer, qu'on n'eut pas le temps de tirer dessus.

Le seul plaisir que nous eûmes dans cette Isle fut celui d'herboriser, c'est la plus agréable de tout l'Archipel pour les plantes ; elles y sont même plus grandes, plus fraîches & plus belles que dans les autres Isles : nous y en observâmes beaucoup que nous n'a-

a MACRONISI. ΜΑΚΡΟΝΗΣΙ.
b L'Isle longue.
c *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
d ΜΑΚΡΙΣ.
e 60. Stades.
f *Rerum Geogr. lib.* 9.
g ΕΛΕΝΗ.

h In Attic. In Attide Helene est nota stupro Helenæ. *Pomp. Mela de situ orb. lib.* 2. *cap.* 7. Τραχεῖα καὶ ἔρημος. *Strab. ibid.*
i ΕΛΕΝΙΤΩΝ.
k ΦΟΚΗ. Veau-Marin.
l *Hist. nat. lib.* 9. *cap.* 18.
m Αφίησι δὲ ὁμοίαν φωνὴν βοΐ. *Arist. hist. anim. lib.* 6. *c.* 12.

n'avions pas encore vûës depuis nôtre départ de France.

a Celle que Clusius appelle Ciste à feuilles de Thym, répond assez bien à la déscription que Pline a faite de son *Helenium*; cet Auteur avance qu'il se trouve dans l'Isle Helene, & qu'il y est né des larmes d'Helene ; il semble qu'à son ordinaire il ait copié une partie de la description que Dioscoride a donnée de l'*Helenium* d'Egypte, qui se trouvoit sur la côte auprès de Canope dans une Isle appellée aussi Helene, du nom de la même Princesse. Si nous en croyons l'Auteur du grand Dictionnaire Grec, qui rapporte aussi la fable des larmes d'Helene, cette plante croît autour d'Alexandrie; apparemment que les larmes lui coûtoient peu : par rapport à b l'Helenium ordinaire, il ne croît pas certainement dans Macronisi : on pourroit soupçonner que c l'*Aster* à feuilles de Bouillon blanc seroit la premiére espéce d'*Helenium* de Dioscoride, si la structure de sa racine répondoit mieux à la description que cet Auteur en a faite : cet *Aster* est assez commun à Macronisi.

Comme nous apprehendions d'être assaillis dans cette Isle par les bandits & par la famine, nous n'y restâmes qu'environ 24. heures; trop heureux d'être revenus à Zia : car le temps fut si mauvais depuis le 8. Novembre jusques au 21. que nous eussions infailliblement peri dans ce méchant écueil, où nous n'avions porté de l'eau & des provisions que pour cinq ou six jours : nous repassâmes donc au plus vîte par Zia pour reprendre nôtre bagage; mais nous n'en pûmes partir que le 21. Novembre, & nous tirâmes vers l'Isle de Joura.

d Les Romains avoient raison de releguer les criminels dans cette Isle ; c'est le lieu le plus stérile & le plus désagréable e de l'Archipel; on n'y trouve même que des plantes fort communes : nous n'y vîmes que de gros mulots, peut-être de la race de ceux qui obligerent les habitans de l'Isle de l'abandonner, comme f Pline le rapporte : g quelques autres Auteurs pour representer la misere du pays n'ont pas fait difficulté de dire que ces animaux étoient contraints d'y ronger le fer tel qu'on le tiroit des mines : cela nous apprend qu'il y en avoit dans Joura, & le terroir nous parut assez mauvais pour le croire.

Joura est tout à fait abandonnée aujourd'hui, & l'on n'y voit aucuns vestiges d'antiquité; il est vrai qu'elle a toûjours été fort pauvre : h Strabon n'y trouva qu'un chetif village habité par des pêcheurs, dont l'un fut deputé à Auguste pour obtenir une diminution de leur tribut reglé à 150. deniers : nous nous rappellâmes l'idée de cette misére à l'aspect de trois malheureux bergers qui mouroient de faim depuis dix ou douze jours; ils se presentérent à nous haves & décharnez, & sans autre ceremonie allerent chercher dans nôtre caïque le sac au biscuit qu'ils avallerent sans mâcher quelque dur qu'il fût, avouants qu'ils étoient contraints de manger leur viande sans pain & sans sel, depuis que le mauvais temps n'avoit pas permis aux bourgeois de Syra leurs maîtres de leur envoyer le secours ordinaire.

Joura n'a que 12. milles de tour, & Pline en a bien connu le circuit : elle est à 12. milles de Syra terre à terre, & à 18. milles de Zia d'un cap à l'autre; mais il en faut faire plus de 25. pour aller du port de Zia à la Cale de Joura, dont l'entrée est entre le sud & le sud-sud-est auprès du méchant écueil de Glaronisi ou de l'Isle aux Cormorans.

Dans la Carte de Gréce dressée sur les memoires de Mr. Baudrand, il est fait mention de l'Isle de Joura, placée entre Syra & Andros, & beaucoup plus grande que la premiere de ces Isles : suivant les apparences on a voulu marquer Joura dont nous parlons, néanmoins l'Auteur de la même carte marque une autre Isle de Joura tout près de Delos où assûrément il n'y en a point : il met Tragonisi & Stapodia tout près de Nicarie, quoique Tragonisi soit celle qu'il appelle Rocho à un mille de Mycone, & Stapodia à six milles plus loin, & à plus de 30. milles de Nicaria : bien souvent les Géographes ajoûtent à l'ouvrage du Créateur & forment des pays imaginaires : l'Auteur de la même carte marque autour de Milo separement les Isles de Rencomilo & Antimilo, quoique ce ne soient que deux noms de la même Isle appellée Rencomilo par les Grecs, & Antimilo par les Francs. Il n'y a point d'Isle de *Caura* entre Zia & Andros, si ce n'est peut-être un méchant rocher tout près du port Gaurio de l'Isle d'Andros, appellé *Gaurionisi* : Je n'ai pû découvrir l'Isle *Camera* que cet Auteur a mis entre Nio & Nansio; il appelle Sikino celle qu'il faut nommer Policandro : l'Isle de Sicandro n'étant pas connuë dans l'Archipel, il y a apparence qu'elle a été engloutie par la mer ; je ne parle pas de la situation des Isles ou de leurs villes, elles sont pour la plûpart renversées dans cette carte ; c'est bien pis dans la carte de Sophianus : celle de la mer Mediterranée de Mr. Berthelot Professeur d'Hydrographie à Marseille est la meilleure de toutes les cartes marines qui ont paru jusques ici, sur tout pour les hauteurs. Mr. Berthelot est sçavant & rectifie tous les jours

a HELIANTHEMUM Thimi folio glabro. Inst. Rei herb. Cistus folio Thymi Clus. Hist. 72. Helenium; à lacrymis Helenæ dicitur natum, & ideo in Helena insula laudatissimum. Est autem frutex humi se spargens dodrantalibus ramulis, folio simili Serpyllo. *Plin Hist. nat. lib. 21. cap. 10.*

b Aunée.

c Aster tomentosus, Verbasci folio. H. R. P.

d JOURA. ΓΥΑΡΟΣ GYARUS GYARA.

e Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum. *Juvenal. Satyr.*

f *Hist. nat. lib 3. cap. 29.*

g *Antigon. Carist. narrat. mirab. cap. 21.*

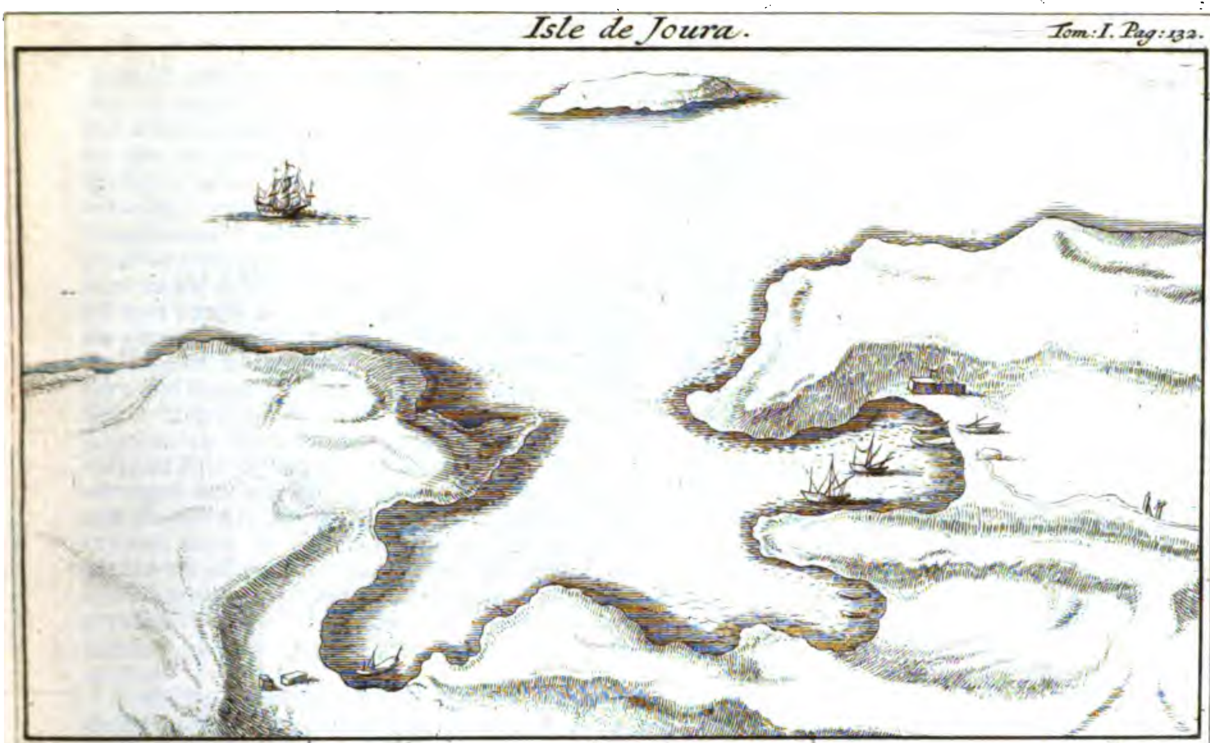
Arist. lib. de mirab. ausc.

Ælian. Hist. anim. lib. 5. cap. 14.

Steph. Byzant.

h *Rerum Geog. lib. 10.*

Isle de Joura. Tom: I. Pag: 132.



Andros. Pag: 133.



jours la carte sur les journaux des Pilotes; cependant comme l'on va souvent d'un lieu à un autre par differens vents, il n'est pas surprenant qu'il y ait quelque chose à changer pour la position de quelques Isles, & sur tout pour les contours des côtes de la terre ferme. L'Isle de Scio & le cap Carabouron y sont très-bien marquez; mais on pourroit trouver à redire à l'Isle de Metelin & à la terre ferme d'Asie. L'Archipel de Marc Boschini est tout rempli de fautes, de même que les cartes de cette mer faites en Italie. Les plans des villes de Boschini ne valent pas ceux de Porcachi. Pour faire une bonne carte de la Mediterranée, il faut suivre le dessein des côtes du Flambeau de la mer imprimé en Hollande en 1705. & s'en tenir à la carte de Mr. Berthelot pour les hauteurs: ces deux ouvrages sont estimables. Mr. de Lisle de l'Academie Royale des Sciences vient de donner une excellente carte de l'Archipel sur les memoires de plusieurs personnes qui ont été sur les lieux; habile Cosmographe & Astronome comme il est, il a rectifié leurs observations avec exactitude, & corrigé plusieurs choses sur la Geographie des anciens.

Voilà les reflexions que nous fîmes à Joura pendant la nuit, couchez dans une chapelle ruinée où nous n'osions nous endormir de peur que les mulots ne vinssent nous ronger les oreilles; ainsi nous n'attendîmes pas qu'il fût jour pour passer à l'Isle d'Andros, & nous reservâmes nôtre sommeil pour le bateau.

a Andros b que Pline marque à dix milles de Carysto & à trente-neuf milles de Zia, a eu plusieurs noms anciennement. c Pausanias dit que celui d'Andros lui fut donné par Andreus; & Andreus, suivant d Diodore de Sicile, fut un des Généraux que Rhadamante établit dans cette Isle, qui s'étoit donnée à lui de même que la plûpart dss Isles voisines.

e Conon pousse la généalogie plus loin, & nous apprend que cet Andreus ou Andrus étoit fils d'Anius; & qu'Anius étoit fils d'Apollon & de Creuse: l'Isle dont nous parlons fut nommée Antandre; parce, dit-il, qu'Ascanius f fils d'Enée qui en étoit le maître, la donna pour rançon aux Pelasgiens chez qui il étoit prisonnier. Etienne le Géographe ne dit rien de plus particulier de l'Isle d'Andros, si ce n'est qu'il doute si Andrus fut fils d'Eurymachus ou d'Anius son frere.

L'Isle d'Andros s'étend du nord au sud, & n'est éloignée de Joura que de 18. milles; mais il y en a bien plus de 30. d'un port à l'autre. Nous arrivâmes le 22. Novembre au port du château, principale ville de l'Isle; les Grecs l'appellent le château g d'en bas pour le distinguer du château d'en haut, situé à dix milles de celui-ci: les vieux marbres de ce château d'en bas montrent bien qu'il a été bâti sur les ruines de quelque ancienne & superbe ville; peut-être que ce fut par les soins des Seigneurs d'Andros qui choisirent ce lieu pour y faire leur residence, & qui y firent bâtir un Fort sur la pointe de terre qui sépare le port en deux; l'entrée du port est entre le nord & l'est-nord-est; mais il n'est propre que pour de petits bâtimens: la noblesse du pays se croit à l'abri des Corsaires dans ce château, & d'ailleurs c'est le quartier de l'Isle le plus riant & le plus fertile.

h En sortant de ce bourg on entre dans les plus belles campagnes du monde; à gauche c'est la plaine de *Livadia*; c'est-à-dire des lieux agréables; ce sont des champs féconds, plantez d'Orangers, de Citroniers, de Meuriers, de Jujubiers, de Grenadiers & de Figuiers; on n'y voit que jardins & ruisseaux: i le Chou-rave y est très-commun, de même que dans les autres Isles; c'est celui qu'on appelle à Paris Chou de Siam depuis que les Ambassadeurs de Siam sont venus à la Cour de France, quoique cette plante fût connuë long-temps auparavant en Europe.

A main droite du château d'Andros on entre dans la vallée de Megnitez aussi agréable que l'autre, & arrosée de ces belles sources qui viennent des environs de la Madona de Cumulo, chapelle fameuse tout au haut de la vallée; ces sources font tourner huit ou neuf moulins; l'une des plus considerables sort du rocher même qui fait partie de la chapelle.

Les autres villages de l'Isle sont:

Messi,	Megnitez,
Strapurias,	Lamiro,
La Pichia,	Apsilia,
Livadia,	Steniez,
Merta Chorio,	Vurcorti,
Aladinia,	Arna,
Falica,	Amelocho,
Curelli,	Atinati,
Pitrofo,	Vouni,
Castaniez,	Gridia,
Cochilu,	Piscopio,
Lardia,	Capraria,
Gianistes,	Aipatia.

Le village d'Arna est bâti par gros pelotons séparez les uns des autres, à mi-côte d'une vallée ornée de Platanes & de fontaines; pour y aller on traverse la montagne la plus haute de l'Isle. Le village d'Arna, & celui d'Amelocho ne sont peuplez que d'Albanois vêtus encore à la mode de leur pays, & qui vivent à leur maniere; c'est-à-

a ANDROS ΑΝΔΡΟΣ. ANDRUS.
b Andros, Cauros, Lasia, Nonagria, Hydrussa, Epagris. *Plin. Hist. lib.* 4. *cap.* 12.
c Phocic.
d *Biblioth. Hist. lib.* 5.

e Narrat.
f Ἀντὶ ἑνὸς ἀνδρὸς, pro uno viro.
g Cato castro, Apano castro, *ou* Cortl.
h Λιβάδι, Λιβαδίτι. Pratum, loca amena.
i Brassica Gongylodes, C. B. Pin.

dire sans foi ni Loi : les Turcs les ont engagez d'y venir pour repeupler l'Isle où il n'y a gueres plus de 4000. ames, & où les terres nous parurent bien cultivées : Pline ne donne à cette Isle que 93. milles de circuit ; les habitans prétendent qu'elle en a 120.

La principale richesse d'Andros consiste en soye; quoi qu'elle ne soit propre qu'à faire de la tapisserie, de même que celle de Thermie, de Carysto & du Volo, elle ne laisse pas de se vendre sur les lieux un écu & demi la livre, & l'on y en recueille plus de 10000. livres : peut-être que si elle étoit bien préparée, on la pourroit employer à des étoffes, à des rubans & à coudre. Cette Isle produit assez de vin & d'huile pour les habitans, l'orge y est beaucoup plus commun que le froment qu'on est souvent obligé de faire venir du Volo. Les montagnes d'Andros sont couvertes d'Arbousiers en plusieurs endroits, on en distille le fruit pour faire de l'eau de vie : les Meures noires donnent aussi un esprit ardent qui n'est pas désagréable; & l'on nourrit les vers à soye des feuilles de ce Meurier. Les Grenades y sont à gros grains & d'un excellent goût, on en donne 100. [a] pour trois sols: les Limons n'y sont pas plus chers, non plus que les [b] Cédres.

Le Cadi fait sa residence dans le château avec la Noblesse du pays & les Administrateurs ; on crée un ou deux de ces derniers tous les ans : l'Isle paya 15000. écus pour la capitation & pour la taille réelle en 1700.

Nous allâmes saluer l'Aga Commandant de cette Isle, niché au haut d'une vieille tour quarrée où l'on monte par un escalier de pierre à 14. marches, sur lequel s'appuye une échelle de bois de pareille longueur, qui porte contre le seuil de la porte : au moindre soupçon qu'il y ait des Corsaires sur la côte, on tire l'échelle de bois, & l'on prépare les mousquets pour les saluer : la tour de l'Aga est hors de la ville; ce Seigneur ne se portoit pas bien, & il reçût fort agréablement nôtre présent, qui étoit un flâcon de cristal rempli d'esprit volatile, aromatique, huileux, propre pour le soulager dans le tems que l'asthme le fatiguoit : toute l'Isle est remplie de semblables tours où logent les plus [c] aisez; elles sont assez fortes & percées seulement par des lucarnes comme les cachots des prisons.

Les habitans de cette Isle sont tous du rite Grec, excepté M^rs. de la Grammatica deux freres fort riches & fort zélez pour l'Eglise Latine; c'est dans leur chapelle que le Consul de France entend la Messe. L'Evêque Latin n'a que trois cens écus de rente; il arriva il y a quelques années à ce Prélat, qui est homme d'esprit, appellé M^r. Rose, une cruelle avanture : en passant d'Andros à Naxie sa patrie, avec ses ornemens & sa vaisselle d'Eglise, il fut pris par les Turcs, dépouillé, bâtonné, mis aux galeres, d'où il ne se tira que par 500 écus de rançon : on n'a pû découvrir de quel prétexte on s'étoit servi pour lui faire cet affront.

L'Evêque Grec a 500. écus de rente, & beaucoup plus d'agremens dans cette Isle, bien fournie d'ailleurs de Papas & de Caloyers : les principaux monasteres sont celui de *Cruso Pighi*, de *Panacrado*, & de *San Nicolo Soras* : cependant l'ignorance de ces Religieux est telle que les bourgeois ont été obligez pour l'éducation de leurs enfans de rappeller les Capucins. Signor Nicolo Condostalvo riche Marchand d'Andros établi à Venize, a donné 100. écus pour faire relever leur couvent, & a établi un fond de 60. ducats de rente pour leur entretien, après avoir donné à la sacristie les habits sacerdotaux & la vaisselle necessaire pour le service divin : M^r. Nicolachi de la Grammatica & quelques autres Seigneurs du pays, quoique du rite Grec, ont aussi contribué au rétablissement de l'Eglise de ces bons Peres dédiée à Saint Bernardin, mais abandonnée depuis cinquante ans. Ce que M^r. Thevenot rapporte de la procession du jour de la Fête-Dieu dans Andros, s'y pratique encore; sçavoir que l'Evêque Latin qui porte le corps de Nôtre Seigneur, foule aux pieds les Chrétiens prosternez dans les rues, de quelque rite qu'ils soient. Les Jesuites avoient un fort bon hospice dans cette Isle; mais ils ont été forcez par les avanies des Turcs d'en sortir il y a quelques années.

Le 27. Novembre nous allâmes voir les ruines de *Paleopolis* à deux milles d'Arna vers le sud-sud-ouest au delà du port Gaurio : cette ville qui portoit le nom de l'Isle, comme l'assurent Herodote & [e] Galien, étoit fort grande & située avantageusement sur le penchant d'une montagne qui domine toute la plage; il reste encore des quartiers de murailles très-solides, sur tout dans un endroit remarquable, où suivant les apparences étoit la citadelle dont [f] Tite-Live fait mention. Outre les vieux marbres renversez dans ces ruines, on y trouve de belles colonnes, des chapiteaux, des bases & quelques inscriptions, qui ne sçauroient être presque d'aucun usage; nous tirâmes ce que nous pûmes de celle qui nous parut la moins effacée : il y est parlé du Senat, du peuple d'Andros & des Prêtres de Bacchus, ce qui me fit conjecturer qu'elle avoit été placée sur les murailles ou dans le fameux Temple de ce Dieu, & que conséquemment elle pouvoit marquer la situation de ce bâtiment.

En avançant dans ces ruines, le hazard nous fit découvrir une figure de marbre sans tête & sans bras; le tronc a trois pieds dix pouces de haut, & la draperie en est fort belle: le long d'un petit ruisseau

a *Deux parats.*

b Malus Medica fructu ingenti tuberoso C. B. Pin. *Poncire* ou *Cédre.*

c Ἄρχος, Ἄρχοντας, Ἀρχοντάχαι. Ἀφέντης pro Αὐθέντης, Nobilis Dominus, &c.

d Τριανταφυλλα.

e *Lib. 8. de simp'. Medic. facul. lib. 9.*

f *Lib. 31. cap. 48.*

ſeau qui fourniſſoit de l'eau à la ville, nous remarquâmes deux autres troncs de marbre, où le grand goût du ſculpteur paroiſſoit encore : ce ruiſſeau me fit ſouvenir de la fontaine appellée [a] *le preſent de Jupiter* ; mais nous la cherchâmes inutilement : peut-être qu'elle s'eſt perduë dans ces ruines, ou que c'étoit le ruiſſeau même à qui on avoit donné ce nom : quoiqu'il en ſoit cette fontaine, au rapport de Mutianus, avoit le goût du vin dans le mois de [b] Janvier, & ne devoit pas être loin de l'endroit où nous nous trouvions, puiſque Pline la place proche le Temple de Bacchus, mentionné dans l'inſcription dont on vient de parler : le même Auteur dit que ce miracle duroit ſept jours de ſuite, [c] & que ce vin devenoit de l'eau ſi on l'emportoit hors de la vûë du Temple. Pauſanias ne parle pas de ce changement ; mais il avance que l'on croyoit que tous les ans pendant les fêtes de Bacchus, il couloit du vin, du Temple conſacré à ce Dieu, dans l'Iſle d'Andros : les Prêtres ſans doute ne manquoient pas d'entretenir cette croyance en vuidant quelques muids de vin par des canaux cachez.

Le port Gaurio n'eſt pas loin de ces ruines au ſud-eſt de l'Iſle, & peut contenir une grande armée. [d] Alcibiade y relâcha avec une flote de 100 vaiſſeaux : il prit & fortifia le château de *Gaurium*, d'où vient le nom de Gaurio ou Gabrio. Les Andriens s'opposérent au projet des Atheniens, avec toutes leurs forces jointes au ſecours qu'ils avoient reçû du Peloponneſe; mais ils furent battus & contraints de ſe mettre à couvert dans l'enceinte de leur ville : Alcibiade n'ayant pû s'en rendre maître, alla ravager les Iſles de Rhode & de Cos, après avoir laiſſé une forte garniſon dans le château de *Gaurium* ſous le commandement de Thraſybule. Ce n'etoit pas la premiere fois que les Atheniens avoient viſité l'Iſle d'Andros ; Themiſtocle avoit mis les Andriens à la raiſon quelques années auparavant; car les peuples de cette Iſle ayant été longtemps ſous la domination des Naxiotes, furent les premiers à embraſſer le parti des [e] Perſes dont la flote ſubjugua preſque tout l'Archipel. Les Grecs confederez reſolurent d'attaquer la ville d'Andros, & Themiſtocle n'ayant pû en exiger les contributions, en fit le ſiege : comme il étoit grand Capitaine & bel eſprit, il fit dire aux Commandans de la place, que les Atheniens avoient apporté de leur pays deux grandes divinitez, la *perſuaſion* & la *neceſſité* ; & qu'ainſi il falloit lui donner de l'argent ou de gré ou de force : les aſſiegez répondirent, que pour eux ils n'avoient d'autres divinitez, que la *pauvreté* & l'*impoſſibilité* : ſuivant les apparences la ville fut emportée d'aſſaut, & l'Iſle fut maltraitée, puiſque [f] Pericles y envoya quelque temps après une colonie de 250. hommes; au lieu que les Andriens avoient accoutumé d'en envoyer dans la Thrace, du côté d'Amphipolis que Braſidas [g] Capitaine Lacedemonien ſubjugua.

[h] Ptolemée premier du nom voulant donner la liberté aux villes de Grece, [i] traverſa tout l'Archipel avec une puiſſante armée navale, & obligea la garniſon d'Andros, engagée dans le parti d'Antigonus, de ſe retirer après avoir capitulé : par ce moyen il rétablit cette ville dans ſon ancienne liberté.

Attalus Roi de Pergame vint aſſieger Andros avec une armée Romaine, qui débarqua au port Gaurio, appellé *Gauroleon* par [k] Tite-Live; la ville ne fit pas grande reſiſtance; & la garniſon s'étant retirée dans la citadelle, capitula trois jours après. Les Romains profiterent de tout le butin. Attalus s'empara de l'Iſle : pour ne pas la dépeupler, il perſuada aux Macedoniens qui s'y trouverent & aux gens du pays d'y reſter. Les Romains après la mort de ce Prince, heritiers de tous ſes biens, poſſederent l'Iſle juſques à ce qu'elle paſſa aux Empereurs Grecs.

[l] Andros ſe rendit à Alexis Comnene revenant d'Italie d'implorer le ſecours des Croiſez, pour rétablir ſur le thrône [m] Jean Ange Comnene ſon pere, chaſſé, mis en priſon & privé de la vûë par ſon frere Alexis Comnene Andronic. Quelque temps après la priſe de Conſtantinople, Marin Dandolo ſe ſaiſit de l'Iſle d'Andros ; elle fut enſuite poſſedée par la maiſon de [n] Zeno, & donnée pour dot à Cantiana Zeno épouſe de Courſin de Sommerive, comme le remarque le [o] P. Sauger dans la vie de Jacques Criſpo XI. Duc de Naxie. Courſin troiſiéme du nom & ſeptiéme Seigneur d'Andros fut dépouillé par Barberouſſe ; mais à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur de France, Solyman II. le rétablit dans ſon domaine : Jean François de Sommerive fut le dernier Seigneur de cette Iſle; & ſes ſujets du rite Grec, après avoir voulu l'aſſaſſiner, ſe donnerent au Turc pour ſe delivrer tout-à-fait de la domination des Latins.

Le port Gaurio eſt le meilleur port de l'Iſle, & les Venitiens y viennent donner fond lorſqu'ils ont la guerre avec les Turcs. A un mille de terre vis-à-vis de ce port, eſt *Gaurioniſi* écueil aſſez long entouré de quelques rochers ; c'eſt peut-être l'Iſle de Caura de Baudrand : la nuit qui nous ſurprit ne nous permit pas d'examiner s'il y reſte encore quelques veſtiges du château *Gaurium*.

Nous fumes contrains de venir coucher au Monaſ-

a Διὸς Θεοδόσια. *Plin. Hiſt. nat. lib. 2. cap. 103.*
b Non. Jan.
c *Hiſt. nat. lib. 31.*
d *Diod. Sic. Biblioth. hiſt. lib. 13.*
e *Lib. 5. & 8.*
f *Plutarch. in Pericl.*
g *Diod. Sic. Biblioth. Hiſt. lib. 12.*
h Lagus.
i *Diod. Sicul. ibid. lib. 20.*
k *Lib. 31. cap 45.*
l *En 1203.*
m *Du Cange Hiſt. des Emp. de Conſt. liv. 2.*
n *Idem. lib. 2.*
o *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*

naſtere de la [a] Vierge ; cette maiſon n'a rien de beau, quoique les Religieux ſoient fort riches : Ils ont laiſſé perdre la bonne coutume, qu'ils avoient du temps de Mr. Thevenot, de régaler les paſſants ; nous y euſſions jeûné malgré nous, ſans Mr. Gaſparachi de la Grammatica qui nous y envoya la moitié d'un mouton, d'excellent vin & des rafraichiſſemens : le lendemain nous y vîmes à la Meſſe beaucoup d'Albanoiſes bien parées, & plus propres que les Gréques, dont les [b] juſte-au-corps ſont beaucoup plus ronds & plus deſagreables mêmes que ceux que l'on porte dans les autres Iſles ; ces juſte-au-corps des Dames d'Andros ont un gros bourlet qui reſſemble à un vertugadin.

Le froid qui commençoit à ſe faire ſentir dans cette Iſle, & la mer qui devenoit orageuſe d'un jour à l'autre, nous obligerent de paſſer à Tine dans le deſſein de nous retirer à Mycone pour y attendre le beau temps : l'Archipel eſt fort dangereux pendant l'hiver. [c] Denys le Geographe a raiſon de dire qu'il n'y a point de mer qui pouſſe ſes vagues plus haut, & la raiſon qu'il en apporte eſt excellente : [d] c'eſt que ces vagues ne pouvant s'étendre bien loin, ſe reflechiſſent avec impetuoſité entre les Iſles qui ſont fort proches les unes des autres ; & comme dit Heſychius, leurs flots reſſemblent à des chêvres [e] qui bondiſſent dans les campagnes.

Il n'y a qu'un mille de diſtance de l'Iſle d'Andros à celle de Tine, comme Pline l'a remarqué ; nous paſſâmes ce canal le premier Decembre dans un caique : car les ſix rochers qui en occupent le milieu, ne le permettent pas aux gros bâtimens. Il faut faire 40. milles pour aller du port du château d'Andros à celui de San Nicolo du Tine, où nous n'arrivâmes que ſur les ſept heures du ſoir ; & les Officiers du port ne voulant pas prendre la peine d'examiner nôtre patente de ſanté à cette heure-là, ni de faire avertir le Conſul de France, on nous obligea de coucher dans nôtre bateau ; il eſt vrai qu'on eut l'honnêteté de nous offrir le lazaret pour faire compagnie à quelques eſclaves que la vermine devoroit.

Le lendemain le Conſul de France dépêcha un exprez à la fortereſſe à Son Excellence Monſeigneur Louïs Cornaro Provediteur de l'Iſle, qui nous accorda la pratique, comme ils parlent, c'eſt-à-dire, la liberté de nous débarquer ; mais la fortereſſe étant à quatre milles du port, nous ne reçûmes cette permiſſion que ſur le midi.

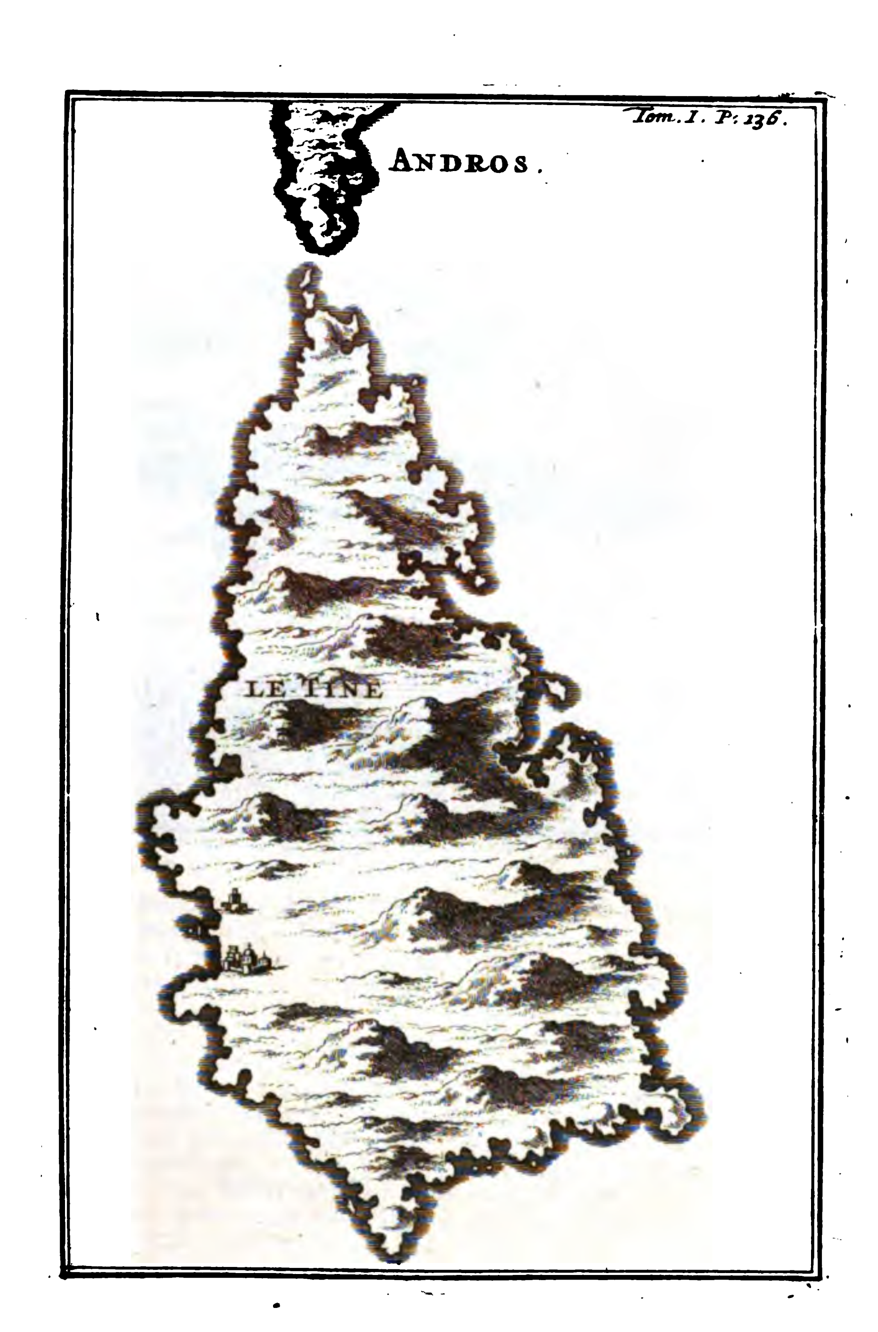
[f] L'Iſle de Tine fut anciennement nommée Tenos ſuivent Etienne le Geographe, d'un certain Tenos qui la peupla le premier : Herodote nous apprend qu'elle fit partie de l'Empire des Cyclades que les Naxiotes poſſederent dans les premiers temps. Il eſt parlé des Teniens parmi les peuples de Gréce, qui avoient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mardonius General des Perſes fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravez ſur la droite d'une baſe de la ſtatuë de Jupiter regardant l'Orient : à voir même l'inſcription rapportée par [g] Pauſanias, il ſemble que les peuples de cette Iſle fuſſent alors plus puiſſans, ou auſſi puiſſans que ceux de Naxos. Neanmoins ceux de Tenos, [h] les Andriens, & la plûpart de autres inſulaires, dont les interêts étoient communs, effrayez de la puiſſance formidable des Orientaux, ſe tournerent de leur côté. Xerxés ſe ſervit d'eux & des peuples de l'Iſle Eubée pour reparer les pertes qu'il faiſoit dans ſes armées. Les forces maritimes des Teniens ſont marquées ſur une médaille fort ancienne, frapée à la tête de [i] Neptune reveré particulierement dans cette Iſle ; le revers repreſente le trident de ce Dieu, accompagné de deux Dauphins : Goltzius a fait auſſi mention de deux médailles de [k] Tenos au même type. Triſtan parle d'une médaille d'argent des Teniens à la tête de Neptune avec un trident au revers.

Le bourg de San Nicolo bâti ſur les ruines de l'ancienne ville de Tenos, au lieu de port n'a qu'une méchante plage qui regarde le ſud, & d'où l'on découvre l'Iſle de Syra au ſud-ſud-oueſt : quoiqu'il n'y ait dans ce bourg qu'environ 150. maiſons, on ne peut pas douter par le nom de *Polis* qu'il porte encore, & par les médailles & les marbres antiques qu'on y trouve en travaillant la terre, que ce ne ſoient les débris de la capitale de l'Iſle. [l] Strabon aſſure que cette ville n'étoit pas grande : mais qu'il y avoit un fort beau Temple de Neptune dans un bois voiſin, où l'on venoit celebrer les fêtes de cette divinité, & où l'on étoit regalé dans des appartemens magnifiques ; [m] ce Temple avoit un aſyle dont Tibere regla les droits de même que ceux des plus fameux Temples du Levant. A l'égard de Neptune, Philocore cité par [n] Clement d'Alexandrie, rapporte qu'il étoit honoré dans Tenos comme un grand Medecin, & cela ſe confirme par quelques médailles : il y en a une chez le Roi dont [o] Triſtan & Patin font mention : la tête eſt d'Alexandre Severe : au revers c'eſt un trident, autour duquel eſt tortillé un ſerpent, ſymbole de la Medecine chez les anciens : [p] d'ailleurs cette Iſle avoit été appellée l'Iſle aux ſerpens.

Elle a 60. milles de tour, & s'étend du nord-nord-oueſt au ſud-ſud-eſt, pleine de montagnes pelées, mais la mieux cultivée de l'Archipel. Tous les fruits y ſont excellens : melons, figues, raiſins ;

a Ἁγία.
b Colibi.
c ἔνθα τὸ κῦμα ῥησσόμενον νήσοισι, περιβρέμεται Σποράδεσσιν.
d Οὐ γάρ τις κείνῳ ἐναλίγκια κύματα ἐφέλλει. *Verſ.* 131. 132. 133.
e Αἶγες τὰ κύματα Δωριεῖς. *Heſych.*
f LE TINE. TENOS. ΤΗΝΟΣ.
g *Eliac. prior.*
h *Herod. lib.* 8.
i ΤΗΝΙΩΝ.

Spon, voyag. Tom. 3.
k *Comment. hiſt. tom.* 2.
l *Rerum Geog. lib.* 10.
m *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 60. & 63.
n *Admon. ad gentes.*
o *Comment. hiſt. tom.* 2.
ΤΗΝΙΩΝ.
p *Obſervſ. Plin.*


Tom. I. P. 136.
ANDROS.
LE TINE



fins; la vigne y vient admirablement bien, & c'eſt ſans doute depuis long-temps; puiſque [a] Mr. Vaillant fait mention d'une médaille frapée à ſa legende, ſur le revers de laquelle eſt repreſenté Bacchus tenant un raiſin de la main droite & un thyrſe de la gauche : la tête eſt d'Antonin Pie. La médaille que Mr. Spon acheta dans la même Iſle eſt plus ancienne ; d'un côté, c'eſt la tête de [b] Jupiter Hammon, & de l'autre une grappe de raiſin : à l'égard du froment, on en ſeme peu dans cette Iſle, mais on y recueille beaucoup d'orge.

Les Figuiers de Tine ſont fort bas & fort touffus : les Oliviers y viennent fort bien; mais il y en a peu, & leur fruit n'eſt deſtiné que pour être ſalé : on y manqueroit de bois & de moutons, ſi on ne les tiroit d'Andros : d'ailleurs le pays eſt agreable & arroſé de beaucoup de fontaines, qui lui avoient attiré chez les anciens le nom [c] d'*Hydrussa*, de même qu'à la plûpart des Iſles où il y a quelques ſources : on a dit plus haut qu'on l'avoit [d] nommée l'Iſle aux ſerpens ; mais Heſychius de Milet nous apprend que Neptune s'étoit ſervi de Cigognes pour les exterminer : il faut que cela ſoit vrai, ou que la race de ces reptiles en ſoit éteinte, puiſqu'on n'y en voit plus.

La ſoye fait aujourd'hui la richeſſe de Tine ; chaque année on y en recueille environ ſeize mille livres peſant : dans le temps que nous y étions, elle valoit un [e] ſequin la livre, elle va quelquefois juſques à trois écus ; nos François l'enleverent preſque toute : quoique ce ſoit la ſoye la mieux preparée de toute la Gréce, elle n'eſt pas pourtant aſſez fine pour faire des étoffes, mais fort propre à coudre & à faire des rubans : on fait de bons bas de ſoye dans cette Iſle; rien n'approche de la beauté des gans que l'on y tricotte pour les Dames. Ceux qui font embarquer de la ſoye pour Venize, ne payent aucun droit de ſortie à Tine; ils donnent caution, & la caution paye ſi l'on découvre que la ſoye ait été conduite autre part; la raiſon en eſt que cette marchandiſe payant l'entrée à Venize, elle payeroit deux fois ſur les terres de la Republique, ſi l'on en faiſoit payer la ſortie à Tine.

La fortereſſe du Tine où nous arrivâmes à cheval, de San Nicolo dans une heure de temps, eſt ſur la roche dominante du pays, & où la nature a

a *Numiſm. Græc.*
b T H.
c *Steph.*
d *Triſt. Comment. hiſt. tom.* 2.
e *Le Sequin vaut deux écus & demi.*

plus travaillé que l'art, la garde en est confiée à quatorze soldats mal vêtus, du nombre desquels étoient sept deserteurs François : nous y comptâmes environ quarante Canons de bronze & deux ou trois Canons de fer : c'est le sejour des plus honnêtes gens de l'Isle, quoiqu'il n'y ait pas plus de 500 maisons, que le vent du nord & le froid, aussi âpre qu'à Paris, rendent fort incommodes : le palais du Provediteur est mal bâti, on n'y sçauroit conserver aucun meuble, non plus que chez les bourgeois à cause de la grande humidité que les brouillards & les crevasses des terrasses y entretiennent : les Jesuites y sont assez bien logez ; mais leur Eglise ne sauroit contenir la moitié de leurs devotes ; le P. Prati Superieur de la maison nous reçut fort honnêtement, & nous eumes le plaisir d'y dîner avec les Peres Foresti, Camuti & Federic : Son Excellence à qui nous allâmes faire la reverence nous invita aussi à dîner, & nous offrit des gardes pour nous accompagner dans l'Isle : Mr. Antonio Betti l'un des plus fameux Avocats du Tine, nous prêta sa maison du [a] fauxbourg hors la forteresse où il n'y a qu'environ 150. maisons ; mais on a la liberté d'en sortir & d'y entrer quand on veut, au lieu que les portes de la forteresse se ferment de bonne heure, & ne s'ouvrent que tard.

Outre la forteresse de San Nicolo, les principaux villages de cette Isle sont

Il Campo,	Chilia,
Il Terebado,	Oxomeria, qui contient cinq bourgades ; sçavoir, Pyrgos, Vacalado, Cozonari, Bernardado & Platia.
Lotra,	
Lazaro,	
Perastra,	
Cumi,	Cisternia,
Carcado,	Cardiani,
Cataclisma,	Disado,
Aitofolia,	Mondado,
Mastro-mercato,	Volacos,
Micrado,	Fallatado,
Carea,	Messi,
Filipado,	Muosulu,
Comiado,	Stigni,
Arnado,	Potamia,
Pergado,	Cacro,
Cazerado,	Triandaro,
Cuticado,	Doui Castelli,
Smordea,	Diocarea,
Cozonara,	Cicalada,
Tripotamo,	Sclavo corio,
Cigalado,	Croio,
Agapi,	Monasterio.

Mr. le Provediteur ne retire qu'environ deux mille écus de son Gouvernement, aussi le regarde-t-on à Venize comme un lieu de mortification : ce Gouverneur a la dixiéme partie des denrées ; de dix charges d'orge, par exemple, on lui en paye une : pour la soye ce n'est pas de même, ceux qui en font embarquer pour autre part que pour Venize, ne payent que trois écus, & trois quarts pour chaque centaine de livres ; le Provediteur n'a rien à voir sur ces droits.

L'Evêque de Tine a 300. écus de revenu fixe, & près de 200. écus des émolumens de son Eglise : son Clergé d'ailleurs est illustre, & composé de plus de 120. Prêtres : les Grecs y ont bien deux cens Papas, soumis à un Protopapas ; mais ils n'ont point dans l'Isle d'Evêque de leur rite, & même ils dépendent de l'Evêque Latin en plusieurs choses : un Grec ne sçauroit être Prêtre que cet Evêque ne l'ait fait examiner : après que l'aspirant a juré qu'il reconnoît le Pape & l'Eglise Apostolique & Romaine, l'Evêque Latin lui fait donner son dimissoire pourvû qu'il ait 25. ans ; ensuite il est sacré par un Evêque Grec venu de quelque Isle voisine, auquel il ne donne que 10. ou 12. écus pour son voyage : le jour du sacre le nouveau Prêtre donne trois livres de soye au Provediteur, autant à l'Evêque Latin, & un écu & demi au Protopapas qui lui a donné son attestation de vie & mœurs.

Dans les processions & dans toutes les fonctions Ecclesiastiques, le Clergé Latin a toûjours le pas : quand les Prêtres Grecs entrent en corps dans les Eglises Latines, ils se découvrent suivant la coutume des Latins, & ne se découvrent pas dans leurs propres Eglises. Lorsque la Messe se dit en présence des deux Clergez, après que le Soudiacre Latin a chanté l'Epître, le second Dignitaire du Clergé Grec, la chante en Grec ; & lorsque le Diacre Latin a chanté l'Evangile, le premier Dignitaire Grec, ou le Chef des Prêtres chante aussi l'Evangile en Grec : Dans toutes les Eglises Gréques de l'Isle, il y a un autel destiné pour les Prêtres Latins : on prêche dans les Eglises Gréques avec pleine liberté sur les matieres contestées entre les Latins & les Grecs.

Il n'y a dans les Eglises Latines que de simples Chapelains amovibles au gré de l'Evêque. Nuncio Vastelli Chirurgien Maltois, ayant gagné du bien à Tine, & n'ayant point d'enfans a adopté les [b] PP. Recolets ; il leur a fait bâtir une Eglise & un couvent à la campagne : ces Peres sont fort aimez, mais ils ont peu de maisons dans le Levant.

Les femmes des bourgeois & contadins, comme ils parlent, sont vêtues à la Venitienne ; les autres ont un habit approchant de celui des Candiotes.

Pour ce qui regarde l'histoire de cette Isle, vous sçavez, Monseigneur, que c'est la seule conquête qui soit restée aux Venitiens, de toutes celles qu'ils firent sous les Empereurs Latins de Constantinople. André Gizi, d'où descend le Sr. Janachi Gizi que vous avez établi Consul de cette Isle & de celle de Mycone, se rendit maître de Tine environ l'an 1207. & la Republique en a toûjours joui malgré tou-

a Il Borgo,

b Zoccolanti,



toutes les tentatives des Turcs. Peu s'en fallût que ce fameux a Barberousse Capitan Pacha, qui soumit en 1537. presque tout l'Archipel à Soliman II. ne s'emparât aussi de Tine. André Morosini assûre que cette Isle se rendit sans resistance, mais que peu de temps après, honteuse d'une pareille lâcheté, elle députa vers le Provediteur de Candie, dont elle reçût assez de secours pour se remettre sous la puissance de ses premiers maîtres. On ne conte pas la chose tout à fait de même à Tine: on dit que Barberousse pressant extraordinairement la forteresse, obligea la garnison de battre la chamade; mais que la Noblesse voyant qu'il n'y avoit que les habitans des villages d'Arnado, Triandaro & Doui Castelli disposez à capituler, vint fondre si brusquement sur les Turcs, qu'elle les força de lever le siége; on ajoute même que les soldats de la garnison, dans leur furie, firent sauter du haut des remparts l'Officier que le Capitan Pacha avoit envoyé pour regler les articles de la capitulation.

Depuis ce temps-là pour reprocher aux habitans de ces trois villages le peu de cœur qu'ils montrerent en cette occasion, le premier jour de Mai le Provediteur accompagné des contadins & des feudataires de la Republique, suivi de la milice avec l'étendart de saint Marc va tous les ans à cheval à l'Eglise de Sainte Venerande sur la montagne de Cecro, & l'on y fait une grande décharge de mousqueterie, après avoir crié trois fois, *Vive Saint Marc*, ensuite l'on danse, & la fête finit par un repas: les feudataires qui manquent de se trouver à cette ceremonie payent un écu pour la premiere fois, & ils perdent leur fief s'ils y manquent jusques à trois fois.

b Leunclave assure qu'en 1570. l'Empereur Selim fit demander au Senat de Venize la restitution de l'Isle de Chypre, & que sur son refus, Pialis Capitan Pacha fit une descente à Tine, où il mit tout à feu & à sang. c Morosini dit que dans la même année les Turcs assiegerent vigoureusement la forteresse de Tine; qu'Eve Mustapha mit à terre huit mille hommes des troupes de la flote qu'il conduisoit à Chypre, & que cette descente se fit à la sollicitation pressante des Andriens; mais qu'elle échoua, parce que le Provediteur Paruta avoit si bien pourvû à toutes choses, que les Turcs, malgré toute leur diligence, furent contraints de lever le siege & de se retirer, après avoir brûlé les plus beaux villages de l'Isle: deux ans après ils la ravagerent pour la troisiéme fois sous le commandement de Cangi Alis.

S 2 Quoi-

a Barberousse II. du nom, *dit*, Chereddin, *ou* Cheriadden. *Hist. Venet. lib.* 5.

b *Supplem. Annal. Turc.*
c *Hist. Venet. lib.* 9. & 11.

Quoique les Venitiens n'ayent pas de troupes reglées dans cette Isle; en cas d'allarme pourtant, on y pourroit ramasser au premier signal plus de 5000. hommes : chaque village entretient une Compagnie de milice, à laquelle le Prince fournit des armes, & que l'on fait exercer & passer en revûë fort souvent. Dans la derniere guerre Mezomorto Capitan Pacha écrivit au Provediteur, à la Noblesse, & au Clergé de l'Isle, qu'il feroit mettre tout le pays à feu & à sang s'ils ne lui payoient pas la capitation ; on répondit qu'il n'avoit qu'à venir la recevoir, & lorsqu'il parut avec ses galeres, le Provediteur Moro, bon homme de guerre, fit sortir mille ou douze cens hommes des retranchemens de la marine à San Nicolo : ces troupes empêcherent par leur grand feu que l'on n'abordât, & le Capitan Pacha voyant qu'on s'y prenoit de si bonne grace fit retirer ses galeres : à la verité cette milice est bonne pour canarder dans des retranchemens, mais elle ne seroit pas propre à tenir la campagne & à se battre à découvert. Pour se rendre le maître de Tine, il ne faudroit qu'amuser les troupes à San Nicolo pendant qu'on feroit une descente au port [a] Palermo, qui est le meilleur port de l'Isle du côté du nord; ces troupes qui ruineroient le pays & qui tireroient facilement leur subsistance de l'Isle d'Andros, affameroient bien-tôt la forteresse, seul boulevart du pays; car San Nicolo est ouvert de tous côtez.

Le mauvais temps ne nous permit gueres d'herboriser dans le Tine; nous y observâmes pourtant quelques belles plantes, entre autres celle d'où coule la Manne de Perse ; mais nous ne pûmes pas aller voir les autres raretez de l'Isle, comme la caverne d'Eole, la tour de la Donzele, les restes du Temple de Neptune, la Madona Cardiani ; trop heureux de pouvoir traverser le canal de Mycone, où nous avions dessein d'aller passer le reste de l'hiver, & où nous n'arrivâmes pas sans danger, à cause des furieux sauts que faisoit nôtre caique ; cela nous confirma dans la pensée de ceux qui ont crû que l'Archipel avoit été nommé par les anciens la mer [b] Egée, parce qu'au moindre vent ses flots bondissent comme des chévres, de même qu'on l'a remarqué plus haut.

Nous finirons cette lettre par la station Geographique que nous fimes tout au haut de la forteresse de Tine, d'où l'on découvre facilement les Isles voisines.

Joura reste à l'ouest.
Syra au sud-ouest.
Andros entre le nord-ouest, & le nord-nord-ouest.
Paros au sud.
Delos entre le sud-sud-est & le sud.
Scio entre le nord-est & le nord-nord-est.
Le cap Carabouron au nord-est.
Scala-nova à l'est-nord-est.
Samos entre l'est & l'est-nord-est.
Nicaria à l'est.
Fourni à l'est-sud-est.
Mycone au sud-est.
Amorgo entre le sud-est & le sud-sud-est.
Naxie entre le sud-sud-est & le sud.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE IX.

DESCRIPTION DES ISLES DE SCIO, METELIN, TENEDOS, NICARIA.

MONSEIGNEUR,

L'Histoire de Scio est d'une trop grande étenduë pour la pouvoir renfermer dans une lettre, j'aurai donc l'honneur de vous entretenir dans celle-ci seulement de ce qui s'y est passé de nos jours, & de vous envoyer une simple description de cette Isle.

Antonio Zeno Capitaine général de l'armée Venitienne parut devant la ville de Scio le 28. Avril 1694. avec une armée de 14. mille hommes, & commença d'attaquer le château de la marine, seule place de résistance dans tout le pays : il ne tint pourtant que cinq jours, quoique deffendu par huit cens Turcs, & soûtenu par plus de mille hommes bien armez qui pouvoient s'y jetter sans opposition du côté de terre. L'année suivante le 10. Février les Venitiens perdirent la place avec la même facilité qu'ils l'avoient prise, & l'abandonnerent précipitamment après la défaite de leur armée navale aux Isles de Spalmadori où le Capitan Pacha Mezomorto commandoit la flote des Turcs : l'épouvante fut si grande dans Scio qu'on y laissa le Canon & les Munitions; les troupes se sauvoient en desordre, & l'on dit encore aujourd'hui dans l'Isle que les soldats prenoient les mouches pour des turbans.

Les Turcs y rentrérent comme dans un pays de conquête : mais les Grecs eurent l'adresse de re-

a Palermo *vient de* Πάνορμος, Panhormus, *Port à recevoir toute sorte de bâtimens.*

b Αἴξ.

rejetter sur les Latins la faute de tout ce qui s'étoit passé, quoique ceux-ci n'eussent eu aucune part à l'irruption des Venitiens : on fit pendre quatre personnes des plus qualifiées du rite Latin & qui avoient passé avec honneur par les principales charges, Pierre Justiniani, Francesco Drago Burghesi, Dominico Stella Burghesi, Giouanni Castelli Burghesi : on deffendit aux Latins de porter des chapeaux ; on les obligea de se faire razer, de quitter l'habit Genois, de descendre de cheval à la porte de la ville, & de saluer avec respect le moindre des Musulmans : les Eglises furent abatues ou converties en Mosquées : l'Evêque Latin Leonardo Baharini, & plus de 60. familles des plus apparentes suivirent les Venitiens à la Morée ; cet Evêque y mourut quelque temps après qu'on l'eut pourvû d'un nouvel Evêché : le soupçon que les Turcs avoient conçû contre lui & les Latins, d'avoir favorisé l'expedition des Venitiens, fut augmenté par les marques d'estime que ceux-ci donnerent à ce Prelat. Ces pauvres Latins que l'on fatigue tous les jours par de nouvelles chicanes, à l'instigation des Grecs, prennent leur mal en patience, & assistent avec beaucoup d'édification aux Offices divins chez le Vice-consul de France dont la chapelle est grande & bien déservie.

L'exercice public de la Religion Catholique étoit le plus beau privilege que les Rois de France eussent fait conserver aux Sciotes : ils en ont été privez sous ombre de rebellion : on y faisoit l'office divin avec les mêmes ceremonies que dans le centre de la Chrétienté. Les Prêtres portoient le Saint Sacrement aux malades en plein jour avec des faneaux : la procession de la Fête-Dieu y étoit solemnelle, le Clergé marchoit en chape avec le dais & les encensoirs : enfin les Turcs appelloient cette Isle la petite Rome. Outre les Eglises de la campagne, les Latins en avoient sept dans la ville ; le Dome ou la Cathedrale est devenue Mosquée, de même que l'Eglise des Dominicains ; de l'Eglise des Jesuites dediée à Saint Antoine, on a fait une hôtelerie ; celle des Capucins, & des Recolets, Nôtre Dame de Lorette, & celle de Sainte Anne ont été abbatues : les Capucins avoient encore à 500. pas de la ville l'Eglise de Saint Roch où l'on enterroit les François & les protegez, mais elle a eu le même sort que les autres : les Eglises de la campagne étoient S. Joseph à deux milles de la ville, Nôtre Dame de la Conception à deux milles & demi, Saint Jacques à un quart de mille, la Madona à un mille & demi, la Madona d'Elisée à deux milles & demi, Saint Jean à demi mille.

Les Prêtres Latins avoient aussi la liberté de dire la Messe dans dix ou douze Eglises Gréques ; & quelques Gentilshommes avoient des chapelles dans leurs maisons de campagne. Rome donnoit deux cens écus à l'Evêque, qui d'ailleurs profitoit d'un casuel considerable. Il reste encore à Scio 24. ou 25. Prêtres, sans compter les Religieux François & Italiens, qui ont perdu leurs couvents. Après la prise de Scio, les Turcs mirent les Prêtres à la capitation ; mais M[r]. de Riants Vice-consul de France les en fit exempter : les Religieuses n'y sont point cloîtrées non plus que dans le reste du Levant ; les principales sont de l'Ordre de Saint François ou de Saint Dominique, dirigées les unes & les autres par les Jesuites.

L'Evêque Grec est fort riche, il a plus de 300. Eglises dans la ville, & tout le reste de l'Isle est plein de Chapelles ; les Monasteres Grecs y joüissent de gros revenus ; celui de Saint Minas est de 50 Caloyers, & celui de Saint George d'environ vingt-cinq : le plus considerable est [a] Neamoni, c'est-à-dire, *Nouvelle solitude*, situé à 5. milles de la ville : nous y allâmes le cinq Mars 1701. Ce couvent paye 500. écus de capitation ; il renferme 150. Caloyers, qui ne mangent en communauté que le Dimanche & les Fêtes, le reste de la semaine chacun fait sa cuisine comme-il l'entend ; car la maison ne leur donne que du pain, du vin & du fromage ; ainsi ceux qui ont du bien font bonne chere, & même entretiennent des chevaux pour leur usage. Ce couvent est fort grand & ressemble plûtôt à un village qu'à une maison Religieuse, on pretend qu'il possede la huitiéme partie des biens de l'Isle, & qu'il a plus de cinquante mille écus de rente. Outre les acquisitions continuelles que la maison fait par les legs pieux, il n'est point de Caloyer qui ne contribue à l'enrichir ; non seulement ils donnent 100. écus pour leur reception, mais en mourant ils ne sçauroient disposer de leurs biens qu'en faveur du couvent ou de quelqu'un de leurs parens, qui ne peut heriter que du tiers, à condition qu'il se fera Religieux dans la même maison : ils ont trouvé par là le secret de ne rien perdre : le couvent est sur une colline bien cultivée dans une solitude desagreable au milieu de grandes montagnes toutes pelées.

Quoique l'Eglise soit mal percée, elle passe pourtant pour une des plus belles qui soient dans le Levant ; tout y est gothique, excepté les cintres des voutes ; les peintures en sont horriblement grossieres, malgré les dorures qu'on n'y a pas épargnées ; le nom de chaque Saint est écrit au bas de sa figure, de peur qu'on ne le confonde avec son voisin. L'Empereur Constantin Monomaque qui a fait bâtir cette Eglise, comme l'assûrent les Moines, y est peint & nommé. Les colonnes & les chapiteaux sont de jaspe du pays, mais d'un mauvais profil ; ce jaspe est une espece de bréche rouge-lavé, mêlé de quelques plages cendrées assez mal unies, & il n'a rien d'éclatant : il n'est pas rare autour du monastere ; mais celui qu'on employe dans cette Eglise a été tiré des ancien-

[a] Νεαμονι, Nouvelle solitude.

ciennes carriéres de l'Isle, assez près de la ville. [a] Strabon a parlé de ces carriéres, & Pline assure qu'on y découvrit le premier jaspe : en bâtissant les murailles de la ville on fit remarquer la beauté de cette pierre à Ciceron : [b] je la trouverois encore plus belle, dit-il, si elle venoit de Tivoli, voulant par là leur faire comprendre qu'ils seroient maîtres de Rome s'ils possedoient Tivoli, ou que leur pierre seroit plus estimée si elle venoit de loin : c'est dans ce voyage, suivant les apparences, que cet Auteur apprit qu'on avoit trouvé dans ces carriéres la tête d'un Satyre, dessinée naturellement sur une pierre d'éclat.

Les habitans de Scio conviennent que leur Isle a 120. milles de tour : Strabon lui donne 900. stades de circonference, c'est-à-dire 112. milles & demi : Pline va jusques à 125. mille pas. Tout cela peut être vrai ; car outre que la distance de ces mesures est peu considerable, de toutes les manieres de désigner la grandeur d'une Isle, celle d'en mesurer la circonference est la moins exacte, à cause de l'inégalité des côtes, dont on ne juge le plus souvent que par estimation. L'Isle de Scio s'étend du nord au sud ; mais est plus étroite vers le milieu, terminée au sud par le [c] Cabo Mastico ou de [d] Catomeria, & au nord par celui [e] d'Apanomeria. La ville de Scio & le Campo sont vers le milieu à l'est sur le bord de la mer : cette ville est grande, riante & mieux bâtie qu'aucune ville du Levant ; les maisons en sont belles, commodes, terminées par des combles de charpente couverts de tuiles plates ou creuses : les terrasses sont enduites d'un bon ciment, & l'on connoît bien que les Sciotes ont retenu la maniere de bâtir des Genois qui avoient embelli toutes les villes d'Orient où ils s'étoient établis : en un mot, après avoir passé une année dans l'Archipel à ne voir que des maisons de bouë, la ville de Scio nous parut un bijou, quoique mal percée & pavée de cailloux comme nos villes de Provence : les Venitiens dans la derniere guerre embellirent Scio, en faisant razer les maisons des environs du château où l'on voit presentement une belle esplanade.

Ce château est une vieille citadelle construite par les Genois sur le bord de la mer, il bat la ville & le port ; mais il paroit dominé par une partie de la ville : on prétend qu'il y a 1400. hommes de garnison ; il en faudroit plus de 2000. par rapport à son enceinte deffendue par des tours rondes & pas un méchant fossé : le dedans de la place est presque tout rempli de maisons fort serrées, habitées seulement par des Musulmans ; ou occupées par la Noblesse Latine il y a plus de 80. ans, comme le marquent encore en plusieurs endroits les armes des Nobles Justiniani, Burghesi, Castelli & autres : les Turcs en rétablissent tous les jours les maisons détruites par les bombes des Venitiens, & l'on y a bâti une Mosquée assez propre.

Le port de Scio est le rendez-vous de tous les bâtimens qui montent ou qui descendent : c'est-à-dire qui vont à Constantinople, ou qui en reviennent pour aller en Syrie & en Egypte : cependant ce port n'est pas des meilleurs, quoique Strabon [f] assure qu'il peut contenir jusques à quatre-vingt vaisseaux ; il n'y a presentement qu'un méchant mole, ouvrage des Genois, formé par une jettée à fleur d'eau, dont l'entrée est assez étroite & dangereuse par les rochers des environs qui sont à peine couverts d'eau & que l'on éviteroit difficilement sans le fanal élevé sur l'écueil de Saint Nicolas, nous laissâmes dans ce port sept galeres Turques & trois vaisseaux de guerre de Tripoli : ordinairement il y reste une escadre de galeres.

A l'égard de la campagne, Athenée [g] a bien raison de dire que Scio est une Isle montagneuse & rude : cependant les bois rendoient ces montagnes plus agréables dans ce temps-là : au lieu qu'elles sont aujourd'hui assez stériles : cette campagne est portant admirable en certains endroits, & l'on n'y voit qu'Orangers, Citroniers, Oliviers, Meuriers, Myrtes, Grenadiers, sans compter les Lentisques & les Terebinthes : le pays ne manque que de grains, l'orge & le froment qu'on y recueille, suffisent à peine à la nourriture de ses habitans pendant trois mois ; on est obligé d'en tirer de terre ferme le reste de l'année ; c'est-pourquoi les Princes Chrétiens ne pourroient pas conserver cette Isle long-temps, s'ils étoient en guerre avec les Turcs. Cantacuzene rapporte que Bajazet affama toutes les Isles en defendant qu'on y transportât des grains : il seroit malaisé de se bien établir dans l'Archipel, sans posseder la Morée ou la Candie, d'où l'on tireroit des vivres : le village de Gesmé, qui est l'ancienne ville d'Erythrée, suivant quelques-uns, fournit des grains à Scio : on ne sçauroit croire combien la terre d'Asie est fertile : Gesmé est vis-à-vis de Scio en deçà du cap de Carabouron.

Pour du vin, Scio en fournit aux Isles voisines, il est agréable & stomacal. [h] Theopompe dans Athenée dit que ce fut Oenepion fils de Bacchus qui apprit aux Sciotes à cultiver la vigne ; que ce fut dans cette Isle que se bût le premier vin rosé, & que ses habitans montrerent à leurs voisins la maniere de faire le vin. [i] Virgile & Horace s'accommodoient fort des vins de Scio : Strabon qui en

a Λατόμαι. Ἔχει δὲ ἡ Νῆσος καὶ λατόμιον μαρμάρου λίθου. *Strab. Rer. Geog. lib.* 14.

b Multo, *inquit*, magis mirarer, si Tiburtino lapide fecissetis.

In Chiorum lapidicina saxo discisso caput extitit Panisci. *Cic. de Divin.*

c *ακ. τὸ Ποσείδιον. Strab. ibid.*

d Partie inferieure de l'Isle.

e Partie superieure.

f *Rerum Geog. lib.* 10.

g Ἡ γὰρ νῆσος ἐστὶ τραχεῖα καὶ κατάδενδρος. *Athen. Deipn. lib.* 6.

h *Deipn.* 1.

i Vina novum fundant calathis Arvisia Nectar. *Ecl.* 5. *vers.* 71.

en parle comme des meilleurs vins de Gréce, vante sur tout ceux d'un quartier de l'Isle opposé à celle de [a] Psyra ou Psara comme l'on prononce aujourd'hui; & Psara n'est connuë dans le Levant que par cette liqueur. Il n'y a pas long-temps que les troupes de Mezomorto ont détruit les vignes d'Antipsara qui rapportoient aussi beaucoup de vin. [b] Pline parle très-souvent des vins de Scio, & cite Varron le plus sçavant des Romains, pour prouver qu'on l'ordonnoit à Rome dans les maladies de l'estomac. Varron rapporte aussi qu'Hortensius en avoit laissé plus de dix milles pieces à son héritier. [c] César, ajoûte Pline, en regaloit ses amis dans ses triomphes & dans les festins qu'il donnoit au grand Jupiter & aux autres divinitez; mais Athenée entre dans un plus grand détail [d] sur la nature & sur les qualitez des vins de Scio; ils aident, dit-il, à la digestion, ils engraissent, ils sont bien faisans, & l'on n'en trouve point de si agréables, sur tout ceux du quartier d'Ariuse où l'on en fait de trois sortes, continuë cet Auteur; l'un a tant soit peu de cette verdeur qui se convertit en séve, moileux, nourrissant & passant aisément; l'autre qui n'est pas tout à fait sans liqueur, engraisse & tient le ventre libre; le dernier participe de la délicatesse & de la vertu des autres.

A Scio l'on cultive la vigne sur les côteaux, & l'on y coupe les raisins dans le mois d'Août pour les laisser sécher pendant huit jours au soleil, après quoi on les foule, & on les laisse cuver dans des celliers bien fermez: pour faire le meilleur vin, on mêle parmi les raisins noirs, une espece de raisin blanc, qui sent comme le noyau de Pêche; [e] mais pour faire le Nectar, qui porte encore aujourd'hui le même nom, on employe une autre sorte de raisin, dont le grain a quelque chose de stiptique & qui le rend difficile à avaler: [f] les vignes les plus estimées sont celles de Mesta, d'où les anciens tiroient ce Nectar; on en recherche les crossettes, & Mesta est comme la capitale de ce fameux quartier, que les anciens appelloient Ariousia.

Il n'est pas malaisé de comprendre par là pourquoi l'on voit dans [g] Goltzius des grappes de raisin sur quelques médailles de Scio: on y representoit aussi des [h] cruches pointues par le bas & à deux anses vers le col; cette figure étoit propre pour en faire separer la lie, qui se précipitoit toute à la pointe après qu'on les avoit enterrées; ensuite on en pompoit le vin; mais il n'est pas si aisé de rendre raison pourquoi l'on representoit des Sphinx sur les revers de ces médailles, si ce n'est que le Sphinx eût servi de symbole aux Sciotes, de même que la Chouette aux Atheniens.

On ne recueille pas beaucoup d'huile dans Scio, les meilleures recoltes n'en donnent qu'environ 200. muids; chaque muid pese 400. oques, & l'oque n'est à Scio que de trois livres deux onces. Les François tirent assez de miel & de cire de cette Isle; mais la soye est la marchandise la plus considerable du pays: on y en fait tous les ans, suivant leur maniere de compter; plus de soixante mille masses ou 30000. livres, la masse ne pesant que demi livre de nôtre poids: presque toute cette soye est employée dans l'Isle aux manufactures de velours, damas, & autres étoffes destinées pour l'Asie, l'Egypte & la Barbarie: on mêle quelquefois de l'or & de l'argent dans ces étoffes, suivant le goût des Ouvriers ou des Marchands: chaque livre de soye doit à la Douane quatre [i] timins, c'est-à-dire 20. sols de nôtre monnoye; en 1700. elle se vendit jusques à 35. timins la livre; celui qui l'achete est obligé de payer la Douane. Les Turcs & les François payent trois pour cent de toutes les marchandises de l'Isle: les Grecs, les Juifs & les Armeniens payent cinq pour cent. Cette Douane est affermée [k] 25. mille écus au profit du grand Thresorier de Constantinople.

Les autres denrées de l'Isle sont la laine, les fromages, les figues & le mastic: le commerce de la laine & des fromages n'est pas si considerable que celui des figues: outre celles que l'on consomme à faire de l'eau de vie, on en charge encore des bateaux pour les Isles voisines: ces figues y viennent par caprification; mais pour les conserver on est obligé de les passer par le four, où elles perdent leur goût. Il n'y a point de salines dans Scio; on va chercher le sel à Naxie ou à Fochia.

Avant que de parler du mastic, il faut remarquer que l'on distingue les villages de l'Isle en trois classes; sçavoir ceux *del Campo* ceux d'*Apanomeria*, & ceux où l'on cultive les Lentisques, arbres qui donnent le mastic en larme: les villages *del Campo*, ou ceux qui sont aux environs de la ville s'appellent Basilionica, Thymiana, Charkios, Neocorio, Berberato, Ziphia, Batili, Daphnona, Caries & Petrana; ce dernier est presque abandonné.

Les villages d'Apanomeria sont Saint George, Lithilimiona, Argoui où l'on fait le charbon, Anobato, Sieroanta, Piranca, Purperia, Tripez, Sainte Helene, Caronia, Keramos, Aleutopoda, Amarca, Fita, Cambia, Viki, Amalthos, Cardamila, Pytios, Majatica, Volisso sur la côte duquel on dit que l'on voit la mer bouillir; apparemment ce sont des bouillons d'eau chaude semblables à ceux de Milo. [l] Spartonda est encore un village dans le même quartier au pied du mont Pelincé la plus haute

a Ἡ Ἀριουσία χώρα οἶνον ἄριστον φέρουσα τῶν ἑλληνικῶν. *Strab. Rerum Geogr. lib* 3. & 14.
b *Hist. nat. lib.* 14. *cap.* 7. 14. & 15.
c *Cæsar. Epulo apud Plin.*
d *Deipn. lib.* 1.
e Αἱ σταφυλαὶ, Ῥοδάκινα, Ῥοδακινὸν, Persicum,
f Κυνοπνίκτης.
g *De Insul. Græc. Tab.* 15. & 16.
h Diota.
i Timins, 5. s.
k 50. bourses.
l Τὸ Πελλιναῖον Ὄρος.

haute montagne du pays, & connue aujourd'hui ſous le nom de la montagne de [a] Spartonda : on a bâti ſur le ſommet de cette montagne la chapelle de Saint Helie auprès d'une excellente ſource; mais on ignore ce que c'eſt que les ruines d'un vieux [b] château ſitué ſur la même montagne : il y a des ſources d'eaux chaudes proche le village de Calantra.

Les villages aux Lentiſques s'appellent Calimatia, Tholopotami, Merminghi, Dhidhima, Oxodidhima, Paita, Cataracti, Kini, Nenita où eſt la fameuſe chapelle de Saint Michel, Vounos, Flacia, Patrica, Calamoti, Armoglia où l'on fait des pots de grez, Pirghi, Apolychni, Elimpi, Elata, Veſta, Meſta dans le fameux champ Arvitien.

Tous les Lentiſque cultivez ſont au Grand Seigneur, & l'on ne les peut vendre qu'à condition que l'acquereur s'oblige de payer la même quantité de maſtic à l'Empereur : ordinairement on vend la terre, & l'on ſe reſerve les arbres.

Ces arbres ſont arrondis & fort étendus ſur les côtez, hauts d'environ dix ou douze pieds, à pluſieurs tiges branchues dès leur naiſſance, tortues dans la ſuite ; les plus gros troncs ont près d'un pied de diametre, couverts d'une écorce griſâtre raboteuſe, gerſée; les branches ſe ſubdiviſent en pluſieurs rameaux chargez de feuilles compoſées de pluſieurs paires rangées ſur une côte creuſée en goutiere, longue d'environ deux pouces & demi ſur une ligne de large, & comme dilatée en deux petites aîles vers l'inſertion des feuilles diſpoſées par trois ou quatre paires ſur chaque côte, longues d'environ un pouce, étroites à leur naiſſance, pointues à leur extremité, larges de demi pouce vers le milieu, relevées d'un filet conſiderable, répandu ſur les côtez en ſubdiviſions aſſez legeres ; celui des côtez qui regarde la côte des feuilles eſt le plus large & comme boſſu ou anguleux. Les pieds de Lentiſque qui fleuriſſent ne portent pas de fruits, & ceux qui portent des fruits ne fleuriſſent pas : dans les aiſſelles des feuilles, pouſſent des fleurs entaſſées en grappes de neuf ou dix lignes de long; chaque fleur eſt à cinq étamines hautes de près d'une ligne, chargées d'un ſommet un peu plus long, verdâtre ou purpurin, étroit, ſillonné ſur le dos, canelé de l'autre côté & rempli de pouſſiere : les jeunes fruits naiſſent ſur d'autres pieds; & ces fruits ou embryons ſont entaſſez en grappes pareilles d'abord à celles des fleurs; mais un peu plus longues dans la ſuite : chaque embryon eſt preſque ovale, long d'environ deux tiers de ligne, orné de trois petites crêtres ſoyeuſes, crochues, couleur d'écarlate : il devient une coque de même forme, haute de trois lignes, couverte d'une écorce un peu charnue, rouge-brun, puis noirâtre, luiſante, aromatique, remplie d'un noyau blanc dont la pelure eſt rouſſâtre : ces arbres fleuriſſent au mois de Mai; les fruits ne meuriſſent qu'en automne & en hiver.

Les Lentiſques ne ſont pas rares en Provence & en Languedoc, mais leurs feuilles ne ſont pas ſi grandes que dans le Levant : [c] Mr. Gaſſendi remarque que du côté de Toulon ils rendent quelques grains de maſtic ſi on les taille; & tout bien conſideré, ce n'eſt pas la culture qui les rend propres à donner ce maſtic, comme on le croit : dans Scio même il s'en trouve beaucoup qui ne produiſent preſque rien; il faut donc conſerver & provigner les pieds, dont le ſuc nourricier s'épanche abondamment par les inciſions : c'eſt par cette raiſon que les Lentiſques ne ſont pas alignez dans les champs; mais qu'ils naiſſent par gros pelotons ou boſquets écartez les uns des autres : l'entretien de ces arbres ne demande aucun ſoin ; il n'y a qu'à les bien choiſir & les faire multiplier en couchant dans terre les jeunes tiges : on émonde quelquefois les Lentiſques dans la lune d'Octobre, ou pour mieux dire, on décharge leurs troncs des nouveaux jets qui empêcheroient les inciſions: du reſte on ne laboure guere la terre où ſont ces arbres, parceque l'experience a fait connoître aux gens du pays que pour avoir beaucoup de maſtic, il ne falloit que provigner ceux qui naturellement en produiſent beaucoup. Peut-être que ſi on inciſoit les Lentiſques en Candie, dans les Iſles de l'Archipel, & même en Provence, en trouveroit-on quelques-uns qui répandroient autant de maſtic que ceux de Scio ? Combien voit-on de Pins dans les mêmes forêts, qui ne donnent preſque pas de reſine, quoiqu'ils ſoient de la même eſpece que ceux qui en donnent beaucoup : la ſtructure des racines plus ou moins ſerrées peut être la cauſe de ces varietez.

On commence les inciſions des Lentiſques dans l'Iſle de Scio le 1er. jour du mois d'Août, coupant en travers & en pluſieurs endroits l'écorce des troncs avec de gros couteaux ſans toucher aux jeunes branches ; dès le lendemain de ces inciſions, on voit diſtiller le ſuc nourricier par petites larmes dont ſe forment peu à peu les grains de maſtic; ils ſe durciſſent ſur la terre, & compoſent ſouvent des plaques aſſez groſſes : c'eſt pour cela que l'on balaye avec ſoin le deſſous de ces arbres : le fort de la recolte eſt vers la mi-Août, pourvû que le temps ſoit ſec & ſerein; ſi la pluye détrempe la terre, elle envelope toutes ces larmes, & c'eſt autant de perdu : telle eſt la premiere recolte du maſtic.

Vers la fin de Septembre les mêmes inciſions fourniſſent encore du maſtic, mais en moindre quantité : on paſſe le maſtic au ſas pour en ſéparer les ordures; mais la pouſſiere qui en ſort s'attache ſi fort au viſage de ceux qui y travaillent, qu'ils ſont obligez de ſe laver le viſage avec de l'huile. Il vient quelquefois un Aga de Conſtantinople pour recevoir le maſtic dû au Grand Seigneur, ou bien on

a Τὸ Ὄρος τῆς Σπαρτοῦντας.
b Συρίας Κάστρον.

c *Vita Peireſc.*

on en donne la commiſſion au Douanier de Scio : alors le Douanier va dans trois ou quatre des principaux villages dont on a parlé, & fait avertir les habitans des autres de porter leur contingent : tous ces villages enſemble doivent deux cens quatre vingt-ſix caiſſes de maſtic, leſquelles peſent cent mille vingt-cinq oques : le Cadi de Scio reçoit trois caiſſes du poids de quatre-vingts oques chacune, il en revient une caiſſe à l'écrivain des villages qui tient les regîtres de ce que les particuliers doivent de maſtic : l'homme du Douanier qui peſe le maſtic, en prend une poignée ſur la part de chaque particulier : une autre perſonne qui eſt encore au Douanier en prend autant pour la peine qu'il a de reſſaſſer cette part : ſi quelqu'un eſt ſurpris portant du maſtic à la ville ou aux villages où l'on ne cultive pas des Lentiſques, il eſt condamné aux galeres & dépouillé de tous ſes biens : les payſans qui ne recueillent pas aſſez de maſtic pour payer leur portion, en achettent ou en empruntent de leurs voiſins, & ceux qui en ont de reſte le gardent pour l'année ſuivante, ou le vendent ſecretement: quelquefois ils s'en accommodent avec le Douanier qui le prend à une piaſtre l'oque, & le vend deux piaſtres ou deux piaſtres & demi : ceux qui cultivent les Lentiſques ne payent que la moitié de la capitation & portent la Seſſe blanche autour de leur turban de même que les Turcs.

Les Sultanes conſomment la plus grande partie du maſtic deſtiné pour le Serrail ; elles en mâchent pour s'amuſer, & pour rendre leur ſoufle plus agreable ſur tout le matin à jeun : on met auſſi des grains de maſtic dans des caſſolettes & dans le pain avant que de le mettre dans le four: le maſtic d'ailleurs eſt bon pour les maladies de l'eſtomac & des premieres voyes, pour arrêter les pertes de ſang, & pour fortifier les gencives.

a La recolte de la Terebentine ſe fait auſſi en inciſant en travers avec une hache les troncs des gros Terebinthes depuis la fin de Juillet juſques en Octobre; la Terebentine qui en coule tombe ſur des pierres plates placées ſous ces arbres par les payſans ; ils l'amaſſent avec de petits bâtons qu'ils laiſſent égouter dans des bouteilles ; on la vend ſur les lieux 30. ou 35. parats l'oque, c'eſt-à-dire les trois livres & demie & une once. Toute l'Iſle n'en fournit pas plus de trois cens oques: b cette liqueur eſt un excellent baume naturel, un grand ſtomachique & un bon remede à pouſſer par les urines; mais il faut ſe garder de la donner aux perſonnes qui ont la pierre, non plus que les autres diuretiques : l'experience fait voir que les malades en ſont plus incommodez.

Les Terebinthes naiſſent dans cette Iſle ſans culture ſur les bords des vignes & le long des grands chemins ; leur tronc eſt auſſi haut que celui du Lentiſque, auſſi branchu, touffu & couvert d'une écorce gerſée, griſâtre, mêlée de brun : ſes feuilles naiſſent ſur une côte longue d'environ quatre pouces, rougeâtre, arrondie ſur le dos, ſillonée de l'autre côté & terminée par une feuille, au lieu que les autres ſont diſpoſées par paires : toutes ces feuilles ont un pouce & demi ou deux pouces de long ſur un pouce de largeur vers le milieu, pointues par les deux bouts, relevées ſur le dos d'un filet conſiderable, ſubdiviſé en menus vaiſſeaux juſques ſur les bords; elles ſont fermes, vert-luiſant, un peu foncé, & d'un goût aromatique mêlé de ſtipticité : il eſt du Terebinthe comme du Lentiſque c'eſt-à-dire que les pieds qui fleuriſſent ne portent point de fruit, & que ceux qui portent des fruits ordinairement ne fleuriſſent pas; ſes fleurs naiſſent à l'extremité des branches ſur la fin d'Avril, avant que les feuilles paroiſſent; ces fleurs ſont entaſſées en grappes branchues & longues d'environ quatre pouces : chaque fleur eſt à cinq étamines qui n'ont pas une ligne de long, chargées de ſommets canelez, vert-jaunâtres, ou rougeatres, pleins d'une pouſſiere de même couleur; toutes ces fleurs ſont diſpoſées par bouquets ſur leurs grappes, & chaque bouquet eſt accompagné de quelque petite feuille velue, blanchâtre, pointue, longue de trois ou quatre lignes; les fruits naiſſent ſur des pieds differens, rarement ſur le même que les feuilles: ils commencent par des embryons entaſſez auſſi en grappes de trois ou quatre pouces de longueur & s'élevent du centre d'un calice à cinq feuilles verdâtres, pointues, qui à peine ont une ligne de long : chaque embryon eſt luiſant, liſſe, vert-gai, ovale pointu, terminé par trois crêtes couleur d'écarlate; il devient enſuite une coque aſſez ferme, longue de trois ou quatre lignes, ovale, couverte d'une peau orangée ou purpurine, un peu charnue, ſtiptique, aigrelette, reſineuſe, la coque renferme un noyau charnu, blanc, enveloppé d'une peau rouſſâtre : le bois du Terebinthe eſt blanc.

Le Cadi gouverne tout le pays en temps de paix: pendant la guerre on y envoye un Pacha pour commander les troupes. Le Mufti de Conſtantinople nomme le Cadi de Scio (c'eſt un Cadi à 500. aſpres par jour, c'eſt-à-dire du premier rang) car en Turquie, quoi qu'il n'y ait point d'appointemens pour ces ſortes d'Officiers, on les diſtingue par honneur en pluſieurs rangs, ſçavoir ceux de 500. aſpres par jour, de 400. de 300. de 25. tous ces Juges vivent d'un droit de huit ou dix pour cent, qu'ils retirent ordinairement ſur les procez qu'ils jugent. Il n'y a point de Vaivode dans cette Iſle, mais ſeulement un Janiſſaire Aga commandant environ 150. Janiſſaires en temps de paix, & 300. ou 400. pendant la guerre. Il n'y a pas dans Scio plus de dix mille ames parmi les Turcs, & trois mille parmi les Latins; mais on en compte bien cent mille chez les Grecs.

a Γεννᾶται δὲ καὶ καλλίστη καὶ πλείστη ἐν Χίῳ τῇ νήσῳ. *Dioſc. lib. 1. cap. 10.*

b Προάγει δὲ καρπὸν τῶν Ρητινῶν ἡ Τερμινθίνη. *Dioſ. ibid. cap. 91.*

La capitation est divisée en trois classes dans cette Isle; la plus forte est de dix écus trois parats; la moyenne de cinq écus trois parats, la moindre de deux écus & demi trois parats; les trois parats sont pour celui qui donne la quittance; les femmes & les filles ne payent point de capitation: pour distinguer ceux qui la doivent on prend avec un cordon la mesure de leur cou, après quoi on double cette mesure dont on met les deux bouts entre les dents de la personne en question; si la tête passe franche dans cette mesure, la personne doit payer, aucontraire elle ne doit rien si la tête n'y passe pas: sur cent billets de capitation on en met quatre-vingt de cinq écus; dix de dix écus, & les dix autre sont de deux écus & demi: on ne paye point de taille réelle, mais seulement quelques impôts arbitraires pour acquiter les dettes de la ville, dont les affaires passent par les mains de quatre nouveaux députez élus tous les ans, & de huit des anciens; dans chaque village on élit deux administrateurs & quatre anciens.

Le 12. Mars nous allâmes au nord de l'Isle voir les ruines d'un ancien Temple à cinq milles de [a] Cardamyla village à 18. milles de Scio, au delà du port Dauphin: Cardamyla & le port Dauphin ont conservé leurs anciens noms; pour ce qui est du Temple, on ne sçait pas à qui il étoit consacré; mais on n'y voit aucuns restes de magnificence. Il étoit bâti de gros quartiers de pierre cendrée au fond d'une méchante cale dans une vallée étroite & desagreable: [b] la situation du lieu & les amours de Neptune avec une Nymphe de cette Isle, nous firent soupçonner qu'il avoit été dédié à ce Dieu; car pour le Temple d'Apollon, dont parle Strabon, il étoit au sud de l'Isle, & par consequent fort éloigné de celui-ci: au dessous de ce prétendu Temple de Neptune coule une belle source qui sort d'un rocher, & qui peut-être avoit donné lieu d'y élever cet édifice: il n'y a pas d'apparence que cette source ait été la fontaine d'Helene dans laquelle, comme dit Etienne le Geographe, cette Princesse avoit accoutumé de se baigner: la cascade en est assez belle, car elle sort d'un rocher; mais on n'y voit plus ces marches de marbre dont parle Mr. Thevenot, il ne paroît pas même qu'il y en ait jamais eu de semblables; ce voyageur avoit été sans doute mal informé, ou pour mieux dire, on avoit confondu dans le manuscrit d'où il a tiré sa principale description de Scio, la source de Naxos avec la fontaine de Sclavia qui coule sur le marbre dans le quartier le plus délicieux de l'Isle, & que l'on fait voir aux étrangers avec raison comme une des merveilles de Scio. [c] S'il faut donner quelque chose aux conjectures, il n'est personne qui ne juge que Sclavia ne soit la fontaine d'Helene, dont Etienne le Geographe a fait mention.

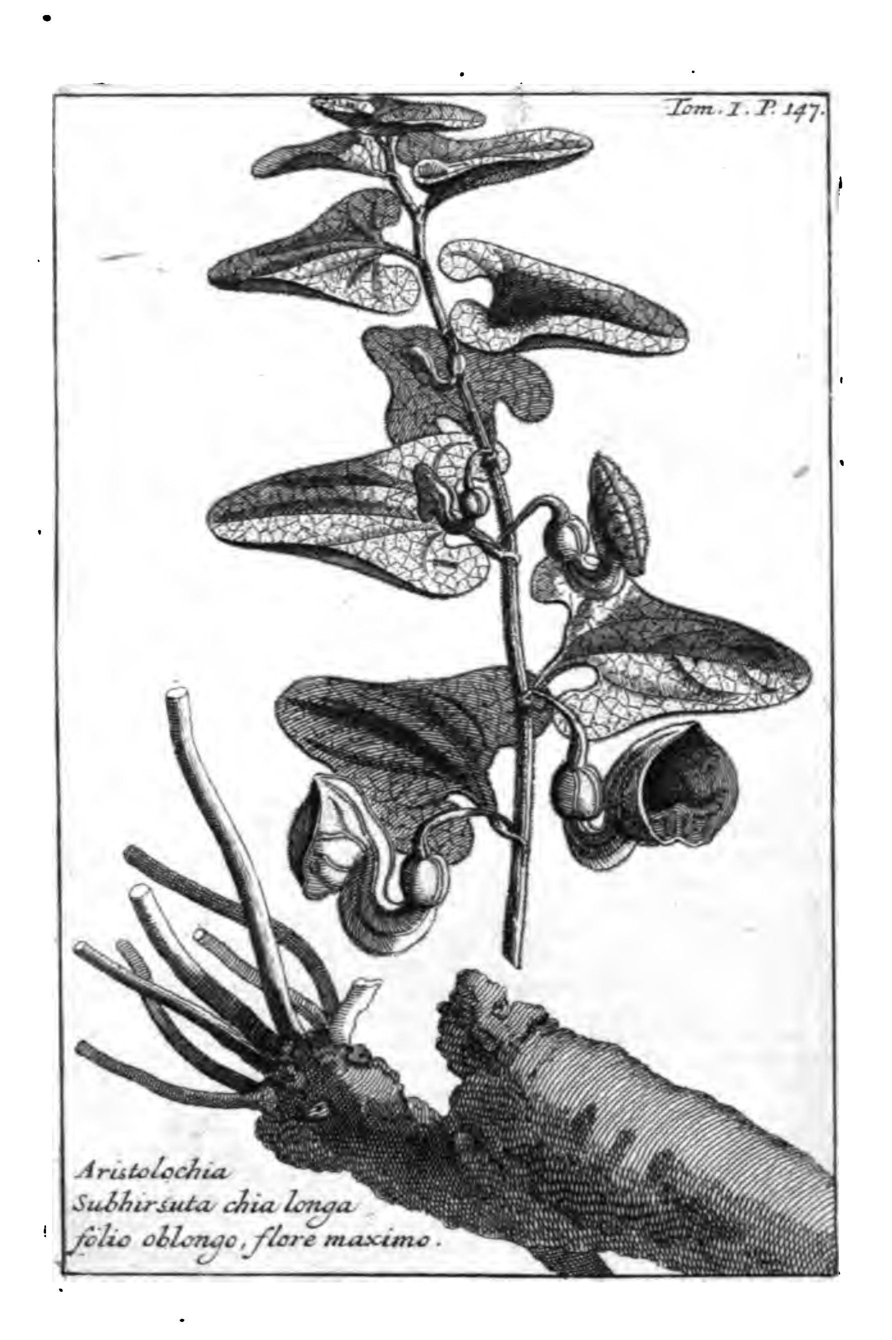
A propos de fontaines, nous n'osâmes pas demander des nouvelles d'une autre fontaine de Scio, qui au rapport de [d] Vitruve faisoit perdre l'esprit à ceux qui en buvoient, & auprès de laquelle on avoit mis une épigramme pour avertir les passans des méchantes qualitez de ses eaux: nous en parlâmes pourtant en passant à [e] Mr. Ammiralli qui a étudié à Paris & qui exerce la Medecine avec applaudissement dans Scio sa patrie; il nous assura qu'on ne parloit plus de cette fontaine dans l'Isle, non plus que de la terre de Scio dont Dioscoride & Vitruve ont parlé: il est vrai que personne ne s'attache à l'histoire naturelle dans ce pays-là: le grec litteral même y est très-negligé. Mr Ammiralli qui a traduit l'Anatomie de Bourdon en cette langue; les Papas Gabriel & Clement, sont les trois seules personnes de l'Isle qui l'entendent; ils estiment les lettres Gréques de Budée, & les Poësies que Mr. Menage a écrites en cette langue.

[f] Cette Isle a produit autrefois de très-habiles gens: Ion le Poëte tragique, Theopompe l'Historien, Theocrite le Sophiste: les Sciotes prétendent même qu'Homere, reconnu pour le Prince des Poëtes étoit de leur pays, & en montrent encore l'école au pied du mont Epos sur le bord de la mer à près de quatre milles de la ville: c'est un rocher assez plat, sur lequel autrefois on a taillé au marteau une espece de bassin rond, de vingt pieds de diametre, & sur le bord duquel on pouvoit s'asseoir; du milieu de ce bassin s'éleve une piece de rocher taillée en cube, haut d'environ trois pieds, & large deux pieds huit pouces, sur les côtez duquel on a sculpé anciennement des animaux si défigurez qu'on n'y connoît plus rien, quoi qu'on s'imagine d'y trouver quelque rapport avec des figures de lions.

[g] Il est difficile de décider de quelle ville étoit Homere: il semble qu'il ait voulu cacher lui-même le lieu de sa naissance: car il n'en dit mot en aucun endroit de ses ouvrages. [h] Leo Allatius très-sçavant homme, natif de Scio, n'a rien oublié pour prouver qu'il étoit de cette Isle; & tout bien consideré, quoique sept grandes villes se soient à l'envi attribuées la naissance d'Homere, il y a beaucoup d'apparence que ce grand homme devoit être de Smyrne ou de Scio: peut-être que l'Ecole d'Homere que l'on y fait voir comme un illustre monument, servoit à exercer ceux qui en vouloient apprendre les vers; car les Homerides, du consentement de tous les Auteurs, étoient habitans & citoyens de l'Isle: on les fait descendre d'Homere; & dans cette superstition, ils pourroient avoir fait tail-

a Ἡ Καρδαμύλη. *Thucyd. lib. 8.*
Τὸ Δελφίνιον λιμένας ἔχον. *ibid.*
b *Pausan. in Achaic.*
c Ἔστι καὶ Κρήνη Ἑλένη ἐφ' ᾗ Ἑλένη ἐλούσατο. *Steph.*
d *Lib. 3. cap. 3.*
e Δημήτριος Ἀμμιραλλής.

f *Strab. Rerum Geograph. lib. 10.*
g Ἑπτὰ πόλεις διερίζουσιν περὶ ῥίζαν Ὁμήρου.
Σμύρνα, Ῥόδος, Κολοφών, Σαλαμίν, Χῖος, Ἄργος, Ἀθῆναι. *Aul. Gell. Strab. Rerum Geogr. lib. 1.*
h *Leo Allat. de patria Hom.*


Tom. I. P. 147.
Aristolochia
Subhirsuta chia longa
folio oblongo, flore maximo.

tailler ce rocher pour servir d'Ecole aux gens qui vouloient s'instruire des Poësies d'Homere regardé comme le plus grand de tous les Poëtes, comme un excellent Historien, & comme le plus habile des Geographes : cette Ecole donc étoit peut-être l'endroit où se faisoient les leçons & les repetitions; le maître étoit sur le cube, & les écoliers sur les bords du bassin.

Jamais ouvrage n'a passé par tant de mains que les vers d'Homere. [a] Josephe assure que la tradition les a conservez dès les premiers temps qu'ils parurent, & qu'on les apprenoit par cœur sans les écrire. [b] Lycurgue, fameux legislateur de Lacedemone trouva toutes ces pieces en Ionie chez les descendans de Cleophyle, d'où il les apporta dans le Peloponnese. On recitoit ces morceaux d'Homere sous differens noms, comme l'on chante aujourd'hui des pieces détachées des plus beaux Opera : [c] mais Solon, Pisistrate & Hipparque son fils trouverent l'arrangement de toutes ces pieces, & en firent deux corps bien suivis, l'un sous le nom de l'Iliade, & l'autre sous celui de l'Odyssée. Aristote retoucha ces Poëmes par ordre d'Alexandre, & ce Conquerant même se fit un plaisir d'y travailler avec Callisthéne & Anaxarque. Cette édition des ouvrages d'Homere s'appella, [d] *l'édition de la cassette*, parce qu'on la serroit dans une cassette qu'Alexandre tenoit sous son oreiller avec son poignard [e]. Il fit mettre ensuite ce livre dans un petit coffre à parfums, garni d'or, de perles & de pierreries, qui se trouva parmi les bijoux de Darius. [f] Zenodote d'Ephese, précepteur des Ptolemées, Aratus, Aristophane de Byzance, Aristarque de Samothrace, & plusieurs autres beaux esprits ont prétendu rendre à Homere ses premieres beautez : mais on y a fait tant de changemens, qu'on dit qu'il ne s'y reconnoîtroit peut-être pas lui-même. Cependant il faut avouër qu'on n'a rien vû chez les Grecs de si accompli dans ce genre. Paterculus en fait l'éloge en peu de paroles à son ordinaire. (*c'est le seul Poëte*, dit-il, *qui merite ce nom; & ce qu'il y a d'admirable en cet homme, c'est qu'il ne s'est trouvé personne avant lui qu'il ait pû imiter, & qu'après sa mort il n'a pû trouver d'imitateurs.*

Outre l'Ecole d'Homere, on montre la maison où il est né, & où il a fait la plûpart de ses ouvrages. On juge aisément que cette masure doit être en mauvais état; car Homere, suivant les marbres [g] d'Oxford, vivoit 961. ans avant Jesus-Christ. Cette maison est dans un lieu qui porte le nom du Poëte, au nord de l'Isle, auprès de Volisso dont l'Auteur de la vie d'Homere, & [h] Thucydide ont parlé sous le nom de Bolissus. [i] Volisso est au milieu des champs Arvisiens qui fournissoient le nectar, & peut-être que cette liqueur n'avoit pas peu contribué à élever le génie d'Homere. [k] Il est représenté sur une des médailles du Cabinet du Cardinal Barberin, assis sur une chaise, tenant un rouleau où il y a quelques lignes d'écriture : le revers représente le [l] Sphinx, qui étoit le symbole de Scio. Le P. Hardouin parle d'une semblable médaille; M. Baudelot en a de [m] Smyrne, qui sont du même type, mais dont la légende est differente.

[n] Au reste le sejour de Scio est fort agréable, & les femmes y ont plus de politesse que dans les autres villes du Levant. Quoique leur habit paroisse fort extraordinaire aux étrangers, leur propreté les distingue des Gréques des autres Isles. On fait bonne chére à Scio : les huîtres qu'on y apporte de Metelin sont excellentes, & toute sorte de gibier y abonde, surtout les perdrix; elles y sont aussi privées que les poules. Il y a des gens du côté de Vessa & d'Elata qui les élevent avec soin : on les méne le matin à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons; chaque famille confie les siennes au gardien commun, ce gardien les ramene le soir, & on les appelle chez soi avec un coup de siflet : s'il plait au maître de faire venir pendant la journée celles qui lui appartiennent, on les avertit avec le même signal, & on les voit revenir sans confusion. J'ai vû un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix à la campagne, & qui les faisoit venir à lui, quand il vouloit : il les prenoit avec la main, les mettoit dans son sein, & les renvoyoit ensuite chercher leur vie avec les autres.

A l'égard des plantes, l'Isle de Scio en produit de parfaitement belles. Les deux especes de *Leontopetalon*, dont j'ai parlé dans le Corollaire des Institutions de Botanique, y sont fort communes en certains quartiers. Nous observâmes auprès de la ville une espece d'Aristoloche, dont la fleur me parut si extraordinaire, que j'en ai fait graver la figure.

[o] La racine de cette plate a un pied & demi, ou deux pieds de long, épaisse de deux pouces, piquante en fond, dure, ligneuse, traversée par un nerf fort solide, jaunâtre, marbrée par rayons de blanc & de roussâtre, couverte d'une

a *Lib. 1. contra Appian.*

b *Plutarc. in Lycurg. Heraclid. de Polit. Ælian. vers. Hist. lib. 13. c. 14.*

c *Laert. in Solon. Cic. de Orat. lib. 3. Plato in Hipparch. Pausan. in Achaic. Plutarc. in Alex. Strab. lib. 13.*

d Ἡ ἐκ τοῦ Νάρθηκος καλοῦσιν. *Plutarc. in Alex. & Strab. ibid.*

e *Plin. Hist. nat. lib. 7. cap. 9.*

f *Suid.*

g *Marm. Oxon. Epoch. 30.*

h Βόλισσος. *Thucidid. lib.*

i *Author. vita Homer.*

k *Leo Allat. de patria Hom.*

l ΟΜΗΡΟΣ ΧΙΩΝ.

m ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ.

n Χῖοι Ὅμηρον γὰρ νομίσματι ἐνεχάραττον. *Jul. Poll. lib. 9. cap. 6.*

o Aristolochia Chia, longa, subhirsuta, folio oblongo, flore minimo. Coroll. Instit. Rei herb. 8.

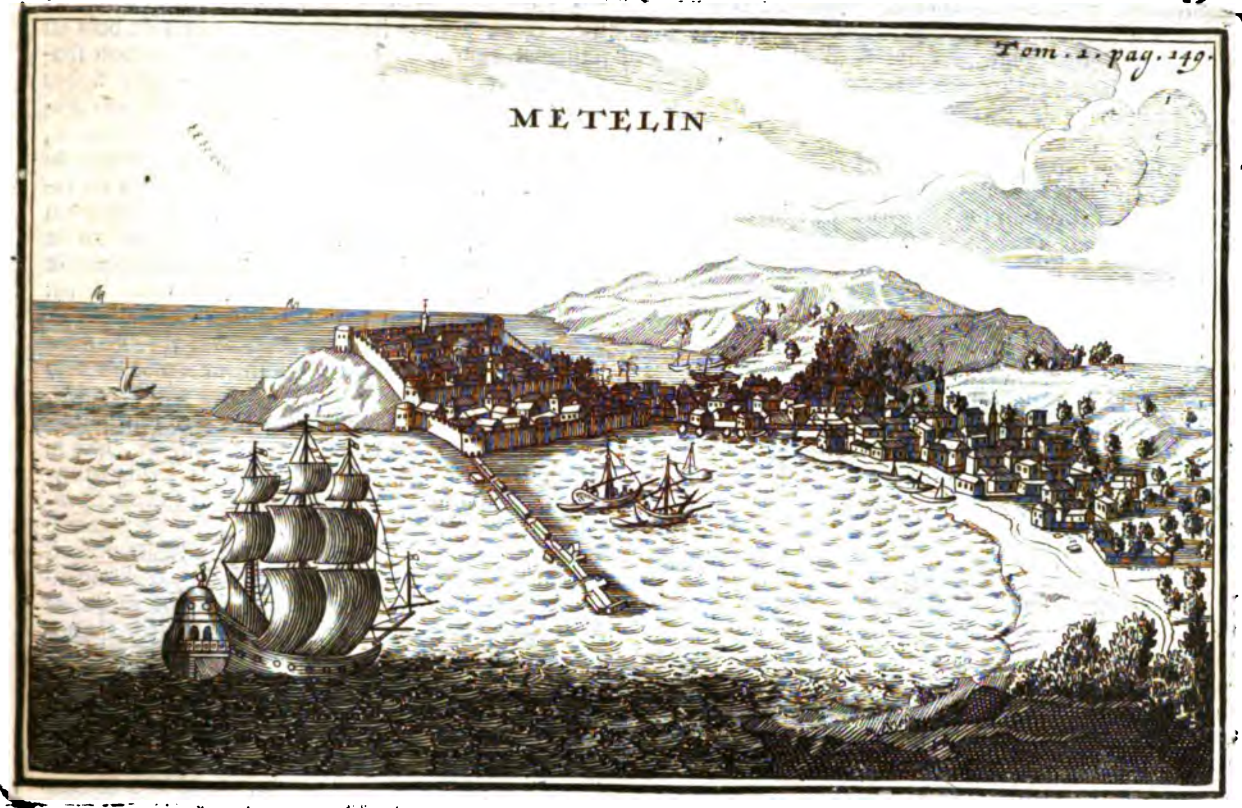


d'une écorce charnuë, legerement purpurine. Cette racine est accompagnée de peu de fibres, mais elle est d'une amertume insupportable, & pousse plusieurs têtes qui produisent beaucoup de jets blanchâtres, qui se terminent par des tiges hautes d'un pied dans le Printemps ; elles s'étendent ensuite jusqu'à 2. pieds, fermes, solides épaisses de deux lignes, vert-pâle, rudes, canelées, purpurines à leur naissance, & couchées à terre. Ces tiges sont garnies d'une feuille à chaque nœud, longue d'environ trois pouces sur deux pouces & demi de largeur à la base, qui est arrondie en deux oreilles, au delà desquelles elle se retressit insensiblement, & se termine par une pointe obtuse, qui finit par un petit bec fort court. Le dessus de la feuille est vert-brun, luisant, véné à quarreaux irréguliers : le dessous est vert-mat, relevé d'une nervure assez sensible. De leurs aisseles naît une fleur soûtenuë par un pedicule long d'un pouce ou deux, terminé par un calice anguleux à six grosses canelûres rudes, & long d'environ demi pouce ; chaque fleur est courbée en maniere d'une S, longue de trois pouces & demi. Elle commence par une vessie grosse de huit ou neuf lignes, vert-pâle, mêlée de purpurin, anguleuse, laquelle se prolonge en tuyau recourbé, épais de demi pouce, terminé par une grande gueule presqu'ovale, de 18. ou 20. lignes de diametre, dont les bords sont également arrondis. Le creux de cette gueule est tout parsemé de poils blancs, longs d'une ligne & demie. Le fond est purpurin, noir & livide marqueté de quelques taches plus claires qui tirent, sur le jaunâtre, & relevé d'une grosse éminence dans l'endroit où la gueule commence à se retressir en tuyau. L'interieur de ce tuyau est aussi purpurin ; noirâtre, revêtu de poils, de même que le dedans de la vessie qui est plus pâle. On trouve au fond de cette vessie un bouton exagone de deux lignes & demie de diametre, relevé de grosses côtes, entre lesquelles il y a des sommets qui répandent une poussiere jaune. Cette fleur n'a point d'odeur, toute la plante est amere.

La passion que nous avions de voir Constantinople, nous fit partir de Scio le 27. Mars sur une saïque Turque, & nous arrivâmes le 28. à Castro capitale de l'Isle de [a] Metelin, qu'on appelloit autrefois Lesbos. Il est bien-aisé de connoître par la description que Strabon a faite des deux ports de Mytiléne, que c'est sur ses ruines que Castro a été bâtie. Ce Geographe & Etienne de Byzance qui l'a souvent copié, appellent Mytiléne une très-grande ville. [b] Ciceron & Vitruve ne

[a] Μυτιλήνη ἡ μεγίστη πόλις. *Strab. Rerum Geogr. lib. 13.*

[b] *Cicer. de Lege Agr. Vitruv. lib. 1. c. 6.*



ne parlent que de sa magnificence ; aussi n'y voit-on que bouts de colonnes, la plûpart de marbre blanc, quelques-unes gris-cendré ; ou de granit : il y en a de canelées en ligne droite, d'autres en spirale ; quelques-unes sont ovales, relevées de plates bandes, comme celles du Temple de Delos ; mais celles de Metelin ne sont pas canelées sur les côtez. Il n'est pas croyable combien dans les ruines dont nous parlons, il y reste de chapiteaux, de frises, de piedestaux, de bouts d'Inscriptions fort maltraitées, en quelques-unes desquelles nous lûmes le mot de *Gymnasiarque*.

Cela nous fit souvenir du fameux Epicure qui enseignoit publiquement à Mytiléne à l'âge de 32. ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laerce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même Auteur. Marcellus, après la bataille de Pharsale, n'osant se rencontrer devant Cesar, s'y retira pour y passer le reste de ses jours à l'étude des belles Lettres, sans que Ciceron pût le persuader de venir à Rome éprouver la clemence du vainqueur.

Mytiléne a produit de grands hommes dès les premiers temps. Pittacus un des sept Sages de Grece, dont on avoit écrit les sentences sur les murailles du Temple d'Apollon à Delphes, pour délivrer Mytiléne sa Patrie de la servitude des Tyrans, en usurpa lui-même l'autorité ; mais il s'en dépouilla volontairement en faveur de ses citoyens. Le Poëte Alcée & Sapho que Strabon appelle un prodige, étoient de Mytiléne, & vivoient dans le même temps. On frappa des médailles à Mytiléne en l'honneur de ces trois illustres Personnes. C'est par ces médailles que nous apprenons qu'il faut écrire le nom de cette ville par un *y*, quoiqu'il soit écrit avec un *i* dans Strabon. [a] Une de ces médailles, d'un côté represente la tête de Pittacus, & de l'autre, celle d'Alcée. Mr. Spon en a fait graver une où Sapho est assise tenant une lyre ; de l'autre côté est la tête de Nausicaa fille d'Alcinous, dont les jardins sont si celebres dans Homere. [b] On ne perdra jamais la mémoire de cette ville parmi les Antiquaires ; les cabinets sont remplis des médailles de Mytiléne, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Livie, de Tibere, de Caius Cesar, de Germanicus, d'Agrippine, de Julie, d'Adrien, de Marc Aurele, de Venus, de Commode, de Crispine, de Julia Domna, de Caracalla, d'Alexandre Severe, de Valerien, de Gellien, de Salouine. Long-temps après Pittacus, Mytiléne, dit Stra-

a ΜΥΤΙΛ. ΑΛΚΑΙΟΣ. ΠΙΤΤΑΚΟΣ.
Οἱ Μιτυληναῖοι μὲν Σαπφὼ τῷ νομίσματι ἐνεχάραττον. *Jul. Poll. lib. 9. cap. 6.*

b ΕΠΙ СТРА. ΙΕΡΟΚΑ. ΜΥΤΙΛ. *sub Prætore Hierocle.*

Strabon, produisit le Rheteur Diophane; & dans le siecle d'Auguste, Potamon, Lesbode, Crinagoras, & Theophane l'Historien qui se rendit illustre par l'amitié de Pompée, aux grandes actions duquel il eût beaucoup de part.

Castro, ou l'ancienne Mytiléne, n'est pas aujourd'hui comparable à la ville de Scio; mais l'Isle de Metelin est beaucoup plus grande que l'Isle de Scio, & s'étend fort du côté du Nord-Est. Strabon donne à Lesbos 137. milles & demi de tour, & Pline, selon la pensée d'Isidore, 168. milles, & même jusques à 195. On nous assura qu'il y avoit encore dans cette Isle 120. villages ou bourgs, parmi lesquels est Erisso. C'est sans doute l'ancienne Ville [a] d'*Eressus*, où Theophraste & Phanias les deux plus fameux disciples d'Aristote avoient pris naissance; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller à Erisso, parce que nous n'étions que passagers sur un Bâtiment Turc. Strabon marque si bien la situation des anciennes villes de Lesbos, qu'on les découvriroit facilement en parcourant le pays. Rien ne fait plus de plaisir en voyageant, que de voir la patrie des grands Hommes. Cette Isle en a produit un nombre. [b] Plutarque a écrit que les Lesbiens étoient les plus grands Musiciens de la Grece: le fameux Arion étoit de Mythymne, dont on voit encore les ruines dans cette Isle. Terpandre qui mit le premier sept cordes sur la lyre, étoit Lesbien: c'est ce qui donna lieu à la Fable, de publier que l'on avoit entendu parler dans cette Isle la tête [c] d'Orphée, après qu'on l'eût tranchée en Thrace, comme l'explique ingenieusement Eustathe dans ses notes sur Denys d'Alexandrie. Eustathe remarque aussi que l'Isle fut nommée Mytiléne du nom de la ville. Il est aisé de voir que de Mytiléne on a fait Metelin. [d] Strabon ajoûte encore aux hommes illustres de Lesbos, deux personnes fort habiles, Hellanicus celebre Historien, & Callias qui fit des notes sur les Poësies d'Alcée & de Sapho.

[e] Voila les beaux endroits des citoyens de cette Isle: d'un autre côté leurs mœurs étoient si corrompuës, que l'on faisoit une grosse injure à une personne de lui reprocher de vivre à la maniere des Lesbiens. Dans Goltzius il y a une médaille qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Dames de cette Isle. Il faut rendre justice à celles d'aujourd'hui, elles sont moins coquettes que celles de Milo & de l'Argentiere. Leur habit & leur coëffure sont plus modestes, mais elles découvrent trop leur gorge: il y en a qui donnent dans un autre excés, car elles n'en laissent voir que la rondeur au travers d'un linge.

[f] Le terroir de Metelin nous parut fort bon: les montagnes y sont fraîches & couvertes de bois en plusieurs endroits. Cette Isle produit de bon froment, d'excellente huile, & les meilleures figues de l'Archipel: ses vins n'ont rien perdu de leur premiere réputation. [g] Strabon, Horace, Athenée, Elien les trouveroient aussi bons aujourd'hui que de leur temps. Aristote à l'agonie, prononça en faveur du vin de Lesbos. Il s'agissoit de laisser un successeur du Lycée, qui soûtînt la réputation de l'Ecole Peripateticienne. Menedéme de Rhodes & Theophraste de Lesbos étoient les concurrens. Aristote se fit apporter du vin de ces deux Isles; & après les avoir goûtez avec attention, il s'écria devant tous ses disciples: [h] *Je trouve ces deux vins excellens, mais celui de Lesbos est bien plus agreable*, voulant donner à connoître par-là, que Theophraste l'emportoit autant sur son competiteur, que le vin de Lesbos sur celui de Rhodes. [i] Tristan donne le type d'une médaille de Geta, qui suivant Spartien, aimoit fort le bon vin: le revers represente une Fortune tenant de la main droite le gouvernail d'un vaisseau, & de l'autre, une corne d'abondance, d'où parmi plusieurs fruits sort une grape de raisin. Pline releve le vin de cette Isle par l'autorité d'Erasistrate, l'un des plus grands Medecins de l'antiquité.

Le même Auteur & Isidore parlent du jaspe de Lesbos: nous n'eûmes pas le temps de le voir, non plus que les Pins qui donnent assez de poix noire, & dont on employe les planches à la construction des petits vaisseaux. Nôtre Capitaine nous fit payer au port de Petra, d'où nous n'osions nous écarter, de peur qu'il ne partît sans nous avertir; les Capitaines Turcs font payer d'avance les passagers, & ne s'en embarrassent plus. Petra est un méchant village où nous n'eûmes d'autre plaisir, que celui de boire du caffé chez un Turc qui avoit été long-temps esclave à Marseille, & qui nous informa des ports de l'Isle, qui sont celui de *Castro*, ou de l'ancienne Mytiléne, le port Olivier, Caloni, & le port Sigre. Il nous assûra qu'il y avoit dans l'Isle plusieurs Turcs mêlez avec les Chrétiens du rite Grec. Le Cadi & le Janissaire Aga résident à Castro, aussi bien que le Vice-Consul de France qui est envoyé par le Consul de Smyrne. Castro n'est pas le seul port de l'Isle. Iero connu par les Francs sous le nom du port Olivier, dont l'entrée est entre l'est & [k] le sud-est, passe pour un des plus grands & des plus beaux ports de la Méditerranée. Les autres ports de Metelin sont Caloni & Sigre. [l] Caloni est le meilleur des deux, & regarde le midi, mais

Et de l'autre côté,
ΗΡΩΙΔΑ ΝΑΥΣΙΚΑΑΝ.

a Ερεσσὸς.

b *Plutarch. de Musica.*

c *Ad verſ.* 537.

d *Rerum Geogr. lib.*

e Λεσβίσαι, *dans Suid.*

f Hic innocentis pocula Lesbii duces sub umbra. *Horat. Ode* 17. *lib.* 1.

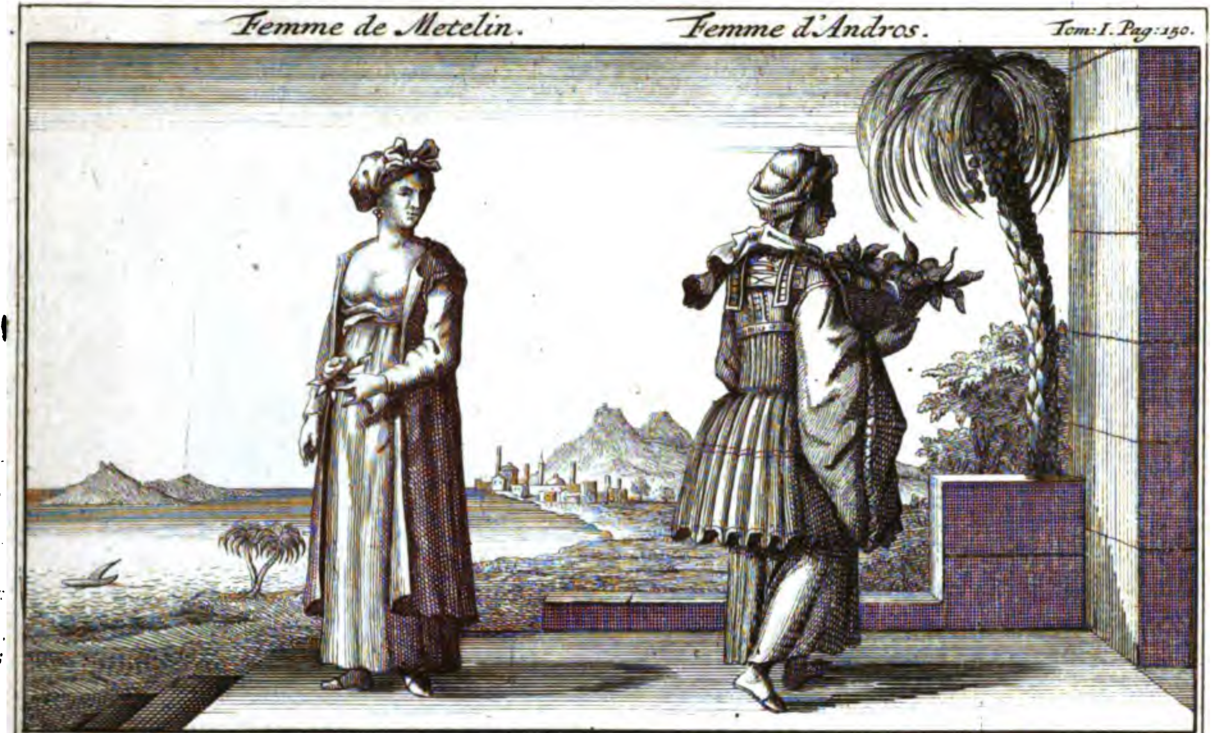
g Non eadem arboribus pendent vindemia nostris. Quem Methymnæo carpit de palmite Lesbos. *Virgil. lib.* 2. *Georgic.*

h Utrumque, *inquit*, oppido bonum, sed ἡδίων ὁ Λέσβιος. *Aul. Gell. lib.* 13. *cap.* 5.

i ΜΗΘΥΜΝΑΙΩΝ.

k Siron.

l Καλλόνη, *apud Cantacuz. lib.* 2. *cap.* 30.



Femme de Metelin. *Femme d'Andros.* *Tom: I. Pag: 150.*



Femmes de Petra, dans l'Isle de Metelin.


Jsle de TENEDOS.
Tom. 1. P. 151.

mais il faut laisser à gauche l'écueil qui est à son couchant; l'entrée du port [a] Sigre est entre le midi & le [b] sud-ouest.

Le canal de Lesbos à la terre ferme est, selon Strabon & Pline, de sept milles & demi : il est plus large à son entrée où sont les Isles de [c] *Mioſconiſi*, qui se répandent sur la côte de l'ancienne ville de Phocée. Une partie des habitans de cette ville ne pouvant s'accommoder de la domination des Perses, vint sur la côte de Provence bâtir Marseille.

Nous mîmes à la voile du port de Petra le 25. Mars à une heure après minuit, & au point du jour nous nous trouvâmes à la vûë de Tenedos. Strabon détermine la distance de ces deux Isles à 62. milles, & Pline à 56. on en compte ordinairement 60. terme moyen entre les deux premiers.

TENEDOS n'a pas changé de nom depuis la guerre de Troye : tous les anciens Auteurs conviennent que cette Isle, qui se nommoit *Leucophris*, fut appellée Tenedos, du nom de Tenés ou Tennés qui y mena une colonie. Diodore de Sicile en parle en veritable Historien. [d] Tennés, dit-il, fut un homme illustre par sa vertu; il étoit fils de Cycne Roi de Colone dans la Troade; & après avoir bâti une ville dans l'Isle Leucophris, il lui donna le nom de Tenedos. Ce Prince fut cheri de ses sujets pendant sa vie, & adoré après sa mort; car on lui dressa un Temple où on lui immoloit des victimes. Diodore traite de fable ce que les habitans de Tenedos publioient de son temps : cependant Pausanias & Suidas en parlent fort sérieusement. [e] On prétend donc que Tennés fut fils de Cycne & de Proclée sœur de Caletor, qui fut tué par Ajax dans le temps qu'il voulut brûler les vaisseaux de Protesilaüs. Après la mort de Proclée, Cycne épousa Philonome, qui par-là devint belle-mere de Tennés & d'Hemithée sa sœur. L'Histoire ajoûte que cette belle-mere trouva tant de charmes dans Tennés, & si peu de disposition à s'en faire aimer, qu'elle se plaignit à son époux que son fils avoit voulu la violer. Etienne de Byzance ajoûte qu'elle produisit pour témoin un joueur de flûte de sa Cour. Cycne autant penetré de la vertu de sa femme, qu'outré de l'insolence de son fils, le fit enfermer dans un coffre, où Hemithée sa sœur voulut lui faire compagnie. On les exposa sur la mer qui les jetta sur les bords de l'Isle dont nous parlons; ces deux charmantes personnes y furent reçûës avec tant d'applaudissement, que Tennés en fut declaré Roi. Quelque temps après, Cycne convaincu de l'innocence de son fils, voulut descendre à Tenedos pour lui en témoigner son chagrin; mais Tennés bien loin de le recevoir, s'en alla au port, où avec une hache il coupa le cable qui y tenoit attaché le vaisseau de son pere. La hache ne fut pas perduë, Periclyte citoyen de Tenedos prit soin de la faire porter à [f] Delphes dans le Temple d'Apollon, & les Tenediens en consacrérent deux dans le Temple de leur ville.

Ces avantures firent du bruit, & donnerent lieu à deux proverbes. Quand on vouloit parler d'un faux témoin, on disoit que c'étoit [g] *un flûteur de Tenedos*; & l'on citoit la hache de [h] Tenedos, lorsqu'il étoit question d'une affaire qu'il falloit décider sur le champ. Aristote cité par Etienne de Byzance, explique autrement le fait. Il dit qu'un Roi de Tenedos ayant par une loi expresse condamné les adulteres d'avoir la tête tranchée à coups de hache, le premier exemple s'en fit en la personne de son fils : ce Geographe assûre qu'on representa sur des médailles de l'Isle les têtes de deux amans adossées, au revers c'étoit la hache avec laquelle on les avoit coupées. Goltzius a donné le type d'une semblable médaille. On pourroit l'expliquer suivant la remarque d'Etienne; mais la conjecture de [i] Mr. de Boze Secretaire perpetuel de l'Academie Royale des Inscriptions & des Médailles, est beaucoup plus heureuse & tout-à-fait naturelle. Cet Academicien, en qui l'érudition a devancé les années, croit que ces deux têtes sont celles de Tennés & d'Hemithée sa sœur : sa pensée est confirmée par une autre médaille du cabinet de Mr. Baudelot, sur laquelle ces deux têtes adossées ont une espece de diadême.

Mr. Baudelot, qui est fertile en conjectures ingenieuses, croit que l'une de ces têtes est celle de Jupiter, & l'autre celle d'une Amazone, qui dans le temps des courses de ces Héroïnes, avoit fondé quelque ville dans Tenedos. Cela n'est pas hors de la vraisemblance, & les habitans de cette Isle en voulurent peut-être conserver la mémoire sur leurs monnoyes, comme firent ceux de Smyrne, d'Ephese, & de plusieurs autres villes d'Asie. La hache qui est sur le revers de ces medailles favorise tout-à-fait le sentiment de Mr. Baudelot; car tout le monde regarde cet instrument à double tranchant, comme le symbole des Amazones. Cependant d'un autre côté l'on a cru que c'étoit celui dont on se servoit pour assommer les criminels dans Tenedos. Pour exprimer un Juge impitoyable, on disoit, selon Suidas, [k] *C'est un Avocat de Tenedos*. Les haches étoient en si grand usage dans cette Isle, qu'il y avoit toûjours derriere le Juge un Officier armé d'une hache, & prêt à en donner sur

la

[a] Σιγριὸν. *Strab.*
[b] Labech.
[c] Ἑκατὸν νῆσοι καὶ Ἀπόλλων νήσοι. Ἑκατὸς γὰρ ὁ Ἀπόλλων. *Strab. lib.* 13.
[d] *Biblioth. Hist. lib.* 5.
[e] *Phocis.*

[f] *Suid.*
[g] Τενέδιος αὐλητής. *Stephan.*
[h] Τενέδιος πέλεκυς. *Suid.*
[i] *Differt. sur le Janus des Anciens.*
[k] Τενέδιος συνήγορος. Τενέδιος ἄνθρωπος. *Suid.*

la tête des menteurs & des faux-témoins : le Roi même se méloit quelquefois de faire cette rigoureuse justice.

Rien n'a rendu cette Isle plus fameuse dans l'antiquité, que le Siege de Troye. [a] Virgile a bien raison de dire que Tenedos étoit à la vûë de cette puissante ville, & il suppose que les Grecs qui feignirent d'en lever le siege, se cacherent dans un port de l'Isle ; elle devint miserable après la destruction de Troye, & fut obligée, comme remarque Pausanias, de se donner à ses voisins, qui avoient bâti la ville d'Alexandrie sur les ruines de Troye.

Cette Isle fut une des premieres conquêtes des Perses, qui après la défaite des Ioniens à l'Isle de Lada, vis-à-vis de la ville de Milet, se rendirent maîtres de Scio, de Lesbos, & de Tenedos. [b] Elle tomba sous la puissance des Atheniens, ou du moins elle se rangea de leur parti contre les Lacedemoniens, puisque Nicoloque qui servoit sous Antalcidas Amiral de Lacedemone, ravagea cette Isle, & en tira des contributions, malgré toute la vigilance des Géneraux Atheniens qui étoient à Samothrace & à Thasse. C'est peut-être pour cette raison que les Tenediens faisoient graver une chouette sur leurs médailles, comme on le voit sur celle de Mr. Baudelot, car la chouette étoit le symbole d'Athénes.

Les Romains jouïrent de Tenedos dans leurs temps, & le Temple de cette ville fut pillé par Verrés : cet impie ne lui fit pas plus de grace qu'à ceux de Scio, d'Erythrée, d'Halicarnasse, & de Délos : il emporta la statuë de Tennés fondateur de la Ville : & [c] Ciceron remarque que toute cette ville en fut dans une grande consternation. Le même Auteur parle en plusieurs endroits de cette grande bataille que Lucullus remporta à Tenedos sur Mithridate & sur les Capitaines que Sertorius avoit fait passer dans son armée.

Tenedos eut le même sort que les autres Isles sous les Empereurs Romains & sous les Empereurs Grecs. Les Turcs s'en saisirent de bonne heure, & la possédent encore aujourd'hui : [d] elle fut prise par les Venitiens en 1656. après la bataille des Dardanelles, mais les Turcs la reprirent presque aussitôt.

Strabon donne à cette Isle 80. stades de tour, c'est-à-dire, 10. milles : elle en a bien 18. & seroit assez arrondie, n'étoit qu'elle s'allonge vers le sud-est. Cet Auteur détermine la distance de la terre ferme à onze stades, qui valent 1375. pas, quoiqu'on compte environ six milles. Pline en a mieux jugé, car il l'éloigne de 12. milles & demi de l'ancienne Sigée, qui étoit sur le cap Janissaire : il marque pour l'éloignement de Lesbos à Tenedos 50. milles. Strabon n'a dit autre chose de cette Isle, sinon qu'il y avoit une ville, deux ports, & un Temple dédié à Apollon Sminthien. Qui croiroit qu'Apollon eût reçû ce surnom à l'occasion des mulots ! On les a pourtant representez sur les médailles de l'Isle, & les Crétois, les Troyens, les Eoliens les appellent Σμίνθοι. Elian raconte qu'ils faisoient de si grands degâts dans les champs des Troyens & des Eoliens, que l'on eut recours à l'Oracle de Delphes. La réponse porta qu'ils en seroient délivrez s'ils sacrifioient à Apollon Sminthien. Nous avons deux medailles de [e] Tenedos, sur lesquelles les mulots sont representez ; l'une a la tête radiée d'Apollon avec un mulot, le revers represente la hache à double trenchant ; l'autre médaille est à deux têtes adossées, le revers montre la même hache élevée, & deux mulots placez tout au bas du manche. Strabon assûre qu'on avoit sculpé un mulot au pied de la statue [f] d'Apollon qui étoit dans le Temple de *Chrysa*, pour expliquer la raison du surnom de Sminthien qu'on lui avoit donné, & que cet ouvrage étoit de la main de Scopas fameux Sculpteur de Paros.

Un Marchand de Constantinople qui étoit sur nôtre bord, nous assûra qu'il ne restoit plus aucunes marques d'antiquité dans Tenedos. En effet elle perdit toute sa magnificence avec la ville de Troye. Pour nous nous n'avions pas grande envie d'aller chercher les ruines des greniers que Justinien y fit bâtir pour servir d'entrepôt aux bleds d'Alexandrie destinez pour Constantinople, qui se pourrissoient souvent dans les vaisseaux arrêtez par les vents contraires à l'entrée des Dardanelles. Ces magasins cependant, à ce que dit [g] Procope, avoient 280. pieds de long sur 90. pieds de large. Leur hauteur étoit fort considerable, & par consequent ils devoient être très-solides. Nous admirions la prévoyance de ce sage Empereur ; mais tout cela ne piquoit pas nôtre curiosité ; non plus que la fontaine, qui du temps de [h] Pline se répandoit hors de son bassin dans le solstice d'été, depuis trois heures après minuit jusques à six. Le vin muscat de cette Isle, qui est le plus délicieux du Levant, nous attiroit bien davantage. Je ne pardonnerai jamais aux anciens, de n'avoir pas fait le Panegyrique de cette liqueur, eux qui ont affecté de celebrer les vins de Scio & de Lesbos. On ne sçauroit les excuser, en disant qu'on ne cultivoit pas la vigne à Tenedos dans ce temps-là : il est aisé de prouver le contraire par la médaille de Tenedos qui est dans le cabinet de Mr. Baudelot. On y voit à côté de la hache à deux trenchans (qui sont faits comme les aîles d'un moulin à vent ; au lieu que dans les autres médailles de cette Isle, ils sont arrondis de même que ceux des haches Amazones) on voit, dis-

je,

a Est in conspectu Tenedos, notissima famâ, Insula dives opum, Priami dum regna manebant. *Virgil.*
b *Herod. lib. 6. Xenophon Hellen. 5.*
c *Cic. pro Lege Man. pro Mur. pro Arch. Poeta.*
d *Theven. voyag. Tom. I.*

e ΤΕΝΕΔΟΣ ΤΕΝΕΔΙΩΝ.
f Σμινθεὺς Ἀπόλλων. *Strab. Rerum Georg. lib. 13.*
g *Procop. de ædific. Justin lib. 5. cap. 1.*
h *Hist. nat. lib. 2. cap. 103.*

je, à côté de cette celebre hache une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin, qui marque l'abondance de ce fruit dans l'Isle de Tenedos. Nous eûmes tout sujet de nous consoler de nos chagrins à Constantinople chez Mr. le Marquis de Ferriol Ambassadeur du Roi. On y boit le meilleur vin de Tenedos, & sa table est la mieux servie qui soit dans tout l'Orient, quand même on iroit de Constantinople jusques à la Chine & au Japon.

[a] Nous passâmes le 26. Mars tout près des Isles aux lapins, ou Isles aux Maures, que les anciens ont connuës sous le nom de Calydnes; ces Isles sont abandonnées. Comme la mer étoit fort tranquille, & que nôtre vaisseau ne branloit pas, Mr. Aubrier dessina fort à son aise la vûë de la ville de Tenedos. Je joindrai à ce dessein un plan fort exact de toute



Tenedos.

l'Isle, que l'on m'a communiqué depuis mon retour.

Vous trouverez bon, Monseigneur, qu'avant de sortir de l'Archipel, je vous rende compte de ce que nous apprîmes à Mycone de l'Isle de Nicaria, par un Papas du pays qui se disoit de la maison des Paleologues, quoiqu'il n'eût pas de souliers, & qu'il fût réduit à vendre des planches. Nous tentâmes deux fois de passer à Nicaria; mais il falut ceder au temps.

Cette Isle a 60. milles de tour, & s'étend depuis la pointe appellée [b] Papa qui regarde Mycone jusques à la pointe du [c] Fanar, qui est vis-à-vis du cap [d] Catabare de l'Isle de Samos. Strabon ne donne à Nicaria que 300. stades de circonference, qui ont seulement 37. milles & demi. Il détermine la distance de ces deux caps à 80. stades, qui ne font que dix milles. Cependant le grand Bougas, ou le canal qui est entre Samos & Nicaria, est de 18. milles de large.

[e] Nicaria est fort étroite & traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes en dos d'âne, qui lui avoit fait donner autrefois le nom de l'Isle longue & étroite. Ces montagnes sont couvertes de bois, & fournissent des sources à tout le pays. Les habitans ne vivent que du commerce des planches de pin, des chênes, & des bois à bâtir ou à brûler, qu'ils portent à Scio ou à Scalanova; aussi ces pauvres Nicariens sont si miserables, qu'ils demandent l'aumône dès qu'ils sont hors de leur Isle: neantmoins il y a de leur fau-

a Isle aux Maures.
b Ἰκαρία καὶ Ἴκαρος ἐν Ἰκαρίᾳ, *d'où vient Nicarie.*
c Ἀκρωτήριον Δρέπανον. *Strab.*
d Ἀκρωτήριον Κανθάριον. *Strab.*
e Antea vocata Doliche & Macris. *Plin. ibid.*

faute, ils feroient heureux s'ils vouloient la cultiver. Ils recueillent peu de froment, assez d'orge, de figues, de miel, de cire : mais après tout ce sont de sottes gens, grossiers, & à demi sauvages. Ils font leur pain à mesure qu'ils veulent dîner ou souper. Ce pain n'est autre chose que des fouaces sans levain, que l'on fait cuire à demi sur une pierre plate bien chaude : si la maîtresse de la maison est grosse, elle tire deux portions de fouaces, une pour elle & l'autre pour son enfant : on fait la même honnêteté aux étrangers.

Cette Isle n'a jamais été bien peuplée. Strabon en parle comme d'un pays inculte dont les pâturages étoient d'une grande utilité aux Samiens. On ne croit pas qu'il y ait présentement plus de 1000. ames : les deux principales villes sont d'environ 100. maisons chacune ; l'une s'appelle [a] Masseria, & l'autre [b] Peramaré ; les villages sont [c] Aratusa, où il y a seulement quatre maisons ; cela n'est pas extraordinaire ; car à [d] Ploumara il n'y en a que trois, deux à [e] Nea, quatre à [f] Perdikis proche Fanar, cinq à [g] Oxo, sept à [h] Langada. On appelle villages dans cette Isle, les endroits où il y a plus d'une maison.

Nicaria n'a pas changé de nom, elle s'appelle *Icaria*, tout comme autrefois ; mais les Francs qui ne sçavent pas le Grec, corrompent la plûpart des noms. Tout le monde sçait que l'on attribuë ce nom à [i] Icare fils de Dedale, qui se noya aux environs dans la mer qui pour la même raison fut nommee Icarienne. Strabon enferme dans cette mer les Isles de *Leros* & de *Cos*. Pline ne lui donne de l'étenduë que depuis Samos jusques à Mycone. Mr. Bochart est le seul qui derive le nom d'Icarie d'un mot Phénicien *Icaure*, qui signifie poissonneux, ce qui pourtant convient assez à un nom [k] Grec que les anciens ont donné à la même Isle. Quoiqu'il en soit la fable d'Icare me paroît fort joliment expliquée par [l] Pline, qui attribuë l'invention des voiles des navires à Icare. Pausanias veut que ce soit Dedale ; mais de quelque maniere qu'on le prenne, il y a beaucoup d'apparence que les aîles que la Fable a données à Icare pour se sauver de Crete, n'étoient que les voiles du bâtiment sur lequel il passa jusques à l'Isle dont nous parlons, & où il fit naufrage faute de savoir les gouverner avec prudence.

Tous les habitans de Nicarie sont du rite Grec, & leur langue tient plus du Grec litteral, à ce qu'on dit, que celle des autres Isles, où le commerce a fait établir plusieurs étrangers qui ont introduit une infinité de mots & de terminaisons de leur pays. On ne s'est jamais embarrassé de conquerir cette Isle : il y a beaucoup d'apparence qu'elle a suivi le destin de celle de Samos sa voisine & sa maîtresse. Il n'est parlé de l'Isle de Nicarie dans la relation d'aucune guerre, si ce n'est dans celles qui se passerent entre [m] Baudouin II. du nom Empereur de Constantinople, & Vatace gendre de Theodore Lascaris : car la flote de Vatace prit en 1247. [n] les Isles de Metelin, Scio, Samos, Icarie & Cos, comme nous l'apprend Gregoras.

Les Nicariens reconnoissent l'Evêque de Samos pour le spirituel. Il y tient son Protopapas, sous lequel il y a 24. Papas qui ont soin de plusieurs chapelles. Il n'y a qu'un monastere appellé [o] Sainte Lesbie dont ils ont le corps, à ce qu'ils croyent ; mais ce monastere est aussi bien en Religieux que les villages dont on vient de parler, le sont en habitans : car il n'y a qu'un seul caloyer.

L'Isle manque de ports, comme Strabon l'a remarqué. L'une des principales calanques est à Fanar où étoit l'ancienne ville [p] *Dracanon*. L'autre regarde Scio, & s'appelle [q] *Carabouftas*, c'est-à-dire, la calanque ou le port. Les ruines de la ville [r] d'Ænoe sont tout auprès, dans un quartier appellé *le champ* simplement, ou *le champ des roseaux*. [s] C'est apparemment dans ce lieu que les Miletiens menerent une colonie ; & comme Carabouftas est le meilleur port du pays, il y a lieu de croire que c'est celui que l'on nommoit [t] *Isti* dans ce temps-là. Les bons ports de ces quartiers sont aux Isles de Fourni qui ont pris leurs noms de leur figure ; car ils sont creusez naturellement dans les rochers comme des voûtes de fours. Ces Isles sont à égale distance de Nicaria & de Samos au dessous du vent, & par consequent plus meridionales. On n'y voit que des chévres sauvages.

[v] Strabon assûre qu'il y avoit dans Nicaria un Temple de Diane appellé *Tauropolium*, & Callimaque n'a pas fait difficulté de dire que de toutes les Isles il n'y en avoit pas de plus agreable à Diane que celle-ci. Goltzius a donné le type d'une médaille representant d'un côté une [x] Diane chasseresse, & de l'autre une personne sur un taureau, que l'on pourroit prendre pour Europe ; mais selon la conjecture de Nonius, c'est plûtôt la même Dia-

a Μασσέρια.
b Περαμάρη.
c Αραθόυσα.
d Πλουμάρα.
e Νέα.
f Περδίκης.
g Οξο.
h Λαγγαδα.
i Icaros, quæ nomen mari dedit. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
Ichthyoessa. *Plin. ibid.*
k Ιχθυόεσσα. *Steph.*

l *Hist. nat. lib. 7. cap. 56. Bœotic.*
m *Du Cange Hist. des Emper. de Const. liv. 4.*
n *Nicephor. Gregoras lib. 2. cap. 5.*
o Αγία Λέσβια.
p Δρακανον.
q Καραβουςας.
r Enoe. *Strab. & Athen.*
s Τὸ Κάμπο καὶ τὸ Καλάμι. *Strab. Rerum Geo. lib.*
t Ιςοι. *Strab.*
v Ε'ςὶ δὲ καὶ Αρτέμιδος ἱερὸν καλούμενον Ταυροπόλιον ἐν τῇ Νήσῳ. *Strab.*
x ΙΚΑΡΙΩΝ.

Diane, le taureau marquant l'abondance des pâturages de l'Isle & la protection de cette Déesse. Cette médaille a été frappée dans l'Isle dont nous parlons, & non pas dans une autre Isle de même nom, dans le sein Persique. [a] Denys d'Alexandrie avance qu'on sacrifioit dans celle du sein Persique à Apollon Tauropole. Eusthate son Commentateur dit seulement que c'étoit une Isle très-celebre, mais il ajoûte qu'on veneroit aussi fort respectueusement Apollon & Diane Tauropoles dans l'Isle d'Icarie de la mer Egée : d'où il faut conclurre que ces Divinitez faisoient l'objet du culte des habitans de ces deux Isles. Tauropole dans cet endroit signifie protecteur des taureaux, & non pas marchand, ainsi que le nom semble le faire entendre. Il seroit ennuyeux de rapporter ce que les anciens Auteurs ont pensé sur ce nom, il faut s'en tenir à Suidas : il suffit de remarquer que Diane Tauropole n'étoit pas seulement honorée dans les Isles d'Icarie, mais encore dans celle d'Andros & à Amphipolis en Thrace, comme nous l'apprenons de [b] Tite-Live. Il ne faut pas confondre le nom de Tauropole avec celui de Taurobole qu'on avoit aussi donné à Diane. Le Taurobole proprement étoit un sacrifice tout particulier que Prudence a fort bien décrit, & qui a été depuis peu très-savamment expliqué par Mr. de Boze.

[c] Le Fanar ou Fanari de Nicarie est une vieille tour, qui servoit de fanal pour éclairer le passage des vaisseaux entre cette Isle & celle de Samos ; car ce canal est dangereux quand la mer est grosse, quoiqu'il ait 18. milles de large. Celui de Nicarie à Mycone a près de 40. milles, & il en faut faire plus de 60. pour aller d'un port à l'autre. Mrs. Fermanel & Thevenot se sont trompez en parlant de Nicarie : ils l'ont prise pour Nissaro, où sont les plus fameux plongeurs de l'Archipel. Les habitans de Nicarie sont de pauvres gens, qui ne se mêlent que de couper leur bois : ils n'ont ni Cadi ni Turc chez eux : deux administrateurs qui sont annuels, font toutes les affaires du pays. En 1700. ils payerent 525. écus pour la capitation, & 130. écus au douanier de Scio pour la taille, & sur-tout pour avoir la liberté d'aller vendre leur bois hors de l'Isle. On ne se sert à Nicaria que de moulins à bras, que l'on fait venir de Milo ou de l'Argentiere ; mais les pierres de Milo sont les meilleures. Ce moulins consistent en deux pierres plates & rondes d'environ deux pieds de diametre, que l'on fait rouler l'une sur l'autre par le moyen d'un bâton qui tient lieu de manivelle. Le blé tombe sur la pierre inferieure par un trou qui est au milieu de la meule superieure, laquelle par son mouvement circulaire le répand sur la meule inferieure, où il est écrasé & réduit en farine. Cette farine s'échapant par les bords des meules, tombe sur une planche, où on la ramasse : le pain qu'on en fait est de meilleur goût que le pain de farine mouluë aux moulins à vent ou à eau : ces moulins à bras ne se vendent qu'un écu ou un écu & demi piece.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE X.

DESCRIPTION DES ISLES DE SAMOS, DE PATMOS, DE FOURNI, ET DE SKYROS.

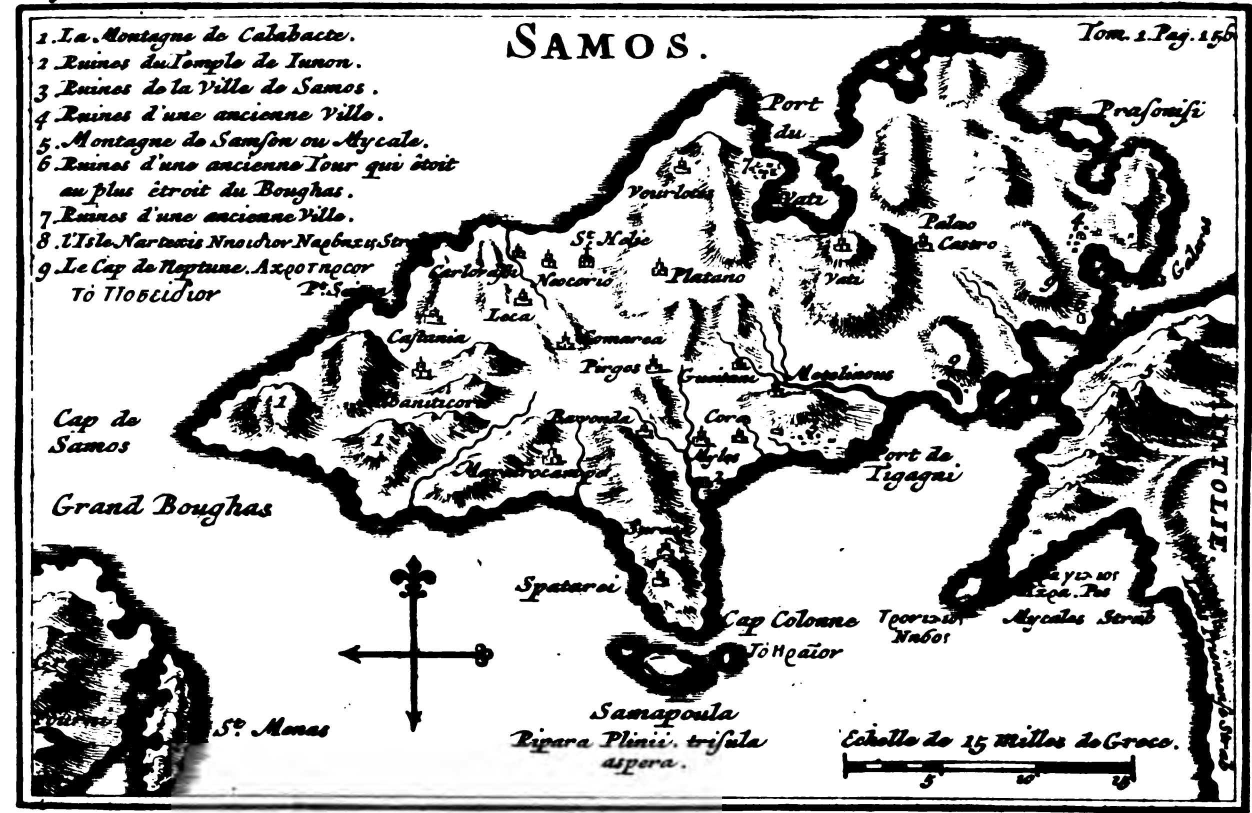
MONSEIGNEUR,

Pour continuer la description de l'Archipel, j'aurai l'honneur de vous parler ici de Samos, de Patmos, & de Skyros, que nous ne vîmes cependant qu'à nôtre retour d'Anatolie.

Nous partimes [d] de Scalanova pour Samos, le 25. Janvier 1702. sur la tartane du Capitaine Dubois, qui rassembloit sur les côtes d'Asie des pelerins Turcs pour les conduire à Alexandrie. Ces pelerins s'appellent Agis, & vont d'Alexandrie à la Meque. L'occasion nous parut favorable, pour nous mettre à couvert des bandits qui occupoient les [e] Boghas de Samos. On appelle de ce nom les détroits qui sont aux deux pointes de l'Isle. Le petit Boghas est à l'est-sud-est, & son embouchûre regarde le midi. Strabon ne lui donne que [f] 875. pas de large, quoiqu'il en ait plus de mille sur environ trois milles de long. Il sépare l'Isle de Samos de la terre ferme d'Asie ; [g] ce detroit est enfermé, comme dit le même Auteur, entre le [h] cap de Neptune & la montagne [i] de Mycale, qui est tout vis-à-vis en Asie. Cette montagne la plus élevée de la côte, & partagée en deux sommets, se trouve aujourd'hui dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est-à-dire, que c'est un très-beau pays de chasse, couvert de bois & plein de bêtes fauves ; on la nomme la montagne de Samson à cause d'un village de même nom, qui n'en est

a *Verf. 608. &c.*
b *Lib. 44.*
c Φανάρι. *Lanterne, fanal.*
d Νεάπολις ἡ πρότερον μὲν ἦν Ἐφεσίων νῦν δὲ Σαμίων. *Strab. Rer. Geogr. lib. 14.*

e Embouchûres, canaux, détroits. Bogazi, *en Turc.*
f Sept stades.
g Σάμιος Πορθμός. Fretum Samium. *Strab. ibid.*
h Τὸ Ποσίδιον. *Strab.*
i Ἡ Μυκάλη τὸ ὄρος εὔθηρον καὶ εὔδενδρον. *Strab. ibid.*



est pas éloigné & qui, suivant les apparences, a été bati sur les ruines de l'ancienne ville de [a] Priene, où Bias l'un des sept Sages de Grece avoit pris naissance. Les voleurs qui courent sur ces côtes par bandes, ne nous permirent pas de nous en éclaircir de plus près, non plus que d'aller vérifier si le village de Tchangli est situé dans le même endroit où étoit le fameux [b] *Panionium*, lieu sacré où s'assembloient les députez des 12. villes d'Ionie, parmi lesquelles Samos tenoit un rang considerable : on y regloit les affaires les plus importantes après avoir sacrifié à Neptune. [c] Tchangli est entre Samos & Scalanova, au nord de Mycale, justement dans la position que Strabon donne au Panionium. Il ne manque qu'une inscription pour autoriser ce fait.

Au milieu de ce détroit vers son embouchûre meridionale sur un écueil, est élevée une ancienne chapelle; & la petite Isle que les anciens appellent [d] *Nartecis* est placée entre cet écueil & l'Isle de Samos. [e] Nartecis sert à déterminer la situation du cap de Neptune, qui avoit pris son nom d'un Temple dedié à ce Dieu. [f] Le Roi a une médaille de Commode, dont le revers represente Neptune & Jupiter, à la legende des Samiens.

Le grand Boghas est au [g] sud-ouest de l'Isle entre la pointe occidentale, appellée le [h] Cap de Samos & la grande Isle de Fourni. Ce détroit a huit milles de large, & n'est éloigné de Nicarie que de dix milles ; ainsi l'on compte 18. milles de Samos à Nicaria de cap en cap. Tous les bâtimens qui descendent de Constantinople en Syrie & en Egypte, s'étant reposez à Scio, sont obligez de passer par un de ces détroits. Il en est de même de ceux qui montent d'Egypte à Constantinople. Ils y trouvent de bons ports, & leur route seroit trop longue s'ils alloient passer vers Mycone & vers Naxie: ainsi ces Boghas sont les veritables croisieres des Corsaires, comme l'on parle dans le Levant, c'est-à-dire que ce sont des lieux propres pour reconnoître les bâtimens qui passent.

Quoi-

a Πριηνή. *Strab.*
b Τὸ δὲ Πανιώνιον ἐστὶ τῆς Μυκάλης χῶρος ἱρός. *Herod. lib.* 1. *Strab. lib.* 8.
c Ποσείδον Ἑλικώνιος.
d Νησίδιον ἡ Ναρθηκίς. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 14.
e Ἔχει δὲ ναὸν Ποσειδῶνος. πρόκειται δὲ αὐτοῦ νησίδιον ἡ Ναρθηκίς. *Ibid.*
f *Legende*, CAMIΩN.
g Λίψ. Labech.
h Κανθάριον. *Strab. lib.* 14.

Quoique le trajet de Scalanova à Samos ne soit que de 25. milles, la bonace nous obligea de relâcher derriere un petit écueil appellé [a] *Prasonisi*, lequel est assez près du petit Boghas. Nous débarquâmes le lendemain 30. Janvier, & nous arrivâmes en deux heures & demie au Vati, village au nord de l'Isle sur la pente d'une montagne, à près d'un mille du port. Il n'y a guéres plus de 300. maisons dans ce village, avec cinq ou six chapelles; mais les unes & les autres sont très-mal bâties, quoique ce soit un des endroits des plus considerables de l'Isle.

Les villages de la côte du midi, sont [b] Cora, qui en Grec vulgaire signifie *la ville*, & neanmoins il n'y a qu'environ 600. maisons, la plûpart même abandonnées depuis que le pays fut ravagé par Morosini Général de l'armée Venitienne: celles qui sont habitées se terminent en terrasses, où les cochons & les chévres vont chercher leur nourriture Cora est à l'entrée d'une gorge de montagnes à deux milles de la mer tout près des ruines de l'ancienne ville de Samos, comme l'on verra plus bas. L'air n'en est pas sain aujourd'hui à cause des eaux qui croupissent dans la plaine, & qui se vuidoient autrefois dans la mer; cependant la campagne est belle, fertile, riche: on arrose de ces eaux les champs, les villes, les oliviers & les orangers. A une lieuë de Cora on trouve un petit village appellé [c] Miles, ou les Moulins, ensuite [d] Bavonda à quatre milles de la mer; les autres villages vers le midi, sont [e] Neocorio à deux milles de la côte, [f] Gueitani à trois milles, [g] Maratrocampo à pareille distance, [h] Esoreo à cinq milles, [i] Spatarei sur le cap Colonne, [k] Sureca n'en est pas loin. [l] Paleocastro est à deux milles de la mer du côté du nord.

[m] Vourlotes à pareille distance, Fourni à trois milles, [n] Carlovassi à un mille, & [o] Castania reste au pied de la montagne de Catabate, de même que [p] Albaniticorio. Il faut ajoûter à ces villages [q] Platano, qui est le plus beau de tous, [r] Pyrgos & [s] Commarea, qui sont vers le milieu de l'Isle. Cette Isle est toute escarpée, c'est ce qui lui avoit fait donner le nom de Samos, car selon Constantin Porphyrogenete, les anciens Grecs appelloient Samos, les lieux fort élevez. Il n'y a d'agreable dans cette Isle que la plaine de Cora. La grande chaîne de montagnes qui traversent Samos dans sa longueur, s'appelloit [t] *Ampelos.* Sa partie occidentale qui fond dans la mer du côté de Nicaria, retenoit le même nom; elle s'appelloit aussi [v] *Cantharium* & [x] *Cerceteus.* C'est cette roche effroyable qui fait le cap de Samos. Les Grecs lui ont conservé le nom de *Kerki*, qui retient quelque chose de *Cerceteus.* Ils la nomment aussi [y] *Catabate* qui signifie un precipice.

Du temps que la Grece étoit florissante, cette Isle étoit fort peuplée & très-bien cultivée. On voit encore au plus haut des montagnes, de longues murailles faites pour arrêter les terres. Je ne crois pas qu'il y ait presentement dans Samos plus de 12. mille hommes, tous du rite Grec. Il n'y a que trois maisons de Turcs: celle du Cadi, celle de l'Aga qui demeurent tous deux à Cora, & celle d'un Subdelegué de l'Aga qui fait sa résidence à Carlovassi ou au Vati séjour du Viceconsul de France. L'Aga proprement n'est qu'un Vaivode, envoyé pour exiger la taille réelle.

Tous les ans on établit un administrateur ou deux dans chaque village, excepté à Cora, au Vati, & à Carlovassi, où l'on élit deux Papas & quatre bourgeois, supposé qu'il s'en trouve: à leur défaut on prend des Patrons de caiques, ou des laboureurs. Les Papas mêmes ne sont que des paysans promûs aux Ordres, sans autre merite que d'avoir appris la Messe pas cœur. Il y en a plus de 200. & le nombre des Caloyers est encore bien plus grand: ainsi les gens d'Eglise sont les maîtres de l'Isle; ils y possedent sept monasteres: savoir, [z] Nôtre-Dame de la Ceinture, [aa] Nôtre-Dame du Tonnerre, [bb] la grande Nôtre-Dame, [cc] Saint Helie, le couvent de la [dd] Croix, [ee] Saint George, & [ff] Saint Jean.

Il y a quatre couvens de religieuses dans Samos; l'un à Saint Helie, l'autre proche la grande Nôtre-Dame, le troisiéme à Bavonda, & le dernier au monastere de la Croix, de plus on nous assûra qu'on y comptoit plus de 300. chapelles particulieres.

L'Evêque de cette Isle, qui l'est aussi de Nicaria, réside à Cora, & jouït d'environ deux mille

 écus

a Πράσινησι.
b Χώρα.
c Μιλης.
d Βαυονδα.
e Ναυχωριο.
f Γειτανι.
g Μαραθροκαμπο.
h Εσορεο.
i Σπαταρει.
k Συρεκα.
l Παλαικαστρον.
m Βουλοτες.
n Καρλουασσι.
o Καστανια.
p Αλβανιτιχωριο.
q Πλατανο.
r Πυργος.
s Κομαρεα.
t Ἄμπελος.
v Κανθάριον. *Strab. lib.* 14.
x Τὸ ὄρος ὁ Κερκετεὺς. *Strab. lib.* 10.
y Καταβάτη, montagne des précipices. Καταβαίνω, descendo. *On bien on peut faire venir ce nom de ce que la foudre y tombe souvent.* Καταβάτης Ζεὺς, παρὰ τὸ καταβιβάζειν τὸν κεραυνὸν. *Suid. Jul. Pollux. lib.* 1. *cap.* 1. *Libanius legat. ad Julian. Pausan. Eliac. prior. Pharnutus in Jovis cognominibus, parlent de Jupiter* Καταβάτης, *qui lance la foudre.*
z Παναγια Ιαζονη.
aa Παναγια Βροντα.
bb Παναγια μεγάλη.
cc Αγιος Ηλιας.
dd Σταυρος.
ee Αγιος Γεωργιος.
ff Αγιος Ιωάννης Θεολόγος.

écus de rente. Outre les biens de l'Eglise, il tire un revenu considerable de la benediction des eaux, & de celle des troupeaux, qui se fait au commencement de Mai. Tous les laitages & tous les fromages qui se font le jour de la Benediction appartiennent à l'Evêque: on lui donne aussi deux bêtes de chaque troupeau.

Les Samiens vivent assez heureusement, & ne sont pas maltraitez des Turcs. L'Isle doit payer 1290. billets de capitation à 5. écus le billet; ce qui fait la somme de 6450. écus. L'Aga qui met son cachet sur chaque billet, exige encore un écu, & les Papas qui se mêlent de tout, & qui font la répartition des billets, retirent dix sols par billet, de sorte que les particuliers payent [a] 6. écus dix sols. La douane de l'Isle ne s'afferme que dix mille écus: on croit que l'Aga qui en exige les droits y gagne bien autant. Quand un Grec meurt sans enfans mâles, l'Aga herite de tous les champs labourables: les vignes, les champs plantez d'oliviers, & les jardins appartiennent aux filles, & les parens ont le droit de retention lorsque les terres se vendent. L'Aga profite aussi de quatre ou cinq cens livres de soye; cette marchandise paye encore d'ailleurs quatre pour cent à la douane.

Les femmes de cette Isle sont mal-propres, maltournées, & ne prennent de linge blanc qu'une fois le mois. Leur habit consiste en un doliman à la Turque, avec une coëffe rouge, bordée d'une sesse jaune ou blanche, qui leur tombe sur le dos, de même que leurs cheveux qui le plus souvent sont partagez en deux tresses, au bout desquelles pend quelquefois un troussëau de petites plaques de cuivre blanchi ou d'argent bas, car on n'en trouve guéres de bon aloi dans ce pays-là.

La taille réelle de Samos est d'environ douze mille écus. On prend le dixiéme de toute sorte de grains & de fruits, jusques aux oignons & aux calebasses; on y recueille beaucoup de melons, de pasteques, de féves, de lentilles, de haricots. Les muscats sont les plus beaux & les meilleurs fruits de l'Isle: dans le temps qu'ils sont meurs, les vignes sont remplies de monde, chacun en mange autant qu'il veut, & choisit où il juge à propos: le vin en seroit bon, si l'on savoit le faire, & le mettre dans des futailles; mais les Grecs sont mal propres, & d'ailleurs ils ne sauroient s'empêcher d'y mettre de l'eau: neanmoins j'ai bû de fort bon vin muscat à Samos, qu'on avoit fait avec soin pour nos Marchands de Smyrne; mais il sentoit moins le grain que le muscat de Frontignan. On recueille environ 3000. barrils de muscat à Samos. Chaque barril pese [b] 158. livres 4. onces, & la charge de ce vin qui est d'un barril & demi se vend sur les lieux depuis quatre francs jusques à sept livres dix sols, celle de vin rouge ne vaut que quatre francs ou cent sols: ce vin est foncé, & seroit bon s'il n'étoit pas mêlé d'eau; on le porte à Scio, à Rhodes, & à Napoli de Romanie. Les Grecs qui achettent le vin dans l'Isle payent 4. ou 5. pour cent de droit de sortie, suivant le caprice du douanier; les François n'en payent que la moitié: le vin ne doit aucun droit au Grand Seigneur, mais chaque [c] piéce de vigne de cinquante pas de long sur vingt pas de large lui doit [d] 40. sols par an.

On leve sur l'huile une taille réelle sur le pied du dixiéme. Les Grecs payent pour le droit de sortie de cette marchandise 4. pour cent, & les François 2. pour cent; mais la récolte ne passe guéres huit ou neuf cens barrils, qui pesent autant que les barrils de vin, c'est-à-dire 158. livres. On en donne 1139. livres pour un écu.

On charge ordinairement tous les ans dans cette Isle 3. barques de froment pour France. Chaque barque contient huit ou neuf cens mesures faisant 60000 ou 67500 livres pesant, car chaque mesure est de 75. livres. La mesure s'appelle un quilot. Le quilot est de 3. panaches, chaque panache de 8. oques & les oques de 25. livres. Outre les grains ordinaires on séme dans Samos beaucoup de gros [e] Millet blanc qu'ils appellent *Chicri*. Les pauvres gens pour faire du pain, mêlent une moitié de froment avec l'autre moitié d'orge & de millet blanc; quelques-uns ne mêlent que le millet & l'orge, qui viennent assez abondamment dans l'Isle.

On ne séche des figues dans Samos que pour l'usage du pays: elles sont fort blanches; & trois ou quatre fois plus grosses que celles de Marseille, mais moins délicates; on ne pratique pas la caprification dans cette Isle, aussi les figuiers y fructifient moins que dans les autres. Le fromage de Samos ne nous parut pas des meilleurs: on le met tout frais dans des outres avec de l'eau salée, & on le laisse égouter & sécher à loisir; la coûtume est d'en charger tous les ans une barque pour France; cent livres ne coûtent que deux écus ou un sequin.

Les Pins qui sont au nord de l'Isle donnent environ 300. ou 400. quintaux de poix: elle vaut un écu le quintal, & paye quatre pour cent à la douane. On charge dans cette Isle des [f] Velanides pour Venise & pour Ancone; c'est cette espece de gland que l'on réduit en poudre pour tanner les cuirs, & dont j'ai déja donné la description. La grande quantité de chênes dont Samos étoit autrefois couverte, lui avoit fait donner le nom de [g] *l'Isle aux chênes*.

La soye de cette Isle est fort belle; elle vaut [h] quatre livres dix sols ou cent sols la livre, & on en fait tous les ans un commerce d'environ 20. ou 25. mille

a Deux timins.
b 50. oques.
c Ἐςρεμος.
d Une isolote,

e Milium arundinaceum plano alboque semine C. B.
f Βελάνι καὶ Βελανίδι. Gland.
g Δρύουσα. *Steph.*
h 18 ou 20 timins la livre.

Femmes de Samos

Tom: I. Pag: 15





Francolin

Tom: I. Pag: 159



mille écus. Le miel & la cire y sont admirables : on y donne 50. livres de miel pour un écu, mais la cire y vaut 9. ou 10. sols la livre. A l'égard du miel, on en recueille plus de 200. quintaux : mais la cire ne passe guéres 100. quintaux : le quintal pese 140. livres, de même que dans tout le reste de la Turquie.

[a] La Scamonée de Samos n'est guéres bonne : elle est rousse, dure, coriace, & par consequent très-difficile à mettre en poudre. Non seulement elle purge avec violence ; mais souvent elle donne des tranchées & des superpurgations fâcheuses : nous ne vîmes pas la plante d'où elle se tire, parce qu'elle ne pousse que sur la fin de Mars & dans le mois d'Avril. On nous montra pour la plante de la Scamonée, les jeunes tiges d'une espece de [b] Lizeron, dont les feuilles ressemblent assez à celles de nôtre petit Lizeron, mais elles sont plus grandes, velues, & découpées moins proprement à leur base que celles de la Scamonée de Syrie. La Scamonée de Samos répond parfaitement bien à la description qu'en a faite Dioscoride : elle naît dans les plaines de Mysie, entre le mont Olympe, & le mont Sipyli : mais il est surprenant que du temps de Dioscoride on préferât le suc de cette espece au suc de la Scamonée de Judée, qui est la même que celle de Syrie ; car l'experience nous oblige de réjetter celle de Mysie ou de Smyrne, & de nous en tenir à l'usage de celle d'Alep ou de Syrie. Celle de Samos & de Scalanova se consomme dans l'Anatolie. Elle ne paye point de douane, & l'on n'en charge guéres pour le Ponant.

Les anciens ont admiré la fertilité de l'Isle de Samos [c] Strabon y trouvoit tout excellent, excepté le vin : mais apparemment il n'avoit pas goûté du muscat de cette Isle, ou peut-être on ne s'étoit pas encore avisé d'en faire. [d] Athenée après Æthlius, rapporte que les Figuiers, les Pommiers, les Rosiers, & la Vigne même de Samos portoient des fruits deux fois l'année. [e] Pline parle des Grenades de cette Isle, dont les unes avoient les grains rouges & les autres blancs outre les fruits, l'Isle est pleine aujourd'hui de gibier, de perdrix, de becasses, de becassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de becfigues. La volaille y est excellente : les francolins n'y sont pas communs, & ne quittent pas la marine entre [f] le petit Boghas & Cora auprès d'un étang marécageux, que nous n'avons pas oublié sur nôtre Carte ; on les appelle Perdrix de prairies. Il n'y a point de lapins dans Samos ; mais beaucoup de liévres, de sangliers, de chévres sauvages, & quelques biches. On y nourrit de grands troupeaux, mais plus de chévres que de moutons. Les François y chargent une barque de laine par an ; on en donne trois livres deux onces pour quatre ou cinq sols.

Les perdrix y sont en si prodigieuse quantité, qu'on les a pour trois sols la paire. Comme les chasseurs ne sçavent pas tirer en volant, ils les attendent le long des ruisseaux, où elles vont boire par compagnie comme les alouetes, & ils en tuent sept ou huit à la fois, & même jusques à quinze ou vingt. Les mulets & les chevaux de l'Isle ne sont pas beaux, mais ils marchent assez bien ; & quoiqu'on les laisse paître à l'avanture sans les enfermer dans des enclos, ils ne s'écartent point des maisons de leurs maîtres, qui les vont prendre aisément lorsqu'ils en ont besoin. On nourrit assez de bœufs dans cette Isle ; mais on n'y connoît pas les bufles. Les loups & les chacals y font quelquefois de grands desordres. Il y passe quelques Tigres qui viennent de terre ferme par le petit Boghas.

Les mines de fer ne manquent pas dans Samos ; la plûpart des terres sont de couleur de rouille. Tous les environs de Bavonda sont pleins de bol rouge-foncé, fort fin, fort sec, & qui s'attache à la langue. Le bol est un safran de Mars naturel, dont on retire le fer par le moyen de l'huile de lin. [g] On faisoit autrefois d'excellente poterie à Samos, & c'étoit peut-être avec la terre de Bavonda. [h] Selon Aulugelle, les Samiens furent les inventeurs de la poterie ; mais personne ne s'en mêle aujourd'hui, & on s'y sert de la fayence d'Ancone : [i] les cruches où l'on tient l'eau de vie & le vin viennent de Scio. Pour peu qu'on voulût se donner de peine on trouveroit à Samos [k] ces deux sortes de terre blanche, que les anciens employoient en Medecine ; mais personne ne s'interesse pour de pareilles recherches, non plus que pour la pierre Samiene, [l] qui non seulement servoit à polir l'or, mais qui étoit d'un grand usage pour les remedes.

L'émeril n'est pas rare dans cette l'Isle. L'ochre y est commune du côté de Vati : elle prend un assez beau jaune quand on la met dans le feu, & devient rouge-brun si on l'y laisse plus long-temps ; cette terre n'a point de goût, & teint naturellement en feuille morte. On trouve autour de Carlovassi une terre très-noire & très-fine ; mais tout-à-fait insipide, qui ne paroît participer du vitriol, qu'en ce qu'elle sert à teindre en noir le fil à coudre.

Toutes les montagnes de l'Isle sont de marbre blanc. On remarque sur le chemin de Vati au petit Boghas une colonne assez belle, attachée encore à sa carriere. On m'assûra qu'il y avoit de beau jaspe

a Μαχμουτὰ καὶ Μαχμουτία.

b Convolvulus minor, arvensis C. B.

c Ὅτι φέρει καὶ ὀρνίθων γάλα κατάστερπου καὶ Μένανδρος ἔφη. *Strab, Rerum Geogr. lib.* 14.

d *Athen. Deipn. lib.* 14.

e *Hist. nat. lib.* 13. *cap.* 19.

f Ταγηνάρι. *Attagen.* Αδαδιχιρδάσε.

g Samia vasa etiamnum in esculentis laudantur. *Plin. Hist nat. lib.*

h Nos Samio delectamur. *Cic. in Verrem. Aulug. lib.* 5.

i Στάμνα.

k Καλλύριον καὶ Ἀστήρ. *Diosc. lib.* 5. *cap.* 172. *Plin. Hist. nat. lib.* 32. *cap.* 16.

l *Diosc. ibid. cap.* 173. *Plin. Hist. nat. lib.* 36. *cap.* 21.

jaspe du côté de Platano. Ces montagnes sont assez fraîches, pleines de sources couvertes de bois, & fort riantes. Les ruisseaux les plus considerables sont celui de Metelinous, & celui qui coule au delà des ruines du Temple de Junon.

Le port du Vati qui regarde le nord-ouest, est le meilleur de l'Isle. On y donne fond à droite dans une espece d'anse formée par une colline avancée en maniere de crochet. Ce port qui peut contenir une grande armée avoit donné lieu d'y bâtir une ville, dont les ruines paroissent d'une grande étendue, quoique sans magnificence; on l'a abandonnée depuis long-temps, pour se mettre à couvert des insultes des Corsaires, & l'on s'est retiré au large du Vati sur la montagne. Pour faire le tour de l'Isle, tirant de ce port vers l'ouest, on rencontre la plage de Carlovassi, qui n'est bonne que pour des caiques ou de gros bateaux, encore faut-il les tirer à terre. Le port [a] Seitan est à neuf milles de Carlovassi: mais c'est le plus méchant port de l'Isle, & la tramontane y fait échouer la plûpart des bâtimens. Au delà de Seitan, l'Isle se termine par la montagne de [b] Catabate, qui fait le cap de Samos, & le cap forme un des côtez du grand Boghas: quand on est menacé de la tempête, il faut se retirer dans quelqu'un des ports des Isles de Fourni à la droite. Après avoir doublé le cap de Samos, on trouve la plage de Maratrocampo. On passe ensuite entre l'Isle de [c] Samapoula & le cap Colonne, nommé Cap de Junon, [d] à cause du Temple de cette Déesse dont il étoit proche. De ce cap on entre dans un port assez commode pour les voyageurs, mais trop exposé au siroc; c'est pour cela que les anciens, pour mettre à couvert leurs galeres, avoient bâti sur la plage de Cora, vis-à-vis la même ville de Samos, un beau mole, que l'on nomme aujourd'hui le port de Tigani, à cause de sa rondeur; car en Grec vulgaire, *Tigani* signifie un gâteau rond.

Dans le petit Boghas, vis-à-vis la montagne de Samson, est une retraite pour les vaisseaux, appellée *le port des galeres*, autour duquel nous découvrîmes les ruines d'une ancienne ville, & les restes de deux Temples marquez chacun par cinq ou six colonnes renversées. L'un étoit bâti sur une éminence, & l'autre dans un fond: les ruines de la ville sont pleines de briques entremêlées de quelques pieces de marbre blanc, & de morceaux de colonnes de jaspe rouge & blanc à grosses taches. A la pointe du port, dans l'endroit le plus étroit du Boghas, on trouve les fondemens d'une ancienne tour de marbre: les gens du pays prétendent que l'on y tendoit des chaînes pour fermer le détroit, & ils assûrent que l'on voit de l'autre côté qui est en terre ferme, de gros anneaux de bronze destinez pour cet usage. Le dernier port de l'Isle, est celui de Prasonisi, qui est derriere un écueil du même nom, entre le Boghas & le port du Vati. Avant que de découvrir ce port, on passe auprès de trois ou quatre écueils, dont le principal s'appelle *Didascalo* ou *Dascalio*, à une portée de fusil de l'Isle: on assûre que c'étoit autrefois le college de tout le pays.

Voila ce qui regarde les ports de l'Isle. L'ancienne ville de Samos s'étendoit depuis le port de Tigani, qui est à trois milles de Cora jusques à la grande [e] riviere qui coule à cinq cens pas des ruines du Temple de Junon: car [f] Strabon avance, qu'un des fauxbours de cette ville étoit au cap de Junon: le même Auteur assûre que Tembrio, & Proclés après lui, firent bâtir Samos. On a traduit Patroclés, mais il y a bien plus d'apparence que ce soit le Roi Proclés. [g] Vitruve prétend que la ville de Samos & les treize villes d'Ionie étoient l'ouvrage d'Ion Athenien, qui donna le nom à l'Ionie.

Quoique Samos soit entierement détruite, on la peut diviser en haute & basse pour en bien entendre le plan. La ville haute occupoit la montagne au nord, & la basse regnoit le long de la marine depuis le port Tigani jusques au cap de Junon. Tigani, qui est le port des galeres des anciens, comme je l'ai déja dit, est en croissant, & regarde le sud-est: sa corne gauche est cette fameuse jettée [h] qu'Herodote comptoit parmi les trois merveilles de Samos: cette jettée étoit haute de 20. toises, & avançoit plus de 250. pas dans la mer: un ouvrage si rare dans ce temps-là prouve l'application des Samiens à la marine: aussi receurent-ils à bras ouverts [i] Aminocles Corinthien, le plus habile constructeur de vaisseaux, qui leur en fit quatre, environ 300. ans avant la fin de la guerre du Peloponnése. Ce furent les Samiens qui conduisirent Batus à Cyrene, plus de 600. ans avant Jesus-Christ; enfin, si nous croyons [k] Pline ils inventérent des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Nous montâmes du port de Tigani sur une éminence chargée de tombeaux de marbre sans sculpture & sans inscriptions. De là en tirant au nord, commencent les restes des murailles de la ville haute, sur le penchant d'une montagne assez rude. Cette enceinte se continuant jusques au sommet, formoit un grand angle vers le couchant, après avoir regné tout le long de la côte de la montagne. Les restes de ces murailles sont fort beaux; sur-tout ceux qui sont à la vûë de Cora: ces murailles qui avoient dix pieds d'épaisseur, & même douze en quelques endroits, étoient bâties de gros quartiers de marbre, taillez la plûpart à tablettes ou fa-

a Seitan, *en langue Turque, signifie*, le diable.
b Καταβάτη καταβασις, *descensus*.
c *Ripara. Plin. Hist. nat. lib.*
d Τὸ Ἡραῖον. *Strab. Rerum Georg.*
On l'appelle aussi, cap de Cora, *&* cap blanc. Ασπροκαβο.
e Ο Ιμβρασος ποταμὸς, *Strab. lib.* 14. Μεγάλος ποταμὸς, *Grec vulg.*
f Τὸ προάστειον τὸ πρὸς τῷ Ἡραίῳ. *Strab. ibid.*
g *Archit. lib.* 4. *c.* 1.
h *Lib.* 3.
i *Thucid. lib.* 1.
k *Hist. nat. lib.*

facettes, comme l'on taille les diamans. Nous n'avons rien vû de plus superbe dans le Levant : l'entre-deux étoit de maçonnerie ; mais les tours qui les défendoient étoient toutes de marbre, & avoient leurs fausses portes pour y jetter des soldats dans le besoin.

La croupe de la montagne du côté du midi étoit couverte de maisons en amphitheatre, & regardoit sur la mer. Vers le bas de la même croupe se voit encore la place d'un theatre, dont on a emporté les marbres pour bâtir Cora. Il étoit situé au dessous & à droite d'une chapelle appellée [a] Nôtre-Dame de mille voiles, ou Nôtre-Dame de la Grote, à cause d'une fameuse grote remplie de congelations. Les environs de la chapelle sont couverts de colonnes de marbre, les unes rondes & les autres à pans.

En descendant du theatre vers la mer, on ne voit dans les champs que colonnes cassées & quartiers de marbre : la plûpart des colonnes sont ou canelées ou à pans ; quelques-unes rondes, d'autres canelées sur les côtez avec une plate bande sur le devant & sur le derriere, comme celles du frontispice du Temple d'Apollon à Delos. Il y a aussi plusieurs autres colonnes à differens profils sur quelques terres voisines : elles sont encore disposées en rond ou en quarré, ce qui fait conjecturer qu'elles ont servi à des Temples ou à des portiques. On en voit de même en plusieurs endroits de l'Isle.

Les ruines des maisons parmi lesquelles on laboure presentement, sont de maçonnerie ordinaire mêlée de briques, & de quelques pieces de marbre ornées de moulûres ou simplement équarries. Nous n'y trouvâmes aucunes inscriptions. Il est vrai que celle des premiers temps de la belle Grece sont ou brisées ou si effacées, qu'on ne peut les déchifrer.

A l'égard de la largeur de la ville, elle ocupoit une partie de cette belle plaine, qui vient depuis Cora jusques à la mer du côté du midi, & du côté du couchant jusques à la riviere qui coule au delà des ruines du Temple de Junon. Les eaux de la riviere venoient à la ville basse & au quartier du Temple par un aqueduc, dont on voit encore quelques arcades sur le chemin de Miles à Pygros, & dont la suite se trouve au port de la [b] ferme du grand couvent de Nôtre Dame : mais dans cet endroit-là ce n'est plus qu'une muraille fort longue & assez basse qui peut-être ne supportoit qu'une partie des canaux. Ces canaux étoient d'une excellente brique de la terre de Bavonda, & s'emboitoient fort proprement les uns dans les autres ; on en voit encore plusieurs pieces à Cora, servant à vuider les eaux des terrasses.

Outre cet aqueduc, les eaux qui viennent de Metelinous, se déchargent aussi à l'entrée de la ville basse, après avoir passé sous les arches d'un aqueduc à travers le vallon qui méne de Cora au Vati, quand on ne veut pas passer par Metelinous. A droite de ce vallon est la montagne sur laquelle la ville haute est bâtie : à gauche c'est une montagne que j'appellerai dans la suite la montagne percée pour des raisons que je proposerai. On passe ce petit ruisseau le long de la marine en allant de Tigani aux ruines du Temple, & l'on voit encore dans ces quartiers-là les ruines d'une Eglise des Chrétiens, qui paroît avoir été considerable. Au delà de ce ruisseau on en traverse un autre qui vient droit de Cora, & qui suivant les apparences étoit destiné pour la ville haute. La direction de quelques arches couvertes de terre, dont la file tire vers Cora, montre bien que ces eaux étoient conduites à la ville : car elles prennent le tour de la montagne par un canal encore assez sensible.

Sur la gauche du vallon dont je viens de parler, assez prés de l'aqueduc qui le traverse, se voyent des cavernes ; l'entrée de quelques-unes a été taillée au marteau avec beaucoup de soin ; & si l'on en veut croire les gens du pays, elles servent depuis plus de 2000. ans de retraite aux moutons, aux chévres & aux vaches : c'est pour cette raison que la terre y est remplie d'une prodigieuse quantité de nitre. On nous assura qu'on avoit bouché une de ces cavernes où ce sel est tout cristallise ; les Turcs n'ont pas l'esprit de s'en servir, & mettroient à la chaîne les Grecs qui oseroient y toucher.

Il y a beaucoup d'apparence que quelqu'une de ces cavernes taillées au marteau, est le reste d'une de ces merveilles qu'Herodote dit que l'on regardoit comme les plus grands ouvrages de toute la Grece. Eupaline Architecte de Megare, avoit eu la conduite de celui-ci. *Les Samiens*, pour me servir des termes d'Herodote, *percérent une montagne de 150. toises de haut, & pratiquérent dans cette ouverture, qui avoit 875. pas de longueur, un canal de 20. coudées de profondeur sur trois pieds de large, pour conduire à leur ville les eaux d'une belle source.* On voit encore l'entrée de cette ouverture, le reste s'est comblé depuis ce temps-là. La belle source qui avoit fait entreprendre un si grand ouvrage, est sans doute celle de Metelinous dont je parlerai en son lieu ; car ce village est situé de l'autre côté de la montagne percée. Au sortir de ce merveilleux canal, l'eau passoit sur l'aqueduc qui traverse le valon, & se rendoit à la ville par un conduit qui prenoit le même tour que le canal de Cora. La profondeur du canal qui traversoit la montagne est surprenante ; mais on avoit peut-être été contraint de lui donner cette profondeur pour conserver le niveau de la source. Laurent Valla n'a pas eu raison de croire que la largeur de ce canal fût le triple de sa profondeur ; car certainement l'ouverture, autant qu'on en peut juger par ses restes, n'avoit pas 60. coudées de large ; & d'ailleurs un canal de ce diametre sur 20. coudées de profondeur se-

[a] Παναγία Κελαρμενισσα καὶ Σπηλαία.

[b] Μετόχι τῆς μεγάλης παναγίας. Μετόχι; *qui signifie en Grec vulgaire, une ferme, une maison de campagne, vient de* μετοίκησις, habitatio.

feroit capable de conduire une grande riviere, au lieu qu'il ne s'agissoit que d'une fontaine. Il semble que [a] Mr. du Ryer n'ait pas entendu cet endroit d'Herodote, car, suivant sa traduction, la fontaine devoit passer sur la montagne percée : au lieu que la montagne n'avoit été percée que pour la conduite de la fontaine.

Environ à 500. pas de la mer, & presque à pareille distance de la riviere *Imbrasus* vers le cap de Cora, sont les ruines du fameux Temple de Junon la Samiene, ou la protectrice de Samos. Les plus habiles Papas de l'Isle connoissent encore ce lieu sous le nom de Temple de Junon. [b] Menodote Samien cité dans Athenée comme l'Auteur d'un livre qui traitoit de toutes les curiositez de Samos, assure que ce Temple étoit l'ouvrage de Caricus & des Nymphes, car les Cariens ont été les premiers possesseurs de cette Isle. Pausanias dit qu'on attribuoit cet ouvrage aux Argonautes, qui avoient apporté d'Argos à Samos une statue de la Déesse, & que les Samiens soutenoient que Junon étoit venue au monde sur les bords du fleuve Imbrasus sous un de ces arbres que nous appellons [c] *Agnus castus*. Il est vrai que ces arbres sont fort frequens le long de cette riviere, & même par toute l'Isle, & dans l'Archipel. On montra par veneration ce pied d'*Agnus castus* pendant long-temps dans le Temple de Junon. Pausanias prouve aussi l'antiquité de ce Temple par celle de la statuë de la Déesse, qui étoit de la main de Smilis Sculpteur d'Egine, contemporain de Dedale. Clement d'Alexandrie, sur le témoignage d'Æthlius Auteur fort ancien, remarque que la statuë de Junon à Samos, n'étoit qu'un bout de planche grossiére, qui fut depuis façonné en statuë. Athenée, sur la foi du même Menodote dont nous venons de parler, n'oublie pas un fameux miracle arrivé lorsque les Tyrrheniens voulurent enlever la statuë de Junon; ces pirates ne purent jamais faire voile, qu'après l'avoir remise à terre. Ce prodige rendit l'Isle plus celebre & plus frequentée; le Temple fut brûlé par les [d] Perses, & on en regardoit encore les ruines avec admiration; mais on ne tarda pas à le relever, & il fut rempli de tant de richesses, que dans peu de temps il ne s'y trouva plus de place pour les tableaux & pour les statuës. Verrés revenant d'Asie, ne craignit pas le sort des Tyrrheniens, il ne fit pas scrupule de piller ce Temple, & d'en emporter les plus beaux morceaux : Ciceron lui reproche avec raison cette impieté. Les Pirates n'épargnerent pas non plus cet édifice du temps de Pompée. Strabon l'appelle un grand Temple, non seulement rempli de tableaux, mais dont toutes les galeries étoient ornées de piéces fort anciennes : c'est sans doute parmi ces piéces qu'on avoit exposé le tableau des premieres amours de Jupiter & de Junon d'une maniere si naturelle, [e] qu'Origéne le reproche aux Gentils. Il y avoit outre cela dans le Temple de Samos une cour destinée pour les statuës, parmi lesquelles on en voyoit trois colossales de la main de Myron, portées sur la même base. Marc Antoine les avoit fait enlever, mais Auguste y fit remettre celles de Minerve & d'Hercule, & se contenta d'envoyer celle de Jupiter au Capitole, pour être placée dans un petit Temple qu'il y fit bâtir.

De tant de belles choses, nous ne trouvâmes plus que deux morceaux de colonnes, & quelques bases du plus beau marbre du monde. De ces colonnes l'une n'a qu'un tambour sur sa base, & l'autre en a encore une douzaine : chaque tambour est de 3. pieds 7. pouces huit lignes de haut sur 6. pieds de diametre. Il y a quelques années que les Turcs s'imaginant que la plus haute étoit pleine d'or & d'argent, tentérent de la mettre à bas à coups de canon qu'ils tiroient de leurs galeres. Les boulets firent éclater quelques tambours, & derangérent les autres; il y en a plus de la moitié hors de leur situation.

On voit encore quelques bases de colonnes qui paroissent comme alignées en quarré long; mais comme elles sont entremêlées de plusieurs tambours de colonnes abbatuës, on n'en sauroit bien comprendre la disposition, ni par consequent le plan de tout l'édifice, qui étoit suivant [f] Herodote, la troisiéme merveille de Samos : cet Auteur convient que c'étoit le Temple le plus spacieux qu'il eût vû, & nous ignorerions sans lui le nom de l'Architecte qui l'avoit fait bâtir; c'étoit un homme de Samos appellé Rhæcus.

Ce Rhæcus y avoit employé un ordre de colonnes assez particulier, comme l'on peut voir par le dessein qu'on en a fait graver. C'est, pour ainsi dire, l'ordre Ionien dans sa naissance, & qui n'a pas toute la beauté de celui que l'on pratiqua dans la suite. La base de la plus grande colonne dont on vient de parler, a deux pieds huit pouces de haut, relevée en bas d'un gros cordon arrondi, haut d'un pouce, & ornée de cinq canelures annulaires & creuses : le reste de cette base est du diametre du fust de la colonne; mais il est terminé par un petit cordon: cette base est posée sur un piédestal d'un pied huit pouces de haut, bandé de cinq anneaux, en forme de petits cerceaux. Il ne reste plus qu'un seul chapiteau que nous fimes découvrir; car il étoit enterré dans l'enceinte du Temple : ce chapiteau qui est presentement le seul au monde de son espéce, a un pied sept pouces de haut, & répond au profil de la base : son tympan est relevé d'un gros rouleau d'un pied de haut, sur lequel sont entaillez en rond des oves en relief, enfermez chacun dans sa bordure; & des entre-deux des bordures pendent des pointes en maniere de flammes. Il y a un petit

a Ἀπὸ μεγάλης πηγῆς. *Herod. lib.* 3.
b Ἱερὸν τῆς Ἥρας. *Deipn. lib.* 15.
c Ἄγνος *en Grec litteral & vulg.*
d *Pausan.* 533.
e *Lib.* 4. *contra Cels.*
f *Lib.* 3.


Colonne du Temple de
Junon a Samos.

tit cordon ou astragale au dessous du rouleau : le plan qui portoit sur le fust de la colonne est de 4. pieds trois pouces de diametre, & finit aussi par un petit astragale.

Le frontispice du Temple regardoit l'Orient & la ville de Samos; il en faut juger par l'alignement des deux colonnes dont on a parlé plus haut : car cet alignement va du nord au sud. Nous fimes creuser plus de deux pieds pour découvrir le piédestal qui soûtient la base de la plus grande colonne, & ce piédestal porte sur une piéce de marbre bien équarrie, laquelle peut-être faisoit partie des degrez du Temple. Comme il étoit situé dans un bas fond, il n'est pas surprenant que depuis un si longtemps les eaux y ayent porté assez de terre pour les couvrir. Si ces conjectures sont vrayes, la façade du Temple ne devoit avoir que 24. toises de longueur, car il n'y a que cette distance de la grande colonne à celle qui n'a plus qu'un tambour : neanmoins, comme Herodote & Strabon assûrent que c'étoit un grand Temple, il y a beaucoup d'apparence que ce n'est-là qu'une partie de cette façade. Il ne faut pas s'en tenir au dessein de ce Temple qui se trouve sur les médailles antiques; car on y representoit souvent differens Temples sous la même forme : j'en ai vû quelques-unes dans le Levant, où les Temples d'Ephese & de Samos étoient de même dessein.

Pour ce qui est de la Déesse, elle avoit differens habits suivant les rolles qu'elle jouoit : on la faisoit presider aux [a] mariages, aux [b] accouchemens, & même aux [c] autres accidens naturels des femmes : mais pour la maniere dont elle étoit vêtuë dans chacune de ces ceremonies, c'est à de plus habiles antiquaires que moi à la déterminer. Il est certain que le croissant qu'on lui mettoit sur la tête & aux pieds, marquoit l'empire qu'elle avoit tous les mois sur le sexe : d'où vient qu'on l'appelloit la Déesse des mois. C'est peut-être pour cette raison qu'on la representoit sur les médailles de cette Isle avec des bracelets qui pendoient des bras jusques aux pieds, & qui soûtenoient un croissant. [d] Le croissant signifioit les mois, & les bracelets marquoient qu'elle avoit appris aux femmes à compter certains jours : comme nous voyons encore aujourd'hui que les Orientaux se servent des grains de leurs chapelets ou bracelets pour faire leurs comptes.

Après tout, je ne vois rien de plus obscur que ces prétendus bracelets de Junon ; car je ne vois pas de fondement à croire avec [e] Tristan, que ce que je prens pour des bracelets fussent des tiges d'une ancre de vaisseau, ou que ce fussent des broches, comme l'a conjecturé [f] Mr. Spanheim. En tout cas, il n'y a pas grand mal de s'avanturer quelquefois dans le pays des découvertes quelque fertile qu'il soit en visions. Je ne hazarde donc pas beaucoup de proposer aux curieux d'examiner si ces bracelets chargez d'un croissant ne seroient pas un attribut de Junon, pour marquer ce que j'ai dit plus haut des femmes, ou bien si c'étoient de simples ornemens que Junon leur eût conseillé de porter ; car cette Déesse avoit inventé la maniere de s'habiller, comme nous l'apprenons de saint Athanase.

[g] Tristan a donné le type d'une médaille des Samiens, répresentant Junon avec la gorge assez découverte. Elle est vêtuë d'une tunique qui descend sur ses pieds, avec une ceinture assez serrée ; & le repli que la tunique fait sur elle-même, forme une espece de tablier ; le voile prend du haut de la tête, & tombe jusques au bas de la tunique, comme font les écharpes de nos Dames. Le [h] revers d'une médaille qui est dans le cabinet du Roi, represente ce voile tout déployé, qui fait deux angles sur les mains, un angle sur la tête, & un autre angle sur les talons. J'ai des medailles de Samos, où Junon a la gorge couverte d'une espece de camail, sous lequel pend une tunique dont la ceinture est posée en sautoir, comme si l'on vouloit marquer qu'elle eût été déliée. La tête de ces dernieres médailles est couronnée d'un cerceau qui s'appuye sur les deux épaules, & qui soûtient au haut de son arc une maniere d'ornement pointu par le bas, évasé par le haut, comme une pyramide renversée. Sur une des médailles du cabinet du Roi, cette Déesse est coeffée avec un [i] bonnet assez pointu, terminé par un croissant : on voit sur d'autres [k] médailles du même cabinet une espece de panier qui sert de coeffure à la Déesse, vêtuë du reste à peu près comme nos Religieux Benedictins. La coeffure des femmes Turques approche fort de celle de Junon, & les fait paroître de belle taille : cette Déesse avoit sans doute inventé ces ornemens de tête si avantageux, & que les fontanges ont depuis imitez. Junon qui présidoit aux nôces, portoit une [l] couronne de Souchet, & de ces fleurs que nous appellons *Immortelles* : on en couvroit une petite corbeille fort legere, que l'on arrêtoit sur le haut de la tête ; c'est peut-être de là que sont venuës les couronnes que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouveaux mariez, & la mo-

a Juno pronuba. Itaque nobilissimum & antiquissimum Templum ejus est Sami, & simulachrum in habitu nubentis figuratum : & sacra ejus anniversaria nuptiarum ritu celebrantur. *Lactan. lib.* 1. *de falsa relig. cap.* 17.

b Juno Lucina, *apud Terent. in Andr. act.* 3. *scen.* 1. Juno à juvando dicta, *inquit Donatus.*

Lucina, *ab eo quòd in lucem producat :* sic apud nostros Junonem Lucinam in pariendo invocant, *ait Cic. lib.* 2. *de nat. Deor.*

c Dea Mena menstruis fluoribus præest. *Aug. de Civit. Dei. l.* 7. *c.* 11.

d ΜΥΝΗ CΑΜΙΩΝ. *Est la légende d'une medaille d'Auguste & de Livia dans Patin. Numism. Imp. Rom.*

e *Comment. hist. tom.* 1.

f *Obs. in Callimac. in hymn. in Dian.*

g *Ibid.*

h *Gravé dans Spanheim. ibid.*

i Πάτος ἔνδυμα τῆς Ἥρας, *Hesich.*

k *Gravées dans Spanh. Ibid.*

l Πυλίων *dans Athen. Deipn. liv.* 14. *Julius Pollux, lib.* 5 *cap.* 16.

mode n'en est pas entierement passée parmi nous, quand on marie les filles. [a] Mr. l'Abbé de Camps a un beau médaillon de Maximin, au revers duquel est le Temple de Samos, avec Junon en habit de nôces & deux paons à ses pieds : cet habit n'est pas different de ceux dont on vient de parler, & les [b] paons y sont representez, parce qu'on les élevoit autour du Temple de cette Déesse, comme des oiseaux qui lui étoient consacrez.

Outre les médailles dont on vient de parler, j'achetai dans cette Isle une belle médaille de Tranquilline, sur le revers de laquelle est representé Meleagre, ou plûtôt Gordien mari de cettte Imperatrice qui tuë un sanglier à la chasse : on en voit chez le Roi une de même type, & une autre à la tête de Decius.

Le 3. Janvier nous couchâmes à un mille & demi de Cora, dans la ferme du grand couvent de la Vierge : cette ferme n'est distante que d'un quart de lieuë des ruines du Temple, dans une plaine où l'on ne voit que Vignes, Oliviers, Meuriers, & Orangers, sur tout aux environs de Miles qui n'est qu'à deux milles de la ferme : nous en partîmes le premier Février pour aller au grand couvent, éloigné de dix milles de la ferme, & nous y dînâmes : il est situé à micôte de montagnes agreables, couvertes de Chênes verds, de Pins à pignons, de Pins sauvages, de Philaria, d'Adrachne; nous trouvâmes quelques pieds de cet arbre à gros fruit terminé en pointe comme une toupie, on le décrira dans la suite de même qu'une belle espece de Germandrée à feuilles de Betoine, qui vient dans le même quartier. Après avoir mangé quelques olives & bû de méchant vin dans ce couvent, nous allâmes à Pirgos qui est un village à sept lieuës de là, & dont tous les environs sont pleins d'une belle espece de [c] *Cachrys*, qui étoit en fleur dans ce temps-là. Le 2. Février nous passâmes par Platano à 8. milles de Pirgos, de là par le couvent de Saint Hélie qui en est à quatre milles : le soir nous couchâmes à Neocorio, qui est un des trois villages qui forment la ville de Carlovassi à deux milles de la mer.

Le 3. Février nous prîmes des chevaux & des guides pour aller à la grande montagne de Catabate qui est à l'extremité de l'Isle; on nous mena droit à Marathrocampo à 8. milles de Carlovassi, & nous passâmes la nuit dans la ferme de Saint Georges appartenante au couvent de Saint Jean de Patmos; il n'y a plus que trois ou quatre cellules inhabitées autour de la chapelle de cette ferme.

[d] Le 4. Février nous allâmes voir la chapelle, ou pour mieux dire l'hermitage de *Nôtre-Dame de belle apparence*, qui est à quatre milles de là dans un fond commandé par des rochers effroyables; la solitude est belle, & la chapelle est à l'entrée d'une caverne affreuse : on y monte par un escalier tout droit, formé par environ trente marches étroites, & sans appui du côté du précipice, on a taillé dans le bas de la caverne un beau reservoir que l'on a soutenu par une forte muraille; pour aller puiser de l'eau on passe par un corridor qui regne le long d'un abîme très-profond : cette chapelle n'est pas mieux ornée que les autres chapelles Gréques.

Nos guides ne voulurent jamais aller plus avant dans la montagne, quelques avantages qu'on leur proposât; le froid étoit fort âpre, & leurs mulets seroient morts de faim dans ces deserts : il falut donc revenir à Marathrocampo pour prendre le chemin d'une autre solitude plus affreuse encore que la premiere, & que l'on a nommée fort à propos, [e] *Nôtre-Dame du mauvais chemin*; nous n'y arrivâmes que le lendemain, après avoir traversé bien des montagnes couvertes de Pins, de Bruyeres & d'Arbousiers : cette solitude promettoit à nôtre curiosité des plantes dignes d'être recherchées.

La chapelle de Cacoperata est aussi dans une caverne où l'on ne peut entrer que par une espece de trappe taillée dans le roc. Les Grecs se plaisent à bâtir des chapelles dans les lieux les moins accessibles, & s'imaginent que ces lieux inspirent plus de dévotion que ceux qui sont dans le beau pays. Cacoperata est asseurément un des plus affreux hermitages que j'aye vûs de ma vie; on y va par un sentier d'environ 300. pas de long, fait de main d'homme dans des rochers escarpez, & ce sentier n'a que demi-pied de large en quelques endroits; à gauche on a de la peine à s'appuyer sur les roches, à droite ce ne sont que précipices coupez naturellement à plomb, où un homme seroit mis en pieces si le pied venoit à lui manquer.

Nous nous retirâmes ce jour-là à Carlovassi : & nous nous embarquâmes pour Nicaria le lendemain 6. Février; mais le [f] sud-ouest nous fit relâcher au port Seitan, qui n'est qu'à neuf milles de Carlovassi : on a eu raison de donner à ce port le nom de Seitan, qui en langue Turque signifie *le diable*. Il falut tirer nôtre caïque à terre; & pendant la nuit il s'en perdit un autre qui étoit chargé de vin pour les Simies. Le vent du nord nous retint à Seitan jusques au 12. Février : nous y étions logez dans une caverne où nous ne brûlions jour & nuit que des Lauriers, des Adrachnes, des Storax, & nous n'y passions pas le temps fort agréablement; nôtre sac de biscuit diminuoit beaucoup, & le temps ne permettoit pas qu'on pût ni chasser ni pêcher; à peine pouvoit-on attraper quelques Oursins & quelques Yeux de bouc : & ce qu'il y avoit de pis, nous avions

bû

a CAMIΩN.
b *Athen. ibid.*
c Cachrys Cretica, Angelicæ folio, Asphodeli radice Coroll. Inst. Rei herb. 23.

d Παναγία Φανερωμένη.
e Παναγία Κακοπέρατα.
f Labech.

bû toute l'eau que pouvoient fournir les roches voisines, où nous l'amassions avec des feuilles de Squille pliées en goutiere, pour la vuider ensuite dans des bouteilles de [a] cuir faites en pyramide, qui sont en usage dans le pays : nous vuidâmes un ancien puits creusé sur le bord de la mer ; mais l'eau s'en trouva à demi salée : enfin le temps devint assez beau la nuit du 12. au 13, & nous en profitâmes pour aller à Patino, qui est la fameuse Isle de Patmos, d'où nous revînmes à Carlovassi le 18. Février; nous débarquâmes le même jour à un mille en deçà de Carlovassi, pour voir une chapelle Gréque, qu'on appelle [b] *Nôtre-Dame de la riviere*. Cette chapelle est au pied d'une montagne; mais elle est comme abandonnée; cependant on y voit quatre belles colonnes de marbre grisâtre, dont les chapiteaux sont à double rang de feuilles d'Acanthe : il faut que ce soient les restes de quelque ancien Temple; on peut le conjecturer par les vieux marbres des environs, & entre autres pieces, par une architrave de jaspe rouge & blanc ; peut-être étoit-ce là le Temple de [c] Mercure que les Samiens honoroient particuliérement, & dont ils avoient fait frapper une médaille, qui d'un côté représente le génie de leur ville, & de l'autre ce Dieu des filoux, tenant une bourse de la main droite, & le caducée de la gauche.

Malgré la pluye continuelle du 19. & 20. Février, nous ne laissâmes pas d'aller de Carlovassi à Vourlotes, qui est un village à dix milles de là, & à deux milles seulement de la mer, au pied des montagnes les plus froides de l'Isle. En suivant la côte du nord, nous y observâmes d'assez belles plantes : Vourlotes porte le nom des Isles de Vourla qui sont vis-à-vis l'ancienne Clazomene, situées à l'entrée de la baye de Smyrne ; car Samos ayant été saccagée & dépeuplée après la paix de Constantinople, fut donnée par [d] l'Empereur Selim l'an 1550. au Capitan Pacha Ochiali, lequel y fit passer differens peuples de Grece pour en cultiver les terres : ceux de Vourla s'établirent à Vourlotes; des Albanois bâtirent Albaniticori, & ceux de Metelin s'établirent à Metelinous.

La pluye qui ne cessa pas encore le 21. Février, fut cause que nous eûmes de la peine à avancer jusques au couvent de [e] *Nôtre-Dame du tonnerre*, qui n'est qu'à un mille de Vourlotes : outre la pluye qui continua jour & nuit, pendant le reste du mois, [f] les vents du sud firent un étrange ravage; ils n'enlevoient pas à la verité les toits des maisons, car elles sont en terrasse, mais ils renversoient les maisons mêmes, & sur-tout celles de la campagne, qui leur donnoient plus de prise ; la mer étoit comme en feu, il tonnoit d'une maniere effroyable : on nous rassûra un peu lorsqu'on nous dit qu'il ne pleuvoit dans le Levant qu'en hiver : & que cette saison étoit la seule où le tonnerre se fît entendre.

Toutes ces raisons nous obligérent de nous tenir dans le couvent, d'où à peine pûmes-nous nous écarter de deux cens pas : comme il est solidement bâti, nous y étions rassûrez contre l'orage qui avoit renversé tant de maisons : ce couvent est bien renté, mais on y est mal-proprement. En nous informant des raretez de la maison, on nous fit voir le Doyen du genre humain : je ne hazarde rien en me servant de ce terme; c'étoit un bon Caloyer âgé de 120. ans, qui s'amuse encore à couper du bois, & qui prend soin du moulin, on nous assûra qu'il n'avoit bû de sa vie que du vin pur & de l'eau de vie. Un pareil exemple pourroit autoriser peut-être ceux qui boivent du vin avec excès, mais en voici un autre tout contraire : Mr. Luppazuolo, Grec de Nation & Consul de Venise à Smyrne, venoit de mourir à l'âge de 118. ans, & n'avoit jamais bû que de l'eau : on ne sçauroit donc rien conclurre de certain par rapport à l'usage des boissons; car Mr. Luppazuolo ne pouvoit pas même souffrir le caffé ni le sorbet : mais ce qui fait le plus d'honneur à sa mémoire, c'est qu'il avoit une fille de 18. ans, & une autre d'environ 85. sans compter qu'il avoit perdu un de ses garçons qui étoit mort âgé de près de 100. ans.

Les bourrasques ne nous empêchérent pas d'observer autour du couvent quelques belles especes de Renoncule à fleur bleuë ; il n'y avoit que peu de neige sur les montagnes le 23. Février, mais beaucoup de grêle grosse comme des pois verts. Ces montagnes sont couvertes de deux sortes de Pins, & il n'y a point assûrément de Sapins, quoiqu'en disent les gens du pays, qui appellent de ce nom une belle espece de [g] Pin, qui est à Paris dans le parterre du Jardin Royal, & qui a les feuilles longues d'environ cinq pouces sur une ligne de large, roides, plates d'un côté, arrondies de l'autre : son fruit a quatre pouces de long, épais d'un pouce & demi, assez pointu, à grosses écailles fort dures. Dans l'Isle de Samos, ces sortes de Pins s'élevent fort haut, & sont propres à faire des mâts de navires : ils donnent beaucoup de Therebentine qu'on ne recueille pas quoiqu'elle soit fort claire & fort belle : les autres [h] Pins qui croissent sur ces montagnes, sont de l'espece commune qui vient sur toutes les côtes des pays chauds.

De ces montagnes nous traversâmes l'Isle pour venir à Cora, où l'on nous avoit fait esperer que nous trouverions des Inscriptions anciennes; neanmoins il n'y a dans les maisons des particuliers que

a Mataras.
b Παναγία τῦ ποταμοῦ.
c Ἑρμῆς Χαριδότης Mercurius munificus. *Plutarc. de Quaest. Graecis.*
ΔΗΜΟC CΑΜΕΙΩΝ ΕΠΙ ΛΥCΑΝΔΡΟΥ ΙΕΡΕ. Sub Lysandro Sacerdote.

d *Relat. des Voyages de M. de Breves.*
e Παναγία Βροντᾶ.
f Siroc.
g Ελάτη.
h Pinus sylvestris, maritima, conis firmiter ramis adhaerentibus J. B.

que des épitaphes du temps des Chrétiens : & comme les Dames de Cora nous voyoient examiner les plantes qui naissent sur les terrasses & le long des chemins à l'entrée de leur ville, elles nous en presentérent une, & nous firent demander si nous en connoissions les vertus. Cette plante ressembloit fort à celle que l'on appelle [a] *Tartonraire* à Marseille. Après les avoir fait remercier de leur bouquet, je leur fis dire qu'elles se portoient trop bien pour en avoir besoin, & que même en France, on ne s'en servoit que pour purger les personnes les plus robustes : elles firent quelques éclats de rire, & portérent leurs mains à la tête, pour nous montrer leur coeffure : nôtre Interprete nous assûra qu'elles vouloient nous faire connoître qu'on usoit de cette plante pour teindre leur voile en jaune. Un moment après il nous fit remarquer deux ou trois de ces Dames, qui balayoient leur terrasse, & qui nous montroient leurs balays, pour nous faire entendre qu'on l'appelloit [b] l'*Herbe aux balais*. Pour teindre en jaune, on jette dans l'eau bouillante les sommitez de cette herbe : après quelques bouillons, on y ajoûte un peu [c] d'alun en poudre ; ensuite on y plonge le linge, le drap, ou les cuirs, pour les y laisser tremper toute la nuit hors du feu : le jaune en est assez beau, & je crois bien que de plus habiles gens en pourroient faire une couleur plus parfaite. Cette plante ne differe de celle qui vient sur les côtes de Provence, que par ses feuilles qui sont plus étroites & plus longues. [d] Mr. Wheler en a remarqué la difference.

Le 24. Février malgré le mauvais temps, nous nous retirâmes au Vati, dans le dessein de nous embarquer pour Scalanova & de passer à Smyrne ; mais les pluyes continuelles & les vents contraires nous arrêterent au Vati jusques à la mi-Mars. C'étoit un petit déluge, & l'on ne voyoit couler que ruisseaux des montagnes, qui dans toute autre saison paroissent comme calcinées ; c'est ce qui avoit fait donner à cette Isle le nom de [e] *Samos*, comme qui diroit une terre seche & sablonneuse.

Nous allâmes pendant ce temps-là, voir un assez beau village appellé Metelinous à deux milles de Cora. Metelinous a pris son nom de l'Isle de Metelin, parcequ'il fut bâti, ou rétabli, pour mieux dire, par une colonie des habitans de cette Isle, que l'on y fit passer après que Sultan Selim eut donné Samos au Capitan Pacha Ochiali. [f] Depuis la mort de cet Amiral, le revenu de Samos est affecté à une Mosquée qu'il avoit fait bâtir à Topana l'un des fauxbourgs de Constantinople : cette Mosquée porte encore le nom de son fondateur, & le fauxbourg, celui de l'artillerie que l'on y jette en fonte ; car *top* en Turc, signifie un canon, & *bana*, une maison ; ainsi *Topana* c'est l'Arcenal ou la maison où l'on fait les canons.

La fontaine de Metelinous est la plus belle source de l'Isle ; & c'est assûrément l'une des deux fontaines que [g] Pline y marque. Je ne doute pas qu'elle ne fût conduite à la ville de Samos, au travers de la montagne dont Herodote a fait mention : cet Auteur l'appelle *la grande fontaine*, & la montagne est entre Metelinous & les ruines de Samos. La disposition des lieux se trouva tout à fait favorable dès le moment qu'on eut surmonté la difficulté de la percer, mais il y a beaucoup d'apparence qu'on n'avoit pas nivelé le terrain avec assez de justesse ; car on fut obligé de creuser un canal de 20. coudées de profondeur pour conduire la source où l'on souhaitoit ; il pourroit y avoir quelque erreur dans ce passage d'Herodote. Joseph Georgirene Evêque de Samos doit avoir recherché toutes ces choses avec beaucoup de soin ; mais la description qu'il a donnée de Samos, de Nicarie, & de Patmos, est si rare, quoiqu'elle ait été traduite de Grec vulgaire en Anglois, que je n'ai pû en découvrir aucun exemplaire.

Au coin de l'Eglise de Metelinous, devant cette fontaine, on a enchassé à hauteur d'appui un ancien bas-relief de marbre parfaitement beau, qu'un Papas découvrit il y a quelques années en labourant un champ : ce marbre a deux pieds quatre pouces de longueur, sur quinze ou seize pouces de hauteur, l'épaisseur en est de trois pouces ; mais comme il n'est pas fort élevé de terre, les têtes en sont maltraitées. Le bas-relief contient sept figures, & represente une ceremonie faite pour implorer le secours d'Esculape dans la maladie de quelque personne de consideration. Le malade est dans son lit, la tête & la poitrine élevées, tenant un vase par les deux anses ; le Dieu de la Medecine paroît à sa droite vers le pied du lit sous la figure d'un serpent : la table qui est vis-à-vis le malade, soutenuë par trois pieds terminez en pied de chevre, est chargée d'une pomme de pin, de deux flacons & de deux corps qui finissent en pyramide, placez à chacun des bouts. Sur la droite du malade est assise une femme dans un fauteuil dont le dossier est fort élevé ; cette figure est bien drapée & les manches sont assez serrées ; son visage est de front, & il semble qu'elle ordonne quelque chose à un jeune esclave qui est tout auprès, & qui a une espece de casaque sur sa veste. Au pied du lit est une autre femme assise sur un tabouret couvert & drapé : elle est vêtuë de même que celle qui est dans le fauteuil, mais on ne la voit que de côté, & son visage est presque de profil ; c'est peut-être

la

a Thymelæa seu *Tartonraire*, Lini foliis argenteis Corol. Inst. Rei herb. 41.

b Σαρωμάταχι, herbe aux balais. Σάρωμα, un balai.

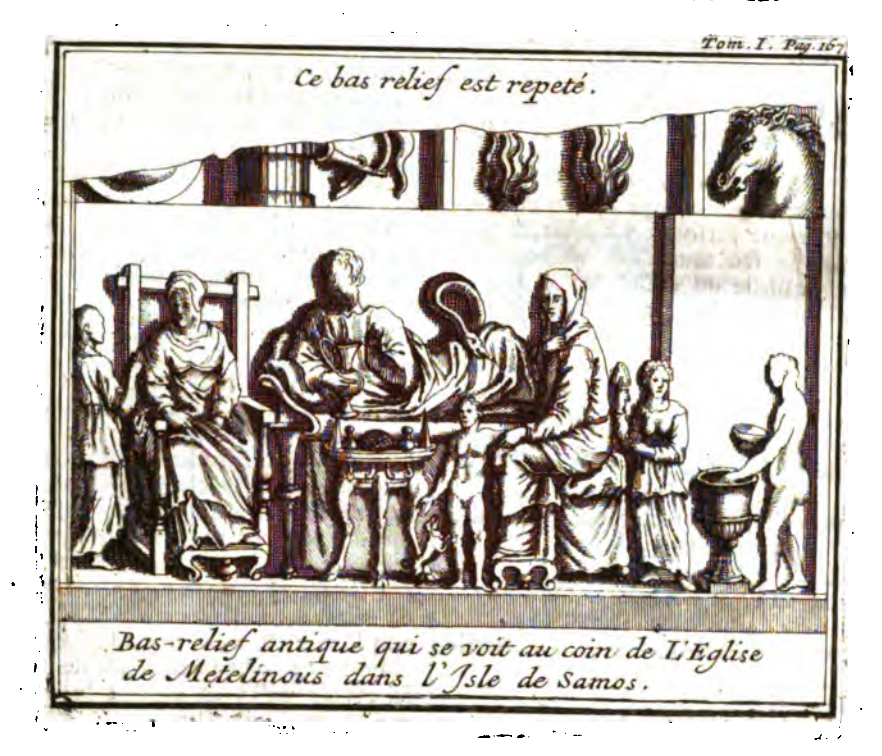
c Στίψη.

d *Voyage de Dalmatie & de Grece, Tom. 1.*

e Σάμος *quasi* Ἄμμος arena.
Et Samia genitrix quæ delectatur arena. *Juven. Sat. 16. vers. 6.*

f *Relat. des voyages de Mr. de Breves.*

g Gigarto & Leucothea. *Hist. nat. lib. 5. cap. 31.*



Bas-relief antique qui se voit au coin de L'Eglise de Metelinous dans l'Isle de Samos.

la femme du malade, car on voit à ses genoux un jeune enfant debout & tout nud, qu'un petit chien semble caresser : une jeune esclave est encore placée derriere cette femme, & est vêtuë d'un casaquin sans manches, sous lequel tombe une espece de jupon plissé : elle appuye sa main gauche sur sa poitrine, & de la droite qui est élevée, elle tient un cœur dont la pointe est en haut. On voit plus loin tout à l'extremité du bas-relief un autre esclave tout nud, qui d'une main prend des drogues dans un mortier, pour les mettre dans une tasse qu'il tient de l'autre main, & à qui il semble qu'Esculape ait donné ordre de les aller verser dans le vase que le malade tient par les anses. Sur le haut du bas-relief regne une espece de bordure cassée, partagée en quatre carrez longs : dans le premier est representée une très-belle tête de cheval; le second renferme deux flammes; le troisiéme est orné d'un casque & d'une cuirasse; le quatriéme est cassé, & ne laisse voir que le bord d'un bouclier. On a voulu sans doute par ces attributs, faire connoître les inclinations & les emplois que le malade avoit eus.

Pendant que nous considerions la beauté de ce bas-relief, on nous presenta des médailles, dont la meilleure fut celle du fameux Pythagore, qui fera toûjours beaucoup d'honneur à cette Isle, par le rang qu'il a tenu parmi les anciens Philosophes : mais certainement il n'y a plus de ses disciples dans Samos; car les Samiens n'aiment, ni le jeûne, ni le silence. La medaille dont nous parlons est un moyen bronze à la tête de [a] Trajan Dece : [b] Pythagore est au revers assis devant une colonne qui soûtient un globe sur lequel ce Philosophe semble vouloir indiquer quelque chose de la main droite : le même type est dans Fulvius Ursinus, mais Pythagore appuye sa main gauche sur le globe. [c] On voit aussi de semblables medailles aux têtes de Caracalla & d'Etruscilla; la plus belle que j'aye vûë est dans le cabinet du Roi, frappée au coin de Commode, & representant au revers Pythagore qui montre avec une baguette une étoile sur le globe celeste; c'est sans doute l'étoile de Venus qu'il avoit découverte le premier, comme [d] Pline nous l'assûre.

A main gauche de la fontaine de Metelinous, se trouve une inscription dont les caracteres paroissent avoir été beaux : mais ils ne sont plus lisibles : peut-être que de plus habiles gens que nous, y trouveroient le nom de la fontaine : peut-être aussi que cette inscription fait mention de ceux qui entreprirent de conduire cette belle source à la ville de Samos, au travers de la montagne percée. Cette source tombe aujourd'hui dans un petit ruisseau qui va se jetter dans le port de Tigani.

En-

a ΤΡΑΙΑΝΟϹ ΔΕΚΙΟϹ.
b *Legende*, ΠΥΘΑΓΟΡΗϹ ϹΑΜΙΩΝ.
c ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣΑΡ ΜΑΡΚΟΣ ΑΥΡΗΛΙΟΣ ΚΟΜΜΟΔΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ.
d *Hist. nat. lib.* 2. *cap.* 8.

Enfin ne sachant plus que faire dans cette Isle, nous nous informâmes des personnes les plus apparentes, de ce qu'on pensoit sur cette prétenduë lumiere que les matelots s'imaginent voir dans le cap de Samos quand ils sont en pleine mer, & que l'on ne découvre point quand on est en terre ferme. Tous ces Docteurs nous assûrérent qu'elle paroissoit dans un endroit si escarpé, qu'on ne pouvoit pas soupçonner que personne y habitât, & qu'il falloit que ce fût un feu tout à fait miraculeux: pour moi je suis persuadé du contraire; & supposé que ceux qui sont en pleine mer se soient jamais apperçûs d'un tel feu dans le cap de Samos, je ne doute pas que les caloyers ou les bergers de cette montagne ne l'eussent allumé, & qu'ils ne l'allument de temps en temps pour se divertir, & pour ne pas laisser perdre la memoire d'une merveille que les Papas de l'Isle appellent [a] *le grand miracle*.

Nous profitâmes d'un rayon de Soleil pour faire nos remarques sur la situation des lieux.

Scalanova reste entre le nord-est & l'est.

Le cap Coraca entre le nord & le nord-nord-ouest.

Le cap blanc entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.

Scio au nord-ouest.

Patmos entre le sud & le sud-sud-ouest.

Siagi au nord.

Ephese au nord-est.

Le plus haut sommet de Mycale ou Samson, entre l'est & l'est-sud-est.

L'Isle d'Arco entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Gatonisi au sud.

Cos ou Stanchio entre le sud & le sud-sud-est.

Palatia ou Milet au sud-sud-est.

Voila, Monseigneur, tout ce que j'ai à dire de l'Isle de Samos. Il faut que nous retournions au port Seitan, pour vous rendre compte de nôtre voyage de Patmos. Malgré nôtre empressement d'aller à Nicarie, les vents contraires nous retinrent dans ce port; & comme il n'y avoit pas d'apparence que le vent changeât, nous prîmes le parti la nuit du 12. au 13. Février 1702. de ranger la côte & le cap de Samos, qui est à dix milles de Seitan, pour entrer dans le grand Boghas qui se trouve entre cette Isle & celle qu'on appelle le grand Fourni.

[b] On compte 40. milles du cap de Samos à l'Isle de Patmos, appellée aujourd'hui Patino: nous donnâmes fond au port de la Scala, qui est un des plus beaux ports de l'Archipel, & qui regarde le grec & le levant; celui de Gricou est admirable aussi, il se trouve au sud-est de l'Isle, ouvert par deux embouchures formées par un écueil qui est tout à l'entrée: l'une de ces deux entrées est tournée au siroc, & l'autre au grec. Sapsila est encore un bon port situé entre celui de la Scala & Gricou, mais exposé à la tramontane: le port de Diacorti, qui est au sud-est de l'Isle, & qui a pour traversier le sud & le labeche, n'est bon que pour des barques, non plus que celui de Merica, qui est tourné au mistral & qui est à l'ouest de celui de la Scala.

Patmos est considerable par ses ports; mais ses habitans n'en sont pas plus heureux. Les corsaires les ont contraints d'abandonner la ville qui étoit au port de la Scala, & de se retirer à deux milles & démi, sur la montagne autour du couvent de Saint Jean.

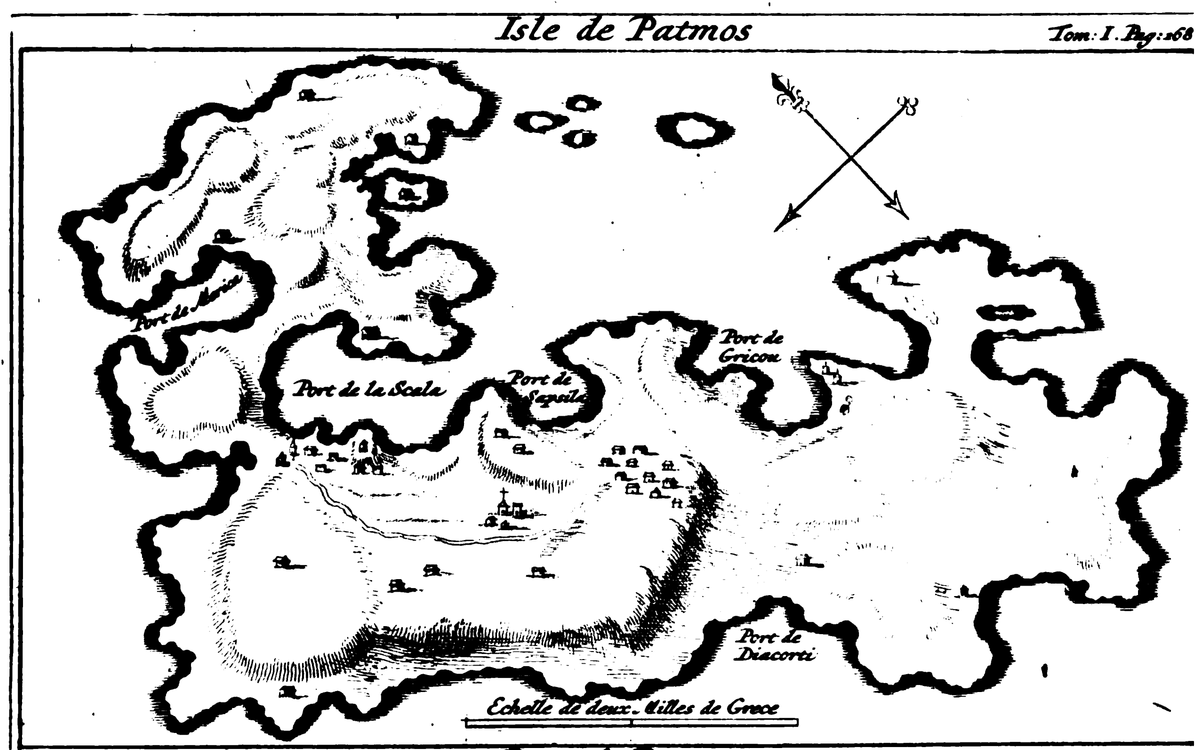
Ce couvent est comme une citadelle à plusieurs tours irregulieres: il est très-solidement bâti sur la crête d'une roche fort élevée: on nous dit que l'Empereur Alexis Comnene étoit le fondateur de ce monastere: la chapelle en est petite & peinte à la Gréque, c'est-à-dire d'un mauvais goût: le sacristain nous fit payer un écu pour nous montrer le corps de saint Christodule, c'est à-dire [c] *Serviteur de Christ*; on croit que ce fut à la persuasion de ce saint que l'Empereur fit bâtir la maison. Ce bon Pere pour avoir encore un sequin vouloit tirer la chasse de Saint Christodule de sa place, & nous faire voir qu'ils en avoient le corps tout entier: mais nous nous contentâmes de voir la tête & le visage du Saint; le reste est couvert de ses habits qui sont ornez de quelques petites perles assez mal rangées. Le couvent a 6. milles écus de revenu: la vaisselle de l'Eglise est assez belle, mais il n'y a rien de plus rare que deux grosses cloches qui sont au dessus de la porte de la maison, car c'est une chose bien particuliere dans le Levant que de grosses cloches. Comme les Turcs ont de la veneration pour saint Jean, ils laissent joüir les caloyers de Patmos de cet avantage, il y a plus de 100. caloyers dans ce monastere, mais il n'y en reste ordinairement que 60. les autres vont faire valoir les fermes qu'ils ont dans les Isles voisines.

L'Isle de Patmos est un des plus méchans écueils de l'Archipel, elle est découverte, sans bois, & fort seiche, quoiqu'elle ne manque pas de roches ni de montagnes, dont la plus élevée s'appelle Saint Helie. Jean Cameniate qui étoit du nombre des esclaves que les Sarrasins firent à [d] la prise de [e] Thessalonique sa patrie, & qu'ils conduisirent en Candie, assure que tous ces malheureux resterent six jours à Patmos, & qu'ils n'y trouverent pas d'eau à boire: ils auroient fait bonne chere si on leur avoit permis de chasser; car l'Isle est pleine de perdrix, de lapins, de cailles, de tourterelles, de pigeons, de becfigues: elle ne produit que peu de froment & d'orge; le vin y vient de Santorin; car on n'en recueille pas plus de 1000. barils dans Patmos:

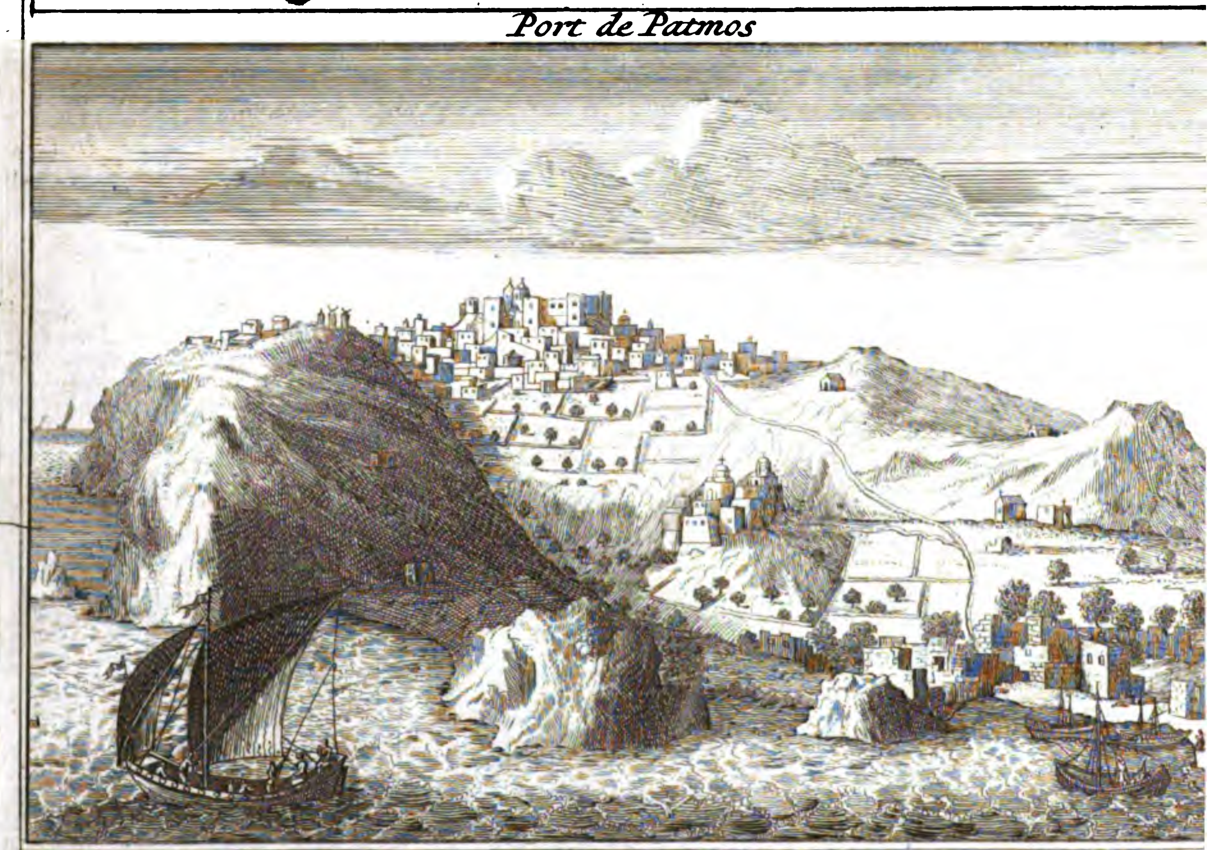
a Μέγας Θαῦμα.
b ΠΑΤΜΟΣ, Patino.
c Ἅγιος Χριστόδουλος.

d Ann. 904.
e Ἀνύδρου γὰρ ὄντος τοῦ τόπου ἐκλείζετο τοὺς αἰχμαλώτους ἡ δίψα. *Cameniat. de Excid. Thessal. cap. 68.*

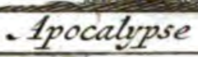
Isle de Patmos

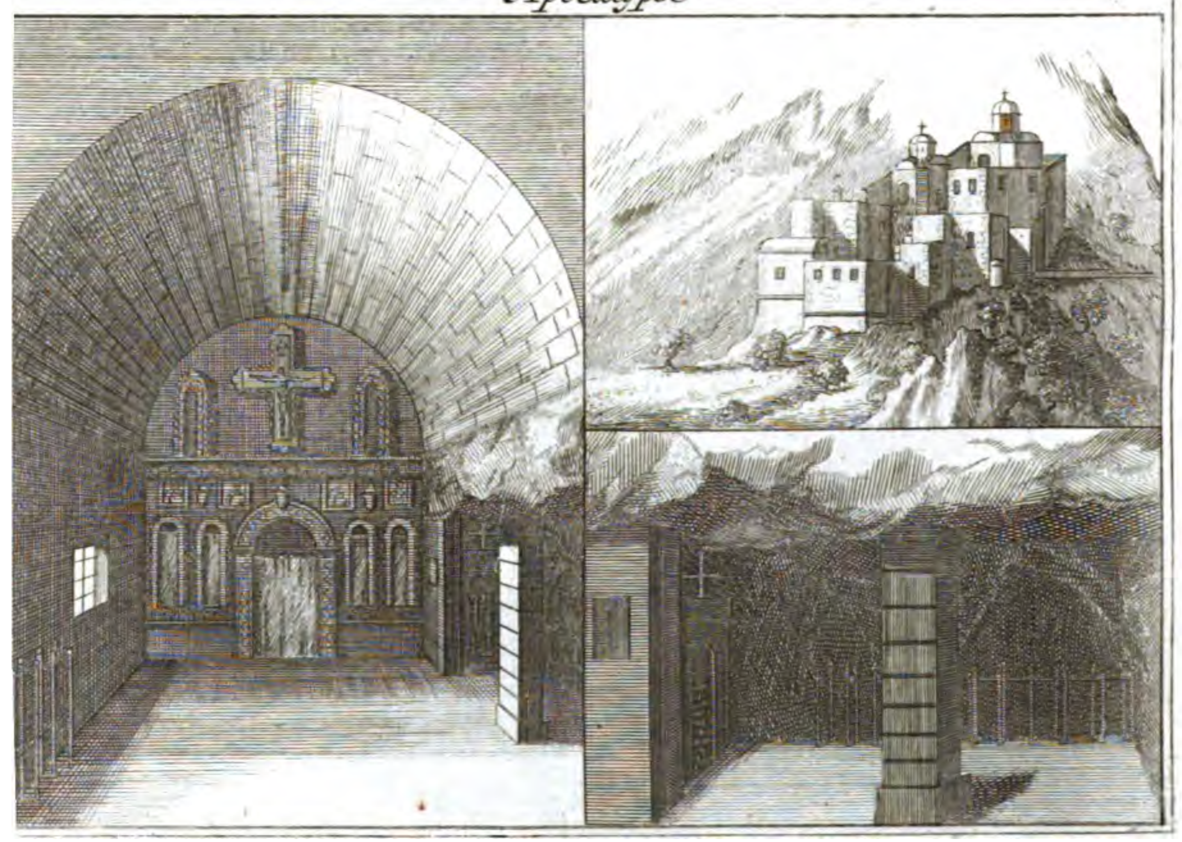


Port de Patmos




Femmes de Patmos
Tom: I. Pag: 169.


Apocalypse



mos. On y pratique la caprification sur les figuiers, mais il y en a peu : ainsi tout le negoce de l'Isle consiste dens l'industrie des habitans, qui avec une douzaine de caïques ou plusieurs autres petits bateaux, s'en vont chercher du blé en terre ferme, & même jusques sur les côtes de la Mer Noire pour en venir charger de bâtimens François.

L'Isle de Patmos n'a que 18. milles de tour: on en pourroit bien compter le double, si l'on parcouroit tous les recoins de cap en cap ; c'est-pourquoi on doit excuser [a] Pline qui lui donne 30. milles de circonference. Patmos est éloignée de 60. milles des Isles de Cos, de Stampalie & de Mycone; elle n'est qu'à 18. milles de Lero, & à 45. milles de Nicarie.

Il n'y a gueres plus de 300. hommes dans Patmos, & l'on peut bien y compter 20. femmes pour un homme : elles sont naturellement assez jolies, mais le fard les défigure d'une maniere à faire horreur; neanmoins ce n'est pas-là leur intention, car depuis qu'un Marchand de Marseille en a épousé une pour sa beauté, elles s'imaginent qu'il n'y a point d'étranger qui descende dans l'Isle, qui n'y vienne faire la même emplette. Elles nous regarderent comme des hommes fort singuliers, & nous témoignerent une grande surprise, quand on leur dit que nous n'y étions venus que pour chercher des plantes : car elles s'étoient imaginées à nôtre arrivée, que nous devions au moins emmener une douzaine de femmes en France : Il est surprenant que dans un si pauvre païs, les maisons soient mieux bâties & plus solides que dans les Isles où il y a plus de commerce; les chapelles sur tout sont voutées & couvertes fort proprement, & l'on ne voit dans l'Isle que de ces sortes de bâtimens : on en compte plus de 250. cependant il n'y avoit que neuf ou dix Papas dans le temps que nous y étions, la peste avoit emporté les autres à ce qu'on nous dit. Quoique l'Evêque de Samos se dise Evêque de Patmos, on ne laisse pas d'y faire venir tel Evêque que l'on juge à propos, quand on y veut faire sacrer des Papas.

Pour les affaires civiles elles y sont reglées par un ou deux administrateurs, que l'on élit tous les ans; ils sont chargez de faire payer la capitation, qui est de 800. écus, & la taille réelle qui monte à 200. sans compter les presens qu'il faut faire au Capitan Pacha & à ses Officiers, qui viennent exiger les droits du Grand Seigneur. Il n'y a ni Turcs ni Latins dans cette Isle : un Grec y fait la fonction de Consul de France, quoi qu'il n'ait ni pouvoir ni patentes. Il nous assura que c'étoit pour rendre service à la nation que depuis trois generations de pere en fils ils avoient pris cette qualité, sur un ancien parchemin qui leur fut expedié du temps d'un Roi de France dont il ne savoit pas le nom, & que nous jugeâmes être Henri IV. Je ne sçai par quelle avanture ce parchemin se trouva égaré quand nous le priâmes de nous le faire voir. Ce Consul est bon homme, à qui tous les étrangers s'adressent, & qui en cas de besoin se diroit Consul de toutes les nations qui abordent en cette Isle; il n'y perd rien, car si nous fûmes bien reçûs dans sa maison, nous lui donnâmes aussi plus que nous n'aurions fait dans un autre endroit : on ne parle pas François chez lui, on y begaye le Provençal ; & comme tous les habitans de l'Isle sont du rite Grec, nous eussions fort mal passé nôtre temps avec eux sans le secours du Consul, chez qui les belles du quartier se rendoient, sous pretexte de venir éplucher les plantes que nous apportions de la campagne. Voilà ce qui nous occupoit le plus agréablement; car d'ailleurs on ne trouve dans cette Isle aucuns restes de magnificence ; on ne voit que trois ou quatre bouts de colonnes de marbre sur le port de la Scala : elles paroissent d'un bon goût, & sont assurément des plus anciennes de l'Archipel, où l'on ne se mêle plus depuis longtemps de ces sortes d'ouvrages : peut-être que ce sont les restes de quelque Temple de la principale ville qui portoit le nom de l'Isle, suivant la remarque de Galien. Dans le vestibule de l'Eglise de saint Jean, l'on voit une inscription que son ancienneté ne rend plus recommandable, parce qu'elle n'est pas lisible, non plus qu'une autre qui est dans la nef.

La maison qu'on appelle [b] *l'Apocalypse*, est un pauvre hermitage, qui dépend du grand couvent de Saint Jean. Le Superieur l'a donnée à vie pour 200. écus à un ancien Evêque de Samos, qui nous reçût fort civilement; on croit que ce fut dans ce lieu que Saint Jean écrivit l'Apocalypse, cela peut être vrai; car ce saint Evangeliste assure qu'il a été dans l'Isle de Patmos: il y fut exilé pendant la persecution de Domitien, qui commença l'an 95. [c] après la mort de Jesus-Christ. La même année Saint Jean fut plongé dans l'huile bouillante à Rome, puis relegué à Patmos. L'année suivante Domitien fut tué le 18. Septembre, un an après le bannissement de S. Jean: mais le Senat ayant cassé tout ce qu'il avoit fait, Nerva rappella tous les bannis; ainsi cet Evangeliste retourna à Ephése en Février ou en Mars de l'an 97. & son exil ne fut que de 18. mois. L'Auteur de la Chronique Paschale assure que saint Jean resta 15. ans dans Patmos, & saint Irenée fixe ce terme à 5. ans. [d] Saint Victorin Evêque de Pettau, & Primatius Evêque en Affrique, assurent que saint Jean fut envoyé à Patmos pour y travailler aux mines que l'on ne connoît plus presentement.

L'hermitage de l'Apocalypse est à mi-côte d'une mon-

a Patmos circuitu triginta mille passuum. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

b ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ.

c *Glyca Ann. par.* 3. *Zonara An. l.* 11. *Cedren. Compend. hist.*

d *Biblioth. Patrum. Tom.* 1. *in Apocalyp. pag.* 579. *&* 1357. *Comment.*

montagne située entre le couvent & le port de la Scala. On y entre par une allée fort étroite, taillée à moitié dans le roc & qui conduit dans la chapelle : cette chapelle n'a que huit ou neuf pas de long, sur cinq pas de large, la voute en est belle, quoique d'un cintre un peu Gotique : à droite est la grote de Saint Jean, dont l'entrée haute d'environ 7. pieds, est partagée en deux par un pillier quarré. On fait remarquer aux étrangers tout au haut de cette entrée une fente dans la roche vive, & ces bonnes gens croyent que ce fut par-là que la voix du Saint Esprit se fit entendre à Saint Jean : la grote est basse & n'a rien de particulier. Le Superieur, qui nous fit present de quelques morceaux de ce rocher, nous dit qu'ils avoient la vertu de chasser les esprits malins, & qu'ils guerissoient plusieurs maladies ; en revanche je lui donnai des pilules febrifuges, dont il avoit grand besoin pour chasser une fiévre intermittente qui le fatiguoit depuis quelques mois. La cîterne de la maison est à gauche de la chapelle, au bas de la fenêtre.

Nous montâmes une seconde fois au grand couvent de Saint Jean pour y faire une station Geographique.

Lero reste entre le sud-est & l'est-sud-est
Lipso à l'est.
Calimno au sud-est.
Nicaria au nord-ouest.
Arco entre le nord-est & l'est-nord-est.

Nous partîmes de Patmos le 15. Février par le plus beau temps du monde, dont il faut se défier dans cette saison, car c'est ordinairement le présage de la tempête : nôtre dessein étoit de passer à Nicaria ; le [a] sud-est fut si violent qu'il nous fit relâcher à [b] Saint Minas, qui est une des Isles de Fourni, où nous fûmes trop heureux d'arriver sur le soir. Le lendemain le vent fut encore plus frais : nous en fûmes consolez par l'esperance de visiter tous les recoins de cette Isle malgré la pluye, la grêle, les éclairs & le tonnerre, qui étoient effroyables. Nous herborisâmes donc en capot tête baissée, & ne revinmes que le soir chargez de belles plantes : cependant comme il n'y a point de cavernes dans cette Isle, ou pour mieux dire, comme nous ne sçavions pas où elles étoient, nos matelots pour nous mettre à couvert, s'occuperent tout le jour à déchirer une vieille barque Françoise qui y avoit échoué depuis quelques mois. Des débris de ce bâtiment, nous dressâmes sur le soir une méchante hutte, où il pleuvoit de tous côtez ; car la charpente étoit vermouluë ; & malheureusement un ouragan renversa nôtre édifice dans le temps que nous croyons être à nôtre aise. Il fallut le redresser & le charger de pierres ; on boucha la porte avec la voile du caïque : nous craignions à tous momens qu'un coup de vent n'enlevât les planches du couvert, & ne fît tomber les pierres sur nos têtes.

Le troisiéme jour qui étoit le 17. Février n'ayant à manger que du biscuit, & à boire que de l'eau de pluye qui couloit des rochers toute bourbeuse, nous tentâmes le passage, & courûmes grand risque d'être engloutis dans la mer : car les vagues donnant en flanc contre nôtre caïque l'auroient renversée, sans la voile qui le redressoit, & la voile étoit souvent forcée par le vent, si bien que nôtre bord étoit quelquefois à fleur d'eau, ou n'avoit tout au plus que deux ou trois pouces de bande : quand le caïque suivoit les vagues, il sembloit qu'il s'alloit abîmer. Nous n'étions pas fort tranquilles dans un bateau de 15. pieds de long avec trois matelots fort mal-adroits & fort épouvantez, l'un ramoit, l'autre étoit au timon, le troisiéme tenoit l'escoute de la voile : étourdis & effrayez, nous n'osions ouvrir les yeux crainte de voir la mer qui nous faisoit horreur ; mais il fallut bien nous remuer : je ne sçai comment on gouvernoit le timon, une seule vague remplit tout d'un coup nôtre caïque, & nous n'avions pour la vuider que nos chapeaux & des morceaux de calbasse, qui nous servoient d'ustenciles pour nôtre ménage.

Nôtre peur redoubla à la vûë de quelques citrons qui vinrent en flottant sur l'eau nous annoncer qu'un gros caïque refugié à Saint Minas avoit échoué : nous avions bû le jour precedent avec cinq matelots qui le conduisoient, & qui avoient été à Stanchio charger de ces fruits. Ces matelots comptoient sur la bonté de leur bâtiment qui étoit tout neuf ; mais comme ils n'avoient point de boussole, non plus que nous, & que l'on ne voyoit qu'obscurément le cap de Samos, ils se briserent contre les roches. Nous tinmes alors conseil de marine, & tout bien consideré, au lieu d'aller à Nicaria, on ne songea qu'à doubler le cap de Samos : heureusement nous gagnâmes le nord de l'Isle, où nous trouvâmes une bonace si grande, que la mer ressembloit à de l'huile, comme disent les matelots : on fut donner fond à Carlovassi, & nous envoyâmes chercher des Papas pour faire dire des Messes en action de graces.

L'Isle de Saint Minas est dans le grand Boghas entre Samos & Nicaria, au dessous du grand Fourni : toutes les Isles qui sont au dessous du vent, portent le nom de Fourni, parce que les Grecs, comme nous avons dit plus haut, se sont imaginez que leurs ports qui sont fort bons, étoient creusez en maniere de four. Les Geographes appellent ces Isles *Crusia*, *Tragia*, *Dipso*, *Ponelli* ; mais ces noms ne sont pas connus des Grecs : au moins nos matelots, quoi qu'ils fussent du pays, n'en avoient jamais oüi parler. Il est vrai qu'il y a une

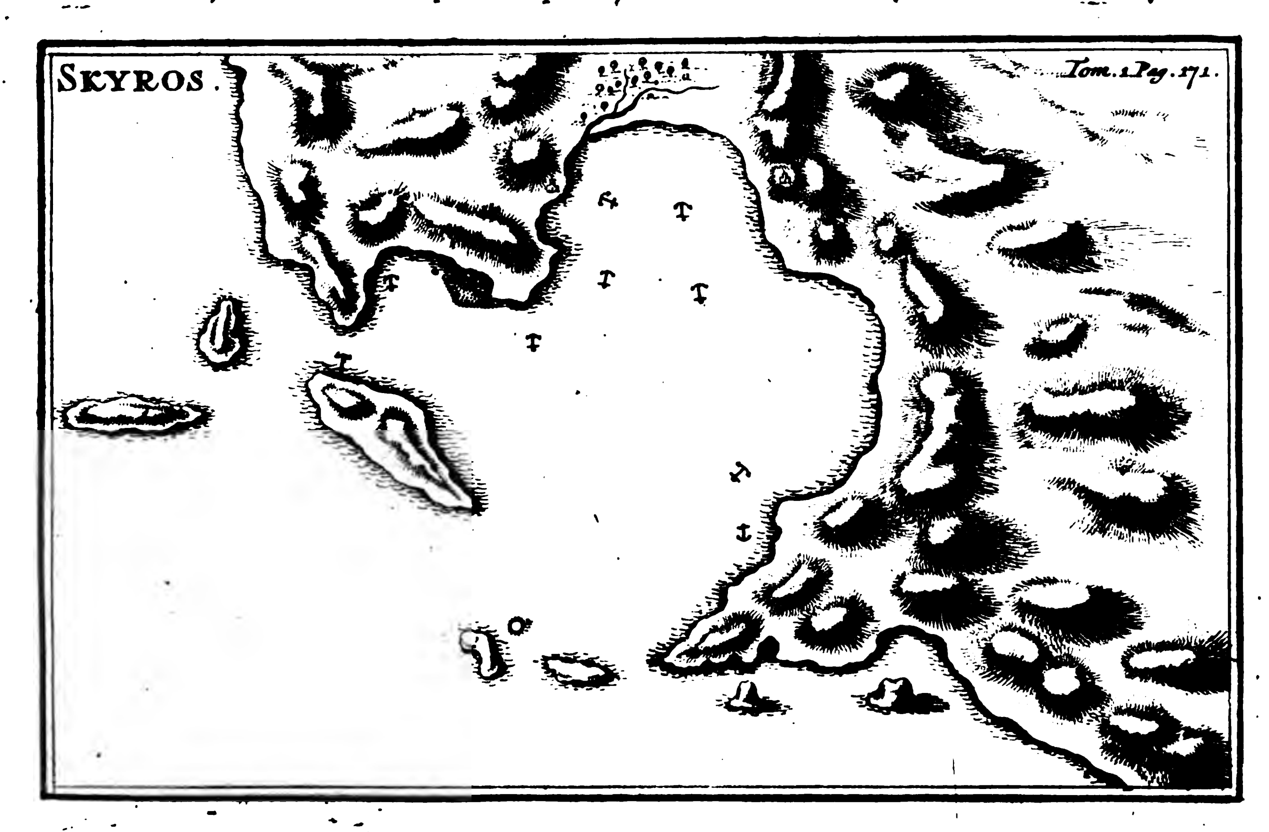
a Siroc.
b Ἅγιος Μῆνας. *C'est un Martyr dont les Grecs font la fête le 10. Decembre.*

une Isle appellée Lipso à huit milles de Patmos & par consequent bien loin des Isles de Fourni. Les plus proches du grand Boghas, sont le grand Fourni, Saint Minas ou le petit Fourni, Fimena : les autres sont Alachopetra, Prasonnisi, Coucounes, Atropofages, Agnidro, Strongylo, Daxalo & plusieurs autres qui n'ont pas de nom, & qui toutes ensemble avec celles que l'on vient de nommer, sont au nombre de 18. ou 20. mais il n'y en a aucune qui soit habitée.

Celle de Saint Minas n'a que cinq ou six milles de tour elle est faite en dos d'âne composée, pour ainsi dire, de deux pieces, dont celle qui regarde Patmos est de pierre ordinaire, couverte de terrein & de broussailles : l'autre moitié qui semble lui avoir été colée, est du marbre le plus rare qu'on puisse voir, & c'est dans les fentes de ce marbre que naissent les plus belles plantes de l'Isle, entre autres le [a] Liseron arbrisseau à feuilles argentées, assez semblables à celles de l'Olivier.

La plûpart des autres Isles sont longues, étroites & traversées d'une chaîne de montagnes : Candie, Samos, Nicaria, Patmos, Macronisi sont de cette forme. Il semble que la mer ait emporté peu à peu le pays plat dont le fond étoit mobile, & qu'il n'y ait eu que les ruines des montagnes qui ayent resisté à ses vagues.

[b] Je n'aurois plus rien à vous dire de l'Archipel, Monseigneur, si je n'esperois encore quelques momens de vôtre attention, en faveur de Thesée & d'Achille, pour vous entretenir de l'Isle de SKYROS. Thesée y fut enterré & Achille y fit



l'amour, quoiqu'elle soit fort éloignée de Samos, & que nous ne l'ayons vûë qu'en revenant de Smyrne à Marseille, je crois qu'il est mieux d'en parler ici, que de la separer des autres Isles de l'Archipel. [c] Les Pelasgiens & les Cariens furent les premiers habitans de Skyros; mais cette Isle n'est connuë dans l'Histoire, que depuis le regne de Lycomede qui en étoit le maître, lorsque [d] Thesée Roi d'Athenes s'y retira pour y jouïr des biens de son pere. Thesée non seulement en demanda la restitution; mais il sollicita du secours auprès du Roi, contre les Atheniens : cependant Lycomede, soit qu'il apprehendât le genie de ce grand homme, ou qu'il ne voulût pas se brouiller avec Mnesthée qui l'avoit obligé de quitter Athénes, conduisit Thesée sur un rocher, sous pretexte de lui faire voir la succession de son pere, & l'Histoire dit qu'il l'en fit precipiter; quelques-uns assûrent que Thesée tomba

a Convolvulus argenteus umbellatus erectus Inst. Rei herb. Dorycnium Plateau Clus. app. CCLIV.

b ΣΚΥΡΟΣ. Skyrus.

c *Steph.*

d *Plutar. b v Ts.*

ba de ce rocher en se promenant après avoir soupé: quoiqu'il en soit, ses enfans qu'il avoit fait passer en l'Isle Eubée, allerent à la guerre de Troye, & regnerent à Athenes après la mort de Mnesthée.

L'Isle de Skyros devint celebre, dit a Strabon, par l'alliance b qu'Achille y fit avec le Roi Lycoméde, en épousant Deidamie sa fille, dont il eut un fils nommé Neoptoleme, que l'on appella c *Pyrrhus*, à cause de la couleur de ses cheveux. Il fut élevé dans l'Isle, & en tira les meilleurs soldats qu'il mena à la guerre de Troye, pour venger la mort de son pere: les peuples de cette Isle étoient fort aguerris; d Pallas étoit la protectrice du païs: son Temple étoit sur le bord de la mer dans la ville qui portoit le même nom que l'Isle. e On voit encore les restes de ce Temple qui consistent en quelques bouts de colonnes & de corniches de marbre blanc, qu'on trouve auprès d'une chapelle abandonnée, à gauche en entrant dans le port Saint George: nous n'y découvrîmes aucune inscription; mais plusieurs vieux fondemens, lesquels joints à la beauté du port ne permettent pas de douter que la ville ne fût dans cet endroit-là. On ne prétend pas que ces colonnes soient là depuis la guerre de Troye; mais comme les anciens Temples n'ont été démolis que par ordre de Constantin, il est certain qu'on les avoit rétablis plusieurs fois sous le nom des mêmes Divinitez, jusques à l'établissement du Christianisme. Si ces vieux marbres ne sont pas des restes du Temple de Pallas, ils doivent être au moins des débris de celui de Neptune qui étoit adoré dans cette Isle. f Goltzius a donné le type d'une médaille, qui d'un côté represente Neptune avec son trident, & de l'autre la prouë d'un vaisseau.

Après la guerre de Troye, les Atheniens rendirent de grands honneurs à la mémoire de Thesée, & le reconnurent pour un Heros, il leur fut même ordonné par g l'Oracle d'en rassembler les os & de les conserver avec respect. Marcian d'Heraclée assûre que les habitans de Chalcis ville capitale d'Eubée, s'établirent à Skyros, attirez apparemment par la bonté & par la commodité du port. En passant par cette Isle, j'y achetai une médaille d'argent, trouvée il y a quelques années en labourant un champ dans les ruines de la ville: elle est frappée au coin des Chalcidiens qui bien qu'habitans de Skyros, ne laissent pas de retenir le nom de leur païs, pour se distinguer des Pelasgiens, des Dolopes, & des autres peuples qui étoient venus s'établir à Skyros: cette médaille est chargée d'une belle tête, que je ne connois pas, & dont le nom qui est à l'exergue paroît tout à fait effacé: au revers c'est une lyre. Comme cette piece porte le nom des h Calcidiens, on ne croiroit pas qu'elle eût été frappée à Skyros, si on ne l'y avoit déterrée.

A propos des Dolopes dont on vient de parler, i Plutarque remarque que c'étoient de méchans laboureurs, mais d'insignes pirates, accoûtumez à dépouiller & emprisonner ceux qui alloient négocier chez eux. Quelques-uns de ces brigands ayant été condamnez à restituer ce qu'ils avoient pris à des marchands de k Thessalie, pour s'en dispenser ils firent sçavoir à Cimon fils de Miltiade, qu'ils lui livreroient la ville de Skyros s'ils se presentoit avec sa flote: c'est ainsi qu'il s'en rendit le maître; car il s'étoit contenté quelque temps auparavant de ravager cette Isle. l Diodore de Sicile ajoûte que dans cette expedition l'Isle fut partagée au sort, & que les Pelasgiens l'occupoient auparavant conjointement avec les Dolopes.

Cimon n'oublia rien pour decouvrir le cercueil où l'on avoit enfermé les os de Thesée: la chose étoit difficile, dit m Plutarque, à cause que les gens du païs ne se payoient pas trop de raison. Enfin on s'apperçut d'une aigle, à ce qu'on dit, qui avec son bec & ses ongles, grattoit la terre sur une petite colline: on y fit creuser & l'on découvrit le cercueil d'un homme de belle taille avec un épée & une pique; c'en fut assez: Plutarque ne rapporte pas si c'étoient les armes d'un Athenien, d'un Carien, d'un Pelasgien, ou d'un Dolope. On ne fit pas d'autre perquisition: on cherchoit le corps de Thesée, & Cimon fit transporter ce cercueil à Athénes 400. ans après la mort de ce Heros. Les restes d'un si grand homme furent reçus avec de grandes démonstrations de joye: on n'oublia pas les sacrifices, le cercueil fut mis au milieu de la ville, & servit d'asile aux criminels.

Skyros fut enlevée aux Athéniens pendant les guerres qu'ils eurent avec leurs voisins; mais elle leur fut renduë par cette fameuse paix qu'Artaxerxe Roi de Perse donna à toute la Grece, à la sollicitation des Lacedemoniens, qui lui deputerent Antalcidas pour l'obtenir. Après la mort d'Alexandre le Grand, n Demetrius I. du nom surnommé le *Preneur de villes*, resolut de donner la liberté aux villes de Grece, prit la ville de Skyros, & en chassa la garnison.

Il n'est pas necessaire de dire que cette Isle a été soumise à l'Empire Romain, & ensuite à celui des

a *Rerum Georg. lib.*
b *Servius in 3. Æneid.*
c Πυῤῥὸς, rufus.
d Palladi littoreæ celebrabat Skyros honorum Forte diem. *Stat. Achilleid. lib. 1.*
e Σκῦρος νῆσος καὶ πόλις. *Ptolem. lib. 3. cap. 13.*
f ΣΚΥΡΙΩΝ.
g *Plutarch. in Thes.*

h ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ.
i Ἐργάται κακοὶ γῆς. *Plutarch. in Cimon.*
k *Thucid. lib. 1.*
l *Biblioth. Hist. lib. 11.*
m *Plutarch. in Thes.*
n Πολιορκητὴς. *Diod. Sic. Biblioth. Historic. lib. 20. pag. 828.*

des Grecs. [a] André & Jerôme Gizi se rendirent les maîtres de Skyros après la prise de Constantinople par les François & par les Vénitiens : elle passa sous la domination des Ducs de Naxie. Guillaume Carcerio en fit la conquête, & la laissa à ses descendans : son petit-fils Nicolas Carcerio, neuviéme Duc de l'Archipel en fit fortifier le château avec beaucoup de soin sur l'avis qu'il eut que les Turcs qui commençoient à passer des côtes d'Asie en Grece, avoient dessein de s'en emparer pour avoir une retraite commode dans l'Archipel. En effet, quelque temps après les Mahometans firent une descente dans cette Isle, mais ils furent si bien repoussez pendant la nuit, qu'il n'en resta pas un seul : on voit encore autour du village les ruines de ces fortifications que les Turcs, qui en sont aujourd'hui les maîtres, ont laissé perir.

On découvre facilement pourquoi l'Isle de Skyros reçut anciennement ce nom, qui signifie en Grec quelque chose de rude : tout le païs est herissé de montagnes, & il n'est pas surprenant que du temps de Strabon on en estimât plus les chévres, que celles des autres Isles ; car ces animaux se plaisent dans les païs les plus escarpez, & vont brouter jusques sur les plus hautes pointes des rochers. Le même Auteur en louë aussi les metaux & les marbres ; mais on ne sçait pas à present s'il y a des mines dans cette Isle ; pour les chévres, elles ne nous parurent pas plus belles que celles que nous avions vûës dans les autres Isles ; nous mangeâmes dans Skyros d'excellent fromage fait du lait de ces animaux mêlé avec celui des brebis. Cette Isle, quoique escarpée, est fort agréable & bien cultivée pour le peu de monde qu'elle renferme ; car on nous assura qu'il n'y avoit pas plus de 300. familles, quoiqu'elle ait 60. milles de tour. Les habitans payent tous les ans 5000. écus au Grand Seigneur pour toutes sortes de droits : ils ont assez de froment & d'orge pour leur subsistance : les François mêmes y viennent quelquefois charger de ces grains ; les vignes font la beauté de l'Isle, le vin en est excellent & ne vaut qu'un écu le baril : On en transporte beaucoup à l'armée Venitienne en Morée. Pour de la cire on n'y en recueille guere plus de 100. quintaux. Le bois n'y manque pas comme dans les autres Isles : outre les taillis de Chénevert, de Lentisque, de Myrthe, le Laurier-rose, on nous assura qu'il avoit de beaux Pins ; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller reconnoître de quelle espece ils étoient ; c'est la seule Isle de ma connoissance, où l'on trouve des *Eleagnus* ; ils sont dans la plaine qui va du port Saint George au village.

Le 18. Avril 1702. le sud-est, la pluye & la grêle nous firent relâcher à ce port : nous étions partis de Smyrne pour Livourne, sur le vaisseau du Capitaine Guerin de la Ciotat : outre ce port qui est capable de contenir une grande armée, & où l'on peut mouiller presque par tout, il y en a encore un fort bon que l'on nomme *le port des trois bouches* : il y a deux écueils à son entrée, l'un se nomme *la Roche taillée*, & l'autre *l'Isle plate*, l'une de ces bouches a pour traversier le nord-ouest, & le sud-est, l'autre a le nord-est, & le sud-ouest, & la troisiéme l'ouest.

Il n'y a qu'un seul village dans l'Isle de Skyros ; encore est-il bâti sur un rocher bien escarpé en forme de pain de sucre à dix milles du port Saint George. Le monastere qui porte le nom de ce Saint, fait la plus belle partie de ce village, quoiqu'il n'y ait que 5. ou 6. Caloyers, qui conservent avec grand soin une image d'argent en feuille très-mince, sur laquelle on a cizelé grossierement Saint George & representé ses miracles : cette feuille qui a près de 4. pieds de hauteur sur environ 2. pieds de largeur, est clouée sur une piece de bois qui a un manche comme une croix, & que l'on porte en maniere de banniere ; c'est cette image échapée, à ce que l'on prétend, à la fureur des Iconoclastes, qui opere tant de miracles, & qui châtie sur tout ceux qui n'accomplissent pas les vœux qu'ils ont faits à Saint George. Les Grecs sont les plus grands imposteurs du monde : voici ce qu'ils ont fait accroire sur cette matiere au P. Sauger : [b] „ Cette „ image, dit-il, peinte assez grossierement sur une „ espece de billot de bois plus long que large & „ assez pesant, est placée sur le grand Autel de la „ Cathedrale dediée à Saint George & desservie par „ les Schismatiques : là quand tout le monde est „ assemblé dans l'Eglise, on voit l'image se remuer „ d'elle-même, & toute pesante qu'elle est, se „ transporter en l'air au milieu de l'Assemblée, où „ s'il se trouve quelqu'un qui ait fait quelque vœu „ à l'Eglise sans l'accomplir, elle va le démêler „ dans la troupe, se place sur ses épaules, s'y at„ tache opiniâtrement, & lui donne de furieux „ coups par le dos & par la tête, jusqu'à ce qu'il „ ait payé ce qu'il doit. Ce qu'il y a de plaisant, „ c'est que l'image n'a pas seulement cette vertu „ dans l'enceinte de l'Eglise, elle s'étend genera„ lement dans tout le territoire de Skyros, où elle „ ira déterrer un homme jusques dans les lieux les „ plus cachez ; la maniere dont elle fait sa ronde, „ est extraordinaire : un Moine aveugle la porte „ sur ses épaules sans sçavoir où il va ; l'image le „ conduit par une impression secrette dans tous les „ lieux où il faut aller, sans qu'on lui voye jamais „ faire un faux pas ; le debiteur qui le voit venir „ de loin a beau vouloir se dérober à ses poursui„ tes, en se cachant aux endroits les plus retirez „ & les plus obscurs de la maison, le Moine l'y „ va trouver d'un pas ferme, monte, descend, passe „ & repasse, entre par tout ; aussi-tôt qu'il a trouvé „ son homme, l'image lui saute sur le cou, le bat, „ le

[a] *Du Cange Hist. des Emp. de Const. Hist. des Ducs de l'Archip.*

[b] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

„ le frape. & s'appesantit si fort sur lui, que quel-
„ ques-uns m'ont dit qu'il leur sembloit devoir en
„ être accablez.

Sans recourir à la magie, comme fait le P. Sauger, il n'y a qu'à nier toutes ces impertinences, comme nous fîmes à Skyros, lorsqu'on nous raconta les prouesses de l'image. Un fort honnête homme de nôtre compagnie voulut s'en convaincre, & promit dix écus à Saint George, dans le dessein de ne les lui jamais payer : au retour de la promenade, nous allâmes à l'Eglise pour voir si l'aveugle se mettroit en devoir de le venir sommer de sa parole ou l'assommer de coups; mais graces à Dieu, ni l'image, ni l'aveugle ne se trouverent pas de mauvaise humeur ce jour-là.

Le P. Sauger avoit été aussi mal informé de ces pretendus miracles, que de la nature de l'image: ce n'est point une image peinte, mais seulement cizelée sur une plaque d'argent, ce qui nous surprit avec d'autant plus de raison, que les Grecs ne peuvent souffrir d'images en sculpture : la chapelle où l'on conserve celle-ci est fort petite, ornée de dorures à la Gréque : le couvent est mal propre; mais nous y bûmes d'excellent vin rouge: il est vrai que nous n'avions pas mal payé la curiosité, & les Moines qui voyoient bien à nôtre air que nous n'étions pas trop crédules, ne firent que rire de nos demandes; ils revenoient pourtant toûjours à leur compte, qui est qu'il ne faut rien promettre à l'image, à moins que l'on n'ait la volonté & les moyens d'y satisfaire; nous convinmes de cette proposition, & louâmes leur dévotion pour Saint George, indépendemment de leurs friponneries.

Les habitans de cette Isle sont tous du rite Grec : ils ont un autre monastere sous le nom de Saint Dimitre; mais il est petit & pauvre : celui de Saint George est aux Caloyers de Sainte Laure qui vivent à Monte-Santo & qui ne députent pas les moins adroits de la maison, pour entretenir les peuples dans la dévotion envers Saint George; sur tout ils prennent soin de bien instruire l'aveugle ou celui qui le contrefait.

Le Cadi est le seul Turc qui soit dans l'Isle : les Administrateurs sont obligez de faire payer sa rançon en cas qu'il soit enlevé par les corsaires ; les habitans en répondent & se mettroient en devoir de le sauver si on vouloit le faire prisonnier ; cependant le Cadi en passe par où veulent les Administrateurs, qui l'on nomme tous les ans au nombre de trois, ils y exercent bien la justice, & sur tout envers les femmes galantes. Quand une Dame est surprise en flagrant délit, belle ou laide, on la fait marcher par tout le village sur une anesse, & chacun lui jette de la boue ou de la bouse de vache & des œufs sur le visage ; c'est ainsi qu'on en avoit traité une, peu de jours avant nôtre arrivée.

L'Evêque de Skyros est fort pauvre, il ne subsiste presque que de charitez, & loge dans une maison bâtie comme un cachot; il est vrai que la vûë n'en est pas désagréable, on découvre la mer & quelques beaux vallons, qui sont autour du village. On vit à bon marché dans cette Isle, les moutons n'y valent que 40. sols, & les agneaux 20. sols, toute sorte de gibier y abonde, & sur tout les perdrix : les eaux en sont admirables, & toutes les roches donnent des fontaines : le ruisseau qui va se décharger dans le port Saint George, est fort joli : pour y faire aiguade on met les canots à terre, & l'on y conduit l'eau dans des barils, par un boyau de cuir.

J'ai l'honneur d'être avec un prpfond respect, &c.

LETTRE XI.

DESCRIPTION, DU DETROIT DES DARDANELLES, DE LA VILLE DE GALLIPOLI, ET DE CONSTANTINOPLE.

MONSEIGNEUR,

Nous mîmes à la voile dans la nuit au port de Petra le 15. Mars 1701. dans le dessein d'aller à Constantinople : ce port est vers la partie Septentrionale de l'Isle de Metelin, & comme le vent étoit bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'Isle de Tenedos, & nous passâmes entre cette Isle & la Troade : sur le midi nous entrâmes dans ce fameux canal, qui sépare les deux plus belles parties de la Terre, l'Europe & l'Asie : on l'appelle l'Hellespont, le Détroit de Gallipoli, le Canal des Dardanelles, le Bras de Saint George, les Bouches de Constantinople : les Turcs le connoissent sous le nom de Boghas, ou détroit de la Mer Blanche.

L'Hellespont, comme tout le monde sait, signifie la mer [a] d'*Helle* ; car les anciens ont crû qu'une fille d'Athamas Roi de Thebes, qui s'appelloit Helle, s'y noya lorsqu'elle voulut passer en Colchide avec son frere Phryxus, pour y porter la toison d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne

[a] Et satis amissa, locus hic infamis ab Helle. *Ovid. Epist. Leand. ad Heron.*

[illegible]

Elevation du premier Chau coste d'Asie.

Mont Ida

Du Coste Europe.

Elevation du segond Cu coste d'Asie.

Du Coste europe.

ne ville qui n'en étoit pas éloignée, & dont le nom seroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli, sans la paix qui y fut concluë entre [a] Mithridate & Sylla, General de l'armée Romaine : ce détroit de mer a été nommé *bras de Saint George*, à cause d'un village situé au delà de Gallipoli, & qui s'appelle [b] *Peristasis*, où il y a une fameuse l'Eglise de Saint George, fort respectée des Grecs.

La canal est dans un beau païs, borné à droite & à gauche de collines assez bien cultivées, sur lesquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes, & beaucoup de terres labourables : en y entrant, on laisse la Thrace & le [c] Cap Grec à main gauche : la Phrygie & le [d] Cap Janissari à droite : la Propontide ou mer de Marmara se presente au septentrion ; l'Archipel ou la Mer Blanche reste au midi. L'embouchure du canal, a près de 4. milles & demi de large ; elle est défenduë par les nouveaux châteaux que Mahomet IV. y fit bâtir en 1659. pour y mettre les flotes Othomanes à couvert des insultes des Venitiens qui les venoient attaquer à la vûë des vieux chateaux des Dardanelles. Les Géneraux Morosini, Bembo, Mocenigo, s'y signalérent plus d'une fois pendant la guerre de Candie.

Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal, y deviennent plus rapides, de meme qu'une riviere qui coule sous un pont : lorsque le vent du nord soufle, il n'est point de vaisseau qui se puisse presenter pour y entrer ; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent du sud, & il n'y a que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudroit forcer le passage, ne risqueroit pas beaucoup, ces châteaux étant éloignez l'un de l'autre de plus de 4. milles : l'artillerie Turque, quelque monstrueuse qu'elle paroisse, n'incommoderoit pas trop les vaisseaux qui défileroient avec un bon vent ; les embrasures des canons de ces châteaux, sont comme des portes cocheres ; mais les canons qui sont les plus gros que j'aye vû de ma vie, n'ayant ni affust ni reculée, ne sçauroient tirer plus d'un coup chacun. Qui seroit l'homme assez hardi pour oser les charger en presence des vaisseaux de guerre, dont les bordées renverseroient en un instant les murailles des châteaux qui ne sont pas terrassées, qui enseveliroient les canons & les canonniers sous leurs ruines ? six bombes seroient capables de démolir ces forteresses.

Les vaisseaux marchands en venant de Constantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Asie pour y être visitez, car les Turcs ne pretendent pas qu'on enleve leurs esclaves : cependant malgré leur visite, ces malheureux sçavent si bien se cacher, qu'il s'en sauve tous les jours quelques-uns : les vaisseaux de guerre, de quelque nation qu'ils soient, ne sont dispensez de cette visite que par un ordre de la Porte ; il est vrai que cette visite est plûtôt une ceremonie qu'une recherche.

Les Geographes croyent ordinairement que les châteaux des Dardanelles sont bâtis sur les ruines de Sestos & [e] d'Abydos, deux villes anciennes & fameuses par les amours d'Hero & de Leandre ; mais ils se trompent manifestement ; car les châteaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes étoient situées bien différemment : Sestos étoit si avancée vers la Propontide, que Strabon qui compte avec Herodote 875. pas d'Abydos à la côte voisine, en compte 3750. du port de cette ville à celui de Sestos : [f] Leandre devoit être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage, quand il vouloit voir [g] Hero sa maîtresse, aussi l'a-t-on representé sur des médailles de Caracalla & d'Alexandre Severe, precedé par un Cupidon qui voloit le flambeau à la main pour le guider, qui ne lui étoit pas d'un moindre secours que le fanal que sa maîtresse prenoit soin d'allumer sur le haut de la tour où elle l'attendoit : il falloit être un Heros, & tout des plus robustes, pour faire l'amour de cette maniere. Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit Strabon, pour la situation de Sestos & d'Abydos : d'ailleurs on ne trouve aucuns restes d'antiquité autour des châteaux, & l'endroit le plus étroit du canal est à 3. milles plus loin, sur la côte de *Maita* en Europe : on voit encore des fondemens & des masures considerables sur la côte d'Asie, où Abydos étoit placée.

Xerxés dont le pere avoit fait brûler cette ville, de peur que les Scythes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grece ; car [h] Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jetter un pont, n'avoit que 7. stades, c'est-à-dire qu'environ un mille de largeur ; mais par une vanité tout à fait ridicule, comme s'il eût voulû commander aux élemens, il fit donner 300. coups de fouet à la mer, & y fit jetter une paire de menotte, sur ce qu'elle avoit osé emporter le premier pont qu'on y avoit dressé : les entrepreneurs essuyerent un châtiment plus rigoureux, on leur trancha la tête : quelques jours après le Prince voulant se reconcilier avec la mer, y fit des libations avec une phiole d'or, & pria le Soleil de détourner les obstacles qui pourroient l'empêcher de subjuguer toute l'Europe : la phiole fut jettée dans le canal avec une coupe d'òr & un cimeterre. Je ne saurois assurer, dit

a *Plutarch. in Syll.*

b Περίστασις.

c Promontorium Mastusia. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 11. Solin. cap. 10. Capell. lib. 6.* Μαστουσία ἄκρα. *Ptol. lib. 3. cap. 12.* Τὸ Πρωτεσίλαιον. *Strab. lib. 13.*

d Promontorium Sigæum. *Plin. ibid.* Σιγεῖον ἄκρα. *Strab. ibid.* Impetum deinde sumit Hellespontus & mare incumbit, vorticibus limitem fodiens, donec Asiam abrumpat Europæ. *Plin. Hist. nat. lib. 5. cap. 32.*

e Abydos magni quondam amoris commercio insignis est. *Amm. Marcel. lib. 1. cap. 19.*

f *Rerum Geog. lib. 13.*

g *Herod. lib. 7.*

h *Herod. ibid.*

dit Herodote de qui nous avons appris cette ceremonie, si Xerxés voulut faire un sacrifice au Soleil en jettant toutes ces choses dans la mer, ou si touché de repentir de l'avoir fait fustiger, il cherchoit à reparer par ses offrandes l'injure qu'il croyoit lui avoir faite.

[a] Mr. Gilles croit que les Poëtes Grecs ont prêté ce ridicule à Xerxés, & qu'Herodote a pris la chose trop serieusement : les coups de fouet, suivant Mr. Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avoit jettées dans la mer pour arrêter les navires qui servoient à la construction du second pont; & la paire de menottes désigne deux chaînes de fer, qui servoient à les lier par les deux bouts & de chaque côté.

[b] On vit défiler sur ce second pont pendant 7. jours & 7. nuits 1700. mille hommes de pied, suivant [c] Herodote, & 80. mille hommes de cavalerie, sans compter les chameaux & les chariots. [d] Diodore de Sicile ne lui donne que 800. mille fantassins; [e] Isocrate en a retranché 100. mille hommes; [f] Ælien s'en tient à ce nombre pour toutes les troupes d'infanterie & de cavalerie; Justin & Orose y ajoûtent 300. mille hommes de troupes auxiliaires; enfin [g] Cornelius Nepos fixe l'infanterie à 700. milles hommes : mais il augmente la cavalerie jusques à 400. mille.

Il s'en faut bien que les Turcs n'ayent fait passer tant de troupes sur ce canal dans leurs premieres conquêtes; mais avant que de parler de leur entrée en Europe, il est bon de remarquer que Parmenion eût ordre d'Alexandre le Grand de faire passer sa cavalerie & la plus grande partie de son infanterie de Sestos à Abydos, sur 160. galeres sans compter les bâtimens de charge. Chalcocondyle assure que sous l'Empire d'Othoman, 8000. Turcs avoient déja franchi l'Hellespont, & penetré jusques au delà du Danube, d'où ils furent chassez par les Scythes, & obligez de revenir en Asie, tandis que les Empereurs de Constantinople Andronic le vieux & le jeune de la maison des Paleologues, ruinoient l'Empire par leur division : les Musulmans ne furent pourtant pas si bien chassez de Thrace, qu'il n'y en restât encore une partie, & ceux-ci enfin y en attirerent un plus grand nombre sous Solyman fils d'Orcan.

[h] Suivant Leunclave ce passage se fit à 5. mille des Dardanelles; car il suppose que [i] Maita n'en est éloigné que de 3. milles sur la côte d'Europe, & il place à 2. milles de Maita le château de [k] Zemenic où les Turcs abordérent. Solyman se promenant un jour sur les côtes de la Phrygie qu'il venoit de soumettre, fut si frappé des ruines de Troye, qu'il tomba tout d'un coup dans une profonde réverie : Jusuph Ezés Bey qui étoit un de ses principaux Officiers, ne pût s'empêcher de lui en demander le sujet : je voudrois bien, dit Solyman, passer la mer pour entrer en Gréce, sans que les Chrétiens en fussent avertis; Ezés pour le satisfaire se mit dans un bateau avec un seul de ses amis, il alla à la découverte & emmena un prisonnier Grec : ce captif qui se croyoit perdu, fut bien traité & s'engagea de montrer aux troupes du Prince le chemin le plus court pour entrer en Grece à l'insçû des Chrétiens. On fit passer pendant la nuit 7. ou 8. cens soldats d'élite, le prisonnier les mena droit au château de Zemenic, ou l'on ne trouva aucune resistance, car les habitans étoient occupez à la moisson, & le château étoit presque tout couvert de grands tas de fumier, qui étoient tout à l'entrée du bourg. Les Turcs bien loin de maltraiter les gens du païs, leur firent des caresses & des presens : on se contenta d'envoyer des prisonniers à Solyman pour l'assurer de la prise de la place : quelque temps après la cavalerie s'y rendit. Enfin on attaqua Gallipoli qui fut prise en 1357. Solyman mourut la même année d'une chute à la chasse. Orcan ne lui servécut que deux mois. Mourat son second fils lui succeda; celui-ci prit Andrinople en 1360. & en fit la capitale de son Empire en Europe, comme Prusse l'étoit en Asie.

J'ai ouï dire souvent à Constantinople, que les Annales Turques étoient remplies des contes & des stratagêmes dont les Turcs se vantent de s'être servis dans leurs conquêtes sur les Chrétiens. En voici un qui est rapporté par Leunclave, & qui a été traduit des originaux Turcs, c'est à propos de ce Solyman dont on vient de parler. [l] Ce Prince, à ce que dit la Chronique Turque, fit passer sur l'Hellespont 80. hommes, qui s'étant cachez dans les vignes auprès du bourg, firent prisonniers au point du jour six vignerons qui alloient à leur ouvrage; la nuit suivante 70. de ces Musulmans se mirent en embuscade auprès du bourg, tandis que les 10. autres resterent sur le grand chemin avec les vignerons. Cependant quatre de ces malheureux furent égorgez & pendus à des arbres qui étoient sur une éminence : on les éventra la tête en bas comme des moutons que l'on étale à la boucherie; il y en eut un qui fut embroché comme un cochon, & l'on obligea ceux qui restoient en vie de le tourner auprès d'un bon feu pour le rotir. Le lendemain comme les paysans retournoient à la campagne, les Turcs firent encore des prisonniers; c'étoient de bons vieillards qui avoient de la peine à se

a *De Bosph. Thrac. lib. 2. cap. 12.*
b *Arian. lib. 1. de Exped. Alex.*
c *Herod. ibid.*
d *Biblioth. lib. 3. part. 2.*
e *In Panathenaic.*
f *Var. Hist. lib. 13. cap. 3.*
g *In Themistocl.*
h *Annal. Sultan. Osman. & Hist. Musulm.*
i Μαδυτος. *Herod*
k Χερσονησ... Cimenlic Issar *méchant village à 20. milles de Gallipoli.*
l *Hist. Musul. lib. 4.*

à se traîner, & qui furent très-surpris quand les Turcs leur dirent qu'ils étoient Turcs, & qu'ils ne vivoient que de chair humaine : après quelques dialogues fort tristes on les renvoya, en disant que les Turcs étoient accoûtumez à manger de meilleures viandes, & ce fut à condition qu'on leur ameneroit de jeunes gens pour en faire bonne chere. En attendant, la broche tournoit toûjours. Ces vieillards qui n'avoient vû que 10. Turcs s'en retournérent au bourg plus vîte qu'ils n'étoient venus, & commencérent à jurer comme des enragez : à quoi vous amusez-vous canailles, dirent-ils à leurs compatriotes? ne voyez-vous pas ce spectacle ? il n'y a que dix Turcs qui rôtissent un de nos freres & l'on ne nous a renvoyez que parce que nous avons la peau trop dure, ils en veulent aux jeunes gens. Le Commandant du lieu qui étoit à la fleur de son âge ordonna sur le champ à toute la jeunesse de courir à ce feu, & de tuer les Turcs : tout le monde sort de la place. Dans ce temps-là les 70. Musulmans qui étoient ventre à terre dans les broussailles, ne manquérent pas d'entrer & de se saisir des portes, dès qu'ils virent la foule à une certaine distance : la populace avançoit toûjours sans se douter du stratagême. Enfin les Turcs qui faisoient rôtir le Chrétien, au lieu de s'enfuir bien loin, se mirent à courir à toutes jambes hors la ville : quelle folie, disoient les Grecs, ce sont des enragez qui ont perdu l'esprit, ils vont se refugier dans nos maisons, laissons les passer, nous les massacrerons tous ensemble; néanmoins dès que ces enragez furent dans le bourg, ils fermérent les portes & montérent sur les murailles avec leurs camarades, & la plûpart des enfans qui étoient restez dans les maisons. Les pauvres Grecs furent bien sots à ce spectacle : on leur fit dire qu'on égorgeroit tous les enfans, s'ils ne revenoient chez eux; & on les assura qu'ils n'avoient rien à craindre. La populace consternée rentra ; mais les personnes de distinction ne voulurent le faire, qu'aprés que les Turcs eurent juré sur l'Alcoran, qu'ils ne les dépouilleroient pas de leurs biens. Quoique les faux sermens ne coûtent rien aux scelerats, ils eurent recours à une espece de restriction mentale, à laquelle les Grecs ne s'attendoient point : on mit à mort les gens de distinction, & l'on répondit sur les plaintes qui en furent faites, qu'on ne s'étoit précisément obligé, qu'à ne pas toucher à leurs biens, ce qu'on avoit observé, & que l'on promettoit encore d'observer fort religieusement. Voila comme les Turcs traittent les Chrétiens dans leurs histoires : les Musulmans ne manquent pas de ces sortes de distinctions : Mahomet II. après la prise de Negrepont, fit scier le corps d'Erizo Gouverneur de la place, disant qu'il avoit promis d'épargner sa tête, mais non pas ses flancs.

Les Historiens Grecs varient sur toutes ces avantures; car Ducas prétend que les Turcs ne passerent l'Hellespont pour la premiere fois qu'en 1356. & 1357. que ce furent Homur fils d'Atin & Orcan qui ravagerent toute la Thrace : l'un étoit le maître de Smyrne & d'Ephese, & l'autre de Prusse. Ce qu'il y a de certain est que les Musulmans n'ont infecté l'Europe qu'environ 700. ans après l'établissement du Mahometisme en Asie : car l'Egire ou l'Ere Mahometane, qui se prend depuis le jour que Mahomet s'enfuit de la Meque, commença l'an 622. de l'Ere Chrétienne, & Othoman premier Empereur des Turcs ne mourut qu'en l'année 1328.

GALLIPOLI [a] fut la premiere ville où ils se cantonnerent en Europe : la situation de cette place est si favorable pour passer en Thrace, que les Princes qui ont eu des vûës sur cette Province, ont toûjours commencé par se rendre les maîtres de cette ville. Elle fut du partage des Venitiens, après la prise de Constantinople par les Latins : mais [b] Vatace Empereur des Grecs, qui faisoit sa residence à Magnesie du mont Sipylus, étant en guerre avec Robert de Courtenai quatriéme Empereur François, l'assiegea, la prit, & la mit à feu & à sang en 1235. Les Catalans qui se signalérent en tant de rencontres dans la Grece, se fortifierent à Gallipoli en 1306. sous Roger de Flor Vice-Amiral de Sicile. [c] Après la mort de ce General, assassiné à Constantinople contre la foi donnée & le serment que l'Empereur Andronic avoit fait sur l'image de la Vierge peinte par Saint Luc, les Espagnols assommérent la plûpart des Bourgeois de la ville, & s'y retrancherent si bien, que Michel Paleologue fils de l'Empereur, fut obligé d'en lever le siege : [d] Remond Montaner, & les femmes des Catalans dont les maris étoient à l'armée qui tenoit la campagne, s'y défendirent si genereusement contre Antoine Spinola qui forma un second siege par ordre de l'Empereur, que les Genois furent contraints de se retirer : enfin les Catalans persuadez qu'ils ne pourroient pas se soûtenir long-temps dans Gallipoli, en raserent les fortifications en [e] 1307. Ainsi Solyman fils d'Orcan en eut apparemment bon marché en [f] 1357. car la ville étoit encore démantelée, & l'Empereur [g] Jean Paleologue pour se consoler de sa prise, dit qu'il n'avoit perdu qu'une cruche de vin & une étable à cochons, faisant sans doute allusion aux magasins de vivres & aux caves que [h] Justinien y avoit fait bâtir non seulement pour l'entretien d'une forte garnison, mais pour celui des troupes qui devoient garder le païs,

a Callipolis. *Plin. lib.* 4. *c.* 11. Καλλίπολις.

b *Gregor.* IX. *Epist.* 313. *lib.* 9. *Du Cange. Hist. des Emp. de Const. lib.* 3. Joannes Ducas qui & Batatza generque Theodori Lascaris, imperii sedem habuit Magnesia ad Sipylum annis 33. *Ducas, Hist. Byzant.*

c *Du Cange ibid. lib.* 6.

d *Pachim. lib.* 13. *cap.* 24.

e *Du Cange ibid.*

f *Calvis.*

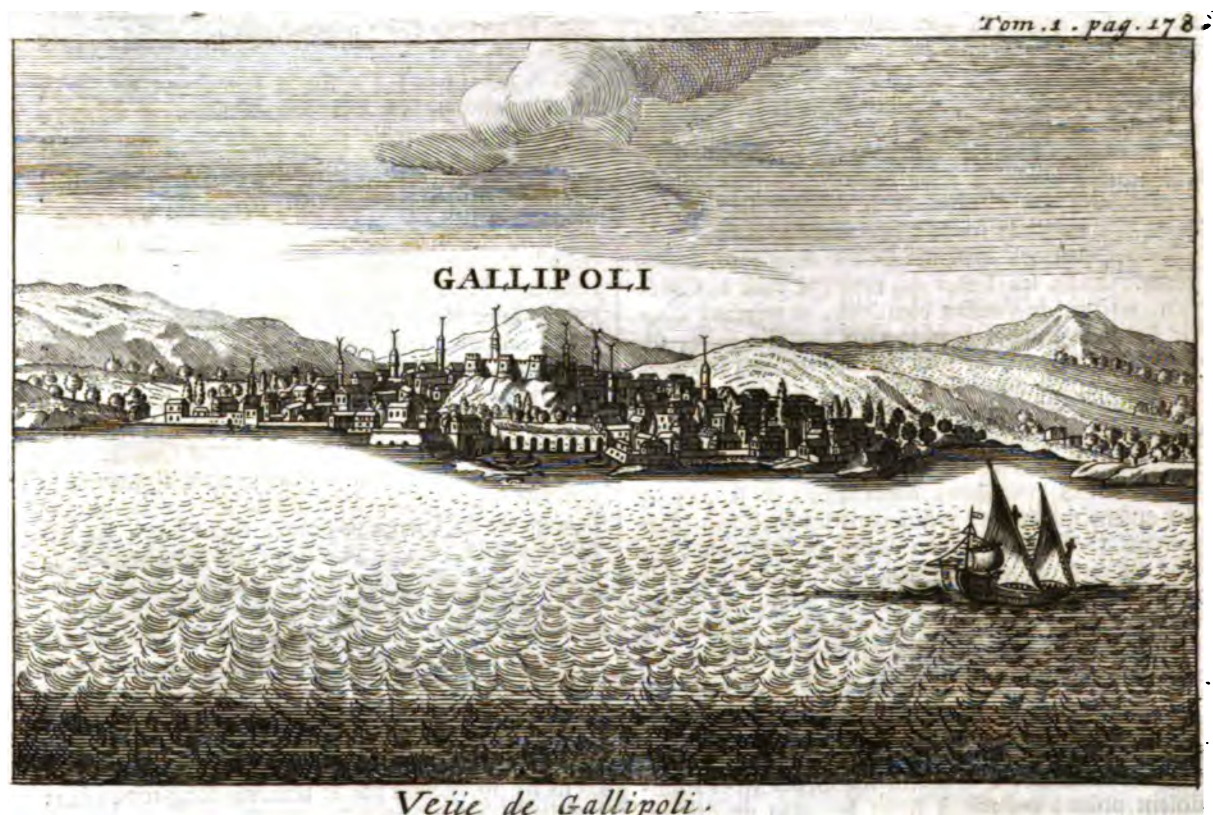
g *Annal. Turc.*

h *Procop. de ædific. Just. lib.* 4. *cap.* 10.

païs. Dans la même vûë cet Empereur, selon Procope fit revêtir Gallipoli de très-bonnes murailles. Bajazet I. connoissant l'importance de ce poste pour passer de Prusse à Andrinople, qui étoient dans ce temps-là les deux capitales de l'Empire Othoman, fit réparer Gallipoli en a 1391. il la munit d'une grosse tour, & y fit faire un bon port pour l'entretien de ses galeres. b Mustapha qui étoit un de ses fils, ne manqua pas de s'en saisir après la mort de Mahomet I. afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat I. son neveu & legitime successeur de l'Empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Mustapha.

Les Genois facilitérent à Amurat le passage du canal, c Ducas rapporte que ce fut sur les vaisseaux de Jean Adorne Podestat de Phocée la neuve; mais ce Podestat malgré sa jeunesse profita de l'occasion en habile homme : au milieu du passage il demanda au Sultan l'exemption du tribut que les Genois payent tous les ans pour l'alun de Phocée, & il l'obtint, d Chalcocondyle ne parle pas de l'alun, mais il assure que ce transport ne se fit qu'à force d'argent, & e Leunclave ajoûte qu'Amurat ne donna pas moins d'un ducat ou deux pour chaque soldat.

Tom. 1. pag. 178.



Veüe de Gallipoli.

Gallipoli est encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara dans un détroit d'environ 5. milles de large, à 25. milles des Dardanelles, à 40. milles des Isles de Marmara, & à 12. milles de Constantinople. Gallipoli est dans une presque Isle, qui a deux ports, l'un au sud & l'autre au nord. On y compte environ dix mille Turcs, 3500. Grecs, un peu moins de Juifs : le Bazar ou le Bezestein, lieu où l'on vend les marchandises, est une belle maison à plusieurs domes couverts de plomb, & passe pour le plus bel édifice de la ville, laquelle d'ailleurs est sans murailles, & défenduë seulement par un méchant château quarré, avec une vieille tour, qui sans doute est celle de Bajazet. On nous assura que les portes des Grecs & des Juifs n'avoient qu'environ deux pieds & demi de haut, de même qu'en plusieurs villes de Turquie, où l'on se sert de cette précaution, pour empêcher que les Turcs dans leurs débauches, n'entrent à cheval chez les Chrétiens & chez les Juifs, où ils commettent souvent mille insolences.

Voi

a *Ducas, Hist. Bysant. cap.* 4.
b *Idem, cap.* 24.
c *Cap.* 25. & 27.
d *Lib.* 5.
e *Pand. hist. Tur. cap.* 87.

a Voila tout ce qu'on peut dire de Gallipoli sans y avoir été; nous mouillâmes dans un port à 6. milles en deçà, le vent du nord nous y retint jusques au Samedi-Saint, & nous eûmes le chagrin de n'avoir pas relâché à Gallipoli, où nous aurions peut-être trouvé quelque chose de plus singulier : tout ce qu'il nous fut possible de faire en passant devant la ville, fut d'en dessiner une vûë figurée, & ce fut à la faveur de la bonace qui nous donna tout le temps de la considerer.

On nous assura que sur la côte d'Asie, vis-à-vis celle de Gallipoli, il y avoit un village appellé Chardac ou Camanar, où l'on venoit de Smyrne pour passer le canal, & prendre la route de terre à Gallipoli, & que les vents n'étoient pas favorables pour aller par mer à Constantinople : nous eussions bien voulu faire cette route. On voit sur le chemin Rodosto, Heraclée, Sclivrée & autres places touchant lesquelles on pouvoit faire plusieurs observations; mais nôtre Capitaine ne voulut pas relâcher sur les côtes d'Europe, & le sud-ouest qui se leva, nous fit bien-tôt découvrir les Isles de Marmara : à côté desquelles est un méchant village nommé *Lartachi*, que l'on prend pour l'ancienne ville de Priape : le vent nous fit traverser la Propontide, & nous presenta le plus beau païsage du monde, je veux dire les sept tours & la côte de Constantinople, qui occupe l'entrée du Bosphore de Thrace, appellé aussi le canal de la Mer Noire.

CONSTANTINOPLE avec ses faux-bourgs, est sans contredit la plus grande ville de l'Europe; sa situation, du consentement de tous les voyageurs & même des anciens b Historiens, est la plus agréable & la plus avantageuse de l'univers : il semble que le canal des Dardanelles & celui de la Mer Noire, ayent été faits pour lui amener les richesses des quatre parties du monde : celles du Mogol, des Indes, du Nord le plus reculé, de la Chine, & du Japon y viennent par la Mer Noire : on y fait passer par le canal de la Mer Blanche, les marchandises de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes Occidentales, & tout ce que l'Europe fournit de meilleur. Ces deux canaux sont comme les portes de Constantinople : les vents du nord & du sud qui y regnent ordinairement, en sont comme les battans : quand le vent du nord soufle, la porte du midi est fermée, c'est-à-dire que rien ne peut entrer du côté du midi : c elle s'ouvre lorsque le vent du sud prend le dessus, ainsi si l'on ne veut pas appeller ces vents les battans des portes de cette puissante ville, il faut au moins convenir qu'ils en sont les clefs.

Mr. Thevenot veut que Constantinople soit plus petit que Paris, & qu'il n'ait que 10. ou 12. milles de tour, Mr. Spon lui donne quinze milles : pour moi je crois que son circuit est d'environ 23. milles; & si on en ajoûte encore 12. pour les faux-bourgs de Galata, Cassun-Pacha, Pera, Topana, Fundukli, il se trouvera que la circonference de cette superbe ville, sera de 34. ou 35. milles. Je ne sçaurois être du sentiment de ceux qui comptent Scutari au nombre des faux-bourgs de Constantinople, parce qu'il n'en est séparé que par la largeur du canal; mais aussi je n'approuve pas la pensée de ceux qui retranchent de Constantinople tous les faux-bourgs au de-là du port; puisque même sous les premiers Empereurs Chrêtiens, Galata faisoit la treiziéme region de la ville : d le quartier des figuiers, qui est le même que Galata, fait partie de la ville selon l'Empereur Anastase; e & Justinien l'a placé dans la nouvelle enceinte : peu à peu l'on a joint à Galata les villages voisins, comme on a joint à Paris le faux-bourg Saint Germain, le faux-bourg Saint Antoine & les autres.

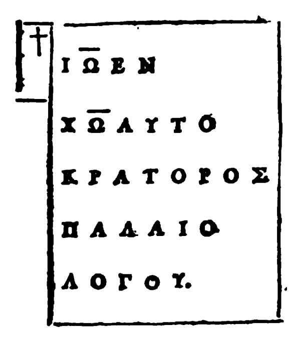
Il faut donc distinguer deux parties dans Constantinople, celle qui est en deça du port, & celle qui est de l'autre côté : la partie en deça du port, est l'ancienne Byzance : & Constantinople dont le plan approche assez de la figure d'un triangle : deux de ses côtez sont battus de la mer, sçavoir celui du port qui est le plus courbe de tous, & celui qui va de la pointe du Serrail aux sept tours; le troisiéme est plus long que les autres, & se trouve sur la terre ferme. On donne d'ordinaire près de 7. milles à chacun des deux premiers, & 9. milles à celui-ci : le premier angle de cette ville est aux sept tours, le deuxiéme à la pointe du Serrail, & le troisiéme à la Mosquée d'Ejoub vers les eaux douces.

Les murailles de Constantinople sont assez bonnes, celles du côté de terre font une double enceinte d'environ 20. pieds de distance l'une de l'autre, & sont munies d'un fossé à fond de cuve d'environ 25. pieds de large : la muraille exterieure haute d'environ 2. toises, est défenduë par 250. tours assez basses, la muraille interieure a plus de 20. pieds de hauteur, & ses tours qui répondent à celles de l'exterieure, sont d'une assez belle proportion; les crenaux, les courtines, & les embrasures sont bien entenduës, mais nous n'y vîmes point d'artillerie : on y a employé presque par tout de la pierre de taille, en certains endroits ce n'est que de la maçonnerie entremêlée de briques : nous comptâmes cinq portes, ce me semble, de ce côté-là : on pourroit le fortifier aisément, car le terrain est en talus bien loin de dominer la ville.

Les murailles depuis les sept tours jusques au Serrail, & celles qui sont le long du port paroissent plus négligées, & l'on n'en sçauroit faire le tour à cause que plusieurs avançent jusques sur l'eau : il n'y a point de quay, on y voit même

a An Portus Cœlos, ou Κοῖλος. *Amm. Marc. lib.* 2. *c.* 2.
b *Polyb. Hist. lib.* 4. *Tacit. Ann. lib.* 12.
c *Εἰσάγει μὲν εἰς τὸν πόντον νότος, ἐξάγει δὲ βορέας καὶ τούτοις ἀνάγκη χρῆσθαι πρὸς ἑκάτερον τὸν δρόμον τοὺς ἀνέμους. Polyb. Hist. lib.* 4.
d *Novell.* LIX.
e *In lib.* XVIII. *cod. de Sacr. Eccles.*

des maisons adossées aux murs de la ville, sur tout du côté du port; les tours de ces deux côtez sont espacées assez également; mais elles ont été souvent maltraitées par les tempêtes & relevées en differens temps par les Empereurs Grecs Theophile, Michel, Basile, Constantin Porphyrogenete, Manuel Comnéne, Jean Paleologue : comme on en peut juger par les inscriptions qui sont sur les sept tours & sur quelques morceaux des murailles.



De Jean Paleologue Empereur en Jesus-Christ.

Les suivantes se trouvent en venant des sept tours au Serrail.

ΠΑΣΙ ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΜΕΓΑΣ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ΕΓΕΙΡΕ ΡΩΜΑΝΟΣ ΝΕΟΝ ΠΑΝΜΕΓΙΣΤΟΝ ΤΟΝΔΕ ΠΥΡΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ.

Romanus l'Illustre Empereur de tous les Grecs, a relevé dès les fondemens cette nouvelle & grande Tour.

ΠΥΡΓΟΣ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ̄ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΕΥΣΕΒΕΙΣ ΒΑΣΙΛΕΙΣ ΡΩΜΕΩΝ.

Tour de Basile & de Constantin, fidelles Empereurs en Jesus-Christ, pieux Rois des Romains.

ΠΥΡΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΕΝ
ΧΡΙΣΤΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ.

Tour de Theophile Empereur en Jesus-Christ.

ΠΥΡΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΚΑΙ ΜΙ-
ΧΑΗΛ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ̄
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ.

Tour de Theophile & de Michel, fidelles Empereurs en Jesus-Christ.

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΤΩΝ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΩΝ ΦΙΛΟΧΡΙΣΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΔΕΣΠΟΤΩΝ ΕΝ ΕΤΕΙ Κ. Φ. Κ. Α.

Tour renouvellée sous Basile & Constantin Porphyrogenete Serviteurs de Jesus-Christ, Augustes Empereurs en l'année.....

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΜΑΝΟΥΗΛ ΤΟΥ ΦΙΛΟΧΡΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΡΩΜΕΙΟΥ ΥΙΟΥ ΕΝ..... ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΡΩΜΑΙΩΝ ΤΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ ΕΝ ΕΤΕΙ ΦΧΟΒΜΒ.

Tour renouvellée sous Manuel serviteur de Jesus-Christ, Empereur Romain fils...... & de l'Empereur Romain Comnéne en l'année.....

ΟΝ ΤΗΣ ΘΑΛΑΣΣΗΣ ΘΡΑΥΣΜΟΣ ΜΑΚΡΩ ΧΡΟΝΩ ΚΛΥΔΩΝΙ ΠΟΛΛΩ ΚΑΙ ΣΦΟΔΡΩ ΡΗΓΝΥΜΕΝΟΝ ΠΕΣΕΙΝ ΚΑΤΗΝΑΓΚΑΣΕ ΠΥΡΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΕΓΕΙΡΕ ΕΥΣΕΒΗΣ ΑΝΑΞ.

Cette Tour que les secousses de la mer avoient mise à bas par ses flots violens & reïterez pendant longtemps, a été relevée depuis les fondemens par le pieux Roi Basile.

Il y a sept portes depuis la pointe du Serrail jusques aux sept tours, cinq du côté de terre, & onze sur le port, mais par quelque porte que l'on entre, il faut presque toûjours monter; & Constantin qui avoit dessein de rendre Constantinople semblable à Rome, ne pouvoit pas trouver de terrain plus élevé en collines : cette ville est bien fatigante pour les gens de pied, & les personnes de distinction n'y sçauroient aller qu'à cheval. Avant que d'entrer dans cette ville, il faut encore une fois en admirer les dehors, c'est la chose du monde la plus agréable à voir, que de découvrir d'un coup d'œil toutes les maisons de la plus grande ville de l'Europe; dont les couverts, les terrasses, les balcons, & les jardins forment plusieurs amphithéatres relevez par des Bezesteins, des Caravan-Seraï, de Serrails, & sur tout par des Mosquées ou Eglises pour m'expliquer en François, auxquelles nous n'avons rien en France que l'on puisse comparer. Ces Mosquées qui sont des bâtimens effroyables par leurs masses, ne laissent rien voir que de beau, car on ne peut pas découvrir de si loin les défauts & la bizarrerie de l'architecture des Turcs : au contraire leurs principaux dômes, qui sont accompagnez d'autres petits dômes, les uns & les autres couverts de plomb ou dorez ; leurs clochers, s'il m'est permis d'user de ce terme, pour exprimer des tours menuës, mais très-élevées, où le Croissant est arboré : tout cela forme un spectacle qui enchante ceux qui se trouvent à l'entrée du canal de la Mer Noire : ce canal même frappe avec admiration, car Fanarikiosc, Chalcedoine, Scutari, & les campagnes qui sont aux environs, amusent agréablement la vûë qu'on détourne sur la droite quand on ne peut plus soûtenir l'éclat de Constantinople.

J'avouë cependant, que les objets que nous avions vûs de nôtre vaisseau, nous parurent tout à fait differens, quand nous les comparâmes avec ceux qui se presentérent à nous lorsque nous eûmes mis pied à terre. Je ne sçai si ce furent les oignons que l'on vend aux coins des ruës, qui réveillérent en nous l'idée de ces fameux Temples des Egyptiens, dont les dehors éblouïssoient, mais je ne pus m'empêcher de comparer Constantinople avec ces superbes édifices, dans lesquels on ne trouvoit que des crocodiles, des rats, des poireaux, des oignons, que ces idolâtres regardoient comme leurs divinitez. Les maisons de Galata où nous débarquâmes sont basses, bâties la plûpart de bois & de bouë, ainsi le feu en consomme des miliers en un jour : les soldats dans le dessein de piller, ou les Turcs en fumant dans leurs lits, y mettent quelquefois le feu : on se consoleroit si l'on n'y perdoit que la maison, car on y bâtit à fort bon marché, & les côtes de la Mer Noire sont capables de fournir du bois pour rebâtir tous les ans Constantinople s'il étoit necessaire : mais la plûpart des familles sont entierement ruinées dans ces incendies, par la perte de leurs marchandises. C'est peu de chose quand on ne parle que de 2. ou 3. mille maisons brûlées : on a souvent le chagrin de voir abbatre & piller la sienne, quoique le feu n'en soit qu'à 200. pas, sur tout quand le nord-est que les Turcs appellent a *le vent noir* est en furie : on n'a pas trouvé d'autre remede pour l'empêcher de dévorer toute la ville, que de faire de grands abbatis, autrement l'incendie deviendroit generale. Les marchands étrangers se sont avisez fort sagement depuis quelques années, de faire bâtir à Galata des magasins très-solides de pierre de taille, isolez, & qui ne reçoivent le jour que par des fenêtres absolument necessaires, dont les volets aussi bien que les portes sont garnies de tole.

La peste & les *Leventis* sont après le feu, les deux fleaux de Constantinople : il est vrai que les Turcs sont indignes de vivre, ils voyent mourir tranquillement jusques à cinq ou six cens personnes par jour de cette cruelle maladie, sans prendre aucunes mesures pour l'éviter ou pour la combattre, & ne commencent leurs processions que lorsque le mal en emporte environ douze cens par jour ; les hardes des pestiferez se vendent avec autant de facilité que celles des personnes mortes de vieillesse ou de mort violente. Nous nous étions bien précautionnez : nous avions fait en partant de Marseille provision de pierres à cautére, & certainement si le moindre bubon eût paru sur nôtre corps, nous n'eussions pas manqué de le cerner avec une lancette, de le scarifier & de le couvrir de cette pierre pelée, afin de consumer au plûtôt une partie où il semble que se décharge la plus grande force du poison ; tandis que d'ailleurs nous eussions mis en usage la theriaque, l'orvietan, les gouttes d'Angleterre & les autres remedes cordiaux & spiritueux, dont nous avions des boëtes pleines. Il faut que le tartre emetique précéde l'usage de ces remedes, & qu'on le réitere suivant le besoin, sans differer de le donner dès le moment que la tête est menacée, ou qu'on sent la moindre nausée.

Pour les Leventis qui sont des soldats de galeres qui courent sur les gens le coutelas à la main, en faisant des grimaces à faire peur à ceux qui ne les connoissent pas : il y a quelques années que le Caïmacan ou Gouverneur de la ville, à la sollicitation des Ambassadeurs, a permis aux étrangers de se défendre contre eux, & l'on a mis ces canailles à la raison, à coups d'épée & de pistolets. Quoique les plus braves Musulmans nous traittent de mal-adroits, qui ne sçavons pas manier les armes noblement ni de bonne grace, ils ne laissent pas de fuir devant la pointe de nos épées. *Ces chiens de Chrétiens*, disent-ils, *perçent le ventre tout brusquement sans donner le temps de se défendre :* nos épées portent leur coup sur le champ, au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour sabrer. Dès que l'on apperçoit dans les ruës de Constantinople des gens qui viennent à vous en camisole & en calçon, les jambes nuës, l'escarpin aux pieds, & le poignard à la main, il faut tirer son épée du fourreau ; quelques-uns même ont la précaution de la porter nuë sous le juste-au-corps ; si l'on est en veste, il ne faut pas marcher sans pistolets de poche bien chargez & bien amorcez, ou au moins il faut faire semblant d'en tirer de la poche. Un Marchand François arrêta un jour deux Leventis avec une grosse & longue écritoire de chagrin, qu'ils prirent pour quelque arme à feu : ils s'imaginent qu'il y a des lames cachées dans toutes nos cannes, & prennent leurs mesures suivant la contenance que l'on fait : pour éviter leurs insultes, on se fait escorter par des Janissaires.

Mr. le Marquis de Ferriol nous en donna quelques-uns de sa garde pour nous accompagner ; il nous fit loger dans le Château Gaillard, qui est un quartier du Palais de France qu'il nous avoit destiné : ce Palais nous parut un lieu enchanté, car la misere de l'Archipel, d'où nous venions, nous avoit donné une idée fort désavantageuse du reste de la Turquie. Le Palais de France est la maison de Constantinople la plus logeable & la mieux entenduë pour des personnes élevées en Europe : il fut bâti par ordre d'Henri IV. dans le temps que Mr. de Bréves étoit Ambassadeur, mais on y a fait de beaux appartemens sous Mr. de Nointel : les honnêtes gens y sont reçûs avec toute sorte d'agrémens. Hors de ce palais, quand on iroit jusques au fond du Japon, on ne sçait ce que c'est que de faire bonne chere : on est servi chez Mr. l'Ambassadeur, comme dans les meilleures tables de Paris : au lieu de vaisselle de cuivre étamé dont on se sert même dans

a. Cara-seli.

dans le Serrail du Grand Seigneur, on ne voit chez Son Excellence que des piles d'assiettes d'argent, & des buffets chargez de bassins, d'aiguieres, de soucoupes, de vases, de flacons de la même matiere; la magnificence & les manieres polies & engageantes du maître, y attirent toutes les nations du monde. On ne peut trop admirer avec quelle fermeté Mr. le Marquis de Ferriol soûtient la grandeur du nom François, dans une Cour où l'on est exposé tous les jours aux caprices des nouveaux Ministres.

Tandis qu'on travailloit à nos habits à la Turque, nous courions par tout pour voir les beautez de la ville, vêtus à la Françoise, l'épée au côté, la perruque poudrée, & le chapeau retroussé, quoique rien ne choque plus les Musulmans, sur tout ceux qui sont un peu avant dans la terre ferme. On a mis sur un autre pied ceux de Constantinople & de Smyrne, ils se sont faits à nos manieres à force de nous voir dans nôtre équipage ordinaire : nous n'eussions fait aucune difficulté d'aller dans les ruës sans Janissaires, si Mr. l'Ambassadeur, par une distinction qu'il accorda à nôtre qualité d'employez par Sa Majesté, n'eût ordonné qu'ils nous accompagnassent par tout.

Les ruës de Constantinople sont très-mal pavées, quelques-unes même ne le sont point du tout, la seule ruë qui va du Serrail à la porte d'Andrinople est pratiquable, les autres sont serrées, obscures, profondes, & ressemblent presque à des coupe-gorges : on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps de bons édifices, des bains, des bazars & quelques maisons de grands Seigneurs, bâties à chaux & à sable avec des encoigneures de pierre de taille, & dont les appartemens ont des enfilades assez bien entenduës.

La ville nous parut mieux peuplée qu'on ne dit, quoique les maisons n'ayent que deux étages, elles sont toutes occupées & bien remplies. Après y avoir fait attention, je ne doute pas qu'il n'y ait autant de monde à Constantinople qu'à Paris; on voit peu de Turques dans les ruës, elles se tiennent dans leurs appartemens, sans se trop embarrasser de ce qui se passe dans le reste du monde, excepté certaines femmes de Pachas absens, lesquelles ne haïssent pas les étrangers; mais leurs intrigues ne sont pas sans danger, & la cruauté succede quelquefois à la tendresse. Les maris pour leur ôter tout pretexte de sortir, leur ont persuadé qu'il n'y avoit point de paradis pour les femmes, ou du moins que pour y aller, supposé qu'il y en eût un, il n'étoit pas necessaire de prier hors de chez soi. Pour les retenir agréablement dans leurs maisons, ils y font bâtir des bains, & les amusent avec du caffé : mais cette précaution est souvent inutile; on y introduit de beaux garçons travestis en femmes esclaves, qui portent des nippes & des bijoux à vendre. Les Juives ne manquent pas d'adresse pour favoriser les belles passions, néanmoins les intrigues y sont plus rares que parmi nous, & la plûpart des Dames Turques sont obligées de rester chez elles, & de s'y occuper à broder, faute de pouvoir faire mieux. Les Gréques, les Juives, les Arméniennes ont plus de liberté, mais elles ne sortent pas aussi souvent que nos femmes, parce que les esclaves font toutes les affaires du dehors, comme d'aller au marché & en commission. Paris paroîtroit beaucoup moins peuplé, si l'on ne rencontroit pas toute la journée dans les ruës des femmes de toute sorte d'âge & de condition.

Plusieurs choses ont contribué à mieux peupler Constantinople que les autres villes de Turquie; le negoce & les profits qu'il est aisé d'y faire; l'esperance de s'avancer dans une Cour, où il n'y a point de gens de qualité, & où par consequent il est assez naturel de se flatter qu'on s'y élevera par son merite & par son argent; la misere que l'on souffre dans les Provinces, où les Pachas ont toûjours exercé de grandes cruautez; enfin ce prodigieux trafic d'esclaves qui s'y fait incessamment: ces derniers s'y multiplient par le mariage, & fournissent un grand nombre d'habitans à la ville. Il semble qu'on ait affecté de tout temps d'amener à Constantinople de puissantes colonies, je ne parle pas des familles Romaines que Constantin engagea de s'y établir; Glycas assure que cet Empereur ayant donné aux Senateurs qui l'avoient suivi, le commandement de ses armées de Perse, il retint leurs anneaux qu'il envoya à leurs femmes pour les obliger de quitter Rome, de venir joindre leurs maris, & de s'attacher à sa Cour. Mahomet II. ayant pris Amastris appartenant aux Genois sur les côtes de la Mer Noire, en fit passer presque tous les habitans à Constantinople l'an 1460. En 1514. Selim s'étant rendu le maître de Tauris en Perse, en amena tous les ouvriers : Barberousse y faisoit souvent conduire les peuples de l'Archipel dont il avoit soûmis les Isles : en 1537. il y fit passer 16000. prisonniers de Corfou : dans les dernieres guerres d'Hongrie combien n'y a-t-on pas amené de gens de tout sexe?

Les premieres promenades que les Etrangers font dans Constantinople, sont ordinairement destinées à la visite des Mosquées Royales : il y en a sept qui portent ce nom. Ces bâtimens très-beaux dans leur genre, sont tout à fait finis, & parfaitement bien entretenus, au lieu qu'en France nous n'avons presque point d'Eglise achevée : si la nef est estimée par sa grandeur & par la beauté de son cintre, le choeur est imparfait; si ces deux parties sont finies, le frontispice n'est pas commencé : la plûpart de nos Eglises sur tout dans Paris, sont entourées de bâtimens profanes, on loge des familles entieres entre les arc-boutans, on profite du moindre auvent pour y dresser des boutiques; ces Eglises n'ont souvent ni place ni avenuë. Les Mosquées de Constantinople au contraire sont isolées & renfermées dans des cours spacieuses, plantées de

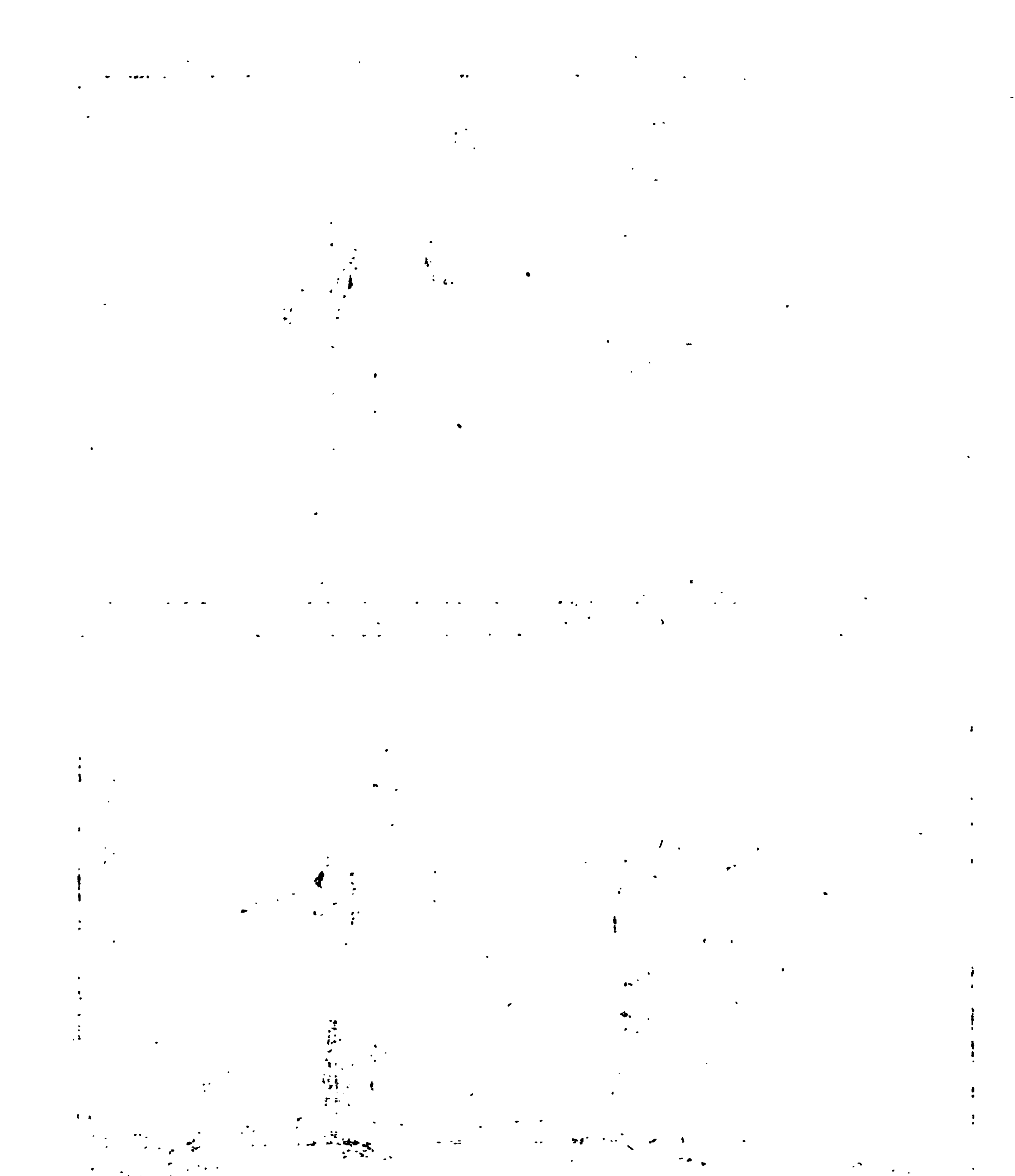
beaux

Greques de Constantinople. Tom. I. Pag. 282.



Femmes Gréques en Robbe fourrée.





beaux arbres, ornées de belles fontaines : on ne souffre point de chiens dans les Mosquées, personne n'y cause & n'y commet d'irréverence, elles sont bien rentées & beaucoup plus riches que nos Eglises : quoique l'architecture n'en soit pas comparable à la nôtre, elles ne laissent pas de frapper par leur grandeur & par leur solidité. On execute bien les domes dans tout le Levant, ceux des Mosquées sont d'une juste proportion, & accompagnez d'autres petits dômes qui les font paroître bien nourris & point du tout élancez ; il n'en est pas de même de leurs minarets, qui sont des aiguilles aussi hautes que nos clochers & aussi menuës, pour ainsi dire, que des quilles ; ces minarets servent d'un grand ornement aux Mosquées & aux villes : cependant quoique nous n'ayons pas d'ouvrage si hardi parmi nous, nos yeux sont faits à nos clochers, & nos oreilles au son de nos cloches, qui sont plus harmonieuses que les chansons des *Muesins*, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui annoncent en chantant du haut des minarets, les heures des prieres.

Sainte Sophie est la plus parfaite de ces Mosquées : sa situation est avantageuse, car elle se trouve dans un des plus beaux endroits de Constantinople sur le haut de l'ancienne ville de Byzance & de la colline qui vient fondre dans la mer par la pointe du Serrail : cette Eglise qui est sans doute le plus bel édifice du monde, après Saint Pierre de Rome, paroît furieusement lourde en dehors, & ne montre rien de fort magnifique, le plan en est presque quarré, & le dôme qui est la seule piece de remarque, s'appuye en dehors sur quatre arc-boutans qui sont effroyables par leur masse : ce sont des especes de tours très-massives, qu'on a été obligé de faire après coup pour soûtenir ce grand corps de bâtiment & le rendre inébranlable, dans un pays où les tremblemens de terre renversent souvent des villes entieres.

Le frontispice n'a rien de superbe, ni qui réponde à l'idée qu'on a de sainte Sophie : on entre d'abord dans un portique d'environ six toises de large, qui a servi de vestibule dans le temps des Empereurs Grecs : ce portique communique à l'Eglise par neuf portes de marbre, dont les batans de Bronze relevez de bas-reliefs, sont d'une grande magnificence ; on voit encore sur celles du milieu quelques figures à la Mosaïque, & même quelques peintures ; le vestibule est joint à un autre qui lui est parallele, mais qui n'a que cinq portes de bronze sans bas-reliefs ; les batans étoient seulement chargez de croix, dont les Turcs n'ont laissé que les poteaux : on n'entre pas de front dans ces deux vestibules, mais seulement par des portes ouvertes sur les côtez, & suivant les regles de l'Eglise Greque, ils étoient necessaires pour faire placer ceux que l'on distinguoit, ou par les sacremens qu'ils devoient recevoir, ou par des penitences publiques qu'ils devoient subir. Les Turcs ont bâti un grand cloître parallele à ces vestibules, pour loger les Officiers de la Mosquée.

[a] Un dôme d'une structure admirable tient lieu de nef ; au pied de ce dôme regne une colonnade qui porte une galerie de cinq toises de largeur, dont la voute est très-belle. Dans l'espace qui est entre les colonnes, le parapet est orné de croix en bas-relief, que les Turcs ont fort maltraitées, quelques-uns l'appellent la galerie de Constantin ; elle étoit destinée autrefois pour les femmes. A la naissance & sur la corniche du dôme regne une autre petite galerie, ou plûtôt une balustrade qui n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour laisser passer une personne, & l'on en a pratiqué une autre par dessus celle-ci : ces balustrades font un effet merveilleux dans le temps du Ramezan, car elles sont toutes garnies de lampes. A peine les colonnes de ce dôme ont-elles du renflement, & leurs chapiteaux nous parurent d'un ordre singulier, moins beau pourtant que ceux qu'on observe pour les nôtres : le dôme a 18. toises dans œuvre, & s'appuye sur quatre gros piliers d'environ huit toises d'épaisseur, la voute paroît une demi sphére parfaite, éclairée par 24. fenêtres disposées dans la circonférence.

De la partie orientale de ce dôme, on passe tout de plein pied dans le demi-dôme qui termine l'édifice. [b] Ce dôme ou coquille étoit le sanctuaire des Chrétiens, & le maître autel y étoit placé : Mahomet II. s'étant rendu le maître de la ville, s'y assit les pieds croisez à la maniere des Turcs, il y fit sa priere, le fit razer, & fit attacher à un des piliers où étoit le thrône du Patriarche, une belle piéce d'étoffe relevée en broderie de chiffres, & de caracteres Arabes, qui avoit servi de portiere à la Mosquée de la Méque. Voila quelle fut la dédicace de Sainte Sophie. On ne trouve à present dans ce sanctuaire, que la [c] niche où l'on met l'Alcoran : elle regarde la Méque, & les Musulmans se tournent toûjours de ce côté-là, quand ils font leurs prieres ; la chaise du Moufti n'est pas loin de là, elle est élevée de plusieurs marches, & à côté il y a une espece de tribune, où se mettent les Officiers destinez pour reciter certaines prieres.

Cette Mosquée bâtie en croix Gréque, c'est-à-dire racourcie & presque quarrée, a dans œuvre 42. toises de long, sur 38. toises de large : le dôme occupe presque tout ce quarré. On m'a assuré qu'on y comptoit jusques à 107. colonnes de differens marbres, de porphyre ou de granit d'Egypte, car nous n'eûmes pas le temps de les compter. Tout le dôme est revêtu ou pavé de plusieurs sortes de marbre : les incrustations de la galerie sont des

a Τροῦλος καὶ θόλος trullus, trulla, hemisphærium, testudo. Στρογγυλοειδὴς οἶκος. *Hesych.* un dôme.

b *L'espace qui est entre le dôme & le demi dôme, s'appelle* Σολέα, κόγχη, ἀψὶς, ἡμικύκλιος.

c Maharab. Mirabé. Marabé. Gueblé.

des Mosaïques faites la plûpart avec des dez de verre qui se détachent tous les jours de leur ciment, mais leur couleur est inalterable : ces dez de verre sont de veritables doublets, a car la feuille colorée de differente maniere, est couverte d'une piece de verre fort mince collée par dessus, il n'y a que l'eau bouillante qui la puisse détacher : c'est un secret connu & que l'on pourroit mettre en pratique si les Mosaïques revenoient à la mode parmi nous. Quoique l'application de ces deux pieces de verre qui renferment la lame colorée soit vetilleuse, elle prouve que l'invention des doublets n'est pas nouvelle. Les Turcs ont détruit le nez & les yeux des figures que l'on y avoit representées, aussi-bien que le visage des quatre Cherubins placez aux angles du dôme.

b Sainte Sophie n'est pas la premiere Eglise qu'on ait bâtie sous ce nom à Constantinople ; c le grand Constantin fut le premier qui y consacra une chapelle *à la sagesse du Verbe incréé* ; mais soit que ce bâtiment fût trop petit, ou qu'il eût été renversé quelque temps après par un tremblement de terre, d Constantius sous fils fit bâtir une plus grande Eglise à la place de la premiere : le sanctuaire & la plus grande partie de cette Eglise furent détruits sous l'Empire e d'Arcadius dans la sedition excitée contre Saint Jean Chrysostome Patriarche de Constantinople ; l'on assure même que ce furent ceux f de son parti qui y mirent le feu : elle fut encore brûlée sous Honorius, & rétablie par le jeune Theodose ; mais la cinquiéme anneé de l'Empire de Justinien, l'incendie qui désola une grande partie de la ville, n'épargna pas sainte Sophie dans cette g sedition où Hypatius fut fait Empereur malgré lui. Justinien ayant appaisé la sedition & puni les coupables, fit la même année construire le superbe h édifice qui subsiste encore à present. i Mr. du Cange prouve qu'il fut fini en cinq ans, & non pas en dix-sept comme quelques Auteurs Grecs l'ont écrit : l'Empereur en fut si satisfait, qu'il ne put pas s'empêcher de crier, k *je t'ai surpassé Salomon :* cependant la 32. année du regne de Justinien, un tremblement de terre renversa le demi-dôme, dont la chûte écrasa l'autel ; il fut relevé & l'Eglise consacrée de nouveau. Zonare remarque que Justinien fit grand tort aux belles Lettres, pour trouver des fonds pour ce bâtiment, car il y employa les appointemens que l'on donnoit aux Professeurs de toutes les villes de l'Empire. Pour satisfaire sa passion de bâtir, il n'épargna pas même la Statuë d'argent de Theodose qu'Arcadius avoit fait dresser, & qui pesoit 7400. livres. Pour couvrir le dôme de Sainte Sophie, Justinien employa les canaux de plomb qui servoient à conduire la plûpart des eaux de la ville. Les principaux Architectes qui travaillerent à cette celebre Eglise furent, l Anthemius de Tralles, & Isidore de Milet : le premier passoit pour le plus grand Mechanicien de son temps, peut-être avoit-il le secret de la poudre à canon, car m Agathias assure qu'il imitoit parfaitement bien le tonnerre, la foudre & les tremblemens de terre ; l'Empereur Basile le Macedonien fit assurer le demi-dôme occidental qui s'étoit entr'ouvert en plusieurs endroits ; enfin un autre tremblement de terre endommagea tellement cette Eglise sous l'Imperatrice Anne & Jean Paleologue son fils, qu'elle ne put être rétablie qu'avec beaucoup de temps & de dépense : c'est pour cela que le mariage de l'Empereur & n d'Helene fille de Cantacuzene, fut celebré dans l'Eglise des Blaquernes dediée à la sainte Vierge. Mahomet II. trouva Sainte Sophie si belle, qu'il la fit reparer, & depuis ce temps-là, les Turcs la conservent avec beaucoup de soin.

En sortant de Sainte Sophie, on nous conduisit à 30. ou 40. pas de l'Eglise, pour nous montrer les o mausolées de quelques Princes Othomans, ce sont quatre petits bâtimens assez bas, terminez en dômes couverts de plomb, soutenus par des colonnes posées sur un plan exagone : les balustrades sont de bois, & les cercueils sont couverts de drap sans broderie, les Empereurs ne sont distinguez de leurs femmes que par leur Turban qui est sur un pilier à la tête du cercueil, & ce cercueil est un peu plus gros, de même que les flambeaux qui brûlent à chaque bout. Il n'y a point de flambeaux au cercueil du frere de Sultan Mourat, quoiqu'il y en ait à ceux de toutes les femmes du Grand Seigneur. On nous fit remarquer des mouchoirs en maniere de cravate autour du col des representations de 120. enfans de cet Empereur, qui furent tous étranglez en un jour par l'ordre de son Successeur. Le marbre n'a pas été épargné dans ces mausolées qui sont éclairez jour & nuit, non seulement par les flambeaux des cercueils, mais encore par plusieurs lampes : on a pris soin aussi d'y attacher avec des chaînes plusieurs Alcorans, pour en faciliter la lecture à ceux qui viennent faire leurs prieres. Outre les personnes qui prient par dévotion, il y a comme dans les autres mausolées, des pauvres de fondation entretenus dans un Hôpital qui est tout auprès ; ces pauvres ont des chapelets de

a Κατεχρύσωσε τὰ ὄροφα ἐξ ὑέλινου χρυσοῦ λαμπρότατα. *Anonym. descript. Constant.*

b Αγία Σοφία.

c *Theophan. Cedren. Glycas. Paul. Diac. lib. 2. Nicephor. Callist. lib. 7. cap. 49.*

d *Socrat. l. 2. c. 16. Philostorg. lib. 3. cap. 3. Nicephor. Callist. lib. 9. c. 9.*

e *Socrat. lib. 6. cap. 16.*

f Ἰωαννῖται

g *Appellée* Nika.

h *Manuel. Chrysol. de ædif. elegant.*

i *In notis in Bandelm.*

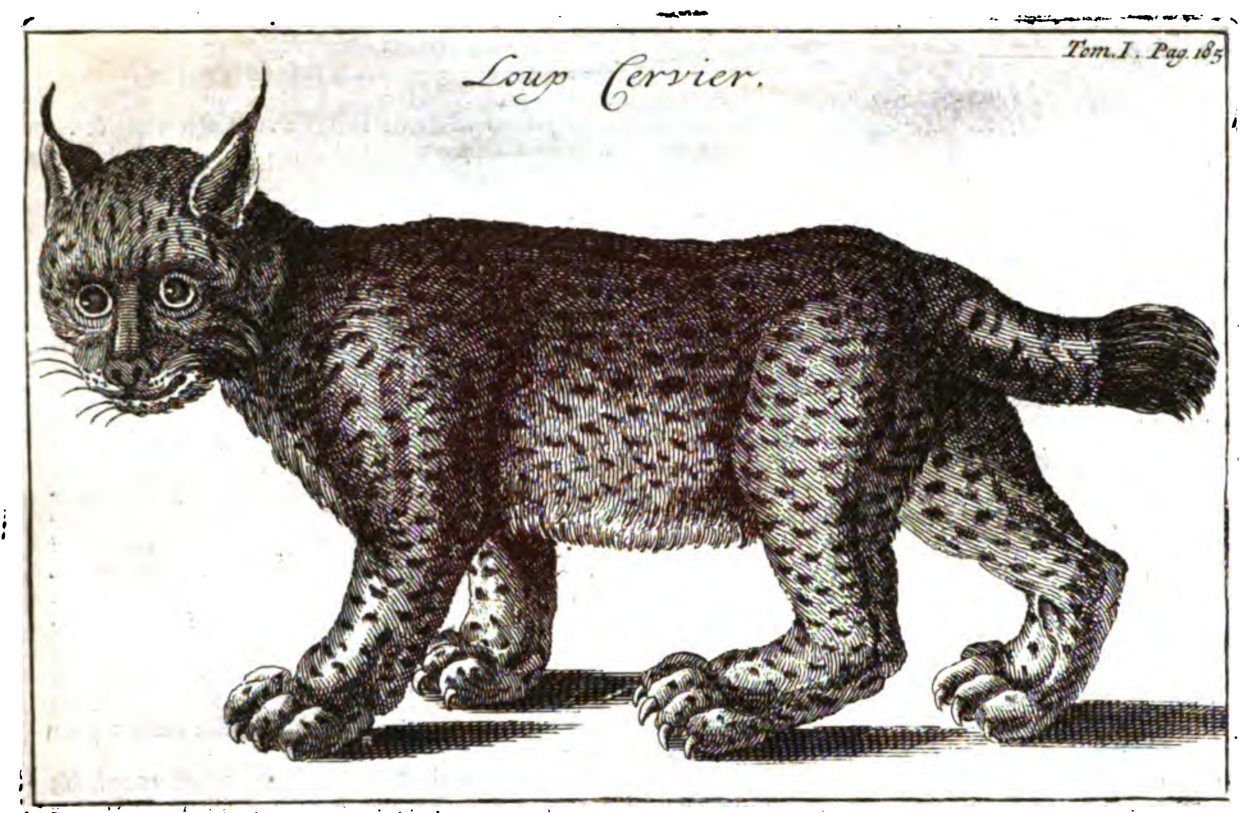
k Νενίκηκά σε Σαλομών. Vici te Salomon. *Codin. de Orig. Constant.*

l *Procop. de ædif. Just. lib. 2. cap. 3.*

m *Lib. 5.*

n *Cantacuz. lib. 4. cap. 5. Leuncl. Hist. Musulm. 582.*

o Turbé.



de bois, dont les grains ſont gros comme des balles de mouſquet. J'ai oublié les noms des autres Sultans qui ſont dans ces Mauſolées, il me ſemble qu'on nous parla de Sultan Selim, & de Sultan Muſtapha.

A quelques pas de-là ſe voit une vieille tour, que l'on prétend avoir ſervi d'Egliſe aux Chrétiens; on y nourrit pluſieurs bêtes, & c'eſt comme une petite ménagerie du Grand Seigneur, où l'on enferme des Lions, des Leopards, des Tigres, des Loups-cerviers, des Chacals : ces derniers participent du Renard & du Loup, & crient la nuit comme des enfans tourmentez de tranchées. On conſerve dans ce lieu la peau d'une Gerafe qui ſe promenoit dans les ruës de Conſtantinople en quêtant avec ſa tête aux fenêtres des maiſons où il y avoit du monde qui l'appelloit: on dit que cette peau eſt blanche, griſâtre en quelques endroits, avec de groſſes tâches fauves; on dit auſſi que cet animal eſt de la taille d'un cheval,mais qu'il a la croupe baſſe & comme avalée.

On doit regarder les autres Moſquées Royales de Conſtantinople, comme des copies de Sainte Sophie, & qui approchent plus ou moins de cet original : ce ſont des dômes d'une fort belle apparence, accompagnez de pluſieurs autres dômes plus petits : le bâtiment eſt toûjours iſolé & enfermé dans une grande cour plantée, dans laquelle ſe trouvent des fontaines, des cabinets, & toutes les commoditez neceſſaires pour l'exercice de la Religion Mahometane. Quant aux minarets, c'eſt-à-dire ces aiguiles menuës où un Chantre monte pour annoncer la priere, il n'eſt point de Moſquée Royale qui n'en ait au moins deux, quelques-unes en ont quatre & même juſques à ſix.

On en voit autant à la Moſquée neuve, bâtie par Sultan Achmet : à l'Atmeidan ou *place aux chevaux*, qui eſt l'ancien hyppodrome, chacun des minarets de cette Moſquée a trois galeries de pierre travaillées à jour dans le goût du païs : la cour en eſt fort belle, c'eſt un quarré long, embelli de quelques arbres : avant que d'entrer dans la Moſquée, on paſſe par un periſtyle qui eſt une eſpece de cloître avec pluſieurs arcades couvertes de leurs petits dômes revêtus de plomb & ſoutenus par des colonnes : le pavé eſt d'un fort beau marbre, de même qu'une fontaine hexagone qui en occupe le milieu, & qui eſt couverte d'un dôme formé par des grilles de fer doré : le grand dôme qui fait la principale partie de la Moſquée, eſt entouré de quatre petits dômes en cul de four, & ſoûtenu par quatre piliers de marbre blanc de dix toiſes de circonference, ſur onze ou douze de hauteur, avec des canelures en demi boſſe, au lieu d'être creuſes. En dehors cet édifice eſt ſup-

ſupporté par quatre tours ſolides qui tiennent lieu d'arc-boutans. Cette Moſquée & les autres Moſquées Royales que les Muſulmans ont fait bâtir, ſont éclairées par beaucoup plus de lampes que Sainte Sophie, & l'on a placé parmi les lampes de la Moſquée neuve, des boules de criſtal, des luſtres, des œufs d'Autruche, & quelques autres pieces pour égayer la vûë. On y remarque deux globes de verre, dans l'un deſquels on a conſtruit une galere, en conduiſant avec des pincettes les pieces neceſſaires & les appliquant les unes contre les autres : dans l'autre globe on a repreſenté en bas-relief avec une patience admirable, le plan de la Moſquée. Le Turbé ou le Mauſolée de Sultan Achmet, eſt ſur le derriere de la Moſquée du côté du nord.

De toutes les Moſquées de Conſtantinople, il n'y en a aucune qui approche plus de Sainte Sophie par la beauté de ſon dôme, que la Solymanie, fondée par Solyman II. le plus magnifique de tous les Sultans : on peut dire même qu'elle ſurpaſſe Sainte Sophie par les dehors, car ſes arcboutans lui ſervent d'ornement; ſes fenêtres ſont plus grandes & mieux diſpoſées ; les galeries qui regnent d'un arc-boutant à l'autre, plus régulieres & plus ſuperbes : tout l'édifice eſt bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcedoine. L'indiſpenſable neceſſité où ſont les Muſulmans de faire leurs ablutions, les oblige à conſtruire de grands cloîtres auprès des Moſquées Royales : la fontaine eſt toûjours placée au milieu, & les endroits pour ſe laver ſont aux environs : celle qui eſt dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines. La cour qui la renferme eſt très-belle & plantée d'arbres; le principal dôme eſt un peu moindre que celui de Sainte Sophie, mais il eſt dans les mêmes proportions, auſſi bien que les douze petits dômes qui ſont autour. A l'égard des minarets, il y en a quatre : les deux qui ſont à l'entrée du periſtyle ſont plus petits que les autres, & n'ont que deux galeries ; ceux qui ſont attachez à la Moſquée en ont trois & ſont plus élevez.

Le Mauſolée du Sultan Fondateur & celui de la Sultane ſon épouſe ſont derriere la Moſquée ſous des dômes fort propres & fort riches ; le cercueil de Solyman eſt couvert d'une belle portiere en broderie, repreſentant la ville de la Méque d'où elle a été apportée. On a mis à la tête du cercueil le turban de ce Prince avec deux aigrettes garnies de pierreries : pluſieurs gros cierges & quantité de lampes brûlent en ce lieu, on y voit des Alcorans attachez avec des chaînes, & des perſonnes gagées pour les lire : les Turcs croyent que les prieres ſoulagent les morts, quoiqu'ils n'en faſſent pas un article de foi. Cette Moſquée eſt ſur un colline dans le quartier du vieux Serrail, bâti par Mahomet II.

La Validée qui porte le nom de la Validé ſa Fondatrice, femme d'Ibrahim & mere de Mahomet IV. eſt encore un bel édifice placé ſur le port auprès du Serrail. Cette Moſquée eſt enfermée par les murs de la ville au ſeptentrion & au couchant ; au midi par le Mauſolée & par le bazar de la même Sultane. Elle eſt compoſée d'un grand dôme & de quatre demi-dômes diſpoſez en croix ſur les côtez, & les intervalles des demidômes ſont remplis par quatre autres dômes plus petits : en dedans elle eſt revêtuë de belle fayence, mais ſa colonnade eſt de marbre avec des Chapiteaux à la Turque ; la plûpart des colonnes ont été apportées des ruines de Troye : les lampes, les luſtres, les boules d'yvoire, les globes de cryſtal ſont d'un grand ornement dans le temps des illuminations qui s'y font pendant la priere : le periſtyle qui eſt ſur le devant de la Moſquée, eſt couvert de ſes dômes, embelli de colonnes de marbre blanc, entremêlées de quelques-unes de marbre gris. Tout l'ouvrage paroît plus délié que celui des autres Moſquées, & n'a rien de gothique, quoiqu'il ſoit beaucoup dans le goût Turc; les cintres des portes & des fenêtres ſont d'une aſſez bonne architecture ; ſes deux minarets ont chacun trois galeries bien ouvragées : il eſt même ſurprenant que les Turcs qui font ſi rarement de ces ſortes d'édifices, ayent des Architectes aſſez habiles pour les executer.

La ſituation de cette Moſquée qui eſt tout-à-fait ſur la vûë du Serrail, & dans l'endroit de la ville le plus fréquenté, fait qu'on la préfere aux autres les jours de réjoüiſſances publiques : on ne ſe contente pas de couvrir de lampes les galeries de ſes minarets, on tend à differentes hauteurs pluſieurs cordes d'une de ces aiguilles à l'autre ; non ſeulement ces cordes ſoûtiennent le nom & le chiffre du Grand Seigneur, repreſentez en feu par de petites lampes, mais on y voit auſſi la repreſentation des villes & des principales victoires qui donnent lieu à la fête.

Tout brille dans ces illuminations juſques aux croiſſants. Si les anciens Byzantins revenoient au monde, ils admireroient ſans doute la prodigieuſe grandeur de leur ville qui s'étend aujourd'hui juſques au fond du port, au lieu que de leur temps elle n'en occupoit que l'entrée du côté du midi; mais ils ne ſeroient pas ſurpris d'y voir le croiſſant, car c'étoit le ſymbole de Byzance. Nous en apprenons la raiſon par Etienne le Geographe natif de cette ville. Philippe de Macedoine pere d'Alexandre, trouvant de grandes difficultez à continuer le ſiege de a Byzance, fit travailler pendant une nuit fort obſcure à des mines pour faire une breche propre à faire entrer des troupes dans la place, ſans que les ennemis s'en aperçûſſent ; mais heureuſement pour les aſſiegez, la lune étant venuë à paroître, découvrit les travailleurs, & fit a-

vor-

a *Stephan. Byzant.*

vorter ce dessein. Les habitans par reconnoissance dresserent une statuë à Hecate sur le port; & ce lieu qu'on appelloit *Bosphore*, parce qu'un jour de marché un bœuf avoit passé à la nâge du côté d'Asie, fut depuis appellé *Phosphore*; à cause de Diane [a] *Porte-lumiere :* il y a même beaucoup d'apparence que l'Eglise de Sainte Photine de Topana, a été bâtie sur les débris de quelque Temple de la même Diane. [b] Tristan a donné le type d'une belle médaille de Trajan, au revers de laquelle on voit le croissant surmonté par une étoile, & la légende exprime que la ville fut sauvée à la faveur de ce croissant, ou par le secours de Diane dont il étoit le symbole. Il y a plusieurs médailles du même type dans le cabinet du Roi à la légende des [d] Byzantins, aux têtes de Diane, de Trajan, de Julia Domna femme de Severe : ainsi les Turcs n'ont fait qu'adopter le croissant, & ils l'ont trouvé en plusieurs endroits des plus anciens bâtimens de la ville.

Parmi les Sultanes qui ont manié les affaires de la Porte, la Validé Fondatrice de la Mosquée que l'on vient de décrire, étoit d'une habileté extraordinaire, & elle s'étoit fait un credit incroyable: elle choisit l'endroit de Constantinople le plus avantageux pour y faire éclater sa magnificence; mais avant elle on n'a point d'exemple dans l'Empire qu'aucune Sultane ait eu le privilege de faire élever une Mosquée Royale; car pour celle de Saint François, outre qu'elle n'est pas Royale, la mere du Sultan Achmet III. à present regnant, n'a fait que convertir en Mosquée ordinaire, l'Eglise des Religieux Italiens de l'Ordre de Saint François du fauxbourg de Galata.

Peu de chose suffit pour l'entretien d'une Mosquée ordinaire; mais pour les Mosquées Royales, les Sultans même suivant leur Loi, ne sçauroient en faire bâtir une, qu'après de grandes conquêtes sur les ennemis de l'Empire, & il faut que ces conquêtes soient capables de fournir aux frais excessifs de la construction de ces bâtimens & de leur dotation : c'est pour cette raison que Sultan Achmet ayant fait bâtir la Mosquée neuve contre le sentiment des Docteurs de la Loi, qui lui avoient representé inutilement que n'ayant pris ni villes ni châteaux il ne devoit pas entreprendre un bâtiment de telle dépense; ces Docteurs nommérent la Mosquée *le Temple de l'Incredule*.

Il faut pour l'entretien de ces Mosquées, des sommes si considerables, qu'elles consomment le tiers de ce que raportent les terres de l'Empire. Le Kislar Aga, ou Chef des Eunuques noirs, en a la Surintendance; c'est lui qui dispose de toutes les Charges Ecclesiastiques des Mosquées Royales : les principales sont à Constantinople, à Andrinople, à Prusa. On assûre que le revenu de Sainte Sophie, est de 800. mille livres. Le Grand Seigneur paye pour le fond sur lequel le Serrail est bâti, mille & un aspre par jour. Ces revenus sont destinez pour l'entretien des bâtimens, pour les gages des Officiers de la Mosquée, pour la nourriture des pauvres qui se presentent à la porte à certaines heures du jour, pour les hôpitaux des environs, pour les Ecoliers que l'on éleve & que l'on instruit dans la Loi de Mahomet, pour soulager les artisans qui sont en necessité & pour les besoins des pauvres honteux : le reste est mis dans le thresor de la Mosquée, pour subvenir aux accidens imprévûs, tels que sont la chûte des bâtimens, & le dommage des incendies. Ce thresor de même que celui des autres Mosquées est conservé dans le château des sept Tours, & le Grand Seigneur n'y peut toucher en conscience, que dans des occasions pressantes pour la conservation de la Religion. Les villages dont les revenus appartiennent aux Mosquées Royales, ont de grandes franchises, les habitans sont exempts de gens de guerre, & à couvert des oppressions des Pachas, qui dans leurs routes s'en détournent ordinairement.

Dans les autres villes de l'Empire, toutes les maisons payent [e] un cens annuel que doit la place de chaque maison pour l'entretien des Mosquées. Sainte Sophie tire le cens ou vacouf de Smyrne, la Validée celui de Rodosto, Sultan Bajazet celui d'Andrinople, les Mosquées d'Andrinople joüissent du cens de Galata. Lorsque les Grecs, les Juifs, & les Armeniens meurent sans enfans mâles, la Mosquée acquiert la maison, outre le cens qu'elle en retiroit auparavant; mais parmi les Turcs, les freres & les parens heritent de la maison, & ne payent que le cens à la Mosquée. Pour amortir ce cens il est permis d'achetter au profit de la Mosquée des boutiques ou d'autres effets qui rendent l'équivalent du vacouf.

Les autres Mosquées Royales ne sont pas si considerables que celles dont on vient de parler : elles portent le nom de leurs Fondateurs, *Sultan Bajazet*, *Sultan Selim*, *Sultan Mahomet*. La Mosquée d'Ejoup n'est pas regardée comme un bâtiment Royal, quoiqu'elle ait été bâtie par Mahomet II. qui fit reparer toute la ville, & fonda plusieurs colleges. Cette Mosquée consiste en un seul dôme qui n'est celebre que par la céremonie que l'on y fait du couronnement du nouveau Sultan; la céremonie n'est pas longue, il ne s'agit ni de couronnes, ni d'autres ornemens Royaux. L'Empereur monte dans une tribune de marbre, où le Moufti lui met le sabre au côté, car on prétend que ce sabre le rend maître de la terre, & que les autres Rois sont au dessous de lui dès le moment qu'il le tient à son

 côté

a Ἑκάτη Λαμπαδηφόρα.
b *Comment Hist. Tom. 1.*
c ΒΥΖΑΝΤΙΝΗ ΣΩΤ. Byzantina servatrix.
d ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ.
e Wacfi ou Vacouf.

côté : en effet à la cour du Grand Seigneur tous les autres Rois sont appellez *Sultanons*, excepté le Roi de France à qui ils donnent le nom de *Padischa* qui signifie Empereur. La Mosquée d'Ejoup est à l'embouchûre des eaux douces, & les Turcs considérent Ejoup comme un grand Prophete & un grand Capitaine. Ils conviennent pourtant qu'il échoua devant Constantinople, & qu'il y fut tué à la tête d'une armée de Sarrasins qu'il commandoit. Son sepulchre n'est pas moins frequenté que ceux des Sultans : on y prie continuellement & ces sortes de priéres font vivre bien de gens en Turquie.

De la Mosquée d'Ejoup, nous allâmes du côté de terre le long des murailles de la ville, voir un vieux édifice ruiné qu'on appelle le Palais de Constantin, mais qui n'a rien de considerable : c'est une masure éloignée des murailles, d'environ 400. pas ; il y reste deux colonnes qui soûtenoient un balcon au dessus de la porte qui conduisoit d'une cour au corps du Palais ; cet édifice a plûtôt l'apparence de quelque tribunal où l'on montoit par un escalier de marbre dont on voit encore quelques marches ; & c'est, peut-être, le reste de quelque maison que Constantin Porphyrogenete avoit fait bâtir, car le Palais du grand Constantin étoit dans la premiere region de la ville où est presentement le Serrail. [a] Zozime assûre qu'il n'y en avoit pas de plus beau dans Rome. Codin l'appelle *le Palais de l'Hippodrome*.

Nous traversâmes ensuite le quartier de Balat pour descendre au port qui est une des merveilles de la ville. Les Empereurs Grecs se divertissoient autrefois à chasser à Balat. C'est pour cela qu'on l'appelle encore en Grec vulgaire *le Parc* ou [b] *le Chasseur*. Il n'y a que l'Eglise Patriarcale qui puisse y arrêter les étrangers par son nom plûtôt que par sa beauté ; elle n'est distante que de 200. pas du port. Les Grecs n'oseroient faire aucune dépense à cette Eglise, quand même ils seroient assez riches, car les Turcs ne manqueroient pas de s'approprier l'argent que l'on destineroit pour un pareil ouvrage.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

a Βασιλεία καὶ τὸ παλάτιον τοῦ Ἱπποδρόμου. *Hist. lib. 2.*
b Κυνηγός.
c Πατριαρχεῖον.



RELATION
D'UN
VOYAGE
DU LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROI,

CONTENANT

L'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel, de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perse & de l'Asie Mineure.

AVEC

Les Plans des Villes & des Lieux considerables; le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.

Enrichie de Descriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de plusieurs Observations touchant l'Histoire Naturelle.

Par M. PITTON DE TOURNEFORT,

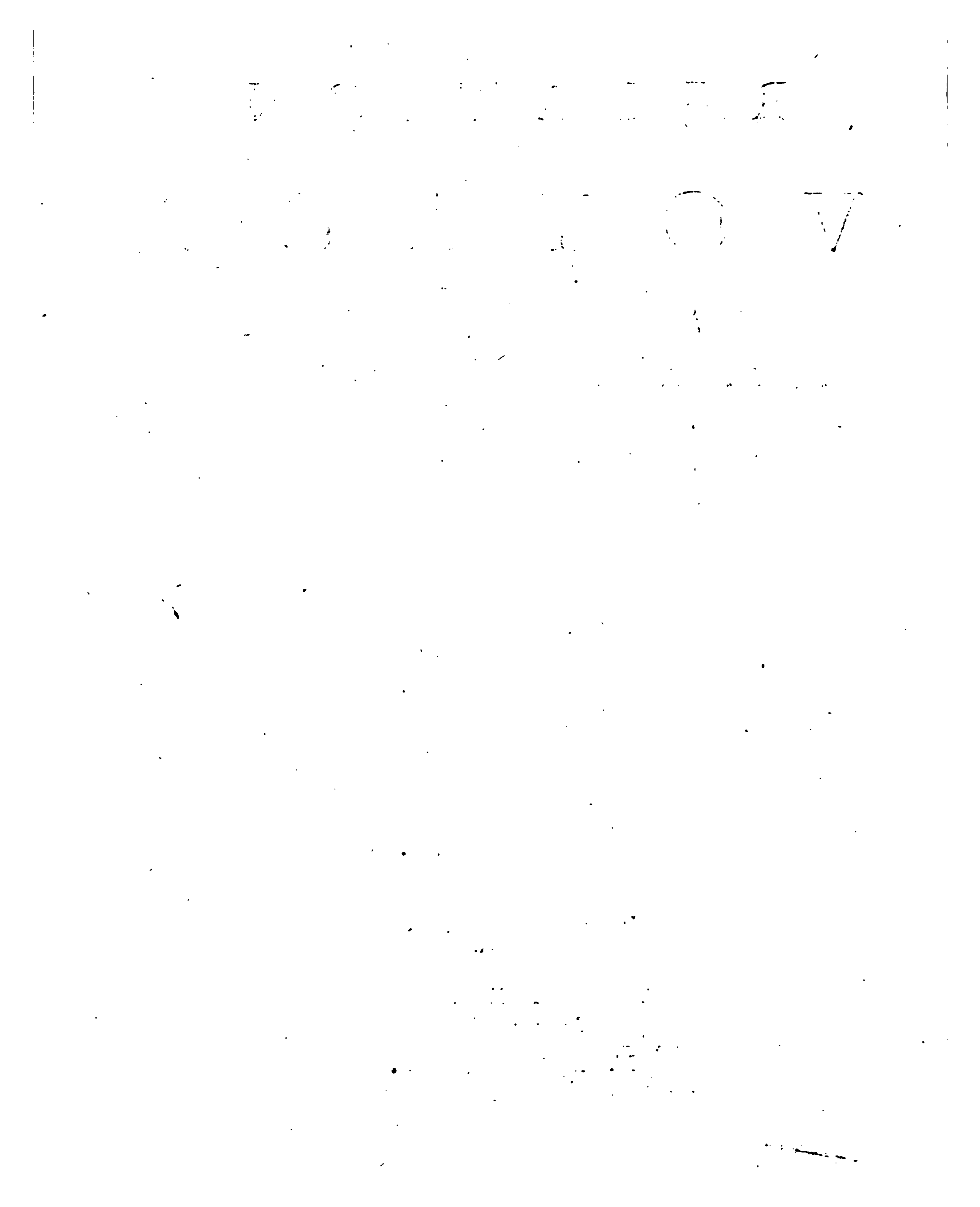
Conseiller du Roi, Academicien Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roi, Lecteur & Professeur en Medecine au College Royal.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE,

M. DCCXVIII.



VOYAGE DU LEVANT,

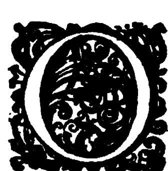
FAIT PAR ORDRE DU ROI.

LETTRE XII.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

CONTINUATION DE LA DESCRIPTION DE CONSTANTINOPLE.

MONSEIGNEUR,



ON ne sçauroit trop admirer le port de Constantinople. Nous en fîmes le tour en bateau par le plus beau temps du monde : ces bateaux sont de petites gondoles d'une grande legereté & d'une propreté merveilleuse : le nombre en est si grand qu'elles couvrent tout le port, surtout dans le trajet de Galata. Les anciens n'ont jamais mieux fait parler l'oracle d'Apollon, que lorsqu'ils lui firent répondre à ceux qui le consultoient pour bâtir une ville dans ce quartier : *Arrêtez-vous*, dit la Pythonisse, *vis-à-vis le païs des Aveugles.* En effet le port de Calcedoine qui se trouve sur la côte opposée, est si peu de chose que ceux qui le choisirent les premiers, meritent bien d'être traitez d'aveugles. Celui de Constantinople est un bassin de sept ou huit milles de circuit du côté de la ville, & il en a bien autant du côté des fauxbourgs ; son entrée large d'environ 600. pas, commence à la pointe du Serrail, ou cap de Saint Dimitre situé au midi ; c'est le [a] cap du Bosphore où étoit l'ancienne ville de Byzance : delà en tirant au couchant, le port s'étend en maniere d'une [b] corne courbée, que l'on peut comparer avec plus de raison à celle d'un bœuf, qu'à celle d'un cerf comme a fait [c] Strabon, car la côte n'a pas des recoins qui en puissent representer les divisions, il est vrai que Mr. Gilles remarque qu'il s'y est fait bien des changemens qui en ont détruit le contour. L'ouverture de ce port est au levant & regarde Scutari ; Galata & Cassun-Pacha sont au septentrion ; enfin ce port se termine au nord-nord-ouest par le cul de sac des eaux douces où se jette la riviere *Lycus*, composée de deux ruisseaux, dont le plus grand, sur lequel est la [d] papeterie, vient de Belgrade, & [e] l'autre coule du nord-ouest. Cette riviere après la jonction des ruisseaux, n'a qu'environ 50. pas de large plus ou moins en certains endroits : elle n'est pas navigable par tout, c'est pour cela qu'il y a des pieux qui marquent les endroits les plus sûrs. Le

a Promontorium Chrysoceras. *Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 11.* Bosphorium χρυσοκέρας. *Solin. cap 16.*

b Κόλπος τοῦ κέρατος. *Cedren.*

c Κέρας τῶν Βυζαντίων. *Strab. Rerum Geogr. lib. 7. De Bosph. Thrac lib. 1. cap. 5.*

d Kiat-ana, Maison du papier : *le ruisseau s'appelle* Barbylès,

e Cydarus Machleva.

ruisseau qui vient du nord-ouest n'est pratiquable aux bateaux, que jusques au village d'*Hali-beicui*. L'autre qui vient de Belgrade, l'est jusques au de-là de quatre milles: on passe ces deux ruisseaux sur des ponts pour aller de Pera à Andrinople. a Apollonius de Thiane fit bien des cerémonies magiques sur ces eaux: elles sont d'un usage merveilleux pour nétoyer le port, car descendant du nord-ouest, elles lavent toute la côte de Cassun-Pacha & de Galata, tandis qu'une partie des eaux du canal de la mer Noire, qui descendent du nord comme un torrent, selon la remarque de b Dion Cassius, heurtent avec impetuosité contre le cap du Bosphore, & se réfléchissent à droite vers le couchant: par ce mouvement elles entraînent la vase qui pourroit s'amasser sur la côte de Constantinople, & par une méchanique naturelle, la poussent peu à peu jusques aux eaux douces: elles en suivent le courant, qui est sensible non seulement sur les côtes de Cassun-Pacha & de Topana; mais assez avant dans le canal de la mer Noire, à Topana, Fondukli, & Ortacui. La raison en est évidente, puisque l'autre courant qui entre par la pointe du Serrail, les repousse & les oblige de remonter: ces eaux douces conservent aussi les bâtimens de mer: on a connu par expérience que les vaisseaux sont moins sujets à être vermoulus dans les ports où il y a de l'eau douce, que dans ceux où il n'y a que de l'eau salée; les poissons s'y plaisent, davantage & y sont d'un meilleur gout. c On s'est récrié de tout temps sur la bonté des jeunes Thons que l'on appelle *Pelamides*, lesquels paissent, pour ainsi dire, par troupeaux dans le port de Constantinople: on les voit representez sur beaucoup de médailles à la legende des Byzantins, & aux têtes des Empereurs Caligula, Claude, Caracalla, Geta, Gordien Pie, Gallien, & des Imperatrices Sabine, Lucille, Crispine, Julia Mœsa, & Julia Mamœa. Pline a remarqué que sous l'eau, du côté de Calcedoine, il y avoit des rochers blancs qui effrayoient les Thons & les obligeoient de passer dans le port de Byzance; les Dauphins s'y jettent aussi quelquefois en si grande quantité, qu'il en est tout couvert, on y pêche souvent ce d poisson, dont la défense est faite en maniere de scie, mais Pline a été trompé par ceux qui l'avoient assûré que ces rochers blancs détournoient les Pelamides d'aller jusques à Calcedoine, on y en pêche d'admirables & en grande quantité.

e Procope pour marquer la bonté du port de Constantinople, dit qu'il est *port par tout*: c'est-à-dire qu'on y mouille par tout: & c'est avec raison que cet Auteur remarque que les vaisseaux viennent mettre leur prouë à terre, tandis que la poupe est dans l'eau; comme si ces deux élemens se piquoient de rendre à l'envi leurs services à la ville. Dans les endroits où il y a un peu moins d'eau, on passe sur une planche pour entrer dans les plus gros bâtimens, ainsi l'on n'a pas besoin de chaloupe pour les charger, ni pour les décharger. Goltzius rapporte une médaille de Byzas fondateur de Byzance, au revers de laquelle se voit une prouë de vaisseau. Il y a dans le cabinet du Roy deux médailles à la legende des Byzantins, sur l'une desquelles est representé un vaisseau qui met à la voile; on voit sur l'autre une figure la pique à la main, & qui paroît en sentinelle sur la prouë d'un navire. Tout cela montre que les Byzantins avoient le pied marin & qu'ils avoient sçû profiter de la bonté de leur port: je m'étonne qu'ils n'ayent pas fait graver sur leurs médailles ces galeres à deux gouvernails, l'un à la prouë & l'autre à la pouppe; il y avoit un timonnier sur chacune de ces parties, comme f Xiphilin les décrit. Les galeres des Byzantins, dans le temps que cet Empereur assiegeoit leur ville, avançoient & reculoient en ligne droite par le moyen de ces deux piéces, ainsi l'invention de mettre deux timons à une galere n'est pas nouvelle. La description de Byzance & de ce fameux siége, est un des beaux morceaux de l'antiquité. g Les Byzantins se signalerent par terre & par mer: leurs plongeurs ne se contentoient pas d'aller couper les ancres des vaisseaux & des galeres des assiégeans, mais ils les attachoient dans l'eau avec des cordes, par le moyen desquelles ils les tiroient où ils vouloient: de telle sorte qu'il sembloit que ces bâtimens se venoient rendre d'eux-mêmes. Ils employoient les poutres de leurs maisons pour construire des vaisseaux, & les cheveux de leurs femmes pour faire des cordes: on les voyoit lancer dans les tranchées des ennemis les Statuës qui servoient d'ornement à leurs villes, & après avoir consumé tout le cuir qui s'y trouva, ils s'entredévoroient eux-mêmes.

Si les les Turcs s'attachoient à la navigation, ils pourroient s'y rendre formidables: car ils ont les plus beaux & les meilleurs ports de la Mediterannée; ils seroient les maîtres de tout le commerce d'O-

a *Scriptor. post Theophan.*
b *Apud Xiphil.*
c Cordyla appellantur partus, qui fœtas redeuntes in mare autumno comitantur. Limosæ verò à luto Pelamides incipiunt vocari, & cùm annum excessere tempus, Thynni. *Plin. hist. nat. lib. 9. cap. 15.* ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. *Hist. nat. lib. 9. cap. 15.*
d Pristis.
e Λιμὴν δὲ ὅλος πανταχῆ ἐστι. *De ædif. Just. lib. 1. cap. 5.*
f *Abregé de la vie de l'Empereur Severe.*
g *Xiphilin. Zonar. Hist. lib. 12.*

d'Orient à la faveur des ports de la mer Rouge, qui leur ouvriroient la porte des Indes Orientales, de la Chine, & du Japon, où les vaisseaux des Chrêtiens ne sçauroient atteindre qu'après avoir passé & répassé le cap de Bonne-esperance; mais les Turcs se croyent trop heureux de rester chez eux, & d'y voir venir toutes les Nations du monde pour faire commerce.

Il n'y a que le vent d'est qui soit capable de troubler le port de Constantinople, son ouverture étant tout à fait exposée au levant: ce vent en agite quelquefois les eaux & les repousse avec violence vers le couchant; on l'apprehende sur tout pendant la nuit, parce qu'il faut ranger les bâtimens à la côte de Galata & de Cassun-Pacha. Les matelots dans ce temps-là ne cessent de crier, suivant leur coûtume; car ils ne sçauroient faire aucune manœuvre sans bruit, & leurs cris joints aux abboyemens des chiens dont les ruës sont pleines, font un tintamarre si effroyable, qu'on croiroit la ville prête à s'abîmer, si l'on n'étoit prévenu de ce qui le cause.

[a] On n'est pas même exempt de cette allarme dans le Serrail: car ce Palais est à gauche tout à l'entrée du port, & occupe la place de l'ancienne ville de Byzance sur la pointe de la presqu'Isle de Thrace, où est précisément le Bosphore. Le Serrail qui est l'ouvrage de Mahomet II. a près de 3. milles de circuit: c'est une espéce de triangle, dont le côté tenant à la ville est le plus grand; celui qui est mouillé par les eaux du Bosphore est à l'est, & l'autre qui forme l'entrée du port est au nord: les appartemens sont sur la hauteur de la colline & les jardins sur le bas jusques à la mer: les murailles de la ville flanquées de leurs tours, se joignant à [b] la pointe de Saint Dimitre, font l'enceinte de ce Palais du côté de la mer. Quelque grande que soit cette enceinte, les dehors du Palais n'ont rien de rare, & s'il faut juger de la beauté des jardins par les Cyprés que l'on y découvre, on conviendra qu'ils ne sont pas mieux entendus que ceux des particuliers. On affecte de planter dans le Serrail des arbres toûjours verds pour dérober aux habitans de Galata & des autres lieux voisins, la vûë des Sultanes qui s'y proménent.

Quoique je n'aye vû que les dehors du Serrail, je suis persuadé que l'interieur de ce Palais, n'a rien de ce que nous appellons superbe & magnifique; parce que les Turcs ne sçavent gueres ce que c'est que magnificence en bâtimens, & ne suivent aucune regle de bonne architecture: s'ils ont fait de belles Mosquées, c'est qu'ils avoient un beau modelle devant leurs yeux, qui étoit l'Eglise de Sainte Sophie: encore ne faudroit-il pas suivre un pareil modelle pour bâtir des Palais suivant les regles de la bonne architecture. On s'apperçoit aisément en voyant les grands combles des Kiosc ou Pavillons Turcs, que l'on commence à s'éloigner d'Italie, & s'approcher de la Perse, & même de la Chine.

Les appartemens du Serrail ont été faits en differens temps, & suivant le caprice des Princes & des Sultanes: ainsi ce fameux Palais est un assemblage de plusieurs corps de logis entassez souvent les uns sur les autres, & separez en quelques endroits. On ne doute pas que les appartemens ne soient spacieux, commodes, richement meublez. Leurs plus beaux ornemens ne consistent ni en tableaux, ni en statuës; ce sont des peintures à la Turque, parquetées d'or & d'azur, entremêlées de fleurs, de païsages, de culs de lampes, & de cartouches chargez de sentences Arabes, comme dans les maisons des particuliers de Constantinople: les bassins de marbre, les bains, les fontaines jaillissantes, font les délices des Orientaux, qui les placent aux premiers étages sans craindre de trop charger le plancher: c'étoit aussi le goût des Sarrasins & des Maures, comme il paroît par leurs anciens Palais, & sur tout par celui de l'Alhambra qui est à Grenade en Espagne, où l'on montre encore aujourd'hui comme un prodige d'Architecture, [c] le pavé de la sale des Lions, qui est fait de plaques de marbre plus grandes que celles des tombes de nos Eglises.

S'il y a quelques beaux morceaux dans le Serrail, ce sont des piéces que les Ambassadeurs des Princes y ont fait apporter, comme des glaces de France & de Venise, des tapis de Perse, des vases d'Orient. On dit que la plûpart des pavillons y sont soûtenus par des arcades, au dessous desquelles sont les logemens des Officiers qui servent les Sultanes. Ces Dames occupent les dessus, qui sont ordinairement terminez en dômes couverts de plomb, ou en pointes chargées de croissants dorez: les balcons, les galeries, les cabinets, les belveders, sont les endroits les plus agréables de ces appartemens; enfin à tout prendre, de la maniere qu'on dépeint ce Palais, il ne laisse pas de répondre à la grandeur de son maître; mais pour en faire un bel édifice, il faudroit le mettre à bas, & se servir des materiaux pour en bâtir un autre sur un nouveau modelle.

L'entrée principale du Serrail est un gros pavillon à huit croisées ouvertes au dessus de la porte, une grande qui est sur la porte même, quatre plus petites à gauche sur la même ligne, & autant de même grandeur à droite. Cette *Porte* dont l'Empire Othoman a pris le nom est fort haute, simple, cintrée en demi-cercle, avec une

[a] Padischa-Serai, Palais de l'Empereur. Serai *signifie* un Palais, & Padischa, un Empereur. *Leuncl. hist. Musulm. pag.* 591.

[b] Serai-bourno, pointe du Serrail. *Ἄκρα χρυσοκέρας.*

[c] El. quarto de los Leones.

une inscription Arabe sous le cintre & deux niches, une de chaque côté, creusées dans l'épaisseur du mur. Elle ressemble plûtôt à un corps de garde, qu'à l'entrée du Palais d'un des plus grands Princes du monde : c'est pourtant Mahomet II. qui la fit bâtir ; & pour marquer que c'est une maison royale, le comble du pavillon de l'entrée est relevé de deux tourrillons : 50. *Capigis* ou portiers sont commandez pour la garde de cette porte ; mais ils n'ont ordinairement pour armes qu'une baguette à la main. On entre d'abord dans une grande cour beaucoup plus longue que large ; à droite sont les infirmeries ; à gauche les logemens des Azancoglans, c'est-à-dire des personnes destinées aux charges les plus viles du Serrail : la cour des Azancoglans renferme les chantiers pour le bois qui se brûle dans le Palais ; on y en met tous les ans quarante mille voyes, & chaque voye est une charretée que deux bufles ont peine à tirer.

Tout le monde peut entrer dans la premiere cour du Serrail, les domestiques & les esclaves des Pachas & des Agas qui ont affaire à la Cour, y restent pour attendre leurs maîtres, & prennent soin de leurs chevaux ; mais on y entendroit, pour ainsi dire, voler une mouche ; & si quelqu'un y rompoit le silence par un ton de voix un peu trop élevé ; ou qu'il parût manquer de respect pour la maison du Prince, il seroit batonné sur le champ par les officiers qui font la ronde : il semble même que les chevaux connoissent où ils sont, & sans doute ils sont dressez à y marcher plus doucement que dans les ruës.

Les infirmeries sont destinées pour les malades de la maison ; on les y conduit dans de petits chariots fermez & tirez par deux hommes. Quand la Cour est à Constantinople, le premier Medecin & le premier Chirurgien y font leurs visites tous les jours, & l'on assûre que l'on y prend grand soin des malades : on dit même qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas trop incommodez, & qui n'y vont que pour s'y reposer & pour y boire du vin ; l'usage de cette liqueur défenduë sévérement par tout ailleurs, est toleré dans les infirmeries, pourvû que l'Eunuque qui est à la porte ne surprenne pas ceux qui le portent : car en ce cas le vin est répandu par terre, & les porteurs sont condamnez à deux ou trois cens coups de bâton.

De la premiere cour, on passe à la seconde ; son entrée est aussi gardée par 50. Capigis. Cette cour est quarrée d'environ 300. pas de diametre, mais plus belle & plus agréable que la premiere ; les chemins en sont pavez & les allées bien entretenuës : tout le reste est en gazon fort propre, dont la verdure n'est interrompuë que par des fontaines qui en entretiennent la fraîcheur. Le thresor du Grand Seigneur & la petite écurie sont à gauche, & l'on y montre une fontaine où l'on faisoit autrefois couper la tête aux Pachas condamnez à mort : les offices & les cuisines sont à droite, embellies de leurs dômes, mais sans cheminées : on y allume le feu dans le milieu, & la fumée passe par des trous dont les dômes sont percez : la premiere de ces cuisines est destinée pour le Grand Seigneur, la seconde pour la premiere Sultane, la troisiéme pour les autres Sultanes, la quatriéme pour le Capi-Aga ou Commandant des portes : dans la cinquiéme on prépare à manger pour les ministres qui se trouvent au Divan ; la sixiéme est pour les pages du Grand Seigneur, que l'on appelle les Ichoglans, la septiéme est pour les officiers du Serrail, la huitiéme pour les femmes & les filles qui servent dans ce palais, la neuviéme pour tous ceux qui sont obligez de se trouver dans la cour du Divan les jours de Justice. On n'y apprête guéres de gibier, mais outre les quarante mille bœufs que l'on y consomme tous les ans, frais ou salez, les pourvoyeurs doivent fournir tous les jours 200. moutons, 100. agneaux ou chevreaux, suivant les saisons, 10. veaux, 200. poules, 200 paires de poulets, 100. paires de pigeons, 50. oisons. Voila pour nourrir bien du monde.

Tout à l'entour de la cour, regne une galerie assez basse, couverte de plomb, & soûtenuë par des colonnes de marbre : il n'y a que le Grand Seigneur qui entre à cheval dans cette cour, c'est pour cela que la petite écurie s'y trouve ; mais il n'y a de place que pour environ 30. chevaux ; on serre les harnois dans des sales qui sont au dessus, & ce sont les plus riches harnois du monde, par la broderie & les pierres prétieuses dont ils sont relevez. La grande écurie dans laquelle on entretient environ mille chevaux pour les officiers du Grand Seigneur, est du côté de la mer sur le Bosphore. Les jours que les Ambassadeurs sont reçûs à l'audience, les Janissaires proprement vêtus se rangent à droite sous la galerie. La sale où se tient le Divan, c'est-à-dire où l'on rend la justice, est à gauche tout au fond de cette cour : à droite est une porte par où l'on entre dans l'interieur du Serrail ; le passage n'en est permis qu'aux personnes mandées : pour la sale du Conseil ou Divan, elle est grande, mais basse, couverte de plomb, lambrissée & dorée assez simplement à la Moresque. On n'y voit qu'un grand tapis étendu sur l'estrade où se mettent les officiers qui composent le Conseil ; c'est-là que le Grand Visir assisté de ses Conseillers, juge sans appel de toutes les causes civiles & criminelles : le Caimacan tient sa place en son absence, & l'on y donne à manger aux Ambassadeurs le jour de leur audience. Voilà tout ce qu'il est libre

bre aux Etrangers de voir dans le Serrail : pour pénétrer plus avant, la curiosité coûteroit trop cher.

Les dehors de ce Palais du côté du port, n'ont rien de remarquable que le Kiosc ou pavillon qui est vis à vis de Galata : ce pavillon est soûtenu par douze colonnes de marbre, il est lambrissé, peint à la Persienne, & richement meublé. Le Grand Seigneur y vient quelquefois pour avoir le plaisir de remarquer ce qui se passe dans le port, ou pour s'embarquer lorsqu'il veut se promener sur le canal. Le pavillon qui est du côté du Bosphore, est plus élevé que celui du port, & il est bâti sur des arcades qui soûtiennent trois salons terminez par des dômes dorez. Le Prince s'y vient divertir avec ses femmes & ses muets; tous ces quais sont couverts d'artillerie, mais sans affuts: la plûpart des canons sont braquez à fleur d'eau; le plus gros qui est celui qui obligea, dit-on, Babylonne à se rendre à Sultan Mourat, est par distinction dans une loge particuliere. Cette artillerie fait grand plaisir aux Mahometans, car on la tire pour les avertir que le carême est fini, & qu'il ne faut plus jeûner : on la décharge aussi les jours de réjouïssance, & pour les conquêtes des Sultans ou de leurs Generaux.

Quand le Grand Seigneur est à Constantinople, il s'amuse quelquefois à observer de ce Kiosc les [a] ceremonies ridicules que font les Grecs le jour de la transfiguration, à une [b] fontaine qui est auprés. Non seulement ils croyent que cette eau guerit la fiévre, mais encore les maladies les plus fâcheuses tant presentes que futures. C'est pour cela qu'ils ne se contentent pas d'y amener les malades pour les faire boire, ils les enterrent dans le sable jusques au col & les déterrent un moment aprés : ceux qui se portent bien s'y lavent, & boivent jusques à ce qu'ils rendent l'eau toute claire par le fondement. Toute la Grece est remplie de pareilles fontaines ; mais ces sortes de sources ne sont pas minerales, elles doivent leur réputation à la crédulité des peuples. Il y a une grande fenêtre proche de cette source, par où l'on fait passer la nuit ceux que l'on a étranglez dans le Serrail, & l'on tire autant de coups de canon que l'on jette de personnes dans l'eau. Les remises des caiques, des chalouppes, & des petites galeres destinées pour les promenades du Grand Seigneur, sont proche ces Kioscs, & sont commises aux soins du Bostangi-Bachi ; on s'en sert pour aller se promener au Serrail de Scutari ou à Fanari Kiosc ; ces bâtimens dont le Bostangi-Bachi tient le timon, quand le Grand Seigneur les monte, sont très-legers & très-propres ; il n'y a pas jusques aux rames qui ne soient peintes & dorées. Fanari-Kiosc est un pavillon que Solyman II. fit bâtir au pied du fanal qui est sur le cap de Calcedoine ; on dit que ce pavillon est tout à fait charmant, & que ses jardins sont plus beaux & mieux entendus que ceux du Serrail.

Nous entrâmes dans le port, après avoir veu la fontaine des Grecs, & nous allâmes nous promener du côté d'Ayva-Serai, qui signifie *le Serrail des Miroirs* : son enceinte n'est pas grande, & la [c] place où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc, se trouve derriere ses murailles. Il y a près de là une espece de tribune où les Turcs viennent comme en procession la veille des grandes batailles prier pour le salut de l'armée. On y vient aussi quelquefois pour supplier le Seigneur de faire cesser la peste, mais c'est lorsqu'elle fait des ravages extraordinaires: c'est à dire lorsqu'il meurt dans la ville mille ou douze cens personnes par jour.

En continuant nôtre promenade dans le port, on nous fit remarquer des pieux enfoncez dans l'eau pour faire connoître jusques où les plus grands vaisseaux peuvent donner fond. De là nous fîmes le tour du cul de sac des eaux douces, & passant à la veuë de Validé Seraï, nous nous rangeâmes sur la côte de Cassun-Pacha, où l'on trouve d'abord Ayna-Seraï, ou le *Serrail des Coignassiers*, qui est tout près de l'Arcenal de la marine appellé *Ters-hana*, des mots Persiens *Ters* vaisseaux, & *Hana* lieu de fabrique. Mahomet II. fit creuser le port dans cet endroit-là, & il y bâtit l'Arcenal & les remises des galeres : on y construit aujourd'hui les bâtimens du Grand Seigneur: nous y comptâmes 28. beaux vaisseaux, depuis 60. jusques à 100. pieces de canon. Il y a 120. remises voutées où les galeres sont à couvert ; les magasins & les atteliers du Grand Seigneur sont bien fournis & bien entretenus : tout est soûmis au Capitan-Pacha dans ce quartier-là. Les principaux officiers de marine y logent, & l'on y voit peu de Chrétiens, si ce n'est les forçats & les esclaves qui sont dans le *Bagno*, c'est à dire dans une des plus affreuses prisons du monde, située entre Ayna-Seraï & l'Arsenal. Il y a trois chapelles dans cette prison, une pour les Chrétiens du rite Grec, & deux pour ceux du rite Latin ; l'une de celles-ci appartient au Roi de France, l'autre est à l'usage des Venitiens, des Italiens, des Allemans, & des Polonois : les Missionaires y confessent, disent la messe, administrent les sacremens, font les exhortations avec pleine liberté, en donnant quelque petite gratification au Commandant du Bagno. C'est le Capitan-Pacha qui le nomme, car il est comme souverain dans son département ; & ne rend compte de sa conduite

 qu'au

a Ramezan ou Ramazan.

b Ἁγίασμα, la Fontaine Sainte. c Ocmeidan.

qu'au Grand Seigneur, ce qui rend sa charge une des plus belles de l'Empire.

Du faux-bourg appellé Cassun-Pacha, on passe au travers de quelques cimetieres pour venir à Galata, qui est le plus beau faux-bourg de la ville, dont il faisoit autrefois la treiziéme region. [a] Ce faux-bourg est bâti au de-là du port vis-à-vis du Serrail, dans un quartier qui portoit le nom *des figuiers*, que l'on y cultivoit en abondance. [b] Justinien répara ce faux-bourg, & lui donna le nom de Justiniane : on ne sçait pas d'où lui vient le nom de Galata qu'il prit quelque temps après la mort de cet Empereur, si ce n'est qu'on le fasse dériver, avec Tzetzés, des Galates ou Gaulois qui traversérent le port vers ce lieu-là ; mais ce passage est beaucoup plus ancien que le nom de Galata, & la pensée de Codin est plus vraisemblable. [c] Il tire ce nom d'un Gaulois ou Galate, comme parlent les Grecs, qui s'établit dans ce faux-bourg, que les Grecs appellérent Galatou, & puis Galata. Les Grecs de Constantinople croyent par une espece de tradition que Galata vient de *Gala*, qui dans leur langue signifie *du lait* ; ainsi cet endroit de la ville fut nommé le *Faux-bourg du lait* ; parce que les laitiéres qui l'apportoient à Constantinople y logeoient ; de même que selon quelques-uns la pointe du Serrail fut appellée Bosphore, à cause du marché aux bœufs.

Galata forme l'entrée du port du côté du nord, & c'est là que l'on tendoit la chaine qui le fermoit : cette chaîne prenoit de la pointe du Serrail au château de Galata, qui sans doute étoit bâti sur le cap opposé. Xiphylin n'a pas oublié cette chaîne dans la description qu'il a donnée après Dion Cassius du siege de Byzance fait par l'Empereur Severe. Leon l'Isaurien, à ce que dit Theophane, fit détendre cette chaîne, lorsque les Sarrasins se presentérent pour assieger Constantinople, & c'est ce qui les obligea d'abandonner leur dessein ; car ils apprehendérent qu'on ne la tendît après qu'ils seroient entrez dans le port, & qu'on ne les y enfermât. [d] Michel le Begue au contraire s'en servit pour empêcher Thomas d'y passer. [e] Constantin Paleologue le dernier des Empereurs Grecs, opposa cette chaîne à la flotte de [f] Mahomet II. & ce grand Conquerant, tout fier qu'il étoit, n'osa pas entreprendre de la faire couper, ou de la forcer : il fit executer quelque chose de plus extraordinaire, car on traîna par ses ordres à force de bras 70. vaisseaux, & quelques galeres sur la colline du côté de Pera, dont un corps d'armée occupoit les hauteurs. On équipa tous ces bâtimens, & on les lança dans le port tous chargez d'artillerie.

Galata est défendu par des murailles assez bonnes, flanquées de vieilles tours : mais ces murailles ont été abbatuës & rétablies en differens temps. Michel Paleologue s'étant rendu maître de Constantinople par la valeur du Strategopule, ou petit General qui obligea Baudouïn II. le dernier Empereur François de se retirer, donna cette place aux Genois, avec lesquels il avoit fait alliance : ce fut après en avoir razé les murailles, comme le rapportent [g] Pachymere & [h] Gregoras. L'Empereur aima mieux se debarasser de gens aussi habiles que les Genois, & les rencoigner dans ce quartier, que de les laisser dans 1261. Constantinople, d'où ils l'auroient peut-être chassé lui-même. [i] La donation se fit aux conditions suivantes. 1°. Que lorsque leur Podestat y arriveroit, il viendroit par hommage fléchir le genou devant l'Empereur à l'entrée & au milieu de la Sale d'audience avant que de lui baiser les pieds & les mains. 2°. Que les Seigneurs Genois lui rendroient les mêmes devoirs, lorsqu'ils viendroient le saluer. 3°. Que les vaisseaux Genois en arrivant dans le port de Constantinople, feroient les mêmes acclamations à l'Empereur, que les Grecs avoient coûtume de faire. [k] Les Genois malgré ces conditions avantageuses, ne furent pas long-temps à se brouiller avec le nouvel Empereur, [l] les Venitiens même les attaquérent vivement sous Andronic le vieux, qui fut le successeur de Michel : tout cela les obligea de se fortifier par de bons fossez & de bâtir des maisons de campagne où ils pussent se défendre contre leurs eunemis, comme dans autant de petits forts ; ils eurent le chagrin de les voir abbatre par l'ordre du jeune [m] Andronic à qui ils avoient enlevé l'Isle de Metelin, ce qui leur fit prendre le parti de se mettre en état de faire tête aux Empereurs. En effet pendant les troubles de l'Empire, ils fortifiérent si bien Galata, par de nouvelles murailles, & par une garnison nombreuse sous [n] Jean Paleologue & Cantacuzene, qu'on regardoit

[a] Συκαὶ δὲ ὀνομάζονται, καὶ ἔστι τρίς καὶ δέκατον τῆς Κωνσταντινουπόλεως κλίμα. *Socrat. l.* II. *c.* 30. Συκαὶ *Hesych. Miles.*

[b] *Procop. lib.* 1. *de ædif. Justin.*

[c] Φρούριον τῶν Γαλάτου. Καστέλλιον τοῦ Γαλάτου, *&* non pas Γαλάτων. *Theophan.* Τοῦ Γαλάτου πολίχνιον *Gregoras.* Πόλιν Γαλατίνη τῷ τοῦ Γαλατᾶ φρουρίῳ. *Pachym. Ducas. Phranz.*

[d] *Zonar.*

[e] *Chalcocond. lib.* 8

[f] Hinc juxta Galatam ultra collem quemdam monti similem transportari 2. vel 1X. naves in Liceo curavit, explicatis velis, ut sic in mari progrederentur. *Leuncl. Hist. Musulm. pag.* 574. *&* 576.

[g] *Pachym. lib.* 11. *cap* 35.

[h] *Gregoras lib.* 4.

[i] *Pachym. l* 5. *c.* 3, *Cantacuz. lib.* 1. *c.* 12. *Codin.*

[k] *Gregor. lib.* 5.

[l] *Idem lib.* 6. *&* 11. *Pachym. lib.* 9. *c.* 5.

[m] *Gegor. lib.* XI.

[n] *Cantacuz. lib.* 4. *cap.* 18.

doit cette place comme une citadelle qui menaçoit Constantinople, [a] & même Chalcocondyle avance que les Genois osérent bien l'assieger. Les Turcs ayant attaqué Galata, obligérent les Grecs & même les Tartares à se retirer; [b] mais enfin les Genois cedérent à la force, & leur Podestat remit les clefs de la place à Mahomet II. le même jour de la prise de Constantinople.

Il reste encore sur la tour de Galata quelques armes & quelques inscriptions des Seigneurs de cette nation : les Turcs laissent perir ces sortes de monumens, mais ils ne les abbatent pas, à moins qu'ils n'ayent besoin de materiaux pour bâtir des Mosquées, des bazars, ou des bains, car alors ils n'épargnent rien. Galata est partagé en trois quartiers depuis Cassun-Pacha jusques à Topana : les murailles & les tours qui séparent ces quartiers subsistent encore, mais comme l'on a bâti des maisons contre la muraille qui descend depuis la tour de Galata à la marine jusques à la Douane où il y a une tour ronde ; & que d'ailleurs les portes de Galata sont toûjours ouvertes, l'on y passe sans remarquer la difference des quartiers. Le quartier de Hasap-Capi, commence du côté de Cassim-Pacha, & finit à la Mosquée des Arabes, où se termine la muraille de séparation qui tire de la tour de Galata vers le sud-ouest : de-là jusques à la Douane c'est le quariter qu'on appelle Galata de la Douane, & la muraille de séparation monte vers la grande tour de Galata du midi, tirant au nord. Cara-cui est le troisiéme quartier qui aboutit à Topana.

La Mosquée des Arabes étoit une Eglise de Dominicains, bâtie du temps & par les soins de Saint Hyacinthe, qui avoit aussi contribué à l'établissement d'une Eglise de son Ordre à Constantinople : mais on n'y voit plus que deux colonnes de marbre d'environ 15. pieds de haut, qui forment la porte de la maison d'un Turc : la Mosquée des Arabes fut confisquée sur les Dominicains, il y a environ 100. ans, pour servir aux Mahometans Granadins : on n'y a fait aucun changement ; les vitres & les inscriptions gothiques sont encore sur les portes ; le clocher qui est une tour quarrée, leur sert de minarêt. Les Dominicains ont encore une Eglise à Galata dediée à Saint Pierre, ils en sont en possession depuis plus de 300. ans. Les Capucins François y ont depuis environ 100. ans une Eglise sous le titre de Saint George, elle appartient aux Genois. Les Grecs ont trois Eglises dans la quartier de Caracui, & les Armeniens y en ont une qui s'appelle Saint Gregoire. Les Latins y possédent celle de Saint Benoist, qui étoit aux Benedictins du temps des Genois ; mais elle fut donnée aux Jesuites par la communauté de Pera. Les Recolets ou *Zocolanti* avoient depuis prés de 203. ans une Eglise dediée à Sainte Marie, avec droit de Parroisse, ils se tiennent à present à Pera tout contre l'hospice des Peres de la Terre-Sainte : ceux-cy ne reçoivent personne dans leur chapelle, n'étant à Constantinople que pour les affaires des saints lieux. Les Cordeliers étoient Curez à Galata depuis 400. ans, mais leur Eglise, depuis que le feu s'y prit, a été convertie en Mosquée, que les Francs appellent la Mosquée de Saint François, & les Turcs la Mosquée de la Validé qui regne à present, & qui a contribué à la faire rebâtir. Cette Eglise n'a été perduë que par la faute des Religieux Italiens, dont la vie n'étoit pas réguliere, on vendoit chez eux du vin & de l'eau de vie : c'est le negoce que les Turcs abhorrent le plus. Ils ont affecté de mettre dans les lettres patentes de fondation, *qu'ils avoient converti un lieu de scandale & d'abomination, en une maison du Seigneur*. Les Cordeliers se sont retirez à Pera dans une maison proche du palais de France, ils n'ont encore pû obtenir aucune place en compensation de celle qu'ils ont perduë à Galata ; & en attendant, comme ils n'ont pas perdu le titre de Curez, ils reçoivent leurs paroissiens dans une chambre de leur maison dont ils ont fait une chapelle : leur Superieur est Vicaire du Patriarche de Constantinople, qui est ordinairement un Cardinal. L'Archevêque de Spiga, Cordelier faisant fonction de Vicaire Patriarcal, mourut à Pera dans le mois d'Août 1705. j'ai appris cette circonstance par Mr. l'Abbé Michaëlis, homme d'esprit & d'érudition, qui a bien voulu m'éclaircir sur plusieurs choses concernant Constantinople.

On goûte dans Galata une espece de liberté, qui ne se trouve guere ailleurs dans l'Empire Othoman. Galata est comme une ville Chrétienne au milieu de la Turquie, où les cabarets sont permis, & où les Turcs même viennent boire du vin : il y a des auberges à Galata pour les Francs, on y fait bonne chere. La halle aux poissons merite d'être veuë & nous parut plus belle que celle qui est de l'autre côté du port en allant à sainte Sophie : celle de Galata est une longue ruë, où l'on étale de chaque côté les plus beaux & les meilleurs poissons du monde.

On monte de Galata à [c] Pera qui en est comme le faux-bourg, & que l'on a confondu autrefois sous le même nom. *Pera* est un mot Grec qui signifie *au delà* ; & les Grecs de Constantiople qui veulent passer au de-là du port, se servent encore de ce mot, que les étrangers ont pris pour tout le quartier. Ce quartier comprenant Galata & Pera

a *Lib.* 6. & *lib.* 1. *Froissard* 3. *vol. cap.* 11.

b 1453. 28. Juin. *Chancorond.* l. 8. *Ducas*, c. 39. 42. *Phranz.* l. 3. c. 18.

c Πέρα, trans, ultrà.

ra, a été nommé[a] Perée par Nicetas, par Gregoras, par Pachymere, & simplement Pera par les autres Auteurs; mais on distingue aujourd'hui Pera de Galata, & Pera n'est précisément que le faux-bourg situé au de-là de la porte de cette ville. [b] Les Grecs appellent aussi les bateaux de trajet, *Peramidia*, & par corruption les Francs les nomment *Permes*. La situation de Pera est tout à fait charmante, on découvre de là toute la côte d'Asie & le Serrail du Grand Seigneur. Les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Venise, & de Hollande, ont leurs Palais dans Pera: celui du Roi d'Hongrie, car l'Empereur ne l'envoye proprement que sous ce titre; ceux de Pologne & de Raguse logent dans Constantinople. Nous avons parlé ci-devant du Palais de France, c'est une belle maison, dont la chapelle est déservie par les Capucins François, qui sont les Curez de la nation: ils sont aussi les maîtres des *enfans de langue*: c'est ainsi qu'on appelle quelques jeunes gens que le Roi fait élever à Constantinople, pour y être instruits par ces Peres dans les langues Turque, Arabe & Gréque; afin que dans la suite ils puissent servir d'interpretes aux Consuls François dans les échelles du Levant. Les Marchands étrangers ont leurs maisons & leurs magasins dans Pera aussi-bien que dans Galata, pesle-mesle avec les Juifs, les Grecs, les Armeniens, & les Turcs. Il y a un Serrail au haut de Pera à la veuë du palais de France; ce Serrail est un grand corps de logis quarré & bien bâti, où l'on élevoit les *enfans de tribut*; c'est-à-dire ceux que les officiers du Grand Seigneur choisissoient dans les familles des Grecs qui sont en Europe, pour servir auprès de sa Hautesse après les avoir faits Musulmans, & qu'ils étoient instruits aux exercices convenables. Comme on ne léve plus cette espece de tribut, ce Serrail n'est pas habité; on y met seulement quelques gardes, mais on le laisse déperir.

On descend de Pera à Top-hana ou Topana, qui est encore un autre faux-bourg sur le bord de la mer au dessus de Pera & de Galata, tout à l'entrée du canal de la mer Noire, où la plûpart des gens se rendent pour s'embarquer quand ils veulent aller se promener sur l'eau. On l'appelle *Topana*, comme qui diroit *Arcenal*, ou maison du canon: car *top* en Turc signifie *canon*, & *hana* signifie *maison* ou *lieu de fabrique*. Rien n'est si agréable que l'amphitheatre que forment les maisons de Galata, de Pera, & de Topana, il s'étend du haut des collines jusques à la mer. Topana est un peu plus élevé que les autres; mais il est plus petit. Mezomorto qui étoit Capitan-Pacha en 1701. y avoit fait bâtir un beau Serrail. On voit à cent pas de la mer l'Arsenal où l'on fond l'artillerie; c'est une maison couverte de deux dômes, laquelle a donné le nom à tout le quartier: les Turcs foudent de fort bons canons, ils employent de bonne matiere, & gardent d'assez justes proportions, mais leur artillerie est toute simple & sans ornemens.

Les Turcs n'ont pas de goût pour le dessein, & n'en auront jamais, parce que suivant leur religion il leur est défendu de dessiner des figures: c'est cependant sur les figures que l'on se forme le goût, soit pour la sculpture, soit pour la peinture; ainsi les Turcs ne profitent pas des morceaux d'antiques qui restent chez eux. Ceux de Constantinople se reduisent à deux obelisques & à quelques colonnes, il y a aussi quelques bas-reliefs aux Sept-tours. Les obelisques sont dans la place de l'Atmeidan, qu'on appelloit l'Hyppodrome sous les Empereur Grecs: [c] c'étoit un cirque que l'Empereur Severe commença, & qui ne fut achevé que par Constantin; il servoit pour les courses de chevaux, & pour les principaux spectacles; & les Turcs n'ont presque fait que traduire le nom de cette place en leur langue, car *at* chez eux signifie un *cheval*, & *meidan* une *place*, comme qui diroit *la place aux chevaux*, elle a plus de 400. pas de longueur sur 100. pas de largeur.

Ordinairement le vendredi au sortir de la Mosquée, les jeunes Turcs qui se piquent d'adresse, s'assemblent à l'Atmeidan, bien propres & bien montez, & se partagent en deux bandes qui occupent chacune un des bouts de la place. A chaque signal qui se fait, il part un chevalier de chaque côté, qui court à toute bride un bâton à la main en forme de zagaye; l'habileté consiste à lancer ce bâton & à frapper son adversaire, ou à éviter le coup: ces cavaliers courent si vîte, qu'on a de la peine à les suivre des yeux. Il y en a d'autres qui dans ces courses précipitées passent par dessous le ventre de leurs chevaux, & se remettent sur la selle; quelques uns descendent & remontent après avoir amassé ce qu'ils ont laissé tomber à dessein, tandis que leurs chevaux ne cessent de courir; mais ce qu'il y a de plus surprenant c'est d'en voir qui renversez sur la croupe de leurs chevaux, courans tant que le cheval peut aller, tirent une fleche, & donnent dans l'un des fers de derriere de leur même cheval: il faut avouer aussi qu'il n'y a pas de chevaux plus vites & qui partent mieux de la main, mais ils n'ont pas de bouche naturellement, ou peut-être est-ce faute de bons mors, qu'il leur faut un grand terrein pour tourner.

L'Obelisque de granit ou pierre thébaïque est encore

a Περαία.

b Πέραμα, trajet, passage: περαμίδια, bateau de passage.

c *Codin. & Glycas.*

encore élevé dans l'Atmeidan : [a] c'eſt une pyramide à quatre coins, d'une ſeule piece, haute d'environ 50. pieds, terminée en pointe, chargée de ces caracteres & figures que l'on appelle hieroglyphes, & que l'on ne connoît plus ; cependant l'on juge bien par là qu'elle eſt fort ancienne, & qu'elle a été travaillée en Egypte. Les inſcriptions gréque & latine qui ſont à ſa baſe, marquent que l'Empereur Theodoſe la fit relever après qu'elle eut reſté long-temps à terre ; les machines mêmes que l'on y employa pour la mettre ſur pied, ſont repréſentées dans un bas-relief, & l'on voit dans un autre la place de Hyppodrome telle qu'elle étoit, lorſque l'on y faiſoit les courſes chez les anciens. [b] Nicetas dans la vie de Saint Ignace Patriarche de Conſtantinople, remarque que cet obeliſque étoit ſurmonté par une pomme de [c] Pin de bronze, qui fut abbatuë par un tremblement de terre.

A quelques pas de là ſe voyent les reſtes d'un autre [d] obeliſque à quatre faces, bâti de differentes pieces de marbre, la pointe en eſt tombée, & le reſte menace ruine: cet obeliſque étoit couvert de plaques de bronze, comme il paroit par les trous faits pour recevoir les pointes qui les attachoient au marbre. Sans doute que ces plaques étoient relevées de bas reliefs & d'autres ornemens: car l'inſcription, qui ſe lit dans la baſe, en parle comme d'un ouvrage tout à fait merveilleux. Bondelmont dans ſa deſcription de Conſtantinople, donne 24. coudées de haut à l'obeliſque de granit, & 58. coudées à celui-ci : peut-être même qu'il ſoûtenoit la colonne de bronze aux trois ſerpens. J'ai traduit l'inſcription, qui fait mention de cet admirable obeliſque. *L'Empereur Conſtantin à preſent regnant, pere de Romanus la gloire de l'Empire, a rendu bien plus merveilleuſe qu'elle n'étoit cette admirable pyramide quarrée, que le temps avoit détruite, & qui eſt chargée de choſes ſublimes, car l'incomparable Coloſſe étoit à Rhodes, & ce bronze ſuprenant ſe trouve ici.*

On ne ſçait ce que c'étoient que ces choſes ſublimes, ni quel rapport avoit cet ouvrage avec le Coloſſe de Rhodes, ſi ce n'eſt peut-être que c'étoient deux merveilles, chacune dans leur genre. Voilà une grande énigme.

La colonne de bronze aux trois ſerpens n'eſt pas mieux connuë : elle eſt d'environ 15. pieds de haut, formée par trois ſerpens tournez en ſpirale comme un rouleau de tabac ; leurs contours diminuent inſenſiblement depuis la baſe juſques vers les cols des ſerpens ; & leurs têtes écartées ſur les côtez en maniere de trepié, compoſoient une eſpece de chapiteau. On dit que Sultan Mourat avoit caſſé la tête à un de ces ſerpens : la colonne fut renverſée & les têtes des deux autres furent caſſées en 1700. après la paix de Carlovits. On ne ſçait ce qu'elles ſont devenuës, mais le reſte a été relevé, & ſe trouve entre les obeliſques, à pareille diſtance de l'un & de l'autre : cette colonne de bronze eſt une piece des plus anciennes, ſuppoſé qu'elle ait été apportée de Delphes, où elle ſervoit à ſoûtenir ce fameux trepié d'or que les Grecs, après la bataille de Platée, firent faire d'une partie des threſors qu'ils trouvérent dans le camp de Mardonius, à qui Xerxés en s'enfuyant de Grece, avoit laiſſé des richeſſes immenſes. Ce trepié d'or, [e] dit Herodote, étoit porté ſur un ſerpent de bronze à trois têtes : il fut conſacré à Apollon, & placé auprès de l'Autel dans ſon Temple de Delphes. Pauſanias General des Lacedemoniens à la bataille de Platée, fut d'avis qu'on donnât cette marque de reconnoiſſance au Dieu des oracles. [f] Pauſanias le Grammairien, qui étoit de Ceſarée en Cappadoce, & qui dans le ſecond ſiecle nous a donné une belle deſcription de la Grece, fait mention de ce même trepié : après la bataille de Platée, dit-il, les Grecs firent preſent à Apollon d'un trepié d'or ſoûtenu par un ſerpent de bronze. Il ne ſeroit pas ſurprenant que la colonne de bronze dont nous parlons fût ce ſerpent ; car outre Zozime & Sozomene qui aſſûrent que l'Empereur Conſtantin fit tranſporter dans l'Hyppodrome les trepiez du Temple de Delphes, Euſebe rapporte que ce trepié tranſporté par l'ordre de l'Empereur, étoit ſoûtenu par un ſerpent roulé en ſpire.

Ceux qui prétendent que les ſerpens de bronze de l'Hippodrome ont ſervi de Taliſman, pourroient appuyer leur penſée ſur la priére que les habitans de Byzance firent à Apollonius de Thiane, d'en chaſſer les ſerpens & les ſcorpions, comme Glycas l'a écrit. C'étoit aſſez la pratique d'Apollonius de faire repreſenter en bronze les figures des animaux qu'il pretendoit chaſſer ; car [g] Glycas aſſûre auſſi qu'il fit élever un ſcorpion d'airain dans Antioche pour la délivrer des ſcorpions.

Avant que de ſortir de l'Hippodrome nous donnâmes encore un coup d'œil ſur la Moſquée neuve qui eſt à gauche & ſur le Serraïl d'Ibrahim Pacha qui eſt ſur la droite, & qui dans ſon temps a été un des plus beaux bâtimens de Conſtantinople. De-là nous allâmes dans la ruë d'Andrinople & dans le quartier de la Solymanie, où l'on

a *Τετραπλεύρος μονόλιτον.*
b *Nicetas Paphlag.*
c *Χαλκοῦν στροβίλιον.*
d *Coloſſus ſtructilis.*
e *Lib. 9.*
f *Pauſan. Phocaic.*
g *Annal. Glyc. part. 3.*

l'on nous montra la colonne brulée : on a raison de lui donner ce nom, car elle est devenuë si noire & si enfumée par les incendies des maisons voisines, qu'on a de la peine à distinguer de quelle matiere elle est. Cependant à l'examiner de près, on s'aperçoit que les pierres qui la composent, sont de prophyre, & que les jointures en sont cachées par des cercles de cuivre. [a] On croit qu'elle soutenoit la figure de Constantin, & l'inscription qui est tout au haut & que nous n'eumes pas le temps de copier, marque [b] *que cet ouvrage admirable, fut restauré par le très-pieux Empereur Manuel Comnene*. Glycas rapporte que sur la fin de l'Empire de Nicephore Botoniate, qui fut razé & mis dans un cloître, le tonnerre abbattit la colonne de Constantin, qui soutenoit la figure d'Apollon, à laquelle on avoit donné le nom de cet Empereur.

La colonne qu'on appelle *Historique* n'est pas d'une matiere si précieuse, puisque ce n'est que du marbre blanc; mais elle est estimable par sa hauteur qui est de 147. pieds & par ses bas-reliefs qui sont d'un assez bon goût pour ce temps-là; c'est dommage que le feu les ait maltraité : ils representent les victoires de l'Empereur Arcadius : les villes conquises y paroissent sous la forme de femmes, dont les têtes sont couronnées de tours: les chevaux en sont assez beaux & ne font pas tort à la main du sculpteur; mais l'Empereur est dans une espece de fauteuil avec une robe & une fourrure, qui approchent fort de celles d'un Professeur en Droit. Le *Labarum* est au dessus de sa tête soutenu par deux Anges, avec la devise des Empereurs Chrétiens, [c] *J. Christ est vainqueur*. Pour la colonne de Marcian, quoiqu'elle soit de granit, ce n'est pas un ouvrage fort recherché; elle fait plus d'honneur à Mrs. Spon & Wheler qui l'ont découverte les premiers, qu'à Tatianus qui l'avoit dressée pour soûtenir la statue, & peut-être l'urne où l'on avoit mis le cœur de l'Empereur Marcian. Il est surprenant que cette colonne ait échapé à la curiosité de Mr. Gilles dans son exacte description de Constantinople : cette colonne est dans la cour d'un particulier, proche la ruë d'Andrinopole, auprès des bains d'Ibrahim Pacha.

Après avoir bien consideré cette ruë la plus longue & la plus large de la ville, ordinairement on va se promener aux Basars ou Bezestins qui sont les lieux où se vendent les plus belles marchandises. Le vieux & le nouveau Basar ne sont pas éloignez l'un de l'autre : ce sont de grands bâtimens quarrez, couverts de dômes revêtus de plomb, soutenus par des arcades & des pilastres. Il y a peu de marchandises fines dans le vieux [d] Basar, bâti par ordre de Mahomet II. en 1461. mais on y vend des armes & sur tout des sabres & des harnois de chevaux : on y en trouve d'enrichis d'or, d'argent & de pierreries. Le Basar neuf est destiné pour toute sortes de marchandises; quoiqu'il n'y ait que des boutiques d'orfévres, on y vend aussi des fourrures, des vestes, des tapis, des étoffes d'or, d'argent, de soye, de poil de chévre : les pierres précieuses & la porcelaine n'y manquent pas. On travaille à le rebâtir depuis quatre ans : non seulement les voutes seront toutes de briques, mais il sera beaucoup mieux éclairé qu'il n'étoit : on y fait même des appartemens en divers endroits pour les officiers qui font la garde & la ronde jour & nuit. Les marchandises sont en grande sûreté dans ces lieux; les portes en sont fermées de bonne heure. Les Turcs vont coucher chez eux dans la ville; mais les marchands Chrétiens & les Juifs se retirent au-de là de l'eau, & reviennent le lendemain au matin.

Le marché aux esclaves de l'un & de l'autre sexe n'est pas loin de là : ces malheureux y sont assis dans une posture assez triste; avant que de les marchander, on les considere de tous côtez, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris; & bien souvent tout cela se fait plusieurs fois dans la journée, sans que l'on conclue le marché : les hommes & même les femmes ausquelles la nature a refusé des charmes, sont destinées pour les services les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse ne sont malheureuses qu'en ce qu'on les oblige ordinairement à suivre la religion du pays. On va les choisir chez leurs maîtres, & ces maîtres qui sont des Juifs, prennent grand soin de leur éducation, afin de les mieux vendre : car il est du marché aux esclaves, comme du marché aux chevaux où l'on n'amene pas souvent les plus beaux : Il faut aller chez les Juifs pour voir de belles personnes: ils leur font apprendre à danser, à chanter, à jouer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables, qui se marient avantageusement & qui ne se ressentent plus de l'esclavage; elles ont la même liberté dans leurs maisons que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment de Hongrie, de Gréce, de Candie, de Russie, de Mengrelie & de Georgie une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service des Turcs. Les Sultans, les Pachas & les plus grands Seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles.

Les

a Τὸ θεῖον ἔργον, &c.
b *Annal. part.* 4.
c I. X. NIKA.
d *Ducas. Hist. Byz. cap.* 45.

Les filles que leur sort conduit dans le Serrail, ne sont pas toûjours les mieux partagées; il est vrai que celle d'un berger peut devenir Sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le Sultan. Après la mort du Sultan, on les enferme pour le reste de leurs jours dans le vieux Serrail où elles séchent de langueur, supposé qu'elles ne soient pas recherchées par quelque Pacha. Ce vieux Serrail qui est proche de la Mosquée de Sultan Bajazet, fut bâti par Mahomet II. On y confine ces pauvres femmes ou filles pour y pleurer tout à loisir la mort du Prince, ou celle de leurs enfans, que le nouveau Sultan fait quelquefois étrangler: ce seroit un crime de pleurer dans le Serrail où loge l'Empereur; au contraire chacun s'empresse d'y témoigner de la joye pour son avenement à l'Empire.

Les bâteleurs & les joueurs de gobelets s'assemblent dans une grande place qui est auprès de la Mosquée de Sultan Bajazet, & y font les tours, à ce que l'on dit, très-subtils; nous n'eumes pas le temps de les voir, il faudroit rester des années entiéres dans Constantinople pour s'informer de tout ce qui se passe dans cette grande ville, & nous n'y demeurâmes que peu de jours, pendant lesquels nous ne cessâmes de courir. Malgré toute nôtre diligence, il ne nous fut pas possible d'aller au [a] *Chateau des sept tours*, situé tout au bout de la ville du côté de la terre-ferme & de la mer de Marmara. Tout le monde sçait que ce château a pris son nom de ces mêmes tours qui sont couvertes de plomb: c'est une espece de Bastille où l'on met en prison les personnes de distinction; mais on assûre qu'on en refuse l'entrée aux étrangers depuis que le Chevalier de Beaujeu qui y étoit prisonnier, trouva le secret d'en sortir. Il avoit fait des prises si considerables sur les Turcs, que le Grand Seigneur, pour se vanger de son évasion, fit couper la tête au Gouverneur du château. La porte dorée qui étoit la plus considerable de Constantinople sous les Empereurs Grecs, se trouve dans l'enceinte de cette prison. Procope assûre que Justinien en fit paver le chemin pour le passage des armées. Du temps des Empereurs Grecs, il y avoit à cette porte une espece de château qu'on appelloit le [b] *Chateau rond*. [c] Cantacuzene qui fut Empereur pendant quelque temps, nous apprend qu'il le rendit comme imprenable par les fortifications qu'il y fit faire, elles furent démolies par son gendre Jean Paleologue, qui l'obligea de se retirer dans un monastere; cependant comme Bajazet menaçoit d'assieger la ville, Paleologue fortifia par de nouveaux ouvrages la porte dorée; à peine furent-ils achevez que [d] Bajazet par ses menaces le contraignit de les faire abbatre. Sans la guerre que ce Sultan eut à soûtenir contre Tamerlan, il auroit sans doute assiégé & pris Constantinople: car Paleologue étoit trop foible pour l'en empêcher. [e] La conquête de cette ville étoit reservée à Mahomet II.: c'est lui qui fit mettre le château en l'état qu'il est aujourd'hui. Pour y garder ses thresors il fit ajoûter trois tours à celles qui étoient à la porte dorée & la fit murer: ces trois tours sont dans l'enceinte de la ville, car le côté de la porte dorée regarde la campagne: la place est pentagone, mais petite & sans fossé du côté de Constantinople.

Nous avions grande envie d'aller voir les bas-reliefs qui sont à cette porte. Mr. Spon assûre qu'il y en a trois principaux; l'un desquels represente la chûte de Phaëton: le second, Hercule qui mene le Cerbere, & le troisiéme, Venus à qui Cupidon prête son flambeau pour mieux découvrir les beautez d'un Adonis qui est endormi: mais nous préferâmes la marche du Grand-Vizir à toutes ces curiositez. Les étrangers qui ne doivent pas faire un long séjour dans Constantinople, seroient blâmables s'ils négligeoient de voir ce spectacle; nous en fûmes éblouïs, & cette céremonie dura une demi-journée: nous la vîmes bien à nôtre aise dans la ruë d'Andrinople chez un particulier, où deux Janissaires de Mr. l'Ambassadeur nous avoient conduits. Tous les Pachas de l'Empire qui se trouvérent là Constantinople accompagnoient à cheval le premier Visir, dont toute la maison étoit montée & équipée superbement; les autres Visirs furent de la fête avec les Beglierbeys & les Sangiacs qui en pareille occasion sont obligez de marcher avec tous leurs officiers & tous leurs domestiques: les Agas ne manquent pas de s'y trouver, & l'on y voit encore passer en reveuë tous les gens de loi qui ont affaire à ce Lieutenant general de l'Empire: c'est un vrai triomphe pour lui. On y voit les plus beaux chevaux du Levant, couverts de housses trainantes jusques à terre, relevées en broderie [f] d'or & d'argent traits, qui durent des siecles entiers, & qui font partie de l'heritage des familles; le reste du harnois brille de pierreries. La difference des turbans & des bonnets, fait une des plus agreables varietez que l'on puisse s'imaginer. Les sabres, les carquois, les fleches, les zagayes, les vestes, les fourrures, les riches dolimans; tout cela surpasse la description qu'on en pourroit faire. La seule chose qui me choqua, c'est

[a] Ἑπταπυργίον Yedicoulé, septem turres, ἢ Ἀκρόπολις τῆς χρυσῆς πόρτης, Εντα Γυλάδις.

[b] Κυκλόβιον καὶ Καστέλλιον στρογγύλον. *Theophan. Cedren.*

[c] *Cantacuz. lib. 4. cap 40. & 41.*

[d] *Ducas, cap. 4.*

[e] *Ducas. 48. Chalcocondyl. l. 10. Leuncl. Pand. Turc, num. 139.*

[f] Σύρμα, aurum ductile.

c'est que les officiers des plus grands Seigneurs, au lieu de pistolets, portent à [a] l'arçon de la selle de grosses bouteilles de cuir faites en pyramide; qu'ils remplissent d'eau à toutes les fontaines que l'on rencontre sur la route.

On peut s'imaginer de combien ces marches sont augmentées quand le Sultan s'y trouve avec sa maison. C'est en cela que les Empereurs d'Orient se distinguent des autres Potentats de l'Europe: cependant quelque éblouïssantes que soient ces sortes de fêtes, la marche de nos Rois auroit quelque chose de plus grand, si lorsqu'ils vont à l'armée ou en voyage, ils se faisoient accompagner par toute la famille Royale, & par tous les Seigneurs de la Cour; s'ils faisoient marcher toute leur maison en ordre, les Princes, les Ducs & Pairs, les Maréchaux de France, les Gouverneurs de Province, les Lieutenans de Roi &c. mais chaque nation a ses manieres, & parmi les Princes d'Europe, ce n'est pas la coûtume de marcher avec tant de pompe.

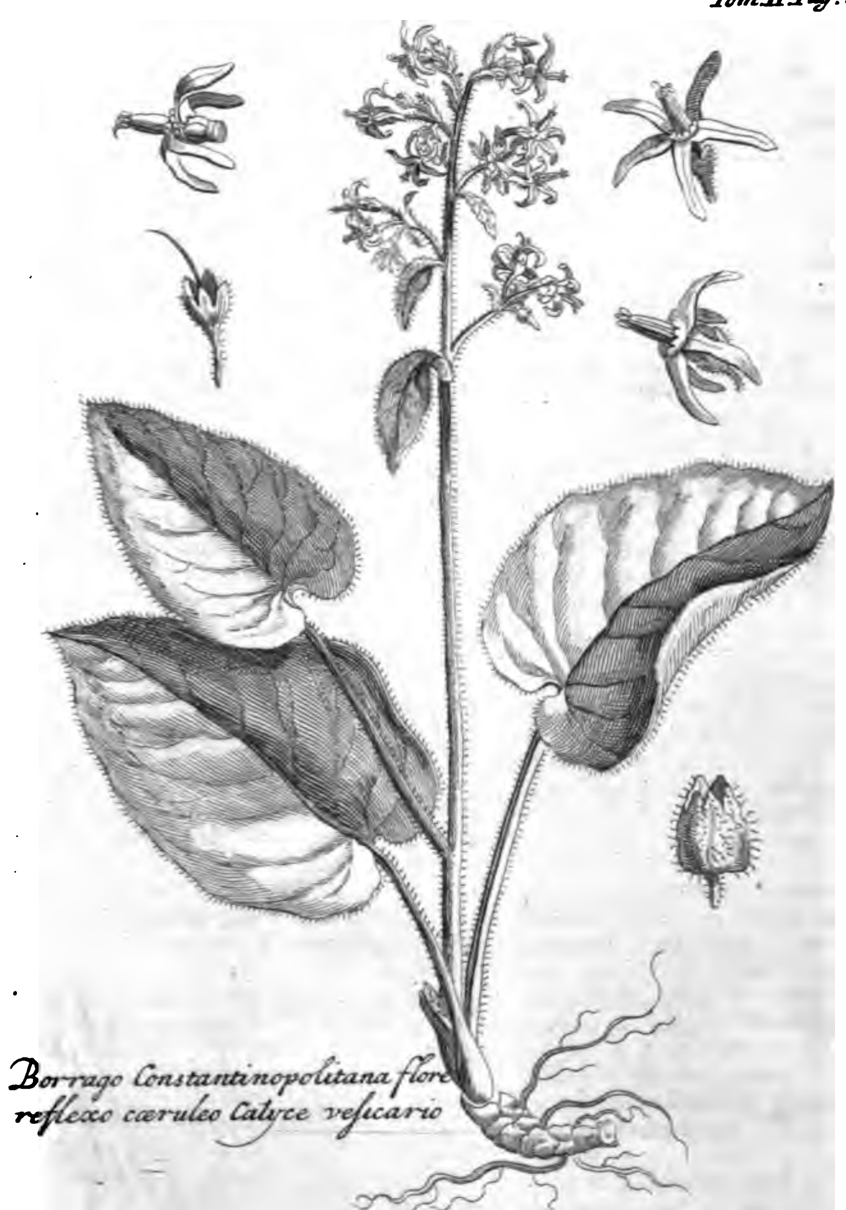
Quelques jours après Mr. l'Ambassadeur me fit l'honneur de me souffrir auprès de lui, quand il alla à l'audiance du Grand Visir, qui étoit sous ses tentes, à une heure & demie de chemin de la ville sur la route d'Andrinople. Rien ne me surprit tant que ces maisons portatives; elles sont d'une beauté, d'une grandeur, d'une richesse, d'une magnificence prodigieuses; les proportions, le dessein, les ornemens, tout y est d'un goût admirable. S. E. étant dans celle du Visir, s'assit sur un tabouret, le Visir étoit sur un Sopha, ses officiers à droite & à gauche, les Janissaires en haye contre les murailles; & nous qui avions l'honneur d'être de la suite de S. E. nous formions une grosse colonne derriere le tabouret où il étoit assis. Un silence respectueux regnoit par tout; les Drogmans firent leur devoir de part & d'autre, lorsqu'ils eurent expliqué les intentions de leurs maîtres, on se retira sans nulle cérémonie.

J'eus encore l'honneur d'accompagner Mr. l'Ambassadeur dans quelques visites; la nation très-proprement vêtuë & bien montée, le suivoit. En passant devant la tente de Maurocordato, S. E. après les civilitez ordinaires, eût la bonté de me presenter à lui. Maurocordato est un très-habile homme, qui par son merite, quoique Grec de nation & de religion, a été élevé à la charge de Conseiller d'Etat: il est natif de Scio, & Docteur en Medecine de Padouë, où il a fait autrefois ses études, & composé un Traité *De la respiration & du mouvement du cœur.* Comme il a beaucoup de genie, & qu'il sçait mieux la Medecine que ceux qui s'en mêlent ordinairement dans le Serrail, il n'eut pas beaucoup de peine à y s'y faire connoître; mais outre que l'on y reçoit souvent de grands chagrins, & qu'on n'y laisse pas mourir impunement les personnes d'une certaine authorité, Maurocordato quitta la Medecine & prit le parti de se faire valoir par l'intelligence qu'il a de plusieurs langues. Comme il est bien informé des affaires étrangéres, & qu'il connoît les interêts des Princes de l'Europe, il trouva mille occasions de montrer sa capacité, & devint en peu d'années premier Interprête du Grand Seigneur. Il se rendit si necessaire dans la derniere guerre d'Allemagne, qu'il fut nommé Plénipotentiaire à la paix de Carlovits: on le fit Conseiller d'Etat pour lui donner un relief, qui répondît à l'emploi dont on l'honnoroit.

Maurocordato a beaucoup d'esprit, & sa physionomie le promet assez: aussi s'est-il toûjours attiré la confiance des premiers Seigneurs de la Cour, & du Sultan même par rapport à la politique & à la connoissance qu'il a de la Medecice; il me parut d'un caractére à temporiser dans la pratique de cette science, & m'avoua qu'il admiroit la hardiesse des Medecins d'Europe, mais qu'il étoit trop vieux pour les imiter & pour changer sa methode. Je lui dis qu'en Europe on étoit entré dans le veritable esprit d'Hippocrate, & qu'on tâchoit de profiter des precieux momens qui se presentoient dans les maladies les plus aiguës: que l'illustre Mr. Fagon, premier Medecin de l'Empereur de France, nous avoit heureusement appris à faire toutes les diligences que ce fameux Grec recommande avec tant de soin en pareilles rencontres: que pour cela nous employions des remedes inconnus à lui, & à tous les Grecs qui s'étoient mêlez de Medecine, & qu'au lieu de ce formidable Ellebore, de la Thymelée, & d'autres purgatifs qui excitent de fâcheux accidens, nous nous servions de l'heureux mélange de la casse & de la manne, & des préparations d'Antimoine; qui chassent la cause des maladies les plus dangereuses, sans attirer de nouveaux symptômes. Que faites-vous de la saignée, me dit-il? Nous l'employons souvent, lui répondis-je, avant & après les évacuations dont je viens de parler, suivant que le besoin le demande, & c'est encore un grand secret que nous devons à Mr. le premier Medecin, pour éviter les inflammations qui succedent quelquefois aux grandes évacuations. Il parut satisfait de cette pratique.

De la Medecine nous passâmes à la Botanique cet homme qui n'avoit sa tête remplie que de politique, me parut fort surpris que je ne fusse venu de si loin, que pour découvrir de nouvelles plantes; & sa surprise augmenta quand je l'assûrai que le jardin Royal de Paris étoit le lieu de l'Europe où il s'en trouvoit un plus grand nombre;

[a] Mataras.


Borrago Constantinopolitana flore reflexo cœruleo Calyce vesicario

bre ; car il n'avoit veu que celui de Padouë, où l'on ne fait par les dépenses necessaires pour ces recherches. Je l'assûrai encore que je demontrois tous les ans dans mes leçons ordinaires du jardin Royal plus de trois mille plantes en six semaines de temps sans pouvoir démontrer celles qui ne paroissent pas dans la saison. Theophraste & Dioscoride, lui dis-je, seroient bien surpris s'ils revenoient au monde, de jetter les yeux sur le prodigieux recueil de plantes qui se voyent dans nos jardins : car il s'en falloit beaucoup qu'ils n'en connussent autant. Je ne sçai comment cela nous engagea à parler de la langue Greque, il dit en riant que nous n'avions pas raison de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il étoit bien aise d'en sçavoir mon sentiment : je m'en rapporte entierement à vous, lui dis-je, qui parlez si bien latin, & qui avez lû Ciceron avec soin. Ce grand homme, comme vous sçavez, avoit été à Athenes, & à Rhodes, il y a beaucoup d'apparence qu'il prononçoit la langue Gréque comme on la prononçoit en Grece : quelle raison auroit-il eu d'écrire *Delos* & *Demosthenes*, si les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Demosthenis* : il ne désaprouva pas tout à fait cette réflexion, & me demanda si j'avois trouvé beaucoup de medailles dans mon voyage de l'Archipel, je lui répondis que non, mais que j'étois assez content de quelques inscriptions que nous avions veuës : nous nous quittâmes après les civilitez ordinaires, il me fit promettre que je le reverrois après mon retour d'Asie, & m'offrit ses services avec beaucoup de politesse. J'eus l'honneur de remercier S. E. de m'avoir procuré l'entretien d'une personne estimable par son merite & par sa dignité : j'ai sçû depuis qu'il avoit couru grand risque de perdre la vie dans les changemens arrivez à la mort de Fesouilla-Moufti qui fut assommé, traîné dans les ruës d'Andrinople & jetté dans la riviere : Maurocordato qui étoit dans sa confiance eut l'adresse de se cacher & de mettre à couvert la plus grande partie de ses effets. Il n'y a rien d'assûré à la Porte Othomane, c'est une rouë qui tourne incessamment & qui précipite souvent ceux qu'elle a élevez. Mr. l'Abbé Michaëlis m'a écrit de Constantinople, que Maurocordato étoit revenu à la Cour, toûjours habile, toûjours estimé, & rétabli dans sa dignité de Conseiller d'Etat.

Si nous n'avons pas fait des découvertes dans Constantinople par rapport aux antiquitez, nous avons au moins trouvé à la campagne, des plantes rares pour embellir le jardin Royal, & inconnuës aux voyageurs qui avoient été avant nous dans le Levant : les anciens mêmes n'ont pas parlé des plantes qui naissent aux environs de cette grande ville, eux qui ont fait frapper des a médailles aux têtes de Bacchus & de Geta avec de grosses grappes de raisin ; on voit quelques-unes de ces médailles dans le cabinet du Roi : cependant le vin des environs de Constantinople n'est pas trop bon, & n'a jamais passé pour tel. Cette campagne est fertile en belles plantes, mais Mr. le Marquis de Ferriol nous ayant proposé de faire le voyage de Trebisonde, & de profiter du départ de Numan Cuperli Pacha d'Erzeron, qui devoit y aller par la mer Noire, nous ne songeâmes plus qu'à nous disposer à partir. S. E. nous procura la protection du Pacha, qui de son côté ne fut pas fâché d'avoir des Medecins à sa suite : il fallut donc renoncer à nos promenades pour en faire une plus longue ; & qui suivant les apparences, nous devoit faire voir des plantes bien plus considerables que celles qui naissent sur le Bosphore. Comme il y a long-temps, Monseigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous parler de Botanique, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que je vous envoye les descriptions de quelques plantes rares, que nous trouvâmes presques aux portes de la ville.

Borrago Constantinopolitana, flore reflexo, cœruleo, calyce vesicario. Coroll. Inst. Rei Herbar. 6.

La racine de cette plante est grosse comme le petit doigt, longue de 4. ou 5. pouces, noirâtre en dehors, charnuë, accompagnée de fibres de même couleur, longues de près de demi-pied, blanchâtres en dedans, remplies d'une humeur glaireuse & fade. Elle pousse des feuilles longues de demi pied sur 4. ou 5. pouces de large, terminées en pointe ; mais divisées à leur base en deux oreilles arrondies ; ces feuilles sont soûtenuës pas un pedicule long de 7. ou 8. pouces, arrondi sur le dos, creusé en gouttiére de l'autre côté, blanchâtre & qui se distribuë en plusieurs nerfs assez gros, lesquels se répandent jusques sur les bords ; ces feuilles d'ailleurs sont vert-brun, rndes & parsemées de petites bubes couvertes de poil ras : elles sont d'un goût fade & mucilagineux comme les racines. La tige est haute d'un pied ou de 15. lignes, solide, rude, veluë, épaisse de 2. ou 3. lignes, branchuë dès le bas, garnie de petites feuilles semblables aux autres, mais longues seulement d'environ 2. pouces, sur un pouce & demi de largeur. Les fleurs naissent vers le haut le long des branches, elles sont assez déliées & rouge-brun : chaque fleur est de 8. ou 9. lignes de diametre, soûtenuë d'une queuë de près de demi-pouce de long, gonflée par derriére en maniere de vessie blanchâtre, qui n'a gueres plus d'une ligne de large en tout sens ; le devant de cette fleur qui est d'un bleu-celeste, est divisé en cinq parties disposées en rouë, larges d'une ligne, réflé-

a ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ.

fléchies par derriére, obtuſes à leur pointe : du milieu de la fleur qui eſt blanchâtre, quoique le reſte ſoit bleu, ſortent cinq étamines longues de trois lignes, veluës à leur baſe, blanches auſſi, chargées chacune d'un ſommet bleu; le calice eſt un godet long & large d'une ligne & demie, découpé en cinq pointes, velu, & pouſſe de ſon centre un piſtile quarré, ſurmonté d'un filet purpurin, long de demi pouce: ce calice ſe dilate en veſſie de 4. ou 5. lignes de diametre, ſur demi-pouce de long, anguleuſe, hériſſée de poils longs d'une ligne & demie; le piſtile devient un fruit à quatre graines, qui ont chacune la figure de la tête d'une vipere, mais qui n'ont qu'une ligne de long, luiſantes, vert-gai d'abord, puis noirâtres.

Symphytum Conſtantinopolitanum, Borraginis folio & facie, flore albo. Coroll. Inſt. Rei Herbar.

Sa racine eſt longue de demi pied, épaiſſe de 5. ou 6. lignes, diviſée en groſſes fibres chevelües, blanchâtres en dedans, couvertes d'une peau noire, mince & comme gercée; les tiges ont plus d'un pied de haut, & ſont épaiſſes d'environ 4. lignes, vert-pâle, legerement veluës, aſſez pleines de ſuc, de même que le reſte de la plante, creuſes, inégalement canelées, accompagnées de feuilles ſans ordre, aſſez éloignées les unes des autres, ſemblables à celles de la Bourrache: les inferieures ont 4. ou 5. pouces de longueur, ſur 2. pouces, ou 2. pouces & demi de largeur, terminées en ovale pointu, vert-brun, d'un goût fade & mucilagineux comme la racine, ſoûtenuës par un pedicule large à ſa naiſſance d'environ 3. lignes, creuſé en gouttiére d'un côté, arrondi de l'autre: ces feuilles ſont petites à meſure qu'elles approchent de la plante. De leurs aiſſelles ſortent de petits bouquets d'autres feuilles, & les branches ſe ſubdiviſent en brins, chargez ordinairement de deux petites feuilles, au milieu deſquelles ſe trouvent quelques fleurs blanches, rangées en queuë de Scorpion, & qui ne s'épanouïſſent que les unes après les autres: chaque fleur eſt un tuyau penché en bas, long d'environ 7. lignes, la moitié de cette fleur qui eſt hors du calice, s'évaſe en maniere de cloche d'environ 3. lignes d'ouverture, découpée legerement ſur les bords en 5. pointes, qui ont à peine demi ligne de long, terminées en arcade gothique: l'autre moitié de la fleur qui eſt enfermée dans le calice, n'a qu'une ligne de diametre. De l'interieur du tuyau où il commence à s'évaſer, s'élevent 5. feuilles blanches, longues d'une ligne & demie, ſur un quart de ligne de large à leur baſe, & c'eſt de leurs aiſſelles que naiſſent cinq étamines de même couleur hautes d'une ligne, chargées de ſommets: le fond du tuyau eſt percé par le piſtile qui eſt ſurmonté d'un filet très-délié, long d'environ 8. lignes; le calice eſt un autre tuyau long de près de 4. lignes, velu, découpé en 5. parties; les quatre embryons du piſtile deviennent autant de ſemences, qui ont la forme de la tête d'une vipere; mais nous ne les avons veuës que vertes.

Tous les prez des environs de Conſtantinople ſont remplis d'une belle eſpece de *Bec de Gruë*, que j'ai nommée *Geranium Orientale columbinum flore maximo, Aſphodeli radice. Coroll. Inſt. Rei Herbar.* 20. car il ſe trouve en pluſieurs autres endroits du Levant, mais la plante mérite d'être décrite.

Sa racine eſt à pluſieurs navets longs d'environ 2. pouces & demi, charnus, caſſants, ſtyptiques, rougeâtres en dedans, bruns en dehors, épais d'environ 3. lignes, quelquefois davantage, terminez par une queuë déliée & cheveluë. Le corps de cette racine qui eſt ordinairement couché en travers & ligneux, lorſque la plante eſt vieille, produit des tiges hautes de 8. ou 9. pouces, épaiſſes d'une ligne, vert-pâle, veluës, couchées ſur terre vers leur naiſſance, relevées dans le reſte, garnies de feuilles oppoſées deux à deux à chaque nœud, ſemblables par leur grandeur, par leur couleur, & par leur tiſſure, à celles du *Bec de Gruë* que l'on appelle *Pied de Pigeon*. Celles de l'eſpece dont on parle, ont des pedicules longs de 3. pouces, déliez, velus. Les fleurs naiſſent le long des branches, & ſortent des aiſſelles des feuilles, qui vont en diminuant à meſure qu'elles approchent de la ſommité, ces fleurs s'épanouïſſent les unes après les autres, ſoûtenuës par des queues fourchuës ordinairement, & longues de 3. ou 4. pouces: chaque fleur eſt à 5. feuilles diſpoſées en roſe, longues d'environ demi-pouce, ſur 3. lignes & demie de largeur, arrondies à la circonference, pointuës à leur naiſſance, purpurin-lavé, rayées dans leur longueur de quelques lignes plus foncées. De leur centre s'éleve un piſtile haut de 2. lignes, ſurmonté par une houpe purpurine: les étamines ſont blanches, très-déliées, & les ſommets jaunâtres; le calice eſt à 5. feuilles longues de 4. lignes, pointuës, vert-pâle, rayées, diſpoſées en étoile; le fruit n'étoit pas aſſez avancé pour pouvoir être décrit.

En paſſant par le marché aux herbes, nous achetâmes deux ou trois bouquets de graines de *Lierre à fruit jaune*; il s'y trouve auſſi communément que le Lierre ordinaire à Paris, & les Turcs s'en ſervent pour leurs cauteres: on en faiſoit autrefois un plus noble uſage; car [a] Pline aſſûre que l'eſpece de Lierre à fruit doré, étoit conſacrée à Bacchus, & deſtinée à couronner les Poëtes. Ses feuilles, comme le remarque cet Auteur, ſont d'un vert plus gai que celles du Lierre

a *Plin. Hiſt. nat. lib.* 16. *cap.* 34. *Dioſc. lib.* 2. *cap.* 210. & *not.* 166. *Hedera Dionyſias C. B.*


Geranium Orientale Columbinum,
flore maximo, Asphodeli radice


Symphytum
Constantinopolitanum Borraginis folio
et facie, flore albo

re commun, & ses bouquets couleur d'or lui donnent un éclat particulier. Dalechamp l'a mal decrit, & en a donné une mauvaise figure; ses feuilles d'ailleurs sont si semblables à celles du Lierre commun, qu'on auroit souvent de la peine à les distinguer, si on ne voyoit le fruit, & peut-être que ces especes ne différent que par la couleur de cette partie. La semence du *Houx à fruit rouge*, ne produit-elle pas des pieds de Houx qui ont le fruit jaune? ne remarque-t-on pas la même chose parmi les especes de *Sureau*; le temps nous éclaircira si le Lierre dont nous parlons, est une varieté du Lierre commun: celui-ci n'est pas rare autour de Constantinople, & les pieds qui ont levé de la graine du jaune semée dans le jardin Royal, sont jusques ici tous semblables aux pieds qui lévent de la graine du noir: leurs feuilles sont anguleuses, & l'on n'y sauroit trouver de différence. Il semble que Dioscoride ait traité de varieté ces deux especes.

Voici la description que je fis sur les lieux du fruit du Lierre jaune. Ce sont de gros bouquets arrondis de 2. ou 3. pouces de diametre, composez de plusieurs grains sphériques, quoique un peu anguleux, épais d'environ 4. lignes, un peu applatis en devant où ils sont marquez d'un cercle, duquel s'éleve une pointe haute de demi ligne. La peau qui est feuille-morte, ou couleur d'ocre & charnuë, renferme trois ou quatre graines séparées par des cloisons fort minces; chaque graine est longue d'environ deux lignes & demie, blanche en dedans, grisâtre, vénée de noirâtre & rélevée de petites bosses en dehors: elles n'ont point de goût, & leur figure approche assez de celles d'un petit rein; la chair qui couvre ces graines est douçâtre d'abord, ensuite elle paroît mucilagineuse.

Pline qui a nommé cette plante *Lierre à fruit doré*, a pris tout ce qu'il en a dit de Theophraste & de Dioscoride, qui n'ont donné qu'une histoire confuse du Lierre: on n'a jamais vû celui qu'ils décrivent à feuilles blanches & à fruits blancs; cependant il devoit se trouver dans la Grece. Pour celui qu'ils appelloient *Lierre à feuilles panachées*, ou *Lierre de Thrace*, nous en avons vû quelques pieds sur les côtes de la mer Noire. Il n'est pas surprenant que les Bacchantes ayent autrefois employé le Lierre pour garnir leurs Thyrses & leurs coëffures: toute la Thrace est couverte de ces sortes de plantes.

Je ne sçaurois m'empêcher d'ajoûter à ces plantes une fort jolie a fleur que l'on servoit sur le bord des plats à la table de nôtre Ambassadeur, je l'avois déja vûë en Portugal autour de Lisbonne & sur la montagne de la Rabida, proche Setuval. Sa racine est composée de deux tubercules charnus, presque ronds, tirant sur l'ovale, blanc-sale, pleins d'une humeur glaireuse & fade: le plus gros a un pouce de diametre, l'autre est plus petit & comme flétri, & tous les deux n'ont que des filets chevelus. La tige s'éleve jusques à environ demi-pied, épaisse de 2. ou 3. lignes, envelopée de quelques feuilles alternes, dont les gaines sont couchées les unes sur les autres, & se dilatent ensuite en feuilles semblables à celles du Lys, luisantes, lisses, vénées, pointuës, longues de deux ou trois pouces, sur un pouce de large: celles qui approchent des fleurs sont beaucoup plus petites & plus pointuës. Ces fleurs forment un bouquet à l'extrêmité de la tige: chaque fleur est à six feuilles, dont cinq qui sont élevées, font une espece de coëffe purpurine & rayée; les trois exterieures ont près de demi-pouce de long; les deux inferieures sont plus étroites & plus courtes, mais très-aiguës: la feuille inferieure est la plus grande de toutes, & fait l'ornement de la fleur; car elle lui donne en quelque maniere la forme d'un papillon qui vole: cette feuille se termine en haut par une petite gorge surmontée d'une tête purpurin foncé, sur le derriére elle finit par une queuë ou éperon blanchâtre long de quatre lignes: le reste est éparpillé en maniere de rabat large d'environ un pouce, frizé sur les bords, haut de plus de demi-pouce, blanc, rayé très-proprement de veines couleur de pourpre: le pédicule de la fleur est long de quatre lignes, sur une ligne & demi d'épaisseur; il est tors en spire, vert-pâle & devient dans la suite une capsule semblable à un petit fanal long de demi pouce, sur trois lignes de large, composé de trois côtes assez fortes, lesquelles reçoivent autant de panneanx membraneux & roussâtres, dont la surface interieure est chargée d'une bande veloutée: cette bande n'est autre chose qu'un duvet de semences très-menuës, semblables à la scieure de bois: la fleur est sans odeur & paroît sur la fin d'Avril; toute la plante a un goût fade & glaireux.

Il y a plusieurs autres belles especes d'*Orchis* à Constantinople, mais on ne sçauroit les élever dans les jardins: ces plantes n'aiment que l'air de la campagne. Il n'en est pas de même des Renoncules, qui ne font que multiplier & s'embellir entre les mains des curieux. Depuis quelques années les Turcs se sont attachez avec soin à cultiver ces sortes de fleurs; aussi font-elles beaucoup d'honneur à leur pays. On dit que ce fut Cara Mustapha, celui-là même qui échoua devant Vienne avec une formidable armée, qui mit les Renoncules à la mode, & qui donna lieu à toutes les recherches qu'on en a faites. Ce Vizir pour amuser agréablement son maître Mahomet IV. qui aimoit extrêmement la chasse, la retraite

a Orchis Orientalis, & Lusitanica, flore maximo, Papilionem referente, *Coroll. Inst. Rei Herb.* 30.

traite & la solitude, lui donna insensiblement du goût pour les fleurs ; & comme il reconnut que les Renoncules étoient celles qui lui faisoient le plus de plaisir, il écrivit à tous les Pachas de l'Empire de lui envoyer les racines & les graines des plus belles especes que l'on pourroit trouver dans leurs départemens. Ceux de Candie, de Chypre, de Rhodes, d'Alep, de Damas firent mieux leur cour que les autres. C'est de-là que sont venuës ces especes admirables de Renoncules que nous voyons dans les plus beaux jardins de Constantinople & de Paris. Les graines que l'on envoya au Vizir & celles que les particuliers éleverent, produisirent beaucoup de varietez. Les Ambassadeurs se firent un plaisir d'en envoyer à leurs Princes : on les rectifia en Europe par la culture. Mr. Malaval n'y contribua pas peu à Marseille. Il en a fourni à toute la France, & la France en a pourvû tous les pays étrangers. Il ne faut plus aller à Constantinople pour admirer ces belles fleurs. Mr. des Côteaux, & les curieux du fauxbourg Saint Antoine, en élevent des especes d'une beauté surprenante. Excepté les Oeillets, nous n'avons point de belles fleurs qui originairement ne soient venuës du Levant. Un curieux de Paris nommé Mr. Bachelier apporta de ce pays-là en 1615. le premier Marronier d'Inde & les Anemones doubles. Les Tubereuses, plusieurs belles especes de Hyacinthes, de Narcisses, de Lys en sont venuës aussi ; mais on les a rectifiées dans nos jardins. Il y a des cantons en France très-propres pour la multiplication de certaines fleurs. On éleve en Normandie des Jonquilles doubles & de très-belles Anemones : le climat de Toulouze plaît extrémement à ces sortes de fleurs. A propos d'Anemones, on raconte qu'un homme de robe à qui Mr. Bachelier n'avoit pas voulu communiquer la graine de ces belles Anemones ni par amitié, ni pour de l'argent, ni en troc, s'avisa d'aller le voir avec trois ou quatre de ses amis qui étoient du complot ; & qu'il donna ordre au laquais qui portoit la queuë de sa robe de la laisser tomber sur des pots qui étoient dans une certaine allée, qu'il lui désigna: les belles Anemones en question étoient dans ces pots & leur graine prête à tomber. On se promena beaucoup, on s'entretint des affaires du temps: quand on fut au lieu marqué, un plaisant de la compagnie se mit à faire des contes qui rendirent le bon-homme Bachelier fort attentif, & dans le même temps le laquais qui n'étoit pas mal adroit, laissa tomber la queuë de la robe de son maître, à laquelle s'attachérent par leur duvet les graines des Anemones : on troussa la robe aussi-tôt à l'ordinaire ; la compagnie avança ; le curieux prit congé de Mr. Bachelier & se retira chez lui, où il éplucha avec soin les graines qui tenoient à sa robe : elles furent semées dès le même jour & produisirent de très-belles especes.

Le jardin du Palais de France à Constantinople est presentement bien entretenu, il est en terrasse d'où l'on découvre jusques aux plaines d'Asie ; mais il n'est pas necessaire d'étendre la veuë si loin, Mr. l'Ambassadeur fait élever chez lui avec grand soin de beaux Orangers, des Renoncules, des Anemones & toutes les fleurs qui font la beauté & l'agrément des saisons.

Je ne sçaurois mieux finir cette lettre que par la Relation de ce qui se passa à l'audiance qu'eut Mr. de Ferriol du Grand Visir, & à celle qu'on lui avoit préparée pour le Grand Seigneur : c'est une personne de qualité qui eut l'honneur de s'y trouver qui m'a communiqué le memoire suivant.

a Les vaisseaux du Roy *le Bizarre* & *l'Asseuré* mouillérent dans le port de Constantinople le 11. Decembre 1699. le même jour Mr l'Ambassadeur fut complimenté sur son heureuse arrivée, par les Secretaires des Ambassadeurs & par celui du Prince Tekeli. Le lendemain Son Excellence débarqua & envoya son premier Drogman chez le Grand Visir, pour lui faire part de son arrivée. Quelques jours après, ce Ministre l'envoya complimenter par Maurocordato le pere Conseiller d'Etat, & premier Interprête de la Porte ; l'audiance fut fixée au 25. du mois de Decembre. Ce jour-là Mr de Châteauneuf Castagnieres ancien Ambassadeur & Mr de Ferriol sortirent du Palais de France à midi & demi. Mr de Châteauneuf à la droite & le nouvel Ambassadeur à la gauche, précedez de leurs maisons, & suivis de douze Gentilshommes qui avoient accompagné Mr. de Ferriol à Constantinople ; toute la nation suivit aussi : la marche se fit en ordre jusques à la marine, où les deux Ambassadeurs, qui étoient seuls à cheval, mirent pied à terre, & trouvérent sur le port soixante Officiers ou Gardes-marine, qui s'embarquérent avec le reste du cortége pour passer à Constantinople sur des Caïques qui avoient été préparez. Lorsque le Canot de Mrs. les Ambassadeurs passa près des vaisseaux du Roi, ils furent saluez de 21. coups de canon par chacun des deux vaisseaux, qui étoient pavoisez, & dont tous les soldats étoient sous les armes.

Le Grand Visir avoit envoyé deux chevaux richement harnachez pour Mrs les Ambassadeurs, & soixante pour les Gentilshommes, Officiers, Gardes-marine, & pour la suite de Mr de Ferriol: ce

a Relation de ce qui se passa à l'audiance qu'eut Mr. de Ferriol, du Grand Visir ; & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur.

ce nombre n'auroit pas été suffisant pour un si grand cortége ; mais S. E. en avoit fait mener plus de cinquante sur le port ; les Marchands de la nation y avoient aussi envoyé les leurs. La marche commença par quatre-vingt Janissaires, ausquels le Grand Visir avoit ordonné de se rendre à la marine : ensuite les deux maisons de Mrs. les Ambassadeurs suivirent, celle de Mr. de Châteauneuf à droite, & celle de Mr. de Ferriol à gauche. Vingt-cinq Valets de pied de Mr. de Ferriol étoient vêtus d'une livrée chargée de trois galons ; celui du milieu étoit d'or & les autres de soye. Six Janissaires de la maison de Mr. de Châteauneuf, & autant de celle de Mr. de Ferriol marchoient avec leur bonnet de ceremonie devant les Drogmans. Douze Gentilshommes & le Chancelier de Mr. de Ferriol précedoient Mrs. les Ambassadeurs : ces Gentilshommes étoient vêtus si magnifiquement, que les Turcs ont avoué qu'ils n'avoient rien veû de si riche. Le Chiaoux Bachi, qui vint prendre S.E. marcha immédiatement devant Mrs. les Ambassadeurs ; & Mrs. de Cour & de Broglio Capitaines en second des vaisseaux du Roi, les suivoient à la tête des Officiers & des Gardes-marine qui marchoient deux à deux, chacun dans leur rang. Les Marchands François finissoient cette marche dans le même ordre ; & le cortége étoit si nombreux, que les deux cours du Palais du Visir se trouvérent à peine assez grandes : neanmoins l'ordre y fut si bien observé, que lorsque Mrs les Ambassadeurs entrérent, les Janissaires & les Chiaoux commandez, se trouvérent en haye sur leur passage. Les douze Gentilshommes avec le Chancelier de Mr de Ferriol étoient descendus de cheval pour attendre Mrs les Ambassadeurs au bas de l'escalier du Palais ; ils les suivirent dans la chambre d'audiance avec les Officiers de la marine. Mrs les Ambassadeurs prirent place sur des tabourets qui étoient sur le Sopha, Mr de Châteauneuf à la droite, & Mr de Ferriol à la gauche : le reste du cortége demeura debout.

Le Grand Visir, avec son bonnet de ceremonie, entra d'abord que les Ambassadeurs furent placez : & passant auprès d'eux se mit dans le coin du Sopha qui est la place d'honneur ; Mr de Châteauneuf prit la parole, & dit au Visir que le Roi avoit choisi Mr de Ferriol pour son successeur : alors Mr de Ferriol lui presenta la lettre de Sa Majesté, & la mit entre les mains du grand Chancelier, qui étoit debout avec les principaux Officiers de l'Empire à côté du Visir. Mr de Ferriol fit dire à ce Ministre, que le Roy son maître avoit appris avec plaisir que Sa Hautesse avoit confié les principales affaires de l'Empire à un homme aussi éclairé que lui, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne contribuât de tout son pouvoir à entretenir l'union & la correspondance qui étoient établies depuis si long-temps entre les deux Empires. Après ce compliment on apporta des confitures & après quelque intervalle on donna le sorbet & le parfum. Le Visir fit demander à Mr de Ferriol s'il y avoit long-temps qu'il étoit parti de France : Maurocordato le pere, qui étoit Plenipotentiaire de la Porte à Carlowits, servoit d'Interprête, & rapportoit en latin à Mr de Ferriol ce que le Visir lui demandoit sur son voyage. Mr de Ferriol lui répondoit aussi dans la même langue. On distribua des vestes fort riches à Mr de Ferriol & à Mr de Châteauneuf : celles que l'on donna aux Officiers de la suite valoient 5. ou 6. sequins chacune. Après cette distribution Mrs les Ambassadeurs se leverent & sortirent de la Chambre d'audiance : on les suivit avec ordre, & lorsqu'ils furent montez à cheval, Mr de Ferriol prit la droite avec sa maison ; Mr de Châteauneuf se mit à la gauche avec la sienne : le reste du cortége garda le même ordre qui avoit été observé en allant. Il y avoit une infinité de peuple dans les ruës par où Mrs les Ambassadeurs passérent : ils mirent pied à terre au même endroit de la marine où ils étoient montez à cheval, & se rembarquerent dans le canot, après que Mr de Ferriol eut remercié le Lieutenant du [a] Chiaoux Bachi de l'avoir accompagné avec ses Chiaoux. Le canot de Mrs les Ambassadeurs passant devant les vaisseaux du Roi, fut encore salué de 21. coups de canon par chaque vaisseau. On débarqua à Topana du côté de Pera, d'où les Officiers de la marine retournérent à leurs bords ; les Ambassadeurs se remirent en marche dans le même ordre jusques au Palais de France, & se séparérent dans la premiere cour. Le lendemain Mr de Ferriol fit disposer ses presens pour les envoyer au Grand Visir le jour suivant : il y avoit une glace de 60. pouces, dont la bordure étoit de glaces peintes par dessous, avec des ornemens en sculpture fort recherchez ; une grande pendule avec le quadran marqué à la Turque, dont la boëte & le pied étoient magnifiques ; le reste du present consistoit en vestes, dont douze étoient des plus fines étoffes d'or & d'argent qui se fabriquent à Lyon, les autres étoient du plus beau drap d'Angleterre.

Le 31. du mois de Decembre le Grand Seigneur fit dire à Mr l'Ambassadeur, qu'il lui donneroit audiance le 5. de Janvier. Mr de Ferriol s'y disposa & envoya la veille au Serrail les presens qui étoient destinez pour le Grand Seigneur : on les porte ordinairement devant l'Ambassadeur lorsqu'il entre chez Sa Hautesse.

Le 5. Janvier 1700. Mr de Ferriol sortit du Palais

C

[a] Le Chiaoux Bachi vient prendre lui-même les Ambassadeurs, & il les fait seulement reconduire par son Lieutenant.

Palais de France à la pointe du jour, précedé de sa maison, accompagné de douze Gentilshommes de sa suite, & de toute la nation. Il trouva à la marine les deux Commandans des vaisseaux du Roi, & 30. Officiers ou Gardes-marine nommez par Mr. Bidaud pour lui faire cortege. Mr. l'Ambassadeur s'embarqua dans son canot; & tout ce corrége le suivit dans plusieurs caïques. Le Chiaoux Bachi attendoit Son Excellence sur le port du côté de Constantinople avec les Janissaires de la Porte, & 60. chevaux des Ecuries du Grand Seigneur; celui qui étoit destiné pour Mr. l'Ambassadeur étoit richement harnaché. La marche commença par six Janissaires de la maison de Son Excellence, six valets de chambre, vingt-cinq valets de pied de sa livrée, & six estafiers vêtus à la Turque qui marchoient à la tête & autour de son cheval: les Drogmans marchoient après sa maison, & ensuite les douze Gentilshommes. Le Chiaoux Bachi précedé de ses Chiaoux alloit immédiatement devant Mr. de Ferriol, parce qu'ayant voulu prendre la droite, Son Excellence lui dit de se mettre à sa gauche, s'il n'aimoit mieux passer devant; & ce fut le parti qu'il accepta. Mr. l'Ambassadeur étoit suivi des Officiers de la marine qui marchoient deux à deux chacun dans son rang; toute la nation suivoit dans le même ordre. On traversa à cheval la premiere cour du Serrail; mais on fut averti qu'il falloit mettre pied à terre à la porte de la seconde cour. Son Excellence descendit de cheval & fut reçeu par huit Capigis qui le précedérent jusqu'à la sale du Divan.

A l'entré de la seconde cour, quatre mille Janissaires qui étoient serrez près de la muraille à droite, partirent comme un trait pour aller prendre des jattes de Ris qui bordoient le chemin par où l'on passoit. S. E. entra dans la sale du Divan, dans le même temps que le Grand Vizir y entroit par une autre porte. Après s'être saluez, Mr. l'Ambassadeur se mit à la place qui lui avoit été préparée, & le Grand Vizir sur un banc avec trois Vizirs à sa droite, & les deux Cadilesquers à sa gauche. On rendit la justice, & l'on remit plusieurs Requêtes réponduës, à ceux qui les avoient presentées: ensuite on donna à laver à Mr. l'Ambassadeur & au Grand Vizir en même temps, mais en deux bassins differens; celui que l'on presenta à S. E. étoit d'argent, & celui du Grand Visir, étoit de cuivre. On donna aussi à laver aux Visirs, aux Capitaines des vaisseaux du Roi, & à ceux qui devoient manger aux cinq tables qui furent servies dans la même Sale. Mr. l'Ambassadeur mangea seul, les Capitaines des vaisseaux avec les Visirs, les deux Cadilesquers mangérent seuls, & six personnes nommées par S. E. aux deux autres tables avec les principaux Officiers de l'Empire. Ces cinq tables furent servies également de plus de trente plats chacune, que l'on mettoit sur la table l'un après l'autre, & que l'on retiroit presque dans l'instant.

Quoique les ragouts des Turcs soient bien differens des nôtres, S. E. ne laissa pas, pour faire honneur à ce repas, de goûter presque de tout ce qu'on lui servit: au sortir de table on donna encore à laver.

Maurocordato le pere, & le S. Fonton premier Drogman du Roi, servirent d'Interprêtes pendant le dîné. Il y avoit une fenêtre grillée au-dessus de la table de Mr. l'Ambassadeur, où Son Excellence aperceut le Grand Seigneur à plusieurs reprises. Le dîné fini, & la réponse du Grand Seigneur étant venuë pour admettre Mr. l'Ambassadeur, on fit apporter dans la Sale du Divan, un Miroir que Son Excellence devoit donner à Sa Hautesse, la glace étoit de 89. pouces de haut, sur 62. de large; tout le monde en parut surpris, & le Grand Seigneur le considera à travers la jalousie où il se met ordinairement pendant le Divan. Le Miroir fut mis à la porte de la Sale d'audiance, avec une Pendule beaucoup plus belle que celle qui avoit été presentée au Grand Visir, & une piece d'Horlogerie admirable, laquelle outre les heures & les minutes, marquoit le mouvement de la Lune, les degrez du froid & du chaud, & les variations des saisons. Il y avoit outre cela vingt Vestes d'étoffes d'or très-riches, & quantité d'autres vestes du plus beau drap d'Angleterre. Le present fut trouvé si magnifique, que le Grand Visir fit demander à Mr. l'Ambassadeur s'il étoit de la part du Roi, ou de la sienne; il répondit que c'étoit de sa part.

Le Grand Vizir écrivit à Sa Hautesse pour sçavoir si l'on introduiroit Mr. l'Ambassadeur; le [a] *Telkidgi* qui porta la lettre, apporta la réponse du Grand Seigneur que le Grand Visir baisa & porta sur son front avant que de la lire. Après qu'il en eût fait la lecture, les Officiers destinez pour conduire Son Excellence le menérent dans un endroit de la Cour où l'on distribua soixante & dix vestes à ceux de sa suite; & Mr. l'Ambassadeur s'assit sur un banc couvert de drap rouge, où il reçeut la sienne. Jusqu'alors tout s'étoit passé dans les regles, & Son Excellence ne pouvoit que se louer des honneurs qu'il avoit reçeus: mais quand il fallut entrer dans l'appartement du Grand Seigneur, le Chiaoux Bachi piqué de ce que Mr. l'Ambassadeur lui avoit refusé la droite pendant la marche, vint dire à Maurocordato qui étoit à côté de Son Excellence, qu'il s'étoit apperceu qu'il avoit

a *Telkidgi*, c'est l'Officier qui porte les lettres du Grand Visir à Sa Hautesse, quand il s'agit d'affaires importantes, & qui en rapporte les réponses.

avoit son épée, & qu'il n'étoit permis à personne d'entrer dans la chambre du Grand Seigneur avec des armes. Maurocordato vouloit dissimuler la chose, d'autant mieux que l'épée de Mr. l'Ambassadeur étoit couverte de son a Caftan; mais le Chiaoux Bachi l'ayant menacé de s'en plaindre au Grand Visir, il crut ne pouvoir pas se dispenser d'en parler à Son Excellence, & il lui dit, avec une douleur peinte sur le visage, qu'on ne pouvoit voir le Grand Seigneur avec des armes, & qu'il le prioit de quitter son épée que le Chiaoux Bachi venoit d'appercevoir. Mr. l'Ambassadeur lui répondit, *qu'en portant l'épée il ne faisoit rien qui n'eût été pratiqué par Mr. de Châteauneuf; & que l'épée faisant partie de l'habillement François, & même la principale, il ne quitteroit point la sienne.* Cette contestation fut portée au Grand Visir qui n'étoit pas encore sorti de la Sale du Divan, & qui fit dire à Mr. l'Ambassadeur qu'il ne verroit point le Grand Seigneur avec des armes. Son Excellence cita encore l'exemple de Mr. de Châteauneuf, & dit *qu'il ne lui convenoit pas de voir un aussi grand Prince que Sa Hautesse, sans avoir tous les ornemens qui composent l'habit François.* La dispute dura une heure entiere, Maurocordato portant les paroles de part & d'autre: enfin le Grand Visir fit proposer à Mr. l'Ambassadeur, que s'il entroit sans épée, le Grand Seigneur écriroit une Lettre au Roi pour le disculper de l'avoir fait. Son Excellence répondit, *qu'il n'avoit pas besoin d'excuse pour une faute qu'il ne vouloit pas commettre.* Le Grand Visir repartit, qu'il donneroit une attestation signée de lui & de tous le Grands de l'Empire, pour sûreté que jamais aucun Ambassadeur ne verroit à l'avenir le Grand Seigneur avec des armes. Mr. l'Ambassadeur repliqua, que *la Porte pouvoit changer son Cérémonial pour l'avenir, que ce seroit alors l'affaire de ses successeurs & de toutes les autres nations; mais qu'il ne souffriroit pas qu'on commençât par lui à ôter aux Ambassadeurs les honneurs dont ils étoient en possession; & qu'ayant celui d'être le premier des Ambassadeurs Chrétiens, s'il avoit à donner des regles, ce seroit pour augmenter leurs privileges au lieu de consentir qu'on les diminuât.* Le Grand Visir fit dire à Son Excellence que s'il s'obstinoit à garder son épée, il ne verroit point le Grand Seigneur qui étoit pourtant venu de quinze lieuës, à Constantinople pour lui donner audiance. Mr. l'Ambassadeur fit réponse, que *ce seroit un grand malheur pour lui; mais que quelque félicité, qu'il y eût à voir Sa Hautesse, il ne l'achepteroit point aux dépens de la gloire du Roi son maître, ni en prostituant le caractere dont il étoit honoré.* Le Grand Visir ajoûta, que jamais aucun Ambassadeur n'avoit veû le Grand Seigneur avec des armes, Son Excellence repartit, que *Mr de Châteauneuf étoit homme d'honneur, & qu'il n'auroit pas osé imposer au Roi son maître; qu'il étoit encore à Constantinople & qu'on pouvoit le faire appeller pour rendre témoignage à la verité: qu'il étoit surpris qu'on cherchât à lui faire un semblable procés, mais qu'il protestoit qu'on lui ôteroit plutôt la vie que son épée.* Maurocordato ne sçachant plus que dire, proposa à Mr. de Ferriol de prendre conseil des Officiers François. Son Excellence répondit, *que dans les choses qui regardoient la gloire du Roi son Maître, il étoit le seul Interprête de ses volontez.* Maurocordato alla de nouveau parler au Grand Visir, & au retour il se servit de menaces, disant à Mr. l'Ambassadeur, qu'il allumeroit un feu difficile à éteindre, & qu'il seroit cause d'un grand malheur: *Tant pis pour le plus foible*, repliqua Mr. de Ferriol, *mais je ne quitterai mon épée qu'avec la vie, l'honneur de mon caractere y étant attaché.* Alors le Grand Visir envoya les plus anciens Capigis-Bachis pour dire à Mr. l'Ambassadeur que c'étoit vouloir introduire une nouveauté dans le Cérémonial, & qu'ils pouvoient l'assûrer qu'ils n'avoient jamais veû aucun Ambassadeur prendre audiance du Grand Seigneur avec son épée. Mr. de Ferriol persista à dire, que *Mr. de Châteauneuf étoit pour le moins aussi croyable qu'eux.* Le Janissaire-Aga vint ensuite avec les principaux Officiers de son Corps pour assûrer Mr. l'Ambassadeur que, tout Officier Général qu'il étoit de la premiere milice de l'Empire, il n'étoit jamais entré avec des armes dans la chambre du Grand Seigneur; que le Grand Visir même, quoique Lieutenant de Sa Hautesse, n'avoit pas ce privilege. Mr. de Ferriol lui répondit, *que le Grand Visir & lui étoient Sujets, qu'ainsi la Loi étoit pour eux; mais qu'ayant l'honneur de representer la Personne d'un grand Prince, il n'étoit pas dans la même dépendance.* Les deux Cadilesquers vinrent à leur tour; & aprés eux les Visirs à trois queuës, & tous les Officiers de la Porte pour essayer de faire changer d'avis à Mr. l'Ambassadeur, mais ils le trouverent inébranlable. Le Grand Visir à qui on avoit fait rapport de tout ce qui s'étoit passé, s'imagina pouvoir obtenir par surprise, ce qu'il n'avoit pû gagner par ses foibles raisons, sur la fermeté de Mr. de Ferriol: Il lui fit dire qu'il étoit temps d'aller à l'Audiance où il étoit attendu. Mr. l'Ambassadeur demanda *si ce seroit avec son épée*, on lui répondit que oui. Il marcha donc, & quand il fut arrivé à la porte de l'appartement du Grand Seigneur, il tourna la tête pour voir si les quinze personnes qu'il avoit nommées pour entrer avec lui dans la chambre de Sa Hautesse & pour lui faire la reverence, le suivoient. Il vit avec sur-

a *Caftan* ou veste.

surprise qu'il n'y en avoit que six ; le Chiaoux & les Capigis-Bachis ayant arrêté les autres à la porte de la grande voute qui conduit à la Sale d'audiance. Mr. l'Ambassadeur jugea deslors qu'on avoit quelque dessein contre lui ; & résolu de perdre la vie, ou de soutenir ce qu'il avoit avancé, il mit la main gauche sur son épée, tenant avec la droite la Lettre du Roi pour le Grand Seigneur : deux Capigis-Bachis le prirent par dessous les bras, suivant la coûtume ordinaire, & il en vint un troisiéme, d'une taille de Geant, qui se baissant devant Mr. de Ferriol, porta la main avec violence sur son épée pour la lui arracher, ce que n'ayant pû faire, Mr. l'Ambassadeur enflamé de colére lui donna un si rudè coup de la main droite & du genouil, qu'il le jetta à quatre pas de lui, & dit à Maurocordato d'un ton de voix fort élevé, *si c'étoit ainsi qu'on violoit le Droit des Gens !* Après quoi voyant revenir sur lui le Capigi-Bachi qu'il avoit repoussé, il fit un si grand effort qu'il se débarrassa des deux autres Capigis-Bachis qui le tenoient toujours sous les bras ; & portant la main sur son épée qu'il tira à demi, il demanda à Maurocordato avec le même ton de voix élevé, *si nous étions ennemis !* Maurocordato tout consterné demeuroit dans le silence. Mr. de Ferriol ne douta plus pour lors que les choses ne fussent portées à la derniere extremité ; mais dans le moment on vit paroître sur la porte de l'appartement du Grand Seigneur, le Capi-Aga, ou Chef des Eunuques blancs qui fit signe de la main de ne faire aucune violence à Mr. l'Ambassadeur ; & s'étant approché de lui, il lui dit, que s'il vouloit entrer sans épée, il seroit le bien venu, mais que s'il persistoit à la vouloir porter, il pouvoit retourner dans son Palais. Mr. de Ferriol répondit, *qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit quitter son épée*, & retournant sur ses pas il laissa son Caftan à la porte & le remit à un Officier du Grand Seigneur, il ordonna ensuite à tous les Officiers & aux autres personnes de sa suite de faire de même : cela se passa sans donner aucun sujet de plaintes.

Quand Mr. l'Ambassadeur fut près de la grande porte, le Grand Visir envoya dire au Sr. Fonton premier Drogman du Roi, de venir reprendre les présens que Son Excellence avoit fait apporter ; ce qui fut executé. Mr. de Ferriol crut qu'il n'y auroit aucune cérémonie pour le retour, cependant il trouva les chevaux du Grand Seigneur, les Chiaoux & les Janissaires qui l'accompagnérent jusqu'à la marine, dans le même ordre qui avoit été observé en allant au Serrail. Il y avoit dans les ruës & aux fenêtres une infinité de peuple, tout le monde étant persuadé que Mr. l'Ambassadeur avoit pris son audiance ; & quand il arriva à la marine, il se mit dans son caıque qui fut salué en passant de 42. coups de canon par les vaisseaux du Roi. Mr. de Ferriol étant de retour dans son Palais fit servir plusieurs tables pour les Officiers du Roi, & pour toute la nation, avec beaucoup de magnificence.

Il est à remarquer que Maurocordato avoit affecté de rendre secrette toute la négociation au sujet de l'épée, parlant toûjours à l'oreille de Mr. de Ferriol ; mais comme c'étoit une affaire d'usage & de justice, Mr. l'Ambassadeur répondit toûjours tout haut, afin que les nations qui étoient venuës à l'audiance par un esprit de curiosité, pussent entendre tout ce qui se passoit.

On sçût peu de jours après, que le Grand Seigneur avoit reproché au Grand Visir de l'avoir exposé à une scéne desagréable, disant qu'il devoit l'avoir préveuë. La derniere action du Grand Visir fut generalement condamnée, d'avoir voulu surprendre Mr. l'Ambassadeur, & tâché de lui faire ôter son épée par violence ; les Turcs même ne purent s'en taire. La presence d'esprit de Mr. de Ferriol dans toutes les réponses qu'il fit, & sa fermeté furent admirées de tous ceux qui en furent témoins.

Je crois, MONSEIGNEUR, qu'il ne sera pas inutile de faire remarquer ici à nos Marchands l'avantage qu'ils ont d'avoir à Constantinople en la personne de Mr. l'Ambassadeur un Juge naturel & en dernier ressort, pour connoître de toutes les affaires civiles & criminelles, qui peuvent survenir entre eux.

Suivant les articles XXIV. & XLIII. du Traité fait le 26. May 1604. entre Henri le Grand & Sultan Achmet I. Empereur des Turcs, il fut arrêté que les Ambassadeurs & les Consuls de nôtre nation, rendroient justice aux marchands & negocians sujets de Sa Majesté selon leurs loix & coutumes, sans qu'aucun Officier Turc en pût connoître. Surquoi j'ai apris qu'en 1673. y ayant eu procès entre le Sr. Fabre & les Srs. Gleyse de Marseille, il fut terminé par jugement definitif de Mr. de Nointel alors Ambassadeur à la Porte ; mais le Sr. Gleyse ayant prétendu se pourvoir contre cet Arrêt dans les Jurisdictions de Provence, le jugement fut confirmé par Arrest du Conseil d'enhaut du premier Septembre 1673. en ces termes.

EXTRAIT DES REGISTRES du Conseil d'Etat du Roi.

Le Roi étant en son Conseil a confirmé les jugements rendus par le Sr. de Nointel, les 4. Decembre 1671. & 18. Juillet 1672. Ordonne qu'ils seront exécutez selon leur forme & teneur ; & en conséquence Sa Majesté a cassé & annullé le jugement

gement rendu par le Lieutenant de l'Amirauté de Marseille le 12. Novembre dernier, & tout ce qui s'en est ensuivi. Lui fait Sa Majesté deffenses de prendre aucune connoissance du different entre lesdits Gleyse & Fabre, & audit Gleyse d'y faire aucunes poursuites, ni ailleurs pour raison de ce, à peine de nullité; cassation des procedures, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts. FAIT *au Conseil d'Estat du Roi, tenu à Brisac le premier jour de Septembre 1673. Collationné. Signé*, COLBERT. *Et pour copie*, LAUTHIER.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XIII.

DU GOUVERNEMENT ET DE LA POLITIQUE DES TURCS.

MONSEIGNEUR,

Si vous n'aviez pas destiné mes relations à paroître au jour, je me garderois bien de vous entretenir d'une infinité de choses que vous sçavez beaucoup mieux que moi; mais comme vous m'avez ordonné de faire part au public de ce qui se passe dans le Levant, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'insére dans les lettres que j'ai l'honneur de vous adresser, plusieurs choses que tout le monde ne sçait pas, ou qui ont reçu divers changemens depuis qu'on les a publiées: je tâcherai même de faire sentir les veritables causes de ces changemens. Il faut auparavant découvrir, pour ainsi dire, les fondemens de l'Empire des Turcs, & démontrer les principes sur lesquels leur domination s'est établie.

Ceux qui ne remontent pas jusques à l'origine de cet Empire, trouvent d'abord le gouvernement des Turcs fort dur, & presque tyranique: mais si l'on considere qu'il a pris naissance dans la guerre, & que les premiers Othomans ont été de pere en fils les plus redoutables conquerans de leurs siécles; on ne sera pas surpris qu'ils n'ayent mis d'autres bornes à leur pouvoir, que leurs seules volontez.

Pouvoit-on esperer que des Princes qui ne devoient leur grandeur qu'à leurs armes, se dépouillassent du droit du plus fort en faveur de leurs esclaves! Un Empire dont on jetteroit les fondemens pendant la paix, & dont les peuples se choisiroient un Chef pour les gouverner, devroit joüir naturellement d'un grand repos, & l'authorité pourroit s'y trouver comme partagée. Mais les premiers Sultans ne devant leur élevation qu'à leur propre valeur: tout remplis des maximes de la guerre, affectérent de se faire obéïr aveuglément, de punir avec sévérité, de tenir leurs sujets dans l'impuissance de se revolter: en un mot de ne se faire servir que par des personnes qui leur fussent redevables de leur fortune, qu'ils pussent avançer sans faire naître de jalousie, & dépouiller sans commettre d'injustice.

Ces maximes qui subsistent chez eux depuis quatre siecles, rendent le Sultan maître absolu de son Empire; s'il en posséde tous les fiefs, il ne fait que joüir de l'héritage de ses peres; s'il a droit de vie & de mort sur ses peuples, il les regarde comme les descendans des esclaves de ses ancêtres. Ses sujets en sont si persuadez, qu'ils ne trouvent point à redire qu'à ses premiers ordres on leur ôte la vie ou les biens: on leur inspire même dès la berçeau, par une politique très-rafinée, que cet excès d'obéïssance est plûtôt un devoir de Religion, qu'une maxime d'Etat. Sur ce préjugé les premiers Officiers de l'Empire conviennent que le comble du bonheur & de la gloire, est de finir sa vie par la main ou par l'ordre de leur maître. Les Sauvages de Canada sont encore plus tranquilles sur cet article que les Turcs. Sans avoir lû Epictete ni les Stoïciens, ils regardent naturellement la mort comme un très-grand bien, & se moquent de nous qui plaignons le sort de ceux que l'on fait mourir: ces Sauvages chantent au milieu des flammes; & la douleur la plus vive les frappe moins, qu'ils ne sont flattés de l'esperance d'une vie plus fortunée.

Le Grand Seigneur est adoré de ses sujets; il se les attache par le moindre bienfait, car ils ne possédent aucuns biens que ceux qu'ils tiennent de lui. Son Empire s'étend depuis la mer Noire jusques à la mer Rouge: il posséde ce qu'il y a de meilleur en Afrique; maître de toute la Gréce, il est reconnu jusques sur les frontieres de Hongrie & de Pologne: enfin il peut se vanter que ses predécesseurs ou leurs Grands Visirs sont venus assieger la capitale de l'Empire d'Occident, & qu'ils n'ont laissé que le Golphe de Venise entre leurs terres & l'Italie. Après cela croira-t-on qu'il y ait eu des Sultans qui n'ont vécu que des revenus des jardins Royaux dépen-

 dans.

dans de l'Empire, quoique ces revenus ne montent, même aujourd'hui, qu'à des ſommes médiocres ? On a veu auſſi quelques Sultans qui ne vivoient que du travail de leurs mains, & l'on montre encore à Andrinople les outils dont Sultan Mourat ſe ſervoit pour faire des fléches que l'on vendoit à ſon profit dans le Serrail : il y a apparence que les Courtiſans payoient bien cher l'ouvrage de l'Empereur. Il s'en faut beaucoup qu'on ne vive aujourd'hui dans la maiſon du Prince avec la même frugalité.

Les Sultans, de crainte qu'on ne les trouvât deſarmez, ſe ſont fait des chaînes à eux-mêmes & à leur poſterité, en inſtituant une milice formidable, qui ſubſiſte également en temps de paix & en temps de guerre. Les Janiſſaires & les Spahis balancent tellement la puiſſance du Prince, quelque abſolu qu'il ſoit, qu'ils ont quelquefois l'inſolence de lui demander ſa tête. Ils dépoſent les Empereurs & en créent de nouveaux avec plus de facilité que les troupes Romaines ne le faiſoient dans leurs temps : c'eſt un frein pour les Sultans qui empêche la Tyrannie.

Les revenus de l'Empereur ſont en partie fixes & en partie caſuels ; les fixes ſont les douanes ; la capitation que l'on impoſe ſur les Juifs & ſur les Chrétiens ; la taille réelle qui ſe prend ſur les denrées que l'on retire des terres ; & les tributs annuels que le Kan des petits Tartares, les Princes de Moldavie & de Valachie, la Republique de Raguſe, une partie de la Mengrelie & la Ruſſie payent en or. Il faut ajoûter à cela cinq millions de livres que l'Egypte produit ; car de douze millions que ce grand Royaume fournit en ſequins frappez dans le païs, la ſolde des milices & les appointemens des Officiers en conſomment quatre : le Grand Seigneur fait porter les trois autres à la Méque pour les preſens accoûtumez ; pour l'entretien du culte ; & pour faire remplir d'eaux les cîternes d'Arabie, qui ſont ſur le paſſage des Pelerins.

Les Threſoriers des Provinces reçoivent les droits de leurs départemens & payent les charges ſur les aſſignations de la Porte. Ils envoyent tous les trois mois aux Threſoriers de l'Empire les deniers qui ſont en leurs mains ; & ceux-ci ſont comptables au Grand Viſir des recettes des Provinces.

Les revenus caſuels du Grand Seigneur, conſiſtent en ſucceſſions ; car ſuivant les loix de l'Empire, le Prince eſt l'heritier des grands & des petits à qui il a donné des penſions pendant leur vie, il herite même des gens de guerre s'ils meurent ſans enfans. S'ils ne laiſſent que des filles, il retire les deux tiers de l'heritage, & ce tiers ne ſe prend pas ſur les fiefs, car ils ſont naturellement au Prince ; mais ſur les terres indépendantes des fiefs, comme ſur les jardins & ſur les fermes, ſur l'argent comptant, ſur les meubles, ſur les eſclaves, ſur les nippes, les chevaux &c. Les parens n'oſeroient détourner quoique ce ſoit de la ſucceſſion ; il y a des Officiers établis pour y veiller, & s'ils le faiſoient tout ſeroit confiſqué au profit du Sultan.

Les dépouilles des Grands de la Porte & des Pachas montent à des ſommes immenſes ; & c'eſt ce qui fait qu'on ignore juſques où vont les revenus du Grand Seigneur. Bien ſouvent on n'attend pas que les Grands meurent de mort naturelle, ni qu'ils ayent le temps de cacher leurs threſors : on porte au Serrail leur or, leur argent, leurs joyaux & leurs têtes. La dépoſition des Pachas n'eſt pas le ſeul avantage qui en revient au Grand Seigneur : celui qui ſuccéde au gouvernement d'un Pacha dépoſé, paye pour ſa bienvenuë une ſomme conſiderable. Tous ceux que le Sultan gratifie d'une Viceroyauté, ou d'un charge de conſequence, ſont indiſpenſablement obligez de lui faire des preſens, non pas ſelon leurs facultez ; car ſouvent ce ſont des gens élevez dans le Serrail, où ils n'ont pû preſque rien amaſſer : mais il faut que ces preſens répondent à la grandeur des bienfaits qu'ils reçoivent. On a mis le preſent du Pacha du Caire à quinze cens mille livres, ſans compter ſept ou huit cens mille livres qu'il faut diſtribuer à ceux qui lui ont procuré cette Viceroyauté, & qui ont aſſez de credit pour l'y maintenir : ce ſont les principales Sultanes, le Moufti, le Grand Viſir, le Boſtangi-Bachi &c.

Les ſommes dont on vient de parler ne reſtent pas entre les mains des Threſoriers, qui pourroient les diſſiper ou les faire valoir à leur profit : on les porte au Serrail dans le threſor Royal qui n'eſt pas loin de la Sale du Divan. Ce threſor eſt diviſé en quatre chambres, dont les deux premieres ſont occupées par differentes armes & par de grands coffres pleins de veſtes, de fourrures, de carreaux brodez & relevez de perles, de pieces du plus beau drap d'Angleterre, de Hollande, & de France, de velours, de brocards d'or & d'argent, de brides & de ſelles couvertes de pierreries.

On garde dans la troiſiéme chambre les bijoux de la Couronne, qui ſont d'un prix ineſtimable : les porte-aigrettes ſont garnis de pierres les plus précieuſes : ce ſont des tuyaux en façon de Tulipe, que l'on attache au turban du Grand Seigneur, & qui ſoûtiennent ſon panache. S'il ſouhaite de voir quelques-uns de ſes bijoux, le Chef du threſor accompagné d'environ 60. pages deſtinez pour cette chambre, fait avertir le garde-clefs de ſe rendre à la porte du threſor : le Threſorier reconnoît d'abord ſi le cachet qu'on a appliqué la derniere fois ſur le cadenat eſt entier :

tier : ensuite il commande au garde-clefs de le casser & d'ouvrir, après quoi il lui fait sçavoir quelle est la piece que le Grand Seigneur demande : il la reçoit & va la lui presenter. On tient aussi dans la même chambre les plus beaux harnois, & les plus riches armes qu'il y ait au monde; les diamans, les rubis, les émeraudes, les turquoises, les perles brillent sur les sabres, sur les épées, sur les poignards. Toutes ces pieces ne font ordinairement que circuler : car à mesure que l'Empereur en donne quelques-unes à des Pachas, il en reçoit d'autres quand ils meurent, ou quand ils sont déposez.

La quatriéme chambre est proprement le thrésor public : elle est pleine de coffres forts, armez de bandes de fer, & fermant chacun à deux cadenats, on y met toutes les especes d'or & d'argent. La porte de cette chambre est scellée du cachet du Grand Seigneur, qui en garde une clef, & l'autre reste entre les mains du Grand Visir. Avant que de détacher le sceau on vérifie exactement s'il n'a point reçû d'alteration, & cela se fait ordinairement les jours de Conseil : pour lors on enferme dans ces coffres les nouvelles recettes, ou l'on en tire les sommes destinées au payement des troupes & à d'autres usages : le Grand Visir y fait appliquer ensuite de nouveau le cachet de l'Empereur.

A l'égard de l'or il passe dans le thrésor de l'épargne du Grand Seigneur qui est une entre-sale ou souterrain vouté, dans lequel personne n'entre que ce Prince accompagné de quelques pages du thresor ; l'or y est mis dans des sacs de cuir de quinze mille sequins chacun, & tous ces sacs sont dans des coffres forts. Quand il se trouve assez d'or dans la quatriéme chambre pour en remplir deux cens sacs, le Grand Visir en avertit Sa Hautesse, laquelle se rend au thresor pour les faire transporter dans son épargne, & pour les chacheter elle même. Il fait ordinairement ses largesses ce jour-là, tant aux pages qui l'accompagnent dans le thresor secret, qu'aux Grands qui le suivent jusques à la porte, & qui restent dans la quatriéme chambre avec le Grand Visir.

Si les guerres épuisent toutes ces sommes, ou que l'Etat soit dans une pressante necessité, les thresors des Mosquées qui sont dans le château des sept tours, sont encore d'une grande ressource pour l'Empereur.

Les Mosquées sont riches, & sur tout celles qu'on appelle *Royales* : après qu'on a payé les Officiers, le reste des deniers est mis daus le thresor dont le Grand Seigneur est le principal gardien. Il est vrai qu'il ne peut s'en servir que pour défendre la Religion ; mais l'occasion ne s'en presente-t-elle pas toutes les fois qu'il est en guerre avec ses voisins, qui sont ou Chrétiens ou Mahometans schismatiques ? Ainsi le Moufti ne sçauroit désaprouver l'usage qui se fait de ces deniers en temps de guerre.

Il n'est point de Prince qui soit servi plus respectueusement que le Sultan. On inspire tant de véneration pour lui aux personnes qu'on éleve dans le Serrail ; leur sort même exige tant de fidelité & tant d'attachement pour sa personne, que non seulement il y est regardé comme le maître du monde, mais encore comme l'arbitre souverain du bonheur & du malheur de chaque particulier : ce Palais n'est donc rempli que de gens qui lui sont entierement consacrez. On peut les diviser en cinq Classes, les Eunuques, les Ichoglans, les Azamoglans, les Dames & les Muets, ausquels on peut joindre les Nains & les Bouffons, qui ne meritent pas de faire une classe particuliere.

Les Eunuques ont l'Intendance de tout le Palais, & sont les personnes de confiance : incapables de plaire au beau sexe, & degagez des interêts de l'amour, ils se donnent tout entiers à l'ambition & au soin de leur fortune. On les distingue aisément par la couleur de leur visage, il y en a de blancs & de noirs ; les blancs sont attachez au service du Prince, & prennent soin de l'éducation des enfans du Serrail ; les noirs sont plus malheureux, car ils rongent tout le jour leur frein dans les appartemens des Dames de ce Palais. Tous ces Eunuques sont reduits à se servir d'une canule pour faire de l'eau, étant privez dès leur plus tendre enfance du conduit naturel. Les Sultans ne laissoient pas d'en être jaloux, quand on épargnoit autrefois cette partie ; & ce n'est que pour guerir cette folle imagination, qu'on les taille, comme on dit, *à fleur de ventre*. L'operation, n'est pas sans danger, & elle coûte la vie à plusieurs ; mais les Orientaux & les Africains sacrifient tout à leur jalousie : après cette espece de meurtre, à peine souffrent-ils que ces pauvres malheureux jettent les yeux sur leurs femmes, ils ne leur permettent même le plus souvent, que d'être en sentinelle derriere la porte de leurs chambres.

Le Chef des Eunuques blancs, qui n'a pas été épargné en sa jeunesse non plus que les autres, est le Grand Maître du Serrail : il a l'inspection sur tous les pages ou enfans d'honneur du Palais, on lui donne tous les placets qu'on a dessein de presenter au Prince, il a le secret du cabinet & commande à tous les Eunuques de sa couleur. Les principaux de ces Eunuques sont 1. Le grand Chambellan qui est à la tête des Gentilshommes de la chambre. 2. Le Sur-Intendant des chambres des pages & des autres bâtimens du Palais ; celui-ci ne sort jamais de Constantinople, & fait la charge des autres pendant

qu'ils sont à la suite du Grand Seigneur. 3. Le Thésorier de l'épargne qui garde les bijoux de la Couronne & l'une des clefs du thresor secret : tous les pages du thresor sont sous l'obéissance de cet Officier. 4 Le grand Dépensier du Serrail, qui est aussi grand Maître de la Garderobe; sa charge s'étend jusques sur les confitures, sur les boissons du Sultan, syrops, sorbets, & même sur les contrepoisons, comme la Thériaque, le Bezoard & autres drogues ; il prend soin encore de la porcelaine & de la vaisselle du Grand Seigneur. Les autres Eunuques blancs sont les Precepteurs des pages, le premier Prêtre de la Mosquée du Palais, l'Intendant des infirmeries.

Le Chef des Eunuques noirs, que l'on peut appeller l'Eunuque par excellence, commande absolument dans l'apartement des Dames, & tous les Eunuques noirs, qui sont préposez pour leur garde, lui obéïssent aveuglement; il a la Surintendance des Mosquées royales de l'Empire, & il dispose de toutes les charges des Officiers qui les servent. Les principaux Eunuques noirs sont, l'Eunuque de la Reine mere; l'Intendant ou Gouverneur des Princes du sang; l'Intendant du thresor de la Reine mere; l'Intendant des parfums, des confitures & des boissons de la même Princesse : les deux Chefs de la grande & de la petite chambre des femmes; le premier Portier de l'appartement des femmes; les deux Prêtres de la Mosquée Royale où elles vont faire leurs priéres.

Les Ichoglans sont de jeunes gens qu'on éleve dans le Serrail, non seulement pour servir auprès du Prince; mais aussi pour remplir dans la suite les principales charges de l'Empire. Les Azamoglans sont ceux que l'on nourrit dans le même Palais pour les offices les plus bas.

Pour ne pas rendre les dignitez héréditaires ou successives, & n'élever aucune famille qui puisse former un grand parti : bien loin de donner des survivances aux enfans des Visirs & des Pachas, il est ordonné qu'ils ne sçauroient tout au plus devenir que Capitaines de galére : s'il y a des exemples contraires, ils sont bien rares. Il n'y a même pas long-temps que les Empereurs ne se servoient que de gens qui n'avoient ni parents ni amis dans le Serrail : on y amenoit continuellement des Provinces les plus éloignées, de jeunes enfans Chrétiens, pris à la guerre, ou levez par tribut en Europe ; car ceux d'Asie en étoient exempts : on choisissoit parmi eux les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui paroissoient avoir le plus d'esprit & les meilleurs sentimens. Leurs noms, leur âge, leur pays étoient enregistrez ; ces pauvres enfans qui oublioient bien-tôt pere, mere, freres & sœurs, & même leur patrie, s'attachoient uniquement à la personne du Sultan. Aujourd'hui on ne leve plus d'enfans de tribut ; ce n'est pas pour faire plaisir aux Grecs : c'est parceque les Turcs donnent de l'argent aux Officiers du Serrail pour y faire recevoir les leurs, dans la veuë de les avancer dans les plus grandes charges de l'Empire. Pour peu que ces enfans ayent de génie, ils ne pensent qu'à plaire à ceux qui prennent soin de leur éducation, afin de mériter les bienfaits de la Cour. L'Empereur les choisit souvent lui-même à mesure qu'on les presente, ou il ordonne qu'ils passent en reveuë devant les principaux Eunuques blancs, qui sont bons phisionomistes : on retient la plûpart de ces enfans à Constantinople. On m'assûra même qu'on en faisoit passer quelques-uns à Andrinople, & à Prusa en Asie. Ceux qui sont les mieux faits restent parmi les Ichoglans, & les autres sont confondus parmi les Azamoglans.

On commence par exiger d'eux une profession de foi, & on les fait circoncire. Ils perdent le prépuce en prononçant, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est l'Envoyé de Dieu.* Ces enfans sont élevez dans une modestie exemplaire : ils ne sont pas moins souples, ni moins obéïssants que les novices chez nos Religieux; ils sont châtiez sévérement pour les moindres fautes par les Eunuques qui veillent sur leur conduite : ils gémissent pendant quatorze ans sous les yeux de ces Précepteurs. Au lieu de la discipline, on leur donne la bastonade sous la plante des pieds, & il est certains péchez pour l'expiation desquels ils meurent sous le bâton. Les Eunuques sont gens cruels qui fâchez de leur triste état, déchargent leur rage sur ceux qui n'ont pas souffert la même opération. Il faut donc que ces pauvres enfans essuyent tous leurs caprices, & malheureusement ils ne sortent jamais du Serrail que leur terme ne soit fini, à moins qu'ils ne veuillent quitter la partie ; mais alors ils perdent leur fortune, & n'ont qu'une récompense fort médiocre. Ce Serrail est une République, dont les particuliers ont leurs loix & leurs maniéres. Ceux qui y commandent, & ceux qui obéïssent ne sçavent ce que c'est que liberté, & n'ont aucun commerce avec les habitans de la ville : les Eunuques n'y vont que pour faire des commissions. Le Sultan lui-même se rend en quelque maniere esclave de ses plaisirs dans son Palais : il n'y a que ce Prince & quelques maîtresses qui rient de bon cœur; tout le reste y languit.

Les Ichoglans sont partagez en quatre chambres, qui sont au-dela de la Sale du Divan, à gauche dans la troisiéme cour : la premiere qu'on appelle la petite chambre, est ordinairement de 400. pages entretenus de tout aux dépens du Grand Seigneur, & qui reçoivent chacun quatre

ou cinq aspres de paye par jour ; c'est à dire la valeur de quatre ou cinq sols : mais l'éducation qu'on leur donne est sans prix. On ne leur prêche que civilité, modestie, politesse, exactitude, honnêteté : on leur enseigne sur tout à garder le silence, à tenir les yeux baissez & les mains croisées sur l'estomach. Outre les Maîtres à lire & à écrire, ils en ont qui prennent soin de les instruire de leur Religion, & principalement de leur faire faire les priéres aux heures ordonnées.

Après six ans de pratique, ils passent à la seconde chambre avec la même paye & les mêmes habits qui sont d'un drap assez commun : ils y continuent aussi les mêmes exercices ; mais ils s'attachent plus particuliérement aux langues & à tout ce qui peut former l'esprit. Ces langues sont la Turque, l'Arabe & la Persienne. A mesure qu'ils deviennent plus forts, on les fait exercer à bander un arc, à le tirer, à lancer la zagaye, à se servir de la pique ou de la lance, à monter à cheval & à tout ce qui regarde le manége ; comme à darder à cheval, à tirer des fléches en avant, en arriére ou sur la croupe, à droite & à gauche. Le Grand Seigneur prend plaisir à les voir combattre à cheval, & recompense ceux qui paroissent les plus adroits : les pages restent quatre ans dans cette chambre avant que d'entrer dans la troisiéme.

On leur aprend dans celle-ci à coudre, à broder, à faire des fléches, & les pages y sont encore condamnez pour quatre ans ; c'est pour devenir plus propres à servir auprès de Sa Hautesse. Pour cet effet outre la Musique, ils s'appliquent avec soin à razer, à faire les ongles, à plier des vestes & des turbans, à servir dans le bain, à laver le linge du Grand Seigneur, & à dresser des chiens & des oiseaux.

Pendant ces quatorze ans de noviciat, ils ne parlent entre eux qu'à certaines heures, & leurs entretiens sont modestes & sérieux : s'ils se visitent quelquefois c'est toûjours sous les yeux des Eunuques, qui les suivent par tout. Pendant la nuit, non seulement leurs chambres sont éclairées, mais les yeux de ces Argus, qui ne cessent de faire la ronde, découvrent tout ce qui se passe. De six en six lits il y a un Eunuque qui prête l'oreille au moindre bruit.

On tire de cette chambre les pages du thrésor & ceux qui doivent servir dans le laboratoire, où l'on prépare la thériaque, les cordiaux & les breuvages délicieux pour le Grand Seigneur : ce n'est qu'après avoir examiné le caractere de leur esprit, qu'on les met auprès du Prince. Ceux qui ne paroissent pas assez discrets sont renvoyez avec une recompense fort légére : on les fait entrer ordinairement dans la cavalerie, qui est aussi la retraite de ceux qui n'ont pas le don de persévérance ; car la grande contrainte & les coups de bâton leur font bien souvent passer la vocation ; aussi la troisiéme chambre est réduite à environ deux cens pages, au lieu que la premiére est de quatre cens.

La quatriéme chambre n'est que de quarante personnes, bien faites, polies, modestes, éprouvées dans les trois premiéres classes : leur paye est double & va jusques à neuf ou dix aspres par jour. On les habille de satin, de brocard ou de toile d'or, & ce sont proprement les Gentilshommes de la chambre. Ils font leur cour avec beaucoup d'application, & peuvent fréquenter tous les Officiers du Palais ; mais le Prince est leur Idole : car ils sont dans l'âge propre à soupirer après les charges & les honneurs : il y en a quelques-uns, qui ne quittent le Prince que lorsqu'il entre dans l'appartement des Dames, comme ceux qui portent son sabre, son manteau, le pot à l'eau pour boire & pour faire les ablutions, celui qui porte le sorbet, & celui qui tient l'étrier quand Sa Hautesse monte à cheval ou qu'elle en descend. Les autres Officiers de la chambre, qui sont moins attachez à la personne du Prince, sont le Maître de la Garderobe, le premier Maître d'Hôtel, le premier Barbier, celui qui coupe les ongles, celui qui prend soin du turban du Prince, le Secretaire de ses commandemens, le Contrôlleur général de sa maison, le premier Intendant des chiens. Tous ces Officiers aspirent aux premiéres charges avec raison, car il est naturel de recompenser ceux que l'on voit à tous momens.

Rien ne paroît plus propre à former d'habiles gens que l'éducation que l'on donne aux pages du Serrail : on les fait passer, pour ainsi dire, par toutes les vertus ; neanmoins malgré ces soins, lorsqu'on les avance dans les grands emplois, ils ne sont encore que de vrais écoliers : il faudroit leur aprendre à commander, après leur avoir apris à obéïr, & quoique les Turcs s'imaginent que Dieu donne la prudence & les autres talents necessaires à ceux à qui le Sultan donne de grands emplois ; l'expérience fait voir souvent le contraire. Quelle capacité peuvent avoir des pages nourris parmi des Eunuques qui les ont traitez à coups de bâton pendant si long-temps ? Ne seroit-il pas mieux d'avancer de jeunes gens par dégrez, dans un Empire où l'on n'a aucun égard à la naissance ? D'ailleurs ces Officiers passent tout d'un coup de l'état le plus gênant à une liberté si grande, qu'il n'est guéres possible qu'ils ne se livrent aux passions : cependant on leur donne les meilleurs Gouvernemens des Provinces. Comme ils n'ont ni capacité ni expérience pour remplir les devoirs de leurs charges, ils s'en reposent sur leurs Lieutenants, qui sont ordinairement ou de grands voleurs, ou des espions que le Grand Visir leur donne pour lui rendre compte de leur conduite.

Ces nouveaux Gouverneurs passent encore malgré qu'ils en ayent par les mains des Juifs ; comme ils n'ont aucuns biens lorsqu'ils sortent du Serrail, ils ont recours à ces usuriers qui ne leur inspirent que rapines & concussions. Outre les présens, qu'un nouveau Pacha est obligé de faire au Grand Seigneur, aux Sultanes, & aux Premiers de la Porte, il faut qu'il mette sa maison sur pied. Il n'y a que les Juifs qui en puissent faire les avances, & ces honnêtes fripons ne prêtent qu'à cent pour cent. Le mal ne seroit pas si grand, s'ils s'en faisoient payer peu à peu; mais comme ils craignent à tout moment que le Pacha ne soit étranglé ou destitué, ils ne laissent pas vieillir la dette, & c'est sur le peuple qu'ils l'obligent à en faire le recouvrement.

Les Provinces ne gagnent guére si on y laisse un Pacha pendant quelques années: alors s'il est homme entendu, non-seulement il travaille à s'acquiter ; mais encore à faire des fonds pour soûtenir sa dépense, & sur tout pour entretenir ses protecteurs à la Cour, sans lesquels, au lieu de s'avancer, il seroit immanquablement revoqué de quelque maniere qu'il s'y prît: ainsi le Juif ou le *Chifon*, comme disent les Turcs, continuë toûjours son manége, & tout l'argent de la maison, pour ne pas dire de toute la Province, passe par ses mains. L'avarice du Sultan Mourat est la source de tous ces desordres : il introduisit l'usage de recevoir des presents des Grands à qui il donnoit les charges de l'Empire: les Grands pour se dédommager en usoient de même à l'égard de leurs inferieurs, depuis ce temps-là tout fut livré au plus offrant. Sultan Solyman qui aimoit tendrement ses sœurs & ses filles, les maria aux premiers Officiers de la Porte, contre l'usage de ses Prédecesseurs qui les donnoient à des Vicerois des Provinces fort éloignées. Les maris, à l'abri de ces Sultanes, se mirent sur le pied de recevoir de toutes mains pour subvenir aux dépenses qu'elles faisoient. On connoît bien aujourd'hui que ces désordres sont capables de ruiner l'Empire; mais le mal est presque sans remede: car l'Empereur lui-même, les Sultanes, les Favoris, les Grands de la Porte ne s'enrichissent que par ces sortes de voyes ; & les inferieurs ne se tirent d'intrigue que par leurs concussions : il n'est donc pas surprenant que ce grand Empire soit presentement dans une espéce de décadence.

Des Ichoglans il faut passer aux Azamoglans, puisque ce dernier corps n'est composé que du rebut du premier. On recherche plus les qualitez du corps que de l'esprit dans les Azamoglans, & si l'on manque de sujets, on en achette des petits Tartares, qui sont toûjours en course chez leurs voisins pour enlever des enfans. Ces enfans sont nourris sous la discipline des Eunuques blancs, de même que les Ichoglans. Après la circoncision & la profession de foi, on les instruit des choses de la Religion, & sur tout de la priére qui est la seule langue, comme ils disent, avec laquelle les hommes parlent au Seigneur : on montre à lire & à écrire à ceux qui y ont de l'inclination ; leurs habits sont de drap de Salonique bleu & fort grossier, & leurs bonnets sont de feutre jaune, faits en pain de sucre. Leurs premiéres occupations sont la course ou la lutte, le saut ou le jet de la barre ; ensuite on les destine dans le Serrail à être portiers, jardiniers, cuisiniers, bouchers, palefreniers, garçons d'infirmerie, porteurs de hache ou fendeurs de bois, sentinelles, valets de pied, archers de la garde & matelots du caïque du Grand Seigneur. On en occupe plusieurs à nettoyer les armes du Prince : quelques autres sous la conduite des Arabes, prennent soin de ses tentes: il y en a qui sont employez aux bagages & aux chariots ; mais quelles que soient leurs occupations, leur paye n'est que depuis deux aspres par jour jusques à sept & demi, sur quoi il faut qu'ils se nourissent & s'entretiennent; car le Sultan ne leur fournit que le drap & le linge : ils vivent par chambrées avec une grande œconomie. Le Janissaire Aga en fait la reveuë de temps en temps, & fait entrer dans les Janissaires de la Porte ceux qu'il lui plaît. Il y en a quelques-uns qui deviennent Spahis ; mais ni les uns ni les autres n'entrent dans ces troupes, qu'après que leur corps est bien endurci au travail, & qu'on les a rendus capables de supporter toutes les fatigues de la guerre, en les accoutumant à souffrir le froid & le chaud, à fendre du bois, à porter des fardeaux, à cultiver la terre; en un mot aux travaux les plus & rudes & les plus pénibles. On en envoye plusieurs en Asie chez les païsans pour y aprendre l'Agriculture.

Ceux qui restent dans le Serrail sont logez à la marine sous des appentis : les principaux sont les Bostangis ou Jardiniers, dont le Commandant est tiré de ce corps, & s'appelle *Bostangi-Bachi*; c'est un des plus puissans Officiers de la Porte, quoique d'abord sa charge ne paroisse pas des plus honorables ; mais comme il a l'oreille du Prince & qu'il l'accompagne souvent dans ses jardins, il peut rendre de bons ou de mauvais offices : c'est par cet endroit-là que les Puissances lui font la cour. Le Bostangi-Bachi outre son appartement qui est à la marine, a un beau Kiosc sur le Bosphore; il est Surintendant des jardins & des fontaines du Grand Seigneur, & Gouverneur de tous les villages qui sont sur le canal de la Mer Noire ; il commande plus de dix mille Bostangis ou jardiniers qui sont dans le Serrail ou dans les maisons royales des environs de Constantinople: c'est lui qui est chargé de la police sur le Bospho-

re

re de Thrace; il punit sévérement les Musulmans & les Chrêtiens qui s'envyrent, ou qui sont surpris avec des femmes: sa fonction la plus honorable est de tenir le timon du caïque du Sultan lorsqu'il va se divertir sur l'eau, & de lui servir de marchepied en lui prêtant le dos pour monter à cheval, ou pour en descendre quand il va à la chasse, ou à la promenade.

Tous les Vendredis les Chefs des jardiniers rendent compte au Bostangi-Bachi de l'argent qu'ont produit les denrées des potagers du Grand Seigneur: cet argent est proprement le patrimoine du Prince, car il est destiné pour sa bouche; aussi prend-il souvent plaisir à voir travailler ses jardiniers, mais il faut qu'il soit seul, car s'il est accompagné de quelques Sultanes, ces pauvres gens se retirent bien vîte, ou du moins ils se cachent dans la terre autant qu'ils peuvent: ce seroit pour eux un crime sans remission de se laisser voir, & le pauvre Bostangi seroit mis à mort sur le champ. L'honneur de paroître en presence des Dames n'est accordé qu'aux Eunuques noirs, qui ne sçauroient donner ni tentation, ni jalousie.

On assûre à Constantinople que les Renoncules font le plus grand ornement des parterres du Serrail; mais ces parterres sont en petit nombre, en comparaison des potagers & des vergers qui occupent presque toute la pente & le bas de ce Palais. Les Cyprez, les Pins & les broussailles deshonorent fort ces vergers; mais les Turcs sont en possession de négliger leurs jardins, ou du moins de ne prendre soin que de leurs Melons & de leurs Concombres. Il y a des familles entiéres qui ne vivent que de Concombres pendant plus de la moitié de l'année; on les mange tout cruds sans les peler, comme si c'étoient des pommes; ou bien on les coupe par grosses tranches, mais ce n'est pas pour les mettre en salade; on les jette dans un bassin plein de lait fort aigre, & après en avoir beaucoup mangé l'on boit une grande potée d'eau fraîche: ces fruits sont excellens & ne donnent point de tranchées. Les Pages du Palais n'oseroient entrer dans les lieux où on les cultive, depuis que Mahomet II. en fit éventrer jusques à sept pour découvrir celui qui avoit mangé un de ses Concombres.

Outre les Officiers dont on vient de parler, les Sultans ont encore dans leur Palais deux sortes de gens qui servent à les divertir; sçavoir les Muets & les Nains: c'est une espéce singuliére d'animaux raisonnables que les Muets du Serrail. Pour ne pas troubler le répos du Prince, ils ont inventé entre eux une langue dont les caracteres ne s'expriment que par des signes; & ces signes sont aussi intelligibles la nuit que le jour par l'attouchement de certaines parties de leur corps. Cette langue est si bien reçûë dans le Serrail que ceux qui veulent faire leur cour, & qui sont auprès du Prince l'apprennent avec grand soin, car ce seroit manquer au respect qui lui est dû, que de se parler à l'oreille en sa presence.

Les Nains sont de vrais singes qui font mille grimaces entre eux, ou avec les Muets pour faire rire le Sultan, & ce Prince les honore souvent de quelques coups de pied. Lorsqu'il se trouve un Nain qui est né sourd, & par consequent muet, il est regardé comme le Phoenix du Palais: on l'admire plus qu'on ne feroit le plus bel homme du monde, sur tout si ce magot est Eunuque: cependant ces trois défauts qui devroient rendre un homme très-méprisable, forme la plus parfaite de toutes les creatures, aux yeux & au jugement des Turcs.

Ce seroit ici le lieu de parler des Dames du Serrail; mais on est dispensé de le faire, puis qu'elles ne tombent pas sous les sens, non plus que les esprits purs. Ces beautez ne sont faites que pour divertir le Sultan, & pour faire enrager les Eunuques. Les Gouverneurs des Provinces font present au Grand Seigneur des plus belles personnes de l'Empire, non seulement pour lui faire leur cour, mais pour tâcher de se faire des creatures dans le Palais, qui puissent les avancer. Après la mort du Sultan, les femmes qu'il a daigné honorer de ses caresses, & les filles majeures passent dans le vieux Serrail de Constantinople; les plus jeunes sont quelquefois reservées pour le nouvel Empereur, ou mariées à des Pachas. Quoi qu'il en soit, comme c'est un crime de voir celles qui restent dans le Palais, il faut peu compter sur tout ce qu'on en a écrit: quand même on pourroit trouver le moyen d'y entrer, qui est-ce qui voudroit mourir pour un coup d'œil si mal employé? Ainsi que ces belles entrent par les pieds du lit du Sultan, comme quelques-uns ont voulu le faire croire, ou par les côtez, je n'en déciderai pas, je me contente de les regarder comme les moins malheureuses esclaves qui soient au monde; la liberté est toûjours préférable à un si foible bonheur.

Que dire d'un lieu où l'on admet à peine le premier Medecin du Prince, pour voir des femmes à l'agonie? & encore ce Docteur ne peut-il les voir ni en être veu: il ne lui est permis de tâter le poux qu'au travers d'une gaze ou d'un crêpe, & bien souvent il ne sçauroit distinguer si c'est l'artere ou les tendons qui se remuent: les femmes mêmes qui prennent soin de ces malades, ne sçauroient lui rendre compte de ce qui s'est passé; car elles s'enfuyent avec grand soin, & il ne reste autour du lit que les Eunuques pour empêcher le Medecin de voir la malade, & pour lever seulement les coins du pavillon de son lit, autant qu'ils le jugent necessaire pour laisser pas-

ser le bras de cette moribonde. Si le Medecin demandoit à voir le bout de la langue ou à tâter quelque partie, il seroit poignardé sur le champ. Hippocrate avec toute sa science eût été bien embarrassé s'il y eût eu des Musulmanes de son temps. Pour moi qui ai été nourri dans son école & suivant ses maximes, je ne sçavois quel parti prendre chez les Grands Seigneurs, quand j'y étois appellé, & que je traversois les appartemens de leurs femmes: ces appartemens sont faits comme les dortoirs de nos Religieuses, & je trouvois à chaque porte un bras couvert de gaze qui avançoit par un trou fait exprès. Dans les premieres visites je croyois que c'étoient des bras de bois ou de cuivre destinez pour éclairer la nuit; mais je fus bien surpris quand on m'avertit qu'il falloit guérir les personnes à qui ces bras appartenoient.

C'est à tort que l'on prétend que les Juives peuvent entrer dans tous les appartemens des Dames du Serrail pour leur vendre des bijoux : elles ne sçauroient avancer au delà d'une certaine sale où se fait ce commerce, & la porte ne leur en est ouverte qu'après que les Eunuques les ont bien & dûëment visitées ; un homme qui seroit surpris travesti en femme seroit égorgé dans le moment, & une Chrétienne y seroit très-mal reçûë. Les Eunuques seuls font les messages & les marchez : ils portent les bijoux, & rapportent l'argent ; mais ils sçavent bien se faire payer de leurs peines. Après tout quel usage peuvent faire des sequins, ces Eunuques qui n'ont ni parens ni amis, & qui ne sçauroient gouter d'autre plaisir que celui de toucher leur or & de le dévorer avec les yeux? on dit pourtant que leur principale vûë est de le garder pour sauver leur vie, lors des révolutions qui arrivent à la mort des Sultans; mais rarement s'en prend-on à ceux qui gardent les femmes.

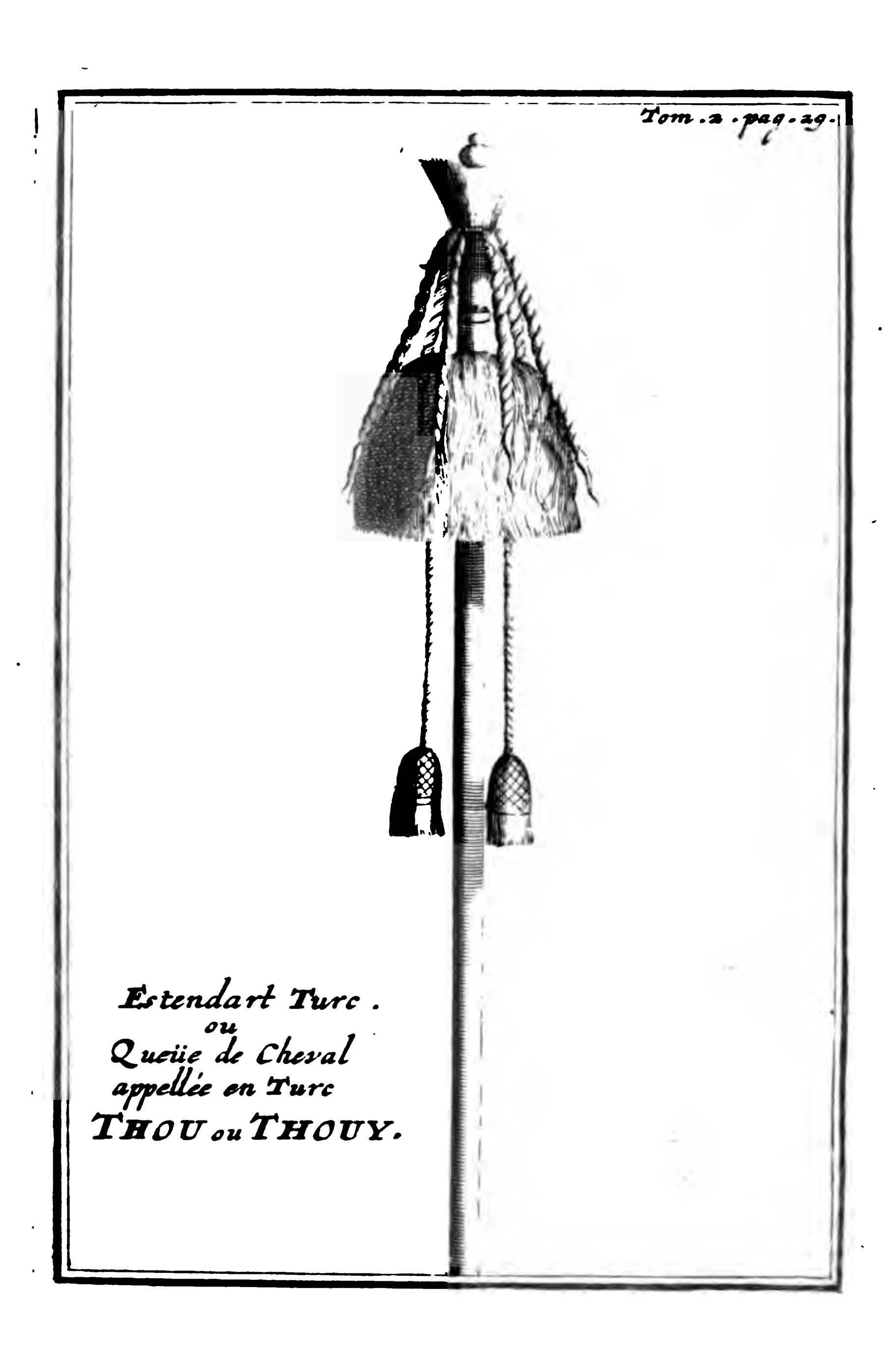
Les autres Officiers qui gardent le Serrail dont il nous reste à parler, sont l'Intendant des bains, le Grand Fauconier, dont les Officiers portent l'oiseau sur le poing de la main droite; le Grand Veneur qui a sous lui plus de douze cens piqueurs ou valets de chiens ; le Gouverneur des chiens courans & des braques ; celui des levriers , des dogues & des épagneuls; le Grand Ecuyer qui a deux premiers Ecuyers sous lui, lesquels commandent à plusieurs Officiers, & ceux-ci à un nombre infini de palefreniers; car il n'y a point de pays où les chevaux soient mieux pensez qu'en Turquie. On les nourrit d'un peu d'orge & de paille hachée qu'on leur distribuë soir & matin en petite quantité, ils passent le reste de la journée au filet & deviennent par-là capables des plus grandes courses ; on assure même que les chevaux qui viennent d'Arabie & des environs de Babylone font des traittes de trente lieues sans débrider: ils ont les jambes admirables ; mais ils n'ont ni croupe ni encolûre.

Il ne faut pas oublier deux autres sortes d'Officiers qui sont d'un grand usage au Grand Seigneur tant dedans que dehors le Serrail; ce sont les Capigis & les Chiaoux. Le corps des Capigis ou Portiers est d'environ quatre cens personnes, commandées par quatre Capitaines de la Porte qui sont de garde chacun à leur tour les jours de Conseil: la solde des portiers est de quinze aspres par jour, qui reviennent à dix sols de nôtre monnoye : leur habit est semblable à celui des Janissaires, mais ils n'ont point de cornes devant leur bonnet. Cinquante de ces Capigis sont de garde tous les jours à la porte de la premiere cour du Serrail, & il y en a autant à celle de la cour du Divan. Quand le Grand Seigneur est mal satisfait de la conduite d'un Viceroi ou d'un Gouverneur, il lui envoye un de ces Capigis avec ordre de demander sa tête. Le Capigi la coupe après l'avoir étranglé ; la met dans du sel pour la conserver si le chemin est long, & la porte dans un sac au Sultan ; ainsi ces Capigis sont autant de bourreaux.

Les Chiaoux sont employez à des commissions plus honnêtes, ils portent les ordres de l'Empereur dans tous ses Etats, & sont chargez des lettres qu'il écrit aux Princes souverains : ce sont comme les Exempts des Gardes du Grand Seigneur. Leur corps est d'environ six cens hommes, commandez par un Chef qui s'appelle le *Chiaoux-Bachi :* cet Officier fait la fonction de Grand Maître des cérémonies & d'Introducteur des Ambassadeurs. Les jours de Divan il se trouve à la porte de l'appartement du Grand Seigneur avec le Capitaine des Gardes qui est de service. La paye des Chiaoux est depuis douze aspres par jour jusques à quarante : ils sont à la disposition du Grand Visir, des Visirs, des Beglierbeis, & mêmes des simples Pachas ; mais on distingue par la pomme de leurs bâtons, ceux qu'ils servent: car cette pomme est d'argent pour les premiers Officiers, au lieu qu'elle n'est que de bois pour les autres. La plûpart des Chiaoux font l'office de Sergens pour assigner les parties à comparoître au Divan, ou à s'accommoder entre elles ; mais ils ne quittent jamais leur bâton ni leur bonnet: ce bonnet est fort grand, semblable au bonnet de cérémonie des premiers Officiers de l'Empire.

Il est temps, Monseigneur, que je vous entretienne des Officiers qui logent hors du Palais du Prince, & qui n'y viennent que lorsqu'ils sont mandés, ou que le devoir de leur charge les y appelle. Le Sultan met à la tête de ses Ministres le Grand Visir, qui est comme son Lieutenant général avec lequel il partage, ou à qui

il



Estendart Turc.
ou
Queüe de Cheval
appellée en Turc
THOU ou THOUY.

il laisse tous les soins de l'Empire. Non seulement le Grand Visir est chargé des finances, des affaires étrangéres, & du soin de rendre la justice pour les affaires civiles & criminelles; mais il a le département de la guerre & le commandement des armées. Un homme capable de soûtenir dignement un si grand fardeau est bien rare & bien extraordinaire : cependant il s'en est trouvé qui ont rempli cette charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur siécle. Les Cuperlis pere & fils ont triomphé dans la paix & dans la guerre, & par une politique presque inconnuë jusques alors, ils sont morts tranquillement dans leurs lits. Cuperli leur parent, qui fut tué à la bataille de Salankemen, étoit un grand homme aussi : il auroit peut-être mis à couvert l'Etat des grandes révolutions dont il est encore menacé. Cet Empire qui semble décliner aujourd'hui auroit besoin de pareils Ministres.

Quand le Sultan nomme un Grand Visir, il lui met entre les mains le sceau de l'Empire, sur lequel est gravé son nom : c'est la marque qui caractérise le premier Ministre; aussi le porte-t-il toûjours dans son sein. Il expédie avec ce sceau tous ses ordres, sans consulter & sans rendre compte à personne. Son pouvoir est sans limites, si ce n'est à l'égard des troupes, qu'il ne sçauroit faire punir sans la participation de leurs Chefs. A cela près il faut s'adresser à lui pour toutes sortes d'affaires, & en passer par son jugement. Il dispose de tous les honneurs & de toutes les charges de l'Empire, excepté de celles de judicature. L'entrée de son Palais est libre à tout le monde, & il donne audience jusques au dernier des pauvres. Si quelqu'un pourtant croit qu'on lui ait fait quelque grande injustice, il peut se presenter devant le Grand Seigneur avec du feu sur sa tête; ou mettre sa requête au haut d'un roseau & portes ses plaintes à Sa Hautesse.

Le Grand Visir soûtient l'éclat de sa charge avec beaucoup de magnificence, il a plus de deux mille Officiers ou domestiques dans son Palais, & ne se montre en public qu'avec un Turban garni de deux aigrettes chargées de diamans & de pierreries, le harnois de son cheval est semé de rubis & de turquoises, la housse brodée d'or & de perles. Sa garde est composée d'environ quatre cens Bosniens ou Albanois, qui touchent de paye depuis douze jusques à quinze asprès par jour : quelques-uns de ces soldats l'accompagnent à pied quand il va au Divan, mais quand il marche en campagne, ils sont bien montez & portent une lance, une épée, une hache, & des pistolets. On les appelle *Delis*, c'est-à-dire foux, à cause de leurs fanfaronades & de leur habit qui est ridicule; car ils ont un capot comme les matelots.

La marche du Grand Visir est précedée par trois queues de cheval terminées chacune par une pomme dorée, c'est le signe militaire des Othomans qu'ils appellent *Thou* ou *Thouy*. On dit qu'un Général de cette nation, ne sçachant comment rallier ses troupes, qui avoient perdu tous leurs étendarts, s'avisa de couper la queue d'un cheval & de l'attacher au bout d'une lance; les soldats coururent à ce nouveau signal & remportérent la victoire.

Quand le Sultan honore le Grand Visir du commandement d'une de ses armées, il détache à la tête des troupes, une des aigrettes de son Turban, & la lui donne pour la placer sur le sien : ce n'est qu'après cette marque de distinction que l'armée le reconnoît pour Général, & il a le pouvoir de conferer toutes les charges vacantes, même les Viceroyautés & les Gouvernemens aux Officiers qui servent sous lui. Pendant la paix, quoique le Sultan dispose des premiers emplois, le Grand Visir ne laisse pas de contribuer beaucoup à les faire donner à qui il veut, car il écrit au Grand Seigneur & reçoit sa reponse sur le champ : c'est de cette maniere qu'il avance ses creatures, ou qu'il se vange de ses ennemis; il peut faire étrangler ceux-ci, sur la simple relation qu'il fait à l'Empereur de leur mauvaise conduite. Il va souvent la nuit visiter les prisons, & mene toûjours avec lui un bourreau pour faire mourir ceux qu'il juge coupables.

Quoique les appointemens de la charge de Grand Visir ne soient que de vingt mille écus, il ne laisse pas de joüir d'un revenu immense. Il n'y a point d'Officier dans ce vaste Empire qui ne lui fasse des presens considerables pour obtenir ou pour se conserver dans sa charge : c'est une espece de tribut indispensable. Les plus grands ennemis du Grand Visir, sont ceux qui commandent dans le Serrail après le Sultan, comme la Sultane mere, le Chef des Eunuques noirs, & la Sultane favorite, car ces personnes ayant toûjours en vûë de vendre les grandes charges, & celle du Grand Visir étant la premiere de toutes, elles font observer jusques à ses moindres actions : avec tout son credit, il est donc environné d'espions; & les puissances qui lui sont opposées, font quelquesfois soulever les gens de guerre, qui sous prétexte de quelque mécontentement, demandent la tête ou la déposition du Ministre : le Sultan pour lors retire son cachet, & l'envoye à celui qu'il honore de cette charge.

Ce premier Ministre est donc à son tour obligé de faire de riches presens pour se conserver dans son poste. Le Grand Seigneur le suce continuellement, soit en l'honorant de quelques-unes de ses visites qu'il lui fait payer cher, soit en lui envoyant demander de temps en temps des sommes considerables; ainsi le Visir met tout à l'enché-

l'enchére pour pouvoir fournir à tant de depences: son Palais est le marché où toutes les graces se vendent; mais il y a de grandes mesures à garder dans ce commerce, car la Turquie est le pays du monde où la justice est souvent la mieux observée parmi les plus grandes injustices.

Si le Grand Visir a le genie de la guerre, il y trouve mieux son compte que dans la paix. Quoique le commandement des armées l'éloigne de la Cour, il a ses pensionnaires qui agissent pour lui en son absence; & la guerre avec les Etrangers, pourveu qu'elle ne soit pas trop allumée, lui est plus favorable qu'une paix qui causeroit des guerres civiles. La milice s'occupe pour lors sur les frontiéres de l'Empire, & la guerre ne lui permet pas de penser à des soulevemens; car les esprits les plus remuans & les plus ambitieux, cherchant à se distinguer par de grandes actions, meurent souvent dans le champ de Mars; d'ailleurs le Ministre ne sçauroit mieux s'attirer l'estime des peuples, qu'en combattant contre les infidelles.

Après le premier Visir, il y en a six autres qu'on nomme simplement Visirs, Visirs du Banc ou du Conseil, & Pachas à trois queuës, parce qu'on porte trois queuës de cheval quand ils marchent, au lieu qu'on n'en porte qu'une devant les Pachas ordinaires. Ces Visirs sont des personnes sages, éclairées, sçavantes dans la Loi, qui assistent au Divan, mais ils ne disent leur sentiment sur les affaires qu'on y traitte, que lors qu'ils en sont requis par le Grand Visir, qui appelle souvent aussi dans le Conseil secret, le Moufti & les Cadilesquers ou Intendans de Justice. Les appointemens de ces Visirs sont de deux mille écus par an: le Grand Visir leur renvoye ordinairement les affaires de peu de consequence, de même qu'aux Juges ordinaires; car comme il est l'Interprête de la Loi dans les choses qui ne regardent pas la Religion, il ne suit le plus souvent que son sentiment, soit par vanité, soit pour faire sentir son credit.

* Le Grand Visir tient tous les jours Divan chez lui, excepté le Vendredi qui est le jour de repos chez les Turcs. Pendant le reste de la semaine, il va quatre fois au Divan du Serrail, sçavoir, le Samedi, le Dimanche, le Lundi, & le Mardi; il est précedé du Chiaoux-Bachi, de quelques Chiaoux & de plusieurs Sergens à verge, accompagné des plus grands Seigneurs de l'Empire, suivi de sa Garde Albanoise, & de plus de quatre cens personnes à cheval, qui marchent parmi une populace infinie, laquelle fait mille acclamations pour sa prosperité. Les jours du Divan, une heure avant le lever du Soleil, trois Officiers à cheval se rendent devant le Serrail, pour y faire quelques priéres en attendant l'arrivée des Ministres, & les trois Officiers les saluent à haute voix, & par leurs propres noms, à mesure qu'ils passent. Les Pachas perdent leur gravité à la vûë du Palais, ils commencent à galoper à trente ou quarante pas de sa porte, & ils se rangent à droite dans la premiere cour pour attendre le Grand Visir. Les Janissaires & les Spahis vont se placer dans la seconde cour sous les galeries; les Spahis à gauche & les Janissaires à droite. Tout le monde descend de cheval dans cette premiére cour; on passe ensuite dans la seconde, mais l'on n'ouvre la porte du Divan, que quand le Grand Visir arrive, & après qu'un Prêtre a fait la priére pour l'ame des Empereurs morts & pour la santé de celui qui regne.

* Chambre de Justice & du Conseil.

Ceux qui ont à faire au Divan, entrent en foule dans cette sale: les Visirs & les Intendans de Justice, par respect, n'entrent qu'avec le Grand Visir, & alors tout le monde se prosterne jusques à terre. Quand ce premier Ministre est assis, les deux Intendans de Justice se mettent à sa gauche, qui est la place la plus honorable parmi eux, celui d'Europe est le premier tout près du Grand Visir, & celui d'Asie le second: ensuite se placent les Thresoriers Generaux de l'Empire, parmi lesquels il y a un Surintendant & deux Artisans. Les Visirs se mettent à sa droite selon leur rang avec le Garde des Sceaux: s'il y a quelque Beglierbey ou Viceroi de retour de son gouvernement, le Grand Visir lui fait l'honneur de lui donner séance après les Visirs.

On commence par les affaires de Finance. Le Chiaoux-Bachi va le premier à la porte du thresor pour en lever le sceau & le porte au Grand Visir qui examine s'il est entier. On ouvre ensuite le thresor, pour y mettre ou pour en tirer l'argent necessaire pour payer les troupes, ou pour les autres destinations; après quoi le Grand Visir redonne le sceau pour être appliqué à la porte du thresor. Après les affaires de Finance, on traitte de celles de la guerre: on examine les demandes & les réponses des Ambassadeurs, on expédie les commandemens de la Porte, les Patentes, les Provisions, les Passeports, les Privileges. Le Reys-Effendi ou Secretaire d'Etat, reçoit des mains du Grand Visir toutes les dépêches & les expedie: si ce sont des commandemens de la Porte, le Chancelier les scelle, mais pour les lettres de cachet le Grand Visir y met seulement au bas le cachet de l'Empereur, qu'il imprime lui-même après l'avoir trempé dans l'ancre. On passe ensuite aux causes criminelles; l'accusateur se presente avec les témoins, & le coupable est absous ou condamné sans délai: on finit par les affaires civiles qui se présentent.

C'est à ce Tribunal où le dernier homme de l'Empire a la consolation de tirer raison des plus

grands

grands Seigneurs du pays ; le pauvre a la liberté de demander justice ; les Musulmans, les Chrêtiens, les Juifs y sont également écoûtez : on n'y entend point mugir la chicane en furie ; on n'y voit ni Avocats ni Procureurs, les Commis des Secretaires d'État lisent les Requêtes des particuliers. Si c'est pour dettes, le Visir envoye chercher le débiteur par un Chiaoux, le créancier ameine les témoins & l'argent est compté sur le champ, ou le débiteur est condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Si c'est une question de fait, deux ou trois témoins en font la décision à l'heure même ; de quelque nature que soit une affaire, elle ne traîne jamais plus de sept ou huit jours. On a recours à l'Alcoran, & le Visir interprête la Loi si c'est une question de Droit. Pour une affaire de conscience, il consulte le Moufti par un petit billet où il expose l'état de la question sans nommer personne. A l'égard des affaires de l'Empire, il envoye l'abregé des Requêtes au Grand Seigneur, & en attend la réponse. Les Commis du Secretaire d'Etat, écrivent toutes les resolutions prises par le Grand Visir : le Secretaire est environné de Greffiers qui font les écritures en aussi peu de mots qu'il est possible, & il délivre toutes les Sentences : après quoi il n'y a point d'appel, on n'y revient ni par cassation d'Arrêt, ni par Requête civile.

Il faut convenir d'un autre côté que les procez sont bien plus rares en Turquie que chez nous ; car les sujets du Grand Seigneur n'ayant que l'usufruit des biens qu'ils possédent sous son bon plaisir, ne laissent pas grande matiére de contestation en mourant ; au lieu que nos donations, nos testamens, nos contracts de mariage, sont des sources de procez. Un Italien me disoit un jour à Constantinople, qu'on seroit bien heureux en Europe, si l'on pouvoit appeller de nos Tribunaux au Divan : sa réflexion me fit rire, car ajoûtoit-il on feroit aisément le voyage de Constantinople, & même de toute la Turquie s'il étoit nécessaire, avant qu'un procez soit jugé definitivement en Europe. Un Turc d'Affrique plaidant au Parlement de Provence contre un Marchand de Marseille, qui l'avoit fait promener pendant longues années de Tribunal en Tribunal, fit une plaisante réponse à un de ses amis qui voulut s'informer de l'état de ses affaires. *Elles sont bien changées*, dit l'Affriquain : *lorsque j'arrivai dans ce pays-ci, j'avois un rouleau de pistoles d'une brasse de long, & tout mon procez étoit énoncé sur une demi feuille de papier : presentement j'ai plus de quatre brasses d'écriture, & mon rouleau n'a que demi pouce de long.*

Avec toutes ces précautions, on ne laisse pas de faire de grandes injustices en Turquie, car on y reçoit toutes sortes de personnes en témoignage, & les plus honnêtes gens sont quelquefois exposez à perdre leurs biens & leur vie, sur la simple déposition de deux ou trois faux-témoins. Si la justice est bien exercée dans le Divan de Constantinople, c'est que l'on apprehende que le Sultan ne soit aux écoutes à la fenêtre qui repond sur la tête du Grand Visir, & qui n'est fermée que d'une jalousie & d'un crêpe : combien ne commet-on pas d'injustices criantes dans les Divans des autres villes, où les Cadis se laissent le plus souvent corrompre par argent, & emporter par leurs passions. Il est vrai que l'on peut appeller de leurs jugemens à Constantinople, mais tout le monde n'est pas en état de faire le voyage. Voici encore un grand abus.

Les Religieux Turcs par un privilége particulier ne sont point soûmis à la justice ordinaire ; ainsi plusieurs personnes qui se sont enrichies dans le maniement des affaires, & qui apprehendent les recherches, se font *Dervis* ou *Santons*. Il n'y auroit pas d'Ordre Religieux si puissant parmi les Chrêtiens, que le deviendroit celui où pourroient être reçûs ceux à qui il seroit permis, après avoir ruiné les Provinces par leurs concussions, d'imiter en cela la conduite des Turcs.

La milice a le privilege de n'être jugée que par ceux qui la commandent, ou par leurs Officiers subdéleguez. Pendant les quatre heures que dure le Divan de Constantinople, les Spahis & les Janissaires sont dans la seconde cour sous les galeries, où ils gardent un silence profond, & tiennent chacun à la main un bâton d'argent doré. Le Colonel de la cavalerie, & celui de l'Infanterie y rendent justice chacun à leurs soldats, ausquels il est défendu, pour éviter le desordre, de sortir de leurs places sans être appellez : s'ils ont quelques Requêtes à presenter, ils les remettent à deux de leurs compagnons, qui sont destinez pour aller & pour venir. Ce privilége authorise de grands maux dans les Provinces : car la plûpart des scelerats se mettent parmi les Janissaires pour éviter le châtiment de leurs crimes.

J'ai oublié de vous dire, Monseigneur, qu'il y a un cabinet à côté de la sale du Divan occupé pendant le Conseil par plusieurs Officiers, tels que sont les Garde-rolles des revenus du Grand Seigneur ; celui qui enregître tout ce qui entre dans le thresor public, ou qui en sort ; celui qui est proposé pour faire peser, & pour éprouver les especes. Le Chiaoux-Bachi & le Capigi-Bachi vont & viennent dans la cour pour executer les commandemens du Grand Visir.

Les Ambassadeurs ont toûjours leurs audiences du Grand Seigneur un jour de Divan, & ils y sont introduits par le Capitaine des Gardes qui est de service : l'Ambassadeur se met sur un placet vis-à-vis le Grand Visir, & l'entretient en attendant

dant que l'on ſerve à dîner : après cela l'on fait porter dans la ſale les preſens que l'Ambaſſadeur doit faire. Lorſque le Grand Viſir & les autres Officiers du Divan les ont conſiderez, les Capigis les emportent piéce à piéce & les expoſent dans la cour afin que chacun juge de la magnificence du Prince qui les envoye : pendant ce temps l'on donne une veſte à l'Ambaſſadeur, & l'on en diſtribuë auſſi à ceux de ſa ſuite. Le Sultan ſe rend dans la ſale d'Audience, qui eſt auprès du Divan, & ſe place ſur ſon Thrône; ce Thrône eſt à piliers qui ſoûtiennent un dais de bois, tout couvert de lames d'or, garnies de châtons dont les diamans & les pierreries ſont d'un très-grand prix. Il eſt au coin de la ſale ſur une eſtrade élevée d'un pied & demi, couverte de tapis & de quarreaux de la derniére magnificence. Le Sultan eſt aſſis les genoux croiſez, & l'on ne voit autour de lui que le Chef des Eunuques blancs, le Garde du threſor ſecret, & quelques Muets. On ne ſauroit voir le viſage de ce Prince que de profil, parce que la porte de la ſale ne répond pas au coin où le Thrône eſt placé. Les perſonnes de la ſuite de l'Ambaſſadeur, à qui on a donné des veſtes, ſaluent le Sultan les premiers, & ſont conduits chacun par deux Capigis qui les portent ſous les bras. L'Ambaſſadeur même qui ſelon la coûtume du pays le ſaluë le dernier, eſt porté en cette poſture par deux Capitaines de la Porte; & la marche ſe fait de telle maniere qu'ils ne tournent jamais le dos au Sultan. On lui baiſoit autrefois la main, mais on a jugé à propos de rétrancher cette cérémonie depuis que Amurat I. du nom, fils d'Orcan, fut poignardé par un malheureux qui crût par là venger la mort du Deſpote de Servie ſon maître. On a baiſé pendant certain temps une longue manche qui étoit attachée tout exprès à la veſte de l'Empereur; Mr. de Ceſi & Mr. de Marcheville Ambaſſadeurs de France ont eu cet honneur. Mais cet uſage a été aboli depuis peu, & à preſent les Ambaſſadeurs font un ſimple ſalut, quoique les Capitaines des Gardes affectent, autant qu'ils peuvent, de les faire incliner, ce qui ne leur réüſſit pas, car les Ambaſſadeurs avertis de ce qui ſe doit paſſer, ſe tiennent ferme & ſe roidiſſent de toutes leurs forces. Après avoir fait leur reverence ils reſtent ſeuls dans la ſale avec le Secretaire de l'Ambaſſade & * l'Interprête, à qui ils remettent les Lettres de leur Prince après les avoir décachetées ; cet Interprête les explique, enſuite ils ſe retirent. Le Sultan ſaluë l'Ambaſſadeur avec une légére inclination de tête, il s'entretient un moment avec les Viſirs ſur le ſujet de l'Ambaſſade, & il délibere ſur les affaires dont il eſt queſtion, ſuppoſé qu'elles ſoient de conſéquence. Le Grand Viſir s'en retourne au Divan, où il reſte juſques à midi qui eſt l'heure que le Conſeil doit finir : après quoi il ſe retire chez lui précédé de deux compagnies, l'une de Janiſſaires, l'autre de ſes Chiaoux à cheval, de ſa Garde à pied, & ſuivi d'une infinité de gens qui forment une Cour très-nombreuſe.

L'Empereur ſe fait rendre compte ordinairement le jour du Divan par les principaux Officiers, de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'aſſemblée, & principalement du devoir de leurs Charges. Ils ſont mandez pour cela l'un après l'autre. Le Janiſſaire Aga voyant venir à lui le Capigi Bachi & le Chiaoux-Bachi, s'avance avec quatre Capitaines de ſes troupes, qui l'accompagnent juſques à l'appartement du Prince; il les conjure à cette porte de prier Dieu qu'il inſpire au Sultan le pardon de ſes fautes. Il entre ſeul pour ſubir ſon interrogatoire & s'en retourne en paix, ſi le Prince eſt ſatisfait de ſa conduite : ſi le Sultan le trouve coupable, il frappe du pied à terre, & à ce ſignal les Muets étranglent l'Aga ſans autre formalité.

Le Spahis-Aga eſt mandé chez le Grand Seigneur pour le même ſujet; mais il en ſort ordinairement plus content, je ne ſçai pas quelle en eſt la raiſon. Les autres Grands de l'Empire craignent auſſi de tomber ſous la coupe, ou pour mieux dire, ſous le cordon des Muets. Il n'y a que les Intendans de Juſtice qui ne ſont pas ſujets à cette triſte avanture, parce qu'ils ſont gens de Loi. Quelquefois le Sultan conſulte le Moufti avant que de faire mourir ſes Officiers. Il lui demande par écrit quelle punition meriteroit un eſclave qui auroit fait telle faute. Le Moufti qui ſçait bien que ce n'eſt qu'une formalité, & qu'on pourroit ſe paſſer de lui faire cet honneur s'il n'entroit pas dans le ſentiment de ſon Maître, ne manque pas de conclure ordinairement à la mort ; & bien ſouvent c'eſt contre ſon meilleur ami.

Les préſens dont le Grand Seigneur honore le premier Viſir, ſont toûjours ſuſpects. Il faut au moins les reconnoître par une ſomme qui réponde à la grandeur du Maître. Quelquefois par une grande diſtinction, ce Prince donne le matin à ſon premier Miniſtre la veſte qu'il a portée le jour précédent, & l'après midi il envoye demander ſa tête : cette tête ſe livre avec une réſignation entiére ; tant il eſt vrai que la nature céde quelquefois aux préjugez. C'eſt la prévention qui fait les martyrs dans toutes les Religions, excepté chez les Chrétiens, où le martyre eſt un effet de la Grace. Si Mr. Deſcartes & Mr. Gaſſendi avoient fait le voyage de Conſtantinople, comme ils en avoient eu la penſée, combien d'excellentes réflexions n'auroient-ils pas faites ſur la Morale & ſur la Politique des Turcs? Les Grands de la Porte meurent tranquillement de mort violente, & croyent mourir ſaintement & glorieuſement ſi c'eſt

* Drogman.

c'est par l'ordre du Sultan, au moins en font-ils le semblant, & par politique, sans leur donner le temps de réfléchir, on leur accorde seulement celui de faire une courte priére.

Quand le Grand Visir n'est pas à Constantinople, le Caimacan en fait la fonction sous ses ordres. En effet le mot de *Caimacan* signifie en Turquie *Lieutenant* ou *Vicaire*. Ce Lieutenant tient le Divan & donne audiance aux Ambassadeurs; mais le plus grand agrément de cette Charge, c'est qu'il ne répond pas des événemens pour les affaires d'Etat; & s'il se passe quelque chose où le Grand Seigneur trouve à redire, le Caimacan s'en excuse sur les ordres qu'il a reçûs du premier Visir. Le Caimacan outre cela est Gouverneur de Constantinople, où il fait exercer une Police admirable. Si un Boulanger vend du pain à faux poids, on le tient pendant 24. heures cloué par une oreille à la porte de sa boutique. Ceux qui vendent les premiers fruits, tirent l'argent les premiers; mais ils ne vendent pas plus cher que les autres: la nouveauté ne se paye pas en Turquie comme en France, & un Marchand qui la voudroit faire payer s'exposeroit à la bastonnade. On peut en toute sûreté envoyer des enfans au marché, pourveu qu'ils sachent demander ce qu'ils veulent. Les Officiers de Police les arrêtent dans les ruës, ils examinent ce qu'ils portent, le pesent, & laissent passer l'enfant, s'il n'a pas été trompé; mais s'ils reconnoissent qu'on lui ait vendu à faux poids, à fausse mesure, ou trop cher, ils le rameinent chez le Marchand qui est condamné à la bastonnade ou à l'amande. Il est de l'interêt des fruitiers que les enfans soient sobres: car s'ils s'avisoient de manger en chemin quelque figue ou quelque cerise, le pauvre Marchand en séroit la dupe. Ordinairement on donne trente coups de bâton pour un oignon qui se trouveroit de moins, & vingt-cinq pour un poireau. Si l'on fait grace des coups de bâton, punition ordinaire en cas de récidive, ce n'est que pour mettre autour du col du vendeur deux grosses planches échancrées & chargées à chaque bout de pierres fort pesantes. On promene en cet équipage ces pauvres fruitiers par toute la ville, & s'ils veulent se reposer, en chemin faisant, ce n'est qu'à condition qu'ils payeront certain nombre d'aspres. On y châtie quelquefois les Chirurgiens de la même maniére; mais au lieu de pierres, on met au bout de ces planches plusieurs sonettes qui font un carrillon épouventable pendant la promenade qu'on leur fait faire dans les ruës. Cela signifie qu'ils sont accusez d'avoir laissé mourir plusieurs personnes par leur faute; & cette cérémonie ne se fait, à ce que disent les Musulmans, que pour avertir de ne se pas mettre légerement entre les mains de pareils assassins.

Si l'on trouve un corps mort dans les ruës, les plus proches voisins sont condamnés à payer le sang, supposé que l'auteur du meurtre ne soit pas connu: la crainte que tout le monde a d'un tel malheur, fait que chacun s'empresse à appaiser les querelles, & à prévenir les desordres qui pourroient arriver dans son voisinage. On ferme les boutiques au coucher du soleil, & on ne les ouvre qu'au soleil levant. Chacun se retire de bonne heure chez soi; en un mot il se fait plus de bruit en un jour dans un marché de Paris, qu'il ne s'en fait pendant un an dans toute la ville de Constantinople. Le Grand Seigneur va quelquefois déguisé & suivi d'un bourreau pour voir ce qui se passe dans cette grande ville. Mahomet IV. qui haïssoit fort le tabac en fumée, & qui étoit bien informé qu'on mettoit souvent le feu aux maisons en fumant, ne se contenta pas de faire publier de cruelles Ordonnances contre les fumeurs; il faisoit quelquefois sa ronde pour les surprendre, & l'on assûre qu'il en faisoit pendre autant qu'il en trouvoit: mais c'étoit après leur avoir fait passer une pipe au travers du nez, & leur avoir fait attacher autour du col un rouleau de tabac. Le Guet par toute la Turquie conduit en prison ceux qui se trouvent dans les ruës pendant la nuit, de quelque nation & de quelque religion qu'ils soient; mais on n'y fait gueres de capture, la peur d'avoir la bastonnade, ou d'être mis à l'amande retient tout le monde chez soi. On dit communément en Turquie, que les ruës ne sont que pour les chiens pendant la nuit; il est vrai qu'elles en sont toutes remplies: chacun leur jette à manger, & il seroit fort dangereux de s'y promener à pied pendant ce temps-là. Ces animaux qui sont hideux & carnassiers, comme nos chiens de boucherie, font une terrible patrouille & des hurlemens épouvantables au moindre bruit qu'ils entendent. Souvent l'agitation de la mer les met en furie.

Les soldats y sont fort tranquilles, à la réserve des Leventis qui servent sur les galeres: mais outre qu'ils ne font de desordre que dans les fauxbourgs de Constantinople qui sont près de la marine, on les a mis à la raison depuis que le Caimacan a permis aux Chrêtiens de se défendre, comme je l'ai déja dit ci-devant; & cela sur les plaintes que les Ambassadeurs faisoient tous les jours des insultes que les sujets de leur nation en recevoient. Pour les Janissaires, ils vivent fort honnêtement dans Constantinople, mais ils sont bien déchûs de cette haute estime où étoient les anciens Janissaires qui ont tant contribué à l'établissement de cet Empire. Quelques précautions qu'aient prises autrefois les Empereurs pour rendre ces troupes incorruptibles, elles ont beaucoup dégeneré; il semble même qu'on soit bien aise,

aise, depuis près d'un siécle, de les voir moins respectez, de crainte qu'ils ne se rendent plus redoutables.

Quoique la plûpart de l'infanterie Turque prenne le nom de Janissaires, il est pourtant sûr que dans tout ce grand Empire, il n'y en a pas plus de vingt-cinq mille qui soient vrais Janissaires, ou Janissaires de la Porte. Autrefois cette milice n'étoit composée que des enfans de Tribut que l'on instruisoit dans la Religion des Turcs; presentement cela ne se pratique plus, & on laisse les gens en repos sur cet article, depuis que les Officiers prennent de l'argent des Turcs pour les faire entrer dans ce corps.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janissaires de se marier, les Turcs étant persuadez que les soins du ménage rendent les soldats moins propres à la profession des armes. Aujourd'hui se marie qui veut avec le consentement des Chefs qui ne le donnent pourtant pas sans argent. La principale raison qui détourne les Janissaires du mariage, c'est qu'il n'y a que les garçons qui parviennent aux Charges, dont les plus recherchées sont d'être Chefs de leurs chambres : car toute cette milice loge dans de grandes cazernes distribuées en 162. chambres. Chaque chambre a son Chef qui y commande; mais hors de la cazerne, il ne fait fonction que de Lieutenant de compagnie & reçoit les ordres du Capitaine.

Chaque chambre d'ailleurs a son Porte-enseigne, son Dépensier, son Cuisinier, son Porteur d'eau. Au-dessus des Capitaines il n'y a que le Lieutenant Général des Janissaires, qui obéït à l'Aga. Outre la paye ordinaire, l'Empereur donne tous les ans aux Janissaires un Juste-au-corps de drap de Salonique, & tous les jours il leur fait distribuer du ris, de la viande, & du pain. La Chambre les loge moyennant un demi pour cent sur la paye qu'ils tirent en temps de paix, & de sept pour cent en temps de guerre. Cette paye n'est que depuis deux aspres par jour jusques à douze, & n'augmente même que peu à peu à mesure qu'ils servent; lorsqu'ils sont estropiez ils deviennent morte-payes. Le Bonnet de cérémonie des Janissaires est fait comme la manche d'une casaque; l'un des bouts sert à couvrir leur tête, & l'autre pend sur leurs épaules; on attache à ce bonnet sur le front une espéce de tuyau d'argent doré, long de demi pied, garni de fausses pierreries. Quand les Janissaires marchent pour aller à l'armée, le Sultan leur fournit des chevaux pour porter leur bagage, & des chameaux pour porter leurs tentes: sçavoir un cheval pour dix soldats, & un chameau pour vingt. A l'avenement de chaque Sultan sur le Thrône, on augmente leur paye d'un aspre par jour.

Les Chambres héritent de la dépouille de ceux qui meurent sans enfans, & les autres, quoi qu'ils ayent des enfans, ne laissent pas de leguer quelque chose à leur Chambre. Parmi les Janissaires il n'y a que les *Solacs* & les *Peyes* qui soient de la garde de l'Empereur: les autres ne vont au Serrail que pour accompagner leurs Commandans les jours de Divan, & pour empêcher les desordres qui pourroient arriver dans la cour; ordinairement on les met en sentinelle aux portes & aux carrefours de la ville pour y faire le guet. Tout le monde les craint & les respecte, quoi qu'ils n'aient qu'une canne à la main; car on ne leur donne leurs armes que lors qu'ils vont en campagne. La plûpart des Janissaires ne manquent pas d'éducation, étant tirez du corps des Azancoglans, parmi lesquels leur impatience ou quelqu'autre défaut ne leur a pas permis de rester. Ceux qui doivent être reçûs passent en revûë devant le Commissaire, & chacun tient le bas de la veste de son compagnon. On écrit leurs noms sur le regître du Grand Seigneur, après quoi ils courent tous vers leur Maître-de-chambre, qui pour leur faire connoître qu'ils sont sous sa jurisdiction, leur donne à chacun en passant un coup de main derriere l'oreille. On leur fait faire deux sermens lors de leur enrollement; le premier est de servir fidellement le Grand Seigneur; le second de suivre la volonté de leurs camarades touchant les affaires du corps. Il n'y a point de corps dans la Turquie qui soit si uni que celui des Janissaires, c'est cette grande union qui soûtient leur authorité, & qui leur donne quelquefois la hardiesse de déposer les Sultans. Quoiqu'ils ne soient que douze ou treize mille dans Constantinople, ils sont assûrez que leurs camarades, quelque part de l'Empire qu'ils soient, ne manqueront pas d'approuver leur conduite.

S'ils croient avoir sujet de se plaindre, leur mécontentement commence à éclater dans la cour du Divan, dans le temps qu'on leur distribuë les * Jattes de Ris preparé dans une des cuisines du Grand Seigneur; car ils mangent fort tranquillement s'ils sont contens; & au contraire ils poussent la Jatte du bout du pied & la renversent, s'ils ne sont pas satisfaits du Ministere. Il n'y a point d'insolences qu'ils ne soient capables de dire dans ce temps-là contre les premiers Ministres, étant bien persuadez qu'on ne manquera pas de leur donner satisfaction: c'est à quoi l'on tâche aussi de pourvoir de bonne heure pour prévenir leur soulevement, sur tout quand on leur doit plusieurs payes. Les mutineries des Janissaires sont fort à craindre: combien de fois n'ont-ils pas fait changer en un instant la face de l'Empire? Les plus fiers Sultans & les plus habiles Ministres ont souvent éprouvé combien il étoit dangereux d'entretenir en temps de paix une milice, qui

* Gamelles.

qui connoît si bien ses interêts. Elle déposa Bajazet II. en 1512. Elle avança la mort d'Amurath III. en 1595. Elle menaça Mahomet III. de le deshonorer. Osman II. qui avoit juré leur perte, ayant imprudemment fait éclater son dessein, en fut indignement traitté, car on le fit marcher à coups de pieds depuis le Serrail jusques au Château des sept tours, où il fut étranglé l'an 1622. Mustapha I. que cette insolente milice mit, à la place d'Osman, fut détrôné deux mois après, par ceux-là mêmes qui l'avoient élevé. Ils firent aussi mourir Sultan Ibrahim en 1649. après l'avoir traîné ignominieusement aux sept tours. Son fils Mahomet IV. ne fut pas si malheureux; mais on le dépossеda après le dernier siége de Vienne, lequel pourtant n'échoua que par la faute de Cara-Mustapha premier Visir. On préfera à ce Sultan son frere Solyman III. Prince sans merite, qui fut déposé à son tour quelque temps après.

A l'égard de la Sultane mere, des Visirs, du Caimacan, des premiers Eunuques du Serrail, du Grand Tresorier, & de leur Aga même, les Janissaires se jouent de leurs personnes; & demandent leurs têtes au moindre mécontentement. Tout le monde sait comment ils traitérent, au commencement de ce siécle le Moufti Fesullach-Effendi qui avoit été Précepteur de Sultan Mustapha. Ce Prince qui l'aimoit aveuglément ne pût empêcher qu'il ne fût traîné sur la claye à Andrinople, & jetté dans la riviére. Le seul temperament qu'on ait pû apporter jusques à present pour reprimer l'insolence de ces soldats, a été de leur opposer les Spahis, & de les rendre jaloux les uns des autres; mais ils ne s'accordent que trop en certaines occasions. On a beau les faire changer de quartier; comme les absents approuvent toûjours ce que leurs camarades ont fait, il n'est gueres possible d'éviter leur furie, quand ils se mettent en tête qu'on leur a fait quelque grande injustice. L'Histoire des Turcs ne fournit pas beaucoup d'exemples, qu'on soit venu à bout de les appaiser sans leur faire de grandes largesses, ou sans qu'il en ait coûté la vie aux plus grands Officiers de l'Empire.

On n'a jamais osé confisquer le Thresor des Janissaires, ni s'emparer des biens que leurs Officiers possedent en propre en plusieurs endroits de l'Asie, comme à Cataye, à Angora, à Caraissar & dans d'autres places. Quand le Général vient à mourir, le Thresor hérite de ses biens: c'est le seul Officier dont les dépouilles ne sont point confisquées au profit de l'Empereur. Ce Général a l'avantage de se presenter devant le Sultan, les bras libres; au lieu que le premier Visir & les autres Grands de la Porte, ne paroissent jamais en sa présence, que les bras croisez sur l'estomac, ce qui est plûtôt une posture servile que respectueuse.

Après l'Aga des Janissaires, les principaux Officiers de ce corps sont; le Lieutenant de l'Aga; le Grand Prévôt, le Capitaine des Baillifs, qui marchent aux côtez de l'Empereur les jours de cérémonie; les Capitaines de ses Archers à pied; le Commandant de ses Valets de pied: ces derniers marchent, de même que les Archers à pied, auprès de la personne du Grand Seigneur lorsqu'il va par la ville. Ils ne sont que soixante, & ils portent des bonnets d'or battu, garnis sur le devant d'une plume toute droite. Pour les Archers à pied, ou les Archers de la garde du corps, ils sont au nombre de trois ou quatre cens; & les jours de bataille, ils sont autour de Sa Hautesse avec des arcs & des fléches seulement, pour ne pas effrayer son cheval. Leur habit est un doliman ou soutane de drap, rétroussée par les coins jusques à la ceinture, & qui laisse voir leur chemise; leur bonnet est de drap terminé en pointe, garni de plumes en maniere d'aigrette. Ces Archers tirent des fléches de la main gauche aussi-bien que de la droite: on leur apprend cet exercice, afin qu'ils ne tournent jamais le dos au Grand Seigneur. Quand ce Prince passe des riviéres, ils nagent autour de son cheval, & vont sonder le gué avec toute l'application possible, aussi par récompense, à la premiere riviére que le Sultan passe, il leur fait distribuer à chacun un écu s'ils ont de l'eau jusqu'au genou; s'ils en ont jusques à la ceinture, ils ont deux écus, & trois quand l'eau passe la ceinture.

On tire encore du corps des Janissaires, les Canoniers, & ceux qui ont soin des armes. Les Canoniers sont environ douze cens, qui reçoivent les ordres du Grand Maître de l'Artillerie: ils logent à Topana dans des cazernes distribuées en 52. chambres; mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi habiles que les Chrêtiens, pour la fonte & pour le service de l'Artillerie. Ceux qui prennent soin des armes, sont au nombre de six cens, divisez en 60. chambres, & ils logent dans des cazernes auprès de Sainte Sophie; non seulement ils prennent soin de la conservation des anciennes armes qui sont dans les arsenaux, mais encore de celles des Janissaires & des Spahis à qui ils les distribuent en bon état quand il faut aller à l'armée.

Outre les Janissaires dont je viens de parler, toutes les Provinces de ce vaste Empire son remplies présentement de Fantassins qui portent le nom de Janissaires: mais ces Janissaires du second ordre ne sont pas enrôlez dans le corps de Janissaires de la Porte, & n'ont rien de l'ancienne discipline des Turcs. Tous les scelerats qui veulent se soustraire à la justice ordinaire, & même les

les honnêtes gens qui veulent se mettre à couvert des insultes des scelerats ; ceux qui veulent éviter les taxes & se décharger des devoirs publics : achettent des Colonels des Janissaires qui sont dans les villes de Province, le titre de Janissaires. Il y en a qui bien loin de recevoir la paye, donnent quelques aspres par jour à ces Officiers pour pouvoir joüir des mêmes privileges : plusieurs passent pour estropiez ou pour morte-payes, & vivent tranquillement chez eux sans être obligez d'aller à l'armée. Est-il surprenant après cela que les forces des Turcs soient si diminuées ? Jamais ils n'ont eu tant de soldats, ni de si petites armées: les Officiers qui sont obligez de marcher, font passer leurs domestiques pour soldats, & prennent de l'argent de ceux qui dévroient porter les armes pour le service du Prince. Il semble que la corruption qui s'est introduite dans ce grand Empire, le menace de quelque étrange révolution.

Il ne faut pas confondre non plus avec les Janissaires, d'autres Fantassins que l'on appelle *Azapes* & *Arcangis*. Les Azapes sont de vieilles bandes Musulmanes, plus anciennes même que les Janissaires, mais fort méprisées ; ils servent de pioniers, quelquefois même de pont à la cavalerie dans les marais, & de fascines pour combler les fossez des places que l'on assiége. Les Arcangis sont comme les enfans perdus, qui n'ont point de paye non-plus que les Azapes, & qui ne sont destinez que pour ravager les frontiéres des ennemis : cependant en pleine paix, car la guerre n'est censée être déclarée que lorsque l'artillerie marche, les Arcangis ne laissent pas de faire toûjours des courses & de piller leurs voisins. S'il s'en trouve quelques-uns parmi ces troupes qui deviennent bons soldats, après quelque action vigoureuse on les fait entrer dans le corps des Janissaires.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui regarde l'infanterie des Turcs, leur cavalerie n'est pas en meilleur état aujourd'hui : elle est composée de deux sortes de gens que l'on connoît sous le nom de *Spahis*, mais il faut les distinguer avec soin. Les uns sont à la solde de l'Empereur, & les autres non. Les Spahis à la solde, sont divisez en plusieurs Cornettes, dont les principales sont, la jaune & la rouge : ceux qui ne tirent point de paye sont de deux sortes, les *Zaims* & les *Timariots*.

Les Spahis à la solde sont tirez du corps des Ichoglans & de celui des Azancoglans, qui ont été nourris dans les Serrails du Grand Seigneur. La moindre de leur paye est de 12. aspres par jour, & la plus forte de 100. Ceux qui sortent des Ichoglans commencent ordinairement avec 20. ou 30. aspres de paye, laquelle augmente suivant leur merite, ou le credit de leurs amis. En temps de guerre tous les Spahis à la solde qui rapportent des têtes des ennemis, gagnent deux aspres d'augmentation par jour. Ceux qui apprennent les premiers au Grand Seigneur la mort de quelqu'un de leurs camarades, en attrapent autant.

La paye des Spahis se fait dans la sale & en présence du Grand Visir, ou de son Chiaïa, afin d'éviter tout sujet de plainte. Quoiqu'on ignore la naissance des Spahis, on peut les regarder comme la noblesse du païs : leur éducation les a mieux formez que les autres Turcs, & par tout païs les bonnes mœurs devroient faire la veritable noblesse. Ceux de la Cornette rouge n'étoient autrefois que les serviteurs de ceux de la Cornette jaune; ils sont tous égaux aujourd'hui, & même les rouges avoient pris le dessus sur leurs maîtres sous Mahomet III. qui dans une bataille où les Spahis jaunes avoient lâché le pied, rétablit ses affaires par la valeur des rouges.

Les armes des uns & des autres sont la lance & le cimeterre, quelques-uns se servent du dard qu'ils manient avec une adresse admirable : ce dard est un bâton ferré par un bout, & qui n'a qu'environ deux pieds & demi de long. Ils portent aussi l'épée, mais elle est attachée à côté de la selle de leur cheval & passe sous la cuisse du cavalier, de telle sorte qu'elle n'empêche pas qu'on ne fasse le coup de pistolet & de carabine. Il y en a aussi qui se servent d'arcs & de fléches, surtout les Spahis d'Anatolie, car ceux d'Europe ou de Romelie comptent plus sur nos armes. Cependant ces troupes combattent sans ordre & par pelotons, au lieu d'escadroner & de se rallier à propos. Mahomet Cuperli Grand Visir, qui savoit bien la guerre, bien loin de les discipliner, affecta de les humilier & de les entretenir dans leur ignorance, de peur que leur insolence n'augmentât. Depuis ce temps-là ce corps a beaucoup perdu de son ancienne reputation : on leur donne aujourd'hui la bastonnade sous la plante des pieds, de crainte que si on les fouettoit ils ne pussent pas monter à cheval ; & par une raison opposée on fouette les Janissaires, parce qu'ils ont besoin de leurs pieds dans les marches.

Quand le Grand Seigneur va commander ses armées, il fait distribuer de grosses sommes aux Spahis. On met un Spahis & un Janissaire en sentinelle à chaque corde de sa tente, & autant à celle du premier Visir. Les autres Cornettes de ce Corps sont, la blanche, la blanche & rouge, la Cornette blanche & jaune, & la Cornette verte : mais les Spahis les plus illustres sont ceux qu'on appelle *Mutafaraca*, qui tirent quarante aspres de paye par jour. L'Empereur est leur Colonel, ils sont destinez pour l'accompagner, & sont environ cinq cens.

A l'égard des autres Cavaliers, qu'on appelle *Zaims* & *Timariots*, ce sont des Chevaliers à qui le Grand Seigneur donne à vie des Commanderies appellées *Timars*, à condition qu'ils entretiendront un certain nombre de Cavaliers pour son service. Les premiers Sultans étant les maîtres des Fiefs de l'Empire, les erigérent en Baronies ou Commanderies pour récompenser les services des plus braves, & sur tout pour lever & pour entretenir des troupes sans débourser de l'argent : mais Soliman II. établit l'ordre & la discipline parmi ces Chevaliers ou Barons de l'Empire, & l'on regla par ses ordres le nombre des Cavaliers que chacun d'eux seroit obligé d'entretenir. Ce Corps a été non seulement très-puissant, mais très-illustre par tout l'Empire. L'avarice qui est le vice ordinaire des Orientaux, l'a fait tomber depuis quelques années. Les Vicerois & les Gouverneurs de Provinces font si bien par leurs intrigues à la Cour, que les Commanderies mêmes qui sont hors de leurs Gouvernemens, sont données à leurs domestiques, ou à ceux qui en offrent le plus d'argent.

Les Zaims & les Timariots ne different quasi entre eux que par le revenu. Les Zaims ont les plus fortes Commanderies, & leurs revenus sont depuis vingt mille, jusques à quatre-vingt dixneuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aspres. S'il y avoit un aspre de plus, ce seroit le revenu d'un Pacha : ainsi lorsqu'un Commandeur vient à mourir, l'on partage la Commanderie, supposé qu'elle ait augmenté de revenu sous le deffunt, comme cela arrive ordinairement ; car on les augmente plûtôt que de les laisser déperir. Les Zaims doivent entretenir pour le moins quatre Cavaliers, à raison de cinq mille aspres de rente pour la dépense de chacun.

Il y a deux sortes de Timariots, les uns reçoivent leurs provisions de la Porte, & les autres du Viceroi du païs ; mais leurs équipages sont moindres que ceux des Zaims, & leurs tentes plus petites & proportionnées à leur revenu. Ceux qui reçoivent leurs patentes de la Cour, ont depuis cinq ou six mille, jusques à dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aspres ; s'ils avoient un aspre de plus, ils passeroient au rang des Zaims. Ceux qui prennent des Lettres patentes des Vicerois, ont de revenu depuis trois mille aspres jusqu'à six mille. Chaque Timariot est obligé d'entretenir un Cavalier par chaque trois mille aspres du revenu qu'il tire de sa Commanderie.

Les Zaims & les Timariots doivent marcher en personne à l'armée, aux premiers ordres qu'ils reçoivent, sans que rien les puisse dispenser de ce devoir ; les malades vont en litiére, & les enfans dans des paniers ou dans des berceaux. Les Timariots sont obligez de fournir des paniers à leurs Cavaliers, qui s'en servent à porter la terre necessaire pour combler les fossez & les tranchées. Cette cavalerie est mieux disciplinée que celle qu'on appelle proprement Spahis, quoique les Spahis soient plus lestes & plus vigoureux : ceux-ci ne combattent que par pelotons à la tête des plus anciens Cavaliers, au lieu que les Zaims & les Timariots sont divisez par regimens, & commandez par des Colonels sous les ordres des Pachas. Le Pacha d'Alep est le Colonel général de cette cavalerie lorsqu'il se trouve à l'armée, parce qu'étant naturellement le Seraskier de l'armée, c'est à lui à la commander en chef quand le Grand Visir n'y est pas.

Je devrois parler ici, MONSEIGNEUR, de la milice d'Egypte, mais comme je n'en ai pas fait le voyage, je ne la connois pas assez pour avoir l'honneur de vous en rendre compte. Je passe donc à la Marine dont je me suis informé avec soin à Constantinople & dans les Isles de l'Archipel. Il n'est pas surprenant que les Turcs soient si foibles sur mer, car ils manquent de bons Matelots, d'habiles Pilotes & d'Officiers expérimentez. A peine les Pilotes du Grand Seigneur savent-ils se servir de la Boussole, & il n'en est pas question sur les Saïques qui sont leurs vaisseaux marchands. Ils ne comptent que par la connoissance des côtes, qui est fort trompeuse, & ils s'en rapportent ordinairement, dans les longs voyages comme ceux de Syrie & d'Egypte, à des Grecs qui ont fait la course sous des armateurs Chrétiens, & qui ont appris par routine à connoître les terres d'Asie & d'Afrique. Cependant si les Turcs vouloient s'appliquer à la navigation, ils se rendroient aisément les maîtres de la Mediterranée, & ils dissiperoient les Corsaires qui font tant de tort à leur trafic. Sans compter le secours qu'ils pourroient tirer de la Grece, des Isles de l'Archipel, de l'Egypte, & de la côte d'Afrique ; la mer Noire seule leur fourniroit plus de bois & plus d'agrets qu'il n'en faudroit pour entretenir des armées formidables. Aujourd'hui les forces maritimes de ce grand Empire se trouvent réduites à 28. ou 30. vaisseaux de guerre, & l'on n'arme guere plus de 50. galeres. Les Turcs ont eu des flotes beaucoup plus puissantes du temps de Mahomet II. de Selim, de Soliman II. mais elles n'ont jamais fait de grandes expéditions. Depuis la guerre de Candie on a fort négligé la marine, & peut-être qu'elle le seroit encore davantage, si Mezomorto Capitan-Pacha ne l'eût relevée de nos jours. L'avantage qu'il remporta aux Isles de Spalmadori sur les Venitiens, lui valut la prise de Scio, & ranima le courage des Mahometans. Il avoit les talents d'un grand homme de mer, & il n'oublioit rien

pour engager les Officiers Chrêtiens au service du Grand Seigneur. Le Sultan peut avoir aujourd'hui cinq ou six Capitaines renegats qui sont fort expérimentez ; mais les Matelots ignorent la manœuvre, & les Canoniers sont très-mal-adroits. Le successeur de Mezomorto n'étoit pas fort estimé. Adraman Pacha qui fut nommé Général de la mer après la mort de ce dernier, étoit capable de perfectionner la maniere des Turcs, si ses envieux ne l'avoient pas fait étrangler quelque temps après son élevation. * Il étoit connu parmi les Turcs sous le nom du Pacha de Rhodes, & chez les Chrêtiens, sous celui du fils de la bouchere de Marseille. On le prit tout jeune sur un vaisseau de cette ville armé en course, & il eut le malheur de se faire Mahometan: il passoit chez les Turcs pour un homme fort équitable & fort desinteressé. On assûre qu'un jour faisant la police à Scio, il demanda à qui appartenoient trois ou quatre bourriques chargées de pierres & attachées à la porte d'une maison; & ayant appris que leurs maîtres dejeunoient tout près de là, il poursuivit sa tournée; mais à son retour, indigné de trouver encore ces pauvres animaux à l'attache, sans qu'il parût qu'on eût pris soin de les faire repaître, il fit appeller leurs maîtres & leur dit, qu'il étoit juste que les ânes mangeassent à leur tour; les païsans en tomberent d'accord: mais ils furent fort surpris, quand il leur commanda de prendre chacun sur leurs dos la charge de pierres, tandis que les ânes mangeroient. On fait un semblable conte de Sultan Mourat.

La charge de Capitan Pacha est une des plus belles de l'Empire. Il est grand Amiral & Général des Galeres: son pouvoir est si absolu, lorsqu'il est hors des Dardanelles, qu'il peut faire étrangler les Vicerois & les Gouverneurs qui sont sur les côtes, sans attendre l'ordre du Sultan; le Grand Visir est le seul Ministre qui soit au-dessus de lui: sa charge est la seconde de l'Empire, & il ne rend compte qu'au Grand Seigneur. Non seulement les Officiers de marine, mais tous les Gouverneurs des Provinces maritimes reçoivent ses ordres. J'ai eu l'honneur de vous dire, MONSEIGNEUR, qu'il n'y avoit à Constantinople que 28. ou 30. vaisseaux de guerre.

Pour ce qui est des Galeres, on les distingue en deux classes, celles de Constantinople, & celles de l'Archipel. Celles de Constantinople ne tiennent la mer que pendant l'Eté. On les désarme au retour de la campagne pour les enfermer dans l'Arsenal de Cassum Pacha: la plûpart des Beys ou Capitaines sont des Renegats. Outre le corps de la galere, l'artillerie & le biscuit, l'Empereur donne encore les soldats, le reste de l'équipage qui consiste en 200 rameurs, & le suif pour espalmer. Si les Capitaines sont assez riches pour substituer leurs esclaves à ces rameurs, ils font des profits considérables, ils tirent douze mille livres pour la paye des rameurs, & profitent encore des journées de leurs esclaves qu'ils font travailler sur terre autant qu'ils peuvent pendant le reste de l'année. Quand il n'y a pas asses de rameurs, on loue à Constantinople des esclaves des particuliers pour faire la campagne; mais on ne tire pas grand service de tous ces malheureux qui n'ont nulle experience, & la plûpart perissent sur mer. Vous savez mieux que personne, MONSEIGNEUR, que le service de mer demande beaucoup plus de pratique que celui de terre. Pour renforcer les soldats des Galeres, les Turcs y mêlent quelques Janissaires.

Les Galeres de l'Archipel doivent être prêtes à se mettre en mer en tout temps. Les Capitaines sont payez sur les assignations des Isles, & ils sont obligez de fournir les forçats & les soldats; car le Grand Seigneur ne leur donne que le corps de la galere, l'Artillerie & les agrets. Pour conserver leurs esclaves, ils évitent le combat autant qu'ils peuvent; & la plûpart même n'ont ni le nombre de galeres qu'ils doivent entretenir, ni leurs équipages complets, parce que le Capitan Pacha, pour quelque somme d'argent qu'on sçait lui donner à propos, fait souvent semblant de n'y pas prendre garde; par conséquent la discipline militaire n'est observée que très-légérement.

Les Beys de Rhodes & de Scio doivent entretenir sept galeres dans chacune de ces Isles. Celui de Cypre six. Ceux de Metelin, de Negrepont, de Salonique, de la Cavale, chacun une. Andros & Syra ensemble n'en fournissent qu'une; de même que Naxie & Paros. Le Capitan Pacha vient pendant l'Eté faire sa ronde dans l'Archipel pour exiger la capitation, & pour prendre connoissance des affaires qui s'y sont passées: Il tient ordinairement ses grands jours dans un Port de l'Isle de Paros appellé Drio; il est là comme dans le centre de l'Archipel. Les Administrateurs des Isles y viennent faire leurs presents & porter les sommes ausquelles chaque Isle est taxée: c'est dans ce même endroit que le Capitan Pacha juge en dernier ressort toutes les affaires tant civiles que criminelles.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LET-

* En Janvier 1706. Le pretexte fut qu'il n'avoit pas fait éteindre assez promptement l'incendie qui avoit endommagé quelques maisons du côté de l'Arsenal.

LETTRE XIV.

DE LA RELIGION, DES MOEURS ET DES MANIÉRES DES TURCS.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma derniere Lettre, du Gouvernement & de la Politique des Turcs; leur Religion, leurs Mœurs, & leurs maniéres feront la matiére de celle-ci.

De toutes les fausses Religions, la Mahometane est la plus dangereuse, parce qu'outre qu'elle flatte beaucoup les sens, elle est d'ailleurs conforme en plusieurs points au Christianisme. Le Mahometisme est fondé sur la connoissance du vrai Dieu Créateur de toutes choses, sur l'amour du prochain, sur la propreté du corps, sur la vie tranquille. On y abhorre les Idoles, & leur culte y est scrupuleusement deffendu.

*Mahomet nâquit idolâtre parmi les Arabes en 570. il étoit naturellement plein de bon sens: à Dieu ne plaise que je veuille ici faire son éloge, mais je ne sçaurois m'empêcher de le regarder comme un génie superieur, & d'admirer que sans le secours de la Grace, cet homme ait pu revenir de l'idolatrie. On dit que Sergius, Moine Nestorien échappé de Constantinople, avoit contribué à le désabuser des erreurs du Paganisme, mais Mahomet n'avoit pas laissé de secouer un si grand préjugé, & d'ouvrir les yeux pour tâcher de découvrir la verité.

Il paroît par l'Alcoran, que ces deux hommes ont tiré de l'Ecriture sainte ce qu'ils ont proposé de meilleur: mais comme dans leur temps il y avoit en Arabie beaucoup plus de Juifs que de Chrêtiens, ils s'attacherent moins au Nouveau Testament qu'à l'Ancien, afin d'engager les Juifs dans leur secte, sans en trop éloigner les Chrêtiens. Si Mahomet n'avoit pas eu la folie de vouloir passer pour l'Envoyé de Dieu, sa Religion n'eût gueres differé du Socinianisme; mais il voulut jouer un rôle extraordinaire en faisant croire qu'il avoit commerce avec les Etres superieurs. Comme il n'avoit ni mission, ni le don des miracles, il fut obligé pour établir son systême, de joindre aux lumieres de la raison, la politique & la fourberie. Ses enthousiasmes, ou feints, ou causez par l'épilepsie, persuadérent à la multitude qu'il étoit infiniment au-dessus des autres hommes, & qu'il étoit inspiré du Ciel. Sa femme & ses amis disoient tout haut qu'il étoit l'interprête du Seigneur, & qu'il n'étoit venu au monde que pour annoncer ses ordres: le pigeon que l'on avoit dressé à voltiger au-dessus de sa tête ne servoit pas peu à appuyer le mystere; & cet oiseau passoit pour l'Ange Gabriel qui venoit parler à l'oreille de l'Envoyé.

Pour ne pas trop effaroucher les Idolâtres, il ne voulut paroître ni Juif, ni Chrêtien; & pour ménager les Juifs & les Chrêtiens, il adopta une partie de la croyance des uns & des autres. Il enseigna qu'il y avoit trois sortes de Loi écrite, communiquées aux hommes par le Seigneur, & dans lesquelles on pouvoit se sauver; parce qu'elles ordonnent de croire en un seul Dieu Createur & Juge de tous les hommes. La premiere Loi, disoit-il, fut donnée à Moyse; mais comme elle étoit trop gênante, peu de gens pouvoient l'accomplir exactement. La seconde est celle de Jesus-Christ, laquelle, quoi-que remplie de grace, est encore bien plus difficile à observer, par rapport à son opposition à la nature corrompuë. C'est pourquoi, continuoit-il, le Seigneur qui est plein de misericorde, vous envoye par mon ministere une Loi facile & proportionnée à vos foiblesses, afin qu'en la suivant exactement, chacun de vous puisse se rendre heureux en ce monde & en l'autre.

Comme je ne connois pas le génie de la langue Arabe, ni ses délicatesses, l'Alcoran me semble un livre mal composé, qui parmi de bonnes choses contient une infinité de contes puériles & frivoles; quoique cependant l'exercice de la Religion Mahometane, à quelques bagatelles près qui regardent le soin que chacun doit prendre de son corps, paroisse beaucoup mieux entendu. Peut-être que pour se rendre maître de l'imagination des Idolâtres, frappée des figures de bois & de pierre, Mahomet crût qu'il étoit nécessaire de les flatter par des images agréables de l'autre monde, & que pour les approcher de la raison, il falloit entrer dans leur goût, en faisant esperer des plaisirs sensuels après la mort, à des gens qui pendant leur vie n'en avoient pas connu d'autres. Ce livre, tel qu'il est, renferme toutes les Lois Ecclesiastiques & Civiles des Mahometans, & il leur apprend tout ce qu'ils doivent croire & pratiquer. Ils n'oseroient l'ouvrir sans l'avoir porté sur la tête, ce qui est parmi eux la plus grande marque de vénération qu'ils puissent donner; & leur principale occupation est de le lire, suivant le précepte qui dit: *Attachez-vous souvent à la lecture du livre qui vous a été envoyé, & priez incessamment, parce que l'oraison détourne du peché.* Ils sont

* Naissance de Mahomet.

sont persuadez que ceux qui le liront un certain nombre de fois, gagneront le Paradis. Enfin ils l'appellent le Livre par excellence, car *Alcoran* ne signifie autre chose que l'*Ecriture*.

Il seroit assez inutile de rapporter ici comment ce livre a été composé, & comment il a été reformé après la mort de Mahomet; il suffit de remarquer qu'il y a quatre sectes parmi les Mahometans. La plus superstitieuse est celle des Arabes qui s'en tiennent aux traditions d'Abubeker. Celle des Persans, que l'on doit aux soins de Hali, est la plus épurée; mais les Turcs qui sont attachez à celle d'Omer, les traitent d'heretiques & prononcent des anathêmes contre eux. La plus simple de toutes est celle des Tartares qui s'en rapportent à Odeman ou Osman grand compilateur des memoires de Mahomet.

Le seul Article de Foi qu'ayent les Mahometans, est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu. A l'égard des commandemens de la Loi, les Turcs les réduisent à cinq, 1. Faire la priere cinq fois le jour, 2. Jeûner le carême, 3. Donner l'aumône & pratiquer les œuvres de charité, 4. Aller en pelerinage à la Méque, s'il est possible, 5. Ne souffrir aucune ordure sur son corps. On y ajoûte quatre autres points, mais ils ne sont pas absolument nécessaires pour le salut, 1. Observer religieusement le Vendredi, 2. Se faire circoncire, 3. Ne boire point de vin, 4. Ne manger point de chair de pourceau, ni d'animaux suffoquez.

Les Mahometans ont plus de respect pour le Vendredi que pour les autres jours de la semaine, parce qu'ils croyent que ce fut un Vendredi que Mahomet, persecuté par les Idolâtres, fut obligé de se sauver de la Méque à Medine dans l'Arabie. C'est par ce jour-là que commence l'Ere Mahometane qu'ils appellent *Egire*; & ce celebre Vendredi fut le 22. Juillet de l'an 622. après la mort de Jesus-Christ. Les Mahometans sont obligez d'aller tous les Vendredis faire la priere de midi à la Mosquée; on en dispense les femmes de crainte de donner des distractions aux hommes. Les Marchands tiennent leurs boutiques fermées ce jour-là jusques à midi, & même ceux qui sont un peu aisez ne les ouvrent que le lendemain.

La Circoncision & l'abstinence du pourceau, & des viandes suffoquées, n'ont peut-être été inserées dans la Loi que par complaisance pour les Juifs qui étoient alors autant ménagez par les Mahometans, qu'ils en ont été méprisez par la suite. Le bien public porta le Legislateur à deffendre l'usage du vin à ses disciples. *Abstenez-vous*, dit-il, *du vin, de jouer aux jeux de hazard; & aux échets; ce sont des inventions du démon pour répandre la haine & la division parmi les hommes, pour les éloigner de la priere, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Cependant ils avouent que le vin est une chose excellente, & que la tentation en est si chatouilleuse, qu'elle rend ce peché fort pardonnable. Ils se moquent de nous qui le beuvons avec de l'eau, & disent que lorsqu'on se mêle d'en boire, il faut satisfaire son appetit & non pas l'irriter. A l'égard de la chair de pourceau, les Turcs l'ont en horreur; mais les Persans en regardent l'abstinence, plûtôt comme un conseil, que comme un précepte; ils en mangent, ou s'en abstiennent de même que du vin, suivant l'usage, qu'en fait le Prince, sur le goût duquel tout l'Empire se conforme aveuglément. Quand on entre sur les terres du Roi de Perse, il est agréable pour les voyageurs d'y pouvoir boire du vin sans en faire mistere, & d'y voir dans la campagne des troupeaux de pourceaux; les Persanes qui habitent les frontiéres connoissent si bien les Chrêtiens, qu'elles courent à eux à toutes jambes avec des bouteilles de vin & des jambons, dès qu'elles apperçoivent une caravane.

Pour la Circoncision, les Turcs la regardent plûtôt comme une marque d'obéïssance à la Religion, que comme une Loi essentielle; il n'est point parlé de cette cérémonie dans l'Alcoran, & c'est plûtôt une tradition qu'ils ont prise des Juifs. Les Mahometans sont persuadez que les enfans qui meurent sans circoncision ne sont pas moins sauvez, & ils leur cassent le petit doigt avant que de les enterrer, pour marquer qu'ils n'ont pas été circoncis. Les plus scrupuleux (comme il y en a dans toutes les Religions) croyent que la circoncision de leur pere influë sur eux; mais ceux qui presument de savoir mieux les points fondamentaux de leur Religion, conviennent que la circoncision n'a été établie, que pour faire souvenir les Musulmans, le reste de leur vie, de ce qu'ils ont promis à Dieu par leur profession de Foi, sçavoir qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu; & que c'est pour cela qu'on ne doit circoncire les enfans qu'à l'âge de 12. ou 14. ans, afin qu'ils y fassent attention. Quelques-uns de leurs Docteurs croyent qu'on n'a adopté parmi eux la circoncision des Juifs, que pour mieux observer le précepte de la propreté, par lequel il est deffendu de laisser tomber de l'urine sur ses chairs. Or il est certain que le prépuce en retient toûjours quelque goutte, & sur-tout chez les Arabes, qui naturellement l'ont beaucoup plus long que les autres hommes. Aujourd'hui la plûpart des renegats ne sont pas circoncis; on se contente de leur faire lever le doit & prononcer les paroles qui expriment la profession de Foi. Peut-être que c'est par mépris pour eux qu'on ne les fait pas circoncire; car

car les Turcs disent ordinairement, qu'un mauvais Chrétien ne sera jamais bon Turc.

* On ne coupe rien aux filles Turques dans la circoncision, mais en Perse on leur coupe les nymphes. En Turquie le jour de la circoncision on prépare un répas chez les parens de celui que l'on doit tailler: on l'habille le plus proprement que l'on peut, & on le promene à cheval ou sur un chameau, au son des instrumens, par toute la ville si elle est de mediocre grandeur; ou dans son quartier seulement si elle est fort vaste. Cet enfant tient à la main droite une fléche dont il tourne le fer du côté du cœur, pour marquer qu'il se laisseroit plûtôt percer cette partie que de renoncer à sa foi. Ses camarades, ses amis & ses voisins le suivent à pied, en chantant ses louanges avec des marques de joye, jusques à la Mosquée, où l'Iman, après une petite exhortation, lui fait faire sa profession de foi & lever le doigt: ensuite il ordonne au Barbier préposé, de le placer sur le Sopha & de faire l'opération. Deux valets tiennent une nape étenduë devant l'enfant, & le Barbier lui ayant tiré le prépuce autant qu'il peut, sans pourtant lui faire mal, il le serre au bout du gland avec une pincette, le coupe avec un rasoir, & le montre aux assistans, en disant à haute voix, *Dieu est grand*. Le circoncis ne laisse pas de crier, car la douleur est assez vive: on le pense, & chacun vient le féliciter de ce qu'il est mis au rang des Musulmans, c'est à dire des fidéles.

Si les parens sont riches, ils font circoncire à leurs dépens les enfans des pauvres gens de leur voisinage. Après la cérémonie, on se retire dans le même ordre qu'on étoit venu, & l'on marche comme en triomphe pour se rendre chez les parens, qui donnent à manger pendant trois jours à tous ceux qui se presentent. On en est quitte pour une grande chaudiere de ris par jour, quelques piéces de bœuf, de mouton, & quelques poules: la dépense n'est pas considerable en liqueurs, car on satisfait tout le monde avec une grande cruche d'eau. Les gens plus aisez presentent le sorbet, le caffé & le tabac, & les parens font quelques presens aux pauvres garçons que l'on a circoncis avec leur fils; ils donnent aussi l'aumône aux pauvres de leur quartier. Après qu'on a bien dansé & bien chanté, les conviez font à leur tour des presens au nouveau Musulman. Chez les personnes de distinction, on donne des vestes, des armes, des chevaux. Quand on circoncit un des enfans du Grand Seigneur, les réjoüissances sont publiques, & l'on tire toute l'artillerie du Serrail. On fait des courses dans l'Atmeidan & dans les autres places; on tend les escarpolettes dans les ruës, & on renouvelle tous les divertissemens du Bairam.

* Cérémonie de la Circoncision.

Il est bon de remarquer que l'Iman n'impose point de nom au nouveau circoncis; c'est le pere qui donne le nom qu'il veut à ses enfans lorsqu'ils viennent au monde. Il tient entre ses bras le nouveau né, & l'élevant vers le Ciel pour l'offrir à Dieu, il lui met un grain de sel dans la bouche en disant: *Plaise à Dieu que son saint nom, mon fils Solyman*, par exemple, *te soit toûjours aussi savoureux que ce sel, & qu'il t'empêche de goûter les choses de la terre.* Ces noms sont pour l'ordinaire *Ibrahim* ou Abraham: *Solyman* qui signifie Salomon: *Isouph* Joseph: *Ismael* Oyant Dieu: *Mahomet* Louable: *Mahmoud* Desirable: *Scander* Alexandre: *Sophy* Saint: *Haly* Haut: *Selim* Paisible: *Mustapha* Sanctifié: *Achmet* Bon: *Amurat* ou *Mourat* Vif: *Seremeth* Diligent.

Des Conseils je passe aux Commandemens. Les Musulmans sont si convaincus que les priéres sont les clefs du Paradis & les colonnes de la Religion, comme ils disent, qu'ils s'y appliquent avec une attention tout-à-fait édifiante. Rien ne peut les dispenser de prier; il est ordonné que lorsqu'ils seront à l'armée, ils se releveront les uns les autres pour prier tandis que leurs camarades seront sous les armes. *Que ceux*, dit l'Alcoran, *qui vont faire la priére, ne soient point yvres, mais sobres & qu'ils ayent l'esprit libre, afin qu'ils sachent ce qu'ils doivent faire; ce qu'ils doivent dire.* On lit dans le même livre, que ceux qui prient avec un esprit malade & sans penser à ce qu'ils font, quoiqu'ils paroissent bien faire, n'ont gueres d'amour de Dieu.

Comme les Turcs croyent que ce qui souille le corps est capable de souiller l'ame, ils sont persuadez aussi que ce qui purifie l'un, ne manque pas de purifier l'autre. Sur ce principe, qui est bien contraire à celui de plusieurs Chétiens, ils se préparent à la priére par les ablutions. *Hommes de bien*, dit l'Alcoran, *quand vous voudrez faire vos priéres, il faut laver vôtre visage, vos mains, vos bras, & vos pieds. Les gens mariez qui auront couché ensemble se baigneront. Si les malades & les voyageurs ne trouvent point d'eau, qu'ils se frottent le visage & les mains avec de la poussiere bien nette; car Dieu aime la netteté. Il veut que les priéres qu'on lui fait, soient parfaites, qu'on le remercie des graces qu'il nous donne, & que l'on invoque souvent son saint nom.*

† Les Mahometans ont réduit ce commandement à deux ablutions, la grande & la petite. La premiere est de tout le corps, mais elle n'est ordonnée qu'aux personnes mariées qui ont couché ensemble; qu'à ceux qui ont eû quelque pollution en dormant; ou qui en urinant ont laissé tomber de l'eau sur leur chair. Voilà les trois plus grandes souilleures des bons Musulmans. Afin que rien

 ne

† La grande ablution des Turcs.

ne soit à couvert de l'eau qui doit purifier leur corps & leur ame, & pour qu'elle penetre mieux, ils se coupent les ongles avec beaucoup de soin, & font tomber le poil de toutes les parties de leur corps, excepté du menton. La grande ablution consiste à se plonger trois fois dans l'eau, quelque rigoureuse que soit la saison. J'ai vû dans le fort de l'Hiver des Turcs se détacher de la caravane pour se jetter tout nuds dans des ruisseaux qui étoient à côté du chemin, sans apprehender ni colique ni pleuresie; ils viennent ensuite joindre la troupe avec cet air de tranquilité, qui paroît sur le visage des personnes dont la conscience est juste; quand ils trouvent des sources chaudes ils s'y plongent avec plaisir. Dans la plûpart des maisons des gens aisez il y a des cuves que l'on remplit d'eau tous les matins pour y faire la grande ablution. Quand nous passâmes de Scio à Constantinople, un bon Musulman de nôtre compagnie donnoit trente sols de temps en temps à deux Matelots qui le prenoient chacun par une oreille & le plongeoient par trois fois dans la mer, quelque froid qu'il fit.

* Pour faire la petite ablution, on tourne la tête du côté de la Méque, on se lave les mains & les bras jusques au coude, on rince trois fois sa bouche, & on se nettoye les dents avec une brosse. Après cela il faut se laver le nez trois fois, & tirer par les narines de l'eau que l'on prend avec le creux de la main; on se jette ensuite avec les mains trois fois de l'eau sur le visage; il est ordonné de se frotter avec la main droite depuis le front jusques au-dessus de la tête; de là il faut venir aux oreilles & les bien nettoyer en dedans & en dehors: enfin la cérémonie se termine par les pieds.

Mahomet avoit beau dire que sa Loi étoit aisée à pratiquer; pour moi je la trouve fort gênante, & je ne doute pas que la plûpart des renegats ne passent par dessus toutes ces vetilles. On est obligé pour lâcher de l'eau de s'acroupir comme les femmes, de peur qu'il ne tombe quelque goutte d'urine dans les chausses. Pour éviter ce peché, ils expriment avec grand soin, le canal par où elle a passé, & en essuyent le bout contre la muraille; on voit en plusieurs endroits des pierres toutes usées par ces frottemens. Quelquefois les Chrêtiens pour se divertir frottent ces pierres avec le fruit du *Poivre-d'Inde*, avec de la racine du *Pied-de-Veau*, ou de quelques autres plantes brûlantes, en sorte qu'il survient souvent une inflammation à ceux qui viennent s'y essuyer. Comme la douleur est fort cuisante, ces pauvres Turcs courent souvent, pour chercher le remede, chez les mêmes Chirurgiens Chrêtiens, qui sont la cause du mal qu'ils souffrent: neanmoins on ne manque pas de leur dire que la maladie est dangereuse, & qu'on sera peut-être obligé de faire quelque amputation. Les Turcs jurent de leur côté qu'ils n'ont eû aucun commerce avec femme ni fille qui puissent être suspectes: enfin on envelope la partie malade avec des linges trempez dans l'oxicrat que l'on a coloré avec un peu de bol, & on leur vend ce remede comme un grand spécifique pour ces sortes de maux.

Quand ils vont à la garderobe chez eux ou à la campagne, ils font provision de deux grands mouchoirs qu'ils portent à leur ceinture, ou qu'ils mettent sur les épaules comme les Maîtres-d'hôtel font la serviette: dans cet équipage ils portent à la main un pot plein d'eau qui leur sert pour faire le *Tabarat*; c'est-à-dire pour se laver & relaver le fondement avec le doigt. Le Grand Seigneur lui-même ne sauroit s'en dispenser, & c'est la premiere instruction que son Gouverneur lui donne; il est à présumer qu'après cette operation les Turcs se lavent & s'essuyent souvent le bout des doigts. Ce n'est pas là le seul inconvenient, il peut survenir bien des choses qui rendent cette ablution inutile, & qui obligent à la recommencer de nouveau, par exemple si on laisse échaper quelque vent: mais le malheur est bien plus grand si on a le cours de ventre, auquel cas cette ablution qui doit être souvent réïterée, devient une cérémonie très-fatigante. J'ai ouï dire à des Turcs, qu'une des principales raisons qui les empêchoit de voyager en païs de Chrêtienté, c'étoit de ne pouvoir pas faire de pareilles fonctions assez à leur aise.

A l'égard de l'ablution particuliére, il faut y revenir pour la moindre faute, comme pour s'être mouché avec la main droite; pour s'être lavé les parties du corps plus de trois fois, pour avoir employé à cet usage de l'eau échauffée au soleil. On tombe dans le même inconvenient, si l'on se jette de l'eau sur le visage avec trop de violence, si l'on reçoit du sang ou quelqu'autre ordure sur son corps, si l'on vomit, si l'on s'évanouït, si l'on boit du vin, si l'on dort pendant la priére; enfin si l'on se laisse toucher par un chien, ou par quelqu'autre animal impur. Toutes ces raisons leur font bâtir des reservoirs, des fontaines, des robinets autour des Mosquées, ou chez eux. Au défaut d'eau, ils peuvent se servir de sable, de poussiére, ou de quelques plantes propres pour se nettoyer. † Le Chapitre que Rabelais a fait & qui porte un assez plaisant titre, leur seroit d'un grand secours si on le traduisoit en leur langue.

Après que les Turcs se sont purifiez, ils baissent les yeux & se recueillent en eux-mêmes pour se disposer à la priére qui se fait cinq fois par jour,

* La petite ablution des Turcs.

† Rabelais, Livre I. Chapit. XIII.

jour, 1. Le matin entre la pointe du jour & le lever du Soleil, 2. A midi, 3. Entre midi & le Soleil couchant, 4. Au coucher du Soleil, 5. Environ une heure & demie après que le Soleil est couché. Toutes ces priéres sont accompagnées de plusieurs inclinations & de quelques prosternations. Ils peuvent prier ou chez eux ou dans les Mosquées, & ils sont avertis des heures destinées à cet excercice par des hommes gagez qui se reglent sur le cours du Soleil, & sur des horloges de sable : ce sont des cloches parlantes, car ils montent, aux heures reglées, dans les galeries des Minarets, & se bouchant les oreilles avec les doigts, ils chantent de toute leur force les paroles suivantes : *Dieu est grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; venez à la priere, je vous l'annonce clairement.* Ces Chantres repetent quatre fois ces mêmes paroles, en se tournant premierement vers le Midi, puis vers le Septentrion, en suite vers le Levant, & ils finissent du côté du Couchant.

A ce signal tout le monde se purifie & s'en va à la Mosquée, à la porte de laquelle on quitte ses pantoufles, si mieux on n'aime les porter à la main, de crainte qu'elles ne se mêlent avec celles des autres. Tout cela se passe en grand silence. On saluë d'une profonde reverence la niche où est l'Alcoran, & cet endroit désigne la situation de la Méque. Après cela chacun leve les yeux & se met les pouces dans les oreilles avant que de s'asseoir : la maniére même de s'asseoir est la posture la plus humiliée qu'on puisse prendre parmi eux, car on est assis sur les gras des jambes ; ils s'y tiennent quelque temps, puis ils baissent les yeux & baisent trois fois la terre : ils se remettent ensuite sur leur séant en attendant que le Prêtre commence, afin de le suivre tout bas & de faire les mêmes inclinations que lui. C'est dans ce temps-là que leur modestie est la plus admirable ; ils ne saluent personne, & ils n'oseroient causer ni s'entretenir avec qui que ce soit, pas même regarder à droit ni à gauche. Tout le monde est immobile, on ne crache ni l'on ne tousse : enfin on ne donne des marques de vie que par quelques soupirs profonds, qui sont des épanouïssemens mécaniques. Parmi ces soupirs de l'ame envers Dieu, plûtôt que des mouvemens le Prêtre se leve ; il porte ses mains ouvertes à la tête, il bouche ses oreilles avec les pouces, leve les yeux vers le Ciel & chante fort haut distinctement : *Dieu est grand, gloire à toi, Seigneur. Que ton nom soit beni & loué. Que ta grandeur soit reconnuë ; car il n'y a point d'autre Dieu que toi.*

Voici la priére qu'ils récitent ordinairement les yeux baissez & les mains croisées sur l'estomac. C'est leur Oraison Dominicale.

Au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde. Loué soit Dieu le Seigneur du monde, qui est un Dieu plein de bonté & de misericorde. Seigneur qui jugeras tous les hommes, nous t'adorons, nous mettons toute nôtre confiance en toi. Conserve-nous, puisque nous t'invoquons dans la veritable voye, qui est celle que tu as choisie & que tu favorises de tes graces. Ce n'est pas la voye des infidéles ni de ceux contre qui tu es justement irrité. Ainsi soit-il.

Ils font après cela des inclinations, & appuyant les mains sur leurs genoux, à demi courbez ils repetent l'Oraison, *Dieu est grand, gloire à toi, Seigneur, &c.* ou bien ils disent par trois fois, *Soit glorifié le nom du Seigneur.* Ils se prosternent de nouveau, baisent la terre deux fois, & crient autant de fois, *O grand Dieu que ton nom soit glorifié.* Ensuite ils recitent encore la grande Oraison : *au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde &c.* A quoi ils ajoûtent l'article suivant tiré de l'Alcoran : *Je confesse que Dieu est Dieu, que Dieu est éternel, qu'il n'a ni engendré, ni été engendré, & qu'il n'y a aucun qui lui soit semblable ni égal.* Après avoir fait les inclinations que l'heure de la priére demande, ils se relevent à demi, quoiqu' assis sur leurs talons, & jettant les yeux sur leurs mains ouvertes comme sur un livre, ils prononcent ces paroles.

L'adoration & les priéres ne sont dûës qu'à Dieu. Salut & paix soient sur toi, ô Prophéte. La misericorde, les benedictions & la paix du Seigneur soient sur nous & sur les serviteurs de Dieu. Je proteste qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il n'a point de compagnon, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu.

Les priéres finissent par la salutation des deux Anges qu'ils croyent être à leurs côtez. Pour s'aquitter de ce devoir, ils empoignent leur barbe & se tournent à droite & à gauche. Ils s'imaginent que l'un de ces Anges est blanc, & que l'autre est noir ; le blanc, à ce qu'ils croyent, les excite à bien faire ; & tient un regître de leurs bonnes actions ; le noir contrôle les mauvaises pour les en accuser après leur mort. En saluant chaque Ange, ils prononcent, *Le salut & la misericorde de Dieu soient sur toi.* Ils croyent d'ailleurs que les priéres ne sauroient être exaucées, s'ils n'ont auparavant fait une ferme résolution de pardonner à leurs ennemis ; c'est pour cela qu'ils ne laissent point passer le Vendredi sans se reconcilier de bon cœur avec eux ; de là vient aussi qu'on n'entend jamais ni médisance ni injure parmi les Turcs.

Les priéres du *Vendredi* se font dans l'intention d'attirer la grace du Seigneur sur tous les Musulmans. On prie le *Samedi* pour la conversion des Juifs : le *Dimanche* pour celle des Chrêtiens : le *Lundi* pour les Prophétes : le *Mardi* pour les Prêtres, & pour ceux qu'ils estiment saints dans ce monde : le *Mercredi* pour les Morts, pour les malades, & pour les Musulmans qui sont esclaves parmi

mi les infidéles : le *Jeudi* pour tout le monde, de quelque nation & de quelque religion qu'il puisse être. Le Vendredi les Mosquées sont plus frequentées, mieux éclairées, & les priéres s'y font plus solemnellement.

Nous n'avons pas vû prier dans les Mosquées, car il n'est permis aux Chrétiens d'y entrer que lors qu'il n'y a personne ; mais nous avons vû faire la priére aux Musulmans dans les caravanes. Le Chef de la caravane connoissant par la hauteur du Soleil l'heure qu'il est, s'arrête & leur annonce la priére tout comme feroit le Chantre ordinaire : les Chrétiens & les Juifs attendent à cheval, s'ils veulent, ou se promenent pendant ce temps-là. Les Musulmans étendent chacun leur tapis à terre, font leurs inclinations & récitent leurs Oraisons. Bien souvent le Chef de la caravane leur tient lieu de Prêtre ; s'il s'y trouve quelque Dervich, comme cela se rencontre fort souvent dans les caravanes d'Asie, il fait cette fonction. Tout cela se passe au milieu des champs avec la même attention & la même modestie que s'ils étoient dans une Mosquée. Quand il n'y a qu'un, deux, ou trois Turcs dans une caravane, on les voit s'écarter du chemin pour prier, & courir ensuite à toute bride pour réjoindre la troupe. Rien de plus exemplaire que ces exercices, & cela m'a donné beaucoup d'indignation contre les Grecs, qui la plûpart vivent comme des chiens.

Outre les priéres journaliéres dont on vient de parler, les Turcs se rendent à la Mosquée à minuit pendant le Carême pour y faire la priére suivante.

Seigneur Dieu qui excuses nos fautes : Toi qui seul dois être aimé & honoré : Qui es grand & victorieux : Qui tournes les cœurs & les pensées des hommes : Qui disposes de la nuit & du jour : Qui pardonnes nos offenses & purifies nos cœurs : Qui fais misericorde & distribuës tes bienfaits à tes serviteurs. Adorable Seigneur, nous ne t'avons pas honoré comme tu devois l'être. Grand Dieu qui merites qu'on ne parle que de toi, nous n'en avons pas parlé aussi dignement que nous le devions. Grand Dieu que l'on doit remercier incessamment, nous ne t'avons pas assez rendu d'actions de graces. Dieu misericordieux, toute sagesse, toute bonté, toute vertu viennent de toi ; c'est à toi qu'il faut demander pardon & misericorde. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. Il est unique. Il n'a point de compagnon. Mahomet est l'Envoyé de Dieu. Mon Dieu vôtre benediction sur Mahomet & sur la race des Musulmans.

Le Carême des Turcs a pris le nom du mois où il se trouve, qui est la Lune de *Ramazan* ou *Ramadan*, car ils comptent toûjours par les Lunes. Leur année est de 354. jours partagés en 12. Lunes, ou Mois, lesquels ne commencent qu'à la nouvelle Lune ; ces mois sont alternativement l'un de 30. jours & l'autre de 31. Le premier qui est de 30. jours s'appelle *Muharrem*. Le 2. *Sefer*, & n'est que de 29. jours. Le 3. *Rebiul-euvel*. Le 4. *Rebiul-ahhir*. Le 5. *Giamazil-euvel*. Le 6. *Giamazil-ahhir*. Le 7. *Regeb*. Le 8. *Chaban*. Le 9. *Ramazan* ou *Ramadan*. Le 10. *Chaval*. Le 11. *Zoulcudé*. Le 12. *Zoulhigé*. Ces mois ne suivent pas les saisons, parce qu'ils ne s'accordent pas avec le cours du Soleil, & leurs années sont plus courtes de onze jours que les nôtres ; ainsi le Ramazan remonte tous les ans de pareil nombre de jours ; de là vient que d'une année à l'autre, il parcourt toutes les saisons.

Le Carême a été établi pendant la Lune de Ramazan, parce que Mahomet publia que l'Alcoran lui avoit été envoyé du Ciel dans ce temps-là. Le jeûne qu'il ordonna est different du nôtre, en ce qu'il est absolument deffendu durant tout le cours de cette Lune, de manger, de boire, ni de mettre aucune chose dans la bouche, pas même de fumer depuis que le Soleil se leve, jusques à ce qu'il soit couché. En recompense tant que la nuit dure, ils peuvent manger & boire sans distinction de viande ni de boisson, si l'on en excepte le vin ; car ce seroit un grand crime d'en goûter, & ce crime ne s'expioit autrefois qu'en jettant du plomb fondu dans la bouche des coupables ; on n'est pas si sévere aujourd'hui, mais on ne laisseroit pas d'être puni corporellement. L'eau de vie n'est pas épargnée la nuit pendant ce temps de penitence ; encore moins le sorbet & le caffé. Il y en a même qui sous pretexte de penitence se nourrissent plus délicieusement que tout le reste de l'année. L'amour propre qui est ingénieux par tout, leur inspire en ce temps-là, de faire meilleure chere dans les temps destinez à la mortification : les confitures consolent l'estomac des devots, quoiqu'elles ne soient ordinairement qu'au miel & au refiné. Les riches observent le Carême aussi séverement que les pauvres ; les soldats de même que les Religieux ; le Sultan comme un simple particulier. Chacun se repose pendant le jour, & l'on ne pense qu'à dormir, ou au moins à éviter les exercices qui altérent, car c'est un grand supplice que de ne pouvoir pas boire de l'eau pendant les grandes chaleurs. Les gens de travail, les voyageurs, les campagnards soufrent beaucoup ; il est vrai qu'on leur pardonne de rompre le jeûne, pourveu qu'ils tiennent compte des jours, & à condition d'en jeûner par la suite un pareil nombre quand leurs affaires le leur permettront : tout bien consideré, le Carême chez les Musulmans n'est qu'un dérangement de leur vie ordinaire. Quand la Lune de Chaban, qui précede immédiatement celle de Ramazan est

pas-

passée, on observe avec grand soin la nouvelle Lune. Une infinité de gens de toutes sortes d'états se tiennent sur les lieux élevez & courent avertir qu'ils l'ont apperçûë; les uns agissent par devotion, les autres pour obtenir quelque récompense. Dès le moment qu'on est assûré du fait, on le publie par toute la ville, & on commence à jeûner. Dans les endroits où il y a du canon, on en tire un coup au coucher du Soleil. On allume une si grande quantité de lampes dans les Mosquées, qu'elles ressemblent à des chapelles ardentes, & l'on prend soin de faire de grandes illuminations sur les minarets pendant la nuit.

Les Muezins au retour de la Lune, c'est à dire à la fin du jour du premier jeûne, annoncent à haute voix qu'il est temps de prier & de manger. Les pauvres Mahometans qui ont alors le gozier fort sec, commencent à avaler de grandes potées d'eau, & donnent avidement sur les jattes de ris. Chacun se régale avec ses meilleures provisions; & comme s'ils apprehendoient de mourir de faim, ils vont chercher à manger dans les ruës, après s'être bien rassasiez chez eux; les uns courent au caffé; les autres au sorbet; les plus charitables donnent à manger à tous ceux qui se présentent. On entend les pauvres crier dans les ruës *Je prie Dieu qu'il remplisse la bourse de ceux qui me donneront pour remplir mon ventre.* Ceux qui croyent raffiner sur les plaisirs, se fatiguent la nuit autant qu'ils peuvent, pour mieux reposer le jour, & pour laisser passer le temps du jeûne sans en être incommodez. On fume donc pendant les tenebres après avoir bien mangé; on jouë des instrumens; on voit jouër les marionettes à la faveur des lampes. Tous ces divertissemens durent jusques à ce que l'aurore éclaire assez pour distinguer, comme ils disent, un fil blanc, d'avec un fil noir; alors on se repose & l'on donne le nom de jeûne à un sommeil tranquille qui dure jusques à la nuit. Il n'y a que ceux que la necessité oblige de travailler, qui vont à leur ouvrage ordinaire. Où est donc, selon eux, l'esprit de mortification qui doit purifier l'ame des Musulmans? Ceux qui aiment la vie dereglée souhaiteroient que ce temps de pénitence durât la moitié de l'année, d'autant mieux qu'il est suivi du grand Bairam, pendant lequel par une alternative agréable on dort toute la nuit, & l'on ne fait que se réjouïr tant que le jour dure.

† Sur la fin de la Lune de Ramazan, on observe avec soin celle de Chuval, & on annonce le Bairam dès qu'on l'a découverte. On n'entend alors que tambours & trompettes dans les Palais & dans les Places publiques. Si le temps est assez couvert pour cacher la nouvelle Lune, on retarde la fête d'un jour; mais si les nuages continuent, on suppose que la Lune doit être nouvelle, & l'on allume des feux de joye dans les ruës. Les femmes qui sont renfermées pendant toute l'année, ont la liberté de sortir pendant les trois jours que dure cette fête. On ne voit dans les places que musiciens, escarpolettes, rouës de fortune. On voltige dans ces escarpolettes, ou pour mieux dire, on se promene en l'air sur des sieges de bois, par le moyen des cordes que des hommes conduisent avec plus ou moins de violence au gré de celui qui est assis. Les rouës de fortune sont semblables à celles des moulins d'eau; on les fait tourner sans que ceux qui sont assis en dedans touchent les uns aux autres, quoique chacun se trouve à son tour au haut & au bas de la rouë.

Le premier jour du Bairam, les Musulmans font entre eux une réconciliation générale, & se donnent réciproquement les mains dans les ruës; après avoir baisé celles de leurs ennemis, ils les portent à leur tête. On se souhaite mille prosperitez, & l'on s'envoye des presents comme nous faisons ici au commencement de l'année. Les Predicateurs expliquent dans les Mosquées quelques points de l'Alcoran, & après le sermon, on y chante l'Oraison suivante: *Salut & benediction sur toi Mahomet ami de Dieu. Salut & benediction sur toi Jesus-Christ souffle de Dieu. Salut & benediction sur toi Moyse familier de Dieu. Salut & benediction sur toi David Monarque établi de Dieu. Salut & benediction sur toi Salomon le fidele du Seigneur. Salut & benediction sur toi Noé, qui as été sauvé par la grace de Dieu. Salut & benediction sur toi Adam la pureté de Dieu.*

Le Grand Seigneur paroit plus magnifique ce jour-là qu'à l'ordinaire; il reçoit les complimens des Grands de la Porte, & leur fait donner un repas somptueux dans la Sale du Divan. On asseure qu'au retour de Sainte Sophie il monte sur son Thrône, ayant le Chef des Eunuques blancs à sa gauche. Si les fils du Kam des Tartares se trouvent à la Cour, ils viennent les premiers se prosterner devant lui, & ne se retirent qu'après avoir baisé ses mains & lui avoir souhaité une heureuse fête. Le Grand Visir se presente ensuite à la tête des Vicerois & des Pachas qui sont dans la ville, & après avoir fait son compliment au Sultan un genou en terre, il lui baise la main & prend la place du Chef des Eunuques blancs. Le Moufti accompagné des Intendans de Justice, des grands Cadis, des plus fameux Prédicateurs, en un mot de tous ceux qu'on appelle principaux Officiers de la Foi, & de celui même qui se dit le Chef de la race de Mahomet: le Moufti, dis-je, la tête baissée jusques à terre & les mains dans sa ceinture, vient baiser l'épaule du Sultan; on dit que ce Prince avance un pas pour le recevoir. Le Janissaire Aga fait son compliment le dernier de tous, après que les Officiers qui ont accompagné le Moufti ont fait leur

† Le Bairam.

reverence. Quand le repas est fait on distribuë de la part du Grand Seigneur des vestes de Marte Zibeline aux premiers Officiers de la Porte. Voilà ce qui se passe à l'entrée du Serrail. Dans l'interieur de ce Palais, le Sultan reçoit des complimens des Chefs des Eunuques & de ses premiers Gentilhommes. Les Sultanes même sortent de leurs appartemens & passent en carosse chez le Grand Seigneur; mais ces carosses sont fermez avec le même soin que si l'on conduisoit des prisonniers. On asseure que pendant les trois jours, qu'il est permis à ces Dames de venir chez le Sultan, ce Prince n'est servi que par des Eunuques noirs; les Pages, les Eunuques blancs, les Gentilhommes, enfin tous ceux qui n'ont pas le visage noir en sont exclus pour tout ce temps-là. Les Dames se visitent aussi entre elles après avoir offert leurs vœux à l'Empereur.

Les Mahometans célebrent encore quelques autres fêtes pendant le reste de l'année. J'ai eû l'honneur, Monseigneur, de vous parler du petit Bairam dans ma troisiéme Lettre: cette fête se solemnise le 70. jour après le grand, c'est à dire le 10. jour de la Lune de *Zoulbigé*, & les pelerins qui vont à la Méque prennent si bien leurs mesures, qu'ils y arrivent la veille de ce même jour. Les Turcs célebrent aussi avec réjouïssance la nuit de la naissance de Mahomet, qui est la nuit du 11 au 12 du 3e mois. On fait les illuminations ordinaires dans les Mosquées & aux minarets de Constantinople. L'Empereur va à la Mosquée neuve où il fait colation après la priere, & l'on y distribuë par ses ordres des confitures & des boissons. Mahomet, suivant la croyance des Musulmans, monta au ciel sur l'Alborac la nuit du 26. au 27. du 4e. mois, c'est un jour de grande fête chez eux. Deux mois avant le Ramazan, on celebre la nuit du 4 au 5 du 7e. mois, pour se souvenir que le Carême approche. On ne jeûne point à l'occasion de ces fêtes; au contraire, après avoir prié la nuit dans les Mosquées, on va faire bonne chere chez soi, ou chez ses amis pendant la journée.

Les Turcs n'attendent pas les jours de fêtes pour faire des œuvres de charité, l'aumône chez eux est un commandement indispensable, ils la regardent même comme le moyen le plus asseuré pour augmenter leur bien & pour attirer la benediction du Ciel sur leurs heritages. *Ceux qui lisent l'Alcoran*, dit Mahomet, *qui prient, qui distribuent les biens que Dieu leur a donnez, soit en public, soit en particulier, doivent être assurez de n'être point trompez dans ce commerce. Ils seront remboursez bien amplement de tout ce qu'ils auront donné. Dieu que nous devons toûjours glorifier, pardonne les pechez à ceux qui font des charitez, & rend avec usure tout ce qu'on a donné en son nom.* Il est ordonné aux Musulmans de faire l'aumône dans l'unique vûë de plaire à Dieu, & non par un principe de vanité: *Gens de bien ne perdez pas le profit de vos aumônes en voulant qu'on les voye; car celui qui les fait pour être vû, & non pas dans l'intention de se rendre le Seigneur favorable au jour du Jugement, est à l'égard des choses du Ciel comme une terre remplie de cailloux couverts d'un peu de poussiere, laquelle se dissipe à la moindre pluye, de telle sorte qu'il n'y reste que les cailloux.*

Les Casuistes Mahometans ne conviennent pas sur quel pied chacun doit regler ses aumônes. Les uns croyent qu'il suffit de donner un pour cent de tous ses biens; les autres prétendent qu'il faut en retrancher la quatriéme partie en faveur des pauvres; les plus séveres obligent à la dixiéme partie. Outre les aumônes particulieres, il n'y a point de nation qui fasse plus de dépense en fondations que les Turcs. Ceux mêmes qui ne jouïssent que d'une médiocre fortune, laissent après leur mort de quoi entretenir un homme qui, dans les grandes chaleurs de l'Eté, donne de l'eau à boire à ceux qui passent devant leur sepulture. Je ne doute pas qu'on n'y trouvât des muids de vin, si Mahomet ne leur en eût deffendu l'usage. La maniére de faire l'aumône est bien expliquée dans le précepte suivant. *Assistez vos peres & meres, vos proches parens, les orphelins, vos voisins, ceux qui voyagent avec vous, les pelerins, ceux qui sont sous vôtre puissance; mais ne le faites pas pour en tirer de la vanité, car Dieu l'a en horreur. Je punirai séverement*, (dit le Seigneur) *& je couvrirai de confusion ces sortes d'avares, qui non contens de ne point faire part aux autres, des biens dont je ne les ai rendus que dépositaires, persuadent au contraire qu'il ne faut rien donner. Que ceux qui ont la foi fassent des aumônes & des prieres avant que le jour du Jugement vienne, car il ne sera plus temps d'achetter le Paradis après ce terrible jour.*

On ne trouve en Turquie ni gueux ni mandians, parce que l'on y prévient les besoins des malheureux. Les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui y sont arrêtez pour dettes. On assiste avec soin les pauvres honteux. Combien voit-on de familles ruinées par les incendies qui se rétablissent par les charitez? Elles n'ont qu'à se presenter à la porte des Mosquées. On va dans les maisons consoler les affligez. Les malades, fussent-ils pestiferez, trouvent du secours dans la bourse de leurs voisins, & dans les fonds des parroisses. Les Turcs ne bornent pas là leurs charitez, comme le remarque Leunclaw. Ils employent leur argent à faire réparer les grands chemins, à y faire conduire des fontaines pour le soulagement des passans; ils font bâtir des Hôpitaux, des Hôtelleries, des Bains, des Ponts, des Mosquées.

Quoique les plus belles Mosquées soient à Constantinople, à Andrinople, à *Bursa* ou Pruse, on trouve la même distribution de bâtimens dans celles des principales villes, & une cour où il y a des eaux pour faire les ablutions. Le corps de la Mosquée est ordinairement un dôme assez propre, l'interieur

terieur en est tout simple, & l'on ne voit sur les murailles que le nom de Dieu écrit en Arabe. La niche où est l'Alcoran est toûjours tournée du côté de la Méque; & la dedicace des plus célebres Mosquées se fait en y attachant une piece de quelque étoffe qui a servi de portiere à la Mosquée de la Méque. La moindre Mosquée a un minaret; celles d'une mediocre beauté en ont deux: s'il n'y en a point, le Muezin se place devant la porte, il met ses pouces dans les oreilles, & se tournant vers les quatre parties du monde, il annonce les heures de la priere. Ce chantre sert de cloche, de quadran & d'horloge: car dans toute la Turquie il n'y a que des montres de poche. Le service de ces Eglises est uniforme; tous les Officiers dépendent du Curé, qui en qualité de premier ministre préche & fait faire les prieres. Quelque beau que soit le pavé d'une Eglise, il est toûjours couvert d'un tapis ou d'une natte. Pour ce qui est des revenus des Mosquées, il est certain qu'il n'y en a point de pauvres; la plûpart sont très-riches, & l'on prétend que l'Eglise possede un tiers des terres de l'Empire. Orcan II. Empereur Othoman changea les Eglises Grecques en Mosquées: ses Successeurs ont fait de même, mais ils en ont augmenté les revenus, bien-loin de les diminuer. Cet Empereur fut le premier aussi qui fit bâtir des Hôpitaux pour les pauvres, & pour les pelerins; il établit & renta des Colleges pour y faire étudier la jeunesse. Il est peu de Mosquées considerables, qui n'ayent leurs Hôpitaux & leurs Colleges. Les pauvres, de quelque Religion qu'il soient, sont assistez dans ces Hôpitaux; mais on ne reçoit dans les Colleges que des Mahometans, à qui l'on apprend à lire, à écrire, à interpreter l'Alcoran. Quelques-uns s'y appliquent à l'Arithmetique, à l'Astrologie, à la Poësie; quoique les Colleges soient principalement destinez pour y former les gens de Loi.

Les Hôtelleries de fondation qu'on trouve sur les chemins, sont de grands édifices longs ou quarrez qui ont l'apparence d'une grange. On ne voit en dedans qu'une banquette attachée aux murailles, & relevée d'environ trois pieds, sur six pieds de largeur; le reste de la place est destiné pour les chevaux, pour les mulets, & pour les chameaux. La banquette sert de lit, de table, & de cuisine aux hommes. On y a pratiqué de petites cheminées à sept ou huit pieds les unes des autres, où chacun fait bouillir sa marmite. Quand la soupe est prête, on étend la nappe & l'on se range autour, les pieds croisez comme les Tailleurs. Le lit est bien-tôt dressé après le souper, il n'y a qu'à étendre son tapis, ou placer son strapontin à côté de la cheminée, & ranger ses hardes & ses habits autour; la selle du cheval tient lieu d'oreiller; le capot suplée aux draps & à la couverture: ce qu'il y a de plus commode, c'est que le matin on monte à cheval sans descendre de la banquette, car les étriers se trouvent tout de niveau. Les voituriers tiennent l'étrier opposé à celui du montoir; ces gens-là ne dorment gueres, ils passent plus de la moitié de la nuit à faire manger leurs chevaux, à les panser, & à les charger.

On trouve à achetter à la porte de ces Hôtelleries, du pain, des poules, des œufs, des fruits, quelquefois du vin; on va se pourvoir au village prochain si l'on manque de quelque chose. S'il y a des Chrêtiens, l'on y trouve du vin, sinon il faut s'en passer. On ne paye rien pour le gîte. Ces retraites publiques ont conservé en quelque maniére le droit d'hospitalité, si recommandable chez les anciens.

Les Hôtelleries des villes sont plus propres & mieux bâties; elles ressemblent à des monastéres, car il y en a beaucoup où l'on a bâti une petite Mosquée; la fontaine est ordinairement au milieu de la cour; les cabinets pour les nécessitez sont autour; les chambres sont rangées le long d'une grande galerie, ou dans des dortoirs bien éclairez. Dans les Hôtelleries de fondation on ne donne pour tout payement qu'une étrêne au Concierge, & l'on est à bon marché dans les autres; pour y être à son aise, il faut avoir une chambre pour la cuisine. Le marché n'est pas loin, car l'on achette à la porte de la maison, viande, poisson, pain, fruit, huile, beurre, pipes, tabac, caffé, chandelles, & jusques à du bois. Il faut s'adresser à des Juifs ou à des Chrêtiens pour avoir du vin, & pour peu de chose ils l'apportent en cachette: le meilleur est chez les Juifs, & le moindre chez les Grecs: nous en avions ordinairement d'excellent, parce que nos gens qui s'y trouvoient interessez ne manquoient pas de publier dans le quartier que nous étions Medecins. On venoit nous demander des remedes, ou nous prier de voir des malades, & l'honoraire se réduisoit ordinairement à quelques bouteilles de bon vin. Il y a de ces Hôtelleries où l'on fournit aux dépens du Fondateur, la paille, l'orge, le pain, & le ris. Celles d'Europe sont mieux bâties, mieux rentées & plus propres que celles qui sont en Asie; car dans les grandes villes elles sont couvertes de plomb & embellies de plusieurs domes: mais comme les pluyes sont moins frequentes en Asie, on aime mieux pendant la belle saison, camper dans des campagnes agréables le long des ruisseaux où l'on pêche d'excellentes Truites. On trouve des perdrix presque par tout.

Comme la charité & l'amour du prochain sont les points les plus essentiels de la Religion Mahometane, les grands chemins sont ordinairement bien entretenus, & l'on y trouve assez frequemment

ment des sources, parce qu'ils en ont besoin pour leurs ablutions. Les pauvres gens prennent soin de la conduite des eaux, & ceux qui sont dans une fortune médiocre rétablissent les chaussées. Ils s'associent avec leurs voisins pour bâtir des ponts sur les grandes routes, & contribuent au bien public suivant leurs facultez. Les ouvriers payent de leur personne, & servent gratuitement de maçons & de manœuvres pour ces sortes d'ouvrages. On voit dans les villages aux portes des maisons, des cruches d'eau pour l'usage des passans. Quelques bons Musulmans se logent sous des espéces de barriéres qu'ils font construire sur les grands chemins, & là ils ne sont occupez pendant les grandes châleurs qu'à faire reposer & rafraichir ceux qui sont fatiguez. L'esprit de charité est si généralement répandu parmi les Turcs, que les mendians mêmes, quoiqu'on en voye très-peu chez eux, se croyent obligez de donner leur superflu à d'autres pauvres; ils outrent la charité, ou plûtôt la vanité, car ils donnent leurs restes à des personnes aisées, qui ne font aucune difficulté de recevoir leur pain & de le manger, pour leur témoigner combien ils font cas de leur vertu.

La charité des Mahometans s'étend même sur les animaux, sur les plantes, sur les morts. Ils croyent qu'elle est agréable à Dieu, parceque les hommes qui veulent se servir de leur raison, ne manquent jamais de rien; au lieu que les animaux, n'ayant aucune raison, leur instinct les expose souvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Dans les bonnes villes on vend de la viande au coin des rues, pour la distribuer aux chiens: quelques Turcs par charité les pansent de leurs blessures, & sur tout de la galle dont ces animaux sont très-maltraitez sur la fin de leurs jours. On voit des personnes de bon sens, qui par devotion portent de la paille pour les mettre coucher à leur aise, ou pour soulager les chiennes qui viennent de mettre bas: il y en a qui leur bâtissent de petites huttes pour les mettre à couvert avec leurs petits. On aura de la peine à croire qu'il y ait des fondations établies par des testamens en bonne forme, pour nourrir un certain nombre de chiens & de chats pendant certains jours de la semaine; cependant c'est un fait constant, & l'on paye dans Constantinople des gens pour executer l'intention des testateurs, en distribuant dans les carrefours la nourriture à ces animaux; les bouchers & les boulangers ont souvent de petits fonds destinez à cet usage. Les Turcs avec toute leur charité haïssent les chiens & ne les souffrent pas dans leurs maisons; en temps de peste ils en tuent autant qu'ils en trouvent, persuadez que ce sont des animaux immondes qui infectent l'air.

Au contraire ils aiment beaucoup les chats, soit à cause de leur propreté naturelle, soit parceque ces animaux symphatisent avec eux par leur gravité, au lieu que les chiens sont folâtres, étourdis, remuans. D'ailleurs les Turcs croyent, par je ne sçai quelle tradition, que Mahomet aimoit si fort son chat, qu'étant un jour consulté sur quelque point de Religion, il aima mieux couper le parement de sa manche sur lequel cet animal reposoit, que de l'éveiller en se levant, pour aller parler à la personne qui l'attendoit. Cependant les chats du Levant ne sont pas plus beaux que les nôtres, & ces beaux chats gris couleur d'ardoise y sont fort rares; on les y porte de l'Isle de Malte où la race en est commune. Parmi les oiseaux, on regarde chez les Turcs les Tourterelles & les Cigognes commes des créatures sacrées, on n'oseroit les tuer; les Grecs de l'Archipel au contraire sont très-friands des Tourterelles, & ils en font leur mets le plus délicat, c'est en effet le gibier le plus délicieux du Levant, & il ne céde au Francolin qu'en grosseur, mais il faut les manger roties, car celles que l'on sale dans des barils comme les anchoyes, y perdent tout leur goût. Les Turcs croyent faire une œuvre de charité en achettant un oiseau en cage dans le dessein de lui donner la liberté, pendant qu'ils ne font aucun scrupule de tenir leurs femmes en prison, & nos esclaves à la chaîne. Ceux qui prennent ces oiseaux à la glu ou à quelqu'autre sorte de chasse, ne croyent pas pecher, parce que leur intention est de fournir, à ceux qui ont le moyen de les rachetter pour leur redonner la liberté, des occasions de faire de bonnes œuvres: ainsi chacun espere d'y trouver son compte devant Dieu, tant il est vrai que la direction d'intention est naturelle à tous les hommes.

A l'égard des plantes, les plus devots chez les Turcs les arrosent par charité & cultivent la terre qui les a produites, afin qu'elles soient nourries plus grassement. On dit que Sultan Osman voyant de loin un arbre qui avoit la figure d'un Dervich, fonda une rente d'un aspre par jour pour payer un homme qui en prît soin. Quoi qu'il y ait de la simplicité, pour ne pas dire de la folie, à suivre l'exemple de cet Empereur, neanmoins ces bons Musulmans croyent en cela faire une chose agréable à Dieu, qui est le créateur & le conservateur de toutes choses. Ils sont assez simples pour s'imaginer qu'ils font plaisir aux morts en versant de l'eau sur leurs tombeaux; cela peut, disent-ils, leur donner du rafraichissement; on voit même plusieurs femmes qui font manger & boire dans les cimetiéres le Vendredi, croyant appaiser par ce moyen la faim & la soif de leurs maris.

Avant que de vous entretenir, Monseigneur, de tou-

les pratiques des Turcs, au sujet des morts, il est bon d'expliquer les deux Commandemens qui restent ; sçavoir celui du voyage de la Méque, & celui de la Propreté. Non seulement le pelerinage de la Méque est difficile par la longueur du chemin, mais encore par rapport aux dangers que l'on court en Barbarie, où les vols sont frequens, les eaux rares, & les chaleurs excessives; il est vrai que les Mahometans peuvent s'en dispenser, & substituer à leur place un homme qui coure le risque du voyage. Ils regardent le Temple de *Haram*, qui est celui de la Méque, comme l'ouvrage d'Abraham. *Fais savoir à tout le monde*, dit l'Alcoran, *que Dieu a commandé de suivre la Religion d'Abraham, lequel n'étoit ni idolâtre ni incredule : Que c'est Abraham qui a bâti le Temple de la Méque, lequel est le premier que l'on ait construit pour prier le Seigneur. L'honneur que l'on porte à ce lieu est fort agréable à Dieu. Il veut que tous ceux qui peuvent y aller, y aillent.* Les Musulmans ne s'embarrassent pas de l'Anacronisme, & ils condamneroient au feu quiconque oseroit nier qu'il n'y avoit point de ville de la Méque dans le temps d'Abraham.

Les quatre rendez-vous des pelerins sont, Damas, le Caire, Babylone, & Zebir. Ils se préparent à ce penible voyage par un jeûne qui suit celui du Ramazan, & s'assemblent par troupes dans des lieux convenus. Les Sujets du Grand Seigneur qui sont en Europe, se rendent ordinairement à Alexandrie sur des bâtimens de Provence, dont les Patrons s'obligent à voiturer les pelerins. Aux approches du moindre vaisseau, ces bons Musulmans qui n'aprehendent rien tant que de tomber entre les mains des armateurs de Malte, vont baiser la banniere de France, ils s'envelopent dedans & la regardent comme leur azile ; d'Alexandrie ils passent au Caire pour joindre la caravane des Afriquains. Les Turcs d'Asie s'assemblent ordinairement à Damas; les Persans & les Indiens à Babylone; les Arabes & ceux des Isles des environs à Zebir. Les Pachas qui s'aquittent de ce devoir s'embarquent à Suez port de la mer Rouge, à trois journées & demi du Caire. Toutes ces caravanes prennent si bien leurs mesures, qu'elles arrivent la veille du petit Bairam sur la colline d'*Arafagd* à une journée de la Méque. C'est sur cette fameuse colline qu'ils croyent que l'Ange apparut à Mahomet pour la premiere fois, & c'est là un de leurs principaux sanctuaires. Après y avoir égorgé des moutons pour donner aux pauvres, ils vont faire leurs priéres à la Méque, & de là à Medine où est le tombeau du Prophete, sur lequel on étend tous les ans un Poile très-riche & très-magnifique que le Grand Seigneur y envoye par devotion : l'ancien Poile est mis par morceaux, car les pelerins tâchent d'en attraper quelque piéce, pour petite qu'elle soit, & la conservent comme une relique très-précieuse.

Le Grand Seigneur envoye aussi par l'Intendant des caravanes cinq cens sequins, un Alcoran couvert d'or, plusieurs riches tapis, & beaucoup de piéces de drap noir pour les tentures des Mosquées de la Méque. On choisit le Chameau le mieux fait du pays pour être porteur de l'Alcoran; à son retour ce Chameau tout chargé de guirlandes de fleurs, & comblé de benedictions, est nourri grassement, & dispensé de travailler le reste de ses jours. On le tuë avec solemnité quand il est bien vieux, & l'on mange sa chair comme une chair sainte ; car s'il mouroit de vieillesse ou de maladie, cette chair seroit perduë & sujette à pourriture. Les pelerins qui ont fait le voyage de la Méque sont en grande vénération le reste de leur vie ; absous de toutes sortes de crimes, ils peuvent en commettre de nouveaux impunément, puisqu'on ne sauroit les faire mourir suivant la Loi; ils sont réputez incorruptibles, irréprochables & sanctifiez dès ce monde. On assûre qu'il y a des Indiens assez sots pour se crêver les yeux après avoir vû ce qu'ils appellent les Saints lieux de la Méque, prétendans que les yeux ne doivent point après cela être profanez par la vûë des choses mondaines.

Les enfans qui sont conçûs pendant ce pelerinage, sont regardez comme de petits saints, soit que les pelerins les ayent eûs de leurs femmes légitimes, ou des avanturiéres; ces derniéres s'offrent humblement sur les grands chemins pour travailler à une œuvre aussi pieuse. Ces enfans sont tenus plus proprement que les autres, quoiqu'il soit mal-aisé d'ajoûter quelque chose à la propreté avec laquelle on prend soin des enfans généralement par tout le Levant.

Mahomet seroit louable s'il n'avoit conseillé la propreté que comme une chose honnête & utile pour la santé ; mais il est ridicule d'en avoir fait un point de Religion. Cependant les Musulmans y sont si fort attachez qu'ils passent la plus grande partie de leur vie à se laver Il n'y a point de village chez eux qui n'ait un bain public. Ceux des villes en sont le principal ornement, & sont destinez pour toute sorte de gens, de quelque qualité & de quelque religion qu'ils soient ; mais les hommes ne s'y baignent jamais avec les femmes, & on y observe tant de modestie, qu'une personne seroit admonêtée si elle avoit laissé voir quelque chose par mégarde, & bâtonnée si elle l'avoit fait à dessein. Il y a des bains qui servent le matin pour l'usage des hommes, & l'après midi pour celui des femmes : quelques autres sont fréquentez un jour de la semaine par des personnes d'un sexe, & l'autre jour par celles de l'au-

tre. On est bien servi dans tous ces bains moyennant trois ou quatre aspres; les étrangers ordinairement payent plus honorablement, & tout le monde y est bien venu depuis quatre heures du matin, jusques à huit heures du soir.

On entre d'abord dans une belle sale, au milieu de laquelle est la principale fontaine, dont le bassin sert à laver le linge de la maison; tout autour de la sale regne une banquette élevée d'environ trois pieds, couverte de nattes; on s'assit sur cette banquette pour fumer & pour quitter ses habits que l'on enveloppe dans une serviette. L'air de cette premiere sale est si temperé, que l'on ne s'aperçoit pas de n'avoir sur le corps qu'un tablier attaché à la ceinture pour se couvrir par devant & par derriére. On passe avec cet équipage dans une petite sale un peu plus chaude, & de là dans une plus grande où la chaleur est plus sensible: toutes ces sales sont ordinairement terminées en petits dômes éclairez par des ouvertures garnies chacune d'une cloche de verre, semblable à celles dont nos Jardiniers couvrent les mélons. On trouve dans cette derniére sale des bassins de marbre avec deux robinets, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide, que chacun mêle à sa fantasie pour s'en jetter sur le corps avec de petits seaux de cuivre qui sont sur les lieux. Le pavé de cette chambre est échauffé par des fourneaux souterrains, & l'on s'y promene tant qu'on le juge à propos.

Quand on veut se faire décrasser, un valet du bain vous fait étendre tout à fait sur le dos, puis mettant ses genoux sur vôtre ventre, sans autre cérémonie il vous serre étroitement & vous fait craquer tous les os. La premiere fois que je tombai entre les mains d'un de ces baigneurs, je m'imaginai qu'il m'avoit disloqué tous les membres; ils manient avec la même adresse les vertebres du dos & les os des épaules: enfin ils vous razent si vous le voulez, & vous donnent un razoir pour vous razer vous-même où il vous plaît; mais il faut pour cela passer seul dans un cabinet, à la porte duquel on laisse le tablier pour signal afin que personne n'y entre; quand on en sort on reprend ce tablier & l'on revient dans la grande sale, où un autre valet vous presse avec ses mains toutes les chairs avec tant d'habileté qu'après les avoir bien pétries, pour ainsi dire, sans pourtant vous incommoder, il en exprime une quantité surprenante de sueur: les petits sacs de camelot dont ces valets se servent, tiennent lieu des étrilles des anciens, & sont beaucoup plus commodes. Pour mieux nettoyer la peau, ils jettent beaucoup d'eau chaude sur le corps, & quand on le veut on se fait donner la derniere façon avec une piéce de savon parfumé: enfin on s'essuye avec des linges bien propres, bien secs & bien chauds, & la cérémonie finit par les pieds que le même valet lave avec soin, quand on est revenu dans la grande sale où l'on a laissé ses habits: c'est là qu'on vous presente un petit miroir & que l'on reçoit vôtre argent, après que vous vous êtes habillé, & que vous avez rendu les linges. On fume dans cette sale, on y boit du caffé & même l'on y fait colation; car après cet exercice on se sent un appetit merveilleux. Il est certain que par le dégorgement des glandes de la peau, le bain dont on vient de parler facilite la transpiration, & par consequent la circulation des liqueurs qui arrosent le corps; on se sent beaucoup plus de legereté quand on a été bien décrassé, mais il faut être accoûtumé au bain dès sa jeunesse, car autrement la poitrine ne laisse pas de souffrir dans ces sales échauffées.

Les Dames se trouvent fort heureuses quand on leur permet d'aller aux bains publics; la plûpart pourtant, & surtout celles dont les maris sont assez riches pour faire bâtir des bains chez eux, n'ont pas cette liberté. Dans les bains publics elles s'entretiennent ensemble sans aucune contrainte, & elles y passent des heures plus agréables que dans leurs appartemens. Les maris qui ont de la complaisance pour leurs femmes ne leur refusent pas ces divertissemens innocens. Trop de contrainte fait quelquefois chercher des raisons de divorce.

Le Mariage chez les Turcs n'est autre chose qu'un Contract civil que les parties peuvent rompre; rien ne paroit plus commode: neanmoins comme on s'ennuyeroit bientôt parmi eux du mariage, aussi-bien qu'ailleurs; & que les fréquentes séparations ne laisseroient pas d'être à charge aux familles, on y a pourvû sagement. Une femme peut demander à être séparée d'avec son mari, s'il est impuissant, addonné aux plaisirs contre nature, ou s'il ne lui paye pas le tribut la nuit du Jeudi au Vendredi, laquelle est consacrée aux devoirs du mariage. Si le mari s'en aquitte honnêtement, & qu'il lui fournisse du pain, du beurre, du ris, du bois, du caffé, du cotton & de la soye pour filer des habits, elle ne peut se dégager d'avec lui. Un mari qui refuse de l'argent à sa femme pour aller au bain deux fois la semaine, est exposé à la séparation; car si la femme renverse sa pantoufle en présence du Juge, c'est une marque que le mari a voulu la contraindre à lui accorder des choses deffenduës. Le Juge envoye chercher pour lors le mari, le fait bâtonner & casse le mariage, à moins qu'il n'apporte de bonne raisons pour sa deffense.

Un mari qui veut se séparer de sa femme, ne manque pas non plus de pretextes à son tour; neanmoins la chose n'est pas si aisée parmi les Turcs que l'on s'imagine. Non seulement le mari est obli-

gé

gé d'assurer le douaire à sa femme pour le reste de ses jours; mais supposé que par un retour de tendresse il veuille la reprendre, il est condamné à la laisser coucher pendant 24. heures avec tel homme qu'il juge à propos; il choisit ordinairement celui de ses amis qu'il connoît le plus discret; quelquefois aussi il prend le premier venu; mais on asseure qu'il arrive souvent que certaines femmes, qui se trouvent bien de ce changement, ne veulent plus revenir avec leurs premiers maris. Cela ne se pratique qu'à l'égard des femmes qu'on a épousées. Il est permis aux Turcs d'en entrenir de deux autres sortes; savoir celles que l'on prend à pension, & des esclaves. On épouse les premieres, on loue les secondes, & on achette les dernieres.

Quand on veut épouser une fille dans les formes, on s'adresse aux parens & l'on signe les articles, après être convenu de tout en presence du Cadi & de deux témoins. Ce ne sont pas les pere & mere qui dottent la fille, c'est le mari: ainsi quand on a reglé le douaire, le Cadi délivre aux parties la copie de leur contract de mariage: la fille de son côté n'apporte que son trousseau. En attendant le jour des noces, l'époux fait benir son mariage par le Curé; & pour s'attirer les graces du Ciel, il distribue des aumônes & donne la liberté à quelques esclaves. Le jour des noces la fille monte à cheval couverte d'un grand voile & se promene par les ruës sous un dais, accompagnée de plusieurs femmes & de quelques esclaves, suivant la qualité du mari, les joueurs & les joueuses d'instrumens sont de la cérémonie: on fait porter ensuite les nippes qui ne sont pas le moindre ornement de la marche. Comme c'est tout le profit qui en revient au mari, on affecte de charger des Chevaux & des Chameaux de plusieurs coffres de belle apparence, mais souvent vuides, ou dans lesquels les habits & les bijoux sont fort au large. L'épousée est ainsi conduite en triomphe par le chemin le plus long chez l'époux qui la reçoit à la porte. Là ces deux personnes qui ne se sont jamais vûës, & qui n'ont entendu parler l'un de l'autre que depuis quelques jours, par l'entremise de quelques amis; se touchent la main & se font les plus tendres protestations qu'une veritable passion puisse inspirer. On ne manque pas de faire la leçon aux moins éloquens, car il n'est guere possible que le cœur y ait beaucoup de part.

La cérémonie étant faite en presence des parens & des amis, on passe la journée en festins, en dances, & à voir les marionettes; les hommes se réjouissent d'un côté, & les femmes d'un autre. Enfin la nuit vient & le silence succede à cette joye tumultueuse. Parmi les gens aisez, la mariée est conduite par un Eunuque dans la chambre qui lui est destinée: s'il n'y a point d'Eunuque, c'est une parente qui donne la main & qui la met entre les bras de son mari. Dans quelques villes de Turquie, il y a des femmes dont la profession est d'instruire l'épousée de ce qu'elle doit faire à l'aproche de l'époux, qui est obligé de la deshabiller piece à piece & de la placer dans le lit. On dit qu'elle récite pendant ce tempslà de longues priéres, & qu'elle a grand soin de faire plusieurs nœuds à sa ceinture, en sorte que le pauvre époux se morfond pendant des heures entieres avant que ce dénouëment soit fini. Ce n'est que sur le rapport d'autrui, qu'un homme est informé si celle qu'il doit épouser est belle ou laide. Il y a plusieurs villes en Turquie, où le lendemain des noces, les parens & les amis vont dans la maison des nouveaux mariez prendre le mouchoir ensanglanté qu'ils montrent dans les ruës en se promenant avec des joueurs d'instrumens. La mere, ou les parentes ne manquent pas de préparer ce mouchoir à telle fin que de raison & pour montrer, en cas de besoin, que les mariez sont contens l'un de l'autre. Si les femmes vivent sagement, l'Alcoran veut qu'on les traitte bien & condamne les maris qui en usent autrement, à réparer ce peché par des aumônes, ou par d'autres œuvres pies qu'ils sont obligez de faire avant que de coucher avec elles.

Lorsque le mari meurt le premier, la femme prend son douaire & rien de plus. Les enfans dont la mere vient de mourir, peuvent obliger le pere de leur donner ce douaire. En cas de répudiation le douaire se perd si les raisons du mari sont pertinentes; sinon le mari est condamné à le continuer, & à nourrir les enfans.

Voila ce qui regarde les femmes legitimes. Pour celles que l'on prend à pension, on n'y fait pas tant de façon. Après le consentement du pere & de la mere, qui veulent bien livrer leur fille à un tel, on s'adresse au Juge qui met par écrit que ce tel veut prendre un telle pour lui servir de femme, qu'il se charge de son entretien & de celui des enfans qu'ils auront ensemble, à condition qu'il la pourra renvoyer lorsqu'il le jugera à propos, en lui payant la somme convenuë à proportion du nombre d'années qu'ils auront été ensemble. Pour colorer ce mauvais commerce, les Turcs en rejettent le scandale sur les marchands Chrétiens, qui ayant laissé leurs femmes dans leurs pays, en entretiennent à pension dans le Levant. A l'égard des esclaves, les Mahometans suivant la Loi en peuvent faire tel usage qu'il leur plaît; ils leur donnent la liberté quand ils veulent, ou ils les retiennent à leur service pendant toute leur vie. Ce qu'il y a de louable dans cette vie libertine, c'est que les enfans que les Turcs ont de toutes leurs femmes, heritent également des biens de leur pere; avec cette difference seulement, qu'il faut que ceux des esclaves soient déclarez libres par Testament. Si le pere ne leur fait pas cette grace, ils suivent la condition de leur mere, & sont à la discretion de l'aîné de la famille.

Quoique les femmes en Turquie ne se montrent pas en public, elles ne laissent pas d'être magnifiques en habits, leurs chausses sont semblables à celles des hommes, & descendent jusqu'aux talons en maniére de pantalon, au bas duquel est cousu un chausson de marroquin fort propre. Ces chausses sont de drap, de velours, de satin, de brocard, de boucassin, ou de toile claire, suivant la saison & la qualité des personnes. Il y a dans Constantinople des femmes débauchées & perduës à tel point, que faisant semblant de racommoder leur veste, elles montrent en pleine rue tout ce que la modestie ordonne de cacher, & gagnent leur vie à ce détestable métier. Les femmes Turques portent sur la chemise une camisole piquée, & pardessus la camisole une espece de soutane d'une riche étoffe : cette soutane est boutonnée jusques au dessous du sein, & serrée par une ceinture de soye ou de cuir, avec des plaques d'argent enrichies de pierreries. La veste qu'elles mettent sur cette soutane est d'une étoffe plus ou moins épaisse suivant les saisons, & la fourrure en est plus ou moins chére suivant leur état; elles croisent souvent une partie de la veste sur l'autre, & les manches tombent jusques aux bouts des doigts qu'elles cachent quelquefois dans les ouvertures qui sont à côté de la veste; leurs souliers sont tout à fait semblables à ceux des hommes, c'est à dire garnis d'un demi cercle de fer en place de talon. Pour faire paroître leur taille plus avantageuse, au lieu de turban elles portent un bonnet de carton couvert de toile d'or ou de quelque belle étoffe : ce bonnet qui est fort haut ressemble, en quelque maniere, à cette espece de panier renversé que l'on voit dans les Medailles antiques sur les têtes de Diane, de Junon & d'Isis; la mode s'en est conservée dans le Levant : mais comme il faut tout cacher parmi les Turcs, le bonnet est envelopé d'un voile qui descend jusques aux sourcils; le reste du visage est aussi couvert d'un mouchoir très-fin, si étroitement noué par derriere, que ces femmes paroissent comme bridées. Leurs cheveux pendent par tresses sur le dos, ce qui leur donne assez bonne grace; celles qui n'ont pas de beaux cheveux, en portent de postiches.

Les femmes Turques, sur le rapport de nos Françoises de Constantinople & de Smyrne qui les voyent au bain avec beaucoup de liberté, sont en général belles & bien faites; elles ont la peau fine, les traits réguliers, la gorge admirable, & presque toutes les yeux noirs : il s'en trouve plusieurs qui sont d'une beauté parfaite. Leur habit à la verité n'est pas avantageux à la taille; mais chez les Turcs les plus grosses femmes passent pour les mieux faites, les tailles fines n'y sont pas estimées. La poitrine de ces femmes est en pleine liberté sous leur veste, sans corps ni corset qui les gêne : enfin elles sont comme la nature les a faites, au lieu que chez nous, pour vouloir corriger avec des machines de fer ou de baleine cette nature qui dans un certain âge laisse voir quelquefois des defauts sur l'épine du dos & aux épaules, on rend très-souvent les belles personnes contrefaites. D'ailleurs leur nourriture est beaucoup plus douce & plus uniforme que celle de nos femmes qui mangent des ragouts, qui boivent du vin, des liqueurs, & qui passent la plus grande partie des nuits à jouer : est-il surprenant après cela qu'elles ayent des enfans nouez ou contrefaits ? le sang des femmes du Levant est beaucoup plus pur. Leur propreté est extraordinaire; elles se baignent deux fois la semaine & ne soufrent pas le moindre poil ni la moindre crasse sur leur corps; tout cela contribuë fort à leur santé. Elles pourroient s'épargner le soin qu'elles prennent de leurs ongles & de leurs sourcils, car elles se colorent les ongles en rouge brun avec une poudre qui vient d'Egypte, & elles mettent une autre drogue sur leurs sourcils pour les rendre noirs.

A l'égard des qualitez de l'ame, les femmes Turques ne manquent ni d'esprit, ni de vivacité, ni de tendresse; il ne tiendroit qu'aux hommes de ce païs-là qu'elles ne fussent capables des plus belles passions : mais l'extrême contrainte avec laquelle elles sont gardées leur fait faire trop de chemin en peu de temps. Les plus vives font quelquefois arrêter par leurs esclaves les gens les mieux faits qui passent dans les ruës. Ordinairement on s'adresse à des Chrêtiens, & l'on n'aura pas peine à croire qu'on ne choisit pas les moins vigoureux en apparence. On nous contoit à Constantinople, qu'un Papas Grec de belle taille, au retour d'une expedition galante tomba malheureusement dans une trappe par la faute de l'esclave qui le conduisoit; cette trappe aboutissoit à un égout, & l'égout se vuidoit dans le port : on peut juger combien ce pauvre Papas maudissoit l'avanture, & avec quelle vitesse il courut au bain pour se faire parfumer. Les esclaves Juives, qui sont les confidentes des Turques, entrent à toute heure dans leurs appartements sous pretexte de leur porter des bijoux, & menent souvent avec elles de beaux jeunes garçons déguisez en filles; on prend soin de mettre un vertugadin sous le doliman pour grossir leur taille. L'heure de la priere du matin & du soir, est pour l'ordinaire l'heure du berger en Turquie, de même qu'en plusieurs endroits d'Espagne; mais cela ne se peut pratiquer que dans les grandes villes, où les femmes dereglées & celles dont les maris sont commodes, prennent un turban tandis qu'ils sont à la Mosquée; les rendez-vous se donnent chez les Juives, où les Turques trouvent bonne compagnie, & c'est là que les étrangers sont avec elles en pleine liberté. L'amour est ingénieux par

tout

tout pays, mais quelques précautions que l'on prenne pour cacher son jeu, il arrive souvent que l'on est surpris dans les endroits où l'on croit être le plus en sûreté. L'adultere est puni rigoureusement en Turquie; c'est dans ce cas-là que les maris sont les maîtres de la vie de leurs femmes, car s'ils ont l'ame vindicative, ces malheureuses qui sont prises en flagrant délit, ou convaincuës dans les formes, sont enfermées dans un sac plein de pierres & noyées : mais la plûpart savent si bien ménager leurs intrigues, qu'elles meurent rarement dans l'eau. Quand les maris leur accordent la vie, elles deviennent quelquefois plus heureuses qu'elles n'étoient, car on les oblige à épouser leur galand, qui est condamné à mourir, ou à se faire Turc supposé qu'il soit Chrétien. Souvent le galand est aussi condamné à se promener dans les ruës sur un âne, la tête tournée vers la queue, qu'on lui fait tenir en maniere de bride, avec une couronne de tripailles & une cravate de pareille étoffe. Après ce triomphe on le régale d'un certain nombre de coups de bâton sur les reins & sous la plante des pieds; pour derniere punition il paye une amande proportionnée à son bien. Les Sauvages de Canada ne sont pas si rigoureux; car quoi qu'ils condamnent l'adultere, ils conviennent cependant que la fragilité étant si naturelle aux deux sexes, il faut se pardonner réciproquement, si l'on fausse la foi que l'on s'est donnée sur une matiére aussi délicate.

L'Alcoran déteste l'adultere, & ordonne que celui qui en accusera sa femme, sans le pouvoir prouver, sera condamné à quatre-vingts coups de bâton. Comme la chose est difficile à prouver en Turquie où il faut avoir des témoins, le mari est obligé de jurer quatre fois devant le Juge, qu'il dit la verité; il proteste à la cinquiéme fois qu'il veut être maudit de Dieu & des hommes s'il ment. La femme ne fait qu'en rire dans son ame, car elle est cruë sur ses fermens, pourveu qu'au cinquiéme elle prie Dieu qu'il la fasse perir si son mari a dit vrai. Toute femme en pareil cas ne semble-t-elle pas devoir être dispensée de la verité?

La jalousie à part, les Turcs sont de bonnes gens, & ils prennent toutes les mesures possibles pour en éviter les occasions, car ils ne laisseroient pas voir le visage de leurs femmes à leur meilleur ami pour tout le bien du monde. D'ailleurs ils sont assez bien faits & de belle taille; le sang varie moins chez eux que parmi nous, peut-être parce qu'ils sont plus sobres & que leur nourriture est plus douce & plus uniforme. On y voit moins de bossus, de boiteux, & de nains. Il est vrai que leurs habits cachent bien des deffauts que les nôtres laissent à découvert. La premiere piéce de cet habit est un grand haut de chausse en maniére de pantalon ou de calçon, lequel descend jusques aux talons, où il est terminé par un chausson de marroquin jaune qui entre dans des pantoufles de même cuir: au lieu de talon, ces pantoufles sont garnies d'un petit fer épais seulement d'une ligne & demi, large d'environ quatre lignes, courbé en fer à cheval, lequel empêche qu'elles ne s'usent en cet endroit; la pointe est terminée en arcade gothique, & elles sont cousuës avec plus de propreté que nos souliers. Quoiqu'elles soient à simple semelle, elles durent long-temps, sur tout celles de Constantinople où l'on employe le cuir du Levant le meilleur & le plus leger. Le Sultan n'est pas mieux chaussé que les autres. On ne permet qu'aux Chrêtiens étrangers de porter des pantoufles jaunes, car les sujets du Grand Seigneur, Chrétiens ou Juifs, en ont de rouges, de violettes, ou de noires: Cet ordre est si bien établi & suivi avec tant d'exactitude, que l'on distingue les gens par les pieds & par la tête, de quelque religion qu'ils soient. La grande commodité de ces pantoufles, c'est qu'on les quitte & qu'on les reprend sans peine, mais il faut y être fait; je les perdois quelquefois au milieu des ruës les premiers jours que je commençai à m'en servir, & je ne m'en apercevois qu'un moment après par la douleur que je sentois aux pieds.

Nos souliers sont d'un meilleur usage, quoique les Turcs les trouvent bien lourds. Leurs pantoufles ne sont bonnes que pour la belle saison, car la moindre goutte d'eau les salit; elles ne conviennent pas aux personnes qui aiment à herboriser; on ne sauroit entrer avec cette chaussure dans une prairie sans être blessé du moindre caillou: il est vrai qu'on prend alors des bottines de marroquin aussi legeres que des bas drapez, ferrées au talon de même que les pantoufles; les seuls Musulmans & les Chrêtiens privilegiez les portent de couleur jaune.

Le haut de chausse des Turcs se ferme par devant au moyen d'une ceinture large de trois ou quatre pouces, qui entre dans une gaine de toile cousuë contre le drap. L'ouverture qui est par devant n'est pas plus fenduë que celle qui est par derriere, parce que les Mahometans n'urinent qu'en s'acroupissant. Leurs chemises sont de toile de cotton fort claire & fort douce, avec des manches plus larges que celles de nos femmes; aussi dans leurs ablutions troussent-ils leurs manches au dessus du coude, & ils les arrêtent avec beaucoup de facilité, parce qu'elles n'ont point de poignet. Ils mettent le doliman par dessus la chemise; c'est une espéce de soutane de boucassin, de bourre, de satin, ou d'une étoffe d'or, laquelle descend jusques aux talons. En Hiver

cette fontane est piquée de cotton, quelques Turcs en ont de drap d'Angleterre du plus fin. Le doliman est assez juste sur la poitrine, & se boutonne avec des boutons d'argent doré ou de soye, gros comme des grains de poivre. Les manches sont aussi fort justes & serrées sur les poignets avec des boutons de même grosseur, qui s'attachent avec des ganses de soye au lieu de boutonnieres, de même que ceux du doliman. Pour s'habiller plus promptement on n'en boutonne que deux ou trois d'espace en espace: ces manches se terminent quelquefois par un petit rond qui couvre le dessus de la main. Le doliman est serré par une ceinture de soye de dix ou douze pieds de long, sur un pied & un quart de large; les plus propres se travaillent à Scio. On fait deux ou trois tours de cette ceinture, en sorte que les deux bouts qui sont tortillez d'une maniere assez agréable, pendent par devant.

Ils portent un poignard, & quelquefois deux dans cette ceinture; ce sont des couteaux à gaine, dont le manche est garni d'or ou d'argent, & de pierreries. Comme ils n'ont point de poches, la même ceinture leur sert à porter leurs mouchoirs. Ils mettent tout dans leur sein, bourse à tabac, porte-lettres, &c. ce qui les fait paroître fort gros. La grande veste couvre ce doliman, & pendant les chaleurs ils la portent en maniere de casaque sans passer les bras dans les manches; mais ce seroit une chose fort indécente de se présenter en cette posture chez les gens de distinction. Les manches de ces vestes sont assez étroites & l'on ne les double pas de fourrures, car outre que cette grosseur seroit désagréable, c'est qu'ils pourroient à peine s'aider de leurs bras; elles descendent jusques sur le poignet & elles sont rétroussées avec un parement assez large, qui est d'une fourrure pareille à celle dont la veste est doublée. Les fourrures ordinaires sont de peau de Renard, de Martre, de petit gris: les plus belles sont, ou de queues de Martre Zibeline bien foncées & presque noires, ou de gorges de Renard de Moscovie, blanches à éblouir: ces dernieres sont très-cheres, parce qu'il faut un grand nombre de queues de Martres ou de gorges de Renard pour fourrer une veste: elles coûtent depuis cinq cens écus jusqu'à mille; les plus cheres reviennent à quatre ou cinq mille livres. Les vestes sont de drap d'Angleterre, de France, ou de Hollande, écarlatte, couleur de musc, couleur de caffé, ou vert d'olive, & descendent jusques aux talons comme les robes des anciens.

Le Turban ou *Saric* est composé de deux piéces, c'est à dire du bonnet & de la sesse ou linge qui est autour. Les Turcs nomment le linge *Tulbend*, d'où nous avons fait Turban. Le bonnet est une maniere de toque rouge ou verte, sans bords, assez plate, quoique arrondie par dessus, matelassée, pour ainsi dire, avec du cotton, mais elle ne couvre pas les oreilles: on roule autour de cette toque un linge de cotton fort clair, lequel fait differens tours en divers sens. Il y a de la science à savoir donner le bon air aux Turbans, & c'est un métier en Turquie, comme chez nous de vendre des chapeaux. Les Emirs qui se vantent de descendre de la race de Mahomet, portent le Turban tout verd, celui des autres Turcs est ordinairement rouge avec la sesse blanche. Il faut changer souvent de Turban pour être propre: à tout prendre cet habit ne laisse pas d'être assez commode, & je m'en accommodois mieux que de mon habit à la Françoise.

Les Turcs prennent beaucoup de soin & font grand cas des belles barbes. Chez eux une des plus grandes marques d'amitié, c'est de se baiser en se prenant la barbe; comme aussi c'est une injure atroce d'arracher le poil de la barbe à quelqu'un, ou de la lui couper. Quand ils jurent, c'est par leur barbe. Les gens de Loi seroient méprisez s'ils n'avoient pas de la barbe. Ceux qui s'attachent aux armes se contentent de porter une belle moustache, & se piquent d'avoir de beaux crochets. La maniere de saluer chez les Turcs, c'est de faire une legere inclination de tête, & de porter en même temps la main sur le cœur en souhaitant mille benedictions, & appellant freres ceux que l'on salue. Quand c'est un homme de distinction, on s'avance jusques à lui sans se courber; & quand on est à portée on se baisse pour prendre l'un des bouts du devant de sa veste, que l'on leve à la hauteur d'environ un pied & demi; on baise par respect, ou bien on laisse tomber ce bout de veste, suivant la qualité des personnes: lors qu'on a fait son compliment, ou qu'on a parlé d'affaires on se retire après avoir observé la même cérémonie.

Dans les simples visites on ne fait que porter la main sur le cœur; on se place les pieds croisez sur le sopha, qui est une estrade un peu élevée; on presente ordinairement des pipes toutes allumées très-propres, & dont les tuyaux ont deux ou trois pieds de long, lesquels par consequent ne laissent monter à la bouche que la fumée la moins acre, déchargée de cette huile fœtide qui brûle la langue & enflâme le palais lors qu'on fume avec des pipes courtes; d'ailleurs on fume dans le Levant le plus agréable tabac du monde; ordinairement c'est du tabac de Salonique, mais celui des côtes d'Asie est encore meilleur, & sur tout celui de Syrie, qu'on appelle tabac de l'*Ataxi* ou l'*Ataquie*, parce qu'on le

se cultive autour de l'ancienne ville de Laodicée. Les Turcs mêlent du bois d'aloës ou d'autres parfums parmi ce tabac, mais cela le gâte. Les noix de leurs pipes sont plus grosses & plus commodes que les nôtres. Celles de Négrepont & de Thebes sont d'une terre naturelle que l'on taille avec un couteau en sortant de la carriére, & qui se durcit dans la suite. Après le tabac on présente aussi le caffé & le sorbet; le caffé est excellent, mais ils n'y mettent jamais de sucre, soit par avarice, ou parce qu'ils le trouvent meilleur tout naturel. Outre le tabac, chez les gens de qualité on donne aussi le parfum. Un esclave fait brûler des drogues sous vôtre nez, tandis que d'autres tiennent un linge sur vôtre tête pour empêcher que la fumée ne se dissipe trop vite; il faut être fait à ces odeurs, autrement elles ne laissent pas d'être nuisibles.

La plûpart des visites se passent en pareilles cérémonies. Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour se tirer d'affaire; la bonne mine & la gravité tiennent lieu de merite parmi les Orientaux, & trop de brillant gâteroit tout: ce n'est pas que les Turcs ne soient gens d'esprit, mais ils parlent peu, & se piquent plus de sincerité & de modestie que d'éloquence. Il n'en est pas de même parmi les Grecs qui sont des parleurs impitoyables. Quoique ces deux nations naissent sous le même climat, leur humeur est plus differente que si elles étoient bien éloignées les unes des autres; & l'on n'en sauroit rapporter la cause qu'à la differente éducation qu'on leur donne. Les Turcs ne disent point de paroles inutiles: les Grecs au contraire ne cessent de parler. En Hiver ils passent des journées entiéres dans les *Tendours*; c'est là où se tiennent les grands caquets & le prochain n'y est pas épargné. Ces Tendours sont des tables garnies de bois par les côtez, dans lesquelles ils s'enferment jusques à la ceinture, hommes & femmes, filles & garçons, après y avoir fait mettre un petit poile pour échauffer le lieu. Nos Missionaires ont beau déclamer contre les Tendours, l'usage en est trop commode pour être supprimé. Les Turcs pratiquent ce que leur Religion leur ordonne; les Grecs au contraire n'en ont gueres, & la misere les oblige à faire bien des sottises que le mauvais exemple autorise. & perpetuë de pere en fils dans les familles. Enfin les Turcs font profession de candeur & de bonne foi, au lieu que la foi des Grecs est suspecte depuis long-temps; on n'a qu'à lire leurs Historiens.

L'uniformité regne dans toutes les actions des Turcs; ils ne changent jamais de genre de vie. Il ne faut pas s'attendre à de grands festins chez eux; peu de chose les satisfait, & l'on n'entend pas dire qu'un Turc se soit ruiné par trop de bonne chere. Le ris est le fondement de leurs cuisines; ils l'aprêtent de trois differentes maniéres. Ce qu'ils appellent *Pilau* est un ris sec, moileux qui se fond dans la bouche, & qui est plus agréable que les poules & les queuës de mouton avec quoi il a bouilli. On le laisse cuire à petit feu avec peu de bouillon sans le remuer ni le découvrir, car en le remuant & en l'exposant à l'air il se mettroit en bouillie. La seconde maniére d'apprêter le ris s'appelle *Lappa*, il est cuit & nourri dans le bouillon, à la même consistance que parmi nous, & on le mange avec une cueillier, au lieu que les Turcs font sauter dans leur bouche avec le pouce le pilau par petits pelotons, & que le creux de la main leur tient lieu d'assiette. La troisiéme est le *Tchorba*: * c'est une espéce de crême de ris qu'ils avalent comme un bouillon: il semble que ce soit la préparation du ris dont les anciens nourrissoient les malades.

Les poules sont merveilleuses dans le Levant, mais la viande de boucherie n'y est pas bonne en bien des endroits. On y vend souvent du buffle pour du bœuf, & la chair du buffle est fort coriace. Le mouton y est trop gras & sent le suif, surtout la queue qui n'est qu'un peloton de graisse d'une grosseur prodigieuse; les Turcs ne tuent les moutons que lors qu'on veut mettre le pot au feu. Comme ils n'aiment que le potage, ils coupent la viande par morceaux fort menus avant que de la mettre dans la marmite, & la font bouillir avec toute sorte de gibier. Quand ils la veulent faire rotir, ils la coupent encore plus menu, & enfilent tous les morceaux dans des broches fort longues, mettant alternativement un morceau de viande & un oignon. A Constantinople on mange de bon bœuf & d'excellens liévres. Sur les côtes d'Asie les francolins sont merveilleux, & les perdrix exquises. Le meilleur poisson du monde se pêche dans le Levant. Outre les espéces que nous connoissons, la mer Noire leur en fournit quantité d'autres qui nous sont inconnuës. Les Turcs se régalent quelquefois d'un ragoût de viande hachée avec un peu de graisse, & parsemée de ris tout crud; on en forme des pelotons que l'on envelope dans des feuilles de vigne, ou de choux suivant la saison; après cela on les fait cuire dans une terrine couverte. Par tout le Levant on fait de mauvais pain avec pourtant d'excellent grain; leur pâte n'est ni battuë ni levée, mais cela n'empéche pas qu'on n'y trouve souvent d'assez bonne patisserie & de la pâte feuilletée très-délicate. Leur vaisselle est de porcelaine, de fayence ou d'étain. La plus commune est de cuivre étamé, car

* *Sume hoc ptisanarium Oryzæ.* Horat.

car l'Asie mineure est riche en mines de cuivre. Ils l'étament fort proprement & très-promptement, en faisant rougir au feu les pieces de vaisselle ; ils les saupoudrent pour lors avec du sel ammoniac, & ils y appliquent ensuite des boutons d'étain qu'ils étendent avec un brunissoir; cet étain s'attache si bien au cuivre, que leur vaisselle ne rougit pas aussi facilement que la nôtre.

Quand l'heure du repas est venuë, on étend à terre ou sur le sopha, une nape ronde de marroquin noir, plus ou moins grande suivant le monde qui doit manger. Ceux qui aiment la propreté mettent cette nape sur une table de bois; haute seulement de demi pied, sur laquelle on sert un grand bassin de bois qui est chargé de plats de ris & de viande. Le maître de la maison fait la priere ordinaire, *Au nom de Dieu tout-puissant & misericordieux*, *&c.* On fait passer tout autour de la table une serviette de toile bleue qui sert à tous ceux qui sont du repas ; une cueillier de bois à long manche sert pour tout le monde, & l'on donne sur le ris de fort bon appetit. On mange de la viande & des fruits, & l'eau fraiche n'est pas épargnée sur la fin du repas. Nous nous levions quelquefois de table avec le ventre à la glace : en récompense on nous donnoit le caffé tout bouillant, & nous fumions comme les autres ; mais plûtôt par complaisance que par goût. Le tabac en fumée, pris comme un remede, convient à l'asthme, aux maux de dents, & à plusieurs maladies causées par des sérositez, lesquelles trouvent trop de facilité à s'imbiber dans certaines parties : en ce sens-là le tabac est assez propre pour les Turcs, que le Turban rend fluxionaires, par son épaisseur qui empêche la transpiration, & parce qu'il ne couvre pas les oreilles. Le tabac d'ailleurs flatte leur fainéantise ; on ne conçoit pas comment ils crachent si peu en fumant, ils avalent leur salive par habitude & par propreté sans en être incommodez. Quand je voulois me contraindre chez d'honnêtes gens pour ne pas cracher, mon estomac en étoit tout bouleversé; cependant la bienséance demande que l'on crache dans un mouchoir pour épargner les tapis qui sont à terre, ou bien il faut se placer dans un coin & retirer le bout du tapis pour cracher sur le plancher.

La premiere fois que nous fûmes obligez de loger chez des Turcs, nous étions assez embarassez de sçavoir où nous coucherions. Nôtre hôte n'avoit que la sale où nous mangions, une petite cuisine à côté, & une autre chambre qui étoit occupée par sa femme ; cette chambre apparemment n'étoit pas destinée pour nous. On ne voyoit ailleurs ni lit, ni couchette, ni bancs, ni chaises; car les Turcs sont les gens du monde qui embarrassent le moins une chambre de meubles. Tout d'un coup un esclave tira d'une armoire pratiquée dans le mur tout ce qu'il fallut pour faire nos lits. Pour en dresser trois, on étendit trois matelats fort minces & fort durs sur l'estrade où nous avions mangé; on les couvrit d'autant de draps, & l'on mit un second drap sur chacun, mais suivant la mode du pays ; il étoit cousu contre la courte-pointe de peur qu'il ne se dérangeât pendant la nuit. Chaque lit avoit son oreiller, & quand nous fûmes levez, le même esclave plia dans un moment tout ce bagage & le remit dans l'armoire, tout aussi vîte qu'on change de décoration à l'Opera.

L'oisiveté dans laquelle vivent la plûpart des Turcs, les oblige à chercher des amusemens: On ne sauroit employer de terme plus convenable en cette rencontre; quand ils jouent même, ce n'est que pour passer le temps, comme ils disent, & non pas pour gagner de l'argent. Mahomet qui n'avoit en veuë que la paix des familles & la tranquillité publique, leur a donné de bons principes là-dessus. *Abstenez-vous*, dit-il, *de jouer aux jeux de hazard & aux échets*, *ce sont des inventions du diable pour jetter la division parmi les hommes*, *pour les divertir de leurs prieres*, *& pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Par rapport aux échets, ils n'ont pas tenu parole à Mahomet ; mais ils ne connoissent ni les cartes ni les dez ; ils jouent quelquefois aux dames. Le *Mancala* est leur jeu favori, c'est une table à deux battans comme un damier, laquelle a six fossettes de chaque côté. On n'y joue que deux, & chacun prend 36. coquilles dont il garnit les six creux qui sont de son côté.

Les plus habiles Musulmans s'occupent à la lecture de l'Alcoran & de ses Commentateurs. Les autres s'attachent à la Poësie, où l'on dit qu'ils réüssissent bien. Je n'en suis pas surpris; le sang des plus beaux genies que l'Asie & la Grece ont autrefois produit, coule encore dans leurs veines, ou au moins reçoit-il les mêmes influences du ciel. La Musique fait les délices de quelques Turcs ; quelques-uns passent toute la journée à jouer d'un instrument sans s'ennuyer, quoiqu'ils ne fassent que repeter les mêmes airs. Les Dervis sont grand musiciens & grands danseurs : mais il faut faire quelque mention des gens de Loi avant que de parler des Religieux.

Le *Moufti* qui est à la tête des gens de Loi, est le Chef de la Religion & l'Interprête de l'Alcoran. Le Sultan le nomme & ne le dépose gueres : il choisit un homme de probité, sçavant dans

dans la connoissance de la Loi, & dont la réputation soit bien établie. Par ce choix il devient l'Officier le plus respecté de l'Empire; c'est l'Oracle du pays, & l'on s'en tient à toutes ses décisions, lesquelles ne se font que par un *oui* ou par un *non*, qu'il met au bas de la question proposée. Il a pour cela trois Officiers; l'un qui établit bien l'état de la question, après l'avoir débarassée de toutes les difficultez qui pourroient la rendre obscure; l'autre en fait la copie, & le dernier y applique le cachet de son maître, lorsqu'il a mis sa réponse: cette réponse leve toutes les difficultez, il n'y a plus d'appel, & l'affaire est terminée pour toûjours. Quand il s'agit de la paix ou de la guerre, de la mort des grands Officiers, ou de quelque affaire qui regarde le bien de l'Empire, le Sultan lui propose le cas par écrit en forme de doute, & sans nommer personne: *Que doit-on faire dans cette rencontre?* C'est au Moufti à être circonspect; car souvent il n'est consulté que pour la forme, & il est quelquefois déposé s'il ne parle suivant la volonté du Prince. Sultan Mourat ayant à faire à un Moufti qui étoit rétif, lui demanda fierement: *Qui est-ce qui t'a fait Moufti?* *C'est ta Hautesse*, répondit-il. *Hé bien*, dit le Sultan: *puisque j'ai eû le pouvoir de te revêtir de cette dignité, n'ai-je pas celui de t'en dépouiller?* On ne dit pas ce que le Moufti repliqua, mais il fut dégradé. Il y a eû plusieurs Moufti qui ont signé la déposition & l'arrêt de mort des Empereurs qui les avoient mis en place.

Quoiqu'ils persuadent aux peuples que l'Alcoran est un livre parfait, ils ne laissent pas de donner differentes interpretations à la Loi, suivant le temps & les besoins. Le Grand Seigneur fait present au nouveau Moufti d'une veste de grand prix, fourrée de Zibeline, & de sa propre main lui met dans le sein un mouchoir plein de sequins. On estime deux mille écus la veste & le present en or. D'ailleurs le Prince lui assigne un fond d'environ 25. écus par jour, qui se prend ordinairement sur une Mosquée. Les Pachas qui se trouvent à la Cour, les Ambassadeurs, & les Residens lui font un présent considérable en venant le feliciter sur son élevation: Enfin le Moufti est le seul Officier que le Grand Seigneur saluë respectueusement. Le Prince ne lui refuse aucune audiance, & s'avance même quelques pas en le recevant: le Grand Visir ne se leve & ne vient au devant de personne que du Moufti. Le Visir se met à sa gauche qui est le côté de l'épée & la place la plus honorable parmi les gens qui font profession des armes; parceque, disent-ils, ceux qui sont à leur droite sont au dessous de leur épée; mais le Moufti & les Cadilesquers sont fort contens de prendre la droite qui est la place d'honneur parmi les gens de Loi; ainsi il n'y a jamais de contestation entre eux: voilà comme l'on satisfait l'imagination des hommes. Si le Moufti est déposé par l'intrigue de ses ennemis, pour placer une personne de leur faction dans un poste aussi avantageux, on assigne au déposé la disposition de quelques charges de judicature, lesquelles produisent un revenu fort honorable. Mais si le Moufti étoit coupable de haute trahison ou de quelque crime énorme, il auroit beau dire que la Loi deffend de le faire mourir, on ne laisseroit pas de le dégrader & de le conduire aux sept tours où il seroit pilé vif dans un mortier.

Après le Moufti, les *Cadilesquers* sont les Officiers de Justice les plus accreditez dans l'Empire. Ensuite viennent les *Moula* ou *Moula-Cadis*, appellez *grand Cadis*, & les *Cadis* ou Juges ordinaires. Parmi les Cadilesquers ou Intendans de Justice, celui d'Europe, ou de Romanie est le premier; celui d'Asie, ou d'Anatolie le second; & celui d'Egypte le troisiéme. Ces Cadilesquers font la fonction du Cadi en son absence; ils deviennent très-souvent Moustis & s'appliquent à fond à l'étude de l'Alcoran, qui est leur Code civil & canonique; on les appelle aussi Juges de l'armée, parceque la milice n'est jugée que par eux: leur place au Divan est à côté du Grand Visir, & l'on appelle quelquefois à eux de la Sentence d'un Cadi pour les affaires civiles: enfin leur emploi les oblige à veiller sur tous les gens de Justice qui sont dans l'Empire. Ils donnent les commissions de Cadis & même celles de Moula-Cadis; mais pour ces dernieres, c'est avec le consentement du Grand Seigneur. Sur des plaintes considerables & bien fondées, ils déposent les Cadis & les condamnent à des amendes après les avoir fait bâtonner.

Les Juges des grandes villes s'appellent *Moula*, ou *Moula-Cadis*; ceux des petites villes, des bourgs & des villages se nomment *Cadis*. Toute la Justice est entre les mains de ces sortes de gens en Turquie; & comme tout y est corrompu à present, le Moufti est pensionnaire des Cadilesquers, les Cadilesquers le sont des Moula, les Moula des Cadis, & les Cadis du peuple. Chaque Cadis a ses Sergens préposez pour avertir de vive voix ceux qui sont recherchez en Justice. Si celui qui est assigné manque à l'heure marquée, on accorde par provision à sa partie ce qu'elle souhaite. Il est souvent inutile d'appeller des Sentences des Cadis, car on n'instruit jamais de nouveau les procès; ainsi la Sentence seroit toûjours confirmée, parceque le Cadis a instruit le procès comme il l'a entendu, c'est en quoi il se commet d'horribles abus; neanmoins on

casse souvent les Cadis, on les châtie si leurs injustices sont criantes; mais la Loi deffend de les faire mourir. Constantinople reconnoît des Cadis depuis environ 1390. car Bajazet I. du nom, obligea Jean Paleologue Empereur des Grecs, d'en recevoir dans cette ville pour juger les affaires qui arriveroient entre les Grecs & les Turcs qui s'y étoient établis.

Les Prêtres & les Religieux Turcs ont le bonheur de mourir dans leur lit, de même que les Cadis. Ordinairement les Prêtres commencent par annoncer les heures de la priere dans les galeries des minarets. S'ils sont gens de bien & d'une réputation sans reproche, le peuple des paroisses les presente au Grand Visir lorsque les Cures viennent à vaquer. Ce Ministre fait expedier leurs Provisions, après leur avoir fait lire quelques passages de l'Alcoran, ou leur avoir mis ce Livre sur la tête. L'emploi des Prêtres est de faire la priere, de lire dans les Mosquées, de benir les mariages, d'assister les agonizans, & d'accompagner les morts. Pour consoler les agonizans qui ont des dettes lesquelles ils ne sauroient acquiter, le Curé fait venir leurs créanciers, & les exhorte à remettre leurs obligations sous le chevet des moribonds, ou à déclarer devant témoins qu'ils ne leur demandent rien. Les créanciers qui sont assez durs pour refuser cette grace, sont réputez malhonnêtes gens.

On lave les morts avec beaucoup de soin en Turquie, on les raze par tout le corps, on brûle de l'encens autour d'eux pour en éloigner les mauvais esprits, on les ensevelit ensuite dans un drap dont le haut & le bas ne sont point cousus. Ils ont leur raison pour cela; car ils s'imaginent que lorsque le mort est dans la fosse, deux Anges viennent le faire mettre à genoux pour lui faire rendre compte de ses actions; c'est pour cela que la plûpart des Turcs laissent une houppe de cheveux sur leur tête pour donner prise à l'Ange qui leur fait changer de posture. Afin que le mort soit plus à son aise, on couvre la fosse d'une espece de voûte formée par quelques planches légeres sous lesquelles on l'étend tout de son long. Si le mort a vécu en homme de bien, deux Anges, blancs comme neige, succedent à ceux qui viennent de l'examiner, & ne l'entretiennent que des plaisirs qu'il goutera en l'autre monde; mais s'il a été grand pecheur, deux nouveaux Anges, noirs comme du jais, le tourmentent horriblement; l'un, disent-ils, l'enfonce à coups de massuë dans la terre, l'autre le releve avec un crochet de fer, & ils se divertissent à ce cruel exercice jusques au jour du grand Jugement, sans discontinuer d'un seul moment.

Mahomet qui avoit à ménager les Arabes, les a servis suivant leur goût. Comme leur terre est un desert aride & sec, pour les consoler il leur a fait un paradis rempli de fontaines & de jardins, les fustayes y sont impénétrables au soleil, les parterres tous couverts de fleurs, & les vergers chargez de toute sorte d'excellens fruits. Dans ce lieu charmant coulent en abondance le lait, le miel & le vin; mais c'est un vin qui ne porte point à la tête & qui ne trouble pas la raison. Les plus parfaites beautez s'y promenent, & ne sont ni trop faciles ni trop cruelles; on y épousera celles que l'on voudra, car il y en a de toutes les façons; leurs yeux, qui sont gros comme des œufs, sont toûjours attachez sur leurs maris qu'elles aiment à la folie. Les filles, suivant ce Prophete, y sont toutes pures, & l'on n'y entend point parler des maladies du sexe: on n'y connoît ni sabine, ni mercure, ni gayac, ni salsepareille. La meilleure chose que Mahomet ait dite touchant l'autre monde, est qu'il ne faut pas mettre au nombre des morts ceux qui meurent dans la voye de Dieu, parce qu'ils vivent en Dieu, & qu'ils joüissent de ses biens & de son amour. Les damnez au contraire seront précipitez dans un feu devorant, au milieu duquel leur peau se renouvellera à tous momens pour augmenter leur suplice. Il souffriront une soif incroyable sans pouvoir se flatter d'avoir une goutte d'eau; & si par hazard on leur verse à boire, ce sera d'une liqueur empoisonnée qui les suffoquera sans les faire mourir. Pour comble de maux, ils n'y trouveront point de femmes.

J'ai oublié de dire, qu'avant que d'enterrer les morts on les expose dans les maisons, enfermez dans une biere sous un poile de differente couleur, suivant la qualité des personnes: ce poile est rouge pour les gens de guerre, noir pour un bourgeois, vert pour un Emir ou pour un Cherif, les turbans que l'on met sur la biere sont de la même couleur que le poile. Les Prêtres précedent le convoi & prient pour le deffunt; les pauvres suivent avec les esclaves & les chevaux de la maison, si c'est une personne de distinction. Les pleureuses n'y manquent pas, non plus qu'aux enterremens des Grecs; elles font une musique enragée tout le long des ruës, tandis qu'on enterre le mort, & après qu'on l'a enterré. Quand on est arrivé au cimetiére on tire le corps de la biere pour le mettre dans la fosse, enveloppé d'un simple drap; mais on se garde bien de jetter de la terre par dessus: on couvre la fosse de quelques planches sur lesquelles on ramasse les materiaux qui se trouvent aux environs. Après cela les hommes se retirent, & les femmes y restent encore quelque temps: ensuite les Prêtres s'avancent

cent pour être aux écoutes, & pour informer les parens si le mort s'est bien deffendu quand les Anges l'ont interrogé: ces Prêtres n'ont garde de dire qu'il a été confondu, car ils ne sont bien payez que lorsqu'ils annoncent de bonnes nouvelles. Les femmes viennent prier souvent sur la fosse de leurs maris, mais c'est toûjours en plein jour & jamais la nuit, de peur qu'il ne leur arrivât quelqu'avanture pareille à celle de la Matrone d'Ephese. On apporte quelquefois à manger dans les cimetiéres, sur tout le Vendredi; les uns croyent que cela soulage les morts; les plus raisonnables disent que cela se fait pour attirer les passans, qui en s'arrêtant prient Dieu pour le deffunt.

Une des principales raisons qui oblige les Turcs à enterrer les morts sur les grands chemins, c'est pour exciter les passans à leur souhaiter du bien; & le souhait ordinaire est *que Dieu les délivre des tourmens que les Anges noirs leur font souffrir.* On éleve deux grosses pierres a chaque bout de la fosse: parmi les gens qui sont de quelque distinction, celle qui est à la tête marque la difference du sexe par un turban ou par un bonnet, & c'est à ces sortes d'ouvrages que s'occupent les sculpteurs de Constantinople & des meilleures villes de l'Empire; on grave l'Epitaphe du défunt sur la pierre qui est aux pieds de la fosse. Le Chef-œuvre des plus habiles maîtres c'est de faire un tombeau pour les plus grands Seigneurs, en quoi cependant ils réüssissent mal, car ils travaillent sans science & sans aucun goût. Ordinairement on va fouiller dans les ruines des anciennes villes pour chercher des bouts de colomnes ou quelques vieux marbres propres à marquer les fosses. Ceux qui aiment les inscriptions ne doivent pas negliger les cimetiéres, parceque les Turcs, les Grecs & les Armeniens y portent les plus beaux marbres; ces cimetiéres sont d'une étenduë prodigieuse, car on n'enterre jamais deux personnes dans la même fosse, & le terrain qu'occupent ceux qui sont aux environs de Constantinople, produiroit, si l'on prenoit soin de le cultiver, assez de grains pour nourrir cette grande ville pendant la moitié de l'année; on y trouveroit aussi des pierres en assez grande quantité pour faire une seconde enceinte à la ville.

Je ne connois pas assez les Religieux Turcs pour entrer dans le détail des differens Ordres qui sont parmi eux, car nous n'avons presque vû que ceux qu'on appelle *Dervis.* Ce sont de Maîtres Moines qui vivent en communauté dans des monasteres sous la conduite d'un Superieur, lequel s'applique particulierement à la predication. Ces Dervis font vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéïssance; mais ils se dispensent aisément des deux premiers, & même ils sortent de leur Ordre sans scandale, pour se marier quand l'envie leur en prend. Les Turcs tiennent pour maxime, que la tête de l'homme est trop legere pour être longtemps dans la même disposition. Le General de l'Ordre des Dervis réside à *Cogna* qui est l'ancienne ville d'*Iconium* capitale de la Lycaonie dans l'Asie mineure. Othoman premier Empereur des Turcs érigea le Superieur du couvent de cette ville en Chef-d'Ordre, & accorda de grands privileges à cette maison. On assûre qu'elle leur entretient plus de cinq cens Religieux, & que leur fondateur fut un Sultan de la même ville apellé *Melelava*, d'où vient qu'on les appelle les *Melelevis*: Ils ont le tombeau de ce Sultan dans leur couvent.

Les Dervis qui portent des chemises, les font faire, par penitence, de la plus grosse toile qui se puisse trouver; ceux qui n'en portent point, mettent sur la chair une veste de bure de couleur brune que l'on travaille à Cogna & qui descend un peu plus bas que le gras de jambe; ils la boutonnent quand ils veulent, mais ils ont la plûpart du temps la poitrine découverte jusqu'à leur ceinture qui est ordinairement d'un cuir noir. Les manches de cette veste sont larges comme celles des chemises de femmes en France, & ils portent par dessus une espece de casaque ou de mantelet dont les manches ne descendent que jusques au coude. Ces Moines ont les jambes nues & se servent souvent de pantoufles à l'ordinaire; leur tête est couverte d'un bonnet de poil de chameau d'un blanc sale, sans aucun bord, fait en pain de sucre, arrondi neanmoins en maniere de dôme; quelques-uns y roulent un linge ou une sesse pour en faire un turban.

Ces Religieux en présence de leurs Superieurs & des étrangers sont d'une modestie affectée, les yeux baissez & dans un profond silence. On dit qu'ailleurs ils ne sont pas si modestes, ils passent pour grands buveurs d'eau de vie, & même de vin. L'usage de l'Opium leur est plus familier qu'aux autres Turcs. Cette drogue qui est un poison pour ceux qui n'y sont pas accoutumez, & dont une petite dose fait mourir les autres gens, met d'abord les Dervis, qui en mangent des onces tout à la fois, dans une gayeté pareille à celle des hommes qui sont entre deux vins. Une douce fureur, que l'on pourroit appeller enthousiasme, succéde à cette gayeté, & les feroit passer pour des gens extraordinaires, si l'on n'en connoissoit pas la cause; mais comme leur sang, trop dissous par cette drogue, excite une décharge considerable de sérositez dans le cerveau, ils tombent ensuite dans l'assoupissement & passent une journée entiere sans remuer ni bras ni jambes. Cette espece de lethargie les occupe tout le Jeudi, qui est un jour de jeûne pour eux, pendant

dant lequel ils ne sauroient manger, suivant leur regle, quoique ce soit, qu'après le coucher du soleil.

Les Dervis se piquent de beaucoup de politesse; leur barbe est propre, bien peignée, leurs poësies ne roulent jamais sur les femmes; si ce n'est sur celles qu'ils esperent voir un jour en paradis. Ils ne sont plus assez sots pour se découper & taillader le corps, comme ils faisoient autrefois; à peine aujourd'hui effleurent-ils leur peau, ils ne laissent pas cependant de se brûler quelquefois du côté du cœur, avec de petites bougies, pour donner des marques de tendresse aux objets de leur amour. Ils s'attirent l'admiration du peuple en maniant le feu sans se brûler, & le tenant dans la bouche pendant quelque temps, comme font nos charlatans. Ils font mille tours de souplesse & jouent à merveille des gobelets. Ils pretendent charmer les viperes par une vertu spécifique attachée à leur robe. De tous les Turcs ce sont les seuls qui voyagent dans les pays Orientaux; ils vont dans le Mogol & au delà, & profitans des grosses aumônes qu'on leur fait, ils ne laissent pas d'aller manger chez tous les Religieux qui sont sur leur route. La musique fait une partie de leur application: leur chant nous parut triste mais harmonieux; & quoiqu'il soit deffendu par l'Alcoran de louer Dieu avec des instrumens, ils se sont pourtant mis sur le pied de le faire malgré les Edits du Sultan & la persécution des devots.



Danse des Dervis.

Les principaux exercices des Dervis, sont de danser le Mardi & le Vendredi; cette espece de comédie est precedée par une predication qui se fait par le Superieur du couvent, ou par son Subdélegué. On assûre que leur morale est bonne, & qu'on en peut faire un excellent usage, de quelque religion que l'on soit. Les femmes qui sont bannies de tous les endroits publics où il y a des hommes, ont la permission de se trouver à ces prédications, & elles n'y manquent pas. Pendant ce temps-là les Religieux sont renfermez dans une balustrade, assis sur leurs talons, les bras croisez & le tête baissée. Après le sermon, les chantres placez dans une galerie qui tient lieu d'orchestre, accordant leurs voix avec les flutes & les tambours de basque, chantent un hymne fort long. Le Superieur en étole & en veste à manches pendantes, frappe des mains à la séconde strophe; à ce signal les Moines se levent, & après l'avoir salué d'une profonde reverence, ils commencent à tourner l'un après l'autre, en pirouettant avec tant de vitesse, que

la juppe qu'ils ont ſur leur veſte s'élargit & s'arrondit en pavillon, d'une maniere ſurprenante : tous ces danſeurs forment un grand cercle tout-à-fait réjouïſſant, mais ils ceſſent tout d'un coup au premier ſignal que fait le Supérieur, & ils ſe remettent dans leur premiere poſture, auſſi frais que s'ils n'avoient pas remué. On revient à la danſe au même ſignal par quatre ou cinq repriſes, dont les dernieres ſont bien plus longues à cauſe que les Moines ſont en haleine ; & par une longue habitude ils finiſſent cet exercice ſans en être étourdis. Quelque veneration qu'ayent les Turcs pour ces Religieux, ils ne leur permettent pas d'avoir beaucoup de couvens, parce qu'ils n'eſtiment pas les perſonnes qui ne font point d'enfans. Sultan Mourat vouloit exterminer les Dervis comme gens inutiles à la Republique & pour qui le peuple avoit trop de conſideration ; neanmoins il ſe contenta de les releguer dans leur couvent de *Cogna*. Ils ont encore une maiſon à Pera; une autre ſur le Boſphore de Thrace. Nous entendîmes la predication dans leur couvent de Pruſe en Bithynie, & nous les vîmes danſer avec plaiſir au travers des barreaux de la Moſquée.

Des Marchands Armeniens de nôtre caravane, qui parloient Italien, nous expliquérent une partie de la predication. Le principal ſujet rouloit ſur Jeſus-Chriſt; le Predicateur déclama contre les Juifs, mais de ſang-froid ; car ils ne s'emportent jamais, & il trouva fort mauvais que les Chrétiens cruſſent que les Juifs avoient fait mourir un ſi grand Prophete ; il aſſûra au contraire qu'il paſſa dans le Ciel, & que les Juifs avoient crucifié une autre perſonne à ſa place.

Je ne ſçaurois finir cette lettre par un plus bel endroit, qu'en parlant de l'eſtime que les Turcs font de Jeſus-Chriſt. Il n'eſt pas vrai qu'ils vomiſſent des blaſphémes contre lui, comme quelques voyageurs l'ont aſſûré. Si les Turcs ont le malheur de ne pas croire la Divinité de Jeſus-Chriſt, ils le révérent au moins comme un grand ami de Dieu, & ſur tout comme un grand interceſſeur auprès du Seigneur. Ils conviennent qu'il a été envoyé de Dieu pour apporter une Loi pleine de grace ; & s'ils nous traitent d'infidelles, ce n'eſt pas parce que nous croyons en Jeſus-Chriſt, c'eſt parce que nous ne croyons pas que Mahomet ſoit venu après lui pour annoncer une autre Loi moins oppoſée à la nature corrompuë.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XV.

DESCRIPTION DU CANAL DE LA MER NOIRE.

MONSEIGNEUR,

Je vous prie de trouver bon qu'avant que de m'engager ſur la mer Noire, j'aye l'honneur de vous rendre compte de ce que nous avons obſervé ſur le canal par où elle ſe décharge dans la mer de *Marmara*, qui fait une partie de la *mer Blanche*, ſelon le langage des Turcs.

Le Canal de la mer Noire, ou le Boſphore de Thrace, commence proprement à la pointe du Serrail de Conſtantinople, & finit vers la colomne de Pompée. [a] Herodote, Polybe, Strabon & Menippe cité par Etienne de Byzance, lui donnent 120. ſtades de longueur, leſquelles reviennent à 15. milles : mais ils fixent le commencement de ce canal entre [b] Byzance & Chalcedoine, & le font terminer au Temple de Jupiter, où eſt preſentement le nouveau Château d'Aſie. Quoique cette différence ſoit arbitraire, on ſe détermine pourtant plus aiſément, après l'inſpection des lieux, pour les meſures que j'ai propoſées. Il s'en faut beaucoup que ce canal ne ſoit en ligne droite ; ſon embouchûre, qui du côté de la mer Noire a la forme d'un entonnoir, regarde le Nord-eſt, & doit ſe prendre à la [c] colomne de Pompée, d'où l'on compte près de trois milles jusques aux nouveaux Châteaux. Celui d'Aſie eſt bâti ſur un [e] Cap où l'on croit qu'étoit le Temple de [d] Jupiter *diſtributeur des bons vents*, d'où vient que cet endroit s'appelle encore *Joro*, du mot corrompu *Ieron*, qui ſignifie un *Temple*. Le Château d'Europe eſt ſur un [e] Cap oppoſé, auprès duquel on voyoit autrefois le Temple de [f] Seraphis dont parle Polybe. De ces Châteaux le canal fait un grand coude, où ſont les Golphes de *Saraïa* & de *Tarabié*; & de ce coude il tire au Sud-eſt vers le Serrail appellé *Sultan Solyman Kioſc*, à la diſtance de cinq milles des

a Βόσπορος Θρᾴκιος. Polyb. & Strab. Βόσπορος τῆς Χαλκηδονίης. Herod. lib. 4.
b Sur le mot Χαλκηδὼν.
c Ἀργυρόνιον Ἄκρα.
d Jupiter Urius Οὔριος.
e Μίλτου Ἄκρα, Dionyſ. Bizant.
f Σαραπιεῖον τῆς Θρᾴκης. Polyb. Hiſt. lib. 4.

des Châteaux. Après cela par un autre coude en *zig-zag*, le même canal s'approche peu à peu du Sud jusques à la pointe du Serrail, où il finit selon ma pensée. De ce dernier coude aux vieux Châteaux on compte deux milles & demi; & de là au Serrail ou à la pointe de Byzance, six milles. Ainsi suivant ces mesures, tout le canal a seize milles & demi de long, ce qui n'est pas éloigné de la supputation des anciens, lesquels gagnoient du côté de Chalcedoine, où commençoit le canal selon eux, ce qu'ils perdoient entre les Temples de Jupiter & de Serapis, & la colomne de Pompée.

La largeur du canal aux nouveaux Châteaux où étoient ces Temples, est d'un mille & d'un mille & demi, ou deux milles en quelques autres endroits. Le lieu le plus étroit est aux vieux Châteaux; dont celui d'Europe se trouve sur la hauteur où les anciens, au rapport de Polybe, avoient bâti un Temple à Mercure; c'est pour cela qu'il s'appelloit le Cap *Hermée*. Ce Cap se trouvoit à moitié chemin du canal, suivant les anciens, parce que d'un côté ils le faisoient terminer, comme nous venons de dire, entre Chalcedoine & Byzance; & de l'autre au Temple de Jupiter. Cet endroit n'a pas plus de 800. pas de large, & le canal est presque aussi resserré un peu plus bas à *Courichismé* village bâti au pied du Cap, que les anciens ont nommé a *Esties*, d'où il s'élargit jusqu'au Serrail d'environ de la longueur d'un mille, ou d'un mille & demi. Ainsi les eaux de la mer Noire entrent avec assez de vitesse dans le canal des nouveaux Châteaux, & s'étendent en liberté dans les Golphes de *Seraia* & de *Tharabié*. De là sans augmenter de vitesse, ces eaux tirent vers le Kiosc du Sultan Solyman, d'où elles sont obligées de se réfléchir vers le midi, sans que leur mouvement paroisse augmenté, si ce n'est entre les vieux Châteaux où le lit est le plus étroit.

Dans cet endroit-là, comme le remarque Polybe, outre que le rétrécissement du canal augmente la vitesse des eaux; elles se réflechissent obliquement du Cap de *Mercure*, sur lequel est le vieux Château d'Europe, contre le Cap de *Candil-bachesi* en Asie, & reviennent en Europe vers *Courichismé* au Cap *des Esties*, d'où elles enfilent la pointe du Serrail. Voilà ce que Polybe en a observé de son temps, c'est à dire du temps de Scipion & de Lœlius avec lesquels il étoit lié d'amitié. Pour moi j'avoue que je n'ai pû remarquer ce mouvement en *zig-zag*, en deçà des Châteaux, quoique j'aye passé quatre ou cinq fois sur ce canal; mais il est certain qu'avec un vent de Nord, la rapidité est si grande entre les deux Châteaux, qu'il n'y a point de bâtiment qui s'y puisse arrêter, & qu'il faut un vent opposé au courant pour les faire remonter: cependant la vitesse des eaux diminuë si sensiblement, que l'on monte & que l'on descend sans peine, lorsque les vents ne sont pas violens.

Indépendamment des vents, il y a des courans fort singuliers dans le canal de la mer Noire; le plus sensible est celui qui en parcourt la longueur depuis l'embouchûre de la mer Noire, jusques à la mer de *Marmara* qui est *la Propontide* des anciens. Avant que ce courant y entre, il heurte en partie contre la pointe du Serrail, comme Polybe, Xiphilin, & après eux Mr. Gilles, l'ont remarqué; car une partie de ces eaux, quoique la moins considérable, passe dans le port de Constantinople ou de l'ancienne Byzance, & suivant le tour du couchant elle vient se rendre vers le fond qu'on appelle les *Eaux douces*. Polybe même & Xiphilin ont crû que ces eaux réfléchies formoient ce fameux Port que les anciens ont admiré sous le nom de la *Corne d'Or* à cause des richesses qu'il apportoit à cette puissante ville. Ce qui passe donc des eaux du canal dans le port de Constantinople, fait un courant qui suit le tour des murailles de la ville; tout le reste se dégorge dans la mer de Marmara entre le Serrail & Chalcedoine.

Mr. le Comte Marsilly a observé, que les deux petites riviéres des Eaux douces faisoient un courant dans le port de Constantinople, du Nord-ouest à l'Est, lequel balayant, pour ainsi dire, les côtes de Galata & de Topana, se continuoit par celle de *Fondoxli* jusques vers *Arnautcui* en remontant le canal du côté des Châteaux, c'est à dire par un cours opposé au grand courant: il n'est pas surprenant après cela que les bateaux montent à la faveur de ce petit courant, tandis que les autres descendent en suivant le cours du grand. Il y a apparence que les eaux qui sortent du port heurtant de biais contre le grand courant, se glissent vers le Nord: au lieu que ce grand courant les entraîneroit ou les répousseroit si elles se presentoient d'un autre sens Mr. le Comte Marsilly a aussi remarqué qu'il y avoit un petit courant dans l'enfoncement de la côte de *Scutari*, de sorte que les eaux du grand courant qui frappent contre le Cap de Scutari, se réfléchissent vers le Nord. Suivant les observations de ce sçavant homme, les eaux du grand courant étant parvenuës au Cap *Modabourou*, remontent le long de la côte de Chalcedoine vers le Cap de Scutari, & font une autre espéce de courant.

Tous ces courans n'ont rien de bien extraordinaire. On conçoit aisement qu'un Cap trop avancé doit faire reculer les eaux qui se presentent dans une certaine direction; mais il est difficile

a Ἑστίας. Polyb. hist. lib. 4.

ficile de rendre raison d'un autre courant caché, que nous appellerons dans la suite, *le courant inférieur*, parce qu'il ne s'observe que dans le grand canal au dessous du grand courant, que l'on doit nommer *le courant supérieur*, lequel roule ses eaux depuis les Châteaux jusques dans la mer de Marmara. Il faut donc remarquer que les eaux qui occupent la surface de ce canal jusques à une certaine profondeur, coulent des Châteaux au Serrail. Cela est incontestable, mais il est certain aussi qu'au dessous de ces eaux il y a une partie de l'eau du même canal, laquelle se meut dans un sens contraire, c'est à dire qu'elle remonte vers les Châteaux.

Procope de Cesarée, qui vivoit dans le VI. siécle, assûre que les pêcheurs remarquoient que leurs filets au lieu de tomber à plomb dans le fond du canal, étoient entraînez du Nord vers le Sud depuis la surface de l'eau jusques à une certaine profondeur, tandis que l'autre partie de ces mêmes filets, qui descendoit depuis cette profondeur jusques au fond du canal, se courboit dans un sens opposé. Il y a même beaucoup d'apparence que cette observation est encore plus ancienne, car de tout temps le Bosphore a été fort celebre pour la pêche. Ce canal est nommé *Poissonneux* dans l'inscription que Mandrocles fit mettre au bas du tableau où il avoit fait représenter le Pont sur lequel Darius passa avec son armée lorsqu'il alloit combatte les Scythes. Procope assûre que, suivant l'observation des pêcheurs, les deux courans opposez, l'un supérieur & l'autre inferieur, sont très-sensibles dans cet endroit du Bosphore qu'on appelle l'*Abime*. Peut-être y a-t-il dans ce lieu-là un gouffre profond formé par un rocher creux comme un cuilleron, dont la partie cave regarde les Châteaux; car suivant cette supposition, les eaux qui sont vers le fond du canal, heurtant avec violence contre ce rocher, doivent en se réfléchissant prendre une détermination contraire à celle qu'elles avoient auparavant, c'est à dire qu'elles sont obligées de rebrousser vers les Châteaux, & par consequent de couler dans un sens opposé à celui du courant supérieur. Le peu de séjour que nous fimes à Constantinople ne nous permit pas d'examiner cette merveille. Mr. Gilles en a parlé comme d'une chose extraordinaire, & Mr. le Comte Marsilly l'a observée avec beaucoup de soin; en effet je ne trouve rien de plus digne de remarque. Cet habile Philosophe n'a pas voulu hazarder sa pensée sur l'explication d'un fait aussi singulier; & moi je ne propose la mienne que pour exciter les Savans à rechercher la veritable cause de ce Phénomene.

Il n'est pas facile non-plus de rendre raison pourquoi le Bosphore vuide si peu d'eau, sans que la mer Noire qui en reçoit une si prodigieuse quantité, en devienne plus grande. Cette mer qui est d'une étenduë si considerable, outre les *Palus Meotides*, c'est à dire une autre mer digne de remarque, reçoit plus de rivieres que la Mediterranée. Tout le monde sait que les plus grandes eaux de l'Europe tombent dans la mer Noire par le moyen du Danube dans lequel se dégorgent les riviéres de Suabe, de Franconie, de Baviére, d'Autriche, de Hongrie, de Moravie, de Carinthie, de Croatie, de Boshie, de Servie, de Transsylvanie, de Valaquie. Celles de la Russie Noire & de la Podolie se rendent dans la même mer par le moyen du Niester. Celles des parties Meridionales & Orientales de la Pologne, de la Moscovie Septentrionale & du païs des Cosaques, y entrent par le Nieper ou Borysthene. Le Tanaïs & le Copa ne passent-ils pas dans la mer Noire par le Bosphore Cimmerien? Les riviéres de la Mengrelie, dont le Phase est la principale, se vuident aussi dans la mer Noire, de même que le Casalmac, le Sangaris, & les autres fleuves de l'Asie mineure qui ont leur cours vers le Nord. Neanmoins le Bosphore de Thrace n'est comparable à aucune des grandes rivieres dont on vient de parler. Il est certain d'ailleurs que la mer Noire ne grossit pas, quoiqu'en bonne Physique un réservoir augmente quand sa décharge ne répond pas à la quantité d'eau qu'il reçoit. Il faut donc que la mer Noire se vuide & par des canaux souterrains, qui traversent peut-être l'Asie & l'Europe, & par la dépense continuelle de ses eaux, lesquelles s'abreuvent dans la terre & s'écoulent bien loin des côtes. Cette espéce de transpiration répond à celle du corps des animaux, laquelle, suivant la supputation de Sanctorius, est beaucoup plus considérable que celle qui se fait par les évacuations les plus sensibles.

Supposé que la mer Noire ait été un véritable Lac sans décharge, formé par le concours de tant de riviéres, il ne pouvoit se vuider, suivant la conformation des lieux, que par le Bosphore de Thrace; les montagnes qui sont entre la mer Noire & la mer Caspienne, s'opposoient à son ouverture du côté d'Orient. Les eaux des Palus Meotides tombent dans la mer Noire du côté du Nord, bien loin de permettre que celles de la mer Noire s'y dégorgent. Les rivières d'Asie repoussent aussi la mer Noire, du Sud au Nord. Le Danube les éloigne de ses embouchures du côté du Couchant. Il n'y avoit donc que ce recoin, qui est au Nord-Est au dessus de Constantinople, où elles pûssent creuser la terre sans opposition, entre le fanal d'Europe & celui d'Asie. La décharge même ne se pouvoit pas faire du côté d'aucun de ces fanaux, à cause que les côtes en sont horriblement escarpées: ainsi les eaux de la mer Noire furent

obli-

obligées de passer dans l'endroit où il n'y avoit que du terrein : c'est dans ce terrein qu'elles commencerent à se creuser un canal en se presentant de front par une colomne qui amollit les terres & les emporta par differentes secousses. Les eaux, suivant cette hypothese, se firent d'abord une ouverture en ligne droite entre les deux rochers où sont les nouveaux Châteaux, & détremperent les terres qui occupoient le premier coude où sont les Golphes de Saraïa & de Tharabié, contraintes de se tenir dans un bassin bordé de rochers fort élevez : mais leur pente naturelle les fit descendre ensuite jusques au Kiosc de Solyman II. & de là changeant de détermination par la rencontre d'autres nouveaux rochers, elles formérent le second coude du canal dont les terres obéïrent du côté du Midi.

Cette route avoit été sans doute tracée par l'Auteur de la nature, qui se servit des eaux pour creuser les terres dont elle étoit remplie; car suivant les loix du mouvement qu'il a établies, elles se jettent toûjours du côté qui s'oppose le moins à leur cours. Celles de la mer Noire continuerent donc à charrier les terres qui se trouvoient entre les deux rochers où sont les vieux Châteaux, & par-là elles pousserent leur canal jusques à la pointe du Serrail, dont le fond est une roche vive & inébranlable. Ce bras de mer emporta peut-être tout d'un coup la digue de terre qui restoit entre Constantinople & le Cap de Scutari, d'où il se dégorgea dans la mer de Marmara.

C'est dans ce temps-là, suivant les apparences, qu'arriva cette grande inondation dont parle a Diodore de Sicile l'un des plus fidéles Historiens de l'antiquité. Cet Auteur assure que les peuples de b Samothrace, Isle considérable située à gauche de l'entrée des Dardanelles, s'aperçurent bien de l'irruption que le Pont-Euxin fit dans la Propontide par l'embouchûre des Isles Cyanées; car le Pont-Euxin que l'on regardoit dans ce temps-là comme un grand Lac, augmenta de telle sorte par la décharge des riviéres qui s'y dégorgeoient, qu'il déborda dans la Propontide & inonda une partie des villes de la côte d'Asie, lesquelles sans doute se trouvoient plus basses que celles d'Europe. Malgré cette situation les eaux monterent jusques sur les plus hautes montagnes de Samothrace, & firent changer de face à tout le pays. Les Insulaires en avoient encore la tradition du temps de nôtre Historien, qui par là nous a conservé une des plus belles observations de l'antiquité; car il est certain que ce changement est arrivé long-temps avant le voyage des Argonautes, & ces Heros n'entreprirent ce voyage que 1263. ans avant Jesus-Christ. Cela étant, ce que nous venons de proposer comme une conjecture de physique, devient une verité historique, & doit nous persuader que le grand écoulement de la Propontide dans la Mediterranée, s'étoit fait long-temps auparavant par la même mécanique.

Il est fort vraisemblable que les eaux de la Propontide, qui n'étoit peut-être anciennement qu'un Lac formé par les eaux du Granique & du Rhyndacus, ayant trouvé plus de facilité à se creuser un canal aux Dardanelles, que de se faire un autre passage, se répandirent dans la Mediterranée, & décharnérent, pour ainsi dire, les rochers à force de laver les terres. Les Isles de la Propontide ne sont autre chose que les restes des rochers que les eaux ne purent dissoudre, de même que celles qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité sous le nom des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie à l'embouchure de la mer Noire. Il semble que les Isles sont comme autant de cloux attachez au globe de la terre, & dont les montagnes sont, pour ainsi dire, les têtes.

Mais quels changemens les Isles de la mer c Egée ne reçûrent-elles pas par le débordement du Pont-Euxin, & sur tout celles qui se trouvent exposées comme en ligne droite ? puisque Samothrace, qui est à côté du canal, en fut tellement inondée que ses habitans ne savoient à quels Dieux se vouer : d les pêcheurs quand les eaux furent abaissées tiroient avec leurs filets des chapiteaux de colomnes & d'autres morceaux d'architecture. S'il en faut juger par la violence du coup que les eaux porterent dans la mer de Grece, est-il surprenant que les plus anciens Auteurs Historiens & Poëtes, ayent publié que plusieurs Isles s'étoient abîmées dans l'Archipel, & qu'il s'en étoit formé de nouvelles ? Peut-être que la fameuse *Delos* ne parut que dans ce temps-là, & que les peuples des Isles voisines lui donnerent ce nom qui signifie *Manifeste*. On traite neanmoins la plûpart des anciens Auteurs de réveurs & de conteurs de fables. Combien de colonies ne fallut-il pas établir après ce ravage ? Et que ne saurions-nous pas si les ouvrages de ceux qui avoient décrit tous ces changemens étoient passez jusques à nous, comme ceux de Diodore ? Ce qui nous paroît de plus incroyable dans Pline, ne sont peut-être que les meilleurs morceaux de plusieurs Auteurs qui avoient écrit sur ces matiéres, & dont le reste est perdu.

Je vous demande pardon, MONSEIGNEUR, si je pousse la Philosophie un peu loin. L'exemple d'un savant Ministre à qui nous devons la connoissance de tant de belles choses, m'a dépaysé ; mais

a *Bibliot. Hist. lib. 5. pag. 322.*
b Sanmandraki.

c Archipel.
d *Diod. Sic. Biblioth. ibid.*

mais ce n'eſt pas pour le ſuivre en toutes choſes; car tout grand homme de mer qu'il étoit, puiſqu'il commandoit des armées navales, il me ſemble qu'il a pris la formation des mers dans un ſens tout oppoſé au ſens naturel. Il a crû que l'Ocean par ſes ſecouſſes ayant ſeparé des terres d'Afrique la montagne de Calpe, s'étoit répandu dans ce vaſte eſpace où eſt preſentement la Mediterrannée: que cette mer avoit enſuite percé les terres vers le Nord & produit la Propontide ou mer de Marmara, la mer Noire, & les Palus Meotides. Cependant indépendemment de l'obſervation de Diodore de Sicile, s'il eſt permis de conſiderer la formation des choſes peu à peu, n'eſt-il pas plus raiſonnable de regarder les Palus Meotides, la mer Noire, la Propontide, & la mer Mediterranée, comme de grands Lacs formez par tant de riviéres qui s'y déchargent, que de croire que ce ſoient des épanchemens de l'Ocean? Que pouvoient devenir les eaux qui ſe ramaſſoient enſemble jour & nuit dans les mêmes baſſins avant qu'ils euſſent leurs décharges? elles formoient ſans doute des Lacs d'une prodigieuſe étenduë, qui auroient enfin couvert toutes les terres voiſines, s'ils n'avoient forcé leurs digues de la maniere qu'on a dit plus haut.

Il eſt donc certain que les eaux du Nord tombent dans la Mediterranée par le Boſphore Cimmerien, par le Boſphore de Thrace, & par le canal des Dardanelles qui, ſuivant l'idée des anciens, eſt une autre eſpéce de Boſphore, c'eſt à dire un bras de mer qu'un bœuf peut traverſer à la nage. La décharge de la Mediterranée dans l'Ocean eſt au détroit de Gibraltar où heureuſement les eaux trouverent plus de facilité à ſe creuſer un canal, que de ſe répandre ſur les terres d'Afrique. Le Seigneur avoit laiſſé cette ouverture entre le mont-Atlas & celui de Calpe, il ne falloit qu'en déboucher la digue. Peut-être que l'irruption épouvantable qui ſe fit alors dans l'Ocean ſubmergea ou emporta cette fameuſe Iſle Atlantide que [a] Platon décrit au delà des côtes d'Eſpagne, & [b] Diodore de Sicile au delà de celles d'Afrique. Les Iſles Canaries, les Açores, & l'Amerique en ſont peut-être encore des reſtes; & on ne ſera pas ſurpris qu'elles ayent été peuplées par les deſcendans d'Adam & de Noé; ni que leurs peuples ayent eû l'uſage des mêmes armes que les anciens peuples d'Aſie & d'Europe, c'eſt à dire de l'arc & des fléches.

Pline auroit donc mieux fait de s'en tenir au ſentiment de quelques Auteurs qui ne lui étoient pas inconnus, & qui de ſon aveu faiſoient venir les eaux dans l'Ocean du Nord au Midi. Comment juger du cours d'une eau dormante? de la Saone par exemple, ou de la Marche, ſi ce n'eſt par les courans qui paſſent ſous les arches de leurs ponts? or ces courans ſont manifeſtes dans les Boſphores dont il s'agit. Il n'y a qu'une circonſtance qui puiſſe favoriſer le ſentiment de Pline, c'eſt la ſalûre de l'eau de toutes ces mers; il n'eſt pas poſſible de rendre raiſon comment ces grands Lacs dont nous avons parlé, & qui ne ſe ſont formez que par la décharge des riviéres d'eau douce, ſont devenus ſalez. Mais outre la communication de l'Ocean avec la Mediterranée, il eſt certain que les eaux de la mer Noire ſont beaucoup moins ſalées que celles de nos mers; & d'ailleurs les terres qui ſont autour de la mer Noire ſont toutes remplies de ſel foſſile qui ſe diſſout continuellement dans ſes eaux: ce ſel mêlé avec une portion de ſoufre que fournit l'huile des poiſſons qui s'y pourriſſent continuellement, augmente ce degré de ſalûre, & communique ce filet d'amertume ſi ſenſible dans l'eau marine. La mer Caſpienne par la même raiſon eſt auſſi ſalée que les autres mers, quoiqu'elle ne paroiſſe qu'un étang où il ne ſe décharge que des eaux douces.

Avant que de revenir au canal de la mer Noire, il eſt bon de remarquer que la prophetie de Polybe ne s'eſt pas accomplie. Ce bon homme s'étoit imaginé que le Pont-Euxin devoit ſe changer en marais; & même il ne croyoit pas que le temps en fût trop éloigné, parce que, diſoit-il, le limon que les riviéres y charrient devoit former une barre de vaſe capable d'en embarraſſer l'embouchûre, de même que de ſon temps on voyoit une barre conſiderable de vaſe aux bouches du Danube. Heureuſement pour les Turcs, à qui le commerce de la mer Noire procure tant de ſortes de biens, le Boſphore s'eſt conſervé, & peut-être eſt-il devenu plus grand. Quoiqu'il en ſoit, il n'y a pas lieu de craindre qu'il s'y forme de barre; cela n'arrive qu'à l'embouchûre des riviéres, dont les eaux ſont répouſſées vers les terres par les vagues de la mer, & par les marées. Rien ne fait rebrouſſer les eaux de la mer Noire; le Boſphore au contraire eſt un canal de décharge, où les eaux coulant d'elles-mêmes par des endroits étranglez, pour ainſi dire, d'eſpace en eſpace, augmentent la viteſſe & entraînent tout ce qui pourroit s'oppoſer à leur cours. Par rapport aux marées, Strabon a remarqué qu'il n'y en avoit point dans le Boſphore, & Mr. le Comte de Marſilly a obſervé qu'elles n'y étoient pas ſenſibles. Quelque rapide que ſoit ce Boſphore, ſes eaux ne laiſſent pas de ſe géler dans les plus grands Hivers. Zonare aſſûre qu'il y en eut un ſi rude ſous Conſtantin Copronyme, que l'on paſſoit à pied ſur la glace de Conſtantinople à Scutari; la glace ſoûtenoit même

a *In Tim. Tom. 3. pag. 24. Edit. Henric. Steph.*

b *Biblioth. Hiſt. lib. 5.*

me les charrettes. Ce fut bien autre chose en 401. sous l'Empire d'Arcadius, la mer Noire fut glacée durant 20. jours, & quand la glace fut rompuë, on en voyoit passer devant Constantinople des monceaux effroyables.

Dans la belle saison, les côtes du Bosphore sont charmantes, de quelque côté qu'on les considere. Les villages & les maisons de campagne dispersées parmi les forêts, font des paysages fort agréables, entrecoupez de collines couvertes de taillis. Celles qui viennent fondre dans l'eau, quelque escarpées qu'elles soient en quelques endroits, font par leur varieté un contraste qui n'a rien d'affreux. Dans la Lettre où j'ai parlé de Constantinople, j'ai fini par la description du Pavillon qu'on appelle *Fanari-Kiosc*. Je vais presentement décrire toute la côte d'Asie, depuis le canal de la mer Noire jusques au Fanal qui est au delà de son embouchûre: ensuite je passerai au Fanal d'Europe à la colomne Pompée, pour suivre la côte d'Europe de ce même canal, & revenir à Constantinople, où nous nous embarquâmes tout de bon pour le voyage de Trebisonde.

Je ne sçaurois suivre de meilleurs guides sur ce canal, que deux excellens hommes, dont l'un étoit du pays, & l'autre François. Le Grec s'appelloit Denys, & pour le distinguer de tant d'Auteurs qui ont porté le même nom, on l'appelle *Denys de Byzance*. La description qu'il a faite du Bosphore de Thrace est exacte jusques au scrupule. Holstenius & Mr. du Cange en avoient promis une édition sur les Manuscrits du Vatican, & de la Bibliotheque du Roi; mais ils n'ont pas eû le temps de la donner. Mr. Gilles, qui est le François dont je veux parler, a verifié sur les lieux avec une exactitude admirable la description de Denys, & n'a pas oublié le nom du moindre rocher. J'espere, MONSEIGNEUR, que vous serez satisfait du plan du Bosphore que j'ai eû l'honneur de vous presenter; il est bien orienté, les distances y sont bien marquées, & je ne crois pas qu'il y ait de fautes considerables pour la position des villages. J'ai crû qu'il étoit nécessaire d'ajoûter aux anciens noms Grecs, ceux que les Turcs y ont donnez, afin d'illustrer ce que Denys & Gilles y ont remarqué dans leur temps. On croit que le premier vivoit sous Domitien. A l'égard de Mr. Gilles, il étoit du Diocese d'Alby, & mourut à Rome en 1555. dans le Palais du Cardinal d'Armagnac, après avoir voyagé en Asie & en Afrique par ordre de François I. pour amasser des manuscrits & des monumens antiques.

Pour commencer la description du Canal de la mer Noire, il faut reprendre celle de Constantinople qui finit à *Fanari-Kiosc* bâti sur le Cap de Chalcedoine. A l'Est de ce Cap est un des ports de cette ville, connu par les anciens sous le nom du Port d'*Europe*, où les enfans de l'Empereur Maurice furent mis à mort par l'ordre de Phocas, qui le dépouilla de l'Empire dans le commencement du VII. siécle. Cinq ans après l'Imperatrice Constantine veuve de Maurice, & ses trois filles y eurent la tête tranchée. Il semble que ce Port étoit destiné pour y faire perir cette malheureuse famille. L'Empereur Justinien l'avoit fait réparer par des ouvrages dignes de sa magnificence.

Après le Port [a] d'Eutrope, il faut doubler [b] le Cap de *Modabourou*, lequel termine la Presqu'isle, sur l'Isthme de laquelle la fameuse ville de Chalcedoine étoit bâtie. Je crois que ce Cap s'appelloit autrefois *Herea*, car Etienne de Byzance le place vis à vis de cette ville, & cite des vers de Demosthene de Bithynie, qui l'a marqué dans le même endroit. La côte de Calamoti s'étend au delà du Cap, & a pris son nom d'une Eglise de Saint Jean Chrysostome bâtie dans un lieu marécageux & plein de [c] roseaux. L'autre Port de Chalcedoine est sur la même côte à l'échancrure de l'Isthme qui regarde le couchant, & par conséquent la ville de Constantinople. On y avoit pratiqué avec des dépenses immenses des jettées admirables par ordre de l'Empereur Justinien, au moyen desquelles il ne pouvoit entrer qu'un vaisseau à la fois; mais il n'en reste plus que les fondemens. Tout cela marque le mauvais goût de ceux qui avoient choisi cet endroit pour y bâtir Chalcedoine; puisqu'on avoit été obligé d'y faire deux Ports artificiels; au lieu que le Port de Byzance est naturellement le plus beau Port du monde. Ce mauvais choix fit que l'Oracle d'Apollon, & Megabize Général des troupes de Darius traiterent d'aveugles les Megariens fondateurs de Chalcedoine, que Pline nomme aussi la ville *des aveugles*.

Le Grand Constantin auroit fait le même choix que les Megariens, sans un prodige bien étonnant, s'il en faut croire Cedren. Quand on commença par ordre de cet Empereur à rebatir Chalcedoine ruinée par les Perses, on vit des aigles enlever avec leurs serres les pierres entre les mains des ouvriers & les transporter à Byzance. Ce miracle fut repeté plusieurs fois, & toute la Cour en fut frapée. Euphratas l'un des principaux Ministres de l'Empereur assûra ce Prince que le Seigneur vouloit qu'il fît bâtir une Eglise en l'honneur de la Vierge à Byzance. Il semble que Chalcedoine n'avoit été bâtie que pour ser-

a Port d'Irene.
b Port de Chalcedoine ou *Calamoti*.

c Κάλαμος, Roseau.

vir d'embelliſſement à cette ville ; car après que l'Empereur Valens, irrité contre les Chalcedoniens de ce qu'ils avoient ſuivi le parti de Procope, en eut fait raſer les murailles, il en fit porter les materiaux à Conſtantinople, pour être employez à ce bel aqueduc que l'on nomma *l'Aqueduc Valentinien.* Ammian Marcellin aſſûre que les bourgeois de Chalcedoine, parmi les autres outrages qu'ils prétendoient faire à Valens, l'appelloient pendant le ſiége de leur ville, *Beuveur de* a *biere* ; les Empereurs Turcs en ont uſé de même par rapport à Chalcedoine. Solyman II. n'a fait rétablir l'Aqueduc Valentinien & bâtir la Solymanie, que des ruines de cette ville. L'établiſſement des Poſtes paroît plus ancien qu'on ne croit ; voici ce que Procope en dit au ſujet de Chalcedoine. Les Empereurs, dit-il, avoient établi des Poſtes ſur les grands chemins, afin d'être ſervis plus promptement & d'être avertis à temps de tout ce qui ſe paſſoit dans l'Empire. Il n'y avoit pas moins de cinq poſtes par journée, & quelquefois huit ; on entretenoit quarante chevaux dans chaque poſte, & autant de poſtillons, & de palefreniers qu'il étoit néceſſaire. Juſtinien caſſa les poſtes en pluſieurs endroits, & ſur tout celles par où l'on alloit de Chalcedoine à Diacibiza, qui eſt l'ancienne ville de *Lybiſſa* fameuſe par le tombeau d'Annibal, & ſituée dans le golphe de Nicomedie. Le même Auteur, pour donner plus de ridicule à Juſtinien, avance qu'il établit la poſte aux ânes en pluſieurs endroits du Levant.

Chalcedoine n'eſt plus aujourd'hui qu'un méchant village de ſept ou huit cens feux, appellé *Cadiaci*, ou *le Village du Juge* ; mais les Grecs lui ont conſervé ſon ancien nom, lequel n'eſt connu des Chrêtiens que par le Concile œcumenique aſſemblé en 451. dans l'Egliſe de Sainte Euphemie, où les Peres condamnérent Eutyches, qui nioit qu'il y eût deux Natures en Jeſus-Chriſt. Il n'y a pas d'apparence que cette Egliſe fût celle qui ſert aujourd'hui de parroiſſe aux Grecs, car Evagrius nous apprend qu'elle étoit dans les fauxbourgs de cette ville ; & Mr. de Nointel Ambaſſadeur de France à la Porte au rapport de Mr. Spon, aſſûroit que les reſtes de l'Egliſe de Sainte Euphemie étoient à un mille du village, & qu'il y avoit lû une inſcription qui faiſoit mention du Concile. La côte de Chalcedoine eſt fort poiſſonneuſe ; & certainement Strabon & Pline avoient été trompez par ceux qui leur avoient fait accroire que les *Pelamides* ou jeunes Tons s'en détournoient, épouvantez par des roches blanches cachées ſous l'eau, leſquelles les obligeoient de gagner la côte de Byzance. Au contraire les Pelamides de Chalcedoine étoient ſi recherchées par les anciens, que Varron, cité par Aulugelle, les mettoit parmi les morceaux les plus délicats ; & l'on ne voit aujourd'hui que filets autour cette ville pour la pêche des jeunes Tons.

De Chalcedoine on monte au Cap de Scutari, appellé anciennement le *Bœuf*, ou *le paſſage du Bœuf* : ce qui prouve qu'il faut prendre cet endroit-là pour le commencement du Boſphore, puiſque ce bœuf ou cette vache prétenduë y traverſa le canal à la nage. Quand Polybe parle de la route qu'il faut tenir pour aller de Chalcedoine à Byzance, il remarque avec raiſon qu'on ne ſçauroit traverſer directement la mer à cauſe du grand courant qui eſt entre ces deux villes ; mais qu'il faut ranger la côte & venir au Promontoire appellé le Bœuf. De même pour déſigner le cours du courant du Boſphore, il avertit que ce courant vient du Cap des Eſties, où eſt aujourd'hui Courouchiſmé, & qu'il paſſe au lieu appellé le Bœuf ou la Vache ; car les Poëtes ont auſſi publié que Io maîtreſſe de Jupiter avoit paſſé ce détroit déguiſée en Vache. Chares Général Athenien battit, auprès de ce Cap, la flote de Philippe de Macedoine qui aſſiégeoit Byzance.

On y enterra Damalis femme de ce Général, laquelle mourut de maladie pendant ce ſiége ; & les Byzantins, pour reconnoître plus autentiquement les ſervices que Chares leur avoit rendus, y dreſſérent encore un autel en l'honneur de ſa femme, & une colomne qui ſoutenoit ſa ſtatuë. Or ce lieu retint le nom de *Damalis*, qui ſignifie *une Vache.* Codin qui rapporte cette hiſtoire, l'a priſe dans Denys de Byzance, où l'on trouve une ancienne inſcription qui en fait mention. Le Serrail de Scutari occupe aujourd'hui le Cap de la Vache ; je crois que ce fut Solyman II. qui le fit bâtir. La fontaine d'Hermagora, dont parle Denys de Byzance, doit ſe trouver dans ſon enceinte.

Il ne faut pas confondre ce Cap avec le marché aux bœufs de Conſtantinople, que les Hiſtoriens ont quelquefois appellé ſimplement le Bœuf, & qui étoit dans la XI. region de la ville. Ce marché avoit pris ſon nom d'un fourneau de bronze, lequel avoit la figure d'un bœuf, comme dit Zonare, & qu'on y avoit apporté des ruines de Troye. Ce fut en ce lieu-là que Phocas, par ordre d'Heraclius, fut brûlé après avoir été décolé & privé des parties qui avoient ſervi à violer les plus illuſtres Dames de Conſtantinople. Zonare remarque auſſi que lors de la grande révolution qui ſe fit dans cette puiſſante ville, quand les Comnenes ſe mirent ſur le Trône & firent renfermer Nicephore Botaniate dans un

a Sabaïa. Biero.

un cloître, leur faction qui n'épargna pas même les choses les plus sacrées, continua ses desordres jusques à l'endroit appellé le Bœuf. Ce Bœuf, ou ce marché aux Bœufs, a servi de theatre à d'illustres martyrs. Julien l'Apostat, dit Codin, fit brûler plusieurs Chrêtiens dans ce fourneau de bronze qui avoit la tête d'un Bœuf, & qui étoit dans l'endroit appellé le Bœuf. Le saint martyr Antipas y fut consumé, dit Cedren. On y brûloit aussi les criminels.

La Tour de *Leander* est tout près du Cap de Scutari. L'Empereur Manuel la fit bâtir sur un écueil d'environ deux cens pas de tour, & en fit construire une autre du côté d'Europe au couvent de saint George, pour y tendre une chaîne qui fermât le canal. Mr. Gilles a remarqué qu'il y avoit autrefois un mur dans la mer, lequel occupoit le passage qui se trouve entre l'écueil où est la Tour, & la terre ferme d'Asie. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'ouvrage du même Empereur; car par ce moyen la chaîne étant tenduë d'une Tour à l'autre, il n'étoit pas possible aux vaisseaux de remonter le canal de la mer Noire. Mr. Gilles assûre que les Turcs ont démoli ce mur pour en employer les pierres à d'autres bâtimens. Ils nomment cette Tour, *la Tour de la Pucelle*; mais les Francs ne la connoissent que sous le nom de *la Tour de Leandre*, quoique les amours de Hero & de Leandre se soient passées bien loin de là sur les bords du canal des Dardanelles. Cette Tour est quarrée, terminée par un comble pointu, garnie de quelques pieces d'artillerie, enfermée dans une enceinte qui est aussi quarrée: elle est presque sans défense, & n'a pour toute garnison qu'un concierge qui reçoit les appointemens de son gouvernement sur ce que lui donnent les Janissaires ou les marchands de Constantinople qui vont s'y divertir en secret. On pretend que l'eau douce du puits qui est creusé dans cet écueil soit une source vive; d'autres assûrent que ce n'est qu'une citerne dans laquelle se vuident les égouts du comble par un tuyau caché dans la muraille.

Quoique ce ne soit pas la coûtume des Turcs de rebâtir les villes ruinées, ils ont pourtant relevé Scutari que les Persans avoient mis en cendre. Il est vrai que les Turcs regardent cette place comme un des fauxbourgs de Constantinople, ou comme leur premier reposoir en Asie; c'est d'ailleurs un des principaux rendé-vous des marchands & des caravanes d'Armenie & de Perse qui viennent trafiquer en Europe. Le Port de Scutari servoit autrefois de retraite aux galeres de Chalcedoine; & ce fut à cause de sa situation, que les Perses qui méditoient la conquête de Grece, le choisirent non seulement pour en faire une place d'armes, mais pour y déposer l'or & l'argent qu'ils tiroient par tribut des villes d'Asie. Tant de richesses lui firent donner le nom de *Chrysopolis*, ou *Ville d'Or*, selon Denys de Byzance, au rapport d'Etienne le Geographe, qui ajoûte pourtant que l'opinion la plus commune étoit, que le nom de *Chrysopolis* vient de Chryses fils de Chryseis & d'Agamemnon. Constantin Manasses marque si bien la situation de Chrysopolis, qu'on ne peut pas douter que ce ne soit Scutari, quoiqu'il assûre aussi que ceux qui ont pris cette ville pour *Uranopolis*, ne se sont pas trop éloignez de la verité. C'étoit peut-être le nom de la ville avant que les Perses s'en fussent rendus les maîtres; & ce nom qui signifie *la ville du Ciel*, ne lui étoit pas moins glorieux que celui de *la ville d'Or*. Quoiqu'il en soit, elle étoit destinée à servir de retraite à des maltotiers; car les Atheniens, par le conseil d'Alcibiade, y établirent les premiers une espece de douane pour faire payer les droits à ceux qui navigeoient sur la mer Noire. Xenophon assûre qu'ils firent murer Chrysopolis; cependant c'étoit bien peu de chose du temps d'Auguste, puisque Strabon ne la traite que de village. Aujourd'hui c'est une grande & belle ville, & même la seule qui soit sur le Bosphore du côté d'Asie. Cedren nous apprend qu'en la 19. année de l'Empire du grand Constantin, Licinius son beaufrere, après avoir été battu plusieurs fois sur mer & sur terre, fut pris prisonnier dans la ville de Chrysopolis, & de là conduit à Thessalonique, où il eut la tête tranchée.

Le premier village du Bosphore au delà de Scutari, est *Cossourgé*, ensuite *Stavros*, lequel receut ce nom d'une croix dorée posée sur le haut d'une Eglise que Constantin y fit bâtir. Après Stavros, on découvre le village de *Telengelcui*, qui pourroit bien être le lieu qu'on nommoit autrefois *Chrysoceramos*, ou *Brique dorée*, à cause d'une Eglise couverte de briques de couleur d'or; car suivant le dénombrement de Mr. Gilles, qui suit Denys de Byzance comme pas à pas, & qui l'a redressé dans les endroits les plus obscurs, *Chrysoceramus* est situé après Stavros, en montant aux vieux Châteaux d'Asie. Leunclaw fait mention de Chrysoceramus, & place entre ce village & Stavros le monastere *Akimiti*, ou des Religieux qui *veillent la nuit*.

Avant que d'arriver au vieux Château d'Anatolie, on rencontre deux autres villages & l'on passe deux ruisseaux. Le premier de ces villages se nomme *Coulé* ou *Coulé bachesi*, & l'autre *Candil-Bachesi*. Coulébachesi est sur la pointe que les anciens nommoient le Cap *Cecrium*, & qui s'appelle encore *Cecri*, opposé au Cap des Estiés, au bas duquel est bâti Courouchismé. Candilbachesi est à l'embouchûre du premier ruisseau qui

qui se jette dans le golphe de *Napli*; & peut-être que Napli vient de *Nicopolis*, que Pline décrit dans ces quartiers-là. Mr. Gilles appelle ce ruisseau *le ruisseau de Napli*, mais les Turcs lui ont donné le nom de *Ghioc-sou* ou *l'Eau verte*, aussi-bien qu'à l'autre qui est près du Château ; ainsi l'on ne hasarde pas trop de dire que Candil-Bachesi est l'ancienne Nicopolis du Bosphore. Etienne de Byzance se contente de dire, que c'est une ville de Bithynie : il seroit à souhaiter que l'on pût découvrir à l'occasion de quelle victoire elle fut ainsi nommée. Le second ruisseau que l'on passe avant que d'arriver au vieux Château d'Asie, ou premier Château d'Anatolie, s'appelle aussi *l'Eau verte*, comme l'on vient de dire ; & c'est le plus grand ruisseau qui se jette dans le Bosphore du côté d'Asie. Les anciens le nommoient *Arete*, & quelques Grecs l'appellent encore *Enarete*, mais il est bon de remarquer que tous ces quartiers sont occupez par les Jardins du Grand Seigneur, lesquels non seulement s'étendent depuis les premieres Eaux vertes jusques à celle-ci, mais même jusques à Sultan Solyman Kiosc ; & de là suivant la côte ils vont finir à l'embouchûre de la mer Noire. Tout le reste du pays est destiné pour les grandes chasses de l'Empereur, aussi y en a-t-il peu dans le monde qui soit plus propre pour un pareil divertissement.

Il est certain, comme le remarque Leunclaw, que du temps des Empereurs Grecs il y avoit deux Châteaux sur le Bosphore, l'un sur la côte d'Asie, & l'autre sur celle d'Europe, lesquels défendoient le passage du canal dans sa partie la plus étroite. On les laissa tomber en ruine dans la décadence de l'Empire, & même avant ce temps-là on les regardoit plutôt comme des prisons, que comme des citadelles à y mettre des garnisons. En effet Gregoras assûre qu'on les appelloit les Châteaux de *Lethé*, ou *les prisons de l'oubli*, parce qu'on y oublioit entierement les malheureux qu'on y avoit enfermez. Les Turcs ont rétabli ces Châteaux en differens temps, avant même qu'ils fussent les maîtres de Constantinople. Nous ne parlerons présentement que de celui qui est sur la côte d'Asie. On lit dans Leunclauw que l'Empereur Mourat II. qui passa les Dardanelles pour venir combattre son oncle Mustapha dans la Thrace, repassa en Europe par le canal de la mer Noire pour faire la guerre à Uladislas Roi de Hongrie. Ce Sultan qui vouloit se conserver un passage si nécessaire, fit bâtir dans l'endroit le plus étroit du canal [a] le Château neuf sur les ruines du Château des Grecs ; & Mahomet II. qui succeda à Mourat, le fit fortifier à sa maniere, dans le dessein de couper à l'Empereur de Constantinople la communication avec le Nord, comme il l'avoit fait du côté du Midi par les Châteaux des Dardanelles. Cependant tous ces Châteaux que les Grecs nommerent *Nouveaux* dans ce temps-là, ont été nommez dans la suite *Vieux Châteaux*, après qu'on en a eû bâti d'autres à l'embouchûre de ces canaux.

Comme le vieux Château d'Asie est situé sur l'endroit le plus étroit du canal, il est hors de doute que ce fut là que Darius, pere de Xerxes, fit dresser un pont pour aller chez les Scythes ou Tartares à qui il avoit déclaré la guerre. La conduite de cet ouvrage fut donnée à Mandrocles habile Ingenieur de Samos. Denys de Byzance nomme cet Ingenieur Androcles, & assûre qu'on avoit taillé un siége dans le rocher pour y faire asseoir Darius lorsque les troupes défiloient sur le pont : il n'est pas dit si ce siége étoit en Europe ou en Asie, & l'on ne sauroit le vérifier, supposé même qu'il fût encore en état, parce que les Turcs ne permettent à personne l'entrée ni les approches de leurs Châteaux. Ils ne savent, ni ne s'embarrassent pas de savoir s'il y a eû des Darius & des Xerxes dans le monde : que sait-on même s'ils ne vont point faire aujourd'hui leurs ordures dans l'endroit qui servoit de thrône au Maître du monde de ce temps-là ?

Après que ce Prince eut veû la marche de ses troupes, il fit élever deux grandes pierres carrées, sur l'une desquelles on grava en caracteres Assyriens les noms des nations qui étoient à sa solde ; on en fit autant sur l'autre en caracteres Grecs, & c'est beaucoup dire, car Herodote convient que ces troupes étoient composées de tous les peuples de son obéissance. L'armée de terre étoit de sept cens mille hommes, & la flote de six cens vaisseaux : mais cette armée étoit restée dans la Propontide, avec ordre de venir dans le Bosphore pour se rendre à l'embouchûre du Danube, où l'on dressa un autre pont. Mandrocles fut si satisfait des génerositez de Darius, qu'il fit répresenter dans un tableau le passage des Perses sur le pont du Bosphore, en presence de leur Prince, qui étoit, dit Herodote, sur un thrône à la maniére des Perses. Ce tableau fut mis dans un Temple de Junon avec une inscription en quatre vers Grecs qu'Herodote nous a conservez. On ne sçait pas si ce fut dans un Temple de Junon bâti sur le Bosphore, ou si Mandrocles envoya le tableau dans celui de Junon de Samos sa patrie. Herodote veut que le Pont de Darius ait été dressé à peu près au milieu de Byzance, & du Temple qui étoit à l'embouchûre du Bosphore. Pline donne 500. pas de largeur à cet endroit là ; mais Polybe qui se piquoit d'une grande exactitude, a mieux désigné ce

a. Neocastron.

ce lieu que personne, en l'opposant au Cap où étoit le Temple de Mercure, dans l'endroit où le canal n'a que cinq stades de large. On fera voir dans la suite que ce Cap est occupé présentement par le vieux Château d'Europe, vis à vis de celui dont nous parlons, & par conséquent que le passage de Darius se fit entre les deux Châteaux, ou un peu au dessus, pour éviter la violence du courant.

La place de l'ancienne ville de *Ciconium* mentionnée par Denys de Byzance, est au delà du Château d'Asie, & le lieu s'appelle encore *Cormion*, tout près du golphe *Manoli* où l'on pêche d'excellent poisson. La côte conduit au village d'*Inghircui*, qui veut dire le *village aux Figues*. On passe un ruisseau à Inghircui pour entrer dans le golphe *Cartacion* ou *Catangium* de Denys de Byzance. Ce golphe est terminé au Nord par le cap *Stridia*, ou le cap *aux Huîtres*, car on y en pêche d'admirables, & les Grecs appellent *Ostridia* ces sortes de coquillages. Mr. Gilles nomme ce cap, *le Cap Turc*, parce qu'il est vis à vis du Kiosc de Sultan Solyman, dont il n'est separé que par un beau ruisseau. Ce Kiosc n'a rien d'extraordinaire, ce sont des pavillons à grands combles écrasez & fort avancez, à la maniére du Levant, où l'on préfere à la magnificence le plaisir d'être au frais. Les pavillons des Orientaux sont ouverts de tous côtez, & le milieu en est occupé par des jets d'eau. Celui du Sultan est à l'entrée d'un beau golphe qui fait le tour du coude du canal, où le Bosphore prend la forme d'un Equerre, quoique dans les Cartes il soit représenté presque en ligne droite. C'est là le golphe *rond* de Denys de Byzance, ou le golphe du *Sultan* de Mr. Gilles qui y a remarqué du côté du Sud les fondemens du fameux Monastere de ces Moines qui passoient toutes les nuits en prieres, au lieu que Leunclaw le place entre *Stavros* & *Telengelcui*. Il ne faut pas oublier que le Cap par lequel le golphe *Castacium* est tourné au Midi, fait deux pointes considerables, l'une ferme le golphe du côté du *grand Glari*, l'autre qui est au *petit Glari*, forme le golphe de *Place*, dont la figure approche de celle d'une table. Les deux *Glari* sont peut-être les rochers que Denys de Byzance a nommez *Oxyrrhoon & Poryrhoon*; car les ondes font un bruit considérable autour de ces pointes.

En montant du pavillon de Sultan Solyman vers les nouveaux Châteaux, on rencontre *Beicos* ou *Becoussi* le *village aux Noyers*, c'est-pourquoi Leunclaw l'appelle *Megalo Carya*. Le beau ruisseau qui vient s'y rendre, & son Port avantageux, font soupçonner avec raison que c'étoit là où Amycus Roi des Bithyniens tenoit sa Cour. Il n'est point d'autre endroit sur cette côte où l'on puisse fixer la demeure d'un Prince si redouté, que Valerius Flaccus l'appelle *le Geant*, & Apollonius de Rhode, *l'homme le plus temeraire de son temps :* non seulement c'étoit un grand lutteur, mais il étoit encore fort adroit à faire le coup de poing, & à s'escrimer à ce genre d'exercice qu'on appelloit *le Pugilat*, ce qui faisoit une grande partie du merite des premiers Heros. Avant l'invention du fer & des armes, dit Donatus, les hommes s'exerçoient à coups de poing, à coups de pied, & se mordoient à belles dens. Combien de crocheteurs passeroient aujourd'hui pour des Heros, si ces sortes de jeux revenoient à la mode? Amycus étoit d'une taille au dessus de la riche, *semblable*, dit le Poëte, *à celle de ces grands hommes que la terre en colere enfanta pour opposer à la puissance de Jupiter*. Cependant ce terribile champion trouva son maître. Il fit, selon sa coûtume, un insigne deffi au plus brave des Argonautes qui se présenterent sur les côtes de son Royaume. Pollux frere de Castor, & fils de Jupiter & de Leda, Pollux, dis-je, le plus grand lutteur des Grecs, vigoureux comme un jeune Lion, terrassa ce Colosse, quoi qu'à peine ses joues eussent déja du poil follet. Ils commencerent d'abord à se pousser rudement, comme des beliers qui veulent se culbuter; après les premieres secousses, on prit le Ceste à la main, & l'on entendit des coups *semblables à ceux des marteaux dont on se sert pour enfoncer les planches d'un navire*, c'est la comparaison d'Apollonius; & c'est ainsi que dans ces temps-là on entendoit resonner les machoires & les joues des Athletes; chacun frappoit impitoyablement sur son compagnon, les dens en tremoussoient & s'en alloient enfin en petits chicots. Quoique bien souvent le Ceste ne fût qu'une courroye de cuir fort sec & fort endurci, il portoit cependant des coups meurtriers quand on savoit les appliquer à propos. Nos Heros fatiguez de ce premier début, après s'estre essuyez le visage, en vinrent aux gourmades & aux coups de poing; ils se colletérent apparemment, car le fils de Jupiter donna un croc-en-jambe à celui de Neptune, lequel tomba par terre si rudement, que les os de l'oreille, quoique les plus durs de la tête, en furent cassez: ainsi mourut Amycus qui avoit vaincu tant d'étrangers & tant de ses sujets. Apollodore & Valerius Flaccus, qui décrivent sa mort d'une autre maniere, conviennent pourtant qu'il perit par les mains de Pollux.

On accusoit Amycus de surprendre les étrangers, & de les faire tomber dans des embuscades inévitables; mais les Argonautes avertis de ses ruses y mirent bon ordre : non seulement ils accompagnerent Pollux dans la forêt qui servoit de champ de bataille, mais ils se rangerent auprès de

de lui pendant le combat. Il étoit bien honteux à des cousins germains, fils de Dieux & de Deesses, de se traiter si indignement. Pollux étoit fils de Jupiter & de Leda, & Amycus fils de Neptune & de la Nymphe Melie, fille de l'Ocean, c'étoit une Hamadryade qui présidoit parmi les Frênes. Pour le Ceste ce n'étoit pas toûjours une simple courroye de peau de bœuf; il y en avoit aussi à plusieurs courroyes attachées à une massuë au bout desquelles pendoient des balles de plomb.

Beicos donc, pour reprendre nôtre sujet, étoit suivant les apparences la Capitale des Etats d'Amycus, & ce qu'on appelloit le Port d'Amycus, & la ville qu'Arrien nomme *Laurus insana*, ou *le Laurier qui renversoit la cervelle des gens*. Cet arbre qui avoit donné le nom à la Place, & qui rendoit fols les Matelots qui en avoient sur leurs bords, étoit peut-être une de ces especes de *Chamærhododendros* qui croissent sur les côtes de la mer Noire, & dont je parlerai dans la suite. La partie de Beicos qui est tout-à-fait sur la côte, s'appelle encore *Amya*, comme si c'étoit un nom corrompu d'*Amycus*; c'est peut-être le lieu de la sepulture de ce Prince, car il est fait mention de son tombeau dans les anciens Auteurs. Quoiqu'il en soit, toute cette côte est si fertile, que chaque village y porte le nom d'un fruit. Le village qui est au dessus de Beicos avant que d'arriver au premier coude du canal, s'appelle *Toca*, c'est-à-dire village *aux Cerises*, situé entre les sinus *Monocolos & Moncapouris*, séparez entre eux par un petit ruisseau & par le Cap Turc, qu'on appelloit *Ætorhecum*.

Un peu en deçà du nouveau Château d'Anatolie, sont les ruines d'un ancien château sur une des éminences qui du côté d'Asie fait le premier coude de l'entrée du Bosphore; le château ruiné subsistoit du temps de Denys de Byzance. Au dessus du Temple de Phryxus, dit cet Auteur, est bâtie une Citadelle bien forte enfermée par une enceinte circulaire que les Gaulois détruisirent, de même que plusieurs autres places d'Asie. Les Empereurs Grecs ont entretenu cette Citadelle jusques à la décadence de leur Empire. Il y a apparence que ce Château avoit été bâti par les Byzantins après la retraite des Gaulois; car Polybe assûre, que ceux de Byzance avoient fait beaucoup de dépense pour fortifier cet endroit là, quelques années avant qu'ils eussent la guerre avec les Rhodiens & le Roi Prusias. Cette Forteresse leur étoit absolument nécessaire, dans le dessein qu'ils avoient de se rendre les maîtres de la navigation du Pont, & de faire payer les droits sur les marchandises qui en venoient. Le Cap fut nommé *Argyronium*, soit à cause des grandes dépenses qu'on avoit faites pour le fortifier, soit qu'on l'eût racheté à beaux deniers comptans du Roi de Bithynie; car il fut porté par les articles de Paix, que Prusias rendroit aux Byzantins les terres, les forteresses, les esclaves, les materiaux & les tuiles du Temple qu'il avoit fait démolir pendant la guerre; en conséquence de quoi on rétablit entierement, à la grande gloire des Rhodiens, la liberté de la navigation du Pont-Euxin. Pour ce qui est des nouveaux Châteaux qui sont au delà de ces ruines, tant en Asie qu'en Europe, il n'y a pas long-temps qu'on les a bâtis par ordre de Mahomet IV. pour arrêter les courses des Cosaques, des Polonois & des Moscovites, qui venoient bien avant dans le Bosphore.

a l'εζά.

Toutes ces côtes sont couvertes de vieux matériaux, car les anciens avoient une idée si affreuse de la mer Noire, qu'ils n'osoient y entrer sans faire dresser des autels & des temples à tous les Dieux, & à toutes les Déesses de leur connoissance. Tout le détroit de l'embouchûre étoit nommé [a] *Hiera*, c'est à dire *Lieux sacrez*. Outre le Temple que fit bâtir sur la côte d'Asie Phryxus fils d'Athamante & de Nephele qui porta la Toison d'Or en Colchide; les Argonautes qui entreprirent le même voyage pour rapporter ce thresor en Grece, ne manquerent pas d'implorer le secours des Dieux avant que de se hazarder sur une mer si dangereuse. Apollonius le Rhodien, & son Commentateur, qui ont assez bien expliqué les démarches de ces fameux voyageurs, assûrent qu'étans rétenus par des vents contraires à l'embouchûre du Pont, ils passerent de la Cour du Roi Phinée, qui étoit en Europe, sur la côte d'Asie, pour y faire élever des autels & des temples aux douze plus fameuses Divinitez de ce temps-là. Suivant Timosthene, cité dans le Commentaire d'Apollonius, c'étoient les compagnons de Phryxus qui avoient dressé les autels des douze Dieux, & les Argonautes n'en avoient élevé qu'un à Neptune. Aristide & Pline font mention du temple de ce Dieu. Herodote, suivant le même Commentaire, prétendoit que les Argonautes avoient sacrifié sur l'autel de Phryxus. Polybe a crû que Jason à son retour de la Colchide, avoit fait bâtir sur la côte d'Asie un Temple consacré aux douze Divinitez, & opposé au Temple de Serapis qui étoit sur la côte d'Europe. Quoique ces sortes de recherches soient assez inutiles aujourd'hui, il n'y a rien pourtant de si agréable, quand on est sur les lieux, que de les faire passer en reveue dans son esprit. On pourroit, en cas de besoin, nommer les Divinitez reverées. Suivant le Commentateur d'Apollonius le Rhodien, c'étoient *Jupiter*, *Junon*, *Neptune*, *Ceres*, *Mercure*, *Vulcain*, *Apollon*, Dia-

Diane, *Vesta*, *Mars*, *Venus* & *Minerve*. Jupiter étant le plus puissant de la troupe, Jason lui fit la cour préferablement aux autres, & tâcha de se le rendre favorable : de là vient qu'Arrien, Menippe, Denys de Byzance, & Mela ne font mention que du Temple de Jupiter *distributeur des vents favorables* : quoique ceux des autres Divinitez ne fussent pas loin, puisqu'il y avoit autant de temples que d'autels. C'étoit apparemment dans ce Temple de Jupiter qu'on avoit posé une statuë de Jupiter si parfaite, que Ciceron a dit qu'il n'y en avoit que trois semblables sur la terre. Ce fut de la porte de ce Temple, que Darius eut le plaisir de considerer le Pont-Euxin, ou suivant l'expression d'Herodote, *la mer la plus digne d'admiration*. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns, que ce Temple fût sur une des Isles Cyanées, car la plus grande de toutes à peine peut-elle soutenir la colomne de Pompée : Herote dit seulement, que du pont que Darius avoit fait jetter sur le Bosphore, dans le lieu que nous venons de dire plus haut, ce Roi alla vers les Isles Cyanées pour y contempler la mer dont la veuë étoit merveilleuse à l'entrée du Temple. Ce Temple devoit donc être au village de *Ioro*, comme si l'on vouloit dire *Hieron*, & *Ioro* est tout auprès du nouveau Château d'Asie.

En parcourant la côte au delà de ce Château vers l'embouchûre de la mer Noire, on passe par cet endroit que Denys de Byzance appelle *Panticbium*, & d'autres *Mancipium*. Ensuite on découvre le Cap *Coraca*, ou le Cap *des Corbeaux*, lequel forme le commencement du détroit ; c'est peut-être le Cap de Bithynie de Ptolomée, auprès duquel il y avoit un Temple de Diane. On ne trouve plus rien sur la côte d'Asie, au delà de ce Cap, qui soit marqué dans les Auteurs, que le golphe *aux Vignes* ; mais après cela se presente le fameux Cap *de l'Ancre*, ainsi nommé, parce que les Argonautes, selon Denys de Byzance, furent obligez de s'y munir d'une ancre de pierre. Minerve apparemment avoit oublié une piece si necessaire, elle qui avoit pris soin de tous les agrets d'*Argos*, c'est à dire du plus grand & du meilleur vaisseau qu'on eût veu sur la mer avant ce temps-là. Ce vaisseau alloit à la voile & à la rame comme les galiotes, & tous les gens de l'équipage étoient des Heros. Le fanal d'Asie est sur ce Cap, auprès duquel se voyent aussi ces [a] rochers si dangereux chez les anciens, que Phinée exhorta Jason de n'y passer que par un beau temps, autrement, dit-il, *vôtre Argos se brisera, fût-il de fer*. Ces rochers ne sont que les pointes d'une Isle ou d'un écueil separé de la terre ferme par un petit détroit, lequel reste à sec quand la mer est calme, & se remplit d'eau à la moindre bourrasque ; alors on ne voit que la pointe la plus élevée de l'écueil, les autres étant cachées sous l'eau ; c'est ce qui rend ce lieu si dangereux, sur tout si l'on veut s'obstiner de passer par le détroit, comme il semble que Phinée le conseilloit aux Argonautes. On n'osoit aller que terre à terre dans ces premiers temps, où la navigation étoit à peine en son enfance. Pour nous qui n'étions pas certainement dans un *Argos*, mais dans une felouque à quatre rames, nous affectâmes d'en passer bien loin. Les Argonautes risquerent le coup ; car l'Histoire, ou plutôt la Poësie, dit que leur vaisseau s'accrocha si fort sur ces rochers, qu'il fallut que Minerve descendît du ciel pour le pousser de la main droite dans l'eau, tandis qu'elle s'appuyoit de la gauche contre les pointes du rocher. Les Argonautes n'étoient-ils pas d'habiles matelots ? Aussi Apollonius remarque fort judicieusement, qu'ils ne commencerent à respirer à leur aise, qu'après que leur épouvante fut dissipée.

Des Isles Cyanées d'Asie, il faut passer à celles d'Europe, afin de parcourir avec ordre l'autre côté du Bosphore jusques à Constantinople. Ces Isles donc, de même que celles d'Asie, ne sont proprement qu'une Isle herissée, dont les pointes paroissent autant de petits écueils separez lorsque la mer est fort agitée. Strabon a remarqué, que vers l'embouchûre du Pont-Euxin, il y avoit une petite Isle de chaque côté, au lieu que les anciens Geographes s'étoient imaginez qu'il y avoit plusieurs écueils tant du côté d'Europe que de celui d'Asie, lesquels non seulement flottoient sur l'eau, mais se promenoient le long des côtes & se heurtoient les uns contre les autres. Tout cela étoit fondé sur ce qu'on voyoit paroître ou disparoitre leurs pointes suivant que la mer les couvroit dans la tempête, ou les laissoit voir dans le calme. On ne publia qu'ils s'étoient fixez, qu'après le voyage de Jason, parce qu'apparemment on les reconnut de si près, qu'on avoua qu'ils n'étoient pas mobiles : neanmoins comme la plûpart des gens sont plus agréablement frappez par les fables que par la verité, on eut de la peine à revenir de ce préjugé. On découvre entierement l'écueil qui est du côté d'Europe, lorsque la mer est retirée, il est relevé de cinq pointes, lesquelles paroissent autant de rochers separez pendant l'agitation de la mer. Cet écueil n'est separé du cap du fanal d'Europe, que par un petit bras de mer qui reste à sec dans le beau temps ; & c'est sur la plus haute de ces pointes qu'on voit une colomne à qui on a donné, sans raison, le nom de colomne de Pompée. Il ne paroit par aucun endroit de l'Histoi-

[a] Les pierres Cyanées d'Asie.

l'Histoire, que Pompée après la défaite de Mithridate, ait fait dresser des monumens sur ces lieux ; d'ailleurs l'inscription qui se lit sur la base de cette colomne, fait mention d'Auguste. Quand on examine avec soin cette base & le fust, on convient que ces deux pieces n'ont jamais été faites l'une pour l'autre ; il semble plûtôt qu'on ait mis la colomne sur la base pour servir de guide aux bâtimens qui passent sur ces côtes. La colomne qui est d'environ 12. pieds, est ornée d'un chapiteau Corinthien, mais elle est dans un lieu si escarpé, qu'on n'y sçauroit monter qu'en s'appuiant sur les mains, & la plûpart du temps la base est couverte de l'eau de la mer. Denys de Byzance assûre que les Romains avoient dressé un autel à Apollon sur cet écueil ; & cette base en est peut-être un reste, car les festons sont à feuilles de laurier, qui étoit un arbre consacré à cette divinité. Il se peut faire que dans la suite on y a mis, par flaterie, une inscription à la louange d'Auguste. Je ne sçai si la colomne est de marbre ou de pierre du pays, la mer ne nous permit pas de l'aller examiner d'assez près, la pierre du pays a dans sa couleur grisâtre quelque chose qui tire sur le bleu plus ou moins foncé, & c'est ce qui avoit fait donner le nom d'Isles ou de pierres Cyanées aux écueils dont on vient de parler.

S'il en faut juger par la route des Argonautes, la Cour de Phinée ce Roi si fameux par ses malheurs & par ses predictions, étoit à l'entrée du Bosphore sur la côte d'Europe. Nous lisons dans Apollonius le Rhodien, que les Argonautes après avoir essuyé une rude tempête en quittant les terres du Roi Amycus, relâcherent chez Phinée pour le consulter. La Cour de ce Prince étoit peut-être à *Mauromolo*, où il y a un port commode & un ruisseau fort agréable. *Belgrade* petite ville au-dessus de Mauromolo ne seroit-elle point l'ancienne *Salmydesse* où Phinée faisoit sa résidence suivant Apollodore? On sçait bien que les anciens placent cette ville au-delà des Isles Cyanées; mais comme il n'y a point de port sur ces côtes, & qu'Apollonius dit précisement que le débarquement se fit au Palais de Phinée, qui étoit sur le bord de la mer, est-ce trop hazarder que de proposer que Belgrade, qui naturellement est un lieu tout-à-fait charmant & veritablement digne du séjour d'un grand Prince, soit bâti sur les ruines de Salmydesse, dont Mauromolo étoit le port.

Le portrait qu'Apollonius fait de Phinée, & les moyens que ce Prince donna aux Argonautes de passer les pierres Cyanées, sont tout-à-fait singuliers. Phinée averti que cette troupe de Heros venoit d'arriver chez lui, se leva de son lit (car il se souvenoit que Jupiter avoit ordonné que ces demi-Dieux lui rendissent service) & marcha moitié endormi s'appuyant d'une main sur un bâton, & se cramponant de l'autre contre les murailles. Ce bon homme trembloit de langueur & de vieillesse ; à peine sa peau qui étoit collée sur ses os pouvoit les empêcher de se séparer. Dans cet état il parut comme un spectre à l'entrée d'un salon, où il ne fut pas plûtôt assis, qu'il s'endormit sans pouvoir dire un seul mot. Les Argonautes qui sans doute s'attendoient à toute autre figure, furent surpris à la veue de ce spectacle ; cependant Phinée qui étoit plus occupé de ses propres affaires que de celles de ces Heros, reprenant un peu ses esprits, *Heros*, dit-il, *qui faites l'honneur de la Grece, car je connois bien qui vous êtes par la science que j'ai de deviner, ne vous retirez pas, je vous en conjure, sans m'avoir délivré du malheureux état où je suis. Y a-t-il rien de plus cruel que de mourir de faim dans l'abondance des vivres ? Ces maudites Harpies viennent m'ôter les morceaux de la bouche ; & si elles laissent quelque chose sur mes plats, elles l'infectent d'une puanteur si horrible, qu'il n'y a personne qui en puisse goûter, eût-on le cœur aussi inalterable que le diamant, mais il est porté par l'Oracle, que ces vilains oiseaux seront dissipez par les fils d'Aquilon.*

Zetes & *Calais* qui étoient de la troupe furent touchez du sort de ce malheureux Prince, & lui promirent tout secours. On ne tarda pas de servir le soupé ; mais dès que Phinée voulut toucher à la viande, les Harpies sortant de certains nuages, parmi des éclairs affreux, fondirent sur la table avec un bruit surprenant, & devorérent tout ce qu'il y avoit ; après quoi elles s'enfuirent laissant une puanteur insupportable qui fit fremir toute l'Assemblée. Les fils d'Aquilon qui ne manquérent pas de les poursuivre, les auroient bientôt atteintes ; mais Iris descendant du ciel, les avertit qu'il falloit bien se garder de les tuer ; que c'étoient les chiens du grand Jupiter, & qu'elle juroit par le Fleuve Styx qu'on les enverroit si loin, qu'elles n'approcheroient plus de la maison de Phinée. Cette bonne nouvelle fut portée au Prince, qui pour s'assûrer du fait, ordonna qu'on apportât ce qu'il y avoit de prêt à manger ; & n'entendant plus le bruit de ces vilaines bêtes, il se rassasia tout à son aise. Par reconnoissance le bon vieillard commença à dogmatiser, & donna à nos Heros les avis qu'il jugea necessaires pour continuer leur route sans danger. Apollodore raconte ces fables avec d'autres circonstances, dont un plus ample recit seroit trop ennuyeux. Je laisse à de plus habiles gens à expliquer l'histoire des Harpies. Que nous importe de sçavoir

a Phineopolis.

sçavoir si c'étoient des sauterelles qui infectoient les terres de Phinée, & qui dévoroient ses moissons, comme l'ont pensé Mr. Bochart, & l'Auteur de la Bibliotheque Universelle? si les fils d'Aquilon doivent être pris pour les vents du Nord qui chassérent ces insectes? si Phinée fut dépouillé par ses maîtresses qui le réduisirent à la derniere extremité? si les Argonautes, que toute l'antiquité traite de Heros, n'étoient que des Marchands plus hardis que les autres, qui allérent jusques dans la Colchide acheter des moutons pour en peupler la Grece? tout cela me paroît fort obscur. Mais j'admire l'invention du bon homme Phinée qui, n'ayant point de boussole non plus que les Argonautes, leur conseilla, avant que de risquer le passage des Isles Cyanées, de laisser voler une colombe; *si elle passe saine & sauve au-dessus de ces rochers*, leur dit-il, *faites force de rames & de voiles, & comptez plus sur vos bras que sur les vœux que vous pourriez faire aux Dieux: mais si la colombe revient, faites volte-face, & revenez sur vos pas.* Je ne vois rien de mieux imaginé que cet expedient.

Revenons à la Cour de Phinée, ou plutôt à Mauromolo. C'est un beau Monastere de Caloyers, qui ne payent pour tout tribut qu'une charge de Cerises. On dit qu'un Sultan s'étant égaré à la chasse autour de cette maison, & ne croyant pas être connu des Religieux, leur demanda la colation. Les Moines qui sçavoient bien qui il étoit, lui présenterent du pain & un plat de Cerises; elles furent trouvées si bonnes, que le Sultan déchargea les Religieux de la capitation; & leur ordonna seulement de porter tous les ans une charge de Cerises au Serrail.

Il n'y a point aujourd'hui d'endroit considérable entre Mauromolo & le nouveau Château d'Europe, quoique les anciens n'ayent pas manqué sans doute de donner des noms fameux à toute cette côte, quelque escarpée qu'elle soit: mais on ne sçauroit faire un pas dans le pays où les Grecs ont habité, qu'on n'y découvre encore quelques noms de leur façon.

Il n'est plaine en ces lieux si seche & si sterile
Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.

Quoi de plus consolant, parmi ceux qu'on appelle *gens d'érudition*, que de savoir que le premier recoin qui est à droite, en entrant dans le détroit, s'apelloit autrefois *Dios sacra*, comme qui diroit *les sacrifices de Jupiter*? Que le port qui vient ensuite, étoit le Port des *Lyciens* dans les premiers temps, & qu'il fût celui des *Myrléens* dans la suite? Les Lyciens étoient des peuples d'Asie qui venoient négocier dans le Pont, & qui relâchoient ordinairement dans ce Port. Pour les Myrléens, Denys de Byzance nous apprend que quelques seditieux de Myrlée se retirérent en cet endroit du Bosphore; & *Myrlée* étoit cette ville de Bithynie que Nicomede Epiphane fit nommer *Apamée* du nom de sa mere *Apama*. Le Port des Lyciens est suivi de deux autres petits ports qui ont autrefois pris leurs noms de quelque autel de Venus; car *Aphosiati* paroit un reste d'*Aphrodisium* que Denys de Byzance marque dans ce quartier-là; & comme l'un de ces Ports étoit frequenté par les Marchands d'Ephese, il y a beaucoup d'apparence que c'est le Port des Ephesiens dont le même Auteur a parlé. Mais la plus grande merveille de cet endroit, est un filet d'eau dont le sable paroissoit doré dans le temps que l'on travailloit aux mines de cuivre qui sont sur cette côte; cette eau coule tout auprès de la chapelle de Nôtre-Dame *aux Chataigniers* au pied d'une montagne, si élevée au dessus des autres, que l'on découvre de là Constantinople, la mer Noire & la Propontide. Le feu qu'on y allumoit autrefois dans un Phare bâti sur sa pointe, étoit d'un aussi grand secours aux Pilotes, que ceux des Isles Cyanées d'Europe, & d'Asie, mais on en a laissé perir la tour. On avoit eû grande raison de mettre des fanaux sur la côte d'Europe, car les anciens Thraces étoient des gens impitoyables. On lit dans Xenophon que ceux qui habitoient le long de la côte de la mer, avoient marqué leurs terres fort exactement par de grandes bornes. Avant cette précaution ils se coupoient la gorge tous les jours à l'occasion des débris des navires qui y échouoient, & dont chacun vouloit s'emparer. Les anciens Thraces vivoient dans ces cavernes affreuses qui sont sur le détroit à gauche, en allant du Château d'Europe vers la colomne de Pompée. Peut-être étoit-ce dans ces roches que les Myrléens avoient établi leur domicile? On y entend en passant des échos si furieux, qu'ils imitent quelquefois les coups de canon, sur tout du côté de Mauromolo.

Pour ce qui est du nouveau Château d'Europe, il a été bâti par ordre de Mahomet IV. vis à vis celui d'Asie; on voit au delà de ce Château les ruines d'une ancienne Citadelle que les Empereurs Grecs, ou peut-être les Byzantins, avoient fait bâtir pour garder ce passage important où ils faisoient payer les droits aux vaisseaux qui passoient. Au rapport de Polybe, il y avoit dans cet endroit-là un Temple dedié à Serapis vis-à-vis celui de Jupiter, qui étoit sur les terres d'Asie. Le premier de ces Temples a été nommé par Strabon *le Temple des Byzantins*, pour le distinguer de celui de Jupiter, qu'il a nommé *le Temple des Chalcedoniens*. Denys de Byzance a donné le nom d'*Amilton* au cap qui est à la fin du détroit avant que d'en-

d'entrer dans le golphe de *Saraïa*; c'est le Cap *Tripition* des Grecs. Saraïa est un village qui répond au golphe de *Scletrine*, d'où l'on passe la riviere de *Boujonderé*; laquelle arrose ces belles campagnes que Denys appelle *les beaux champs*. On l'appelle aussi la riviere *du golphe profond*, parce qu'au delà de Boujonderé, le Bosphore se courbe & fait ce grand coude par lequel il se tourne vers le Sud-Est, formant une espece d'équerre avec l'embouchûre de la mer Noire. Ce golphe profond s'appelloit aussi *Saronique*, à cause qu'on avoit posé sur ses bords l'autel de *Saron* Heros de Megare, ou Dieu marin. Selon quelques autres le golphe finit à ce fameux rocher appellé *la pierre de justice*, dont on raconte une fable assez ridicule, rapportée par Denys de Byzance.

Deux Marchands, dit-il, faisant voile vers le Pont, mirent en dépôt dans un trou de cette pierre une somme d'argent, & convinrent entre eux qu'ils n'y toucheroient point qu'ils n'y fussent tous les deux ensemble; mais l'un d'eux vint quelque temps après tout seul pour enlever cet argent. La pierre ne voulut jamais rendre le dépôt, & acquit par là le nom de *pierre équitable*. De loin cette pierre paroît comme une pomme de pin dont la pointe est relevée & percée. C'est peut-être ce trou qui a donné lieu à la fable du prétendu thresor caché par les Marchands. Les matelots sont les gens du monde les plus propres à inventer de pareils contes : sur tout dans le calme où ils ne sçavent que faire.

La ville de *Tarabié* ou *Tharapia* est au dessous de ce rocher sur une petite riviere; à l'embouchûre de laquelle est l'écueil *Catargo*, lequel de loin ressemble à une petite galere. L'embouchûre de cette riviere fait un assez bon Port appellé *Pharmacias*, parce qu'on croyoit par tradition que Medée y aiant relâché, avoit fait débarquer sa quaisse de drogues par le moyen desquelles elle faisoit tant de miracles. Vis à vis Tarabié, de l'autre côté de la riviere, est la vallée appellée *Linon* où est le golphe *Eudios calos* de Denys de Byzance; mais plus bas descendant vers *Tenicui*, est le Port du Roi *Pithecus*, dont le même Auteur a fait mention. La côte est si escarpée depuis cet endroit-là jusques au coude qui est tourné vers le vieux Château d'Europe, que les anciens avoient pris ces roches pour des Bacchantes, à cause du bruit que les vagues y font. Le coude avant que d'arriver à *Tenicui*, étoit autrefois couvert d'une forêt d'Arbours, & s'appelloit *Commarodes*, de *Commaros* qui signifie un *Arbousier*.

Pour *Tenicui*, c'est un village placé sur le coude que le canal fait fait pour aller à Constantinople. *Tenicui* est un mot Turc, qui par conséquent n'a point de rapport à aucun ancien nom, nonplus que *Neocorion* qui est le nom du même lieu & qui signifie en Grec vulgaire *nouveau village*. On trouve *Istegna* au delà de *Tenicui* dans le fond d'un petit port : ce pourroit bien être le *Leostenion* de Denys & d'Etienne de Byzance, puisque *le Port aux femmes*, dont nous allons parler, doit être entre le vieux Château d'Europe & le *Leostenion*. Or il est certain que *le Port aux femmes*, de Denys de Byzance, est à l'entrée de la riviere d'*Ornousderé* ou du *ruisseau des Cochons*, qui coule justement entre le Château & Istegna. L'embouchûre de cette riviere fait le plus beau Port du Bosphore, & ce Port a eû plusieurs sortes de noms. Les Grecs le nomment *Sarantacopa* à cause de son Pont de bois lequel est soutenu par quarante poutres qui servent de piles. Denys de Byzance le nomme le *golphe de Lasthenes*, d'où il paroît qu'il faut lire dans Pline *Lasthenes* non pas *Castanes*; & peut-être même *Leosthenes* dans Denys, pour s'accommoder à Etienne de Byzance. Quoiqu'il en soit, le même Port, est le *Port aux femmes* de Denys, & le *Port des vieillards* de Pline : car pour celui que cet Auteur a nommé du même nom, il y a apparence que c'est le Port d'*Istegna*, puisqu'il en a fait mention après le Port *des vieillards*. Le Port de *Sarantacopa* s'appelloit aussi le Port *de Phidalie* femme *de Byzas*, laquelle, suivant Etienne de Byzance, s'étant mise à la tête d'une petite armée de femmes, vainquit dans cet endroit, *Strole* qui vouloit déthroner son frere Byzas.

Baltbalimano, ou le Port *de la hache*, avec un village de même nom, sont situez entre *d'Ornousderé* & le vieux Château; mais c'est un port si peu considerable, qu'il n'en est pas fait mention dans les Auteurs. Toute la côte jusques au Château, est comme taillée à plomb en plusieurs endroits; & les flots y font un bruit si épouventable, que les Grecs la nomment encore *Phonea*, comme qui diroit *Phonema*, *voix repetée*. La voix agitée par de continuels tourbillons, pour me servir de l'expression d'Etienne de Byzance, *y bout de même que l'eau dans un chauderon qui est sur le feu*. C'est là que les matelots en remontant le canal, sont obligez de se servir de fortes perches pour appuyer de toutes leurs forces contre les rochers, sans quoi ils échoueroient inévitablement, les rames ne suffisant pas pour empêcher d'être poussez par le vent du Sud. Il y a donc beaucoup d'apparence que le Pont de Darius fut jetté plus bas vers le vieux Château d'Europe.

Le vieux Château est situé à l'endroit le plus étroit du canal sur un cap opposé à celui où est le Château d'Asie. C'est sur ces caps que les Empereurs Grecs avoient fait bâtir autrefois des forteresses, comme nous l'avons dit plus haut : mais les Turcs ont encore mieux fortifié ces lieux, dont la situation est très-avantageuse.

Amurat ou Mourat II. aiant déclaré la guerre à Uladislas Roi de Pologne, voulut s'assûrer le passage du Bosphore ; & comme les Châteaux des Grecs tomboient en ruine, il fit démolir le monastere de *Sosthenion* dedié à S. Michel, & fondé par le grand Constantin. Les matériaux furent employez pour bâtir ce Château ; ils étoient excellens, car Justinien & Basile le Macedonien avoient parfaitement bien fait rétablir ce couvent. * Neanmoins Mahomet II. ne trouva pas les fortifications de Murat assez bien entenduës, & pour bloquer Constantinople de tous côtez, il les fit mettre en l'état où elles sont à present. Ce Château, comme dit Calchondyle, a trois grandes tours, deux sur le bord du canal, & la troisiéme sur la coupe de la colline. Ces tours sont couvertes de plomb, épaisses de trente pieds, & les murailles de leur enceinte qui est triangulaire, en ont environ vingt-deux d'épaisseur ; mais elles ne sont pas terrassées. Les embrasures des canons sont horribles, de même que celles des autres Châteaux du Bosphore & des Dardanelles. Les canons sont sans affûts, & il faut beaucoup de temps pour les charger. Mahomet II. fit achever ces fortifications en trois mois ; il assiegea Constantinople au printemps suivant, & nomma ce Château *Chasceseu*, c'est-à-dire, *Coupeur de têtes*. Les Grecs l'appellent *Neocastron*, le *Château neuf*, & *Lemocopie* ou *Château du détroit*. Il porte le nom de *Château vieux* depuis que Mahomet IV. a fait bâtir ceux qui sont à l'entrée de la mer Noire. Mahomet II. qui mit 400. hommes de garnison dans son Château de *Bascesen*, en donna le gouvernement à Pherus Aga, avec ordre de faire payer les droits à tous les bâtimens, tant Genois & Venitiens, qu'à ceux de Constantinople, de Caffa, de Sinope, de Trebisonde, &c. qui passeroient par là. Le Gouverneur interpreta cruellement les ordres de son Maître, car Erizzo Capitaine Venitien n'ayant pas voulu baisser les voiles, eut le malheur de voir son navire couler à fond par l'effet d'un boulet de pierre d'une grosseur prodigieuse ; & tout ce qu'il pût faire dans ce desordre fut de se jetter à terre avec environ 30. hommes de son équipage : mais il fut empalé par ordre du Gouverneur, & l'on coupa la tête aux autres qui furent laissez sur le rivage sans sepulture.

Le Château de Mahomet II. est bâti sur le cap *de Mercure* de Polybe ; & ce temple du Dieu des voleurs & des marchands étoit bâti, suivant cet Auteur, dans l'endroit le plus étroit du Bosphore, à peu près entre Byzance & le Temple de Jupiter *Distributeur des vents* ; Denys de Byzance appelle ce même Cap *le chien rouge*. C'est là que venoit aboutir l'autre tête du Pont sur lequel Darius fit passer son armée pour aller combatre les Scythes : la premiere tête de ce grand ouvrage étoit en Asie dans l'endroit le plus étroit du Bosphore vis à vis l'autre Château. A l'égard de la chaire que l'on creusa pour y faire asseoir le Prince, qui voulut voir défiler son armée, elle étoit, suivant les apparences, du côté d'Europe, & Denys de Byzance convient que c'étoit le plus beau monument qui restât de cette ancienne Histoire ; mais ce monument ne s'y voit plus. Les Mahometans ont renversé entierement les deux côtez du canal pour y bâtir non seulement les vieux Châteaux, mais encore ce beau Village qui est autour de celui d'Europe, & qui proprement fut nommé *Lemocopie*, quand Mahomet II. ordonna à des gens ramassez de tous côtez de s'y retirer.

* En 1451. ou 1452.

Le canal s'élargit depuis le Château jusques à *Courouchisme*, & fait un grand golphe en maniére d'arcade, sur le bord de laquelle est bâti un Serrail du Grand Seigneur, puis le village de *Bubec Bachesi*, & ensuite *Arnautcui*, ou le village *des Albanois* ou *Arnautes*. Ce golphe d'*Arnautcui* est désigné par Denys de Byzance sous le nom de golphe *de l'Echelle*, parce que dans ce temps-là il y avoit une fameuse échelle ou machine composée de poutres, laquelle étoit d'un grand usage pour charger & pour décharger les vaisseaux, parce que l'on y montoit comme par degrez. Ces sortes de machines s'appelloient *Chele*, par je ne sçai quelle ressemblance qu'on y trouvoit avec les pattes des écrevisses : de *Chele* on fit *Scala*, de là vient que les Ports les plus frequentez du Levant s'appellent *des Echelles*. Peut-être que le Temple de Diane bâti à Arnautcui, & fort connu par les pêcheurs sous le nom de *Dictynne*, avoit donné lieu de dresser là des Echelles pour s'y débarquer & pour se rembarquer plus facilement. Ces machines, qui avoient peu d'élevation, étoient presque couchées sur le bord de la mer, & servoient à faire passer & repasser les gens à pied sec.

Après Arnautcui se presente le fameux Cap *des Esties*, au pied duquel est bâti Courouchisme. *Esties* pourroit bien être un reste d'*Estia*, nom sous lequel les Grecs ont connu la Deesse *Vesta*, à laquelle peut-être on avoit dressé quelque Temple dans ce quartier-là. Courouchisme s'appelloit autrefois *Asomaton*, à cause d'une Eglise que Constantin y avoit fait bâtir en l'honneur de l'Archange S. Michel. Procope décrit la magnificence de ce Temple, qui fut relevé par Justinien ; mais il n'en reste plus aucune trace. Il n'en est pas de même de la marche des écrevisses, lesquels pour n'être pas entraînez par le courant, qui est très-violent au dessus du Cap, sont obligez de grimper sur les rochers, & ne viennent reprendre le canal qu'après avoir bien égui-

se leurs pattes & gravé, pour ainsi dire, leurs pas sur les roches.

Du Cap de *Couronchisiné* à la pointe de *Besichtachi*, le canal prend le tour d'un demi cercle, sur le bord duquel sont situez *Ortacui* & *S. Phocas*. *Ortacui* est un village sur le Port que les anciens appelloient *Clidium* & *le vieillard marin*, que quelques-uns prenoient pour Nerée, pour Protée, ou pour quelque Dieu des eaux. Le petit Port de St. Phocas est à l'entrée d'une vallée très-fertile, connue par les anciens à l'occasion d'*Archias* de *Tassos* qui l'avoit choisie pour y bâtir une ville; mais, suivant Etienne de Byzance, les Chalcedoniens s'y opposerent par jalousie. Au dessous de S. Phocas est un autre Port où les Rhodiens relâchoient quand ils venoient naviger dans le Pont; ce qui lui a conservé le nom de *Rhodacinon*. Ces Rhodiens étoient si puissans sur mer dans ce temps-là, qu'ils obligerent les Byzantins à entretenir la liberté du commerce du Pont-Euxin, c'est-à-dire à laisser passer librement toutes les nations qui voudroient commercer dans la mer Noire, sans qu'il fût permis d'exiger d'elles aucuns droits.

Il ne reste plus que *Besichtachi* ou *Besichtas* pour aller à *Fondocli*, c'est-à-dire au premier des fauxbourgs de Constantinople, suivant la route que nous avons tenuë. *Besichtachi* portoit autrefois le nom de *Jason* chef des Argonautes. Ce Heros, au rapport d'Etienne de Byzance, relâcha dans ce lieu où il n'y avoit qu'une forêt de Cyprés, & un Temple d'Apollon. Dans la suite, ou pour mieux dire plusieurs siecles après, le même endroit prit le nom de *Diplocionion*, de deux colonnes de pierre Thebaïque, lesquelles on voit encore auprès du tombeau de Barberousse, qui sans doute étoit plus grand homme de mer que Jason, quoiqu'il fût né de pauvres parens dans l'Isle de Metelin. Barberousse est mort Roi d'Alger & Capitan-Pacha en 1547. Solyman II. le nomma *Chairadin*, c'est-à-dire, *grand Capitaine*: de *Chairadin* Calcondyle a fait *Charatin*, & Paul Jove *Hariadene*.

Si l'on vouloit suivre entierement la description que Denys de Byzance a faite du Bosphore, il faudroit chercher les places de *Pentecontarion*, de *Thermastis*, de *Delphinus & Charandas*, du *Temple de Ptolemée Philadelphe*, du *Palinormicon*, & de l'*Aiantium*; mais où les trouver? les Grecs & les Turcs ont tout renversé depuis ce temps-là pour habiter *Fondocli* & *Topana*, où se trouve le Cap *Metopon* qui fait front à la pointe de Serrail.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XVI.

DESCRIPTION DES CÔTES MERIDIONALES DE LA MER NOIRE, DEPUIS SON EMBOUCHURE JUSQUES À SINOPE.

MONSEIGNEUR,

Quoiqu'en aient dit les anciens, la mer Noire n'a rien de noir, pour ainsi dire, que le nom; les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, & les orages n'y sont gueres plus frequens que sur les autres mers. Il faut pardonner ces exagérations aux Poëtes anciens, & sur tout au chagrin d'Ovide; en effet le sable de la mer Noire est de même couleur que celui de la mer Blanche, & ses eaux en sont aussi claires; en un mot, si les côtes de cette mer, qui passe pour si dangereuse, paroissent sombres de loin, ce sont les bois qui les couvrent, ou le grand éloignement qui les font paroître comme noirâtres. Le ciel y fut si beau & si serein pendant tout nôtre voyage, que nous ne pûmes nous empêcher de donner une espece de dementi à Valerius Flaccus fameux Poëte Latin, qui a décrit la route des Argonautes, lesquels passoient pour les plus celebres voyageurs de l'antiquité, mais qui ne sont cependant que de forts petits garçons en comparaison des Vincent le Blanc, Tavernier, & une infinité d'autres qui ont veû la plus grande partie de la terre habitée.

Ce Poëte assûre que le ciel de la mer Noire est toûjours embrouillé, & qu'on n'y voit jamais de temps bien formé. Pour moi je ne disconviens pas que cette mer ne soit sujette à de grandes tempêtes, & je n'aurois pas de bonnes raisons pour le nier, car je ne l'ai veue que dans la plus belle saison de l'année; mais je suis persuadé qu'aujourd'hui dans l'état de perfection où l'on a porté la navigation, on y voyageroit aussi seûrement que dans les autres mers, si les vaisseaux étoient conduits par de bons Pilotes. Les Grecs & les Turcs ne sont gueres plus habiles que Tiphys & Nauplius qui conduisirent Jason, Hercule, Thesée, & les autres Heros de Grece, jusques sur les côtes de la Colchide ou de la Mengrelie. On voit par la route qu'Apollonius de Rhodes leur fait tenir, que toute leur science

aboutissoit, suivant le conseil de Phinée cet aveugle Roi de Thrace, à éviter les écueils qui se trouvent sur la côte meridionale de la mer Noire, sans oser pourtant se mettre au large; c'est-à-dire qu'il falloit n'y passer que dans le calme. Les Grecs & les Turcs ont presque les mêmes maximes; ils n'ont pas l'usage des Cartes maritimes, & sçachant à peine qu'une des pointes de la boussole se tourne vers le Nord, ils perdent la tramontane, comme l'on dit, dès qu'ils perdent les terres de veûe. Enfin ceux qui ont le plus d'expérience parmi eux, au lieu de compter par les rumbs des vents, passent pour fort habiles lorsqu'ils sçavent que pour aller à Caffa il faut prendre à main gauche en sortant du canal de la mer Noire; & que pour aller à Trébisonde il faut se détourner à droite.

A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout-à-fait, leur grand merite est de ramer. Castor & Pollux, Hercule, Thesée, & les autres demi-Dieux se distinguerent par cet exercice dans le voyage des Argonautes; peut-être qu'ils étoient plus forts & plus hardis que les Turcs, qui souvent aiment mieux s'en retourner d'où ils sont venus & suivre le vent qui souffle, que de lutter contre lui. On a beau dire que les vagues de la mer Noire sont courtes, & par consequent violentes, il est certain qu'elles sont plus étenduës & moins coupées que celles de la mer Blanche, laquelle est partagée par une infinité de canaux qui sont entre les Isles. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour ceux qui navigent sur la mer Noire, c'est qu'elle a peu de bons Ports, & que la plûpart de ses Rades sont découvertes: mais ces Ports seroient inutiles à des Pilotes, qui dans une tempête n'auroient pas l'adresse de s'y retirer. Pour assûrer la navigation de cette mer, toute autre nation que les Turcs formeroit de bons Pilotes, répareroit les Ports, y bâtiroit des Moles, y établiroit des magazins; mais leur génie n'est pas tourné de ce côté-là. Les Genois n'avoient pas manqué de prendre toutes ces précautions lors de la décadence de l'Empire des Grecs, & sur tout dans le XIII. siécle, où ils faisoient tout le commerce de la mer Noire, après en avoir occupé les meilleures Places. On y reconnoit encore le débris de leurs ouvrages, & sur tout de ceux qui regardent la marine. Mahomet II. les en chassa entierement; & depuis ce temps-là les Turcs, qui ont tout laissé ruiner par leur négligence, n'ont jamais voulu permettre aux Francs d'y naviger, quelques avantages qu'on leur ait proposez pour en obtenir la permission.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homere jusqu'à present, & tout ce que les Turcs en pensent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue; tout cela, dis-je, ne nous fit pas balancer un moment à entreprendre ce voyage: mais il faut avouer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions sur un Caïque, & non pas sur une Saïque. Les Caïques qui vont sur cette mer, sont des felouques à quatre rames qui se retirent tous les soirs à terre, & qui ne se remettent en mer que dans le calme, ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploye une voile quarrée animée par les zephirs, & que l'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler. Pour éviter les allarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau, les Matelots de ce pays-là qui aiment à dormir à leur aise, tirent le bâtiment sur le sable & dressent une espece de tente avec la voile; c'est la seule manœuvre qu'ils entendent bien.

Le départ de *Numan Cuperli* Vizir, ou Pacha à trois queües, qui venoit d'être nommé Viceroi d'Erzeron, nous parut une de ces occasions favorables que nous ne devions pas laisser échaper. C'est un Seigneur d'un grand merite, sçavant dans la langue Arabe, profond dans la connoissance de sa religion, & qui à l'âge de 36. ans a leû toutes les Chroniques de l'Empire. Il est fils du Grand Visir Cuperli qui fut tué si glorieusement à la bataille de Salankemen, dans le temps que la fortune sembloit se déclarer pour les armes Othomanes; ce Numan Cuperli est destiné pour les plus grands emplois de l'Etat. Sultan Mustapha, frere de Sultan Achmet à present regnant, l'honora de son alliance & lui fit épouser une de ses filles, mais elle se noya à Andrinople dans un des canaux du Serrail, avant que le mariage fût consommé. De Viceroi d'Erzeron il fut fait Pacha de Cutaye, ensuite on l'a fait Viceroi de Candie, & on ne doute pas qu'il ne soit un jour premier Visir. Il semble que l'Empire Othoman ne se peut soutenir que par la vertu des Cuperlis; celui-ci est aimé des peuples, & universellement reconnu pour le Seigneur le plus intégre & le plus équitable de la Cour.

Nous ne pensâmes donc qu'à suivre un aussi honnête homme. Mr. l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire presenter à lui par Mr. le Duc, son Medecin ordinaire, qui étoit aussi celui du Pacha. Il nous fit assûrer de sa protection, en considération de l'Empereur de France, dont il ne cessoit d'admirer la prévoyance, jusques à envoyer, disoit-il, des personnes capables de découvrir ce que la nature produit dans chaque pays, & pour apprendre sur les lieux les usages qu'on en fait par rapport à la santé. Au surplus le Pacha n'étoit pas fâché d'avoir des Medecins à sa suite, & il m'apprit que son pere avoit été fort satisfait de l'habileté de Mr. d'Hermange, qu'il avoit eû long-temps auprès de lui, & entre les mains de qui il étoit mort à Salankemen.

Nos

Nos principales conversations pendant le voyage rouloient sur les interêts des Princes de l'Europe, qu'il connoît parfaitement, & elles se terminoient ordinairement par une petite relation de ce que nous avions observé de plus curieux. De crainte de scandaliser sa maison, il nous faisoit demander en secret les desseins des plantes que nous observions sur la route; je les remettois par ses ordres à un de ses freres Cuperli Bey, qui nous les rendoit après que le Pacha les avoit considerez seul & à loisir. Cette politique est nécessaire parmi les Turcs, où l'on trouve mauvais que les bons Musulmans prennent connoissance des sciences cultivées par les Chrétiens, & qu'ils donnent des marques de l'estime qu'ils en font. J'eus occasion de lui donner un morceau de Phosphore, & de lui expliquer la maniére dont il faut s'en servir; mais il ne voulut pas que j'en fisse l'experience en sa presence. Quelques jours après il convint que les Chrétiens étoient d'habiles gens, & que leur sagacité étoit aussi louable, que la fainéantise des Orientaux meritoit d'être blâmée. Nous fûmes assez heureux pour ne voir mourir personne de sa maison entre nos mains. Quoiqu'il eût auprés de lui Mr. de S. Lambert habile Medecin François, il lui ordonna pourtant qu'on nous fît voir tous les malades, ce que je n'acceptai qu'à condition que nous les verrions ensemble. Toute sa maison fut malade sur la route; nous traitâmes le Maître le premier, sa femme, sa mere, sa fille, & ses autres Officiers: tout se passa à nôtre honneur, & les malades s'en trouverent bien.

Nôtre équipage fut bientôt dressé, quoique la route dût être fort longue, car dans les plus grands voyages je crois qu'il ne faut absolument se charger que des choses necessaires. Nous achetâmes donc une tente, quatre grands sacs de cuir pour enfermer nôtre bagage, & des coffres d'ozier converts de peau, pour conserver nos plantes, & les papiers qui servoient à les secher. Les tentes du Levant sont moins embarrassantes que celles de ce pays-ci. Elles n'ont qu'un arbre au milieu qui se démonte en deux pieces quand on veut plier bagage, mais qui soutient, lorsque la tente est placée, un pavillon de grosse toile bien serrée sur laquelle l'eau coule aisément; le pavillon est arrêté dans sa circonference avec des cordons que l'on accroche à des chevilles de fer fichées en terre; aux deux tiers de la hauteur de ce pavillon sont attachées des cordes que l'on bande fortement par le moyen d'autres chevilles plus écartées de l'arbre que les premieres; ces cordes tirent le haut du pavillon en dehors, & lui font faire un angle saillant en maniére de Mansarde. Nous placions nos trois strapontins de telle manicre, que le chevet se trouvoit contre l'arbre, & les piés à la circonference du pavillon, laquelle d'ailleurs étoit occupée par nos sacs & par nos coffres. Un quart d'heure suffit pour dresser un pareil appartement, & l'on y trouve toutes ses commoditez. A l'égard de la batterie de cuisine, elle consistoit en six assietes, deux grandes jattes, deux marmites, deux tasses, le tout de cuivre blanchi; deux bouteilles de cuir pour porter de l'eau, un fanal & quelques cuilliers de bois à long manche; car on n'en trouve pas d'autres en Turquie, où ordinairement les gens les plus aisez ne sont pas mieux en vaisselle que nous l'étions.

Nos capots de Marseille nous furent d'un secours merveilleux; ils étoient d'un gros drap de Capucin, doublez d'une étoffe d'égale résistance pour la fatigue. Un capot est un meuble incomparable pour un voyageur, & sert en cas de besoin de lit & de tente. Nous nous étions fournis dans l'Archipel de linge pour la table, & pour nôtre usage, sur tout de calçons de toile de coton, qui tiennent lieu de draps de lit dans ces sortes de routes; nous pouvons nous vanter d'en avoir fait venir la mode parmi les Armeniens de nos caravanes. Il fallut quitter l'habit François à Constantinople, pour prendre le Dolyman & la veste; mais comme cet habit nous parut fort embarrassant pour travailler à nos recherches, nous fimes faire aussi un habit à l'Armenienne pour aller à cheval, & des botines de marroquin pour courir dans la campagne; l'habit à la Turque étoit destiné pour les visites de céremonie & de bienséance, & l'autre étoit pour la fatigue.

Nos amis de Constantinople nous indiquérent un homme admirable qui savoit toute sorte de métiers, & qui nous servoit d'Intendant, de valet de chambre, de cuisinier, d'interprête, & de maître si je l'ose dire; car le plus souvent il en falloit passer par tout ce qu'il vouloit. Cet habile homme étoit un Grec, fort comme un Turc, & qui avoit couru par tout le pays; il faisoit la cuisine à la Turque & à la Françoise. Outre le Grec vulgaire, il parloit Turc, Arabe, Italien, Russiote & Provençal qui est ma langue naturelle. Nous nous trouvâmes si bien de *Janachi*, c'étoit ainsi qu'il s'appelloit, que nous n'en primes pas d'autre jusques en Armenie; Pourquoi dépenser l'argent du Roi mal à propos? D'ailleurs il faut faire le moins de fracas qu'il est possible dans les pays étrangers lors qu'on n'y est envoyé que pour faire des observations. *Janachi* avoit encore une excellente qualité pour un voyageur; il étoit poltron en homme de bon sens, car qui est-ce qui s'avise de courir le monde pour se battre, à moins

que

que d'être du caractere de Don Guichot? Tout consideré, on va bien loin avec un peu de poltronerie & beaucoup de sobrieté. Notre officier possedoit la premiere de ces qualitez au sublime degré ; mais comme il ne connoissoit gueres la seconde, quelque robuste qu'il fût, il ne pouvoit pas resister à la violence du vin, & s'assoupissoit de temps en temps : nous devons cependant lui rendre justice, il sçavoit si bien prendre son temps, que cette liqueur ne faisoit son effet que lorsqu'il étoit à cheval ; il dormoit alors tranquillement, & nos affaires n'en étoient point dérangées.

Mr. l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire expedier gratuitement un Commandement de la Porte, c'est-à-dire, qu'il en voulut payer tous les droits à votre considération, MONSEIGNEUR, & nous sçavons bien que nous vous sommes redevables de toutes les honnêtetez dont il nous combla. Voici la teneur de ce Passeport que j'ai traduit à la Lettre, pour faire voir la formule dont se servent les Turcs en pareille occasion.

COMMANDEMENT

Addressé aux Pachas, Beglier-Beys, Sangiar-Beys, Cadis & autres Commandans qui se trouvent sur le chemin de Constantinople à Trebisonde, Erzeron, Alep, Damas, &c. tant par Mer que par Terre.

VOUS sçaurez à l'arrivée de ce sublime Commandement, que l'exemplaire des grands de la Religion du Messie, Mr. de Ferriol *Ambassadeur de l'Empereur de France résidant à ma suprême Porte (que sa fin soit heureuse) a envoïé une requête à mon Camp Imperial, par laquelle m'ayant fait sçavoir qu'un des Docteurs de France nommé* Tournefort, *particulierement experimenté dans la connoissance des Plantes, est parti de France avec quatre personnes pour chercher des plantes qui ne se trouvent point dans leur Royaume ; & ayant demandé mon Commandement, pour que dans les endroits de son passage, soit par Mer ou par Terre, on n'y mette aucun empêchement, & qu'il n'y soit fait aucun dommage à ses bardes & à son équipage, ne s'employant qu'aux choses de son Art, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, ne sortant point des bornes de son état, & se comportant comme il le doit ; ce mien Commandement a été donné, pour cette fois seulement, pour qu'il ne soit mise aucune opposition à son passage ; & j'ordonne qu'arrivant avec ce noble Commandement, vous vous comportiez conformément aux ordres qu'il contient à ce sujet, & que ledit Docteur avec les quatre personnes de sa suite seulement, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, & restant dans les bornes de son devoir, dans quelque endroit de nôtre jurisdiction qu'il arrive, pour cette fois seulement, vous ne mettiez aucune opposition à son passage, & qu'il ne soit fait aucune peine aux personnes de sa suite, ni à son équipage, & ne faisant rien de vôtre part qui soit opposé aux Constitutions Imperiales, vous lui fassiez donner pour son argent, au prix courant, les choses dont il aura besoin, par ceux qui les vendent, & que vous executiez tout ce que contient mon noble Commandement, lorsqu'il vous sera presenté. Sachez-le ainsi, & après en avoir fait la lecture, remettez-le entre les mains de celui qui en est le porteur, & ajoûtez foi au noble signe dont il est marqué. Ecrit au commencement de la Lune Zilcadeh de l'Egire mil cent douze. Ordonné dans la plaine de Daout Pacha.*

Nous prîmes congé de Mr. l'Ambassadeur le 13. Avril, & couchâmes le même jour à *Ortacui* sur le canal de la mer Noire dans le Serrail de Mahemet-Bey, Page du Grand Seigneur. Mahemet en avoit laissé l'usage à Mr. Chabert Apoticaire de Provence établi depuis longtemps à Constantinople, où il étoit fort employé dans sa profession : ce pauvre homme quelque temps après nôtre départ eut le sort de la plûpart des gens qui vont chercher fortune dans cette puissante Ville, c'est-à-dire, qu'il y mourut de la peste dont il fut frappé & emporté dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Son fils qui étoit Apoticaire du Pacha, & qui nous fut d'un grand secours pendant la route, à cause de l'intelligence qu'il a des langues du pays, vint avec nous attendre ce Seigneur dans la maison du Bey, laquelle passe pour une des plus belles du canal.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs ; ce sont de petites collines fort agréables par leur verdure, mais elles ne produisent que des plantes communes. A l'égard du Serrail, il n'a pas beaucoup d'apparence, non plus que les autres maisons du Levant, quoique les appartemens en soient beaux, & qu'on y ait fait beaucoup de dépense. Tous les plafonds sont peints, historiez & dorez dans le goût de Turquie, c'est-à-dire, avec des ornemens si petits & si mesquins, quoique riches, qu'ils seroient plus propres pour des ouvrages de broderie que pour des sales. Ces sales sont boisées assez proprement, & l'on y voit par tout, au lieu de tableaux, des sentences Arabes tirées de l'Alcoran. Mais quelque soin qu'on ait apporté pour la décoration de ces lieux, les planchers en sont trop bas, & c'est là le défaut ordinaire des bâtimens

ments du Levant, où l'on ne garde point de proportion. Ce défaut paroit en dehors, car les combles sont si bas, qu'on diroit qu'ils écrasent les maisons; en effet ils leur dérobent la moitié du jour. Quoique les chambres ayent double rang de fenêtres, elles n'en sont pas mieux éclairées: ces fenêtres sont ordinairement quarrées, surmontées chacune par une autre fenêtre plus petite qui est cintrée. C'est principalement par les bains qu'on distingue les maisons des grands Seigneurs, de celles du commun. Quoique les Turcs ne bâtissent les bains que pour la commodité, ils ne laissent pas de les accompagner de quelques ornemens; ceux de la maison du Bey sont pavez & incrustez de marbre, on y tempere l'eau par le moyen d'un tuyau de plomb qui en verse de la chaude autant qu'on veut, les galeries & les coridors qui sont de bois peint, regnent autour de la maison: il n'y a que l'escalier qui la deshonnore, mais on n'en sçait pas faire de plus beaux en Turquie, où les Architectes placent, pour tout escalier, une espece d'échelle de bois couverte d'un appentis; c'est encore pis chez les Grecs; où cette échelle est exposée à la pluye & au soleil. La cour de la maison dont je parle seroit assez belle, si elle n'étoit pas rétressie par un bassin qui sert (pour ainsi dire) de remises aux caïques, car ces caïques sur le canal de la Mer Noire tiennent lieu de carrosses, de charrettes & de fourgons: on s'en sert à toute sorte d'usages, dont la pêche n'est pas un des moins utiles. De la cour on passe dans les jardins, qui seroient fort beaux, s'ils n'étoient trop resserrez par les collines qui les environnent; mais le parc est bien planté & d'une étenduë considérable. Voilà le modele d'une maison de campagne de Turquie; quoiqu'elles ne soient pas comparables à celles des environs de Paris, elles ne laissent pas d'avoir des beautez & une certaine magnificence. Nous ne nous ennuyâmes pas dans celle de Mahemet Bey.

Le Pacha parut enfin sur le canal le 26. Avril avec huit gros caïques ou felouques, sur lesquelles on avoit mis une partie de sa maison, le reste avoit pris les devants sur les saïques, & l'alloit attendre à Trebisonde. La felouque où étoient les Dames étoit si couverte & si garnie de jalousies de bois, faites en maniére de raiseaux, qu'elles avoient de la peine à y respirer. Le Pacha n'avoit que sa mere, sa femme, une de ses filles, six esclaves de même sexe pour les servir, & quelques eunuques. Nôtre felouque étoit le neuviéme bâtiment de cette petite flote, & en formoit l'arriere-garde. Soit que les Turcs n'aiment pas trop à se mêler avec les Chrétiens, ou que l'on crût que ce seroit manquer de respect pour le Pacha si nous nous rangions sur la même ligne que les caïques de sa maison, son Intendant avoit ordonné qu'on laisseroit une certaine distance entre nôtre felouque & les autres. J'eûs beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'avoient garde de s'approcher, ni de débarquer avant les autres. Quoique nous eussions fretté notre bâtiment au même prix que ceux du Pacha, c'est-à-dire, à 400. livres pour le voyage de Constantinople à Trebisonde, nous n'avions pourtant que quatre matelots & un timonier, au lieu qu'il y avoit des matelots de relais sur les autres: mais il n'est pas surprenant que les gens du pays, & sur tout les grands Seigneurs, soient mieux servis que les étrangers. Je voulus un jour trouver à redire de ce qu'on avoit renvoié sur nôtre felouque quelques moutons qui embarrassoient la cuisine du Pacha; mais je pris le parti de me taire quand j'entendis qu'on commençoit à nous traitter de chiens & d'infideles: ainsi pour faire nôtre voyage en paix, il fallut nous accoûtumer aux maniéres Turques.

Nous nous rangeâmes donc à la queuë de la flotte, après avoir embrassé nos amis qui étoient venus nous dire adieu à Ortacui, & nous passâmes les premiers Châteaux à force de rames, car il ne faisoit point de vent. Nous arrivâmes aux derniers Châteaux avec le même calme, & nous eûmes le plaisir d'entrer dans la Mer Noire avec la plus grande tranquillité du monde. Quoique cette mer nous parût ce jour-là aussi pacifique que celle d'Amerique, le cœur ne laissa pas de nous palpiter un peu à la vuë de cette immense quantité d'eau. Nous relachâmes vers *le Quindi*, c'est-à-dire sur les quatre heures, à l'entrée de la riviere de Riva, à 18. milles d'Ortacui. On campa le long de l'eau dans des prairies assez marécageuses; & comme nous étions un peu instruits des maniéres du pays, nous fîmes dresser nôtre tente assez loin de celles des Musulmans, pour leur marquer nôtre respect, & pour leur laisser toute la liberté qu'ils pouvoient souhaiter, par rapport à leurs ablutions. On planta pour cela de petits cabinets de toile, où une personne avoit autant de place qu'il lui en falloit pour se laver à son aise. La tente du Pacha étoit sur la pelouse & sur la croupe d'une petite colline dans des bois éclaircis; l'appartement des Dames n'en étoit pas loin, il étoit composé de deux pavillons entourez de fossez, autour desquels elles se promenoient sans être veûes, à la faveur d'une grande enceinte de chassis de toile peinte en vert & en gris. Le Pacha & son frere le Bey y passoient la nuit & une partie du jour. La garde des Dames étoit confiée à des eunuques noirs comme j'ai dit, dont les visages me déplaisoient extrémement, car ils faisoient des grimaces hor-

horribles, & rouloient les yeux d'une maniére affreuse quand j'entrois, & quand je sortois de l'enceinte où l'on portoit la fille du Pacha qui étoit tourmentée d'une cruelle toux.

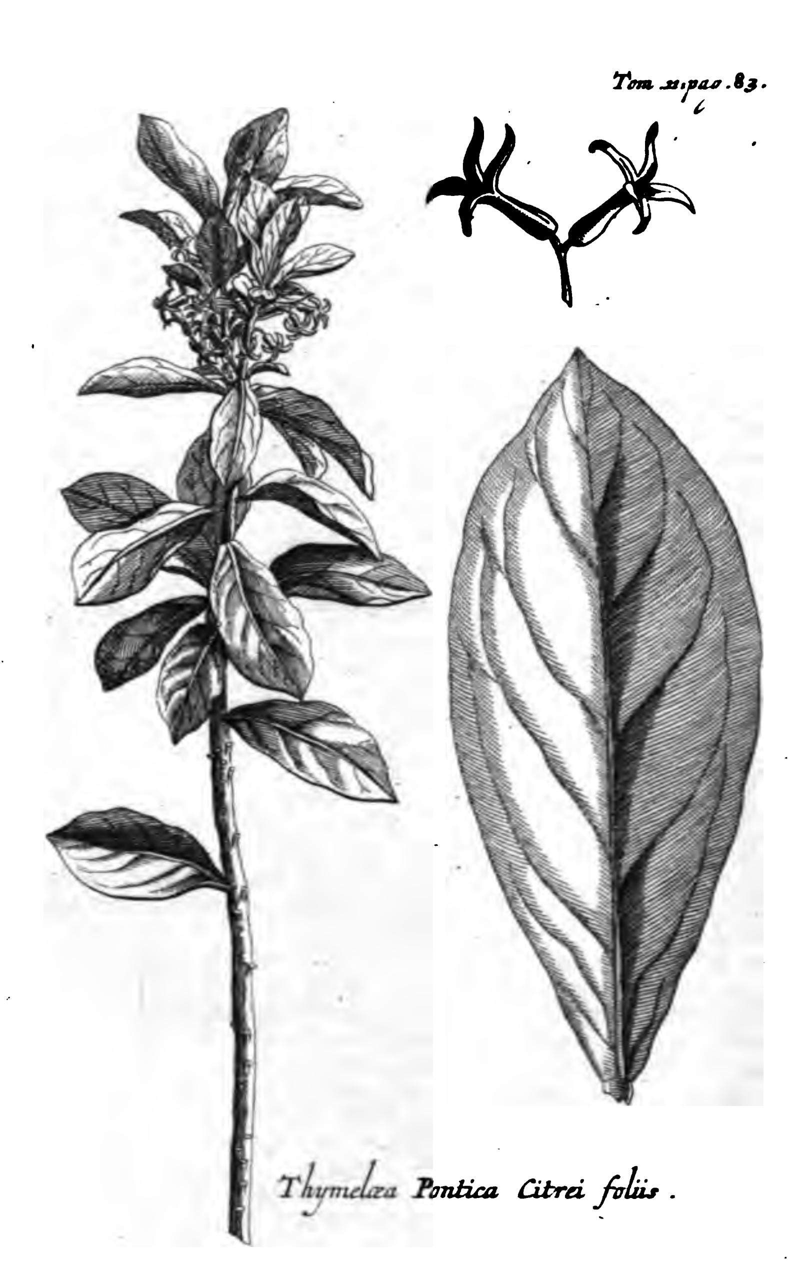
Riva que je viens d'appeller une riviere, n'est pourtant qu'un ruisseau large à peu près comme celui des Gobelins, tout bourbeux, & dont l'embouchûre peut à peine servir de retraite à des bateaux; cependant les anciens en ont fait sonner le nom bien haut, sous celui de *Rhebas*. Denys le Geographe, qui a fait trois vers en sa faveur, l'appelle une aimable riviere; Apollonius le Rhodien au contraire en parle comme d'un torrent rapide. Il n'est pourtant ni aimable ni rapide aujourd'hui, & suivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Ses sources sont vers le Bosphore, du côte de Sultan Solyman Kiosc, dans un pays assez plat d'où il coule dans des prairies marécageuses parmi des roseaux. Il n'est pas surprenant que Phinée eût donné une idée si affreuse de ce ruisseau aux Argonautes, lui qui regardoit les Isles Cyanées comme les écueils les plus dangereux de la mer: Arrien compta 11. milles & 250. pas depuis le Temple de Jupiter jusqu'à la riviere Rhebas; c'est-à-dire depuis le nouveau Château d'Asie jusqu'à Riva: cet Auteur est d'une exactitude admirable, & personne n'a si bien que lui connu la Mer Noire, dont il a décrit toutes les côtes après les avoir reconnuës en qualité de Général de l'Empereur Adrien, à qui il en dédia la description sous le nom du *Periple du Pont-Euxin*.

Je ne sçai pas comment on faisoit du tems de cet Empereur pour faire débarquer les femmes: mais je sçai bien qu'à present chez les Turcs on fait retirer tout le monde fort brusquement lors qu'elles veulent mettre pied à terre; les matelots mêmes se cachent après avoir ajusté des planches qui leur servent de passage; & s'il se trouve des endroits où les caïques ne puissent pas avancer jusques au sable, on enveloppe les Dames, ou pour mieux dire on les emballe dans cinq ou six couvertures, & les matelots les chargent sur leur col comme des ballots de marchandises. Quand on les a mises à terre, les esclaves les debalent, & les eunuques ne cessent de crier & de menacer, à quelque distance que l'on soit d'eux, fust-ce à plus d'un mille. Les valets de pied du Pacha fuyoient pour lors dans les bois, & bien loin de servir ces Dames, ils les auroient laissé noyer plûtôt que de tourner la tête de leur côté.

De peur que nous n'ignorassions cette louable coûtume, le Lieutenant du Pacha nous en instruisit dès la premiere visite. *Comme vous venez de bien loin, j'ai à vous avertir*, me dit-il, *de certaines choses qu'il faut absolument sçavoir parmi nous. De vous éloigner toûjours du quartier des femmes autant que vous le pourrez; de n'aller pas vous promener sur des hauteurs d'où l'on puisse découvrir leurs tentes; de ne faire aucun dégât dans les terres semées, en cherchant des plantes; & sur tout de ne point donner de vin aux gens du Pacha.* Nous le remerciâmes très-humblement de ses bontez. Pour les Dames nous n'y pensions pas certainement, l'amour des plantes nous occupoit entiérement. A l'égard du vin, les valets de pied du Pacha venoient la nuit avec tant d'empressement que nous ne pouvions pas quelquefois leur en refuser, ce qui fit que je priai l'Intendant de leur deffendre absolument d'avoir commerce avec nous.

Cet Intendant nous parut fort honnête & aimé dans la maison de son Maître, quoiqu'il ne fût pas de son choix, car le Grand Visir pour voir jusques dans le fond de l'ame des Pachas, & pour être informé de tout ce qui se passe chez eux, leur donne ordinairement ces sortes d'Officiers. Celui dont nous parlons nous assûra qu'on se retireroit tous les soirs vers le Quindi, quelque temps qu'il fît: Que le Pacha prendroit quelques jours de repos sur sa route: Qu'on nous donneroit des gens de sa maison, quand nous le souhaiterions, pour nous accompagner dans nos promenades. En un mot qu'il favoriseroit nos recherches autant qu'il le pourroit. Il nous presenta le bras pour lui toucher le poux, & fit apporter ensuite le caffé & le tabac. Nous lui offrimes réciproquement ce qui dépendoit de nôtre ministere; il en fût quitte pour deux saignées & pour une purgation pendant toute la route.

Nous sentimes bien-tôt la difference qu'il y avoit entre la Mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fussions au 17. Avril, il ne cessoit pas de pleuvoir, au lieu que dans l'Archipel il ne pleut gueres passé le mois de Mars. Il fallut donc nous isoler par un fossé qui vuidoit les eaux dont nôtre tente étoit environnée; d'ailleurs le vent du Nord qui commençoit à souffler n'échauffoit pas nôtre logement, & la pluye continuoit par grosses ondées: néanmoins nous ne laissions pas de courir avec plaisir, tantôt sur les côtes, tantôt dans les terres, & sur tout le long du ruisseau, qui devenoit si marécageux, qu'il falloit à tous momens revenir sur nos pas, de crainte de nous engager dans des lieux impénetrables: nous fumes enfin contraints de nous tenir sur les hauteurs; mais nous les épuisâmes en cinq ou six jours. C'est alors que le vent du Nord & la pluye commencerent à nous chagriner. On jugea à propos d'entrer plus avant dans la riviere, bien loin de se mettre en mer, & nous fumes épouvantez de voir qu'on ne pensoit qu'à faire des provisions. Les gens du Pacha nous offrirent fort honnêtement de la viande; mais nous en en-



Thymelæa Pontica Citrei foliis.



Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo, virescente, lituris luteis in semicirculum Striato.

envoiâmes chercher, comme les autres, à deux journées du camp. Rien n'adoucit plus nos peines, que deux Plantes admirables, dont voici la description.

Thymelæa Pontica, Citrei foliis. Coroll Inst. rei Herb. 41. Sa racine qui a demi pied de long, est grosse au collet comme le petit doigt, ligneuse, dure, divisée en quelques fibres, couverte d'une écorce couleur de citron. Cette racine produit une tige d'environ deux pieds de haut, branchuë quelquefois dès sa naissance, épaisse d'environ trois lignes, ferme, mais si pliante qu'on ne sçauroit la casser, revetuë d'une écorce grise, accompagnée vers le haut de feuilles disposées sans ordre, semblables par leur figure & par leur consistance, à celles du citronier; les plus grandes ont environ quatre pouces de long sur deux pouces de large, pointuës par les deux bouts, lisses, vert-gai & luisant, relevées, au-dessous, d'une côte assez grosse, laquelle distribuë des vaisseaux jusques vers le bords. De l'extremité des tiges & des branches, poussent sur la fin d'Avril de jeunes jets terminez par de nouvelles feuilles, parmi lesquelles naissent les fleurs attachées ordinairement deux à deux sur une queue longue de neuf ou dix lignes. Chaque fleur est un tuyau jaune verdâtre, tirant sur le citron, gros d'une ligne sur plus de demi pouce de long, divisé en quatre parties opposées en croix, longues de près de cinq lignes sur une ligne de large, un peu pliées en goutiere, & qui vont en diminuant jusques à la pointe. Quatre étamines fort courtes se trouvent à l'entrée du tuyau, chargées de sommets blanchâtres & déliez, surmontées de quatre autres étamines de pareille forme. Le pistile qui est au fond du tuyau est un bouton ovale, long d'une ligne, vert-gai, lisse, terminé par une petite tête blanche. Le fruit n'étoit encore qu'une baye verte & naissante dans laquelle on distinguoit la jeune graine. Toute la plante est assez touffuë. Les feuilles écrasées ont l'odeur de celles du sureau, & sont d'un goût mucilagineux, lequel laisse une impression de feu assez considérable, de même que tout le reste de la plante. L'odeur de la fleur est douce; mais elle se passe facilement. Cette plante vient sur les collines & dans les bois éclaircis. De toutes les especes connuës de ce genre, c'est celle qui a les feuilles les plus grandes.

La Plante qui suit n'est pas moins considérable par la singularité de sa fleur. Je l'ai nommée

Blattaria Orientalis, Bugulæ folio; flore maximo virescente, Lituris luteis in semicirculum striato. Coroll. Inst. rei Herb. 8.

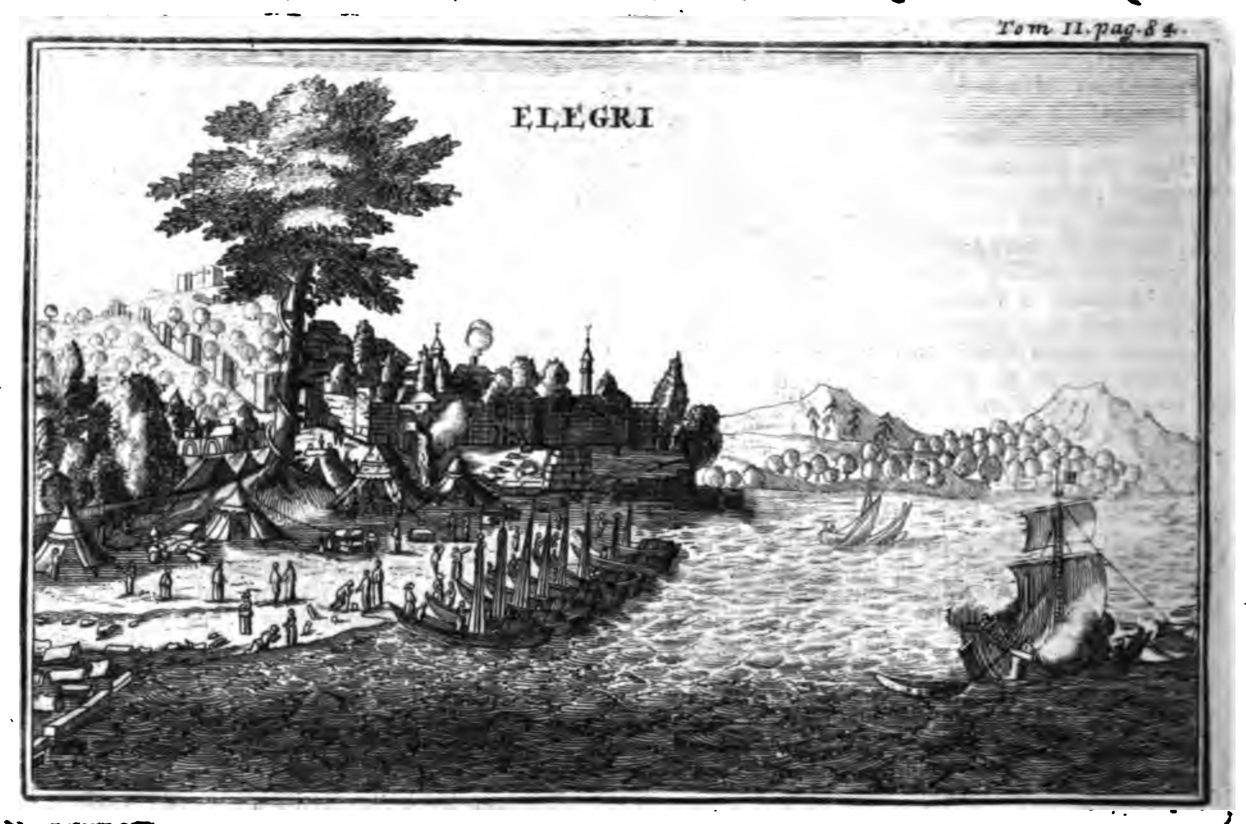
La racine est à trois ou quatre navets charnus, longs depuis un pouce jusques à trois, épais d'environ deux lignes jusques à demi pouce, blancs, cassants, couverts d'une peau brune gercée, garnis de quelques fibres assez deliées, attachez à un collet gros comme le petit doigt. Les premieres feuilles que cette racine pousse, sont presque ovales, semblables à celles de la Bugle, bossetées, ondées sur les bords, longues d'un pouce & demi ou deux, sur quinze lignes de large, soutenues par un pedicule de deux lignes de long, plat en dessus, arrondi en dessous, purpurin & répandu jusques à l'extremité des feuilles en plusieurs vaisseaux de même couleur. La tige n'a le plus souvent qu'environ neuf à dix pouces de haut sur une ligne d'épais, legérement velue, accompagnée de feuilles de sept ou huit lignes de long, sur quatre ou cinq lignes de large. Celles d'en bas sont lisses, les autres parsemées de quelques poils de même que la tige. De leurs aisselles naissent vers le haut, des fleurs assez serrées & disposées en maniére d'un gros épi. Chaque fleur est un bassin de près de quinze lignes de diametre, découpé en cinq parties arrondies, dont les deux superieures sont un peu moindres que les autres. Le fond de cette fleur est un vert-celadon de même que les bords, lesquels tirent un peu sur le jaune; mais les parties arrondies, dont on vient de parler, sont rayées en demi-cercle d'un jaune vif qui perce de part en part. Du trou qui occupe le centre de cette fleur, partent deux bandes purpurines, mêlées de blanc, lesquelles vont aboutir au demi cercle jaunâtre des deux parties superieures; & du même bord de ce trou naissent deux étamines blanchâtres, terminées par des sommets courbes remplis de poussiere jaune. Outre ces étamines on voit sur les bords du même trou des floccons purpurins, velus, cotoneux & soyeux. Le calice est un bassin vert-pâle, long de quatre lignes, découpé en cinq parties jusques vers le centre, dont il y en a trois beaucoup plus étroites que les autres. Le pistile, qui est tout au milieu, est arrondi, velu, long d'une ligne, terminé par un filet beaucoup plus long. Nous fûmes convaincus par les coques qui restoient des fruits de l'année précedente, que cette plante est une veritable espece d'*Herbe aux Mites*, qui varie non seulement par la hauteur de sa tige, mais encore par la couleur & par la grandeur de ses fleurs.

Tandis que nous nous amusions agréablément à observer des plantes, on nous menaçoit de passer le reste du mois d'Avril dans ce marais; mais heureusement le vent du Nord cessa le 26. La mer en fut encore agitée pendant deux jours; mais à force de rames & de cordes, nous sortîmes enfin de l'embouchûre de Riva le 28. d'Avril. Nôtre flote rangea la côte, & nous rela-

relachâmes à *Kilia* village à 30. milles de Riva. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prieres; mais ensuite nous profitâmes du Sud-ouest pour aller jusqu'à la riviere d'*Ava* ou d'*Ayala* à 24. milles de Kilia. Tout ce pays, ou pour mieux dire, toutes les côtes de la Mer Noire jusques à Trebisonde sont admirables par leur verdure; & la plûpart de futayes s'étendent si avant dans les terres, qu'on les perd de veuë. Il est surprenant que les Turcs ayent retenu l'ancien nom de la riviere d'Ava, car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari*, & ce nom vient sans doute de *Sangarios* fleuve assez celebre dans les anciens Auteurs, lequel servoit de limite à la Bithynie: Strabon assûre qu'on l'avoit rendu navigable, & que ses sources venoient d'un village appellé, *Sangias*, auprès de *Pestinunte* ville de Phrygie, connue par le Temple de la mere des Dieux. Lucullus étoit campé sur ses bords lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Chalcedoine, où Mithridate deffit Cotta qui commandoit une partie de l'armée Romaine. Lucullus s'avança jusques à Cizique que Mithridate vouloit assieger; il tomba sur son armée & la mit en pieces. Pour ce qui est des autres ruisseaux que Strabon & Arrien font couler entre Chalcedoine & Heraclée du Pont, il faut qu'ils soient taris, ou réduits à peu de chose; car nos matelots nous assûrérent qu'ils n'en connoissoient point d'autres entre Riva & Ava.

Le 29. Avril, quoique la bonace fût grande, nous ne laissâmes pas de faire 40. milles à force de rames, & nous campâmes vers le midi sur la plage de *Dichilites*. Comme nos matelots étoient en haleine, nous entrâmes le lendemain dans l'embouchûre de la petite riviere d'*Anaplia*, après avoir fait 60. milles terre à terre. Le 1. Mai nous arrivâmes à *Penderachi*. La riviere d'Anaplia, suivant la description d'Arrien, doit être celle qu'il a nommée *Hypius*, puisqu'il ne s'en trouve aucune autre jusques à * Heraclée, qu'on appelle aujourd'hui *Eregri* ou *Penderachi*. Quelque petite que soit la riviere d'Anapalia, elle fut d'un grand secours à Mithridate; il se retira dans son embouchûre avec sa flote, après avoir perdu pendant la tempête quelques galeres. Comme le mauvais temps l'obligeoit d'y rester, il corrompit Lamachus le plus puissant Seigneur d'Heraclée, qui par ses brigues y fit recevoir le Roi du Pont & ses troupes.

Tom. II. pag. 84.



* Eregri.

Pen-

Penderachi est une petite ville bâtie sur les ruines de l'ancienne ville d'Heraclée; cette derniére devoit être une des plus belles villes d'Orient, s'il en faut juger par les ruines, & sur tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui sont encore sur le bord de la mer. Pour l'enceinte de la ville qui est fortifiée d'espace en espace par des tours quarrées, elle ne paroit être que du temps des Empereurs Grecs. On découvre de tous côtez des colomnes, des architraves & des inscriptions fort maltraitées. On voit, auprès d'une mosquée, la porte de la maison d'un Turc, dont les montans sont des pieces de marbre sur lesquelles on lit d'un côté P. B. A. ΤΡΑΙΑΝ & de l'autre ΤΟΚΡΑΤΩΡΙ qui sont les restes d'une inscription de l'Empereur Trajan. Cette ville étoit bâtie sur une côte élevée qui domine sur la mer, & qui semble être faite pour commander tout le pays. Du côté de terre il reste encore une ancienne porte toute simple, construite de grosses pieces de marbre. On nous assûra qu'il y avoit encore plus loin, d'autres restes d'antiquité; mais la nuit qui s'approchoit, & les tentes des femmes, qu'on avoit dressées proche de ces masures, ne nous permirent pas d'aller les reconoître. Par un malheur même auquel nous ne nous attendions point, nous ne trouvâmes aucun guide : les Grecs celebroient leur Pâque, & vouloient profiter de l'argent qu'ils avoient donné au Cadi pour avoir la liberté de bien boire & de bien danser ce jour-là. Nous allâmes donc nous promener à l'avanture du côté du Levant, jusques aux marais qui sont au dessous de la ville, où apparemment croupissent les eaux du Lycus.

Il ne nous fut pas possible de traverser ces marais, & en revenant vers le ruines de la ville, nous y découvrîmes une espece admirable de *Sphondylium* que nous primes d'abord pour la *Panacée d'Heraclée* de Dioscoride : mais les fleurs en sont blanches, au lieu que celles de la plante de Dioscoride doivent être jaunes. C'est le nom d'*Heraclée* qui nous en imposa, car suivant cet Auteur on l'appelloit *Panacée d'Heraclée* à cause de ses grandes vertus que l'on comparoit aux forces d'Hercule. La plante de Dioscoride venoit naturellement dans la Bœotie, dans la Phocide, dans la Macedoine, sur les côtes d'Afrique, & donnoit le suc qu'on appelloit *Opopanax*, lequel est peut-être different de celui qui porte le même nom aujourd'hui, quoiqu'il en soit la plante qui croît dans les ruines d'Heraclée me parut très-belle, & la plus grande de toutes les especes de plantes à fleur en parasol qui soit connuë; c'est pour cette raison que je l'ai appellée

Sphondylium Orientale, maximum. Cor. Inst. Rei herb. 22. La tige est haute d'environ cinq pieds, épaisse d'un pouce & demi, creuse d'un nœud à l'autre, canelée, vert pâle, veluë, accompagnée de feuilles de deux pieds & demi de long sur deux pieds de large, découpées jusques à leur côte en trois grandes parties, dont celle du milieu est recoupée en trois pieces, & la moyenne de celles-ci est encore taillée de même. Toutes ces feuilles sont lisses par dessus, blanches & veluës par dessous, soutenuës par une côte plus grosse que le pouce, solide, charnuë, embrassant la tige par deux grandes aîles, qui forment une espece de gaine de neuf ou dix pouces de long. Des aisselles de ces feuilles sortent de grandes branches aussi hautes que la tige, & quelquefois davantage, chargées de fleurs blanches tout-à-fait semblables à celles du *Sphondylium* commun; mais les ombelles qui les soutiennent ont un pied & demi de diametre; les graines, quoique vertes & peu avancées, étoient beaucoup plus grandes que celles des autres especes de ce genre. Cette plante naît dans les débris de ces belles murailles qui sont sur le Port, & qui nous parurent de la premiere antiquité.

On doute si Strabon a voulu dire que cette ville eût un bon Port, ou s'il faut laisser dans cet Auteur le mot qui exprime qu'elle n'en avoit point. Pour moi je crois que le vieux Mole qui est entiérement ruiné, & que l'on croit être l'ouvrage des Genois, avoit été bâti sur les fondemens de quelqu'autre Mole plus ancien qui mettoit à couvert du vent de Nord, les vaisseaux des Heracliens: car la Rade qui forme la langue de terre ou la presque-isle d'*Acherusias*, est trop découverte, & n'est pas même d'un grand secours pour les saïques, bien loin de pouvoir servir de Port à des vaisseaux de guerre. Cependant Arrien dit positivement que le Port d'Heraclée étoit bon pour ces sortes de bâtimens. Xenophon assûre que les Heracliens en avoient beaucoup, & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriser la retraite des Dix mille qui regardoient cette place comme une ville Gréque, soit qu'elle eût été fondée par les Megariens, par les Bœotiens, par ceux de Milet, ou par Hercule même. La belle Médaille de *Julia Domna*, qui est chez le Roi, & dont le revers représente un Neptune, qui de la main droite tient un Dauphin, & de la gauche un Trident, marque bien la puissance que cette ville avoit sur mer; mais rien ne fait plus d'honneur à son ancienne marine, que la flote qu'elle envoya au secours de Ptolemée après la mort de Lysimachus l'un des successeurs d'Alexandre. Ce fut par ce secours que Ptolemée battit Antigonus; & Memnon remarque qu'il s'y trouvoit un vaisseau nommé *le Lyon*, d'une beauté surprenante, & d'une grandeur si prodigieuse qu'il avoit plus de trois

mille hommes d'équipage. Les Heracliens fournirent 13. galeres à Antigonus fils de Demetrius, pour s'opposer à Antiochus, & 40. aux Byzantins que le même Prince avoit attaquez. On sçait aussi que la ville d'Heraclée entretint pendant 11. ans, au service des Romains, deux galeres couvertes, lesquelles leur furent d'un grand secours contre leurs voisins, & même contre ces peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*, d'où peut-être est venu le nom de *Marroquin*. L'Histoire est remplie de traits qui marquent bien la puissance des Heracliens sur mer, & par conséquent la bonté de leur Port. Après que Mithridate eut fait piller Scio par Dorylaüs, sous prétexte que cette Isle avoit favorisé les Rhodiens, on mit, par l'ordre de ce Prince, les plus illustres Sciotes sur quelques vaisseaux pour les disperser dans le Royaume du Pont; mais les Heracliens eurent la générosité de les arrêter, de les mener dans leur Port, & de renvoyer ces malheureux chargez de présens. Enfin les Heracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques années après, d'être battus par Triarius General de la flote Romaine composée de 43. vaisseaux, laquelle surprit celle d'Heraclée forte seulement de 30. vaisseaux équipez à la hâte. Où mettre à couvert tant de navires, si ce n'est dans le Mole dont on vient de parler, puisqu'il n'y a point de Port aux environs de cette place? Si Lamachus General Athenien, qui avoit été envoyé pour exiger les contributions des Heracliens, avoit eu l'entrée de ce Mole, il n'auroit pas perdu sa flote par la tempête, dans le temps qu'il ravageoit la campagne avec les troupes qu'il avoit déberquées. Ne pouvant retourner à Athenes, ni par mer, ni par terre, il y fut renvoyé, comme dit Justin, par les peuples d'Heraclée qui se crurent dédommagez du dégat que les Atheniens avoient fait sur leurs terres, en les obligeant à force d'honnêtetez à leur accorder leur amitié.

La caverne par laquelle on prétend qu'Hercule descendit aux Enfers pour enlever le Cerbere, & que l'on montroit encore du temps de Xenophon dans la peninsule *Acherusias*, est plus difficile à découvrir que l'ancien Port d'Heraclée, quoiqu'elle eût deux stades de profondeur. Elle doit s'être abimée depuis ce temps-là, car il est certain qu'il y a eû une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbere. On n'a pas frappé sans fondement une Médaille à la tête du 3. Gordien, dont le revers est un Hercule qui assomme le Cerbere après l'avoir mis hors de l'antre. Mr. Foucaut Conseiller d'Etat en a une de Macrin, où ce chien est au pied d'Hercule debout, qui tient une massue de sa main droite. Si Hercule n'a pas été le fondateur d'Heraclée, il y a certainement été en grande veneration. Pausanias nous apprend qu'on y celébroit tous les travaux de ce Heros. On voit une Médaille de Severe, où Hercule tient sa massuë d'une main, & de l'autre trois Pommes d'or du jardin des Hesperides. On a representé sur une Médaille de Caracalla, Hercule domptant Acheloüs sous la forme d'un taureau. Le combat de ce demi-Dieu avec l'Amasone Hyppolite, est exprimé sur une Médaille de Macrin. Le combat du sanglier d'Erymanthe, sur une d'Heliogabale & les legendes de toutes ces Médailles sont au nom des Heracliens. Quand Cotta eut pris la ville d'Heraclée, il y trouva dans le Marché une statuë d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les Heracliens avoient fait frapper des Médailles avec des épis & des cornes d'abondance; & pour exprimer la bonté des plantes medicinales que produisoient les environs de leur ville, on avoit representé sur une Médaille de Diadumene, un Esculape appuyé sur un bâton, autour duquel un serpent étoit tortillé.

Il ne nous reste aucune Médaille, que je sçache, des Rois, ou plûtôt des Tyrans de cette ville. L'extrait que Photius nous a conservé de Memnon, nous doit consoler de la perte de l'Histoire que Nymphis d'Heraclée avoit faite de sa patrie. Non seulement cet Auteur se rendit illustre par ses écrits, mais encore par cette Ambassade fameuse où il obligea les Galates à se retirer, dans le temps qu'ils mettoient tout à feu & à sang dans la campagne d'Heraclée.

Cette ville ne fut pas seulement libre dans les premiers temps, mais recommendable par ses Colonies. Clearque un de ses citoyens, qui pendant son exil avoit étudié à Athenes la Philosophie de Platon, y fut rappellé pour appaiser le peuple qui demandoit de nouvelles Loix & une nouvelle repartition des terres; le Senat s'y opposoit puissamment, mais Clearque qui n'avoit pas l'esprit Platonicien se rendit maître des affaires, à la faveur du peuple; il commit mille cruautez dans la ville, & Diodore de Sicile assûre qu'il avoit pris pour modele dans l'art de regner, Denys de Syracuse. Theopompe, fameux Historien de Scio, rapporte que les citoyens d'Heraclée n'osoient aller faire leur cour à Clearque, qu'ils n'eussent auparavant déjeuné avec de l'herbe de la Rhuë, bien informez qu'il leur feroit présenter un verre de Ciguë pour les envoyer moins cruellement en l'autre monde.

Clearque fut tué la douziéme année de son regne, pendant les Bachanales que l'on celébroit dans la ville. Diodore assûre que son fils Timothée fut élû en sa place & qu'il regna 15. ans; mais Justin fait succeder à Clearque son frere Saty-

Satyrus. Suidas même assûre que Clearque ne fut pas le premier Tyran d'Heraclée; puisqu'il vit en songe Evopius autre Tyran de sa patrie; & Memnon, à qui il faut s'en rapporter, puisqu'il avoit employé douze livres de son Histoire pour y traiter celle d'Heraclée, est du sentiment de Justinien. Memnon, pour marquer le caractere de Satyrus, dit qu'il ne surpassoit pas seulement son frere en cruauté; mais encore tous les autres Tyrans qui étoient au monde. Attaqué d'un cancer qui lui devora tout le bas-ventre jusqu'aux entrailles, après avoir souffert autant qu'il le meritoit, il se déchargea du soin des affaires sur Timothée son neveu la 65. année de son âge, & la septiéme de son regne.

Timothée répondit parfaitement à son nom, & fut un Prince accompli dans la paix & dans la guerre, aussi merita-t-il le nom de *Bienfaiteur*, & de *Sauveur de sa patrie*. Avant sa mort il associa au Gouvernement son frere Denys, lequel profitant de la retraite des Perses qu'Alexandre venoit de battre à la bataille du Granique, étendit assez loin les limites du Royaume d'Heraclée. Après la mort d'Alexandre & de Perdiccas, Denys épousa Amastris fille d'Oxathre frere de Darius, & cousine de cette belle Statira qui avoit merité d'avoir Alexandre pour mari. Alexandre même avoit pris soin, avant que de mourir, de marier Amastris à Craterus l'un de ses Favoris, lequel ensuite devenu amoureux de Philas fille d'Antipater, ne trouva pas mauvais qu'Amastris, ou *Amestris* selon Diodore de Sicile, épousât Denys. Ce Prince étoit un honnête homme qui quitta le nom de Tyran pour prendre celui de Roi, qu'il soutint avec beaucoup de grandeur; & c'est sans doute de ce Roi dont parle Strabon, lorsqu'il assûre qu'il y eut des Tyrans & des Rois d'Heraclée. Le Roi Denys devint si gros & si gras parmi tant de félicitez, qu'il tomba dans une espece de léthargie, dont on avoit même de la peine à le faire revenir, en lui enfonçant des aiguilles bien avant dans les chairs. Nymphis attribuoit cette maladie à Clearque, fils du premier Tyran d'Heraclée, il assûroit que ce Prince s'étoit fait enfermer dans une boëte, d'où il ne montroit que la tête pour donner ses audiances. On en croira ce qu'on voudra; le bon Roi Denys, avec tout cet embonpoint, ne laissa pas d'avoir d'Amastris trois enfans, Clearque, Oxathre, & une fille de même nom. Il laissa la tutele de ses enfans, & l'administration du Royaume à sa femme, & mourut âgé de 55. ans, après en avoir regné 30. & merité le nom de Prince *très-benin*. Antigonus un des successeurs d'Alexandre, prit soin de la tutele des enfans de Denys & des affaires d'Heraclée. Mais Lysimachus ayant épousé Amastris, fut le maître de la ville, long-temps même après avoir abandonné cette Princesse; car s'étant retiré à Sardes il épousa Arsinoë fille de Ptolemée Philadelphe.

Cependant Clearque II. du nom monta sur le Trône d'Heraclée avec son frere Oxathre: mais ces Princes se rendirent odieux par l'horrible assassinât de leur mere qu'ils firent étouffer dans un vaisseau où elle s'étoit embarquée pour aller apparemment d'Heraclée à Amastris, ville qu'elle venoit de fonder, & de nommer de son nom. Lysimachus qui regnoit alors en Macedoine, outré d'une action si noire, par un juste retour de tendresse pour Amastris sa premiere femme, vint à Heraclée & fit mourir les deux Princes parricides, ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent regné pendant 17. ans, comme le veut Diodore de Sicile, qui appelle *Zathras* le plus jeune, au lieu d'*Oxathre*. Lysimachus, suivant Memnon, remit la ville dans sa pleine liberté, mais elle n'en joüit pas long-temps, car Arsinoë qui avoit beaucoup de credit sur l'esprit de ce Prince, en ayant obtenu la possession, en donna le gouvernement à Heraclite qui en fut le septiéme Tyran.

Les Heracliens après la mort de Lysimachus, voulans secouer le joug de la tyrannie, sous lequel ils avoient gémi pendant 75. ans, proposérent à Heraclite de se retirer avec ses richesses; mais le Tyran en fut si irrité, qu'il se mit en devoir de faire punir les principaux de la ville; il ne fut pas neanmoins le plus fort, on le mit aux fers, on démolit les murailles de la citadelle jusques aux fondemens; & après avoir envoyé une Ambassade à Seleucus, autre successeur d'Alexandre, on proclama Phocrite administrateur de la ville; Seleucus ayant reçû fort mal leurs Ambassadeurs ils firent une ligue avec Mithridate Roi du Pont, avec les Bizantins, & avec ceux de Chalcedoine; & ils reçûrent même tous les exilez de leur ville.

La Republique d'Heraclée se soûtint avec honneur jusqu'au temps que les Romains se rendirent formidables en Asie. Pour s'assûrer du Senat, cette Republique députa à Paul Emile & aux deux Scipions; il ne tint pas même aux Heracliens qu'Antiochus ne fît sa paix avec les Romains. Enfin l'intelligence fut si bien établie entre Rome & Heraclée, que ces deux villes firent entre elles une ligue offensive & defensive, dont on écrivit les conditions sur des tables de cuivre à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, & à Heraclée dans celui de ce même Dieu. Cependant Heraclée fut assiegée vigoureusement par Prusias Roi de Bithynie, qui l'auroit emportée sans un coup de pierre qui lui cassa la cuisse, ce qui l'obligea de se retirer dans le temps qu'il alloit monter à l'escalade. Après cela les Galates

inquietérent fort cette ville, mais ils furent obligez de se retirer. Malgré son alliance avec les Romains, elle crut qu'il étoit de son interêt de garder la neutralité pendant la guerre que les Romains firent à Mithridate sous le commandement de Murena. Epouvantée d'un côté de leur formidable puissance, & allarmée du voisinage, du Roi du Pont, Heraclée refusa d'abord l'entrée de son Port à l'armée de ce Prince, & ne lui fournit que des munitions de bouche. Ensuite à la persuasion d'Archelaus Général de la flote, les Heracliens lui donnerent cinq galeres, & coupérent la gorge si secrettement aux Romains qui se trouvérent dans leur ville pour exiger le tribut, qu'on ne pût jamais avoit aucun indice de leur mort. Enfin Mithridate lui-même fut reçû dans la place par le moyen de Lamachus son ancien ami qu'il gagna à force d'argent.

Ce Prince y laissa Cannacorix avec quatre mille hommes de garnison ; mais Lucullus après avoir battu Mithridate fit assiéger la ville par Cotta, qui l'ayant prise par trahison & entiérement pillée, la réduisit en cendres : Il reçût le surnom de *Pontique* à Rome; mais les richesses immenses qu'il avoit emportées d'Heraclée, lui attirérent de cruelles affaires. Il fut accusé en plein Senat par un des plus illustres Citoyens, qui dépeignit avec des couleurs si vives l'incendie d'une puissante ville, laquelle n'avoit manqué à l'alliance des Romains que par la fraude de ses Magistrats, & par la fourberie de ses ennemis, qu'un Senateur ne pût s'empêcher de dire à Cotta, *nous t'avions ordonné de prendre Heraclée, mais non pas de la détruire.* On renvoya par ordre du Senat tous les captifs, & les habitans furent rétablis dans la possession de leurs biens. On leur permit l'usage de leur Port & la faculte de commercer. Britagoras n'oublia rien pour la repeupler & fit long-temps, quoi inutilement, sa cour à Jules César pour obtenir la premiere liberté de ses Citoyens. Ce fut apparemment dans ce temps-là que les Romains y envoyerent la Colonie dont parle Strabon, & dont une partie fut reçûë dans la ville & l'autre dans la campagne. Avant la bataille d'Actium M. Antoine donna ce quartier d'Heraclée à Adiatorix fils de Demenecelius Roi des Galates, & celui-ci par la permission, à ce qu'il dit, d'Antoine, fit couper la gorge aux Romains qui s'y trouvérent; mais après la défaite de ce Général il servit de triomphe, & fut mis à mort avec son fils. Après cette expedition, Heraclée fut du département de la Province du Pont, laquelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette ville fut incorporée dans l'Empire Romain sous lequel elle fleurissoit encore, comme il paroît par le reste de l'inscription de Trajan, dont on a parlé plus haut.

Heraclée passa ensuite dans l'Empire des Grecs, & c'est dans la décadence de cet Empire qu'on lui donna le nom de *Penderachi*, lequel, suivant la prononciation des Grecs, semble un nom corrompu d'*Heraclée du Pont*. Elle fut possedée per les Empereurs de Trebisonde après que les François eurent occupé l'Empire de Constantinople; mais Theodore Lascaris l'enleva à David Comnene Empereur de Trebisonde. Les Genois se saisirent de Penderachi dans leurs conquêtes d'Orient, & la gardérent jusques à ce que Mahomet II. le plus grand Capitaine de son temps, les en chassa. Depuis ce temp-là elle est restée aux Turcs ; ils l'appellent *Eregri* qui paroit tenir encore quelque chose d'Heraclée. Presentement on n'y connoit ni Tyrans, ni Romains, ni Genois. Un seul Cadi y exerce la Justice, un Vaivode y exige la taille & la capitation des Grecs, les Turcs y payent seulement les droits du Prince; trop heureux de fumer tranquillement parmi ces belles mazures, sans savoir ni s'embarrasser de ce qui s'y est passé autrefois.

Nous ne fûmes pas aussi long-temps dans Penderachi qu'il m'en auroit fallu pour pouvoir en débrouiller l'histoire, car nous ne fîmes qu'y coucher; & nous en partîmes le 2. Mai par un beau temps qui nous laissa faire 80. milles tout à nôtre aise. Nous entrâmes sur les quatre heures après midi dans la riviere de *Partheni*, dont les Grecs ont encore conservé le nom ; mais les Turcs l'appellent *Dolap*. La riviere n'est pas bien grande, quoique ce fût une de celles que les Dix mille apprehendoient de passer. Strabon & Arrien assûrent qu'elle séparoit la Paphlagonie de la Bithynie. Si ce premier Auteur revenoit au monde, il la trouveroit aussi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ces prairies fleuries qui lui avoient attiré le nom de *Vierge*. Denys de Byzance auroit mieux fait de les faire passer au travers de la campagne d'Amastris, que par le milieu de la ville; aussi croit-il que le nom de *Vierge* lui fut donné à l'occasion de Diane que l'on adoroit sur ses bords. Les Citoyens d'Amastris l'avoient representée sur une Médaille de M. Aurele; le fleuve a le visage d'un jeune homme couché, tenant un roseau de la main droite, avec le coude appuyé sur des roches d'où sortent ses eaux. Pline n'a pas bien connu la disposition de ces côtes, car il a placé la riviere de Partheni bien loin au delà d'Amastris, & même plus loin que *Stephane* dont nous parlerons dans la suite. Cependant nous découvrîmes Amastris le lendemain 3. Mai sur les 3. heures du matin, & nous nous retirâmes ce jour-là dans la riviere de *Sita*, après avoir fait 70. milles, moitié à la voile & moitié à la rame.

Amastris, qu'on *appelle* aujourd'hui *Amastro*, &

& non pas *Famastro*, comme l'on voit dans nos Cartes, est un méchant village bâti sur les ruines de l'ancienne ville d'Amastris, par la Reine dont on vient de parler, laquelle y réünit quatre villages, *Sesame*, *Cytore*, *Cromna* & *Tios*; mais les habitans de Tios quittérent peu de temps après cette societé; & Sesame qui étoit comme la citadelle de la ville, prit proprement le nom d'Amastris. Il faut lire Arrien pour bien entendre Strabon; car Arrien comptant 90. stades, de la riviere Parthenius à Amastris; 60. stades d'Amastris à Erythine; autant de là à Cromna, & de Cromna à Cytore, où il y avoit un Port, 90. stades; on ne peut conclure autre chose, si ce n'est que la Reine Amastris pour peupler sa nouvelle ville y fit venir des habitans de tous ces villages. Memnon d'ailleurs le déclare en termes exprès, & assûre que ce changement arriva après la retraite d'Amastris, indignée de ce que Lysimachus son mari venoit d'épouser Arsinoë à Sardes. Or puisque, selon Strabon, la citadelle qui s'appelloit auparavant Sesame, prit le nom d'Amastris, il est hors de doute que l'ancienne ville de Sesame, dont a fait mention Etienne de Byzance, où il dit que Phinée fixa sa premiere demeure, étoit située où est presentement Amastro. Pline convient qu'autrefois Amastris s'appelloit *Sesame*, & que le mont Cytore si fameux par ses bouïs, dont toutes les côtes de la Mer Noire sont couvertes, étoit éloignée de Tios de 63. milles. Cytore fut un Port dépendant de Sinope, mais Amastris suivit la fortune d'Heraclée. La situation d'Amastris est avantageuse, car elle se trouve sur l'Isthme d'une presqu'Isle, dont les deux échancrures forment autant de Ports; du temps d'Arrien il y en avoit un fort bon pour les vaisseaux de guerre, tous les deux sont remplis de sable aujourd'hui. Cet Auteur traite Amastris de ville Grecque, à cause que sa fondatrice, quoique Persienne, étoit Reine d'Heraclée, & qu'elle avoit commencé par une colonie de Grecs. La bonté des Ports d'Amastris avoit donné lieu au Senat & au peuple de cette ville de faire frapper quelques Médailles: on en trouve aux têtes de Nerva, de M. Aurele, de la jeune Faustine, de Lucius Verus, dont les revers répresentent une fortune debout, laquelle tient de la main droite un timon, & de la gauche une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin Pie qui est chez le Roi, où ce Dieu marin tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche un Trident. Il est assez surprenant qu'il se voye tant de Médailles d'une ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Histoire: on y en avoit frappé, pour ainsi dire, pour toutes les Divinitez. La Diane d'Ephese n'y avoit pas été oubliée. Il y a chez le Roi une Médaille de Domitia femme de Domitien, sur le revers de laquelle cette Diane est répresentée. On voit des Médailles d'Amastris à la tête d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la Mere des Dieux, de Mercure, de Castor & de Pollux. On en voit même une à la tête de M. Aurele, & au revers d'Homere; comme si la ville d'Amastris avoit voulu se glorifier de la naissance de ce grand homme. Il n'y a pas de plus belle Médaille de cette ville que celle qui est chez le Roi, à la tête de Julia Mæsa, le revers répresente Bacchus tout debout vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite; Jupiter est à gauche debout aussi, mais avec des attributs bien differens, car il a une pique à la droite, & la foudre à la gauche. La Médaille de M. Aurele marque bien que cette ville devoit avoir eû des avantages considérables sur ses voisins, puisqu'elle a pour revers une femme avec des trophées à sa gauche. Celles de Faustine la jeune & de Gordien Pie sont remarquables par leurs revers, sur lesquels il y a une Victoire qui de la main droite tient une couronne & une palme de la gauche. Celle de Lucius Verus n'est pas moins estimable: c'est une Victoire aîlée avec les mêmes attributs. Le Roi en a une belle à la tête du même Empereur; Mars tout nud est sur le revers le casque en tête, dans l'attitude d'un homme qui marche la pique à la main droite, & un bouclier à la gauche. Par rapport à la Medecine, je sçai bon gré aux citoyens d'Amastris d'avoir frappé plusieurs Médailles en son honneur: on voit beaucoup d'Esculapes d'Amastris avec des bâtons, autour desquels un serpent est tortillé. La Déesse *Salus* est répresentée sur quelques autres où les serpens ne sont pas oubliez; la plûpart des têtes sont d'Adrien, d'Antonin Pie, de M. Aurele, de Faustine la jeune.

On ne voit aucune Médaille de la fondatrice Amastris qui fut suffoquée sur mer par ordre de ses freres. Après sa mort Lysimachus donna les villes d'Amastris, d'Heraclée & de Tios à sa femme Arsinoë, qui les remit à Hercule 7e. Tyran ou Roi d'Heraclée. Son regne ne fut pas long, car Lysimachus étant mort quelque temps après, Heraclée & Amastris secouërent le joug. Amastris même fut démembrée du Royaume des Heracliens; & lorsque Antiochus fils de Seleucus déclara la guerre à Nicomede Roi de Bithynie, ce même Nicomede qui avoit besoin du secours des Heracliens, ne pût jamais les faire rentrer dans la possession d'Amastris, parce qu'elle étoit occupée par Eumene qui aima mieux en faire présent à Ariobarzane fils de Mithridate, que de la rendre à ceux d'Heraclée.

Après la prise d'Heraclée par Cotta, Triarius par l'ordre de ce General se saisit d'Amastris où Cannacorix s'étoit retiré; & depuis ce temps-là cette ville resta sous la domination des Romains &

& de leurs Empereurs, jusques à l'établissement des Empereurs Grecs. Elle fut de l'Empire de Trebisonde fondé par les Comnenes, après que les François se furent établis à Constantinople: mais Theodore Lascaris ayant défait Iathine Sultan d'Iconium, prit Amastris en 1210. avec Heraclée, & quelques autres places. Amastris étoit en la puissance des Genois lorsque Mahomet II. prit Constantinople & Pera. Ils jugerent à propos de lui déclarer la guerre sur le refus qu'il fit de leur rendre Pera. Mahomet alla en personne à Amastris avec une nombreuse artillerie, laquelle fit une si forte impression, non sur les murailles de la ville, mais sur l'esprit des habitans, qu'ils lui en ouvrirent les portes. Il n'y laissa que la troisiéme partie des habitans, & fit transporter le reste à Constantinople.

Nous laisserons la ville d'Amastro entre les mains des Turcs, & poursuivrons nôtre route. Le 4. Mai nous quittâmes la riviere de *Sita* que je ne trouve ni dans les Cartes ni dans les Auteurs: nous n'allâmes qu'à 30. milles au delà, & la tramontane nous obligea de camper sur une méchante plage où nous eûmes de la peine à nous mettre à l'abri du vent. Le 5. Mai nous doublâmes le Cap *Pisello* que les anciens ont connu sous le nom de *Carambis*, & qu'ils ont opposé au front de Belier de la Chersonese Taurique, que l'on appelle aujourd'hui *la petite Tartarie* ou *Crimée*. Les anciens, comme remarque Strabon, ont comparé la Mer Noire à un arc bandé, dont la corde est representée par la côte meridionale, laquelle seroit presque en ligne droite sans le Cap Pisello.

Ce jour-là 5. Mai nous ne fîmes que 50. milles, & campâmes sur le bord de la mer à *Abono* où il n'y a que de méchantes casernes destinées pour un grand nombre d'ouvriers qui travaillent à des cordes pour les vaisseaux & pour les galeres du Grand Seigneur. J'ai oublié de dire que les côtes de la Mer Noire fournissent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arsenaux, les magazins & les ports de cet Empereur. Comme elles sont couvertes de forêts & de villages, les habitans sont obligez de couper des bois pour la marine, & de les scier. Quelques-uns travaillent aux cloux, les autres aux voiles, aux cordes & agretz necessaires. On met des Janissaires qui ont inspection sur ces ouvriers, & il y a des Commissaires pour lever les équipages. C'est de là que les Sultans ont tiré leurs plus puissantes flotes dans le temps de leurs conquêtes, & rien ne seroit plus aisé que de rétablir leur marine. Le païs est excellent, il abonde en vivres, comme bled, ris, viande, beurre, fromages; & les gens y vivent très-sobrement.

Il semble qu'*Abono* soit le reste du nom d'une ancienne ville appellée *Les murs d'Abono*. Si j'écrivois à quelque homme de lettres condamné depuis long temps à feuilleter de vieux livres, je me ferois beaucoup valoir sur cette prétenduë découverte; mais comme j'ai l'honneur d'écrire à un Ministre qui connoît la juste valeur des choses, à peine osai-je proposer cette conjecture. Quoiqu'il en soit, ces murs d'Abono n'ont jamais été qu'un mechant village dont Strabon, Arrien, Ptolomée & Etienne de Byzance nous ont conservé le nom.

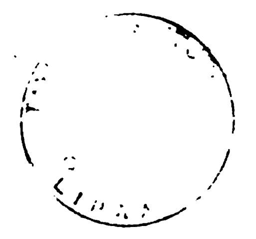
Je fais bien plus de cas d'une espece admirable de *Chamærhododendros* à fleur jaune que nous y découvrîmes; non seulement elle peut servir, de même qu'une autre belle espece de ce genre à fleur purpurine que nous avions veuë au delà de Penderachi, à éclaircir un endroit de Pline; mais encore à rendre raison de cette cruelle avanture arrivée aux Dix mille, qui après la défaite du jeune Cyrus se retirerent dans leur pays par les côtes de la Mer Noire. J'aurai l'honneur, Mgr. de vous envoyer les descriptions de ces deux plantes, lorsque nous en aurons veû les fruits bien formez.

Nous partîmes d'Abono le 16. Mai dans le dessein d'aller à *Sinope*; mais la pluye nous obligea de rester à moitié chemin & de camper le long de la plage à 40. milles de cette ville. On voit d'assez beaux villages sur la côte, à l'entrée des bois qui sont d'une beauté surprenante. *Stephanio* n'est pas un des moindres; ce nom a tant de rapport avec celui de *Stephane* qui se trouve dans Pline, dans Arrien, dans Marcien d'Heraclée & dans Etienne de Byzance, qu'on ne peut guere douter qu'il n'en soit dérivé, & que par conséquent l'ancienne ville ne fût proche de ce village.

La mer fut si grosse le lendemain 17. Mai, que nous fûmes obligez de débarquer à une anse à huit milles de Sinope où nous allâmes le même jour à pied en herborisant; nous y séjournâmes pendant deux jours.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LET-



LETTRE XVII.

DESCRIPTION DES CÔTES DE LA MER NOIRE, DEPUIS SINOPE JUSQUES À TREBISONDE.

MONSEIGNEUR,

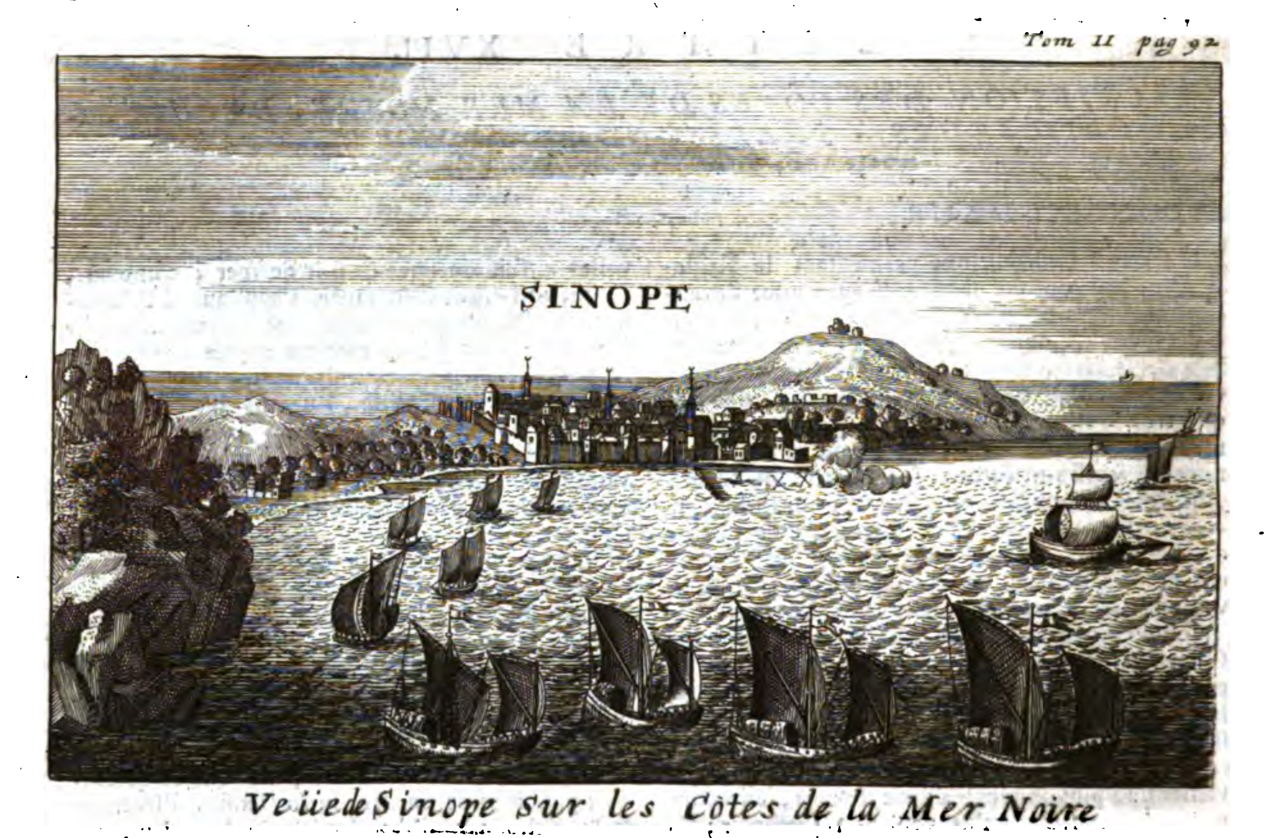
IL feroit à fouhaiter que parmi tant de Reglemens qui ont été faits en France pour l'avancement des Sciences & des beaux Arts, il y en eût quelqu'un qui regardât precifement la perfection de la Geographie : car les fautes que font les Geographes font très-effentielles, & elles font caufe que très-fouvent les voyageurs, les Pilotes, & même quelquefois les Officiers Généraux prennent de fauffes mefures. Je voudrois qu'on exigeât des Geographes quelques marques de leur capacité, avant que de leur permettre de publier des Cartes; & qu'ils fuffent obligez de voyager eux-mêmes pendant un certain temps, puifqu'ils veulent guider les autres dans leurs voyages.

Je ne trouve rien de fi difficile que de faire une Carte Geographique qui foit exacte. Il faudroit pour cela parcourir les lieux dont on veut donner le plan, en prendre les mefures avec de bons inftrumens, & faire les obfervations neceffaires par rapport au Ciel. Nos plus fameux Geographes travaillent le plus fouvent à veue de païs, fans connoître les endroits qu'ils veulent répréfenter; ils copient les Cartes qui ont déja paru, ils s'en rapportent à des Relations imparfaites, & ils fe croyent fort habiles quand ils ont fait graver fur les marges de leurs ouvrages quelques ornemens particuliers, qui le plus fouvent n'ont aucun rapport avec les pays dont ils font la defcription. Les Cartes marines font plus exactes que les autres, parce que les frequens naufrages ont enfin fait fentir la neceffité qu'il y a de connoître les côtes; neanmoins les contours de ces côtes font ordinairement mal deffinez. Enfin fi l'on a des connoiffances certaines par rapport à la Geographie, comme il n'en faut pas douter, on en a l'obligation aux Aftronomes qui, par des obfervations réiterées, ont determiné la pofition d'une infinité de lieux. Que ne doit-on pas aux découvertes de Galilée & de ceux qui ont fuivi fes veues? Non feulement Mr. Caffini merite le nom du plus grand Aftronome de ce fiécle, mais encore celui du plus grand Geographe qui ait paru. Si nous avons d'excellentes Cartes de Mrs. de Lifle, c'eft parce qu'ils font habiles Cofmographes, & qu'ils font en commerce avec les plus fçavans Aftronomes, & avec les plus habiles voyageurs. Combien voit-on de Geographes en France, en Hollande, & en Italie qui fe font la plûpart des Cartes nouvelles, foit de terre, foit de mer; combien, dis-je, voit-on de Geographes s'appliquer à l'Aftronomie? La plûpart bâtiffent des Royaumes, des Provinces, des Mappemondes auprès de leur feu, la regle & le compas à la main, fans être jamais fortis de leur ville, ou fans avoir confulté ceux qui ont été fur les lieux.

C'eft la pofition de Sinope qui m'a mis de mauvaife humeur contre nos Geographes. Elle eft fi bien marquée dans Polybe & dans Strabon, qu'il n'eft pas permis d'ignorer que cette ville occupe l'Ifthme d'une prefqu'Ifle d'environ fix milles de circuit, terminée par un Cap confidérable. Cependant Sinope eft répréfentée dans nos Cartes fur une plage toute découverte, fans qu'on y remarque aucun Port, quoiqu'elle en ait deux fort bons & bien décrits par Strabon. Une fituation fi avantageufe invita fans doute les Milefiens à y bâtir une place, ou au moins à y envoyer une colonie; car Autolicus, un des Argonautes, paffoit pour en être le fondateur. Plutarque & le Scholiafte d'Apollonius le Rhodien, remontent plus loin pour trouver l'origine de cette ville, mais on ne s'intereffe plus pour ces fortes de recherches. Les habitans de Sinope entreprirent de fortifier toutes les avenues de leur Cap pour s'oppofer aux entreprifes de ce Mithridate qui, fuivant Polybe, defcendoit d'un des fept Perfes qui firent mourir les Mages, & qui gouvernoit le païs que Darius avoit donné pour récompenfe à fes ancêtres fur la côte du Pont Euxin: c'étoit peut-être le même Mithridate fondateur du Royaume du Pont.

Il ne faut pas confondre ce fondateur avec le grand Mithridate Eupator fils de Mithridate Evergete. Eupator nâquit à Sinope, il y fut élevé; il l'honnora de fes bienfaits, la fortifia & la mit en état de réfifter à Murena Général de l'armée Romaine, après que Sylla fe fut retiré d'Afie: Enfin Mithridate fit Sinope la capitale de fes Etats, & Pompée voulut qu'il y fût enterré. Pharnace fut le premier qui priva cette ville de fa liberté. Ce Pharnace ne fut pas le fils du grand Mithridate, mais fon ayeul; car fuivant la généalogie des Roys du Pont, dreffée par Tollius, il y eût un Pharnace qui fut pere de Mithridate Evergetes. Lucullus joignit Sinope aux conquêtes des Romains, en délivrant cette place du joug des Cili-

Tom II pag 92



Veüe de Sinope sur les Côtes de la Mer Noire

ciens, qui s'en étoient emparez, sous pretexte de la conserver à Mithridate. Les Ciliciens, aux approches des troupes Romaines, mirent le feu à la ville & se sauvérent pendant la nuit: mais Lucullus, que les veritables citoyens regardoient comme leur liberateur, entra dans Sinope & fit mourir huit mille Ciliciens qui n'avoient pas fait la même diligence que les autres. Il rétablit les habitans dans la possession de leurs biens, & leur rendit toutes sortes de bons offices; frappé de ce qu'il avoit veû en songe le fondateur de leur ville le jour qu'il y fit son entrée. Les Romains y envoyérent une Colonie, laquelle occupa une partie de la ville & de la campagne. Cette campagne est encore aujourd'hui telle que Strabon l'a dépeinte, c'est-à-dire, que le terrein qui est entre la ville & le Cap est rempli de jardins & de champs. Appien rapporte la prise de Sinope d'une autre maniére, neanmoins il convient du songe & de la clemence de Lucullus. Ce General, selon Plutarque, en poursuivant les fuyards, trouva sur le bord de la mer la statuë de ce même Autolycus, laquelle ils n'avoient pas eû le temps d'embarquer, & la fit enlever. C'étoit un bel ouvrage auquel on rendoit des honneurs divins & qui, suivant la croyance des peuples, rendoit des Oracles.

Il y a apparence que l'on frappa dans ce temps-là à Sinope la Médaille que j'en ai apporté, ou du moins que c'est à l'occasion de Lucullus qu'elle y fut frappée. D'un côté c'est une tête nuë à la Romaine, laquelle me paroit celle de ce General; au revers c'est une corne d'abondance qui marque les richesses que les Ports de Sinope y attiroient. Elle est placée entre les deux bonnets de Castor & de Pollux; & ces bonnets qui sont surmontez d'autant d'étoiles, nous apprennent que ces enfans de Jupiter & de Leda favorisoient la navigation des Sinopiens. Les Colonies qu'ils avoient fondées marquent que leur puissance sur mer s'étendoit bien loin; mais il n'y a rien de plus glorieux pour cette ville, que le secours qu'elle donna au reste de l'armée des Dix mille Lacedemoniens, dont la retraite fait un des plus beaux morceaux de l'Histoire Grecque.

Les Sinopiens affectérent même, sous les Empereurs Romains, de conserver à leur ville le nom de Colonie Romaine. Patin nous a donné le type de deux Médailles dont les legendes en font mention, l'une est à la tête de Caracalla, & l'autre à celle

celle de Geta: celle-ci a pour revers un poisson, & me fait souvenir du grand commerce de poisson qu'on fait encore aujourd'hui en cette ville. Hormis les cables & les cordes que l'on y charge pour Constantinople, on n'y trafique qu'en salines & en huile de poisson. Les principales salines sont les Maquereaux & les Pelamides ou jeunes Thons. Les huiles se tirent des Dauphins & des Veaux de mer. A l'égard de la Médaille de Caracalla, elle répresente Pluton à demi couché sur un lit; sa tête est chargée d'un boisseau, une aigle s'appuie sur le poing de sa main gauche, & il tient de la droite une haste pure, c'est-à-dire, une lance sans fer. Tacite après avoir parlé des prétendus miracles de Vespasien qui avoit rendu la veuë à un aveugle & fait marcher un estropié dans la ville d'Alexandrie, raconte de quelle maniére la statuë de Pluton, ou du Jupiter de Sinope, fut transportée à Alexandrie par ordre de Ptolemée premier Roi d'Egypte. Ce Prince envoya une celebre Ambassade au Roi de Sinope, appellé Scydrothemis, lequel gagné par des présens d'un grand prix, après avoir amusé les députez pendant trois ans, sous divers prétextes, permit enfin que le Dieu partît; mais ce ne fut pas sans miracle. Pour satisfaire apparemment le peuple qui envioit un si grand bonheur à l'Egypte, & qui apprehendoit les suites fâcheuses du départ de cette Divinité; on fit courir le bruit que le Temple étoit tombé, & que la statuë étoit venuë s'embarquer d'elle-même & de son bon gré. Que ne dit-on pas quand on veut parler miracle? Le bruit se répandit qu'elle avoit passé dans trois jours de Sinope à Alexandrie. On lui dressa dans cette ville un Temple magnifique, dans le même endroit où il y en avoit eû autrefois un consacré à Serapis & à Isis; le nom même de Serapis lui en resta peut-être pour cette raison; car Eustathe remarque que le Dieu Serapis des Egyptiens est le même que le Jupiter de Sinope.

Pharnace par sa révolte ayant obligé le grand Mithridate son pere à se tuer, feignit d'être ami des Romains, & se contenta du Bosphore Cimmerien que Pompée lui accorda: mais quelque temps après se flattant de pouvoir recouvrer les autres Royaumes de son pere, pendant que ce même Pompée & Jules Cesar avoient mis en combustion tout l'Empire Romain, il leva le masque & prit plusieurs villes des côtes du Pont-Euxin; Sinope ne fut pas des dernieres. Il fut battu ensuite par Cesar & obligé de rendre Sinope à Domitius Calvinus qui eut ordre du General de continuer la guerre contre Pharnace. On ne sçait pas si la ville fut maltraitée alors, mais il est certain que les murailles en étoient encore belles du temps de Strabon qui vivoit sous Auguste; celles d'aujourd'hui ont été bâties sous les derniers Empereurs Grecs. Les murailles sont à double rempart, deffenduës par des tours la plûpart triangulaires & pentagones, qui ne présentent qu'un angle. La ville est commandée du côté de terre, & il faudroit deux armées navales pour l'assiéger par mer. Le Château est fort négligé aujourd'hui. Il y a peu de Janissaires dans la ville, & l'on n'y souffre aucuns Juifs. Les Turcs qui se méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand fauxbourg sans deffence. Nous ne trouvâmes aucune inscription ni dans la ville ni aux environs, mais en récompense, outre les morceaux de colomnes de marbre qui sont enclavez dans les murailles, on en voit une prodigieuse quantité dans le cimetiere des Turcs; parmi plusieurs chapiteaux, bases & piédestaux, de même espece: ce sont les restes des débris de ce magnifique Gymnase, du Marché & des Portiques dont Strabon fait mention, sans parler des anciens Temples de la ville. Le Pacha campa avec toute sa Maison au pied des murailles, entre la ville & le fauxbourg. Pour nous qui étions regardez comme des profanes, quoiqu'on nous traitât chez le Pacha le plus honnêtement du monde, nous logeâmes dans le fauxbourg chez un Grec qui vendoit de fort bon vin de treille, car on n'y voit point de vignes basses. Les eaux sont excellentes, & l'on y cultive des Oliviers d'une grandeur assez raisonnable: mais quelque belle que soit cette campagne, elle ne produit que des plantes assez communes, si l'on en excepte une espece d'Absinthe qui naît dans le sable le long de la marine, & qui suivant les apparences doit être *l'Absinthe Pontique* des anciens, laquelle je crois n'avoir été connuë d'aucun Auteur moderne. Peut-être qu'elle est plus commune vers les embouchûres du Danube, car Ovide assûre que les champs n'y produisent rien de plus ordinaire que l'absinthe. Peut-être aussi qu'il parle en Poëte, & qu'il ne se sert du mot d'*Absinthe*, que pour mieux faire sentir les amertumes de son exil.

La plante dont nous parlons est un sous-arbrisseau de la hauteur de deux pieds, dur, touffu, & branchu dès le bas où il est gros comme le petit doigt & roussâtre. Le reste, de même que les branches, en est cotoneux & blanc. Toute la plante est garnie de feuilles de même couleur, assez molles, presque rondes, larges de deux pouces; mais découpées plus menu que cette espece que l'on cultive dans les jardins sous le nom de *la petite Absinthe*, ou de *l'Absinthe de Galien*. Des aisselles des feuilles de nôtre *Absinthe du Pont*, naissent des branches & des brins chargez de feuilles moins arrondies & découpées encore plus menu; les derniéres qui se trouvent vers l'extrémité des branches, lesquelles sont assez

ferrées les unes contre les autres, n'ont qu'environ demi pouce de long sur demi ligne de large, & sont ordinairement toutes simples ou n'ont au plus qu'une ou deux divisions. Les fleurs naissent en abondance tout le long des branches & des brins qui sont plus cotoneux & plus blancs que le reste de la plante. Chaque fleur est un bouton de deux lignes de long composé de feuilles très-menuës posées en écailles & couvertes d'un duvet assez épais, lesquelles enveloppent sept ou huit fleurons d'un jaune pâle, très-menus, divisez en cinq pointes dans l'endroit où ils s'évasent; ils laissent échaper une petite gaine plus foncée, au travers de laquelle déborde un filet verdâtre. Chaque fleuron porte sur un embryon de graine, qui ne meurit que dans l'arriere-saison; elle est très-petite & brune. On cultive cette espece d'Absinthe dans le Jardin du Roi depuis plus de 20. ans; & je ne sçai d'où elle y est venuë. Peut-être que quelque Missionnaire en a apporté la graine des côtes de la Mer Noire. La racine de cette espece d'Absinthe est dure, ligneuse, roussâtre, divisée en fibres ondoyantes & cheveluës. Les feuilles & les fleurs sont d'une très-grande amertume. Leur odeur est moins forte que celle de l'Absinthe commune qui se trouve naturellement dans les Alpes, & que l'on cultive dans tous les jardins de l'Europe.

Charatice Capitaine Mahometan surprit Sinope & la pilla, dans le dessein d'enlever les thresors que les Empereurs y avoient mis en dépôt, mais il fut obligé d'abandonner la place sans toucher aux richesses, sur l'ordre du Sultan son maître qui recherchoit l'amitié d'Alexis Comnene, & qui lui avoit envoyé un Ambassadeur. Le gouvernement de la ville fut donné à Constantin Dalastène parent de l'Empereur, & le plus grand Capitaine de ce temps-là. Lorsque les François & les Venitiens se rendirent maîtres de Constantinople, Sinope tomba sous la puissance des Comnènes; & fut une des principales villes de l'Empire de Trebisonde. Sinope devint dans la suite une Principauté indépendante de Trebisonde; & ce fut apparemment quelque Sultan qui en fit la conquête dans le temps qu'ils se répandirent dans l'Asie mineure, car Ducas rapporte que Mahomet II. étant à Angora en 1461. y fut salué, & reçut les presens d'Ismael Prince de Sinope, par les mains de son fils. Mahomet lui ordonna de faire savoir à son pere qu'il eût à lui remettre ses Etats; le compliment étoit un peu dur, mais la flote Turque paroissant devant la ville, fit prendre à Ismael le parti d'obéir. Calcondyle assûre qu'il fit un échange de sa Principauté avec la ville de *Philippopolis* en Thrace, quoiqu'il y eût 400. pieces d'artillerie sur les remparts de Sinope. Par le même Traité Mahomet acquit *Castamene* ville très-forte, laquelle dépendoit de la même Principauté. Les Turcs qui reprochent aux Chrétiens de se faire entre eux de cruelles guerres, ne sont pas bien instruits de l'Histoire de leur Empire; car les premiers Sultans n'ont pas fait difficulté de dépouiller les premiers Mahometans dont les terres étoient, comme l'on dit, de leur bienséance. Tout le monde sçait qu'ils n'ont conquis l'Asie mineure que sur des Princes de leur religion qui s'étoient érigez en petits Souverains aux dépens des Grecs.

On ne sçauroit passer par Sinope sans se souvenir du fameux Philosophe Diogene le Cinique: ce Diogene dont Alexandre admiroit les bons mots en étoit natif. Vous sçavez, Monseigneur, qu'Alexandre dit un jour à ses Courtisans, qu'il souhaiteroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexandre, & que ce fût à l'occasion d'une réponse de ce Philosophe; car le Prince l'ayant honoré d'une de ses visites à Corinthe, lui demanda *s'il avoit besoin de quelque chose*: Diogene lui répondit, *qu'il n'avoit besoin que de la chaleur du Soleil, & qu'il le supplioit de se ranger pour ne pas l'en priver.* On voit son Epitaphe sur un ancien marbre à Venise dans la cour de la maison d'Erizzo; elle est au dessous de la figure d'un Chien qui est assis sur son derriere, & on peut la traduire ainsi.

Dem. *Parle donc Chien, de qui gardès-tu le tombeau avec tant de soin?* Rép. *Du Chien.* Dem. *Qui estoit donc cet homme que tu appelles Chien?* Rép. *C'étoit Diogene.* Dem. *D'où est-ce qu'il étoit?* Rép. *De Sinope; c'est lui qui vivoit autrefois dans un tonneau, & qui a présentement les Astres pour domicile.*

Au reste la terre de Sinope de laquelle Strabon, Dioscoride, Pline & Vitruve ont parlé, n'est pas verte, comme plusieurs personnes le croyent, s'imaginans que la couleur verte que l'on appelle *Sinople* en terme de Blazon, en a tiré son nom. La terre de Sinope est une espece de Bol plus ou moins foncé, que l'on trouvoit autrefois autour de cette ville, & que l'on y apportoit pour le distribuer. Ce qui marque que ce n'étoit autre chose que du Bol, c'est que les Auteurs, que l'on vient de citer, assûrent qu'il étoit aussi beau que celui d'Espagne: tout le monde sçait qu'on trouve de très-beau Bol en plusieurs endroits de ce Royaume, où on l'appelle *Almagra*; & ce Bol, suivant les apparences, est un *Safran de Mars* naturel. Il se peut faire neanmoins qu'il y ait quelque espece de terre verte dans la campagne de Sinope, car Calcondyle assûre qu'il y a d'excellent cuivre aux environs, & je crois que la terre verte que les anciens nommoient *Theodotion* n'étoit proprement

que

que du *vert de gris* naturel, tel qu'on le trouve dans les mines de cuivre. Les anciens estimoient la terre verte de Scio; mais on ne l'y connoît plus, ou du moins personne ne pût nous en apprendre des nouvelles.

Nous partîmes de Sinope le 10. Mai, & nous ne fimes que 18. milles, parce que le mauvais temps nous conduisit à *Carsa*, comme prononcent les gens du païs. Ce village est nommé *Carosa* dans nos Cartes, & ce nom approche encore plus de celui que lui avoient donné les anciens; car Arrien le nomme *Carousa* & assûre, avec raison, que c'est un méchant port à cent cinquante stades de Sinope, qui font justement 18. milles & demi. Il est surprenant que les mesures des anciens répondent quelquefois si correctement à celles d'aujourd'hui.

Le 11. Mai nous campâmes sur la plage de l'Isle que forment les branches du fleuve *Halys* à 30. milles de Carsa. Voici encore une beveüe de nos Geographes qui font venir ce fleuve du côté du Midi, au lieu qu'il coule du Levant. Ils ne sont excusables que sur ce qu'Herodote fait la même faute; cependant il y a long-temps qu'Arrien l'a relevée, lui qui avoit été sur les lieux par ordre de l'Empereur Adrien. Strabon qui étoit de ce pays-là, décrit parfaitement le cours de l'Halys. Ses sources, dit-il, sont dans la grande Cappadoce, d'où il coule vers le Couchant, & tire ensuite au Septentrion par la Galilée & par la Paphlagonie. Il a pris son nom des terres salées au travers desquelles il passe. En effet, tous ces quartiers-là sont pleins de sel fossile; on en trouve même sur les grands chemins & dans les champs labourables; sa salûre tire sur l'amertume. Strabon qui ne négligeoit rien dans ses descriptions, remarque avec raison que les côtes depuis Sinope jusques en Bithynie, sont couvertes d'arbres dont le bois est propre à faire des navires; que les campagnes sont pleines d'Oliviers, & que les Menuisiers de Sinope faisoient de belles tables de bois d'Erable & de Noyer. Tout cela se pratique encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu de tables qui ne conviennent pas aux Turcs, ils employent l'Erable & le Noyer à faire des Sophas, & à boiser ou lambrisser des appartemens: ainsi ce n'est pas contre ce quartier de la Mer Noire qu'Ovide a déclamé avec tant de vehemence dans sa troisiéme Lettre écrite du Pont, à Rufin.

Le lendemain nous fimes seulement 20. milles, & le vent du Nord nous fit rélâcher, malgré nous, à l'embouchûre du *Casalmac*, au Port que les anciens ont nommé *Ancon*. Le Casalmac qui est la plus grande riviere de toute cette côte, a été connu autrefois sous le nom d'*Iris*. Strabon n'a pas oublié de marquer qu'il passoit par Amasia sa patrie, & qu'il recevoit la riviere de Themiscyre avant que de tomber dans le Pont-Euxin.

Nous laissâmes derriere nous sur le bord de la mer un village bâti sur les ruines d'*Amisus* ancienne Colonie des Atheniens, suivant Arrien. Theopompe qui dans Strabon en attribuë la fondation aux Milesiens, en convient aussi; & par là il nous apprend la raison pourquoi la ville fut appellée *Pirée*, qui étoit le nom d'un des Ports d'Athenes. La ville d'Amisus fut libre pendant long-temps, & paroissoit même si jalouse de sa liberté, qu'il en étoit presque toûjours fait mention sur les Médailles. On en voit, à cette legende, aux têtes d'Ælius, d'Antonin Pie, de Caracalla, de Diadumene, de Maximin, de Tranquilline. Alexandre le Grand étant en Asie rétablit la liberté d'Amisus; le siege & la prise de cette ville par Lucullus sont décrits fort au long dans Plutarque. Ce Capitaine Romain ne jugeant pas à propos de la presser, y laissa Murena; mais il y revint après la déroute de Mithridate, & l'auroit emportée aisément sans l'Ingenieur Callimachus, qui après avoir bien fatigué les troupes Romaines, & ne pouvant plus se défendre, mit le feu à la Place. Lucullus avec toute son authorité, ne pût le faire éteindre, & témoigna d'abord le chagrin qu'il avoit d'être moins heureux en cette rencontre, que Sylla qui avoit garanti des flammes la ville d'Athenes. Le Ciel néanmoins seconda ses desirs, & la pluye tomba assez à propos pour sauver une partie d'Amisus; Lucullus fit rétablir le reste, & affecta de n'avoir pas moins de clemence pour les Citoyens, qu'Alexandre en avoit montré à l'égard des Atheniens: enfin Amisus fut remise en sa premiere liberté. A l'égard de la ville d'*Eupatoria* que Mithridate avoit fait bâtir sous son nom tout auprès d'Amisus, elle fut emportée par escalade & rasée pendant le siege d'Amisus. On la releva dans la suite, & de ces deux villes on n'en fit qu'une seule, laquelle fut nommée *Pompeiopolis* ou *ville de Pompée*; mais elle ne joüit pas long-temps de sa liberté, Pharnace fils de Mithridate l'assiégea pendant les guerres de Cesar & de Pompée, & l'emporta après de si grandes difficultez, que pour s'en venger sur les habitans, il les fit tous égorger avec la derniere cruauté. Cesar étant devenu le maître du monde, battit Pharnace, & l'obligea de se soûmettre. Il crut dédommager, comme dit Dion Cassius, les Citoyens d'Amisus de tous les maux qu'ils avoient soufferts, en leur accordant cette liberté qui leur étoit si chere. M. Antoine, à ce qu'assûre Strabon, remit la ville à ses Rois; & par un retour assez bizarre, le Tyran Strafon l'ayant fort mal traitée, Auguste après la bataille

taille d'Actium lui accorda son ancienne liberté.

Ce fut peut-être à cette occasion que fut frappée cette belle Médaille qui est chez le Roi, à la tête d'Ælius Cesar. Le revers est une Justice debout tenant des balances à la main, car l'Epoque ΡΞΘ revient à celle d'Auguste. Des paysans qui travailloient à des cordes nous apporterent quelques Médailles assez communes, parmi lesquelles il s'en rencontra une de la ville d'Amisus qui me parut assez rare ; d'un côté c'est la tête de Minerve , de l'autre c'est Persée qui vient de couper la tête à Meduse. Nous avons remarqué plus haut qu'Amisus étoit une Colonie d'Athenes ; sans doute qu'on y reveroit encore cette Minerve, & comme elle avoit eû beaucoup de part à l'expedition de Persée , on avoit represénté sur le revers une des plus grandes actions de ce Heros.

On ne sçauroit passer sur ces côtes, sans se souvenir que le Casalmac arrosoit une partie de cette belle plaine de *Themiscyre* où les fameuses Amazones ont eû leur petit Empire , s'il est permis de parler ainsi de ces femmes que l'on traite d'imaginaires ; cependant Strabon qui les place dans ces quartiers-là , assûre que le Thermodon arrosoit le reste de leur pays. Cette riviere rappelle agréablement l'idée de ces Heroïnes dont peut-être on a avancé bien des fables ; quoiqu'il en soit la vûë de cette côte ne laissa pas que de nous réjouïr. C'est un pays plat couvert de Bois & de Landes qui commencent depuis Sinope ; au lieu que de Sinope à Constantinople le pays est élevé en collines qui sont d'une verdure admirable.

Le 13. Mai nous campâmes encore sur les côtes des Amazones, fort mal-contens de nos recherches, car nous n'y trouvâmes aucune plante rare ; & c'est à quoi nous faisions plus d'attention , qu'à tout ce qu'on a dit de ces femmes illustres. Nôtre journée ne fut pas plus heureuse le lendemain , car la pluye nous fit perdre tout nôtre temps. On voulut nous persuader le 15. que nous avions fait 50. milles , mais nous les trouvâmes bien courts , & nous entrâmes de fort bonne heure dans la riviere de *Tetradi* que les Turcs appellent *Chersanbaderesi*. Le lendemain nous nous retirâmes dans celle d'*Argyropotami* , en Turc *Chairguelu* , qui n'est qu'à 4. milles de Tetradi.

Nous eûmes une très-grande joye ce jour-là, & plus grande même que si nous eussions rencontré des Amazones; cependant ce n'étoit qu'une espece d'*Elephant* d'un pied & demi de haut dont toutes le hayes étoient remplies. C'est une plante qu'il faut placer sous le genre d'*Elephant* avec Fabius Columna le plus exact de tous les Botanistes du siecle passé. La fleur de ce genre de plante ressemble si fort, par sa trompe, à la tête d'un Elephant , qu'on ne sauroit s'empêcher d'entrer dans la pensée de ce savant homme. Souffrez, Monseigneur, que je vous en envoye la description; car l'espece d'Elephant qui vient sur les côtes de la Mer Noire, n'est pas précisément celle que Columna a trouvée dans le Royaume de Naples.

D'une racine chevelue, roussâtre & qui trace, s'élevent plusieurs tiges hautes d'un pied & demi ou deux , épaisses d'environ une ligne & demie, quarrées, vert-pâle, parsemées de petits poils, creuses d'un nœud à l'autre, relevées à leur naissance de quelques tubercules blanchâtres assez plats , ridez , charnus , longs de deux ou trois lignes & posez presque en maniére d'écailles. Les feuilles naissent deux à deux opposées en croix avec celles de dessus & celles de dessous , longues depuis un pouce jusques à deux, sur 9. ou 10. lignes de largeur , traversées par une côte accompagnée de nerfs assez gros, presque parelleles entre eux , lesquels se courbent & se subdivisent à mesure qu'ils avancent vers les bords. Ces feuilles d'ailleurs sont de même tissure que celles de *la Pediculaire à fleur jaune*, vert-brun, chagrinées au dessous , relevées de petits poils de chaque côté , légerement crenelées , & soûtenuës par un pedicule mince, long de deux lignes. Des aisselles de ces feuilles qui diminuent jusques vers le haut, naissent des branches opposées en croix comme les feuilles, & le long de ces branches sortent des fleurs, quelquefois seules , quelquefois opposées deux à deux, jaunes, & longues de 6. ou 7. lignes. Chaque fleur commence par un tuyau d'environ deux lignes de long , lequel s'évasant se divise en deux lévres, dont l'inferieure a près d'un pouce de long sur un peu plus de largeur, découpée en trois pieces assez arrondies, rabatuë en maniére de fraize , & marquée au commencement de ses divisions d'une tache feuille-morte foncé. La lévre supérieure est un peu plus longue que l'inférieure , & commence par une espece de casque aplati en dessus comme le crane d'un chien, large d'environ trois lignes sur quatre lignes de long jusques aux orbites, lesquelles sont marquées par deux gros points rouge-brun , d'un tiers de ligne de diametre. De ces orbites le casque se rétraissit peu à peu & s'alonge en maniére de Trompe d'Elephant. Elle est creuse , longue de quatre ou cinq lignes, obtuse, ou émoussée par le bout, & laisse échapper le filet du pistile. A la naissance de cette Trompe avant qu'elle se plie en goutiére , se voyent deux petits crochets longs de demi ligne, courbez en dedans; les étamines sont cachées dans le casque & garnies de sommets jau-

nâ-



Hypericum Orientale, Ptarmicæ foliis.

nâtres : le pistile est un bouton ovale, long d'une ligne, terminé par un filet : le calyce a quatre ou cinq lignes de long, vert-pâle, découpé profondément en 3. parties veluës rayées, dont celle du milieu, qui est la plus grande, est pliée en goutiere. Le pistile devient un fruit plat, membraneux, noirâtre, presque quarré, mais arrondi dans ses coins, partagé en deux loges dans sa longueur & rempli de semences un peu courbes, longues d'une ligne & demi, noirâtres, canelées dans leur longueur. Toute la plante est d'un goût d'herbe sans odeur, ses fleurs sentent comme celles du *Muguet*; elle aime les lieux gras & qui sont à l'ombre.

Le 14. Mai après avoir fait 28. milles, nous relachâmes à l'embouchûre de la petite riviere de *Vatiza*, tout près d'un village du même nom où l'on alla prendre des refraîchissemens ; le vent étoit au Nord & la mer un peu grosse, ainsi l'on tint conseil de Marine ; & comme les avis étoient partagez, le Pacha balançoit s'il avanceroit ou non. J'eus l'honnenr de le déterminer à rester, non seulement ce jour-là mais encore le lendemain, l'asseûrant, foi de Medecin, que les malades de sa maison avoient besoin de repos & sur tout son Predicateur qu'il honoroit de son estime. Après tout, ce repos fit du bien & du plaisir aux malades ; les seuls Matelots grondoient, parce qu'étans payez pour tout le voyage, ils auroient bien voulu profiter du temps. Pour moi j'étois ravi d'aller courir dans un si beau pays, & je m'embarrassois peu de leurs discours. Les collines de Vatiza sont couvertes de *Laurier-Cerize* & d'un *Guaiac de Padouë* plus haut que nos plus grands Chênes ; nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On y voit une espece de *Micocoulier* à larges feuilles, dont les fruits ont demi pouce de diametre. Nous y observâmes encore une infinité de belles plantes ; mais il fallut en décamper le jour suivant. La mer parut encore agitée aux gens de la suite du Pacha ; & quoique les Matelots assûrassent qu'elle étoit aussi tranquille que de l'huile, car c'est une comparaison dont on se sert par tout sur mer, nous ne fîmes que 20. milles avant dîner. On rélâcha au pied d'un vieux Château démoli, dont on ne sçût nous apprendre le nom ; nous nous en consolâmes, les masures ne marquant rien qui sentisse l'antiquité. Il ne faut pas, Monseigneur, sur cette relation vous faire une idée desavantageuse de la Mer Noire ; nous n'avancions que dans le calme parfait, le vent du Nord que l'on apprehendoit tant, & la mer qui paroissoit toûjours grosse à ces bons Musulmans, ne secouoit pourtant pas nos bateaux bien fortement, & n'empêchoit point les saïques d'aller & de venir. Nôtre marche me faisoit souvenir de ces temps de mollesse que Mr. Despreaux décrit si bien dans son Lutrin,

On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.

C'étoit là justement la vie de nôtre Cour. On ne s'éveilloit que pour fumer, pour prendre du caffé, pour manger du ris & boire de l'eau ; on n'y parloit ni de chasse ni de pesche. Nous ne fîmes ce jour-là que 12. milles à la rame, & nous abordâmes sur une plage dans un lieu charmant & rempli de belles plantes.

Le 26. Mai quelqu'un s'avisa, pour faire pester les Matelots, de dire que c'étoit un jour malheureux, c'en fut assez pour ne nous faire partir qu'après le dîné ; ainsi l'heure de la priere étant venuë, il fallut rélâcher à deux milles de *Cerasonte*, que les Grecs appellent *Kirisontho*. L'envie que nous avions de voir cette ville, me fit aviser de dire que le miel manquoit pour nos malades & qu'il falloit y en aller acheter. On dit que c'étoit un jour malheureux & que Dieu prendroit soin des malades. Nous nous en consolâmes par la découverte que nous fîmes d'une espece admirable de *Millepertuis*, & certainement il n'y avoit qu'une aussi belle plante qui fût capable d'adoucir nos chagrins ; car à qui les compter dans un pays où l'on ne voyoit ni gens ni bêtes? Quand nous ne trouvions pas de belles plantes, la lecture nous tenoit lieu de toute autre consolation.

Les vieux pieds de cette espece de *Millepertuis* ont la racine épaisse de deux ou trois lignes, dure, ligneuse, couchée en travers, & longue de plus d'un demi pied. Celle des jeunes plantes est une touffe de fibres jaunâtres, frisées, longues de trois ou quatre pouces. Les tiges sont hautes depuis demi jusques à un pied, quelques-unes droites, les autres couchées puis relevées, vert-pâle, épaisses d'une ligne, garnies d'une petite arête ou filet, lequel descend d'une feuille à l'autre. Ces feuilles qui naissent deux à deux, sont longues d'un pouce ou quinze lignes sur deux lignes de largeur, vert-pâle aussi, de la tissure de celles de nôtre *Millepertuis*, serrées, sans qu'on y découvre des points transparans, dentées sur les bords à peu près comme celles de l'*Herbe à éternuer* qui vient dans nos prez, attachées à la tige sans pedicule, & terminées en bas par deux oreilles très-pointuës, longues de deux lignes, mais découpées plus profondément que le reste de la feuille. De leurs aisselles naissent des branches garnies de semblables feuilles, quoique plus courtes & plus larges. Ces branches forment un bouquet pareil à celui du *Millepertuis* commun. Les fleurs de l'espece dont nous parlons, sont à cinq feuilles jaunes, lon-

gues

gues de huit ou neuf lignes sur trois lignes de largeur, arrondies à la pointe mais plus étroites à la base. Du milieu de ces feuilles s'éleve une touffe d'étamines jaunes plus courtes que les feuilles, garnies de petits sommets. Elles environnent un pistile long de deux lignes & demi, verdâtre, terminé par trois cornes. Le calice est long de trois lignes, découpé en cinq parties dentées aussi proprement que les feuilles. Le pistile devient un fruit roussâtre-brun, haut de trois lignes, divisé en cinq loges, remplies de semences brunes & très-menues, lesquelles tombent par la pointe du fruit lorsqu'il est bien meur. Toute la plante a une odeur résineuse. Elle varie considérablement par rapport à sa grandeur; on en trouve avec des pieds fort bas, & dont les feuilles sont très-menuës. La fleur varie aussi, car il y en a dont les feuilles ont jusques à dix lignes de long. Les feuilles sont ameres, un peu gluantes & sentent la résine.

Le 21. Mai nous passâmes devant *Cerasonte* ville assez grande bâtie au pied d'une colline sur le bord de la mer, entre deux rochers fort escarpez. Le Château ruiné qui étoit l'ouvrage des Empereurs de Trebisonde, est sur le sommet d'un rocher à droite en entrant dans le port, & ce port est assez bon pour des saïques. Il y en avoit plusieurs qui n'attendoient que le vent favorable pour aller à Constantinople. La campagne de Cerasonte nous parut fort belle pour herboriser. Ce sont des collines couvertes de bois où les *Cerisiers* naissent d'eux-mêmes. Saint Jerôme a crû que ces sortes d'arbres avoient tiré leur nom de cette ville, & Ammian Marcellin assûre que Lucullus fut le premier qui fit transporter de-là les Cerisiers à Rome. On ne connoissoit pas, dit Pline, les Cerisiers avant la bataille que Lucullus remporta sur Mithridate, & ces arbres ne passerent que cent vingt ans après en Angleterre. *Cerasonte*, selon Arrien, fut nommée dans la suite *Pharnacia*, c'étoit une Colonie de Sinope à qui elle payoit tribut, comme le remarque Xenophon : cependant Strabon & Ptolemée distinguent Pharnacia de Cerasonte. Ce fut à Cerasonte que les Dix mille Grecs qui s'étoient trouvez lors de la bataille de Babylone dans l'armée du jeune Cyrus, passerent en revûë devant leurs Généraux. Ils y séjournérent dix jours, & leur armée après tant de fatigues ne s'y trouva diminuée que de 14. cens. hommes. On distinguoit dans ce temps-là les villes Grecques, c'est à dire les Colonies des Grecs sur les côtes du Pont-Euxin, des autres villes bâties par les gens du pays, que les Grecs regardoient comme des barbares & comme leurs ennemis déclarez. Les restes des dix mille évitoient avec soin ces sortes de villes pour se rendre aux Colonies des Grecs; mais ce n'étoit ordinairement qu'en combattant. Quoique Cerasonte n'ait jamais été une ville fort considerable, on ne laisse pas d'en trouver des Medailles. On en voit à la tête de M. Aurele, sur le revers desquelles est un Satyre debout, qui de la main droite tient un flambeau & une houlette de la gauche. On voit bien par-là que ce n'étoit pas une ville de commerce maritime; elle se faisoit valoir plûtôt par ses bois & par ses troupeaux.

Nous rélachâmes ce jour-là à 36. milles de Cerasonte pour aller acheter des provisions à *Tripoli* village dont Arrien & Pline ont fait mention, & dont on trouvera ici le dessein. Ensuite nôtre petite flotte vint donner fond à trois milles au dessous, à l'entrée d'une riviere qui portoit apparemment le même nom que la ville du temps de Pline. On a travaillé autrefois des mines de cuivre le long de cette riviere, car on y trouve encore beaucoup de récremens de ce métail, couverts de vitrifications émaillées de blanc & de vert. Toutes ces côtes sont agréables, & la nature s'y est conservée dans sa beauté, parce que depuis long-temps il n'y a pas eu assez d'habitans pour les détruire. Nous y observâmes un arbrisseau qui, selon les apparences, est le *Raisin d'Ours* de Galien.

Cet arbrisseau vient de la hauteur d'un homme. La tige en est épaisse comme le bras, le bois blanchâtre, l'écorce grêle, mêlée de brun, gercée & dont la premiere peau se détache facilement. Cette tige pousse plusieurs branches dès le bas, grosses comme le pouce, quelquefois davantage, subdivisées en rameaux revêtus d'une écorce vert-pâle. Tous ces rameaux sont chargez de nouveaux jets couverts d'une écorce nette & luisante, garnis de feuilles semblables à celles du Cerisier, longues de deux pouces & demi sur un pouce & demi de large, dentées legerement sur les bords, pointues par les deux bouts, vert-gai, quelquefois rougeâtres, lisses, relevées d'une côte en dessous & parsemées de poils très-courts. Les fleurs naissent parmi ces feuilles sur ces brins longs d'un pouce & demi, panchées en bas, disposées sur la même ligne dans les aisselles des feuilles qui n'ont encore qu'un demi pouce de longueur, & leur pedicule n'a que trois ou quatre lignes de long. Chaque fleur est une cloche d'environ quatre lignes de diametre, & d'environ cinq lignes de haut, blanc-sale, panachée de grandes bandes purpurines du côté qu'elle est exposée au soleil, découpée en cinq pointes, quelquefois davantage, & ces pointes sont un peu reflechies en dehors. Cette fleur varie. Il y a des pieds sur lesquels elle est toute blanche, & quelques autres où elle tire

sur



Ceresonte.



Veüe de Tripoli sur les Côtes de la Mer Noire.




Vitis Idæa Orientalis, maxima
Cerasi folio, flore variegato

sur le purpurin sans être panachée. De quelque couleur qu'elle soit, elle est toûjours percée dans le fond & articulée avec le calice. Des environs du trou de la fleur, naissent dix étamines longues d'une ligne & demi, blanchâtres, un peu courbes, chargées chacune d'un sommet aussi long, jaune foncé tirant sur le feuille-morte. Le calice est un bouton verdâtre, plat en devant & comme piramidal en derriere, long d'une ligne & demi, découpé en cinq parties qui forment un petit bassin relevée d'une espece de bourlet creux dans le milieu, comme dans les autres especes de ce genre. Du centre de ce bassin sort un filet menu, long de 4. ou 5. lignes. Les feuilles de cette plante ont un goût d'herbe qui tire sur l'aigre. Les fleurs sont sans odeur. Je n'ai vû que des fruits verts d'environ trois lignes de long, aigrelets & creusez en devant en maniere de nombril. C'est la plus grande espece de *Vitis Idæa* qui soit connuë. Il y a apparence que c'est celle que Galien a nommée *Αρκτοστάφυλος* ou *Raisin d'Ours*: cet Auteur assûre qu'elle naît dans le Royaume du Pont, & qu'elle a les feuilles semblables à l'*Arbousier*, ce qui est vrai, si l'on compare les feuilles de cette plante à celles de l'*Arbousier Adrachne*, laquelle est aussi commune en Grece, & plus commune en Asie, d'où étoit Galien, que nôtre *Arbousier ordinaire*.

Nous ne fîmes que 35. milles le 22. Mai, & l'on dressa nos tentes proche d'un moulin d'eau à la vûë de Trebisonde, que les Turcs appellent *Tarabosan*, où nous arrivâmes le lendemain en quatre heures de temps à la voile & à la rame. Cette ville n'est devenuë celebre dans l'Histoire que par la retraite des Comnenes, qui après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens, en firent le siége de leur Empire. Anciennement Trebisonde étoit regardée comme une Colonie de Sinope à qui même elle payoit tribut, comme nous l'apprenons de Xenophon qui passa par Trebisonde en reconduisant la reste des Dix mille. Xenophon raconte la triste avanture qui leur arriva pour avoir mangé trop de miel. Voici, Monseigneur, la description des plantes sur lesquelles les abeilles le sucent.

Chamærhododendros Pontica maxima, Mespili folio, flore luteo. Coroll. Inst. Rei herb. 42.

Cet arbrisseau s'éleve à sept ou huit pieds de haut & produit un tronc presque aussi gros que la jambe, accompagné de plusieurs tiges plus menuës divisées en branches inégales, foibles, cassantes, blanches, mais couvertes d'une écorce grisâtre & lisse, si ce n'est aux extrémitez où elles sont veluës & garnies de bouquets de feuilles assez semblables à celles du *Néflier* des bois, longues de 4. pouces sur un pied & demi de largeur, pointuës par les deux bouts, vert-gai, legerement veluës, excepté sur les bords où les poils forment comme une espece de sourcil. La côte de ces feuilles est assez forte & se distribuë en nervûre sur toute la surface. Cette côte n'est que la suite de la quëuë des feuilles, laquelle le plus souvent est de trois ou quatre lignes de long sur une ligne d'épais. Les fleurs naissent 18. ou 20. ensemble par bouquets à l'extremité des branches, soûtenuës par des pedicules d'un pouce de long, velus, & qui naissent des aisselles de petites feuilles membraneuses, blanchâtres, longues de sept ou huit lignes sur trois lignes de largeur. Chaque fleur est un tuyau de deux lignes & demi de diametre, légerement canelé, velu, jaune tirant sur le verdâtre. Il s'évase au delà d'un pouce d'étenduë & se divise en cinq parties, dont celle du milieu a plus d'un pouce de long sur presque autant de largeur, réflechie en arriere de même que les autres, & terminée en arcade gothique, jaune-pâle quoique doré vers le milieu. Les autres parties sont un peu plus étroites & plus courtes, jaune-pâle aussi. Cette fleur qui est percée en derriere s'articule avec le pistile, lequel est piramidal, canelé, long de deux lignes, vert-blanchâtre, légerement velu, terminé par un filet courbe, long de deux pouces, arrondi à son extremité en maniere de bouton vert-pâle. Des environs du trou de la fleur sortent cinq étamines plus courtes que le pistile, inégales, courbes, chargées de sommets longs d'une ligne & demi, remplis de poussiére jaunâtre. Les étamines sont de même couleur, veluës depuis leur naissance jusques vers le milieu, & toutes les fleurs sont penchées sur les côtez, de même que celles de la *Fraxinelle*. Le pistile devient dans la suite un fruit d'environ quinze lignes de long sur six ou sept lignes de diametre, dur, brun, pointu, relevé de cinq côtes. Il s'ouvre de la pointe à la baze en sept ou huit parties, creusées en maniére de goûtiere, lesquelles assemblées avec le pivot qui en occupe le milieu, forment autant de loges remplies de graines. Les feuilles de cette plante sont stiptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du *Chevrefeuille*, mais elle est plus forte & porte à la tête.

Chamærhododendros Pontica, maxima, folio Laurocerasi, flore cæruleo purpurascente. Coroll. Instit. Rei herb. 42.

Cette espece s'éleve ordinairement à la hauteur d'un homme. Son principal tronc est presque aussi gros que la jambe. Sa racine trace jusques à cinq ou six pieds de long, partagée d'abord en quelques autres racines grosses comme le bras, distribuées en subdivisions d'un pouce d'épaisseur. Celles-ci diminuent insensiblement, accompagnées de beaucoup de chevelu.

N 2 Elles

Elles sont dures, ligneuses, couvertes d'une écorce brune, & produisent plusieurs tiges de differentes grandeurs, lesquelles environnent le tronc. Le bois en est blanc, cassant, revêtu d'une écorce grisâtre, plus foncée en quelques endroits. Les branches sont assez touffuës & naissent des le bas, mal formées, inégales, garnies seulement de feuilles vers les extrémitez. Ces feuilles, quoique rangées sans ordre, sont d'une grande beauté & ressemblent tout-à-fait à celles du *Laurier-Cerise*. Les plus grandes ont sept ou huit pouces de long sur environ deux ou trois pouces de large; & sont terminées en pointe par les deux bouts, vert-gai, lisses, presque luisantes, fermes & solides. Le dos qui n'est que l'allongement de la queue, laquelle a près de deux pouces de long, est relevé d'une grosse côte sillonée en devant, dont les subdivisions principales sont comme alternes. Les feuilles diminuent à mesure qu'elles approchent des sommitez, quoiqu'on y en apperçoive assez souvent qui sont encore plus grandes que les inferieures. Depuis la fin du mois d'Avril jusques à la fin de Juin, ces sommitez sont chargées de bouquets de 4. ou 5. pouces de diametre, composez chacun de vingt ou trente fleurs, à la naissance desquelles se trouve une feuille longue seulement d'un pouce & demi, membraneuse, blanchâtre, large de 4. ou 5. lignes, creuse & pointuë. Le pedicule des fleurs a depuis un pouce jusques à 15. lignes de longueur, mais il n'est épais que d'environ demi ligne. Chaque fleur est d'une seule piece, longue d'un pouce & demi ou deux, rétrecie dans le fond, évasée & découpée en cinq ou six parties. Celle d'en haut qui est quelquefois la plus grande, est large d'environ sept à huit lignes, arrondie par le bout de même que les autres, légerement frisée, ornée vers le milieu de quelques points jaunes ramassez en maniére d'une grosse tache. Les parties d'en bas sont un peu moindres & recoupées plus profondément que les autres. A l'égard de la couleur de cette fleur, le plus souvent elle est violette tirant sur le grisdelin. On trouve des pieds de cette plante à fleurs blanches, & d'autres à fleurs purpurines plus ou moins foncées, mais toutes ces fleurs sont marquées des mêmes points jaunes dont on vient de parler, & leurs étamines qui naissent en touffe, sont plus ou moins colorées de purpurin, quoique blanches & cotonneuses à leur naissance, ces étamines sont inégales, crochuës & environnent le pistile. Leurs sommets sont posez en travers, longs de deux lignes sur une ligne de large, divisez en deux bourses pleines d'une poussiere jaunâtre. Le calice n'a qu'environ une ligne & demi de longueur, légerement cannelé en cinq, six, ou sept côtes purpurines. Le pistile est une espece de cone de deux lignes de haut, relevé à sa baze d'un ourlet verdâtre & comme frisé. Un filet purpurin, courbe & long de 15. ou 18. lignes, termine ce jeune fruit & finit par un bouton vert-pâle. Les bouquets de fleurs sont très-gluants avant qu'elles s'épanoüissent. Lorsqu'elles sont passées, le pistile devient un fruit cilindrique, long d'un pouce à 15 lignes, épais d'environ quatre lignes, cannelé, arrondi par les deux bouts. Il s'ouvre par le haut en cinq ou six parties, & laisse voir autant de loges qui le partagent en sa longueur, séparées les unes des autres par les aîles d'un pivot qui en occupe le milieu. C'est ce pivot qui est terminé par le filet du pistile; & bien loin de se dessecher, il devient plus long tandis que le fruit est vert, & ne tombe point lorsqu'il est mur. Les graines sont très-menuës, brun-clair, longues de près d'une ligne. Les feuilles de cette plante sont stiptiques. Les fleurs ont une odeur agréable, mais qui se passe facilement.

Cette plante aime la terre grasse, humide, & vient sur les côtes de la Mer Noire le long des ruisseaux, depuis la riviere d'Ava [a] jusques à Trebisonde. Cette espece passe pour malfaisante. Les bestiaux n'en mangent que lorsqu'ils ne trouvent pas de meilleure nourriture, Quelque belle que soit sa fleur, je ne m'avisai pas de la presenter au Pacha Numan Cuperli, Beglierbei d'Erzeron, dans le temps que j'eus l'honneur de l'accompagner sur la Mer Noire; mais pour la fleur de l'espece précedente, elle me parut si belle, que j'en fis de gros bouquets pour mettre dans sa Tente; cependant je fus averti par son Chiaia, que cette fleur excitoit des vapeurs & causoit des vertiges. La raillerie me parut assez plaisante, car le Pacha se plaignoit de ces sortes d'incommoditez. Le Chiaia me fit connoître qu'il ne railloit point, & m'assûra qu'il venoit d'apprendre des gens du pays, que cette fleur étoit nuisible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne, fondée apparemment sur plusieurs observations, assûrent aussi que le miel que les abeilles font après avoir succé cette fleur, étourdit ceux qui en mangent, & leur cause des nausées.

Dioscoride a parlé de ce miel à peu près dans les mêmes termes. *Autour d'Heraclée du Pont*, dit-il, *en certains tems de l'année, le miel rend insensez ceux qui en mangent, & c'est sans doute par la vertu des fleurs d'où il est tiré. Ils suent abondamment, mais on les soulage en leur donnant de la Rhuë, des Salines, & de l'Hydromel à mesure qu'ils vomissent. Ce miel*, ajoûte le même Auteur, *est acre & fait éternuer. Il efface les rousseurs du visage si on le broye avec du Costus. Mêlé avec du sel ou de l'Aloës, il dissipe les noirceurs que laissent les meurtrissures. Si les Chiens ou les Cochons avalent*

[a] Sangaris.

lent les excrémens des personnes qui ont mangé de ce miel, ils tombent dans les mêmes accidens.

Pline a mieux débrouillé l'histoire des deux arbrisseaux dont on vient de parler, que Dioscoride ni qu'Aristote ; ce dernier a crû *que les abeilles amassoient ce miel sur les Boüis ; qu'il rendoit insensez ceux qui en mangeoient & qui se portoient bien auparavant ; qu'au contraire il guerissoit les insensez.* Pline en parle ainsi. *Il est des années*, dit-il, *où le miel est très-dangereux autour d'Heraclée du Pont. Les Auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en sçavons. Il y a une plante dans ces quartiers appellée* Ægolethron, *dont les fleurs, dans les printemps humides, acquierent une qualité très-dangereuse lorsqu'elles se flétrissent. Le miel que les abeilles en font, est plus liquide que l'ordinaire, plus pesant & plus rouge. Son odeur fait éternuer. Ceux qui en ont mangé suent horriblement, se couchent à terre, & ne demandent que des rafraichissemens.* Il ajoûte ensuite les mêmes choses que Dioscoride, dont il semble qu'il ait traduit les paroles ; mais outre le nom d'*Ægolethron* qui ne se trouve pas dans cet Auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.

On trouve, continue-t-il, *sur les mêmes côtes du Pont, une autre sorte de miel qui est nommé* Mœnomenon, *parce qu'il rend insensez ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amassent sur la fleur du* Rhododendros *qui s'y trouve communément parmi les forêts. Les peuples de ce quartier-là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, se gardent bien de leur donner de leur miel.*

Il semble que sur ces paroles de Pline l'on peut déterminer les noms de nos deux especes de *Chamærhododendros*. La premiere, suivant les apparences, est l'*Ægolethron* de cet Auteur, car la seconde qui fait les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *Rhododendros*, & l'on peut la nommer *Rhododendros Pontica Plinii*, pour la distinguer du *Rhododendros ordinaire*, qui est nôtre *Laurier-Rose* connû par Pline sous le nom de *Rhododaphne* & *Nerium*. Il est certain que le Laurier-Rose ne croît pas sur les côtes du Pont-Euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres après avoir passé les Dardanelles, mais elle est fort commune le long des ruisseaux dans les Isles de l'Archipel ; ainsi le *Rhododendros* du Pont ne sçauroit être nôtre *Laurier-Rose*. Il est donc très-vraisemblable que le *Chamærhododendros* à fleur purpurine, est le *Rhododendros* de Pline.

Quand l'armée des Dix mille approcha de Trebisonde, il lui arriva un accident fort étrange & qui causa une grande consternation parmi les troupes, suivant le rapport de Xenophon qui en étoit un des principaux Chefs. *Comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles*, dit cet Auteur, *les soldats n'en épargnerent pas le miel : il leur prit un dévoyement par haut & par bas suivi de rêveries, en sorte que les moins malades ressembloient à des yvrognes, & les autres à des personnes furieuses, ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une bataille ; personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ à la même heure qu'il avoit commencé, de sorte que les soldats se leverent le troisiéme & le quatriéme jour, mais en l'état qu'on est après avoir pris une forte medecine.*

Diodore de Sicile rapporte le même fait dans les même circonstances. Il y a toute apparence que ce miel avoit été succé sur les fleurs de quelqu'une de nos especes de *Chamærhododendros*. Tous les environs de Trebisonde en sont pleines, & le Pere Lambert Missionnaire Theatin, convient que le miel que les abeilles succent sur un certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est dangereux & fait vomir. Il appelle cet arbrisseau *Oleandro Giallo*, c'est-à-dire *Laurier-Rose jaune* ; lequel sans contredit est nôtre *Chamærhododendros Pontica maxima, Mespilli folio, flore luteo. La fleur*, dit ce Pere, *tient le milieu entre l'odeur du musc & celle de la cire jaune.* Cette odeur nous parut approcher de celle du *Chevrefeuille*, mais incomparablement plus forte.

Les Dix mille furent receûs à Trebisonde avec toutes les marques d'amitié que l'on donne à des gens de son pays losqu'ils reviennent de bien loin ; car Diodore de Sicile remarque que Trebisonde étoit une ville Grecque fondée par ceux de Sinope qui descendoient des Milesiens. Le même Auteur assûre que les Dix mille séjournérent un mois dans Trebisonde, qu'ils y sacrifierent à Jupiter & à Hercule, & qu'ils y celebrérent des jeux.

Trebisonde apparemment tomba sous la puissance des Romains, lorsque Mithridate se trouva dans l'impuissance de leur résister. Il seroit inutile de rapporter de quelle maniére elle fut prise sous Valerien par les Scythes, que nous connoissons sous le nom de Tartares, si l'Historien qui en parle n'avoit décrit l'état de la place. Zozime donc remarque que c'étoit une grande ville bien peuplée, fortifiée d'une double muraille. Les peuples voisins s'y étoient réfugiez avec leurs richesses, comme dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre. Outre la garnison ordinaire, on y avoit fait entrer dix mille hommes de troupes ; mais ces soldats dormant sur leur bonne foy & se croyant à couvert de tout, se laissérent surprendre la nuit par les Barbares, qui ayant entassé des fascines tout contre les murailles, entrérent par ce moyen dans la Place,

N 3 tuérent

tuérent une partie des troupes, renverserent les Temples & tous les plus beaux Edifices, après quoi chargez de richesses immenses, ils emmenerent un grand nombre de captifs.

Les Empereurs Grecs ont possedé Trebisonde à leur tour. Du temps de Jean Comnene Empereur de Constantinople, Constantin Gabras s'y étoit érigé en petit Tyran. L'Empereur vouloit l'en chasser, mais l'envie qu'il avoit d'ôter Antioche aux Chrêtiens, l'en détourna. Enfin Trebisonde fût la capitale d'un Duché ou d'une Principauté dont les Empereurs de Constantinople disposoient; car Alexis Comnene, surnommé *le Grand*, en prit possession en 1204. avec le titre de *Duc* lorsque les François & les Venitiens se rendirent les maîtres de Constantinople sous Baudouïn Comte de Flandres.

L'éloignement de Constantinople à Trebisonde, & les nouvelles affaires qui survinrent aux Latins, favoriserent l'établissement de Comnene; mais Nicetas remarque que l'on ne lui donna que le nom de *Duc*, & que ce fut Jean Comnene qui souffrit que les Grecs l'appellassent *Empereur* de Trebisonde, comme s'ils eussent voulu faire connoître que c'étoit Comnene qui étoit leur veritable Empereur, puisque Michel Paleologue, qui faisoit sa residence à Constantinople, avoit quitté le Rit Grec pour suivre celui de Rome. Il est bien certain que Vincent de Beauvais appelle simplement Alexis Comnene, *Seigneur* de Trebisonde. Quoiqu'il en soit, la *Souveraineté* de cette ville, si l'on ne veut pas se servir du mot d'*Empire*, commença l'an 1204. sous Alexis Comnene, & finit en 1461. lorsque Mahomet II. dépouilla David Comnene. Ce malheureux Prince avoit épousé Irene fille de l'Empereur Jean Cantacuzene, mais il implora fort inutilément le secours des Chrêtiens, pour sauver les débris de son Empire. Il fallut ceder au Conquerant, qui le fit passer à Constantinople avec toute sa famille, qui fut massacrée quelque temps après. Phranzez même assûre que Comnene mourut d'un coup de point qu'il reçût du Sultan. Ainsi finit l'Empire de Trebi-

Tom. II. pag. 102.



sonde, après avoir duré plus de deux siecles & demi.

La ville de Trebisonde est bâtie sur le bord de la mer au pied d'une colline assez escarpée; ses murailles sont presque quarrées, hautes, crenelées, & quoi qu'elles ne soient pas des premiers temps, il y a beaucoup d'apparence qu'elles sont sur les fondemens de l'ancienne enceinte, laquelle avoit fait donner le nom de *Trapeze* à cette ville.

Tout

Tout le monde sçait que *Trapeze* en Grec signifie *une Table*, & le plan de cette ville est un quarré-long assez semblable à une table. Les murailles ne sont pas les mêmes que celles qui sont décrites par Zosime; celles d'aujourd'hui ont été bâties des débris des anciens édifices, comme il paroît par les vieux marbres qu'on y a enclavez en plusieurs endroits, & dont les Inscriptions ne sont pas lisibles, parce qu'elles sont trop hautes. La ville est grande & mal peuplée. On y voit plus de bois & de jardins que de maisons; & ces maisons, quoique bien bâties, n'ont qu'un simple étage. Le Château qui est assez grand & fort négligé, est situé sur un rocher plat & dominé, mais les fossez en sont très-beaux, taillez la plûpart dans le roc. L'Inscription que l'on lit sur la porte de ce Château, dont le centre est en demi cercle, marque que l'*Empereur Justinien renouvella les édifices de la ville.* Il est surprenant que Procope n'en ait pas fait mention, lui qui a employé trois livres entiers à décrire jusques aux moindres bâtimens que ce Prince avoit fait élever dans tous les coins de son Empire. Cet Historien nous apprend seulement que Justinien fit bâtir un Aqueduc à Trebisonde sous le nom de l'*Aqueduc de Saint Eugene le Martyr.* Pour revenir à nôtre Inscription, les caracteres en sont beaux & bien conservez; mais comme la pierre est encastrée dans la muraille, & enfoncée de près d'un pied & demi, on n'en sauroit lire la derniere ligne, à cause de l'ombre. Voici ce que nous lûmes après en avoir ôté, autant que nous pûmes, les toiles d'araignées avec une perche autour de laquelle nous avions attaché un mouchoir.

ΕΝ ΟΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕCΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗCΟΥ

ΧΡΙCΤΟΥ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ ΚΑΙCΑΡ ΦΛ.

ΙΟΥ CΤΙΝΙΑΝΟC ΑΛΑΜΑΝΙΚΟC ΓΟΘΙΚΟC ΦΡΑΝΓΙ-

ΚΟC ΓΕΡΜΑΝΙΚΟC ΠΑΡΤΙΚΟC ΑΛΑΝΙΚΟC ΟΥΑΝ-

ΔΑΛΙΚΟC ΑΦΡΙΚΟC ΕΥCΕΒΗC ΕΥΤΙΧΗC ΕΝΔΟΞΟC

ΝΙΚΗΤΗC ΤΡΟΠΕΟΥΧΟC ΑΕΙ CΕΒΑCΤΟC

ΑΥΤΟΥC ΑΝΕΝΕΩCΕΝ ΦΙΛΟΤΙΜΙΑ ΤΑΛΗΜΟC

ΚΤΙCΜΑΤΑ ΤΗC ΠΟΛΕΩC ΕΠΟΥΔΗΚΑ. ΕΠΙΜΕΛΙΑ

ΟΥΡΑΝΙΟΥ ΤΟΝ ΘΕΟΦΙΛΕΟ.....

ΧC ΜΠ Γ

Dans le vestibule d'un Couvent de Religieuses Grecques, il y a un Christ très-mal peint, avec deux figures à ses côtez, l'on y lit les paroles suivantes en très-mauvais caracteres peints, & en Grec corrompu.

ΑΛΕΞΙΟC ΕΝ ΧΩ ΤΟ ΘΩ ΠΙCΤΟC ΒΑCΙΛΕΥ ΚΕ ΑΥΤΟ-

ΚΡΑΤΟΡΩC ΠΑCΙC ΑΝΑΤΟΛΗC Ο ΜΕΓΑC ΚΟΜΝΗΝΟC

ΘΕΟΔΩΡΑ ΧΥ ΧΑΡΙΤΙ ΕΥCΕΒΕCΤΑΤΗ ΔΕCΠΟΙΝΑ

ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΗCΑ ΠΑCΙC ΑΝΑΤΟΛΗC

ΗΡΗΝΗ ΧΥ ΜΗΤΗΡ ΑΥΤΟΥ ΕΥCΕΒΕCΤΑΤΟΥ

ΒΑCΙΛΕΟC ΚΥΡΙΟΥ ΑΛΕΞΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ.

Suivant les observations de Mrs. de l'Académie Royale des Sciences, la hauteur du Pole de Trebisonde est de 40. à 45. & la longitude de 65.

Le Port de Tribisonde appellé *Platana* est à l'Est de la ville. L'Empereur Adrien le fit réparer, comme nous l'apprenons par Arrien. Il paroit par les Médailles de cette ville, que le Port y avoit attiré un grand commerce. Goltzius en rapporte deux à la tête d'Apollon. On sçait que ce Dieu étoit adoré en Cappadoce, dont Trebisonde n'étoit pas la moindre ville. Sur le revers d'une de ces Médailles est une ancre, & sur le revers de l'autre, la proue d'un navire. Ce Port n'est bon presentement que pour des saïques. Le Mole que les Genois, à ce qu'on prétend, y avoient fait bâtir, est presque détruit, & les Turcs ne s'embarrassent gueres de réparer ces sortes d'ouvrages. Peut-être que ce qui en reste est le débris du Port d'Adrien; car de la maniére qu'Arrien s'explique, cet Empereur y avoit fait faire une jettée considérable pour y mettre à couvert les navires qui auparavant n'y pouvoient mouiller que dans certains temps de l'année, & encore étoit-ce sur le sable.

Nous herborisâmes le 24. & le 25. Mai autour de la ville. On y voit de très-belles plantes. Le 26. nous allâmes nous promener à *Sainte Sophie* ancienne Eglise Grecque, à deux milles de la ville près du bord de la mer. On a converti une partie de ce bâtiment en Mosquée, le reste est ruiné. Nous n'y trouvâmes que quatre colomnes d'un marbre cendré. Je ne sçai si cette Eglise a été bâtie par Justinien, comme celle de Sainte Sophie de Constanotinple; c'est assez la tradition du pays, mais on ne sçauroit le prouver par aucune Inscription. Procope même n'en a pas fait mention. Les débris de cette Eglise me font souvenir de deux grands hommes qui sont sortis de cette ville, *George de Trebisonde*, & le *Cardinal Bessarion*. On con-

convient pourtant que George n'étoit qu'Originaire de Trebisonde, & qu'il étoit né en Candie. Quoiqu'il en soit, il fleurissoit dans le quinziéme siecle sous le Pontificat de Nicolas V. de qui il fut Secretaire. Georges avoit auparavant enseigné la Rhetorique & la Philosophie dans Rome; mais son entêtement pour Aristote lui attira de grosses querelles avec Bessarion qui ne juroit que par Platon. Bessarion fut un savant homme aussi, mais ses Ambassades le dissipérent trop. Cela ne l'empêcha pas d'écrire plusieurs traitez, & sur tout de faire une très-belle Bibliotheque qu'il laissa par son Testament au Senat de Venise. On la conserve encore avec tant de soin, qu'on n'en veut communiquer les manuscrits à personne, & il faut regarder ce beau recueil comme un thresor enfoüi.

Quoique la campagne de Trebisonde soit fertile en belles plantes, elle n'est pourtant pas comparable, pour ces sortes de recherches, à ces belles montagnes où est bâti le grand Couvent de *Saint Jean* à 25. milles de la ville du côté du Sud-Est. Il n'y a pas de plus belles forêts dans les Alpes. Les montagnes qui sont autour de ce Couvent produisent des Hêtres, des Chênes, des Charmes, des Guaïacs, des Frênes, & des Sapins d'une hauteur prodigieuse. La maison des Religieux n'est bâtie que de bois, tout contre une roche fort escarpée, au fond de la plus belle solitude du monde. La veuë de ce Couvent n'est bornée que par des païsages merveilleux, & j'aurois souhaité d'y pouvoir passer le reste de ma vie. On n'y trouve que des solitaires occupez de leurs affaires temporelles & spirituelles, qui n'ont ni cuisine, ni science, ni politesse, ni livres; mais comment vivre sans tout cela? On monte à la maison par un escalier très-rude & d'une structure fort singuliere. Ce sont deux troncs de sapin, gros comme des mats de navire, inclinez contre le mur & alignez de même que les montans d'une échelle; au lieu des planches ou des échellons que l'on met ordinairement au travers des échelles, on y a taillé des marches d'espace en espace à grands coups de hache, & l'on a mis fort à propos des perches sur les côtez pour servir de gardefoux; car je deffie les plus habiles danseurs de corde d'y pouvoir grimper sans ce secours. La tête nous tournoit quelquefois en descendant, & nous nous serions cassez le col sans cet appui. Il n'est pas possible que les premiers hommes ayent jamais fait un escalier plus simple; il n'y a qu'à le voir pour se former une idée de la naissance du monde. Tous les environs de ce Couvent sont une image parfaite de la pure nature; une infinité de sources y forment un beau ruisseau plein d'excellentes Truites, & qui coule entre de tapis verts & des bosquets propres à inspirer de grands sentimens; mais il n'y a aucun de ces Moines qui en soit touché, quoi qu'ils y soient au nombre d'environ quarante. Nous regardions leur maison comme une tanniere où ces bonnes gens s'étoient retirez pour éviter les insultes des Turcs & pour y prier Dieu tout à leur aise. Cependant ces Anachorêtes possedent tout le pays à plus de six milles à la ronde. Ils ont plusieurs Fermes dans ces montagnes, & même plusieurs maisons dans Trebisonde; nous y logions dans un grand Couvent qui leur appartenoit & qui étoit partagé en plusieurs galetas: A quoi sert tant de bien quand on n'en peut pas joüir? Ils n'oseroient faire bâtir une belle Eglise ni un beau Couvent; de crainte que les Turcs n'exigeassent d'eux les sommes destinées pour ces bâtimens, quand l'ouvrage seroit commencé.

Après avoir visité les environs du Couvent, où il y a des plantes qui amusent le plus agréablement du monde, nous montâmes jusques aux lieux les plus élevez, que la neige n'avoit abandonnez que depuis quelques jours, & d'où nous en découvrions d'autres qui en étoient encore chargez. Les gens du pays appellent Πεύκος les *Sapins* ordinaires, qui ne different en rien de ceux qui naissent sur les Alpes & sur les Pyrenées; mais ils ont conservé le nom d'Ελάτη pour une autre belle espece de Sapin que je n'avois veu encore qu'autour de ce Monastere. Son fruit qui est tout écailleux & comme cilindrique, quoiqu'un peu renflé, n'a que deux pouces & demi de long sur huit ou neuf lignes d'épaisseur, terminé en pointe, panché en bas & pendant, composé d'écailles molles, brunes, minces, arrondies, lesquelles couvrent des semences fort menuës & huileuses. Le tronc & les branches de cet arbre sont de la grandeur de celles du *Picea* ordinaire. Ses feuilles n'ont que quatre ou cinq lignes de long, elles sont luisantes, vert-brun, fermes, roides, larges seulement de demi ligne, relevées de 4. petits coins, & rangées comme celles de nos Sapins, c'est-à-dire, en branche aplatie.

Il fallut quitter ce beau pays pour venir à Trebisonde chercher nôtre bagage. On nous avertit fort à propos que le Pacha venoit de partir, & ce n'étoit pas une fausse allarme; car nous le rencontrâmes en chemin. Dieu sçait si nous fîmes grande diligence: que serions-nous devenus si nous avions perdu une si belle occasion? Il fallut donc travailler toute la nuit à faire nos balots, à chercher du biscuit & du ris qui sont les choses les plus nécessaires pour une marche, car on trouve de l'eau par tout. Heureusement le Pacha ne campa ce jour-là, qui étoit le 2. Juin, qu'à environ quatre heures de la ville. Le lendemain nous le joignîmes avec beaucoup de peine, & nous le trouvâmes à quatorze milles de son premier camp.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LET-

LETTRE XVIII.

VOYAGE D'ARMENIE ET DE GEORGIE.

MONSEIGNEUR,

LES villes de ce pays-ci sont assez bien policées & l'on n'y entend point parler de voleurs; ils se tiennent tous à la campagne & n'en veulent qu'aux voyageurs; on prétend même qu'ils sont moins cruels que nos voleurs de grands chemins. Pour moi je suis persuadé du contraire, & que l'on n'iroit pas bien loin si l'on s'exposoit seul ici sur une grande route. Si ces malheureux n'assassinent pas les gens, c'est faute d'en trouver l'occasion, car on ne marche qu'en bonne compagnie. Ces compagnies, qu'on appelle *Caravanes*, sont des convois ou assemblées de voyageurs, plus ou moins nombreuses suivant le danger. Chacun y est armé à sa maniere, & se défend comme il peut dans l'occasion. Quand les Caravanes sont considerables elles ont un Chef qui en ordonne la marche. On y est moins exposé au centre qu'à la queue, & la meilleure précaution que l'on puisse prendre, n'est pas toûjours d'attendre les Caravanes les plus nombreuses, comme la plûpart des voyageurs se l'imaginent: c'est de profiter de celles où il y a beaucoup de Turcs & de Francs, c'est à dire gens propres à se bien défendre. Les Grecs & les Armeniens n'aiment point à se battre: on les condamne souvent à payer le sang, comme l'on parle dans le pays, d'un voleur qu'ils n'ont pas tué. On n'est pas exposé à ces malheurs en Amerique; ces Americains que nous traitons de sauvages; ces Iroquois dont le nom fait peur aux enfans, ne tuent que les gens d'une nation avec laquelle ils sont en guerre. S'ils mangent des Chrêtiens, ce n'est pas en temps de paix. Je ne sçai s'il y a moins de cruauté à poignarder un homme pour avoir sa bourse, que de le tuer pour le manger. Qu'importe à un malheureux d'être mangé ou dépouillé après sa mort.

On est donc contraint de marcher en Caravane dans le Levant; les voleurs en font de même afin de pouvoir se rendre les maîtres des autres par la loi du plus fort. Nous joignîmes la Caravane du Pacha d'Erzeron le 3. Juin à une journée de Trebisonde; & nous trouvâmes en chemin je ne sçai combien de Marchands qui venoient des provinces voisines pour profiter d'une si belle occasion. Les voleurs nous fuyoient avec la même diligence qu'ils suivent les autres Caravanes, par la raison que lors qu'un Pacha marche, autant de voleurs pris, autant de têtes coupées sur le champ. On leur fait cet honneur après les avoir appellez *Jaours*, c'est-à-dire *Infidelles*. Outre que nous étions fort en repos de ce côte-là, nous étions encore ravis de ce que le Pacha ne faisoit qu'environ douze ou quinze milles par jour; ce qui nous donnoit tout le temps de considerer le pays à nôtre aise.

Nôtre Caravane étoit de plus de six cens personnes, mais il n'y en avoit qu'environ trois cens de la Maison du Pacha, les autres étoient des marchands & des passagers; tout cela faisoit un assez beau spectacle. C'étoit une nouveauté pour nous de voir des chevaux & des mulets parmi je ne sçai combien de châmeaux. Les femmes étoient dans des littieres terminées en berceau, dont le dessus étoit couvert de toile cirée, le reste étoit grillé de tous côtez avec plus de soin que ne le sont les parloirs des Religieuses les plus austeres. Quelques-unes de ces littieres ressembloient à des cages posées sur les dos d'un cheval, & elles étoient couvertes d'une toile peinte soutenuë par des cerceaux; on ne sçavoit si elles renfermoient des singes, ou des animaux raisonnables.

Le *Chaia* étoit le premier Officier de la maison. Nous n'avons pas de Charge parmi nous qui réponde à celle-là, car il est plus qu'Intendant, & comme le subdelegué du Maître. Souvent même il est le maître du Maître. Le *Divan Effendi*, ou *Chef du Conseil*, étoit le second Officier. Le Pacha avoit son *Cotja* ou *Aumônier* qu'ils appellent aussi *Mouphti*, plusieurs Secretaires, soixante & dix Bossinois pour sa garde, une infinité de Chaoux, de musiciens ou joueurs d'instrumens, une effroyable quantité de valets de pied ou *Chiodars*, sans compter les Pages. Son Medecin étoit de Bourgogne, & son Apoticaire de Provence: Où est-ce qu'il n'y a pas de François.

Le *Chaoux Bachi* ou Chef des Chaoux, marchoit une journée par avance, portant une queue de cheval pour marquer le *Conac*, c'est à dire le lieu où le Pacha devoit camper. Le maître Chaoux en recevoit l'ordre tous les soirs; comme font nos Maréchaux de Logis. Il avoit à sa suite plusieurs Officiers pour disposer le camp, & beaucoup d'Arabes pour dresser les tentes. Tous ces gens marchoient à cheval avec des lances & des bâtons ferrez. La musique du Pacha n'étoit

désagréable qu'en ce qu'on répetoit toûjours le même air : comme si les musiciens n'eussent sçû qu'une seule chanson. Quoique leurs instrumens soient differens des nôtres, nos oreilles s'en accommodoient assez. Un jour le Pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvois sa musique*, je lui répondis *qu'elle étoit excellente, mais un peu trop uniforme*. Il me repliqua, *que c'étoit dans l'uniformité que consistoit la beauté des choses*. Il est vrai que l'uniformité est une des principales vertus de ce Seigneur, car il paroît d'une humeur inalterable. La premiere chamade commençoit ordinairement une heure avant la marche, c'étoit pour éveiller tout le monde. On entendoit la seconde environ demi heure après, elle servoit de signal pour défiler. La troisiéme commençoit au départ du Pacha qui étoit toûjours à la queuë de la Caravane, à la distance de 4. ou 5. cens pas La musique cessoit & recommençoit plusieurs fois pendant la route, suivant le caprice des musiciens qui redoubloient leur simphonie en arrivant au Conac, où l'on plantoit devant la Tente du Pacha les deux autres queuës de cheval qui avoient servi à la marche. Le Chaoux Bachi ayant reçû l'ordre, prenoit la troisiéme queuë, & s'en alloit marquer le gîte du lendemain.

Nous fûmes bien-tôt faits à ce manege. Nous nous levions à la premiere chamade, & nous montions à cheval à la seconde ; les Officiers du Pacha chassoient tout le monde comme des moutons en criant *Aideder*, *Aideder*, c'est à dire *marchez, marchez*. Ils ne permettent à qui que ce soit de se mêler parmi les gens de la Maison, & l'on s'exposeroit à quelques coups de bâton si l'on y étoit surpris. Les Turcs sont gens d'ordre en tout ce qu'ils font, & sur tout dans leurs marches. Les *Catergis* ou *Voituriers* se levoient une heure avant le signal, & tout étoit chargé avant que la chamade de la marche sonnât. J'admirois souvent leur exactitude; tout cela se passoit sans bruit, & bien souvent nous n'étions avertis que l'on chargeoit, que par la lueur des fanaux.

On passa ce jour-là 4. Juin par des montagnes fort élevées, & l'on avança toûjours vers le Sud-Est. Nous ne prîmes pas la route la plus courte pour aller à Erzeron ; le Pacha voulut suivre la plus commode & la moins rude; la plûpart des marchands en étoient chagrins, & nous en étions ravis, dans l'esperance de voir beaucoup de pays, persuadez d'ailleurs que nous ne trouverions jamais de Caravane plus seure. On observa ce jour-là les mêmes plantes que l'on avoit veuës autour de Trebisonde; mais ce qui nous fit plus de plaisir, c'est que nous connûmes par la marche de la Caravane que nous aurions dans la suite assez de temps pour découvrir des plantes, tant sur les grands chemins, que sur les collines voisines. En effet, nous mettant le matin à la tête de la Caravane, nous prenions chacun un sac & nous nous détachions à quelques pas, tantôt à droit, tantôt à gauche, pour amasser ce qui se presentoit. Les marchands rioient de nous voir descendre de cheval & remonter, pour ne faire que cueillir des plantes qu'ils méprisoient fort, parce qu'ils ne les connoissoient pas. Nous menions quelquefois nos chevaux par la bride, ou nous les faisions mener par nos voituriers, afin de faire nôtre récolte plus à nôtre aise. Au premier gîte nous décrivions nos plantes tout en mangeant, & M. Aubriet en dessinoit le plus qu'il pouvoit.

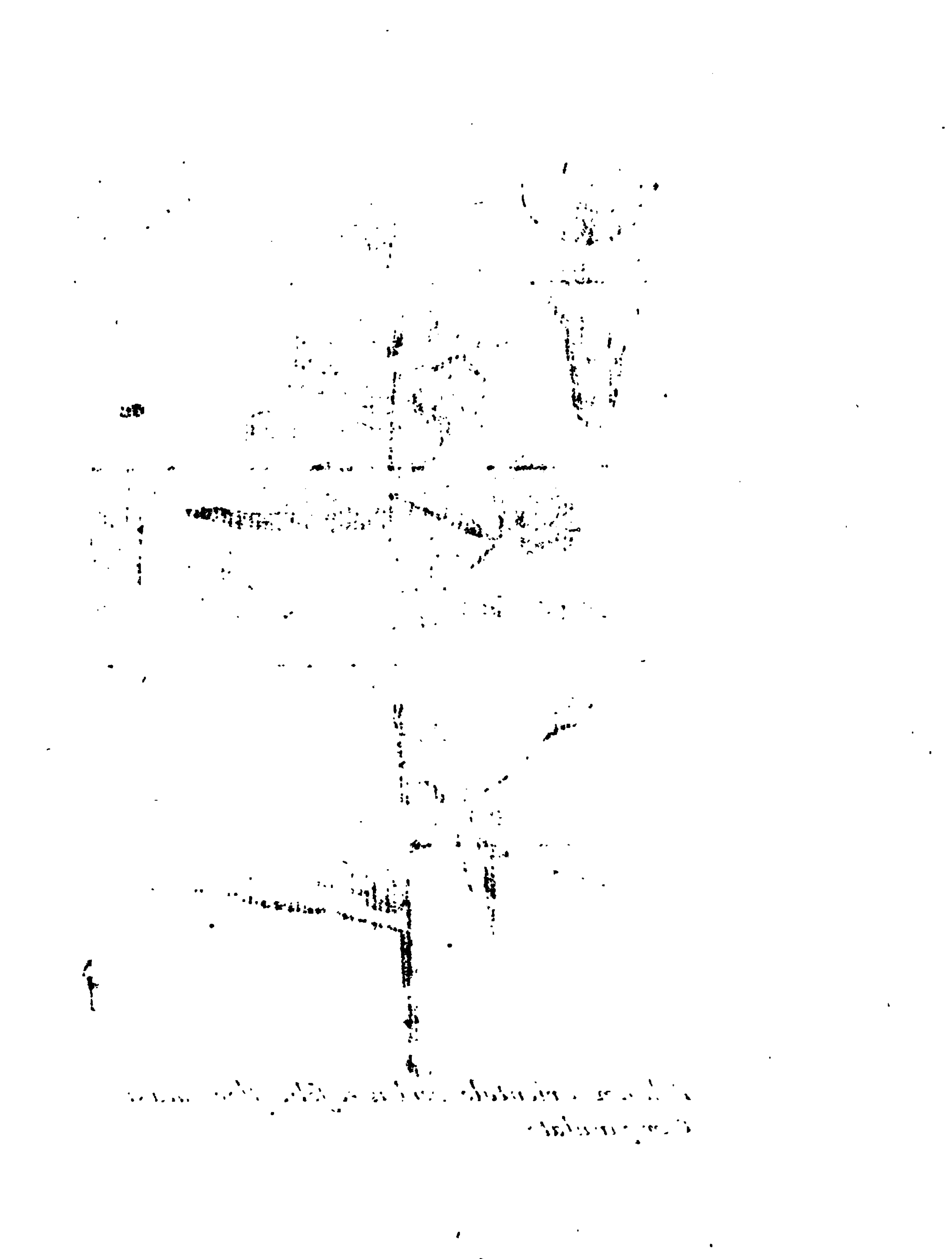
J'apprehende, Monseigneur, que le détail de nôtre marche par journées ne soit languissant; mais il ne sera pas inutile pour la Geographie & pour la connoissance du pays. Je suis persuadé même que ce grand détail vous ennuyera moins que les autres, vous qui sçavez faire un si bon usage des moindres circonstances dont on a l'honneur de vous rendre compte. De plus habiles gens que moi profiteront peut-être aussi de ce Journal; une montagne, une grande plaine, des gorges, une riviere, servent souvent à déterminer des endroits où se sont passées de grandes actions.

Le 5. Juin nous marchâmes depuis 4. heures du matin jusques à midi à travers de grandes montagnes couvertes de Chênes, de Hêtres, de Sapins ordinaires, & d'autres qui ont le fruit fort petit, dont nous avions veû de pareils dans les montagnes du Monastere de Saint Jean de Trebisonde. Nous observâmes dans nôtre route, outre le *Charme commun*, une autre espece beaucoup plus petite dans toutes ses parties. Ses feuilles n'ont qu'un pouce de long, & ses fruits sont très-courts. Ce Charme a levé de graine dans le Jardin du Roi, & n'a pas changé. Les especes de *Chamærhododendros* à fleur purpurine & à fleur jaune, se faisoient voir assez frequemment le long des ruisseaux. Nous campâmes ce jour-là dans une plaine couverte de neige, dont la terre n'avoit encore rien produit. Quoique ces montagnes soient moins hautes que les Alpes & que les Pyrenées, elles sont aussi tardives, car la neige n'y fond qu'à la fin du mois d'Août. Parmi plusieurs Plantes rares, nous observâmes une belle espece de *Renoncule* à gros bouquets de fleurs blanches.

Ses feuilles sont larges de trois ou quatre pouces, semblables par leurs découpures à celles de l'*Aconit Tueloup*, vert-gai, lisses, veinées proprement, parsemées de poils sur les bords & en dessous, soutenuës par un pedicule long de 4. ou 5. pouces, vert-pâle, velu, épais de deux lignes, assez rond, fistuleux, large de 4. lignes à sa base, où il est plié en maniére de goutiere. La tige est



Ranunculus Orientalis, Aconiti Lycoctoni folio, flore magno albo





Echium Orientale verbasci folio flore maximo Campanulato.

est d'environ un pied de haut, creuse aussi, vert-pâle & veluë, épaisse d'environ deux lignes, toute nuë, si ce n'est vers le haut où elle soutient un bouquet de sept ou huit fleurs, entouré de 4. ou 5. feuilles, longues seulement de deux pouces ou deux pouces & demi sur un pouce de large, découpées en trois principales parties, & recoupées encore à peu près comme les autres feuilles. Quoique le bouquet soit assez serré, chaque fleur est pourtant soutenuë par un pedicule long d'environ 15. lignes. Les fleurs ont deux pouces de diametre, composées de 5. ou 6. feuilles blanches d'un pouce de long sur 8. ou 9. lignes de largeur, arrondies à leur pointe, mais pointuës à leur naissance. Le milieu de ces feuilles est occupé par un pistile ou bouton à plusieurs graines, terminées par un filet crochu & couvertes d'une touffe d'étamines blanches de demi pouce de long, chargées de sommets jaune-verdâtre, longs d'une ligne. Ces fleurs sont sans calice, sans odeur, sans acreté, de même que le reste de la plante. Il y a des pieds dont les fleurs tirent sur le purpurin. Nous n'eûmes pas le temps d'en arracher la racine.

Le 6. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & nous traversâmes jusques à midi de grandes montagnes toutes pelées, & dont la vûë est fort desagréable, car on n'y découvre ni arbres ni arbrisseaux, mais seulement une méchante pelouse brulée par la neige qui étoit nouvellement fonduë. Il y en avoit encore beaucoup dans les fonds, & nous campâmes tout auprez. Cette pelouse étoit couverte en quelques endroits de cette belle espece de *Violette à grandes fleurs*, jaunes sur certains pieds, violet foncé sur d'autres, panachées de jaune & de violet sur quelques-uns, jaune rayé de brun avec l'étendart violet & d'une odeur très-agréable.

On se leva sur les deux heures du matin le 7. Juin, pour partir à trois heures; l'on continua la route par des montagnes pelées & parmi la neige. Le froid étoit âpre, & les brouillards si épais, qu'on ne se voyoit pas à quatre pas les uns des autres. Nous campâmes sur les 9. heures & demi dans une vallée assez agréable par sa verdure, mais fort incommode pour les voyageurs. On n'y trouve pas une branche de bois, pas même une bouze de vache; & comme nous ne manquions pas d'appetit, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir, faute de brossailles, faire cuire des agneaux dont nous avions fait provision. On ne vécut ce jour-là que de confitures chez le Pacha. Nous ne découvrîmes rien de nouveau. Toute la pelouse étoit couverte des mêmes Violettes, ainsi nous passâmes la journée fort tristement; les Turcs ne s'accommodant pas de ce jeûne, non plus que nous. Le 8. Juin nous commençâmes à la pointe du jour à nous appercevoir que nous étions veritablement en Levant. De Trebisonde jusques ici le pays nous avoit paru assez semblable aux Alpes & aux Pyrenées; pour ce jour-là il nous sembla que la terre avoit tout d'un coup changé de face, comme, si l'on eût tiré un rideau qui nous eût découvert un nouveau païsage. Nous descendîmes dans de petites vallées couvertes de verdure, coupées par des ruisseaux agréables, & remplies de tant de belles Plantes, si differentes de celles auxquelles nôtre vûë étoit accoûtumée, que nous ne sçavions sur lesquelles nous jetter. On arriva sur les dix heures du matin à *Grezi* village qui n'est, à ce qu'on nous assûra, qu'à une journée de la Mer Noire; mais le chemin n'est pratiquable que pour les gens de pied. Je fus si éblouï d'une espece *d'Echium* qui se trouve sur les chemins, que je ne sçaurois m'empêcher d'en faire ici la description.

Sa racine a plus d'un pied de long, elle est épaisse de deux pouces, accompagnée de grosses fibres blanchâtres en dedans, mucilagineuse, douçâtre, couverte d'une écorce brune & gersée. La tige qui est haute d'environ trois pieds, est grosse comme le pouce, vert-pâle, dure, solide, & remplie d'une chair gluante & comme glaireuse. Les feuilles inferieures ont 15. ou 16. pouces de longueur, sur 4. à 5. pouces de largeur, pointuës, vert blanchâtre, douces, molles, veluës, comme satinées en dessus, cotoneuses par dessous, relevées d'une grosse côte, laquelle fournit une nerveure assez semblable à celle des feuilles du *Boüillon blanc*; ces feuilles diminuent considérablement le long de la tige, où elles n'ont guere plus de demi pied de long, moins cotoneuses que les premieres, mais beaucoup plus pointuës. De leurs aisselles naissent des branches longues d'environ demi pied, herissées de poils assez fermes de même que le haut de la tige, accompagnées de feuilles d'environ un pouce & demi de longueur. Toutes ces branches se divisent en petits brins recourbez en queuë de Scorpion, chargez des plus grandes fleurs qu'on ait observées jusques ici sur les especes de ce genre. Chaque fleur a un pouce & demi de haut, vers le bas c'est un tuyau de 4. ou 5. lignes de diametre & tant soit peu courbé, lequel se dilate ensuite en maniére de cloche, dont l'ouverture est divisée en cinq parties égales, taillées en arcade gothique. Cette fleur est bleu-pâle tirant sur le gris-de-perle, mais trois de ses découpures sont traversées dans leur longueur par deux bandes rouges sang-de-bœuf, sur un fond purpurin fort clair. Des bords interieurs du tuyau, naissent cinq étamines blanches, recourbées en crochet, chargées chacune d'un sommet jaunâtre. Le calice est presque aussi long que la fleur, & découpé en cinq parties jusques vers le bas,

lesquelles n'ont qu'environ deux lignes de large, pointuës, vert-pâle, herissées de poils fort gros. Le pistile pousse du fond de ce calice, formé par 4. embrions arrondis & verdâtres, du milieu desquels sort un filet presque aussi long que la fleur, légerement velu, purpurin & fourchu. Les graines, quoique peu avancées, étoient assez semblables à celles d'une Vipere. La fleur n'a point d'odeur. Les feuilles ont un goût d'herbe assez agréable.

Le 9. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & passâmes par des vallées fort seches & toutes découvertes. On campa sur les neuf heures au dessous de *Baibout* dans la plaine, le long d'une petite riviere. Baibout est une petite ville très-forte par sa situation sur une roche fort escarpée. On fit courir le bruit que le Pacha y séjourneroit cinq ou six jours pour tenir les Grands-jours, & l'on y amena des prisonniers de plusieurs endroits ; ainsi nous passâmes le reste de la journée à courir pour chercher des Plantes : mais nous fûmes trompez, car il fallut partir un jour après sans pouvoir monter à la ville. Peut-être que nous y aurions trouvé quelques restes d'antiquité, ou quelques inscriptions qui nous eussent fait connoître son ancien nom. Suivant sa situation, elle paroît marquée dans nos Cartes sous le nom de *Leontopolis* & *Justinianopolis*, qui avoit été nommée *Byzane* ou *Bazane*. Nous fûmes aussi surpris que chagrins d'entendre la chamade qui nous avertissoit qu'il falloit monter à cheval. Voici une des plus belles Plantes qui naisse autour de Baibout, & qui ne contribua pas peu à nous consoler de nôtre départ précipité.

C'est un buisson d'un pied de hauteur seulement, mais étendu à la ronde jusques à deux ou trois pieds, touffu & tout-à-fait semblable à la *Tragacantha*. Ses tiges vers le bas sont grosses comme le pouce, blanches en dedans, couvertes d'une écorce noirâtre, gercées, tortuës dans la suite, divisées en plusieurs branches nuës & partagées en vieux brins épineux & secs. Les sommitez de ces brins soûtiennent de jeunes jets tortus & branchus, terminez en piquants vert-pâle, garnis de feuilles rangées sur une côte longue de 9. ou 10. lignes, sur laquelle on compte ordinairement deux ou trois paires de feuilles opposées vis-à-vis, longues de 4. ou 5. lignes sur moins d'une ligne de large, pointuës par les deux bouts, un peu pliées en goutiére. La côte se termine par une semblable feuille. Le haut des piquants soûtient une ou deux fleurs légumineuses, purpurines, rayées, avec un étendart velu, relevé, long d'environ 9. lignes sur trois lignes de largeur, échancré & même denté. Les aîles & la feuille inferieure sont plus pâles & plus petites. Le pistile devient un fruit semblable à celui de nôtre *Sainfoin*, mais il est lisse, & nous ne l'avons pas vû dans sa maturité. Le calice est rougeâtre, long de deux lignes, découpé en cinq pointes. Les feuilles sont d'un goût d'herbe un peu aigrelet.

Nous fûmes donc obligez de quitter Baibout le 11. Juin. On nous assûra que le Pacha avoit fait grace à tous les prisonniers. Plusieurs de nos Caravaniers louoient sa clemence ; quelques-autres le blâmoient de n'avoir pas fait d'exemple. On fit passer en revûë ces scelerats, dont la plûpart avoient au moins merité la rouë, à en juger par leur mauvaise mine. Nous imposâmes ce jour-là le nom à une des plus belles plantes que le Levant produise ; & parce que Mr. *Gundelscheimer* la découvrit le premier, on convint que par reconnoissance elle devoit porter son nom. Malheureusement nous n'avions que de l'eau pour celebrer la fête, mais cela convenoit mieux à la ceremonie, puisque la plante ne vient que dans des lieux secs & pierreux. La musique du Pacha ne s'éveilla que dans ce temps-là, ce que nous prîmes pour un bon augure ; cependant nous eûmes beaucoup de peine à trouver un nom latin qui répondît à celui de ce galant homme. Il fut enfin conclu que la Plante s'appelleroit *Gundelia*.

La tige de cette plante est haute d'un pied, épaisse de cinq ou six lignes, lisse, vert-gai, rougeâtre en quelques endroits, dure, ferme, branchuë, accompagnée de feuilles assez semblables à celles de l'*Achante épineuse*, découpées jusques vers la côte, & recoupées en plusieurs pointes, garnies de piquants très-fermes. Les plus grands de ces piquants ont demi pied ou huit pouces de largeur, sur environ un pied de long. La côte est purpurine, la nerveure veluë, blanchâtre, relevée, cotoneuse, le fond des feuilles vert-gai, leur consistance dure & ferme ; elles diminuent jusques au bout des branches lesquelles quelquefois sont couvertes d'un petit duvet. Toutes ces parties soûtiennent des chapiteaux semblables à ceux du *Chardon à Bonnetier*, longs de deux pouces & demi, sur un pouce & demi de diametre, environnez à leur base d'un rang de feuilles de même figure & tissure que le bas, mais de la longueur seulement de deux pouces. Chaque chapiteau est à plusieurs écailles longues de sept ou huit lignes, creuses & piquantes, parmi lesquelles sont enchassez les embrions des fruits ; ils sont d'environ cinq lignes de long, vert-pâle, pointus en bas, épais d'environ 4. lignes, relevez de quatre coins, creusez à leur sommité de cinq fosses ou chatons à bords dentez, de chacun desquels sort une fleur d'une seule piece longue de demi pouce. C'est un tuyau blanchâtre ou pur-



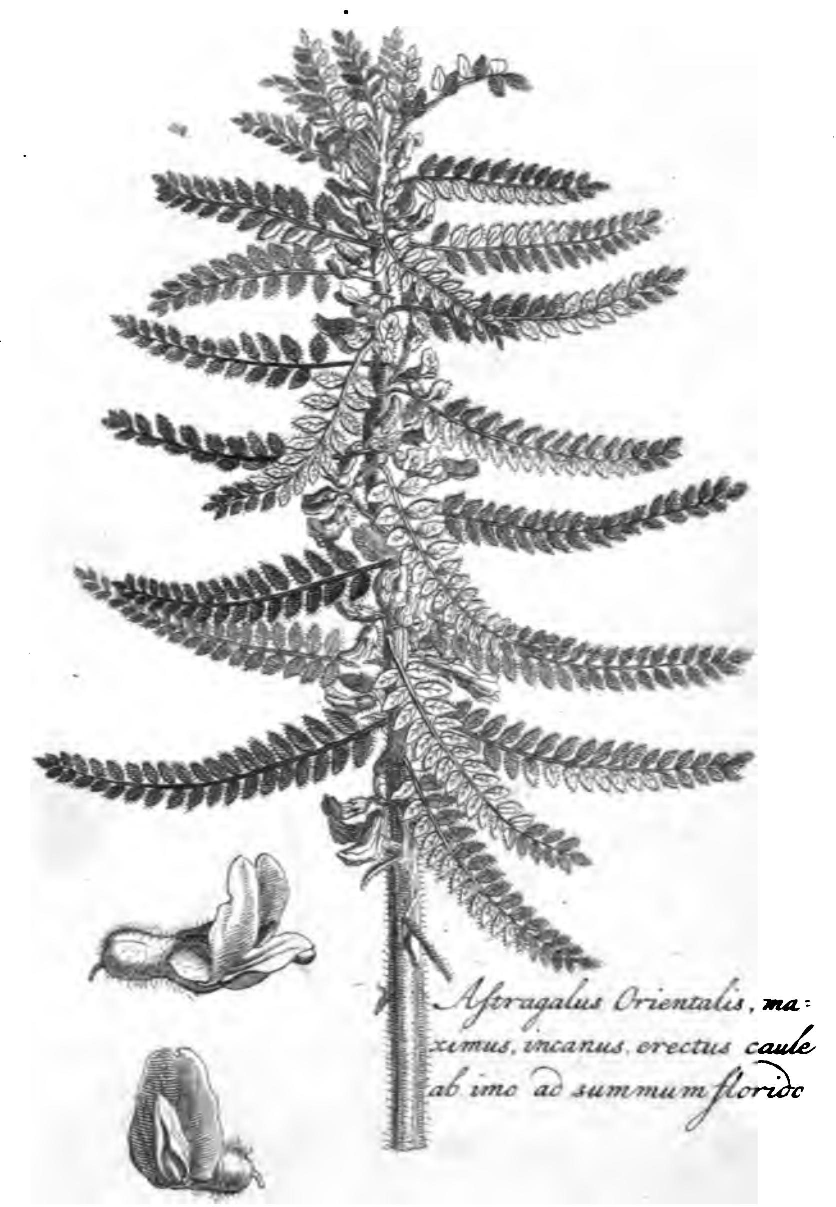
Gundelia Orientalis Acanthi aculeati folio, Capite glabro



Onobrychis Orientalis frutescens, Spinosa, Tragacanthæ facie



Vesicaria Orientalis foliis dentatis


Astragalus Orientalis, maximus, incanus, erectus caule ab imo ad summum florido

purpurin-clair, évasé jusques à une ligne & demi de diametre, fendu en cinq pointes purpurin-sale, lesquelles bien loin de s'écarter en pavillon d'entonnoir, se rapprochent plûtôt; le dedans de la fleur est d'un purpurin plus agreable. De ses parois se détachent cinq filets ou piliers qui soutiennent une gaine jaunâtre, rayée de purpurin, surmontée par un filet jaune & poudreux. Ce qui fait voir que ces fleurs sont de vrais fleurons qui portent chacun sur une jeune graine enfermée dans les embrions des fruits: & ces embrions sont divisez en autant de capsules ou loges qu'il y a de fleurons. La plûpart de ces embrions avortent, excepté celui du milieu, qui pressant les autres les fait perir. Toute la plante rend du lait fort doux, lequel se grumele en grains de mastic comme celui de la *Carline* de Columna. La *Gundelia* varie, il y en a des pieds à têtes veluës & à fleur rouge-brun.

On partit ce jour-là sur les huit heures du matin, nous pâssames par des vallées étroites, incultes, sans bois, & qui n'inspiroient que de la tristesse. On campa sur le midi, & nous n'eûmes d'autre plaisir que celui de déterminer encore un nouveau genre de plante lequel fut nommé *Vesicaria*, à cause de son fruit. C'est une vessie longue d'un pouce & presque aussi large, membraneuse, vert-pâle, traversée dans sa longueur par quatre cordons tirans sur le purpurin, qui par leur réunion viennent former une petite pointe au bout de la vessie, & qui distribuent en passant des vaisseaux entrelassez en maniére de raizeau. Ce fruit renferme quelques graines ovales, longues d'environ une ligne & demi, attachées chacune par un cordon très-mince qui part du gros cordon purpurin. La plûpart de ces graines étoient encore vertes ou avortées. Ce fruit n'est autre chose que le pistile de la fleur gonflée en vessie. Les fleurs sont à quatre feuilles jaunes disposées en bouquet, soûtenu par une tige sans branches. Toute la plante n'a qu'environ 4. pouces de haut, sans compter la racine qui a deux pouces de long, roussâtre, épaisse de trois ou quatre lignes au collet, divisée en quelques fibres peu cheveluës. Elle pousse plusieurs têtes garnies de feuilles disposées en rond; souvent rabatuës en bas, longues de 9. ou 10. lignes, larges ordinaîrement d'une ligne, vert-gai, dentées proprement sur les bords à peu près comme celles de la *Corne de Cerf*. Celles qui sont le long des tiges n'ont qu'environ 3. ou 4. lignes de long sur deux lignes de large, & sont presque sans denture. Elles diminuent jusques au haut de la tige, laquelle est toute simple & sans branches. Si la racine de cette plante étoit charnuë, elle seroit de même genre que le *Leontopetalon*.

Le 12. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & l'on arriva au Conac à six heures avant midi: Quel plaisir pour des gens comme nous qui ne soupirions qu'aprés des plantes, & à qui on donnoit tout un jour pour en chercher? Nous ne fîmes gueres plus de trois mille dans cette marche de trois heures, & suivîmes toûjours la même vallée, dans laquelle serpente une riviere qu'il faut passer sept ou huit fois. Le lendemain nous ne fatigâmes pas davantage, car on ne marcha que depuis deux heures & demi du matin jusques à sept; ce fut sur une montagne très-haute où l'on voit beaucoup de ces sortes de *Pins* qui sont à Tarare auprès de Lyon. On voit aussi, sur celle dont nous parlons, une belle espece de *Cedre* qui sent aussi mauvais que nôtre *Sabine*, & dont les feuilles lui ressemblent tout-à-fait; mais c'est un grand arbre du port & de la hauteur de nos plus grands *Cyprés*. On nous fit partir ce jour-là, je ne sçai par quel caprice, à onze heures du soir, & nous arrivâmes le 14. Juin, sur les sept heures du matin, à un village appellé *Iekmansour*. La Lune étoit si belle cette nuit-là, qu'elle invita les Turcs qui n'avoient fait que ronfler tout le jour, à se mettre en chemin: Mais comment herboriser au clair de la Lune? Nous ne laissâmes pas pourtant de remplir nos sacs; nos marchands ne cessoient de rire en nous voyant tous trois marcher à quatre pattes & fourrager dans un pays sec brûlé en apparence, mais enrichi pourtant de très-belles plantes. Quand le jour fut venu, nous fîmes la revûë de nôtre moisson, & nous nous trouvâmes assez riches. Peut-on rien voir de plus beau, en fait de plantes, qu'un *Astragale* de deux pieds de haut, chargé de fleurs depuis le bas jusques à l'extrémité de ses tiges?

Ces fleurs sont grosses comme le petit doigt, canelées, fermes, solides, vert-pale, couvertes d'un duvet blanc, garnies de feuilles attachées sur une côte d'un empan de long, vert-pâle aussi, & veluë, accompagnée de deux aîles à sa base, longues d'un pouce sur deux ou trois lignes de largeur, terminées en pointe. Les feuilles sont la plûpart rangées par paires sur cette côte, & l'on y en compte jusques à 13. ou 14. paires. Les plus grandes, qui sont vers les aîles, ont un pouce de long sur sept ou huit lignes de largeur, presque ovales, mais un peu plus étroites vers le haut, vert-brun, lisses, couvertes en dessus de poils blancs, & pliées ordinairement en goutiére. Elles diminuent jusques au bout de la côte où elles n'ont que cinq ou six pieds de long. La tige est branchuë dès le bas, mais ensuite elle ne pousse des aisselles des côtes, que des pedicules longs d'environ deux ou trois pouces, chargez chacun de cinq ou six fleurs, dispersées en long &

& soûtenuës par une queue longue de deux lignes, laquelle sort de l'aisselle d'une feuille assez petite, très-déliée & fort veluë. Toutes ces fleurs sont jaunes, longues de 15. lignes, avec un étendart relevé, échancré, presque ovale, large de 7. ou 8. lignes. Les aîles & la feuille inferieure sont beaucoup plus petites. Le calice a 8. lignes de long, vert-pâle, membraneux, large d'environ 5. lignes, parsemé de poils blancs & découpé en cinq pointes très-menuës. Le pistile est un bouton piramidal épais de deux lignes, blanc & velu, terminé par un filet blanc-sale; enveloppé dans une gaine membraneuse blanche, frangée en étamines à sommets purpurins. Le pistile devient un fruit long d'un pouce, épais de 8. ou 9. lignes, terminé par une pointe longue de 4. ou 5. lignes. Ce fruit est arrondi sur le dos, plat & sillоné de l'autre côté, cotoneux, divisé en deux loges, dont les parois sont charnus, épais de trois lignes lorsque le fruit est encore vert. On trouve dans chaque loge un rang de 5. ou 6. semences de la forme d'un petit rein, attachées chacune par un cordon. Dans leur maturité ces graines sont brunes de même que le fruit. Toute la plante sent mauvais. Elle a levé de graine dans le Jardin Royal où elle se porte bien, malgré l'éloignement & la difference des climats.

Nous découvrîmes ce jour-là pour la premiere fois, une très-belle espece de *Toute-Bonne*, dont je n'avois vû que des avortons il y avoit quelques années, dans le Jardin de Leyde. Mr. *Hermans* Professeur de Botanique en l'Université de ladite ville, très-habile homme, & qui avoit observé de si belles plantes dans les Indes Orientales, a donné la figure de celle dont nous parlons. Il semble que *Rauvolf*, Medecin d'Ausbourg, en ait fait mention dans la *Relation de son Voyage du Levant*, sous le nom de *Belle espece d'Ormin à feuilles étroites, veluës & découpées profondément.*

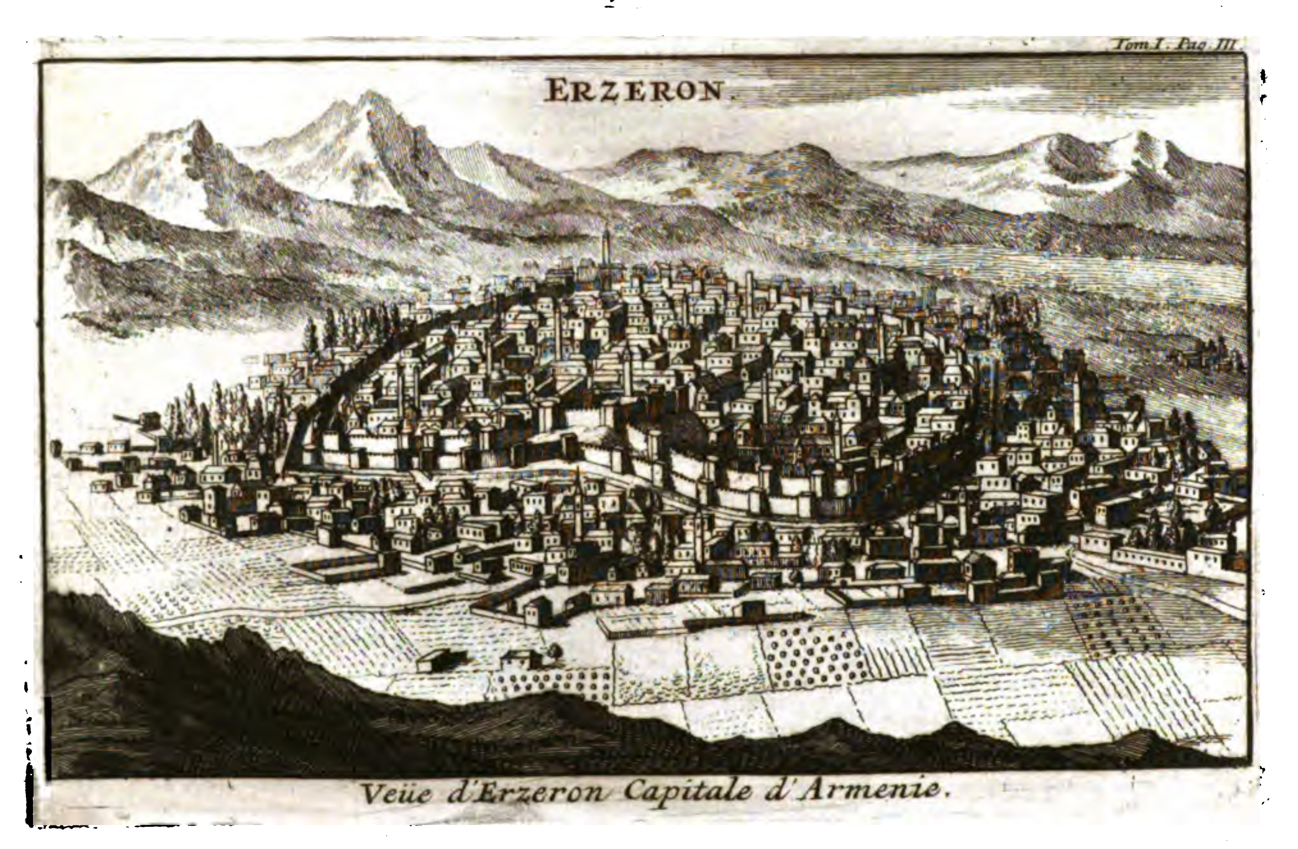
La racine de cette plante pique en fond, longue d'un pied, grosse au collet deux fois comme le pouce, blanche en dedans, couverte d'une écorce rouge-orangé ou couleur de Safran. Le nerf de cette racine est dur & blanc, les fibres sont assez grosses & s'étendent sur les côtez. Elle pousse une ou deux tiges hautes d'un pied & demi, grosses vers le bas comme le petit doigt, purpurines, couvertes d'un gros duvet blanc, accompagnées de feuilles d'une propreté qui fait plaisir, longues de huit ou neuf pouces, découpées jusques vers la côte en parties longues de deux ou trois pouces sur demi pouce de largeur, relevées de grosses bosses toutes chagrinées, vert-blanchâtre. La côte & la nerveure sont comme transparentes; cette côte a deux pouces de large à sa naissance, purpurine en quelques endroits, chargée d'un duvet très-blanc, de même que le dessous des feuilles. Celles qui viennent ensuite sont aussi longues & embrassent une partie de la tige par deux aîles arrondies, mais elles diminuent de leur longueur vers le milieu de la tige où elles sont larges de deux pouces. Ensuite les tiges deviennent toutes branchues, arrondies, & touffuës, accompagnées de feuilles longues d'environ un pouce, coupées, pour ainsi dire, en arcade gothique, dont la pointe est fort aiguë; ces feuilles ne sont pas bosselées, mais veinées seulement & veluës. Les fleurs naissent par anneaux & par étages le long des branches, disposées à simple rang. Quelquefois même il n'y a qu'une ou deux fleurs à chaque verticille. La fleur est longue d'environ un pouce, épaisse d'une ligne & demi à sa naissance, blanche, évasée en deux levres dont la supérieure est courbée en faucille, large de deux lignes, parsemée de poils fort courts, colorée d'un petit œil citron, presque imperceptible, échancrée & arrondie; la levre inferieure est beaucoup plus courte, divisée en trois parties dont la moyenne, qui est la plus grande, est jaune-citron; les deux autres parties sont blanches & relevées en maniére d'oreilles. Les étamines sont de même couleur, & entrelassées comme les divisions de l'*Os Hyoide*. Le pistile est à 4. embrions surmonté par un filet violet, & fourchu à sa pointe, lequel se courbant dans la faucille déborde de trois ou quatre lignes. Le calice est long de demi pouce, rayé, vert-pâle, velu, partagé en deux lévres, dont l'une a trois pointes assez courtes, & l'autre en a deux seulement, mais beaucoup plus longues. Le haut des tiges est un peu gluant & sent mauvais. La racine de cette plante est amere. Les feuilles ont un goût d'herbe & sentent le bouquin, comme la *Toute Bonne ordinaire*.

Il faut avouer, Monseigneur, que l'érudition est d'un grand sécours pour allonger des Lettres. Le pays où nous sommes fourniroit beaucoup de matière à un plus habile homme que moi. Combien de grandes armées ont dû passer par ici? Peut-être que Lucullus, Pompée & Mithridate y reconnoîtroient encore les restes de leurs camps. Enfin nous sommes dans la grande Armenie ou Turcomanie. Les Romains & les Perses en ont protegé les Rois en differens temps. Les Sarrasins l'ont possedée à leur tour. Quelques-uns croyent que Selim l'ajoûta à ses conquêtes après son retour de Perse, où il venoit de gagner cette fameuse bataille contre le grand Sophi Ismael. Sansovin convient que du temps de Selim qui mourut en 1520. il y avoit un Roi de la grande, & un autre Roi de la petite Armenie appellé *Aladoli.* Selim fit trancher la tête au Roi d'Aladoli, & l'envoya

l'envoya à Venise pour marque de la victoire qu'il venoit de remporter en Levant. Il y a beaucoup d'apparence que les Turcs se saisirent en même temps de la grande Armenie, afin de pouvoir passer en Perse sur leurs propres terres, sans se fier aux Princes voisins. Quoiqu'il en soit, l'Armenie ne tarda pas de tomber sous la domination des Turcs, car les *Annales Turques*, citées par Calvisius, marquent que Selim fils de Selim, conquit l'Armenie en 1522.

On nous fit partir le 14. Juin à deux heures après minuit, & nous marchâmes jusques à sept heures dans des prairies fertiles, semées de toutes sortes de grains. On campa tout proche du pont d'Elija sur une des branches de l'Euphrate, à six milles de la ville d'*Arzeron* ou d'*Arzerum*, que d'autres appellent *Erzeron*, quoique *Arzerum* soit le vrai nom de cette ville, comme je le dirai plus bas. *Elija* n'est qu'un méchant village dont les maisons sont tout-à-fait écrasées, moitié enterrées, bâties de boue; mais le Bain qui est auprès du village rend ce lieu recommandable. Les Turcs l'appellent *le Bain d'Arzerum*. Le bâtiment est assez propre, octogone, vouté & percé en dessus. Le bassin qui est de la même figure, c'est à dire à huit pans, pousse deux bouillons d'eau presque aussi gros que le corps d'un homme; cette eau est douce & d'une chaleur supportable. Dieu sçait comme les Turcs y courent; ils viennent d'Erzeron s'y baigner, & la moitié de nôtre Caravane ne laissa pas échapper une si belle occasion.

Tom. I. Pag. 111.



Veüe d'Erzeron Capitale d'Armenie.

Le lendemain nous arrivâmes à Erzeron. C'est une assez grande ville à cinq journées de la Mer Noire, & à dix de la frontiere de Perse. Erzeron est bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de se rendre dans la Mer Noire, & l'obligent de se tourner du côté du Midi. Les collines qui bordent cette plaine étoient encore couvertes de neige en plusieurs endroits. On nous assûra même qu'il y en étoit tombé le premier jour de Juin, & nous étions fort surpris d'avoir les mains engourdies jusqu'à ne pouvoir écrire sur le point du jour: cet engourdissement duroit encore une heure après le soleil levé, quoique les nuits y fussent assez douces & les chaleurs incommodes depuis les dix heures du matin jusques à

quatre

quatre heures après midi. La plaine d'Erzeron est fertile en toutes sortes de grains. Le bled y étoit moins avancé qu'à Paris, & n'avoit pas deux pieds de haut, aussi n'y fait-on la recolte qu'en Septembre. Je ne suis pas surpris de ce que Lucullus trouva étrange que les champs fussent encore tous nuds au milieu de l'Eté, lui qui venoit d'Italie où la moisson est faite dans ce temps-là. Il fut encore bien plus étonné de voir de la glace dans l'Equinoxe d'Automne ; d'apprendre que les eaux par leur froideur faisoient mourir les chevaux de son armée, qu'il falloit casser la glace pour passer les rivieres, & que ses soldats étoient forcez de camper parmi la neige qui ne cessoit de tomber. Alexandre Severe ne fut pas plus satisfait de ce pays-ci. Zonare remarque que son armée répassant par l'Armenie fut si maltraitée du froid excessif qui s'y faisoit sentir, qu'on fut obligé de couper les mains & les pieds à plusieurs soldats que l'on trouvoit à demi gelez sur les chemins.

Outre la rigueur des Hivers, ce qu'il y a de plus facheux à Erzeron, c'est que le bois y est rare & fort cher. On n'y connoît que le bois de Pin que l'on va chercher à deux ou trois journées de la ville, tout le reste du pays est découvert. On n'y voit ni arbres ni buissons, & l'on n'y brûle communément que de la bouze de vache dont on fait des mottes, mais elles ne valent pas celles des tanneurs dont on se sert à Paris, encore moins celles du marc des olives que l'on prépare en Provence. Je ne doute pas que l'on ne trouvât de la houille si l'on vouloit se donner la peine de fouiller les terres. C'est un pays où les mineraux ne manquent pas, mais ils sont accoûtumez à leur bouze. On ne sçauroit s'imaginer quel horrible parfum fait cette bouze dans des maisons qu'on ne peut comparer qu'à des renardieres, & sur tout les maisons de la compagne. Tout ce qu'on y mange sent la fumée ; leur crême seroit admirable sans cette cassolette, & l'on feroit fort bonne chere si l'on pouvoit y faire cuire, avec du bois, la viande de boucherie qui y est fort bonne.

Les fruits qu'on y apporte de Georgie sont excellens. C'est un pays plus chaud & moins tardif qui produit en abondance des Poires, des Prunes, des Cerises, des Melons. Les collines voisines fournissent à Erzeron de très-belles sources, lesquelles non seulement arrosent la campagne, mais encore les ruës de la ville. C'est un grand avantage pour les étrangers que les eaux soient bonnes, car on y boit le plus détestable vin du monde. On se consoleroit de toutes les glaces & de tous les frimats & on compteroit la fumée pour rien, si l'on trouvoit du vin passable ; mais il est puant, moisi, aigre, pourri ; le vin de Brie y passeroit pour du nectar ; l'eau de vie ne vaut pas mieux, elle est chancie & amere, encore en coûte-t-il bien des soins & de l'argent pour avoir ces boissons détestables. Les Turcs y affectent plus de sevérité qu'autre part, & se font un plaisir de surprendre & de bâtonner ceux qui font ce commerce : franchement ils n'ont pas trop de tort, car c'est rendre un grand service au public que d'empêcher le débit d'aussi mauvaises drogues.

La ville d'Erzeron vaut mieux que celle de Trebisonde ; l'enceinte de cette premiere place est à doubles murailles défenduës par des tours quarrées ou pentagones, mais les fossez ne sont ni profonds ni bien entretenus. Le Beglierbey ou le Pacha de la Province, est logé dans un vieux Serrail fort mal entendu. Le Janissaire Aga se tient dans une espece de Fort au haut de la ville. Quand le Pacha ou les personnes les plus considérables du pays vont dans ce Fort, c'est pour y laisser leurs têtes. Le Janissaire les fait avertir de s'y rendre par ordre du Grand Seigneur : le Capigi arrivé de la Cour leur montre ses ordres & les execute sans autre cérémonie. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans Erzeron, six mille Armeniens, & quatre cens Grecs. On estime qu'il y a soixante mille Armeniens dans la Province, & dix mille Grecs. Les Turcs qui sont dans Erzeron sont presque tous Janissaires ; on y en compte environ douze mille, & plus de cinquante mille dans le reste de la Province. Ce sont presque tous gens de métier, qui la plûpart donnent de l'argent au Janissaire Aga bien loin d'en retirer ; cela s'appelle achetter le privilege de ne rien valoir & de commettre toutes sortes d'insolences. Les plus honnêtes gens sont obligez de s'engager dans ce corps, parce qu'outre qu'ils ne seroient pas bien venus du Commandant qui est presque absolu dans la ville, ils se trouveroient tous les jours exposez aux violences de leurs voisins & n'auroient aucune justice des Officiers. Le Grand Seigneur ne donne par jour aux veritables Janissaires du pays, que depuis cinq âpres jusqu'à vingt ; l'Aga profite de cet argent.

Les Armeniens ont un Evêque & deux Eglises dans Erzeron. Ils ont quelques Monasteres à la campagne, comme le *grand Couvent* & le *Convent rouge*. Ils reconnoissent tous le Patriarche d'Erivan. Pour les Grecs, ils ont aussi leur Evêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une Eglise qui est fort pauvre. Ils sont presque tous Chauderonniers & occupent le Fauxbourg où ils travaillent à mettre en vaissellе le cuivre qu'on y apporte des montagnes voisines. Ces pauvres gens font un tintamarre horrible jour & nuit, car ils ne cessent de forger, & les Turcs aiment trop la tranquilité pour souffrir qu'on batte l'enclume dans

dans la ville. Outre cette vaisselle que l'on transporte en Turquie, en Perse & même chez le Mogol, on fait un grand commerce à Erzeron de fourrures, & sur tout de celles de *Jardava* ou *Zerdava*, ce sont des peaux d'une espece de Martre assez commune dans le pays. Les peaux les plus foncées sont les plus estimées; on compose les plus prétieuses fourrures avec les seules queues, à cause qu'elles tirent sur le noir, c'est ce qui les rend si cheres, car il faut bien assembler des queues de ces animaux pour en doubler une veste. On apporte aussi à Erzeron beaucoup de Gales de cinq ou six journées de la ville, & l'on y conserve les Chênes avec soin par ordre du Pacha; le bois seroit d'ailleurs trop cher si on l'y apportoit pour brûler.

Cette ville est le passage & le reposoir de toutes les marchandises des Indes, sur tout lorsque les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdat. Ces marchandises dont les principales sont la Soye de Perse, le Coton, les Drogues, les Toiles peintes, ne font que passer en Armenie. On y en vend très-peu en détail, & l'on laisseroit mourir un malade faute d'un gros de Rhubarbe, quoiqu'il y en eût plusieurs balles toutes entiéres. On n'y debite que le *Caviar*, qui est un ragoût détestable. C'est un proverbe dans le pays, que si l'on vouloit donner à déjeûner au Diable, il faudroit le régaler avec du Caffé sans sucre, du Caviar & du Tabac; je voudrois ajoûter du vin d'Erzeron. Le Caviar n'est autre chose que les œufs salez des Esturgeons que l'on prépare autour de la Mer Caspienne. Ce ragoût brûle la bouche par son sel, & empoisonne le nez par son odeur. Les autres marchandises dont on vient de parler, sont portées à Trebisonde où on les embarque pour Constantinople. Nous fûmes surpris de voir arriver à Erzeron une si grande quantité de *Garance*, qu'ils appellent *Boia*: elle vient de Perse, & sert pour les teintures des cuirs & des toiles. La Rhubarbe y est apportée du pays d'Usbeq en Tartarie. La *Semencine* ou la *Graine aux vers* vient du Mogol. Il y a des Caravaniers qui de pere en fils ne se mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiroient dégenerer s'ils se chargeoient d'autres marchandises.

Le Gouvernement d'Erzeron rend trois cens bourses par an au Pacha, que nous appellerons dans la suite le *Beglierbey* ou le *Viceroi* de la Province, pour le distinguer des autres Pachas du pays qui sont sous ses ordres. Chaque bourse est de 500. écus, de même que dans tout le reste de la Turquie; ainsi ces trois cens bourses font cent cinquante mille écus. Elles se prennent 1°. sur les marchandises qui entrent dans la Province, ou qui en sortent; la plûpart payent trois pour cent, quelquefois le double. On exige de gros droits pour les especes d'or & d'argent. La Soye de Perse *Chorbasi* qui est la plus fine, & l'*Ardachi* qui est la plus grossiére payent 80. écus par charge de Chameau, qui est du poids de 800. jusques à 1000. livres. 2°. Le Beglierbey dispose de toutes les Charges des villes de la Province; ces Charges s'afferment suivant l'usage du pays, & se donnent au plus offrant & dernier encherisseur, comme par tout ailleurs. 3°. Excepté les Turcs, tous ceux qui doivent sortir de la Province pour aller en Perse, sont obligez de payer dans Erzeron au moins cinq écus, quoiqu'ils n'ayent point de marchandises; c'est comme une espece de capitation qu'on leur impose. Ceux qui ne portent de l'or & de l'argent que pour les frais de leur voyage, doivent cinq pour cent sur la somme dont ils sont porteurs.

Nôtre Beglierbey à son arrivée abolit la plûpart de ces droits, parce qu'il les jugea tyranniques; peut-être que son Successeur les a rétablis ou augmentez depuis son départ. Outre ces taxes, avant l'arrivée de Cuperli on exigeoit de tous les étrangers la Capitation ordinaire, de quelque nation qu'ils fussent, lorsqu'ils entroient dans Erzeron, & cette Capitation étoit réglée sur l'estimation que les Turcs faisoient de chaque personne. Celui-ci, disoient-ils, doit payer dix écus sur sa bonne mine; l'autre qui n'a pas beaucoup de hardes n'en payera que cinq. On rançonnoit impunément les pauvres étrangers, & les Missionnaires étoient les plus maltraitez: pour ne pas s'y tromper, on commençoit par découvrir la tête des passans pour voir s'ils étoient tonsurez, en sorte que ces hommes Apostoliques destinez pour les pays étrangers, étoient souvent obligez de laisser partir leur Caravane pour tâcher d'obtenir quelque modération, ou pour attendre quelque gros Marchand Armenien ou Franc qui eût la charité de payer pour eux. On ne sçauroit avoir de justice sur les frontieres d'un si grand Empire, lorsque les Commandans authorisent les vexations, & ces gens-là ne les authorisent que parce qu'ils en profitent. Quand on part de Constantinople pour la Perse, la meilleure précaution qu'on puisse prendre, n'est pas seulement d'obtenir un Commandement de la Porte, mais encore des Lettres de recommandation de nôtre Ambassadeur pour les Beglierbeys des frontieres par où l'on doit passer. Les Religieux Italiens sont trop circonspects pour manquer à se mettre sous la protection de nôtre Ambassadeur. Le Roi de France est bien plus connu & plus estimé des Musulmans, que le Saint Pere qu'ils appellent simplement le *Moufti de Rome*.

Les Missionnaires ont beaucoup gagné à la mort de Fasullah-Effendi, Moufti de Constantinople,

nople, qui fut trainé dans les ruës à Andrinople sous le Regne précedent. Il avoit part, disoit-on, à toutes les extorsions qui se faisoient dans la Province d'Erzeron d'où il étoit natif, & où il possedoit des biens immenses. Cet homme insatiable qui étoit le maître absolu de l'Empereur Mustapha, s'étoit déclaré ouvertement contre tous les Religieux, & sur tout contre les Jesuites. On ne manqua pas de s'informer si nous étions *Papas*, c'est à dire *Prêtres*, mais ce ne fut que pour la forme: car outre que le Beglierbey nous honoroit de sa protection, nous n'étions pas certainement tonsurez.

La Province d'Erzeron rend en argent plus de 600. bourses au Grand Seigneur. Outre les 300. bourses du Carach que l'on exige des Armeniens & des Grecs, il retire encore six pour cent des marchandises de la Douanne. Ainsi tout compte fait, ces marchandises payent neuf pour cent, sçavoir six au Grand Seigneur & trois au Beglierbey. Le Grand Seigneur joüit aussi du droit de *Beldargi* ou *Taille réelle* que payent les biens possedez par les Spahis.

La ville d'Erzeron n'est pas sur l'Euphrate, comme les Geographes la placent; mais plûtôt dans une presqu'Isle formée par les sources de cette fameuse riviere. La premiere de ces sources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demi ou deux. Les sources de l'Euphrate sont du côté du Levant dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant presque toute l'année. La plaine d'Erzeron est donc renfermée dans deux beaux ruisseaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du Levant au Midi, & passant par derriere les montagnes, au pied desquelles la ville est située, va se rendre vers le Midi à une bourgade appellée *Mommacotum*. L'autre ruisseau après avoir coulé quelque temps vers le Nord, pareil à peu près à celui des Gobelins, vient passer sous le Pont d'Elija, d'où coulant vers le Couchant, le long du chemin de Tocat, il est obligé par la disposition des lieux de se tourner vers le Midi à Mommacotum, où il se joint à l'autre branche qui est bien plus considerable. Ces deux branches s'appellent *Frat* du même nom que la riviere qu'elles forment. Après leur jonction, qui est à trois journées d'Erzeron, le Frat commence à porter de petites saïques, mais son lit est plein de rochers & l'on ne sauroit établir de route par eau, pour descendre d'Erzeron à Alep, sans rendre cette riviere navigable. Les Turcs laissent le monde comme il est, & les Marchands font comme ils l'entendent. Cependant la voye de la riviere seroit la plus courte & la plus sûre, car les Caravanes sont 35. jours en chemin d'Erzeron à Alep, & la route est fort dangereuse à cause des voleurs qui dépouillent les Marchands jusques aux portes des villes.

Les voleurs de nuit sont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour. Si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & sans bruit pendant que l'on repose & tirent des bâlots de marchandises avec des crochets, sans qu'on s'en apperçoive: si les balots sont attachez ou comme enchainez avec des cordes, il ne manquent pas de bons rasoirs pour les couper. Quelquefois ils les vendent à quelques pas des tentes, mais quand ils découvrent qu'il y a du Musc, alors ils les emportent & ne laissent que la coque du balot. Quand on part avant le jour, comme c'est l'ordinaire, les voleurs se mêlent avec les voituriers & détournent souvent des mulets chargez de marchandises, qu'ils dépaïsent à la faveur des tenebres. Ils ne s'attaquent pas à la pire, car ils connoissent les balots de soye aussi-bien que les Marchands. Il part, toutes les semaines, des Caravanes d'Erzeron pour *Gangel*; *Teflis*, *Tauris*, *Trebisonde*, *Tocat*, & pour *Alep*. Les Curdes ou Peuples du Curdistan, qui descendent, à ce qu'on prétend, des anciens Chaldéens, tiennent la campagne autour d'Erzeron, jusques à ce que les grandes neiges les obligent à se retirer, & sont à l'affût pour piller ces pauvres Caravaniers. Ce sont de ces *Jasides* errans qui n'ont point de religion, mais qui par tradition croyent en *Jasid* ou *Jesus*, & ils craignent si fort le Diable, qu'ils le respectent de peur qu'il ne leur fasse du mal. Ces malheureux s'étendent tous les ans depuis *Mousoul* ou la *Nouvelle Ninive* jusques aux sources de l'Euphrate. Ils ne reconnoissent aucun maître, & les Turcs ne les punissent pas, même lorsqu'ils sont arrêtez pour meurtre ou pour vol, ils se contentent de leur faire rachetter leur vie pour de l'argent, & tout s'accomode aux dépens de ceux qui ont été volez. Il arrive même souvent que l'on traite avec les voleurs qui attaquent une Caravane, sur tout lorsqu'ils sont les plus forts, ou qu'ils font bien les méchans; on en est quitte alors pour une somme d'argent, & c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre. Il faut que chacun vive de son métier: pourveû qu'il n'y ait personne de tué ou de blessé, ne vaut-il pas mieux vuider sa bourse que de verser son sang? il n'en coûte quelquefois que deux ou trois écus par tête. D'ailleurs rien ne convient mieux aux voleurs que de rançonner les plus foibles, parce que ne trouvant pas aisément à qui vendre les marchandises, ils en sont très-souvent embarrassez. Presentement toutes les Caravanes du Levant passent par Erzeron; même celles qui sont destinées pour les Indes Orientales, parce que les chemins d'Alep & de Bagdat, quoique plus courts, sont occupez par les Arabes qui se sont révol-

tez contre les Turcs & rendus maîtres de la campagne.

Le 19. Juin nous partîmes à midi pour aller visiter les montagnes qui sont à l'Est de la ville. A peine la neige y étoit fonduë, & nous campâmes sur les six heures à 15. milles dans un pays si tardif que les plantes ne commençoient qu'à pousser & les collines n'étoient encore couvertes que de gazon ; il est mal-aisé de rendre raison de la paresse, s'il faut ainsi dire, de cette terre. Nous couchâmes sous nos tentes dans une vallée au milieu d'un hameau, dont les chaumieres sont plus écartées les unes des autres que les Bastides de Marseille. L'eau dans laquelle nous avions mis nos plantes pour les conserver & pour les décrire le lendemain, se gela la nuit de l'épaisseur de deux lignes, quoiqu'elle fût à couvert dans un bassin de bois. Le lendemain 20. Juin après avoir herborisé, quoique avec peu de profit à cause du froid qui ne permettoit pas à la terre de pousser, nous prîmes le parti de nous rapprocher d'Erzeron par une route differente de celle que nous avions tenuë. Nous allâmes donc voir un ancien Monastere d'Armeniens, lequel n'est qu'à une journée de cette ville, & qui porte le nom de *Saint Gregoire*. Toute la campagne est découverte, & l'on ne voit pas la moindre brossaille dans tout le terrein que la vûë peut découvrir. Ce Monastere est assez riche, mais j'aimerois autant habiter au pied du Mont Caucase, car il ne sçauroit être plus froid. Je crois qu'outre le sel fossile qui n'est pas rare dans ces quartiers, la terre est pleine de sel Ammoniac qui entretient les neiges, pendant dix mois de l'année, sur des collines à peu près semblables au *Mont Valerien*. Plusieurs experiences font voir que le sel Ammoniac rend très-froides les liqueurs où il est dissous, & cela par sa partie saline fixe, plûtôt que par sa partie volatile, comme il paroît par la solution de la tête morte d'où l'on a tiré l'esprit & le sel volatile aromatique huileux ; car on sent un froid très-considerable, au milieu de l'Eté, en appliquant les mains autour de la cornuë de verre dans laquelle on a fait la solution de cette tête morte.

Nous allâmes coucher ce même jour à un autre Monastere d'Armeniens, appellé le *Monastere Rouge*, parce que le dôme, qui est fait en lanterne sourde, est barbouillé de rouge ; je ne sçaurois trouver de comparaison plus juste, car le comble de ce dôme aboutit en pointe, ou en cone gauderonné comme un parapluye à moitié ouvert. Ce couvent n'est qu'à trois heures de chemin d'Erzeron, & l'Evêque, qui passe pour le plus sçavant homme qui soit parmi les Armeniens, y fait sa résidence ; ce n'est pas beaucoup dire, car on ne se pique guere de science en Armenie ; mais comme on nous assura qu'il étoit fort bien venu parmi les Curdes qui étoient campez selon leur coûtume aux sources de l'Euphrate, nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir s'y promener avec nous. On ne sçauroit faire ce voyage avec trop de précautions, car les Curdes sont des animaux peu raisonnables ; ils ne reconnoissent pas même les Turcs, & ils les dépouillent tout comme les autres lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Enfin ces brigands n'obéïssent ni à Beglierbey ni à Pacha, & il faut avoir recours à leurs amis lorsqu'on veut avoir l'honneur de les voir, ou pour mieux dire le pays où ils se trouvent. Quand ils ont consommé les pâturages d'un quartier, ils vont camper dans un autre. Au lieu de s'appliquer à la science des Astres comme les Caldéens, de qui on les fait descendre, ils ne cherchent qu'à piller, & suivent les Caravanes à la piste, pendant que leurs femmes s'occupent à faire du beurre, du fromage, à élever leurs enfans, & à prendre soin de leurs troupeaux.

Nous partîmes le 22. Juin à trois heures du matin du Monastere Rouge. La Caravane ne fut pas nombreuse, il falloit se livrer à l'Evêque, ou renoncer à voir les sources de l'Euphrate ; mais dans le fond, que risquions-nous ? Les Curdes ne mangent pas les hommes, ils ne font que les dépouiller, & nous y avions sagement pourvû en prenant nos plus méchants habits : nous n'avions donc à craindre que le froid & la faim. Par rapport à l'Evêque, c'étoit un homme de bien qui n'auroit pas voulu nous exposer à montrer nos nuditez. Nous le priâmes de serrer dans sa cassette quelques sequins que nous avions pris pour nôtre dépense. Nanti de nôtre bourse, il fit faire les provisions dont nous avions besoin, & paroissoit agir de bonne foi, bien informé d'ailleurs que nous étions sous la protection du Beglierbey, & que nous étions connus dans la ville pour ses Medecins. Nous avions donné des remedes gratuitement à tous les cliens du Monastere qui s'étoient addressez à nous. Après ces précautions nous nous abandonnâmes avec confiance à sa conduite. Il se mit à la tête de la compagnie, parfaitement bien monté de même que trois de ses domestiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux à nous & à nôtre suite. A demi heure de là nous prîmes un venerable vieillard de ses amis dans un assez joli village situé sur cette branche de l'Euphrate, laquelle passe à Elija. On nous régala de quelques Truites que l'on pescha sur le champ, & rien n'est comparable à la bonté de ces poissons lorsqu'on les mange sortant du ruisseau, cuites dans de l'eau où l'on a jetté une poignée de sel. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêtetez, & après nous avoir fait promettre de guerir à nôtre retour un de ses

amis, (car c'étoit là le compliment ordinaire) il nous fit assûrer qu'il parloit bien la langue des Curdes; qu'il trouveroit de ses amis dans les montagnes où nous allions, & que nous n'avions rien à craindre étant accompagnez de l'Evêque & de lui. Nous entrâmes dans de belles vallées, où l'Euphrate serpente parmi des Plantes merveilleuses, & nous fûmes charmez d'y trouver cette belle espece de *Pimprenelle à fleur rouge*, qui fait un des principaux ornemens des jardins de Paris, & que l'on a apportée depuis long-temps de Canada en France. Ce qui nous fit plus de plaisir, c'est que les plantes y étoient avancées, & nous nous flations de les trouver en bon état dans les montagnes; mais à mesure que nous montions, nous ne découvrions que pelouse & neige. Les forêts en sont bannies pour le reste des siécles, cependant le paysage est agréable, & les ruisseaux qui tombent de tous côtez font un spectacle divertissant. On voit je ne sçai combien de fontaines sur le haut de ces montagnes; les unes coulent tout simplement, les autres bouillonnent dans de petits bassins bordez de gazon. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre nôtre nappe, & pour nous délasser avec du vin du Monastere qui valoit mieux que tout le vin d'Erzeron. Là revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avoit pas laissé d'exciter en nous, nous puisions à pleines tasses dans les sources de l'Euphrate, dont nôtre nectar temperoit la fraîcheur excessive.

Il n'y avoit qu'une chose qui troubloit nos innocens plaisirs, c'est que de temps en temps nous voyions venir à nous certains députez des Curdes, qui s'avançoient à cheval la lance en arrêt pour s'informer quelles gens nous étions. Je ne sçai même si la peur ou le vin n'en faisoit pas paroître deux pour un, car à mesure que la peur s'emparoit de nôtre ame, il falloit bien avoir recours au cordial. S'il est permis de boire un peu plus qu'à l'ordinaire c'est en pareille rencontre, car sans cette précaution l'eau de l'Euphrate auroit achevé de glacer nos sens. Enfin comme il nous sembla que la députation augmentoit à vûë d'œil, l'Evêque & le vieillard s'avancérent à quelques pas, nous faisans signe de la main de rester où nous étions. Nous fûmes ravis d'être dispensez d'aller faire la reverence à ces députez. Après les premiers complimens, qui ne furent pas bien longs, ils s'avancérent tous ensemble vers nous, & commencérent à raisonner fort gravement sur je ne sçai quelle matiere. Comme les gens qui craignent s'imaginent toûjours qu'on parle d'eux, & que d'ailleurs les Curdes nous honoroient de temps en temps de leurs regards, nous affections aussi beaucoup de gravité; & ne doutant pas que l'Evêque ne leur dît que nous cherchions des Plantes, nous amassions celles qui étoient sous nos yeux & faisions semblant de discourir à leur sujet. Dans le fond nous parlions de la triste situation où nous nous trouvions, & nous nous expliquions en mauvais latin, de peur que nos Interpretes qui étoient faits à nôtre jargon n'y comprissent quelque chose.

La conference de l'Evêque & des Curdes ne laissoit pas de nous inquietter par sa longueur. Il y avoit bien loin de là au Monastere pour se retirer en chemise; & que sçait-on si ces gens qui sont accoûtumez à faire des Eunuques, n'auroient point eû envie de nous metamorphoser ainsi, dans l'esperance de nous vendre mieux? Nous fûmes un peu rassurez quand nôtre Drogman Armenien vint nous dire que les Curdes avoient donné un fromage à l'Evêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau de vie qu'il leur presenta. Nous fîmes demander à ce bon homme de quoi il s'agissoit, il répondit en souriant que les Curdes étoient de méchantes gens, mais que nous n'avions rien à craindre; que l'ancienne amitié qui étoit entre eux, & la veneration qu'ils avoient pour l'Evêque, nous mettroient à couvert de tout. En effet après qu'ils eurent bû l'eau de vie, ils se retirérent & l'Evêque revint à nous avec un visage fort gay. Nous ne manquâmes pas de le faire remercier de tous les soins qu'il s'étoit donné pour nous garentir des insultes de ces loups ravissans, & nous continuâmes à faire nos observations sur les plantes. Il y en a de fort belles autour de ces sources. Leur concours fait la branche de l'Euphrate, que nous avions presque toûjours suivie depuis le Monastere, & qui va passer à Elija. On y prend des Truites avec la main, dont nous fîmes grande chere tout le jour, mais nous les trouvâmes si molles le lendemain, que nous n'en voulumes pas gouter. Jusques-là nous fûmes bien contens de nôtre journée. Nous fîmes demander à l'Evêque s'il ne seroit pas possible d'aller voir l'autre branche de l'Euphrate laquelle va se joindre à la premiere, à *Mommacetum*. Il nous dit en riant qu'il ne connoissoit pas les Curdes de ce quartier-là, & que nous n'y verrions que des sources semblables à celles que nous venions de quitter. Nous le remerciâmes très-humblement, mais il auroit bien pû se dispenser de nous jetter dans de nouveaux embarras.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de nôtre eau de vie, nous aurions fort approuvé son procedé si nous n'avions pas été de la partie, & qu'il n'eût pas fallu s'approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espece de drap brun foncé, fort épais & fort grossier qui

sert de couvert à ces sortes de maisons portatives, dont l'enceinte, qui fait le corps du logis, est un quarré long fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissez en dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut démenager ils plient leur maison comme un paravent, & la chargent avec leurs ustencilles & leur enfans sur des bœufs & sur des vaches. Ces enfans sont presque nuds dans le froid, ils ne boivent que de l'eau de glace, ou du lait bouilli à la fumée des bouzes de vache que l'on amasse avec beaucoup de soin, car autrement leur cuisine seroit très-froide. Voila comment les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux de montagne en montagne. Ils s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut en décamper au commencement d'Octobre & passer dans le Curdistan ou dans la Mesopotamie. Les hommes sont bien montez & prennent grand soin de leurs chevaux; ils n'ont que des lances pour armes. Les femmes vont, partie sur des chevaux, partie sur des bœufs. Nous vîmes sortir une troupe de ces Proserpines qui venoient pour voir l'Evêque, & sur tout nous qui passions pour des Ours que l'on menoit promener. Quelques-unes avoient une bague qui leur perçoit une des narines; on nous assûra que c'étoient des Fiancées. Elles paroissent fortes & vigoureuses, mais elles sont fort laides, & ont dans la phisionomie un certain air de ferocité. Elles ont les yeux peu ouverts, la bouche extremement fenduë, les cheveux noirs comme jay, & le teint farineux & couperosé.

Nous voici pourtant, sans y penser, en pays d'érudition. Qui le croiroit, Monseigneur, parmi des Proserpines & des Curdes? La montagne où sont les sources de l'Euphrate doit être une des divisions septentrionales du *Mont Taurus* suivant Strabon; & ce Mont Taurus avec ses branches & ses Chênes occupe presque toute l'Asie mineure. Denys le Geographe nomme le *Mont Armenien*, celui d'où sort l'Euphrate. Les Anciens l'ont appellé *Paryardes*. Strabon s'explique plus clairement dans un autre endroit, où il dit positivement que l'Euphrate & l'Araxes sortent tous deux *du Mont Abos*, qui est une portion du Mont Taurus. Pline assûre que l'Euphrate vient d'une Province appellée la *Caranitide* dans la grande Armenie que Domitius Corbulo, qui avoit été sur les lieux, appelle le *Mont Aba*, & que Nûtianus, qui avoit aussi vû ce pays-là, nomme *Capotes*. Eustathe, sur Denys Periegete, la nomme *Acbos*.

Mitridate passa par les sources de l'Euphrate en s'enfuyant dans la Colchide, après avoir été battu par Pompée. Il y a beaucoup d'apparence que l'action se passa dans la plaine d'Erzeron; car les deux branches de l'Euphrate dont on a parlé, peuvent être appellées ses sources par les Historiens. Procope n'a pas connû ces sources, il les fait sortir de la même montagne que celles du Tigre. Il y a, dit-il, une montagne en Armenie à cinq milles & démi de *Theodosiopolis*, d'où sortent deux grands fleuves; celui qui passe à droite s'appelle l'Euphrate, & l'autre le Tigre. Strabon a eû raison de dire que les sources de ces rivieres étoient éloignées de deux cens cinquante milles, ou de deux mille cinq cens stades. Pompée, comme dit Florus, fut le premier qui fit dresser un pont de batteaux sur l'Euphrate, dans le tems qu'il poursuivoit Mitridate. Ce fut apparemment vers le coude que cette riviere fait après que ses deux branches se sont jointes à Mommacotum. Quelques années auparavant Lucullus avoit sacrifié un Taureau à cette fameuse Riviere pour en obtenir un passage favorable.

On croit ordinairement qu'Erzeron est l'ancienne ville de *Theodosiopolis*, neantmoins la chose ne paroit pas trop assûrée, si ce n'est que l'on suppose, comme cela se peut, que les habitans d'*Artze* se fussent retirez à Theodosiopolis après qu'on eut détruit leurs maisons. Cedren rapporte que sous l'Empereur Constantin Monomaque qui mourut vers le milieu du onziéme siecle, Artze étoit un grand Bourg plein de richesses, habité non seulement par les Marchand du pays, mais aussi par plusieurs autres Marchands ou Facteurs Syriens, Armeniens, & autres de differentes nations, qui comptant beaucoup sur leur grand nombre & sur leurs forces, ne voulurent pas se retirer avec leurs effets à Theodosiopolis pendant les guerres que l'Empereur eût avec les Mahometans. Theodosiopolis étoit une grande & puissante ville qui passoit pour imprenable dans ce temps-là, & qui étoit située tout proche d'Artze. Les Infidéles ne manquérent pas d'assiéger ce Bourg; les habitans se défendirent vigoureusement pendant six jours, rétranchez sur les toits de leurs maisons, d'où ils ne cessoient de jetter des pierres & des fleches. Abraham Général des assiégeans, voyant leur opiniâtre résistance & apprehendant que la Place ne fût secouruë, y fit mettre le feu de tous côtez, sacrifiant un si riche butin à sa réputation. Cedren assûre qu'il y périt cent quarante mille ames, ou par le fer ou par le feu. Les maris, dit-il, se précipitoient dans les flâmes avec leurs femmes & leurs enfans. Abraham y trouva beaucoup d'or & des ferrements que le feu n'avoit pû devorer. Il en fit sortir plusieurs chevaux & autres bêtes de somme. Zonare raconte à peu près la même chose de la destruction d'Artze, mais il ne parle pas de Theodosiopolis. Cet Auteur assûre seulement qu'Artze étoit sans muraille, & que ses habitans en avoient fortifié les avenuës avec du bois, je crois qu'ils consumérent tout celui qui étoit aux environs, car depuis ce temps-là l'espece s'en est

perduë. Comme la Place fut réduite en cendres, & que ce passage est absolument necessaire pour le commerce, il y a beaucoup d'apparence que les restes de ces pauvres habitans, & les Marchands étrangers qui s'y vinrent établir dans la suite, pour ne pas tomber dans un pareil malheur, se retirérent à Theodosiopolis qui en étoit près, suivant Cedren.

Les Turcs à qui peut-être le nom de *Theodosiopolis* parut trop long & trop embarrassant, donnérent le nom d'*Arts-zerum* à cette Place, c'est à dire *Artze des* * *Grecs* ou *des Chrétiens*, car *Rum* ou *Rumili* signifie en langue Turque *la Romanie* ou *la terre des Grecs*. Ils distinguent *la Romelie* ou *Rumili* en celle d'Europe & en celle d'Asie, ainsi d'*Artzé-rum* on a fait *Arzerum*, & *Erzeron*, comme prononcent la plûpart des Francs. Il ne faut pas confondre cette ville de *Theodosiopolis* avec une autre ville de même nom, qui étoit sur le fleuve *Abborras* en Mesopotamie, & que l'Empereur Anastase avoit fait revêtir de fortes murailles, comme l'assûre Procope. Ce même Auteur fait mention de la *Theodosiopolis* dont nous parlons. On croit que c'est Orthogul pere du fameux Othoman premier Empereur des Turcs, qui prit Erzéron, mais cela n'est pas certain, car l'Armenie avoit encore ses Rois sous Selim premier. La ressemblance des noms a persuadé à plusieurs qu'Erzeron étoit la ville d'*Aziris*, que Ptolomée place dans la petite Armenie.

Vous me permettrez, Monseigneur, de passer de l'érudition à l'Histoire naturelle. Nous observâmes aux environs de cette ville une très-belle espece de *Pavot* que les Turcs & les Armeniens appellent *Aphion*, de même que *l'Opium commun*; cependant ils ne tirent pas d'Opium de l'espece dont nous parlons, mais par ragoût ils en mangent les têtes encore vertes, quoiqu'elles soient fort acres & d'un goût brulant.

La racine de cette plante est grosse comme le petit doigt & longue d'un pied, blanche en dedans, brune en dehors, fibreuse, pleine d'un laict blanc-sale très-amer & très-acre. Ordinairement les tiges sont de la hauteur d'un pied & demi ou deux, épaisses de trois ou quatre lignes, droites, fermes, vert-pâle, herissées de poils blanchâtres, roides, longs de trois lignes, si ce n'est vers le haut où elles sont couvertes de poils ras. Les feuilles ont un pied de haut & sont découpées à peu près comme celles du *Coquelicoc* en plusieurs parties jusques vers la côte. Ces pieces ont environ deux pouces & demi de long sur neuf ou dix lignes de large, vert-brun & comme luisantes sur certains pieds, récoupées sur les bords à grosses dents pointuës & terminées par un poil blanc, semblables à ceux qui couvrent les feuilles, & tous ces poils sont aussi roides & aussi longs que ceux des tiges. Chaque tige ne soûtient le plus souvent qu'une fleur, dont le bouton qui a dix-huit ou vingt lignes de long, est couvert d'un calice à deux ou trois feuilles membraneuses, creuses, blanchâtres sur le bord, herissées de poils. Elles tombent quand la fleur s'épanouït, & l'on s'apperçoit alors qu'elle est composée depuis quatre jusques à six feuilles, longues de deux pouces & demi sur trois pouces & demi de large, arrondies comme celles des autres Pavots & de la couleur du Coquelicoc, plus ou moins foncé, avec une grosse tâche à l'onglet laquelle est aussi plus ou moins obscure. Les feuilles intérieures sont un peu plus étroites que les extérieures, & tiennent fortement contre le pedicule; souvent même elles ne tombent que deux jours après que la tige est coupée. Le milieu de la fleur est rempli par un pistile long d'un pouce, oblong, sphérique sur quelques pieds, vert-pâle, lisse, arrondi vers le haut en maniére de calote purpurine découpée en pointe sur les bords, & relevée d'environ une douzaine de bandes violet foncé, poudreuses, lesquelles, partant du même centre, viennent se distribuer en rayon & se terminer à une des pointes qui sont sur les bords. Ce pistile est surmonté par une grosse touffe d'étamines à plusieurs rangs, grisdelin luisant, chargées chacune d'un sommet violet foncé, poudreux, long d'une ligne & demi sur demi ligne de large. La Plante rend un suc limpide, mais le pistile est rempli d'un laict blanc-sale très-amer & très-acre, de même que la racine. Ce pistile devient un fruit ou coque. Cette belle espece de Pavot se plaît fort au Jardin du Roi, & même en Hollande où nous l'avons communiquée à nos amis. Mr. *Commelin* très-habile Professeur de Botanique à Amsterdam, en a donné la figure.

Nous retournâmes le 24. Juin à Erzeron, où nous apprîmes par Mr. Prescot qui est Consul de la nation Angloise depuis 10. ou 12. ans, qu'il y avoit deux Caravanes prêtes à partir, l'une dans trois jours pour Tocat, & l'autre dans 10. ou 12. jours pour Teflis. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis non seulement pour voir la Georgie, qui est le plus beau pays du monde, mais aussi pour cueillir à nôtre retour les graines de tant de belles Plantes que nous avions observées autour d'Erzeron. On assûroit de plus qu'il y avoit beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat, qui se retireroient suivant leur coûtume ordinaire sur la fin de l'Eté, à cause qu'alors les campagnes brûlées par les grandes chaleurs ne fournissent plus de fourages. Il est certain que les

* Ῥωμαίοι.



Papaver Orientale hirsutissimum flore magno

les mois de Juin, Juillet & Août sont les mois les plus favorables pour les voleurs ; ils trouvent par tout à nourrir grassement leurs chevaux, & c'est de quoi ils se soucient le plus ; car ces gens-là ne marchent pas commes des gueux. Du côté de Tocat & dans la Georgie Turque on moissonne à la fin de Juillet, au lieu qu'aux environs d'Erzeron on ne coupe les bleds qu'en Septembre. De toutes les Caravanes celle de Teflis passe pour la moins dangereuse.

En attendant qu'elle fût assemblée nous ne perdîmes pas nôtre temps. Quand nous n'étions pas en campagne nous allions faire la conversation chez le Consul Anglois où il y a toûjours bonne compagnie. Non seulement c'est le rendévous des plus gros Marchands Armeniens, mais encore de tous les étrangers : Mr. *Prescot* est un des plus honnêtes hommes du monde, bien faisant, & qui nous prévenoit sur tout ce qui nous pouvoit faire plaisir ; j'apprehende même que les gens du pays n'abusent de ses bontez, car ils l'obsedent continuellement. Quoiqu'il ne soit pas de la Communion Romaine, il rend toutes sortes de bons offices aux Missionaires ; il les loge souvent chez lui & leur facilite l'entrée & la sortie du pays avec beaucoup de charité. Nous apprîmes qu'à trois ou quatre journées de la ville il y avoit de bonne mines de cuivre, d'où l'on tiroit la plus grande partie de celui qui se travaille dans le fauxbourg des Grecs, & que l'on répand en Turquie & en Perse. On nous assûra aussi qu'il y avoit des mines d'argent autour d'Erzeron, aussi-bien que sur le chemin ordinaire de cette ville à Trebisonde. Nous ne pûmes pas voir ces dernieres mines, parce que le Beglierbey voulut prendre le plus beau chemin qui en est assez éloigné. Pour celles qui sont autour d'Erzeron, nous ne trouvâmes personne qui osât nous y conduire : le Beglierbey même ne nous conseilla pas d'en approcher, à cause de la jalousie des gens du pays, qui s'imaginent que les étrangers n'y vont que pour enlever leurs trésors. On nous assûra qu'on y trouvoit du Lazuli parmi celles de cuivre, mais en petite quantité, & qu'il étoit trop mêlé de marbre. Celui que l'on trouve du côté de Toulon en Provence dans la montagne de *Carqueirano* a le même défaut, mais certainement ce n'est pas la pierre d'Armenie, comme bien des gens le croyent. La pierre d'Armenie, comme il paroît par la description de *Boot*, est d'un bleu-celeste, unie mais friable. Celles d'auprès d'Erzeron & de Toulon sont très-dures & plus dures même que le Lazuli, car ce n'est proprement qu'un marbre pétri naturellement avec du Lazuli. Peut-être que le Lazuli le plus fin n'est autre chose qu'une espece de vert-de-gris ou de rouille naturelle. Peut-être aussi que c'est de l'or déguisé par quelque liqueur corrosive, comme le vert-de-gris n'est qu'un cuivre déguisé par le vin & le marc de raisin ; Outre que le Lazuli se trouve dans les mines d'or, il semble qu'il y ait parmi cette pierre quelques filets d'or qui ne sont pas corrompus, s'il faut ainsi dire.

Nous demandâmes un jour à Mr. Prescot, où étoit mort Mr. *Vernon* sçavant Mathematicien Anglois qui avoit fait de belles observations astronomiques en Levant, & dont Mrs. *Wheler* & *Spon* parlent avec éloge. Le Consul nous assûra qu'il lui avoit prédit souvent qu'il seroit malheureux avec toute sa science, s'il ne se moderoit. Mr. Vernon étoit d'une vivacité admirable mais il s'emportoit trop facilement. En effet Mr. Prescot fut prophete, & nôtre Mathematicien mourut à Hispaham des blessures qu'il avoit reçûës à la tête dans une querelle qu'il eut avec un Persan en sortant de table. Mr. Vernon accusa le Mahometan de lui avoir volé un fort bon couteau à l'Angloise ; le Persan ne fit qu'en rire, soit qu'il eût pris le couteau ou non ; l'Anglois en fut encore plus offensé. On s'échauffa là-dessus, on en vint aux mains, & le Persan frappa si rudement Mr. Vernon sur la tête, qu'on fut obligé de l'attacher sur son cheval pour le conduire à Hispaham où il mourut quelques jours après sans secours, car il n'y avoit pas encore des Anglois établis en cette ville. Ils y sont fort puissans aujourd'hui, & y vivent en grands Seigneurs. Leur magnificence va quelquefois jusqu'à la profusion surtout quand la Cour vient les visiter.

Pendant qu'on travailloit à faire nos balots, nous herborisions souvent avec plaisir, sur-tout dans la vallée des *Quarante Moulins* qui est à une promenade de la ville, à l'entrée de deux montagnes fort escarpées, d'où coulent plusieurs belles sources qui forment un ruisseau considerable. Non seulement ce ruisseau fait moudre plusieurs moulins, mais il arrose encore une partie de la campagne jusqu'à la ville. Nous eûmes le plaisir de proceder dans un de ces moulins à la nomination d'un des plus beaux genres de Plantes qu'il y ait dans tout le Levant ; aussi lui donnâmes-nous le nom d'une personne fort estimable par sa science & par sa vertu. C'est Mr. *Morin* de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui par un bonheur singulier a élevé cette Plante, de graine, dans son Jardin de l'Abbaye de S. Victor, je dis par un bonheur singulier, car elle n'a pas levé au Jardin du Roi, ni dans quelques autres jardins où je l'avois fait semer. Il semble qu'elle soit glorieuse de porter le nom de Mr. Morin, qui a toûjours aimé & cultivé la Botanique avec passion.

La

La *Morine* a la racine plus grosse que le pouce, longue d'un pied, partagée en grosses fibres brunes, gersées, peu cheveluës. Sa tige qui a jusques à deux pieds & demi de haut, est ferme, droite, lisse, purpurine à sa naissance, épaisse de deux ou trois lignes, rougeâtre aussi, mais veluë vers le haut, accompagnée ordinairement à chaque nœud de trois feuilles assez semblables à celles de la *Carline*, vert-gai, laisantes, longues de 4. ou 5. pouces sur environ un pouce de large, découpées, ondées & garnies de piquants jaunâtres, fermes, durs, longs de 4. ou 5. lignes. Ces feuilles diminuent un peu vers le haut & sont un peu veluës en dessous. De leurs aisselles naissent des fleurs par étage & à double rang, longues d'un pouce & demi. Chaque fleur est un tuyau courbe fort menu vers le bas où il est blanc & légerement velu; mais il s'évase en haut & se divise en deux lévres. La supérieure est relevée & longue d'environ 5. pouces sur 4. lignes de large, arrondie & profondément échancrée. L'inferieure est un peu plus longue & découpée en trois parties arrondies aussi. L'ouverture du tuyau qui est entre ces deux lévres est toute découverte. Deux étamines courbes qui débordent de près de trois lignes, blanchâtres & chargées de sommets jaunâtres, sont collées contre la lévre superieure. Le filet du pistile qui est tant soit peu plus long, finit par un bouton verdâtre. Le calice est un tuyau long de trois lignes, fendu profondément en deux languettes arrondies, légerement canelées. C'est du fond de ce dernier tuyau que sort la fleur. On en trouve souvent de deux sortes sur le même pied, les unes sont toutes blanches, les autres sont couleur de rose titant sur le purpurin, avec les bords blanchâtres. Toutes ces fleurs ont l'odeur de celles du *Chevrefeuille*, & portent sur un embryon de graine. Les feuilles cette Plante ont d'abord un goût d'herbe assez fade, mais on y trouve ensuite de l'acrimonie.

Nous allâmes chez le Beglierbey lui baiser la veste, & demander la continuation de sa protection. Il eut la bonté de nous faire remercier des soins que nous avions pris de sa santé, & de toute sa maison. Il nous prévint sur les Lettres de recommandation que nous souhaitions pour le Pacha de Cars; & nous fit encore expedier une patente fort avantageuse où il se louoit de nôtre capacité en fait de Medecine, & dans laquelle il rendoit de bons témoignages de nôtre conduite.

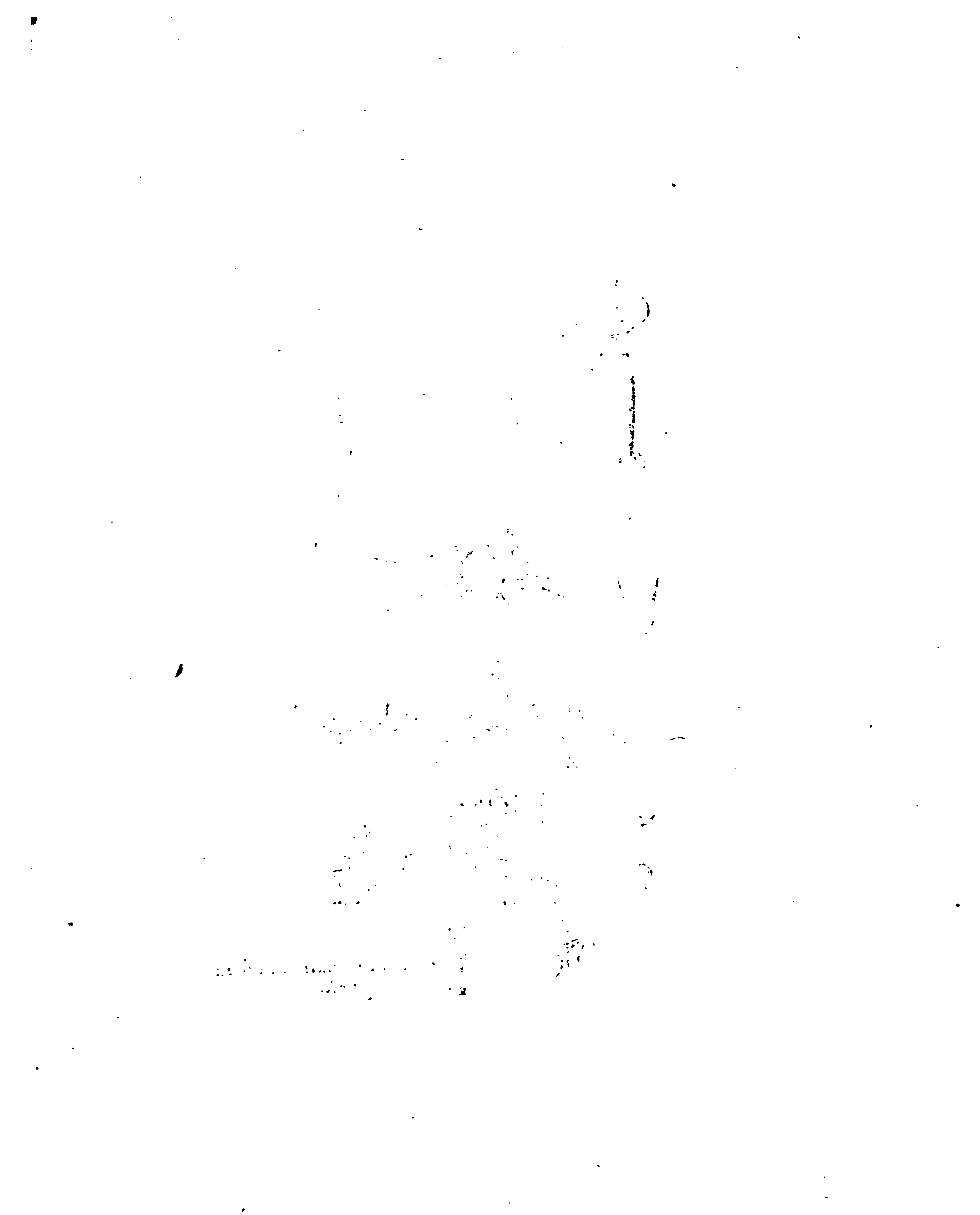
* Nous partimes d'Erzeron le 6. Juillet pour Teflis, & nous nous rendîmes à *Elzelmic* village au Nord-Est à trois heures de la ville. Nôtre Caravane composée de Marchands, dont les uns alloient à Cars & à Teflis, les autres à Erivan, quelques-uns à Gangel, n'étoit qu'environ de deux cens hommes armez de lances & de sabres; quelques-uns avoient des fusils & des pistolets. La campagne d'Erzeron jusques à moitié chemin d'Elzelmic est fort seche; ses collines sont pelées. On entre ensuite dans une plaine fermée à droit & à gauche par des éminences où il y avoit encore assez de neiges. Il en tomba beaucoup aux environs d'Erzeron la nuit du second au troisiéme Juillet.

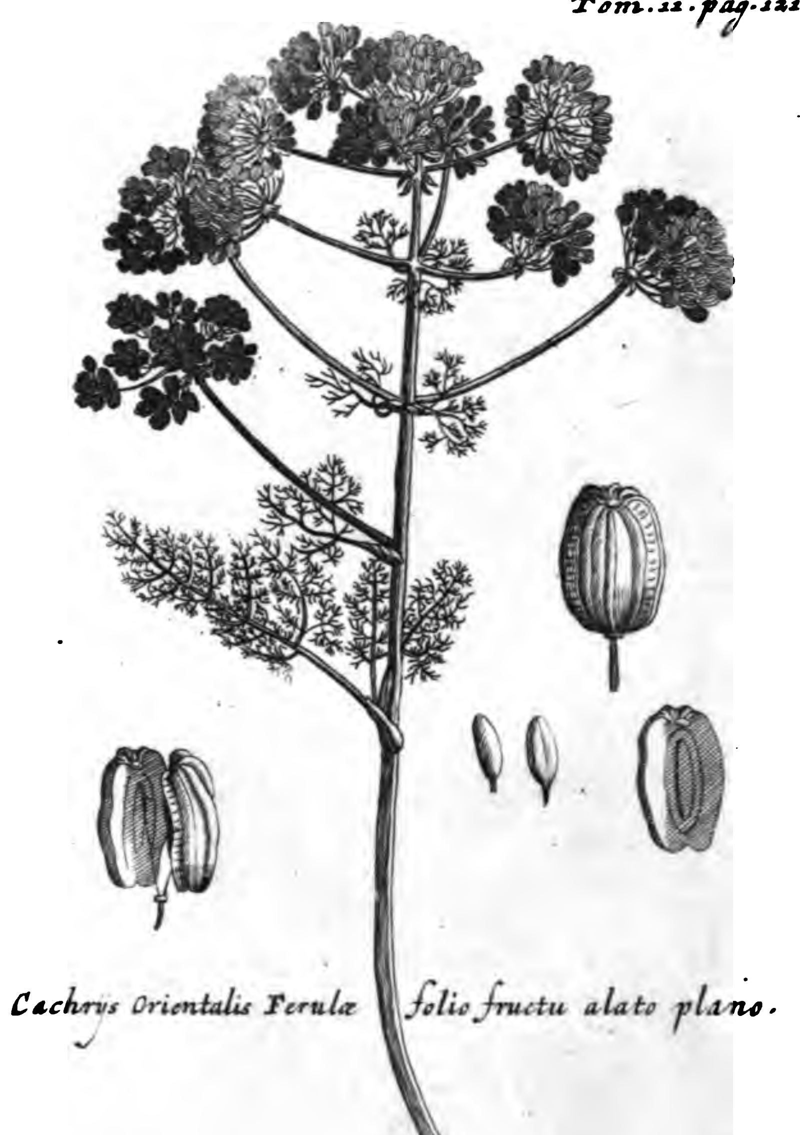
Le 7. Juillet nous partîmes à trois heures & demi après minuit, & nous campâmes sur les dix heures auprès d'un village appellé *Badijouan*, après en avoir laissé un autre en arriére, dont j'ai oublié le nom. On ne voit aucun arbre dans tout ce quartier lequel d'ailleurs est plat, bien cultivé, & arrosé avec autant de soin que la campagne d'Erzeron. Sans cette précaution la moitié des bleds seroient rotis: neanmoins cela paroît assez étrange, car de ces mêmes champs qu'on est obligé d'arroser, on découvre la neige sur les collines voisines. Au contraire dans les Iles de l'Archipel, où il fait des chaleurs à calciner la terre & où il ne pleut que pendant l'Hiver, les bleds sont les plus beaux du monde. Cela montre bien que toutes les terres n'ont pas le même suc nourricier. Celles de l'Archipel sont comme les Chameaux, elles boivent pour longtemps. Peut-être que l'eau est plus necessaire à celles d'Armenie, pour dissoudre le sel fossile dont elles sont imprégnées, lequel détruiroit la tissûre des racines si les petits grumeaux n'étoient bien fondus par un liquide proportionné; aussi y laboure-t-on profondément. Quoique ces terres ne soient pas fortes on attele trois ou quatre paires de bœufs ou de bufles à une charruë, & c'est sans doute afin de bien mêler la terre avec le sel fossile qui resteroit en trop grande quantité sur la surface & brûleroit les plantes. Au contraire dans la *Camargue d'Arles*, qui est cette Ile si fertile que le Rhône enferme audessous de la ville, on ne fait qu'éfleurer la terre en labourant pour ne pas la mêler avec le sel marin qui est audessous. Avec cette précaution la Camargue où il n'y a qu'un demi pied de bonne terre, est le pays le plus fertile de la Provence, & les Espagnols le nommérent *Comarca* par excellence, dans le temps que les Comtes de Barcelone en étoient les maîtres. *Comarca* signifie chez eux un champ qui produit abondamment. Ainsi le mot de *Camargue* ne vient pas du *Camp de Marius*, comme l'on prétend, car ce Général Romain n'y a jamais campé. Le grand fossé qu'il fit faire pour fortifier son camp & pour y faire voiturer les munitions qu'il tiroit de la Mediterranée, se trou-

* Voiage de Georgie.



Morina Orientalis Carlinæ folio





Cachrys Orientalis Ferulæ folio fructu alato plano.

trouvoit, suivant Plutarque, entre le Rhône & Marseille. On découvre encore les traces de cet ouvrage du côté de *Fos* village auprès du *Martigues* qui a retenu le nom de *la Fosse de Marius*, & non pas celui des *Phociens* peuples d'Asie au-dessus de Smyrne, qui s'établirent à Marseille pendant les guerres des Perses & des Grecs. Mille pardons, Monseigneur, de cette digression; nous sommes si accoûtumez à nous écarter en herborisant, qu'il n'est pas surprenant que je m'égare quelquefois dans les lettres que vous m'avez permis de vous écrire.

Je reviens à nôtre Caravane. Elle partit le 8. Juillet sur les neuf heures du matin, & marcha jusques à une heure après midi à travers de grandes campagnes peu cultivées, mais excellentes à ce qu'on nous dit. Nous y observâmes de fort belles Plantes, comme nous avions fait le jour précedent; mais voilà tout, car on n'y voit ni ville ni villages, pas même la moindre broussaille. On dressa nos tentes auprès d'un ruisseau qui fait moudre un moulin, je ne sçai à quel usage; car nous ne recontrâmes pas une ame pendant toute la journée.

La route du 9. Juillet fut bien plus agréable. Quoiqu'on nous eût fait partir à trois heures du matin, nous nous retirâmes sur les dix heures après avoir passé par des montagnes peu élevées, sur lesquelles on voit des Pins de la même espece que ceux de nôtre montagne de *Tarare*. Ce changement de décoration ne laisse pas de réjouïr en voyageant: Il n'y a rien de plus ennuyeux que de marcher dans ces grandes plaines où l'on ne voit que la terre & le ciel, & sans les Plantes qu'on y trouve j'aimerois mieux être sur mer, je veux dire pendant le calme; car j'avouë tout naturellement que dans la bourrasque on donneroit tout ce qu'on a au monde pour se pouvoir transporter dans la plaine la plus ennuyeuse. On campa ce jour-là à *Coroloucalesi* village que l'on peut appeller en François *la Tour de Corolou*. Nôtre moisson fut assez belle; & comme l'érudition me manque ici, car je ne sçai ce que c'est que *Corolou* ni sa *Tour*, vous me permettrez de vous envoyer la description d'une Plante qui fait encore aujourd'hui les délices de Mr. le Premier Medecin. Elle a fort bien levé, bien fleuri & bien grainé dans le Jardin du Roi. Il y a même apparence qu'elle y durera long-temps.

C'est une *Ombellifer*, pour parler Botanique, dont la racine pique en fond jusques à un pied & demi, grosse au collet comme le bras, partagée en quelques autres racines de la grosseur du pouce, peu cheveluës, couvertes d'une écorce brune, pleine de lait acre & fort amer. Les feuilles d'enbas qui ont environ trois pieds de large sur autant de long, sont découpées si menu, qu'on ne sçauroit mieux les comparer qu'à celles d'une autre espece de ce genre que *Morison* a nommée *Cachrys semine fungoso, levi, foliis Ferulaceis*. Il semble même que la comparaison cloche un peu, car il n'y a point d'espece de *Ferule* qui ait les feuilles si menues, & j'aurois mieux fait, sans suivre l'exemple de Morison, de comparer les feuilles de celle dont je parle, à celles du *Fenouil*. Les tiges de nôtre plante s'élevent à 4. pieds, grosses comme le pouce, fermes, dures, droites, solides, couvertes d'une fleur semblable à celle des *Prunes fraîches*, lisses, canelées, noueuses, garnies aux nœuds de deux ou trois feuilles beaucoup plus petites que les autres; & des aisselles de celles-ci naissent vers le haut trois ou quatre branches, lesquelles forment une plante assez arrondie. Les extremitez de ces branches sont chargées d'ombelles ou bouquets de demi pied de diametre, composez de rayons inégaux qui soûtiennent d'autres bouquets plus petits & comme spheriques, terminez par des fleurs jaunes à 5. 6. ou 7. feuilles, longues d'une ligne & demi, avec la pointe tournée en dedans, ce qui les fait paroître comme échancrées. Les étamines & les sommets sont de même couleur. Le calice qui d'abord n'a que deux lignes de long, grossit à vûë d'œil à mesure que les fleurs se passent, & devient ensuite un fruit long d'environ 10. lignes sur 6. lignes de large, composé de deux parties arrondies sur le dos, garnies dans leur longueur de petites aîles ou feuillets membraneux & blancs comme le fruit du *Laserpitium*. Il faut pourtant rapporter nôtre Plante au genre de *Cachrys*, parce que les parties de son fruit sont spongieuses, épaisses de trois lignes & remplies d'une graine plus grosse qu'un grain d'orge. Les feuilles de cette Plante sont un peu aromatiques, mais très acres & très-ameres.

Le 10. Juillet nous partîmes à 3. heures après minuit, & marchâme jusqu'après midi par des montagnes agreables & bien fournies de Pins. A la verité nous n'étions pas trop attentifs à les considérer; car nous découvrions de temps en temps quelques pelotons de voleurs armez de lances & de sabres. Ils n'oserent pourtant nous attaquer, parce qu'ils nous crurent les plus forts; cependant ils se trompoient très-fort, & ils auroient eû bon marché de nous s'ils s'étoient approchez. Nous avions assez de Turcs dans nôtre Caravane, mais les Armeniens, à ce que nous apprîmes par nos Drogmans, commençoient à parler entre eux d'accommodement, & si les voleurs ne s'étoient pas écartez, on n'auroit pas manqué de leur envoyer un Deputé pour traiter de la rançon. Nous n'en fûmes pas quittes pour cette allarme. Nos marchands crurent que ces voleurs

voleurs étant à nos trousses, nous leurs avions dérobé une marche : si la chose étoit ainsi elle s'étoit passée fort innocemment de nôtre part, car aucun de nous n'avoit pensé à les tromper; heureusement nous n'entendîmes plus parler d'eux. Nous descendîmes le lendemain, des montagnes sur les dix heures pour entrer dans une assez belle plaine où nous campâmes à *Chatac* méchant village sur un ruisseau qui tombe de quelques collines où l'herbe ne faisoit que de naître. A peine trouvoit-on à faire paître les chevaux dans les meilleurs fonds. Les chemins y sont bordez de cette belle espece d'*Echium* à fleur rouge, que *Clusius*, le plus grand observateur de Plantes de son temps, avoit découverte en Hongrie. Les tiges naissent trois ou quatre ensemble, hautes d'un pied & demi ou deux, épaisses de trois lignes, vert-pâle, piquées de rouge brun, cassantes, herissées de poils blancs, garnies de feuilles longues de demi pied & larges seulement de demi pouce, de la même couleur & tissûre que celles de l'*Echium commun*, mais beaucoup plus herissées des deux côtez. Elles diminuent jusques en haut ; & de leurs aisselles, presque depuis la moitié de la tige jusques à l'extrémité, naissent des brins longs d'un pouce & demi courbez en queue de Scorpion, sur lesquelles s'appuyent deux rangs de fleurs hautes de 8. ou 9. lignes, rétrecies en maniére de tuyau recourbé, évasé & découpé en cinq parties arrondies, dont les inferieures sont plus courtes que la superieure. Ces fleurs sont rouges couleur de Garence & sans feu. Les étamines, qui débordent de trois côtez, sont un peu plus éclatantes, mais leurs sommets sont foncez. Le calice est d'environ demi pouce, découpé en cinq parties fort étroites & fort veluës. Le pistile est à 4. embryons, lesquels dans la suite deviennent autant de graines longues d'une ligne & demi, brunes, de la figure de la tête d'une vipere.

Le 12. Juillet on partit sur les quatre heures du matin, & nous marchâmes jusques à midi dans une des plus belles plaines qu'on puisse voir. La terre, quoique noire & grasse, n'y produit pas beaucoup, parce qu'il y gêle la nuit, & nous trouvions souvent de la glace autour des fontaines avant le lever du soleil. Quelque chaud qu'il y fasse le jour, le froid de la nuit retarde furieusement les plantes : les bleds n'avoient pas plus d'un pied de haut, & les autres Plantes n'étoient pas plus avancées qu'elles le sont à la fin d'Avril aux environs de Paris. La maniére de labourer ces terres est encore plus surprenante, car on attache jusques à dix ou douze paires de Bœufs à une charruë. Chaque paire de Bœufs a son postillon, & le laboureur pousse encore le soc avec le pied; tous leurs efforts aboutissent à faire des sillons plus profonds qu'à l'ordinaire. L'expérience sans doute leur a appris qu'il falloit creuser bien avant, soit pour mêler la terre superficielle qui est trop seche, avec celle de dessous qui l'est moins, soit pour garentir les graines des grandes gelées, car sans cela ils ne prendroient pas tant de peine & ne feroient pas tant de dépense inutilement. Nous en demandâmes plusieurs fois la raison à nos conducteurs, qui se contentérent de nous dire que c'étoit la mode du pays. On ne voit aucun arbre parmi ces champs, mais seulement quelques Pins que l'on traîne sur les grands chemins pour les conduire dans les villes & les villages, en y attelant autant de Bœufs qu'il en faut pour les transporter. Cela ne nous surprenoit pas. On ne rencontre autre chose en Armenie que des Bœufs ou des Bufles attelez ou chargez à dos comme des mulets. Les Pins cependant, de l'aveu des gens du pays, commencent à devenir fort clair semez, & l'on en découvre peu qui levent de graine. Je ne sçai comment ils feront quand on aura coupé tous les grands arbres, car ils ne sçauroient bâtir sans ce secours ; je ne dis pas les meilleures maisons où l'on n'employe les poutres que pour soûtenir les couverts ; je parle des chaumiéres qui sont les maisons les plus communes, dont les quatre murailles sont fabriquées avec des Pins rangez par la pointe, à angles droits, les uns sur les autres jusques au couvert, & arrêtez dans les coins avec des chevilles de bois. Nous ne trouvâmes aucune Plante nouvelle ce jour-là, & nous fûmes un peu allarmez de voir parmi quelques Plantes rares que nous avions observées plus d'une fois, des *Mauves* ordinaires, du *Plantain*, de la *Parietaire*, & sur-tout du *Bouillon-blanc*, du *Velar* & de cette Plante que l'on vend à Paris pour le cours de ventre, sous le nom de *Thalitron*. Nous croyions être revenus en Europe, cependant nous arrivâmes insensiblement à Cars après une marche de sept heures.

Cars est la derniere place de la Turquie sur la frontiere de Perse, que les Turcs ne connoissent que sous le nom d'*Agem*. Je me trouvai embarrassé un jour chez le Beglierbey, qui me fit demander ce que l'on disoit en France de l'Empereur d'Agem ? Heureusement il me souvint d'avoir lû dans Cornuti que le *Lilac de Perse* s'appelloit *Agem Lilac*, & cela me fit comprendre qu'*Agem* devoit signifier la Perse. Pour revenir à Cars, la ville est bâtie sur une côte exposée au Sud-Sud-Est. L'enceinte en est presque quarrée & un peu plus grande que la moitié de celle d'Erzeron. Le Château de Cars est fort escarpé sur un rocher tout au haut de la ville. Il paroît assez bien entretenu, mais il n'est défendu que par de vieilles tours. Le reste de la place est comme



Veüe de Cars sur la Frontiere de Perse.

une espece de theatre, au derriere duquel il y a une vallée profonde, & escarpée de tous côtez & par où passe la riviere. Cette riviere ne va pas à Erzeron, comme l'a crû Sanson, au contraire elle vient de cette grande plaine par où l'on arrive d'Erzeron à Cars, & tombe de ces montagnes où nous rencontrâmes des voleurs pour la premiere fois. Après avoir serpenté dans cette Plaine elle vient se rendre à Cars, où elle forme une Ile en passant sous un pont de pierre, & suit la vallée qui est derriere le Château. Non seulement elle y fait moudre plusieurs moulins, mais elle en arrose les jardins & les champs. Enfin elle se joint à la riviere d'*Arpagi*, laquelle ne coule pas loin de là; & ces deux rivieres jointes ensemble sous le nom d'Arpagi, servent de frontiere aux deux Empires avant de tomber dans l'*Araxe*, que les Turcs & les Persans appellent *Aras*. Ce qui peut avoir trompé Sanson, c'est que l'Araxe, comme l'on verra dans la suite, a sa source dans la même montagne que l'Euphrate. Cet Auteur a situé Cars au confluant des deux branches imaginaires de l'Euphrate, lesquelles, selon lui, forment une riviere considérable qui passe à Erzeron. Il faut attribuer ces fautes aux mauvais memoires qu'on lui a fournis, car Sanson étoit un excellent homme, qui le premier a fait les meilleures Cartes qui ayent paru en France.

Non seulement Cars est une ville dangereuse pour les voleurs, mais les Officiers Turcs y font ordinairement de grandes avanies aux étrangers, & en tirent tout ce qu'ils peuvent. Nous demandâmes à saluer le Pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçoit. Son Chiaïa chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos Patentes ne servoient de rien, & qu'assurément il ne nous seroit pas permis de passer dans le pays d'Agem. Cependant nous lui avions fait voir un Commandement de la Porte & un Passeport du Beglierbey-d'Erzeron, sous le département duquel est le Pacha de Cars. Voici l'analyse que le Chiaïa fit de nos Pieces. Pour le Commandement de la Porte, dit-il, c'est la Patente la plus vénérable qui soit au monde, & il ne cessoit de la porter à son front, mais la ville de Cars n'y est pas mentionnée. Je répondis qu'il n'étoit pas pos-

possible de mettre sur une feuille de papier les noms des principales villes de leur Empire. Le Passeport du Beglierbey d'Erzeron porte, dit-il, que vous viendrez ici, mais il ne marque pas que vous passerez plus avant. Comme j'en avois fait faire une traduction à Erzeron, je suppliay le Chiaïa de le relire, protestant que le Beglierbey nous avoit fait assûrer, que sur son Passeport on ne feroit aucune difficulté de nous laisser passer de Cars dans le Gurgistan qui appartient à l'Empereur d'Agem, & que c'étoit-là nôtre veritable dessein. Après quelques contestations sur ce Passeport, nous lui fîmes dire que nous serions bien aises de baiser la veste du Pacha, & de lui presenter la lettre du Beglierbey. Il répondit qu'il se chargeoit de cette lettre, mais qu'assurément le Pacha ne nous laisseroit pas sortir des terres du Grand Seigneur; qu'il alloit s'en éclaircir sur l'heure. En effet il nous quitta brusquement pour passer, à ce qu'on nous dit, dans l'appartement du Pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, on nous avertit que nous courions risque de coucher dans la ruë si nous ne gagnions vîte le fauxbourg où étoit nôtre Caravanserai. Quoique les Turcs & les Persans vivent dans une paix aussi tranquille qu'on la puisse souhaitter, ils ne laissent pas de fermer les portes de leur ville lorsque le soleil se couche. Avant que de sortir de chez le Chiaïa, je fis prier par nôtre Interprete, un de ses valets de lui dire, que nous étions obligez de nous retirer à cause de la nuit, mais que nous serions ravis d'apprendre nôtre destinée avant que de sortir. Il nous fit sçavoir que le Pacha son Maître, après avoir lû & examiné la lettre du Beglierbey, ne pouvoit se dispenser de nous laisser passer; mais qu'on feroit assembler le lendemain le Mufti, le Janissaire Aga, le Cadi, & les plus apparens de la ville pour en faire la lecture; que sans cette précaution le Pacha pouroit bien perdre sa tête, si on venoit à sçavoir à Constantinople qu'il n'eût pas fait arrêter trois Francs, qui peut-être étoient des espions du Grand Duc de Moscovie. Toutes ces cerémonies nous chagrinoient fort: nous apprehendions qu'elles ne trainassent en longueur, & que de difficulté en difficulté on ne laissât partir nôtre Caravane sans nous; ainsi nous soupâmes assez tristement. Deux Emissaires du Chiaïa eurent la bonté le lendemain au matin de nous éveiller à la pointe du jour, & de nous dire sans façon que l'on venoit de découvrir que nous étions des espions; que le Pacha n'en étoit pas encore informé, & qu'ainsi la chose n'étoit pas sans remede, mais que nous pouvions compter que les avis venoient de bonne part. Comme nous ne paroissions gueres allarmez de leurs discours, ils nous asseurérent que les espions en Turquie étoient condamnez au feu, & que les plus honnêtes gens de la Caravane étoient prêts à déclarer que sous prétexte de chercher des Plantes, nous observions la situation & les murailles des villes, que nous en prenions le Plan, que nous nous informions avec soin des troupes qui s'y trouvoient, que nous voulions sçavoir d'où venoient les moindres rivieres, que tout cela meritoit punition. Ainsi parloit celui qui paroissoit être le plus méchant des deux; l'autre qui sembloit plus doux, disoit qu'il n'y avoit pas d'apparence que nous fussions venus de si loin pour n'amasser que du foin. Nous nous retranchions toujours sur les bons témoignages que le Beglierbey d'Erzeron portoit de nous dans sa lettre. Ils répondoient qu'on n'en pouvoit pas faire la lecture, que le Cadi ne fût venu de la campagne où il devoit rester encore un jour ou deux. Nous nous séparâmes assez froidement là-dessus.

Heureusement en nous promenant par la ville, nous rencontrâmes un Aga du Beglierbey d'Erzeron, qui ne faisoit que d'arriver & qui nous reconnut d'abord, parce qu'il nous avoit veû traiter des malades dans le Palais. Après les premieres civilitez, nous lui contâmes l'embarras où nous étions. Surpris de nôtre avanture, il alla chez le Chiaïa du Pacha, & lui témoigna en nôtre presence qu'on n'avoit pas raison de nous refuser le passage; que le Beglierbey Coprogli, à qui nous avions été recommandez à Constantinople par l'Ambassadeur de l'Empereur de France, nous honnoroit de sa protection; que nous avions eû l'honneur de l'accompagner de Constantinople à Erzeron, qu'il s'étoit bien trouvé de nos conseils & de nos remedes, qu'enfin on ne devoit pas recevoir de cette maniére des gens qui étoient si bien recommandez de sa part. Il nous fit signe de nous retirer, & nous fit assûrer par son valet que nous serions satisfaits dans peu de temps. Nous entrâmes dans un caffé pour attendre la décision de cette grande affaire. Un moment après, les mêmes Chiodars du Chiaïa, qui nous avoient traitez d'espions du Grand Duc de Moscovie, & qui étoient, à ce que je crois, nos espions, car ils nous gardoient à veue, vinrent nous annoncer avec une joye feinte & dans le dessein de tirer quelqu'argent de nous, que tous les passages de l'Empire étoient ouverts pour nous; mais qu'assurément on nous auroit arrêtez sans la lettre du Beglierbey d'Erzeron, ou qu'au moins on nous auroit fait payer une grosse avanie, comme il arrive à tous ceux qui passent de Turquie en Perse. Dans ce temps-là nôtre Aga liberateur sortit, & nous vint prendre pour nous présenter au Chiaïa, qui nous fit donner à fumer & à boire du caffé. Il nous assûra que nous pouvions partir quand il nous plairoit; qu'en considération du Beglierbey d'Er-



Betonica *Orientalis angustissimo et longissimo folio Spica florum crassiori*

d'Erzeron, il nous faisoit grace de deux écus que lui doivent toutes les bêtes de somme qui passent par là: & comme on lui fit faire réflexion que nous n'étions pas Marchands, mais Medecins, il mit sur son marché que nous gueririons avant partir, un Aga de ses amis qui avoit une fistule au fondement. Comme il parloit si gravement & que nous ne voulions plus tomber dans ses filets, après l'avoir fait remercier de ses honnêtetez, je lui fis dire que nous prendrions soin de son ami, & que nous lui donnerions tous les secours possibles pendant que nous serions à Cars; mais qu'une fistule au fondement ne pouvoit être guerie que par l'operation, & que malheureusement nous n'avions pas les instruments nécessaires pour la faire.

Nous nous retirâmes à nôtre Camp beaucoup plus satisfaits que le jour precedent. Pendant que nous étions à table, un des valets de l'Aga d'Erzeron vint nous répresenter que son maître nous avoit rendu un service fort considérable; qu'il n'éxigeoit aucune reconnoissance de nous, mais que nous sçavions trop bien le monde pour ne pas lui faire quelque present. Nous en fûmes quittes pour trente sols pour le valet, & pour deux oques de caffé que nous envoyâmes à son maître, trop heureux d'en sortir à si bon marché. De peur qu'on ne vint encore nous faire quelque nouveau compliment, nous prîmes le parti de nous tenir à la campagne à chercher des Plantes jusques au départ de la Caravane; ainsi les Turcs pillent toûjours & principalement sur leurs frontieres; mais il faut dire à leur louange qu'ordinairement ils se contentent de ce qu'on leur donne.

On peut douter avec raison, si Cars n'est pas l'ancienne ville que Ptolomée marque parmi celles qui sont dans les montagnes de la petite Armenie. La ressemblance des noms est assez favorable, & il ne faut pas s'embarrasser si cet Auteur la place dans la petite Armenie. Outre que ce pourroit être une faute d'inadvertance, les divisions de l'Armenie ont changé si souvent, qu'il y a beaucoup de confusion parmi les Auteurs qui parlent de ce pays. On pourroit aussi soupçonner que Cars soit la Place que Ptolomée appelle *Chorsa* & qu'il place dans la grande Armenie, si ce Geographe ne la marquoit le long de l'Euphrate. Tout cela pourroit avoir trompé Sanson; mais il est certain que Cars est bien loin de cette riviere, & je pardonnerois plûtôt à ceux qui ont proposé comme un doute, si Cars ne seroit pas la ville de *Nicopolis* que Pompée fit bâtir dans le lieu où il avoit battu Mithridate, puisque cette ville se trouvoit entre l'Euphrate & l'Araxe. Cedren & Curopalate nomment Cars, *Carse*, Leunclaw *Carseum*. Ce dernier assûre qu'en 1579. Mustapha-Pacha commandant l'armée de Sultan Mourat contre les Perses & les Georgiens, fortifia Cars & la pourveut des munitions nécessaires. On en pourroit faire une des plus fortes Places du Levant.

Le 12. & le 13. Juillet la Caravane y séjourna pour payer les droits de la Douanne. Nous en partîmes le lendemain à une heure après minuit, parce que nos plus gros Marchands qui n'avoient déclaré qu'une partie de l'argent qu'ils faisoient voiturer en Perse, voulurent éviter, par leur diligence, les nouvelles recherches que les Officiers en auroient pû faire. Ils monterent donc à cheval dès qu'ils furent expediez, & nous traversâmes une grande plaine pendant toute la nuit, quelque obscure qu'elle fût. On campa sur les neuf heures du matin auprès de *Barguet* gros village, dont le Château à moitié démoli paroit avoir été bien bâti dans son temps. On ne découvrit presque que des Plantes ordinaires, & surtout beaucoup de *Gallium* jaune, & du *Gramem sparteum*, *pennatum* C B. On descendit sur le midi dans une assez belle vallée à demi lieuë de Barguet. Parmi quelques Plantes rares nous y observâmes une espeçe de *Betoine* assez singuliere, dont la graine a levé & multiplié dans le Jardin du Roi. Elle se distingue principalement par la longueur des feuilles longues de demi pied sur un pouce de largeur, que la culture n'a point changées. Il y a longtemps que cette Plante est connuë en France, puisque Mr. le Premier Medecin en a trouvé la figure parmi les Planches que Mr. *de la Brosse* son grand oncle & Intendant du Jardin du Roi, avoit fait graver. C'est dommage que ces Planches n'ayent pas paru dans leur temps; elles sont aussi grandes que celles du Jardin d'*Aisted* & beaucoup mieux gravées. Mr. le Premier Medecin qui les a recouvrées depuis peu, nous fait esperer de les donner au public.

Je ne sçai par quelle destinée la plûpart des grands ouvrages de Botanique qui ont été faits en France dans le siécle passé & qui auroient fait beaucoup d'honneur au Royaume, n'ont point encore paru. Mr. *Ricker de Belleval* Chancelier de l'Université de Montpellier avoit décrit & fait graver une infinité de Plantes rares qui naissent dans les Alpes & dans les Pyrenées, & que l'on donne tous les jours comme des Plantes inconnuës. Il paroît par les Planches qui sont entre les mains de ses héritiers, que les *Bauhins* n'avoient rien découvert de si beau dans ce temps-là. L'ouvrage du P. *Barrillier* est enseveli dans le fond de la Bibliotheque des Dominicains de la ruë S. Honoré Cet homme infatigable après avoir parcouru toute l'Espagne & toute l'Italie, & dépensé beaucoup à faire graver ce qu'il avoit découvert de plus rare, mourut à Paris sans avoir rien mis au jour. Il n'y a pas d'apparence que ce beau Recueil soit jamais publié. Il en sera de même, Monseigneur, de celui du P. *Plumier*, Minime,

si vous n'en favorisez l'édition ; cependant il faut dire à la louange de ce Pere, qu'il a lui seul décrit & dessiné plus de Plantes d'Amerique, que n'ont fait tous ensemble ceux qui se sont mêlez d'en parler. Il est bien aisé de faire des livres de Plantes en décrivant & donnant les figures de celles que l'on cultive dans un jardin, & dont on a reçû les graines ou les racines par differens correspondans ; mais le P. Plumier avoit fait quatre voyages en Amerique, & il mourut à Cadis dans le temps qu'il devoit en partir, par vos ordres, pour aller au Perou. Pour moi je me flatte, Monseigneur, que vous me continuerez l'honneur de vôtre protection, & que vous voudrez bien faire graver tant de belles Plantes que j'ai observées dans mes voyages.

Voilà une de ces sortes de digressions qu'il n'est permis de faire que dans des lettres ; le genre épistolaire souffre tout & il convient parfaitement aux voyageurs qui ne sauroient s'empêcher de s'égarer quelquefois dans une longue route. Me voici de retour à la Caravane. Le 15. Juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & passâmes par des plaines assez bien cultivées, entrecoupées de quelques collines agréables où les bleds étoient bien plus avancez que du côté d'Erzeron. On y cultive beaucoup de Lin, sur-tout auprès des villages qui sont assez frequens. Sur les sept heures du matin nous passâmes à guai une petite riviere considérable qui va se décharger, à ce qu'on nous dit, dans l'Arpagi. La grande Caravane nous quitta à une lieue de là pour aller à Gangel, & nous fûmes fort consternez de nous voir réduits à la seule compagnie de trois Marchands qui venoient à Teflis. Un Aga Turc campé sur le chemin envoya deux gardes pour nous reconnoître ; mais comme ils ne sçavoient pas lire, ils ne firent que jetter les yeux sur nos Passeports, & nous demandérent pour leur peine quelques Truites que nos Drogmans avoient pêchées. Ils firent payer dix âpres par charge à nos Marchands, & se firent donner chacun une piece de savon pour se razer.

Nous découvrîmes ce jour-là, à mon gré, la plus belle Plante que le Levant produise. C'est une espece d'*Elephant* à grande fleur, dont la trompe est courbée en bas.

Sa racine qui est longue d'environ deux ou trois pouces, n'a qu'une ligne & demi d'épais, dure, roussâtre, cheveluë, & jette une tige haute de neuf ou dix pouces, quarrée, purpurine vers le bas, légerement veluë, accompagnée de feuilles opposées en croix deux à deux les unes avec les autres, longues d'un pouce à 15. lignes sur 9. ou 10. lignes de large, semblables à celles de la *Pediculaire*, jaunes, veluës sur les bords crenelées, vénées. De leurs aisselles sort une fleur de chaque côté, rétrecie en tuyau par derriere, verdâtre, long seulement d'une ligne & demi ou deux. Ce tuyau s'évase ensuite en deux lévres, dont la superieure est dilatée d'abord en deux especes d'oreilles assez arrondies, d'entre lesquelles sort une trompe ou tuyau courbe long de neuf lignes, épais d'une ligne, terminé par une lévre ovale d'une ligne & demi de diametre, frisée, bordée de petits poils, au delà de laquelle déborde le filet du pistile. La lévre inferieure est longue & large d'un pouce, chantournée & découpée en trois parties, dont celles des côtez sont comme deux grandes oreilles. La partie inferieure est recoupée en trois pieces. Celles des côtez sont arrondies aussi, mais celle du milieu n'est qu'un petit bec fort pointu. Toute cette fleur est jaune couleur de safran, hormis le bas de la lévre superieure qui est blanchâtre. Les étamines sont fort courtes & cachées sous les aîles de la lévre superieure. Leurs sommets ont deux lignes de long sur une ligne de large, applatis, jaune-pâle. La lévre superieure répresente la trompe d'un Elephant qui la courbe pour porter quelque chose dans sa bouche, au lieu que dans les autres especes de ce genre qui sont présentement connuës, cette lévre est relevée. Le calice est d'une seule piece, long de trois lignes, légerement velu, la lévre supérieure en est obtuse, échancrée. L'inferieure est fenduë plus profondément en deux pieces. Chaque fleur est attachée à un pedicule long de demi pouce & fort délié. Le pistile qui est un bouton un peu ovale, n'a qu'une ligne de long & devient un fruit de demi pouce de long, presque quarré à coins arrondis, vert-pâle, membraneux, épais d'environ deux lignes & demi, partagé dans sa longueur en deux loges lesquelles s'ouvrent par les côtez & renferment des graines longues d'une ligne & demi ou deux, épaisses d'une ligne, canelées dans leur longueur, & de la forme d'un petit rein.

Le 16. Juillet nous partîmes à quatre heures du matin & campâmes sur les huit heures dans une belle & grande prairie où nos tentes furent dressées pour la premiere fois sur les terres du Roi de Perse. Nous n'avions couché qu'à une heure seulement de la frontiére, laquelle se prend au haut d'une colline à la descente de laquelle commence la Georgie Persienne, ou le pays que les Persans appellent le *Gurgistan*, c'est à dire, *la Terre des Georgiens*, car *Tan* est un ancien mot Celte qui signifie un *pays*, & ce mot s'est conservé par tout l'Orient, où l'on dit *le Curdistan*, *l'Indostan*, &c. pour exprimer la *Terre des Curdes*, celle *des Indiens*, &c. Nous découvrîmes d'abord plusieurs villages assez considérables ; mais toute cette belle campagne ne produit pas un seul arbre, & l'on est obligé de brû-



Elephas Orientalis flore magno proboscide incurva

brûler de la bouze de vache. Les bœufs y sont très-frequens, & on les y éleve autant pour cet usage, que pour en manger la chair. On en attele jusques à 14. ou 15. paires à une charruë pour labourer la terre. Chaque paire a son homme qui la conduit, monté comme un postillon; tous ces postillons qui crient à chaque pas comme les matelots qui font une manœuvre, forment ensemble un charivari épouvantable. Nous étions faits à ce manegé depuis Erzeron. Ce n'est pas apparemment de ces terres de Georgie dont parle Strabon, que l'on effleuroit seulement avec une charruë de bois, bien loin d'y employer le fer.

C'est un excellent pays que la Georgie. Dès qu'on est sur les terres du Roi de Perse, on vient vous presenter toutes sortes de provisions, pain, vin, poules, cochons, agneaux, moutons. On s'adresse sur tout aux Francs avec un visage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens serieux qui vous mesurent gravement depuis les pieds jusques à la tête. Ce qui nous surprit le plus, c'est que les Georgiens méprisent l'argent & ne veulent pas vendre leurs denrées. Ils ne les donnent pas non plus, mais ils les troquent pour des brasselets, des bagues, des coliers de verre, de petits couteaux, des aiguilles ou des epingles. Les filles se croyent plus belles quand elles ont cinq ou six coliers pendus au col, qui leur tombent sur la gorge; elles en ont aussi les oreilles garnies, cependant tout cela fait un assez vilain étalage. Nous dépliâmes donc nôtre mercerie sur le gazon; & comme nous étions avertis de leurs maniéres, nous avions employé dix écus à Erzeron en rocailles, comme ils disent, c'est-à-dire en émaux de Venise qui sont tous semblables à ceux de Nevers. Ces rocailles nous produisirent le centuple, mais il ne faut pas trop s'en charger, car on ne s'en deffait que par troc, & ces trocs ne se font que pour des choses nécessaires à la vie, & pendant deux journées seulement; comme si les anciennes maniéres des Georgiens ne s'étoient conservées que dans cette contrée. Ces gens-là, comme dit Strabon, sont plus grands & plus beaux que les autres hommes, mais leurs mœurs sont très-simples. Ils ne se servent d'aucune monnoye, d'aucun poids, d'aucune mesure, à peine sçavent-ils compter au-delà de cent. Tout se fait chez eux par échange. Nous confiâmes donc nôtre petit trésor à ces bonnes gens; ils prirent ce qui leur plût, mais assurément ils n'abusérent pas de la confiance que nous avions en eux. Ils nous donnoient une poule grosse comme un dindon, pour un colier de six blancs, & une grande mesure de vin pour des brasselets de dix-huit deniers. Les cochons s'y promenoient en toute liberté, au lieu qu'en Turquie on les chasse comme des animaux immondes; on dit qu'ils sont beaucoup meilleurs dans la Georgie qu'ailleurs, mais je crois que c'est parce que la plûpart des voyageurs, qui ont ordinairement beaucoup d'appetit, trouvent tout excellent; en effet les jambons nous parurent un mets nouveau, car nous n'en avions point mangé depuis que nous avions quitté l'Archipel. Les Georgiens traitent les Turcs d'ignorans & de ridicules sur l'usage des cochons; les Turcs au contraire appellent les Persans *schismatiques*, & les Georgiens *infideles*, parce qu'ils mangent sans scrupule la chair de ces animaux.

A l'égard des Georgiennes, elles ne nous surprirent pas, parce que nous nous attendions à voir des beautez parfaites, suivant ce qu'on en dit dans le monde. Les femmes avec qui nous troquâmes nos émaux, n'avoient rien de desagréable, & elles auroient pû passer tout au plus pour de belles personnes, en comparaison des Curdes que nous avions veues vers les sources de l'Euphrate. Nos Georgiennes avoient pourtant un air de santé qui faisoit plaisir, mais après tout elles n'étoient ni si belles ni si bien faites qu'on le dit. Leur teint est souvent parfumé à la vapeur des bouzes de vache, celles qui sont dans les villes n'ont rien d'extraordinaire non plus, ainsi je crois qu'il m'est permis de m'inscrire en faux contre les descriptions que la plûpart des voyageurs en ont faites. Nous en fîmes convenir les Capucins de Teflis, qui connoissent mieux le pays que les étrangers, & qui n'ont jamais pû persuader à ces femmes de se desabuser du vilain fard dont elles couvrent leur visage pour conserver les anciennes coûtumes du pays. On nous assûra qu'on enlevoit les plus belles filles dès l'âge de six ou sept ans pour les transporter à Hispaham, ou en Turquie; les parens & les meilleurs amis de la maison se mélent souvent de ce commerce. Pour éviter cet inconvenient, on les marie à 7. ou 8. ans, ou bien on les enferme dans des couvents; ainsi les lorgnettes que nous avions apportées de Paris nous furent tout-à-fait inutiles, & l'on avoit apparemment enlevé depuis peu ce qu'il y avoit de plus joli dans le pays. Voici le portrait d'une Georgienne qui nous parut assez gracieuse. De tout temps, pour ainsi dire, on a enlevé ce qu'il y avoit de belles personnes dans le pays. Zonare remarque qu'on y prenoit par ordre du Roi les beaux garçons pour les faire Eunuques & les vendre ensuite aux Grecs; mais pour appaiser les séditions il en coutoit souvent la vie aux peres.

Ce qu'il y a de plus édifiant sur la frontiere de Georgie, c'est qu'on ne demande rien aux étrangers. On peut entrer & sortir quand on veut des terres du Roi de Perse, sans demander permission à qui que ce soit. Les Marchands de nôtre

Cara-



Femmes de Teflis.

Caravane, qui avoit un peu grossi en chemin, nous assûroient que non seulement on traitoit respectueusement les Francs, mais qu'on les regardoit avec crainte & véneration quand ils avoient des chapeaux & des juste-au-corps; au lieu qu'on les lapideroit en Turquie s'ils marchoient en pareil équipage. On n'exige que des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontiere, la riviere d'Arpagi, laquelle vient de Cars, ou pour mieux dire dans laquelle se jette la riviere de Cars, comme on l'a dit ci-devant. L'Arpagi va se rendre dans l'Araxe, l'Araxe se joint au Kur, & la Mer Caspienne reçoit toutes ces differentes eaux. L'Arpagi passe pour une des rivieres des plus poissonneuses du pays; quelques-uns prétendent qu'elle sert de frontiere aux deux Empires : mais ce n'est pas à nous à en décider, en tout cas il ne s'agit que d'un quart de lieuë de terrein.

On monta à cheval le 17. Juillet à trois heures & demi du matin, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine, après avoir passé sur des montagnes assez hautes, où le froid se faisoit sentir rigoureusement. Tout le pays est herbu, mais les arbres en sont bannis depuis long-temps. Parmi les Plantes que nous y observâmes, on découvrit une espece d'*Aconit* semblable à celui que l'on appelle *Tueloup*. Les tiges de celle dont nous parlons forment une pyramide de fleurs, haute d'environ un pied & demi. Chaque fleur est blanche. Le casque qui a 15 lignes de haut, est arrondi par le bout & large de trois lignes. Les crosses sont purpurines. On voit, sur quelques pieds, des fleurs qui tirent sur le blancsale.

Le 18. Juillet nous partîmes à quatre heures & demi, & nous marchâmes jusques à midi. Le changement des paysages nous surprit si agreablement, que nous crûmes être arrivez dans un nouveau monde. Ce n'étoit que Bois de haute futaye entremêlez de taillis, parmi lesquels s'élevoient des Chênes, des Hêtes, des Ormeaux, des Tilleuls, des Erables, des Frênes, des Charmes à grande & petite feuille. On y distinguoit des Epines blanches, des Sureaux & des Iebles. Les Noisetiers, les Poiriers, les Pruniers, les Pommiers, les Framboisiers & les Fraisiers n'y étoient pas rares. Qui se seroit attendu à voir de si



Cassida Orientalis Chamædryos folio flore luteo

si belles choses ? On moissonnoit le bled dans le fond de la vallée où nous campâmes. Nous commençames à voir des vignes ce jour-là, mais quoique le vin ne fût pas bon, on pouvoit le regarder comme du Nectar en comparaison de celui que l'on boit à Erzeron. Le paysage du lendemain ne fût pas moins agréable, car depuis trois heures du matin jusques à dix, nous marchâmes dans une vallée qui, quoiqu'étroite & escarpée, étoit néanmoins charmante par sa verdure & par ses differens points de veue. Les habitations sont dans le fond ou à mi-côte, les bois en occupent les hauteurs, tout le reste est rempli de vignobles & de vergers naturels, où les Noyers, les Abricotiers, les Pêchers, les Pruniers, les Poiriers & les Pommiers viennent d'eux-mêmes. Si cette vallée n'est pas celle que Procope décrit, entre le pays des Tzans & la Perse-armenie, on ne peut pas douter que ce ne soit un de ces quartiers de la Georgie où, suivant Strabon, abondent toutes sortes de fruits que la terre y produit sans culture. On n'y donne aucune façon, dit cet Auteur, à la vigne, si ce n'est qu'on la taille tous les cinq ans. Après avoir passé le pays des Tzans, suivant Procope, on entre dans une vallée profonde, escarpée, qui est des appartenances du Mont Caucase, bien peuplée, où l'on mange de toutes les sortes de fruits que l'on peut souhaiter en automne. Elle est pleine de vignes & se termine, après trois journées de chemin, par la Perse-armenie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'étions pas éloignez du Mont-Caucase. Les montagnes qui s'étendent depuis Cars jusques à Teflis & vers la Mer Caspienne sont proprement les Monts Moschiques des Anciens, lesquels, suivant Strabon, occupent l'Armenie jusques chez les Iberiens & les Albanois. Quoiqu'il en soit, cette belle vallée dont on vient de parler, finit par une grande plaine assez bien cultivée où passe une riviere considérable qui descend des montagnes, & qui suivant ce qu'on nous dit, va du côté de Teflis se jetter dans le Kur. On peut proposer comme un doute, si ce n'est pas la riviere que Strabon appelle *Aragos*. Tous le pays est fertile en belles Plantes. Voici une espece de *Cassida* que sa fleur jaune & ses feuilles découpées, comme *la Germandrée*, distinguent de toutes les especes de ce genre.

Sa racine qui est roussâtre, dure, ligneuse, relevée quelquefois en maniére de tubercule & garnie de fibres chevelües, pousse des tiges courbées sur terre, puis redressées, lesquelles se multiplient facilement par des bouquets de fibres dans les endroits où elles s'appuyent sur terre. Ces tiges sont hautes d'environ huit pouces, branchuës dès le bas, épaisses d'une ligne, dures, touffuës, accompagnées de feuilles deux à deux, longues de huit ou neuf lignes sur quatre ou cinq pouces de large, vert-brun, mais blanches en dedans, découpées comme celles de *la Germandrée*, soûtenuës par une queue de trois ou quatre lignes de long. Elles diminuent jusques vers la sommité; & ces sommitez se terminent en épi long d'un pouce & demi, garni de feuilles vert-pâle, longues de sept ou huit lignes, pointuës, serrées, mais point ou peu crenées. Des aisselles de ces feuilles naissent des fleurs jaunes hautes d'environ 15. lignes, rétrecies en tuyau coudé tout au bas, lequel n'a qu'une ligne de diametre, mais evasées ensuite & découpées en deux levres. La superieure est un casque haut de 4. lignes, garni de deux petites aîles jaune-verdâtre ; la levre inferieure est jaune aussi, longue de trois lignes, échancrée, & qui approche en quelque maniére de la figure d'un cœur. Le calice n'a que deux lignes de haut, partagé en deux levres, dont la plus élevée represente une toque, au fond de laquelle est un pistile à 4. embryons surmonté par un filet courbe, allongé & partagé dans le casque de la fleur. Toute la plante est amere. Elle aime la terre grasse & le chaud. On l'éleve facilement au Jardin du Roi & dans les Jardins de Hollande où je l'ai communiquée à nos amis.

Nous marchâmes toute la nuit du 20. Juillet & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, après nous être reposez pendant une heure, à trois milles de la ville sur une montagne assez agréable. Les voituriers partent ordinairement pendant la nuit pour éviter les courriers des Princes Persans, lesquels pour achever leurs courses sont en possession de prendre les chevaux qu'ils trouvent sur les grands chemins, n'épargnant que ceux des Francs; car ils croiroient violer le droit d'hospitalité s'ils les traitoient de même que les gens du pays. Comme il n'y a point de postes établies, & que ces courriers sont censez courir pour affaires de consequence, on ne trouve pas mauvais qu'ils se servent des chevaux des particuliers; de maniére que les courriers demontez sont obligez de s'en aller à pied jusques à ce qu'ils ayent ratrappé leur monture. Cette mode est un peu incivile, mais c'est l'usage, & il seroit dangereux de s'y opposer.

Après avoir passé par des pays assez plats, on s'engage dans des défilez escarpez en approchant de Teflis. Cette ville est sur la pente d'une montagne toute pelée, dans une vallée assez étroite à cinq journées de la Mer Caspienne, & à six de la Mer Noire, quoique les Caravanes en comptent le double. *Teflis* ou *Tiflis* est aujourd'hui la capitale de la Georgie, connuë par les Anciens sous les noms d'*Iberie* & d'*Albanie*. Pline & Pomponius Mela font mention des peuples appellez *Georgi*. Peut-être que la Georgie en a retenu le nom, peut-être aussi que les Grecs les appelloient *Georgi*,

gi, comme qui diroit de *bons Laboureurs*. Les Iberiens, comme nous l'apprend Dion Cassius, habitoient les terres qui sont en-deça & en delà du fleuve Kur, voisins par conséquent des Armeniens du côté du Couchant, & des Albanois du côté du Levant ; car ceux-ci occupoient les terres qui sont audelà du Kur jusques à la Mer Caspienne. Ces Iberiens, peuples fort aguerris, se declarérent contre Lucullus pour soûtenir Mithridate & Tigrane son gendre. Plutarque remarque qu'ils n'avoient jamais été soûmis, ni aux Medes, ni aux Perses, ni même au grand Alexandre; néanmoins ils furent battus par Pompée qui s'avança jusques à trois journées de la Mer Caspienne, mais il ne pût la voir, quelque envie qu'il en eût, à cause que tout le pays étoit couvert de Serpens dont les morsures étoient mortelles. Artoces qui regnoit alors chez les Iberiens, tâcha d'amuser Pompée sous prétexte de rechercher son amitié ; mais Pompée entra dans ses terres, & s'en vint à Acropolis où le Roi tenoit sa Cour. Artoces surpris & épouvanté s'enfuit au delà du Kur & brûla le Pont. Tout se soûmit aux Romains, qui par là se rendirent les maîtres d'une des principales gorges du Mont Caucase. Pompée y laissa des guarnisons & acheva de soûmettre le pays qui est le long du Kur. Ne peut-on pas conjecturer que *Teflis* est l'ancienne ville d'*Acropolis* capitale de l'Iberie sur le fleuve Kur? Le nom & la situation de cette ville favorisent tout-à-fait cette pensée.

Pompée sans vouloir écoûter aucunes propositions de paix, poursuivit & vanquit Artoces. C'est apparemment de ce combat dont parle Plutarque dans la vie de cet illustre Romain, où il assûre qu'il resta neuf mille Iberiens sur la place, & que l'on fit plus de dix mille prisonniers. C'est aussi ce même Artoces qui, pour obtenir la paix, envoya à Pompée son lit, sa table & la selle de son cheval. Quoique toutes ces pieces fussent d'or, Pompée qui ne voulut écoûter aucun accommodement qu'il n'eût reçû le fils du Roi pour ôtage, ordonna aux Questeurs de l'armée de les mettre dans le Trésor public. Appien appelle *Artocus* le Roi d'Iberie ; Eutrope *Arthace*, & Sextus Ruffus le nomme *Arsace*. Canidius Crassus Lieutenant de M. Antoine rendit recommandable le nom de ce Général dans le Mont Caucase, pour me servir des termes de Plutarque. Canidius entra dans l'Iberie par le même endroit que Pompée. Suivant Dion il subjugua Pharnabaze Roi d'Iberie, & Zobere Roi d'Albanie; le même Historien rapporte que l'Empereur Claude rendit l'Iberie à un de ses Roys appellé Mithridate. Ce nom a été commun à plusieurs Roys du Pont, du Bosphore Cimmerien, & d'Iberie. Mithridate dont nous parlons fut dépossedé & tué par son frere Pharasmane; mais tous ces changemens nous interessent peu. Celui qu'on y fit sous le grand Constantin merite qu'on y fasse plus d'attention.

Dieu permit que les Iberiens, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Georgiens, fussent éclairez de la vraye Foi par le ministere d'une esclave Chrêtienne. Elle les convertit par ses miracles, & guerit leur Roi d'une suffusion qui lui survint aux yeux dans le temps qu'il chassoit. Socrate ajoûte que les nouveaux Convertis demandérent des Evêques à Constantin pour se faire instruire ; & Procope assûre que c'étoient les meilleurs Chrêtiens de leur temps. Gyrgene, un de leurs Rois, pressé par Cavade, Roi de Perse, de se conformer à sa Religion, implora le secours de l'Empereur Justin qui avoit succedé à Anastase, & cette affaire alluma la guerre entre les deux Empires. Un autre de leurs Rois, nommé Zanabarze, vint à Constantinople du temps de Justinien pour s'y faire baptiser avec sa femme, ses enfans, & plusieurs Seigneurs de sa Cour. L'Empereur lui donna de grandes marques d'estime & d'amitié.

A present tout est bien changé. Le Prince de Georgie, qui proprement n'est que le Gouverneur du pays, doit être Mahometan, car le Roi de Perse ne donne point ce Gouvernement à un Seigneur d'une Religion differente de la sienne. Le Prince de Teflis s'appelloit Heraclée, dans le temps que nous y étions, il étoit du Rite Grec, mais on l'obligea de se faire circoncire. On dit que ce malheureux professoit les deux Religions, car il alloit à la Mosquée, & venoit à la Messe chez les Capucins où il beuvoit à la santé de Sa Sainteté. C'étoit le Prince du monde le plus inconstant & le plus indéterminé ; on lui faisoit changer de sentiment plusieurs fois tout de suite sur les affaires les plus claires : en voici un exemple à l'égard d'un scelerat, qui suivant le jugement de tout le monde méritoit plus que la mort, s'il est possible d'ôter aux hommes quelque chose de plus précieux que la vie. Un Seigneur vint lui répresenter l'énormité des crimes de cet homme ; le Prince ordonna sur le champ qu'on lui coupât la main dont il s'étoit servi pour tuer les autres; mais une Dame ayant imploré sa clemence, l'assûra que les enfans de ce malheureux mourroient de faim si le pere perdoit la main qui gagnoit leur vie; l'ordre fut révoqué d'abord. Un Courtisan fit connoître après cela au Prince, que pour le bien public cet homme meritoit la mort. Qu'on l'éxecute donc, dit Heraclée. La femme du criminel vint ensuite se jetter à ses pieds; qu'on suspende l'éxecution, dit-il. Après que cette femme se fut retirée, un Favori du Prince lui répresenta qu'on perdroit le respect qu'on lui devoit,

voit, s'il pardonnoit de semblables crimes ; qu'on le punisse, s'écria-t-il. Pour lors le bourreau le prit au mot & coupa la main au criminel ; mais le Prince, à la sollicitation d'un autre Favori à qui les parens du scelerat avoient fait quelque present, priva le bourreau de deux villes qu'il possedoit, parce qu'il n'avoit pas attendu sa derniere volonté. Les bourreaux en Georgie sont fort riches, & les gens de qualité y exercent cette charge ; bien loin qu'elle soit réputée infâme, comme dans tout le reste du monde, c'est un titre glorieux en ce pays-là pour les familles. On s'y vante d'avoir eû plusieurs bourreaux parmi ses ancêtres, & ils se fondent sur le principe qu'il n'y a rien de si beau que d'éxecuter la Justice, sans laquelle on ne sçauroit vivre en sûreté. Voilà une maxime bien digne des Georgiens.

La Georgie est un pays fort tranquille aujourd'hui, mais elle a servi plusieurs fois de theatre à la guerre entre les Turcs & les Perses. Mustapha Pacha qui commandoit l'armée de Sultan Mourat, prit Teflis en 1578. Il mit tout le pays à feu & à sang, & fit passer à Constantinople les deux fils de la Reine de Georgie, dont l'un se fit Mahometan, & l'autre mourut Chrêtien. Les Perses cependant vinrent au secours des Georgiens, & il resta dans une bataille soixante & dix mille Turcs sur la place. La guerre s'y ralluma encore en 1583. mais les Turcs y furent toûjours battus. Mr. Chardin décrit fort au long par quels évenemens la Georgie est passée sous la domination des Perses, on peut le consulter là-dessus, car cet Auteur paroît fort exact ; mais je le trouve trop prévenu en faveur des Georgiennes.

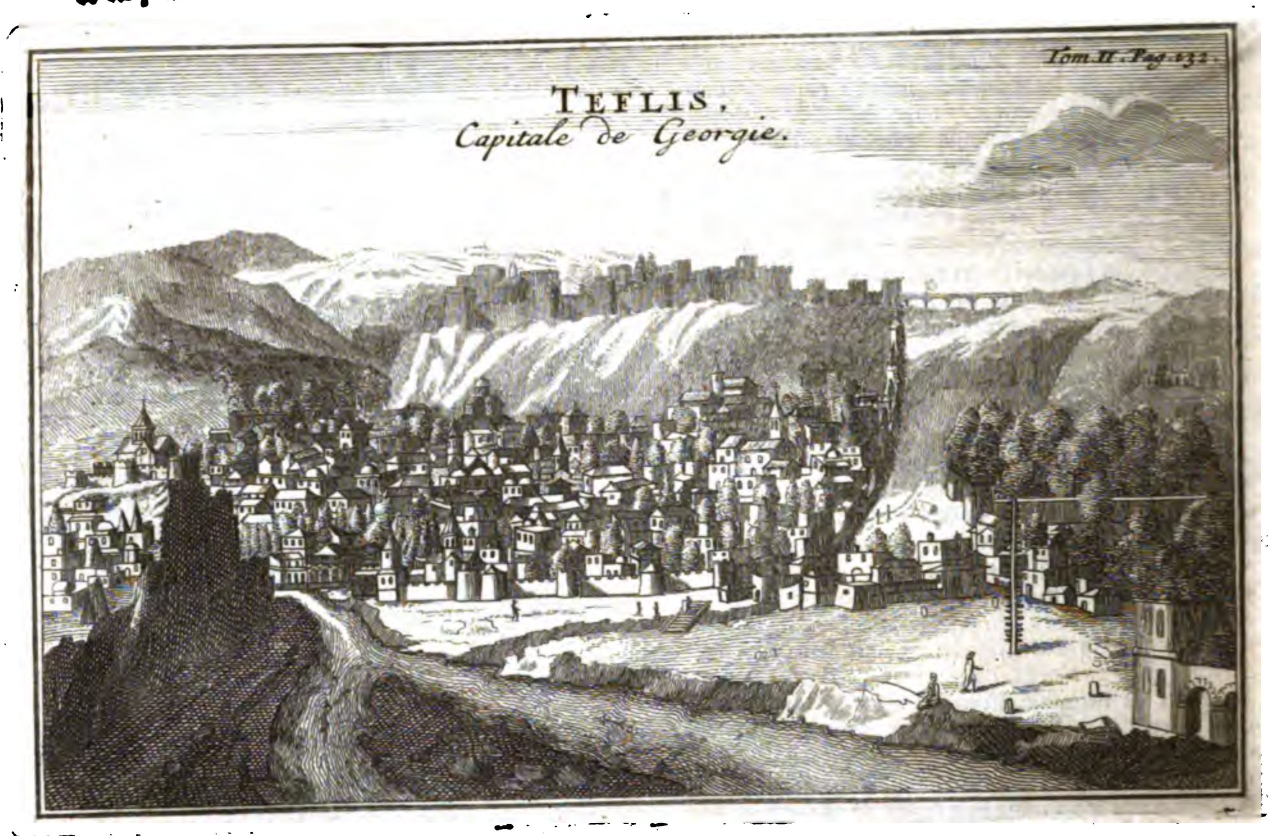
Le Prince de Georgie a plus de six cens *Tomans* de rente, suivant la maniére de compter du pays ; un Toman vaut 12. écus & demi Romains qui font 18. *Aslanis* ou *Abouquels*, ce sont des écus que l'on frappe en Hollande pour le Levant. Les Orientaux les nomment *Aslanis*, à cause de la figure du Lion qu'ils appellent *Aslan*. Cette monnoye est connuë en Egypte sous le nom d'*Abouquel*. Les revenus du Prince consistent en une pension de 300. Tomans que le Roi lui fait, & en ce qu'il retire ou de la Douanne de Teflis ou des entrées de l'Eau de vie & des Melons ; le tout va à près de 500. Tomans, sans compter ce qu'il exige sous prétexte de régaler les Grands qui passent par Teflis. Le pays lui fournit des moutons, de la cire, du beurre & du vin. Pour les moutons il en retire un par an de chaque feu, ce qui fait le nombre de 40. mille moutons ; car quoiqu'il y ait soixante mille feux en Georgie, on ne nourrit des troupeaux que dans quarante mille maisons. A l'égard du vin, on en donne quatre mille sommes au Prince ; une somme pese quarante *Batmans*, le Batman est de six oques.

Les *Sequins* de Venise, qui ont cours par tout l'Orient, valent dans Teflis six *Abagis* chacun & trois *Chaouris* ou *Sains*. Le Sequin vaut sept livres dix sols monnoye de France, ainsi l'Abagi vaut environ vingt & deux sols ; quatre Chaouris font un Abagi. Cette monnoye semble avoir retenu le nom de ces anciens peuples d'Iberie qu'on appelloit *Abasgiens*. Il est vrai qu'on écrit *Abassi*, quoiqu'on prononce *Abagi*, c'est-à-dire, monnoye frappée au nom du Roi Abas. Ainsi le Chaouri revient à 5. sols 6. deniers ; Ub *Usalton* vaut demi Abagi ou deux Chaouris, c'est-à-dire, 11. sols. Un Chaouri ou Sain vaut 10. *Aspres* de cuivre ou *Carbequis*, dont 40. font un Abagi. Enfin une Piastre vaut dix Chaouris & demi.

Les Georgiens & les Armeniens payent la Capitation au Roi de Perse sur le pied de six Abagis par tête. Cette Capitation est affermée 300. Tomans. On presente au Roi en hommage quatre Faucons tous les ans, sept esclaves tous les trois ans, & vingt-quatre charges de vin ; mais on ne laisse pas de lui en envoyer beaucoup plus ; outre cela la plûpart des belles filles du pays sont destinées pour son Serrail. Les Georgiens sont grands yvrognes & boivent plus d'eau de vie que de vin ; les femmes poussent cette débauche plus loin que les hommes, on peut juger par là si elles sont cruelles. C'est peut-être cet excès d'yvrognerie qui a gâté le beau sang de Georgie, car rien ne contribuë plus à faire de beaux enfans, que la vie reglée, & c'est pour cette raison que le sang est fort beau en Turquie. On y voit peu de boiteux & peu d'estropiez, sur-tout dans les pays qui sont un peu avant dans les terres où les Francs ne séjournent pas ; car on accuse ces derniers d'incontinence par tout où ils en trouvent l'occasion.

La débauche est grande dans Teflis parmi les Chrêtiens ; il est vrai qu'ils ne sont Chrêtiens que de nom : d'ailleurs les Mahometans & les Juifs n'y vivent pas plus reguliérement. Le vin est la source de tous ces desordres ; il faudroit par politique en défendre l'usage à ceux qui se portent bien, & ne le permettre qu'aux malades. Chardin a remarqué avec raison, qu'il y a peu de pays où l'on boive tant de vin qu'en Georgie ; pauvres & riches tout le monde en prend avec excès ; ces débauches leur font supporter plus doucement le joug des Seigneurs qui les traitent avec tyrannie. Non seulement ils les font travailler à coups de bâton & enlevent leurs enfans pour les vendre à leurs voisins, quand ils ont besoin d'argent ; mais ils prétendent avoir droit de vie & de mort sur leurs sujets. Le vin gris de Georgie est assez bon ; celui que l'on fournit à la Cour de Perse est un

vin rouge qui approche de celui de Côte-rôtie, mais il est encore plus fumeux & plus violent. Les vignes naissent en ce pays-là autour des arbres, & grimpent audessus comme en Piémont & en plusieurs endroits de Catalogne. Les Mahometans boivent du vin, ou s'en passent suivant le goût du Roi. Si le Prince ne l'aime point il leur est défendu d'en boire; mais ils souffrent impatiemment, en ce dernier cas, d'être obligez de s'accommoder au goût de la Cour.



Teflis est une ville assez grande & bien peuplée, les maisons sont basses, mal éclairées, & bâties ordinairement de boue & de briques; c'est encore bien pis dans le reste de la Province où elles ne répondent plus à la peinture que Strabon en a faite. *La plus grande partie de l'Iberie*, dit-il, *est bien habitée: on y voit de gros bourgs & des maisons couvertes de briques; l'architecture en est bien entenduë, de même que celle des Edifices publics & des Places.* Aujourd'hui les murailles de Teflis ne sont gueres plus hautes que celles de nos Jardins, & les ruës sont mal pavées. La Citadelle est au haut de la ville dans une belle situation, mais l'enceinte qui en est presque ruinée, n'est défenduë que par de mauvaises Tours. Toute la garnison consiste en quelques malheureux artisans Mahometans qui sont payez pour en faire la garde. Ils y logent avec leurs familles, & ils ne sçavent gueres manier les armes. Ce lieu sert d'asile à des malheureux chargez de dettes, ou poursuivis pour crimes. La Place d'armes qui est au devant, est belle, spacieuse, & sert de marché, on y vend les meilleures denrées du pays. Quand on vient d'Hispaham à Teflis, il faut entrer par la Citadelle; ainsi le Prince de Georgie, qui, suivant la coûtume de Perse, doit aller recevoir les presens & les ordres du Roi hors de la ville, se trouve obligé de passer au havre de cette Citadelle où le Gouverneur pourroit l'arrêter aisément s'il en avoit reçû l'ordre.

La ville s'étend du Midi au Nord. La Citadelle est au milieu. On en pourroit faire une Place considérable, car la côte de la montagne sur laquelle elle est située, est fort escarpée, & le fleuve Kur qui passe tout au long n'est pas guéable. L'enceinte de la ville regne sur cette côte & fait une espece de quarré, dont les côtez descendent jusques au fond de la vallée; mais la moitié des murailles sont ruinées & ne valent pas celles du Bois de Vincennes, quoiqu'en dise Mr. Chardin.

Le

Le Palais du Prince, qui est au dessous de la Citadelle, est fort ancien & assez bien ordonné pour le pays. Les Jardins, les Volieres, le Chenil, la Fauconnerie, la Place & le Bazar qui sont au devant, meritent qu'on y jette les yeux. On nous fit entrer dans un nouveau salon assez agréable, quoiqu'il ne soit que de bois. Il est percé de tous côtez & fermé par de grands carreaux de verre bleu, jaune, grisdelin, &c. On y a mis quelques glaces de Venise, mais petites, & qui n'approchent pas de la beauté de celles de Paris. Le plafond est à compartimens de cuir doré. On nous assûra que l'appartement des femmes étoit encore plus beau ; je ne sçai par quelle avanture la clef s'en trouva égarée, cependant on paroissoit avoir bonne envie de nous le faire voir. La Cour étoit à la campagne dans ce temps-là. Le Prince ne se portoit pas trop bien, à ce qu'on disoit, & ce fut une des principales raisons qui nous obligea à partir de Teflis, de peur qu'il ne lui prît envie de nous retenir auprès de lui pour prendre soin de sa santé, comme cela arrive quelquefois dans le Levant.

Du Palais nous allâmes voir les Bains qui n'en sont pas éloignez. Ce sont de belles sources dont la chaleur est supportable à peu près comme celle des eaux d'Elija auprès d'Erzeron. Dans les Bains de Teflis il y a de l'eau tiéde & de la froide, outre la chaude. Ces Bains sont bien entretenus & sont presque tout le divertissement des Bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce est en fourrures que l'on envoye en Perse ou à Erzeron pour Constantinople. La Soye du pays, de même que celles de Schamaki & de Gangel, ne passent point par Teflis, pour éviter les droits excessifs qu'on y feroit payer. Les Armeniens vont l'acheter sur les lieux & la font porter à Smyrne ou aux autres Echelles de la Mediterranée, pour la vendre aux Francs. On envoye tous les ans plus de deux mille charges de Chameaux, des environs de Teflis & du reste de la Georgie, à Erzeron de la racine appellée *Boia.* D'Erzeron elle passe dans le Diurbequis où l'on l'employe à teindre des toiles que l'on y fabrique pour la Pologne. La Georgie fournit aussi beaucoup de la même racine pour l'Indostan où l'on fait les plus belles toiles peintes. Nous ne manquâmes pas de nous aller promener au Bazar de Teflis dans lequel on voit toutes sortes de fruits, & sur-tout des Prunes, & d'excellentes Poires *de Bon Chrêtien d'Eté.* Nous allâmes aussi nous promener à la maison de campagne du Prince, qui est dans le fauxbourg par où on arrive de Turquie. Cette maison est distinguée par une estrapade qui est au devant de la porte ; les Jardins y sont beaucoup mieux plantez & mieux ordonnez que ceux de Turquie. C'est dans ces Jardins que nous vîmes avec admiration cette belle espece de *Persicaire* à feuilles de Tabac, dont j'ai donné la figure & la description dans un volume de l'*Histoire de l'Academie Royale des Sciences.* Mr. Commelin en a fait mention dans son *Traité des Plantes Rares.* Comme la graine n'étoit pas meure pour lors, nous priâmes un Capucin Italien qui avoit fini sa Mission à Teflis, & qui devoit s'en revenir par Smyrne, d'en amasser dans le temps ; ce Pere l'a communiquée, comme nous, aux curieux de Hollande & d'Angleterre. Nous en trouvâmes aussi dans les Jardins des Moines des *Trois Eglises.*

La maison du Grand Visir est la plus belle de la ville. A peine étoit-elle achevée quand nous arrivâmes à Teflis. Les appartemens sont en enfilade, mais bas, à la mode du pays, avec des frizes de fleurs qui sont d'un assez mauvais goût, de même que les tableaux d'Histoire, dont les figures sont mal dessinées, mal colorées, & encore plus mal groupées. Les Persans, quoique Mahometans, se servent de tableaux, & l'on peint à fresque dans Teflis sur le plâtre gaché, d'une maniere qui n'est pas désagréable. Le plâtre y est fort commun, aussi-bien que le bois, quoiqu'on y brûle ordinairement de la bouze de vache. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville, sçavoir quatorze mille Armeniens, trois mille Mahometans, deux mille Georgiens & cinq cens Catholiques Romains. Ces derniers sont des Armeniens convertis, ennemis declarez des autres Armeniens ; les Capucins Italiens n'ont jamais pû les réconcilier ensemble.

Nous logeâmes chez ces bons Peres qui sont fort aimez en Georgie où ils sont les Medecins des corps & des ames. Ils n'y manquent pas d'occupation, car ils ne sont que trois, c'est-à-dire, deux Peres & un Frere. La Congrégation de la *Propaganda* ne leur donne presentement que 45. écus Romains par tête, qui valent cent livres de France ; mais on leur permet d'exercer la Medecine, laquelle on suppose qu'ils savent, quoique pourtant ils n'en ayent que de très-legers principes. Si le malade meurt, ou s'il ne guerit pas, les Medecins ne sont point payez ; s'il guerit, ce qui arrive par hazard, on envoye du vin au Couvent, des vaches, des esclaves, des moutons, &c. Leur Couvent est joli ; ils y reçoivent presque tous les Francs qui passent par Teflis, & leur hospice appartient aux P. Capucins de la Romagne. Le Superieur de la Maison prend la qualité de *Prefet des Missions de Georgie.* Les Theatins qui étoient dans la Colchide ou Mengrelie recevoient de la même Congrégation cent écus par tête, & ils étoient devenus Seigneurs d'une ville. Il n'y a plus à present qu'un seul de leurs Peres qui y fasse sa résidence, les autres se

sont

sont retirez. Le Patriarche ou Metropolitain des Georgiens reconnoît le Patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le Pape est le premier Patriarche du monde. Quand celui des Georgiens vient chez les Capucins, il boit à la santé du Pape; mais il ne veut pas le reconnoître autrement. Le Roi de Perse nomme le Patriarche de Georgie sans éxiger aucun present ni argent. Celui des Armeniens au contraire qui se tient à Erivan, dépense plus de vingt mille écus en presens pour obtenir sa nomination, & fournit chaque année toute la cire qui se brûle dans le Palais du Roi. Ce Patriarche est fort méprisé à la Cour, de même que les Armeniens; on les regarde comme un troupeau d'esclaves qui ne sçauroient s'aguerrir ni se révolter.

Le Roi de Perse est obligé de faire en Georgie beaucoup plus de dépense, qu'il n'en retire de profit. Pour maintenir dans ses interêts les Seigneurs Georgiens, qui sont les maîtres du pays, & qui pourroient se donner aux Turcs, il les gratifie de grosses pensions. Les Turcs les recevroient à bras ouverts, & les Georgiens qui sont gens bien-faits & propres pour les armes, ont d'ailleurs assez de penchant à changer de maître. Avant que la Cour de Perse fût informée de leur soulevement, ils pourroient non seulement s'unir avec les Turcs, mais encore avec les Tartares & les Curdes. Il y a dans la Georgie une douzaine de familles considérables qui vivent en bonne intelligence, par rapport à leurs interêts communs. Elles sont divisées en plusieurs branches, les unes ont deux cens feux, les autres depuis cinq cens, jusques à mille, deux mille, & même il s'en trouve qui possedent jusques à sept ou huit mille feux. Ces feux sont autant de maisons qui composent les villages, & chaque feu paye la dixme à son Seigneur. Chaque feu fournit un homme pendant la guerre; mais les soldats ne sont obligez de marcher que pendant dix jours, parce qu'ils ne peuvent porter des provisions que pour ce temps-là, & ils se retirent quand elles viennent à manquer, supposé qu'on n'a pas pourvû à leur entretien.

Chacun peut faire de la poudre dans Teflis pour son usage; on y apporte le souffre du Gangel, & le nitre se tire des montagnes voisines de Teflis. Le sel fossile est très-commun sur le chemin d'Erivan. L'huile d'Olive y est fort chere; on n'y mange & on n'y brûle que de l'huile de Lin; toutes les campagnes sont couvertes de cette Plante, mais on ne la cultive que pour la graine, car on jette la tige sans la battre pour la filer: quelle perte? on en feroit les plus belles toiles du monde; peut-être aussi que ces toiles feroient grand tort à leur commerce de toiles de coton. Le Kur porte la fertilité par toutes ces campagnes, il passe au milieu de la Georgie, & sa source vient du Mont Caucase. Strabon en a bien connu le cours. Ce fut-là que les Rois d'Iberie & d'Albanie, comme dit Appien, se mirent en embuscade avec soixante & dix mille hommes pour arrêter les progrés de Pompée; mais ce Général resta un Hiver entier sur ses bords, & tailla en pieces les Albanois qui osérent le passer en sa presence. Ce fleuve en reçoit plusieurs autres, outre l'Araxe qui est le plus grand de tous; ensuite il se jette dans la Mer Caspienne par douze embouchûres toutes navigables. Plutarque doute si le Kur se mêle avec l'Araxe, mais sans rapporter ici le sentiment des anciens Geographes, Olearius qui avoit été sur les lieux, nous en assûre dans son *Voyage de Moscovie, de Tartarie & de Perse*.

Pour finir ma lettre, Monseigneur, je n'ai plus qu'à vous entretenir de ce que j'ai appris, sur les lieux, touchant la Religion des Georgiens, supposé qu'on doive leur faire l'honneur de dire qu'ils en ont une. L'ignorance & la superstition regnent si fort parmi eux, que les Armeniens n'en sçavent pas plus que les Grecs, & les Grecs sont aussi ignorans que les Mahometans. Ceux qu'on y appelle Chrêtiens, font consister toute leur Religion à bien jeûner, & sur-tout à observer le grand Carême si rigoureusement, que les Religieux de la Trappe auroient peine à y résister. Cependant non seulement pour l'exemple, mais encore pour éviter le scandale, il faut que les pauvres Capucins Italiens jeûnent sans necessité aussi souvent & aussi séverement que les gens du pays. Les Georgiens sont si superstitieux, qu'ils se feroient baptiser une seconde fois s'ils avoient rompu leurs jeûnes. Outre l'Evangile de Jesus-Christ, ils ont leur petit Evangile qui court en manuscrit chez eux, & qui ne contient que des extravagances; par exemple, que *Jesus-Christ étant enfant apprit le métier de Teinturier, & qu'étant commandé par un Seigneur pour aller en commission, il tarda trop à venir; surquoi ce Seigneur s'impatientant alla chez son maître pour en apprendre des nouvelles. Jesus-Christ étant arrivé quelque temps après, fut frappé par cet homme, mais le bâton dont il s'étoit servi, fleurit sur le champ & ce miracle fut la cause de la conversion de ce Seigneur*, &c.

Quand un Georgien vient à mourir, s'il ne laisse pas beaucoup d'argent, comme c'est l'ordinaire, les heritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vassaux, & les vendent aux Mahometans, pour payer l'Evêque Grec à qui on donne jusques à cent écus pour une Messe de mort. Le *Catholicos* ou l'Evêque Armenien met sur la poitrine des morts de son Rite, une lettre, par laquelle il prie S. Pierre de leur ouvrir la porte

du

du Paradis: ensuite on les met dans le suaire. Les Mahometans en font autant pour Mahomet. Quand une personne de considération est malade, on consulte les devins Georgiens, Armeniens, Mahometans: ces malheureux assûrent ordinairement qu'un tel Saint ou qu'un tel Prophete est en colere; que pour l'appaiser & pour guerir le malade, il faut égorger un mouton & faire plusieurs croix avec le sang de cet animal: après la ceremonie on en mange la viande, soit que le malade guerisse ou non. Les Mahometans ont recours aux Saints Georgiens, les Georgiens aux Saints Armeniens, & quelquefois les Armeniens aux Prophetes Mahometans; mais ils sont tous d'intelligence pour faire des frais aux malades, & suivant l'inclination ou la devotion des parens, ils choisissent leurs Saints.

Les femmes & les filles sont mieux instruites de leurs superstitions, que les hommes. On éleve la plûpart des Georgiennes dans des Monasteres où elles apprennent à lire & à écrire. Elles y sont reçûës Novices, ensuite Professes, après-quoi elles font les fonctions Auriales, comme de baptiser & d'appliquer les saintes huiles. Leur Religion est proprement un mêlange de la Greque & de l'Armenienne. Il y a quelques femmes Mahometanes dans Teflis qui sont Catholiques en secret, & celles-la sont meilleures Catholiques que les Georgiennes, parce qu'elles sont bien instruites. La fille du Visir, dans le temps que nous y étions; la femme du Medecin du Prince & quelques autres, à ce que nous assûrerent les Capucins, avoient été baptisées en secret. Ces Religieux les confessent & leur donnent la communion en les visitant chez elles, sous prétexte de leur donner des remedes pour des maladies supposées, & elles viennent quelquefois dans leur Eglise où elles se tiennent debout sans oser donner aucune marque de leur foi. Dans la derniere révolte du Prince George, qui fit soulever tout le pays contre le Roi de Perse, il y a environ vingt ans, les soldats étoient logez chez les bourgeois de Teflis, & même dans les Eglises Greques & Armeniennes; mais on porta toûjours beaucoup de respect à l'Eglise Latine, où les Mahometans même demandoient par grace de pouvoir entrer.

Il y a cinq Eglises Greques dans Teflis, quatre dans la ville, & une dans le fauxbourg, sept Eglises Armeniennes, deux Mosquées dans la Citadelle, & une troisième qui est abandonnée. La Metropole des Armeniens s'appelle *Sion*, elle est au delà du Kur sur un rocher escarpé, le bâtiment en est très-solide, tout de pierre de taille, terminé par un dôme qui fait honneur à la Ville. Le *Tibilelé*, c'est ainsi qu'on appelle l'Evêque de Teflis, a son logement tout auprès. Non seulement les Eglises des Chrétiens ont des cloches, mais même des clochers sur la pointe desquels la croix triomphe. C'est une grande merveille dans le Levant. Au contraire les *Muezins* ou Chantres Mahometans, n'oseroient annoncer les heures de leurs prieres dans les minarets des Mosquées de la Citadelle, car le peuple les lapideroit. L'Eglise des Capucins est petite, mais elle ne laissera pas d'être assez jolie quand elle sera finie.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XIX.

VOYAGE DES TROIS EGLISES. DESCRIPTION DU MONT ARARAT, ET NÔTRE RETOUR A ERSERON.

MONSEIGNEUR,

Il y a trop long-temps que nous nous promenons dans le Paradis Terrestre, pour ne pas vous rendre compte de nos découvertes. C'est un avantage que nous vous devons, & qui merite plus que des remercimens ordinaires; mais il faudroit vous rendre de nouvelles actions de graces dans toutes les Lettres que j'ai l'honneur de vous écrire, si vous ne me l'aviez expressement défendu. Pardonnez-moi donc, je vous supplie, pour cette fois en faveur du Paradis Terrestre. J'espere que ceux qui liront avec attention ce que je vais en dire, conviendront que s'il est possible de marquer aujourd'hui l'endroit où Adam & Eve ont pris naissance, c'est certainement le pays où nous sommes, ou du moins celui d'où nous venons.

A la verité s'il faut expliquer à la lettre * l'endroit où Moyse parle de la situation du Paradis Terrestre, on n'a rien proposé qui paroisse d'abord plus naturel que le systeme de Mr. Huet ancien Evêque d'Avranche, l'un des plus savans hommes de ce siécle. Moyse assûre que de ce

* *Genes. II. vers. 10. jusques à 15.*

ce lieu de délices sortoit un Fleuve qui se partageoit en quatre canaux, l'Eufrate, le Tigre, le Phison & le Gehon. Où trouvera-t-on en Asie un pareil fleuve, si ce n'est celui des Arabes, c'est à dire l'Eufrate joint au Tigre, & partagé en quatre grands canaux qui se dégorgent dans le Sein Persique? Il semble donc que Mr. Huet a satisfait entierement à la lettre, en plaçant le Paradis Terrestre dans ce lieu-là; neanmoins son systeme ne sçauroit se soûtenir, puisqu'il paroît par les * Geographes & les Historiens Grecs & Latins, que non seulement l'Eufrate & le Tigre couloient anciennement dans des lits separez; mais qu'on s'avisa de faire un canal de communication entre ces deux rivieres, & qu'ensuite, par ordre des Rois de Babylone, d'Alexandre le Grand, & même de Trajan & de Severe, on en tira plusieurs canaux pour faciliter le commerce, & rendre les campagnes plus fertiles. En sorte que l'on ne sçauroit douter que les branches du fleuve des Arabes ne soient l'ouvrage des hommes; & par conséquent il faut convenir qu'elles n'étoient pas dans le Paradis Terrestre.

Les Commentateurs de la Genese, ceux mêmes qui sont les plus attachez à la lettre, prétendent que pour désigner le Paradis Terrestre, il n'est pas nécessaire de trouver un fleuve qui se partage en quatre canaux; parce que cela peut être changé depuis le Déluge; ils croyent qu'il suffit de montrer les sources des rivieres nommées par Moyse, sçavoir l'Eufrate, le Tigre, le Phison & le Gehon. Dans ce sens-là on ne sauroit disconvenir que ce Paradis ne soit sur le chemin d'Erzeron à Teflis, supposé qu'on puisse prendre le Phase pour le Phison, & l'Araxe pour le Gehon, comme ils n'en doutent pas. Ainsi pour ne pas éloigner le Paradis Terrestre des sources de ces quatre rivieres, il faut nécessairement le placer dans ces belles vallées de Georgie, d'où l'on apporte toutes sortes de fruits à Erzeron, & desquelles nous avons parlé dans nôtre derniere Lettre; ou s'il est permis de regarder le Paradis Terrestre comme un pays d'une grande étenduë, lequel a conservé une partie de ses beautez, malgré le Déluge & les changemens qui sont arrivez sur la terre depuis ce temps-là; je ne vois pas de plus bel endroit, pour désigner ce lieu merveilleux, que la campagne des *Trois Eglises*, éloignée d'environ vingt lieuës de France des sources de l'Eufrate & de l'Araxe, & de presque autant de celles du Phase. Pour en déterminer la circonférence, il faut au moins l'étendre jusques aux sources de ces rivieres. Voilà pourquoi le Paradis Terrestre comprenoit l'ancienne Medie & une partie de l'Armenie & de l'Iberie. Si l'on trouve cet espace trop étendu, on peut le réduire à une partie de l'Iberie & de l'Armenie, c'est-à-dire, depuis Erzeron jusques à Teflis, car il est hors de doute que la plaine d'Erzeron, qui est aux sources de l'Eufrate & de l'Araxe, devoit y être comprise. Par rapport à la Palestine, où quelques-uns ont placé le Paradis Terrestre, il me semble que c'est en vain qu'on voudroit faire quatre grandes rivieres du fleuve Jourdain, qui, pour ainsi dire, n'est qu'un ruisseau: cette contrée d'ailleurs est seche & pierreuse. Nos Sçavans en jugeront comme il leur plaira; pour moi qui n'ai pas vû de plus beau pays que les environs des Trois Eglises, je me sens fort disposé à croire qu'Adam & Eve y ont été créez.

Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26. Juillet, mais nous ne campâmes qu'à quatre heures de Teflis, afin de joindre une Caravane destinée pour les Trois Eglises. Elle s'assembla dans une grande plaine où finit la vallée de Teflis. Cette plaine est agréable par ses vergers & par ses jardins. Le fleuve de Kur la traverse, & coule du Nord-Nord-Est, au Sud-Sud-Est; le chemin que nous tenions avoit à peu près la même direction. La plûpart des Marchands de la Caravane firent provision, autour de nôtre camp, de certains roseaux fort déliez & fort propres pour écrire à leur maniére. C'est une espece de *Canne* qui ne croît que de la hauteur d'un homme, & dont les tiges n'ont que trois ou quatre lignes d'épaisseur, solides d'un nœud à l'autre, c'est-à-dire remplies d'un bois mouëlleux & blanchâtre. Les feuilles qui ont un pied & demi de long, sur huit ou neuf lignes de large, enveloppent les nœuds de ces tiges par une gaine veluë, car le reste est lisse, vert-gai, plié en goutiére à fond blanc. La pannicule ou le bouquet des fleurs n'étoit pas encore bien épanouï, mais blanchâtre, soyeux, semblable à celui des autres roseaux. Les gens du pays taillent les tiges de ces roseaux pour écrire, mais les traits qu'ils en forment sont très-grossiers, & n'approchent pas de la beauté des caracteres que nous faisons avec nos plumes.

Le 27. Juillet on partit sur les onze heures du soir, & nous marchâmes jusques à six heures du matin dans des plaines marécageuses; mais nous perdîmes dans la nuit nôtre riviere, & nous fûmes si fort désorientez, que le jour parut, que nous ne sçûmes de quel côté elle s'étoit jettée. Cependant elle doit se tourner insensiblement vers l'Orient pour aller se rendre à la Mer Caspienne; & l'Araxe qui va joindre le Kur en doit faire de même; mais il faut que ce soit loin d'E-

* Plin. Hist. Nat. *lib.* 6. *c.* 26. Polyb. Hist. Nat. *lib.* 5. Strab. Rerum Georg. *lib.* 16. Appian. de Civil. Bell. *lib.* 2. Arrian. de Exped. Alex *lib.* 7. Ptolom. Geogr. *lib.* 5. *cap.* 17. Ammian. Marc. *lib.* 24. *cap.* 21. Zosim. *lib.* 3. *cap.* 24.

d'Erivan, puisque dans toute nôtre route, nous n'avons plus vû ni entendu parler du Kur. On se reposa ce jour-là jusques à huit heures, & l'on ne marcha que jusques à environ midi & demi, pour s'arrêter à *Sinicbopri* village où il y a un assez beau pont de pierre, & une espece de Fort abandonné. Nous en partîmes sur les deux heures pour aller camper dans des montagnes assez herbuës, où nous fûmes surpris de trouver des Plantes les plus communes, parmi quelques autres assez singuliéres. Qui est-ce qui se seroit attendu de voir des *Orties*, de l'*Eclaire*, & du *Melilot* sur le chemin du Paradis Terrestre. Il y en a pourtant, aussi-bien que de l'*Origan commun*, & des *Mauves ordinaires.* Le *Dictame blanc* est parfaitement beau à l'entrée de ces montagnes, où l'on sentoit une fraîcheur qui faisoit grand plaisir.

Nous ne fûmes gueres plus heureux en Plantes, le lendemain 28. Juillet, & je commençai à douter si nous allions vers le Paradis Terrestre, ou si nous lui tournions le dos; car enfin après avoir marché, depuis deux heures après minuit jusques à sept heures du matin, dans des montagnes couvertes de bois & de pâturages, nous ne trouvâmes sur les grands chemins que du *Millet*, du *Marrube noir & blanc*, de la *Bardane*, de la *petite Centaurée*, du *Plantain*, sans répeter les *Orties* & les *Mauves* du jour précedent. Comme l'ennui ne donne pas beaucoup d'appetit; que d'ailleurs toute matiere d'érudition nous manquoit, & que nous avions lieu d'apprehender, de ne voir dans nôtre prétendu Paradis Terrestre, que les ronces & les chardons que le Seigneur y avoit fait naître après la chûte du premier Homme, nous aurions fort mal passé nôtre temps sans une espece admirable de *Ciboulette* dont la fleur sent le *Storax en larme*. Ses feuilles & ses racines qui ont l'odeur de la *Ciboule d'Espagne*, nous firent trouver plus de goût aux provisions qui nous restoient.

La racine de cette Plante est presque ronde, assez douce, & d'une odeur qui participe de celle de l'ail & de l'oignon. Les cayeux qui l'accompagnent forment une tête d'un pouce de diametre. La tige s'éleve à deux pieds & demi, épaisse de deux ou trois lignes, solide, lisse, couverte d'une fleur ou poussiére semblable à celle des Prunes fraîches, & garnie de quelques feuilles d'un pied & demi de long, creuses & larges de trois lignes. Cette tige est terminée par une tête arrondie, d'un pouce & demi de diametre, dont les fleurs qui sont soûtenuës par des pedicules de quatre lignes de longueur, sont à six feuilles de deux lignes de long, relevées sur le dos, luisantes, rouge-brun, plus clair sur les bords. Du milieu de ces feuilles sortent autant d'étamines purpurines qui les surpassent d'une ligne, & qui sont chargées de sommets de même couleur. Le pistile est à trois coins, verdâtre, & devient un fruit semblable à ceux des autres especes d'*Oignon*, c'est-à-dire, à trois loges; mais il n'étoit pas assez avancé sur la plante dont nous parlons, pour pouvoir être décrit.

On partit à minuit le 29. Juillet, & nous passâmes par des montagnes assez rudes, où il y a des forêts, comme nous le reconnûmes à la pointe du jour, remplies de *Sabines* aussi hautes que des *Peupliers.* Elles different de l'espece que l'on a décrite dans la dixiéme Lettre, en ce que ses feuilles qui sont de la tissure des feuilles de Cyprès; ne sont pas serrées les unes contre les autres, mais écartées sur les côtez, & disposées trois à trois comme par étages. Les écailles de ces feuilles sont longues d'une ligne & demi, terminées par un piquant, vert-gai en dessus, farineuses & jaunâtres en dessous. Ces arbres étoient tous chargez de fruits verts, d'un demi pouce de diametre.

Nous campâmes ce même matin depuis sept heures du matin jusques à onze heures. Ensuite l'on marcha l'après midi jusques à une heure & demi, pour s'arrêter à *Dilijant* village d'assez belle apparence. Des gardes postez sur le grand chemin, prétendoient que passant de Georgie dans le pays de *Cosac*, qui est une petite contrée entre la Georgie & l'Armenie, nous devions payer un Sequin par tête; mais comme nous sçavions que les Persans étoient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains sur nos sabres. En effet à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendoient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils non laissérent en repos. Tant il est vrai que par tout pays ceux qui font le plus de bruit, & qui sont en plus grand nombre, ont toûjours raison. Cependant comme les plus distinguez du lieu, qui s'étoient assemblez au bruit, eurent assûré nos voituriers que les gens à cheval qui passent par là payent ordinairement un Abagi par tête, nous le donnâmes volontiers; après-quoi les gardes nous firent plus d'excuses & plus de remercimens que nous n'en meritions. On nous apprit que ces sortes de droits étoient destinez pour la garde des chemins, & que cela se pratiquoit dans plusieurs Provinces de Perse où les Gouverneurs payent des gens pour la sûreté publique: le Roi ne leur permettant de faire exiger ces droits, qu'à condition qu'ils seront responsables des marchandises volées. Les habitans du Cosac passent pour fiers & se font descendre de ces Cosaques qui habitent dans les montagnes, au Nord de la Mer Caspienne. Les bourgeois de Dilijant, qui s'étoient attroupez autour de

de nous, nous firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque, & des chapeaux. Nous leur répondîmes que nous venions de Turquie où l'on est fort mal reçu avec un pareil équipage. Cela les fit rire. On nous presenta d'assez bon vin, & nous continuâmes nôtre route encore pendant une heure audelà du village, pour aller camper jusques au haut d'une montagne couverte de *Chênes*, d'*Ormeaux*, de *Frênes*, de *Sorbiers*, & de *Charmes* à *grandes* & à *petites feuilles*.

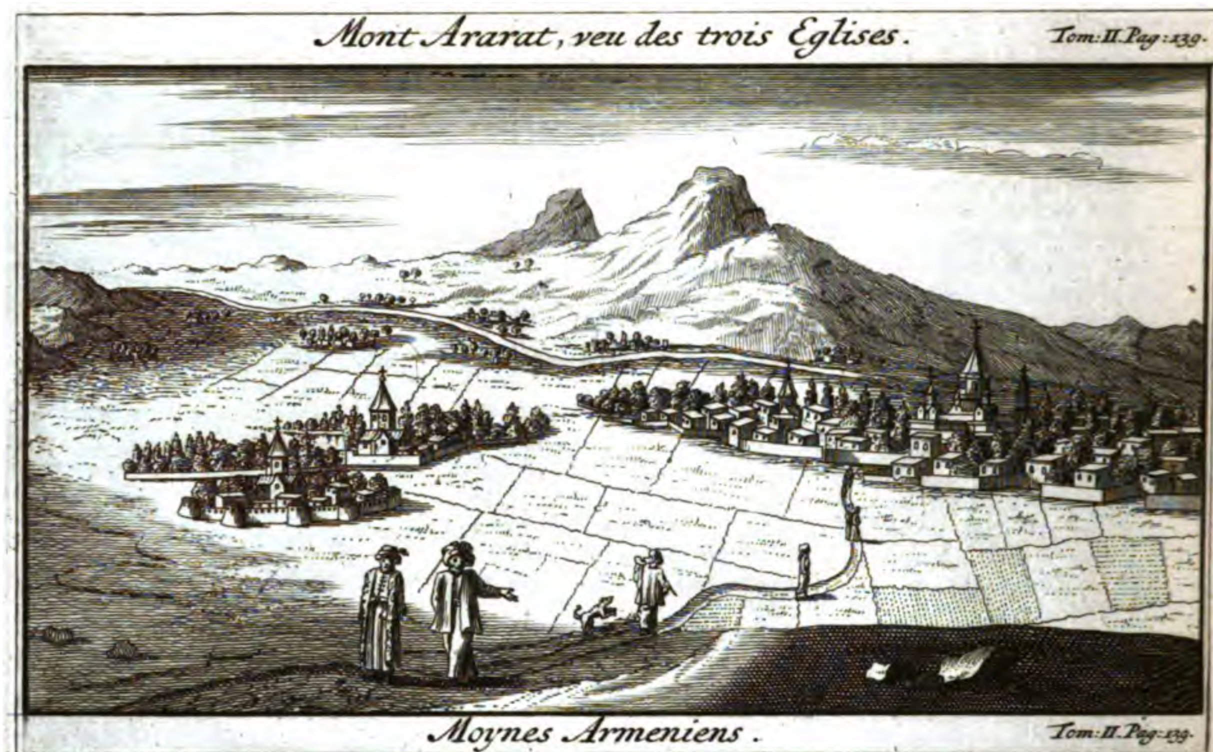
Nous nous flattions de passer la nuit dans un gîte aussi agréable, mais nos voituriers nous en firent partir à onze heures du soir, & nous firent traverser, pendant une nuit très-sombre, des montagnes affreuses. Dans la saison des neiges peu de gens risquent cette route. Pour moi je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que si j'avois voulu le conduire. Un automate qui suit naturellement les loix de la Mecanique, se tire bien mieux d'affaire, dans ces occasions, que le plus habile Mecanicien qui voudroit mettre en usage les regles qu'il a apprises dans son cabinet, fût-il de l'Academie Royale des Sciences. Enfin nous nous trouvâmes sur les cinq heures du matin, le 30. Juillet, dans une plaine auprès de *Carakesis*, chetif village sur un petit ruisseau. Là nous fûmes les maîtres à nôtre tour, comme la raison le demandoit, & nous obligeâmes nos voituriers à s'arrêter pour avoir le plaisir de dormir : mais bon Dieu que ce plaisir fut court ! le démon de la Botanique qui nous agitoit nous éveilla bien-tôt ; nous nous repentîmes pourtant d'être restez, car nous ne fîmes pas grand butin dans cette plaine. Le fleuve *Zengui* qui vient du lac d'Erivan & qui va passer par cette ville, y serpente; mais il n'est pas considérable.

Nous partîmes le 31. Juillet à cinq heures du matin, pour traverser des montagnes assez agréables, quoique sans arbres : aussi commençâmes-nous à sentir la fumée des bouzes de vaches en approchant de *Bisni*, & cette odeur nous incommoda fort dans un Couvent de Moines Armeniens où nous dinâmes. Leur cour est toute pleine de cette belle espece de *Cresson* que Zanoni a pris, sans raison, pour la premiere espece de *Thlaspi* de Dioscoride. Ces bons Religieux nous reçurent fort honnêtement, mais nous ne trouvâmes pas chez eux les mêmes agrémens que chez les Moines Grecs. Les Armeniens sont plus graves, & d'ailleurs nous n'avions pas le mot à dire chez eux, au lieu que nous barragouïnions quelque peu le Grec vulgaire chez les Caloyers, dont la vivacité est tout-à-fait réjouïssante. Le Couvent de Bisni est le mieux bâti que nous ayons vû dans tous ces quartiers, il est solide, & de bonnes pierres de taille. Les ruines qui sont aux environs, marquent qu'il y avoit autrefois une ville considerable, & quoique le village soit petit, nous l'aurions pris pour *Artaxate*, n'étoit qu'il est sur le fleuve *Zengui*. Pour le Monastere on le croit de sept ou huit cens ans de fondation. Nous en partîmes à midi, & passâmes sur une autre montagne pour nous retirer encore dans un Monastere d'Armeniens à *Yagovat* village plus petit que Bisni, à l'entrée de la grande plaine des Trois Eglises, où nous prétendions trouver le Paradis Terrestre.

On partit à trois heures le lendemain au matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Armeniens visitent avec plus de devotion que les *Romipetes* ne visitoient Rome dans le temps de Rabelais. Les Trois Eglises ne sont qu'à six heures de chemin d'Yagovat. Les Armeniens appellent ce bourg *Itchmiadzin*, c'est à dire *la descente du Fils unique*, à ce qu'on nous dit, parce qu'ils croyent que le Seigneur apparut à Saint Gregoire en ce lieu-là. Nous n'en doutâmes pas; car nous n'entendions pas un seul mot d'Armenien vulgaire ni litteral. Quoique nous ne fussions pas fort avancez dans la connoissance de la langue Turque, comme pourtant nous sçavions compter jusques à dix, nous comprîmes facilement que *uich* que signifie *trois* joint à *klissé*, mot corrompu d'*Ecclesia*, devoit signifier *Trois Eglises*, & c'est le nom que les Turcs y ont donné ; mais ils devoient plûtôt avoir appellé ce bourg les Quatre Eglises, puisqu'il y en a quatre qui paroissent bâties depuis long-temps. Les Caravanes y séjournent pour faire leurs dévotions, c'est à dire pour s'y confesser, communier, & pour recevoir la benediction du Patriarche. Ce Couvent est composé de quatre corps de logis bâtis en maniere de cloîtres, disposez sur un quarré fort long, comme il est ici gravé. Les cellules des Religieux & les chambres que l'on donne aux étrangers, sont toutes de même figure, terminées par un petit dôme en forme de calotte, dans la longueur de ces quatre cloîtres. Ainsi cette maison doit être régardée comme un grand Caravanserai où les Moines ont leur logement. L'appartement du Patriarche, qui est à droite en entrant dans la cour, est un corps de logis plus élevé & de plus belle apparence que les autres. Les Jardins en sont agréables, bien entretenus ; & généralement parlant les Persans sont bien plus habiles Jardiniers que les Turcs. En Perse on plante les arbres en allignement ; on ordonne assez-bien les Parterres ; les compartimens sont d'un bon goût, & les plantes y sont disposées & espacées avec propreté; au lieu que tout est en confusion chez les Turcs. L'enceinte des Jardins du Patriarche, de même que la plûpart

part

Mont Ararat, veu des trois Eglises. Tom: II. Pag: 139.





Moynes Armeniens. Tom: II. Pag: 139.



part des maisons du bourg, n'est que de bouë sechée au soleil, & coupée en grands & gros quartiers que l'on pose les uns sur les autres, & que l'on joint ensemble avec de la terre détrempée, au lieu de mortier. Les murailles des Parcs autour de Madrid sont de même matiére; les Espagnols appellent *Tapias* ces pieces de terre cuites, ou pour mieux dire, sechées au soleil.

L'Eglise Patriarchale est bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à *Saint Gregoire l'Illuminateur*, qui en fut le premier Patriarche, du temps de Tiridate Roi d'Armenie, sous le grand Constantin. Les Armeniens croyent que le Palais de ce Roi étoit à la place du Couvent, & que Jesus-Christ se manifesta à Saint Gregoire dans l'endroit où est l'Eglise. Ils y conservent un bras de ce Saint, un doigt de Saint Pierre, deux doigts de Saint Jean Baptiste, une côte de Saint Jacques. C'est un bâtiment très-solide & de belles pierres de taille; les piliers en sont fort épais, de même que les voûtes; mais tout l'édifice est obscur & mal percé, terminé en dedans par trois Chapelles, dont la seule du milieu est ornée d'un autel; les autres servent de Sacristie & de Trésor. Ces deux piéces sont remplies de riches ornemens d'Eglises & de belle vaisselle. Les Armeniens qui ne se piquent de magnificence que dans les Eglises, n'ont rien épargné pour enrichir celle-ci. On y voit les plus riches étoffes qui se fassent en Europe. Les vases sacrez, les lampes, les chandeliers sont d'argent, d'or ou de vermeil. Le pavé de la nef & celui du presbitere sont couverts de beaux tapis. Le presbytere, ou le tour de l'autel, est tapissé communément de Damas, de velours ou de brocard. Cela n'est pas surprenant, car les Marchands Armeniens qui commercent en Europe & qui font de gros gains, font des presens magnifiques dans cette Eglise; mais il est surprenant que les Persans y souffrent tant de richesses. Les Turcs au contraire ne permettroient pas aux Grecs d'avoir un chandelier d'argent dans leurs Eglises: rien n'est plus pauvre que celle du Patriarche de Constantinople. Les Moines des Trois Eglises se font honneur de montrer les richesses qu'ils ont reçûës de Rome, & font des souris moqueurs quand on leur parle de la réünion. Pusieurs Papes leur ont envoyé des Chapelles entiéres d'argent, sans qu'elles ayent encore rien operé. Les Patriarches jusques ici ont amusé les Missionnaires; il n'est pas mal aisé de tromper les gens qui sont de bonne foi. La réünion des Religions est un miracle que le Seigneur operera lorsqu'il le jugera à propos. C'est du Ciel qu'il faut attendre la veritable conversion des Schismatiques, dont le nombre est infiniment plus grand que celui des Armeniens Romains. Ces malheureux Schismatiques, par leur credit & par leur argent, feroient déposer un Patriarche qui donneroit les mains à la réünion. La haine qu'ils ont pour les Latins paroît irréconciliable: enfin soit par envie, soit par interêt, les Prêtres Schismatiques Armeniens ou Grecs veulent commander absolument chez eux, & les Patriarches sont obligez de leur céder, de peur que la populace ne se souleve.

L'Architecte qui a donné le dessein de l'Eglise Patriarchale étoit un fort habile Maître, suivant je ne sçai quelle tradition des Armeniens, qui prétendent que ce fut Jesus-Christ lui-même qui en traça le Plan en presence de Saint Gregoire; & qui lui ordonna de l'executer. Au lieu de crayon, à ce qu'ils disent, Jesus-Christ se servit d'un rayon de lumiere, au centre duquel Saint Gregoire faisoit sa priere sur une grande pierre quarrée, d'environ trois pieds de diametre, que l'on montre encore aujourd'hui au milieu de l'Eglise. Si cela est, le Seigneur y employa un ordre d'architecture assez singulier, car les dômes & les clochers sont en pavillon d'entonnoir renversé, & terminez par une croix.

Les deux autres Eglises sont hors du Monastere, mais elles tombent en ruine, & l'on n'y fait plus le service depuis long-temps. Celle de *Sainte Caiane* est à droite du Couvent, supposé qu'on y entre par la grande porte, & non par celle des Refectoires. L'autre Eglise qui est à gauche & bien plus éloignée de la maison, porte le nom de *Sainte Repsime*. On prétend chez les Armeniens que *Caiane* & *Repsime* étoient deux Vierges Romaines qui furent martyrisées sur les lieux où sont bâties leurs Eglises. On fait même descendre *Sainte Caiane*, de je ne sçai quelle famille de *Caius*. Ils sont plus embarrassez à trouver la généalogie de *Repsime* dont le nom n'est pas Romain: cependant on lit dans leur Chronique, que c'étoient deux Princesses Romaines, qui vinrent en Levant pour voir Saint Gregoire, mais Tiridate Roi d'Armenie ayant trouvé cela fort mauvais, fit descendre Caiane dans un puis plein de serpens, ne doutant pas qu'elle n'y mourût dans peu de temps: neanmoins la Sainte n'en fut pas blessée; les serpens y perirent, & Caiane y vécut en bonne santé pendant quarante ans. Comment accorder tout cela avec la suite de l'Histoire? car ils ajoûtent que le Roi Tiridate en étant devenu amoureux, & ne pouvant pas la fléchir, non plus qu'aucune de ses compagnes qui étoient de belles personnes, & que la Chronique met jusques au nombre de quarante, leur fit souffrir à toutes le martyre.

A l'égard de la campagne qui est autour des Trois Eglises, elle est tout-à-fait admirable, & je n'en connois point qui donne une plus belle idée du Paradis Terrestre. On n'y voit que ruis-

seaux qui la rendent extrêmement fertile, & je doute qu'il y ait un païs sur la terre où l'on recueille autant de denrées tout à la fois. Outre la grande quantité de toutes sortes de grains qu'on en retire, on y trouve des champs d'une étenduë prodigieuse, tout couverts de tabac. Ce seroit une plaisante question à proposer en Botanique; savoir si cette plante étoit dans le Paradis Terrestre, car elle fait en ce monde les délices de bien des gens qui ne sauroient se passer d'en faire un continuel usage : cependant originairement elle vient d'Amerique ; mais elle se porte aussi bien en Asie que dans son propre pays. Le reste de la campagne des Trois Eglises est plein de Ris, de Coton, de Lin, de Melon, de Pastéques, & de beaux vignobles. Il n'y manque que des Oliviers, & je ne sçai où la Colombe qui sortit de l'Arche fut chercher un rameau d'Olivier, supposé que l'Arche se soit arrêtée sur le Mont Ararat, ou sur quelque autre montagne d'Armenie ; car on ne voit pas de ces sortes d'arbres aux environs, ou il faut que l'espece s'en soit perduë ; cependant les Oliviers sont des arbres immortels. On cultive aussi beaucoup de *Ricinus* autour du Monastere, pour en tirer de l'huile à brûler; celle de Lin est employée pour la cuisine. C'est peut-être pour cette raison que la Pleuresie est assez rare en Armenie, quoique le climat y soit inégal, & par conséquent propre à produire cette maladie. Gesner remarque que l'huile de Lin, beuë à la place de celle d'amandes douces, est un excellent remede pour la Pleuresie.

A l'égard des Melons, il n'y en a pas de meilleurs dans tout le Levant que ceux des Trois Eglises & des environs. Pour trente sols nous en faisions charger un de nos chevaux, & parmi ce grand nombre il s'en trouvoit quelques-uns fort superieurs à ceux que l'on mange à Paris: mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'ils engraissent, & qu'ils ne font jamais aucun mal, plus nous en mangions, & mieux nous nous portions. Ceux qu'on appelle *Melons d'eau* ou *Pastéques*, dans la plus forte chaleur du jour, sont comme à la glace, quoique couchez sur terre au milieu des champs où la terre est très-chaude. On ne les cultive pas dans des lieux aquatiques, comme on le croit en ce pays-ci; mais on les appelle Melons d'eau, parce que leur chair ne se fond pas seulement à la bouche, mais qu'elle repand une si grande quantité d'eau qu'on en perd la moitié, sur-tout quand on mord dans le fruit, comme font les gens du pays, qui les pelent & les mangent ordinairement comme des pommes. Nos Poires de *Beurré* & la *Mouille-bouche* sont seches en comparaison de ces Melons. Ce seroient les fruits les plus délicieux du monde s'ils avoient autant d'odeur & de goût que les autres Melons. La chair des Melons d'eau devient plus ferme dans leur parfaite maturité, & à proprement parler ne se fond pas, mais cette eau délicieuse qui est renfermée dans les cellules de la chair, se vuide si abondamment, comme par autant de petites sources, que bien souvent les Orientaux préferent ce fruit aux meilleurs Melons. Les Armeniens appellent *Carpous* les Melons d'eau, mais ils ont pris ce nom des Grecs qui le donnent à tous les fruits, & *Carpous* dans ce sens-là veut dire *un fruit par excellence*. On éleve les meilleurs Melons d'eau dans ces terres salées qui sont entre les Trois Eglises & l'Aras. Après les pluyes on voit le sel marin tout cristallisé dans les champs, & qui craque même sous les pieds. A trois ou quatre lieuës des Trois Eglises sur le chemin de Teflis, il y des carriéres de sel fossile, lesquelles, sans être épuisées, en fourniroient suffisamment à toute la Perse. On y coupe le sel en gros quartiers comme on taille les pierres dans nos carriéres, & l'on charge deux de ces quartiers sur chaque Bufle. On trouve quelquefois des troupes de ces animaux qui se suivent sur les grands chemins, & qui ne portent point d'autre marchandise, car en Levant on compte les Bufles parmi les bêtes de somme. Les Orientaux s'imaginent que le sel croît dans les carriéres, & que les endroits où l'on en a coupé depuis long-temps se remplissent peu à peu : mais qui est-ce qui a fait ces observations avec exactitude ? on m'en dit de même à *Cardone* en Espagne, où se trouvent les plus belles carriéres ou mines de sel qui soient dans le reste du monde. Cette montagne n'est qu'un bloc de sel qui paroît comme une roche d'argent dans le temps que le soleil éclaire les endroits qui ne sont pas couverts de terre. Ceux qui travaillent dans les carriéres de marbre sont dans la même prévention, & croyent, plûtôt par tradition que par bonnes raisons, que les pierres croissent véritablement par un principe interieur, comme les Truffes & les Champignons : ainsi le préjugé touchant la vegétation des fossiles est bien plus étendu qu'on ne s'imagine, mais ce n'est pas sur ce préjugé qu'il en faut juger, c'est sur des observations bien vérifiées.

Nous faisions assez bonne chere dans le Monastere des Trois Eglises où nous étions logez à nôtre aise: comme il n'y avoit pas beaucoup d'étrangers, nous avions autant de chambres que nous en voulions. Les Religieux, qui sont la plûpart *Vertabiets*, c'est à dire *Docteurs*, boivent à la glace, & nous en faisoient donner suffisamment, mais ils n'ont pas de secret pour chasser les cousins de leur Couvent. Nous étions obligez la nuit de quitter nos chambres & de faire porter nos matelats dans le Cloître ou autour de l'Eglise, sur un pavé de grands carreaux bien entretenus. Les cousins


Lepidium Orientale
Nasturtii Crispi folio

fins y étoient moins incommodes que dans les lieux couverts, mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne suçassent beaucoup de nôtre sang; nous avions tous les matins le visage couvert de boutons, malgré toutes nos précautions. Les parterres qui sont sur la gauche de l'Eglise sont fort agréables. Les *Amaranthes* & les *Oeillets* en sont les principaux ornemens; mais ces fleurs n'ont rien de singulier ni qui merite qu'on en porte les graines en ce pays-ci, au contraire les curieux de Perse s'accommoderoient beaucoup mieux des especes qu'on éleve en Europe. Nous ne cueillîmes dans les parterres du Couvent que la graine de cette belle espece de *Persicaire* dont les feuilles sont aussi grandes que celles du Tabac, & que nous avions observées à Teflis dans le Jardin du Prince. Voici la description d'une belle espece de *Lepidium* à feuilles de Cresson frisé, qui croît dans les champs entre le Monastere & la riviere d'Aras.

La racine pique en fond, longue d'un pied, grosse comme le petit doigt, dure, ligneuse, blanche, peu cheveluë, & produit une tige haute de deux ou trois pieds, assez branchuë, vert-gai, accompagnée en bas de feuilles longues de quatre pouces, sur deux pouces de large, tout-à-fait semblables à celles du *Cresson frizé*, un peu plus charnuës, lisses des deux côtez, vert-gai, découpés en grosses pieces jusques à la côte, laquelle commence par une queue assez longue. La derniere piece est plus grande que les autres, arrondie & frizée de même que celles qui sont sur le reste de la queuë, lesquelles sont quelquefois incisées plus profondément. Les feuilles qui naissent le long des tiges sont encore découpées plus menu. De leurs aisselles naissent des branches assez étenduës sur les côtez, garnies de bouquets de feuilles, dont la plûpart ne sont pas découpées, assez semblables à celles de l'*Iberis commun*. Les branches sont subdivisées en plusieurs brins tous chargez de fleurs blanches. Chaque fleur est à quatre feuilles longues d'une ligne & demie, arrondies à la pointe & fort pointuës à leur naissance. Le calice est à quatre feuilles aussi, le pistile qui est long de demi ligne, coupé en fer de pique, devient un fruit de même forme, plat, & partagé en deux loges dans sa longueur. Chaque loge renferme une graine rousse, tirant sur le brun, longue de demi ligne, applatie. Toute la plante a le goût & l'acreté du *Cresson Alenois*.

Pendant nôtre séjour aux Trois Eglises, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au Mont *Ararat*. Personne ne voulut être de la partie; les voituriers étrangers ne veulent pas, à ce qu'ils disent, s'aller perdre dans les neiges: ceux du pays étoient employez pour les Caravanes, & ne vouloient pas aller fatiguer leurs chevaux dans un endroit si affreux. Cependant cette montagne si fameuse n'est qu'à deux petites journées du Monastere, & nous connûmes bien dans la suite qu'il n'est pas possible de s'y engager, par la raison qu'elle est toute découverte, & que l'on ne sauroit monter que jusques à la neige. Ce n'est pas une grande merveille, quoiqu'en disent les Religieux, de ne pouvoir pas en atteindre le sommet, puisqu'il est presque à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croyent, comme un article de foi, que l'Arche s'y arrêta. S'il est vrai que ce soit la plus haute montage d'Armenie, suivant le jugement des gens du pays, il est très-certain aussi que c'est la plus chargée de neige. Ce qui fait paroître l'Ararat plus élevé, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Il ne faut pas même juger de sa hauteur par la quantité des neiges qui le couvrent, puisque la neige se conserve dans le plus fort de l'Eté sur les moindres collines d'Armenie. Quand on demande aux Moines Armeniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'Arche, ils répondent sagement qu'elle est encore ensevelie dans les fondrieres des neiges du Mont Ararat.

Nous allâmes le 8. Août à *Erivan* ville considérable & Capitale de l'Armenie Persienne, à trois heures de chemin des Trois Eglises. Ce n'étoit pas seulement dans le dessein de voir la Place, mais aussi pour prier le Patriarche de nous faire donner des voituriers pour le Mont Ararat, suivant le conseil des Religieux des Trois Eglises, & certainement nous n'en aurions pas trouvé sans un ordre de sa part. La ville d'Erivan est remplie de vignes & de jardins, bâtie sur une colline qui est au bout de la plaine; les maisons mêmes s'étendent dans une des plus belles vallées de Perse, & dont les prairies sont entremêlées d'arbres fruitiers & de vignobles. Les bourgeois d'Erivan sont assez simples pour croire que leurs vignes sont encore de l'espece de celle que Noé y planta. Quoiqu'il en soit, elles produisent de fort bon vin, & cela fait mieux leur éloge, que si on les faisoit descendre de celles du bon Patriarche. La vallée est arrosée par de belles sources, & les maisons de campagne y sont presque aussi nombreuses qu'aux environs de Marseille. Il n'y a que le haut des collines qui deshonore le pays par sa secheresse, mais la vigne y feroit des merveilles s'il y avoit assez de monde pour la cultiver. Les meilleures terres sont couvertes de grains, de Coton & de Ris, ce dernier est principalement destiné pour Erzeron. Les maisons d'Erivan ne sont qu'à un étage en terrasse, bâties de bouë & de torchis à la maniére des autres villes de Perse. Chaque maison est enfermée dans une enceinte isolée, quarrée, anguleuse ou arrondie, haute d'environ une toi-

se. Les murailles de la ville, quoiqu'à double rempart en plusieurs endroits, n'ont gueres plus de deux toises d'élévation, & ne sont deffenduës que par de méchants ravelins arrondis, épais de de quatre ou cinq pieds. Toutes ces pieces, de même que les murailles, sont de bouë sechée au soleil, sans être terrassées. Les murailles du Château qui est au haut de la ville, ne valent guere mieux, quoiqu'elles soient à triple rang. Le Château qui est presque ovale, renferme plus de huit cens maisons occupées par des Mahometans; car les Armeniens qui y travaillent pendant le jour, viennent coucher à la ville. On nous assûra que la garnison de ce Château étoit de 2500. hommes, la plûpart gens de métier. La Place est imprenable du côté du Nord, mais c'est l'ouvrage de la nature, qui au lieu de remparts de bouë, l'a munie d'un precipice effroyable, au fond duquel passe la riviere. Les portes du Château sont garnies de tole. Les sarrasines & les corps de garde paroissent assez bien entendus. L'ancienne ville étoit peut-être plus forte, mais elle fut détruite pendant les guerres des Turcs & des Persans. Mr. Tavernier assûre qu'elle fut livrée à Sultan Mourat par trahison, & que les Turcs y laisserent vingt-deux mille hommes de garnison. Cependant Cha-Sefi Roi de Perse l'emporta de vive force: Il fut le premier à l'assaut, & les vingt-deux mille Turcs qui n'avoient pas voulu se rendre, furent taillez en pieces. Mourat se vengea en Prince barbare dans Babylone; il fit passer au fil de l'épée tous les Persans qui s'y trouvérent, quoiqu'il leur eût promis la vie par la capitulation.

Du côté du Midi sur une butte, à mille pas environ de la Citadelle, est le petit Fort de *Quetchycala* revêtu d'une double muraille; mais ces sortes d'ouvrages craignent plus la pluye que le canon. Quetchycala ressemble à ces forts de terre grasse que l'on construit quelquefois à Paris pour faire exercer les Académistes. Les canonieres de toutes les fortifications d'Erivan sont d'une structure assez singuliere; elles avancent hors de la muraille en maniére de masque; d'un pied & demi de saillie, & sont terminées en capuchon ou en groin de cochon, ce qui met tout-à-fait à couvert la tête du soldat qui est commandé pour tirer. Cela n'est pas trop mal imaginé pour les poltrons; mais aussi ils ne sauroient découvrir les ennemis que quand ils sont à portée, & qu'ils viennent se placer justement où il faut pour se faire tuer, car si les assiégez attendent qu'ils soient arrivez au pied des murailles, ils ne peuvent plus tirer sur eux.

Mr. Chardin qui a mieux connu Erivan & ses environs, qu'aucun de nos voyageurs, en décrit exactement les rivieres. Le *Zengui* coule au Nord-Ouest, & le *Queurboulac* au Sud-Ouest, formé par 40. fontaines, comme l'exprime son nom. Le Zengui vient du Lac d'Erivan à deux journées & demi de la ville; mais je ne sçai pas si c'est le même Zengui dont j'ai parlé ci-devant. Le Lac qui est pofond & de 25. lieuës de tour, est rempli de Carpes & de Truites excellentes, dont les Religieux, qui sont dans un Monastere bâti sur l'Ile qui est au milieu du Lac, ne profitent gueres, car il ne leur est permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces jours-là. Pendant le reste de l'année ils gardent un silence perpetuel, & ne mangent que les herbes de leur Jardin, telles que la nature les leur prepare, c'est-à-dire, sans huile ni sel. Ces pauvres Moines sont comme autant de Tantales qui voyent à quatre doigts de leur bouche d'excellens fruits sans y pouvoir toucher. Cependant l'ambition n'est pas tout-à-fait bannie de ce lieu; le Superieur ne se contente pas de prendre le titre d'Archevêque, il prend aussi celui de Patriarche, & il le dispute même au Patriarche des Trois Eglises.

On passe le Zengui à Erivan sur un pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres où le Kan, qui est le Gouverneur du pays, vient quelquefois se rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille Tomans de la Province, c'est-à-dire, plus de neuf cens mille livres monnoye de France, sans compter ce qu'il gagne sur la paye des troupes destinées pour garder la frontiere. Il est obligé de donner avis à la Cour, de toutes les Caravanes & de tous les Ambassadeurs qui passent. A l'égard des Ambassadeurs, la Perse est le seul pays que je connoisse, où ils soient entretenus aux dépens du Prince: rien, ce me semble, ne fait tant d'honneur à un grand Roi. Dès qu'un Ambassadeur ou un simple Envoyé a fait voir aux Gouverneurs des Provinces les Lettres dont il est chargé pour le Roi de Perse, on lui donne le *Tain*, c'est-à-dire, sa subsistance journaliere. Tant de livres de viande, de pain, de beurre, de ris, & un certain nombre de chevaux & de chameaux.

On fait bonne chere à Erivan. Les perdrix y sont communes, & les fruits y viennent en abondance. Le vin y est merveilleux; mais les vignes donnent beaucoup de peine à cultiver, car le froid & les gelées obligent les vignerons, non seulement à chausser les seps, mais à les enterrer au commencement de l'hiver, pour ne les découvrir qu'au printemps. Quoique la ville soit mal bâtie, elle ne laisse pas d'avoir certains beaux endroits. Le Palais du Gouverneur, qui est dans la Forteresse, est considérable par sa grandeur & par la distribution de ses appartemens. Le *Meidan* ou la grande Place est quarrée, & n'a gueres

res moins de 400. pas de diametre. Les arbres y sont aussi beaux qu'à Lyon dans la Place de *Bellecour*. Le Bazar, qui est le lieu où se vendent les marchandises, n'est pas desagréable. Les Bains & les Caravanserais ont aussi leurs beautez, sur tout le Caravanserai neuf qui est du côté de la Forteresse. Il semble qu'on entre d'abord dans une Foire, car on passe par une galerie où l'on vend toutes sortes d'étoffes

Les Eglises des Chrêtiens sont petites & à demi enterrées. Celles de l'Evêché, & l'autre que l'on appelle *Catoviqué*, ont été bâties, dit-on, du temps des derniers Rois d'Armenie. On voit du côté de l'Evêché une vieille Tour d'une structure assez singuliere, elle auroit quelque rapport * à la Lanterne de Diogenes, si son architecture n'étoit dans le goût Oriental. Elle est à pans, & le dôme qui la termine a quelque chose de plus agréable, mais les gens du pays ne savent à quel usage elle a servi, ni dans quel temps elle a été bâtie. Les Mosquées de la ville n'ont rien de particulier. Mr. Chardin assûre que les Turcs prirent Erivan en 1582. & qu'ils y bâtirent la Forteresse; que les Persans l'ayant reprise en 1604. la mirent en état de résister au canon, qu'elle soutint un siege de quatre mois en 1615. que les Turcs furent obligez de le lever, qu'ils n'emporterent la place qu'après la mort d'Abas le Grand, qu'enfin les Persans l'ayant reprise en 1635. ils en sont demeurez les maîtres depuis ce temps-là.

Après nous être promenez dans la ville, nous allâmes voir le Patriarche des Armeniens, qui loge dans un ancien Monastere hors de la ville, mais il s'en faut bien qu'il ne soit aussi-bien logé qu'aux Trois Eglises. Ce Patriarche qui s'appelle *Nahabied*, étoit un bon vieillard assez rougeau, qui par humilité, ou pour être plus à son aise, n'avoit sur son corps qu'une mauvaise soutane de toile bleuë. Nous lui baisâmes les mains à la mode du pays, & cette céremonie lui fit grand plaisir, à ce que nous dirent nos Interprêtes, car il y a bien des Francs qui ne lui font pas le même honneur, mais nous lui aurions baisé les pieds pour peu qu'il eût témoigné le souhaiter, attendu le besoin que nous avions de son credit. Par reconnoissance il nous fit servir une colation, à la verité très-frugale. On vit paroître, sur un cabaret de bois, un plat de noix au milieu de deux assiettes, sur l'une desquelles il y avoit des prunes & sur l'autre des raisins. On ne nous presenta ni pain, ni fouasse, ni biscuit. Nous mangeâmes une prune & bûmes chacun un coup à la santé du Prelat, c'étoit d'excellent vin rosé; mais comment reboire sans pain? nos Interprêtes qui étoient dans le Vestibule eurent l'esprit de s'en faire donner, sans oser pourtant nous en presenter, nous aurions excusé volontiers pour le coup leur incivilité, ils entrérent après la colation, & nous fîmes prier pour lors le Maître de la maison de nous faire donner pour nôtre argent de bons chevaux & des guides qui pûssent nous conduire au Mont Ararat. *Quelle devotion avez-vous*, dit-il, *pour le Mont Macis*? c'est le nom que les Armeniens donnent à cette Montagne; les Turcs l'appellent *Agrida*. Nous repondîmes, *que nous trouvans si près d'un lieu celebre, sur lequel on croyoit que l'Arche de Noé s'étoit arrêtée, nous serions mal reçûs dans nôtre pays si nous nous retirions sans le voir. Vous aurez de la peine*, dit le Patriarche, *d'aller jusques aux neiges; & pour ce qui est de l'Arche, Dieu n'a jamais fait la grace de la faire voir à personne qu'à un saint Religieux de nôtre Ordre, qui après cinquante ans de jeûnes & de priéres y fut miraculeusement transporté; mais le froid le penétra si fort, qu'il en mourut à son retour.* Nôtre Interprête le fit rire en lui repliquant de nôtre part, *qu'après avoir jeûné & prié la moitié de nôtre vie, nous demanderions à Dieu la grace de voir le Paradis plûtôt que les débris de la maison de Noé.* On nous raconta aux Trois Eglises, qu'un de leurs Religieux nommé *Jaques*, qui fut ensuite Evêque de *Nisibe*, résolut de monter au sommet de la Montagne ou de perir en chemin, trop heureux d'avoir tenté de découvrir les reliques de l'Arche; qu'il exécuta son dessein avec beaucoup de peine, car quelques efforts qu'il fît pour y monter, il se trouvoit toûjours, après son réveil, dans un certain endroit à peu près vers le milieu de la hauteur: que ce bon homme connut bien, après quelques jours, qu'il tenteroit inutilement d'aller plus loin, & que dans son affliction un Ange lui apparut & lui apporta le bout d'une planche de l'Arche. *Jaques* revint au Couvent chargé d'un si precieux fardeau, mais avant que de partir l'Ange lui déclara que Dieu ne vouloit pas que les hommes allassent mettre en pieces un vaisseau qui avoit servi d'asile à tant de creatures. C'est ainsi que, par de semblables contes, les Armeniens amusent les étrangers.

Le Patriarche nous fit demander si nous avions vû le Pape, & trouva fort mauvais quand nous repondîmes, que ce ne seroit que pour nôtre retour. *Comment*, dit-il, *vous venez de si loin pour me voir, & vous n'avez pas vû vôtre Patriarche*? Nous n'osâmes pas lui dire que nous n'étions venus en Armenie que pour chercher des Plantes. *Que vous semble*, continua-t-il, *de mon Eglise d'Itchmiadzin? en avez-vous d'aussi belles en France*? Nous lui repondîmes *que chaque pays avoit ses maniéres de bâtir: que nos Eglises étoient dans un goût fort different, & que nous n'avions reconnu l'habileté des ouvriers que dans les chandeliers,* les

* Monument d'Athénes.

les lampes & le reste de sa vaisselle. Ces pieces n'étoient certainement pas de fabrique d'Armenie. Pendant que ce venerable Prélat, que l'on auroit pris en ce pays-ci pour un bon Maître d'Ecole de campagne, donnoit ses ordres, nous demandâmes à voir sa Chappelle, & nous mîmes trois écus dans le bassin pour payer la colation; on fait ces sortes de charitez, plûtôt par bienséance que par devotion. On nous offrit encore à boire à nôtre retour, ce que nous refusâmes d'abord, ne voyant point venir de pain; mais il fallut boire pour remercier le Patriarche qui bût aussi à nôtre santé; tout cela se passa fort agréablement. Après les complimens ordinaires, il nous donna un homme de sa maison, avec une Lettre de recommandation pour les Religieux qui sont sur la route du Mont Ararat; ainsi nous allâmes coucher ce jour-là à deux heures d'Erivan, dans un Couvent d'Armeniens au village de *Nocquevit*. Nous y bûmes d'excellent vin clairet tirant sur l'orangé & aussi bon que celui de Candie: mais de peur que le pain ne manquât, nous fîmes dire par nos Interprêtes, que nous ferions les choses honnêtement. Cette promesse eut tout le succès que nous pouvions attendre; nous fûmes bien traitez, aussi leur tinmes-nous parole le lendemain avant que de partir.

La Campagne de Nocquevit est admirable, toutes sortes de biens y abondent, & l'on y méprise des Melons que l'on estimeroit fort à Paris. On ne bâtit dans tous ces quartiers-là qu'avec des quarreaux de bouë cuite au soleil, faute de bois.

Nous partîmes à quatre heures du matin le 9. Août, avec des visages défigurez par les piqueures des cousins qui nous faisoient une cruelle guerre pendant la nuit depuis quelques jours. Nous continuâmes nôtre route par une grande & belle plaine qui conduit au Mont Ararat. On se retira sur les huit heures du matin à *Corvirap* ou *Couervirab* qui en langue Armenienne signifie, à ce qu'on dit, *l'Eglise du Puis*. Corvirap est un autre Monastere d'Armeniens dont l'Eglise est bâtie sur un Puits, où ils assûrent que Saint Gregoire fut jetté & nourri miraculeusement, comme Daniel dans la Fosse aux Lions. Le Monastere paroît comme un petit Fort sur le haut d'une colline qui domine sur toute la Plaine, & c'est de cette hauteur que nous commençames à voir la riviere d'*Aras* si connuë autrefois sous le nom d'*Araxes*; elle passe à quatre lieuës du Mont Ararat. Nous fûmes obligez de nous reposer & de nous rafraîchir dans ce Monastere, car nous passions de cruelles nuits à cause des cousins, & le jour les chaleurs étoient insupportables. Ce genre de vie duroit cependant depuis Teflis; mais nous fûmes tout consolez de nos fatigues à la veue de l'Araxe & du Mont Ararat. De Corvirap on découvre distinctement les deux sommets de cette fameuse Montagne. Le petit, qui est le plus pointu, n'étoit point couvert de neige, mais le grand en étoit furieusement chargé. Voici les Plantes que nous décrivîmes dans ce Monastere, pendant que nos voituriers se reposoient.

Carduus Orientalis Costi hortensis folio, Coroll. Instit. Rei herb. pag. 31.

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, blanche, grosse au colet comme le petit doigt, garnie de plusieurs fibres, & couverte d'une écorce roussâtre; elle pousse une tige haute de deux ou trois pieds, branchuë dès sa naissance, dure, ferme, blanchâtre, épaisse de deux pouces, accompagnée de feuilles longues d'environ trois pouces sur un pouce & demi de large, dentées legérement sur les bords, semblables à celles de cette espece de *Tanaisie* qu'on appelle *le Coq*, ce qui me paroît un mot corrompu de *Costus hortensis*. Les feuilles du *Chardon* que l'on décrit, diminuent jusques au haut de la plante & perdent leur denture, mais elles finissent par une espece de piquant molasse. De leurs aisselles naissent des branches tout le long des tiges, & chacune de ces branches se termine par une fleur jaune. Les feuilles qui sont le long des branches sont menuës, & quelquefois deliées comme des filets. Le calice des fleurs est haut de 8. ou 9. lignes, sur presque autant d'épaisseur. C'est une poire composée de plusieurs écailles blanchâtres, pointuës, fermes, piquantes, & quelquefois purpurines à leur extremité. Les piquants qui sont sur le bord sont plus molasses & disposez en maniére de cil. Chaque fleur est à fleurons jaunes qui ne débordent que de cinq ou six lignes, découpez en autant de pointes menuës, du milieu desquelles s'éleve une gaine surmontée par un filet très-delié. Les fleurons portent sur des embrions de graines, longs d'environ deux lignes sur une ligne de large, chargez d'une aigrette blanche. Ceux qui n'avortent pas, deviennent des semences longues de trois lignes. Les fleurs n'ont point d'odeur sensible, mais les feuilles sont très-ameres.

Nous eûmes le plaisir ce jour-là de faire un nouveau genre de plante, & nous lui imposâmes le nom d'un des plus savans hommes de ce siecle, également estimé par sa modestie, & par la pûreté de ses mœurs. C'est celui de Mr. *Dodart* de l'Academie Royale des Sciences, Medecin de S. A. S. Madame la Princesse de Conti la Douairiere.

Cette plante pousse des tiges d'un pied & demi de haut, droites, fermes, lisses, ligneuses, vert-gai, épaisses de deux lignes, branchuës dès le bas, arrondies en buisson & garnies de feuilles longues d'une pouce ou quinze



Carduus Orientalis Costi hortensis folio.

auroient peut-être fourni quelques observations utiles pour l'Anatomie, si nous eussions eû un fusil pour les tuer. On y voit des especes de *Heron* qui n'ont pas le corps plus gros qu'un pigeon, & qui ont les jambes d'un pied & demi de haut. Les *Aigrettes* n'y sont pas rares, mais rien n'approche de la beauté d'un Oiseau merveilleux dont je garde la dépouille dans mon Cabinet, & dont j'ai vû la figure dans les livres des Oiseaux que l'on peint pour le Roi. Il est gros comme un Corbeau, ses ailes sont noires, les plumes du dos violettes vers le croupion, celles qui s'étendent depuis cette partie jusques au col, sont très-pointuës à leur extremité, & d'un vert admirable doré & luisant; celles du col jusques vers le milieu sont d'un couleur-de-feu éclatant; les autres qui couvrent le reste du col & toute la tête, sont d'un vert éblouïssant. Enfin la tête est relevée d'une houppe du même vert, haute d'environ quatre pouces, dont les plus longues plumes sont comme des palettes à long manche. Le bec de cet oiseau est brun, semblable à celui d'un corbeau. On pourroit avec plus de raison lui donner le nom de *Roi des Corbeaux*, qu'à celui qu'on a apporté du Mexique à Versailles, puisque l'Oiseau d'Amerique, quelqu'admirable qu'il soit, n'a rien de commun avec nos Corbeaux ordinaires.

Je ne sçaurois me consoler d'avoir passé par Corvirap sans avoir été à *Ardachat*. Ce n'est qu'à Paris que j'ai appris par la lecture du *Voyage de* Mr. *Chardin*, qu'Ardachat, suivant la tradition des Armeniens, étoit le reste de l'ancienne ville d'*Artaxate*. *Les gens du pays*, dit ce Auteur, *appellent cette ville* Ardachat, *du nom d'Artaxerxes, que les Orientaux nomment* Ardechier. *Ils assûrent qu'on voit parmi ses ruines, celles du Palais de Tiridate, qui fut bâti il y a* 1300. *ans.* Ils disent de plus, *qu'il y a une face du Palais qui n'est qu'à demi ruinée; qu'il y reste quatre rangs de Colomnes de marbre noir; que ces Colomnes entourent une grande piece de marbre ouvragé, & qu'elles sont si grosses que trois hommes ne les peuvent pas embrasser. Cet amas de ruines s'appelle* Tact-tardat, *c'est-à-dire*, le Thrône de Tiridate.

Tavernier marque aussi les ruines d'Artaxate entre Erivan & le Mont Ararat; mais il n'en dit rien davantage. La situation d'Artaxate est si bien décrite dans Strabon, qu'on ne sçauroit s'y tromper en examinant le cours de l'Araxe. *Artaxate*, dit ce Prince des Geographes anciens, *fut bâtie sur le dessein qu'Annibal en donna au Roi Artaxes qui en fit la Capitale de l'Armenie. La ville est située*, continuë-t-il, *dans un contour que la riviere d'Araxe fait en forme de peninsule, si bien que l'enceinte de cette riviere lui tient lieu de muraille, hormis dans l'endroit où est l'Isthme; mais cet Isthme est fermé par un rempart & par un bon fossé. La campagne des environs s'appelle* le Champ Artaxene.

Cette description de Strabon augmente mon chagrin, car nous aurions verifié si Ardachat est dans une peninsule, où nous l'aurions peut-être trouvé plus haut ou plus bas; mais nos guides nous voyoient si attachez à la recherche des plantes, qu'ils ne croyoient pas que nous pensassions à autre chose. Qui est-ce qui se pourroit imaginer aussi qu'Annibal fût venu des côtes d'Afrique jusques à l'Araxe pour servir d'Ingenieur à un Roi d'Armenie? Plutarque le certifie pourtant; & dit que ce fameux Affriquain, après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Asiatique, s'enfuit en Armenie, où il donna mille bons avis à Artaxes, entre autres celui de bâtir Artaxate dans la situation la plus avantageuse de son Royaume. Lucullus feignit de vouloir assiéger cette Place, afin d'attirer au combat Tigrane son successeur; mais le Roi d'Armenie vint se camper sur le fleuve *Arsamias* pour en disputer le passage aux Romains: suivant cette remarque, Arsamias ne sçauroit être que la riviere d'*Erivan*. Les Armeniens furent battus à ce passage & dans une seconde rencontre après le passage. Nôtre Historien assûre que Lucullus jugea à propos de monter vers l'Iberie; ainsi Artaxate ne fut pas prise. Pompée qui eut le commandement de l'armée, après lui, pressa si fort Tigrane qu'il l'obligea de lui remettre sa Capitale sans coup ferir. Corbulon General des Romains, sous l'Empereur Neron, contraignit le Roi Tiridate de lui ceder Artaxate; mais bien loin de l'épargner, comme avoit fait Pompée, il la fit entierement détruire. Cependant Tiridate vint à Rome & fit sa paix avec l'Empereur, qui non seulement lui remit le Diadême sur la tête, mais lui permit encore d'emmener de Rome des ouvriers pour rétablir Artaxate, que le Roi d'Armenie, par reconnoissance, appella *Neronia* du nom de son bienfaicteur. Il est surprenant qu'aucun des Auteurs qui parlent de cette Place, ne nous ait dit le nom que portoit alors le Mont Ararat, sur lequel nous allons monter.

Le 10. d'Août nous partîmes de Corvirap, & marchâmes jusques à 7. heures pour trouver le gué de l'Aras qui ne passe qu'à une lieuë du Monastere. Quelque rapide que soit cette riviere, le gué en est si large & si étendu qu'un de nos guides risqua de le passer sur un âne; à la verité il eut assez de peine à s'en tirer. On arriva sur les onze heures au pied de la montagne, & nous dinâmes, suivant la coutume du pays, dans l'Eglise d'un Couvent au village d'*Acourlou*; ce Couvent, qui est ruiné, s'appelloit autrefois *Araxil-vane*, c'est à-dire, *le Monastere des Apôtres*. Toute la plaine au delà de l'Aras est remplie de belles Plantes. Nous y en observâmes une d'un genre



Polygonoides Orientale Ephedræ facie

genre bien singulier, à laquelle je donnai le nom de *Polygonoides*, parce qu'elle a beaucoup de rapport à l'*Ephedra*, qu'on a nommée autrefois *Polygonum Maritimum*.

C'est un arbuste de trois ou quatre pieds de long, fort touffu & fort étendu sur les côtez, son tronc est tortu, dur, cassant, épais comme le bras, couvert d'une écorce roussâtre, divisé en branches tortuës aussi, subdivisées en rameaux d'où naissent, au lieu de feuilles, des brins cilindriques épais de demi ligne vert-de-mer, longs d'un pouce ou 15. lignes, composez de plusieurs pieces articulées bout à bout, si semblables aux feuilles de l'*Ephedra*, qu'il n'est pas possible de les distinguer sans voir les fleurs. Des articulations de ces brins il en sort d'autres qui sont articulez de même, & ces derniers poussent dans leur longueur quelques fleurs de trois lignes de diametre. Ce sont des bassins découpez en cinq parties jusques vers le centre, vert-pâle dans le milieu, & blancs dans le reste. Du fond de chaque bassin sort un pistile long d'une ligne & demi, anguleux, relevé de petites arêtes & entouré d'étamines blanches dont les sommets sont purpurins. Chaque fleur est soutenuë par un pedicule très-délié & fort court. Le pistile devient un fruit long d'environ demi pouce, épais de quatre lignes, de figure conique, canelé profondément dans sa longueur. Les canelûres sont quelquefois droites, quelquefois spirales. Leurs arêtes sont terminées par des aîles découpées en franges, très-menuës. Quand on coupe le fruit en travers on en découvre la partie moelleuse, laquelle est blanche & angulaire. Les fleurs ont l'odeur de celles du *Tilleul*, ne se flétrissent que tard, & restent à la base du fruit comme une espece de rosette. Les feuilles ont un goût d'herbe mais stiptique.

Nous commençâmes à monter ce jour-là le Mont Ararat sur les deux heures après midi; mais ce ne fut pas sans peine. Il faut grimper dans des sables mouvans où l'on ne voit que quelques pieds de *Geniévre* & d'*Epine de bouc*. Cette Montagne qui reste entre le Sud & le Sud-Sud-Est des Trois Eglises, est un des plus tristes & des plus desagreables aspects qu'il y ait sur la terre. On n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux, encore moins des Couvents des Religieux Armeniens ou Francs. Mr. Struys nous auroit fait plaisir de nous apprendre où logent les Anachorettes dont il parle, car les gens du pays ne se souviennent pas d'avoir ouï dire qu'il y ait jamais eû dans cette Montagne, ni Moines Armeniens, ni Carmes; tous les Monasteres sont dans la Plaine. Je ne croi pas que la place fût tenable autre part, puisque tout le terrein de l'Ararat est mouvant ou couvert de neige. Il semble même que cette Montagne se consomme tous les jours.

Du haut du grand abîme, qui est une ravine épouventable, s'il y en eut jamais, & qui répond au village d'où nous étions partis, se détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable & ces rochers sont de pierres noirâtres & fort dures. Il n'y a d'animaux vivans, qu'au bas de la Montagne & vers le milieu; ceux qui occupent la premiere region, sont de pauvres bergers & des troupeaux galeux, parmi lesquels on voit quelques perdrix; ceux de la seconde region sont des Tigres & des Corneilles. Tout le reste de la Montagne, ou pour mieux dire la moitié de la Montagne, est couverte de neige depuis que l'Arche s'y arrêta, & ces neiges sont cachées la moitié de l'année sous des nuages fort épais. Les Tigres que nous apperceûmes ne laisserent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fussent à plus de 200. pas de nous, & qu'on nous assûrât qu'ils ne venoient pas ordinairement insulter les passans, ils cherchoient à boire, & n'avoient sans doute pas faim ce jour-là. Nous nous prosternâmes pourtant dans le sable & les laissâmes passer fort respectueusement. On en tuë quelquefois à coups de fusil, mais la principale chasse se fait avec des traquenards ou piéges, par le moyen desquels on prend les jeunes Tigres que l'on apprivoise, & que l'on mene promener ensuite dans les principales villes de Perse.

Ce qu'il y a de plus incommode dans cette Montagne, c'est que toutes les neiges fonduës ne se dégorgent dans l'abîme que par une infinité de sources où l'on ne sauroit atteindre, & qui sont aussi sales que l'eau des torrens dans les plus grands orages. Toutes ces sources forment le ruisseau qui vient passer à Acourlou, & qui ne s'éclaircit jamais. On y boit de la bouë pendant toute l'année, mais nous trouvions cette bouë plus délicieuse que le meilleur vin, elle est perpetuellement à la glace, & n'a point de goût limoneux. Malgré l'étonnement où cette effroyable solitude nous avoit jettez, nous ne laissions pas de chercher ces Monasteres prétendus, & de demander s'il n'y avoit pas des Religieux reclus dans quelques cavernes? L'idée qu'on a dans le pays que l'Arche s'y arrêta, & la vénération que tous les Armeniens ont pour cette Montagne, ont fait présumer à bien des gens qu'elle devoit être remplie de Solitaires, & Struys n'est pas le seul qui l'ait publié; cependant on nous assûra qu'il n'y avoit qu'un petit Convent abandonné, au pied de l'abîme, où l'on envoyoit d'Acourlou tous les ans un Moine pour recueillir quelques sacs de Blé que produisent les terres des environs. Nous fûmes obligez d'y aller le lendemain pour boire, car nous consommâmes bien-tôt l'eau dont nos Guides avoient fait provision, sur les bons avis des Bergers. Ces Bergers y sont plus devots qu'ail-

qu'ailleurs, & même tous les Armeniens baisent la terre dès qu'ils découvrent l'Ararat ; & récitent quelques priéres après avoir fait le signe de la croix.

Nous campâmes ce jour-là tout près des cabanes des Bergers, ce sont de méchantes huttes qu'ils transportent en differens endroits, suivant le besoin, car ils n'y sçauroient rester que pendant le beau temps. Ces pauvres Bergers qui n'avoient jamais vû de Francs, & sur tout de Francs *Herboristes*, avoient presque autant de peur de nous, que nous en avions eu des Tigres, neanmoins il fallut que ces bonnes gens se familiarisassent avec nous, & nous commençâmes à leur donner, pour marque de nôtre amitié, quelques tasses de bon vin. Dans toutes les montagnes du monde on gagne les Bergers par cette liqueur qu'ils estiment infiniment plus que le lait dont ils se nourrissent. Ils se trouva deux malades parmi eux qui faisoient des efforts inutiles pour vomir; nous les secourûmes sur le champ, & cela nous attira la confiance de leurs camarades.

Comme nous allions toûjours à nôtre but, qui étoit de prendre langue & de nous instruire des particularitez de cette Montagne, nous leur fîmes proposer plusieurs questions; mais tout bien consideré, ils nous conseillerent de nous en retourner, plûtôt que d'oser entreprendre de monter jusques à la neige. Ils nous avertirent qu'il n'y avoit aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruisseau & l'abîme, où l'on ne pouvoit aller boire qu'auprès du Couvent abandonné dont on vient de parler, & qu'ainsi, un jour ne suffiroit pas pour aller jusques à la neige, & pour descendre au fond de l'abîme. Qu'il faudroit pouvoir faire comme les Chameaux, c'est à dire boire le matin pour toute la journée, n'étant pas possible de porter de l'eau en grimpant sur une montagne aussi affreuse, où ils s'égaroient eux-mêmes assez souvent. Que nous pouvions juger de la misere du pays, par la necessité où ils étoient de creuser la terre de temps en temps pour trouver une source qui leur fournît de l'eau pour eux & pour leurs troupeaux. Que pour des Plantes il étoit très-inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouvions au dessus de nos têtes que des rochers entassez les uns sur les autres. Enfin qu'il y avoit de la folie à vouloir faire cette course; que les jambes nous manqueroient, & que pour eux ils ne nous y accompagneroient pas pour tout l'or du Roi de Perse.

Nous observâmes ce jour-là d'assez belles Plantes: mais nous nous attendions à bien d'autres choses pour le lendemain, quoiqu'en dissent les Bergers. Qui est-ce qui au seul nom du Mont Ararat ne s'y seroit pas attendu ? Qui est-ce qui ne se seroit pas imaginé de trouver des Plantes les plus extraordinaires sur une Montagne qui servit, pour ainsi dire, d'escalier à Noé pour descendre du ciel en terre avec le reste de toutes les creatures? Cependant nous eûmes le chagrin de voir sur cette route le *Cotonaster folio rotundo I B.* La *Conyza acris, cœrulea C B.* L'*Hieracium fruticosum, angustifolium, majus C B.* La *Jacobæa, Senecionis folio.* Le *Fraisier*, l'*Orpin*, l'*Euphraise*, & je ne sçai combien de plantes les plus communes, mêlées parmi d'autres beaucoup plus rares que nous avions déja veuës en plusieurs endroits. En voici deux qui nous parurent toutes nouvelles.

Lychnis Orientalis, maxima, Buglossi folio undulato Coroll. Inst. Rei Herbar. 23.

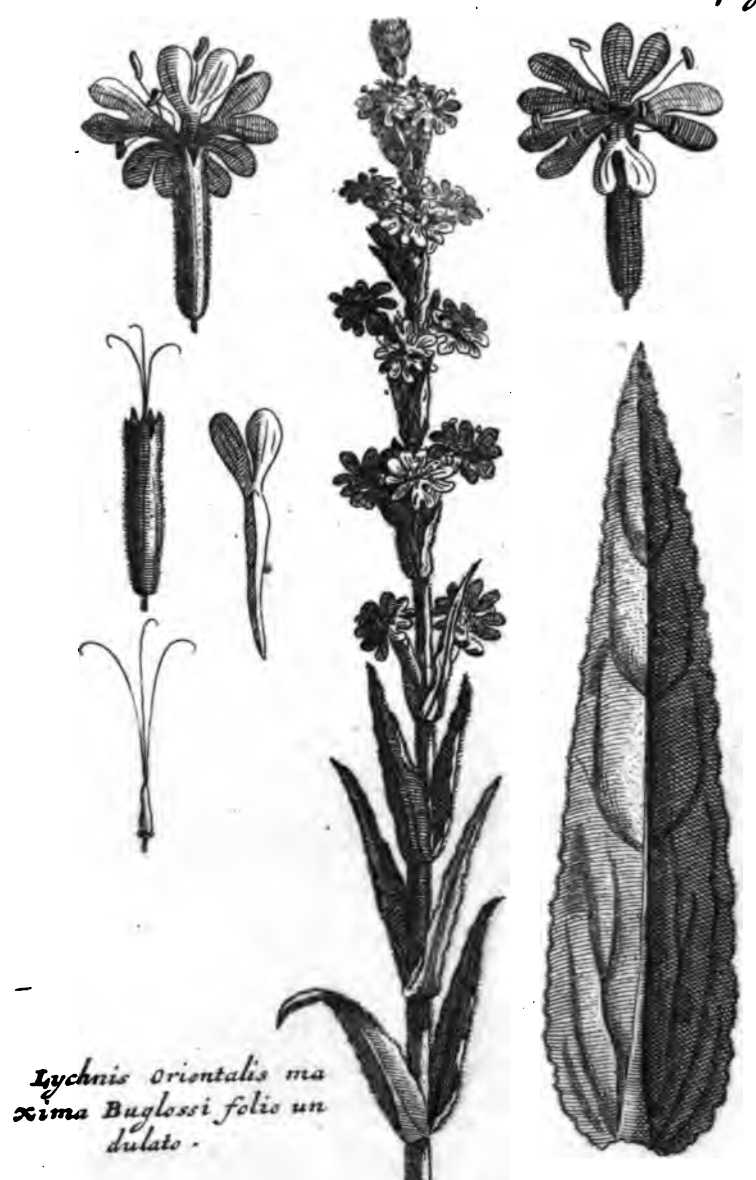
La racine de cette Plante est longue d'un pied & demi, blanchâtre, partagée en grosses fibres assez cheveluës, grosse au collet comme le pouce, divisée en plusieurs têtes d'où naissent des tiges hautes de trois pieds, droites, fermes, épaisses de quatre lignes, creuses, vert-pâle, veluës, gluantes, garnies de feuilles deux à deux, longues d'environ cinq pouces sur un pouce de large, semblables à celles de la *Buglosse*, ondées, frisées sur les bords, relevées en dessous d'une côte assez grosse, laquelle fournit plusieurs vaisseaux repandus dans la longueur des feuilles. Elles diminuent considérablement vers le milieu de la tige, & de leurs aisselles naissent de chaque côté des branches ou brins partagez ordinairement en trois pedicules, dont chacun soutient une fleur, ainsi toutes ces fleurs paroissent disposées comme par étage. Chaque fleur est à cinq feuilles blanches, longues d'environ deux pouces, larges vers le haut de demi pouce, échancrées profondement & terminées en bas par une queue verdâtre. Du milieu de ces feuilles sort une touffe d'étamines de même couleur, menuës, mais beaucoup plus longues que les feuilles, & chargées de sommets celadon. Le calice est un tuyau d'un pouce de long sur trois lignes de large, blanchâtre, rayé de vert, découpé en pointes, du fond duquel sort un pistile de quatre lignes de long sur une ligne d'épaisseur, vert-pâle, surmonté de trois filets blancs aussi longs que les étamines.

Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli & glabro, flore magno albo. Coroll. Inst. Rei Herb. 18.

Cette belle espece de *Geum* sort des fentes des rochers les plus escarpez. Sa racine est fibreuse, blanchâtre, longue de 4. ou 5. pouces, cheveluë. Ses feuilles naissent en foule, si semblables à celles de la *Cymbalaria ordinaire* qu'elles imposent : Cependant elles sont plus fermes. La plûpart ont 9. ou 10. lignes de largeur, sur 7. ou 8. lignes de long, découpées à grosses crenelures en arcade gotique, luisantes & soûtenuës par une queue d'un pouce ou deux pouces & demi de long. Les tiges.



Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli et glabro, flore magno albo.



Lychnis Orientalis maxima Buglossi folio undulato.

tiges sont hautes d'un empan, & n'ont gueres plus d'un tiers de ligne d'épais, foibles, couchées presque sur les rochers, puis relevées, accompagnées de peu de feuilles dont les crenelures sont plus pointuës que celles des feuilles d'en bas. Le haut de la tige & des branches, est velu & chargé de fleurs à cinq feuilles longues de demi pouce, larges à leur extremité d'environ 3. lignes, blanches, veinées de vert à leur base. Les étamines qui s'élevent du milieu de ces feuilles sont blanches, & n'ont gueres plus de deux lignes de long, chargées de sommets verdâtres & menus. Le calice est découpé jusques au centre en cinq parties étroites & veluës. Le pistile est vert-pâle, assez arrondi par le bas & de la figure d'une aiguiere à deux becs, comme celui des especes du même genre. Il devient une capsule de même forme, membraneuse, brune, divisée en deux loges, hautes de trois lignes, dans chacune desquelles il y a un placenta spongieux, chargé de semences menuës & noirâtres. Les feuilles de cette Plante ont un goût d'herbe tant soit peu salé. Les fleurs sont sans odeur. Les racines sont douceâtres & puis stiptiques.

Après avoir mis nôtre Journal au net, nous tinmes conseil à table nous trois, pour déliberer sur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun risque d'être entendus, car nous parlions François, & qui est-ce qui peut se vanter dans le Mont Ararat d'entendre cette Langue, pas même Noé s'il y revenoit avec son Arche? D'un autre côté nous examinions les raisons des Bergers, lesquelles nous paroissoient très-pertinentes, & sur tout l'insurmontable difficulté de ne pouvoir boire que le soir; car nous comptions pour rien celle d'escalader une Montagne aussi affreuse. Quel chagrin, disions-nous, d'être venus de si loin, d'être montez au quart de la Montagne, de n'avoir trouvé que trois ou quatre Plantes rares, & de s'en retourner sans aller plus avant? Nous fîmes entrer nos Guides dans le conseil: ces bonnes gens qui ne vouloient pas s'exposer à mourir de soif, & qui n'avoient pas la curiosité de mesurer, aux dépens de leurs jambes, la hauteur de la Montagne, furent d'abord du sentiment des Bergers, & ensuite ils conclurent qu'on pouvoit aller jusques à de certains rochers qui avoient plus de saillie que les autres, & que l'on reviendroit coucher au même gîte où nous étions. Cet expedient nous parut fort raisonnable: on se coucha là-dessus, mais comment dormir dans l'inquietude où nous étions? Pendant la nuit l'amour des Plantes l'emporta sur toutes les autres difficultez, nous conclûmes tous trois séparément, qu'il étoit de nôtre honneur d'aller visiter la Montagne jusques aux neiges, au hazard d'être mangez des Tigres. Dès qu'il fut jour, de peur de mourir de soif pendant le reste de la journée, nous commençâmes par boire beaucoup, & nous nous donnâmes une espece de question volontaire. Les Bergers, qui n'étoient plus si farouches rioient de tout leur cœur, & nous prenoient pour des gens qui cherchions à nous perdre. Neanmoins après cette précaution il fallut dîner, & ce fut un pareil supplice pour nous de manger sans faim, que d'avoir bû sans soif; mais c'étoit une necessité absoluë, car outre qu'il n'y avoit point de gîte en chemin, bien loin de se charger de provisions, on a de la peine à porter même ses habits dans des lieux aussi scabreux. Nous ordonnâmes donc à deux de nos Guides d'aller nous attendre avec nos chevaux, au Couvent abandonné qui est au bas de l'abîme, il faut le désigner ainsi, pour le distinguer de celui d'Acourlou qui est aussi abandonné, & qui ne sert plus que de retraite aux voyageurs.

Nous commençâmes après cela à marcher vers la premiere barre de rochers avec une bouteille d'eau que nous portions tour à tour pour nous soulager, mais quoique nos ventres fussent devenus des cruches, elles furent à sec deux heures après, d'ailleurs l'eau battuë dans une bouteille est une fort désagréable boisson: toute nôtre esperance fut donc d'aller manger de la neige pour nous desalterer. Le plaisir qu'il y a en herborisant, c'est que sous prétexte de chercher des Plantes, on fait autant de détours que l'on veut, ainsi on se lasse moins que si par honneur il falloit monter en ligne droite; d'ailleurs on s'amuse agréablement, sur-tout quand on découvre des Plantes nouvelles. Nous ne trouvions pourtant pas trop de nouveautez, mais l'esperance d'une belle moisson nous faisoit avancer vigoureusement. Il faut avouer que la vûë est bien trompée quand on mesure une montagne de bas en haut, surtout quand il faut passer des sables aussi fâcheux que les Syrtes d'Afrique. On ne sçauroit placer le pied ferme dans ceux du Mont Ararat, & l'on perd, en bonne Phisique, bien plus de mouvement que lorsqu'on marche sur un terrein solide. Quel cadeau pour des gens qui n'avoient que de l'eau dans le ventre, d'enfoncer jusques à la cheville dans le sable? En plusieurs endroits nous étions obligez de descendre au lieu de monter, & pour continuer nôtre route il fallut souvent se détourner à droit ou à gauche; si nous trouvions de la pelouse, elle limoit si fort nos bottines, qu'elles glissoient comme du verre, & malgré nous il falloit nous arrêter. Ce temps-là n'étoit pourtant pas tout-à-fait perdu, car nous l'employions à rendre l'eau que nous avions beue: mais à la verité nous fûmes deux ou trois fois sur le point d'abandon-

ner la partie, je crois que nous aurions mieux fait : pourquoi lutter contre un sable si terrible & contre une pelouse si courte que les moutons les plus affamez n'y sçauroient brouter ? cependant le chagrin de n'avoir pas tout vû nous auroit trop inquietez dans la suite, & nous aurions toûjours crû d'avoir manqué les plus beaux endroits. Il est naturel de se flatter, dans ces sortes de recherches, & de croire qu'il ne faut qu'un bon moment pour découvrir quelque chose d'extraordinaire & qui dédommage de tout le temps perdu. D'ailleurs cette neige qui se presentoit toûjours devant nos yeux, & qui sembloit s'approcher, quoiqu'elle en fût très-éloignée, avoit de grands attraits pour nous, & nous fascinoit continuellement les yeux, plus nous en approchions, moins cependant nous découvrions de Plantes.

Pour éviter les sables qui nous fatiguoient horriblement, nous tirâmes droit vers de grands rochers entassez les uns sur les autres, comme si l'on avoit mis *Ossa* sur *Pelion*, pour parler le langage d'Ovide. On passe au dessous comme au travers des cavernes, & l'on y est à l'abri des injures du tems, excepté du froid ; nous nous en apperçûmes bien, mais ce froid adoucit un peu l'alteration où nous étions. Il fallut en déloger bien-tôt, de peur d'y gagner la pleuresie ; nous tombâmes ensuite dans un chemin très-fatiguant, c'étoient des pierres semblables aux moilons que l'on employe à Paris pour la maçonnerie, & nous étions contraints de sauter d'un pavé sur l'autre. Cet exercice nous paroissoit très-incommode, & nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligez à faire un si mauvais manége ; mais franchement on ne rioit que du bout des dents. N'en pouvant plus je commençai le premier à me reposer, cela servit de prétexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la conversation se renoue quand on est assis, l'un parloit des Tigres qui se promenoient fort tranquillement, ou qui se jouoient à une distance assez raisonnable de nous. Un autre se plaignoit que ses eaux ne passoient pas, & qu'il ne pouvoit plus respirer. Pour moi je n'ai jamais tant apprehendé que quelque vaisseau limphatique ne se cassât dans mon corps. Enfin parmi tous ces petits contes avec lesquels nous tâchions de nous amuser, & qui sembloient nous donner de nouvelles forces, nous arrivâmes sur le midi dans un endroit plus réjouïssant, car il nous sembloit que nous allions prendre la neige avec les dents. Nôtre joye ne fut pas longue, c'étoit une crête de rocher qui nous déroboit la veuë d'un terrein éloigné de la neige, de plus de deux heures de chemin, & ce terrein nous parut d'un nouveau genre de pavé. Ce n'étoient pas de petits cailloux, mais de ces petits éclats de pierres que la gelée fait briser & dont la vive-arête coupe comme celle de la pierre à fusil. Nos Guides disoient qu'ils étoient nuds pieds, & que nous serions bien-tôt de même, qu'il se faisoit tard, & que nous nous perdrions indubitablement pendant la nuit, ou qu'au moins nous nous casserions le col dans les tenebres, si mieux n'aimions nous reposer pour servir de pâture aux Tigres qui font ordinairement leurs grands coups pendant la nuit. Tout cela nous paroissoit assez vrai-semblable, cependant nos bottines n'étoient pas encore trop mal-traitées. Après avoir jetté les yeux sur nos montres, qui étoient fort bien reglées, nous assûrâmes nos Guides que nous ne passerions pas au delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, & qui ne paroissoit gueres plus grand qu'un gâteau ; mais quand nous y fûmes arrivez nous y en trouvâmes plus qu'il n'en falloit pour nous rafraîchir, car le tas avoit plus de 30. pas de diametre. Chacun en mangea tant & si peu qu'il voulut, & d'un commun consentement il fut résolu qu'on n'iroit pas plus loin. Cette neige avoit plus de quatre pieds d'épaisseur ; & comme elle étoit toute cristalisée, nous en pilâmes un gros morceau dont nous remplimes nôtre bouteille. On ne sçauroit croire combien la neige fortifie quand on la mange. Quelque temps après on sent dans l'estomac une chaleur pareille à celle que l'on sent dans les mains, quand on l'y a tenuë un demi quart d'heure, & bien loin d'avoir des tranchées, comme la pluspart des gens se l'imaginent, on en a le ventre tout consolé. Nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir accompli nôtre vœu, & de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au Monastere.

Comme un bonheur est ordinairement suivi de quelqu'autre, je ne sçai comment j'apperçeus une petite verdure qui brilloit parmi ces débris de pierres. Nous y courûmes tous comme à un trésor, & certainement la découverte nous fit plaisir. C'étoit une espece admirable de *Veronique à feuille de Telephium*, à laquelle nous ne nous attendions pas, car nous ne pensions plus qu'à nôtre retraite, & nôtre vigueur prétenduë ne fut pas de longue durée. Nous retombâmes dans des sables qui couvroient le dos de l'abîme & qui étoient pour le moins aussi fâcheux que les premiers. Quand nous voulions glisser, nous nous y enterrions jusqu'à la moitié du corps, outre que nous n'allions pas le bon chemin, parce qu'il falloit tourner sur la gauche pour venir sur les bords de l'abîme que nous souhaitions de voir de plus près. C'est une effroyable veuë que celle de cet abîme, & David avoit bien raison de dire que ces sortes de lieux montroient la grandeur du Seigneur. On ne pouvoit s'empêcher de frémir quand on le découvroit, & la tête

tête tournoit pour peu qu'on voulût en examiner les horribles précipices. Les cris d'une infinité de Corneilles qui volent inceſſamment de l'un à l'autre côté, ont quelque choſe d'effrayant. On n'a qu'à s'imaginer une des plus hautes Montagnes du monde, qui n'ouvre ſon ſein que pour faire voir le ſpectacle le plus affreux qu'on puiſſe ſe répreſenter. Tous ces précipices ſont taillez à plomb, & les extrémitez en ſont hériſſées & noirâtres comme s'il en ſortoit quelque fumée qui les salît, il n'en ſort pourtant que des torrens de boue. Sur les ſix heures après midi nous nous trouvâmes très-épuiſez, & nous ne pouvions pas mettre un pied devant l'autre, mais il fallut faire de néceſſité vertu, & mériter les noms de *Martyrs de la Botanique.*

Nous nous aperceûmes d'un endroit couvert de pelouſe, dont la pente paroiſſoit propre à favoriſer nôtre deſcente, c'eſt-à-dire, le chemin qu'avoit tenu Noé pour aller au bas de la Montagne. Nous y courûmes avec empreſſement, on s'y repoſa ; on y trouva même plus de Plantes qu'on n'avoit fait pendant toute la journée ; & ce qui nous fit plaiſir, c'eſt que nos Guides nous firent voir de là, quoique de fort loin, le Monaſtere où nous devions aller nous déſalterer. Je laiſſe à deviner de quelle voiture Noé ſe ſervit pour deſcendre, lui qui pouvoit monter ſur tant de ſortes d'animaux, puiſqu'il les avoit tous à ſa ſuite. Nous nous laiſſâmes gliſſer ſur le dos pendant plus d'une heure ſur ce tapis vert ; nous avancions chemin fort agréablement, & nous allions plus vîte de cette façon-là que ſi nous avions voulu nous ſervir de nos jambes. La nuit & la ſoif nous ſervoient comme d'éperons pour nous faire hâter. On continua donc à gliſſer autant que le terrein le permit ; & quand nous rencontrions des cailloux qui meurtriſſoient nos épaules, nous gliſſions ſur le ventre, ou nous marchions à reculons à quatre pattes. Peu à peu nous nous rendîmes au Monaſtere, mais ſi étourdis de coups & ſi fatiguez de ces alleûres, que nous ne pouvions remuer ni bras ni jambes. Nous trouvâmes aſſez bonne compagnie dans ce Monaſtere, dont les portes ſont ouvertes à tout le monde, faute de battans pour les fermer. C'étoient des gens du village qui s'y étoient venus promener ; ils étoient ſur leur départ & malheureuſement pour nous ils n'avoient ni eau ni vin. Il fallut donc envoyer au ruiſſeau, mais nous n'avions pour tout uſtencile que nôtre bouteille de cuir qui ne tenoit qu'environ deux pintes. Quel ſupplice pour celui de nos Guides ſur qui le ſort tomba pour l'aller remplir ? Il eut à la verité le plaiſir de boire le premier, mais perſonne ne le lui envia, car il le paya bien cher, la deſcente du Monaſtere au ruiſſeau étant de près d'un quart de lieuë perpendiculaire & le chemin fort heriſſé. On peut juger de là ſi le retour devoit être agréable. Il faut demi heure de temps pour ce voyage, & la premiere bouteille fut preſque beûë d'un trait ; cette eau nous parut du nectar ; il fallut donc attendre encore demi heure pour en avoir autant : Quelle miſere ! Nous montâmes à cheval pendant la nuit pour aller au village chercher du pain & du vin, car après ce manége nous avions le ventre aſſez vuide ; nous n'y arrivâmes que ſur le minuit, & celui qui gardoit la clef de l'Egliſe où nous devions ſouper & coucher, dormoit tout à ſon aiſe à l'autre bout du village. On fut trop heureux, à cette heure-là, de pouvoir trouver du pain & du vin. Après ce leger repas nous ne laiſſâmes pas de dormir d'un profond ſommeil, ſans réve, ſans inquiétude, ſans indigeſtion, & même ſans ſentir les piqueures des couſins.

Le lendemain 12. Août nous partîmes d'Acourlou à ſix heures du matin, pour retourner aux Trois Egliſes, où nous n'arrivâmes que le 13. après avoir paſſé l'Araxe à gué ; ce qui nous fit perdre bien du temps, car cette riviere eſt connuë pour indocile depuis le ſiécle d'Auguſte ; elle eſt trop rapide pour ſouffrir des Ponts, & autrefois elle a renverſé ceux que les Maîtres du monde y avoient fait conſtruire. Cet Araxe, ſur les bords duquel on a vû les plus fameux Conquerans de l'antiquité, Xerxés, Alexandre, Lucullus, Pompée, Mithridate, Antoine ; cet Araxe, dis-je, ſéparoit l'Arménie du pays des Medes, ainſi les Trois Egliſes & Erivan ſe trouvent dans la Medie. Les anciens Auteurs font venir, avec raiſon, cette riviere de ces fameuſes Montagnes où l'Euphrate a ſes ſources, car nous la trouvâmes à Aſſancalé proche d'Erzeron d'où l'Euphrate n'eſt pas éloigné, comme nous l'avons remarqué plus haut. Les Geographes qui diſent que l'Araxe coule du Mont Ararat, ſe trompent fort ; ils ont pris le ruiſſeau d'Acourlou pour l'Aras, lequel eſt plus large entre le Mont Ararat & Erivan, que la Seine ne l'eſt à Paris.

Le 14. Août nous ſéjournâmes aux Trois Egliſes pour y attendre ſix chevaux que nous avions envoyé chercher à Erivan, dans le deſſein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir ſans compagnie, car toutes les Caravanes qui étoient aux Trois Egliſes alloient à Tauris ; & quelqu'honnêtes gens que ſoient les Perſans, nous apprehendions fort leurs frontieres, & ſur tout le voiſinage de Cars. Il tomba ce jour-là tant de neige ſur le Mont Ararat, que ſon petit ſommet en étoit tout blanc. Nous rendîmes graces au Seigneur d'en être revenus, car peut-être que nous nous ſerions perdus, ou que nous ſerions morts de faim ſur cette Montagne. On partit le lendemain à ſix heures du matin, & nous mar-

châ-

châmes jusques à midi dans une plaine fort séche, couverte de differentes especes de *Soude*, d'*Harmala*, de cette espece de *Ptarmica* que Zanoni a prise pour la premiere espece d'*Aurone* de Dioscoride. L'*Albagi Maurorum* de Rauwolf, qui fournit la Manne de Perse, s'y trouve par tout. J'en ai donné ci-devant la description. On campa ce jour-là sur le bord d'un ruisseau auprès d'un village assez agréable par la verdure qui étoit aux environs. Nous n'y restâmes qu'environ une heure, & laissant toujours le Mont Ararat à main gauche, nous tirions vers le couchant pour venir à Cars. On continua de marcher jusques à six heures après midi, mais ce fut dans des plaines remplies de cailloux & de rochers.

Il me semble que le pays que Procope appelle *Dubios*, ne devoit pas être éloigné du Mont Ararat. C'est une Province, dit-il, non seulement fertile, mais très-commode par la bonté de son climat & de ses eaux, éloignée de *Theodosiopolis* de huit journées. On n'y voit que de grandes plaines où l'on a bâti des villages assez près les uns des autres, habitez par des Facteurs qui s'y sont établis pour faciliter le commerce des marchandises de la Georgie, de la Perse, des Indes & de l'Europe, lesquelles on y transporte comme dans le centre du negoce. Le Patriarche des Chrétiens qui sont dans ce pays-là, est appellé *Catholique*, parce qu'il est généralement reconnu pour le Chef de leur Religion. Il paroit par là que le commerce des marchandises de Perse & des Indes n'est pas nouveau. Peut-être que ce *Dubios* étoit la plaine des Trois Eglises, & que les Romains s'y rendoient avec leurs marchandises, comme à la plus celebre Foire du monde. Il n'y a pas de lieu plus propre pour servir d'entrepôt commun aux nations d'Europe & d'Asie.

Le 16. Août nous partîmes à trois heures du matin, sans escorte ni Caravane. Nos voituriers nous firent marcher jusques à sept heures dans des campagnes séches, pierreuses, incultes & fort desagréables. Nous montâmes à cheval su le midi, & passâmes par *Cochavan* qui est le dernier village de Perse. La peur commença à s'emparer de nous sur cette frontiere, mais je ne m'attendois pas au malheur qui devoit m'arriver au passage de la riviere d'*Arpajo* ou d'*Arpason*. Il s'y noye quelqu'un tous les ans, à ce qu'on dit, & je courus grand risque d'être du nombre de ceux qui payent ce tribut: non seulement le gué est dangereux par sa profondeur, mais outre cela la riviere charrie de temps en temps de gros quartiers de pierres qui roulent des montagnes, & que l'on ne sçauroit découvrir au fond de l'eau. Les chevaux ne sçauroient placer leurs pieds sûrement dans ce fond; ils s'abbattent souvent & se cassent les jambes, quand elles se trouvent engagées parmi ces pierres. Nous marchions tous de file deux à deux, mon cheval qui suivoit son rang, après s'être abbattu d'abord, se releva heureusement sans se blesser; mais ce ne fut pas sans peur de ma part. Je m'abandonnai alors à sa sage conduite, ou plutôt à ma bonne fortune, & je le laissai aller comme il voulut, le piquant avec le talon de la bottine, dont le fer, qui est en demi cercle, excede tant soit peu, car on ne connoit pas les éperons dans le Levant. Ma pauvre bête qui s'enfonça une seconde fois dans un trou, n'avoit que la tête hors de l'eau, & ne sortit de là qu'après de grands efforts, pendant lesquels je faisois de très-mauvais sang. Les cris, pour ne pas dire les hurlemens de nos voituriers, augmentoient ma peur bien loin de la dissiper; je n'entendois ni ne comprenois rien de tout ce qu'ils vouloient me dire, & mes camarades ne pouvoient pas me secourir. Mais mon heure n'étoit pas encore venuë; le Seigneur vouloit que je revinsse herboriser en France, & j'en fus quitte pour laisser un peu secher mon habit & mes papiers que je portois dans mon sein, suivant la mode du pays, car nous avions laissé nôtre bagage à Erzeron, & nous marchions fort à la légere.

Cette lessive étoit d'autant plus incommode, que nous n'osâmes pas entrer dans le village de *Chout-louc* situé sur les terres des Turcs. Nos voituriers qui étoient d'Erivan, & qui apprehendoient qu'on leur fît payer la Capitation en Turquie, quoique les Persans n'exigent rien des Turcs qui viennent sur leurs terres; ces voituriers, dis-je, voulurent s'arrêter sur le bord d'un ruisseau à un quart de lieuë de ce village. L'air de ce ruisseau ne m'échauffoit guere, & contribuoit encore moins à sécher mes habits. Il fallut donc passer la nuit sans feu ni viande chaude, nous n'avions pas même du vin de reste. Pour comble de disgraces, le demi bain que j'avois pris malgré moi, m'avoit causé une indisposition qui m'obligea de me lever plus souvent que je n'aurois voulu. Nous nous serions pourtant consolez de tous ces malheurs, si un homme du pays, je ne sçai de quelle religion, ne s'étoit avisé de nous rendre une visite assez chagrinante, quelque soin que nos voituriers eussent pris pour se cacher. Ce fut, à ce qu'il disoit, pour nous avertir charitablement que nous n'étions pas là en sûreté; que nous serions trop heureux, si l'on ne venoit pas nous dépouiller pendant la nuit; qu'il ne répondoit pas de nos vies; que nous devions nous retirer au village dont le *Sous-Bachi* étoit ennemi juré des voleurs, mais qu'il ne pouvoit pas répondre de ceux de la campagne, entre les mains desquels nous tomberions peut-être le lendemain sur la route de Cars. Nous fîmes dire aux voituriers de seller nos chevaux pour nous retirer au village, où non seulement nous serions en sûreté, mais

en lieu propre à secher mes habits; ces malheureux, quelques instances qu'on pût faire, ne voulurent jamais se lever, & traitérent le donneur d'avis de visionnaire. Inutilement nous emportâmes-nous; ils ne s'en émeûrent point; les cinq écus de Capitation leur tenoient plus au cœur que nos vies. J'eus beau les faire asseûrer que je payerois pour eux, supposé que le Sous-Bachi les voulût exiger, ils crurent que c'étoit un leurre de ma part pour les engager à partir. Il y en eut un, qui pour faire le bon valet, apporta une braissée de brossailles, qu'il avoit amassées avec assez de peine, & qu'il avoit destinées à secher mes hardes: mais le donneur d'avis, dont nous admirions la charité, ne jugea pas à propos qu'on l'allumât, de peur de nous faire découvrir à quelques malhonnêtes gens qui auroient pû faire leur ronde; il asseûra même, que si le Sous-Bachi avoit été averti du parti que nous avions pris; qu'il nous auroit obligez d'aller coucher au village; qu'il faloit que nous fussions chargez de tous les diamants du Royaume de Golconde pour fuir le monde avec tant de précaution. Tout cela ne toucha pas nos Persans; ils ne songeoient qu'à leur Capitation, mais nous en fûmes bien vengez le lendemain, quand on les saisit au colet aux portes de Cars, & qu'on les obligea de payer.

Ils eurent beau se renommer du Roi de Perse, & faire valoir les bons traitements que les sujets du Grand Seigneur recevoient dans leur pays. Les Turcs de Cars ont l'ame dure; il fallut payer cinq écus par tête, & prendre un billet de *Carach* qui leur tint lieu de quitance, pour ne pas payer une seconde fois. Ils furent assez sots de nous proposer de les indemniser de ce tribut, parceque c'étoit pour nôtre service qu'on leur faisoit cette avanie; nous répondîmes que nous n'avions pas mis cette clause dans nôtre marché, mais que pourtant nous aurions volontiers donné cet argent s'ils nous avoient fait coucher dans le village & non pas en plaine campagne à la merci des voleurs & des loups.

A la verité nous passâmes une cruelle nuit près de ce ruisseau. Elle nous parut encore plus longue après la retraite du donneur d'avis; car enfin ce bon homme, voyant que sa rhetorique ne servoit de rien, se retira. Nous ne sçavions s'il étoit venu pour nous reconnoître, & pour avertir ses amis que nous avions une charge de marchandises outre nôtre bagage. Cependant ce qui paroissoit marchandise n'étoit que nôtre *Recueil de Plantes seches* enfermées dans deux coffres à la Turque. Le donneur d'avis n'avoit pas laissé de les soupeser en nous faisant ses remontrances, & il en avoit admiré la légereté. Pour parler tout naturellement, je crois que nôtre air de pauvreté nous sauva, car tout nôtre bagage ne valoit pas la peine qu'on auroit prise de venir du village pour l'enlever. Neanmoins comme les nuits sont froides en Levant, & que celle-là me paroissoit encore plus froide à moi qu'à aucun de la compagnie, parce que mes habits n'étoient pas encore bien secs, j'étois dans une étrange perplexité. Le chemin que nous avions à faire jusques à Cars augmentoit mon inquiétude; on ne parloit que de brigands, & nous n'avions point de lettre pour prendre de l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dépouillez.

Nous eûmes aussi le chagrin d'être venus à Chout-louc sans voir les ruines d'*Anicavac* ou *Anicagué*, c'est-à-dire, la ville d'*Ani* qui est le nom de je ne sçai quel Roi d'Armenie. Ces ruines sont sur les terres de Perse à demi lieuë du chemin que nous avions tenu; mais nos voituriers ne s'aviserent de nous en parler que lorsque nous fûmes arrivez au gîte. Je ne crois pas qu'il y ait rien de curieux à voir dans ces ruines pour des voyageurs; il n'y a que les débris des villes grecques qui meritent d'être veûs, parce qu'on y trouve toûjours quelques restes d'Inscriptions, lesquelles bien souvent sont d'un grand secours pour débrouiller l'ancienne Geographie.

Nous partîmes donc le 17. Août à quatre heures du matin, & nous marchâmes jusques à sept heures sans rencontrer ni voleurs, ni honnêtes gens. La clarté du jour nous encouragea, & comme la peur de me noyer m'avoit laissé une incommodité qui m'obligeoit à descendre assez souvent de cheval, je proposai à la compagnie de nous reposer. La campagne étoit agréable, on y étendit la nappe, & les restes de nos provisions y furent consommez. Après ce repas nous continuâmes nôtre route dans un pays plat, réjouïssant & bien cultivé. On découvre trois ou quatre villages assez considérables, & l'on sent bien que l'on approche d'une des meilleures villes du pays. Nous trouvâmes des pâturages charmans au pied d'une colline fort agréable, & les Bergers, qui n'étoient pas éloignez du grand chemin, avoient la Physionomie d'être de bonnes gens.

Nous arrivâmes à Cars sur les quatre heures & nous y séjournâmes jusques au 22. Août pour attendre compagnie. Un gros parti de Curdes s'étoit avisé de venir camper dans les montagnes à deux journées de Cars, sur la route d'Erzeron; & comme nous n'avions plus d'Evêque Armenien qui pût interceder pour nous, nous crûmes qu'il y auroit de l'imprudence de risquer le passage sans Caravane. En attendant qu'il s'en presentât quelqu'une, nous vîmes plusieurs malades avec succès, au moins par rapport à leur santé; car toutes nos visites ne nous procuroient que quelques plats de fruits, ou quelques pintes de lait. Les environs de Cars sont propres pour herboriser, & nous

nous nous promenions en liberté à la faveur des amis que nous nous y étions faits en venant d'Erzeron. L'Aga qui avoit une fistule au fondement, quoiqu'il n'eût ressenti aucun soulagement de nos remedes, vint pourtant nous en remercier & nous protesta qu'il ne permettroit pas que nous partissions sans bonne escorte. Un autre Seigneur que nous avions fort soulagé des hemorroïdes dont il étoit cruellement tourmenté, voulut lui-même nous accompagner avec trois ou quatre personnes de sa maison jusques à ce qu'il nous crût hors de danger; tant il est vrai qu'il y a d'honnêtes gens par tout, & qu'une boëte de remedes bien choisis, bien préparez, & donnez à propos, est un excellent passeport. Il n'y a point de lieu sur la terre où l'on ne se fasse de bons amis avec le secours de la Medecine; le plus grand Jurisconsulte de France passeroit pour un personnage fort inutile en Asie, en Affrique, & en Armenie; les plus profonds & les plus zelez Theologiens n'y feroient pas de grands progrès si le Seigneur ne touchoit efficacement le cœur des infidelles: mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révere les Médecins. Le plus grand éloge qu'on puisse faire des gens de nôtre profession, c'est de convenir qu'ils sont nécessaires, car le Seigneur n'a établi la Medecine que pour le soulagement du genre humain. Je vous prie, Monseigneur, de me pardonner cette petite digression en faveur de mon métier.

Voici la description de quelques belles Plantes qui naissent autour de Cars.

Campanula Orientalis, foliorum crenis amplioribus & crispis, flore patulo subcæruleo. Coroll. Inst. Rei Herb. 3.

La racine de cette Plante qui est enfoncée dans les fentes des rochers a près d'un pied de long, elle est grosse comme le pouce au collet, partagée en plusieurs têtes assez charnuës, divisées en grosses fibres assez cheveluës, blanches en dedans, mais tirant sur le jaunâtre vers le cœur. L'écorce en est brune & roussâtre. Les tiges hautes d'un pied & demi ou deux, sortent en bottes sept ou huit ensemble, épaisses d'environ deux ou trois lignes, fermes, pleines de moëlle blanche, lisses, vert-pâle, garnies en bas de feuilles assez fermes, longues de quatre pouces en comptant leur queuë. Elles sont assez semblables à celles de l'*Ortie*, lisses, vert-gai, crenelées profondément à grosses crenelures pointuës & inégales, recoupées, frisées, & même partagées vers le bas en quelques pieces menuës & inégales. Ces feuilles diminuënt le long de la tige, & perdent tout-à-fait leur queuë vers le haut, où elles ressemblent aux feuilles de la *Verge dorée*, mais elles conservent toûjours leur frisûre. De leurs aisselles naissent, dès le bas, des fleurs attachées à des pedicules fort courts, évasées en bassin de plus d'un pouce de diametre sur un demi pouce de hauteur, & découpées en cinq parties. Du fond de ce bassin sortent autant d'étamines chargées de sommets jaunes. Le pistile est aussi long que les fleurs, & terminé par une espece d'ancre, à trois crampons. Le calice est une autre espece de bassin d'environ cinq lignes de haut, vert-pâle, fendu en cinq pointes. Quand cette Plante a été broutée, comme cela arrive souvent autour de Cars, elle pousse des branches dès le bas. Nous en avons vû des pieds dont les fleurs étoient fort blanches, & d'autres sur lesquels elles étoient bleuâtres. Les feuilles sont d'un gout d'herbe assez fort. La racine est fort douceâtre, les fleurs sans odeur. Toute la Plante rend un lait assez doux, mais qui a l'odeur de l'*Opium*.

Ferula Orientalis, Cachryos folio & facie. Coroll. Inst. Rei Herb. 22.

Sa racine est grosse comme le bras, longue de deux pieds & demi, branchuë, peu cheveluë, blanche, couverte d'une écorce jaunâtre & qui rend du lait de la même couleur. La tige s'éleve jusques à trois pieds, épaisse de demi pouce, lisse, ferme, rougeâtre, pleine de moëlle blanche, garnie de feuilles semblables à celles du *Fenouil*, longues d'un pied & demi ou deux, dont la côte se divise & se subdivise en brins aussi menus que ceux des feuilles de la *Cachrys, Ferulæ folio, semine fungoso lævi* de Morison, à laquelle cette Plante ressemble si fort qu'on se tromperoit si on n'en voyoit pas les semences. Les feuilles qui accompagnent les tiges sont beaucoup plus courtes & plus éloignées les unes des autres. Elles commencent par une étamine longue de trois pouces, large de deux, lisse, roussâtre, terminée par une feuille d'environ deux pouces de long, découpée aussi menu que les autres. Au-delà de la moitié de la tige, naissent plusieurs branches des aisselles des feuilles; ces branches n'ont gueres plus d'un empan de long, & soutiennent des ombelles chargées de fleurs jaunes composées depuis cinq jusques à sept ou huit feuilles, longues de demi ligne. Pour les graines, elles sont tout-à fait semblables à celles de la *Ferule Ordinaire*, longues d'environ demi pouce sur deux lignes & demi de large, minces vers les bords, roussâtres, légerement rayées sur le dos, ameres & huileuses.

Lychnis Orientalis, Buplevri folio. Coroll. Inst. Rei Herb. 24.

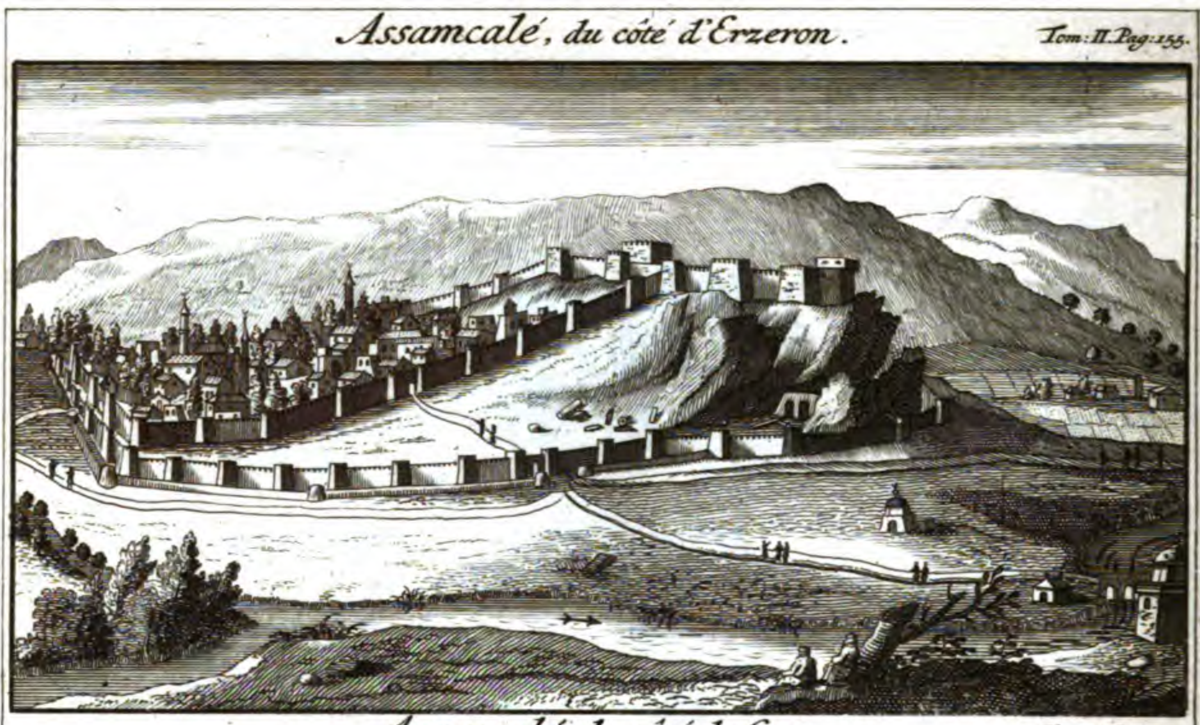
La tige de cette Plante est haute de trois pieds; épaisse de deux lignes, dure, ferme, droite, noueuse, lisse, couverte d'une poussiere blanche comme celle qui est sur la tige des *Oeillets*, accompagnée en bas de feuilles longues de quatre pouces sur quatre lignes de large, vert de-mer, pointuës, semblables à celles du *Buplevrum angusti-*

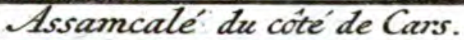

Lychnis Orientalis,
Buplevri folio.

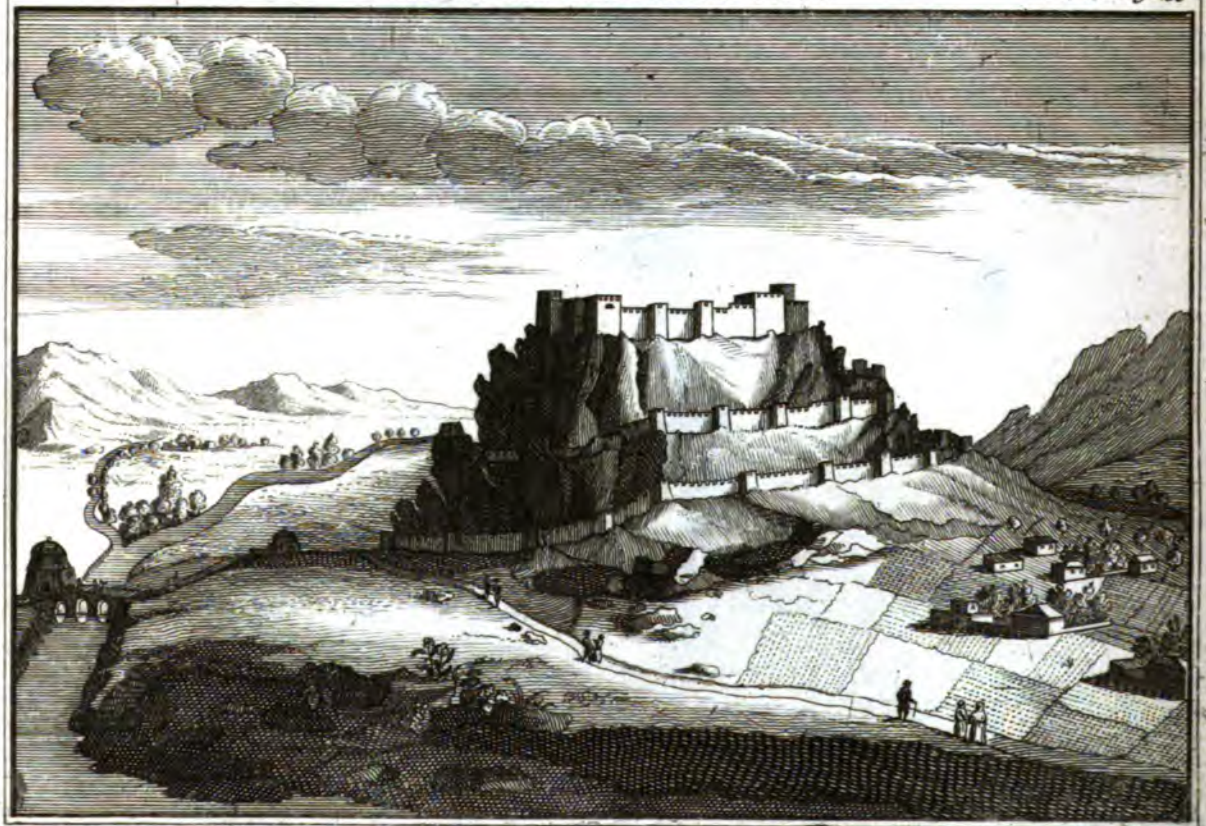

Campanula Orientalis, foliorum crenis amplioribus et crispis, flore patulo; subcæruleo



Ferula Orientalis, Cachryos folio et facie


Assamcalé, du côté d'Erzeron. Tom: II. Pag: 155.


Assamcalé du côté de Cars. Tom II Pag 155



gustifolium Herbariorum Lob. relevées d'un côté, car d'ailleurs elles ne sont pas veinées. Celles qui sont aux premiers nœuds de la tige sont les plus longues, mais elles n'ont que quatre ou cinq lignes de largeur ; les autres deviennent plus étroites ; les dernieres ressemblent à celles des *Oeillets*. De leurs aisselles, tout le long de la tige depuis la moitié en haut, naissent des branches longues de demi pied, dont les feuilles sont très-menuës, & ces branches soutiennent chacune trois ou quatre fleurs, dont le calice est un tuyau long d'un pouce ou de quinze lignes, épais d'une ligne vers le bas, & de deux lignes vers le haut où il est découpé en cinq pointes, vert-de-mer & lisse. Du fond du tuyau sortent cinq feuilles qui débordent de demi pouce, échancrées en deux parties assez arrondies, blanches en dessus, mais vert-jaunâtre en dessous, relevées chacune de deux appendices blancs qui servent à former la couronne de la fleur Les étamines sont blanches chargées de sommets jaunâtres. Le pistile qui est vert-pâle, oblong, surmonté de deux houppes blanches, devient un fruit long seulement de demi pouce & de trois lignes de diametre, il porte sur un pedicule de trois lignes de haut. Ce fruit est une coque dure, ovale, roussâtre, qui s'ouvre par la pointe en cinq ou six parties, & laisse échapper des semences grisâtres assez semblables à celles de la *Jusquiame*. Toute la Plante est saveur d'herbe assez mucilagineuse.

Le 23. Août nous partimes de Cars avec une petite Caravane destinée pour escorter une voiture d'argent que le *Carachi-Bachi* ou le *Receveur de la Capitation* envoyoit à Erzeron. C'étoient tous gens choisis, bien armez, & déterminez à se bien battre : au lieu que les Caravanes des Marchands sont composées de gens qui épargnent leur peau, comme l'on dit, & qui aiment mieux être rançonnez que d'en venir aux mains. Tout bien consideré, ce parti leur convient mieux, un Marchand gagne toujours beaucoup, quand il sauve sa vie & ses marchandises pour une poignée d'écus. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là, & nous campâmes auprès de *Beniclia-met* village dans une assez grande Plaine où nous trouvâmes une nouvelle escorte de Turcs, gens bien faits & bien résolus.

Le 24. Août le *Carachi-Bachi* qui avoit un Commandement du Pacha de Cars pour prendre dans les villages de la route autant de gens qu'il jugeroit à propos pour assûrer le transport de son argent, fit venir des montagnes environ trente personnes bien armées qui ne laisserent pas de nous faire plaisir, car le bruit couroit que les Curdes vouloient enlever le tresor. Cette nouvelle escorte fut relevée le lendemain par une autre bande aussi forte. Une Caravane de soixante Turcs ne craint pas deux cens Curdes ; ceux-ci n'ont que des lances, & nos Turcs avoient de bon fusils & des pistolets. On ne partit ce jour-là que sur les neuf heures pour aller coucher à *Kekez* village situé dans la même Plaine à trois heures de distance. Nous eûmes une recruë de sept ou huit personnes qui conduisoient du Ris à Erzeron ; mais ce n'étoit pas gens à fortifier nôtre troupe.

On ne fit que quatre lieuës le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune par des montagnes dont les défilez sont dangereux, & où fort peu de gens auroient pû facilement nous arrêter ; mais les tenebres favorisérent nôtre marche, tandis que les Curdes dormoient à leur aise. On se reposa le 26. jusques à neuf heures du matin, & l'on passa seulement sur une des plus hautes montagnes du pays couverte de *Pins*, de *Pem-pliers noirs*, & de *Trembles*. Comme nous apprehendions quelque embuscade, on détacha des Turcs pour aller reconnoître les passages, & ces batteurs d'estrade amenérent au *Carachi-Bachi* quatre paysans qui l'asseurérent que les voleurs étoient restez en arriere, & que nous leurs avions dérobé une grande marche. A cette nouvelle on campa sur les trois heures après midi tout près d'une petite riviere où nous avions déja campé en allant à Cars, le long de laquelle nous trouvâmes une belle espece de *Valeriane*, dont les racines sont tout-à-fait semblables à celles de la *grande Valeriane des Jardins*, aussi grosses & aussi aromatiques. Les feuilles en sont plus étroites ; mais comme la grande Valeriane ne se trouve pas, que je sache, en campagne, je crois que ce n'est autre chose que celle-ci qui est cultivée dans les Jardins depuis quelques siécles.

Le 27. Août nous marchâmes près de six heures, & nous retirâmes à *Lavander* village peu considérable. Le 28. après une route aussi longue, on arriva aux bains d'*Assancalé* bâtis assez proprement sur le bord de l'Araxe, à une petite journée d'Erzeron. Ils sont chauds & fort frequentez. L'Araxe qui tombe des montagnes où sont les sources de l'Euphrate, n'est pas considérable à Assancalé, dont la Plaine est plus fertile que celle d'Erzeron & produit de meilleur froment. Généralement parlant tous les bleds sont bas en Armenie, & la plûpart ne font que quadrupler, surtout auprès d'Erzeron ; mais aussi il y en a une si grande quantité, qu'elle supplée au reste. Si l'on n'avoit pas la commodité d'arroser les terres, elles seroient presque steriles.

Au milieu de la Plaine d'Assancalé s'éleve une roche horriblement escarpée, sur laquelle on a bâti la ville & une forteresse qui menace tous les environs, & où l'on apprehende plus la famine que le canon. Il n'y a pas plus de trois cens hom-

mes de garnison, quoiqu'il en fallût plus de quinze cens pour la deffendre. Les murailles sont comme en limaçon tout autour de la roche, flanquées sur des tours quarrées, dont le canon en empécheroit les approches s'il étoit bien servi, car ces tours ne sont pas plus élevées que les murailles, & paroissent comme des plateformes. Les fossez n'ont gueres plus de deux toises de largeur, & encore moins de profondeur, creusez dans un roc très-dur. Si cette Place étoit sur la frontiere, on la rendroit imprenable à peu de frais. Les marchandises que l'on conduit d'Erzeron à Erivan par Assancalé, doivent demi piastre par charge, soit de cheval ou de chameau, quoique la difference des poids soit fort grande. Celles qui viennent d'Erivan à Erzeron ne payent que la moitié des droits. Nos Plantes seches ne payoient rien du tout; les Turcs & les Persans ne font pas cas de cette marchandise, que nous estimions pourtant plus que la plus belle soye du Levant.

Le chemin d'Assancalé à Erzeron est fort beau. Nous le fîmes en six heures de temps, & nous courûmes le même jour embrasser Mr. *Prescot* Consul de la nation Angloise, nôtre bon ami, qui avoit bien voulu être le dépositaire de nos hardes, de nôtre argent, & de nos Plantes seches. Nous allâmes le lendemain rendre nos respects au Beglierbey Cuperli nôtre protecteur, qui nous fit mille questions sur ce que nous avions vû dans nôtre route, & sur tout touchant la difference que nous trouvions entre la Turquie & la Perse. Après l'avoir remercié de sa recommandation pour le Pacha de Cars, nous lui contâmes une partie de nos avantures; nous nous louâmes fort du bon naturel des Persans, & du bon accueil qu'ils faisoient aux Francs. Il nous dit entre autres choses, que le Patriarche des Trois Eglises étoit *un bon marchand d'Huile*, faisant allusion au procez qu'il a avec le Patriarche Armenien de Jerusalem, pour le débit de l'Huile sacrée que l'on employe dans l'administration des Sacremens parmi les Armeniens.

Nous allâmes visiter la campagne après nous être délassez dans la ville, & ne manquâmes pas de parcourir la belle vallée des 40. *Moulins* où nous avions laissé trop de Plantes rares en fleur, pour oublier d'en aller amasser les graines. Nous passâmes dans le même dessein le premier Septembre au *Monastere Rouge* des Armeniens, d'où nous montâmes encore vers les sources de l'Euphrate pour continuer nôtre moisson. Les Curdes, graces à Dieu, avoient evacué ces Montagnes, ainsi nôtre seconde récolte fut faite avec plus de tranquillité que la premiere. Cette récolte consistoit plus en graines de plantes que nous avions déja veuës, qu'en nouvelles découvertes; mais ces graines n'étoient pas le moindre fruit de nôtre voyage. C'est par leur moyen que les Plantes d'Armenie se sont répanduës dans le Jardin du Roi, & dans les plus celebres Jardins de l'Europe, aux Intendans desquels nous en avons communiqué une bonne partie. Nous nous amusions de cette maniére autour d'Erzeron, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & nous ne laissions pas de glaner utilement. Voici la description d'une très-belle espece d'*Armoise*, dont personne, je crois, n'a fait encore aucune mention. Elle se trouve dans le Cimetiere des Armeniens, & dans quelques endroits autour de la ville où elle ne fleurit qu'en automne.

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, grosse comme le petit doigt, garnie de fibres cheveluës, blanche en dedans, couverte d'une écorce roussâtre. Les tiges naissent en bottes, hautes d'environ deux pieds, droites, fermes, lisses, vert-pâle, rougeâtres en quelques endroits, cassantes, accompagnées de feuilles tout-à-fait semblables à celles de la *Tanaisie*, mais insipides & sans odeur; les plus grandes ont environ trois pouces de long sur deux pouces de largeur, vert-brun, lisses, découpées profondément jusques à la côte, & recoupées à dents très-menuës; elles diminuent jusques au bout sans changer de figure. De leurs aisselles naissent des branches longues seulement de demi pied, subdivisées en plusieurs brins tous chargez de fleurs fort serrées & relevées en haut; ce sont des boutons semblables à ceux de l'*Armoise commune*, composez de quelques demi-fleurons fort menus & purpurins, renfermez dans un calice à petites écailles vert-foncé. Chaque fleuron porte sur un embrion de graine, lequel devient une semence très-menuë, roussâtre, longue de demi ligne. On ne découvre point de saveur ni d'odeur dans cette Plante, elle aime la terre grasse, fraiche, humide.

Au Sud-Est d'Erzeron est la vallée de *Caracaia* qui est toute remplie de belles Plantes. Nous y observâmes entre autres choses le vrai *Napel découpé*, comme le represente la figure que Clusius en a donnée. La *Caryophyllata aquatica*, *nutante flore C B.* n'y est pas rare. Rien ne nous faisoit plus de plaisir que de voir de temps en temps des Plantes des Alpes & des Pyrenées.

En attendant le départ de la Caravane de *Tocat*, dont nous devions profiter pour aller à Smyrne, nous allions causer dans les Caravanserais pour apprendre des nouvelles. Nous y trouvâmes une troupe de ces gens qui vont chercher les Drogues en Perse & dans le Mogol pour les apporter en Turquie. Ils nous asseûrérent que c'est principalement à *Machat* ville de Perse, où ceux du pays font leurs principaux magasins; mais tout cela ne nous instruisoit gueres, car

ceux

Tom. II. pag. 156.



ceux qui remplissent les magasins, & ceux mêmes qui vont encore plus loin chercher les Drogues sur les lieux & dans les villages où les paysans les apportent de la campagne, ne sont guere mieux informez. Je ne vois rien de si difficile que de faire une bonne *Histoire des Drogues*, c'est-à-dire, de décrire non seulement tout ce qui compose la matiere medecinale, mais encore de faire la description des Plantes, des Animaux & des Mineraux d'où l'on les tire. Non seulement il faudroit aller en Perse, mais aussi dans le Mogol qui est le plus riche Empire du monde, & où l'on reçoit parfaitement bien les étrangers, sur tout ceux qui sont riches en especes d'or & d'argent. Tout s'y achette argent comptant, & il n'est permis d'en faire sortir que les marchandises, ainsi toutes les monnoyes étrangeres restent dans le pays, où elles sont converties en celles du Prince: mais quelle peine n'auroit-on pas quand on seroit dans ce Royaume, si l'on vouloit s'éclaircir par soi même de ce qui concerne la connoissance des Drogues? On se trouveroit obligé de se transporter sur les lieux où elles naissent, pour décrire les Plantes qui les produisent; & à combien de maladies ne s'exposeroit-on pas? La vie d'un homme suffiroit à peine pour observer celles que l'Asie produit. Il faudroit d'ailleurs parcourir la *Perse*, le *Mogol*, les *Iles de Ceylan*, *Sumatra*, *Ternate*, & je ne sçai combien d'autres contrées où l'on ne trouveroit pas les mêmes facilitez que chez le Mogol. La seule Rhubarbe demanderoit un voyage à la Chine ou en Tartarie. Ensuite il faudroit descendre en Arabie; en Egypte, en Ethiopie. Je ne parle pas des Drogues qui ne se trouvent qu'en Amerique, & qui ne sont pas moins pretieuses que celles que nous fournissent les autres parties du monde. En allant en Amerique il faudroit relâcher dans les *Iles Canaries* pour décrire le *Sang de Dragon*.

Après cela je ne suis pas surpris si ceux qui se mêlent d'écrire l'Histoire des Drogues, font tant de beveuës; & moi le premier. On ne rapporte que des faits incertains & des descriptions imparfaites. Il est encore plus honteux pour nous de ne pas connoître celles qui se préparent en France. Où trouve-t-on des relations exactes du *Vermillon*, du *Tournesol*, du *Vert-de-gris*, de *la Poix*, de *la Terebentine*, du *Sapin*, de la *Meleze*, de l'*Agaric*, de nos *Vitriols*?

En causant dans les Caravanserais d'Erzeron, nous apprîmes par les Caravaniers de *Wan*, ville de Turquie sur la frontiere de Perse à huit journées d'Erzeron, que l'on amassoit avec soin la terre qui est sur les grands chemins par où passent les Caravanes de Chameaux. On lessive cette terre & l'on en tire tous les ans plus de cent quintaux de Nitre, que l'on débite principalement dans le *Curdistan* pour faire de la poudre. On nous assûra que la terre des champs voisins des chemins de Wan, ne donnoit point de Nitre. Il faut cependant qu'elle contienne quelque chose de propre à devenir Nitre par le mêlange de l'urine des Chameaux.

La poudre à canon ne vaut pas quinze sols l'oque à Erzeron, aussi n'est-elle bonne que pour charger, il en faut de plus fine pour amorcer. Tout le monde y charge à cartouche, & rien n'est mieux imaginé pour tirer promptement avec nos fusils. Ceux que Mr. *de la Chaumete* vient d'inventer, valent incomparablement mieux, & donnent la superiorité du feu à ceux qui s'en servent. On n'a jamais porté les armes au point de perfection où Mr. de la Chaumete les a mises. Les Gibecieres dont on se sert en Levant, sont composées de tuyaux de canne assemblez ordinairement à double rang, assez semblables aux anciennes fluttes de Pan, ou pour me servir d'une comparaison plus intelligible, aux fiflets de ces Chaudronniers ambulans qui vont chercher de l'ouvrage de Province en Province. La Gibeciere des Orientaux est légere, courbe, & s'accommode aisément sur le côté. Ses tuyaux sont hauts de quatre ou cinq pouces, & couverts d'une peau assez propre; chaque tuyau contient sa charge, & cette charge est un tuyau de papier rempli de la quantité de poudre & de plomb necessaire pour tirer un coup. Quand on veut charger un fusil, on tire un de ces tuyaux de la Gibeciere; avec un coup de dent on ouvre le papier du côté où est la poudre, on la vuide en même temps dans le canon du fusil, & on laisse couler le plomb qui est enfermé dans le reste du tuyau de papier. La charge est faite avec un coup de baguette que l'on donne par dessus, & le même papier, qui renfermoit la poudre & le plomb, sert de bourre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XX.

DES MOEURS, DE LA RELIGION, ET DU COMMERCE DES ARMENIENS.

MONSEIGNEUR,

Comme nous écrivions tous les soirs, pendant le séjour que nous fîmes à Erzeron, ce que nous apprenions pendant la journée en nous entretenant avec les Armeniens & principalement dans le Couvent où nous logions ; il se trouva à la fin que nos remarques jointes à celles que nous avions faites dans les autres Couvens & sur nos differentes routes, me fournirent assez de matiere pour vous adresser une Lettre touchant le genie, les mœurs, la Religion, & le commerce de cette Nation. Je vous prie donc, Monseigneur, de vouloir agréer le fruit de nos conversations.

Les Armeniens sont les meilleures gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bons sens & de probité. Je les estimerois heureux de ne savoir pas manier les armes, s'il n'étoit nécessaire, de la maniére dont les hommes sont faits, de s'en servir quelquefois pour éviter leur cruauté. Quoiqu'il en soit les Armeniens ne se mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. Non seulement ils sont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne. Il n'y a pas long-temps qu'ils étoient établis à Marseille. Combien en trouve-t-on en Hollande & en Angleterre ? Ils passent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines, & dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Le centre des Marchands Armeniens n'est pas en Armenie, mais à *Julfa* celebre fauxbourg d'Hispaham, que tous les voyageurs ont décrit. Ce fauxbourg qui merite bien le nom de ville, puisqu'il renferme plus de trente mille habitans, est une Colonie d'Armeniens que le plus grand Roi de Perse *Cha-Abbas*, premier du nom, établit d'abord dans Hispaham, & que l'on transporta peu de temps après au delà de la riviere de *Zenderou*, pour les séparer des Mahometans qui les meprisoient à cause de leur religion. On prétend que ce changement se fit sous le petit Cha-Abbas ; d'autres assûrent qu'il est plus ancien. Il est certain du moins que le premier auteur de la Colonie est le grand Cha-Abbas contemporain de Henri IV. à qui il envoya le P. Juste Capucin en qualité d'Ambassadeur ; mais il n'arriva qu'après la mort du Roi. Cha-Abbas travailla efficacement à deux choses pour le bien de son Royaume : il le mit à couvert des insultes des Turcs, & il l'enrichit beaucoup par l'établissement du commerce. Pour empêcher les Turcs, que les Persans appellent *Osmalins*, de pénétrer avant dans ses Etats, il crut qu'il étoit nécessaire de leur ôter le moyen d'entretenir de grandes armées sur ses Frontieres, & comme l'Armenie est une des principales, sur laquelle les Turcs se jettoient ordinairement, il la dépeupla autant qu'il le jugea nécessaire à son dessein. Le sort tomba sur la ville de Julfa la plus grande & la plus puissante du pays, dont les ruines se voyent encore sur l'Araxe, entre Erivan & Tauris. Les habitans de Julfa eurent ordre de passer à Hispaham, & depuis ce temps-là, cette ville qu'ils abandonnérent s'appelle l'*Ancienne Julfa*. Les peuples de *Nacsivan* & des environs d'Erivan furent dispersez en differens endroits du Royaume. On assûre que ce Prince fit passer plus de vingt mille familles d'Armeniens dans la seule Province de *Guilan*, d'où viennent les plus belles soyes de Perse.

Comme Cha-Abbas n'avoit d'autre vûë que d'enrichir ses Etats, & qu'il étoit convaincu qu'il ne le pouvoit faire que par le commerce, il jetta les yeux sur la soye, comme la marchandise la plus pretieuse, & sur les Armeniens, comme gens les plus propres pour la débiter ; très-mal satisfait d'ailleurs du peu d'application de ses autres sujets & de leur peu de genie pour le commerce. La frugalité des Armeniens, leur œconomie, leur bonne foi, leur vigueur pour entreprendre, & pour soutenir de grands voyages, lui parurent des talens propres pour son dessein. La Religion Chrêtienne qui leur facilitoit la communication avec toutes les nations de l'Europe, lui parut encore une disposition assez favorable pour parvenir à ses fins. En un mot, de laboureurs qu'étoient les Armeniens, il en fit des marchands, & ces marchands sont devenus les plus celebres commerçans de la Terre.

C'est ainsi que ce Prince, dont le génie étoit fort étendu pour les affaires de la guerre & pour la politique, sçût profiter des talens de ses peuples & des marchandises du crû de son Royaume. Pour bien fonder le commerce il confia aux Armeniens de *Julfa la Nouvelle*, une certaine

quantité

quantité de balles de soye pour faire voiturer par Caravanes dans les pays étrangers ; & sur tout en Europe , à condition qu'ils les accompagneroient eux-mêmes , & qu'à leur retour ils payeroient les balles au prix qui auroit été arrêté , avant leur départ, par des personnes judicieuses. Pour les encourager à pousser ce commerce , il leur remit tout ce qu'ils pouvoient gagner au delà du prix qui auroit été fixé. Le succès répondit aux esperances du Prince & des Marchands. Quoique la soye soit encore aujourd'hui la meilleur marchandise de Perse , elle étoit encore bien plus recherchée dans ce temps-là. Il n'y avoit presque pas de Meuriers en Europe ; par contre l'or & l'argent qui étoient alors fort rares en Perse, commencerent à y briller par le retour des Caravanes, de même que celles d'aujourd'hui font la richesse de ce Royaume. Les Armeniens, à leur retour , se chargerent aussi de draps d'Angleterre & de Hollande , de Brocards , de Glaces de Venise , de Cochenille , de Montres , & de tout ce qu'ils jugérent propre pour leur pays & pour les Indes. Peut - on voir un plus bel établissement? A combien de Manufactures n'a t-il pas donné naissance en Europe & en Asie ? Abbas le Grand fit changer de face à toute la terre ; toutes les marchandises d'Orient furent connuës en Occident , & celles d'Occident servirent de nouvelle décoration à l'Orient.

Julfa la Nouvelle s'étendit bien-tôt sur la riviere de Zenderou. Il parut par la magnificence de ses maisons & par la beauté de ses jardins , que les habitans avoient pris le gout des meilleures villes d'Europe. On voit aujourd'hui au centre de la Perse ce qu'il y a de plus curieux dans les pays où ces Marchands ont étendu leurs correspondances. Le Roi ne s'en mêle plus ; les bourgeois de Julfa, par le moyen de leurs Procureurs ou Agens, soutiennent ce grand commerce , & font distribuer dans le reste du monde tout ce qu'il y a de plus curieux en Orient. Ces Procureurs sont des Armeniens qui se chargent , moyennant un certain profit , d'accompagner les marchandises en Caravane , & de les débiter au plus grand avantage de ceux qui les leur confient.

Ces Armeniens, soit qu'ils travaillent pour eux ou pour les Marchands de Julfa , sont infatigables dans les voyages , & méprisent les rigueurs des saisons. Nous en avons veû plusieurs & des plus riches , passer de grandes rivieres à pied ayant l'eau jusques au col, pour relever les chevaux qui s'étoient abbatus , & sauver leurs balles de soye ou celles de leurs amis ; car les voituriers Turcs ne s'embarrassent pas des marchandises qu'ils conduisent, & ne répondent de rien. Les Armeniens dans les passages des rivieres escortent leurs chevaux , & rien n'est plus édifiant que de voir avec quelle charité ils se secourent entre eux & même les autres nations , pendant les Caravanes. Ces bonnes gens ne se dérangent guere dans leurs maniéres ; toûjours égaux , ils fuyent les étrangers qui sont trop turbulens, autant qu'ils estiment ceux qui sont pacifiques ; ils les logent volontiers avec eux & leur donnent à manger avec plaisir. Quand nous soulagions quelqu'un de leurs malades , toute la Caravane nous en remercioit. Lors qu'ils sont avertis qu'une Caravane doit passer , ils vont un jour ou deux au devant de leurs confreres leur porter des rafraichissemens & sur tout du meilleur vin : non seulement ils en offrent aux Francs , mais ils les obligent même par leurs honnêtetez d'en boire à leur santé. On les accuse mal à propos d'aimer trop le vin , il ne nous a jamais paru qu'ils en abusassent : au contraire il faut convenir que de tous les voyageurs , les Armeniens sont les plus sobres , les plus œconomes , les moins glorieux. S'ils portent , en sortant de chez eux, des provisions pour les plus grands voyages , ils en rapportent souvent une bonne partie ; il est vrai que ces provisions ne leur coûtent rien à voiturer ; car ordinairement quand on louë six chamaux , on en donne un septième sur le marché pour porter le bagage , les ustenciles , les hardes. Les provisions dont les Armeniens se chargent chez eux , sont de la farine , du biscuit, des viandes fumées , du beurre fondu, du vin , de l'eau de vie , des fruits secs.

Quand ils séjournent dans les villes , ils se mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais sans filets ; ils peschent sur les routes , & ils nous ont fait souvent manger d'excellens poissons. Ils troquent sur les chemins des épiceries pour de la viande fraîche , ou pour d'autres denrées qui leur conviennent. En Asie ils débitent la quinquaillerie de Venise , de France , d'Allemagne. Les petits miroirs , les bagues , les colliers , les émaux , les petits couteaux , les ciseaux , les épingles , les éguilles sont plus recherchez dans les villages que la bonne monnoye. En Europe ils portent du musc & des épiceries. Quelques fatigues qu'ils ayent , ils observent les jeûnes de l'Eglise comme s'ils étoient en repos dans une bonne ville, & ne connoissent pas de dispenses, même pendant leurs maladies. La seule chose qu'on peut reprocher aux Armeniens , en fait de commerce , c'est que lorsque leurs affaires tournent mal dans les pays étrangers où ils négocient , ils ne retourneront plus chez eux ; ils ont beau dire que c'est parce qu'ils n'ont pas le front de se montrer après une banqueroute, cependant leurs creanciers n'en sçauroient tirer aucune

aucune raison; mais d'un autre côté il faut leur rendre justice, les banqueroutes sont très-rares parmi eux.

Les Marchands de Julfa ont fait un Traité avec le Grand Duc de Moscovie pour faire passer dans ses Etats toutes les marchandises qu'ils trouveront à propos, & pour cela il n'est permis à aucun Marchand d'Europe, de quelque nation qu'il soit, d'avancer plus avant qu'à *Astracan* ville puissante que les Moscovites possedent depuis l'an 1554. Elle est située au delà de la Mer Caspienne sur les frontieres de l'Asie & de l'Europe. Le Grand Duc favorise, autant qu'il peut, ce commerce; ceux de Julfa payent la douanne de tout ce qu'ils font entrer en Moscovie, mais ils ne payent rien des marchandises qu'ils font passer de Moscovie en Perse. Voici le chemin qu'ils tiennent pour aller & venir. D'Hispaham ils font porter leurs marchandises à Tauris, à Schamakée & à Nosava Port sur la Mer Caspienne à trois journées de Schamakée. On embarque à Nosava la soye & les autres marchandises de Perse & du Mogol pour les faire passer à Astracan. D'Astracan on les transporte par terre à Moscou, & delà à Archangel qui est le dernier Port de Moscovie sur l'Ocean Septentrional. Les Anglois & les Hollandois y font un grand commerce; on y embarque les marchandises pour Stokholm, & delà par le Détroit d'Elseneur on les fait passer en Hollande & en Angleterre.

Frederic Duc de Holstein, comme dit Olearius, fit batir la ville de *Fredericstad* dans le Duché de Holstein, pour y établir un commerce de soye plus considérable que tous ceux qui se font en Europe. Pour cet effet il résolut d'entretenir correspondance avec le Roi de Perse afin d'en faciliter le transport par terre; mais cela ne se pouvant faire sans la permission du Grand Duc de Moscovie, il jugea à propos en l'année 1633. de lui envoyer une Ambassade solemnelle, à laquelle il nomma *Crusius* l'un de ses Conseillers d'Etat, & *Brugman* Marchand d'Hambourg; ce dernier par son mauvais procedé joint aux dangers qu'il y avoit à essuyer en passant chez les Tartares du Dagesthan, fut cause que l'établissement des soyes échoua; convaincu ensuite de malversations, il fut condamné à mort & executé à Gottorp le 5 May 1640. Les Hollandois qui ont voulu depuis ce temps-là se rendre les maîtres des soyes de Perse qui viennent à Astracran, sont obligez d'en prendre une certaine quantité tous les ans, ce qui fait qu'ils gagnent peu sur cette marchandise, parce que les Armeniens leur font prendre la bonne & la mauvaise sans distinction. Mr. Prescot nous assûra que les Anglois chargeoient beaucoup de marchandises d'Asie à Archangel, & qu'ils y trouvoient les meilleurs *Caviars* qu'on puisse manger. Celui que l'on vend en Turquie vient de la Mer Noire, il est malpropre & enfermé dans des outres: au contraire le Caviar de la Mer Caspienne est fait avec beaucoup de soin, & on l'enquaisse proprement. Nous mangeâmes chez Mr. Prescot des œufs d'Esturgeons qui avoient été salez aux environs de la Mer Caspienne, & des Caviars salez dans les mêmes endroits, lesquels nous trouvâmes excellens; les Saucissons faits à Marseille ne sont pas meilleurs.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les Caravanserais d'Erzeron, en voyant faire les marchez parmi les Armeniens. On commence, de même que chez les Turcs, à mettre de l'argent sur la table, après cela on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une piece sur l'autre; cette chicane ne se fait pas sans bruit. Nous croyions, à les entendre parler, qu'ils étoient prêts à se couper la gorge; mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Après s'être poussez & repoussez avec violence, les Courretiers ou Entremetteurs du marché, serrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier & ne le quittent pas qu'il n'ait consenti que l'acheteur ne payera qu'une certaine somme, ensuite chacun rit de son côté. Ils prétendent, avec raison, que la veuë de l'argent fait plûtôt conclurre les marchez.

A l'égard de la Religion, tout le monde sçait que les Armeniens sont Chrétiens, & ce seroient de très-bons Chrétiens sans le schisme qui les sépare de nous. On les accuse d'être Eutychiens, c'est à dire de ne reconnoître qu'une nature en Jesus-Christ, ou pour mieux dire deux natures si bien confonduës, que quoiqu'ils admettent les proprietez de chacune en particulier, ils ne veulent pourtant entendre parler que d'une seule nature. Leurs plus habiles Evêques prétendent se laver de cette heresie, & soûtiennent que toute l'erreur vient de la disette de leur langue, laquelle manquant de termes propres, fait qu'ils confondent souvent le mot de nature, avec celui de personne. Lorsqu'ils parlent de l'*Union hypostatique*, ils croyent la prouver assez en confessant que Jesus-Christ dans l'incarnation est Dieu parfait & homme parfait, sans mélange, sans changement, & sans confusion. La verité est qu'ils ne s'expliquent pas tous également, & que la plûpart ont grande vénération pour deux fameux Eutychiens *Dioscore* & *Barsuma*. Quand on leur reproche qu'ils excommuniérent les Peres du Concile de Calcedoine pour avoir condamné les premiers de ces heretiques: ils avouent que quoiqu'il paroisse ridicule d'excommunier les morts, la coûtume s'en étoit introduite parmi eux pour se vanger des Grecs, qui dans toutes leurs fêtes excom-

excommunient l'Eglise Armenienne ; que pour eux ils n'avoient pas dessein d'excommunier précisément les Peres du Concile de Calcedoine qui avoient condamné Dioscore Patriarche d'Alexandrie sans trop examiner ses raisons : mais que leur intention étoit d'excommunier les Evêques Grecs d'aujourd'hui, comme successeurs des Prélats de la plus fameuse assemblée qui se soit jamais tenuë en Grece ; que les Peres Grecs avoient fait une grande injustice à Dioscore de confondre ses sentimens avec ceux d'Eutyches, puisque Dioscore avoit toûjours soutenu que le Verbe Incarné étoit Dieu parfait & homme parfait. La source de l'inimitié irréconciliable des Armeniens & des Grecs vient depuis ce Concile ; & cette inimitié est si grande, que si un Grec entre dans une Eglise Armenienne, ou un Armenien dans une Eglise Grecque, les uns & les autres la croyent profanée & la bénissent de nouveau.

Quand on veut approfondir leurs croyances, on trouve qu'il y a bien des articles de schisme qu'il ne faut pas attribuer à l'Eglise Armenienne, mais à des particuliers ; par exemple il n'est pas vrai qu'ils excommunient trois fois l'année l'Eglise Latine ; les bonnes gens n'y pensent pas, & l'on ne trouve point cette pratique dans leurs Rituels, quoiqu'il ne soit que trop vrai que certains phrenétiques Evêques ou *Vertabiets* déclarez contre l'Eglise Latine, l'ayent pratiqué ou le pratiquent encore, car dans une Eglise mal reglée, souvent chacun fait comme il l'entend. Le Patriarche *Ozniet si* ennemi juré des Latins, a peut-être ajouté à cette excommunication le nom du Pape Saint Leon parce qu'il avoit confirmé la condamnation de Dioscore. Quelque estime qu'ils ayent pour le grand Docteur, *Altenasi*, ce seroit leur faire tort que d'attribuer à toute l'Eglise Armenienne les injures que ce fanatique a vomi contre l'Eglise Romaine.

Il n'y a que les plus sots ou les plus ignorans des Armeniens qui croyent le petit Evangile. Ce petit Evangile est un livre rempli de fables & d'extravagances touchant l'enfance de nôtre Seigneur ; par exemple que *la Vierge en étant enceinte, Salomé sa sœur l'accusa de s'être abandonnée à quelqu'un ; la Vierge lui dit alors qu'elle n'avoit qu'à mettre la main sur son ventre, & qu'elle connoitroit bien le fruit qu'elle portoit. Salomé y ayant appliqué sa main, il en sortit un feu qui la consuma jusqu'à la moitié du bras. Elle reconnut sa faute & retira sa main & son bras parfaitement gueris, après les avoir appliquez sur le même endroit par ordre de la Vierge.* Ils prétendent *que le Fils de Dieu se seroit fait tort de passer par le sein d'une femme, qu'il n'en fit que le semblant, & que les Juifs firent mettre quelqu'un à sa place ;* ils ont tiré des Mahometans cette derniere réverie. Ils disent aussi que *Jesus-Christ étant à l'école pour apprendre l'Armenien, ne voulut jamais prononcer la premiere lettre de leur alphabet, que le maître ne lui eût dit la raison pourquoi elle répresente une M renversée ;* ce bon homme qui ne connoissoit pas l'Enfant Jesus, lui donna un souflet. *Hé bien*, dit Jesus sans s'émouvoir, *puisque vous ne le sçavez pas je vais vous l'apprendre, cette lettre répresente la Trinité par ses trois jambes.* Le maître d'école admira sa science & le rendit à sa Mere, avouant qu'il étoit plus habile que lui. Mr. Thevenot qui rapporte aussi ce conte, assûre qu'il y a un manuscrit Armenien dans la Bibliotheque du Roi où l'histoire & les inventeurs de leurs caracteres sont expliquez, mais il n'en fait remonter l'invention qu'à environ 400. ans ; ils se servoient auparavant de caracteres Grecs.

Les Armeniens content que *Jesus-Christ étant à la chasse avec Saint Barthelemi & Saint Thadée, il tua cinq perdrix le long de l'Aras, & qu'une infinité de monde vint autour de lui pour l'entendre prêcher, mais que la nuit étant survenuë, les deux Apôtres l'avertirent qu'il falloit renvoyer ces gens.* Jesus leur répondit : qu'*après avoir donné à leurs ames la pâture necessaire il falloit prendre soin de leurs corps, & que pour cela ils n'avoient qu'à faire bouillir les cinq perdrix avec une oque de ris.* Tout le monde en fut rassasié, & comme il ne faisoit pas clair, chacun crût qu'on lui avoit servi une perdrix entiere. Le Roi d'Armenie qui aimoit fort la chasse en fut très-faché, & ordonna qu'on fît mourir les Apôtres & leur maître. Jesus se sauva dans l'Arche sur les hauteurs du Mont Macis ; mais Saint Barthelemi & Saint Thadée payérent pour lui.

La plus plaisante histoire qu'ils racontent, est celle de Judas : *ce malheureux*, à ce qu'ils disent, *se repentant d'avoir trahi son Maître, crut qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient pour sauver son ame, que de se pendre & d'aller aux Limbes où il savoit bien que Jesus-Christ devoit descendre pour délivrer les ames ; mais le diable qui le vouloit mener en Enfer lui jouä un tour de son métier ; il le soutint par les pieds, tout pendu qu'il étoit, jusqu'à ce que Jesus-Christ eût fait sa visite dans les Limbes, après quoi il le laissa cheoir & l'entraina à tous les diables.* Les Georgiens font mille contes aussi ridicules, tirez de leur petit Evangile. Je crois que ces deux ouvrages sont fabriquez de la même main.

Quoique les Armeniens ne veuillent pas entendre parler du Purgatoire, ils ne laissent pas de prier sur les tombeaux, & de faire dire des Messes pour les morts ; c'est peut-être l'avarice de

de leurs Prêtres, qui, ayant aboli leurs dogmes, ont fait continuer l'usage d'une chose très-lucrative. Selon la plûpart de ces Prêtres, il n'y a présentement ni Paradis ni Enfer; ils croyent que l'Enfer fut détruit après que Jesus-Christ en eut enlevé les ames des Saints, aussi-bien que celles des damnez. Par rapport à la création des ames, ils sont du sentiment d'Origene, sans sçavoir qu'il y ait eû un Origene dans le monde, car ils s'imaginent que toutes les ames ont été créées au commencement du monde. Il y a des Millenaires parmi eux sans connoître Papias ni St. Irenée. Ils croyent qu'après le Jugement universel Jesus-Christ restera pendant mille ans sur la terre avec les prédestinez pour les faire jouïr de la beatitude. La plûpart des Docteurs Armeniens sont pourtant du sentiment, que les ames attendent le Jugement universel dans un endroit qu'ils placent entre le Ciel & la Terre, où elles se flattent de jouïr un jour de la gloire, quoiqu'elles soient dans la crainte d'être condamnées à un supplice éternel.

Saint Nicon qui étoit de la petite Armenie, & qui avoit passé quelques années de sa vie à faire des Missions dans la Grande Armenie pendant le x. siécle, nous a laissé un Traité en Grec touchant *les Erreurs des Armeniens*; l'original est dans la Bibliotheque du Roi, & Mr. Cotelier en a donné une version Latine. S. Nicon rapporte des choses fort singulieres sur la croyance de ces peuples, & ne les accuse pas seulement d'être disciples d'Eutyches, de Dioscore, de Pierre l'Armenien, & de Mantacunez, mais aussi d'être dans l'herefie des Monothelites. Il raconte quelques-unes des fables qui font encore partie de leur petit Evangile.

Cependant ces peuples ont de grandes graces à rendre au Seigneur qui leur envoya deux de ses Apôtres peu de temps après sa passion. Baronius assûre que S. Barthelemi & S. Thadée souffrirent le martyre en Armenie 44. ans après la mort de Jesus-Christ, en récompense de la foi qu'ils y avoient annoncée. Malheureusement elle n'y fit pas de grands progrès; car Eusebe nous apprend qu'un saint Evêque appellé *Meruzane* y sema le bon grain sous l'Empire de Dece, & Dieu répandit tant de benedictions sur ces peuples, qu'on ne voyoit que des Chrétiens parmi eux sous Diocletien. Maximien se mit en tête de les détruire, mais les Armeniens prirent les armes pour la défense de leur foi; & ce fut, comme dit Eusebe, la premiere guerre qu'on eût entreprise pour la Religion. Enfin Dieu acheva d'ouvrir les yeux à ces peuples par le ministere de S. Gregoire l'*Illuminateur* Armenien de naissance, mais élevé à Cesarée en Cappadoce où il avoit été sacré par S. Leonce. S. Gregoire revenu dans son pays sous l'Empire du grand Constantin, convertit Tyridate Roi d'Armenie par un miracle éclatant, & ce Prince qui l'avoit d'abord fait maltraiter, en fut si touché, qu'il obligea par un Edit tous ses sujets à embrasser le Christianisme. Le Saint acheva par sa doctrine, par son exemple, & par ses miracles, ce que le Roi ne pouvoit qu'ordonner. Une esclave qui se fit Chrétienne à Constantinople en même temps, ne contribua pas peu par ses miracles à la propagation du Christianisme dans le même pays.

Il ne faut pas confondre S. Gregoire l'*Illuminateur* premier Patriarche des Armeniens, avec un autre Saint du même pays & du même nom, qui dans le x. siécle vint mourir en France, reclus dans une solitude auprès de Pluviers en Beauce dans le Diocese d'Orleans. Il passa sept ans dans cet hermitage, jeûnant à la mode de son pays, c'est-à-dire d'un maniére que les Chrétiens d'Occident ne sçauroient presque imiter. Il ne mangeoit rien du tout les Lundi, Mercredi, Vendredi & Samedi: & même s'il rompoit son jeûne les Mardi & Vendredi après le soleil couché, c'étoit pour manger trois onces de pain d'orge, quelques herbes cruës, une poignée de lentilles trempées dans de l'eau & germées au soleil; les jours de Fêtes & de Dimanche, il se nourrissoit un peu mieux, mais il ne mangeoit jamais de viande.

Le Clergé d'Armenie est composé du Patriarche, des Archevêques, des Evêques, des *Vertabiets* ou Docteurs, des Prêtres Seculiers, & des Moines. Le Patriarche porte le nom de *Catholicos* depuis fort long-tems; car Procope remarque que les Armeniens ont emprunté ce terme des Grecs. Les Armeniens ont plusieurs Patriarches aujourd'hui sur les terres du Roi de Perse, & sur celles du Grand Seigneur. Outre celui d'*Itchmiadzin* qui est le plus celebre de tous, on compte en Perse celui de *Schamakée* proche la Mer Caspienne, & celui de *Nachivan* que les Armeniens Catholiques Romains reconnoissent pour Patriarche après le Pape. En Turquie il y a deux Prélats qui se font eriger en Patriarches par le Grand Visir, qui donneroit ce titre à tous les Prélats s'ils vouloient l'acheter comme font l'Evêque de *Cis* proche de *Tarse* en Cilicie, & l'Evêque Armenien de Jerusalem, lesquels à force de presens reçoivent leur mission & leur authorité de la Porte. Les Armeniens ont encore un autre Patriarche à *Caminiec* en Pologne, car le Pere *Pidou*, Parisien Religieux Theatin & Missionnaire Apostolique, ménagea si bien les esprits des Armeniens de Pologne, & sur tout celui de leur Archevêque, qu'il les ramena à leur mere l'Eglise Romaine en 1666. On purgea

leurs

leurs livres de toutes les erreurs qui séparent les schismatiques d'avec nous. Ce Patriarche reconnut le Pape pour Chef de la veritable Eglise, & porta le Saint Sacrement dans les ruës à la Procession générale que l'on fit pour en remercier Dieu plus solemnellement.

Le Patriarche d'Itchmiadzin est le plus riche de tous dans un sens; car on assûre qu'il a près de six cens mille écus de revenu. Tous les Armeniens qui le reconnoissent & qui passent l'âge de 15. ans, lui payent cinq sols par an. Les aisez lui donnent jusques à trois ou quatre écus. Cependant il est pauvre dans un autre sens, & veritablement pauvre, puisqu'il est obligé de payer la Capitation pour retenir dans son troupeau ceux qui ne sont pas en état de satisfaire à ce tribut. Souvent il y consomme ses revenus & y ajoute de ses épargnes. Les Archevêques & Evêques lui envoyent tous les ans l'état des pauvres familles de leurs dioceses, lesquelles on menace de faire vendre ou de leur faire changer de Religion faute de payement de la Capitation. Ce Patriarche est vêtu aussi simplement que les autres Prêtres; il vit très-frugalement & n'a qu'un petit nombre de domestiques, mais c'est un Prélat des plus considérables du monde par l'authorité qu'il a sur sa nation, laquelle tremble sous lui à la moindre menace d'excommunication. On asseûre qu'il y a quatre-vingt mille villages qui le reconnoissent. Pour se maintenir en place, combien ne donne-t-il pas au Gouverneur d'Erivan & aux puissances de la Cour? Il faut être bien esclave de l'ambition pour acheter de semblables postes.

C'étoit autrefois le seul Patriarche parmi les Armeniens qui eût le pouvoir de faire le *S. Chrême* ou *Mieron*, du Grec *Myron*, composition liquide ou huile parfumée. Il en fournissoit tous les Etats de Perse & de Turquie; les Grecs mêmes l'achetoient avec vénération, & l'on disoit communément que des Trois Eglises il sortoit une fontaine d'huile sacrée, laquelle arrosoit tout l'Orient. Le Patriarche l'envoyoit aux Archevêques & aux Evêques Armeniens, pour le répandre & pour l'employer dans le Baptême & dans l'Extrême-Onction: mais depuis plus de 40. ans Jacob *Vertabiet* & Evêque Armenien qui faisoit sa résidence à Jerusalem, s'avisa de s'ériger en Patriarche sous le bon plaisir du Grand Visir, & refusa de prendre le *Mieron* du Patriarche des Trois Eglises. Comme l'huile est à bon marché dans la Palestine, & que cette liqueur ne se corrompt pas, il en fit plus qu'il n'en falloit pour oindre, pendant plusieurs années, tous les Armeniens qui sont en Turquie. Voilà le sujet d'un grand Schisme parmi eux. Les Patriarches s'excommuniérent réciproquement; celui des Trois Eglises forma un grand procès à la Porte contre celui de Jerusalem. Les Turcs qui sont trop habiles pour vouloir décider la question, se contentent de recevoir les présens que leur font les parties à mesure qu'elles reviennent à la charge: en attendant chacun débite son huile comme il peut.

Ils la préparent depuis les Vespres du Dimanche des Rameaux, jusques à la Messe du Jeudi Saint, laquelle ce jour-là se celebre sur le grand vaisseau où l'on conserve cette liqueur. On n'employe ni bois ni charbon ordinaire pour faire bouillir la chaudiere où on la prépare, & cette chaudiere est plus grande que la marmite des Invalides. On la fait bouillir avec des bois benits, & même avec tout ce qui a servi aux Eglises, vieilles images, ornemens usez, livres déchirez & trop gras; tout est reservé pour cette céremonie. Ce feu ne doit pas sentir trop bon; mais l'huile est parfumée par des herbes & par des drogues odoriferantes que l'on y mêle. Ce ne sont pas de petits Clercs qui travaillent à cette merveilleuse composition; c'est le Patriarche lui-même, vêtu pontificalement & assisté au moins de trois Prélats en habits Pontificaux, qui récitent tous ensemble des priéres pendant toute la céremonie. Le peuple en est plus frappé que de la présence réelle de Jesus-Christ; tant il est vrai que les hommes ne sont susceptibles que des choses sensibles!

Il n'y a rien à dire en particulier des Archevêques & des Evêques Armeniens, si ce n'est qu'il y en a plusieurs qui sont sans Diocese & qui logent dans des Monasteres dont ils sont Abbez. Tous ces Prélats sont subordonnez au Patriarche, comme dans les autres Eglises Chrétiennes. Il seroit à souhaiter seulement qu'ils s'acquitassent de leurs devoirs; mais ils n'ont aucun zéle & sont plongez dans une ignorance pitoyable; aussi les considere-t-on bien souvent moins que les Vertabiets. Quelquefois ils sont Evêques & Vertabiets tout ensemble, c'est-à-dire, Evêques & Docteurs. Ces Vertabiets qui font tant de bruit parmi les Armeniens, ne sont pas véritablement de grands Docteurs; mais ce sont les plus habiles gens du pays, ou du moins ils passent pour tels. Pour être receû à ce degré si éminent il ne faut pas avoir étudié la Theologie pendant longues années; il suffit de sçavoir la langue Armenienne litterale, & d'apprendre par cœur quelque sermon de leur grand Maître *Gregoire Atenasi*, dont toute l'éloquence brilloit dans les blasphémes qu'il vomissoit contre l'Eglise Romaine. La Langue litterale est chez eux la Langue des Sçavans, & l'on prétend qu'elle n'a aucun rapport avec les autres Langues Orientales; c'est ce qui la rend si difficile. On asseûre qu'elle est fort expres-

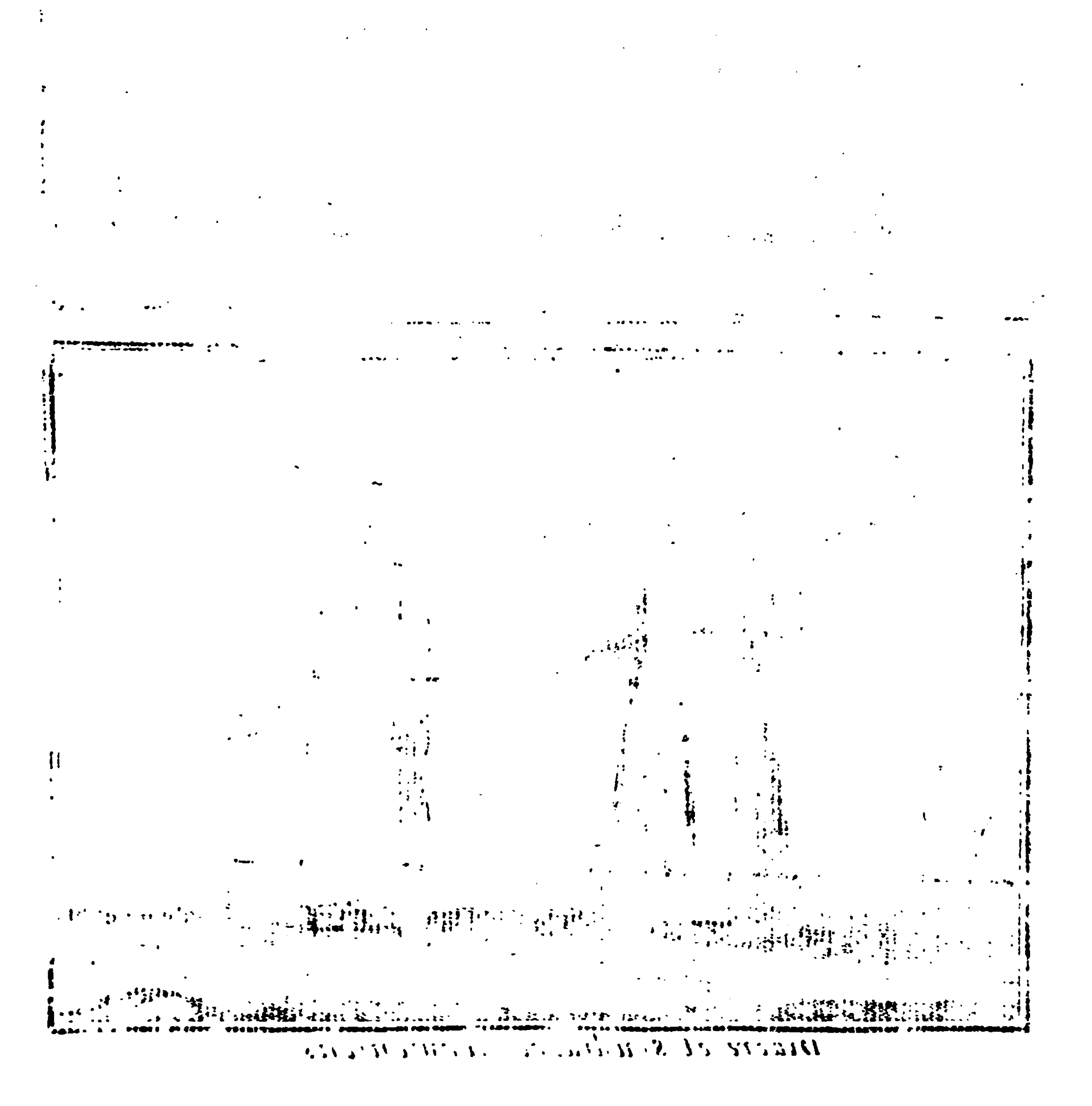
pressive & enrichie de tous les termes de la Religion, des Sciences & des Arts, ce qui montre que les Armeniens étoient autrefois bien plus habiles qu'ils ne sont aujourd'hui. Enfin c'est un grand merite chez eux d'entendre cette langue; elle ne se trouve que dans leurs meilleurs manuscrits. Les Vertabiets sont sacrez, mais ils disent rarement la Messe, & sont proprement destinez pour la predication. Leurs sermons roulent sur des paraboles mal imaginées, sur des passages de l'Ecriture mal entendus & mal expliquez, & sur quelques histoires vrayes ou fausses qu'ils sçavent par tradition; cependant ils les prononcent avec beaucoup de gravité, & ces discours leur donnent presque autant d'authorité qu'au Patriarche: ils usurpent sur tout celle d'excommunier. Après s'être exercez dans quelques villages, un ancien Vertabiet les reçoit Docteurs avec beaucoup de cérémonies, & leur met entre les mains le bâton pastoral. La cérémonie ne se passe pas sans Simonie, car le degré de Docteur étant regardé parmi eux comme un Ordre sacré, ils ne font aucun scrupule de le vendre de même que les autres Ordres. Ces Docteurs ont le privilege d'être assis en prêchant & de tenir le bâton pastoral; au lieu que les Evêques qui ne sont pas Docteurs prêchent debout. Les Vertabiets vivent de la quête que l'on fait pour eux après le sermon, & cette quête est considérable, sur tout dans les lieux où les Caravanes se reposent. Ces Predicateurs gardent le celibat & jeûnent fort rigoureusement les trois quarts de l'année, car ils ne mangent alors ni œufs, ni poisson, ni laitage. Quoiqu'ils parlent dans leur sermons, moitié langue litterale & moitié langue vulgaire, ils ne laissent pas souvent de prêcher en langue vulgaire pour mieux se faire entendre: mais la Messe, le chant de l'Eglise, la vie des Saints, les paroles dont on se sert pour l'administration des Sacremens, sont en langue litterale.

Les Curez & les Prêtres seculiers se marient de même que les Papas Grecs, & ne sçauroient passer à de secondes noces; aussi choisissent-ils des filles dont le teint promette une longue vie & une forte santé. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille, & cela les occupe si fort qu'à peine sçavent-ils faire les fonctions Ecclesiastiques. Pour approcher de l'autel plus purement, ils sont obligez de coucher dans l'Eglise la veille des jours qu'ils doivent celebrer.

Les Religieux Armeniens sont ou Schismatiques ou Catholiques. Les Schismatiques suivent la Regle de Saint Basile; les Catholiques celle de Saint Dominique. Leur Provincial est nommé par le Général des Dominicains qui se tient à Rome. Environ l'an 1320. le P. *Barthelemi* Dominicain réunit beaucoup d'Armeniens à l'Eglise Romaine que le Pape Jean XXII. gouvernoit alors, & ce grand Missionaire y établit plusieurs Couvents de son Ordre; il y en a encore quelques uns dans la Province de *Nacsivan* entre Tauris & Erivan. Mr. Tavernier en a compté jusques à dix, autour de la ville de Nacsivan & de l'ancienne Julfa qui n'en est qu'à une journée, tous ces Monasteres sont gouvernez par des Dominicains Armeniens. Pour former de bons sujets on envoye de temps en temps à Rome de jeunes enfans de cette nation que l'on éleve dans les Sciences & dans l'esprit de l'Ordre de Saint Dominique. Chaque Monastere est dans un bourg, & l'on compte dans ce quartier-là environ six mille Catholiques. Leur Archevêque, qui prend le titre de Patriarche, va se faire confirmer à Rome après son élection, & l'on suit dans son Diocese le Rite Romain en toutes choses, excepté la Messe & l'Office que l'on chante en Armenien, afin que le peuple l'entende. Ce petit troupeau vit saintement, il est bien instruit, & il n'y a pas de meilleurs Chrétiens dans tout l'Orient.

Les Armeniens Schismatiques sont assez à plaindre, ils jeûnent comme les Religieux de la Trappe, & tout cela ne leur servira de rien s'ils ne se rangent du bon parti. Ils font maigre deux jours de la semaine, le Mercredi & le Vendredi, & ils ne mangent ni poisson, ni œufs ni huile, ni laitage. Les Carêmes des Grecs sont des temps de bonne chere, en comparaison de ceux des Armeniens; outre leur longueur extraordinaire, il ne leur est permis dans ce temps-là que de manger des racines, & même il leur est deffendu d'en manger autant qu'il faut pour satisfaire leur appetit. L'usage des coquillages, de l'huile, du vin leur est interdit, excepté le Samedi Saint; ils reprennent ce jour-là le beurre, le fromage & les œufs. Le jour de Pâques ils mangent de la viande, mais seulement de celle dont on a tué les animaux ce jour-là, & non pas les jours précedens. Pendant le grand Carême ils ne mangent du poisson & n'entendent la Messe que le Dimanche. Elle se dit à midi, & ils la nomment la *Messe basse*, parce que l'on tire un grand rideau devant l'autel, & que le Prêtre, que l'on ne voit pas, ne prononce tout haut que l'*Evangile* & le *Credo*. Les fidelles ne communient que le Jeudi Saint à la Messe qui ne se dit qu'à midi; mais celle du Samedi Saint se celebre à cinq ou six heures du soir, & l'on donne aussi la Communion. Ensuite l'on rompt le Carême, comme l'on vient de dire, en mangeant du poisson, du beurre ou de l'huile. Outre le grand Carême, ils en ont quatre autres de huit jours chacun pendant le reste de l'année; ils sont institu-

tuez





Prêtres Armeniens en habits Sacerdotaux


Diacre et Soudiacre Armeniens

tuez pour se préparer aux quatre grandes fêtes de *Noël*, de l'*Ascension*, de l'*Annonciation*, & de *Saint George*. Ces Carêmes sont aussi rigoureux que le grand, il ne faut parler pour-lors, ni d'œufs, ni de poisson, pas même d'huile ou de beurre; il y en a qui ne prennent aucune nourriture pendant trois jours de suite.

Les Armeniens ont sept Sacremens comme nous, le *Baptême*, la *Confirmation*, la *Penitence*, l'*Eucharistie*, l'*Extrême-Onction*, *l'Ordre* & le *Mariage*.

Le Baptême chez eux se fait par immersion comme chez les Grecs, & le Prêtre prononce les mêmes paroles, *Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit*: il plonge trois fois l'enfant dans l'eau en memoire de la Sainte Trinité. Quoique nos Missionnaires les ayent desabusez de répeter les mêmes paroles à chaque immersion, il y a encore beaucoup de Prêtres qui le font par pure ignorance. Pendant que le Curé recite quelques priéres de son Rituel, il fait un cordon moitié de coton blanc, & moitié de soye rouge, dont il a lui-même tordu les fils séparement. Après l'avoir passé au col de l'enfant, il fait les onctions avec le St. Chrême, au front, au menton, à l'estomac, aux aisselles, aux mains & aux pieds, en faisant le signe de la croix sur chacune de ces parties. La céremonie du cordon se fait, disent-ils, en memoire du sang & de l'eau qui sortirent du côté de Jesus-Christ lorsqu'il reçeut le coup de Lance sur la Croix. On ne baptise que le Dimanche, à moins que l'enfant ne soit en danger de mort, & le Prêtre impose toûjours le nom du Saint du jour, ou de celui duquel on doit faire la fête le lendemain, supposé qu'il n'y ait point de Saint particulier le jour du baptême. La sage-femme porte l'enfant à l'Eglise; mais c'est le Parrain qui le rapporte chez la Mere au son des tambours, des trompettes, & des autres instrumens du pays. La Mere se posterne pour recevoir son enfant, & le Parrain dans ce temps-la baise le dessus de la tête de la Mere; ensuite on se met à table avec les parens, les amis, & le Clergé. Il faut que le Clergé soit de la fête, parce que les Armeniens croyent qu'il n'y a que les Prêtres qui puissent baptiser valablement dans quelque rencontre que ce soit. J'ai même ouï dire qu'il y avoit des Prêtres qui baptisoient les enfans morts, & je n'ai pas de peine à le croire, puisqu'ils ne donnent l'Extrême-Onction qu'aux trépassez.

Les Baptêmes qui se font le jour de Noël sont les plus magnifiques, & l'on renvoye à ce jour-là les enfans dont la santé permet qu'on differe la céremonie. Les fêtes les plus célebres se font principalement dans les lieux où il y a quelque étang ou quelque riviere. On dresse pour cela un petit autel sur un bateau tout couvert de beaux tapis; le Clergé s'y rend dès que le soleil se leve, accompagné des parens, des amis & des voisins pour qui l'on prépare des bateaux ornez de même. Quelque rude que soit la saison, après les priéres ordinaires, le Prêtre plonge l'enfant trois fois dans l'eau, & lui fait les onctions. Les peres n'en sont pas quittes à bon marché, car la fête se passe en festins & en présens; aussi y a-t-il beaucoup de peres qui n'attendent pas la fête de Noël, & qui supposent que leur enfant est mourant. En effet quelle folie de s'incommoder sans nécessité? Les Gouverneurs des Provinces s'y trouvent souvent, le Roi même vient quelquefois à Julfa pour voir ces sortes de fêtes: Il faut alors faire beaucoup de présens, outre les festins & les colations. Les femmes accouchées ne vont à l'Eglise que 40. jours après leur accouchement, elles observent plusieurs superstitions Judaïques.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que les Armeniens conférent deux Sacremens à la fois, le Baptême & la Confirmation, puisqu'ils donnent *le Saint Chrême* aux enfans. Ils croyent que tous les Prêtres peuvent administrer ce Sacrement, mais ils sont persuadez qu'il n'y a que le Patriarche qui puisse benir le Saint Chrême.

Pour la Communion, les Prêtres donnent aux fidelles un morceau de l'Hostie consacrée, & trempée dans le vin consacré; mais il est scandaleux qu'ils communient les enfans à l'âge de deux ou trois mois entre les bras de leurs meres, parce qu'ils rejettent le plus souvent les especes consacrées. Les Prêtres Armeniens consacrent avec du pain sans levain, & font eux-mêmes les hosties la veille du jour qu'ils doivent consacrer; elles sont semblables aux nôtres, si ce n'est qu'elles ont trois ou quatre fois plus d'épaisseur. Avant que de commencer la Messe, le Prêtre prend soin de mettre l'hostie sur une patene, & le vin tout pur dans un calice. Jesus-Christ, disent-ils, fit la Cene avec le vin, & réserva l'eau pour le Baptême. Le Prêtre couvre les especes d'un grand voile & les enferme dans une armoire près de l'autel du côté de l'Evangile. A l'Offertoire il va prendre le calice & la patene en céremonie, c'est à dire suivi des Diacres & des Sousdiacres, dont quelques-uns portent des flambeaux, & les autres des plaques de cuivre attachées à des bâtons assez longs, & garnies de clochettes qu'ils font rouler d'une maniére assez harmonieuse. Le Prêtre precedé des encensoirs & au milieu des flambeaux & de ces instrumens de musique, porte les especes en procession autour du sanctuaire. C'est alors que le peuple mal instruit se prosterne & adore les especes non consacrées. Le Clergé encore plus coupable

pable chante à genoux un Cantique qui commence, *le Corps du Seigneur est present devant nous.* Il semble que les Armeniens ayent pris cette abominable coutume des Grecs : car les Grecs, comme nous l'avons remarqué, par une ignorance inexcusable adorent aussi les especes avant la consecration. Leur erreur vient de ce qu'autrefois ils croyoient qu'il n'étoit permis de celebrer que le Jeudi Saint, & consacroient ce jour-là autant d'hosties qu'il en falloit pour tous les jours de l'année; on les gardoit dans une armoire à côté de l'Evangile, & le peuple avoit raison de les adorer quand le Prêtre les portoit de cette armoire à l'autel. Après cette petite procession le Prêtre met les especes sur l'autel, & prononce les paroles sacramentelles ; se tournant vers le peuple qui se prosterne, baise la terre & frappe sa poitrine; il leur montre l'hostie & le calice, en disant, *Voici le Corps & le Sang de Jesus-Christ qui a été donné pour nous.* Il se tourne ensuite vers l'autel & communie en mangeant l'hostie trempée dans le vin. Quand il donne la communion aux fidelles, il répete trois fois les paroles suivantes pour en mieux faire sentir l'énergie : *Je crois fermement que ceci est le Corps & le Sang du Fils de Dieu qui ôte les pechez du monde, & qui non seulement est mon propre salut, mais celui de tous les hommes.* Le peuple répete tout bas ces paroles mot pour mot.

Malgré cette sainte précaution les Armeniens Schismatiques ne paroissent gueres pénétrez de la grandeur de cet adorable mistere. Ils se présentent la plûpart à la Communion sans préparation, & on la donne aux enfans de 15. ou 16. ans, sans Confession, quoiqu'à cet âge ils ne soient pas si innocens que les peuples le supposent. Les Armeniens communient rarement à la campagne, parceque souvent le peuple n'a pas de quoi faire dire la Messe, & les Prêtres leur persuadent qu'une Messe mal payée n'a pas grande vertu.

Nos Missionnaires se font admirer par leur Science, par leur zéle & par leur générosité; mais les Schismatiques détruisent, par leur argent, ce que ces hommes Apostoliques édifient de plus solide. Les Missions les plus fleurissantes tomberont à la fin si Dieu ne change le cœur des Schismatiques. Ces malheureux qui n'apprehendent rien tant que les saints progrès de nos Prêtres, interessent des puissances de l'Etat, & ne cessent de leur répresenter combien il seroit dangereux de souffrir que les Latins se multipliassent chez eux; que ces gens malintentionnez pour le gouvernement sont dévouez au Pape & aux Princes Chrétiens ; qu'il faut les regarder comme autant d'espions, qui sous prétexte de Religion viennent pour reconnoître les forces du pays ; qu'ils n'inspirent à ceux de leur Rite que l'esprit de sédition & de révolte ; que les plus puissans Princes d'Europe ne s'interesseroient pas pour eux s'ils ne s'en servoient comme d'autant d'Emissaires propres à étendre un jour leurs conquêtes. Toutes ces fausses raisons appuyées de force sequins, font ouvrir les yeux aux Mahometans ; & malgré toutes les recommandations du monde, on oblige les Missionnaires à se retirer. Neanmoins ces Apôtres ne se rebutent point ; on voit tous les jours en Levant de nouveaux Capucins, des Dominicains, des Carmes, des Jesuites, des Prêtres des Missions étrangeres de Paris. Ils instruisent ceux qui se présentent, ils baptisent, ils raménent au bercail les brebis égarées, ils ouvrent les portes du Ciel aux Elus.

Quel dommage que les Armeniens n'ouvrent pas les yeux, car d'ailleurs ils sont d'un bon naturel & portez à la devotion ! Leurs Eglises sont d'une grande propreté depuis qu'ils ont vû les nôtres ; il n'y a dans chaque Eglise qu'un seul autel placé au fond de la nef dans le sanctuaire, où l'on monte par cinq ou six marches. Ils font des dépenses considérables pour orner ce sanctuaire. Il n'est permis à aucun séculier, de quelque qualité qu'il soit, d'y entrer. On voit bien par les richesses de ce lieu, que les Armeniens manient plus d'écus, que les Grecs de doubles. La misere paroît chez les Grecs dans ce qu'ils ont de plus sacré, à peine ont-ils deux petites bougies pour dire la Messe. Chez les Armeniens, au contraire, on voit de belles illuminations & de grosses torches; leur chant est bien plus agréable aussi, & la simphonie des sonnettes attachées à l'instrument dont on a parlé, & dont on donne ici la figure, inspire je ne sçai quoi qui attendrit le cœur ; on en jouë à l'Evangile & quand on transporte les especes.

Les Armeniens n'apportent pas plus de préparation pour la Confession que pour la Communion ; on peut même dire, sans calomnie, que la plûpart de leurs Confessions sont autant de sacrileges. Les Prêtres ignorent l'essentiel de ce Sacrement, & les penitens qui sont de grands pecheurs aussi-bien que nous, ne sçavent pas distinguer le peché de ce qui ne l'est pas. Malheureusement ni les uns ni les autres ne sont pas capables de faire un bon acte de contrition. Les declarations des pechez sont vagues & indéterminées ; sans insister même sur ceux qu'ils ont commis, quelques-uns en disent trois fois plus qu'ils n'en ont fait, & récitent par cœur une liste de crimes enormes, qui a été composée autrefois pour servir de modéle à faire leur examen. S'ils se confessent d'avoir volé ou tué, bien souvent les Confesseurs répondent que Dieu est tout plein

de

de misericorde ; mais il n'y a point avec eux de remission pour avoir rompu le jeûne, ou pour avoir mangé du beurre le Mercredi ou le Vendredi ; car leurs Prêtres qui font consister la Religion à faire de grandes abstinences, leur imposent des penitences effroyables pour ces sortes de fautes ; ils ordonnent aussi quelquefois des mois entiers de penitence à ceux qui s'accusent d'avoir fumé, d'avoir tué un chat, une souris, un oiseau.

Ce seroit ici l'endroit de parler de l'Extrême-Onction des Armeniens, puisqu'ils la comptent parmi les Sacremens ; mais je ne vois rien de plus absurde que leur pratique, car ils ne la donnent qu'après la mort, & même ce n'est ordinairement qu'aux personnes sacrées, les autres en sont tout-à-fait exclus.

Ils ont des regles particulieres pour le Mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme, & l'on ne sçauroit chez eux contracter un troisiéme Mariage ; ce seroit vivre dans la fornication. De même une femme veuve ne peut pas épouser un garçon. Il n'y a pas grand mal jusque là, peut-être même que les Mariages seroient mieux assortis que dans les autres Religions, si les parties se connoissoient avant que de s'unir ; mais on ne sçait ce que c'est que de faire l'amour chez eux. Les Mariages se font selon la volonté des meres qui ne consultent ordinairement que leurs maris. Après qu'on est convenu des articles, la mere du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un Prêtre & de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils. Le garçon se montre en même temps tenant sa gravité du mieux qu'il peut, car il n'est pas permis de rire à la premiere entreveuë ; il est vrai que cette entreveuë est fort indifferente, puisque la belle ou la laide ne montre pas même le blanc des yeux, tant elle est voilée. On presente à boire au Curé qui fait les fiançailles. Ce n'est pas la coutume de publier des bancs. La veille des nôces le fiancé envoie des habits, & quelques heures après il vient recevoir chez sa fiancée le present qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval & l'on n'oublie rien pour en avoir des plus beaux. Le fiancé sortant de la maison de sa future, marche le premier la tête couverte d'un raiseau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, suivant sa qualité ; ce voile ou ce raiseau descend jusqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée qui le suit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout ; ce voile tombe jusques sur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeunesse, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'Eglise au son des instrumens, en procession le cierge à la main & sans confusion. On met pied à terre à la porte de l'Eglise, & les fiancez vont jusqu'aux marches du sanctuaire tenant toûjours la ceinture par les bouts. Là ils s'approchent de front, & le Prêtre leur ayant mis la Bible sur la tête, leur demande s'ils veulent bien se prendre pour mari & pour femme ; ils inclinent la tête pour marquer leur consentement. Le Prêtre prononce alors les paroles sacramentelles, il fait la céremonie des anneaux & dit la Messe. On se retire ensuite chez l'épousée, dans le même ordre qu'on étoit venu. Le mari se couche le premier, après avoir été déchaussé par sa femme qui est chargée du soin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte son voile que pour entrer dans le lit. Voilà comment se font les Mariages, & les céremonies qu'observent les jeunes mariées en Armenie.

Et cette obscurité qui cache leur ardeur
Semble mettre à couvert leur honte & leur pudeur.

Cependant cela s'appelle en bon François, *acheter chat en poche*. On dit qu'il y a des Armeniens qui ne connoîtroient pas leurs femmes s'ils les trouvoient couchées avec un autre homme. Tous les soirs elles éteignent la chandelle avant que de se dévoiler, & la plûpart ne découvrent point leur visage pendant le jour. Un Armenien qui révient d'un grand voyage n'est pas asseûré s'il trouvera la même femme dans son lit, ou si quelqu'autre femme, pour profiter de ses biens, aura pris la place de la defunte.

Quand les filles ont perdu leur mere avant que de se marier, c'est ordinairement la plus proche parente qui prend le soin de leur mariage. Quelquefois les meres accordent leurs enfans à l'âge de deux ou trois ans ; il y a même des meres qui pendant leur grossesse conviennent ensemble de marier les enfans qu'elles portent, supposé que l'un soit garçon & l'autre fille ; c'est la plus grande marque d'amitié que les honnêtes gens se puissent donner. On les accorde dès qu'ils sont nez, & depuis les accordailles jusques à la consommation du mariage, le garçon envoye tous les ans, le jour de Pâques, un habit à sa maîtresse. Je ne parle pas des festins ni des réjouïssances de la nôce ; la fête dure trois jours, & les hommes ne sont point mêlez avec les femmes. On dit qu'on boit beaucoup de part d'autre : ces bonnes Dames se dévoilent entre elles, disent de bons mots, & surtout n'épargnent pas les liqueurs.

Les Armeniens ne font pas beaucoup de cé-

cérémonies aujourd'hui pour les Ordres sacrez ; celui qui se destine à l'Etat Ecclesiastique, se presente au Curé, accompagné de son pere & de sa mere qui authorisent la declaration que leur fils fait de vouloir se consacrer à Dieu. Le Curé bien informé de son dessein, sans se mettre en peine de lui répresenter la pesanteur du fardeau dont il va se charger, sans l'exhorter à demander à Dieu les graces nécessaires pour perseverer dans un état si saint, sans lui ordonner de pratiquer les vertus inséparables de ce ministere, se contente de lui mettre une chape sur le dos en récitant quelques Oraisons. Voilà la premiere céremonie. On la répete six fois, d'année en année, sans garder aucune regle pour le temps qui se trouve entre deux ; mais lorsque l'Ecclesiastique a atteint l'âge de 18. ans, il peut se faire sacrer ; ces impositions de la Chape, accompagnées de quelques Oraisons particulieres, ne servant que pour les autres Ordres, qui sont la Clericature, le Sousdiaconat & le Diaconat. En attendant si le Prêtre veut se marier, comme cela se pratique toûjours chez eux après la quatriéme céremonie on lui fait épouser la fille qu'il souhaite. Après l'imposition de la Chape, il s'addresse à un Evêque ou à un Archevêque qui le revêtit de tous les habits sacerdotaux. Cette céremonie coûte plus que les autres, car il faut payer plus cher à mesure qu'on avance dans les Ordres. Autrefois les Prêtres Armeniens ne pouvoient pas se remarier après la mort de leurs femmes ; ils ne se sont pas tout-à-fait relâchez sur cet article, mais ils ne peuvent plus dire la Messe quand ils épousent une seconde femme, comme si leur caractere étoit effacé par le second mariage. Les nouveaux Prêtres sont obligez de rester un an dans l'Eglise pour ne s'occuper que du service Divin : après lequel temps la plus-part couchent dans l'Eglise la veille du jour qu'ils doivent celebrer ; quelques-uns y restent cinq jours sans venir chez eux, & ne mangent que des œufs durs, & du ris cuit à l'eau & au sel. Les Evêques ne mangent de la viande & du poisson que quatre fois l'année. Les Archevêques ne vivent que de legumes. Comme ils font consister la perfection de la Religion dans les jeûnes & dans les abstinences, ils les augmentent à mesure qu'ils sont élevez en dignite ; sur ce pied-là les Patriarches devroient quasi se laisser mourir de faim. Nos Missionaires sont obligez d'entrer un peu dans leurs maniéres, car on ne peut meriter leur estime que par des jeûnes outrez.

Les Prélats ne font de l'Eau-benite qu'une fois l'année, & ils appellent cette céremonie *le Baptême de la Croix*, parce que le jour de l'*Ephiphanie* ils plongent une croix dans l'eau après avoir recité plusieurs oraisons ; & après que l'Eau-benite est faite, chacun remplit son pot & l'emporte chez soi ; les Prêtres, & sur tout les Prélats, retirent de cette céremonie un profit très-considérable.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XXI.

VOYAGE DE TOCAT ET D'ANGORA.

MONSEIGNEUR,

Nous commençâmes à tourner tout de bon le dos au Levant le 12. Septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous sembloit que nous voyions les pointes des clochers de France, dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Mediterranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'Erzeron avec une partie de la Caravane qui s'assembloit pour *Tocat*, & nous partîmes le lendemain 13. Septembre pour les *Bains d'Elija* où le reste des Marchands s'étoient rendus. Ces eaux nous parurent plus chaudes que celles d'Assancalé, & que celles des environs du grand Monastere d'Erzeron.

Le 14. Septembre nous marchâmes depuis 5. heures du matin jusques à midi par des pays plats, mais si secs & si brûlez qu'on n'y trouvoit ni plantes ni graines. Nôtre Caravane n'étoit que d'environ 300. personnes, presque tous Armeniens qui conduisoient des soyes à Tocat, à Smyrne & à Constantinople. On partit le 15. à cinq heures & demi, & l'on campa vers le midi sur cette branche de l'Euphrate qui passe par la plaine d'Erzeron sous le pont d'Elija. Nous l'avions toûjours côtoyée à gauche, mais la campagne nous parut bien plus rude que celle du jour précedent ; ce ne sont que rochers qui déterminent l'Euphrate à couler vers le couchant. Les bords de cette riviere sont couverts d'une belle espece d'*Epinevinette*, plus haute que la nôtre, & que l'on distingue par son fruit. C'est une grappe à sept ou huit grains cilindriques, longs d'environ 4. lignes

gnes sur deux lignes d'épais, noirs, couverts d'une fleur semblable à celle des prunes fraîches, pleins d'un suc violet moins aigre & beaucoup plus agréable que celui de l'*Epine-vinette*. L'arbrisseau dont nous parlons, a les feuilles longues d'environ deux pouces sur près de 10. lignes de largeur, aigrelettes & dentées. Le bois en est jaune, garni d'épines dures, quelques-unes simples, & les autres à deux ou trois piquans. Cette plante a levé de graine dans le Jardin du Roi.

Le 16. Septembre on marcha depuis quatre heures & demi du matin jusques à une heure après midi, dans une vallée étroite, desagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un seul Caravanserai, & où l'Euphrate qui coule toûjours vers l'Ouest fait plusieurs détours. Nous fûmes obligez de passer deux fois cette riviere, ayant appris par une Caravane composée de 24. Chameaux, qu'il y avoit beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat. A cette nouvelle nous nous rassemblâmes pour tenir Conseil, & il fut décidé qu'on tâcheroit de faire la meilleure contenance qu'il seroit possible. On ne manqua pas de mettre dans le centre de la marche tous les chevaux chargez de soyes, & nous nous trouvions tantôt parmi eux, & tantôt à l'arriere-garde. On arriva sur les 11. heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions sur la pente de la colline à la veuë de ce coupe-gorge, on détacha trois fuseliers pour aller reconnoître le passage, heureusement ils rapporterent qu'ils n'avoient vû que trois ou quatre cavaliers armez qui se retiroient dans les montagnes; ainsi nous passâmes le défilé sans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. C'est dans cet endroit-là que l'Euphrate fait un coude considérable vers le Midi pour s'approcher de l'autre de ses branches, laquelle passe à *Mammacontum*. Nous continuâmes nôtre route vers le Sud-Ouest, & fûmes obligez de camper à demi heure du défilé, presque à mi-côte d'une montagne assez rude, dans une solitude affreuse où l'on ne voit ni village ni Caravanserai; on eut même assez de peine à trouver des bouzes de vaches pour faire bouillir la marmite.

Le 17. Septembre nôtre route fut courte, mais fort incommode; on passa sur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, ou nous campâmes après 4. heures de marche, auprès de *Caraboulac* village assez joli. Nous fûmes joints ce jour-là par une Caravane de Marchands de soye, aussi forte que la nôtre; elle étoit partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle avoit fait plus de diligence, sur le bruit qui couroit qu'un Pacha Mansoul s'étoit mis à la tête des voleurs. Cette recruë nous fit plaisir & nous partîmes tous ensemble de Caraboulac sur les 5 heures du matin pour venir à *Acpounar* autre village où nous arrivâmes à une heure après midi. La route seroit assez commode n'étoit qu'il faut passer par une montagne fort élevée & toute découverte.

Le 18. Septembre on partit à 4. heures du matin pour n'aller pourtant pas bien loin, car nous campâmes sur les 8. heures & trois quarts auprès d'un ruisseau qui coule vers l'Oüest. Il est vrai que nous passâmes sur une montagne couverte de Pins, dont la descente est fort rude, & qui conduit dans une vallée étroite & tortuë, sur la gauche de laquelle on voit le reste d'un vieux Aqueduc à arcades arrondies qui paroît assez ancien. Nous passâmes ce même jour la riviere qui va se jetter dans la Mer Noire à Vatiza; cette riviere vient du Midi; au lieu que dans nos Cartes on la fait couler du côté de l'Est.

Le 19. Septembre on continua de marcher au Nord-Ouest, dans une autre vallée fort étroite; après quoi nous entrâmes dans une assez belle plaine à l'Ouest, où coule un agréable ruisseau sur le bord duquel est le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, se voyent deux morceaux de colonnes antiques sur le plus petit desquels il y a des caracteres grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empêcha d'examiner; & d'ailleurs l'inscription nous en parut très-usée. Peut-être qu'elle fait mention du nom de quelque ancienne ville sur les ruïnes de laquelle Sukmé a été bâti. Après une route de cinq heures & demi, on campa auprès d'un autre village appellé *Kermeri*.

La marche du 20. Septembre fut de 7. heures; & nous nous arretâmes à *Sarvoular* autre village bâti de même que Kermeri, c'est-à-dire fort pauvrement. A la descente de la montagne & à l'entrée d'un coupe-gorge, on découvrit cinq ou six voleurs à cheval, qui se retirérent, sur ce que nous les menacions de tirer sur eux. On mit pied à terre en tenant le fusil, les pistolets, le sabre ou la lance à la main; car nous avions dans nôtre troupe des gens armez de toutes ces differentes pieces, mais il y en avoit peu qui fussent bien résolus de s'en servir; pour moi j'avouë franchement que je ne me sentois pas l'ame guerriere ce jour-là. Les balles de soye étoient au milieu de la marche, & les Cavaliers les plus lestes s'étoient partagez à la tête & à la queuë. Quelques voleurs parurent à un quart de lieuë de là sur les hauteurs voisines; cependant nous ne laissâmes pas d'entrer dans une petite plaine terminée par un vallon, à l'entrée duquel s'étoient postez 15. ou 20. de ces voleurs, qui nous voyans venir en bon

bon ordre, jugerent à propos de se retirer. Ces malheureux sont des montagnards qui volent quand ils se trouvent les plus forts, & qui n'ont pas l'esprit de s'entendre ni de bien faire leurs parties. Il est certain que s'ils nous avoient attaquez avec fermeté, ils auroient enlevé la moitié des balles de soye. Quelques voleurs de nuit qui se mêlerent avec nous sur le matin, dans le temps qu'on chargeoit les balles, furent bien plus habiles, car ils détournérent deux mulets avec leur charge, & l'on n'en entendit plus parler. Les montagnes par où nous passâmes sont couvertes de taillis de Charmes, parmi lesquels on voit des *Pins*, de la *Sabine* & du *Genièvre*. Les Melons d'eau sont excellens dans tous ces quartiers-là; les meilleurs ont la chair rouge-pâle; & les graines rouge-brun tirant sur le noir; les autres ont la chair jaunâtre & la graine noire; les moins sucrez ont la chair blanche.

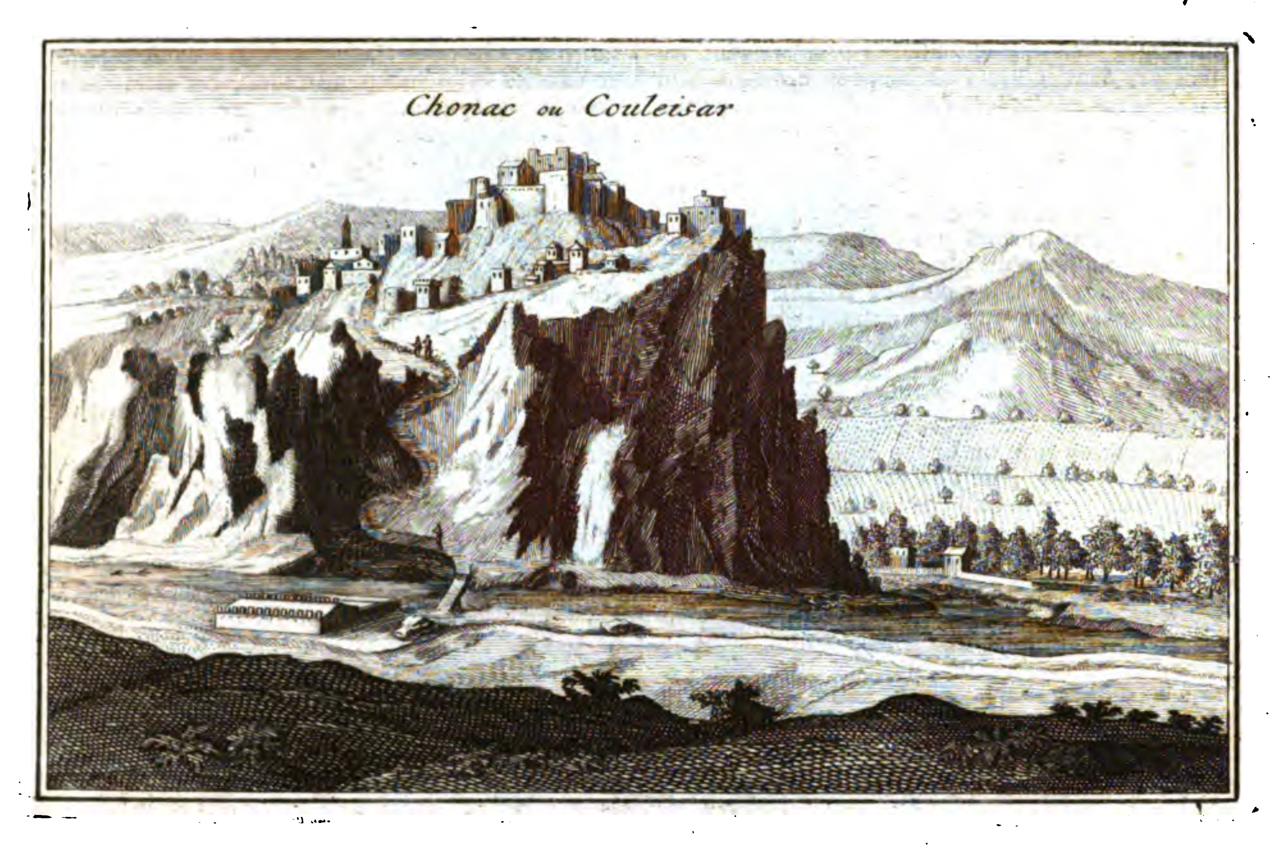
Le 21. Septembre nous partîmes à 5. heures du matin, & passâmes sur la plus haute, la plus rude & le plus ennuyeuse montagne du pays, toûjours sur nos gardes de peur des voleurs. La veûe d'une infinité de Plantes rares nous consoloit de nos allarmes; ces Plantes naissent parmi le *Chêne commun*, le *Saule musqué*, l'*Alisier*, le *Tamaris*, les *Pins*, l'*Epine-vinetté à fruit noir*.

Le 22. Septembre nous ne découvrîmes depuis 5. heures du matin jusques à midi, que des roches fort escarpées, toutes de marbre blanc, ou de jaspe rouge & blanc, parmi lesquelles coule avec rapidité, du Levant au Couchant, la riviere de *Carmili*. Nous eûmes pour gîte un mauvais Caravanserai, ou plûtôt une grange dans laquelle nous trouvâmes une banquette haute de trois pieds, sur quoi chacun étendit son équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit. Ce lieu n'étoit éclairé que par des ouvertures plus petites que les fenêtres des chambres des Capucins. Nous fûmes heureux de trouver cette retraite, car outre qu'il plût presque tout le jour, il tomba aussi de la grêle pendant toute la nuit. Nous observâmes ce jour-là des *Amandiers sauvages* qui sont beaucoup plus petits que l'*Amandier commun*, mais leurs branches ne sont pas terminées par un piquant comme celles de l'Amandier sauvage qui naît en Candie. Les feuilles de l'espece dont nous parlons, n'ont que quatre ou cinq lignes de large sur un pouce & demi de long, & sont de même couleur & de même tissure que celles de nos Amandiers. Le fruit du sauvage est à peine de 8. ou 9. lignes de long sur 7. ou 8. lignes de large, mais il est très-dur. Le noyau est moins amer que celui de nos amandes ameres, & sent le noyau du fruit du Pêcher. On voit aussi dans ces quartiers-là une espece de *Micocoulier* qui me parut fort remarquable.

Cet arbre ne vient guere plus haut qu'un Prunier, mais il est plus touffu; ses branches ont le bois blanc avec l'écorce vert-brun; ses feuilles sont plus roides & plus fermes que celles de nôtre *Micocoulier*, plus petites, plus épaisses, moins pointuës, longues ordinairement d'un pouce & demi, assez semblables à celles du Pommier, mais de la tissure de celles du Micocoulier; elles sont vert-brun en dessus, vert blanchâtre en dessous, de saveur d'herbe, dentées sur les bords, & l'une des oreilles de leur base est plus petite & plus basse que l'autre. Les fruits naissent dans les aisselles de ses feuilles, longs de 4. lignes presque ovales, jaunes, tirans sur le brun quand ils sont bien meurs. Leur chair est jaunâtre, douce, mais stiptique, le noyau est verd & renferme une graine moëlleuse comme l'espece commune.

Le 23. Septembre nôtre marche fut de 8. heures & demi; on trouva à la sortie du Caravanserai une montagne fort haute, fort rude & toute pelée; mais nous entrâmes ensuite dans une grande & belle Plaine où nous campâmes auprès d'un village appellé *Curtanos*. Le 24. nous partîmes à 4. heures du matin de la plaine de Curtanos, & passâmes sur une montagne & dans des vallées fort rudes où coule, à droite du chemin, une riviere toute rouge par la grande quantité de Bol qu'elle détrempe. Elle serpente par des defilez fort dangereux où à peine des bêtes de somme peuvent passer les unes après les autres. Ces défilez nous conduisirent enfin au pied d'autres montagnes toutes herissées de pointes, sur la plus haute desquelles est bâtie la ville de *Chonac* ou *Couleisar*, petite Place disposée en amphitheatre, & terminée par un vieux château. La riviere, qui paroît toute sanglante, passe au bas de la montagne & rend le passage encore plus affreux. Les environs sont horriblement escarpez, mais on change tout d'un coup de situation, car passé Chonac on entre dans une des plus belles vallées d'Asie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement auquel on ne s'attend pas naturellement, fait un contraste fort agréable qui dure jusqu'à *Agimbrat* ou *Agimourat* petite ville à une heure & demi de Chonac. *Agimbrat* est sur une montagne semblable à un pâté écrasé, au pied duquel passe la même riviere. Un rocher s'éleve à côté de la ville, sur lequel est un ancien château ruiné qui gardoit anciennement ce passage de la la vallée. Nous ne vîmes que de belles Plantes pendant toute cette journée; les vignobles sont mêlez de *Pêchers*, d'*Abricotiers*, & de *Pruniers*. Nôtre gîte fut très-agréable, c'est un beau Caravanserai au pied de la riviere,


Celtis Orientalis, minor foliis
minoribus, et crassioribus,
fructu flavo



viere, à double nef comme la grande Sale du Palais à Paris, la voute est de pierre de taille, & les arcades sont bien cintrées ; mais ce bâtiment qui est d'une beauté surprenante pour le pays, n'est éclairé que par des lucarnes, & l'on y loge sur une banquette qui regne tout autour de chaque nef. Pour nous qui aimions le frais, nous allâmes coucher dans la cour où nous ne laissions pas de nous ressentir encore des grandes chaleurs de la journée; mais nous fûmes obligez d'abandonner nôtre gîte une heure avant le jour, & de venir respirer l'air infecté du soufle de tous les chevaux & des mulets de la Caravane, car le froid nous avoit engourdis, & malheureusement nous n'avions pour toute boisson que de l'eau à la glace. Comme il n'y a que des Turcs dans le pays, ils vendent leur vin en gros aux Armeniens, & après que la vente est faite on y mourroit faute d'en trouver la valeur d'un demi septier ; nous nous en consolâmes en mangeant des raisins, quoiqu'ils fussent molasses & trop doux. On nous dit que ces vignes étoient de peu d'apparence & de peu de rapport.

Le 25. Septembre nous suivîmes la même vallée depuis 5. heures du matin jusqu'à 8. la riviere rouge couloit à nôtre droite, mais nous la quittâmes à un village qui occupe presque tout le fond de la vallée ; cette riviere tire vers le Nord & va se jetter, à ce qu'on nous dit, dans quelqu'une de celles qui se dégorgent dans la Mer Noire. C'est dequoi nous ne nous embarrassions pas beaucoup, parceque les Marchands des Caravanes ne donnent pas de grands éclaircissemens sur ces sortes de matieres ; mais nous étions fort inquietes de sçavoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyoit, quelque part que l'on jettât la veuë, que l'ouverture par où la riviere s'échape. Nos Armeniens nous montrérent bientôt la route, & la tête de la Caravane commença à monter sur la plus haute montagne que nous eussions encore passée depuis Erzeron. On y voit beaucoup de *Chênes* & de *Pins*, mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espece d'abîme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

Ces montagnes produisent de belles especes d'*Azarolier*, il y en a qui sont aussi gros que des Chênes. Leur tronc a l'écorce gersée & grisâtre, les branches touffuës & étenduës sur les côtez. Les feuilles sont disposées par bouquets, lon-

longues de deux pouces & demi sur 15. lignes de large, vert-pâle, luisantes, légerement veluës des deux côtez, découpées ordinairement en trois parties jusques vers la côte, & ces parties sont dentées fort proprement sur les bords, assez semblables à celles *de la Tanaisie*; la partie qui termine les feuilles est encore recoupée en trois parties. Les fruits naissent deux ou trois ensemble au bout des jeunes jets, & ressemblent à de petites Pommes d'un pouce de diametre, arrondies en cinq coins en côte de Melon, légerement velus, vert-pale tirant sur le jaune, avec un nombril relevé de 5. feuilles longues de 4. lignes, larges d'une ligne & demi, & dentées de même que les feuilles de l'arbre: on voit même quelquefois une ou deux de ces feuilles sortir de la chair du fruit ou de son pedicule. Ce fruit, quoi qu'agréable, ne l'est pas autant que l'*Azarole*, mais je crois qu'il seroit excellent s'il étoit cultivé. Non seulement les Armeniens en mangérent tant qu'ils purent, mais ils en remplirent leurs besaces. Le centre de ce fruit est occupé par cinq osselets longs de quatre lignes, arrondis sur le dos, un peu aplatis sur les côtez, aigus du côté qui regarde le centre du fruit, très-durs & remplis d'une moëlle blanche. Cet arbre n'a point de piquans, ses feuilles sont fades & d'un goût mucilagineux.

Les autres especes d'*Azarolier* ont le fruit rouge & ne different entre elles que par la grosseur de leurs fruits, dont quelques-uns ont un pouce de diametre, & les autres n'ont que 7. ou 8. lignes d'épaisseur. Ces sortes d'arbres qui ne sont pas plus hauts que nos *Pruniers* ont le tronc gros comme la cuisse, couvert d'une écorce grisâtre & comme gersée. Les branches en sont touffuës, terminées par des piquans fermes, noirâtres & luisans. Les feuilles naissent par bouquets, semblables à celles de l'Azarolier, longues d'un pouce & demi, vert-pâle, veluës, cotonneuses des deux côtez, découpées en trois parties, dont celle du milieu est refenduë en trois, & celle des côtez recoupée en deux. Les fruits naissent 4. ou 5. ensemble, relevez de cinq coins arrondis, rouges, velus, avec un nombril garni de cinq feuilles pointuës, ils sont aigrelets & plus agréables que celui de l'espece précedente; leur chair est jaunâtre & renferme cinq osselets fort durs remplis d'une moëlle blanche.

Le 26. Septembre nous partîmes sur les cinq heures, & nous ne nous arrêtames qu'à midi; ce ne fût pas sans nous ennuyer, car on marche toûjours dans la même vallée qui, pour ainsi dire, est à ondes & de laquelle on croit sortir à tout moment, quoiqu'elle fasse tant de tours & de détours, que nous y campâmes encore ce jour-là sur le bord d'une riviere. On voit, sur ce chemin, des Tombeaux de pierre bâtis à la Turque sans mortier. On nous asseûra qu'on y avoit enterré de pauvres Marchands assassinez, car cette route étoit autrefois une des plus dangereuses de l'Anatolie, présentement les gens du Pays qui de temps en temps dévalisent quelques petites Caravanes, tirent sur les voleurs étrangers & les ont presque tous dissipez; ils ont pour maxime que chacun doit voler sur ses terres, ainsi l'on risqueroit beaucoup d'y passer sans bonne escorte; d'ailleurs le pays est fort agréable, & j'ai oublié de dire que depuis Erzeron nous avions veû une infinité de perdrix sur les chemins.

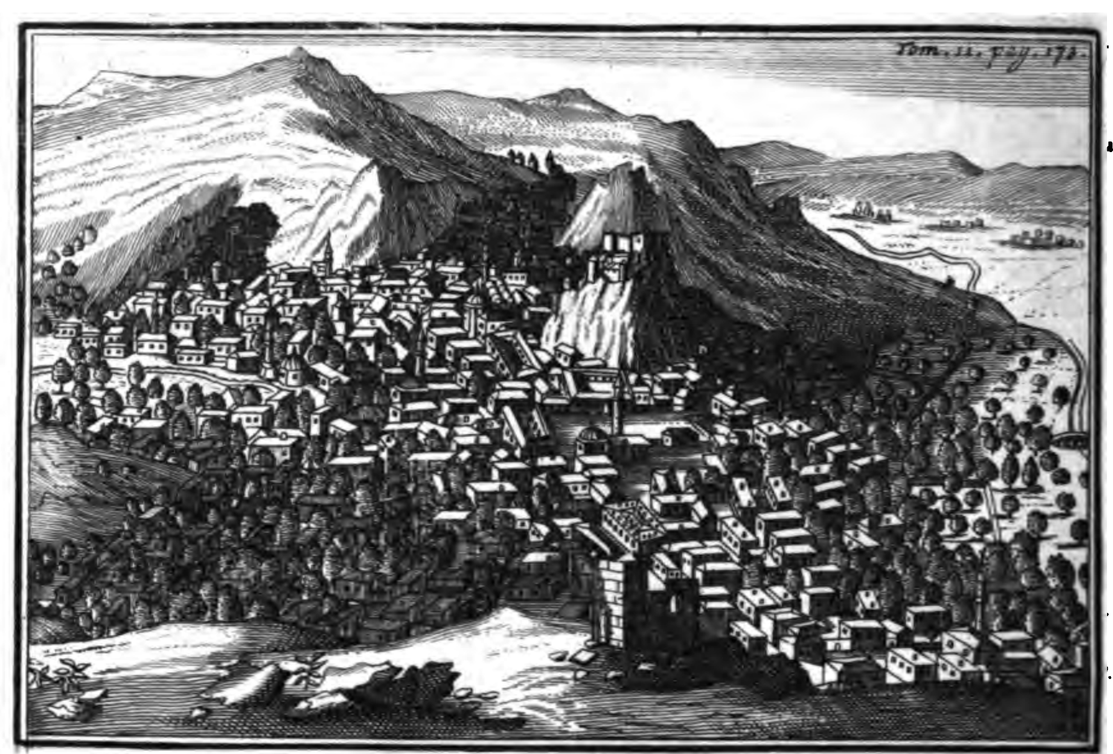
Outre le *Chêne commun* & celui qui porte la *Velanede*, on en voit de plusieurs autres especes dans cette vallée, & sur tout de celle dont les feuilles ont 3. ou 4. pouces de long sur deux pouces de large, découpées presque jusqu'à la côte, d'une maniére qui approche assez des découpures de l'*Acanthe*. La côte est vert-pâle & commence par une queuë longue de 7. ou 8. lignes, mais les feuilles sont lisses & vert-brun en dessus, blanchâtres en dessous, leurs découpures sont quelquefois incisées en trois parties à la pointe. Les glands naissent ordinairement deux à deux par plusieurs paires, entassez les uns sur les autres & attachez sans pedicule contre les branches. Chaque gland est long de 15. lignes, sur 8. ou 9. lignes de diametre, & déborde de moitié hors de sa calotte, arrondi & terminé par un petit bec. La calotte a 15. ou 16. lignes de diametre, hauté d'environ un pouce, garnie de filets en maniére de perruque, longs de demi pouce, sur tout vers les bords, recoquillez les uns en haut les autres en bas, comme frisez, épais de demi ligne à leur base, mais qui diminuent jusques au bout. On trouve sur les mêmes pieds quelques glands plus courts & presque ronds. Les feuilles de cet arbre sont d'un goût fade & mucilagineux.

Nôtre route du 28. Septembre fut de 8. à 9. heures, presque toûjours dans la même vallée, laquelle après s'être élargie & retrécie en plusieurs endroits, s'ouvre enfin en une espece de plaine inculte où nous observâmes les mêmes especes de *Chênes*. La riviere jusques-là couloit toûjours à nôtre gauche, nous la passâmes à gué à une heure du gîte, & la laissâmes à droite dans la même plaine. Une partie de la Caravane alla coucher ce jour-là à Tocat. On nous fit camper auprès d'un village appellé *Almous* au milieu des Chênes à grandes & à petites feuilles. Parmi plusieurs Plantes rares nous y observâmes *la Sauge à faucilles larges & frisées*, le *Geniévre à fruit rouge*, le *Fusain*, l'*Aulne*, le *Cornouillier*, le *Terebinthe commun*, le *Melilot*, la *Pimprenelle*, la *Chicorée sauvage*, la *Sarriette*, l'*Ambroisie*, la



Mespilus Orientalis, Tanaceti folio villoso, magno fructu pentagono, e viridi flavescente

Tom. II. pag. 173.



TOCAT



Femmes Turques de TOCAT.

Fougere femelle & je ne sçai combien de plantes fort communes ; mais rien ne nous fit plus de plaisir que cette belle espece de *Thapsie* dont Rauvolf a donné la figure sous le nom de *Gingidium Dioscoridis*. En voici la description.

Sa racine n'a qu'une ligne d'épais, blanchâtre, longue de trois ou quatre pouces, garnie de quelques fibres. La tige de la plûpart des pieds que nous trouvâmes dans les champs, n'avoit gueres plus d'un empan de haut, tortuë, épaisse d'une ligne, accompagnée de feuilles semblables à celles du *Scandix Cretica minor* C.B. longues de 2. ou 3. pouces, lesquelles enveloppent la tige par une espece de gaine de demi pouce de long. Les ombelles sont larges d'un pouce & demi, entourez à la base de cinq feuilles découpées de même que les autres, longues seulement de sept ou huit lignes, pliées en goutiére à leur naissance. Chaque rayon est encore terminé par deux feuilles semblables qui accompagnent les fleurs; elles étoient passées aussi-bien que les graines que nous amassâmes à terre en quantité. Ces graines sont ovales & plattes.

Le 28. Septembre nous montâmes à cheval à une heure après minuit, & arrivâmes à Tocat sur les 10. heures. Après avoir passé par des vallées fort étroites & couvertes de Chênes, nous retrouvâmes nôtre riviere & la passâmes encore deux fois, elle s'appelle *Tosanlu* & se jette dans l'*Iris* des anciens, que les Turcs nomment *Casalmac*. Enfin on entre dans une vallée plus grande & plus belle que les autres, laquelle conduit à *Tocat*; mais cette ville ne paroît que lors qu'on est arrivé aux portes, car elle est située dans un recoin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin est bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produisent d'excellens fruits; le vin en seroit merveilleux s'il étoit moins violent.

La ville de *Tocat* est beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maisons sont mieux bâties & la plûpart à deux étages ; elles occupent non seulement le terrein qui est entre des collines fort escarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en maniére d'amphitheatre, en sorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la situation soit plus singuliere. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui sont affreuses, herissées, & taillées à plomb, car on voit un vieux château sur chacune. Les ruës de Tocat sont assez bien pavées, ce qui est rare dans le Levant. Je crois que c'est la necessité qui a obligé les bourgeois à les faire paver, de peur que les eaux des pluyes, dans le temps des orages, ne découvrissent les fondemens de leurs maisons & ne fissent des ravins dans les ruës. Les collines sur lesquelles la ville est bâtie, fournissent tant de sources que chaque maison a sa fontaine. Malgré cette grande quantité d'eau on ne pût pas éteindre le feu qui consuma, quelque temps avant nôtre arrivée, la plus belle partie de la ville & des fauxbourgs. Plusieurs Marchands en furent ruinez, car leurs magasins étoient pleins dans ce temps-là; mais on commençoit à la rebâtir, & l'on esperoit que les marques de l'incendie n'y paroîtroient bientôt plus. On trouve assez de bois & de materiaux autour de la ville.

Il y a dans Tocat un Cadi, un Vaivode, un Janissaire Aga, avec environ mille Janissaires & quelques Spahis. On y compte vingt mille familles Turques, quatre mille familles d'Armeniens, trois ou quatre cens familles de Grecs, douze Mosquées à minarets, une infinité de chapelles Turques. Les Armeniens y ont sept Eglises, les Grecs n'ont qu'une méchante Chapelle, quoiqu'ils se vantent qu'elle a été bâtie par l'Empereur Justinien. Elle est gouvernée par un Metropolitain dépendant de l'Archevêque de *Nicsara*, ou pour mieux dire, de *Neocæsarea* ancienne ville presque ruinée, à deux journées de Tocat.

Nicsara est encore la Metropole de Cappadoce, & l'on n'oubliera jamais que dans le troisiéme siecle elle a eû pour Pasteur *Saint Gregoire Thaumaturge*, ou *le faiseur de Miracles*. Niger & quelques autres Geographes n'ont pas eû raison de confondre cette ville avec Tocat. L'Archevêque de Nicsara a la cinquiéme place parmi les Prelats qui sont sous le Patriarche de Constantinople.

Outres les soyes qui sont assez considérables, on consomme à Tocat, tous les ans, 8. ou 10. charges de celles de Perse. Toutes ces soyes s'employent en petites étoffes, en soye à coudre, ou à faire des boutons. Ce Commerce est assez bon; mais le grand negoce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme Marmites, Tasses, Fanaux, Chandeliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoye ensuite à Constantinople & en Egypte. Les ouvriers de Tocat tirent leur cuivre des mines de *Gumiscana*, qui sont à trois journées de Trebisonde, & de celle de *Castamboul* qui sont encore plus abondantes, à dix journées de Tocat du côté d'Angora. On prepare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune, que l'on porte par terre à *Samson* sur la Mer Noire, & de là à *Calas* port de Valachie. On y en porte aussi beaucoup de rouges, mais les Marchands de Tocat les tirent du *Diarbec* & de la *Caramanie*. On nous assura qu'on teignoit les peaux jaunes avec le *Fustet*, & les rouges avec la *Garance*. Les toiles peintes de Tocat ne sont pas si belles que celles de Perse, mais

mais les Moscovites & les Tartares de la *Crimée* s'en contentent. Il en passe même en France, & ce sont celles que nous appellons *Toiles du Levant*. Tocat & Amasia en fournissent plus que tout le reste du pays.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Asie mineure. Les Caravanes de *Diarbequir* y viennent en dix-huit jours; un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent six jours: les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Prusse les Caravanes employent vingt jours, les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne, sans passer par Angora ni par Prusse, sont vingt-sept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux, mais elles risquent d'être maltraitées par les voleurs. Une partie de nôtre Caravane partit pour Prusse, & l'autre pour Angora, dans le dessein d'aller à Smyrne & d'éviter les voleurs. Nos Armeniens nous asseûrérent qu'ils gagnoient beaucoup plus à faire voiturer leur soye à Smyrne, car ils ne l'avoient achetée à Gangel sur la frontiere de Perse, qu'à raison de vingt écus le Batman; en sorte que vendant le même poids à Smyrne, sur le pied de trente écus, ils gagnoient trois écus sur chaque Batman, déduction faite de tous les frais qu'ils sont obligez de faire pendant leur route. Ce gain est très-considérable, parce qu'un Batman ne pese que 6. Oques, c'est-à-dire, 18. livres 12. onces; & la charge d'un cheval étant du poids de 600. livres, & celle d'un chameau de 1000. il y a, tout bien supputé, 100. écus à gagner sur chaque charge de cheval, & 500. livres sur celle d'un chameau Les Marchands qui font conduire dix charges de soyes gagnent donc mille écus par cheval, & cinq mille livres par chameau, sans compter le profit qu'ils font sur les marchandises dont ils se chargent au retour.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas* où il y a un Pacha & un Janissaire Aga. Les Grecs de cette Province payent quatre mille billets de Capitation. Sivas, suivant leur tradition, est l'ancienne ville de *Sebaste*, que Pline & Ptolomée placent dans la Cappadoce. Cette ville n'est qu'à deux journées de Tocat vers le Midi, & *Amasia*, autre ancienne ville, est à trois journées de Tocat vers le Nord-Ouest; mais ces deux villes, quoi qu'anciennes, sont bien plus petites que Tocat. Sivas est peu de chose aujourd'hui, & ne seroit presque pas connuë si le Pacha n'y faisoit sa résidence. Ducas qui a écrit l'*Histoire Byzantine* depuis Jean Paleologue jusques à Mahomet II. asseûre que Bajazet prit Sivas en 1394. Tamerlan l'assiégea peu de temps après, & d'une maniere si singuliere, que nos Ingenieurs ne seront pas fâchez d'en apprendre le détail.

Tamerlan fit creuser les fondemens des murailles de la Place, & les fit soûtenir par des pieces de bois à mesure qu'on en tiroit les pierres. Les ouvriers passoient par des soûterreins dont l'ouverture étoit à plus d'un mille de la ville, sans que les habitans en eussent aucun soupçon. Lorsque l'ouvrage fut fini, il les fit sommer de se rendre. Ces pauvres assiegez qui ne sçavoient pas le risque qu'ils couroient, parce qu'ils ne voyoient pas leurs murailles endommagées, crurent qu'ils pouvoient se deffendre encore quelque temps, mais ils furent bien étonnez de les voir tomber tout d'un coup, après qu'on eût mis le feu aux pieces de bois qui les soûtenoient. On entra dans la ville, & le carnage fût épouventable; ceux qui en échapérent, perirent par un suplice inconnu jusques à ce temps-là. On les garrota de telle sorte, que la tête se trouvant engagée entre les cuisses, le nez répondoit à leur fondement: dans cette attitude on les jettoit par douzaine dans des fosses qu'on couvroit de planches, & ensuite de terre pour les laisser mourir à petit feu. La ville fut razée, & l'on ne l'a pas rétablie depuis, quoiqu'elle ait conservé sa dignité.

Il y auroit de belles choses à dire sur *Amasia*, mais ce n'est pas ici l'endroit, j'ajoûte seulement que Strabon le plus fameux de tous les Geographes anciens, quoi-qu'Originaire de Créte, étoit natif de cette ville. Je ne sçai pas s'il a parlé de Tocat, tous les Grecs de la ville à qui nous en demandâmes l'ancien nom, nous asseûrerent qu'elle s'appelloit autrefois *Eudoxia* ou *Eutochia*: ne seroit-ce point la ville d'*Eudoxianæ* que Ptolomée marque dans la Galacie Pontique? Paul Jove appelle Tocat *Tabenda*, apparemment qu'il a crû que c'étoit la ville que ce Geographe appelle *Tebenda*. On trouveroit peut-être le veritable nom de Tocat sur quelques-unes des Inscriptions qui sont, à ce qu'on nous dit, dans le Château; mais les Turcs nous en refusérent l'entrée. On venoit de taxer les Armeniens Catoliques de cette ville, ensuite d'une grande persécution qui s'étoit excitée contre eux à Constantinople; ainsi l'on regardoit par toute l'Asie les Francs de bien plus mauvais œil qu'on n'a coutume de faire.

Après la sanglante bataille d'Angora où Bajazet fût fait prisonnier par Tamerlan, Sultan Mahomet qui après l'interregne & la mort de tous ses freres, regna paisiblement sous le nom de Mahomet I. ce Sultan, dis-je, qui étoit un des fils de Bajazet, passa à l'âge de 15. ans, le sabre à la main, avec le peu de troupes qu'il pût ramasser, au travers des Tartares qui occupoient tout le pays, & vint se retirer à Tocat dont il joüissoit avant le malheur de son pere qui l'avoit prise

prise quelque temps auparavant; ainsi cette ville se trouva la capitale de l'Empire des Turcs; & Mahomet I. ayant défait son frere *Musa* ou *Moyse*, fit mettre dans la prison de Tocat, appellée *la grosse Corde*, Mahemet Bay & Jacob Bay qui étoient engagez dans le parti de son frere. Il paroît par-là que cette ville ne tomba pas pour lors en la puissance de Tamerlan, mais que ce fut sous Mahomet II. Jusuf-Zes Begue, Général des troupes de Uzum-Cassan Roi des Parthes, ravagea cette grande ville, dit Leunclaw, & vint fondre sur la Caramanie. Sultan Mustapha, fils de Mahomet le deffit en 1473. & l'envoya prisonnier à son pere qui étoit à Constantinople.

Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Cesarée de Cappadoce*. Cette ville n'est qu'à six journées de Tocat, & n'a pas changé de nom, puisque les Grecs l'appellent *Kesaria* depuis le temps de Tibere qui en fit changer les anciens noms d'*Euzebia* & de *Mazaca*. Cesarée eut l'avantage d'avoir pour Pasteur le Grand S. Basile, & son Archevêque occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Prélats qui sont soumis au Patriarche de Constantinople. On nous assûra qu'il y avoit des Inscriptions à Cesarée qui faisoient mention de S. Basile, mais nous ne pûmes pas nous écarter de la campagne de Tocat. Cette campagne produit de fort belles Plantes, & sur tout des végétations de pierres qui sont d'une beauté surprenante. On trouve des merveilles en cassant des cailloux, & des morceaux de roches creuses revêtuës de cristallisations tout-à-fait ravissantes. J'en ai dans mon Cabinet qui sont semblables à l'écorce de citron confite, quelques-unes ressemblent si fort à la nacre de perle, qu'on les prendroit pour ces mêmes coquilles petrifiées; il y en a de couleur d'or, qui ne different que par leur dureté, de la confiture qu'on fait avec l'écorce d'orange coupée en filets.

La riviere qui passe par Tocat n'est pas l'*Iris* ou le *Casalmac*, comme les Geographes le supposent, c'est le *Tosanlu* qui passe aussi à Neocesarée, & c'est sans doute le *Loup*, dont Pline a fait mention; & qui va se jetter dans l'Iris. Cette riviere fait de grands ravages dans le temps des pluyes, & lorsque les neiges fondent. On nous assûra qu'il y avoit trois rivieres qui s'unissoient vers Amasia, le *Couleisar-sou*, ou *la riviere de Chonac*, le *Tosanlu*, ou celle *de Tocat* & le *Casalmac*; cette derniere retient son nom jusques à la mer.

Nous partîmes de Tocat pour Angora le 10. Octobre 1701. avec une Caravane composée de nouveaux venus, & de celle que nous avions suivie jusques à Tocat. Ces nouveaux venus avoient mis 24. jours à venir de Gangel à Erzeron, & par conséquent allongé leur marche de 6. jours pour éviter la Douane de Teflis où l'on fait payer des droits très-considérables. Ils conduisoient 75. chevaux ou mulets chargez de 150. bales de soye, qui pesoient chacune 26. Batmans. Sortant de Tocat on entre dans une belle plaine où la riviere serpente: c'est peut-être la plaine que Paul Jove appelle *les Champs des Oyes*, où se donna la bataille entre les troupes de Mahomet. II. & celles d'Uzum-Cassan Roi de Perse.

Après quatre heures de marche on campa auprès du village d'*Agara*, dans le cimetiere duquel se voyent quelques morceaux de colomnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais sans inscriptions. Toutes les montagnes des environs sont de marbre comme celles de Tocat. Pour ce qui est du Bol, je ne doute pas qu'il n'y soit fort commun, car il y a des endroits escarpez & taillez à plomb qui sont d'un rouge vif, semblable à celui des roches, dont parle Paul Jove, dans les cavernes desquelles se retira *Techellis* fameux Mahometan, disciple d'*Hardual* grand Interprête de la Loi, pour y vaquer non seulement à la meditation & à la priere; mais aussi pour éviter les persécutions de ceux qui s'opposoient à la doctrine de son Maître.

Le 11. Octobre nous continuâmes nôtre route dans la plaine de Tocat, laquelle se retrécit à six milles en deçà de Turcal, & s'élargit ensuite à mesure qu'on en approche. *Turcal* est une belle Bourgade à 15. milles d'Agara, située autour & sur la pente d'une colline escarpée, séparée des autres, terminée par un vieux château, & mouillée au pied par la riviere de Tocat. Tout ce quartier est plein de beaux vignobles, les champs y sont bien cultivez, les villages frequens, & les bouts de colomnes antiques assez communs dans les cimetieres; ce qui marque bien que le pays étoit autrefois peuplé par des gens aisez. Passé Tocat on n'entend plus parler de Curdes, mais bien de *Turcmans*, c'est à dire d'une autre espece de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit, & que les Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant sans crainte dans la plaine à une demi lieuë au-dessous de Turcal. On entra le lendemain dans une vallée assez étroite, bornée par une montagne considérable d'où l'on descend dans une autre vallée étranglée & tortuë où nôtre Caravane s'arrêta. Tout le pays est agréable & couvert de bois, mais les Pins & les Chênes y sont plus petits qu'ailleurs. La riviere de Tocat tire vers le Nord à Turcal, & va se jetter dans le Casalmac vers Amasia. Nous la laissâmes à droite pour suivre la route d'Angora, & ne trouvâ-

trouvâmes rien de considérable pendant le reste du chemin jusques à la ville. On entendoit chanter les perdrix, & le gibier de toutes les especes y est très-abondant, de même que dans tout le reste de la Natolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des Chênes & des Pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce sont de petites vallées, & tantôt des montagnes d'une hauteur considérable. On n'y voit qu'une plaine assez jolie où est le village de *Geder* sur une petite riviere du même nom. Passé le village ce ne sont plus que rochers escarpez à droite & à gauche, garnis de quelques bouquets de bois.

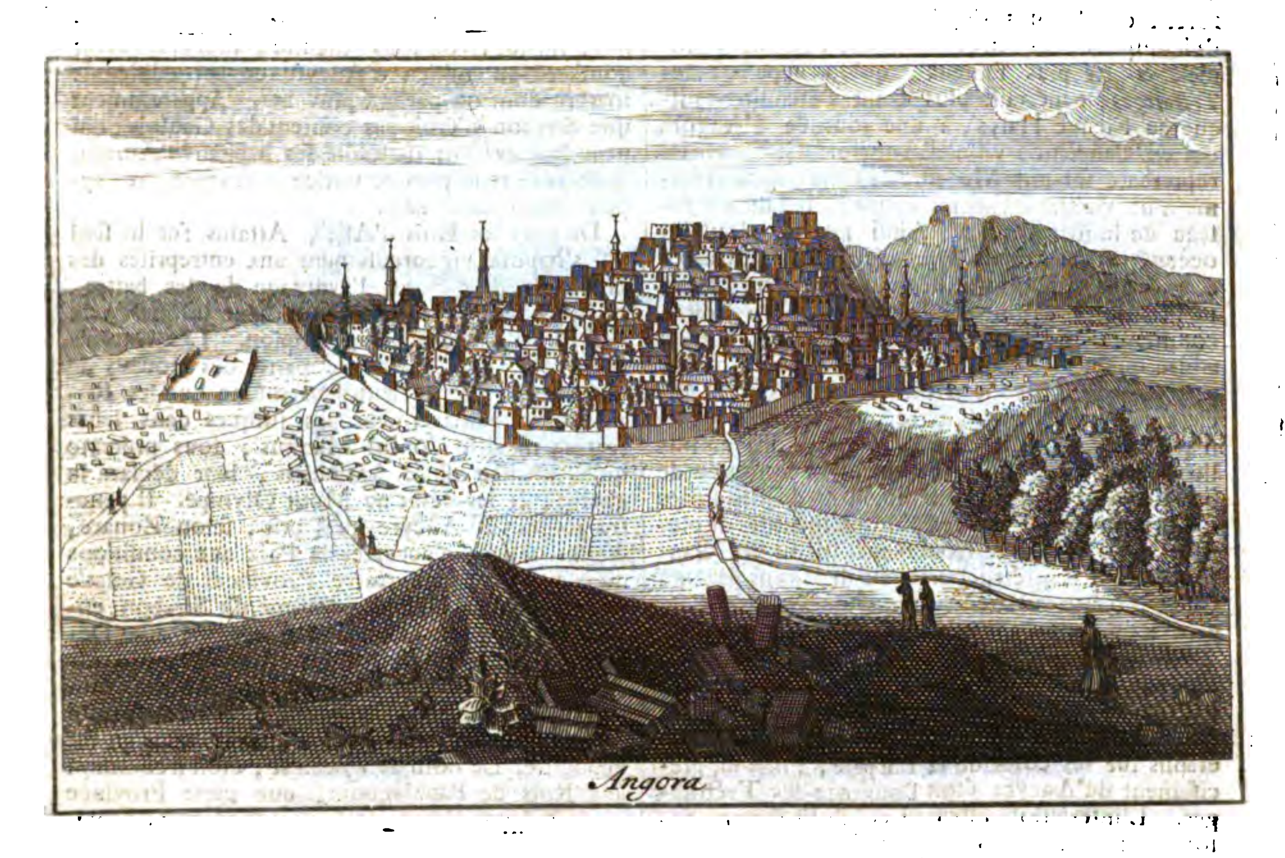
Le 14. Octobre le paysage fut le même que celui du jour precedent, mais la marche ne fut que d'environ 5. heures. On campa dans une plaine assez agréable auprès du village d'*Emar-Pacha*. Tous les Tithymales étoient couverts d'une petite espece de *Buccinum* fort jolie, longue seulement d'un pouce, sur trois ou quatre lignes de diametre, presque cilindrique, grisâtre, tournée en vis à neuf pas, & terminée par une pointe obtuse. La bouche de cette coquille est plus remarquable que tout le reste, car elle est tournée à droite, longue de deux lignes & demi, pointuë en bas, arrondie vers le haut & garnie de deux ou trois dents. Cette coquille est commune dans les Isles de l'Archipel, & Columna en a fait graver une qui ressemble fort à celle dont nous parlons. Quoiqu'il ne paroisse pas extraordinaire qu'une coquille ait la bouche tournée à droite ou à gauche, cependant il est certain que l'Auteur de la nature a fait si peu de coquilles avec la bouche & les pas du limaçon tournez à droite, que les curieux les recherchent avec soin. Parmi tant d'especes de *Buccinum* qui sont dans mon Cabinet, il n'y en a que trois ou quatre dont la bouche & les pas de la vis soient tournez dans ce sens-là; sçavoir la petite dont nous parlons, une autre espece d'environ deux pouces de long sur un pouce d'épais, jaune-luisant, ou marbrée par bandes obliques fauves & jaunâtres avec le tour de la bouche blanc. La plus considérable est toute fauve, haute de cinq pouces sur deux pouces d'épaisseur avec la bouche sans rebord; au lieu que les autres ont la bouche relevée d'un rebord, & que leur limaçon est à huit ou neuf pas.

Le 15. Octobre on marcha dans des defilez horribles qui aboutissent à une plaine assez belle. Après huit heures de marche on campa au dessous de *Siké*. Le lendemain nous fîmes dresser nos tentes auprès de *Tekia* autre village à 4. heures du premier & dans la même plaine. Tout le pays est riant & bien cultivé. Les Poiriers sauvages y sont couverts de *Guy*, & j'observai sur leurs troncs, quelque dure qu'en fût l'écorce, la premiere germination de leurs graines, que je cherchois depuis long-temps & que je n'avois pas eu occasion de voir en France, où cette plante est si commune. Ces graines, qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs coëffes, & s'étoient attachées par leur glu sur les troncs & sur les branches de ces arbres, dans le temps que les vents ou quelqu'autre cause les faisoit tomber. Chaque graine étoit couchée sur le côté, de telle sorte que la pointe de la radicule commençoit à se planter dans l'écorce, tandis que les yeux de la même graine se développoient & germoient. Tout cela me confirma dans la pensée que j'ai proposée touchant la multiplication du Guy dans mon *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris*.

La marche du 17. Octobre fut d'environ douze heures. Nous ne passâmes ce jour-là que par de petites vallées couvertes de Chênes & de Pins. Le lendemain la décoration fut bien differente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays assez plat, peu cultivé, sans bois, ni brossailles, & relevé de quelques buttes remplies de sel fossile. Ce sel qui se cristallise dans les fonds où l'eau de la pluye croupit, assaisonne le suc de la terre, & lui fait produire des plantes qui aiment le bord de la mer, comme sont les especes de *Soude* & de *Limonium*. J'ai remarqué la même chose sur la montagne de Cardonne, située sur les frontieres de Catalogne & d'Aragon, laquelle n'est qu'un effroyable bloc de sel.

Le 19. Octobre nous quittâmes le pays salé pour rentrer dans des vallées & des plaines couvertes de plusieurs sortes de Chênes. On campa tout près du village de *Beglaise* après sept heures de marche. La route du lendemain fut de 12. heures dans des plaines entrecoupées de buttes garnies de bois de Chênes, qui ont les feuilles semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne montent guere plus haut que ceux de nos taillis. Nous passâmes ce jour-là à gué la riviere d'*Halys* ou le *Casilrimac* des Turcs, qu'une montagne toute opposée au grand chemin oblige de prendre son cours vers le Nord. Le Casilrimac n'est pas profond, mais il nous parut aussi large que la Seine à Paris, & l'on nous assûra qu'il ne passoit qu'à une journée de Cesarée. Du haut de la montagne nous tombâmes, pour ainsi dire, dans un horrible fond, & nous nous arretâmes au village de *Courbaga*. De là jusques à deux lieuës d'Angora le pays est rude & desagréable. Nous arrivâmes dans cette celebre ville le 22. Octobre, après quatre heures de marche, par une vallée assez-bien cultivée en quelques endroits.

Angora ou *Angori*, comme prononcent quelques-uns, & que les Turcs appellent *Engour*, nous réjouït plus qu'aucune autre ville du Levant.



Angora

Nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupoient autrefois les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cevenes & les Pyrenées, couloit encore dans les veines des habitans de cette place. Ces genereux Gaulois trop resserrez dans leurs terres, par rapport à leur courage, partirent au nombre de trente mille hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs Chefs dont *Brennus* étoit le principal. Tandis que ce Général ravageoit la Grece & qu'il pilloit le Temple de Delphes où il y avoit des richesses immenses, vingt mille hommes de cette armée passérent dans la Thrace avec *Leonorius*, qui s'appelloit sans doute *Leonorix* comme Gaulois, & que je nommerois volontiers *Leonor* pour m'accommoder à nôtre Langue. On en peut dire de même de l'autre Chef qui le suivit : les Auteurs Latins l'appellent *Lutarius* du mot *Lutarix*, lequel répond bien mieux à nos anciennes terminaisons gauloises.

Ces deux Chefs soumirent tout le pays jusques à Byzance, & descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils députérent à Antipater, qui commandoit sur la côte d'Asie, & qui pouvoit s'opposer à leur passage. Comme la chose traînoit, & qu'apparemment Antipater ne croyoit pas pouvoir s'accommoder de tels hôtes, les deux Rois se séparérent. Leonorius retourna à Byzance. Lutarius reçut quelque temps après une Ambassade de Macedoniens, députez par Antipater sur deux vaisseaux & trois chaloupes. Pendant qu'ils observoient les troupes Gauloises, Lutarius ne perdit pas de temps, & les fit passer jour & nuit en Asie sur ces bâtimens. Leonorius ne tarda pas d'entrer en Bithynie avec les siennes, invité par le Roi Nicomede, qui se servit fort utilement de ces deux corps de Gaulois pour combattre Zipœtes, qui occupoit une partie de ses Etats.

Les Gaulois jettérent la terreur par toute l'Asie, jusques vers le Mont Taurus, comme nous l'apprend Tite-Live que je suis pas à pas dans cette expedition. Des vingt mille Gaulois qui étoient partis de Grece, il n'en restoit pourtant gueres plus de la moitié, mais tout cedoit à leur valeur, ils mirent tout le pays à contribution. Enfin comme il y avoit trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagérent leurs conquêtes de telle sorte,

forte, que les uns s'arrêterent sur les côtes de l'Hellespont, les autres habitérent l'Eolide & l'Ionie; & les plus fameux, qu'on appelloit les *Tectosages*, penétrant plus avant s'étendirent jusque au Fleuve Halys, à une journée d'Angora qui est l'ancienne ville d'Ancyre. Ce Fleuve est representé sur une Medaille de Geta, sous la forme d'un vieillard à demi couché, tenant un roseau de la main droite. Ainsi nos Toulousains occupérent la grande Phrygie jusques à la Cappadoce & à la Paphlagonie, & tout le pays où ils s'établirent fut nommé *Galatie* ou *Gallo-Grece*, comme qui diroit *la Grece des Gaulois*. Strabon assûre qu'ils divisérent leurs conquêtes en quatre parties, que chacune avoit son Roi & ses Officiers de Justice & de Guerre; & sur tout qu'ils n'avoient pas oublié de rendre la Justice au milieu des bois de Chênes, suivant la coûtume de leurs ancêtres: il ne manquoit pas de ces sortes d'arbres autour d'Ancyre. Pline fait mention de plusieurs peuples qui se trouvoient parmi les Gaulois, & qui peut-être portoient les noms de leurs Chefs, il y a apparence que c'étoient plûtôt de gros Regimens de la même nation.

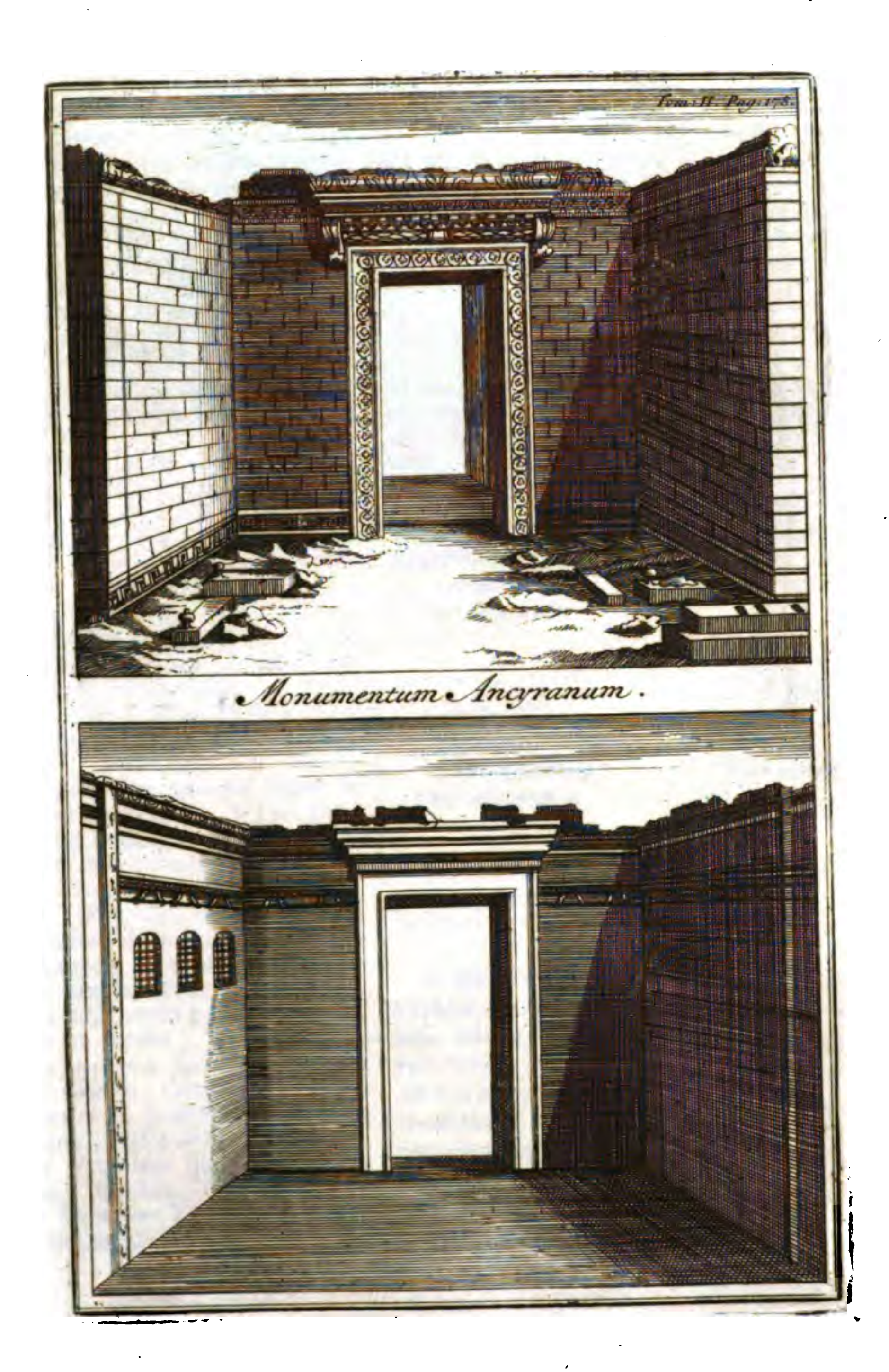
Memnon rapporte que les *Gaulois Trocmiens* bâtirent la ville d'Ancyre, mais je crois que le passage de cet Auteur est corrompu dans l'extrait que Photius en a laissé; car outre qu'ils s'étoient établis sur les côtes de la Phrygie, Pline dit précisement qu'Ancyre étoit l'ouvrage des Tectosages. L'inscription suivante qui se lit sur une colomne enchassée dans la muraille de cette ville, entre la porte de Smyrne & celle de Constantinople, ne fait mention que des Tectosages, & leur fait beaucoup d'honneur.

Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗ- ΜΟΣ ΣΕΒΑΣΤΗ- ΝΩΝ ΤΕΚΤΟΣΑ- ΓΩΝ ΕΤΙΜΗΣΕΝ	*Senatus populusque* *Sebastenorum* *Tectosagum* *honoravit*
Μ. ΚΟΚΚΗΙΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΤΟΝ ΕΑΥΤΩΝ ΠΟΛΙΤΗΝ ΑΝΔΡΑ ΣΕΜΝΟΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΗΘΩΝ ΚΟΣΜΙΟ- ΤΗΤΙ ΔΟΚΙΜΩΤΑΤΟΝ	*M. Cocceium* *Alexandrum* *Civem suum* *virum honorabilem* *Et morum elegantia* *Spectabilissimum.*

D'ailleurs quand Manlius Consul Romain eut deffait une partie des Gaulois au Mont Olympe, il vint attaquer les Tectosages à Ancyre. Il y a apparence que ces Tectosages n'avoient fait que rétablir cette ville, puisque long-temps avant leur venue en Asie, Alexandre le Grand y avoit donné audiance aux Députez de Paphlagonie. Il est surprenant que Strabon qui étoit d'Amasia, n'ait parlé d'Ancyre que comme d'un Château des Gaulois, lui qui vivoit sous Auguste, auquel on avoit consacré au milieu d'Ancyre ce bel édifice de marbre dont on parlera plus bas. Apparemment que Strabon n'étoit pas content des Gaulois, qui peut-être avoient maltraité les habitans d'Amasia. Tite-Live rend plus de justice à Ancyre, & l'appelle une *Ville illustre*.

De tous les Rois d'Asie, Attalus fut le seul qui s'opposa vigoureusement aux entreprises des Gaulois, & qui eut l'avantage de les battre, mais ils se soutinrent puissamment jusques à la deffaite d'Antiochus par Scipion. Les Gaulois composoient la meilleure partie des troupes de ce Prince, & se flattoient même que les Romains ne penétreroient pas jusques dans leurs terres; mais le Consul Manlius, sous prétexte qu'ils avoient assisté Antiochus, leur déclara la guerre, & les déffit au Mont Olympe. Il penetra jusques à Ancyre qu'il prit, selon Zonare, & les obligea d'accepter la Paix aux conditions qu'il voulut. Les quatre Provinces de Galatie furent réduites à trois, comme dit Strabon, ensuite à deux, puis à un seul Royaume; dont Dejotarus fut pourveû par les Romains, son fils Amyntas lui succeda. Enfin Lelius Marcus subjugua la Galatie sous Auguste; elle fut réduite en Province, & Pylemene fils d'Amyntas en fut dépouillé. Le nom de *Pylemene*, étoit si commun aux Rois de Paphlagonie, que cette Province avoit été appellée *Pylemenie*. Ainsi finit l'Empire des Galates qui avoient rendu tributaires jusques aux Rois de Syrie; ces Galates sans lesquels les Rois d'Asie ne pouvoient pas faire la guerre, & qui conservoient la Majesté des Rois, pour me servir des termes de Justin.

L'Empereur Auguste avoit sans doute embelli Ancyre, puisque *Tzetzes* l'en appelle le fondateur, & ce fut apparamment par reconnoissance que les habitans lui consacrérent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Vous jugerez, Monseigneur, de la beauté de cet édifice par le dessein que vous m'avez ordonné d'en faire graver. Il étoit tout de marbre blanc à gros quartiers, & les encoigneures du Vestibule qui subsiste encore, sont alternativement d'une seule piece à angle rentrant en maniére d'équerre, dont les côtez ont trois ou quatre pieds de long. Ces pierres d'ailleurs sont attachées ensemble par des crampons de cuivre, comme il paroît par les trous où ils étoient enchassez; les maîtresses murailles ont encore 30. ou 35. pieds de haut. Pour la façade elle est entierement détruite, il ne reste plus que la porte par où l'on entroit du Vestibule dans la maison. Cette porte qui est quarrée, a 24. pieds de haut sur 9. pieds 2. pouces de largeur, & ses montans qui sont chacun



Monumentum Ancyranum.

cun d'une seule piece, sont épais de 2. pieds 3. pouces. C'est à côté de cette porte qui est toute chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-sept cens ans, la vie d'Auguste en beau latin, & en beaux caracteres. L'inscription est à trois colomnes à droite & à gauche; mais outre les lettres effacées, tout est plein de grands trous semblables à ceux qu'auroient pû faire des boulets de canon; & ces trous que les Paysans ont fait pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caracteres. Les paremens de pierres sont des quarrez barlongs fort propres, & d'un pouce de saillie. Sans compter le Vestibule, cet édifice est dans œuvre de 52. pieds de long, sur 36. pieds & demi de large. Il y reste encore trois fenêtres grillées, de marbre à grands carreaux semblables à ceux de nos fenêtres. Je ne sçai pas de quelle matiere ces carreaux étoient garnis, si c'étoit de pierre transparente ou de verre.

On voit dans l'enceinte de cet edifice les ruines d'une pauvre Eglise de Chrétiens, auprès de deux ou trois méchantes maisons; & de quelques escuries à vaches. Voilà à quoi se réduit le monument d'Ancyre, lequel n'étoit pas un Temple d'Auguste, mais une maison publique ou le *Prytanée* où se faisoient les repas lors des grandes fêtes des jeux publics que l'on celebroit souvent dans cette ville, comme il paroît par les Medailles de Neron, de Caracalla, de Dece, de Valerien le vieux, de Gallien & de [a] Salonine. Les legendes marquent les jeux ausquels on s'exerçoit.

On découvriroit peut-être quelque chose de plus particulier touchant cet édifice, si l'on pouvoit déchifrer plusieurs Inscriptions grecques que l'on avoit gravées sur les murailles en dehors, car ce bâtiment étoit sans doute isolé. On trouve présentement ces Inscriptions dans les cheminées de quelques maisons de particuliers, où elles sont couvertes de suye, ces maisons sont adossées à la maîtresse muraille à droite.

L'Inscription dont nous avons parlé ci-devant, où la vie d'Auguste est décrite, se trouve dans le *Monumentum Ancyranum Gronovii*, on la peut voir aussi dans *Gruter*. Leunclaw la reçût de [b] *Clusius*, qui outre la grande connoissance qu'il avoit des Plantes, possedoit bien aussi l'Antiquité; & Faustus Verantius qui communiqua ce precieux morceau à Clusius, l'avoit reçu de son oncle Antoine Verantius Evêque d'Agria & Ambassadeur de Ferdinand II. à la Porte. Ce Prélat la fit transcrire en passant par Angora, Busbeque la fit copier, & croit que la maison, dont on a parlé, étoit un Pretoire, plûtôt qu'une maison destinée pour les Festins pendant les jeux publics.

Tout ce que l'on vient de dire montre assez qu'Ancyre étoit une des plus illustres villes du Levant. Ses habitans étoient les principaux Galates que Saint Paul honora d'une de ses Lettres, & les Conciles qu'on y a tenus ne la rendent pas moins recommandable parmi les Chrétiens, que les autres actions qui s'y sont passées. Il paroît par les Médailles d'Ancyre, qu'elle se soutint avec honneur sous les Empereurs Romains. Il y en a de frappées aux têtes de Neron, de Lucius Verus, de Commode, de [c] Caracalla, de Geta, de Dece, de Valerien, de Gallien, de Salonine. Ancyre prit le nom d'*Antoniniane* en reconnoissance des bienfaits dont Antonin Caracalla l'avoit comblée. Elle fut déclarée Metropole, c'est-à-dire Capitale de Galatie sous Neron, & n'a jamais quitté ce titre. Il en est fait mention sur une Médaille d'Antinoüs, de Jules Saturnin l'un de ses Gouverneurs. Il est nommé dans l'Inscription suivante qui est sur un marbre enclavé dans les murailles de cette ville. Gruter la rapporte ainsi:

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ	*Bonæ fortunæ*
Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ	*Metropolis*
ΙΟΥΛΙΟΝ	*Julium*
ΣΑΤΟΡΝΕΙΝΟΝ	*Saturninum*
ΤΟΝ ΗΓΕΜΟΝΑ.	*Ducem.*

Le nom de Metropole se trouve aussi sur un tombeau dans le Cimetiere des Chrétiens hors de la ville.

Λ. ΦΟΥΛΟΥΙΟΝ ΡΟΥ	*Lucium Fulvium*
ΣΤΙΚΟΝ ΑΙΜΙΛΙΑ	*Rusticum Æmilianum*
ΝΟΝ ΠΡΕΣΒ. ΣΕΒΑ..	*Legatione functum*
ΤΗΣ [d] ΤΡΑΥΠΑΤΟΝ Η ΒΟΥ	*ter Proconsulem*
ΛΗ ΚΑΙ ΔΗΜΟΣ ΤΗΣ ΜΗ-	*Senatus Populusque*
ΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥ-	*metropoleos Ancyræ*
ΡΑΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΩΝ	*Benefactorem suum;*
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΕΠΙΜΕ-	*Curante: Trebio*
ΛΟΥΜΕΝΟΥ	
ΤΡΕΒΙΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ.	*Alexandro.*

La

[a] ΠΥΘΙΑ, Pythia. ΑΣΚΛΗΠΙΕΙΑ, Asclepia. ΣΩΤΗΡΕΙΑ, Soteria, ΙΣΘΜΙΑ. Isthmia.

[b] Charles de l'Ecluse.

[c] Medaille de Caracalla, dont la legende est ΑΝΤΩΝΕΙΝΙΑΝΗΣ ΑΝΚΥΡΑΣ ΜΗΤΡΟ. C'est un Esculape debout appuyé sur un bâton, autour duquel est tortillé un serpent.

[d] Pour Τρὶς Ἀνθύπατον.

La suivante est gravée sur un piédestal qui sert d'auge dans le Caravanserai où nous logions.

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝ-
ΝΑΙΟΙΣ ΘΕΟΙΣ ΤΟΥΣ ΣΩΤΗΡΑΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡ
ΟΥΣ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΣΩΤΗ
ΡΙΑΣ ΚΑΙ ΝΕΙΚΗΣ ΚΑΙ ΑΙΩΝΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ Μ.
ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ ΚΑΙ Μ. ΑΥΡΗ-
ΛΙΟΥ ΚΟΜΜΟΔΟΥ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΜΠΑΝΤΟΣ
ΑΥΤΩΝ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ
ΔΗΜΟΥ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥΡΑΣ.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.

Jovi Soli magno Sarapidi & ejusdem
Templi Diis; servatores Dioscuros
Pro salute Imperatorum
Et victoria & perennitate
M. Aurelii Antonini & M. Aure-
lii Commodi & pro universa
ipsorum domo & pro Senatu
Populoque metropoleos Ancyræ,
Apollonius Apollonii F.

On trouve celle-ci sur les murailles d'une Tour quarrée entre la porte des Jardins & la porte d'Esset.

Caracylæam	ΚΑΡΑΚΥΛΑΙΑΝ
Sacerdotum principem,	ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ
ex regibus ortam,	ΑΠΟΓΟΝΟΝ ΒΑ-
filiam Metropoleos,	ΣΙΛΕΩΝ ΘΥΓΑ-
Uxorem Julii	ΤΕΡΑ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟ-
Severi	ΠΟΛΕΩΣ ΓΥΝΑΙ-
Græcorum primi.	ΚΑ ΙΟΥΛΙΟΥ ΣΕ
	ΟΥΗΡΟΥ ΤΟΥ ΠΡΩ-
	ΤΟΥ ΤΩΝ ΕΛΛΗ-
	ΝΩΝ a ΥΠΕΡΡΑ.

a La legende d'une Médaille du vieux Valerien marque qu'Ancyre étoit deux fois Neocore. Elle reçut cette dignité pour la premiere fois sous Caracalla, & pour la seconde fois sous Valerien le vieux. Le revers de cette Médaille répresente trois Urnes, de chacune desquelles sortent deux palmes.

On appelloit *Neocores*, chez les Grecs, ceux qui prenoient le soin des Temples communs à toute une Province & dans lesquels on s'assembloit à l'occasion des jeux publics. La Charge de Neocore répondoit à peu-près à celle de *Marguillier*; mais comme dans la suite on s'avisa de déifier les Empereurs, les villes qui demandérent qu'il leur fût permis de leur dresser des Temples, aquirent aussi le nom de Neocores.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie Mineure, l'a souvent exposée à de grands ravages. Elle fut prise par les Perses en 611 du temps d'Heraclius, & ruinée en 1101, par cette effroyable armée b de Normands ou de Lombards, comme veut Mr. du c Cange; & commandée par Tzitas & par le Comte de St. Gilles, qui fut ensuite connu sous le nom de Raimond Comte de Toulouse & de Provence, du temps que Baudouïn frere de Godefroi de Bouillon fut élû Roi de Jerusalem. Cette armée, qui étoit de cent mille hommes d'infanterie & de cinquante mille hommes de cavalerie, après l'expedition d'Angora passa le fleuve Halys; mais elle fut si bien battuë par les Mahometans, que les Géneraux eurent de la peine à se retirer à Constantinople auprès d'Alexis Comnene.

Les Tartares se rendirent les maîtres d'Ancyre en 1239. Elle fut ensuite le premier siege des Othomans, car Orthogul pere du fameux Othoman vint s'y établir, & non seulement ses successeurs s'emparérent de la Galatie: mais encore de la Cappadoce & de la Pamphilie. Angora fut funeste aux Othomans, & la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet, faillit à détruire leur Empire. Bajazet le plus fier des hommes, trop plein de confiance pour lui-même, abandonna son camp pour aller se divertir à la chasse. Tamerlan dont les troupes commençoient à manquer d'eau, profita de cette faute & s'étant rendu maître de la petite riviere qui couloit entre les deux armées, obligea trois jours après Bajazet d'en venir aux mains, pour ne pas laisser perir son armée de soif; cette armée fut taillée en pieces, & le Sultan fait prisonnier le 7. Août 1401. Après la retraite de Tamerlan, les enfans de Bajazet se cantonnérent où ils pûrent. Mahomet s'asseûra de la Galatie que son frere Eses lui disputoit; il se servit de Temirte, ancien Capitaine qui avoit servi sous Bajazet; & Temirte battit Eses à Angora & lui fit couper la tête.

Angora présentement est une des meilleures villes d'Anatolie, & montre par tout des marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les ruës que colomnes & vieux marbres, parmi lesquels on distingue une espece de Porphyre rougeâtre piqué de blanc, semblable à celui qui est aux Pennes proche de Marseille. On trouve aussi à Angora quelques morceaux de Jaspe rouge & blanc à grosses taches, approchant de celui de Languedoc. La plûpart des colomnes sont lisses & cilindriques, quelques-unes canelées en spire, les plus singulieres sont ovales, ornées d'une plate-bande par devant & par derriere, laquelle regne aussi tout le long du piédestal & du chapiteau. Elles me parurent assez belles pour les

a ΑΝΚΥΡΑϹ ΜΗΤ. Β. Ν. *Ancyra Metropolis bis Neocora.*
b Alexiad. lib. XI.
c Notæ in Alexiad.

Sur un autre piédestal orné d'un feston.

D. M.
VENTIDIA CAR
PILLA
VIXIT ANNIS
XXXIII M VIII
D VI
T LIUIUS CARPUS
PATER EI....
DIONYSIUS UXORI CARISSIMÆ

Sur les mêmes murailles du côté de la ville.

ΔΙΟΤΕΙΜΟϹ ΔΙ-	*Diotimus Dio-*
ΟΤΕΙΜΟ ΚΑΙ ΛΟ-	*timo & Lotatio*
ΤΑΤΙΟ ΙΔΙΟΙϹ	*propriis*
ΓΟΝΕΥΣΙ ΜΝΗ-	*parentibus*
ΜΗϹ ΧΑΡΙΝ.	*memoriæ gratia.*

Dans le même endroit sur une pierre enchassée.

EUTYCHUS
NEREI
CAESARIS
AUG
SER. VIC.
FILIO.

Le Château d'Angora est à triple enceinte, & ses murailles sont à gros quartiers de marbre blanc & d'une pierre qui approche du porphyre. On nous permit d'entrer par tout, & l'on nous conduisit dans la premiere enceinte à une Eglise Armenienne bâtie, à ce que l'on prétend, sous le nom de *la Croix* depuis 1200. ans. Elle est fort petite & fort obscure, éclairée en partie par une fenêtre, qui ne reçoit le jour qu'au travers d'une piece quarrée de marbre semblable à de l'albastre poli & luisant comme du Talc, mais il est terne en dedans & la lumiere qui passe au travers est sensiblement rougeâtre & tire sur la cornaline. Le soleil ne donnoit pas dessus quand nous l'observâmes ; c'est peut-être du marbre *sphengite* de Pline. Toute cette premiere enceinte est pleine de piédestaux & d'Inscriptions ; où est-ce qu'il n'y en a pas dans Angora ? Un habile Antiquaire y trouveroit à transcrire pendant un an. Voici celles que nous copiâmes.

L'Inscription qui fait mention de Julien l'Apostat est sur une pierre maçonnée & platrée, les caracteres en sont mal formez,

DOMINO TOTIUS ORBIS
JULIANO AUGUSTO
EX OCEANO BRI
TANNICO a VIS PER
BARBARAS GENTES
STRAGE RESISTENTI
UM PATEFACTIS....
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Apparemment qu'elle fut faite dans le temps que cet Empereur séjourna à Ancyre.

Sur un piédestal dans l'enceinte d'une Mosquée du même Château.

ΤΑΦΟΝ ΤΟΝ	
ΕΝΘΑ ΠΛΗΣΙ-	*Sepulchrum hoc*
ΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΘ	*& aram simul*
ΜΑ ΕΤΕΥΞ ΚΑ-	*excitavit in terra*
ΤΑ ΓΗΣ ΚΛΑΥΔΙΑ Η	*Claudia, Dexas*
ΚΑΙ ΔΕΞΑΣ ΑΘΗ	*item vocata,*
ΝΙΩΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ	*Athenioni dulcissimo*
ΚΑΙ ΦΙΛΤΑΤΩ ΑΓΝΟ	*& amabilissimo*
ΓΕΝΟΜΕΝΩ ΣΥΜ-	*Castoque conjugi,*
ΒΙΩ ΜΝΗΜΗΣ	*memoriæ causa.*
ΧΑΡΙΝ.	

Sur un piédestal dans l'enceinte du Château.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟϹ ΕΥΤΥ-	*Apollonius Euty-*
ΧΟΥ ΚΛΑΥΔΙΑ ΙΟΥ-	*chis F. Claudiæ Ju-*
ΛΙΤΤΗ ΣΥΜΒΙΩ Α-	*littæ conjugi opti-*
ΓΑΘΗ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ	*mæ hanc aram*
ΚΑΙ ΤΗΝ ΟϹΤΟΘΗ-	*& hoc monumen-*
ΚΗΝ ΜΝΗΜΗϹ ΧΑ-	*tum memoriæ causa*
ΡΙΝ ΑΝΕϹΤΗ-	*posuit.*
ϹΕΝ.	

a *Pour* VIIS.

Sur

Sur un autre piédestal dans le même Château.

ΑΡΧΗΣΑΝΙΑ
ΚΑΙ ΑΣΤΥΝΟ-
ΜΗΣ ΑΝΤΑΚΑΙ
ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
ΔΙΣ ΘΕΑΣ ΔΗΜΗ-
ΤΡΟΣ ΤΙΜΗΘΕΝ
ΤΑ ΕΝ ΕΚΚΛΗΣΙ-
ΑΙΣ ΠΟΛΛΑΚ
ΦΥΛΗ ΕΝΑΤΗ
ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΑΙΑ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

Sur une pierre d'un ancien bâtiment que les Turcs appellent *Meseresaul.*

D. M.
Q. AQVILIO LVCIO
LEG II AUG
SEVERIA MAPTINV
LA CONIVNX. ET
AQVILIA SEVERINA
FILIA ET HERES
F. C.

Dans la chambre d'un particulier qui loge dans cette maison, sur une pierre derriere la porte;

G. Longino Pau-	Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΩ ΠΑΥ-
lino G. Longi-	ΛΕΙΝΩ Γ. ΛΟΝΓΕΙ-
nus Sagaris, &	ΝΟΣ ΣΑΓΑΡΙΣ. ΚΑΙ
G. Longinus,	Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΟΣ
Claudianus,	ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΣ
Patri, me-	ΠΑΤΡΙ ΜΝΗ-
memoriæ causa.	ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ.

Dans le même bâtiment sur une pierre de la muraille.

Flavio Sabi-	ΦΛΑΟΥΙΩ ΣΑΒΕΙ-
no genere Nico	ΝΩ ΓΕΝΕΙ ΝΕΙΚΟ
mediensi, Filia	ΜΗΔΕΙΗ ΘΥΓΑΤΗΡ
Cippum (supple, posuit)	ΤΗΝ ΣΤΗΛΗΝ
memoriæ causa.	ΜΝΕΙΑΣ ΧΑΡΙΝ.

ΟΣΑΝ Δ ΕΞΚΥΛΗΤΟ	*Qui expilaverit*
ΜΝΗΜΑ ΔΩΣΕΙ ΕΙΣ	*Sepulchrum dabit*
ΤΩΝ ΦΙΣΚΟΝ Β. Φ.	*ad fiscum denaria bi mille quingenta.*

Sur trois differentes pierres du même bâtiment.

D. M.
C. JVL. CANDIDO
P.P. LEG. XVII. GEM.
HEREDES EX TES
TAMENTO FECE
RVNT.

ΛΟΥΚΙΟΣ	*Lucius*
ΣΕΡΗΝΙΑ ΣΥΝΒΙΩ	*Sereniæ conjugi*
ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΜΝΗ	*erexi, memoriæ*
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ	*gratia: prospere*
ΔΙ ΕΥΤΥΧΙΤΕ.	*agite.*

D. M.
C. SECVNDI
NIO IVLIANO
EQVITI LEG
XXII. PR. P.P. AN
N XXXV. STIP. XV
C. SERANIVS VE
CTIVS SECVNDVS
HERES ET CONLEGA
F. C.

Le Cimetiére des Chrêtiens est inépuisable en Inscriptions Grecques & Latines; mais la plûpart sont des Epitaphes de personnes pour lesquelles on ne s'interesse plus.

Sur un Tombeau.

D. M.
ASTIO AVG
LIB. TAR.
VENNONIA AETETE
CONIVGI
PIENTISSIMO FECIT.

Sur un autre Tombeau.

Valens & San-	ΟΥΑΛΗϹ ΚΑΙ ΣΑΝ-
batus propriæ ma-	ΒΑΤΟΣ [a] ΤΗΕ ΔΙΑ ΜΗ-
tri hanc aram	ΤΡΙ [b] ΑΕϹΤΗϹΑΝ ΤΟΝ
erexerunt memoriæ	ΒΩΜΟΝ ΜΝΗΜΗϹ
causa.	ΧΑΡΙΝ.

Sur un autre Tombeau.

C IVP SENECIO
NEM: VE
PROC PROV: GA
LAT. ITEM VICEPRAE
SIDIS EIVSD. PROV
ET PONTI
ZENO AVC CVB
TABVLAR
PROV: EIVSD: PRÆPO
SITO INCOMPARABILI.

Hors

[a] Pour τῇ ἰδίᾳ.

[b] Pour ἀνέστησαν.

Hors la ville autour du Couvent de Sainte Marie des Armeniens, parmi de beaux marbres antiques, des colomnes, architrâves, bases, chapiteaux qui sont auprès de la petite riviere de *Chibouboujou*, se voyent plusieurs Inscriptions, dont la plus remarquable est celle de M. Aurele.

IMP. CAESARI
M. AVRELLIO
ANTONINO. IN
VICTO. AVGVSTO
PIO FELICI
AEL. LYCINVS. VI.
DEVOTISSIMVS
NVMINI EIVS.

Peut-être même que le Buste qui est auprès, est celui de cet Empereur. C'est un Buste de front, de deux pieds de haut sur vingt pouces de largeur; mais il est fort maltraité. Le marbre est gris veiné de blanc, de même que le piédestal qui le soutenoit.

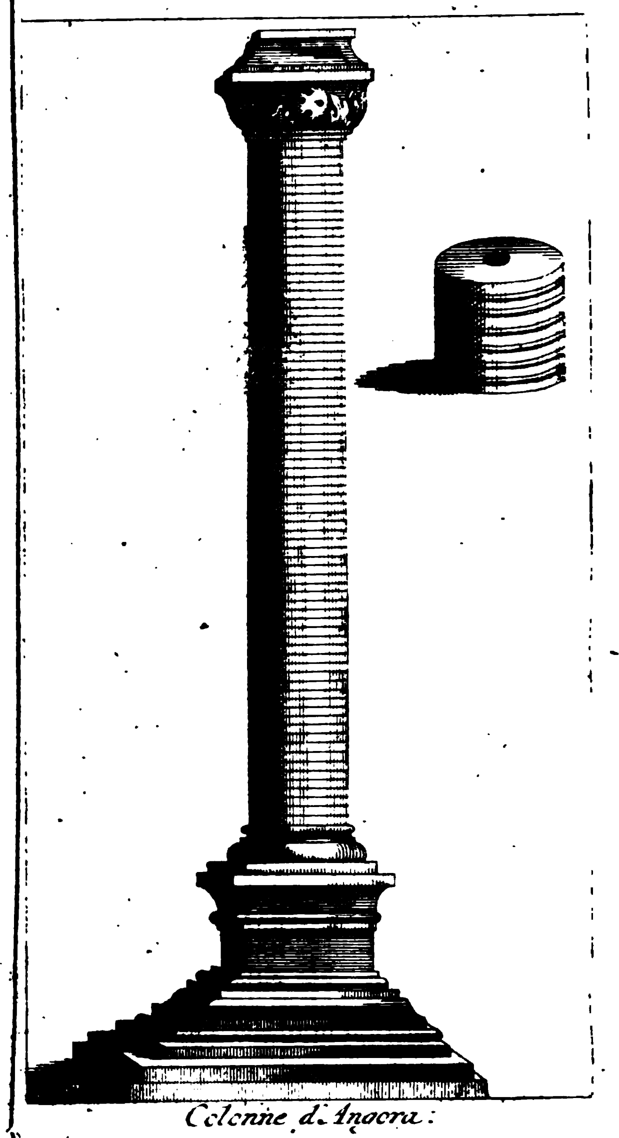
Voici une Inscription qui se trouve sur un autre piedéstal, couché sur un tombeau auprès du Couvent.

Γ. ΑΙΛ. ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΝ	*Gaium Ælium Flavianum*
ΣΟΥΛΠΙΚΙΟΝ ΔΙΣ Γ.	*Sulpicius bis Galat-*
ΛΑΤΑΡΧΗΝ ΤΟΝ Α	*archen castissimum*
ΓΝΟΤΑΤΟΝ ΚΑΙ ΔΙ	
ΚΑΙΟΤΑΤΟΝ	*& justissimum.*
ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ	*Flavianus*
ΕΥΤΥΧΗΣ	*Eutyches*
ΤΟΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΟΝ	*Dulcissimum*
ΠΑΤΡΩΝΑ.	
ΔΙΕΥΤΥΧΙ.	*patronum.*

Ces deux Epitaphes modernes sont dans le même Cimetiere.

HIC IACET INTERRATVS
D. IOANNES ROOS
SCOTVS QVI OBIIT IN AN
GORA DIE 22. IVNII ANNO
DOMINI M. DC. LXVIII.
ÆTATIS SVÆ XXXV.
ANNORVM
HODIE MIHI: CRAS TIBI.

HIC IACET
SAMVEL FARRINTON
ANGLVS. ACIDWALLI
FARRINGTON MERCA
TORIS LONDINENSIS
FILIVS: OBDORMIVIT
IN CHRISTO, ANNO
ÆTATIS XXIII.
SALVTIS MDCLX.



Colonne d'Angora.

Vous trouverez ici, Monseigneur, le dessein d'une colomne assez jolie qui est dressée prés du monument d'Auguste, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Cette colomne est à 15. ou 16. tambours de marbre blanc, hauts d'environ 20. pouces, la base & le chapiteau sont de même pierre. Ce chapiteau, qui est quarré, est orné à chaque coin d'une feuille d'Acanthe, & d'une espece d'écusson entre deux, dont les ornemens sont effacez. On n'y trouve aucune inscription. Les

Turcs

Turcs appellent cette colomme le *Minaret des filles*, parce qu'ils s'imaginent qu'elle soutenoit le Tombeau d'une fille.

Le Pacha d'Angora jouït de 30. ou 35. bourses de revenu. Les Janissaires y sont commandez par un Sardar; mais il n'y en a qu'environ trois cens. On compte dans cette ville quarante mille ames parmi les Turcs, quatre ou cinq mille Armeniens, & six cens Grecs. Les Armeniens y ont sept Eglises, sans compter le Monastere de *Ste. Marie*. Les Grecs n'ont qu'une Eglise dans la ville, & une dans le Château.

Angora est à quatre grandes journées de la Mer Noire par le plus court chemin. La Caravane d'Angora à Smyrne met 20. jours, & l'ancienne ville de *Cotyæum*, à qui les Turcs ont conservé le nom de *Cataye*, est à moitié chemin. Les Caravanes vont d'Angora à Pruse dans dix jours; d'Angora à Kesarie en huit, d'Angora à Sinope en dix, d'Angora à Ismith, ou l'ancienne Nicomédie en neuf jours: enfin d'Angora à Assamboul en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles Chevres du monde dans la campagne d'Angora. Elles éblouïssent par



leur blancheur, & leur poil qui est aussi fin que la soye, frisé naturellement par tresses de huit ou neuf pouces de long, est la matiere de plusieurs belles étoffes, & sur tout du Camelot; mais on ne permet gueres de transporter cette toison sans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Il semble que Strabon ait parlé de ces belles Chrevres. *Aux environs de la riviere Halys*, dit-il, *on nourrit des moutons dont la laine est fort épaisse & fort douce*; & *de plus il y a des Chevres qui ne se trouvent pas ailleurs*. Quoiqu'il en soit, ces belles Chevres d'aujourd'hui ne se voyent qu'à quatre ou cinq journées d'Angora & de Beibasar; leurs portées dégénerent quand on les transporte plus loin. Le fil de Chevre se vend depuis 4. livres jusques à 12. ou 15. livres l'Oque; il y en a même de 20. ou 25. écus l'Oque, mais ce dernier est destiné uniquement pour le Camelot que l'on fait pour le Serrail du Grand Seigneur. Les Ouvriers d'Angora employent le fil de Chevre tout pur dans leurs Camelots, au lieu qu'à Bruxelles, je ne sçai par quelle raison, on est obligé d'y mêler du fil de laine. En Angleterre on mêle cette toison dans les Perruques, mais il ne faut pas qu'elle soit filée: elle fait la richesse d'Angora, tous les bourgeois s'appliquent à

à ce commerce. On a raison de préferer le poil de Chevre d'Angora, à celui de Cougna, qui est l'ancienne ville d'*Iconium* où Ciceron fit assembler l'armée Romaine; car les Chevres de Cougna sont toutes ou brunes ou noires.

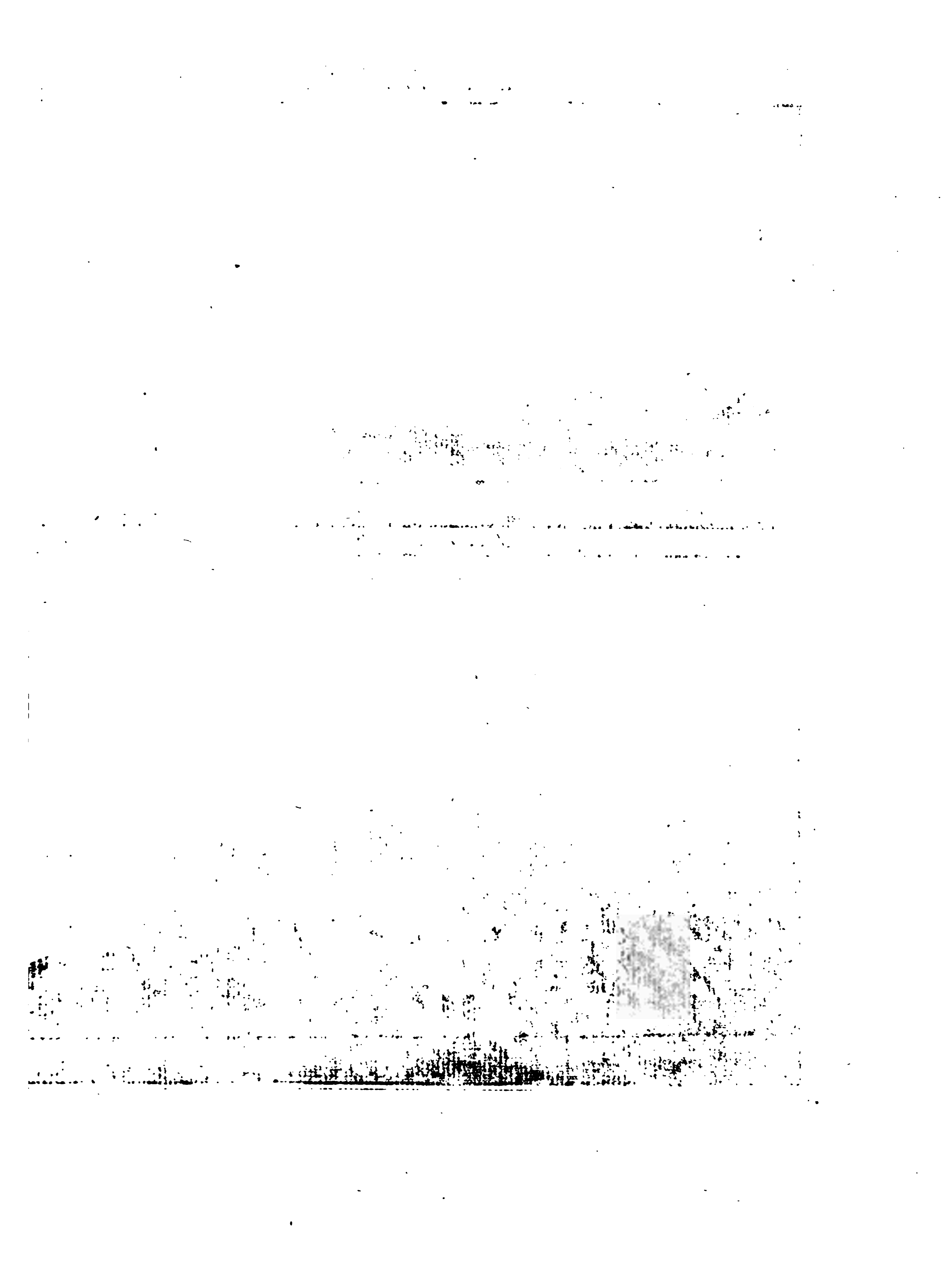
Le 2. Novembre nous partîmes d'Angora pour Pruse ou *Brousse*, comme disent les Francs, accompagnez seulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendoit pas le Franc, ainsi nous fûmes obligez de nous servir nous-mêmes. On ne marcha ce jour-là que pendant quatre heures, dans un beau pays plat & bien cultivé. Nous couchâmes à *Sonsons* méchant village où nous joignîmes quelques personnes de Kesarie qui alloient à Pruse. Le 3. Novembre on marcha pendant sept heures, dans de belles plaines relevées d'une seule colline, en deçà d'*Aias* ville assez jolie, dans un fond dont les Jardins sont agréables & où il ne manque pas de vieux marbres. Le lendemain nous arrivâmes à Beibazar après neuf heures de marche.

Beibazar est une petite ville bâtie sur trois collines à peu près égales, dans une vallée assez resserrée. Les maisons sont à deux étages, couvertes assez proprement avec des planches; mais il faut toûjours monter ou descendre. Le ruisseau de Beibazar se jette dans l'*Aiala* après avoir fait moudre quelques moulins & porté la fertilité dans plusieurs campagnes partagées en fruitiers & en potagers. C'est de là que viennent ces excellentes poires que l'on vend à Constantinople, sous le nom de *Poire d'Angora*; mais elles sont fort tardives & nous n'eûmes pas le plaisir d'en gouter. Tout ce quartier est sec & pelé, excepté les fruitiers. Les Chevres n'y brouttent que des brins d'herbes, & c'est peut-être, comme remarque Busbeque, ce qui contribuë à conserver la beauté de leur toison, qui se perd quand elles changent de climat & de pâturage. Les Bergers de Beibazar & d'Angora les peignent souvent, & les lavent dans les ruisseaux. Ce pays me fait souvenir de la *Terre sans bois*, dont parle Tite-Live; laquelle ne devoit pas être éloignée de Beibazar, puisque le fleuve Sangaris y rouloit ses eaux; on n'y brûloit que de la bouze de vache, comme l'on fait en plusieurs endroits de l'Asie.

Nous partîmes de Beibazar le 6. Novembre sur les neuf heures du matin, & nous retirâmes vers les quatre heures du soir dans un vieux bâtiment abandonné & sans couvert, cependant la campagne est belle & bien cultivée, quoique relevée de buttes assez escarpées. On y passe la riviere d'Aiala dans un gué profond, ses eaux inondent les terres quand on veut, mais c'est pour y élever de très-bon ris. Elle va se jetter dans la Mer Noire, & nous avions déja campé à son embouchûre en allant à Trebisonde.

On monta à cheval sur les six heures du matin pour arriver le 7. Novembre à une heure & demi, proche le village de *Kabé*, dans un Kan sans banquette, ou pour mieux dire, dans une grande écurie. La campagne commence à s'élever en montagnes couvertes de Pins & de Chênes que l'on ne coupe jamais, & qui neanmoins ne sont gueres plus hauts que nos taillis, tant les terres y sont maigres & ingrates. Le 8. nous couchâmes à *Caragamous* après une traite de dix heures, au travers d'une des plus belles plaines d'Asie, inculte pourtant, sans arbres, assez seche, quoique marécageuse en quelques endroits, & entrecoupée de collines assez basses. Les vieux marbres, qui sont dans les Cimetiéres, marquent bien qu'il y avoit là anciennement quelque fameuse ville, mais comment en découvrir le nom, supposé qu'il se puisse trouver encore dans quelque Inscription? On ne s'y repose nulle part, & les voituriers ne songent qu'à éviter les voleurs.

Le 9. Novembre nous poursuivîmes nôtre route pendant sept heures dans la même plaine. On y découvre plusieurs villages, dont les champs sont arrosez par une petite riviere qui serpente agréablement. On s'arrêta à *Mounptalat* dans un mauvais Kan, au lieu d'aller, comme nous le souhaitions, à *Eskissar* qui est à une lieuë de là. Tous les lieux que les Turcs appellent *Eskissar* sont remarquables par leur antiquité, de même que ceux que les Grecs nomment *Paleocastron*, car ces deux mots signifient un *vieux Château*. On nous assûra qu'Eskissar étoit une assez bonne ville remplie de vieux marbres: elle est à gauche du grand chemin de Pruse; ne seroit-ce point la celebre *Pessinunte*? La marche du 10. Novembre fut de 12. heures, parmi de belles plaines bordées de petits bois. Nous fûmes logez agreablement à *Boutdouc* dans un Caravanserai couvert de plomb, de même que le dôme de la Mosquée. Les Cimetiéres n'y manquent pas de colomnes, & l'on ne voit que vieux marbres dans le village, mais sans Inscriptions. La marche du 11. Novembre fut pareille à celle du jour precedent, on se retira à *Koursounou* dans un assez beau Caravanserai au delà d'une petite riviere; c'est un pays de bois & sur tout de Chênes. Le 12. Novembre on arriva à *Acsou*, qui signifie une *Eau blanche*. C'est un village, à cinq heures de Pruse, dans une plaine bien cultivée & bien peuplée; après laquelle on ne trouve que des bois de Chênes grands & petits de differentes especes. Nous laissâmes tout ce jour-là le Mont Olympe à nôtre gauche. C'est une horrible chaîne de montagnes, sur le sommet desquelles il ne paroissoit encore que de la vieille neige & en fort grande quantité.



Prusa, du chemin d'Angora. Tom:II. Pag:187.



Du Mont d'Olympe. Tom:II. Pag:[illegible]



Il y a long-temps, Monseigneur, que je n'ai eû l'honneur de vous parler Botanique, quoique nous ayions vû de très-belles Plantes depuis Tocat, mêlées avec la plûpart de celles que nous avions observées en Armenie, & avec plusieurs autres qui ne sont pas rares en Europe. En approchant du Mont Olympe on ne voit que des Chênes, des Pins, du Thym de Crete, du Ciste à Ladanum, d'une autre belle espece de Ciste, que J. Bauhin a nommé [a] *Ciste de Crete à larges feuilles*, lequel non seulement vient à la campagne de Montpellier, mais à l'Abbaye de Fontfrede, & dans tout le Roussillon. C. Bauhin remarque avec raison, que Belon l'a observé sur le Mont Olympe, mais Bauhin l'a confondu avec le Ciste à Ladanum, dont Belon & Prosper Alpin ont fait mention. L'Aune, l'Ieble, le Cornouiller mâle & femelle, la Digitale à fleur ferruginée, le Pissenlit, la Chicorée, le petit Houx, la Ronce sont communes aux environs du Mont Olympe : mais combien d'autres choses rares n'y a-t-il pas? Il faut les reserver pour l'*Histoire des Plantes du Levant*, à laquelle j'espere travailler quelque jour.

Nous arrivâmes enfin à Pruse, après cinq heures de marche dans des défilez couverts de bois, lesquels vont aboutir aussi à cette belle plaine qui est au Nord du Mont Olympe. On commence à y voir des Plantes & des Chataigniers aussi hauts que les Sapins qui sont sur la montagne. A la verité les Landes sont un peu gâtées par les pierres que les eaux charrient; mais à mesure qu'on approche de Pruse, les champs sont couverts de Meuriers & de vignobles. La plûpart des Meuriers sont bas & comme plantez par pepinieres. Les plus grands sont serrez les uns près des autres, & forment de petites forêts entrecoupées par de grandes brossailles, parmi lesquelles naît une espece d'*Apocin*, laquelle non seulement se tortille sur les hayes, mais qui grimpe aussi sur les plus grands arbres. En arrivant à Pruse, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville, au travers des futayes. Le plus bel endroit de cette place, qui est le quartier du Serrail, ne paroît pas; c'est-pourquoi j'ai l'honneur de vous en envoyer deux Plans differens. Le premier a été dessiné au Nord-Est sur le chemin d'Angora, & l'autre du côté des Bains au Nord-Nord-Ouest.

Pruse, capitale de l'ancienne Bithynie, est la plus grande & la plus magnifique ville d'Asie. Cette Place s'étend du Couchant au Levant au pied des premieres collines du Mont Olympe, dont la verdure est admirable. Ces collines sont, pour ainsi dire, autant de degrez pour aller sur cette fameuse montagne. Du côté du Nord la ville se trouve à l'entrée d'une grande & belle plaine où l'on ne voit que Meuriers & arbres fruitiers. Il semble que Pruse ait été faite exprès pour les Turcs, car le Mont Olympe lui fournit tant de sources, que chaque maison a ses fontaines; & je n'ai point vû de ville qui en ait autant, si ce n'est Grenade en Espagne. La plus considérable des sources de Pruse, est au Sud-Ouest auprès d'une petite Mosquée. Cette source qui fournit de l'eau, de la grosseur du corps d'un homme, coule dans un canal de marbre & va se distribuer dans la ville. On assûre qu'on y compte plus de trois cens Minarets. Les Mosquées sont très-belles, la plûpart sont couvertes de plomb, embellies de dômes, de même que les Caravanserais. Au delà de la ruë des Juifs, à main gauche en allant aux Bains, est une Mosquée Royale, dans la cour de laquelle sont les Mausolées de quelques Sultans, dans des chapelles solidement bâties & separées les unes des autres. Nous ne trouvâmes personne assez instruit pour nous apprendre les noms de ces Sultans. On peut consulter Leunclaw qui a fait un fort beau Traité [b] des Tombeaux des Sultans.

[c] Le nouveau Serrail est sur une colline escarpée dans le même quartier; c'est l'ouvrage de Mahomet IV. car le vieux Serrail fut bâti du temps d'Amurat ou Mourat I. Les Caravanserais de la ville sont beaux & commodes. Le Bezestein est une grande maison bien bâtie où sont plusieurs magazins & boutiques semblables à celles du Palais de Paris, & l'on y trouve toutes les marchandises du Levant, outre celles que l'on travaille dans cette ville. Non seulement on y consomme la soye du Pays, qui passe pour la plus belle soye de Turquie, mais encore celle de Perse, qui n'est ni si chere ni si estimée. La soye de Pruse vaut jusques à 14. ou 15. piastres l'Oque & demi. Toutes ces soyes y sont bien employées, car il faut convenir que les meilleurs Ouvriers de Turquie sont à Pruse, & qu'ils executent admirablement les desseins de Tapisseries qu'on y envoye de France ou d'Italie.

La ville d'ailleurs est agréable, bien pavée, propre, sur tout dans le quartier du Bazar. On y boit d'assez bon vin à trois parats l'Oque. Le pain & le sel y sont à fort bon marché. La viande de boucherie y est bonne. On y mange d'excellentes Truites & de bons Barbeaux. Les Carpes y sont d'une grandeur & d'une beauté surprenante, mais fades & mollasses à quelque sauce qu'on les mette. En venant d'Angora à Pruse on passe un beau ruisseau, sur un pont assez bien bâti;

a *Cistus ledon Creticum latifolium.* I. B.

b *Libitinarius Index Osmanidarum. Francofurti.* 1591.

c *Leuncl. Hist. Musulm. Lib.* 5.

bâti, ce ruisseau coule ensuite dans des vallées de Chênes, du côté du Midi. Je crois que c'est le Loufer qui va passer vers Montania. Il y a dix ou douze mille familles de Turcs dans Pruse, lesquelles font plus de quarante mille ames, à ne compter que quatre personnes par famille. On y compte quatre cens cases ou familles de Juifs, cinq cens cases d'Armeniens, & trois cens familles de Grecs. Neanmoins cette ville ne nous parut pas fort peuplée, & son enceinte n'a pas plus de trois milles de tour. Les murailles sont à moitié ruinées & n'ont jamais été belles, quoique fortifiées par des Tours quarrées. On n'y remarque ni vieux marbres ni Inscriptions. On ne voit même que peu de marques d'antiquité dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie plusieurs fois. Sa situation n'est pas si avantageuse qu'elle paroît, puisqu'elle est dominée par des collines du côté du Mont Olympe. Il n'est permis qu'aux Musulmans de loger dans la ville. Les fauxbourgs qui sont incomparablement plus grands, plus beaux, & mieux peuplez, sont remplis de Juifs, d'Armeniens & de Grecs. Les Platanes y sont d'une beauté surprenante & font un païsage admirable, entremêlez avec des maisons dont les terrasses ont une vûë tout-à-fait charmante.

Les Tombeaux d'Orcan, de sa femme & de ses enfans, sont dans une Eglise Grecque couverte en Mosquée, qui n'est ni grande ni belle. A l'entrée sont deux grosses colomnes de marbre, & tout au fond quatre petites qui ferment le Chœur, auquel les Turcs n'ont pas touché; ainsi leurs bases ne sont pas à la place de leurs chapitaux, ni les chapitaux à la place des bases, comme Mrs. Spon & Wheler l'ont écrit. Ce Chœur, quoique revêtu de marbre, n'a jamais été beau; la pierre est d'un blanc sale, sombre, & jaspée en quelques endroits. Le Sanctuaire y subsiste encore avec un perron à quatre marches. On fait voir aux étrangers, dans le Vestibule de la Mosquée, le prétendu Tambour d'Orcan, lequel est trois fois plus grand que les Tambours ordinaires. Quand on le remuë il fait beaucoup de bruit, par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matiere qui le font resonner, au grand étonnement des gens du pays. Le Chapelet de ce Sultan est aussi dans le même lieu, ses grains en sont de jay & gros comme des noix. Il reste encore à la porte de cette Mosquée une piece de marbre sur laquelle on lisoit autrefois une Inscription Grecque, car pour aujourd'hui on n'y connoît plus rien. Outre les Mosquées dont j'ai parlé, il y a dans Pruse plusieurs Colleges d'Institution Royale, où les Ecoliers sont nourris & instruits gratuitement dans la Langue Arabe & dans la connoissance de l'Alcoran. On les distingue par la sesse blanche de leurs Turbans, laquelle forme des nœuds gros comme le poing, disposez en étoiles. On garde dans une Chapelle Turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland. La Chapelle est sur une éminence du côté du Sud-Ouest.

Il y a un Pacha dans Pruse, un Janissaire Aga qui commande environ 250. Janissaires, & un Moula ou grand Cadi qui est le plus puissant Officier de la ville. Dans le tems que nous y étions, c'étoit le fils du Moufti de Constantinople qui occupoit cette place, & même il avoit la survivance de la charge de Moufti, qui est une chose sans exemple en Turquie il suivit peu de tems après le sort de son pere; non seulement le fils fut dépouillé de ses biens & honneurs, mais mis à mort dans le tems que le pere fut traîné sur une claye à Andrinople.

Les Armeniens n'ont qu'une Eglise dans Pruse. Les Grecs en ont trois. Les Juifs y ont quatre Sinagogues. Nous fûmes surpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler aussi bon Espagnol que dans Madrid. Les Juifs à qui je m'adressai, m'assûrerent qu'ils avoient toûjours conservé leur langue naturelle, depuis que leurs peres s'étoient retirez de Grenade en Asie. Il est vrai qu'ils choisirent la ville du monde, qui par sa situation & par ses fontaines, ressemble le plus à Grenade, comme je l'ai dit ci-devant.

Le 21. Novembre nous partîmes à sept heures du matin pour aller voir le Mont Olympe, dont la montée est assez douce: mais après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que des Sapins & de la neige; desorte que, sur les onze heures, nous fûmes obligez de nous arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort élevé. Pour aller de là au sommet de la montagne, qui est une des plus grandes d'Asie, & semblable aux Alpes & aux Pyrenées, il faudroit que les neiges fussent fonduës, & marcher encore pendant toute une journée. La saison ne nous permit pas d'y voir les Plantes les plus curieuses. Les Hêtres, les Charmes, les Trembles, les Noisetiers n'y sont pas rares. Les Sapins ne different point des nôtres, car nous en examinâmes les feuilles & les fruits avec exactitude. Après tout nous ne fûmes pas trop contens de nôtre herborisation, quoique nous y eussions remarqué quelques Plantes singulieres, parmi beaucoup d'autres qui sont communes sur les montagnes d'Europe. C'est près de ce Mont Olympe, que nos pauvres Gaulois furent défaits par Manlius qui, sous prétexte qu'ils avoient suivi le parti d'Antiochus, voulut se vanger sur eux des maux que leurs peres avoient faits en Italie.

Le

Le 23. Novembre nous allâmes voir les nouveaux Bains de *Capliza*, au Nord-Nord-Oüest à un mille de la ville & à main droite du chemin de *Montania*. Les Turcs les appellent *Jani-Capliza*, c'est à dire *Nouveaux Bains*. Ce sont deux bâtimens tout près l'un de l'autre, dont le plus grand est magnifique, relevé de quatre grands dômes couverts de plomb, percez comme en écumoire, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison; & tous les trous de ces dômes sont fermez par des cloches de verre semblables à celles dont les Jardiniers se servent pour couvrir les Melons. Toutes les sales de ce Bain sont pavées de marbre. La premiere est fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette Sale est occupé par une belle fontaine à plusieurs tuyaux d'eau froide, & le tour des murailles est relevé d'une banquette de deux pieds, couverte de nattes, sur lesquelles on quitte ses habits. A droite sont les Salons où l'on se baigne, éclairez par des dômes percez de même que les grands. On tempere dans ces appartemens les sources d'eau chaude avec celles d'eau froide. Le reservoir de marbre où l'on se baigne, & où l'on nage si l'on veut, est dans la derniere Sale. On fume dans cette maison, & l'on y boit du Caffé & du Sorbec; ce dernier n'est que de l'eau à la glace, dans laquelle on délaye quelques cueillerées de Raisiné. Ce Bain n'est destiné que pour les hommes, les femmes se baignent dans l'autre; mais il n'est pas si beau, les dômes en sont petits & couverts de ces tuiles creuses, qu'on appelle des *Fequieres* à Paris.

Les sources d'eau chaude coulent sur le chemin qui est entre les deux Bains. Leur chaleur est si grande, que les œufs y deviennent mollets dans dix ou douze minutes, & tout-à-fait durs en moins de vingt; ainsi l'on n'y sçauroit souffrir le bout du doigt. L'eau qui est douce, ou plûtôt fade, sent un peu la teinture du cuivre; elle fume continuellement. Les parois des canaux sont couleur de rouille, & la vapeur de ces eaux sent les œufs couvis. Ces Bains sont sur une colline qui se perd dans la grande plaine de Pruse. Sur la même croupe entre le chemin de Montania & de Smyrne, il y a deux autres Bains dont l'un est nommé *Cucburtli*, à cause que ses eaux sentent le soufre. a C'est Rustom-Pacha, gendre de Solyman II. qui en a fait faire le bâtiment.

A deux milles de Pruse, & à un mille des Bains nouveaux, sur le chemin qui va de Smyrne à la ville de *Cecbirgé*, sont les anciens Bains de *Capliza*, que les Turcs appellent *Eski-capliza*. Le Docteur Marc Antoine *Cerri* nous y accompagna & nous fit remarquer que dans ce village il y avoit un bel Imaret; c'est sans doute celui qui fut fondé par b Mourat I. Les eaux du vieux Capliza sont fort chaudes, & quoique le bâtiment soit à peu près comme celui des nouveaux Bains, & par consequent peu ancien; il y a beaucoup d'apparence que ce sont les eaux chaudes Royales dont se servoient les Grecs, du tems que leur Empire florissoit, & dont c Constantin & d Etienne de Byzance ont fait mention. Mahomet I. les fit rétablir & mettre dans l'état où elles sont. Outre ce grand Bain, il y a dans le même village un autre Bain plus petit, que les Turcs frequentent aussi & où ils se font donner la douche. Les eaux de tous ces Bains, tant vieux que nouveaux, blanchissent l'huile de Tartre, & ne font rien avec le papier bleu.

Nous connûmes deux Herboristes à Pruse, l'un Emir & l'autre Armenien, qui passoient pour de grands Docteurs. Ils nous fournirent des racines du veritable Ellebore noir des anciens, autant que nous voulumes pour en faire l'extrait. C'est la même espece que celle des Anticyres & des côtes de la Mer Noire. Cette Plante que les Turcs appellent *Zoplemé* & qui est très-commune au pied du Mont Olympe, a pour racine un trognon, gros comme le pouce, couché en travers, long de trois ou quatre pouces, dur, ligneux, divisé en quelques racines plus menuës & tortuës. Toutes ces parties poussent des jets de deux ou trois pouces de long, terminez par des œilletons ou des bourgeons rougeâtres; mais le trognon & les subdivisions sont noirâtres en dehors, & blanchâtres en dedans. Les fibres qui les accompagnent sont touffuës, longues de huit ou dix pouces, grosses depuis une ligne jusques à deux, peu ou point du tout cheveluës. Les plus vieilles sont noirâtres en dedans, d'autres brunes; les nouvelles sont blanches; les unes & les autres ont la chair cassante, sans acreté ni odeur, & sont traversées d'un nerf roussâtre. Elles sentent comme le lard quand elles bouillent dans l'eau.

De 25. livres de ces racines, nous en tirâmes deux livres & demi d'extrait, brun, très-amer & résineux. Il purge étant pris seul depuis vingt grains jusques à demi gros. Trois Armeniens à qui nous en donnâmes, se plaignirent tous d'avoir été fatiguez par des nausées, des tiraillemens d'entrailles, d'une impression de feu, & d'acreté dans l'estomac, le long de l'esophage, dans la gorge & au fondement; de crampes, de mouvemens convulsifs, joints à des élancemens violens.

a. *Leuncl. Ind. Libiti.*
b. *Leuncl. Hist. Musul. lib. v. in* Murat Chan Gasi.
c. *De administr. Imp. cap. 50.* Τὰ δὲ ἐν Προύσῃ βασιλικὰ λεγόμενα.
d. *Stephan. ad vocem* Θέρμα.

violens dans la tête, qui venoient comme par fusées, & qui se renouvelloient quelques jours après. Ainsi nous commençames par rabbattre la moitié de l'estime que nous avions pour ce grand remede. A l'égard des racines, il faut en user comme de celles de nôtre Ellebore, les faire bouillir à la quantité d'un gros, ou d'un gros & demi dans du lait, les laisser infuser pendant la nuit; faire chauffer le lait le lendemain au matin & le passer par un linge.

Les Turcs attribuent de grandes vertus à cette Plante, mais nous ne pûmes les apprendre. Le Sr. Antoine Cerci qui a pratiqué long-tems la Medecine à Constantinople, à Cutaye & à Pruse, nous assûra qu'il ne s'en servoit plus, à cause des accidens qu'elle cause aux malades. Il nous apprit qu'on amassoit de la Gomme Adragant, à *Caraissar*, ou *Château-noir*, à quatre journées de Pruse. Quoiqu'il soit homme d'esprit, il n'a point de goût pour l'antiquité : il se moquoit de nous quand nous parlions de la belle Grece & nous renvoyoit à Nicée & à Cutaye. *Nicée* n'est qu'à une journée de Pruse, mais au delà d'une montagne si occupée par les voleurs, qu'on n'ose y passer sans une bonne escorte. *Cutaye* n'est qu'à trois journées de Pruse. On accusoit le Pacha qui y commandoit, de s'entendre avec les voleurs & d'en tirer une rétribution considérable. Les Caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Pruse; c'est leur chemin pour venir de *Satalié* ou *Attalia* ancienne ville de Caramanie. On va de Pruse à *Montania* dans quatre heures, & de Montania à Constantinople par eau dans une matinée; ainsi il ne faut qu'une journée pour aller de Pruse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Pruse à Scutari. Le Mont Olympe s'appelle en Turc *Anatolai-dag*. Les Grecs l'ont autrefois nommé, *la Montagne des Caloyers*, à cause qu'il y avoit plusieurs solitaires qui s'y étoient retirez.

Le nom de Pruse & sa situation au pied du Mont Olympe, ne permettent pas de douter que cette ville ne soit l'ancienne *Προῦσα* bâtie par Annibal, s'il faut s'en rapporter à Pline, ou plûtôt par Prusias Roi de Bithynie qui fit la guerre à Crœsus & à Cyrus, comme l'assûrent Strabon & son Singe Etienne de Byzance. Elle seroit même plus ancienne, s'il est vrai qu'Ajax s'y soit percé la poitrine avec son épée, comme il est répresenté sur une Médaille de Caracalla. Il est surprenant que Tite-Live qui a si bien décrit les environs du Mont Olympe, où les Gaulois furent défaits par Manlius, n'ait point parlé de cette Place. Après que Lucullus eut batu Mithridate à Cyzique, Triarius vint assiéger Pruse & la prit. Les Médailles de cette ville, frapées aux têtes des Empereurs Romains, montrent bien qu'elle leur fut attachée fidélement. Les Empereurs Grecs ne la possedérent pas si tranquillement. Les Mahometans la pillerent & la ruinerent sous Alexis Comnene. L'Empereur Andronic Comnene, à ce que dit Nicetas, la fit saccager à l'occasion d'une révolte qui s'y étoit excitée. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Theodore Lascaris, Despote de Romanie, s'empara de Pruse à l'aide du Sultan d'Iconium, sous prétexte de conserver les places d'Asie à son beau-pere Alexis Comnene, surnommé Andronic. Pruse fut assiegée par Bem de Bracheux qui avoit mis en fuite les troupes de Theodore Lascaris. Les Citoyens firent une si belle résistance, que les Latins furent contraints d'abandonner le siége, & la Place resta à Lascaris par la Paix qu'il fit en 1214. avec Henri II. Empereur de Constantinople & frere de Baudouïn.

Pruse fut le second siége de l'Empire Othoman en Asie, car il faut convenir qu'Angora fut la premiere Place où les Turcs s'établirent; ils se rendirent les maîtres de Pruse par famine, & par la négligence des Empereurs Grecs. Cet illustre Othoman, que l'on peut comparer aux plus grands Heros de l'antiquité, fit bloquer la ville par deux Forts qui l'empêcherent de recevoir aucunes provisions. L'un étoit aux vieux Bains de Capliza avec une forte garnison de gens choisis, commandez par son frere Actemur grand homme de guerre. L'autre qui étoit sur une des collines du Mont Olympe, qui divisoient la ville, se nommoit le Fort de *Balabansouc*; il étoit commandé par un Officier général de grande réputation. Comme Pruse s'affamoit tous les jours, Othoman que la goutte attachoit dans son lit, ordonna à son fils Orcan d'en faire le siége. D'autres assûrent qu'il s'y trouva en personne. Quoiqu'il en soit, Beroses Gouverneur de la Place, capitula le plus honorablement qu'il pût en 1327. Calvisius rapporte la prise de Prusa en 1326.

Après la défaite de Bajazet, Tamerlan vint à Prusa où il trouva les thresors que cet Empereur y avoit amassez, & dont il avoit dépouillé les Princes voisins. On y mesuroit, à ce que dit Ducas, les Pierres précieuses & les Perles par boisseaux. Mais quand Tamerlan fut descendu du côté de Babylone, le Sultan Mahomet, fils de Bajazet qui regna dans la suite sous le nom de Mahomet I. prit possession de Pruse, quoiqu'il eût établi le siége de ses Etats à Tocat. Isa-beg, un de ses freres, se presenta devant la ville, mais les habitans l'abandonnérent pour se retirer dans le Château, & s'y défendirent avec tant de fermeté, qu'Isa-beg ne pouvant l'emporter, fit brûler & razer la ville. Elle fut rétablie quelque tems après par Mahomet qui battit les troupes de son frere. Il semble que cette Place

étoit

étoit destinée à servir de joüet aux Othomans. Solyman qui étoit un autre fils de Bajazet, se saisit du Château de Pruse par une fausse lettre qu'il fit donner au Gouverneur, de la part de son frere Sultan Mahomet, par laquelle il lui ordonnoit de remettre ce Château à Solyman; mais Mahomet le recouvra par le moyen du même Gouverneur, qui par un remords de conscience de s'être laissé tromper, la fit passer entre les mains de son premier maître, dans le tems que Solyman fut obligé de passer en Europe pour aller défendre ses Etats qu'un autre de ses freres avoit envahis; & par un malheur bien extraordinaire cette Place qui ne s'attendoit pas à changer de maître, se vit encore exposée aux insultes de Caraman, Sultan d'Iconium, qui la prit & la pilla en 1413. Il fit déterrer les os de Bajazet & les fit brûler, pour se vanger de ce que cet Empereur avoit fait couper la tête à son pere. Leunclaw ajoute, que Caraman fit brûler Pruse en 1415.

Après la mort de Mahomet I. son fils Mourat ou Amurat II. qui se tenoit à Amasia, vint à Pruse pour se faire déclarer Empereur. On lit dans les *Annales des Sultans*, qu'il y eût un si grand incendie à Pruse en 1490. que les 25. Regions en furent consumées; & c'est par là que nous apprîmes que la ville étoit divisée en plusieurs Regions. Zizime cet illustre Prince Othoman, fils de Mahomet II. disputant l'Empire à son frere Bajazet, saisit la ville de Pruse pour s'assûrer de l'Anatolie; mais ayant été battu deux fois par Acomathe Général de Bajazet, il fut obligé de se retirer chez le Grand Maître de Rhodes. C'est ce même Zizime qui vint en Italie chez le Pape Innocent IV. & qui mourut à Terracine, en accompagnant le Roi Charles VIII. dans son voyage de Naples.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XXII.

VOYAGE DE SMYRNE ET D'EPHESE.

MONSEIGNEUR,

Dans l'incertitude où nous étions, si nous aurions meilleur marché des voleurs qui sont sur le grand chemin de Constantinople, ou de ceux qui courent sur la route de Smyrne, nous preferâmes le voyage de cette derniere ville, dans l'esperance non seulement de trouver des Plantes plus rares que nous n'avions fait sur le canal de la Mer Noire; mais encore pour nous approcher de la Syrie dont nous avions dessein de voir les côtes.

Nous partîmes donc le 8. Decembre de Pruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demi de marche. On passe par *Cecbirgé* où sont les vieux Bains de Capliza, & de là sur le pont du *Loufer* ou *Merapli* petite riviere qui tombe du Mont Olympe, & qui va se jetter dans la mer près de *Montania*. Les Truites du Loufer sont excellentes, & tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche regne une chaine de collines, sur laquelle est *Phisidar* bourgade considérable habitée par des Grecs, qui pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'aucuns Turcs, payent double Capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un Cadi ambulant.

Le 9. Decembre après une marche de 9. heures, on commença à découvrir le lac d'*Abouillona* qui a 25. milles de tour, & sept ou huit milles de largeur en quelques endroits, entrecoupé de plusieurs Isles & de quelques Peninsules; c'est proprement le grand égoût du *Mont Olympe*. La plus grande de ces Isles a trois milles de circonference & s'appelle *Abouillona* de même que le village, qui est sans doute l'ancienne ville d'*Apollonia*, puisque c'est de ce Lac que sort la riviere de *Rhyndacus* qui va passer à *Lopadi* ou *Loubat*. *Caragas* est encore un village de Grecs dans une autre Isle du même Lac; mais il s'est mêlé quelques Turcs parmi eux. Les uns & les autres passent d'une Isle à l'autre sur des Caïques à voile, pour les aller cultiver. Les Carpes de ce Lac pesent 12. ou 15. livres; mais nous ne les trouvâmes pas meilleures que celles que nous avions mangées à Pruse. Ce Lac s'appelloit anciennement *Stagnum Artynia*. Le *Rhyndacus* se nommoit *Lycus*, & peut-être que *Lopadi* petite ville à une lieuë au dessous, est la ville de *Metellopolis* dont Pline a fait mention; mais il ne faut pas la confondre avec la *Metellopolis* de Strabon. Suivant cet Autheur le Lac d'*Abouillona* s'appelloit *Apolloniatis*, & la ville qui s'y trouvoit, portoit le nom d'*Apollonia*. La Médaille de Septime Severe, dont le revers represente un vaisseau à la voile, marque bien que les habitans s'addonnoient fort à la navigation, & que

la

la ville devoit être considérable. Celle de M. Aurele, au revers de laquelle se voit le *Rhyndacus* à longue barbe, couché & appuyé sur son urne, tenant un roseau de la main gauche & poussant de la droite un bateau, fait entendre que cette riviere étoit navigable dans ce tems-là.

Mr. Vaillant assûre qu'il a vû la ville d'*Appollonia*, & la place sur une colline, au pied de laquelle coule le *Rhyndacus* à 15. milles de la mer; mais sans doute que ce sçavant homme prit *Lopadi* pour *Appollonia*, laquelle ne sçauroit être que le village d'*Abouillona*. Apollon étoit sans doute reveré dans cette ville, car outre qu'elle en portoit le nom, ce Dieu est répresenté sur une Médaille de M. Aurele debout devant un trepié, autour duquel est tortillé un serpent; Apollon y est couronné par Diane chasseresse. La Médaille de Lucius Verus represente aussi un Apollon debout, le bras gauche appuyé sur une colomne & tenant une branche de laurier de la main droite. Le même culte paroît sur une Médaille de Caracalla, où Apollon est debout au milieu de quatre colomnes du frontispice de son Temple. Le même type est sur la Médaille de Gordien Pie. La ville d'*Apollonia* étoit encore considérable sous l'Empereur Alexis Comnene; Anne sa fille rapporte qu'elle fut, comme Pruse, pillée par les Turcs.

On laisse toûjours le Lac d'Abouillona à gauche pour aller à Lopadi où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traversé une belle plaine. La riviere sort du Lac, environ deux milles audessus de la ville; mais elle est profonde & porte bateau, quoique depuis long-tems personne ne prenne soin de la nettoyer. On la passe à Lopadi sur un pont de bois, à la gauche duquel sont les ruïnes d'un ancien Pont de pierre qui paroît avoir été bien bâti. Lopadi que les Turcs appellent *Ulubat*, les Francs *Loubat*, & les Grecs *Lopadion*, n'a qu'environ 200. maisons d'assez mauvaise apparence; cependant ce lieu a été considerable sous les Empereurs Grecs. Ses murailles, qui sont presque ruinées, étoient deffenduës par des tours, les unes rondes, les autres pentagones, quelques-unes triangulaires; l'enceinte de la Place est presque quarrée. On y voit des morceaux de marbre antique, des colomnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brizé & très-maltraité. Le Caravanserai où nous logeâmes étoit fort sale & fort mal bâti, quoiqu'il y ait quelques vieux chapiteaux & quelques bases de marbre.

L'Empereur Jean Comnene qui parvint à l'Empire en 1118, fit bâtir le Château de Loubat dans le tems qu'il alloit combattre les Perses; il est presque tout démoli présentement. Nicetas assûre que ce même Empereur avoit fait bâtir la ville de Lopadion lorsqu'il voulut aller reprendre *Castancone* sur les côtes de la Mer Noire. Tout cela se peut aisément concilier, en disant que Jean Comnene avoit fait bâtir le Château dans un de ses voyages, & les murailles de la ville dans l'autre; car il est certain que cette ville est encore plus ancienne, puisqu'elle fut pillée par les Mahometans sous l'Empereur Andronic Comnene qui regnoit en 1081. Les restes des marbres qui s'y trouvent, marquent encore qu'elle est plus ancienne que les Comnenes, à moins qu'on ne les ait fait venir par eau, des ruines d'*Apollonia*. En effet, il y a quelque apparence que les habitans de cette ville, pour la commodité de leur commerce, s'étoient insensiblement transportez à l'endroit où est Loubat, & qu'ils l'avoient appellée *Apollonia*, après avoir abandonné l'ancienne *Apollonia* qui est dans la plus grande Isle dont on vient de parler; car Anne Comnene rapporte, que sous Alexis Comnene, Helian fameux Général Mahometan, s'étant saisi de Cyzique & d'Apollonia, l'Empereur y envoya Euphorbene Alexandre pour l'en chasser. Alexandre se rendit le maître d'Apollonia, en sorte qu'Helian fut contraint de se retirer dans le Château; mais le secours ayant paru, les Chrêtiens leverent le siége, & comme ils vouloient se retirer par la mer, Helian qui étoit le maître du pont, les enferma dans la riviere & les tailla en pieces. Opus qui commandoit l'armée, après la défaite d'Euphorbene, répara cette perte; non seulement il reprit Apollonia, mais il obligea Helian de se rendre, & le fit passer à Constantinople où il se fit Chrêtien avec deux de ses plus fameux Généraux. Il semble que cela prouve que Lopadi avoit pris le nom d'*Apollonia* dans ce tems-là.

Andronic Comnene envoya une armée à Lopadi pour ramener à leur devoir les habitans qui, à l'exemple de ceux de Nicée & de Pruse, avoient abandonné son parti. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Pierre de Bracheux mit en fuite les troupes de Theodore Lascaris, à qui Lopadi resta par la paix qu'il fit avec Henri, successeur de Baudouïn Comte de Flandres & premier Empereur Latin d'Orient.

Après que le grand Othoman eût défait le Gouverneur de Pruse, & les Princes voisins qui s'étoient liguez pour arrêter le cours de ses conquêtes, il poursuivit le Prince de Teck jusques à la tête du pont de Lopadi, & fit dire au Gouverneur de la Place, que s'il ne lui envoyoit

voyoit son ennemi égorgé, il passeroit le pont & mettroit tout à feu & à sang. Le Gouverneur répondit qu'il le satisferoit, pourveu qu'il jurât que ni lui ni ses successeurs ne passeroient jamais le pont. En effet, depuis ce tems-là les Othomans ont toûjours passé cette riviere en bateau. Othoman fit hacher en morceaux le Prince de Tec à la vuë de la Citadelle, & se saisit de la Place. Lopadi est aussi fameux dans l'*Histoire Turque* par la défaite de Mustapha, que le Rhyndacus l'est dans l'*Histoire Romaine* par celle de Mithridate.

Ce Général qui venoit d'être battu à Cyzique, ayant appris que Lucullus assiégeoit un Château en Bithynie, y passa avec sa cavalerie & le reste de son infanterie, dans le dessein de le surprendre; mais Lucullus averti de sa marche le surprit lui-même malgré la neige & la rigueur de la saison. Il le battit à la riviere de Rhyndacus, & fit un si grand carnage de ses troupes, que les femmes d'Apollonia sortirent de leur ville pour dépouiller les morts & pour piller le bagage. Appien qui convient de cette victoire, a oublié la plûpart des circonstances dont Plutarque nous a instruits.

A l'égard de la bataille qu'Amurat remporta sur son Oncle Mustapha, les Auteurs la rapportent diversement. Ducas & Leunclaw prétendent qu'Amurat fit mettre à bas le pont de Lopadi, pour empêcher son Oncle de venir à lui. Nous en avons vû les restes, & depuis ce tems-là on a fait le pont de bois sur lequel on passe pour aller à la ville. Mustapha se voyant abandonné de ses alliez, ne songea qu'à passer en Europe. Calcondyle assûre qu'Amurat fit jetter un pont sur la riviere. On peut lire Leunclaw sur les autres particularitez de l'action, car il pretend qu'il y eût un sanglant combat, & que Mustapha fut l'agresseur.

Mr. Spon n'a pas eû raison de prendre le Lac de Lopadi pour le Lac *Ascanius*, non plus que d'assûrer que la riviere de Lopadi se jette dans le Granique. Le Lac *Ascanius* est le Lac de Nicée, que les Grecs appellent *Nixaca*, & les Turcs *Ismich*. Mr. Tavernier dit, que ce Lac se nomme *Chabangioul*, à cause de la ville de *Chabangi* qui est sur ses bords, à 5. ou 6. milles de Nicée. Strabon place le Lac *Ascanius* près de cette ville. Pour ce qui est du Granique, il est assez éloigné de Lopadi, comme nous l'allons voir, & l'on reconnoit l'embouchure du *Rhyndacus* par une Isle que les anciens ont nommée *Besbicos*.

On séjourna à Lopadi le lendemain 10. Decembre, parce que cinq Marchands Juifs de Pruse, qui avoient le même voiturier que nous, avoient mis dans leur marché qu'on se reposeroit le jour du Sabbat; ainsi nous quittâmes la grande Caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que six personnes avec des fusils, sçavoir nous trois, deux voituriers, & les Juifs qui tous ensemble n'avoient qu'un méchant mousqueton à rouet, plein de crasse, & qu'on ne pouvoit pas charger faute de baguette. Ces bonnes gens apprehendoient si fort les Turcs, qu'ils se cachoient du plus loin qu'ils en appercevoient; quand ils ne pouvoient pas se cacher, ils quittoient leurs Turbans à fesse blanche. Nous avions pris des Turbans blancs à Angora, afin de n'être pas connus pour Francs par les voleurs, qui les dépouillent impitoyablement. Nous en rencontrâmes pourtant cinq, armez de lances, entre Pruse & Lopadi; mais tout se passa honnêtement de leur part.

Le lendemain 11. Decembre nous continuâmes nôtre route dans la *Michalicie*, laquelle fait une partie de la *Misie* des anciens, & marchâmes jusques sur les deux heures dans une grande plaine, bien cultivée, relevée de quelques collines couvertes de bois; mais on ne voit sur le chemin que *Squeticui* méchant village à droite. On laisse à gauche un puits à bascule pour la commodité des passans. Ensuite on passe une petite riviere qui va se jetter dans le Granique: après quoi nous nous trouvâmes sur le bord de cette riviere. Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du Sud-Est au Nord, & ensuite vers le Nord-Ouest avant que de tomber dans la mer; ses bords sont fort élevez du côté qui regarde le Couchant. Ainsi les troupes de Darius avoient un grand avantage, si elles en avoient sçû profiter. Cette riviere si fameuse par la premiere bataille que le plus grand Capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appelle à present *Sousoughirli*, qui est le nom d'un village où elle passe; & *Sousoughirli* veut dire *le Village des Bufles d'eau*. Nous passâmes le Granique sur un pont de bois qui ne nous parut pas trop sûr. Les Caravanserais de Sousoughirli sont de vilaines écuries dont la banquette, qui n'a que deux pieds de haut, n'est large qu'autant qu'il le faut pour se coucher en travers, mal pavée & pleine d'ordures, avec de méchantes cheminées à cinq ou six pieds les unes des autres. On voit pourtant quelques colomnes & quelques vieux marbres dans le village, mais sans inscriptions. L'*Agnus castus*, & l'*Asphodel jaune* sont communs sur les bords du Granique. Mr. Wheler a pris cette espece d'Asphodele pour celle qui a les feuilles fistuleuses; mais je ne comprens pas comment il entend qu'Alexandre rencontra l'armée de Darius sur le Granique en deçà du Mont Taurus proche l'Euphrate.

Le 12. Decembre nous partîmes à quatre heures & demi du matin, & n'arrivâmes qu'après douze heures de marche à *Mandragoia* méchant village sur qui on ne jetteroit pas les yeux s'il n'y avoit quelques vieux marbres; les colomnes du Caravanserai où nous logeâmes, quelque antiques qu'elles soient, ne sont que dégrossies; & suivant les apparences elles resteront long-tems en cet état.

Ces restes d'antiquitez ont fait conjecturer à Mr. Spon, que *Mandragoia* pourroit bien être la ville de *Mandrapolis* dont Pline a fait mention. Pour aller de Sousoughirli à Mandragoia, on traverse une montagne que Mr. Wheler a prise pour le *Mont Timnus*; & nous ne pûmes découvrir les masures de cette ancienne Citadelle, que l'on prétend qu'Alexandre fit bâtir après la bataille du Granique, parce que nous partîmes avant le jour. Le Mont Timnus n'est pas fort haut, mais il est fort étendu, & ses côteaux sont couverts de *petits Chênes*, de *Genets d'Espagne*, & *Adrachne*. La *Porte de Fer* est un méchant Caravanserai abandonné, dans une de ses vallées, sur un ruisseau qui coule vers le Levant; heureusement nous passâmes tous ces défilez dans une saison où les voleurs ne sçauroient tenir la campagne.

Le 13. Decembre après une route de dix heures, par des défilez remplis de *Chênes*, de *Pins*, & de *Phillyrea*, que l'on brûle souvent pour multiplier les pâturages, nous couchâmes à *Courougoulgi*, & nous trouvâmes à moitié chemin de Mandragoia le village de *Tchoumlekechi*. On ne voit que nids de Cigognes sur les Caravanserais de la route; ces nids sont comme de grands paniers creusez en bassin, tissus confusément de branches d'arbres. Les Cigognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chasser, ont ces Oyseaux en si grande veneration, qu'ils n'oseroient toucher à leurs nids. Un étranger seroit mal reçu s'il s'avisoit de tirer dessus.

Pour ce qui est du ruisseau qui passe à une promenade de Mandragoia, & que Mr. Spon prit pour le Granique, c'est le *Fourtissar* qui descend du Mont Timnus, & qui pourroit bien être le *Caïcus* des anciens. Nous mangeâmes ce jour-là, pour la premiere fois, du fruit d'*Adrachne*; ce fruit est clairsemé sur des grappes branchuës & purpurines, presque ovale, long de demi pouce, chagriné à grains applatis, au lieu que ceux de l'*Arbousier* sont à grains pointus. Celui de l'Adrachne finit par un petit bec noirâtre, long de demi ligne, la chair en est rougeâtre tirant sur l'orangé, jaunâtre en dedans, plus ou moins agréable au goût, suivant que les fruits sont conditionnez; ils me parurent plus âpres qui ceux de l'Arbousier, cependant ils sont de même structure, divisez en cinq loges, remplies chacune d'un placenta charnu, chargé de graines longues d'une ligne, brunes, pointuës par les deux bouts, un peu courbes & comme triangulaires dans leur longueur; ce sont des pepins dont la chair est blanchâtre.

L'*Origan* que Mr. Wheler marque dans le Mont *Sypilus*, est fort commun dans tous ces quartiers-là, de même que la *Sauge de Candie* de Clusius, le *Thym de Crete* des anciens, le *Terebinthe*, *l'Echinophora* de Columna, l'*Aster tomentosus*, *Verbasci folio*, la *Valeriana tuberosa Imp.* & plusieurs autres belles Plantes.

Le 14. Decembre nous ne marchâmes qu'environ six heures, & passâmes sur une autre montagne moins élevée & moins rude, étenduë & entrecoupée de plusieurs vallons pleins de Chênes grands & petits, entremêlez de quelques *Pins de Tarare*, de *Phillyrea*, *d'Adrachne*, de *Terebinthes*. Nous arrivâmes à *Baskelambai*, bourgade assez jolie où nous mangeâmes de bons Melons d'hyver, aussi longs que ceux de *Vera* en Espagne; mais leur chair est blanche, point vineuse, quoique d'ailleurs assez agréable. On passe deux ruisseaux avant que d'arriver à Baskelambai; ce lieu est situé dans une plaine bien cultivée, & l'on y fait un grand commerce de Coton.

Le 15. Decembre nous continuâmes de marcher dans la plaine de Baskelambai où passe une petite riviere. On monte ensuite sur une montagne assez plate, & l'on entre dans la grande plaine de *Balamont* où l'on cultive beaucoup de Coton. Balamont fut nôtre gîte après une marche de huit heures. C'est un assez beau lieu sur un ruisseau qui va vers le Sud-Ouest. On voit plusieurs colomnes brisées dans cette plaine, & les deux Caravanserais de Balamont, qui ne sont séparez entre eux que par une grande cour, sont pleins de colomnes de marbre & de Granit qui en soûtiennent les poutres; on y a même entassé des bouts de colomnes, entremêlez de chapiteaux & de bases, ce qui fait un très-mauvais effet. Nous découvrîmes dans ce village un chapiteau si bien travaillé, que je n'ai pû m'empêcher de le faire graver. Les collines qui sont à droite & à gauche laissent entre elles de belles plaines semées de Coton. *Ackissar* ou l'ancienne *Thyatire*, qui est une des sept Eglises de l'Apocalypse, est à gauche du chemin de Balamont. *Kircagan* est une grande montagne à une heure & demi de Baskelambai, où il y a une autre ville d'Ackissar. Les Turcs donnent aisément les noms d'*Ackissar* ou de *Karaissar*, c'est-à-dire de *Château blanc* ou de *Château noir*; *d'Eskissar* ou

Tom. 11. pag. 194.

Chapiteaux decouverts a Balamont

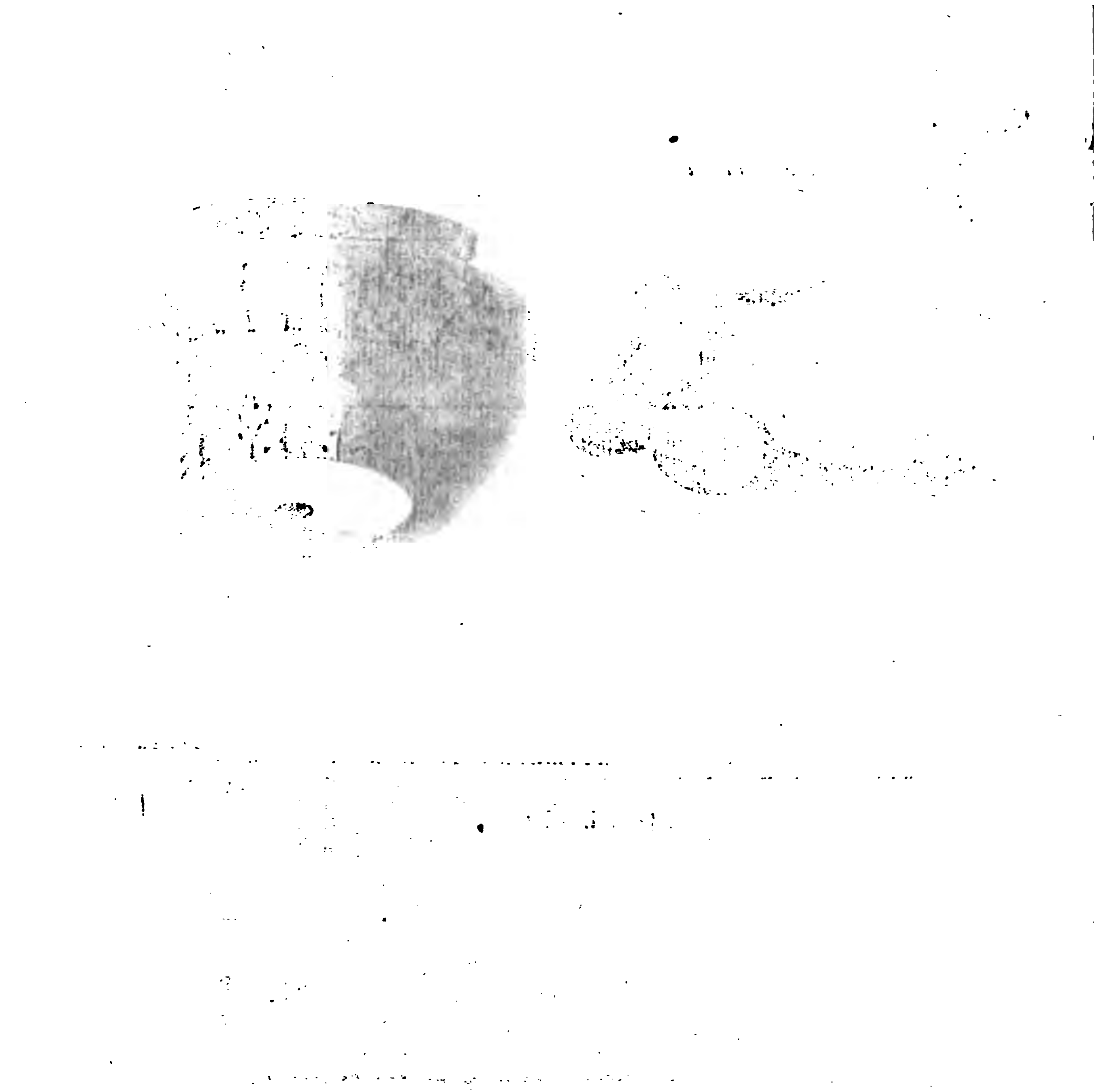




Tom. 11. pag. 195.



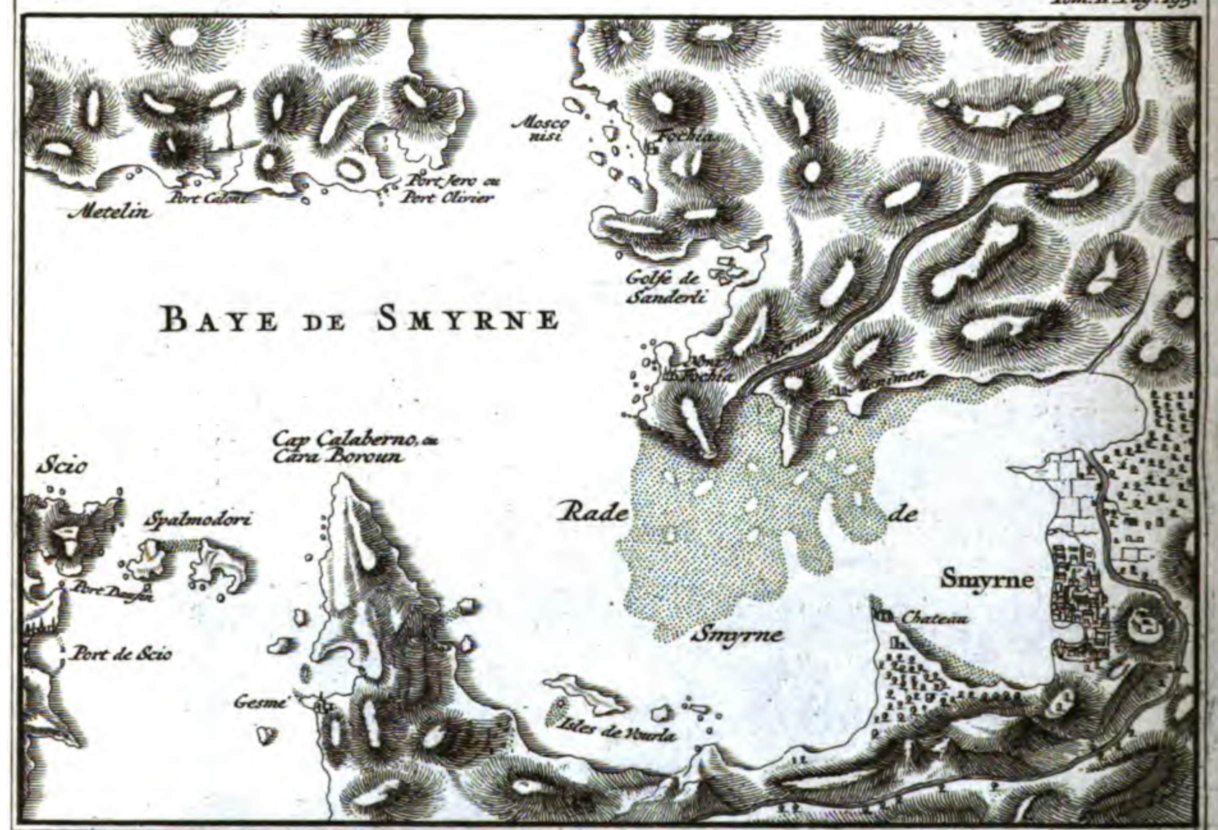
Veüe de Magnesie du Mont Sypili



Smyrne.



Tom: II. Pag: 195.



ou de *Jenissar*, *Château vieux* ou *Château neuf*, suivant leur caprice.

Le 16. Decembre nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine de Magnesie, bornée au Sud par le Mont Sypilus, & cette montagne, quoique fort étenduë de l'Est à l'Ouest, nous parut beaucoup moins haute que le Mont Olympe. Le plus haut sommet du Sypilus reste au Sud-Est de Magnesie, & cette ville n'est guere plus grande que la moitié de Pruse. Ces deux villes ne se ressemblent que par leur situation ; car on ne voit ni belles Eglises ni beaux Caravanserais dans Magnesie, & l'on n'y fait commerce qu'en Coton. La plûpart de ses habitans sont Mahometans. Les Juifs qui y sont en plus grand nombre que les Grecs ni les Armeniens, y ont trois Synagogues. La Citadelle est si négligée qu'elle tombe en ruine, de même que le Serrail, dont tout l'ornement consiste en quelques vieux Cypres. La verdure est incompablement plus belle aux environs de Pruse, & le Mont Sypilus n'est pas comparable au Mont Olympe ; mais aussi la riviere d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que le Granique, est d'un grand ornement à tout le pays. Cette riviere en reçoit deux autres, dont l'une vient du Nord, & l'autre de l'Est. Elle passe à demi lieuë de Magnesie sous un pont de bois, soutenu par des piles de pierre. Après avoir traversé la plaine du Nord-Nord-Est vers le Sud, elle fait un grand coude avant que de venir au pont ; & tirant sur le Couchant va se jetter dans la Mer entre Smyrne & Phocée, comme l'a fort bien remarqué Strabon ; au lieu que tous nos Geographes la font dégorger dans le fond du golphe de Smyrne, en deçà de la plaine de *Menimen*. Cette riviere forme à son embouchûre de grands bancs de sable, à l'occasion desquels les vaisseaux qui entrent dans la baye de Smyrne sont obligez de ranger la côte & de venir passer à la vûë du Château de la Marine.

On passe les Marais qui sont entre l'Hermus & Magnesie sur une belle jettée d'un quart de lieuë de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & de jaspes antiques ; il y en a quelques-uns dans les murailles de la ville, mais nous n'y découvrîmes aucune Inscription. La plaine de Magnesie, quoique d'une beauté surprenante, est presque toute couverte de *Tamaris*, & n'est bien cultivée que du côté du Levant : la fertilité en est marquée par une Médaille du Cabinet du Roi ; d'un côté c'est la tête de Domitia, femme de Domitien, de l'autre un fleuve couché, lequel de la main droite tient un rameau & de la gauche une corne d'abondance. Patin en a donné une d'un semblable type ; aussi Strabon remarque-t-il que l'Hermus est un de ces fleuves qui engraissent les terres par leur limon.

On ne brûle dans cette ville que du bois d'Adrachne que le Mont Sypilus fournit. Les Marchands Juifs de nôtre Caravane nous obligerent d'y séjourner le 17. Decembre ; & pour nous dédommager du tems perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confreres, à huit parats les mille dragmes, comme ils parlent ; ces mille dragmes pesent deux Oques, c'est-à-dire cinq livres. Le froid étoit rude, & la Tramontane souffloit cruellement, mais il ne gela pas.

Nous nous amusâmes ce jour-là à herboriser sur le Mont Sypilus qui est tout escarpé du côté du Nord, & parmi des touffes de *Lauriers-roses* & d'*Adrachne* nous trouvâmes dans les précipices quelques plantes rares que nous avions vûës en Candie sur tout la *Jacea*.

La Déesse *Sypilene* avoit pris son nom de cette montagne, ou pour mieux dire *Cybelé* la mére des Dieux, avoit été nommée Sypilene, parce qu'on la reveroit d'une maniére particuliere dans le Mont Sypilus ; ainsi il n'est pas surprénant qu'on voye tant de Médailles de Magnesie, sur le revers desquelles cette Deesse est répresentée, tantôt sur le frontispice d'un Temple à quatre colomnes, tantôt dans un char. On juroit même, dans les affaires les plus importantes, par la Déesse du Mont Sypilus, comme il paroît par ce précieux marbre d'Oxford où est gravée la ligue de Smyrne & de Magnesie sur le Meandre, en faveur du Roi *Seleucus Callinicus*.

Du haut du Mont Sypilus, la plaine paroît admirable & l'on découvre avec plaisir tout le cours de la riviere. Tantôt nous nous representions ces grandes armées d'Agesilaus & de Tissapherne, tantôt celles de Scipion & d'Antiochus, qui disputoient l'Empire d'Asie dans ces vastes campagnes. Pausanias assûre qu'Agesilaus battit l'armée des Perses le long de l'Hermus ; & Diodore de Sicile repporte, que ce fameux Général des Lacedemoniens, descendant du Mont Sypilus, alla ravager tous les environs de Sardes. Xenophon prétend que la bataille se donna le long du Pactole, lequel se jette dans l'Hermus.

A l'égard de la bataille de Scipion & d'Antiochus, elle se donna entre Magnesie & la riviere d'Hermus, que Tite-Live & Appien appellent le *Fleuve de Phrygie*. Cette grande action qui donna une si haute idée de la vertu Romaine en Asie, se passa sur le chemin de Magnesie à Thyatire, dont les ruines sont à Ackissar

sar, ou *Château blanc*. Scipion avoit fait avancer ses troupes de ce côté-là ; mais comme il apprit qu'Antiochus étoit venu camper avantageusement autour de Magnesie, il fit passer la riviere à son armée, & obligea les ennemis de sortir de leurs retranchemens, & de combattre. On voyoit, dit Florus, dans l'armée de ce Roi, des Elephans d'une grandeur épouvantable, qui brilloient par l'or, l'argent, l'ivoire & la pourpre dont ils étoient couverts. Cette bataille, qui fut la premiere que les Romains gagnerent en Asie, leur assûra le pays jusques aux guerres de Mithridate.

Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, *Jean Ducas Vatatze*, gendre & successeur de Theodore Lascaris, établit le siége de son Empire à Magnesie, & y regna pendant 33. ans. Les Turcs s'en rendirent les maîtres sous Bajazet; mais Tamerlan qui le fit prisonnier à la fameuse bataille d'Angora, après avoir pillé Pruse & les villes des environs, vint à Magnesie & y fit transporter toutes les richesses des villes de Lydie.

La guerre de Sicile étant finie entre le Comte de Valois & Frideric Roi de Sicile, fils de Pierre d'Arragon, les Catalans, qui avoient servi sous Frideric, passérent dans les troupes d'Andronic Empereur de Constantinople, qui étoit en guerre avec les Turcs. Roger de Flor, Vice-Amiral de Sicile, vint en Asie à la tête des troupes Catalanes, & battit les Mahometans en 1304. & 1305. mais les desordres & les violences que les Catalans commettoient contre les Grecs, ayant obligé ceux de Magnesie, soutenus d'Ataliote leur Gouverneur, de se soulever contre la garnison Catalane & de l'égorger ; Roger qui y avoit laissé ses thrésors, vint mettre le siége devant la Place, laquelle se deffendit si bien, qu'il fut contraint de se retirer.

Amurat II. choisit Magnesie pour y passer en repos le reste de ses jours, après avoir mis sur le Throne des Othomans son fils Mahomet II. neanmoins les guerres que le Roi de Hongrie & Jean Hunniade lui suscitérent en Europe, l'obligérent de quitter sa solitude, car son fils étoit trop jeune pour soûtenir un si grand fardeau. Amurat passa le canal de la Mer Noire à Neocastron, vint à Andrinople, & marcha contre les Princes Chrêtiens : le Roi d'Hongrie fut tué, Hunniade mis en fuite.

Après cette signalée victoire, les Visirs par leurs instances obtinrent que le Sultan reprendroit le soin des affaires, & Mahomet se retira à Magnesie. Les Turcs firent des environs de cette Place une petite Province, dont Magnesie étoit la capitale, & où Corcut fils de Bajazet II. a regné. Le Grand Solyman II. fit aussi sa résidence à Magnesie jusques à la mort de son pere. Sultan Selim s'en rendit le maître & en chassa un autre Corcut Prince Othoman. Il n'y a point de Pacha dans Magnesie, mais un *Mousselin* & un *Sardar* y commandent. Les Grecs y sont pauvres & n'y ont qu'une Eglise.

Le 18. Decembre nous montâmes encore sur le Mont Sypilus pour aller à Smyrne. Le chemin est rude & la montagne fort escarpée : aussi Plutarque dit qu'elle s'appelloit la *Montagne de la Foudre*, parce qu'il y tonnoit plus souvent que sur les autres qui sont aux environs ; & c'est apparemment pour cela qu'on a frappé à Magnesie des Médailles de M. Aurele, du vieux Philippe, d'Herennia, & d'Etruscilla, dont les revers répresentent Jupiter armé de sa foudre. Après huit heures de marche nous arrivâmes à Smyrne. Il n'y a rien de plus commun sur cette route que l'*Adrachne*; on en chauffe les fours, on en couvre même le haut des murailles des jardins & des vignes, pour les garentir de la pluye.

Smyrne est la plus belle porte par où l'on puisse entrer en Levant ; bâtie au fond d'une baye capable de contenir la plus grande armée navale du monde. Des Sept Eglises de l'Apocalypse, c'est la seule qui subsiste avec honneur; elle doit cet avantage à Saint Polycarpe, à qui Saint Jean, qui l'avoit formé dans l'Episcopat, écrivit par ordre du Seigneur : *Soyez fidéle jusques à la mort, je vous donnerai la couronne de vie*. Les autres villes que S. Jean avertit par ordre du Seigneur, sont ou de miserables villages, ou d'autres tout-à-fait ruinez. Cette illustre ville de Sardes, si renommée par les guerres des Perses & des Grecs ; Pergame capitale d'un beau Royaume ; Ephese qui se glorifioit d'être la Metropole de toute l'Asie ; ces trois celebres villes sont de petites bourgades bâties de boue & de vieux marbres. Thyatire, Philadelphie, Laodicée, ne sont connuës que par quelques restes d'Inscriptions où il est fait mention de leurs noms.

Smyrne est une des plus grandes & des plus riches villes du Levant. La bonté de son Port, si nécessaire pour le commerce, l'a conservée & fait rebâtir plusieurs fois, après avoir été renversée par les tremblemens de terre. C'est comme le rendez-vous des Marchands des quatre parties du monde, & l'entrepôt des marchandises qu'elles poduisent. On compte quinze mille Turcs dans cette ville, dix mille Grecs, dix-huit cens Juifs, deux cens Armeniens, autant de Francs. Les Turcs y ont dix-neuf Mosquées, les Grecs deux Eglises, les Juifs huit Synagogues, les Armeniens une Eglise, & les

La-

Latins trois Couvens de Religieux. L'Evêque Latin n'a que cent écus Romains de rente; celui des Grecs a mille cinq cens piastres. Quoique celui des Armeniens ne subsiste que par les aumônes de sa nation, il est le mieux partagé de tous les Prélats Chrêtiens. On amasse ces aumônes les Fêtes & les Dimanches, & on assûre qu'elles montent à six ou sept bourses par an.

La situation de Smyrne est admirable. La ville s'étend tout le long de la marine, au pied d'une colline qui domine le Port. Les ruës y sont mieux percées, mieux pavées & les maisons mieux bâties que dans les autres villes de terre ferme. La ruë des Francs, qui est le plus bel endroit de Smyrne, regne tout le long du Port. On peut dire que c'est un des plus riches magazins du monde; aussi la ville est placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Constantinople par terre, & à 400. milles par eau, à 25. journées d'Alep par Caravanes, à six journées de Cogna, à sept de Cutaye, & à six journées de Satalie.

Il n'y a point de Pacha dans Smyrne, mais seulement un Sardar qui commande deux mille Janissaires logez dans la ville ou aux environs. La Justice y est administrée par un Cadi. La Nation Françoise étoit composée en 1702. d'environ 30. Marchands bien établis, sans compter plusieurs autres François qui y faisoient un commerce moins considérable. La Nation Angloise y étoit nombreuse aussi, & leur negoce étoit florissant.

Dans le tems que nous étions à Smyrne, la Nation Hollandoise n'étoit composée que de 18. ou 20. Marchands bien établis & fort estimez. Il n'y avoit que deux Genois, qui negocioient sous la Banniere de France. Il y résidoit un Consul de Venise, quoiqu'il n'y eût aucun Marchand de cette nation. C'étoit le Signor *Lupazzolo* venerable vieillard de 118. ans, qui se vantoit d'être dans le troisieme siécle de sa vie, puisqu'il étoit né sur la fin de 1500. & nous le regardions comme le Doyen du genre humain. Il étoit d'une taille moyenne & quarrée; il mourut quelque-tems après. On assûroit qu'il avoit eû près de 60. enfans de cinq femmes qu'il avoit épousées, sans compter ses maîtresses & ses esclaves, car le bon homme étoit de complexion amoureuse. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le plus vieux de ses garçons est mort avant lui, âgé de 85. ans, & la plus jeune de ses filles n'en avoit que seize pour lors.

Les Caravanes de Perse ne cessent d'arriver à Smyrne, depuis la Toussaints jusques en May & Juin. On y porte quelquefois jusques à deux milles balles de soye par an, sans compter les drogues & les toiles. Nos François y portent de la Cochenille, de l'Indigo, de la Salsepareille, du bois de Bresil & de Campech, du Verd de Gris, des Amandes, du Tartre, du Poivre, de la Canelle, du Girofle, du Gingembre, de la Muscade. Les Draps de Languedoc, les Serges de Beauvais, les Cadis de Nismes, les Pinchinats, les Satins de Florence, le Papier, l'Etain fin, le bon Acier & les Emaux de Nevers y sont de bonne débite. Avant que nôtre commerce y fût bien établi, les Marchands des autres nations nous appelloient *Mercanti di Barretti*, parce que nous fournissions, de même qu'aujourd'hui, presque tous les bonnets & les calotes de laines. Nous y portions aussi de la Fayance; mais la plus grande quantité est envoyée d'Ancone. On estime à Smyrne les Fouïnes de France, & sur tout celles du Dauphiné, dont on se sert pour les fourrures. Une fourrure de veste s'y vend depuis 50. jusques à 80. écus; on mêle les plus foncées en couleur, avec le *Samour* qui est la *Marte Zibeline* ou la *Fouïne de Moscovie*. On employe beaucoup plus de ces peaux de Fouïnes qui viennent par la Sicile, que de celles de France, mais elles y sont moins cheres, parce que celles de France passent sur le pied des Fouïnes d'Armenie & de Georgie.

Outre les soyes de Perse & le fil de chevre d'Angora & de Beibazar, qui sont les plus riches marchandises du Levant, nos Marchands tirent de Smyrne le Coton filé ou *Caragach*, le Coton en rame, les Laines fines, les Laines bâtardes, & celles de Metelin, les Noix de Gale, la Cire, la Scamonée, la Rhubarbe, l'Opium, l'Aloë, la Tutie, le Galbanum, la Gomme Arabique, la Gomme Adragant, la Gomme Ammoniac, le *Semen contra*, l'Encens, la Zedoaria, & des Tapis grands & communs.

Tout le commerce se fait par l'entremise des Juifs, & on ne sçauroit rien vendre ni acheter qui ne passe par leurs mains. On a beau les traiter de *Chifous* & de malheureux, rien ne se meut que par leurs organes. Il faut leur rendre justice, ils ont plus d'habileté que les autres Marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une maniere assez aisée, & ils y font une dépense fort honorable, ce qui paroît très-extraordinaire parmi une nation qui n'étudie que l'art de leziner. Les Marchands étrangers vivent entr'eux avec beaucoup de politesse, & ils ne manquent à aucune visite de céremonie ou de bienséance. Les Turcs paroissent rarement dans la ruë des Francs, qui est de toute la longueur de la ville. Il semble, quand on est dans cette ruë, que l'on soit en pleine Chrêtienté; on n'y parle qu'Italien, François, Anglois, Hollandois. Tout le monde se découvre en se saluant. On

y voit des Capucins, des Jesuites, des Recolets. La langue Provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup plus de Provençaux que d'autres nations. On chante publiquement dans les Eglises, on psalmodie, on prêche, on y fait le service Divin sans aucun trouble; mais d'un autre côté on n'y garde pas assez de mesures avec les Mahometans, car les Cabarets y sont ouverts à toutes les heures du jour & de la nuit. On y jouë, on y fait bonne chere, on y danse à la Françoise, à la Grecque, à la Turque. Ce quartier seroit très-beau s'il y avoit un Quai sur le Port, mais la mer vient battre jusques au derriere des maisons, & les batteaux entrent, pour ainsi dire, dans les magazins.

Mr. Royer nôtre Consul soûtient très-dignement l'honneur de sa nation; il est dans un petit Palais où les honnêtes gens sont reçûs fort agréablement; il est avec cela fort bien fait, sçavant, habile, bienfaisant, sur-tout très-appliqué à tout ce qui regarde l'honneur & l'avantage des François. Comme il avoit eû la complaisance de nous loger chez lui, nous nous y trouvâmes lorsque les Negocians Anglois & Hollandois vinrent lui souhaiter les bonnes Fêtes. Son Buffet étoit fort bien garni, car outre les vins du Pays, il y avoit abondamment de ceux de France, d'Italie & d'Espagne; les liqueurs, & les differens fruits suivant la saison, n'y étoient pas épargnez: voici comment se passa la Fête où nos principaux Marchands étoient invitez pour soûtenir l'honneur de la nation. Après les complimens ordinaires, on presenta à boire à tout le monde, & il falut faire raison, ou du moins en faire le semblant en portant le verre à la bouche. Mr. le Consul fut condamné ce jour-là à boire à plus de cent reprises differentes, de toutes sortes de vins. Quand les Anglois & les Hollandois se furent retirez, les Grecs, les Armeniens & les Juifs parurent à leur tour. Nos Marchands vont aussi faire leurs complimens aux Consuls d'Angleterre & de Hollande, chez qui ils sont reçûs à peu près de la même maniere; c'est-à-dire au bruit des bouteilles & des flacons, mais heureusement ce n'est pas le même jour, parce qu'ils comptent suivant le vieux style. Les Consuls ne se visitent pas dans ces sortes d'occasions; ils se contentent de se faire complimenter reciproquement par leurs Interprêtes.

Après nous être délassez pendant quelques jours chez Mr. Royer, où l'on trouve tout ce qu'on peut souhaiter pour se dédommager de ce qu'on a souffert dans les grands voyages, c'est-à-dire fort bonne chere, une conversation charmante, toutes les Gazettes & même une Bibliotheque; nous allâmes nous promener du côté du Château de la Marine avec le Chancelier de la nation, & quelques-uns de ses amis bien armez, de même que leurs valets: cette précaution est nécessaire quand il y a des vaisseaux de Barbarie aux environs de Smyrne; car les soldats & les matelots qui courent les côtes, tirent sur les chasseurs dès qu'ils voyent qu'ils ont déchargé leurs fusils sur quelque piece de gibier.

Le Château de la Marine, dont j'ai l'honneur de vous envoyer le Plan, est un Fort quarré, dont les côtez ont environ cent pas de long; flanqué de quatre mauvais bastions, & défendu par une Tour quarrée qui en occupe le milieu; l'enceinte en est basse & crenelée; l'artillerie qui est sans affût, est aussi grosse que celle des Châteaux des Dardanelles. Cette Place est entourée de marais pratiquables & pleins de Beccassines. Après avoir passé une petite forêt d'Oliviers, on trouve, au pied d'une des collines dont la rade est bordée, des Bains d'eau chaude presque abandonnez. Peut-être que ce sont ceux dont Strabon a parlé en faisant la description des lieux qui se trouvent en venant de Clazomene à Smyrne: cet Auteur assûre que l'on y rencontre le Temple d'Apollon, & les eaux chaudes. De l'ancien bâtiment des Bains, qui étoit assez beau, s'il en faut juger par les ruines, il ne reste aujourd'hui qu'un caveau où est le reservoir dans lequel se vuident deux tuyaux, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide. Ces Bains sont au Sud-Est de Smyrne, mais l'eau nous parut moins chaude que celle de Milo. Pour le Temple d'Apollon il ne devoit pas être bien loin de là, & le Chapelain de Mr. le Consul d'Angleterre m'assûra qu'il en avoit découvert les ruines. C'est un galant homme, habile Antiquaire, à qui je communiquai les Inscriptions que j'avois copiées à Angora. Nous devions à mon retour d'Ephese avoir une conference sur nos recherches, mais il partit pendant mon absence pour aller joindre Mylord Paget à Constantinople, & se retirer ensuite en Angleterre, ainsi je n'ai pas appris d'autres nouvelles du Temple d'Apollon. J'espere que Mr. *Sherard* qui est présentement Consul de la même nation, nous éclaircira de toutes les Antiquitez de Smyrne & des environs, car c'est un très-sçavant homme, de mes bons amis, & tout plein de zéle pour la perfection des Sciences, il m'a communiqué quelques lumieres pour la situation de *Clazomene* & de ses Isles.

Clazomene, que l'on prend pour le village de *Vourla*, étoit une ville illustre du temps de la belle Grece, & elle eût beaucoup de part à la guerre du Peloponnese. Les Perses la jugerent si


Tom: II. Pag: 199.
Chateau de la marine a Smyrne.
TESTE DE L'AMAZONE
DE SMIRNE.

si nécessaire à leurs desseins, que non seulement ils s'en saisirent, mais qu'ils la conservérent par la fameuse Paix d'Antalcidas. Auguste est appellé fondateur de cette ville, sur une Médaille du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg; mais cet Empereur ne fut que le restaurateur de la Place. Clazomene autrefois tenoit si bien en raison Smyrne & tout le pays qui est autour de la Baye, que Tzachas, fameux Corsaire Mahometan, fut obligé de s'en emparer lorsqu'il s'établit à Smyrne sous l'Empereur Alexis Comnene.

On ne sçauroit mieux désigner la situation de Clazomene, que par les Isles qui sont à l'entrée de la Baye de Smyrne, après avoir doublé le Cap de Carabouron. Strabon en compte jusques à huit. Pline ne parle que de quatre; elles sont près de la côte en deça du Château de la Marine. Les Turcs les connoissent sous le nom des Isles de *Vourla*.

Pausanias assûre que Clazomene étoit en terre ferme, & que les Ioniens la fortifiérent pour arrêter les conquêtes des Perses; cependant ils furent si épouvantez de leur progrés, après la prise de Sardes, qu'ils passerent dans une des Isles qui étoit vis-à-vis de la ville, s'y croyant beaucoup plus en sûreté, parce que les Perses n'avoient pas encore de Flotte. Ensuite Alexandre le Grand en fit une Peninsule par une jettée de 250. pas de long, sur laquelle on alloit de l'Isle à la terre ferme. Pour éviter le grand & dangereux tour de Carabouron, ce grand Prince fit ouvrir une plaine au travers du Mont *Mimas*, laquelle conduisoit à Erythrée, fameuse ville & port de mer vis-à-vis Scio, en sorte qu'ayant débarqué à Erythrée, on passoit par ce nouveau chemin à Clazomene, de même que l'on débarque aujourd'hui à *Seagi* pour venir par terre à Smyrne, sans entrer dans la Baye. Peut-être que *Seagi* est un nom corrompu de *Teus*; car la pluspart des Grecs prononcent le T comme un S; de *Teus* on a fait *Seus*, & puis *Seagi*. C'est le pays du bon vin; nous avons une Médaille d'Auguste à la legende de cette ville, dont le revers répresente Bachus debout, vêtu en femme, tenant une cruche de la main droite, & le Thyrse de la gauche: on a marqué par flaterie autour de la tête d'Auguste, qu'il étoit le fondateur de cette ville.

Les anciens appelloient *Mimas* toute la chaine de montagnes, qui occupe la Peninsule qu'ils nommoient *Myonnese* ou l'*Isle aux Mulots*, dont toute la côte d'Asie est infectée. Les deux principaux sommets de cette montagne s'appellent *les Freres*, parce qu'ils paroissent égaux, & qu'ils sont l'un contre l'autre comme deux jumeaux. Les Provençaux leur ont donné le nom de *Poussos*, c'est-à-dire *Mamelles*, suivant l'idée des anciens Grecs qui regardoient les pointes des montagnes comme des mamelles. Mr. Morel qui a surpassé les plus grands Antiquaires de son temps, par la correction admirable de ses desseins, a crû que Clazomene étoit l'ancienne ville de *Grynée* qui avoit donné le surnom de *Grynéen* à Apollon. Cybele, la mere des Dieux, étoit fort venerée à Clazomene & portoit le nom de la ville, comme on le voit sur les Médailles de Valerien. On y adoroit aussi Diane *aux blancs sourcils*, comme nous l'apprenons par quelques Médailles de Gallien. Il y auroit plaisir d'aller fouiller dans les ruines de Vourla.

Quelques jours après nous allâmes au vieux Château de Smyrne, situé sur la colline qui domine la ville. Les Turcs ont achevé de démolir un des plus beaux Théatres de marbre qui fût en Asie, & qui occupoit la croupe de cette montagne du côté qui regarde la rade. Ils ont employé tous ces marbres à bâtir un beau Bezestein & un grand Caravanserai. L'ancien Château, bâti par Jean Ducas, est au sommet de cette colline; son enceinte est irreguliere & se ressent du temps des derniers Empereurs Grecs, sous lesquels on employoit les plus beaux marbres parmi la maçonnerie des murailles des villes. On voit au devant de la porte de ce Château, un arbre fameux, parce que les Grecs prétendent que c'est un rejetton du bâton de Saint Polycarpe. Autant que j'en pus juger, au commencement de Janvier, par une branche que j'en fis couper & qui commençoit à perdre ses feuilles, c'est ce *Micocoulier* que nous avions observé depuis peu sur la route de Tocat. A droite & à côté de la porte, est enclavé dans la muraille le Buste de la prétenduë Amazone *Smyrne*, haut d'environ trois pieds; mais il ne paroit pas qu'il ait jamais été fort beau, & les Turcs l'ont maltraité à coups de fusils pour lui casser le nez; ce qu'il y a de certain, c'est que ce Buste n'a aucun des attributs des Amazones, au lieu que sur les Médailles frappées à la legende de cette ville, l'Amazone qui en est la fondatrice, se distingue par sa hache à double tranchant & par son bouclier. Dans les premiers temps la figure de cette Heroïne étoit comme le symbole de la ville, comme il paroit par les revers des Médailles que l'on frappoit pour marquer les alliances des Smyrnéens avec leurs voisins.

Il n'y a rien dans ce Château qui merite d'être veû: les Turcs y ont bâti une méchante Mosquée. Sur la porte du Nord, il y a deux Aigles fort mal dessinées & une Inscription si haute qu'on ne sçauroit la lire. La Place de ce Château étoit occupée, dans le temps de la belle Grece, par une Citadelle sous la protection de Jupiter

Acrée

Acrée ou qui présidoit aux lieux élevez. Pausanias asseûre que le sommet de la montagne de Smyrne, appellé *Coryphe*, avoit donné le nom de *Coryphéen* à Jupiter qui y avoit un Temple. Mr. de Camps a un beau Médaillon où ce Dieu Acrée est représenté assis, aussi bien que sur une Médaille de Vespasien où le même Dieu assis, tient de la main droite une Victoire & une Haste de l'autre.

Plusieurs autres Médailles de Smyrne servent à nous faire connoître le rang qu'elle tenoit parmi les places d'Asie. Ses Citoyens se vantoient, dit Tacite, d'être les premiers de tous les peuples d'Asie qui avoient dressé dans leur ville un Temple à *Rome*, sous le nom de *Rome la Deesse*, dans le temps même que Carthage subsistoit, & qu'il y avoit de puissans Rois en Asie, qui ne connoissoient pas encore la valeur des Romains. Smyrne fut faite Neocore sous Tibere avec beaucoup de distinction; & les plus fameuses villes d'Asie ayant demandé la permission à cet Empereur de lui dédier un Temple, Smyrne fut preferée. Elle devint Neocore des Cesars, aulieu qu'Ephese ne l'étoit encore que de Diane; & dans ce temps-là les Empereurs étoient bien plus craints, & par conséquent plus honorez que les Deesses. Smyrne fut déclarée Neocore pour la seconde fois sous Adrien, comme le marquent les marbres d'Oxford; enfin elle eût encore le même honneur & prit le titre de *Premiere ville d'Asie* sous Caracalla, qu'elle conserva sous Julia Mæsa, sous Alexandre Severe, sous Julia Mammæa, sous Gordien Pie, sous Otacilla, sous Gallien & sous Salonine.

En sortant du Château, nous allâmes voir les restes du Cirque, qui sont à gauche. On passe au devant d'une Chappelle à moitié ruinée, où l'on montre les débris du tombeau de Saint Polycarpe premier Evêque de Smyrne, qui non seulement eut le bonheur d'être Disciple de Saint Jean Baptiste, mais qui fut établi Evêque par les Apôtres mêmes. Après avoir gouverné son Eglise pendant long-temps, il fut brûlé vif à l'âge de cent moins quatre ou cinq ans, sous M. Aurele ou sous Antonin Pie. Les actes de sa vie portent que cette sainte Tragedie se passa dans l'Amphiteatre de Smyrne; ainsi il y a plus d'apparence que ce fut dans le Theatre dont on vient de parler, que dans le Cirque où nous allons entrer.

Ce Cirque est si fort détruit qu'il n'en reste, pour ainsi dire, que le moule; on en a emporté tous les marbres, mais le creux a retenu son ancienne figure. C'est une espece de vallée de 465. pieds de long, sur 120. de largeur, dont le haut est terminé en demi cercle, & le bas est ouvert en quarré. Cet endroit présentement est fort agréable par sa pelouse, car les eaux n'y croupissent point. Il ne faut pas juger de la veritable grandeur du Cirque ou du stade, par les mesures que nous avons rapportées; on sçait que ces sortes de lieux n'avoient ordinairement que 125. pas de long, & qu'on les appelloit *Diaules* quand ils avoient le double. On découvre de cette colline toute la campagne de Smyrne qui est parfaitement belle, & dont les vins étoient estimez du temps de Strabon & d'Athenée.

Rien ne donne une plus belle idée de la magnificence de l'ancienne Smyrne, que la description que Strabon en a laissée. *Lorsque les Lydiens*, dit cet Auteur, *eurent détruit Smyrne, tout ce quartier, pendant environ 400. ans, ne fut peuplé que par bourgades; mais Antigonus la rétablit, & ensuite Lysimachus. C'est aujourd'hui la plus belle ville d'Asie. Une partie est bâtie sur la montagne, mais la plus grande partie est dans la plaine sur le Port, vis-à-vis le Temple de Cybele & du Gymnase. Les ruës sont les plus belles qu'on ait pût faire, tirées à angles droits & pavées de belles pierres. Il y a de grands & beaux Portiques, une Biblioteque publique, & un Portique quarré où est la statuë d'Homere; car ceux de Smyrne sont fort jaloux de ce qu'Homere a pris naissance parmi eux, & ils ont fait frapper un Médaillon de cuivre qu'ils appellent* Homerion. *La riviere* Meles *coule le long de ses murailles. Entre les autres commoditez de la ville, il y a un Port que l'on ferme quand on veut.*

Telle étoit Smyrne du temps d'Auguste, & suivant les apparences on n'avoit encore bâti ni le Theatre ni le Cirque, car Strabon ne les auroit pas oubliez. Ainsi Mr. Spon a conjecturé avec raison, que le Theatre fut bâti sous Claude, puisqu'on trouva le nom de cet Empereur sur un piédestal. Strabon nous apprend que les Lydiens avoient détruit une ville encore plus ancienne que celle qu'il décrit, & c'est de celle dont parle Herodote, lorsqu'il assûre que Giges Roi de Lydie déclara la guerre aux Smyrnéens, & qu'Halyattes, son petit-fils, la prit. Elle fut ensuite maltraitée par les Ioniens, surprise par ceux de Colophon; enfin renduë à ses propres Citoyens, mais démembrée de l'Eolide. Mr. Spon écrit que cette ancienne Smyrne étoit entre le Château de la Marine & la ville d'aujourd'hui; il en reste encore quelques ruines sur le rivage.

Les Romains pour se conserver la plus belle porte d'Asie, ont toûjours traité les Citoyens de Smyrne fort humainement; & ceux-ci pour n'être pas exposez aux armes des Romains, les ont beaucoup ménagez, & leur ont été fideles. Ils se mirent sous leur protection pendant la guerre d'Antiochus; il n'y a que Crassus Proconsul Romain qui fut malheureux auprès de cette ville. Non seulement il y fut battu par Aristonicus,

mais pris & mis à mort, sa tête fut presentée à son ennemi, & son corps enseveli à Smyrne. Perpenna vengea bientôt les Romains, & fit captif Aristonicus. Dans les guerres de Cesar & de Pompée, Smyrne se déclara pour ce dernier, & lui fournit des vaisseaux. Après la mort de Cesar, Smyrne qui penchoit du côté des conjurez, refusa l'entrée à Dolabella, & receut le Consul Trebonius l'un des principaux Auteurs de la mort du Dictateur; mais Dolabella l'amusa si à propos, qu'étant entré la nuit dans la ville il s'en saisit & le fit martyriser pendant deux jours. Dolabella cependant ne put pas conserver la Place, Cassius & Brutus s'y assemblerent pour y prendre leurs mesures.

On oublia tout le passé quand Auguste fut paisible possesseur de l'Empire. Tibere honora Smyrne de sa bienveillance & regla les droits d'Asile de la ville. M. Aurele la fit rebâtir après un grand tremblement de terre. Les Empereurs Grecs qui l'ont possedée après les Romains, la perdirent sous Alexis Comnene. Tzachas fameux Corsaire Mahometan, voyant les affaires de l'Empire fort embrouillées, se saisit de Clazomene, de Smyrne & de Phocée. L'Empereur y envoya son beaufrere Jean Ducas avec une armée de terre, & Caspax avec une flotte. Smyrne se rendit sans coup ferir; le gouvernement en fut donné à Caspax, qui revenant à la ville après avoir accompagné Ducas, reçût un coup d'épée de la main d'un Sarrasin; ce malheureux avoit volé une grosse somme d'argent à un bourgeois de la ville, & voyant sa condamnation inévitable, il déchargea sa rage sur le Gouverneur.

Les Mahometans, sous Michel Paleologue qui chassa les Latins de Constantinople, se saisirent de presque toute l'Anatolie. Atin un de leurs principaux Généraux prit Smyrne, sous Andronic le vieux. Homur son fils lui succeda, & comme il étoit occupé à ravager les côtes de la Propontide, les Chevaliers de Rhodes s'emparérent des environs de Smyrne & y bâtirent le Fort Saint Pierre. Homur revint à Smyrne, & voulant reconnoître ce Fort qui n'étoit pas fini, il reçût un coup de fleche dont il mourut. Pendant la vie d'Homur qu'on appelloit le *Prince de Smyrne*, les Latins brûlerent sa flotte, & se saisirent de la ville. Le Patriarche de Constantinople qui avoit été fait par l'élection du Pape, ayant jugé à propos de dire la Messe dans la principale Eglise, y fut surpris par les Troupes d'Homur, lesquelles ayant mis les Latins en fuite, le décollerent tout revêtu de ses habits Pontificaux, & massacrérent la Noblesse qui étoit autour de lui. Quelques Historiens Genois rapportent à l'année 1346. une expedition que les Genois firent sur ces côtes, sous le Doge *Vignosi*, par laquelle ils ajoûterent à leur domaine Scio, Smyrne & Phocée. Suivant les apparences ils ne gardererent pas long-tems Smyrne, puisque Morbassan l'assiégea par ordre d'Orcan II. Empereur des Turcs, qui avoit épousé une des filles de l'Empereur Cantacuzene.

Après la bataille d'Angora, Tamerlan assiégea Smyrne; & campa tout près du Fort Saint Pierre, que les Chevaliers de Rhodes avoient fait bâtir, & où la plûpart des Chrêtiens d'Ephese s'étoient retirez. Ducas qui a fait la relation de ce siége, en a rapporté deux circonstances bien singulieres. 1. Que Tamerlan fit combler l'entrée du Port, en ordonnant à tous ses soldats d'y jetter chacun une pierre. 2. Qu'il y avoit fait construire une Tour d'un nouvel ordre d'architecture, composée en partie de pierre & de têtes de morts, rangées comme des pieces de marqueterie, tantôt de front & tantôt de profil. Après la retraite des Tartares, Smyrne resta à Cineïtes fils de Carasupasi Commandant d'Ephese, & qui avoit été Gouverneur de Smyrne sous Bajazet. Cependant Musulman l'un des fils de Bajazet, jaloux de la grandeur de Cineites, passa en Asie en 1404. dans le dessein de l'abaisser. Cineites fit une puissante ligue avec Caraman Sultan d'Iconium, & avec Carmian autre Prince Mahometan; mais ils firent la Paix sans en venir aux mains. Cineites n'eut pas si bon marché de Mahomet I. autre fils de Bajazet. Mahomet vint assiéger Smyrne que l'on avoit bien fortifiée & bien munie. Cineites se retira à Ephese, & le Grand Maître de Rhodes fit travailler avec toute la diligence possible à rétablir le Fort Saint Pierre que Tamerlan avoit fait raser; la ville se rendit après dix jours de siége; Mahomet en fit démolir les murailles & mettre à bas une Tour que le Grand Maître faisoit construire à l'entrée du Port. Depuis ce tems-là les Turcs sont restez paisibles possesseurs de Smyrne, & ont fait relever cette Tour, ou pour mieux dire, ils ont bâti une espece de Château à gauche en entrant dans le Port des galeres, qui est l'ancien Port de la ville.

Nous allâmes nous promener à l'autre extrémité de Smyrne, tout au bout de la ruë des Francs, vers les Jardins que le ruisseau *Meles* arrose. C'est le plus noble ruisseau du monde, dans la Republique des Lettres. Le plus fameux des a Poëtes est né sur ses bords, & comme on n'en connoissoit pas le pere, il porta le nom de ce ruisseau. Une belle avanturiere nommée Critheis, chassée de la ville de Cumes par la honte de se voir enceinte, se trouvant sans logement, y vint faire ses couches. Son enfant perdit la vûë dans la suite, & fut nommé *Homere* c'est-à-dire l'*Aveugle*. Il n'est pas nécessaire de dire que sa mere épousa

a *Melesigene*, né sur les bords de Meles.

épousa Phanius Maître d'Ecole & de Musique de la ville. Jamais fille d'esprit n'a manqué de mari. Non seulement Smyrne glorieuse de la naissance de ce grand Poëte, lui fit dresser une Statuë & un Temple, mais elle fit frapper des Médailles à son nom. Amastris & Nicée ses alliées en firent de même, l'une à la tête de Mr. Aurele, & l'autre à celle de Commode. Pour le ruisseau Meles, quoiqu'à peine il fasse moudre deux moulins, je vous laisse à penser s'il fut oublié sur les Médailles; il est devenu bien chetif, depuis le tems de Pausanias qui l'appelle *un beau Fleuve*. Ce ruisseau, à la source duquel Homere travailloit dans une caverne, est representé sur une Médaille de Sabine, sous la figure d'un vieillard appuyé de la main gauche sur une Urne, tenant de la droite une Corne d'abondance. Il est aussi répresenté sur une Medaille de Neron, à la simple legende de la ville, de même que sur celles de Tite & de Domitien.

A un mille ou environ au delà de Meles, sur le chemin de Magnesie à gauche au milieu d'un champ, on montre encore les ruines d'un bâtiment que l'on appelle *le Temple de Janus*, & que Mr. Spon soupçonnoit être celui d'Homere; mais depuis le départ de ce voyageur, on l'a mis tout à fait à bas, & tout ce quartier est rempli de beaux marbres antiques. A quelques pas de là coule une source admirable qui fait moudre continuellement sept meules dans le même moulin. Quel dommage que la mere d'Homere ne vint pas accoucher auprès d'une si belle fontaine! On y voit les debris d'un grand Edifice de marbre, nommé *les Bains de Diane*; ces débris sont encore magnifiques, mais il n'y a point d'Inscriptions.

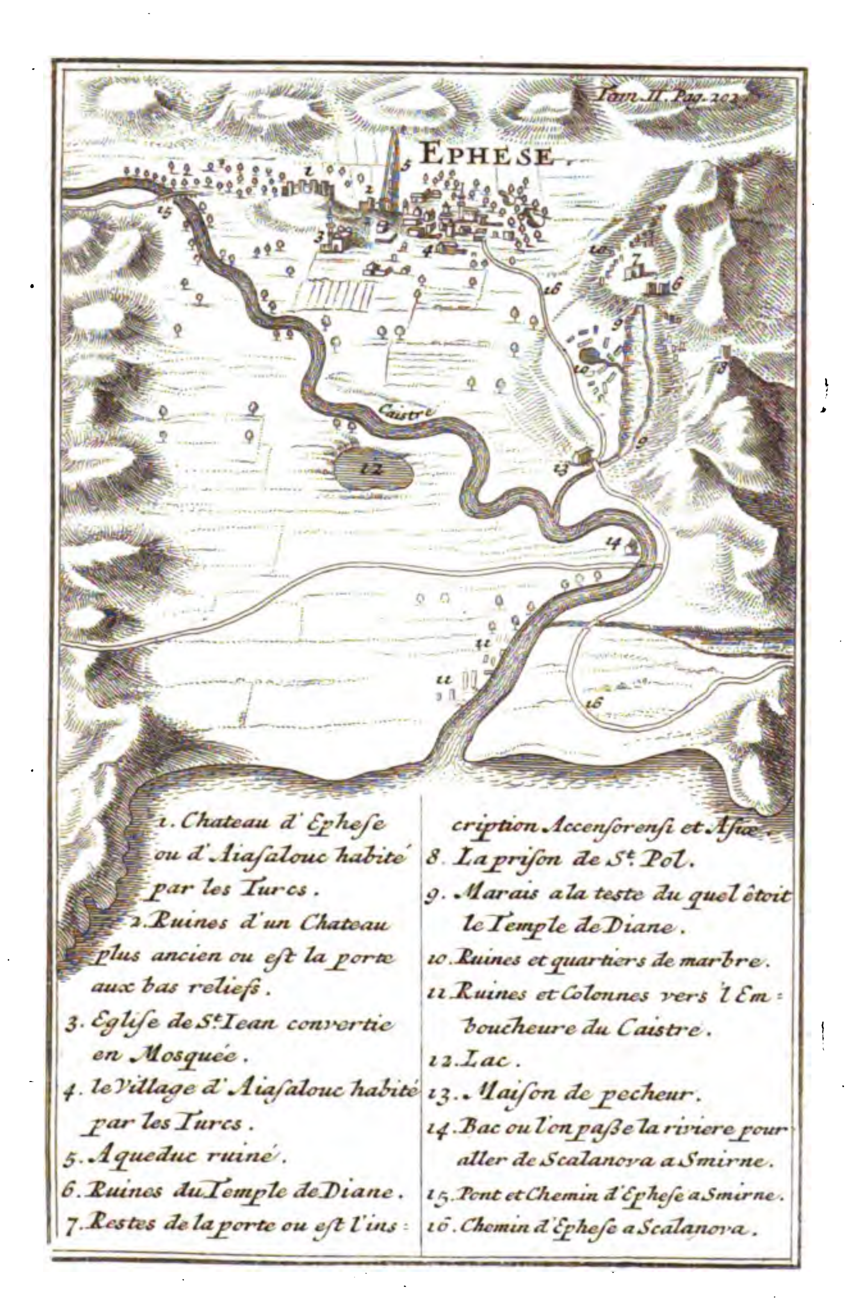
Si des Bains de Diane on veut aller dans les campagnes de *Menemé*; outre qu'elles sont fertiles en Melons, en Vins, & en toutes sortes de fruits, on y trouve une terre remplie de sel fixe naturel, dont on se sert au lieu de soude pour faire du savon.

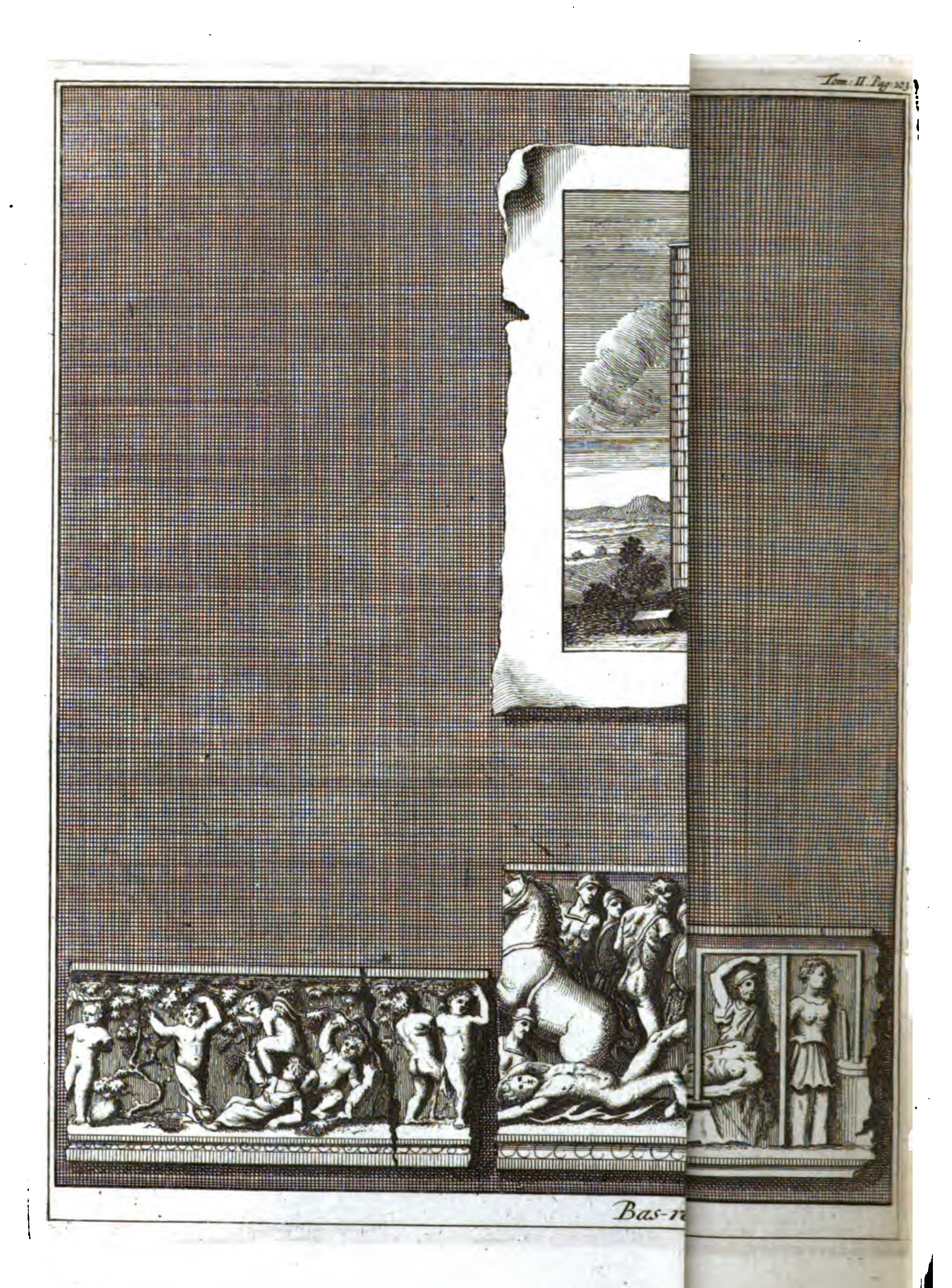
Le 25. Janvier nous partîmes de Smyrne pour Ephese sur les neuf heures du matin. En sortant de la ville on entre dans la *voye Militaire*, laquelle est encore pavée de grands quartiers de pierre, coupez presque en losanges. A trois heures de Smyrne on passe un assez beau ruisseau qui va se rendre dans la mer; mais nous en rencontrâmes un autre, à près de quatre heures de là, qui peut passer pour une petite riviere. Le pays est plat, inculte, couvert en quelques endroits de petits bois semblables à des taillis entremêlez de Pins. Nous bûmes du Caffé sur le chemin dans une prairie où un Turc avoit établi une échope, ou petite meison de bois ambulante. Nous arrivâmes sur les quatre heures & demie, à *Tcherpicui* méchant village dans une grande plaine toute inculte, où l'on voit les restes d'une grande & ancienne muraille de maçonnerie, laquelle a servi d'aqueduc, comme prétendent les gens du pays, pour conduire les eaux à Smyrne.

De la plaine de Tcherpicui jusques à Ephese, ce n'est qu'une chaîne de montagnes dont les bois & les défilez sont pleins de voleurs dans la belle saison. Nous n'y trouvâmes que des Cerfs & des Sangliers; mais nous fûmes surpris agreablement de voir des collines couvertes naturellement de beaux Oliviers, lesquels sans culture produisent d'excellens fruits, & ces fruits se perdent faute de gens qui les amassent. En approchant d'Ephese sur la droite, ces montagnes sont horriblement taillées à plomb, & font un spectacle affreux. On passe le *Caystre* à demi lieuë en deçà d'Ephese. Cette riviere, qui est fort rapide, coule sous un pont bâti de marbres antiques, & fait moudre quelques moulins. On entre ensuite dans la plaine d'Ephese, c'est à dire, dans un grand bassin enfermé de montagnes de tous les côtez, si ce n'est vers la mer; le Caystre serpente dans cette plaine, mais il s'en faut bien que ses contours ne soient aussi frequens que dans le dessein que Mr. Spon en a donné; & ceux du *Meandre* qui sont bien plus entortillez, n'approchent pas des contours que la Seine fait au dessous de Paris; je suis surpris que nos Poëtes ne les ayent jamais décrits. Le Caystre a été répresenté sur des Médailles; on en voit aux têtes des Empereurs Commode, Septime Severe, Valerien & Gallien.

Nous cherchâmes inutilement une autre riviere, dont les anciens ont parlé, laquelle arrosoit les environs d'Ephese; sans doute qu'elle se jette dans le Caystre, plus haut que le Pont. En effet on nous assûra à Ephese que le Caystre recevoit une riviere assez considérable, au delà des montagnes du Nord-Est; ce qui s'accommode fort bien avec une Médaille de Septime Severe, sur laquelle le Caystre est representé sous la forme d'un homme, comme étant un Fleuve qui se dégorge dans la mer; & le *Kenchrios*, qui est la riviere dont il s'agit, sous la figure d'une femme, pour marquer qu'elle se jette dans l'autre. Outre ces deux figures, la Diane *à plusieurs mamelles* est représentée d'un côté sur le même revers, & de l'autre est une corne d'abondance. Tout cela marque la fertilité que ces deux rivieres procuroient au terroir d'Ephese. La Seine & la Marne qui amenent tant de richesses à Paris, meriteroient bien, ce me semble, une Médaille.

C'est une chose pitoyable de voir aujourd'hui Ephese, cette ville autrefois si illustre, qu'Etienne de Bysance appelle *Epiphanestate*, réduite à un miserable village habité par 30. ou 40. familles Grecques, lesquelles certainement, comme remarque Mr. Spon, *ne sont pas capables d'entendre*


Tom. II. Pag. 202.
EPHESE
Caistre
1. Chateau d'Ephese ou d'Aiasalouc habité par les Turcs.
2. Ruines d'un Chateau plus ancien ou est la porte aux bas reliefs.
3. Eglise de St. Iean convertie en Mosquée.
4. le Village d'Aiasalouc habité par les Turcs.
5. Aqueduc ruiné.
6. Ruines du Temple de Diane.
7. Restes de la porte ou est l'inscription Accensorensi et Asiæ.
8. La prison de St. Pol.
9. Marais a la teste du quel étoit le Temple de Diane.
10. Ruines et quartiers de marbre.
11 Ruines et Colonnes vers l'Embouchure du Caistre.
12. Lac.
13. Maison de pecheur.
14. Bac ou l'on passe la riviere pour aller de Scalanova a Smirne.
15. Pont et Chemin d'Ephese a Smirne.
16. Chemin d'Ephese a Scalanova.



Bas-r

dre les Lettres que S. Paul a écrites. La menace du Seigneur a été accomplie sur elle. *J'ôterai vôtre chandelier de son lieu, si vous ne vous repentez.* Ces pauvres Grecs sont parmi de vieux marbres & contre un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La Citadelle, où les Turcs se sont retirez, est sur un tertre qui s'étendant du Nord au Sud, domine toute la plaine, c'est peut-être le *Mont Pion* de Pline. L'enceinte de cette Citadelle, qui est fortifiée par plusieurs Tours, n'a rien de magnifique; mais à quelques pas de là du côté du Midi, on voit les restes d'une autre Citadelle plus ancienne, beaucoup plus belle & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Ephese.

Il y reste encore une Porte de fort bon goût, bâtie des mêmes débris. Je ne sçai par quelle raison on l'appelle la Porte *de la Persecution.* Elle est remarquable par trois bas-reliefs encastrez sur son cintre. Celui qui est à la gauche a été le plus beau de tous, mais il est le plus maltraité. Il est d'environ cinq pieds de long sur deux pieds & demi de haut, & represente une Bacchanale d'enfans qui se roulent sur des pampres de vigne. Celui du milieu a un pied de hauteur plus que l'autre, & le double de longueur. Le dernier est presque aussi haut, mais il n'a qu'environ quatre pieds de long. La Porte *de la Persecution* décline du Sud au Sud-Sud-Est ; cette Porte étoit défenduë par des ouvrages assez irréguliers que l'on avoit aggrandis suivant le besoin, comme on le connoît par les ruines, car à mesure qu'ils s'éboulent, ils laissent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au Sud & au pied de la colline où est bâti le Château, est située l'Eglise de *S. Jean* convertie en Mosquée. Je ne sçai si c'est celle que Justinien y fit bâtir; mais il est certain que c'est de ce grand Evangeliste que vient le nom d'*Aiasaloué*, sous lequel Ephese est connuë des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent Saint Jean *Aios Scologos*, au lieu d'*Agios Theologos*, le *Saint Theologien*, parce qu'ils prononcent le *Theta* comme un *Sigma*, d'*Aios scologos* ils ont fait *Aiasaloué.* Le dehors de cette Eglise n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colomnes en dedans; mais outre que les plus belles pieces des ruines d'Ephese ont été emportées à Constantinople pour les Mosquées Royales, le Turc qui en gardoit la clef étoit absent lorsque nous y fûmes. On croit qu'après la mort de Jesus-Christ, S. Jean choisit Ephese pour y faire sa résidence, & que la Sainte Vierge s'y retira aussi. Saint Jean après la mort de Domitien vint reprendre le soin de l'Eglise d'Ephese, & trouva que Saint Timothée, son premier Evêque, y avoit été martyrisé.

L'Aqueduc qui subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'à moitié ruiné, est à l'Est ; c'étoit l'ouvrage des Empereurs Grecs, de même que la Citadelle ruinée. Les piliers qui soutiennent les arcades, sont bâtis de très-belles pieces de marbre, entremêlées de morceaux d'architecture, & l'on y lit des Inscriptions qui parlent des premiers Cesars. Ces piliers sont quarrez, plus ou moins hauts suivant que le niveau de l'eau le demandoit; mais les cintres sont tous de brique. Cet Aqueduc servoit à conduire à la Citadelle & à la ville, les eaux de la fontaine *Halitée*, dont a parlé Pausanias. Elles se distribuoient à la ville par des tuyaux de brique, pratiquez dans de petites tours quarrées & appuyées contre quelques-uns des piliers. Cette ville s'étendoit principalement du côté du Midi, & tout ce quartier n'est rempli que de ruines ; mais Ephese a été renversée tant de fois qu'on n'y connoît plus rien.

Pour ce qui regarde les Inscriptions, nous n'en copiâmes aucune, car outre qu'on n'en sçauroit lire qu'une partie, les autres sont si hautes qu'il est impossible de les déchifrer, on ne trouve ni échelles, ni chevalets chez les Grecs.

Le lendemain nous traversâmes la plaine pour aller reconnoître les ruines de ce fameux Temple de Diane, qui a passé pour une des merveilles du monde. Ce grand Edifice étoit situé au pied d'une montagne & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choisit ce lieu marécageux, comme moins exposé aux tremblemens de terre; mais aussi l'on s'engagea à une dépense effroyable, car il fallut faire des caves pour vuider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jetter dans le marais & de là dans le Caystre. Ce sont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labirinthe, on est convainçu par l'inspection des lieux, qu'elles n'ont jamais servi qu'à vuider les eaux. Ma pensée est confirmée par Philon de Byzance, qui convient qu'on fut obligé d'y faire des fossez très-profonds, & des conduits où l'on employa une si grande quantité de pierres, qu'on épuisa presque toutes les carrieres du pays. Pour mieux assûrer les fondemens de ces conduits qui devoient soutenir un Edifice d'un poids si effroyable, Pline rapporte qu'on employa quelques couches de charbons pilez & quelques autres couches de laine. Ce merveilleux Temple construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie, deux cens ans avant que Pline en parlât, avoit 425. pieds de long, sur 220. pieds de large. On y voyoit 127. colomnes, dont les Rois d'Asie avoient fait la dépense, & ces colomnes avoient chacune 60. pieds de haut. Il y en avoit 36. couvertes de bas-reliefs, & parmi celles-ci il s'en trouvoit une de la main de Scopas Sculpteur fameux. Chersiphron fut l'Architecte de cet Edifice. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant

que leur épaisseur, la plûpart sont de brique, revêtus de marbre, tous percez de ces trous de crampons des plaques de bronze dont on croit qu'ils étoient ornez. On ne voit plus, parmi ces débris, que 4. ou 5. colomnes cassées.

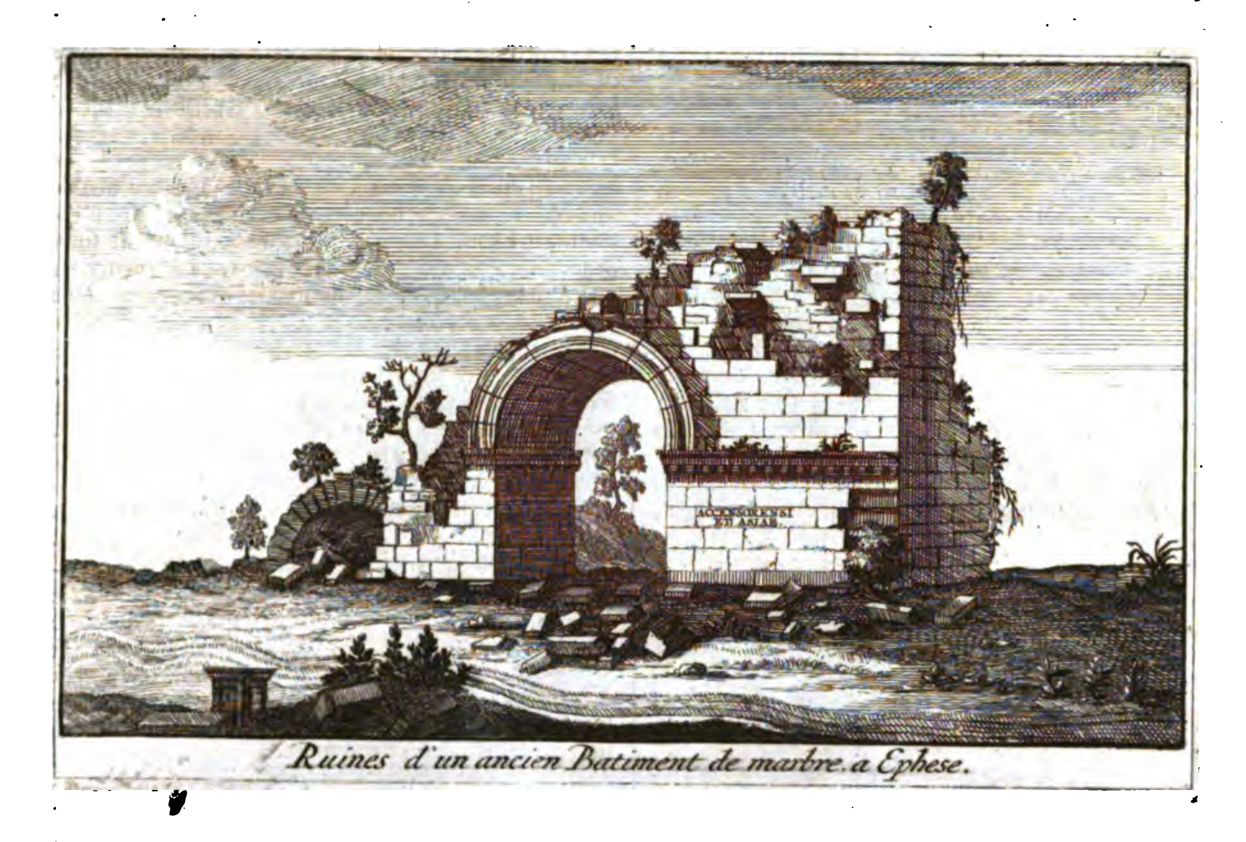
Ce n'étoit pas là le premier Temple que les Ephesiens avoient dressé en l'honneur de Diane. Denys le Geographe nous apprend que ce premier Temple étoit une espece de niche d'une beauté singuliere, que les Amazones, maîtresses d'Ephese, avoient fait creuser dans le tronc d'un Ormeau, où apparemment la figure de la Déesse étoit placée. Ce n'est pas sans doute de cet ouvrage des Amazones qu'entend parler Pindare, lorsqu'il avance qu'elles firent bâtir le Temple d'Ephese dans le temps qu'elles faisoient la guerre à Thesée. Pausanias soutient que c'étoit l'ouvrage de Crœsus & d'Ephesus fils de Cyastre & qu'il étoit celebre avant le passage de Nileus, fils de Codrus, en Asie. Cela étant, le Temple étoit plus ancien que la ville; car Strabon croit qu'Androclus, fils de Codrus, bâtit Ephese; & Pausanias parle de ce même Androclus qui en chassa les Cariens.

Le Temple que ce fou d'Herostrate brûla, le jour de la naissance d'Alexandre, n'étoit pas le même que celui qui subsistoit du temps de Pline, puisque Alexandre voulut le faire bâtir quand il passa à Ephese. Ce grand Prince fit proposer aux Ephesiens, qu'il en feroit volontiers la dépense pourveû qu'on mît son nom sur le frontispice; mais ils répondirent avec beaucoup de politesse; *qu'il ne convenoit pas à un Dieu de dresser des Temples à d'autres Divinitez.* Strabon, qui rapporte ce trait, assûre que Chersiphron fut bien le premier Architecte du Temple de Diane, mais qu'un autre Architecte l'augmenta. Après l'incendie d'Herostrate, non seulement les Ephesiens vendirent les colomnes qui avoient servi au premier; mais tous les bijoux des Dames de la ville furent encor convertis en argent, & cet argent employé pour faire un Edifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'Architecte; c'est lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos voulut faire la Statuë d'Alexandre. On voyoit dans ce Temple des ouvrages des plus fameux Sculpteurs de Grece. L'autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir veû du temps d'Auguste; & le droit d'Azyle, dit cet Auteur, s'étendoit jusques à 125. pieds aux environs. Mithridate avoit reglé cet Azyle, à un trait de fleche. M. Antoine doubla cet espace, & y ajoûta une partie de la ville; mais Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit celui d'Ephese. On ne marqua l'Azyle sur les Médailles de cette ville, qu'après que l'Empereur Philippe le vieux y eut passé, encore ce ne fut que sur celles d'Otacilla, le revers representoit la Diane d'Ephese avec ses attributs, le Soleil d'un côté & la Lune de l'autre. Nous avons une Médaille de Philippe le jeune au même type, mais la legende est differente. Celle qui est frappée à la tête d'Etruscilla répresente Diane avec ses attributs, & des cerfs; la legende est la même que celle de la Medaille d'Otacilla. Pour ce qui est de l'arrivée de Philippe à Ephese, elle est marquée sur une Médaille de cet Empereur, dont le revers est chargé d'un vaisseau qui va à la voile.

Du temps d'Herodote, la ville d'Ephese étoit éloignée du Temple de Diane, mais cet Auteur ne parle pas de la Statuë d'or que l'on y avoit placée, suivant Xenophon. Strabon assûre que les Ephesiens, par reconnoissance, avoient dressé dans leur Temple une Statuë d'or à Artemidore. Syncelle qui assûre que ce Temple fut brûlé, parle apparemment d'une incendie particuliere, dont on répara le dommage sans en changer le dessein; ainsi le Temple que Pline a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit veû. Ce même Temple fut depouillé & brûlé par les Scythes en 263. Les Goths le pillerent sous l'Empereur Gallien. Nous avons plusieurs Médailles, sur les revers desquelles ce Temple est representé avec un frontispice tantôt à deux colomnes, à quatre, à six & même jusques à huit, aux têtes des Empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, M. Aurele, Lucius Verus, Septime Severe, Caracalla, Macrin, Elagabale, Alexandere Severe, Maximin.

Outre les bas-reliefs & les statuës, ce Temple devoit être orné de Tableaux merveilleux, car Apelles & Parrhasius, les deux plus fameux Peintres de l'antiquité, étoient d'Ephese. Autour des ruines de ce Temple, se voyent les débris de plusieurs maisons bâties de briques, dans lesquelles logeoient peut-être les Prêtres de Diane, qui venoient souvent de bien loin pour être honnorez de cette dignité. On leur confioit le soin des Vierges Prêtresses, mais ce n'étoit qu'après les avoir fait eunuques. Nous avons peu de villes dont il reste autant de Médailles. Les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Neocore des Cesars, & une fois de Diane. Les autres, qu'elle fut bâtie à l'occasion d'un Sanglier. On prouve par quelques-unes que ses Citoyens se qualifioient *de premiers peuples d'Asie.* La pluspart de ces pieces representent Diane ou Chasseresse, ou à plusieurs mamelles, ou parée de ses attributs.

On ne voit plus de belles ruines aujourd'hui à Ephese, celles qui restent sont même assez clairsemées. Les débris de quelques Châteaux bâtis de marbre, ne montrent rien qui soit digne de l'ancienne ville. J'ai fait graver une Porte qui est à gauche sur le chemin de Scalanova. Le cintre qui en est beau, n'est pas proportionné aux jambages qui le soutiennent, car il fait plus que le de-



Ruines d'un ancien Batiment de marbre a Ephese.

demi cercle; les frises sont entaillées proprement, & c'est sur ce reste de bâtiment qu'on lit, en dedans & en dehors, un bout d'Inscription que voici, elle est en caracteres Romains, où l'on ne comprend rien.

ACCENSO
RENSI ET ASIÆ

Les *Asphodeles* à fleur jaune, à tige droite & sans canelure, brillent parmi plusieurs autres plantes rares.

Le Château qu'on appelle *la Prison de S. Paul*, n'est pas ancien & n'a jamais été beau. La Grotte *des sept Dormans* meriteroit d'être veuë, si l'on étoit bien assûré de la verité de cette Histoire. En sortant des ruines du Temple, on entre dans un vilain marais rempli de joncs & de roseaux, lequel se dégorge dans le Caystre. Au delà de cette riviere est un Lac assez bourbeux; peut-être qu'il nous parut tel à cause des grandes pluyes qui tomboient; il faut que ce soit le Lac de *Selinusia* de Strabon. En allant au Port, on voit sur le bord de la riviere beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit là proprement le quartier d'Ephese que Lysimachus avoit fait bâtir, & où se trouvoient les Arsenaux dont parle Strabon. On passe le Caystre à quelques pas de là dans un Bac à corde, pour aller de Scalanova à Smyrne, sans venir passer sur le Pont. C'est encore l'ancien chemin d'Ephese à Smyrne, car c'est le plus court, & Strabon assûre qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à l'autre; c'est aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Ephese soit belle, néanmoins la situation de Smyrne a quelque chose de plus grand; & la colline qui en termine le golphe, est comme un theatre destiné pour representer une belle ville; au lieu qu'Ephese est dans un bassin. D'ailleurs quoique cette ville ait été le siége du Proconsul Romain, & le rendés-vous des étrangers qui alloient en Asie, son Port n'a jamais été comparable à celui de Smyrne. Celui d'Ephese, à l'occasion duquel on a frappé tant de Médailles, n'est qu'une rade découverte & exposée; il n'est plus fréquenté à présent. Autrefois les bâtimens entroient dans la riviere, mais la barre a été depuis comblée de sable.

Rien n'est si ennuyeux que de chercher les Fondateurs d'Ephese dans les anciens livres. Que nous im-

importe de sçavoir comment elle s'appelloit du temps de la guerre de Troye? Ou si elle a pris son nom d'Ephesus fils de Caystre & de l'Amazone Ephese? Il n'est guere plus important de sçavoir si c'est l'ouvrage des Amazones, ou d'Androclus, un des fils de Codrus Roi d'Athenes; cela ne peut servir qu'à éclaircir un endroit de Syncelle, où il est dit que ce fut Andronic, au lieu d'Androclus, qui fit bâtir Ephese. Qui est-ce qui s'embarasse de sçavoir s'il y avoit un quartier de cette ville qui s'appelloit Smyrne; ces sortes d'éruditions ne nous interessent plus: mais il y a plaisir de se souvenir que pendant les guerres des Atheniens & des Lacedemoniens, Ephese avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort: Que le jour de la naissance d'Alexandre, les devins de cette ville se prirent tous à crier que le destructeur de l'Asie étoit venu au monde: Qu'Alexandre le Grand, sur lequel la prophetie étoit tombée, vint à Ephese après la Bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Democratie: Que la place fut prise par Lysimachus l'un de ses successeurs: Qu'enfin Antigonus l'occupa à son tour, & y saisit les thresors de Polysperchon.

Peut-on ignorer qu'Annibal ne se soit abouché à Ephese avec Antiochus, pour prendre de concert des mesures contre les Romains? Que le Proconsul Manlius y passa l'hyver, après la deffaite des Galates? Tous ces évenemens renouvellent les grandes idées qu'on a de l'Histoire ancienne. Rien n'est plus effroyable que le massacre des Romains en cette ville par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes fêtes à Ephese. Pompée & Ciceron ne manquérent pas de voir cette celebre ville. Ciceron ne faisoit aucun pas dans la Grece, qu'il n'y trouvât de nouveaux sujets d'admiration. Scipion le beau-pere de Pompée eut un peu moins de respect pour Ephese, car il se saisit des thresors du Temple; mais rien n'est si consolant pour les Chrétiens, que de suivre S. Paul à Ephese. Auguste honora cette Place d'une de ses visites, & l'on y dressa des Temples à Jules Cesar & à la ville de Rome. Ephese fut rebâtie par les soins de Tibere. D'un autre côté les Perses la pillerent dans le troisiéme siécle, & les Scythes ne l'épargnérent pas quelque temps après. Il y a beaucoup d'aparence que le fameux Temple de Diane fut détruit sous Constantin, ensuite de l'Edit par lequel cet Empereur ordonna de renverser tous les Temples des Payens

Ephese étoit une Place trop considérable pour n'être pas exposée à son tour aux ravages des Mahometans. Anne Comnene rapporte, que les Infidelles s'étant rendus les maîtres d'Ephese, sous le regne de son pere Alexis, il y envoya Jean Ducas son beaupere, qui deffit Tangriperme & Marace Generaux des Mahometans. La bataille se donna dans la plaine au dessous de la Citadelle; ce qui fait connoître que ~~la plus belle partie de la ville~~ étoit déja détruite pour lors. Les Chrétiens eurent tout l'avantage, on fit deux mille prisonniers, & le Gouvernement de la Place fut donné à Petzeas. Il y a apparence que la Citadelle, dont parle Comnene, étoit l'ancien Château de marbre abandonné. Theodore Lascaris se rendit le maître d'Ephese en 1206. Les Mahometans y revinrent sous Andronic Paleologue, qui commença à regner en 1283. Mantachias, un de leurs Princes, conquit toute la Carie, & Homur fils d'Asin, Prince de Smyrne, lui succeda. Tamerlan, après la bataille d'Angora, ordonna à tous les petits Princes d'Anatolie de le venir joindre à Ephese, & s'occupa pendant un mois à faire piller la ville & les environs. Ducas asseûre que tout fut épuisé, or, argent, bijoux; on enleva même jusques aux habits. Après le départ de ce Conquerant, Cineites grand Capitaine Turc, fils de Carasupasi qui avoit été Gouverneur de Smyrne sous Bajazet, déclara la guerre aux enfans d'Asin, qui s'étoient venus établir à Ephese. Il ravagea d'abord la campagne à la tête de 500. hommes; ensuite il se présenta devant la Citadelle avec un plus grand nombre d'autres Troupes, & l'emporta facilement: mais quelque temps après, un autre fils d'Asin qui s'appelloit Homur, du même nom que son frere, qui venoit de mourir, se joignit à Mantachias Prince de Carie, qui l'accompagna à Ephese avec une armée de 6000. hommes. Carasupasi, pere de Cineites, commandoit dans la ville, où ce même Cineites, qui étoit dans Smyrne, n'avoit laissé que 3000. hommes. Malgré la vigoureuse defense des Ephesiens, les assiégeans mirent le feu à la ville, & dans deux jours tout ce qui étoit échappé à la fureur des Tartares fut réduit en cendres. Carasupasi s'étant retiré dans la Citadelle, en soutint le siége jusques en Automne; mais ne pouvant être secouru par son fils, il se rendit à Mantachias qui remit le pays d'Ephese à Homur, & fit enfermer dans le Château de Mamalus, sur les côtes de Carie, Carasupasi & ses principaux Officiers. Alors Cineites partit de Smyrne avec une galere, & fit sçavoir à son pere son arrivée à Mamalus. Les prisonniers firent tant boire leurs gardes, qu'ils les enyvrerent, & profitant de cette ruse ils descendirent avec des cordes & se sauverent à Smyrne. Au commencement de l'hiver, ils entreprirent le siege d'Ephese. Homur à son tour se retira dans la Citadelle. La ville fut livrée aux soldats; on y commit toutes sortes de crimes & de cruautez. Au milieu de tant de malheurs, Cineites se réconcilia avec Homur, & lui donna sa fille en mariage. Ephese ensuite tomba entre les mains de Mahomet I. qui ayant vaincu non seulement tous ses freres, mais encore tous les Princes Mahometans qui l'embaras-

rassoient, resta paisible possesseur de l'Empire. Depuis ce temps-là Ephese est restée aux Turcs; mais son commerce a été transporté à Smyrne & à Scalanova.

Nous partîmes d'Ephese le 27. Janvier pour aller voir cette derniere place que les Turcs appellent *Cousada*, & les Grecs *Scalanova*, nom Italien que les Francs lui donnerent peut-être après la destruction d'Ephese. Ce qu'il y a de plaisant dans ce changement de nom, c'est qu'il repond à l'ancien nom de la ville qui est la *Neapolis* des Milesiens. Malgré une très-grande pluye nous y arrivâmes dans trois heures. Quand on est près des ruines du Temple d'Ephese il faut tirer droit au Sud, ensuite au Sud-Ouest pour gagner la Marine. Delà on prend sur la gauche au pied des collines, où est la prison de S. Paul, laissant à droite le marais qui se dégorge dans le Caystre. Ce chemin est fort étroit en plusieurs endroits, à cause de la riviere qui serpente & qui vient battre au pied des montagnes, après quoi elle tire droit à la mer. A peine distingue-t-on le chemin à cause de la quantité des *Tamaris* & des *Agus castus*. La rade d'Ephese est terminée dans cet endroit-là, qui est au Sud-Ouest, par un Cap qu'il faut laisser à droite, & sur lequel on passe pour prendre le chemin de Scalanova. On vient ensuite à la Marine d'où l'on découvre le Cap de Scalanova qui avance beaucoup plus dans la mer. A deux milles en deçà de la ville, on passe par la breche d'une grande muraille, laquelle, à ce qu'on prétend, a servi d'Aqueduc pour porter les eaux à Ephese, mais il n'y a point d'arcades. On voit pourtant la suite de la muraille qui approche de la ville en suivant le contour des collines. Les avenuës de Scalanova sont agreables par leurs vignobles. On y fait un negoce considérable en vins rouges & blancs, & en raisins secs, on y prépare aussi beaucoup de peaux de Marroquin.

Scalanova est une assez jolie ville, bien bâtie,



Veüe de Scalanova proche de smyrne

bien pavée & couverte de tuiles creuses comme les toits de nos villes de Provence. Son enceinte est presque quarrée, & telle que les Chrétiens l'ont bâtie. Il n'y loge que des Turcs & des Juifs. Les Grecs & les Armeniens en occupent les fauxbourgs. On voit beaucoup de vieux marbres dans cette ville.

L'Eglise de *S. George des Grecs* est dans le fauxbourg sur la croupe de la colline qui fait le tour du Port; vis-à-vis est l'écueil sur lequel on a bâti

bâti un Château quarré où l'on tient une vintaine de soldats en garnison. Le Port de Scalanova est un Port d'armée, il regarde le Ponant & le Mistral : il y a environ mille familles de Turcs dans cette ville, six cens familles de Grecs, dix familles de Juifs, & soixante d'Armeniens. Les Grecs y ont l'Eglise de Saint George, les Juifs une Synagogue, les Armeniens n'y ont point d'Eglise. Les Mosquées y sont petites. On n'entretient dans la ville & aux environs, qu'environ cent Janissaires. Pour le commerce, il n'est pas considérable, parce qu'il est deffendu d'y charger des marchandises destinées pour Smyrne, ainsi l'on n'y va charger que du blé & des haricots. Il y a dans cette Place un Cadi, un Disdar & un Sardar. On ne compte qu'une journée de Scalanova à *Tyre*, autant à *Guzetlissar* ou *Beau Château*, qui est la fameuse *Magnesie* sur le Meandre, à une journée & demie des ruines de Milet.

Le 25. Mars en revenant de Samos, nous allâmes de Scalanova à Ephese. Le lendemain nous partîmes pour revenir à Smyrne, & nous couchâmes ce jour-là à Tourbalé qui est à six heures de Smyrne. *Tourbalé* est un méchant village dans lequel on voit plusieurs vieux marbres qui font plaisir aux étrangers, car d'ailleurs les Turcs qui y habitent sont peu gracieux. On voit encore dans le Caravanserai, des colomnes de Granit ou de marbre blanc. A trois mille de Tourbalé, au pied de la montagne près d'un cimetiere, sont les débris d'une ancienne ville, mais on n'y trouve rien qui puisse en apprendre le nom. Tout ce quartier est plein de *Leontopetalon*, & d'*Anemones satinées couleur de feu*. Nous ne trouvâmes à manger à Tourbalé que du pain de Dora, qui est fort pesant, sans être pourtant desagréable. Le 27. nous arrivâmes à Smyrne où nous séjournâmes en attendant une occasion pour nous embarquer.

Le Jeudy Saint 13. Avril 1702. nous mîmes à la voile avec un vent de Sud-Est, sur le vaisseau nommé *le Soleil d'or*, commandé par le Capitaine *Laurent Guerin* de la Cioutad, armé de six piéces de canons de fer, & de huit pierriers : il étoit chargé pour Livourne, de Soye, de Coton, de Fil de Chevre, & de Cire. Le vaisseau étoit d'environ 6000. quintaux. Après une navigation de 40. jours, pendant laquelle nous essuyâmes du gros temps & des vents assez contraires qui nous obligerent de prendre à Malthe des rafraichissemens, nous arrivâmes à Livourne le 23. Mai, & nous entrâmes dans le Lazaret. Le 27. nous sortîmes du Lazaret & nous nous embarquâmes sur une felouque qui nous conduisit à Marseille le 3. Juin veille de la Pentecôte, où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conservez pendant le cours de nôtre voyage.

Fin du Tome Second.



TABLE

TABLE
DES MATIERES PRINCIPALES
CONTENUES
DANS LES DEUX TOMES.

Le premier nombre ou capitale, marque le, Tome le second la Page, & les lettres *a.* & *b.* la premiere ou seconde colomne de la page.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

Fer-

H.

I.

T.

Tzans,

F I N.

Berigt voor de BOEKBINDER.

Alle de Figuren moeten soo geplaatst werden / dat deselve tegens de paginaas / soo als die genommert syn moeten aansien / en niet soo dat het agterste wit van de figuur tegens de pagina aanstaat.

Avis au Relieur.

Toutes les Figures doivent faire face aux pages dont elles sont numerotés.